

ŒUVRES

DE

SAINT BERNARD

TOME QUATRIÈME

AVIS IMPORTANT

Je suis seul propriétaire de la traduction française des Œuvres de saint Bernard, par M. Ravelet ; j'ai seul le droit d'y joindre son Histoire par le Père Ratisbonne ; toute reproduction partielle ou totale, contrefaçon ou imitation, sera poursuivie rigoureusement, conformément aux lois.

L'*Histoire de saint Bernard et de son siècle*, par le R. P. Théodore Ratisbonne, est éditée par Mme Poussielgue et Fils, 27, rue Cassette, en deux formats différents.

Deux beaux volumes in-8°	Prix : 12 francs.
Deux volumes in-12	— 5 —

Victor PALMÉ,
éditeur.

Nota. — M. Ravelet n'a pu traduire que les Lettres de saint Bernard ; la suite des Œuvres de saint Bernard est confiée, comme traduction et notes éclairant le texte, à M. l'abbé Laffineur, Curé à Moug, Chanoine honoraire de Beauvais et ancien Supérieur du Collége Saint-Vincent, à Senlis.

Par conventions, en décembre 1869, M. Palmé m'a cédé ses droits ci-dessus d'éditeur-propriétaire.

L. GUÉRIN.

Bar-le-Duc. — Imprimerie L. Guérin.

ŒUVRES

DE

SAINT BERNARD

TRADUITES PAR M. ARMAND RAVELET

Sous le patronage de Monseigneur l'Évêque de Versailles

PRÉCÉDÉES DE

L'HISTOIRE DE SAINT BERNARD ET DE SON SIÈCLE

PAR LE T.-R. P. THÉODORE RATISBONNE

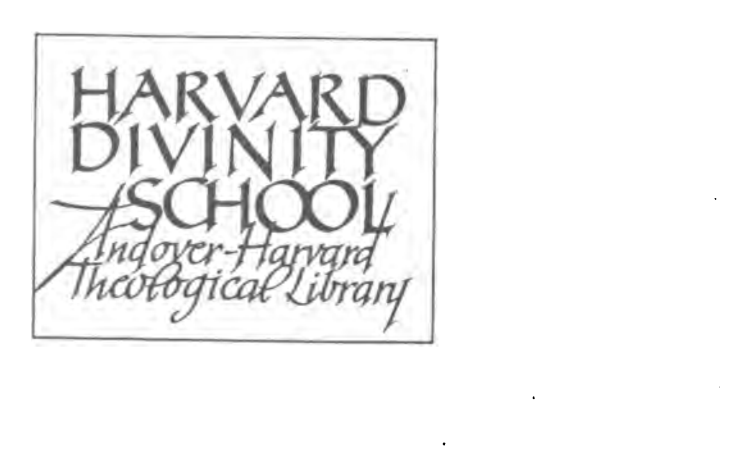
TOME QUATRIÈME

Sermons. — 1. SUR LES SAINTS. — 2. SUR DIVERS SUJETS. — 3. PARAROLES
Sermons et Opuscules. — DE GILLEBERT, DE GUIGES, DE GUILLAUME, DE SAINT THIERRY



BAR-LE-DUC. — LOUIS GUÉRIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

1870


HARVARD
DIVINITY
SCHOOL
Andover-Harvard
Theological Library

ŒUVRES

DE

SAINT BERNARD

TOME QUATRIÈME

3. Reconnaissez ici, mes frères, et abhorrez la société de ceux qui mettent obstacle au salut des âmes. C'est un horrible sacrilége, plus abominable encore que le crime de ceux qui ont porté sur Jésus-Christ des mains impies. Le temps de la persécution semble passé; mais il n'est que trop visible que pour un chrétien, pour le Christ même, la persécution n'est jamais finie. Et pour comble de perversité, ceux qui poursuivent Jésus-Christ sont ceux qui lui doivent leur nom de chrétiens. Vos amis, ô mon Dieu! vos amis se sont retournés contre vous; le peuple chrétien en masse, du grand au petit, semble avoir formé une conspiration contre vous: de la plante des pieds au sommet de la tête, rien en lui n'est sain. Le crime a commence par les anciens, les juges, vos représentants qui semblent gouverner votre peuple. Impossible de dire : *Le prêtre ressemble au peuple*[1]*;* car le peuple ne ressemble pas au sacerdoce. Hélas! hélas! mon Dieu! les premiers à vous persécuter sont ceux qui aiment à occuper les premières places dans l'Église et à y trôner. Maîtres de la citadelle de Sion, ils en ont pris les munitions, et ils se servent de leur autorité pour mettre le feu à la cité. Leur misérable vie est la ruine lamentable des peuples. Encore s'ils se bornaient à ces ravages! on trouverait des fidèles qui, avertis et prémunis par l'exhortation du Seigneur, auraient soin de suivre leurs préceptes sans imiter leur conduite, selon cette parole : *Faites ce qu'ils disent, sans regarder à leurs actions*[2]. Mais aujourd'hui les Ordres sacrés sont devenus l'occasion d'un lucre honteux; la piété est un trafic. De la piété. ils en ont, ils en sont riches pour s'immiscer dans des emplois où il y a charge d'âme, ou plutôt pour les prendre. Mais le soin des âmes est bien leur plus mince souci, et la chose à laquelle ils pensent le moins. Pouvait-il y avoir pour Jésus-Christ une plus terrible persécution? Les autres s'attaquent aussi à Jésus-Christ, et notre temps voit beaucoup d'Antéchrists. Toutefois, Notre-Seigneur a raison d'être touché davantage de la persécution qui lui vient de ses ministres, à raison des bienfaits et des pouvoirs qu'ils tiennent de lui, encore que beaucoup d'autres attentent en mille façons et en mille rencontres au salut du prochain. Jésus-Christ voit ces choses et se tait : il endure ces traitements et il dissimule. Il nous faut donc dissimuler et garder aussi le silence, surtout lorsqu'il s'agit de nos Prélats et des Maîtres des églises. Il leur plaît aussi d'échapper aujourd'hui aux jugements humains, en attendant ce jugement redoutable réservé à ceux qui commandent, et ces tortures puissantes qui seront le partage des puissants.

[1] Isaïe. XXIV, 2. — [2] Math. XXIII, 3.

4. Je crains, mes très-chers frères, qu'il n'y ait aussi parmi nous quelque persécuteur du Seigneur, puisque la raison nous enseigne qu'entraver le salut des âmes c'est persécuter le Sauveur. Puis-je donc remercier mon frère de coopérer à mon salut, quand il vient me présenter le poison de la détraction et de la médisance? C'est avec justice que l'Écriture déclare les détracteurs haïs de Dieu[1], puisqu'ils sont des persécuteurs. N'en dois-je pas dire autant de celui dont l'exemple provoque les autres à une vie lâche, qui les trouble par sa singularité, les dissipe par sa curiosité, les importune par son impatience et ses murmures, ou qui, n'importe comment, contriste l'Esprit de Dieu qui est en eux, scandalisant ne fût-ce que le plus petit d'entre eux? Agir ainsi, n'est-ce pas persecuter Jésus-Christ? Afin donc d'éloigner de vous ce nom et ce crime de persécuteur, je vous en conjure, mes frères, montrons-nous toujours bons et doux, supportons-nous avec une mutuelle patience; excitons-nous à ce qu'il y a de mieux et de plus parfait. Quel serviteur estimera qu'il lui suffise de ne pas persécuter son Maître, sans s'inquiéter de lui plaire? Le grand mérite, s'il se borne à ne pas lui résister, sans se soucier de l'assister? Cœurs lâches et étroits, qui bornez vos prétentions à n'être ni persécuteurs ni coadjuteurs de Dieu, écoutez le langage que lui-même vous tient : *Qui n'est pas avec moi est contre moi; qui n'amasse pas avec moi dissipe*[2].

5. *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?* Et lui : *Qui êtes-vous, Seigneur?* Ce langage nous donne à entendre que si la lumière était répandue autour de lui elle ne l'était pas en lui. Paul entendait la voix du Seigneur, sans voir son visage. On le formait à la foi, et, comme il l'enseigna lui-même plus tard, *la foi vient de l'ouïe*[3]. Qui êtes-vous, dit-il? Il persécutait un inconnu et s'il a obtenu miséricorde, c'est parce qu'il a agi dans l'ignorance et l'incrédulité. Apprenez de là, mes frères, que Dieu est un juge juste qui pèse non-seulement nos actes, mais l'intention qui les dicte: et désormais gardez-vous de regarder comme petites des fautes petites

[1] Rom. I, 30. — [2] Math. XII 30. — [3] Rom. X, 17.

en apparence mais commises sciemment. Que personne ne dise en son cœur : Ceci n'est rien ; je ne me mets guère en peine de m'en corriger. Quel mal y a-t-il à demeurer dans ces péchés légers et véniels ? Mes frères, ce langage c'est l'impénitence, c'est le blasphème contre le Saint-Esprit, blasphème irrémissible. Paul a bien été blasphémateur, mais non contre le Saint-Esprit, puisqu'il était dans l'ignorance et l'incrédulité, et parce qu'il n'a pas blasphémé contre l'Esprit-Saint, il a obtenu miséricorde.

6. *Qui êtes-vous, Seigneur?* Et le Seigneur lui dit : *Je suis Jésus de Nazareth que tu persécutes.* Je suis le Sauveur à qui tes poursuites s'attaquent. Je suis celui de qui il est dit dans la loi : (tu lis cette prophétie sans savoir qu'elle est réalisée :) *Il sera appelé Nazaréen*[1]. Et lui : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* Voici un modèle parfait de conversion. Car c'est comme s'il eût dit : *Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt*[2], *je suis disposé à accomplir sans trouble tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner*[3]. *Que voulez-vous que je fasse?* O paroles courtes, mais pleines de sens, mais efficaces, mais dignes d'être exaucées ! Qu'il se trouve peu de personnes dans cette disposition d'obéissance parfaite, qui aient tellement renoncé à leur propre volonté, que leur propre cœur même ne leur appartienne plus ; qui ne soient sans cesse appliquées qu'à étudier non ce qui leur plaît, mais ce qui plaît au Seigneur, lui disant sans cesse : *Que voulez-vous que je fasse?* ou ces autres paroles de Samuel : *Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute*[4]. Mais, hélas ! nous avons beaucoup plus d'imitateurs de cet aveugle dont il est parlé dans l'Évangile, à qui le Sauveur demanda ce qu'il *voulait qu'il lui fît*[5]. Quelle miséricorde, quelle bonté de votre part, ô mon Dieu ! Le maître a-t-il jamais cherché à faire la volonté de son serviteur ? Cet infortuné était vraiment aveugle, puisqu'il n'a pas fait attention à un pareil renversement, qu'il n'en a pas été saisi d'étonnement, et que, dans sa surprise, il ne s'est point écrié en tremblant : N'en usez pas ainsi envers moi, Seigneur ; mais dites-moi plutôt ce que vous voulez que je fasse ? Car il est dans l'ordre que ce soit moi qui cherche à connaître et à faire votre volonté, et non pas vous à connaître et à faire la mienne. Il n'est personne de vous, je crois, mes frères, qui ne sente que les choses eussent dû se passer ainsi. Cependant n'arrive-t-il pas, hélas ! tous les jours, que la pusillanimité et la perversité de plusieurs nous force d'agir à leur égard comme le Sauveur envers l'aveugle, en leur demandant ce qu'ils veulent que nous leur fassions ; bien loin qu'à l'imitation de notre Apôtre ils nous disent : *Que voulez-vous que je fasse?* Au lieu, comme ils y sont obligés, de n'être attentifs qu'à étudier la volonté de celui qui leur tient la place de Jésus-Christ, ils n'en font pas même de cas lorsqu'ils la connaissent. Leur obéissance n'est pas pleine, ils ne sont pas disposés à se soumettre à tout, ils ne se proposent pas d'imiter en tout Celui qui n'est pas venu ici bas pour faire sa volonté mais celle de son Père. Ils discernent, ils jugent, ils choisissent dans les commandements qu'on leur fait ce à quoi il leur plaît d'obéir ; ils distinguent, dans les ordres de leurs Supérieurs, ce qui est de stricte obéissance d'avec ce qui ne l'est pas, de manière que leur Supérieur est souvent dans la nécessité de leur obéir. Je conjure ceux qui se comportent ainsi d'ouvrir les yeux. Qu'ils ne se flattent pas, parce qu'on les tolère, parce qu'on paraît condescendre à leur faiblesse ; qu'ils rougissent d'une conduite aussi déraisonnable, que l'on passerait à peine à des enfants ; de peur qu'on ne leur dise un jour : Qu'ai-je dû faire pour vous, que je n'aie pas fait ? et qu'abusant de la bonté et de la patience de leur Supérieur, ils ne mettent enfin le comble à leur réprobation.

7. *Seigneur*, dit-il, *que voulez-vous que je fasse? Levez-vous, entrez dans la ville, et là on vous dira ce qu'il faut faire.* O Sagesse, qui disposez véritablement tout avec douceur ! Vous envoyez à un homme, pour connaître votre volonté, celui à qui vous parlez par vous-même ; pour nous faire comprendre combien la vie sociale est avantageuse, et afin que celui que vous enseignerez par un homme apprenne par cette grâce à secourir lui-même les hommes. *Entrez dans la ville.* Voyez, mes frères, que ce n'est pas sans un dessein prémédité de Dieu que vous êtes entrés dans cette maison, qui est comme la Cité du Dieu des vertus, pour y apprendre à faire la volonté du Seigneur. Soyez convaincus que c'est lui qui vous a inspiré une frayeur salutaire, qui a converti votre cœur au désir de lui obéir. C'est lui qui vous a dit : *Levez-vous, entrez dans la ville.* Mais considérez, par les paroles qui suivent, combien la simplicité volontaire et la douceur chrétienne sont des vertus précieuses. *Saul*

[1] Math. II, 23. — [2] Ps. CVII, 2. — [3] Ps. CXVIII, 60. — [4] I Rois III, 10. — [5] Luc XVIII, 41.

ayant ouvert les yeux ne voyait rien, et se laissait conduire par la main, par ceux qui l'accompagnaient. Heureux aveuglement, par lequel ces yeux, autrefois éclairés pour commettre le crime sont aujourd'hui privés d'une si funeste lumière par la conversion !

Ce qu'on nous dit, que Paul resta trois jours en oraison sans prendre de nourriture, regarde surtout les nouveaux convertis, qui ne goûtent pas encore les consolations divines. Qu'ils attendent donc le Seigneur avec patience, qu'ils prient sans interruption, cherchant, demandant, frappant, parce que le Père céleste les exaucera quand il sera temps; il ne les oublicra pas toujours. Il viendra et ne tardera pas. Si vous avez la patience de suivre le Seigneur pendant trois jours, n'ayant pas de quoi vous nourrir, ayez confiance, il est plein de bonté et de miséricorde, il ne vous renverra pas à jeun.

8. Ananie reçoit l'ordre d'imposer les mains à Saul; ce n'est pas parce qu'il le désire, qu'il y consent aussitôt, mais parce qu'il le trouve suffisamment disposé. Vous voyez, mes frères, déjà la pratique de la doctrine que Paul doit enseigner par la suite à son Disciple en lui défendant *d'imposer trop vite les mains à personne*[1]. *Saul vit un homme qui lui imposait les mains, et il recouvra la vue.* Ne croyez pas, mes frères, que Paul recouvra la vue aussitôt après cette vision; mais il attendit l'imposition des mains d'Ananie dont il avait en songe prévu l'arrivée. Je dis ceci, mes frères, parce que je crains qu'il ne s'en trouve parmi vous qui, se croyant suffisamment éclairés par leurs songes ou leurs propres pensées, ne souffrent pas qu'on les conduise par la main, mais s'érigent en conducteurs des autres, quoiqu'ils ne soient, par leurs emplois, encore chargés de rien, bien qu'on ne leur ait encore rien confié, qu'on ne les ait pas constitués pour veiller sur la conduite de ceux qui ayant les yeux ouverts ne voient rien. Une pareille présomption n'appartient qu'à ceux qui roulent dans leur esprit de vains projets, et qui ne courent qu'après la bagatelle. Evitons ce vice, mes frères. Choisissons d'être abjects et méprisés, et d'être conduits par la main. Apprenons la douceur et l'humilité à l'école de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui honneur et gloire soit dans toute l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON II.

---

1. Aujourd'hui Paul a été converti, ou plutôt Saul converti est devenu Paul. Il est devenu comme ce petit enfant de l'Evangile dont Notre-Seigneur a dit: *Si vous ne vous convertissez, et ne devenez comme ce petit enfant, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux*[1]. Peut-être voulait-il parler de lui-même : car ce grand Dieu digne de toutes louanges est aussi le petit enfant qui nous a été donné. Et il se révèle à nous, non pas sous les traits de la grandeur, mais sous les traits d'un enfant, afin de nous donner un doux et efficace exemple de nécessaire abaissement. Tournez-vous donc vers ce petit enfant, afin d'apprendre à être petit, et devenez-le en vous convertissant. Ecoutez, en effet, avec quelle évidence il vous présente dans son enfance un modèle de conversion, vous proposant en sa personne les vertus de l'enfance: *Apprenez de moi*, dit-il, *que je suis doux et humble de cœur*[2]. Les deux caractères de l'enfance sont l'humilité et la mansuétude: l'un est extérieur, l'autre est intérieur: et ce sont là deux grandes vertus. Cette petitesse et cette grandeur ne forment qu'un enseignement unique. Aujourd'hui donc Paul se convertit et cessa d'être Saul. Aujourd'hui, il est devenu humble et doux de cœur. Il y a une preuve de l'humilité de son cœur dans cette confession sortie de ses

[1] Math. XIII, 3.

[1] I Tim. V, 22. — [2] Math. XI, 29.

lèvres: *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* Mais, une preuve plus grande encore, c'est l'excellence de la grâce qui lui est conférée: une pareille faveur ne pouvait être accordée qu'à une humilité profonde.

2. Du reste, la douceur, parce qu'elle est, comme nous l'avons dit, une espèce d'humilité extérieure, ce qui la rend plus visible, nous est, dans cette conversion, recommandée en trois manières. Notre mansuétude, en effet, est attaquée comme par trois béliers; les paroles injurieuses, les pertes matérielles, les coups portés à notre corps. Et c'est à endurer ces épreuves que consiste toute la patience et toute la douceur. Une vertu est éprouvée quand rien de tout cela n'est capable de l'ébranler. Considérez maintenant Paul au début même de sa conversion : il est en butte à ces attaques au milieu desquelles il se montre doux et patient. *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? Il t'est dur de regimber contre l'aiguillon.* Parole dure elle-même, parole qui reprend et menace. Sous le rapport du corps il fut ébranlé et jeté à terre. Mais fut-il aussi soumis à une épreuve personnelle? Oui, et à une grande, puisque la lumière fut ravie à ses yeux : *ils étaient ouverts et ils ne voyaient pas*[1]. Ces trois épreuves exercèrent aussi la patience de Job dont Dieu s'est servi pour nous donner de cette vertu un exemple célèbre que je laisse à votre habileté le soin de méditer. Il me suffit de vous rappeler que la conversion véritable consiste, en grande partie, dans cette douceur. Qu'ils rougissent donc ceux qui au lieu de se convertir, n'ont trouvé, soit dans la souffrance physique, soit dans la perte de leurs biens, soit dans les paroles injurieuses, qu'une occasion de perversion et d'éloignement de Dieu.

POUR LA PURIFICATION

DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE

SERMON PREMIER

De la triple miséricorde.

1. Aujourd'hui, une Vierge Mère introduit le Seigneur dans le temple même du Seigneur. Joseph aussi présente à Dieu, non son propre fils, mais le fils de Celui qui fait de cet enfant l'objet de ses complaisances. Siméon le juste reconnaît celui qu'il attendait, et une veuve, Anne, célèbre ses louanges. Ces quatre personnages ont célébré, les premiers, la procession de ce jour qui, depuis, en tout lieu, chez toutes les nations est célébrée avec transport. Qu'elle ait été petite et modeste alors, pourquoi s'en étonner? Il était petit aussi celui à qui s'adressait cet accueil. Aucun pécheur n'y trouva place : tous ces personnages étaient justes, ils étaient tous saints, tous parfaits. Mais, Seigneur, n'en sauverez-vous pas d'autres? Ah ! que votre corps grandisse, et avec lui la miséricorde ! Hommes et animaux, vous sauverez tout, Seigneur, quand vous dilaterez votre miséricorde[2]. Dans une autre procession, la foule précède,

[1] Actes, IX, 1, 8. — [2] Ps. XXXV, 7, 8.

la foule suit: ce n'est plus une vierge qui porte le Christ: c'est un ânon. Il ne dédaigne personne, pas même ceux qui croupissent dans le péché, comme les animaux dans leur fange; non, il ne les dédaigne pas, et si les apôtres étendent là leurs habits, si leur doctrine, leur justice, leur obéissance, leur charité couvrent la multitude des péchés, il ne les réputera pas indignes de l'honneur de marcher avec lui. Et cette gloire qui semble le lot d'un si petit nombre, il nous l'a réservée. Après l'avoir accordée aux anciens, comment la refuserait-il à ceux qui viennent après eux?

2. David, roi et prophète, a tressailli à la pensée de voir ce jour: il l'a vu et il en a été réjoui. S'il ne l'avait pas vu, comment pouvait-il chanter: *Seigneur, nous avons reçu votre miséricorde au milieu de votre temple*[1]? David a donc reçu cette miséricorde du Seigneur; Siméon l'a aussi reçue, ainsi que nous tous prédestinés à la vie, puisque le Christ était hier, qu'il est aujourd'hui, qu'il sera à jamais. C'est au milieu du temple que se rencontre la miséricorde, ce n'est pas dans un coin obscur, ni dans une hôtellerie, parce qu'en Dieu point d'acception de personne. Elle est à la portée de tous, offerte à tous, nul n'en est privé que celui qui la refuse. Seigneur, mon Dieu, vos eaux s'épanchent et coulent sur la place: néanmoins, il est une fontaine qui vous est réservée et où l'étranger ne boit pas. Celui qui est à vous ne mourra pas qu'il n'ait vu le Christ du Seigneur, afin de s'en aller en paix. Et pourrait-il ne pas s'en aller en paix celui qui porte le Christ en son cœur? Le Christ est notre paix, lui qui par la foi habite en nos cœurs. Mais comment t'en iras-tu donc d'ici, toi, âme misérable, qui n'as pas Jésus pour te guider? Car il en est qui vivent dans l'ignorance de Dieu. Pourquoi? parce que la lumière est venue dans le monde, et que les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière; *et la lumière,* est-il dit, *luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas comprise*[2]. Comme si l'on disait: Les eaux coulent sur les places publiques, et personne n'y boit: la miséricorde est au milieu du temple et personne de ceux qu'attend une éternelle condamnation n'approche d'elle. O malheureux! au milieu de vous se tient celui que vous ne connaissez pas: de sorte que mourant avant d'avoir vu le Christ du Seigneur, vous ne quittez pas la vie en paix; vous êtes emportés par des lions rugissants prêts à vous dévorer.

3. *Nous avons reçu, ô mon Dieu, votre miséricorde au milieu de votre temple!* Cette action de grâces est bien différente de ce cri gémissant: *Seigneur! votre miséricorde est dans le ciel, et votre vérité au-delà des nuées*[1]. Et quoi? vous semble-t-il que la miséricorde était au milieu du temple quand le Christ n'était encore qu'esprit au milieu des seuls habitants du ciel? Mais dès qu'il se fut abaissé au-dessous des anges, qu'il fut devenu le médiateur de Dieu et des hommes, la pierre angulaire, et qu'il eut pacifié par son sang le ciel et la terre, alors *Nous avons reçu, Seigneur, votre miséricorde au milieu du temple.* Nous étions par nature des enfants de colère, mais nous avons obtenu miséricorde. Fils de l'ignorance, de la lâcheté, de la captivité, nous avons rencontré la sagesse, la force, la rédemption. L'ignorance d'une femme séduite nous avait aveuglés: la mollesse d'un homme entraîné et pris au filet de sa propre concupiscence nous avait énervés: la malice du démon nous avait justement rendus captifs loin de Dieu. C'est ainsi que nous naissons tous, premièrement ignorants du chemin qui mène à notre véritable demeure; en second lieu faibles, sans énergie, en sorte que, connussions-nous la route de la vie, notre inertie personnelle nous serait encore un obstacle: enfin captifs sous le plus cruel et le pire des tyrans, en sorte que malgré toute la prudence et la force du monde, nous succomberions encore sous notre malheureuse servitude. Une si grande misère ne demande-t-elle pas une grande miséricorde et une grande pitié? Ou si déjà nous sommes sauvés de cette triple colère, par Jésus-Christ devenu notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption[2], quelle vigilance nous est nécessaire, mes bien-aimés, pour qu'en nous la fin ne soit pas pire que le commencement? Dieu nous garde d'un pareil malheur! N'allumons pas de nouveau sa colère; et après avoir été enfants de colère par nature, ne le soyons pas par notre volonté propre.

4. Embrassons donc la miséricorde que nous avons reçue au milieu du temple, et avec la bienheureuse Anne, ne quittons pas la maison de Dieu. *Le temple de Dieu qui est vous-même est saint*[3], dit l'Apôtre. La miséricorde est voisine de nous, voisine aussi est la parole puisqu'elle est sur vos lèvres et dans

[1] Ps. XLVIII 10. — [2] Jean, I, 5.

[1] Ps. XXXV, 6. — [2] I Cor. I, 30. — [3] I Cor. III, 17.

votre cœur. Le Christ, par la foi, habite en effet vos cœurs. C'est là son temple, c'est là sa demeure, car vous n'avez pas oublié que *l'âme du juste est le trône de la sagesse*[1]. C'est une exhortation que je veux vous adresser souvent, ou plutôt toujours; je vous en conjure donc, mes frères, ne marchons pas selon la chair, de peur de déplaire à Dieu. Ne soyons pas les amis de ce monde, de crainte de devenir les ennemis de Dieu. Résistons au démon et il fuira loin de nous; nous suivrons librement les routes de l'esprit, et notre vie sera la vie du cœur. Car le corps corruptible appesantit l'âme, l'énerve et l'amollit: cette demeure terrestre abaisse les pensées[1] et les empêche de s'élever vers le ciel. Aussi la sagesse de ce monde est-elle folie devant Dieu[2] et celui qui se laisse vaincre par le mal en devient l'esclave. Or, c'est dans le cœur que la miséricorde est reçue, dans le cœur que le Christ habite, dans le cœur qu'il tient à son peuple un langage pacifique, un langage qu'il fait entendre à ses saints et à ceux qui se convertissent du fond du cœur.

SERMON II

De l'ordre et du mode de la procession du Christ dans le Temple.

1. Grâces soient rendues à notre Rédempteur qui nous a si richement prévenus de ses douces bénédictions, en multipliant nos joies par les mystères de son enfance. Nous avons récemment célébré sa Nativité, sa Circoncision, son Apparition : et voilà que luit aujourd'hui la fête de sa Présentation. Car c'est aujourd'hui qu'au Créateur est offert le fruit sublime de la terre : aujourd'hui une victime qui plaît et qui apaise est, par des mains virginales, présentée au temple, portée par ses parents, et attendue par de pieux vieillards. Joseph et Marie offrent un sacrifice de louange, le sacrifice du matin : Siméon et Anne le reçoivent. Ces quatre personnages commencent cette procession que, sous tous les climats, une joyeuse solennité rappelle à notre mémoire. Donc, puisque contrairement aux usages suivis par nous, dans les autres solennités, nous allons faire cette procession[2], je crois utile d'en considérer soigneusement le mode et l'ordre. Nous allons nous avancer deux par deux, portant à la main des cierges, et des cierges allumés, non pas avec un feu vulgaire, mais avec un feu qui a été préalablement béni par le prêtre dans l'église. Dans notre marche, les derniers seront les premiers, et les premiers les derniers, et nous chanterons, dans les voies du Seigneur, sa magnificence et sa gloire.

2. Nous avons raison de marcher deux à deux : c'est de la sorte, les saints Evangiles l'attestent, que les apôtres ont été envoyés par le Sauveur, pour nous recommander la charité fraternelle et l'union dans la vie[3]. C'est troubler la procession que de vouloir marcher seul ; ce n'est pas seulement se nuire à soi-même, c'est importuner les autres. Ainsi agissent ceux qui se séparent de leurs frères, qui vivent d'une vie animale, matérielle, et qui n'ont nulle sollicitude de garder l'unité de l'esprit dans le lien de la paix. Mais s'il n'est pas bon à l'homme d'être seul, il lui est aussi défendu de se présenter devant Dieu les mains vides[4]. Car, si les ouvriers que personne n'a loués sont accusés d'oisiveté[5], ceux qui sont déjà retenus, si on les trouve inoccupés, quel sort mériteront-ils ? La foi sans les œuvres est une foi morte[6]. Et nos œuvres doivent être faites avec ferveur, avec un cœur ardent afin d'être des lampes en nos mains. Autrement, craignons, si nous sommes tièdes,

[1] Sagesse IX, 15. — [2] I Cor. III, 19. — [3] Luc X, 1. — [4] Exode XXIII, 15. — [5] Math. XX, 6. — [6] Jacq. II, 26.

[1] Voir serm. XXVII, *sur le cantique*, ainsi que les notes. — [2] C'est à ce point que se rapporte cette objection d'Abeilard à S. Bernard : (Lettre 5.) *Vous avez retranché presque totalement nos vénérables processions.*

d'être rejetés par celui qui dit en l'Evangile : *Je suis venu apporter le feu sur la terre : quelle est ma volonté, sinon qu'il s'embrase*[1] ? C'est là ce feu sacré et béni, que le Père a sanctifié et envoyé dans le monde, qui est aussi béni dans nos assemblées selon ce qui est écrit : *Dans vos assemblées, bénissez le Seigneur votre Dieu*[2]. Notre adversaire, qui se plaît à imiter d'une façon perverse les œuvres divines, a aussi un feu, le feu de la concupiscence charnelle, le feu de la jalousie et de l'ambition que le Sauveur est venu, non pas allumer en nous, mais y éteindre. Celui qui osera, dans le divin sacrifice, offrir ce feu étranger, mourra en punition de son crime, eût-il Aaron pour père.

3. Mais outre ce qui a été dit de l'union et de la charité fraternelle, des bonnes œuvres et de la ferveur, nous avons besoin de la grande vertu de l'humilité afin de nous prévenir mutuellement d'honneur : préférons-nous non-seulement nos supérieurs, mais les plus jeunes d'entre nos frères ; c'est là la perfection de l'humilité et la plénitude de la justice. Et puisque Dieu aime celui qui donne joyeusement[1], et que la charité a pour fruit la joie de l'Esprit-Saint, chantons, comme il a été dit déjà, chantons les voies du Seigneur. Chantons la magnificence de sa gloire[2]. Chantons au Seigneur un cantique nouveau, car il a fait des prodiges[3]. Si quelqu'un néglige d'avancer dans ces routes, de monter de vertu en vertu, qu'il le sache bien, sa vie est une station. Ce n'est plus une procession, ou plutôt c'est un recul : car, ne pas avancer dans la route de la vie, c'est rétrograder, puisque rien ne peut rester immobile. Or notre progrès, je me souviens de vous l'avoir répété souvent, consiste en ceci : Ne croyons jamais avoir atteint le but : tendons toujours en avant : visons constamment à quelque chose de mieux : et ne cessons d'exposer notre imperfection aux regards de la miséricorde divine.

[1] Luc XII, 49. — [2] Ps. LXVII, 27. — [3] Lévit. XII.

[1] II Cor. IX, 7. — [2] Ps. CXXXVII 5. — [3] Id. XCVII. 1. — [4] Jérémie, XXI, 22. — Ezéch. XLIV, 2.

SERMON III

De l'Enfant, de Marie et de Joseph.

1. Nous célébrons aujourd'hui, mes frères, la Purification de la bienheureuse Vierge Marie, qui eut lieu, selon la loi de Moïse, quarante jours après la naissance du Sauveur. Car il était écrit dans la Loi, qu'une femme qui aurait enfanté un fils selon le cours ordinaire de la nature, serait immonde pendant sept jours, et que le huitième l'enfant serait circoncis : ensuite, que, pendant qu'elle se purifierait, elle s'abstiendrait de l'entrée du Temple, c'est-à-dire pendant quarante jours, après lesquels elle offrirait son fils au Seigneur, avec des présents[3]. Qui ne voit, par le texte même, que la Mère du Sauveur n'était pas comprise dans cette loi ? Sur le point de déclarer que toute femme devenue mère est immonde, Moïse semble avoir redouté de porter un blasphème contre la Mère du Seigneur ; aussi commence-t-il par dire : *Si elle a conçu d'un homme*, etc. S'il n'avait prévu que la Vierge concevrait en dehors de ces conditions, quelle nécessité de préciser ainsi ? Il est donc évident que cette loi ne comprend pas la Mère de Dieu, elle qui a enfanté un fils contre les règles ordinaires, comme l'avait prédit Jérémie, quand il s'écriait que Dieu *allait opérer sur la terre un prodige inouï*. Quel prodige ? *Une femme environnera un homme*[4]. Elle ne le recevra pas d'un autre homme : elle ne le concevra pas à la façon ordinaire : mais en ses entrailles chastes et intègres elle enfermera un homme ; en sorte que le Seigneur, y entrant et en sortant, selon le mot d'un autre prophète, la porte orientale reste cependant close[5].

2. Or, croyez-vous que connaissant ce qui s'était opéré en elle, Marie n'ait pu s'émou-

voir et dire : Qu'ai-je besoin d'être purifiée? Pourquoi m'abstiendrais-je d'entrer dans le temple, moi qui ai mis au monde le Seigneur du temple? Il n'y a rien eu d'impur, rien d'illicite, rien qui exige de purification dans sa conception et dans sa naissance; puisque d'ailleurs cet Enfant est la source de toute pureté, et qu'il est venu pour purifier le monde du péché. Qu'est-ce que l'observance légale trouvera à purifier en moi, devenue la plus pure de toutes les créatures et de toutes les vierges par cet enfantement immaculé? Il est vrai, ô heureuse Vierge, vous n'avez aucune raison qui vous oblige à vous purifier, vous n'en avez aucun besoin. Mais votre fils avait-il besoin d'être circoncis? Soyez donc dans la multitude des femmes, comme l'une d'entre elles, puisque votre divin Fils a bien voulu être de même parmi les enfants des hommes. Il a voulu être circoncis; et croyez-vous qu'il ne désire pas encore plus d'être offert à son Père? Offrez donc, pour notre réconciliation, une hostie sainte et agréable à Dieu. Le Père éternel recevra avec joie cette oblation nouvelle, cette hostie d'un prix infini, dont il dit : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances*[1]. Mais cette victime, ô mes frères, est encore trop délicate pour être offerte aujourd'hui, elle n'est que présentée au Seigneur. On lui substitue deux oiseaux, et aussitôt on la reprend. Un jour viendra où elle sera offerte, non dans le temple, ni entre les bras de Siméon, mais hors de la ville et entre les bras de la croix. Un jour viendra où cet enfant ne sera pas racheté par un sang étranger, mais où il rachètera les autres par son propre sang, parce que Dieu le Père l'a envoyé à son peuple pour le racheter. Ce sera alors le sacrifice du soir : aujourd'hui, c'est le sacrifice du matin. Celui-ci est plus agréable, mais celui-là sera la consommation et la plénitude de tous les autres. Le premier se fait peu de jours après sa naissance, le second aura lieu lorsqu'il sera parvenu à la force de l'âge; et de l'un et de l'autre on peut dire ce que dit le prophète : *Il a été offert parce qu'il l'a voulu*[2]. Car s'il s'est offert aujourd'hui, ce n'est pas qu'il en ait besoin, ni qu'il soit soumis à la loi, c'est parce qu'il l'a bien voulu; et s'il doit être un jour offert sur la croix, ce n'est pas parce qu'il mérite la mort, ni parce que la malice des Juifs doit l'emporter sur lui: c'est parce qu'il l'a bien voulu. Je vous offrirai donc, Seigneur, un sacrifice volontaire, parce que vous vous êtes volontairement sacrifié pour mon salut, et non par nécessité.

3. Mais que lui offrirons-nous, mes frères, et que lui rendrons-nous, pour tout ce qu'il a fait pour nous? Il a donné ce qu'il avait de plus précieux; la victime ne pouvait être d'un plus grand prix. Faisons donc tout ce qui est en notre pouvoir, offrons-lui ce que nous avons de meilleur, offrons-nous entièrement nous-mêmes. S'il n'a pas dédaigné de s'offrir pour nous, pourquoi différerions-nous? O mon Dieu! qui pourra m'assurer que vous consentirez à recevoir mon offrande? Je n'ai que deux chétifs présents à vous présenter, mon corps et mon âme. Que ne puis-je vous les offrir parfaitement en sacrifice de louange? Il est plus glorieux et plus avantageux pour moi que je vous sois offert que de rester à moi-même. Car, abandonné à moi-même, il n'y a dans mon âme qu'agitation et trouble. Mon esprit, au contraire, sera dans la paix et dans la joie, aussitôt qu'il vous appartiendra uniquement. Dans le temps où Jésus était sur le point de mourir, les Juifs offraient à Dieu des hosties mortes. Maintenant, *Je vis, dit le Seigneur, je ne veux pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive*[1]. Le Seigneur ne veut pas ma mort, et j'aurais de la peine à lui sacrifier ma vie? Les hosties qui l'apaisent et qui lui plaisent sont les hosties vivantes. Or, pour que notre oblation lui soit agréable, voyons les trois qualités qu'elle doit avoir, figurées par les trois personnes qui étaient au temple dans l'offrande qui fut faite de Jésus. Il y avait Joseph, l'époux de la Mère de Dieu, cette Vierge Mère et l'Enfant Jésus. Que notre offrande soit donc accompagnée d'une constance virile désignée par Joseph; de la continence de la chair figurée par Marie; et d'un esprit humble, dont Jésus-Christ nous fournit l'exemple. Je veux dire, qu'en nous donnant à Dieu, nous le devons faire avec une mâle résolution de persévérer, avec un grand désir de conserver une innocence virginale, et enfin avec une simplicité et une humilité d'enfant plus intérieures encore qu'extérieures. Ainsi soit-il.

[1] Matth. III, 17. — [2] Isaïe, LIII 7.

Ezéch. XXXIII, 11.

POUR LA NAISSANCE DE S. VICTOR

CONFESSEUR (A)

SERMON PREMIER

1. La vie de Victor et sa gloire singulière provoquent plus encore à la vertu qu'à la gloire les hommes au cœur droit. En effet ce n'est pas droiture, c'est perversité de prétendre à la gloire avant de pratiquer la vertu, et de vouloir couronner celui qui n'a pas bien combattu. *En vain*, dit le Psalmiste, *vous levez-vous avant la lumière*[1]. Et il a raison. En vain cherche-t-on les hauteurs de la gloire, si on n'a d'abord conquis l'éclat de la vertu. En vain les vierges folles s'avancent au devant de l'époux avec des lampes éteintes: leur folie consiste précisément à mettre leur gloire en ces lampes vides de l'huile de la vertu. Ah ! puissé-je ne me glorifier jamais qu'avec ceux que le Prophète félicite en ces termes: *Seigneur, ils marcheront à la lumière de votre visage, ils se réjouiront tout le jour en votre nom, et ils seront exaltés en votre justice*[2] *!* Et le Prophète a raison de louer leur vertu au lieu de les louer eux-mêmes. Car la gloire séparée de la vertu est une gloire imméritée ; on y prétend sans titre, et on ne la recueille pas sans danger. La vertu est le degré qui mène à la gloire: la vertu est la mère de la gloire. Trompeuse est la gloire, vaine la beauté qu'elle n'a pas engendrée. A elle seule la gloire est due, à elle seule on la dispense avec sûreté.

2. Ni la vertu ni la gloire n'ont fait défaut à saint Victor: mais comment, et en quel ordre ces deux choses se sont-elles développées en lui, c'est ce qu'il convient d'étudier. Il a lutté avec courage, il a vaillamment triomphé, et c'est ainsi que la gloire et l'honneur l'ont couronné. Comment, en effet, la gloire eût-elle manqué à un soldat intrépide, à un vainqueur modeste? Toutefois, même au jour de la vertu, il n'est pas resté sans gloire: les prodiges et les miracles en ont fait un homme extraordinaire; et nous trouvons, mes frères, dans la vie de Victor, un sujet de légitime admiration et d'utile imitation. Je m'étonne qu'au désert le vin soit sorti non d'une vigne, mais d'une fontaine. Je suis stupéfait qu'un enfant dans le sein de sa mère ait été la terreur des démons, qui déjà le connaissaient et l'appelaient par son nom. Victor! Nom plein de sens, puisque la fuite de l'ennemi et ses aveux donnent la victoire à un faible enfant. Qui ne serait surpris de voir un voleur possédé du démon, et bientôt après un homme délivré du démon? Quel prodige ! Un homme vêtu de chair arrête à travers les cieux des yeux charnels sur la divine lumière, y contemple des visions divines, goûte le charme des cantiques angéliques, et s'instruit à leurs oracles ! Nous vénérons en saint Victor ces miracles et d'autres semblables, sans prétendre les reproduire. Et nous avons raison, puisqu'une pareille prétention exposerait notre salut. Il est plus sûr d'imiter des exemples solides que des actes sublimes: mieux vaut rêver la vertu que la gloire.

3. Travaillons donc à ressembler par la vie à celui dont nous ne saurions reproduire les prodiges à notre gré. Imitons sa sobriété. sa dévotion, sa piété, sa douceur, sa chasteté, la vigilance de ses paroles, et la pureté de son âme. Apprenons de lui à mettre un frein à notre colère, une garde à nos lèvres, à dormir peu, à prier souvent, à nous exhorter nous-mêmes dans les hymnes et les cantiques spirituels, à unir la nuit au jour pour les consacrer à louer Dieu. Aspirons aux

(A) Son corps était conservé au monastère d'Arrémare, ou Montier-Ramey, au diocèse de Troyes. Sa mort se célébrait le IVe jour des Calendes de Mars. Voir plus loin son office composé par saint Bernard. Voir aussi la lettre 398.

[1] Ps. CXXVI, 2.— [2] Ps. LXXXVIII, 16-18.

dons les meilleurs. Apprenons de lui qu'il a été doux et humble de cœur. Imitons, dis-je, sa libéralité envers les pauvres, sa bonté à l'égard des étrangers, sa patience pour les pécheurs, sa bienveillance envers tout le monde. Car voilà le meilleur. Nous trouvons ici un modèle, tandis que la gloire des miracles nous éblouit. Ils nous réjouissent, les vertus nous édifient. Que les premiers nous touchent, que les autres nous attirent! Mangeons, mes frères, puisque nous sommes invités à la table d'un riche, table chargée de pains, et couverte de mêts délicieux. Et n'est-il pas riche celui dont les exemples nourrissent, dont les mérites protègent, dont les prodiges réjouissent? Oui c'est un riche, puisque les anges et les hommes sont en même temps rangés à son festin solennel, les uns pour s'y fortifier, les autres pour s'y délecter, les uns pour y profiter, les autres pour y jouir. Une vie pleine de bonnes œuvres n'est-ce pas une table abondamment servie? Cependant tous les mêts ne sont pas servis indistinctement à tous les convives: chacun peut choisir et prendre la nourriture qui lui convient davantage.

4. Pour moi, par un choix salutaire, je considère attentivement ce qui m est servi; je prends ce qui est à moi; je ne touche pas au bien d'autrui. Je me garderai bien de porter la main à la gloire des miracles: je craindrais, en usurpant ce qui ne m'est pas donné, de perdre ce que je semble avoir reçu. Je ne porte pas avec notre saint les yeux vers les secrets du ciel, je craindrais d'être repoussé et écrasé par la gloire, et d'en revenir, mais trop tard, au conseil du Sage: *Ne cherche pas ce qui est plus haut que toi: Ne sonde pas ce qui excède ta force*[1]. On met sur la table un vin nouveau, puisqu'il provient de l'eau changée en vin. Je n'y touche pas: il n'est pas pour moi, je le sais; car je n'ai pas la puissance de transformer les éléments, ni de modifier la nature. Je vois aussi, à la table de Victor, des anges qu'il eut le bonheur d'entendre. Aurai-je comme lui pour chantres les chantres du ciel, et entendrai-je les artistes de l'Apocalyse jouer devant moi de la harpe[2]? De son vivant notre saint commande aux démons; et après sa mort, il délivre des liens du corps un homme captif en ces liens. Ce sont là des mêts, mais ils ne sont pas pour moi; ils sont agréables et pleins de saveur: mais mon âme n'en veut pas, car je suis trop pauvre pour en rendre de semblables. Mais si je regarde bien, voici, sous mes yeux, à la table du saint, la censure du jugement, la vigueur de la discipline, le miroir de la sainteté, le modèle de la vie, l'exemple de la vertu. Je puis sans présomption prendre ces mêts, et même les prendre avec profit, et si je néglige de le faire, j'aurai un compte sévère à rendre.

5. Ecoutez quels mêts j'ai droit encore de considérer comme m'étant destinés. Si vous m'offrez de la table du riche le pain de la douleur et le vin de la componction, je les prends avec confiance, moi qui suis pauvre et mendiant. Mes larmes me serviront de pain le jour et la nuit[1], et je tremperai ma boisson de pleurs[2]. Tel est mon lot, à moi coupable de tant d'excès lamentables. Et je ne me lasserai pas de cette nourriture, puisque celui qui m'a servi la science y a ajouté la douleur. Si je trouve aussi des exemples de tempérance, de justice, de prudence et de force, je les prends sans hésiter, sachant que je dois préparer des mêts semblables. Voilà, je n'en doute pas, ce qu'on me présente et ce qu'on attend de moi. Mais exigera-t-on de nous qu'à notre tour nous présentions au riche des signes et des prodiges? Mes frères, ce sont là des vases d'honneur pour celui qui nous a invités et non des aliments pour les pauvres. Vous qui êtes invités, considérez attentivement ce que le riche vous destine et ce qu'il se réserve, car tout ce qu'on met sur la table n'est pas à votre usage. Et que sera-ce donc si on le sert dans une coupe d'or? Le breuvage vous est destiné, mais pas la coupe: prenez le breuvage et laissez l'or. Le père de famille communique à ses serviteurs les exemples des bonnes œuvres et la rectitude des mœurs, et garde pour lui la prérogative des miracles. Mais, dans ces deux choses, glorifions pourtant celui qui nous accorde de vivre saintement, à qui il appartient d'opérer des prodiges, le Dieu qui vit dans la Trinité parfaite et qui règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Eccli. III, 22. — [2] Apoc. XIV, 2

[1] Ps. XLI, 4. — [2] Ps. CI, 10.

SERMON II

1. Mes très-chers frères, réjouissez-vous dans le Seigneur : parmi tant de bienfaits émanés de sa bonté, il donne au monde un homme dont les exemples devaient servir au salut de tant d'âmes! Je le répète, réjouissez-vous qu'un homme sorti du milieu de vous soit aujourd'hui près de Dieu, afin de nous sauver par son intercession. La miséricorde céleste trouve parmi les mortels un médiateur à qui elle remet les crimes de la terre ; un avocat aussi miséricordieux et bon rencontre un temps et un lieu propices à son intercession, un lieu tranquille, un temps libre. Il a paru sur la terre comme un exemple; il a été élevé au ciel pour y devenir une protection. Ici, il forme notre vie; là, il nous invite à la gloire ; et, après nous avoir encouragés au travail, il nous prépare l'accès du royaume. Excellent médiateur : ce n'est plus pour lui qu'il sollicite; il désire reporter sur nous toute l'affection de sa prière, tout le fruit de ses supplications. Que demanderait-il pour lui-même? il n'a plus besoin de rien. Le Seigneur le conserve, le vivifie, le béatifie dans la gloire; rien ne peut lui manquer, puisqu'il est placé au sein des plus riches pâturages. Voici le jour de sa bienheureuse migration, le jour de la joie de son cœur. Partageons ses transports et sa joie. Il est entré dans les puissances du Seigneur : encore une fois, réjouissons-nous. Jamais il n'eut plus de pouvoir pour sauver.

2. Aujourd'hui Victor quitte le corps qui seul lui fermait l'entrée de la gloire, et avec un élan proportionné à sa liberté, il pénètre dans le Saint des Saints, dont il partage la grandeur. Aujourd'hui, de l'humble rang qu'il a choisi, selon le conseil du Sauveur, et sur l'invitation du Père de famille, ce véritable ami monte plus haut pour être glorifié devant tous les convives assis à la même table que lui. Aujourd'hui, après avoir méprisé le monde, et triomphé du Prince du monde, Victor vraiment vainqueur s'élève plus haut, et reçoit de la main du Seigneur la couronne de la victoire. Il monte escorté de ses nombreux mérites, tout brillant de ses triomphes, tout étincelant de ses prodiges. Le vieux soldat se repose, et après les labeurs et les sueurs de la milice sacrée, il trouve une heureuse retraite et une couronne sublime. Son âme est établie au sein de tous les biens. Où donc, me demanderez-vous? Avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume des cieux. Voilà en quel lieu et en quelle compagnie elle réside, élevée, brillante, joyeuse, occupée à louer Dieu, parée et ornée de ses joyaux, entourée de fruits et environnée de fleurs, exempte de soucis, inondée de délices, riche de loisirs et de repos qu'elle peut consacrer à la contemplation de la sagesse. Naguères assise en pleurs près des fleuves de Babylone, elle se repose maintenant auprès de la source de vie; elle habite au bord du torrent de la volupté, dont le cours impétueux réjouit la cité de Dieu. Elle a trouvé la fontaine des jardins, le puits des eaux vives, et, avec la Samaritaine, elle boit les eaux salutaires de la sagesse qui l'empêcheront d'avoir jamais soif. Elle reçoit le fruit de ses mains ; ses œuvres la louent aux portes de la cité, et elle trouve sa gloire dans le témoignage de sa conscience, de sa conscience, dis-je, et non de celle d'autrui. Elle est assise au milieu des anges, digne de partager la compagnie de ceux dont les désirs l'enflamment, dont la pureté l'orne, dont la chasteté l'embellit. Un homme d'une grâce apostolique a pris rang parmi les apôtres : il pouvait même trouver place dans le bataillon sacré des prophètes, puisque celui qu'ils ont annoncé, il l'a glorifié et porté en son corps. Notre Victor ne croit même pas devoir être écarté du chœur des martyrs, lui qui, par un dur et long martyre, a fait de son corps une hostie vivante.

3. Le vétéran se repose aujourd'hui dans une douce sécurité due à ses services ; mais s'il est plein de sécurité pour lui-même, il reste plein de sollicitude pour nous. Il n'a pas quitté, avec une chair sujette à la corruption, les entrailles de la miséricorde. En revêtant la robe de la gloire, il n'a pas revêtu l'oubli de notre misère ni des sentiments de

bonté qui l'animaient ici-bas. Non, la terre que Victor habite n'est pas la terre de l'oubli : ce n'est pas une terre de labeur qu'il occupe, ce n'est pas même une terre : c'est le ciel. Or, ce divin séjour endurcit-il les âmes qu'il reçoit, leur ôte-t-il le souvenir, les dépouille-t-il de toute tendresse? Ah! mes frères, l'immensité du ciel dilate au contraire les cœurs au lieu de les resserrer; elle épanouit les âmes, au lieu de les dessécher; elle élargit les affections au lieu de les rétrécir. A la lumière de Dieu, la mémoire, loin de s'obscurcir, devient plus sereine; à la lumière de Dieu, on apprend ce qu'on ne savait pas; on ne désapprend pas ce qu'on savait. Ces esprits d'en haut, qui dès l'origine habitent le ciel, dédaignent-ils donc pour cela cette terre? Ne la visitent-ils pas sans cesse? La contemplation constante de la face du Père entrave-t-elle leur ministère de charité? Ils n'en sont pas moins des esprits chargés d'une fonction, et envoyés pour l'exercer en faveur de ceux qui recueilleront l'héritage du salut [1]. Quoi! les anges volent au secours des hommes, et nos freres, sortis du milieu de nous, ne nous connaissent plus, ne savent plus compatir à des souffrances qu'ils ont eux-mêmes éprouvées? Des êtres que leur nature rend étrangers à la douleur ressentent les nôtres, et ceux qui sont venus d'une grande tribulation ne connaissent plus la région qu'ils ont habitée? Je sais qui a dit: *Les justes attendent que vous m'ayez récompensé* [2]. Victor est juste, et il attend certainement notre rémunération. Il n'est pas cet échanson de Pharaon qui garda pour lui seul la faveur du roi, oubliant le compagnon de sa captivité qui lui avait prédit son sort [3]. Ministre de Jésus-Christ, il suit Jésus-Christ, qui n'a pas oublié sa promesse, ni refusé au compagnon de sa Passion l'entrée de son royaume. Le disciple n'est pas plus que le Maître : Victor ne peut rien faire que ce qu'il a vu faire d'abord à ce Maître : il en reproduit les actes.

4. Parvenu enfin à ce ciel qu'il considérait jadis de loin avec bonheur, il contemple face à face la gloire de Dieu, absorbé en elle, sans oublier cependant le cri des pauvres. Bienheureuse vision qui le transforme à son image, de clarté en clarté, comme sous l'action de l'esprit de Dieu! Petit pour le combat, grand pour la victoire, n'ayant pas encore quitté le sein maternel, et chassant déjà les démons, Victor vit au milieu des pécheurs avec un accroissement de vertus et de mérites. O homme d'une sainteté sublime! Il est saint avant de naître: il est vainqueur en réalité avant de l'être de nom. Il est encore enclos dans le sein de sa mère, et déjà il a triomphé de l'ennemi. O sainteté vénérable aux anges eux-mêmes! Avec le même empressement, mais avec une volonté différente, les méchants la fuient et les bons la recherchent: et il serait difficile de dire si la crainte des premiers ou l'amour des seconds prouve mieux la vertu de cet homme. Habitant la terre par le corps, le ciel par le cœur, il entendait les anges tantôt lui apporter un message et tantôt le réjouir de la suavité de leurs chants. Votre âme, ô Victor! était vraiment une de ces perles qui vous apparurent sur la croix. Vraiment fixée à la croix, quand elle a été introduite dans la gloire, elle a revêtu l'image de la céleste clarté qu'elle a trouvée. Il a ouvert son sein au vainqueur, celui qui avait communiqué son esprit au combattant. O âme victorieuse! vous avez volé comme le passereau pour échapper aux filets du monde! Jetez un regard sur ces âmes exposées encore au milieu de ces filets, en butte à mille périls, et que votre protection nous délivre!

5. Soldat émérite, vous avez échangé pour le repos de l'angélique félicité les durs labeurs de la milice chrétienne. Regardez vos faibles et timides compagnons occupés à vous louer parmi les armes ennemies et les embûches des esprits méchants. O illustre Victor! qui avez remporté sur la terre et le ciel un glorieux triomphe, en dédaignant noblement la gloire de l'une, et en emportant par une pieuse violence le royaume de l'autre, abaissez du ciel vos regards sur les captifs d'ici-bas, et achevez votre triomphe en nous associant à votre victoire. Car si la victoire vous a donné son nom, notre délivrance donnera à ce nom toute sa vérité: il lui manque quelque chose tant que nous qui vous appartenons ne sommes pas sauvés. Quelle joie, quelle douceur, quelle suavité, ô Victor! de vous chanter, de vous honorer, de vous prier dans cette région de douleur et ce corps de mort! Votre nom, votre souvenir est un rayon de miel aux lèvres des captifs: oui le lait et le miel réjouissent la langue occupée à vous célébrer. Allons! vaillant athlète, doux patron, avocat fidèle, levez-vous pour nous secourir, afin que nous nous réjouissions de notre délivrance, que vous puissiez vous réjouir de votre parfaite victoire. Père tout-puissant! nous avons

[1] Hébr. I, 14. — [2] Ps. CXLI, 8. — [3] Gen. XL.

péché contre vous en nous éloignant de vous; mais nous nous en rapprochons en Victor: en triomphant de ses passions qu'il triomphe aussi de votre colère, et qu'il nous réconcilie avec vous. O Jésus vainqueur! nous vous louons en notre Victor, parce que nous reconnaissons que vous avez vaincu en lui. Donnez-lui, bon Jésus! de se glorifier en vous de sa victoire, sans nous oublier. Fils de Dieu! faites que devant vous il se souvienne toujours de nous, qu'à votre redoutable tribunal il se charge de notre cause et la défende: c'est ce que nous vous demandons à vous qui vivez et régnez avec le Père et l'Esprit Saint, Dieu béni dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LA NAISSANCE DE S. BENOIT

ABBÉ.

1. En vous voyant réunis pour entendre la parole sainte, je me sens, mes frères, pénétré d'une grande crainte: je redoute qu'il n'y ait parmi vous des âmes qui ne la reçoivent pas avec les dispositions requises, ni comme il faut accueillir la parole de Dieu. Car, je sais que la terre fréquemment arrosée des pluies du ciel et qui reste sans fruit sera réprouvée et que la malédiction la menace[1]. Et si je le pouvais, je voudrais vous apporter des bénédictions et non des malédictions. Ou plutôt ce n'est pas ma bénédiction, (grâce à lui, vous la recevez cependant de mes lèvres) mais c'est celle de notre Père que je voudrais voir demeurer sur vous, sans que jamais elle puisse se transformer en malédiction.

2. Nous célébrons aujourd'hui la naissance de notre glorieux maître Benoît. A cette occasion, et pour obéir à l'usage, je dois donc vous adresser sur lui une instruction solennelle. Son doux nom mérite que vous l'entendiez et que vous l'honoriez avec des sentiments de joie: c'est notre chef, notre maître, notre législateur. Son souvenir m'inonde de délices, encore que je n'ose rappeler, sans rougir, le nom de ce bienheureux Père. A son exemple, j'ai, avec vous, renoncé au monde, pour embrasser la vie monastique. J'ai même avec lui un privilége qui m'est ici particulier; j'ai le titre d'abbé. Il l'a été et je le suis. O abbé, et abbé! De part et d'autre, c'est le même nom. Mais, dans l'un il n'y a que l'ombre de ce grand nom. C'est le même ministère. Mais, hélas! que les ministres sont différents, ainsi que les administrations! Malheur à moi, ô bienheureux Benoît! si je suis si loin de vous dans l'autre vie, que je le suis, ici-bas, de votre sainteté. Mais inutile d'insister longuement devant vous sur ce sujet. Je parle à des hommes qui me connaissent et je vous demande seulement d'alléger par votre compassion fraternelle la honte et la crainte dont je me sens pénétré.

3. Mais puisque mon devoir est de vous servir des aliments que je n'ai pas, j'emprunterai à saint Benoît trois pains pour vous en nourrir. Que sa sainteté, sa justice, et sa piété vous sustentent. Rappelez-vous, mes très-chers frères, que tous ceux qui accompagnèrent Jésus-Christ en sa marche triomphale ne mirent pas leurs vêtements sous ses pieds: je parle de cette procession que bientôt, avec la grâce de Dieu, nous allons célébrer, en souvenir du jour où les habitants de Jérusalem se portaient en foule au devant du Seigneur qui venait assis sur un âne, se faire crucifier: tous n'étendirent pas leurs habits sur la route: mais quelques

[1] Hébr. VI, 7, 8.

uns coupèrent des branches d'arbres[1]. Il n'y avait là rien de bien extraordinaire : ce qu'ils avaient reçu gratuitement ils le donnaient gratuitement. Toutefois ces gens ne furent pas absolument inutiles : aussi ne furent-ils pas exclus du cortége. Mais, vous, mes frères, pieuses montures du Christ, qui pouvez dire avec le Prophète : *Me voilà devant vous comme une bête de somme; je suis toujours avec vous*[2] : vous en qui Jésus-Christ est comme assis, puisque *l'âme du juste est le trône de la sagesse*, et que, selon l'enseignement de l'Apôtre, *le Christ est la vertu de Dieu et sa sagesse*[3] : si je n'ai pas d'habits à étendre sous vos pieds, j'essaierai du moins de couper aux arbres des branches, afin de contribuer par mon ministère, à orner un peu cette brillante procession.

4. Saint Benoît fut un grand arbre, riche en fruits, un arbre planté au bord des eaux courantes[4]. Où sont les eaux courantes? Dans les vallées, parce que les eaux coulent entre les montagnes. Qui ne voit en effet les torrents descendre de la cîme ardue des montagnes pour chercher le milieu abaissé des vallées? C'est ainsi que Dieu résiste aux orgueilleux et donne sa grâce aux humbles[5]. C'est là que vous pouvez poser un pied sûr, vous qui êtes la monture de Jésus-Christ : appuyez-vous sur ce rameau, suivez la route de la vallée. L'ancien serpent a établi sa demeure sur la montagne, pour mordre la corne des chevaux, et renverser le cavalier : choisissez donc plutôt la vallée pour y marcher et pour y planter. En effet nous n'avons guère l'usage de choisir les lieux montagneux pour y semer des arbres; ils sont trop arides et trop pierreux. Le sol des vallées est plus riche : les plantes y viennent bien : c'est là qu'on trouve des épis chargés; là le grain rapporte cent pour un, selon ce mot du Psalmiste : *et les vallées abonderont en froment*[6]. Vous l'entendez, partout on loue les vallées, partout on vante l'humilité. Plantez donc là au bord des eaux : car c'est là qu'on rencontre l'abondance de la grâce; et les eaux qui sont au-dessus des cieux louent le nom du Seigneur, c'est-à-dire que les bénédictions célestes le font louer. Etablissons-nous donc dans cette humilité, mes très-chers frères; restons-y plantés, afin de ne pas être frappés par la sécheresse. Qu'aucun souffle ne nous ébranle : *Si l'esprit de celui qui a la puissance se déchaîne sur vous, n'abandonnez pas votre place*[7]. Car aucune tentation ne saurait prévaloir contre vous si vous ne vous élevez pas superbement au-dessus de vous-mêmes dans vos pensées, si vous restez enracinés et assis sur l'humilité. Ainsi planté au bord des eaux, ce saint confesseur du Seigneur a donné du fruit en son temps.

5. Il en est en effet qui ne portent pas de fruit : d'autres portent un fruit qui n'est pas à eux : d'autres enfin donnent un fruit qui leur appartient, mais ne le donnent pas en temps voulu. Il y a, dis-je, des arbres infructueux, comme l'orme, le chêne et les autres arbres de nos bois : on n'en plante jamais dans nos jardins, parce qu'ils ne produisent pas de fruits, ou bien ceux qu'ils produisent ne peuvent servir d'aliments à l'homme; on les réserve aux plus vils animaux. Tels sont les enfants de ce siècle livres aux joies de la table, à l'ivresse, aux plus grossiers excès et à d'impudiques jouissances. C'est bien ici la nourriture des pourceaux interdits au juif[1], au chrétien qui ne doit pas se laisser prendre à de telles attaches. Comme la viande de porc, quand on la mange, se mêle à notre chair et ne fait plus qu'un avec elle; ainsi le transgresseur de la loi divine contracte alliance avec les esprits impurs, et en s'unissant à eux devient démon comme eux. C'est pour cela que dans les sacrifices il est interdit d'offrir l'animal emblème des esprits immondes qui, repoussant tout ce qui est pur, ne se complaisent que dans la fange et n'aiment à se plonger que dans la boue de tous les vices et de tous les crimes. Voilà pourqu dans l'Evangile, cette légion maudite chassée d'un homme demande à entrer dans un animal qui lui ressemble, une bande de porcs, et l'obtient[2]. C'est pour eux que portent leurs fruits ces arbres d'automne à la racine desquels la hache semble déjà mise.

6. Les arbres qui portent un fruit qui n'est pas à eux sont les hypocrites : comme Simon de Cyrène, ils portent une croix qui n'est pas leur croix. Leur intention n'est pas religieuse; ils cèdent à la contrainte. Ce qu'ils n'aiment pas, l'amour de la gloire qu'ils ambitionnent les pousse à le faire. Ces mots *en son temps* montrent qu'il en est qui veulent donner du fruit avant le temps. Quand nos arbres poussent plus vite qu'il ne faut, ne tremblons-nous pas pour des fleurs trop précoces? Ainsi en est-il de ceux dont les fruits se montrent trop tôt pour être heueux. Tels sont ceux qui, au commence-

[1] Math. XXI, 1, 9. — [2] Ps. LXXII, 23. — [3] I Cor. I, 24. Ps. I, 3. — [5] Jacq. IV, 6. — [6] Ps, LXIV, 14. — [7] Eccle. X, 4.

[1] Deutér. XIV, 8. — [2] Marc V, 1, 13.

ment de leur conversion portent la présomption jusqu'à vouloir donner des fruits pour d'autres, et qui se hâtent au mépris de la loi, de labourer avec le premier-né du bœuf, et de tondre le premier agneau de la brebis. Voulez-vous voir avec quel soin notre saint Maître a évité ce désordre? C'est ce rameau que je vous offre. Durant trois ans, connu de Dieu seul, il resta ignoré des hommes. Il porta de riches fruits, vous le voyez vous-mêmes, mais il les porta en leur temps. Il ne croyait pas venu le temps de pousser du fruit, quand la chair l'assaillait de tentations si violentes qu'il faillit céder ou se retirer. Je n'omettrai pas de vous offrir ce rameau: fût-il hérissé des aiguillons des épines sur lesquelles notre Benoît se roula ; il est souverainement utile; utile à la monture du Seigneur ; il la préserve des fossés des tentations ; il l'empêche d'y tomber par le consentement; il lui donne la force de résister courageusement, et d'attendre le Seigneur sans désespérer. Posez donc ici le pied, ô monture du Seigneur : apprenez à ne pas céder aux violences des tentations. Ne vous croyez pas délaissée de Dieu, mais souvenez-vous qu'il est écrit: *Invoquez-moi au jour de la tribulation et je vous délivrerai, et vous m'honorerez*[1].

7. Donc, comme j'avais commencé à le dire, le bienheureux Benoît ne croyait pas venu le temps de porter du fruit, alors qu'il était encore pressé de tentations si grandes: mais ce temps arriva, et alors il donna du fruit. Ce fruit, ce sont ces trois choses que j'ai touchées plus haut; sa sainteté, sa justice, sa piété. Sa sainteté est prouvée par ses miracles, sa piété par sa doctrine et sa justice par sa vie. O monture du Christ! vous voyez ces rameaux au feuillage verdoyant, parés de fleurs, et chargés de fruits. Appuyez-vous sur eux, si vous voulez marcher dans le droit chemin. Mais pourquoi vous présenter les miracles de Benoît? Est-ce pour vous inspirer la pensée de faire des miracles? Non; mais c'est pour que vous vous appuyiez sur ces prodiges: c'est-à-dire pour que vous soyez remplis de confiance et de joie de vous voir placés sous la garde d'un tel pasteur, et d'avoir mérité un si grand patron. Il est puissant au ciel celui qui était déjà si puissant sur la terre: la gloire dont il est environné là haut est proportionnée à la grandeur de la grâce qu'il a reçue ici-bas. On sait en effet que les arbres poussent des rameaux en rapport avec la force de leurs racines, et qu'ils sont ornés, dit-on, d'autant de branches qu'ils ont de racines pour les porter. Ainsi, bien que nous n'opérions pas de prodiges, nous devons puiser une grande consolation dans ceux de notre patron. D'un autre côté sa doctrine nous instruit et guide nos pas dans la route de la paix. Enfin la justice de sa vie nous fortifie et nous anime, elle nous donne pour faire ce qu'il nous a enseigné une ardeur d'autant plus grande que nous avons la certitude qu'il n'a enseigné que ce qu'il a fait lui-même. L'exemple est une prédication energique et efficace, qui persuade ce qu'on dit, en montrant exécutable ce qu'on enseigne.

8. Ainsi la sainteté fortifie, la piété façonne, la justice affermit. Quelle piété que celle de Benoît! Il ne fut pas seulement utile à ses contemporains; il fut encore plein de sollicitude pour ceux qui devaient venir après lui. Cet arbre n'eut pas seulement des fruits pour ceux qui vivaient alors; il en a donné qui durent et croissent encore aujourd'hui. Il fut aimé de Dieu et des hommes. Sa présence ne fut pas seulement bénie comme celle de beaucoup de saints chéris de Dieu seul, parce que Dieu seul les connaît: sa mémoire est restée, jusqu'à ce jour, en bénédiction; puisque jusqu'à ce jour, par la triple confession de son amour envers Dieu il nourrit le troupeau du Seigneur du triple fruit de sa vie, de sa doctrine et de son intercession. Sans cesse aidés par elle, portez aussi des fruits, mes frères, car vous n'avez été établis que pour aller et fructifier. Et d'où irez-vous? Vous sortirez de vous-memes, selon ce qui est écrit: *Détournez-vous de vos volontés*[1]. Nous lisons du Seigneur qu'*il est sorti pour semer sa semence*[2]. Nous avons ici la semence, comme le fruit plus haut. Imitez-le, mes frères; puisqu'il n'est venu que pour nous servir de modèle et nous montrer la route.

9. Mais, peut-être le Seigneur est-il aussi lui-même un arbre, et nous devons en prendre des rameaux pour les mettre sous vos pieds. Et, que dis-je, peut-être? c'est vraiment un arbre, une plante céleste apportée sur la terre, comme il est écrit: *la Vérité s'est élevée de la terre et la Justice a regardé du haut des cieux*[3]. J'en détache donc pour vous un rameau, afin que comme Jésus-Christ s'est anéanti, vous sentiez en vous la même disposition. Ou plutôt ce n'est pas moi, c'est

[1] Ps. XLIX, 15.

[1] Eccli. XVIII, 30. — [2] Math. XIII, 3. — [3] Ps. LXXXIV, 12.

l'Apôtre qui vous offre ce rameau, l'apôtre dans lequel vous lisez: *Ayez en vous les sentiments de Jésus-Christ. Bien qu'il fût dans la forme de Dieu et qu'il pût, sans usurpation, se dire égal à Dieu, il s'est anéanti, en prenant la forme d'esclave, il s'est fait semblable aux hommes et en a pris tout l'extérieur*[1]. C'est pourquoi, mes frères, anéantissez-vous à votre tour, humiliez-vous, devenez comme une semence, faites-vous petits jusqu'à vous perdre. Semez un corps animal, et il ressuscitera un corps spirituel. Perdez vos âmes et vous les conserverez pour la vie éternelle. Voulez-vous savoir comment l'apôtre a réalisé cet enseignement qu'il vous adresse? *Si nous sommes hors de nous-mêmes*, nous dit-il, *c'est pour Dieu*[2]. *Si nous sommes sobres, c'est pour vous*[2]. Et qu'y a-t-il donc pour vous? *Moi*, répond-il, *je suis un vase cassé*[3]. En effet, il se met au rebut puisqu'il ne fait rien pour lui-même. Toutes ses intentions, tous ses désirs n'ont d'autre objet que le bon plaisir de Dieu et l'utilité de ses frères. Car, malheureux *celui qui sème dans la chair* parceque *de la chair il ne moissonnera que corruption*[4]. Mais, ailleurs, il est écrit: *Heureux ceux qui sèment sur toutes les eaux*[5]! Mais comment *sur toutes les eaux?* Peut-être sur ces eaux dont il est dit: *Les eaux qui sont au-dessus des cieux louent le nom du Seigneur*[6]: ce sont les vertus angéliques et les peuples du ciel. Tel est bien le sens de ce texte, *puisque nous sommes en spectacle au monde, aux anges et aux hommes*[7].

10. Semons donc pour les hommes de bons exemples par des œuvres qui frappent leurs regards: semons pour les anges une grande joie, par nos soupirs secrets et par d'autres œuvres analogues connues d'eux seuls. Car, les anges éprouvent une grande joie de la conversion d'un pécheur, ce qui faisait dire à l'Apôtre: *Faisons le bien, non seulement devant Dieu, mais devant les hommes*[8]. Nous sommes parfaitement connus de Dieu: aussi, en disant *devant Dieu* l'Apôtre veut-il marquer ceux qui sont sans cesse devant la face de Dieu. Ceux-ci, en effet, se complaisent à nous voir prier en secret, repasser en notre esprit quelque psaume, ou nous appliquer à quelque exercice pareil. Semez, fructifiez de cette façon; oui, semez: tant d'autres ont semé avant vous! Portez des fruits: ils ont semé pour vous. Race d'Adam! combien ont semé en toi et quelle précieuse semence ils y ont jetée! Aussi combien misérable, combien méritée sera ta perte, si tu laisses périr, avec une telle semence, le travail de ceux qui l'ont répandue! A quel châtiment te condamnera le laboureur, si tout cela est perdu pour toi! La Trinité tout entière a semé dans notre terre: les anges et les apôtres, les martyrs, les confesseurs et les vierges y ont semé à leur tour. Dieu le Père y a semé, car son cœur a épanché son Verbe, la bonté même. Le Seigneur a versé sur nous sa bénédiction et notre terre a donné son fruit. Le Fils a semé à son tour; c'est lui qui est sorti pour jeter son grain. Le Père n'est pas sorti, mais le Fils procédant du Père est venu dans le monde, de façon qu'après avoir été une pensée de paix dans le cœur du Père, il est devenu notre paix dans le sein de sa Mère. L'Esprit-Saint a aussi semé: car il est venu en personne, et des langues de feu se sont distribuées sur la tête des apotres. Ainsi, la Trinité tout entière a semé. Le Père a répandu du haut du ciel la Paix, le Fils la Vérité, et l'Esprit-Saint la Charité.

11. Les anges ont semé, à leur tour, quand ils sont restés debout au milieu de la chute de leurs frères. Lucifer, cessant de porter la lumière pour amener les ténèbres et les ombres de la nuit, a dit: *J'irai m'asseoir sur la montagne du testament et je serai semblable au Très-Haut*[1]. Impudent et imprudent! des milliers d'esprits le servent et des millions d'autres l'assistent[2]: et toi tu oseras t'asseoir? Au dire du Prophète, les chérubins se tenaient debout[3], ils n'étaient pas assis. Qu'as-tu donc fait pour t'asseoir? Tous les esprits sont des ministres envoyés au service de ceux qui doivent recevoir l'héritage du salut, et tu prétends t'asseoir? Qu'as-tu donc semé pour moissonner déjà? Non! non! ce n'est pas là ton lot, mais celui de ceux à qui le Père l'a réservé. Pourquoi leur porter envie? Oui! un jour ils s'asseoiront. Oui, ces vers de terre deviendront des juges et siégeront sur un tribunal: et toi, au lieu de t'asseoir, tu paraîtras devant eux pour être jugé. *Ne savez-vous pas*, dit l'Apôtre, *que nous jugerons les anges eux-mêmes*[4]? Oui, ces mêmes hommes qui s'en allaient, jetant leur semence en répandant des larmes, reviendront dans les transports de la joie, les mains chargées de gerbes[5]? Il y a deux ger-

[1] Philipp. II, 5, 7. — [2] II Cor. v, 13. — [3] Ps. xxx, 13. — [4] Galat. VI, 8. — [5] Isaïe XXXII, 20. — [6] Ps. CXLVIII 4. — [7] I Cor. IV. 9. — [8] II Cor. VIII, 21.

[1] Isaïe XIV, 13, 14. — [2] Dan. VII, 10. — [3] Isaï. VI, 2, et Ezéch. x, 3. — [4] I. Cor. VI, 31. — [5] Ps. CXXV, 6.

bes que vous enviez, celle de l'honneur et celle du repos: vous rêvez de vous élever et de vous asseoir. Mais cela ne peut être, ô impie! cela ne peut être: vous ne moissonnerez pas; vous n'avez pas semé. Ceux qui ont semé le travail et l'abaissement recueilleront, à la fois, honneur et repos. En retour de la confusion et de la honte, leur terre leur rendra double récolte, c'est ce qui faisait dire à un de ces semeurs: *Voyez mon abaissement et mon travail*[1]. Et vous avez entendu aujourd'hui le Seigneur dans l'Evangile, promettre et dire à ses apôtres: *Vous siegerez sur des trônes et vous jugerez les douze tribus d'Israël*[2]. Siéger, voilà le repos, juger, voilà l'honneur. Et le Seigneur lui-même n'a voulu arriver à ces biens que par l'humilité et le travail. Il a été condamné à la mort la plus infâme et livré à tous les tourments, rassasié d'opprobres, afin de couvrir de confusion son ennemi et tous ceux qui, à son exemple, quittent le droit chemin. C'est lui, Esprit unique, c'est lui qui doit aller prendre place sur le trone de majesté, car il est semblable au Très-Haut et Très-Haut comme lui. C'est à quoi ont pensé les saints Anges qui n'ont point partagé l'apostasie de cet esprit méchant et qui ont été les témoins de sa chute; ils nous ont appris, par leur exemple, à nous tenir comme eux au rang de serviteurs. Que ceux qui fuient le travail, qui poursuivent les honneurs, sachent qu'ils sont les imitateurs de l'Ange qui a rêvé l'élévation et le repos: si sa faute ne les effraie pas, que son châtiment les épouvante. Tous ses projets ont été renversés, il est devenu un sujet de risée et un feu éternel lui a été préparé. Afin de nous faire éviter ces malheurs, les saints Anges ont semé pour nous la prudence, qu'ils ont montrée pendant que les autres tombaient.

12. Les apôtres nous ont aussi semé cette vertu, quand ils s'attachèrent au Seigneur, au moment où s'éloignaient de lui ceux qui suivaient la sagesse de ce monde, folie devant Dieu, et la prudence de la chair qui opère la mort et qui est ennemie de Dieu. Ces déserteurs scandalisés de l'entendre parler du sacrement de sa chair et de son sang ne marchèrent pas plus longtemps à sa suite. Interrogés s'ils voulaient aussi s'en aller, les disciples répondirent: *A qui irons-nous? vous avez les paroles de la vie éternelle*. Nous avons besoin, mes frères, d'imiter cette prudence. Il en est encore beaucoup qui marchent avec Jésus, jusqu'à l'heure de manger sa chair, de boire son sang, de partager ses souffrances (c'est ce qui signifient ces paroles et ce sacrement:) mais, à cette heure, ils sont scandalisés, ils reculent en disant: *Cette parole est trop dure*[1]. Pour nous, soyons prudents comme les apôtres et disons avec eux: *Seigneur, à qui irions-nous? Vous avez les paroles de l'éternelle vie*. Nous ne vous quittons pas: vous nous vivifierez. L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole sortie de la bouche de Dieu[2]. Le monde ne possède pas seul des délices: vos paroles en recèlent de plus grandes. C'est pourquoi le Prophète s'écrie: *Que vos paroles sont douces à mes lèvres*[3]! A qui donc irions-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle, Seigneur, supérieures à toutes celles du monde. Non-seulement le Seigneur est la vie, mais la promesse de l'éternelle vie et l'attente des justes, leur joie, et une si grande joie que tout ce qui excite nos désirs ne saurait y être comparé. Voilà donc la prudence que les saints apôtres nous ont semée. Il est évident que les martyrs, de leur côté, ont semé la force, les confesseurs la justice qu'ils ont suivie durant toute leur vie. Car, entre les martys et les confesseurs, il y a la même différence qu'entre Pierre quittant tout à la fois et Abraham employant à de saints usages les biens de ce monde. Les uns, en peu de temps, ont vécu de longs jours: et les autres ont passé leur vie en de longs et infinis martyres. Pour les vierges sacrées, il est manifeste qu'elles ont semé la tempérance en foulant aux pieds les passions.

[1] Ps. xxiv, 18. — [2] Math. xix, 28.

[1] Jean, vi, 67, 68, 69, 61. — [2] Math. iv, 4. — [3] Ps. cxviii, 103.

POUR LA FÊTE DE L'ANNONCIATION

DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

SERMON PREMIER

Sur ces paroles du psaume LXXXIV, 10, 11 : *Afin que la gloire habite sur notre terre.*

1. *Afin que la gloire habite sur notre terre, la miséricorde et la vérité se sont rencontrées, et la justice et la paix se sont embrassées. Notre gloire,* dit l'Apôtre, *c'est le témoignage de notre conscience*[1]. Tel n'est pas le témoignage que le pharisien superbe se décernait dans une pensée d'erreur et d'adulation, témoignage faux[2]. Celui dont il s'agit vient du Saint-Esprit qui le rend à notre propre esprit. Or je crois que ce témoignage consiste en trois choses. Premièrement il faut croire que vous ne pouvez obtenir la rémission de vos péchés que par l'indulgence divine : secondement que vous êtes incapables de toute bonne œuvre si Dieu ne vous donne de la faire : enfin que vous ne sauriez mériter l'éternelle vie par aucune de vos actions, si cette vie ne nous est gratuitement accordée. Car d'un être conçu d'un germe immonde qui peut faire un être pur, sinon celui qui est pur[3] ? Une chose faite ne peut pas n'être pas faite : toutefois, si Dieu ne l'impute pas, elle sera comme n'ayant pas été faite. C'est ce que le prophète considérait quand il disait : *Heureux l'homme à qui Dieu n'a pas imputé de péché*[4]. Quant aux bonnes œuvres il est certain que personne ne les a de lui-même. Car si la nature intègre a été impuissante à rester debout, ne sera-t-elle pas moins capable de se relever de la corruption où elle est tombée ? Il est incontestable que toutes choses tendent à revenir à leur origine, autant que cela est en elles, et que telle est leur pente naturelle. C'est ainsi que créés et tirés du néant, si nous sommes laissés à nous-mêmes, nous inclinons constamment au péché qui n'est que l'absence de l'être.

2. En ce qui touche la vie éternelle nous savons déjà qu'il n'y a aucun rapport entre la gloire future et les souffrances de cette vie, un seul homme les endurât-il toutes. Les mérites de l'homme ne sont pas tels que la vie éternelle leur soit rigoureusement due, ou que Dieu commette une injustice, s'il ne la leur donnait pas. Car, sans rappeler ici que tous nos mérites sont autant de dons de Dieu qui accroissent pour l'homme ses obligations envers le ciel, au lieu de faire de Dieu notre obligé : que sont-ils donc ces mérites si on les compare à une pareille gloire ? Quel meilleur prophète que celui qui a reçu du Seigneur ce remarquable témoignage : *J'ai trouvé un homme selon mon cœur*[1] ? Pourtant il a eu besoin lui-même de dire à Dieu : *N'entrez pas en jugement avec votre serviteur, Seigneur*[2]. Que personne ne se séduise : qu'on y songe bien et on verra certainement qu'on ne saurait même, à la tête de dix mille hommes, aller à la rencontre d'un adversaire qui s'avance à la tête de vingt mille[3].

3. Mais ces choses loin de suffire sont plutôt le début et le fondement de notre foi. C'est pourquoi si vous croyez que vos péchés ne peuvent être effacés que par celui qu'ils ont offensé, et qui est lui-même inaccessible au mal, vous faites bien. Mais allez plus loin. Croyez aussi que vos offenses vous sont remises par lui. C'est le témoignage que l'Esprit-Saint rend dans notre cœur, quand

[1] II Cor. I, 12. — [2] Luc XVIII, 11, 12. — [3] Job XIV, 4. — [4] Ps. XXXI, 2.

[1] I. Rois XIII, 14 ; Act. XIII, 22. — [2] Ps. CXLII, 2. — [3] Luc XIV, 31.

il dit: Vos péchés vous sont remis. Aussi l'Apôtre pense que l'homme est gratuitement justifié par la foi[1]. Et relativement aux mérites, si vous croyez n'en pouvoir posséder que par lui, ce n'est pas assez; il faut que l'Esprit de vérité vous rende le témoignage que vous les avez par lui. Ainsi encore, touchant la vie éternelle, vous avez besoin du même témoignage de l'Esprit qui vous assure que vous n'y parviendrez qu'à l'aide du secours d'en haut. Il vous pardonne vos péchés, il vous procure des mérites, et il les récompense, après en avoir été le principe.

4. Or tous ces témoignages sont pour moi d'une évidence éclatante. Car, en ce qui touche la rémission des péchés, j'ai un argument puissant, dans la Passion de Notre-Seigneur. La voix de son sang est plus retentissante que la voix du sang d'Abel: elle crie dans le cœur des élus la rémission de tous les péchés, car *il a été livre pour nos crimes*. Nul doute que sa mort ne soit plus puissante et plus efficace pour le bien que nos péchés pour le mal. Mais, touchant les bonnes œuvres, un argument non moins fort c'est sa résurrection, puisqu'il *est ressuscite pour notre justification*[2]. Le témoignage relatif à l'espérance de la récompense, c'est son ascension, puisqu'il est remonté au ciel pour notre glorification. Vous trouvez ces trois choses dans les psaumes où il est dit: *Bienheureux l'homme à qui Dieu n'a imputé aucun peché*[3]. Et ailleurs: *Heureux l'homme qui trouve son secours en vous*[4]. Et ailleurs encore: *Heureux celui que vous avez choisi et pris: il habitera vos parvis*[5]. Voilà la gloire véritable, la gloire qui habite, parce qu'elle vient de celui que la foi fait habiter en nos cœurs. Mais les fils d'Adam, avides de la gloire que les hommes se donnent mutuellement, repoussaient la seule gloire qui vient de Dieu: et ainsi en poursuivant la fugitive gloire du dehors, ils l'avaient non en eux-mêmes, mais plutôt dans les autres.

5. Voulez-vous savoir d'où dérive pour l'homme la gloire qui habite en lui? Je le dis rapidement, car j'ai hâte d'arriver à mon but qui est tout mystique. C'est, en effet, le seul côté que je voulais examiner dans les paroles du prophète: mais je me suis trouvé entraîné à un commentaire moral par la rencontre de ce texte de l'Apôtre relatif à la gloire intérieure et au témoignage de la conscience. Cette gloire habite donc ici, sur notre terre, quand la miséricorde et la vérité viennent à votre rencontre et quand la justice et la paix s'embrassent. En effet, il est nécessaire que la vérité de notre confession (A), vienne au-devant de la miséricorde et de ses avances, que nous cherchions la sainteté et la paix sans laquelle nul ne recevra Dieu. Une âme est-elle touchée de componction; c'est la miséricorde qui la prévient: mais elle n'entrera pas en elle, que la vérité de la confession n'accoure à sa rencontre. *J'ai peché contre le Seigneur*, dit le même David au prophète Nathan qui lui reprochait un homicide et un adultère. *Et le Seigneur a transporte votre péche loin de vous*, dit le Prophète[1]. Voilà donc la rencontre de la miséricorde et de la vérité. Et cela afin que vous vous écartiez du mal. Maintenant pour que vous pratiquiez le bien, chantez, chantez en chœur, afin que la mortification de votre chair, les fruits de la pénitence, les œuvres de justice se réalisent dans l'unité et la concorde (puisque l'unité de l'esprit est le lien de la perfection), que vous marchiez sans incliner ni à droite, ni à gauche. Il en est dont la droite est une droite d'iniquité. Ce pharisien, dont nous avons parlé plus haut, n'était pas comme le reste des hommes[2]. Mais il s'est rendu un témoignage, et un témoignage faux. C'est à celui en qui la miséricorde et la vérité se sont rencontrées, en qui la justice et la paix se sont réconciliées de se glorifier sûrement: toutefois qu'il se glorifie en celui qui lui rend témoignage, dans l'esprit de vérité.

6. *Afin que la gloire habite en notre terre, la miséricorde et la vérité se sont rencontrées; la justice et la paix se sont embrassees.* Si un fils sage est la gloire de son père, personne n'étant plus sage que la sagesse même, il est clair que la gloire du Père c'est le Christ, force et sagesse de Dieu. Les prophètes avaient mille fois et en mille manières annoncé[3] qu'il se rendrait visible sur la terre, qu'il converserait avec des hommes. En quelle façon ces oracles sortis des lèvres prophétiques se sont-ils réalisés, et comment la gloire a-t-elle habité sur notre terre? Le Psalmiste l'indique en ces termes, comme s'il disait plus clairement: afin que le Verbe se fît chair et habitât au milieu de nous, la miséricorde et la vérité se sont rencontrées, et la justice et la paix se sont embrassées. Grand Mystère, mes frères, digne de toute notre

[1] Rom. III, 28. — [2] Rom. IV, 25. — [3] Ps. XXXI 2. — [4] Id. LXXXIII 6. — [5] Id. LXIV, 5.

(A) Conversion, selon une autre version.
[1] II Rois XII, 13. — [2] Luc XVIII, 11. — [3] Hébr. I, 1.

étude, si l'intelligence n'était impuissante à le sonder, et si les expressions ne faisaient défaut à l'intelligence. Cependant je dirai comme je pourrai ce que je sens, ne fût-ce que pour donner à un plus éclairé l'occasion de parler. Mes très-chers frères, il me semble voir le premier homme dès le premier instant de sa création, revêtu de ces quatres vertus, et, comme le rappelle un prophète, paré du vêtement du salut[1]. Car l'intégrité du salut repose sur ces quatre conditions, et il est impossible sans elles toutes, surtout parce qu'elles cessent d'être vertus si on les sépare. L'homme avait donc reçu la Miséricorde, comme une gardienne, une servante chargée de le devancer et de le suivre, de le protéger et de le conserver partout. Vous voyez quel nourricier Dieu a donné à son enfant, quel serviteur à l'homme qui venait de naître. Mais il fallait aussi un précepteur à cette créature douée de noblesse et de raison. Il ne suffisait pas de la garder comme on garde une bête; il convenait de l'élever comme un enfant. Qui donc était plus apte à cette fonction, que la Vérité qui finirait par conduire un jour son élève à la connaissance de la Vérité souveraine? Mais de peur qu'en attendant l'élève habile dans la science du mal ne se rendît coupable du crime d'avoir connu le bien sans l'avoir fait, il reçut aussi la Justice, pour le guider. La main paternelle du Créateur y ajouta la Paix pour le soigner et le charmer; une double Paix. En lui point de luttes, au-dehors point de craintes: la chair n'avait point de désirs contraires à l'esprit; aucune créature n'était pour l'homme un sujet de terreur. En effet, il avait librement imposé aux animaux leurs noms, et le serpent lui-même, pour l'attaquer, n'osa pas essayer de la violence; il recourut à la ruse. La Miséricorde le gardait, la Vérité l'enseignait, la Justice le guidait: et la Paix l'entourait de ses douceurs: que lui manquait-il donc?

7. Mais hélas! par une folie qui causa sa perte, cet homme descendit de Jérusalem à Jéricho: il tomba aux mains des voleurs qui, avant tout, nous le lisons, le dépouillèrent[2]. Et n'était-il pas dépouillé celui qui, à l'arrivée du Seigneur, se plaint d'être nu? Il ne pouvait être recouvert, ou recouvrer les vêtements qu'on lui avait ravis, si le Christ ne perdait les siens. Car comme il ne pouvait retrouver la vie de l'âme que par la mort corporelle de Jésus-Christ, ainsi pour être revêtu de nouveau des dons qu'il avait perdus, il fallait aussi que le Christ fût lui-même dépouillé. Et voyez si ce n'est pas à cause de ces quatre parties du vêtement perdu par le premier et vieil homme, que les habits du nouvel et second Adam ont été divisés en autant de parts. Mais, direz-vous, et cette tunique sans couture qui n'est pas divisée, mais tirée au sort? Je vois ici l'image de Dieu qui n'est pas cousue mais innée, mais imprimée dans la nature même, et qui ne peut être ni divisée, ni scindée. L'homme, en effet, a été façonné à l'image et à la ressemblance de Dieu: l'image c'est le libre arbitre, et la ressemblance ce sont les vertus La ressemblance a péri; mais l'homme conserve l'image. Cette image, jusque dans l'enfer, pourra ressentir les atteintes du feu, sans en être consumee; elle brûlera mais ne sera pas détruite; on ne la scinde pas, elle est tirée au sort. Partout où l'âme ira l'image suivra. Il n'en est pas de même de la ressemblance: elle subsiste dans l'âme vertueuse: mais l'âme vient-elle à pécner la ressemblance subit une altération lamentable, et l'âme devient semblable aux animaux sans raison.

8. Mais après avoir montré l'homme dépouillé de ces quatre vertus, il convient de dire de quelle manière il fut dépouillé de chacune. L'homme a perdu la justice quand Eve préféra la voix du serpent, et Adam la voix de la femme à celle de Dieu. Il leur restait cependant une ressource que Dieu leur suggérait dans son interrogatoire: ils la dédaignerent pour recourir à des paroles de malice, et couvrir d'excuses leurs péchés. La justice, en effet, consiste, premièrement, à ne pécher pas, et, secondement, à condamner par la pénitence le péché commis. Eve a perdu la miséricorde quand, brûlée des feux de la concupiscence, elle n'écouta ni son intérêt, ni celui de son mari, ni celui de ses enfants à naître, les voua tous à une malédiction terrible et à la nécessité de la mort. A l'indignation divine Adam, de son côté, opposa la femme pour laquelle il avait péché: il semblait vouloir s'abriter derrière elle pour éviter le trait. *La femme vit que le fruit était agréable à la vue, et doux aux lèvres*, et elle avait ouï dire au serpent qu'ils deviendraient comme des dieux. Il est difficile de rompre ce triple lien de curiosité, de volupté et de vanité. Voilà les seules choses que possède le monde: la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie. Séduite et alléchée par

[1] Isaïe LXI, 10. — [2] Luc X, 30.

ces choses, une mère cruelle est devenue sans entrailles. Ainsi Adam, qu'une coupable pitié avait porté à partager la faute de la femme, refusa d'exercer la miséricorde en subissant pour elle le châtiment mérité. La femme fut aussi privée de la vérité, d'abord en donnant un sens faux à cette parole: *Vous mourrez*[1], puis en disant : *de peur que nous ne mourions;* enfin, en croyant aux négations du serpent qui lui répondait : *Non, vous ne mourrez pas.* Adam fut aussi privé de la vérité, quand il eut honte de la confesser, recourant aux feuilles, c'est-à-dire aux excuses pour couvrir sa faute. La Vérité, en effet, a dit : *Celui qui rougira de moi devant les hommes, je rougirai à mon tour de lui devant mon Père*[2]. Ils perdirent enfin la paix, et la perdirent sur le champ, *parce qu'il n'y a pas de paix pour les impies, dit le Seigneur*[3]. N'avaient-ils pas trouvé dans leurs membres une loi de contradiction, eux qui commençaient à rougir de leur nudité? *J'ai craint,* disait Adam, *parce que j'étais nu*[4]. Infortuné! tu ne tremblais pas ainsi naguères : tu ne cherchais pas, comme maintenant, l'épaisseur du feuillage, et cependant tu étais dans un état de nudité corporelle.

9. Il suit de là (selon l'image du Prophète qui a vu ces vertus aller à leur rencontre mutuelle et se réconcilier en un pacifique baiser) qu'une lutte violente s'était élevée entre elles. En effet, la Vérité et la Justice poursuivaient l'homme malheureux : la Paix et la Miséricorde, moins ardentes, estimaient qu'il le fallait plutôt épargner. Car ces deux vertus sont sœurs comme le sont aussi les deux premières. D'où il résulta que les unes, persévérant dans leurs idées de vengeance, frappant de çà, de là le coupable, et ajoutant aux souffrances du présent les menaces d'un supplice futur, les deux autres se retirèrent dans le cœur du Père, auprès du Dieu qui les avait données à l'homme. Dieu seul gardait des pensées de paix, au milieu de la désolation qui régnait partout. La Paix ne cessait d'élever la voix; la Miséricorde y mêlait la sienne, et toutes les deux attendrissaient les entrailles paternelles de leurs douces et pieuses plaintes : *Dieu rejettera-t-il à jamais? Ne s'apaisera-t-il donc pas? Dieu oubliera-t-il sa miséricorde, et tiendra-t-il sa pitié enchaînée par sa colère*[5]*?* Il est vrai, longtemps le Père des miséricordes parut dissimuler, pour accorder satisfaction à son amour pour la Justice et la Vérité : cependant les sollicitations de la prière ne restèrent pas infructueuses, elles se trouvèrent exaucées au temps opportun.

10. Mais à ces appels peut-être fut-il répondu : Jusques à quand dureront vos prières? Je suis aussi débiteur de vos sœurs, que vous voyez toutes prêtes à tirer vengeance des nations, la Vérité et la Justice. Qu'on les appelle : qu'elles viennent : conférons ensemble de cette affaire. Les ambassadeurs célestes se hâtent, et à la vue de la misère des hommes, de la plaie cruelle dont ils sont atteints, *les anges de paix versaient des larmes amères*[1], comme parle le Prophète. Et qui donc solliciterait la paix, la demanderait avec plus de soin que les anges de la paix? En vertu d'une délibération commune, la Vérité monte à un jour fixe, elle monte jusqu'aux nues : elle n'est pas encore dans tout son éclat; elle est voilée d'obscurité, le zèle et l'indignation l'enveloppent d'ombres. Et alors il arrive ce que nous lisons dans le Prophète : *Seigneur, au ciel est votre miséricorde, et votre vérité s'élève jusqu'aux nues*[2]. Entre elles siégeait le Père des lumières, et chacune lui tenait de son côté le langage qu'elle estimait le plus utile. Qui donc, je vous prie, a mérité d'assister à ce colloque? Qui l'a entendu? Qui nous le redira? Peut-être sont-ce là des choses ineffables et qu'il est interdit à l'homme de répéter. Voici pourtant quel paraît avoir été le point capital agité dans cette discussion. La créature raisonnable a besoin de pitié, dit la Miséricorde, elle est malheureuse, elle est profondément misérable. Le temps est venu d'avoir compassion de son état, qui s'est trop prolongé. La Vérité, de son côté, disait : Il faut accomplir ce que vous avez dit, Seigneur. Il est nécessaire qu'Adam tout entier meure, avec tous ceux qui étaient en lui au jour où ce prévaricateur a goûté le fruit défendu. Pourquoi donc, reprenait la Miséricorde, pourquoi, ô père, m'avez-vous engendrée, si je suis condamnée à périr si vite? Car la Vérité elle-même sait bien que votre Miséricorde est perdue, qu'elle n'existe plus dès que vous êtes sans pitié. Et l'autre répliquait a son tour : Qui ne le voit? Si le prévaricateur vient à échapper à la sentence de mort portée d'avance contre lui, c'en est fait de votre Vérité, Seigneur : elle ne peut subsister à jamais.

11. Mais voici qu'un des chérubins (A) sug-

[1] Gen. II, 17. — [2] Luc IX, 26. — [3] Isaïe XLVIII, 22. — [4] Gen. III. — [5] Ps. LXXVI, 8, 10.

(A) Certains Mss. ajoutent: C'est-à-dire l'ange du grand conseil.

[1] Isaïe XXXIII 7. — [2] Ps. XXXV, 6.

gère l'idée de les envoyer au roi Salomon, puisque tout jugement, dit-il, a été remis au Fils[1]. La Miséricorde et la Vérité se rencontrèrent donc en sa présence, et ne firent guères que redire leurs plaintes. J'en conviens, dit la Vérité, la Miséricorde est animée d'un zèle excellent : que n'est-il donc conforme à la science ? Mais pourquoi veut-elle ménager un prévaricateur plutôt que sa sœur ? Et vous, dit la Miséricorde, vous n'épargnez personne : vous déployez contre ce pécheur une indignation qui enveloppe jusqu'à votre sœur. Quel mal ai-je donc mérité ? Si vous avez quelque chose contre moi, parlez : sinon pourquoi me persécuter ? Controverse épineuse, mes frères ; contestation embarrassée. Ne serait-ce pas le lieu de s'écrier : mieux valait pour cet homme n'être jamais né ? Telle était donc la situation ; et il semblait impossible de sauver à la fois dans l'homme la Miséricorde et la Vérité. La Vérité ajoutant que l'injure qu'on lui faisait retombait sur le Juge même, qu'il fallait éviter de rendre inutile la parole du Père, dans la crainte de frapper de stérilité ce Verbe vivant et efficace : Cessez, je vous prie, s'écria la Paix, cessez tous ces discours. Cette altercation ne vous sied pas : il est indigne que des vertus se livrent ainsi à la contention.

12. Or le Juge s'inclinant écrivait avec son doigt sur la terre. Les paroles ainsi tracées, la Paix les lut aux oreilles de tout le monde ; elle était la plus voisine. Ces paroles les voici : L'une dit : Je suis perdue si Adam ne meurt pas : et l'autre dit : Je suis perdue, s'il n'obtient miséricorde. Qu'il y ait donc mort, une bonne mort ; les voilà contentes toutes deux. A ces mots, à cet arrangement si sage et si juste, elles sont toutes saisies d'étonnement : il est évident qu'il ne reste aucun sujet de plainte, dès qu'Adam peut à la fois mourir et obtenir miséricorde. Mais comment cela se fera-t-il, demandent-elles ? La mort est cruelle, amère, terrible ; son nom seul inspire l'effroi. Comment pourrait-elle être bonne ? Mais lui : La mort des pêcheurs, dit-il, est horrible ; mais celle des saints est précieuse. Et n'est-elle pas précieuse si elle est la porte de la vie, et l'entrée de la gloire ? Oui, répondent-elles : mais comment cela se fera-t-il ? Cela se fera, dit-il, si quelqu'un qui ne doit rien à la mort meurt par charité. La mort ne pourra retenir en ses liens un innocent : et comme il est écrit, la mâchoire de Léviathan se trouvera percée[1], la muraille de division tombera, le vaste chaos jeté entre la mort et la vie sera comblé. La charité, forte comme la mort, ou plutôt plus forte qu'elle, une fois entrée dans la maison de ce fort armé, l'enchaînera, lui ravira ses armes ; en passant elle tracera au fond des flots de la mer, une route que suivront ceux qu'elle aura délivrés.

13. Ce langage parut bon, juste, digne d'être accueilli. Mais où trouver cet innocent qui consente à mourir sans y être obligé, volontairement, non pour l'avoir mérité, mais de son plein gré ? La Vérité se met à parcourir le monde ; personne n'y est sans tache, pas même l'enfant d'un jour[2]. De son côté, la Miséricorde parcourt le ciel, et dans les anges même elle trouve, je ne dis pas le péché, mais une charité au-dessous du sacrifice en question. Cette victoire était réservée à un autre, à celui dont la charité ne saurait être surpassée et qui la porte jusqu'à donner sa vie pour des serviteurs inutiles et indignes. Car s'il ne nous traite plus de serviteurs, c'est le fait de son immense amour et de sa merveilleuse condescendance. Pour nous, aurions-nous accompli tous ses ordres, à quel autre nom avons-nous droit qu'à celui de serviteurs inutiles[3] ? Mais qui osera le questionner sur ce point ? La Vérité et la Miséricorde reviennent au jour fixe, inquiètes et troublées de n'avoir pas trouvé l'objet de leurs désirs.

14. Alors la Paix les prend à part et les console : Vous ne savez rien, leur dit-elle, et vous n'y pensez pas. Vous ne rencontrerez pas un homme, un seul qui fasse le bien. C'est à Celui qui vous a conseillées de vous venir en aide. Le Roi entendit ce langage et dit : *Je me repens d'avoir créé l'homme*[4]. J'en suis fâché, c'est à moi d'endurer la peine, de faire pénitence pour l'homme que j'ai créé. Et il ajouta : Me voici. Ce calice ne peut passer sans que je ne le boive. Et appelant sur le champ Gabriel : Vas, lui dit-il, dis à la fille de Sion : *Voici ton Roi qui vient*[5]. Gabriel se hâte : *Sion*, s'écrie-t-il, *orne ta couche nuptiale et reçois ton Roi*. Or la Vérité et la Miséricorde devancèrent l'arrivée du Roi, comme il est écrit : *la Vérité et la Miséricorde marcheront devant vous*. La Justice prépare le trône, selon cette parole : *La Justice et le jugement sont la préparation de son trône*[6]. La Paix vient avec le Roi, afin de

[1] Jean v, 22.

[1] Job xl, 19. — [2] Job xiv, 4, 5, selon les Sept. — [3] Luc xvii, 10. — [4] Gen. vi, 7. — [5] Zach. ix 9. — [6] Ps. lxxxviii, 15.

vérifier l'oracle du prophète : *La paix règnera sur notre terre à son arrivée.* C'est pour cela qu'à la naissance du Seigneur le chœur des anges chantait : *Paix sur la terre aux âmes de bonne volonté*[1]. Alors la Justice et la Paix s'embrassèrent : jusque là elles étaient divisées. La première, si toutefois il y avait quelque justice sous la loi, avait plutôt un aiguillon qu'un baiser ; elle pressait les cœurs par la crainte plus qu'elle ne les attirait par l'amour. Elle était incapable d'amener à cette réconciliation opérée par la Justice dérivée de la foi. Pourquoi ni Abraham, ni Moïse, ni les autres justes de ce temps-là ne pouvaient-ils, à leur trépas, obtenir la paix de l'éternelle béatitude ni entrer dans l'empire de la paix ? C'est que la Justice et la Paix ne s'étaient pas encore embrassées. C'est pour cela, mes très-chers frères, qu'il nous faut apporter à la recherche de la Justice plus d'ardeur et de zèle. La Justice et la Paix se sont donné le baiser réconciliateur, et elles ont formé entre elles une alliance et une amitié indissolubles : quiconque portera avec soi le témoignage de la Justice recevra de la Paix un joyeux accueil, et de doux embrassements ; il s'endormira dans ses bras et y goûtera le repos.

SERMON II

De l'Esprit septiforme en Jésus-Christ.

1. Mes frères, dans la solennité de ce jour, l'Annonciation du Seigneur, la simple histoire de notre réparation s'offre à nous comme une plaine du plus délicieux aspect. Une mission nouvelle est confiée à l'ange Gabriel, et une Vierge, professant une vertu nouvelle aussi, est honorée de l'hommage d'un salut nouveau. L'antique malédiction qui pesait sur la femme disparaît, et une Mère d'un genre nouveau reçoit une bénédiction jusque là inconnue. La grâce féconde un sein étranger à la concupiscence, et celle qui dédaigne toute relation humaine enfante sous l'action du Saint-Esprit. L'antidote nous arrive par la même porte par laquelle le venin du serpent était venu infecter le genre humain tout entier. Il est facile de cueillir d'innombrables fleurs en ces prairies ; mais j'aperçois au milieu un abîme d'une profondeur effrayante. Oui, c'est un abîme insondable que l'Incarnation du Seigneur ; un abîme impénétrable se cache dans ces mots : *Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous*[2]. Qui le scrutera ? Qui en atteindra le fond ? qui saisira ce qu'il recèle ? Le puits est profond, et je n'ai rien pour y puiser. Pourtant d'ordinaire une vapeur s'échappe des puits et humecte les linges qu'on place au-dessus. C'est pourquoi, bien que la conscience de mon infirmité me porte à redouter de forcer l'entrée de ce puits, souvent, comme si j'étais sur le bord, j'étends mes mains vers vous, Seigneur ! parce que mon âme est devant vous comme une terre sans eau. Et aujourd'hui, s'il s'élève de cet abîme une nuée, et que ma pensée s'en imprègne, même faiblement, je m'empresserai, mes frères, de vous communiquer ces faibles émanations : j'exprimerai de mon linge les gouttelettes de rosée dont il sera pénétré.

2. Je demande donc pourquoi le Fils s'est incarné de préférence au Père et au Saint-Esprit, quand la Trinité tout entière a non-seulement une même gloire, mais une même substance. Mais qui a pénétré dans l'intelligence divine ? Qui a assisté à ses conseils ? C'est ici un mystère profond, et nous ne devons pas hasarder à son sujet un sentiment téméraire. Il semble toutefois que l'incarnation du Père ou de l'Esprit-Saint eût entraîné de la confusion, par la pluralité des fils qu'elle suppose, puisque autre eût été le fils

[1] Luc II, 14. — [2] Jean I, 4.

de Dieu, autre le fils de l'homme. Il paraît surtout convenable que la Personne qui déjà possédait la filiation divine eût également la filiation humaine, afin d'éviter toute ambiguïté de nom. Enfin, c'est la gloire singulière de notre Vierge, c'est l'excellente prérogative de Marie d'avoir mérité pour fils le fils même de Dieu le Père, privilége qui évidemment lui eût été ravi si le Fils ne s'était pas incarné. On ne pouvait non plus nous ménager autrement une occasion semblable d'espérer le salut et l'héritage. Car le Fils unique en devenant le premier-né d'une nombreuse famille de frères, associera certainement à son héritage ceux qu'il a appelés à la faveur de l'adoption. Le Christ Jésus, médiateur fidèle, a donc merveilleusement rassemblé dans l'unité d'une Personne la substance divine et la substance humaine; et dans l'œuvre de notre réconciliation, usant d'un procédé sublime et équitable, a donné à chacune de ces substances ce qui lui appartenait : à Dieu l'honneur, à l'homme la miséricorde. Entre le Maître offensé et le serviteur coupable, la meilleure forme de composition était en effet celle-ci : — Par zèle pour l'honneur de Dieu, ne pas écraser le serviteur coupable du poids d'une sentence trop sévère; et, d'un autre côté, éviter qu'une condescendance trop grande pour le serviteur prive Dieu de l'honneur qui lui est dû.

3. Écoutez donc et observez la part faite par l'ange à la naissance de ce Médiateur. *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre paix aux âmes de bonne volonté*[1]. C'est pour respecter ce partage que le Christ, fidèle réconciliateur, a possédé l'esprit de crainte qui l'a porté à honorer son Père, à l'entourer d'égards, à chercher sans cesse sa gloire, et en même temps l'esprit de piété qui lui inspira pour les hommes une miséricordieuse compassion. Il dut aussi avoir l'esprit de science pour établir entre la crainte et la piété une ligne de démarcation qui les préservât de toute confusion. Et remarquez que dans le péché de nos premiers parents, il y eût trois coupables; mais à ces trois coupables trois choses firent défaut. Je parle d'Ève, du Démon et d'Adam. Ève manqua de science; elle qui, dit l'Apôtre, fut entraînée à la prévarication par la séduction[2]. Mais cette science ne manqua pas au serpent, qui nous est dépeint comme le plus fin des animaux; mais le méchant fut sans bonté, sans piété, puisque dès l'origine il est devenu homicide. Pour Adam, peut-être fut-il bon en ne voulant pas contrister sa femme; mais il oublia la crainte de Dieu, il céda à la voix d'Ève plutôt que d'écouter celle du Seigneur. Ah ! plût au ciel que la crainte de Dieu l'eût emporté en son cœur ! comme nous lisons de Jésus-Christ qu'il a été rempli, non pas de l'esprit de piété, mais de l'esprit de crainte[1]. En toutes rencontres et en toutes choses, en effet, il faut préférer à la bonté envers le prochain la crainte de Dieu ; car Dieu seul a le droit de revendiquer l'homme tout entier. C'est donc par ces trois choses, la crainte, la piété, la science, que notre Médiateur a réconcilié les hommes à Dieu ; car c'est par la sagesse et la force qu' nous a tirés de la main de notre enne Sa sagesse ravit à cet ennemi un droit bien ancien, en lui permettant de mettre la main sur un innocent : sa force prevalut; elle empêcha Satan de retenir violemment des âmes rachetées, quand Jésus remontait victorieux des enfers, et que la vie de tous ressuscitait avec lui.

4. Depuis, il nous nourrit d'un pain de vie et d'intelligence, et il nous abreuve de l'eau de la sagesse et du salut. En effet, l'intelligence des choses spirituelles et invisibles est le pain véritable de l'âme; il soutient notre cœur, il le fortifie pour les bonnes œuvres dans tous les exercices de l'esprit. Que l'homme charnel qui n'entend rien aux choses de Dieu, où il ne voit que folie, gémisse et pleure, disant : *Mon cœur est desséché, parce que j'ai oublié de manger mon pain*[2]. Voici une vérité certaine et absolue : rien ne sert à l'homme de gagner l'univers s'il perd son âme. Mais l'avare peut-il comprendre ce principe? On tente d'inutiles efforts en essayant de l'en convaincre. Pourquoi? C'est que ce principe à ses yeux est folie. Est-il rien de plus vrai que ceci : Le joug du Christ est suave? Présentez cette maxime à un mondain : au lieu d'un pain, il n'y trouvera qu'une pierre. C'est de cette intelligence de la vérité que l'âme vit; c'est là sa nourriture spirituelle; car l'homme ne vit pas uniquement de pain, mais de toute parole qui procède de la bouche de Dieu[3]. Cependant, tant que vous ne goûterez pas la vérité, vous ne pénétrerez que difficilement ce qu'elle a d'intime. Mais dès que vous commencez à vous plaire en elle, ce n'est plus un aliment, c'est un breuvage. Elle entre aisément dans l'âme ou la nourriture fournie par l'intelli-

[1] Luc II, 14. — [2] I Tim. II, 14.

[1] Isaïe XI, 3. — [2] Ps. CI, 5. — [3] Deutér. VIII, 3.

gence des choses spirituelles est digérée par le breuvage de la sagesse, de façon qu'elle soit profitable aux membres de l'homme intérieur, c'est-à-dire à ses affections en proie à la sécheresse, au lieu de leur devenir une charge.

5. Des choses nécessaires au salut des peuples, aucune n'a donc manqué au Sauveur. C'est de lui qu'Isaïe a chanté d'avance: *Un rameau sortira de la tige de Jessé, et une fleur s'élèvera de cette racine, et sur elle se reposera l'esprit du Seigneur, esprit de sagesse et d'intelligence, esprit de conseil et de force, esprit de science et de piété, et l'esprit de crainte du Seigneur la remplira*[1]. Observez que le prophète annonce que cette fleur doit sortir de la racine et non de la tige. Si la chair du Christ eût été une chair nouvelle, créée du néant dans la Vierge (comme quelques-uns l'ont pensé), on aurait pu dire que la fleur était sortie de la tige et non de la racine. Mais puisqu'elle sort de la racine, c'est une preuve incontestable qu'elle a pris à la source commune les éléments de son être. Et si le Saint-Esprit s'est reposé sur elle, il n'y a là aucune contradiction. En nous, parce qu'il n'y a pas un esprit supérieur, il ne se repose pas; la chair oppose ses désirs à l'esprit, et l'esprit les siens à ceux de la chair: triste combat! Puisse-t-il nous en affranchir, Celui qui n'a ressenti rien de semblable, l'homme nouveau, l'homme véritable qui a pris notre chair à la source commune sans y prendre pourtant le vieux levain de la concupiscence!

[1] Isaïe, XI, 1, 3.

SERMON III[A]

De la femme adultère (Jean VIII 3, 11): *de Suzanne* (Dan. XIII) *et de la bienheureuse Marie* (Luc I, 26, 38.)

1. Que vous êtes riche en miséricorde, que vous êtes magnifique en justice, que vous distribuez vos grâces avec munificence, ô Seigneur, notre Dieu! Non, personne ne sait, comme vous, donner avec tant d'abondance, rémunérer avec tant d'équité, délivrer avec tant de bonté! Vous regardez gratuitement les humbles, vous jugez justement les innocents, vous sauvez miséricordieusement les pécheurs. Voilà, mes frères, les mets plus copieux que d'habitude servis aujourd'hui à la table du riche Père de famille, dans les témoignages tirés des saintes Ecritures, si toutefois nous y prêtons une attention sérieuse. Cette abondance, nous la devons à la coïncidence du saint temps de Carême avec le jour sacré de l'Annonciation du Seigneur. Aujourd'hui, en effet, à nos oreilles, l'indulgence du Rédempteur a absous la femme surprise en adultère: aujourd'hui elle a délivré de la mort Suzanne innocente, aujourd'hui elle a rempli la bienheureuse Vierge des faveurs exceptionnelles d'une bénédiction gratuite. Festin magnifique dont les mets sont la miséricorde, la justice et la grâce! Et la miséricorde n'est-elle pas une nourriture pour les hommes? Oui, et une nourriture salutaire, dont l'efficacité guérit. La justice, de son côté, n'est-elle pas un pain pour le cœur? Oui, et elle l'affermit, c'est un aliment substantiel et solide. Heureux ceux qui ont faim car ils seront rassasiés[1]! N'est-ce pas encore pour l'âme une nourriture que la grâce de son Dieu? Oui, et une nourriture pleine de dou-

[A] Prononcé en 1150. L'Annonciation tombait le samedi, veille du IVe dimanche de Carême où on lit à l'office l'histoire de Suzanne, et à la messe l'Évangile de la femme adultère.

[1] Math. V, 6.

ceur, de suavité, de délicieuse saveur : ou plutôt rassemblant toutes les propriétés des deux autres, elle charme, elle soutient, elle guérit.

2. Mes frères, approchons de cette table, et goûtons au moins à chacun des mêts qui y sont servis. *Dans la loi, Moïse a ordonné de lapider ces gens-là*, disent des pécheurs parlant d'une pécheresse et les Pharisiens à propos d'une adultère. Il a parlé ainsi à cause de la dureté de vos cœurs. *Mais Jésus se baissa.* Seigneur, abaissez les cieux et descendez[1]. En s'inclinant, en se laissant fléchir à la miséricorde (car il n'avait pas un cœur de juif) *il écrivait avec son doigt*, non sur la pierre, mais *sur la terre*. Et là il y a, non pas une écriture unique, mais une double écriture, comme il y a deux tables dans les mains de Moïse. Peut-être écrivait-il vérité et grâce, et en écrivant une seconde fois, semble-t-il les imprimer sur la terre, selon ce mot de l'apôtre saint Jean ; *La loi a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité ont été réalisées par Jésus-Christ*[2]. Est-ce dans la table de la vérité qu'il a lu, pour réfuter les Pharisiens: *Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre?* Parole courte mais vive et efficace, plus pénétrante qu'un glaive acéré. A ce mot, comme ces cœurs de rocher sont brisés ! comme ces fronts de granit sont broyés sous cette petite pierre ! C'est ce que prouvent bien la confusion qui les couvre, et leur retraite clandestine. Cette adultère méritait, il est vrai, d'être lapidée. Mais que celui-là trouve de la joie à punir qui n est pas lui-même digne de châtiment ! Que celui-là ose tirer vengeance d'une pécheresse qui ne mérite pas le premier d'être traite ainsi ! Sinon commencez par vous ; vous êtes si près de vous-mêmes ! Prononcez la sentence, et exercez la vengeance contre vous. Ainsi parle la Vérité.

3. Mais ce n'est pas tout encore : car cette Vérité a confondu les accusateurs, sans absoudre la coupable. Qu'elle écrive donc de nouveau, qu'elle écrive sa grâce, qu'elle lise ensuite, et que nous l'entendions. *Femme, personne ne vous a condamnée? Personne, Seigneur. Je ne vous condamnerai pas non plus : allez et ne péchez plus.* O parole de miséricorde ! quelle joie salutaire on éprouve en l'entendant ! Seigneur, ah ! faites-moi entendre, dès le matin, votre miséricorde, parce que j'ai espéré en vous[3]. Car l'espérance seule obtient auprès de vous la place de la miséricorde, et vous ne versez l'huile de cette miséricorde que dans le vase de la confiance. Mais il y a une confiance infidèle, qui ne peut qu'attirer la malédiction. C'est lorsque nous nous autorisons de l'espoir du pardon pour pécher. Une pareille disposition ne mérite pas le nom d'espérance ; c'est une insensibilité, une dissimulation fatales. Car quel espoir peut avoir celui qui ne voit pas le péril? ou quel remède pouvez-vous avoir contre la crainte quand vous n'avez le sentiment ni de la crainte, ni de ce qui en est la matière ? La confiance est une consolation : et il n'a pas besoin de consolation celui qui trouve sa joie à mal faire, et qui met ses délices dans le crime. C'est pourquoi, mes frères, prions le ciel de nous répondre et de nous faire connaître l'énormité de nos iniquités et de nos péchés : souhaitons que nos crimes nous soient montrés. Sondons nos voies et nos dispositions : et songeons sérieusement à tous les périls que nous courons. Que chacun dise dans un sentiment de terreur : j'irai aux portes de l'enfer ; afin que nous ne respirions plus que par la seule miséricorde de Dieu. Voilà la vraie confiance de l'homme qui se défie de lui-même, pour ne s'appuyer que sur son Dieu. Voilà, dis-je, la véritable confiance à laquelle la miséricorde n'est pas refusée, car le Prophète le déclare: *Dieu se complaît en ceux qui le craignent et en ceux qui espèrent en sa miséricorde*[1]. Et, certes, les biens qu'il nous ménage ne sont pas à dédaigner. Nous trouvons en nous un sujet de crainte, mais en lui un motif de confiance. Il est doux et plein de suavité : riche est sa miséricorde ; il se laisse apaiser, il est libéral en ses pardons. Croyons en ses ennemis eux-mêmes qui n'ont pas trouvé en lui d'autre base pour y appuyer leurs calomnies. Il compatira au sort de la pécheresse, disent-ils, et il ne la laissera pas mettre à mort. Il se montrera donc l'ennemi évident de la loi en absolvant une femme condamnée par la loi. O Pharisiens ! toutes les inventions de votre malignité vont retomber sur vos têtes. Vous vous défiez de votre cause, puisque vous cherchez à éluder le jugement. L'absolution de cette femme ne porte aucune atteinte à la loi, puisqu'elle reste sans accusateur.

4. Mais, considérons, mes frères, où vont ces Pharisiens en se retirant. Voyez-vous ces deux vieillards (les plus vieux ont donné le signal du départ) se cacher dans le verger de

[1] Ps. CXLIII, 5. — [2] Jean I, 17. — [3] Ps. CXLII, 8.

[1] Ps. CXLVI, 11.

oachim. Ils cherchent Suzanne sa femme. Suivons-les, car ils nourrissent contre elle un criminel dessein. *Consentez à nos propositions*, disent ces vieillards, ces Pharisiens, ces loups privés naguères du plaisir de dévorer une autre brebis, mais une brebis égarée. *Consentez à nos propositions* et *ayez commerce avec nous*. Vieillards scélérats et endurcis dans le crime, quoi ! tantôt vous accuserez l'adultère et tantôt vous le prêcherez ! Voilà toute votre justice: ce que vous condamnez en public vous le faites en secret. C'est pour cela que vous êtes partis l'un après l'autre, quand celui qui pénètre tous les secrets eut ébranlé vos consciences en disant : *Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre*. La Vérité a eu raison de dire à ses disciples : *Si votre justice n'est plus parfaite que celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux*[1]. Sinon, poursuivent les vieillards, nous porterons témoignage contre vous. Race de Chanaan, et non de Juda, Moïse n'a pas même prescrit cela dans la loi. Celui qui a ordonné de lapider l'épouse adultère a-t-il enjoint d'accuser la femme chaste et vertueuse ? S'il a condamné la première à périr écrasée sous les pierres, a-t-il aussi exigé de déposer contre l'innocence ? Au contraire : il n'a pas voulu laisser le faux témoin plus impuni que l'adultère[2]. Mais vous qui mettez votre gloire dans la loi, vous outragez Dieu en la transgressant.

5. *Suzanne s'écria en gémissant : l'angoisse me presse de toute part*. Car la mort est partout : d'un côté mort corporelle, mort spirituelle de l'autre. *Si je fais cela*, dit-elle, *c'est ma mort*; *si je m'y refuse je n'échapperai pas à vos mains*. Et aux vôtres, o Pharisiens ! personne n'échappe non plus, ni la femme coupable, ni la vertueuse : vos accusations atteignent et le saint, et le pécheur. Vous cachez vos péchés quand vous découvrez ceux d'autrui : et quand un homme est personnellement innocent vous lui prêtez vos crimes. Cependant que fait Suzanne entre la mort et la mort, entre la mort de l'âme et celle du corps? *Il vaut mieux*, dit-elle, *que je tombe innocente entre les mains des hommes que d'abandonner la loi de mon Dieu*. Elle savait qu'il est affreux de tomber aux mains du Dieu vivant. Car les hommes, quand ils ont tué le corps, sont réduits à l'impuissance à l'égard de l'âme. Mais il faut redouter celui qui a le pouvoir de nous jeter corps et âme dans l'enfer[1]. Pourquoi la maison de Joachim tarde-t-elle à arriver? Qu'elle se précipite à l'entrée du jardin : car un cri a retenti dans le verger. C'est le cri de loups affreux: c'est aussi le doux bêlement de la brebis tombée au milieu d'eux. Mais il ne leur permettra pas de dévorer cette brebis innocente, celui qui a daigné arracher de leurs dents une autre brebis qui méritait moins cette délivrance. Aussi *lorsqu'on la conduisait à la mort, son cœur était plein de confiance en Dieu:* elle l'avait craint jusqu'à dédaigner pour lui toute crainte humaine, jusqu'à préférer sa loi et à sa vie et à sa réputation. *Jamais on n'avait rien dit de pareil de Suzanne. Ses parents étaient justes, et son mari jouissait de la plus grande considération parmi les Juifs*. Elle a donc bien mérité d'obtenir du juste juge une juste vengeance contre d'iniques accusateurs, celle qui avait de la justice une soif assez ardente pour mépriser la mort corporelle, la honte de sa race, et le deuil inconsolable de ses amis.

6. Et nous, mes frères, si nous avons entendu le Christ nous dire, *je ne vous condamnerai pas non plus*, si nous ne voulons plus pécher contre lui, mais vivre pieusement en lui, souffrons la persécution, et ne rendons pas offense pour offense, malédiction pour malédiction. Autrement en perdant la patience on perd la justice, c'est-à-dire la vie, c'est-à-dire son âme. *A moi la vengeance : c'est moi qui rendrai, dit le Seigneur*[2]. Il en est ainsi. Il rendra, mais si vous lui réservez le soin de votre vengeance, si vous ne lui ravissez pas le jugement, si vous n'usez pas de représailles envers ceux qui vous maltraitent. Il rendra justice mais à celui qui aura enduré l'injustice : il jugera avec équité, mais au profit de la mansuétude. Si je ne me trompe, vous vous fatiguez des lenteurs avec lesquelles viennent les délices : n'en soyez pas surpris, ce sont des délices. Elles ne deviendront jamais fades si rassasié qu'on en soit : elles n'exciteront jamais le dégoût des cœurs les mieux remplis.

7. *L'Ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée nommée Nazareth*. Vous vous étonnez de voir Nazareth, une si petite ville, honorée d'un message du grand roi, et de quel message ! Cette petite ville cache un grand trésor; elle le cache aux hommes mais non pas à Dieu. Marie n'est-elle pas le trésor de Dieu? Son cœur la suit partout. Ses yeux sont sans cesse sur elle : partout

[1] Math. v, 20. — [2] Deutér. xix, 16, 21; et Prov. xix, 9.

[1] Math. x, 28. — [2] Rom. xii, 19.

il regarde la bassesse de sa servante. Le fils unique de Dieu le Père connaît-il le ciel? S'il le connaît, il connaît aussi Nazareth. Pourrait-il ignorer sa patrie, ignorer son héritage? Du chef de son Père il revendique le ciel, et Nazareth du chef de sa mère, puisqu'il se déclare, à la fois, et Fils de David, et son Seigneur[1]. *Le ciel est au Seigneur: pour la terre il l'a donnée aux enfants des hommes*[2]. Il faut donc que l'un et l'autre deviennent sa propriété, puisqu'il n'est pas seulement le Seigneur, mais encore le fils de l'homme. Aussi entendez-le, en sa qualité de fils de l'homme, revendiquer la terre, et la communiquer en sa qualité d'époux. *Les fleurs* dit-il, *ont apparu sur notre terre*[3]. Ce qu'on ne contredit pas en donnant au mot Nazareth le sens de fleur. La fleur issue de la racine de Jessé aime une patrie fleurie: la fleur des champs, le lis des vallons se plaît au milieu des lis. Trois choses, trois grâces relèvent le prix de ces fleurs, la beauté, le parfum, l'espérance des fruits qu'elles donneront. Dieu vous regarde comme une fleur : il met en vous ses complaisances si vous avez et la beauté d'une vie honnête, et le parfum d'une réputation pure, et l'intention de la récompense future. Car le fruit de l'esprit c'est la vie éternelle.

8. *Ne craignez pas, ô Marie; car vous avez trouvé grâce devant le Seigneur*. Et quelle grâce! Une grâce pleine et singulière. Dirai-je singulière ou générale? Je dirai l'un et l'autre, puisqu'elle est pleine et d'autant plus singulière qu'elle est générale; car seule vous avez reçu une grâce générale d'une façon singulière. Oui, dis-je, d'autant plus singulière qu'elle est générale : car seule, entre toutes les femmes, vous avez trouvé grâce. Grâce singulière, puisque vous avez seule trouvé cette plénitude; grâce générale, puisque tous reçoivent de cette plénitude. *Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni*. Le fruit est spécialement le vôtre; mais, par votre intermédiaire, il arrive à toutes les âmes. Ainsi jadis, ainsi la rosée était tout entière sur la toison et tout entière dans l'aire : mais jamais elle ne couvrit l'aire comme elle avait couvert la toison[4]. En vous seule, le Roi riche et souverainement riche s'est anéanti; le Très-Haut s'est humilié; l'Immense s'est rapetissé et abaissé au-dessous des anges; le vrai Dieu, Fils de Dieu, s'est incarné. Mais quel fruit voulait-il produire? Il voulait nous enrichir de sa pauvreté, nous relever par ses abaissements, nous agrandir par ses humiliations, nous unir à Dieu par son incarnation, nous aider à devenir un même esprit avec lui.

9. Mais que disons-nous, mes frères? Quel est le vase où la grâce est versée de préférence? Si, comme nous l'avons rappelé plus haut, la confiance est propre à contenir la miséricorde, et la patience la justice, quel sera le récipient réservé à la grâce? La grâce est un baume d'une pureté exquise : elle demande un vase très-solide. Or, qu'y-a-t-il d'aussi pur, d'aussi solide que l'humilité du cœur? C'est donc avec raison que Dieu donne la grâce aux humbles, et qu'il abaisse les yeux sur la bassesse de sa servante. Pourquoi, me direz-vous? Parce qu'un cœur humble n'est occupé par aucun mérite humain qui empêche la plénitude de la divine grâce d'y descendre à flots. Mais il nous fait arriver à cette humilité par certains degrés. Car, premièrement, le cœur de l'homme qui trouve encore du plaisir à pécher, et qui n'a pas changé une malheureuse habitude pour une résolution meilleure, trouve dans ses propres vices un obstacle qui le rend incapable de recevoir la grâce. Secondement, a-t-il commencé à se corriger, et se propose-t-il de ne plus retomber dans ses fautes passées, encore que ses désordres antérieurs semblent finis, tant qu'ils restent en son âme, ils la ferment à la grâce. Or, ils y restent jusqu'à ce que l'aveu les ait purifiés, et que de dignes fruits de pénitence les aient fait disparaître. Mais malheur à vous, si vous tombez dans l'ingratitude, plus funeste que tous les désordres et que tous les péchés! Qu'y a-t-il de plus évidemment contraire à la grâce? Avec le temps, la première ferveur de notre vie s'attiédit; la charité se refroidit peu à peu; l'iniquité abonde, et après avoir débuté par l'esprit, nous finissons par la chair. De là vient que nous apprécions moins les dons que Dieu nous a faits : nous glissons dans l'indévotion et l'ingratitude. Nous perdons la crainte de Dieu; nous négligeons la solitude religieuse; nous devenons loquaces, curieux, facétieux, médisants; nous murmurons, nous nous occupons de bagatelles; nous fuyons le travail et la règle, toutes les fois que nous pouvons le faire sans être remarqués, comme si en cessant d'être observés nous étions moins coupables! Pourquoi nous étonner si la grâce nous manque, quand nous lui opposons tant d'obstacles! Mais au contraire, et selon l'enseignement de l'Apôtre nous mon-

[1] Math. XXII, 42, 45. — [2] Ps. CXIII, 16. — [3] Cantiq. II, 12. — [4] Juges. VI, 37, 40.

trons-nous reconnaissants, afin que la parole de Dieu habite en nous[1]; sommes-nous pieux, pleins de sollicitude et de ferveur; gardons-nous bien de nous confier en nos mérites et de nous appuyer sur nos œuvres : sinon la grâce n'arrivera pas jusqu'à nos cœurs; il est déjà plein, et la grâce n'y saurait trouver place.

10. Avez-vous considéré le Pharisien en prière? Il n'était ni voleur, ni injuste, ni adultère. Ne croyez pas qu'il fût non plus déshérité de tout fruit de pénitence. Il jeûnait deux fois la semaine; il payait la dîme de tous ses biens. Vous le soupçonnez peut-être d'avoir été ingrat? Ecoutez-le s'écrier : *Mon Dieu! je vous rends grâces*. Mais son cœur n'était pas vide, il n'était pas humble : c'était un cœur enivré d'orgueil. Au lieu de chercher à connaître ce qui lui manquait, il s'exagérait son propre mérite. Au lieu d'une plénitude solide, il n'y avait en lui qu'une tumeur. Aussi redevint-il vide après avoir simulé la plénitude. Le Publicain, au contraire, qui s'était abaissé parce qu'il avait cherché à presenter un vase vide, remporta une grâce plus abondante[1]. Désirons-nous donc, mes frères, trouver la grâce, abstenons-nous désormais de nos vices, et faisons de nos péchés passés une digne et sérieuse pénitence. Ensuite, empressons-nous de nous montrer dévoués à Dieu et parfaitement humbles. C'est, en effet, sur les âmes ainsi disposées que Dieu aime à reposer ses yeux, selon cette parole du Sage : *La grâce et la miséricorde de Dieu sont sur les Saints; il repose son regard sur ses élus*[2]. Peut-être est-ce pour cela qu'il rappelle quatre fois à lui l'âme qui attire ses regards, et qu'il dit : *Revenez, revenez, ô Sunamite; revenez, revenez, afin que nous vous voyions*[3]. Il ne veut qu'elle reste ni dans l'habitude du péché, ni dans une conscience coupable, ni dans la tiédeur et l'indifférence de l'ingratitude, ni dans la cécité de l'orgueil. A ce quadruple péril, daigne nous arracher et nous soustraire Celui qui, pour nous, a été fait, par Dieu le Père sagesse, justice, sanctification, rédemption, Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui avec le Père et l'Esprit-Saint, vit et règne en Dieu dans les siècles sans fin. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LA NATIVITE DE SAINT JEAN-BAPTISTE

De la lampe à la triple ardeur et à la triple lumière.

1. Loin de cette réunion, ce reproche du Prophète condamnant les assemblées des Juifs et disant : *Vos assemblées sont injustes*[2]! Nos réunions à nous ne sont pas coupables, mais saintes, religieuses, pleines de grâce et dignes de bénédiction, puisque vous êtes rassemblés pour écouter Dieu et aussi pour le louer, l'adorer, le prier. Et ces deux genres de réunions sont sacrées, car elles plaisent à Dieu, et les anges y sont présents. Demeurez donc, mes frères, dans le respect, l'attention et la dévotion de l'esprit, surtout dans le lieu de la prière, dans cette école du Christ, dans cet auditoire tout spirituel. Considérez, mes bien-aimés, non les choses visibles et passagères, mais plutôt les invisibles et les éternelles; jugez d'après la foi, et non d'après l'aspect extérieur. Ces deux endroits sont vrai-

— [1] Coloss. III, 16, 15. — [2] Isaïe I, 13.

[1] Luc XVIII, 10, 14. — [2] Sagesse IV, 15. — [3] Cantiq. VI, 12.

ment terribles, et le nombre des hommes n'y surpasse pas celui des anges. De part et d'autre, c'est la porte du ciel; et on y trouve dressée cette échelle le long de laquelle les anges montent et descendent au-dessus du Fils de l'Homme. C'est un géant ce Fils de l'Homme : le ciel est son trône et la terre l'escabeau de ses pieds. Sa magnificence est plus haute que les cieux, et cependant il reste avec nous jusqu'à la consommation des siècles. Les saints anges montent et descendent donc vers Dieu, parce que la tête et le corps ne forment qu'un seul Christ.

2. Cependant, ce n'est pas autour de la tête, mais du corps, que les aigles se rassembleront, bien que la tête ne puisse être séparée du corps. Il a dit lui-même : *Là où deux ou trois seront réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux*[1]. On me demandera peut-être: Où est maintenant le Christ? montrez-nous le Christ : cela nous suffit. Pourquoi promener autour de vous des regards curieux? Êtes-vous rassemblés pour voir le Christ ou pour l'entendre? *Le Seigneur Dieu m'a ouvert l'oreille,* dit le Prophète[2]. Il a ouvert mon oreille, afin que j'entende sa parole; il n'a pas éclairé mon œil pour que je le voie. Ou certainement, s'il a ouvert ses oreilles à ma voix, il ne m'a pas montré son visage; il se tient derrière la muraille, et là il écoute et se fait écouter, sans nous apparaître encore. Il écoute la prière.; il instruit les âmes attentives. Voulez-vous la preuve que le Christ parle en moi[3]? *C'est moi,* dit-il, *qui parle la justice*[4]. Pourquoi n userait-il pas de la bouche, lui qui l'a façonnée? Eh quoi! l'ouvrier ne se servirait pas à son gré de son instrument? Ah! Seigneur, ouvrez non-seulement leurs oreilles, mais mes lèvres; car je ne vous les refuserai pas, vous le savez. Vous faites bien toutes choses : vous faites entendre les sourds et parler les muets.

3. Ecoutez donc, mes frères, ce qu'il dit de Jean, dont on célèbre aujourd'hui la Nativité : *C'était une lampe ardente et luisante*[5]. Grand témoignage; car grand est celui à qui il est rendu, et plus grand Celui qui le rend. *C'était une lampe ardente et luisante.* Luire seulement, est inutile; échauffer seulement, c'est peu : mais luire et échauffer tout ensemble, c'est la perfection. Ecoutez l'Écriture: *Le sage demeure comme le soleil; l'insensé change comme la lune*[6]; car la lune brille sans donner de chaleur; et elle paraît tantôt pleine, tantôt petite; tantôt, enfin, elle disparaît complètement. En effet, une lumière empruntée n'est pas stable; elle croît, décroît, s'affaiblit et s'éclipse. Ainsi, ceux qui s'apprecient d'après les jugements d'autrui, sont tantôt grands, tantôt petits, tantôt rien, selon qu'il plaît aux langues adulatrices de les louer ou de les censurer. Mais l'éclat du soleil est un éclat ardent, et le moment de sa plus vive chaleur est aussi celui de sa grande splendeur. Ainsi, l'ardeur intérieure du sage brûle au dehors; et si ces deux priviléges ne lui sont pas accordés, il a soin d'échauffer toujours, afin que son Père céleste, qui voit dans le secret, le récompense. Malheur à nous, mes frères, si nous nous bornons à briller! Nous brillons et nous sommes loués des hommes : pour moi, il m'importe peu d'être jugé par l'homme. Celui qui me juge, c'est le Seigneur qui exige de tous, non l'éclat, mais la ferveur. *Je suis venu,* dit-il, *apporter le feu sur la terre, et quel est mon désir, sinon qu'il s'allume*[1]? C'est ici un précepte universel, l'accomplissement en est exigé de tous, et si nous y manquons nous serons sans excuse.

4. C'est spécialement aux apôtres et aux hommes apostoliques qu'il est dit : *Que votre lumière luise devant les hommes*[2]. On suppose qu'ils sont embrasés et si fortement enflammés qu'ils n'ont à redouter aucun souffle, aucun vent. Cette parole a été dite aussi à Jean : mais les apôtres l'ont entendue frapper à leurs oreilles : et Jean, comme un ange, a été éclairé en esprit. En effet il est d'autant plus près de Dieu, que la Voix est plus voisine du Verbe, et n'a pas besoin de l'intermédiaire d'une autre voix. Ce n'est pas la prédication, c'est l'inspiration qui a instruit Jean rempli de l'Esprit-Saint dès les entrailles de sa mère. Il était vraiment ardent, vraiment enflammé, lui si fortement embrasé du feu céleste, qu'il sentit déjà Jésus-Christ, quand il ne pouvait se sentir lui-même. Ce feu nouveau fraîchement descendu du ciel, des lèvres de Gabriel était entré dans l'oreille de la Vierge, et des lèvres de la Vierge, et de l'oreille d'Elisabeth il pénétra jusqu'à l'enfant, de façon qu'à partir de cette heure, l'Esprit-Saint remplit ce vase d'élection afin de préparer une lampe au Christ, au Seigneur. C'était donc déjà une lampe ardente, mais encore cachée sous le boisseau, en attendant le jour où, placée sur le chandelier, elle luirait aux re-

[1] Math. XVIII, 20.— [2] Isaïe. I, 5. — [3] II Cor. XIII, 3. — [4] Isaïe. LXIII, 1. — [5] Jean V, 135.— [6] Eccli. XXVII, 12.

[1] Luc. XII, 149. — [2] Math. IV, 5, 6.

garde de tous, dans la maison de Dieu. En ce temps-là il ne pouvait encore éclairer que le boisseau qui l'enfermait, luire pour sa mère seule, lui révélant par ses tressaillements le grand mystère de la Miséricorde. *D'où me vient*, disait-elle, *que la mère de mon Seigneur me visite ?* O femme sainte qui vous a montré la mère du Seigneur? D'où me connaissez-vous? *Aussitôt que votre voix a retenti à mes oreilles, l'enfant a tressailli de joie en mon sein* [1].

5. Il a donc éclairé dès lors le boisseau qui le cachait: mais cette lampe cachée sous le boisseau, et destinée à remplir le monde entier de nouvelles clartés, il la voyait celui qui disait : *Celui-ci était une lampe ardente et luisante*. Il ne dit pas luisante et ardente : car en saint Jean l'éclat venait de la ferveur, et non la ferveur de l'éclat. Il en est en effet qui ne luisent pas parce qu'ils sont fervents, mais qui plutôt brûlent de briller, et leur ferveur vient de la vanité plutôt que de la charité. Voulez-vous savoir comment Jean a brûlé, comment il a lui? On peut, je crois, trouver en lui une triple ardeur et une triple splendeur. Il était ardent en lui-même par l'extrême austérité de sa vie : ardent envers Jésus-Christ envers lequel il était rempli d'un dévouement vif et profond : ardent envers les pécheurs à l'égard desquels il usait de libres et fermes réprimandes. En deux mots, il a éclairé par l'exemple, par la main, par la parole; il s'est montré comme un modèle ; il a révélé, pour la rémission des péchés, ce grand luminaire qui restait caché ; il a illuminé nos ténèbres selon qu'il est écrit : *Vous éclairez ma lampe, seigneur. Mon Dieu, illuminez mes ténèbres* [2] ; et c'était pour notre correction.

6. Considérez donc cet homme promis par un oracle angélique, conçu par un prodige, sanctifié dans le sein maternel, et admirez en un homme nouveau une nouvelle ferveur de pénitence. *Contentez-vous*, dit l'Apôtre, *de la nourriture et du vêtement* [3]. C'est la perfection apostolique. Eh bien! Jean a méprisé cela. Ecoutez en effet le Seigneur dire dans l'Evangile: *Jean-Baptiste est venu sans manger et sans boire* [4], sans même s'habiller. Car de même que la sauterelle n'est pas une nourriture, si ce n'est peut-être pour quelques animaux, le poil de chameau n'est pas un vêtement d'homme. Pourquoi donc ô chameau, as-tu quitté ton poil? mieux valait quitter ta bosse. Pourquoi, ô bêtes, ô reptiles du désert, cherchez-vous des aliments délicats? Jean, un saint, un envoyé de Dieu, ou plutôt un ange, comme dit le Père : *J'envoie mon ange devant toi* [1], Jean, le plus grand des enfants de la femme, châtié, exténué, affligé à ce point son corps innocent : et vous, vous avez hâte de vous couvrir de pourpre et de fin lin, et de vous asseoir à des festins splendides! Hélas! c'est tout l'honneur que vous accordez à ce jour? Voilà votre respect pour Jean-Baptiste ! Voilà cette joie causée par sa naissance et prophétisée jadis! De qui faites-vous donc mémoire, ô dévôts si délicats? de qui célébrez-vous la Nativité? N'est-ce pas d'un homme que le désert vit tout hérissé d'un vêtement grossier, et tout exténué par la faim? Fils de Babylone, qu'êtes-vous allés voir au désert? Un roseau agité du vent? quoi? Un homme mollement vêtu? Oui, voilà à quoi vous employez cette solennité, à poursuivre les succès de la vanité, la gloire des habits, les plaisirs de la table. Qu'est-ce que tout cela fait à Jean? Il n'a pas agi ainsi, et tels n'ont pas été ses plaisirs.

7. *Beaucoup*, dit l'Ange, *se réjouiront à sa naissance* [2]. C'est la vérité : beaucoup en effet se réjouissent à sa Nativité; et nous avons ouï dire que les païens même la fêtaient avec empressement. Ils célèbrent ce qu'ils ignorent : il n'en devrait pas être ainsi des chrétiens. Eux aussi se réjouissent à la Nativité du bienheureux Jean-Baptiste. Mais plût à Dieu que leur joie fût causée par la Nativité même et non par la vanité ! Qu'y a-t-il sous le soleil qui ne soit vanité? Et que revient-il à l'homme de tout le travail dont il se consume? Mes frères, tout ce que nos yeux voient, tout ce qui est placé sous la lumière physique est sous le soleil. Et qu'est-ce que tout cela sinon une vapeur qui se dissipe en un instant [3]? *Toute chair est une herbe*, dit le Seigneur, *et sa gloire est pareille à la gloire de l'herbe. L'herbe a séché, la fleur est tombée :* mais la parole du Seigneur demeure *à jamais* [4]. Travaillons à posséder cette parole, mes frères, afin qu'en elle nous puissions posséder une vie et une joie éternelles. Cherchons non la nourriture qui périt, mais celle qui demeure éternellement. Et quelle est-elle? *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu* [5]. Semons dans cette parole, mes bien-aimés, semons dans

[1] Luc. I, 43, 44. — [2] Ps. XVII, 29. — [3] I Tim. VI, 8. — [4] Matth. XI, 18.

[1] Luc VII, 27. — [2] Id. I, 14. — [3] Jacq. IV, 15. — [4] Isaïe XI, 6, 8. — [5] Math. IV, 7.

l'esprit. Car ceux qui sèment dans la chair ne recueilleront que corruption. Réjouissons-nous intérieurement, et non sous le soleil, mais, selon le conseil de l'Apôtre, *comme des hommes tristes*, par humilité et gravité: *et nous réjouissant toujours*[1], à cause de la consolation intérieure. Réjouissons-nous, mes bien-aimés, à la Nativité du bienheureux Jean, mais que notre joie naisse de cette nativité même.

8. Le souvenir de saint Jean est en effet un riche sujet, une matière multiple de joies. Il était une lampe ardente et luisante, et les Juifs voulurent se réjouir à sa lumière: pour lui sa joie était dans la ferveur de son dévouement, sa joie était d'écouter la voix de l'époux, comme l'ami de l'époux. Pour nous, réjouissons-nous de deux choses: réjouissons-nous de l'une pour lui, et de l'autre avec lui. Sa ferveur était pour lui: sa lumière pour nous. Réjouissons-nous de sa ferveur et imitons-la: réjouissons-nous de sa lumière non pour nous y arrêter, mais pour voir à son aide la vraie lumière, qu'il n'est pas, et à laquelle il rend témoignage. *Jean est venu*, est-il dit, *sans manger ni boire*[2]. Voilà pour moi un motif de ferveur et un sujet d'humilité. Qui de nous, mes frères, considérant la pénitence de Jean osera, je ne dis pas louer la sienne, mais lui croire quelque prix? Qui osera murmurer dans le travail et dire: Je souffre bien assez, je souffre trop? Quels homicides, quels sacriléges, ou quels crimes honteux Jean punissait-il ainsi en lui? Excitons-nous à la pénitence, mes frères, interrogeons nos consciences, et animons-nous à tirer vengeance de nous, afin d'éviter le redoutable jugement du Dieu vivant. Que l'humilité de notre aveu supplée à l'imperfection de notre ferveur. Dieu est fidèle, et si nous confessons nos iniquités, si nous lui exposons nos misères, si nous ne cherchons pas à excuser nos faiblesses, il nous pardonnera.

9. Considérez ensuite la ferveur de Jean à l'égard des fautes du prochain, car la sagesse et la raison veulent que vous commenciez par vous-mêmes. *Purifiez-moi de mes péchés cachés*, a dit David, *et épargnez à votre serviteur les péchés d'autrui*[3]. *Race de vipères*, s'écriait Jean, *qui vous a appris à fuir la colère à venir?* De quelle ferveur devaient jaillir ces étincelles, ou plutôt ces charbons destructeurs? Ainsi encore, sans ménagement pour les pharisiens, il criait: *Ne dites pas; nous avons Abraham pour père: Dieu peut de ces pierres susciter des enfants d'Abraham*[1]. Ce n'est pas assez; sans craindre le regard d'un homme puissant, il reprend avec une entière liberté un roi coupable, cruel et superbe: saisi d'un saint emportement, il sort du désert dans ce dessein, et ni les flatteries, ni la peur de la mort ne l'émeuvent. *Hérode*, est-il écrit, *craignait Jean et il faisait beaucoup de choses sous son inspiration, et il l'écoutait volontiers*. Ce qui n'empêchait pas Jean de lui dire: *Il ne vous est pas permis d'avoir cette femme*. Chargé de chaînes, plongé dans un cachot, il reste inébranlable dans la vérité, et succombe vaillamment pour elle[2]. Que ce zèle s'allume aussi en nous, mes frères: ayons cet amour de la justice, cette haine de l'iniquité. Ne flattons pas le vice, ne dissimulons pas le péché. Ne disons pas: Suis-je le gardien de mon frère? Ne laissons pas, en ce qui nous regarde, l'ordre tomber, et la règle s'affaiblir. Se taire quand on peut reprendre, c'est consentir: et nous savons qu'un égal châtiment attend ceux qui font mal et ceux qui donnent au mal la complicité du consentement.

10. Et que dirons-nous de l'humble et ardent dévouement de Jean envers Notre-Seigneur? C'est là ce qui le fait tressaillir au sein d'Elisabeth[3], ce qui le jette dans le saisissement, quand il est près de le baptiser au Jourdain[4]. Telle est la cause pour laquelle il s'estime indigne de toucher, non pas seulement celui qu'il regardait comme le Christ, mais la courroie de sa chaussure[5]; qui le transportait de joie à la voix de l'Epoux, lui l'ami de l'Epoux[6], qui lui faisait avouer qu'il avait reçu grâce pour grâce, et proclamer que l'Epoux avait reçu l'Esprit-Saint non avec mesure, mais avec une plénitude de laquelle tous devaient recevoir[7]. *Ne seras-tu pas soumise à Dieu, ô mon âme*[8]*?* Je ne serai pas une lumière ardente, si je n'aime pas Dieu de tout mon cœur, de tout mon esprit, de toutes mes forces. Car la charité seule éclaire pour le salut, répandue et allumée en nous par l'esprit qu'il nous est défendu d'éteindre[9]. Vous savez donc en quelle manière Jean a brûlé, et si vous avez été attentifs, vous savez comment il a brillé. Vous ne pouviez connaître son ardeur qu'à l'aide de sa lumière.

[1] II Cor. VI, 10. — [2] Math. XI, 18. — [3] Ps. XVIII, 13, 14.

[1] Luc III, 7, 8. — [2] Marc. VI, 17, 18. — [3] Luc I, 44. — [4] Math. III, 4. — [5] Marc. I, 7. — [6] Luc I, 44, — [7] Jean. I, 16, et III, 34. — [8] Ps. LXI, 1. — [9] I Thess. V, 19.

11. Donc il a lui, comme je me souviens de l'avoir dit plus haut, par l'exemple, le doigt, la parole : il s'est révélé à nous par ses œuvres, il nous a révélé Jésus-Christ en le montrant, et par ses discours il nous a révélés nous-mêmes à nous-mêmes. *Et toi, enfant, tu seras le prophète du Très-Haut,* disait son père : *car tu marcheras devant le Seigneur pour lui préparer la voie, et donner la science du salut à son peuple. Pour donner,* non le salut, il n'est pas la lumière, *mais la science du salut,* et rendre témoignage à la lumière : *la science du salut pour la rémission des péchés*[1]. Le sage peut-il estimer peu de chose la science du salut? Supposons cependant que Jean n'est pas venu, et ne nous a pas encore indiqué Jésus-Christ. Où chercherons-nous le salut? J'ai commis de grands péchés que ne saurait effacer le sang des génisses et des boucs, puisque le Très-Haut ne se complaît pas dans les holocaustes. Ma mémoire est souillée par la lie de ce résidu. Le rasoir ne saurait enlever la membrane tout imbibée de cette lie. Si j'oublie mon péché je suis ingrat et insensé : s'il reste en mon souvenir il me condamne à jamais. Que ferai-je donc? j'irai vers Jean : j'écouterai sa voix qui répand la joie, voix de miséricorde, de grâce, de rémission et de paix. *Voici,* dit-il, *l'agneau de Dieu, voici celui qui ôte le péché du monde*[2], et ailleurs : *Celui qui a l'épouse, celui-là est l'époux*[3]. Il nous montre donc Jésus-Christ venu comme Dieu, comme époux, comme agneau. Parce qu'il est Dieu, il est certain qu'il peut remettre les péchés : mais le veut-il? La chose est encore en question. Il le veut assurément, parce qu'il est époux plein d'amabilité. Et Jean est l'ami de l'époux qui ne sait avoir que des amis. Encore qu'il veuille avoir une épouse glorieuse, saus tache ni rides, il ne la cherche pas telle (car où la trouver?) mais plutôt il la fait, et la rend telle. Car, écoutez ce qu'il dit par le prophète : *On dit vulgairement; si une femme commet le crime avec un autre homme reviendra-t-elle à son premier époux? Mais vous, vous vous êtes souillée avec de nombreux amants. Cependant revenez à moi, et je vous recevrai*[1]. Voici ce qu'il peut, voici ce qu'il veut.

12. Mais vous redoutez peut-être cette purgation des péchés que Jésus-Christ vient accomplir : vous redoutez que le fer et le feu ne jettent le trouble jusqu'à la moëlle de vos os et ne vous causent une douleur plus cruelle que la mort? Ecoutez : c'est un agneau ; il vient avec la douceur de la laine et du lait, et d'une seule parole il justifie l'impie. Or, comme le dit le comique, qu'y a-t-il de plus facile que la parole[2]. *Dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri*[3]. Pourquoi donc hésiter, mes frères, et ne pas approcher avec confiance du trône de la gloire? Rendons grâces à Jean, et par son intermédiaire, allons à Jésus-Christ, puisque, comme il l'a déclaré, Jésus-Christ *doit croître; moi je dois m'amoindrir*[4]. Comment sera-t-il amoindri? En éclat, et non en ferveur. Il a retiré ses rayons, il s'est concentré en lui-même pour ne pas ressembler à celui qui déploie toutes ses forces. *Celui-là doit grandir,* dit-il, qui ne peut s'épuiser, et de la plénitude duquel tous reçoivent. Je dois être amoindri, moi à qui l'Esprit a été donné avec mesure, et je dois veiller plutôt à toujours échauffer qu'à briller. Pareil à une étoile matinale, j'ai procédé le soleil ; le soleil est levé : il faut que je me cache. Je n'ai plus à mon usage qu'un peu d'huile ; je veux la conserver, et plus sûr est-il de l'enfermer en un vase que de la garder dans la lampe.

[1] Luc I, 76. 77. — [2] Jean. I, 29. — [3] Id. III, 29.

[1] Jérem. III, 1. — [2] Térenc. Phorm. 2e Act. I, 70. — [3] Math. VIII, 8. — [4] Jean III, 30.

SERMON

POUR LA VEILLE DE SAINT PIERRE ET DE SAINT PAUL.

Du triple secours que nous recevons des saints.

1. Aux Vigiles des Saints, l'homme spirituel doit veiller, s'il désire célébrer leurs solennités en esprit et en vérité. Car autres sont les veilles des hommes charnels, autres celles des hommes spirituels. Les uns préparent des parures soignées et des repas plus recherchés : peut-être même, dans leurs veilles, se livrent-ils à des œuvres de ténèbres, mettent-ils leur plaisir à mal faire, et trouvent-ils leur bonheur dans le crime. Ce n'est pas là ce que vous avez appris de Jésus-Christ, vous qui l'avez suivi, après avoir tout quitté, et qui devez apporter à ces veilles un œil vraiment vigilant. Car ces veilles nous sont offertes pour nous donner l'occasion de nous réveiller, si nous étions endormis dans le péché et la négligence, et pour louer Dieu en ses saints. Telle n'est pas la conduite des enfants de ce siècle qui sont puissants pour boire le vin, et forts pour s'enivrer, qui sommeillent dans leurs désordres et leurs crimes. Sachez que ceux qui s'enivrent, s'enivrent la nuit, et que ceux qui dorment, dorment aussi la nuit. Pour eux, le mot de veilles saintes est un vain son, puisqu'ils préfèrent dormir. Pour vous, vous n'êtes pas les enfants de la nuit ni des ténèbres, mais du jour [1] ; que les solennités ne vous surprennent pas ; qu'elles vous trouvent préparés.

2. Il y a donc trois choses à considérer dans les fêtes des saints : le secours du saint, son exemple, notre confusion. Son secours : car celui qui a été puissant sur la terre, est plus puissant au ciel, devant la face du Seigneur son Dieu. Si pendant sa vie il a été plein de pitié pour les pécheurs, s'il a prié pour eux, aujourd'hui il prie pour nous le Père, avec d'autant plus de force qu'il connaît mieux nos misères : la bienheureuse patrie n'a pas changé sa charité : elle l'a accrue. En devenant impassible, il n'est pas devenu insensible : il a plutôt revêtu des entrailles de miséricorde en s'approchant de la source de la Miséricorde. Une autre raison inspire aux saints de la sollicitude pour nous : selon le mot de l'Apôtre, Dieu veille à ce qu'ils ne soient pas perfectionnés sans nous [1], comme le dit le saint prophète David : *Les justes m'attendent jusqu'à ce que vous me recompensiez* [2]. Nous devons aussi considérer l'exemple du saint : tant qu'il a vécu sur la terre et conversé avec les hommes, il n'a décliné ni à droite ni à gauche. Il a suivi le chemin royal jusqu'à ce qu'il fût arrivé à celui qui a dit : *Je suis la Voie, la Vérité, la Vie* [3]. Etudiez l'humilité de ses œuvres, l'autorité de ses paroles, et vous verrez comment il a brillé parmi les hommes par ses exemples et par ses discours : quelles traces il a laissées, afin que nous y marchions sans nous égarer. Le prophète a eu raison de dire : *Le sentier du juste est droit ; droite est la route où il marche* [4].

3. Mais portons sur notre indignité un regard plus attentif. Cet homme a été comme nous passible et formé du même limon. Pourquoi donc estimons-nous difficile, impossible même, de faire ce qu'il a fait, et de suivre ses pas ? Confondons-nous, mes frères, et tremblons à ce langage ; peut-être notre confusion tournera à notre gloire, et cette crainte engen-

[1] Thess. v, 5, 8.

[1] Hébr. xi, 40. — [2] Ps. cxli, 8. — [3] Jean. xiv, 6. — [4] Isaïe. xxvi, 7.

drera en nous la grâce. Ils étaient hommes ceux qui nous ont précédés, qui ont parcouru les routes de la vie d'un pas si étonnant qu'à peine les croyons-nous des hommes. Ainsi les fêtes des saints doivent exciter notre joie et notre confusion. Notre joie : ce sont des protecteurs partis en avant ; notre confusion : nous ne pouvons les imiter. Ainsi en cette vallée de larmes, nos joies sont assaisonnées d'un pain de larmes, de sorte que le deuil se trouve non-seulement au terme mais au début même de nos joies. Si nous avons de grands sujets de nous réjouir, nous en avons de très-grands pour nous attrister. *Je me suis souvenu de Dieu,* crie le juste, *et je me suis réjoui.* Mais il ajoute aussitôt : *Mon esprit a été dans l'abattement : j'ai été troublé, et j'ai gardé le silence* [1].

4. Si telles sont les pensées qui doivent nous occuper aux Vigiles de chaque saint, que ferons-nous donc dans la solennité de nos saints et grands apôtres Pierre et Paul ? La fête d'un seul suffirait à répandre l'allégresse sur la terre entière : mais les deux réunies mettent le comble à notre joie. Comme ils se sont aimés dans la vie, la mort ne les a pas séparés. Quelle puissance plus grande que celle qu'ils avaient ici-bas ! A l'un furent confiées les clefs des cieux : à l'autre fut remis le soin d'instruire les nations : l'un d'un mot de ses lèvres tue Ananie et Saphire : l'autre donne au nom du Christ tout ce qu'il donne, et quand il est faible, c'est alors qu'il est plus fort. Qu'ils sont bien plus puissants aux cieux ceux qui furent déjà si puissants sur la terre ! Quels saints nous ont laissé des exemples supérieurs aux exemples de ceux qui n'ont cessé d'être affligés par la faim, la soif, le froid, la nudité et par tous ces maux énumérés par saint Paul [1], et dont l'heureux martyr a conquis le royaume céleste ? Oui, ils nous couvrent vraiment de confusion ; loin d'oser les imiter, nous n'osons les regarder. Prions-les donc de nous rendre favorable leur ami, qui est notre juge, le Dieu béni dans les siècles. Ainsi soit-il.

[1] Ps. LXXVI, 4, 5

[1] II Cor. XI, 23, 33 ; et Hébr. XI, 36, 38.

POUR LA FÊTE DE S. PIERRE ET S. PAUL

APOTRES.

SERMON PREMIER

De la triple garde que les Apôtres exercent sur nous, et des trois degrés de notre vie.

1. Elle luit pour nous, la glorieuse solennité que les illustres martyrs, chefs des martyrs, les princes des apôtres ont consacrée par leur mémorable mort. Ce sont Pierre et Paul, ces deux grands luminaires que Dieu a placés comme deux yeux au corps de son Eglise. Ils m'ont été donnés pour des maîtres et des médiateurs en qui je puis me confier sûrement : car ils m'ont fait connaître les routes de la vie, et

par eux je pourrai arriver jusqu'à ce médiateur qui est venu pacifier en son sang le ciel et la terre. Il est très-pur en sa double nature, lui qui n'a pas fait de péché, et dont les lèvres sont exemptes de mensonge. Comment oserais-je approcher de lui, moi pécheur monstrueux, dont les crimes sont plus nombreux que les sables de la mer? Il est la perfection de la pureté, et moi de l'impureté. Je dois redouter de tomber dans les mains du Dieu vivant, si j'ai la présomption d'approcher celui dont me sépare une distance égale à celle qui sépare le bien du mal. C'est pourquoi Dieu m'a donné ces apôtres, hommes comme moi, pécheurs, très-grands pécheurs, qui ont appris en eux-mêmes et d'eux-mêmes la miséricorde envers les autres. Coupables de grandes fautes, ils accorderont aux grandes fautes un facile pardon, et ils nous rendront la mesure dont on a usé envers eux. Pierre a commis un grand crime; peut-être n'en est-il pas de plus énorme : il en a reçu un pardon aussi prompt que facile, sans rien perdre du privilége de sa primauté. Et Paul qui avait déchiré d'une façon étrange et incomparable les entrailles de l'Eglise naissante, est amené à la foi par la voix du fils de Dieu lui-même, et en retour de tant de mal fait par lui, il est rempli de grâces telles qu'il devient un vase d'élection destiné à porter le nom de Jésus devant les nations, les rois et les enfants d'Israël[1] : vase d'honneur, plein de mêts célestes, où l'homme puisera la nourriture, et le malade des remèdes.

2. Il fallait au genre humain des pasteurs et des docteurs semblables, doux, puissants et sages. Doux, afin de m'accueillir avec bonté et miséricorde ; puissants, afin de me donner une protection forte ; sages, afin de me conduire au chemin et par le chemin qui mène à la cité. Qui est plus doux que Pierre, appelant à lui tous les pécheurs comme l'attestent et les Actes des Apôtres et la suite de ses Epîtres? Qui est plus puissant? La terre lui a obéi en rendant ses morts, et la mer s'est laissée fouler sous ses pieds[2] : d'un souffle de sa bouche il a atteint dans les airs Simon le magicien : il a reçu les clefs du royaume des cieux d'une façon si personnelle, que la sentence de Pierre précède la sentence d'en haut. *Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié au ciel : et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié au ciel*[3]. Qui est plus sage enfin? Ni la charité, ni le sang, mais le Père qui est au ciel lui a révélé largement cette sagesse qui est du ciel. Je suis aussi volontiers Paul dont l'excessive bonte pleure les pécheurs qui n'ont pas fait pénitence[1] : Paul, plus fort que toute principauté et toute puissance : Paul, qui a apporté, non du premier ou du second, mais du troisième ciel, la sagesse et l'intelligence des sens sacrés.

3. Ce sont nos maîtres ; ils ont appris du Maître même tous les chemins de la vie et leurs secrets, et ils nous instruisent encore aujourd'hui. Que nous ont enseigné et que nous enseignent donc les saints apôtres? Ce n'est ni l'art de la pêche, ni l'art de fabriquer des tentes, ni aucun art analogue : ils ne nous apprennent ni à lire Platon, ni à pénétrer les subtilités d'Aristote, ni à étudier sans jamais parvenir à la connaissance du vrai. Ils m'ont appris à vivre. Est-ce donc une petite chose que de savoir vivre? C'est une grande chose, ou plutôt, c'est la plus grande. Il ne vit pas celui que l'orgueil enfle, que la volupté souille, ou qui est en proie aux autres passions : non ce n'est pas là vivre ; c'est perdre la vie et s'approcher des portes de la mort. J'appelle une bonne vie, endurer le mal, faire le bien, et persévérer dans cette voie jusqu'à la mort. On dit vulgairement : Celui qui se nourrit bien vit bien. Mais l'iniquité se ment à elle-même : il n'y a que celui qui fait le bien qui vive bien.

4. Je pense que vous qui êtes dans une congrégation, vous vivez bien si vous vivez d'une façon réglée, sociable et humble : réglée pour vous, sociable pour le prochain, humble pour Dieu. La vie réglée exige qu'en toute votre conduite vous observiez attentivement vos voies, et à l'égard de Dieu, et à l'égard du prochain, vous préservant du péché et le préservant du scandale. La vie sociable vous portera à aimer et à vous faire aimer : à vous montrer bons et affables, à supporter non-seulement avec patience, mais volontiers les faiblesses de vos frères, aussi bien les faiblesses de l'esprit que celles du corps. Et après que vous aurez fait tout cela, l'humilité écartera de vous l'esprit de vanité qu'excitent ces vertus : si fortes que soient ses suggestions, vous n'y consentirez pas. Ainsi encore vous apporterez une triple vigilance à supporter le mal qui lui aussi est triple. Car il y a le mal que nous souffrons de nous, celui que nous souffrons du prochain, et celui qui vient de Dieu. Le premier,

[1] Act. IX, 15. — [2] Math. XIV, 29. — [3] Id. XVI, 19.

[1] II Cor. XII, 21.

c'est l'austérité de la pénitence ; le second, les vexations et la malice d'autrui : le troisième, le châtiment que le ciel envoie pour nous corriger. Dans les souffrances venues de vous que votre sacrifice soit volontaire : dans celles que vous cause le prochain, endurez patiemment, et supportez celles que Dieu vous adresse, sans murmure et avec action de grâces. Telle n'est pas la conduite d'un grand nombre d'enfants d'Adam qui errent dans la solitude et l'aridité du désert[1]. Oui ils ont erré et ils errent encore loin de la voie de la vérité, ceux qui se retirant en la solitude de l'orgueil ne veulent pas vivre d'une manière sociable, parce que leur égoïsme se refuse à toute société. Ils errent aussi en des routes sans eau : ils ignorent la pluie des larmes excitées par la componction, et ils restent en une terre stérile et brûlée d'une sécheresse éternelle. C'est pourquoi ils n'ont pas trouvé la route qui mène à la cité habitable ; ils ont vieilli sur une terre étrangère : ils se sont souillés avec les morts : et ils ont été rangés parmi les habitants de l'Enfer.

5. Il n'était pas solitaire de cette sorte celui dont Jérémie a dit : *Il est bon à l'homme de porter le joug dès son adolescence ; il se reposera dans la solitude, il se taira, parce qu'il s'est élevé au-dessus de lui-même*[2]. Les autres se sont égarés : celui-ci se reposera. Les autres se sont égarés en leur cœur ; celui-ci ne se repose pas, mais il se reposera solitaire lorsqu'il aura l'honneur du privilége, de cette puissance judiciaire que les saints posséderont en leur terre, quand ils auront en partage la félicité éternelle. Il se taira, c'est-à-dire qu'il jugera avec calme, à l'exemple du Dieu des armées qui juge tout avec tranquillité. Pourquoi ? *Parce qu'il s'est élevé au-dessus de lui-même*, c'est-à-dire, que dans la jeunesse, sous les aiguillons d'un âge périlleux, il a été vieillard, laissant ce qu'il était pour prendre ce qu'il n'était pas. *Il s'est élevé au-dessus de lui-même* : car il ne s'est pas regardé lui-même : il a élevé les yeux vers Celui qui est au-dessus de lui. Il se reposera, et il imposera silence en lui-même aux suggestions bruyantes du démon, au tumulte des désirs charnels, aux agitations mondaines. Heureuse l'âme qui n'écoute pas tous ces langages bien qu'elle les entende ! Plus heureuse (s'il en est !) celle à qui ils ne parlent même pas ! C'est là cette sagesse que l'Apôtre prêche parmi les parfaits, et qui est cachée dans le mystère et qu'aucun des princes de ce monde n'a connue[1]. C'est ainsi que les apôtres m'ont appris à vivre et à monter. Je vous rends grâces, ô Seigneur Jésus, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, pour les révéler à ces petits qui vous ont suivi, après avoir tout quitté pour votre nom.

[1] Ps. cvi, 4. — [2] Thren. iii, 27, 28.

[1] I Cor. ii, 6, 7.

SERMON II

1. Les saints dont nous célébrons aujourd'hui solennellement la passion, nous ont fourni de nombreuses raisons de parler d'eux, en même temps qu'une abondante matière d'éloge. Mais je crains que les paroles de salut entendues si souvent ne commencent à perdre dans notre estime. La parole humaine, en effet, est chose vile, légère, sans poids, sans prix, sans solidité : elle frappe l'air, et c'est de là qu'elle est appelée Verbe (aërem verberans) ; semblable à la feuille que le vent enlève, elle disparaît sans qu'on y songe. Que personne de vous, mes frères, ne reçoive, ou plutôt ne dédaigne de cette façon la parole de Dieu. Je vous le déclare, mieux vaut ne pas l'entendre du tout. Les paroles de Dieu sont des fruits de vie et non des feuilles ; et, si ce sont des feuilles, ce sont des feuilles d'or. Donc qu'on ne les méprise pas ; qu'on ne les laisse pas passer et fuir. Re

cueillez-en même les restes pour qu'ils ne se perdent pas. Car la terre qui reçoit souvent la pluie et ne porte pas de fruits, est une terre réprouvée et voisine de la malédiction[1]. Ainsi encore, ce figuier dont parle l'Evangile, si, quand le cultivateur l'a béché et entouré d'engrais, il reste stérile, la hache ne le frappera-t-elle pas à la racine[2]?

2. Et moi je vous dis : Si Dieu trouve dans les séculiers moins de bien, il aura pour eux plus de patience que pour nous à qui son amour a réservé la rosée des consolations célestes, et à qui n'a manqué ni le travail de la discipline, ni l'engrais d'une condition humble et obscure. Et n'est-ce donc pas un fumier que ces abominations de l'Egypte que nous immolons à notre Dieu? Oui, un fumier méprisable à l'œil, mais fécond en fruits. N'en fuyez pas l'odeur fétide, si vous désirez la fécondité : de ce monceau informe de fumier qu'on porte au champ surgira un beau monceau de gerbes qu'on rapportera des champs : ne dédaignez donc pas ce qui est précieux sous un vil aspect : estimez plus que les trésors de l'Egypte le mépris enduré pour Jésus-Christ. Cependant à ce fumier qui vient de la terre, la pluie du ciel ne fait pas défaut, je veux dire les pieuses prières, le suave murmure des psaumes, la douce méditation, la consolation des Ecritures ; encore une pluie que vous recevez par mes lèvres, si du fleuve impétueux qui réjouit la cité de Dieu, si du torrent de ses délices, quelques gouttes, à notre voix, arrivent jusqu'à vous.

3. Mais je dois bêcher autour de l'arbre puisqu'on m'a établi gardien et cultivateur des vignes. Hélas ! Moi qui n'ai ni gardé, ni cultivé la mienne, je dois, tant que j'occupe cette place, travailler la terre et y mettre des engrais : tâche pénible, mais à laquelle je ne puis me refuser : car je sais que la hache nuira plus que le hoyau, et le feu plus que le fumier. C'est pourquoi il faut de temps en temps reprendre sévèrement : et je n'ignore pas que la parole sévère est une sorte d'engrais qui, à moins que la nécessité n'en excuse l'usage, déplaît même à celui qui l'emploie. Mais que faire si ce fumier qui engraisse les uns lapide et endurcit les autres? C'est pourquoi il est écrit: *Le paresseux sera lapidé avec du fumier de bœuf*[3]. Et n'est-il pas comme engraissé celui qui, sévèrement repris, reçoit doucement la correction, répond avec mansuétude, et travaille à s'améliorer? Il y a un engrais salutaire et fécond dans la correction que le juste m'adresse avec miséricorde. Mais l'huile du pécheur n'oindra pas ma tête. Car de l'engrais produit par l'huile du pécheur sortent plus abondantes les épines, les ronces et les racines amères. C'est pourquoi donner le nom de miséricorde à la réprimande du juste, c'est indiquer qu'il faut la recevoir avec bienveillance, cordialité et reconnaissance. Si nous la recevons ainsi, elle sera un engrais salutaire qui, au lieu de produire des vices comme l'huile du pécheur, portera, selon le mot de l'Apôtre, des fruits de sanctification[1]. Mais vous, paresseux, que cette miséricorde irrite et exaspère, comment vous traiterons-nous? N'avions-nous pas répandu du bon fumier sur votre champ? Pourquoi est-il plein de pierres? C'est vous, homme ennemi, (car celui qui aime l'iniquité hait son âme[2]), vous, dis-je, qui avez fait cela ; vous qui, loin de secouer votre nonchalance, persévérez à l'excuser, avez changé l'engrais en pierres, et qui êtes lapidé par ce qui devait vous féconder. Ces choses vous sont dites, mes frères, afin que vous sachiez avec quelle bonne volonté il faut écouter, avec quel empressement il faut recevoir, avec quel soin il faut conserver tout ce qui intéresse le salut de nos âmes, et l'écouter, non comme une parole humaine, mais comme la parole de Dieu (ce qu'elle est vraiment) : qu'elle soit d'ailleurs une parole qui console, qui avertisse, ou qui reprenne. Je l'avoue, me voilà sorti de mon sujet ; et j'ai presque oublié la fête d'aujourd'hui ; mais ce ne sera pas sans profit pour vous, si vous avez prêté à mes paroles une attention sérieuse.

4. Essayons maintenant de parler, ne fût-ce que brièvement, de la solennité même. Nous célébrons la fête des apôtres du Christ que nous devons grandement honorer, je le sais : mais quel honneur pouvons-nous leur rendre? Car il est dit : *Vos amis, ô mon Dieu, ont été honorés à l'excès : et leur principauté a été singulièrement affermie*[3]. Eh! Quoi? Si déjà, sur terre, ils pouvaient tout, non par eux-mêmes, mais en Jésus-Christ, que ne pourront-ils présentement qu'ils vivent avec lui dans l'éternelle félicité ? Mortels et près de mourir, ils semblaient posséder l'empire de la vie et de la mort ; d'un seul mot ils donnaient la mort aux vivants et ils ressuscitaient les morts. Ils sont bien plus puissants maintenant qu'ils sont au

[1] Hébr. VI, 7, 8. — [2] Luc XIII, 6, 9. — [3] Eccli. XXII, 2.

[1] Rom, VI, 22. — [2] Ps. X, 6. — [3] Ps. CXXXVIII, 17.

comble de l'honneur et de la puissance ! Mais quoi, mes frères ? En célébrant aujourd'hui la bienheureuse mémoire des apôtres, faisons-nous aussi solennellement mémoire de leur naissance, de leur conversion, de leur vie ou de leurs miracles? Non, mes frères, ce n'est pas ici la fête d'une naissance humaine, comme vous avez célébré récemment l'anniversaire de celle du bienheureux Jean. On honore la naissance de celui-ci parce qu'il naît sanctifié. En saint Jean seul la naissance est plus célèbre que la Passion; car il est mort pour Jésus-Christ, puisqu'il a succombé pour la vérité et la justice, il est plus visiblement né pour lui, et il est venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité[1]. Mais nous ne rappelons aujourd'hui ni la conversion des apôtres, ni leurs prodiges, comme en d'autres jours et en de joyeuses fêtes, l'Eglise nous remet sous les yeux la conversion de saint Paul et la délivrance de saint Pierre tiré du cachot par un ange. Nous vénérons plus spécialement leur mort, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus effrayant au jugement des hommes.

5. Considérez, mes frères, le jugement de la sainte Eglise qui juge selon la foi et non sur des apparences. Dans la fête des apôtres, c'est principalement leur mort qu'elle honore. Aujourd'hui Pierre a été crucifié; aujourd'hui Paul a eu la tête tranchée: voilà l'objet de cette solennité, et celui de nos joies. En faisant d'un tel souvenir un jour de réjouissance, l'Eglise a certainement l'esprit du Seigneur *devant qui*, dit le Prophète, *la mort des saints est précieuse*[2]. Combien de spectateurs présents au supplice de nos saints étaient loin d'envier leurs morts précieuses ! Aux yeux des insensés, ils paraissaient mourir; leur trépas était réputé un malheur, et c'est ainsi qu'aux yeux des insensés ils semblaient périr. *Pour moi*, mon Dieu, dit le Prophète, *vos amis sont au comble de l'honneur et leur puissance est solidement affermie*. Mes frères, les amis de Dieu paraissent périr, au jugement des insensés: mais à celui des sages, ils s'endorment seulement. Lazare dormait parce qu'il était l'ami de Jésus[3]; et quand Dieu aura donné le sommeil à ses bien-aimés, alors viendra l'héritage du Seigneur[4].

6. Efforçons-nous donc de vivre de la vie des Justes, mais souhaitons surtout de mourir de leur mort. La sagesse, en effet, dans les Justes, préfère la fin, et elle nous juge là où elle nous trouve. Il est absolument nécessaire que la fin de la vie présente se relie au commencement de la vie future: ici toute dissemblance est insoutenable. Si l'on veut, (permettez cette image) si l'on veut coudre ou attacher ensemble deux ceintures, on s'inquiète moins des autres parties, mais on a soin que les bouts destinés à être unis se ressemblent: ainsi, je vous le dis, quelque spirituelle qu'ait été notre vie, si la fin en est charnelle, elle n'a plus aucun rapport avec cette vie spirituelle, et ni la chair ni le sang ne pourront posséder le royaume de Dieu. *Mon fils*, dit Salomon, *souvenez-vous de vos fins dernières et vous ne pécherez pas*[1]. Ce souvenir, en effet, inspire la crainte: la crainte repousse le péché et préserve de la négligence.

7. C'est pourquoi Moïse a dit en parlant de certains hommes: *Plût à Dieu qu'ils comprissent et qu'ils prévissent la fin*[2] ! Dans ces paroles trois choses nous sont recommandées: la sagesse, l'intelligence, et la prévoyance; et ces trois choses peuvent se rapporter aux trois divisions du temps, en sorte que nous rétablissons en nous comme une image de l'éternité, si nous réglons le présent avec sagesse, si nous jugeons le passé avec intelligence, si nous savons prévoir l'avenir avec précaution. Tout le fonds de l'exercice spirituel, toute la forme du travail qu'il suppose consiste à disposer le présent avec sagesse, à repasser le passé dans l'amertume de notre cœur, et à prévoir avec sollicitude l'avenir. *Vivons en ce siècle avec sobriété, justice et piété*, dit l'Apôtre[3], en sorte que nous pratiquions la sobriété dans le présent, que par une juste satisfaction nous rachetions le passé écoulé sans aucun fruit de salut; et qu'aux périls de l'avenir nous opposions le bouclier de la piété. Seule la piété est utile à tout, et la piété c'est le culte de Dieu, humble et dévoué. Prévoir l'avenir c'est songer sérieusement à tous les dangers qui nous menacent, apprendre à nous défier de notre habileté et de nos mérites, nous confier pieusement en la divine protection, et reporter nos intentions vers Celui de qui vient le don excellent, le don parfait par excellence, une fin heureuse, et une mort précieuse.

8. Vous trouvez ces trois points recommandés par l'Evangile, dans le sermon du Seigneur: *Heureux*, dit-il, *heureux les pauvres, heureux les doux, heureux ceux qui*

[1] Jean I, 7. — [2] Ps. CXV, 15. — [3] Jean XI, 11. — [4] Ps. CXXVI, 2.

[1] Eccli. VII, 40. — [2] Deutér. XXXII, 29. — [3] Tite II, 12.

pleurent[1]! Heureux ceux qui goûtent les biens à venir et au cœur desquels le désir des choses célestes inspire pour les choses présentes un dégoût profond! Heureux ceux qui prévoient leur fin dernière, qui gardent dans la douceur la parole mise en eux et qui peut sauver leurs âmes, et que la piété du cœur guide vers l'héritage à venir! Heureux ceux qui comprenant leurs erreurs passées, arrosent leur lit de larmes fréquentes! Voyez-vous ce que désire, ce que souhaite un saint à ceux pour lesquels il prie[2]? *Plût à Dieu*, dit-il, *qu'ils fussent sages, qu'ils comprissent et prévissent leur fin!* Comme s'il disait: Plût à Dieu qu'ils eussent l'esprit de sagesse, d'intelligence et de conseil! Puissions-nous avoir ces biens, mes frères, afin que la sagesse nous porte à tout régler en nous avec douceur, l'intelligence à condamner nos péchés passés, et le conseil à prévoir l'avenir! Puissions-nous être sages pour bien conduire notre vie présente, intelligents pour corriger notre vie écoulée! Puisse une entière confiance en Dieu nous inspirer la prudence, afin que par sa miséricorde nous fassions une heureuse fin! Car, tel est le triple lien qui nous tire vers le salut: une vie réglée, un jugement droit, une foi pleine de dévouement.

SERMON III

Sur cette leçon tirée du livre de la Sagesse. « Ce sont des hommes de miséricorde, etc. (Eccli. ch. XLIV, 10, 11.)

1. C'est avec raison, mes frères, que l'Eglise, notre Mère, applique aux saints Apôtres ce qu'on lit au livre de la Sagesse: *Ce sont des hommes de miséricorde, dont la justice n'est pas ensevelie dans l'oubli: leurs bonnes œuvres demeurent avec leur race.* Ils sont hommes de miséricorde, soit parce qu'ils ont obtenu miséricorde, soit parce qu'ils sont remplis de miséricorde, soit parce que Dieu nous les a donnés en sa miséricorde. Et voyez quelle miséricorde ils ont obtenue! Interrogez Paul sur lui-même, ou plutôt écoutez sa confession volontaire: *J'ai été d'abord un blasphémateur, un persécuteur, un méchant: mais j'ai obtenu miséricorde*[2]. Qui n'a ouï parler du mal qu'il a fait aux saints à Jérusalem? Et ce n'est pas seulement à Jérusalem, c'est par toute la Judée que sa fureur déchaînée le portait à déchirer les membres de Jésus-Christ sur la terre. Il s'en allait emporté par cette rage: mais il est prévenu par la grâce. Il s'en allait ne respirant que la haine et méditant la mort des disciples du Seigneur, et il devient disciple lui-même, et il lui sera montré tout ce qu'il doit endurer pour le nom de Jésus. Il s'en allait exhalant par tout son corps un venin mortel: et tout à coup il est changé en vase d'élection, et son cœur ne laisse plus échapper qu'une parole bonne, pieuse: il s'écrie: *Seigneur, que voulez-vous que je fasse*[1]? Ce changement est l'œuvre de la main du Très-Haut: et Paul disait avec vérité: *C'est une parole fidèle et digne d'être reçue: le Seigneur Jésus est venu sauver les pécheurs, moi le premier*[2]. Recevez de saint Paul, mes frères, cette parole de consolation et de foi, afin que la conscience de vos fautes passées ne vous tourmente pas trop, mais vous humilie seulement comme l'Apôtre lui-même: *Moi,* dit-

[1] Math. v, 3, 5. — [2] I Tim. I, 13.

[1] Act. IX. — [2] I. Tim. I, 5.

il, *je suis le dernier des Apôtres, je ne suis pas même digne d'être appelé Apôtre, puisque j'ai persécuté l'Eglise de Dieu*[1]. Humilions-nous donc aussi sous la main puissante de Dieu, et ayons confiance, puisque nous avons obtenu miséricorde, que nous sommes purifiés et sanctifiés. Voilà pour nous tous : car tous nous avons péché, et nous avons besoin de la grâce de Dieu.

2. Mais je trouve pour vous en saint Pierre, une leçon d'autant plus précieuse qu'elle est plus rare, et sa rareté la rend sublime. Paul a péché : mais dans l'ignorance et l'incrédulité : Pierre est tombé les yeux ouverts. Or, là où le péché a abondé a surabondé la grâce. Pour ceux qui pèchent avant d'avoir connu Dieu, et éprouvé ses miséricordes, avant d'avoir porté son joug si doux et son fardeau si léger, avant d'avoir reçu la grâce de la dévotion et les consolations de l'Esprit-Saint, pour ceux-là, dis-je, il y a une abondante rédemption. Et nous avons tous été dans cette situation. Mais pour ceux, qui, après leur conversion, sont retombés dans le péché et le vice, qui ont été ingrats envers la grâce reçue, qui, après avoir mis la main à la charrue, ont regardé en arrière, qui sont devenus tièdes et charnels, ou qui, ayant connu la route de la vérité, ont reculé, véritables apostats, vous en trouverez peu qui après ces excès reviennent à leur premier état : ils se plongeront plutôt de souillures en souillures : et le Prophète pleure par eux quand il s'écrie : *Comment l'or s'est-il obscurci?* et encore : *ceux qui avaient été nourris dans la pourpre ont embrassé la fange*[2].

3. Pourtant ne désespérons pas de cet homme s'il consent à se relever promptement. Car, plus il demeurera en cet état, plus difficilement il en sortira. Mais heureux celui qui saisira et brisera contre la pierre les enfants de Babylone ! Si on les laisse grandir, on aura peine à les maîtriser. O mes fils ! je vous tiens ce langage pour que vous ne péchiez pas. Mais si quelqu'un pèche, nous avons auprès du Père un avocat qui peut ce que nous ne pouvons pas : seulement que celui qui est tombé ne se précipite pas dans l'abîme du mal : qu'il se relève, dans la confiance que le pardon ne lui sera pas refusé, s'il avoue sincèrement ses fautes. Si Pierre, dont nous parlons, après une si grande chute s'est élevé à une sainteté éminente, qui donc pourra désespérer pourvu qu'il consente à sortir de ses péchés ? Remarquez ce qui est écrit : *Il sortit dehors il pleura amèrement*[1]. Par la sortie de Pierre entendez la confession des lèvres ; et par les larmes amères la componction du cœur. Remarquez aussi qu'alors seulement il se souvint de la parole de Jésus : qu'il fût pour la première fois touché de ce mot qui lui annonçait sa faiblesse, quand s'évanouit sa témérité présomptueuse. Malheur à vous qui après une chute vous croyez plus fort ! Pourquoi vous roidir ainsi pour votre perte ? Inclinez-vous plutôt, pour mieux vous relever : n'empêchez pas de briser tout à fait ce qui est tordu, afin qu'on le rende plus solide. Pourquoi vous indigner contre les reproches du coq ? Retournez votre colère sur vous-même. *Seigneur*, dit le Prophète, *vous réserverez à votre héritage une pluie volontaire, car il est affaibli*. Heureuse faiblesse réservée à l'héritage qui ne repousse pas le médecin ! Les endurcis, Dieu les brisera sous la verge de fer de son indignation, comme des vases d'argile, *mais pour l'héritage affaibli, vous l'avez rétabli*[2].

4. Vous avez entendu quelle miséricorde ont obtenue nos Apôtres. Que personne de vous donc ne conçoive de ses péchés une confusion exagérée, sous l'aiguillon de sa conscience. Eh quoi ! vous avez peut-être péché dans le monde : êtes-vous plus coupable que Paul ? Vous avez péché en religion : est-ce plus grièvement que Pierre. En faisant pénitence de tout leur cœur, les apôtres sont arrivés non-seulement au salut, mais à la sainteté : ils ont été élevés à un ministère de salut, et à la fonction d'enseigner la sainteté. Imitez-les : car c'est pour vous que l'Ecriture les appelle des hommes de miséricorde : oui, ils ont mérité, en effet, d'être l'objet d'une grande miséricorde.

5. On peut encore donner à ces paroles un autre sens très acceptable : les apôtres ont été des hommes de miséricorde c'est-à-dire des hommes remplis de miséricorde, ou bien donnés miséricordieusement à l'Eglise. Car, nous le savons, ils n'ont pas vécu pour eux ; ils ne sont pas morts pour eux, mais pour celui qui mourut pour eux : ou plutôt ils ont vécu, et sont morts pour nous, à cause de lui. Quel profit ne tirerons-nous pas de leur justice, quand nous avons vu leurs péchés nous devenir si utiles ? Oui, leur vie est pour nous, pour nous leur doc-

[1] I Cor. xv, 9. — [2] Thren. iv, 1, 5.

[1] Math. xxvi, 75. — [2] Ps. lxvii, 10.

trine, pour nous leur mort. Car les apôtres nous ont apporté la continence dans leur conversion, la sagesse dans leur prédication, la patience dans leur passion. La miséricorde dont ils sont remplis ne cesse de nous valoir, même aujourd'hui, un quatrième bien, le fruit de leurs saintes prières. Vous pourriez encore en trouver un autre dans leur vie, c'est la confiance qu'ils nous ont inspirée par leurs miracles. Et qui pourrait compter tous les bienfaits qui nous sont venus de cette source? Ah! que l'Ecriture a sujet de dire, en parlant d'eux : *Ce sont des hommes de miséricorde :* et d'ajouter : *leur justice n'est pas tombée en oubli*[1].

6. Voulez-vous que la vôtre ne soit pas oubliée non plus? Préservez-la d'un triple danger, et elle fleurira éternellement devant le Seigneur. Car vous lisez : *Parce que vous êtes tiède, je vous vomirai de ma bouche*[2]. Vous lisez encore : *Si le juste se détourne de sa justice, etc., j'oublierai toutes ses justices*[3]. Vous lisez enfin qu'au jugement, il sera dit à quelques-uns : *je ne vous connais pas*[4], à ceux qui ont déjà reçu leur récompense. Donc toute justice tiède, passagère, vendue, sera en oubli devant Dieu. Telles ne sont pas les justices des apôtres : c'est ce qui résulte des paroles qui suivent: *Leurs bonnes actions demeurent avec leur race.* Les vestiges des apôtres subsistent, en effet, jusqu'à nous, et leur religion, parce qu'elle vient de Dieu ne saurait périr. Les habits des Israélites restèrent entiers, au désert, pendant quarante ans[1]; à plus forte raison les vêtements des apôtres mis par eux sur l'ânesse qui porta le Sauveur. *Avec leur race*, est-il dit. Quelle est cette race, puisque le texte ajoute : *Leurs enfants sont un héritage saint?* Race et enfant c'est la même chose. Vous vous souvenez, car je parle à des auditeurs qui connaissent la loi; vous vous souvenez des préceptes de la loi, qui ordonnaient à un frère de susciter des enfants à son frère mort sans postérité[2]. Qui est sans postérité? *Je suis seul*, est-il dit, *jusqu'à ce que je passe*[3]. Aussi à peine ressuscité, *Allez*, dit-il, *dites à mes frères*[4]: c'est-à-dire: Ils sont mes frères: qu'ils se conduisent en frères. Ils nous ont donc engendrés par l'Evangile. Ils nous ont engendrés non pour eux, mais pour Jésus-Christ, puisqu'ils l'ont fait par son Evangile. C'est pourquoi saint Paul ne pouvait tolérer de voir des chrétiens se dire les enfants de ceux qui les avaient enfantés par l'Evangile, et il s'indignait contre ceux qui disaient: *Je suis à Paul, je suis à Céphas, je suis à Apollon*[5]. Il voulait qu'ils fussent au Christ et qu'ils en portassent le nom. Nous sommes donc la race des apôtres par leur prédication: mais par l'adoption et l'héritage nous sommes la postérité de Jésus-Christ et les petits-fils des apôtres.

POUR L'ASSOMPTION DE LA B. V. MARIE

SERMON PREMIER

Sur la double réception du Christ et de Marie.

1. La Vierge glorieuse qui monte aujourd'hui au ciel a ajouté certainement quelque chose aux joies de la cité d'en haut, ou plutôt elle y a mis le comble. C'est elle dont la voix et le salut firent tressaillir ceux qu'enfer-

[1] Eccli. XLIV. — [2] Apoc. III, 16. — [3] Ezéch. XVIII, 24. — [4] Math. VII, 23.

[1] Deutér. VIII, 4. — [2] Gen. XXXVIII, 8, et Deutér. XXV, 5. — [3] Ps. CXLV, 10. — [4] Jean XX, 17. — [5] I Cor. I, 12, et III, 4.

maient encore les entrailles maternelles[1]. Si l'âme d'un enfant se fondit, avant sa naissance, à la seule parole de Marie, quels ont donc été, je vous prie, les transports des habitants du ciel, quand ils entendirent sa voix, quand ils virent son visage et qu'ils méritèrent de jouir de sa présence? Et pour nous, mes chers frères, quelle source, quelle occasion de joies, quelle abondante matière de réjouissance dans son Assomption! L'univers entier est illustré par la présence de Marie; tellement que la céleste Patrie, elle-même éclairée par les rayons de cette lampe virginale, brille aujourd'hui avec un nouvel éclat. Mais pendant que les voûtes du Ciel retentissent avec raison de cantiques de louanges et d'actions de grâces, ne semble-t-il pas que nous devrions nous livrer à la tristesse plutôt que de partager sa joie? Car autant le Ciel a raison de se réjouir de sa présence, autant il paraît raisonnable que nous nous attristions ici-bas de son absence. Cessons cependant de nous plaindre; car ce n'est pas ici le lieu de notre demeure; nous aspirons à celle où la bienheureuse Marie est parvenue aujourd'hui. Or, si nous devons un jour en être les citoyens, et que nos noms y soient déjà inscrits, il est bien juste que même dans le lieu de notre exil, en gémissant sur les rives du fleuve de Babylone, nous pensions et nous participions à cette joie, dont l'abondance remplit aujourd'hui toute la cité de Dieu; que nous recevions aussi sur la terre quelques gouttes de cette céleste rosée. Notre Reine nous a précédés, et la pompe glorieuse avec laquelle elle a été reçue nous inspire à nous, ses faibles serviteurs, la confiance de suivre le Seigneur, en criant avec l'épouse : *Tirez-nous après vous, et nous courrons à l'odeur de vos parfums*[2]. L'avocate de notre pèlerinage est allée devant nous, afin de traiter efficacement comme mère de notre Juge, et mère de miséricorde, l'affaire importante de notre salut.

2. Notre terre a donc aujourd'hui adressé au ciel un présent précieux; et cet échange heureux de marques d'amitié unit les choses humaines aux divines, les terrestres et les célestes, la grandeur et la bassesse. En effet, ce fruit sublime de la terre est monté au lieu d'où découlent les dons excellents et parfaits. En montant au ciel, la bienheureuse Vierge fera donc, elle aussi, des présents aux hommes. Et que ne leur donnera-t-elle pas, puisqu'elle ne manque ni de puissance ni de volonté? Elle est la reine des cieux, elle est pleine de miséricorde : elle est la mère du fils unique de Dieu. Faut-il rien de plus pour établir l'étendue de sa puissance, à moins que le fils de Dieu cesse d'honorer sa mère? Ou pourrions-nous douter que les entrailles de Marie soient des entrailles de miséricorde, lorsque nous pensons que la charité de Dieu même y a habité corporellement pendant neuf mois?

3. Je dis cela pour nous, mes frères, car je sais qu'il est difficile de trouver dans notre misère cette charité parfaite qui ne se cherche pas elle-même. Taisons pour le moment les biens que la glorification de Marie nous attire : si nous l'aimons nous nous réjouirons de la voir aller rejoindre son fils. Oui nous la féliciterons, à moins que nous n'ayions le malheur d'être ingrats envers celle qui a trouvé grâce. Celle qui a reçu la première celui qui a daigné descendre dans le château de ce monde, en est aujourd'hui reçue, et est introduite dans les tabernacles de la sainte cité. Avec quel honneur, avec quelle pompe croyez-vous que se fasse cette entrée? De même que sur la terre il n'y eut jamais de lieu plus digne de Dieu que le temple du sein virginal dans lequel Marie reçut le fils de Dieu, de même il n'y a pas dans le ciel de trône royal au-dessus de celui sur lequel Marie est aujourd'hui élevée par son divin fils. Réceptions heureuses toutes les deux : toutes les deux ineffables, et qui surpassent la pensée humaine. Pourquoi, en effet, lit-on aujourd'hui à l'église ce passage de l'Evangile où il est raconté qu'une femme bénie entre les femmes a reçu chez elle le Sauveur? C'est afin que la réception, objet de cette solennité, par comparaison avec celle-ci, nous apparaisse par sa gloire incomparable, supérieure à toute appréciation. Et qui donc, parlât-il la langue des hommes et des anges, pourrait expliquer comment, par l'opération du Saint-Esprit et à l'ombre de la vertu du Très-Haut, le Verbe s'est fait chair, lui qui a fait toutes choses? Et comment le Dieu de majesté, pour qui le monde est trop étroit, en se faisant homme, s'est enfermé dans le sein d'une vierge? Mais qui pourrait seulement imaginer la gloire de l'entrée triomphante de cette Reine du monde dans le Ciel; la dévotion et l'empressement avec lesquels toute la multitude des célestes Intelligences s'est pressée à sa rencontre, les glorieux cantiques qu'elles chantèrent en la

[1] Luc. I, 41. — [2] Cantiq. I, 3.

conduisant sur son trône ; l'aimable modestie, la sérénité éclatante qui parut sur sa face, lorsque son divin fils la reçut entre ses bras et lui prodigua ses divins embrassements ; comme il l'éleva au-dessus de toute créature, avec tout l'honneur que méritait une telle mère et une magnificence digne d'un tel fils ? Heureux sans doute, Marie, les baisers que vous donniez à Jésus, lorsqu'en le nourrissant de votre lait, vous le serriez sur votre sein virginal ! Mais plus heureux encore ceux que vous recevez aujourd'hui de Celui qui est assis à la droite de son Père ! C'est aujourd'hui qu'en montant sur le trône de votre gloire, dans l'instant où il vous reçut, vous n'avez pas craint de le saluer, en lui disant avec l'Epouse, dans le transport de votre amour : *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche*[1].

5. Qui pourra, mes frères, raconter la génération de Jésus-Christ, et l'Assomption de Marie ? Car autant elle a été élevée en grâces sur la terre au-dessus de toutes les créatures, autant aussi elle est élevée en gloire dans le ciel. Si l'œil de l'homme n'a point vu, si l'oreille n'a point entendu, si son esprit n'a jamais pu imaginer ce que le Seigneur a préparé à ceux qui l'aiment, qui osera parler du bonheur destiné à celle qui lui a donné naissance, et qu'il aime plus que toutes les créatures ensemble ? Heureuse et mille fois heureuse Marie ! soit qu'elle reçoive le Sauveur dans son sein, soit que le Sauveur la reçoive lui-même dans le ciel. Admirable dignité de Vierge Mère, quelque part qu'on la considère ! Bonté ineffable et tout aimable de la majesté divine, c'est ici votre ouvrage. *Jesus entra dans un certain château, et une femme le reçut en sa maison*[1]. Mais il vaut mieux vaquer aux louanges et aux chants joyeux dus à ce jour. Comme les paroles de cette leçon nous offrent une matière abondante, à la réunion de demain je vous communiquerai ce que le ciel m'aura inspiré, afin que le souvenir d'une Vierge si grande n'excite pas seulement notre dévotion, mais édifie nos mœurs, et serve à notre avancement, à l'honneur et à la gloire de son fils Jésus-Christ Notre Seigneur qui est Dieu béni dans les siècles. Ainsi soit-il.

SERMON II.

Purifier, orner, remplir la maison.

1. *Jésus entra dans un château, et une femme nommée Marthe le reçut en sa maison*[2]. C'est bien le lieu d'emprunter le cri du prophète : *O Israël ! Que grande est la maison du Seigneur ! et vaste l'héritage qui lui appartient*[3] ! Oui grande en effet, puisque comparée à cette demeure, la terre si étendue pourtant n'est qu'un château. Quelle n'est pas la grandeur de cette patrie d'où vient le Sauveur, puisque quand il la quitte pour entrer dans le monde, on dit qu'il entre en un étroit château ? A moins que par ce mot on ne doive ici entendre cette maison du fort armé, du prince de ce monde, dont un plus fort vient enlever les armes et les dépouilles[2]. Hâtons-nous, frères, d'entrer dans cette large béatitude où l'on ne heurte personne, afin qu'avec tous les saints, nous puissions en comprendre la longueur, la largeur, la sublimité et la profondeur[3]. Et ne désespérons pas d'y réussir, puisque l'habitant de la céleste Patrie, le Créateur, n'a pas eu horreur de pénétrer en notre misérable château.

2. Mais pour quelle raison disons-nous que Jésus-Christ est entré dans un château,

[1] Cantiq. I, 1. — [2] Luc X, 38. — [3] Baruch. III, 24.

[1] Luc X 38. — [2] Luc. XI, 21, 22. — [3] Ephés. III, 18.

sinon pour faire allusion à son entrée dans le sein virginal de Marie? *Une femme le reçut dans sa maison.* O heureuse femme! qui a mérité de donner entrée chez elle, non pas seulement aux espions de la ville de Jéricho, mais au vaillant espion de celui qui, changeant comme la lune, emprunte chaque jour de nouvelles formes pour nous séduire. Heureuse femme! qui a mérité de recevoir, non-seulement les députés de Jésus fils de Navé, mais Jésus-Christ lui-même, le vrai fils de Dieu. Heureuse femme! dis-je, dont la maison a été trouvée sans souillure, lorsqu'elle reçut le Sauveur, et en même temps remplie de tout ce qui pouvait la rendre agréable à son divin hôte? Car quelle a dû être la plénitude de celle qu'un ange a saluée, en l'appelant pleine de grâces? a qui il a annoncé que l'Esprit-Saint descendrait en elle? et pourquoi? si ce n'est pour la posséder et la remplir; si ce n'est pour que ce divin Esprit, venant où il abondait déjà, il se fît en Marie une surabondance qui refluât sur nous. O que nous serions heureux, si ces parfums précieux, ces trésors de grâces, se répandaient sur nous, et si nous recevions tous d'une si grande plénitude! Car, Seigneur, Marie est notre médiatrice; c'est par elle que nous avons reçu votre miséricorde; c'est par elle que nous recevons aussi le Seigneur Jésus dans nos maisons. Nous avons chacun notre camp et notre maison: et la sagesse frappe à nos portes. Celui qui lui ouvrira la verra entrer chez lui et s'asseoir à table avec lui. C'est un proverbe vulgaire qui est sur toutes les lèvres, ou plutôt dans tous les cœurs: Il garde une terrible citadelle celui qui garde son corps. Ce n'est pas toutefois encore la sagesse qui consiste plutôt à réaliser ce texte: *Garde ton cœur avec soin, car c'est de lui que sort la vie*[1].

3. Mais soit, et croyons avec la multitude qu'il a gardé un camp dificile à protéger celui qui a gardé son corps. Il faut chercher quelle garde ce camp requiert. A-t-elle vraiment protégé le camp de son corps, l'âme qui a laissé ses membres conjurés se livrer à l'ennemi? Car il en est qui ont scellé un pacte avec la mort, un pacte avec l'enfer[2]. *Le bien-aime s'est engraissé: il s'est fortifié, dilaté, étendu, et il s'est révolté*[3]. Telle est la garde goûtée des pécheurs et qui sourit à leurs charnels désirs. Mais que vous en semble, mes frères? Faut-il ici se ranger du côté de la multitude? A Dieu ne plaise! Interrogeons plutôt un vaillant chef de la milice spirituelle. Dites-nous, ô Apôtre, comment gardez-vous votre camp? *Moi,* dit-il, *je cours, non pas au hasard: je lutte non comme si je battais l'air. Je châtie mon corps, et je le reduis en servitude, de peur d'être réprouvé, après avoir prêché les autres*[1]. Et ailleurs: *Que le péché ne règne pas dans votre corps mortel et n'obéisse pas à vos concupiscences*[2]. Voilà une vigilance utile: et heureuse l'âme qui garde son corps de manière que l'ennemi ne s'en empare jamais! Il fut un temps où cet impie était maître de mon camp, et commandait à tous mes membres. Quel mal il m'a fait! J'en ai la preuve dans la désolation et mon indigence actuelle. Hélas! il n'y a laissé ni le mur de la continence, ni l'avant-mur de la patience. Il a ravagé les vignes, déraciné les arbres, saccagé les moissons, car mon œil causait la perte de mon âme. Ah! si le Seigneur ne m'était venu en aide, mon âme eût habité l'enfer. Je veux dire cet enfer inférieur où il n'y a plus la ressource de l'aveu, et d'où on ne sort plus.

4. Mais elle avait déjà son cachot et son enfer. Surprise au début de sa conjuration criminelle, elle a été emprisonnée chez elle, en sa propre demeure, et livrée à des bourreaux tirés de sa famille. Son cachot c'était sa conscience: ses bourreaux sa raison et sa mémoire, bourreaux cruels, sévères, sans pitié, et elle était presque au pouvoir d'autres bourreaux prêts à la dévorer. Mais béni soit le Dieu qui ne m'a pas livré à leurs dents impitoyables! Béni soit le Dieu qui m'a visité et racheté! Comme mon ennemi se disposait à me plonger dans le cachot inférieur, à brûler mon camp de feux éternels, et à rendre à des membres parjures leur juste salaire, un plus fort est survenu. Jésus est entré dans le château; il a lié le fort et lui a enlevé ses armes; et des vases d'ignominie il a fait des vases d'honneur. Il a brisé les portes d'airain et les fermetures de fer, et il a tiré le captif de son cachot et des ombres de la mort. Le captif est sorti par la confession de ses fautes. C'est là le balai qui a purifié et nettoyé le cachot qui, orné de la verdure de la discipline régulière, de cachot se transforme en une maison. La femme a donc sa demeure où elle peut recevoir celui à qui elle est redevable de tant de bienfaits. Malheur à elle si elle refuse de le recevoir, si elle ne

[1] Prov. IV, 23. — [2] Isaïe. XXVIII, 15. — [3] Deutér. XXXII, 15.

[1] II Cor. IX, 26, 27. — [2] Rom. VI, 12.

le garde pas, si elle ne le contraint pas de rester chez elle quand le soir vient. Car le démon expulsé revient, et il trouve la maison nettoyée et ornée, mais sans hôte.

5. Elle reste donc déserte la maison de cette femme qui a négligé de la rendre digne de recevoir le Sauveur. Et comment, dites-vous? Purifiée par la confession des fautes passées, ornée par l'observation des règles religieuses, une maison peut être indigne de recevoir la grâce et la présence du Sauveur? Assurément, si on n'en purifie que l'extérieur, et si, pendant qu'on la jonche extérieurement de fleurs, elle est intérieurement pleine de boue. Comment ose-t-on se persuader que l'on puisse recevoir le Seigneur dans une semblable demeure? Est-il croyable qu'il voudra habiter dans des sépulcres blanchis, qui, en paraissant beaux au dehors, sont remplis au dedans de souillures et de corruption? Je veux que, trompé quelques instants par ces vaines apparences, il essaie d'y mettre le pied, et qu'il commence même à les honorer de la grâce de sa visite; ne se retirera-t-il pas bientôt avec indignation? ne s'empressera-t-il pas de fuir, en criant: Je me suis jeté dans un bourbier sans fond. Car l'apparence de la vertu n'est qu'un mode qui n'a aucune solidité; ce n'est qu'une superficie qui couvre un abîme sans fond, et sur laquelle on ne peut s'appuyer avec sûreté. Celui qui pénètre tout, et qui fait sa demeure dans le plus secret des cœurs, peut-il être trompé? S'il a horreur d'habiter dans un cœur indiscipliné et dans un corps de péché, il n'a pas moins d'aversion de ceux qui n'ont que l'apparence et les dehors de la vertu; il s'en éloigne, et les fuit[1]. Or, n'est-ce pas une hypocrisie détestable que de se contenter de paraître extérieurement exempt de péchés, pendant qu'on se met peu en peine de les extirper intérieurement? Croyez, mes frères, que le vice ne fait qu'y prendre chaque jour de nouveaux accroissements, que l'ennemi malin, chassé en apparence de cette maison qui n'aura été que vidée, et non pas purifiée, y rentrera bientôt avec sept esprits encore plus méchants que lui. Le chien revenu à son vomissement sera beaucoup plus détestable qu'auparavant. Et celui qui, après avoir été extérieurement absous de ses fautes se fera de nouveau un jeu de les commettre, comme un pourceau qui retourne au bourbier après s'être lavé, deviendra beaucoup plus qu'auparavant un enfant de malédiction et de colère.

[1] Sages. I, 5.

6. Voulez-vous que je vous fasse comprendre ce que j'entends par une maison vidée et non purifiée? Considérez un homme qui s'est confessé et qui a fait divorce avec des crimes qui pouvaient lui faire redouter les effets de la divine justice. Maintenant il accomplit extérieurement les préceptes, mais il n'y a en quelque façon que ses mains qui agissent. Son cœur est sec, c'est la coutume qui le dirige; il est semblable à la génisse d'Éphraïm que l'on a dressée à fouler le grain; il ne manque à rien de ce qui est extérieur et de peu d'importance: mais pendant qu'il s'attache à écraser des moucherons, il avale des chameaux, sans s'en apercevoir. Car dans son cœur il est esclave de sa propre volonté; il est intéressé, avide de la gloire, ambitieux; si tous ces vices ne le tyrannisent pas à la fois, il y en a toujours quelqu'un qui le domine. C'est ainsi que l'iniquité se ment à elle-même. Mais Dieu ne peut être trompé. Cependant afin de se mieux séduire et tromper lui-même, cet homme dissimulé méprise les remords de sa conscience, il étouffe le ver qui le ronge intérieurement; il s'imagine, parce qu'il règle bien les dehors, que l'intérieur est en sûreté. *Les étrangers,* dit le Prophète, *ont consumé le fruit de ses travaux, et il l'ignore*[1]. Il dit: *Je suis riche, je n'ai besoin de personne; et ne voit pas qu'il est pauvre, malheureux, et misérable*[2]. Car à la première occasion le pus renfermé dans l'ulcère éclate. L'arbre qui n'a été que coupé et non arraché, repousse en nombreux rejetons, et forme bientôt une forêt. Voulons-nous éviter ce danger, mes frères? appliquons la cognée à la racine de l'arbre, et non aux branches. Qu'on ne nous voie pas seulement exacts aux pratiques extérieures, qui, par elles-même, servent de peu; mais qu'on trouve en nous, dans tous nos exercices, un esprit vraiment spirituel, en un mot cette piété solide qui est utile à tout.

7. *Une femme nommée Marthe le reçut en sa maison et elle avait une sœur nommée Marie.* Elles sont sœurs: elles doivent avoir la même demeure. L'une est occupée à un ministère actif, l'autre écoute attentivement la parole du Seigneur. C'est Marthe qui orne la maison: Marie la remplit; car elle s'applique à écouter Jésus-Christ pour que la

[1] Osée VII, 9. — [2] Apoc. III, 17.

maison ne soit pas vide. Mais à qui appartient-il de la nettoyer? Si nous le trouvons, la maison où le Seigneur reçoit l'hospitalité sera et propre, et ornée, et habitée. Donnez ce soin à Lazare si vous le voulez bien. Les liens de fraternité qui l'unissent à ses sœurs font que cette maison lui est commune avec elles. Je parle de ce Lazare déjà mort depuis quatre jours, déja exhalant l'infection et qu'une voix puissante tire du sein de la mort: il représente assez bien la pénitence. Que le Sauveur entre donc et visite souvent cette maison purifiée par Lazare pénitent, ornée par Marthe, et remplie par Marie appliquée à la contemplation intérieure.

8. Mais la curiosité portera peut-être à demander pourquoi l'Evangile ne fait ici aucune mention de Lazare. La raison se trouve, selon moi, dans la comparaison que le récit avait en vue. L'Esprit-Saint voulant désigner une demeure virginale, a passé à dessein sous silence la pénitence qui accompagne le péché. Ne croyons pas que cette maison ait jamais été souillée et ait eu besoin de la purification de Lazare. Si elle a reçu de ses parents la tache originelle, la piété nous défend de penser qu'elle ait été sanctifiée dans le sein de sa mère, en un moindre degré que Jérémie, ou qu'elle n'y ait pas été remplie du Saint-Esprit plus encore que Jean-Baptiste. Sa naissance ne serait pas honorée d'une fête, si elle n'était pas née sainte. Enfin, comme il est certain que la grâce seule a purifié Marie de la contagion originelle, comme la grâce seule nous en lave maintenant au baptême, et l'enlevait jadis seule sous la pierre de la circoncision; si (ce que la piété nous porte à croire) Marie a été exempte de tout péché personnel, la pénitence a donc dû être loin de son cœur très-innocent. Que Lazare se trouve chez ceux dont la conscience a besoin d'être purifiée des œuvres mortes: qu'il se retire chez les blessés endormis dans les sépulcres, et qu'au lit virginal on ne rencontre que Marthe et Marie! Car c'est elle qui durant trois mois a servi humblement Elisabeth grosse et agée[1]: c'est elle qui gardait et méditait en son cœur ce qu'on disait de son fils[2].

9. Ne vous étonnez donc plus si la femme qui reçoit le Seigneur est appelée Marthe et non Marie, puisque dans cette unique et grande Marie vous trouvez et l'activité de Marthe, et le repos fécond de Marie. Toute la gloire de la fille du Roi vient du dedans: cependant les franges d'or de son vêtement sont couverts d'ornements variés. Elle n'est pas une vierge folle: c'est une vierge prudente, qui a une lampe et une lampe pleine d'huile. Avez-vous oublié cette parabole évangélique qui nous montre ces vierges insensées expulsées des noces[3]? Leur maison était cependant propre, puisqu'elles étaient vierges; elle était ornée, puisque toutes, folles et sages, avaient préparé leurs lampes; mais elle était vide, parce que les vierges avaient oublié l'huile. C'est pourquoi l'époux céleste ne daigne ni entrer chez elles, ni les recevoir à ses noces. Il n'en est pas ainsi de cette femme forte qui a brisé la tête du serpent. Car, entre autres éloges qu'on lui décerne, on dit d'elle: *Sa lampe ne s'éteindra pas dans la nuit*[4]. Ce qui est un blâme dirigé contre les vierges folles qui, à l'arrivée de l'époux au milieu de la nuit, se plaignent trop tard et disent: *Nos lampes sont éteintes*. Elle s'est donc avancée, cette vierge glorieuse, avec une lampe dont l'éclat a ravi les anges et leur a fait dire : *Quelle est celle-ci qui s'avance comme l'aurore, belle comme la lune, choisie comme le soleil*[5]? Elle brillait d'une lumière plus éblouissante, elle qu'avait comblée de l'huile de sa grâce le Christ Jésus son fils, Notre-Seigneur.

[1] Luc I, 56. — [2] Id. II, 19. — [3] Math. XXV, 1, 13. — [4] Prov. XXXI, 18. — [5] Cantiq. VI, 9.

SERMON III

De Marie, Marthe et Lazare. (Luc x, 38, 42.)

1. *Jésus entra dans une bourgade, et une femme nommée Marthe le reçut dans sa maison.* Pourquoi, mes frères, de deux sœurs, une seulement reçoit-elle le Seigneur, et encore est-ce celle qui semble inférieure à l'autre? Car Marie a choisi la meilleure part; au témoignage de celui que Marthe a reçu: Marthe semble être l'aînée, et c'est l'action plutôt que la contemplation qui commence l'œuvre du salut. Jésus-Christ loue Marie, mais il est reçu par Marthe. Jacob aime Rachel, mais Lia lui est substituée à son insu. Se plaint-il de la fraude, on lui dira que la coutume défend de marier les plus jeunes avant leurs aînées[1]. Si votre pensée se reporte sur cette maison d'argile, il sera facile de connaître comment Marthe y reçoit le Seigneur de préférence à Marie. Ce que dit l'Apôtre, *glorifiez et portez Dieu dans votre corps*[2], est dit à Marthe et non à Marie; car elle fait usage du corps qui pour l'autre est un obstacle. En effet *le corps corruptible appesantit l'âme, et abaisse l'esprit sous le poids des soucis*[3], et aussi des travaux. Marthe reçoit donc le Sauveur dans sa maison, sur la terre: Marie songe plutôt à être reçue par lui dans une maison que la main n'a pas bâtie, la demeure éternelle des cieux. Peut-être même l'a-t-elle reçu aussi, mais en esprit: car le Seigneur est esprit.

2. *Marthe avait une sœur appelée Marie, qui étant assise aux pieds de Jésus, écoutait sa parole.* Vous voyez que l'une et l'autre reçurent le Verbe, celle-là dans sa chair, celle-ci dans sa parole. Or Marthe, pleine de sollicitudes afin de pourvoir aux besoins de la vie, vint se présenter devant le Seigneur, et lui dit: *Vous vous mettez peu en peine de ce que ma sœur me laisse seule toute la charge de servir.* Auriez-vous cru, mes frères, que l'on pût encore murmurer dans une maison où est reçu Jésus-Christ? Maison fortunée, et toujours heureuse la Communauté où Marthe se plaint de Marie! Car il ne convient pas, c'est même un désordre, que Marie envie le sort de Marthe. Où lisons-nous, en effet, que Marie se plaigne que sa sœur la laisse jouir seule du repos de la contemplation? Loin de nous, que celui qui n'a d'autre emploi que de vaquer à Dieu porte envie aux occupations dissipantes de ceux qui sont dans les différents offices du Monastère; que Marthe se croie insuffisante et incapable de remplir ses fonctions; qu'elle souhaite même qu'on l'en décharge pour les confier à d'autres! Mais Jésus lui répondit: *Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous vous troublez pour bien des choses*[1]. Considérez le privilége de Marie, d'avoir un tel avocat pour prendre sa défense contre tous. Le Pharisien est indigné[1], la sœur se plaint; les disciples même murmurent[2]. Dans toutes ces circonstances, Marie se tait, et Jésus parle pour elle. *Marie,* dit-il, a *choisi la meilleure part, qui ne lui sera jamais ôtée.* Voici l'unique nécessaire. C'est ce que le saint Roi-Prophète demandait avec tant de sollicitude et d'ardeur, lorsqu'il disait: *J'ai demandé une chose au Seigneur, et pour la chercher je ne me donnerai aucun repos*[3].

3. Mais d'où vient, mes frères, qu'il est dit que Marie a choisi la meilleure part? N'avons-nous pas coutume de lui dire, avec l'Esprit-Saint, lorsqu'il lui arrive de vouloir juger du trouble et de l'inquiétude de Marthe, *que l'iniquité de l'homme est meilleure qu'une femme qui fait le bien*[4]? Ne lisons-nous pas dans l'Evangile, *que celui qui sert Jesus-Christ sera honoré de son père*[5]? *que celui qui veut être élevé au-dessus des autres doit être le serviteur de tous*[6]? Enfin, quelle consolation pour Marthe au milieu de ses travaux, d'entendre, comme pour lui insulter, préconiser la part que sa sœur a choisie? Il

[1] Gen. xxix, 23, 26. — [2] I Cor. vi, 20. — [3] Sages. ix, 15.

[1] Luc. vii, 39. — [2] Math. xxvi, 8. — [3] Ps. xxvi, 8. — [4] Eccli. xlii, 14. — [5] Jean. xii, 26. — [6] Math. xx, 26

faut donc, à ce que je pense, de deux choses l'une, ou que Marie soit louée exclusivement du choix qu'elle a fait, et que nous soyons tous tenus de choisir avec elle le même parti; ou que nous disions qu'en choisissant la meilleure part, elle n'a pas laissé d'embrasser aussi l'autre; et qu'elle n'a point tellement choisi un parti, qu'elle ait entièrement renoncé à l'autre. *Qui fut jamais fidèle comme David, entrant et sortant, et se transportant partout aux ordres du roi*[1]? Ne disait-il pas au Seigneur: *Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt*[2]? La meilleure part, qui ne vous sera jamais ôtée, mes frères, consiste donc à être prêt à vaquer à votre utilité propre et à celle du prochain, non pas une fois, mais deux fois, mais aussi souvent qu'il est nécessaire. C'est là ce bon esprit qui ne change pas, à quelque épreuve qu'on le mette. Celui, nous dit l'Esprit-Saint, qui *aura bien servi les autres, méritera d'être un jour élevé dans une bonne place*[3]. Il ne dit pas que celui qui n'aura vaqué qu'à Dieu seul ne méritera pas une plus grande élévation. Ce qu'il y a de certain, c'est que celui-là sera le plus élevé, qui aura été le plus parfait sous ces deux rapports Il me reste encore un mot à dire. Ne semble-t-il pas, si toutefois on peut soupçonner cela de Marthe, qu'elle accuse de rester dans l'oisiveté celle qu'elle demandait avec tant d'instance pour l'aider dans son travail? Mais il faut être charnel, et ne pas comprendre ce qui est de l'Esprit de Dieu, pour regarder comme oisive une âme qui s'occupe de son salut. Qu'elle apprenne donc de la bouche du Sauveur lui-même, que la meilleure part est celle qui demeure éternellement. N'est-elle pas ignorante et grossière l'âme qui, étrangère à la divine contemplation, entre en cette région où l'on n'a pas d'autre occupation, d'autre pensée, d'autre vie?

4. Mais considérons, mes frères, comment la charité règle en nous ces trois choches: l'administration de Marthe, la contemplation de Marie, et la pénitence de Lazare. Car tout cela se trouve en toute âme parfaite. Cependant chacune de ces fonctions semble plutôt se rapporter à une classe spéciale de personnes; en sorte que les unes se livrent à la contemplation, les autres au gouvernement de leurs frères, et les autres repassent leurs années dans l'amertume de cœur, comme les blessés qui dorment dans leur sépulcre. Ainsi, par exemple, il faut que Marie ait à l'égard de Dieu des pensées pieuses et élevées, que Marthe ait pour le prochain des sentiments pleins de bonté et de miséricorde et que Lazare ait de lui-même des idées humbles et basses. Que chacun considère le rang qui lui sied. *Si en cette cité se trouvent Noé, Daniel, Job, leur justice les délivrera, dit le Seigneur: mais ils ne délivreront ni leurs fils ni leurs filles*[1]. Nous ne flattons personne: plaise à Dieu qu'aucun de vous ne se séduise lui-même! car ceux qui n'ont ni fonction, ni charge, devront s'asseoir aux pieds de Jésus avec Marie, ou au fond du sepulcre avec Lazare. Pour Marthe, comment ne se troublera-t-elle pas, elle qui porte la sollicitude de tant d'intérêts? Mais pour vous qui n'êtes pas soumis à la même nécessité, il vous faut l'une de ces deux choses: éviter le trouble et vous réjouir dans le Seigneur: ou, si cela vous est encore impossible, ne pas répandre vos inquiétudes sur tant d'objets, mais, à l'exemple du Prophète, les concentrer sur vous-mêmes[2].

5. Je le répète, afin qu'on ne cherche pas une excuse dans l'ignorance: vous, mon frère, qui n'avez point à construire, ou à guider une arche avec Noé, au milieu des flots du déluge, vous devez être un homme de désirs comme Daniel, ou, comme Job, un homme de douleur et de souffrance. Sinon je crains bien que votre tiédeur ne soulève le cœur de celui qui veut vous trouver ardent, et enflammé d'une charité puisée dans sa connaissance, ou si vous êtes refroidi dans cette même connaissance, vous voir éteindre dans les eaux de la componction les traits enflammés de Satan. Il faut aussi que Marthe elle-même sache que la qualité attendue de ceux qui ont une charge c'est la fidélité. Et elle sera fidèle si elle dédaigne ses intérêts personnels pour chercher ceux de Jésus-Christ, de sorte que son intention soit pure; si elle préfère la volonté de Dieu à la sienne, en sorte que ses actions soient bien réglées. Car il en est dont l'œil n'est pas simple et qui ont reçu leur récompense. Il en est qui sont le jouet de tous les mouvements de leur cœur, dont toutes les offrandes sont souillées, parce qu'ils cherchent sans cesse leur volonté. Venez maintenant avec moi écouter un chant nuptial, et considérez comment l'Epoux en appelant l'Epouse n'omet rien des trois points que j'ai indiqués, et n'y ajoute rien. *Levez-vous*, dit-il, *hâtez-vous, mon*

[1] I Rois XXII, 14. — [2] Ps. LVI, 8. — [3] I Tim III, 13.

[1] Ezéch. XIV, 14, 16. — [2] Ps. XLI, 7.

amie, ma toute belle ma colombe, et venez[1]. N'est-elle pas une amie, elle qui attentive uniquement aux intérêts du Seigneur sacrifie au besoin jusqu'à sa vie pour lui ? Toutes les fois en effet qu'elle se dépense pour le salut d'un des plus petits de ses serviteurs, elle s'immole spirituellement pour lui. N'est-elle pas belle, elle qui contemplant sans voile la face du Seigneur, se transforme à son image, allant de clartés en clartés sous l'illumination de l'Esprit de Dieu[2]? N'est-elle pas une colombe celle qui gémit et qui pleure dans les trous et dans les cavernes du rocher[3], comme si elle était ensevelie sous ces pierres ?

6. *Une femme nommée Marie le reçut en sa maison.* Il est certain qu'ils tiennent la place de cette femme ces officiers voués par la charité fraternelle aux divers services de la maison. Puissé-je moi-même mériter d'être rangé parmi les dispensateurs fidèles! A qui encore mieux appliquer cette parole du Seigneur : *Marthe, Marthe, tu es bien empressée*, qu'aux prélats, si toutefois ils apportent dans leur gouvernement la sollicitude et le zèle ? Ou qui donc se trouble pour beaucoup de choses, sinon celui sur qui pèse tout ensemble la sollicitude et du repos de Marie, et de la pénitence de Lazare, et de ceux qui reçoivent de lui leurs fardeaux ? Voyez Marthe inquiète : voyez Marie elle-même troublée par plus d'un souci. Je parle de l'Apôtre qui, rappelant aux supérieurs leurs devoirs, porte lui-même la sollicitude de toutes les églises. Il s'écrie : *Qui donc est faible sans que je le sois avec lui? Qui est scandalisé sans que je brûle*[4]? Que Marthe reçoive donc Marie dans sa maison, puisque le soin de cette maison lui est confié. C'est une médiatrice : quelle obtienne le salut et pour elle et pour ses subordonnés ; qu'elle reçoive la grâce selon qu'il est écrit : *Que les montagnes reçoivent le salut destiné au peuple, et les collines la justice*[5]! Que ses autres coadjuteurs participent à ces biens, selon la qualité de leur ministère ; qu'ils accueillent Jésus-Christ, qu'ils le servent, qu'ils l'assistent en ses membres, celui-ci dans les frères malades, cet autre dans les pauvres, cet autre enfin dans les hôtes et les pèlerins.

7. Pendant que tout le monde est ainsi livré à des fonctions actives, que Marie goûte, dans le repos, combien le Seigneur est doux. Qu'elle se tienne avec piété et dans le calme aux pieds de Jésus, l'ayant sans cesse devant elle, recueille les paroles de la bouche d'un Dieu dont la vue charme, et dont le langage est plein de suavité. La grâce en effet est répandue sur ses lèvres, il est le plus beau des fils des hommes ; que dis-je ? Sa gloire éclipse même celle des anges. Livrez-vous à la joie et à l'action de grâces, ô Marie ! Vous avez choisi la meilleure part. Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez et les oreilles qui méritent d'entendre ce que vous entendez ! Quel bonheur pour vous de recueillir en silence le souffle de la divine parole, dans ce silence où il est si favorable à l'homme d'attendre Dieu. Soyez simple, non-seulement sans ruse, ni dissimulation, mais dérobez-vous à cette multiplicité d'occupations afin qu'il s'entretienne avec vous, Celui dont la face est si belle, et les accents si doux. Gardez-vous d'une chose ; n'abondez pas dans votre sens, et ne prétendez pas être plus sage qu'il ne convient : car en cherchant la lumière vous pourriez tomber dans les ténèbres, séduite par ce démon du midi, dont ce n'est pas ici le lieu de parler. Car Lazare, qu'est-il devenu ? Où l'avez-vous déposé ? Je m'adresse à ses sœurs qui ont enseveli leur frère par la prédication, le ministère, l'exemple et la prière. Où donc l'avez-vous mis ? Il a été caché sous la terre : il gît sous la pierre, et il est difficile de le trouver. Il sera donc convenable de réserver un quatrième discours à ce mort de quatre jours, afin qu'à l'exemple du Sauveur, entendant cette parole, *celui que vous aimez est malade*[1], nous aussi nous restions ici un jour de plus.

[1] Cantiq. II, 10. — [2] II Cor. III, 18. — [3] Cantiq. II, 14. — [4] II Cor. XI, 29. — [5] Ps. LXXXI, 3.

[1] Jean XI, 3.

SERMON IV

Des quatre jours de Lazare; éloge de la Vierge.

1. C'est l'heure pour toute chair de parler, quand la Mère du Verbe incarné est reçue dans les cieux: et l'humaine mortalité ne doit pas suspendre ses louanges, quand la nature humaine seule, dans la personne de la Vierge, est exaltée par-dessus les esprits immortels. Si la piété nous détend de taire la gloire de Marie, la stérilité de nos pensées est impuissante à rien concevoir, nos lèvres ne sauraient rien dire qui réponde à un tel sujet. C'est pour cela que les princes de la cour céleste eux-mêmes, à la vue d'une si grande nouveauté, s'écrient avec l'accent de l'admiration: *Quelle est celle-ci qui s'élève du désert, inondée de délices*[1]*?* Comme s'ils disaient: quelle est grande! ou d'où vient une pareille abondance de délices à une âme qui monte du désert? Nous n'en goûtons pas de semblables, nous que, dans la cité de Dieu, réjouit un fleuve impétueux, et que la vue de la gloire éternelle abreuve au torrent des voluptés d'en haut. Quelle est celle-ci, qui de cette région placée sous le soleil et où il n'y a que labeur et douleur, affliction d'esprit, monte inondée de délices spirituelles? Comment ne pas appeler de ce nom la virginité unie à la maternité, l'humilité la plus éclatante, la charité distillant ses rayons de miel, la miséricorde, la plénitude de la grâce, la prérogative d'une gloire unique? Au sortir du désert de cette vie la Reine du monde est apparue même aux saints anges, comme l'Eglise le chante, belle, suave, et comblée de délices. Qu'ils cessent pourtant de s'étonner des délices puisées dans ce désert, puisque le Seigneur ayant déployé sa bonté notre terre a donné son fruit[2]. Pourquoi admirer les délices qui comblent Marie quand elle quitte cette terre déserte? Admirez plutôt Jésus-Christ descendant pauvre du sein de la plénitude du royaume celeste. Le fils de Dieu abaissé au-dessous des anges est bien un prodige plus saisissant que la mère de Dieu élevée au-dessus des anges. L'anéantissement de Jésus-Christ est devenu notre plénitude, et ses misères sont les délices du monde. Car lorsqu'il était riche il s'est fait pauvre pour nous enrichir de son indigence[1]. L'ignominie de la croix est devenue la gloire des croyants.

2. Mais notre vie se hâte encore vers le tombeau pour en tirer un mort de quatre jours. Il y cherche celui qui doit être, s'il m'en souvient, le sujet de ce discours, il y cherche Lazare, afin d'être à son tour cherché et trouvé par lui. Car ce qui montre la charité de Dieu, c'est que nous ne l'avons pas aimé les premiers: il nous a prévenus. Allons, Seigneur, cherchez celui que vous aimez afin de le porter à vous aimer et à vous chercher. Oui, cherchez le lieu où ils l'ont mis: il gît enfermé, lié, chargé. Il gît dans la geôle de la conscience, il est retenu dans les liens de la discipline, le fardeau de la pénitence le recouvre et l'écrase comme une lourde pierre, surtout s'il est privé de cet amour fort comme la mort: et en tout cela, Seigneur, il sent mauvais, car voilà quatre jours qu'il est là. Je suis persuadé que vos pensées me devancent, et vous comprenez de quel Lazare je veux parler: c'est certainement de celui qui mort au péché se ménage une ouverture dans la muraille pour voir les abominations infinies[2] et perverses de son cœur dépravé et insondable, et selon un autre prophète, il est entré dans la pierre, il s'est caché dans une fosse profonde devant les regards irrités du Seigneur[3].

3. *Seigneur, il sent déjà mauvais, car il est ici depuis quatre jours.* Qu'est-ce à dire? Peut-être le premier venu ne comprend-il pas tout d'abord cette infection et ces quatre jours. Pour moi j'y vois ce premier jour de

[1] Cantiq. VIII, 5. — [2] Ps. LXXXIV, 13.

[1] II. Cor. VIII, 9. — [2] Ezéch. VIII, 8, 9. — [3] Isaïe. II, 10.

la crainte qui brillant en nos cœurs nous fait mourir au péché, et nous ensevelit, pour ainsi dire, en nos consciences. Le second de ces jours se passe en lutte et en combats. Car d'ordinaire, au début d'une conversion, la mauvaise habitude nous livre des assauts plus violents, et c'est à peine si on peut éteindre les traits embrasés du démon. Le troisième est le jour de la douleur, où chacun repasse ses années dans l'amertume de son âme, et est plus occupé à déplorer les péchés passés qu'à fuir les fautes à venir. Vous êtes surpris que je voie là des jours. Des jours pareils méritent d'être ensevelis; ce sont des jours couverts de nuages épais; des jours de deuil et d'amertume. Suit un jour de honte, peu différent des trois autres: une horrible confusion enveloppe l'âme malheureuse, trop occupée à considérer le nombre et l'excès de ses crimes, et à se remettre sous les yeux les sombres images de ses désordres. Un esprit, en cet état, ne se dissimule rien: il distingue, il aggrave, il exagère tout; il est sans pitié dans le jugement qu'il porte de lui-même. Utile sévérité, cruauté qui appelle la miséricorde, qui se concilie aisément la grâce du Dieu dont l'âme prend contre elle-même le parti. Cependant Lazare sort de la tombe, et ne reste pas plus longtemps au milieu d'une telle infection. Une chair infecte est voisine de la corruption, et celui qui porte trop loin la confusion et la tristesse est bien près du désespoir. Donc, ô Lazare ! sors du tombeau. Un abîme en appelle un autre: un abîme de miséricorde et de lumière appelle un abîme de misère et de ténèbres. La bonté de Dieu est plus grande que vos crimes, et là où le péché abonde il fait surabonder la grâce. *Lazare, sors et viens*[1]. Il semble dire: Jusques à quand les ténèbres de la conscience t'envelopperont-elles? combien de temps encore te livreras-tu sur la couche à la componction? viens, sors, respire à la lumière de ma miséricorde. Et c'est ce que vous avez lu dans le Prophète: *Je te mettrai à la bouche le frein de ma louange pour que tu ne périsses pas*[2]. Et un autre prophète disait, plus clairement encore, en parlant de lui-même: *Mon âme s'est troublee en elle-même. C'est pour cela que je me souviendrai de vous*[3].

4. Mais que signifie ce langage: *Otez la pierre*, et plus loin, *déliez-le*[4]? Après la visite consolante de la grâce le pécheur cessera-t-il de faire pénitence, parce que le royaume de Dieu est proche de lui, ou secouera-t-il la discipline, provoquant sa perte avec la colère du Seigneur? A Dieu ne plaise ! qu'on ôte la pierre, mais que la pénitence reste, non plus pour presser et écraser l'âme, mais pour fortifier et affermir l'âme rendue à la vie et à la force: qu'elle trouve sa nourriture à faire la volonté de Dieu, ce qu'elle ignorait naguères. Ainsi la discipline n'entrave plus le cœur libre selon ce texte: *La loi n'a pas été portée pour les justes*[1]: elle le régit de son plein gré, et le guide dans le chemin de la paix. Sur cette résurrection de Lazare, le Prophète chante plus clairement encore: *Vous ne délaisserez pas mon âme dans l'enfer*; car, comme je me souviens de l'avoir dit au second jour de cette fête, une conscience coupable c'est l'enfer, c'est le cachot de l'âme. *Vous ne permettrez pas que votre saint* (non le sien, mais le vôtre, celui que vous avez sanctifié) *connaisse la corruption.* Il touchait à la corruption, ce mort de quatre jours qui déjà commençait à exhaler une odeur infecte. Il touchait à une complète dissolution, et à cet abîme où l'impie, quand il y est parvenu, ne sait plus que mépriser. Mais prévenu par une voix puissante et rendu par elle à la vie, il s'écrie, en sa reconnaissance: *Vous m'avez révélé les routes de la vie; vous me remplirez de joie avec votre visage*[2]. C'est à cette contemplation que vous avez appelé mon âme en la tirant de l'enfer, quand mon cœur était en proie à de cruelles anxiétés, en considérant le spectacle abominable de ma conscience; *Jesus-Christ s'écria donc d'une voix forte: Lazare sors et viens*; oui voix forte, qui tire sa magnificence moins de sa sonorité que de sa bonté et de sa vertu.

5. Mais où allons-nous? Ne suivions-nous pas la Vierge s'élevant au-dessus des Cieux? Et voilà qu'avec Lazare nous descendons dans l'abîme. Notre parole glisse et tombe des splendeurs de la vertu dans la corruption d'un cadavre enseveli depuis quatre jours. Pourquoi cela, sinon parce que notre poids nous emporte? Nous étions entraînés par une matière d'autant plus abondante qu'elle nous est plus familière. Je reconnais mon incapacité, et je confesse ma faiblesse. Rien ne me charme, mais rien aussi ne m'effraie plus que de parler des gloires de la Vierge-Mère. Car, taisant ici l'ineffable privilége de ses mérites et sa prérogative singulière, le monde entier l'entoure de

[1] Jean XI, 39, 43. — [2] Isaïe XLVIII, 9. — [3] Ps. XLI, 7 — [4] Jean XI, 39, 44.

Tim. I, 9. — [2] Ps. XV, 10, 11.

tant d'amour et d'honneur que toutes les bouches brûlent de la célébrer. Cependant tout ce qu'on dit sur un sujet supérieur à l'éloge, précisément parce qu'on a pu le dire, semble moins agréable et moins acceptable. Tout ce que l'esprit humain peut saisir d'une gloire incompréhensible semble n'être rien au prix de la réalité. Je loue en elle la virginité; combien d'autres vierges après elle! Je vante son humilité : mais il en est, en petit nombre peut-être, qui, dociles à l'enseignement de son Fils, se sont montrés doux et humbles de cœur[1]. Si j'entreprends de redire la grandeur de sa miséricorde, des hommes, des femmes aussi ont été miséricordieux. Mais il est un point où Marie n'a eu ni devancier ni imitateur; c'est quand aux joies de la maternité elle a uni l'honneur de la virginité. *Marie*, est-il dit, *a choisi la meilleure part*[2]. Oui, la meilleure, car si la fécondité conjugale est bonne, la fécondité virginale ou la virginité féconde la surpasse. C'est là le privilége de Marie, il ne sera communiqué à aucune autre créature, il ne lui sera point ravi. Il est unique, il est ineffable : loin d'y atteindre, l'homme est même incapable de l'exprimer. Que sera-ce si vous songez de qui elle est la mère? Quelle langue, quand ce serait celle d'un ange, sera jamais capable de vous louer dignement, vous Vierge-Mère; Mère non d'une créature quelconque, mais mère d'un Dieu? Double nouveauté, double miracle, mais où tout offre une convenance parfaite. Une Vierge ne pouvait enfanter un autre fils, et un Dieu ne pouvait naître que de cette façon.

6. Il y a plus, si vous êtes attentifs : vous trouverez que Marie a possédé en un degré éminent toutes les autres vertus, même les plus communes. Quelle pureté, même angélique, peut être comparée à celle qui l'a rendue le temple du Saint-Esprit et l'habitacle du Fils de Dieu? Et, si à nos yeux, le prix des choses se juge à leur rareté, celle qui la première s'est proposé de mener sur la terre la vie des anges est sans rival. *Comment cela se fera-t-il*, demandait-elle, *car je ne connais point d'homme?* Résolution inébranlable de rester vierge qui n'hésite même pas, quand un ange lui promet un fils. *Comment cela se fera-t-il?* D'une manière inusitée et inouie. Je ne connais pas d'homme; je ne désire pas de fils : je n'espère pas de postérité.

7. Qui pourrait exprimer combien fut profonde son humilité? O précieuse vertu! lorsqu'elle est jointe surtout à une si grande pureté, à une si grande innocence : lorsqu'on la considère dans une âme qui n'a jamais été souillée du moindre péché, et qui possède la plénitude de toutes les grâces. D'où vous vient, ô bienheureuse Vierge, une telle et une si grande humilité? N'êtes-vous pas celle qui a mérité d'attirer les regards du Seigneur, dont la beauté a touché le cœur du Roi? Par l'agréable odeur de vos vertus, n'avez-vous pas été trouvée digne des chastes embrassements du céleste époux? Voyez l'accord merveilleux du cantique de notre vierge avec le chant nuptial. Le sein de Marie fut la chambre de l'époux. Ecoutez Marie dans l'Evangile : *Le Seigneur*, dit-elle, *a regardé l'humilité de sa servante*[1]. Ecoutez-la encore dans l'épithalame : *Le parfum de mon nard est parvenu jusqu'au roi, lorsqu'il était sur son lit*[2]. Car qu'est-ce que le nard, qui n'est qu'une petite plante basse et odoriférante, sinon l'humilité, dont la beauté et le parfum ont trouvé grâce devant Dieu?

8. Qu'il taise, ô Marie, votre miséricorde, Celui qui se souvient de vous avoir invoquée dans ses besoins, sans que vous l'ayez secouru. Nous, vos humbles serviteurs, nous nous réjouissons de toutes les vertus que vous avez possédées : mais nous nous réjouissons de celle-ci, pour nous. Nous louons votre virginité, nous admirons votre humilité; mais la miséricorde, qui vous porte à avoir pitié de nous, nous est bien plus agréable. Nous l'embrassons cette chère miséricorde, notre bonheur est d'y penser et de recourir à elle. Elle a obtenu la réparation du monde entier, le salut universel. Il est constant en effet qu'elle a embrassé dans sa sollicitude le genre humain tout entier, celle à qui il fut dit : *Ne craignez pas, ô Marie, vous avez trouvé grâce*[3], la grâce que vous cherchiez. O Vierge bénie! qui pourra mesurer la longueur, la largeur, la sublimité, la profondeur de votre miséricorde? Sa longueur secourt, jusqu'au dernier jour, ceux qui l'invoquent. Sa largeur remplit la terre, en sorte qu'on peut dire de vous aussi, que le monde est plein de votre miséricorde. Ainsi encore sa hauteur est telle qu'elle a restauré la cité d'en haut, et sa profondeur a valu la rédemption aux malheureux assis dans les ténèbres et les ombres de la mort. Par vous le ciel est rempli, l'enfer vidé, les ruines de la

[1] Math. xi, 29. — [2] Luc x, 42.

[1] Luc i, 34, 48. — [2] Cantiq. i, 11. — [3] Luc i, 30.

Jérusalem céleste réparées, la vie donnée aux infortunés qui l'attendent. Ainsi cette charité dont la puissance égale la tendresse sait compatir avec amour, et secourir efficacement, également riche dans les deux cas.

9. Mes frères, que notre âme altérée s'empresse de recourir avec ardeur à cette fontaine : que notre misère aille puiser avec sollicitude à ce trésor de miséricorde. Vierge bénie, nous vous avons suivie de loin, et de tous nos vœux, pendant que vous montiez vers votre Fils. C'est à votre bonté maintenant de faire connaître au monde la grâce que vous avez trouvée auprès de Dieu. Que vos saintes prières obtiennent aux coupables le pardon, aux malades la santé, la force aux faibles, la consolation aux affligés, aide et salut à ceux qui sont en péril. Qu'en ce jour de fête et de joie, où nos louanges chantent votre très-doux nom, Jésus-Christ votre fils, Notre-Seigneur, Dieu béni dans les siècles, daigne nous combler des dons de la grâce, par votre puissante intercession. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ASSOMPTION

DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

Des douze prérogatives de la B. V. Marie d'après ces paroles de l'Apocalypse, XII, 1 :
Un grand prodige a paru dans le Ciel : Une femme était revêtue du soleil, et la lune sous ses pieds et sur sa tête une couronne de douze étoiles, etc.

1. Un homme et une femme ont été la source de notre malheur ; mais grâces à Dieu, par un homme et par une femme tout est réparé, et la grâce abonde où a surabondé le péché. Il n'y a aucune proportion entre le don et le délit, et la grandeur du bienfait excède de beaucoup le dommage qu'il répare. Ouvrier plein de douceur et de prudence, le Seigneur n'a point brisé ce qui était à demi rompu, mais il a plus utilement rétabli les choses, en formant un nouvel Adam de l'ancien, et en substituant Marie à Eve. A la vérité, le Christ seul nous eût suffi, puisque toute notre suffisance nous vient de Dieu ; mais il ne nous eût pas été avantageux que l'homme fût seul. Il était plus convenable, a l'homme et la femme ayant tous les deux concouru à notre perte, que tous les deux contribuassent à notre réparation. A la vérité Jésus-Christ est un fidèle et puissant Médiateur entre Dieu et les hommes; mais nous ne pouvons nous empêcher de trembler devant sa Majesté. Son humanité paraît comme absorbée dans sa Divinité : ce n'est pas qu'elle ait changé de substance, mais elle est déifiée. Nous n'exaltons pas seulement sa miséricorde, nous redoutons encore ses jugements[1]. Car quoique par toutes ses souffrances il ait appris à compâtir à nos infirmités, il ne laisse pas cependant d'être établi notre Juge par son Père. Notre Dieu est un feu consumant[2]. Quel est le pécheur qui ne craindra de s'en approcher, de fondre et de disparaître en sa présence, comme la cire devant le feu ?

2. Or afin que cette femme ne paraisse pas intervenir inutilement dans le grand œuvre de la rédemption du genre humain, considérez la part qu'elle y a. Nous avons certainement besoin d'un médiateur, auprès de ce Médiateur si redoutable. En pouvons-

[1] Ps. C, 1. — [2] Deutér. IV, 24. Hébr. XII, 29.

nous avoir un meilleur que Marie? Eve fut cruelle de communiquer à son mari le venin dont l'ancien serpent l'avait empoisonnée : mais Marie fut fidèle, en nous fournissant à tous un antidote certain contre les morsures de l'ennemi de notre salut. Eve fut un instrument de séduction, Marie de propitiation. Eve fut la cause de la prévarication, et Marie le canal de notre rédemption. Pourquoi l'humaine fragilité craindrait-elle de s'approcher de Marie? Il n'y a rien de dur en elle, rien de terrible. Elle est pleine de suavité et de douceur. Lisez l'Evangile, et si vous trouvez qu'il soit sorti de sa bouche un reproche, une parole dure, si elle a donné un signe d'indignation, tenez-là désormais pour suspecte et craignez d'approcher d'elle. Mais si, au contraire, elle n'a montré dans toute sa vie que bonté, grâce, mansuétude, miséricorde, remerciez le Dieu dont la tendre compassion vous a préparé une telle médiatrice, près de laquelle vous n'avez rien à appréhender. Elle s'est faite toute à tous, aux sages comme aux insensés, dont sa vaste charité l'a rendue débitrice. A tous elle ouvre le sein de sa miséricorde, afin que tous reçoivent de sa plénitude, que le captif y trouve la rédemption, le malade la guérison, le cœur triste la consolation, le pécheur le pardon, le juste la grâce, l'ange la joie, la Trinité tout entière, la gloire, la personne du Fils, la substance de sa chair humaine, en sorte que sa douce chaleur rayonne partout.

3. N'est-elle pas, dites-moi, la femme revêtue du soleil? Que la suite de cette prophétique vision prouve qu'il faut y voir l'Eglise en son état présent, j'en conviens; mais cette figure peut aussi s'adapter à Marie qui a revêtu, en effet, un autre soleil. Car de même que le soleil matériel verse indifféremment ses rayons sur les bons et sur les méchants, ainsi Marie, sans discuter nos mérites antérieurs, se montre accessible à tous, clémente pour tous, et son immense charité embrasse à la fois toutes les indigences. Tout ce qui est imparfait est au-dessous d'elle : dépassant d'une incomparable hauteur toute créature, elle domine tout ce qui est fragile et corrompu, en sorte qu'il est vrai de dire que la lune est sous ses pieds. Du reste qu'y a-t-il d'extraordinaire que la lune soit sous ses pieds, quand on ne peut douter, sans crime, qu'elle ne soit elle-même exaltée au-dessus de tous les chœurs angéliques, des chérubins et des séraphins? D'ordinaire la lune désigne avec l'imperfection, la corruption, la folie de l'esprit, et souvent aussi l'Eglise en sa condition actuelle, l'une à cause de sa mobilité, l'autre à cause de la splendeur empruntée qu'elle reflète. Ces deux lunes, si j'ose dire, sont bien placées sous les pieds de Marie, mais de façons différentes. Il est écrit que *l'insensé a des phases comme la lune, tandis que le sage est stable comme le soleil*[1]. Le soleil en effet garde toujours sa chaleur et son éclat; la lune n'a que de l'éclat, encore est-il mobile, incertain et soumis à des vicissitudes incessantes. Marie est donc véritablement revêtue du soleil, elle qui a pénétré dans l'abîme de la divine sagesse à des profondeurs incroyables; autant que le permet la condition d'une créature qui n'est pas personnellement unie à Dieu, elle semble avoir été plongée dans l'inaccessible lumière. Sans doute ce feu a purifié les lèvres du prophète[2]; et il embrase les séraphins. C'est bien autrement que Marie a mérité non pas d'en être effleurée, mais couverte, enveloppée, et comme enfermée de toutes parts. Le manteau de cette femme est très-éblouissant, mais aussi très-chaud. Tout en elle s'est trouvé irradié d'une façon si excellente, qu'en elle on ne doit rien soupçonner, je ne dis pas de ténébreux, mais d'obscur, de moins lumineux, rien qui ne soit embrasé.

4. Toute folie est bien loin sous ses pieds; elle n'a rien de commun avec les femmes sans sagesse, ni avec le collége des vierges folles. Il y a plus, ce fol unique, ce prince de toute folie qui, changeant comme la lune, a perdu la sagesse qui était sa beauté, écrasé, broyé sous les pieds de Marie, est réduit à une misérable servitude. Elle est cette femme promise autrefois par Dieu et destinée à briser de son pied la tête de l'antique serpent. Il a bien essayé, mais sans succès, de la mordre au talon[3]. Car seule elle brise toutes les perversités de l'hérésie. L'un prétendait qu'elle n'avait pas enfanté Jésus-Christ de sa propre chair, un autre qu'elle ne l'avait pas mis au monde enfant, mais trouvé; un autre criait en blasphémant qu'après son enfantement elle avait connu un homme; un autre, ne pouvant souffrir ce mot de mère de Dieu, attaquait ce grand titre de *Théotocos*. Mais leurs piéges sont brisés, leurs projets renversés, leurs erreurs réfutées, et toutes les générations proclament Marie bienheureuse. Par l'entremise d'Hérode le dragon a dressé des embûches à la Vierge prête d'enfanter, il a voulu dévorer

[1] Eccli. XXVII, 12. — [2] Isaïe VI, 7. — [3] Gen. III, 51.

son fils à son apparition dans la vie : parce que des inimitiés régnaient entre la race de la femme et celle du dragon.

5. Mais le mot de lune désigne avant tout l'Eglise qui tient son éclat de celui qui a dit : *Sans moi vous ne pouvez rien faire*[1]. Vous avez ici indiquée clairement la médiatrice que nous vous avons recommandée un peu plus haut. *Une femme revêtue du soleil*, est-il dit, *et ayant la lune sous ses pieds*. Ah ! baisons, mes frères, les vestiges de Marie, et, avec les supplications les plus pieuses, prosternons-nous à ses pieds. Saisissons-la et ne la laissons pas aller qu'elle ne nous ait bénis ; elle est si puissante ! La toison entre la rosée et l'aire, la femme entre le soleil et la lune, c'est Marie placée entre le Christ et l'Eglise. Mais peut-être la toison couverte de rosée vous cause-t-elle moins de surprise que la femme enveloppée du soleil. Quelle relation saisissante, quel étonnant voisinage que celui du soleil et d'une femme ! Comment au sein de si vives ardeurs une si fragile nature peut-elle résister ? O Moïse ! votre admiration est légitime, et vous avez bien sujet de chercher à contempler de près ce spectacle. Cependant ôtez votre chaussure, quittez les pensées mortelles, si vous voulez en approcher. *Je vais*, dit-il, *et je verrai cette grande vision*[2]. Oui, c'est une grande vision qu'un buisson qui brûle sans se consumer ; et c'est un grand prodige qu'une femme revêtue du soleil sans être embrasée de ses feux. Il n'est pas naturel qu'un buisson couvert de flammes demeure intact, et une femme n'a pas par elle-même la puissance de porter ce manteau fait du soleil même. Il y a ici une vertu supérieure aux forces humaines et même aux forces angéliques, il y faut une vertu plus sublime que celles-là. *L'Esprit-Saint surviendra en vous*. Et comme si Marie répondait : Dieu est esprit, notre Dieu est un feu qui consume, une *vertu*, non la mienne, ni la vôtre mais *celle du Très-Haut vous couvrira de son ombre*[3]. Ne nous étonnons pas que sous un pareil abri on puisse porter un pareil vêtement.

6. *Une femme revêtue du soleil* : revêtue de la lumière comme d'un vêtement. L'homme charnel n'entend peut-être pas, car tout ceci étant spirituel est folie à ses yeux. L'Apôtre en jugeait autrement quand il disait : *Revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ*[4]. O Notre-Dame ! que vous lui êtes devenue familière ! que vous avez mérité de l'approcher, que dis-je ? de lui être intimement unie ! Quelle grâce prodigieuse vous avez trouvée auprès de lui ! Il demeure en vous et vous en lui. Vous le revêtez et vous êtes revêtue de lui. Vous le revêtez de la substance de sa chair, et lui vous enveloppe de la gloire de sa majesté. Au soleil vous prêtez une nuée, et le soleil à son tour devient votre manteau. Car le Seigneur a fait sur la terre cette nouveauté, qu'une femme environnât un homme[1], le Christ duquel il est dit : *Voici l'homme, Orient est son nom*[2]. Il a aussi réalisé au ciel une chose inouïe, dans une femme revêtue du soleil. Enfin elle l'a couronné et elle a mérité d'être couronnée par lui. Sortez, filles de Sion, et voyez le roi Salomon sous le diadème qu'il tient de sa mère[3]. Mais nous traiterons ce sujet une autre fois. En attendant, entrez au cœur de ce mystère et considérez notre reine avec le diadème que son fils lui met au front.

7. *Sa tête*, est-il dit, *porte une couronne de douze étoiles*. Ah ! qu'elle mérite un diadème d'étoiles cette tête mille fois plus brillante qu'elles, qui les orne au lieu d'être ornée par elles. Et pourquoi les astres ne couronneraient-ils pas celle que le soleil revêt ? Comme au jour du printemps, est-il écrit, les roses l'entouraient, ainsi que les lis du vallon[4]. La gauche de l'époux lui soutient la tête, et déjà sa droite la tient embrassée[5]. Qui estimera les perles et qui nommera les étoiles qui forment le diadème de Marie ? L'homme est incapable d'exposer la raison de cette couronne, et d'en indiquer l'agencement. Cependant tentons cette périlleuse étude des secrets divins, dans la mesure de notre faiblesse. Dans ces douze étoiles peut-être sommes-nous autorisés à voir les douze prérogatives de grâce qui sont la parure réservée de Marie. On trouve en effet en elle des prérogatives du ciel, des prérogatives de la chair, et des prérogatives de l'esprit, et en multipliant ce ternaire par quatre, peut-être avons-nous les douze étoiles qui composent la splendeur que répand à tous les yeux le diadème de notre reine. Pour moi je trouve un éclat singulier, premièrement dans la génération de Marie, secondement dans le salut de l'ange, troisièmement dans l'arrivée du Saint-Esprit en elle, quatrièmement dans la conception ineffable du fils de Dieu. Mais cette gloire sidérale apparaît encore en ces points : Marie a levé la première l'étendard de la virginité, elle a été féconde sans que sa pudeur fût

[1] Jean xv, 5. — [2] Exode III, 3. — [3] Luc I, 35. — [4] Rom. XIII, 14.

[1] Jérém. XXXI, 22. — [2] Zach. VI, 12. — [3] Cantiq. III, 11. — [4] Eccli. L, 8. — [5] Cantiq. II, 6.

lésée, son sein a porté un fruit qui ne lui a pas pesé, elle a enfanté sans douleur. Enfin ce qui brille en Marie projette une splendeur spéciale, c'est la modestie de sa pudeur, le dévouement de son humilité, la magnanimité de sa foi, le martyre de son cœur. Vos méditations attentives étudieront ces choses plus en détail, il nous suffira de les avoir rapidement indiquées.

8. Qu'y a-t-il donc d'éclatant, mes frères, dans la génération de Marie? C'est sans doute qu'elle est sortie du sang des rois, de la race d'Abraham, de la souche de David. Mais si cela ne vous paraît pas suffisant, ajoutez que, par un privilége tout singulier de sainteté, cette génération s'est opérée par un effet de la Toute-Puissance divine, qu'elle a été promise longtemps auparavant aux saints Patriarches, qu'elle a été figurée par des prodiges mystiques, annoncée par les oracles des prophètes. C'est cette génération sainte que figuraient la verge sacerdotale qui fleurit sans racine [1], la toison de Gédéon restée sèche au milieu de l'aire [2], la porte orientale dans la vision d'Ezéchiel, porte fermée à tous [3]. C'est elle surtout que promettait Isaïe tantôt comme une tige sortant de la racine de Jessé, tantôt et d'une façon plus claire comme la vierge destinée à enfanter [4]. Les saints livres ont raison de dire que ce grand prodige est apparu dans le ciel, puisque nous le voyons si longtemps d'avance annoncé par le ciel. Le Seigneur dit: *Il vous donnera lui-même un signe. Voici qu'une vierge concevra* [5]. Oui le signe est grand, comme celui qui le donne. Quels regards donc ne seraient pas éblouis de la splendeur de ce privilége? Et ce salut respectueux et empressé d'un archange, comme si déjà Marie siégeait sur un trône royal au-dessus des rangs des célestes régions, cet esprit habitué aux hommages de la terre et incliné devant une femme attestent l'excellence des mérites de notre Vierge, et des grâces choisies qui la distinguent.

9. Voici en Marie une autre gloire; au lieu de concevoir dans l'iniquité, comme le reste des femmes, seule elle conçoit avec l'assistance du Saint-Esprit, et cette conception est toute pure. Elle a engendré un fils qui est vraiment Dieu et fils de Dieu; d'elle est sorti Celui qui est tout ensemble Dieu et homme; quel abîme de lumière! Comment redire un mystère dont les fulgurantes clartés troublent jusqu'au regard angélique? Du reste sa virginité et le projet qu'elle avait formé de s'y vouer sont assez clairement relevés par la nouveauté même d'une telle résolution. Il a fallu à Marie toute la liberté de l'esprit pour s'élever au-dessus des décrets de la loi mosaïque et pour vouer à Dieu la pureté absolue de sa chair et de son cœur. Et la preuve de l'inviolable solidité de sa résolution c'est sa réponse, sa ferme réponse à l'ange qui lui promet un fils: *Comment cela se fera-t-il puisque je ne connais point d'homme* [1]? Si le discours de l'ange la trouble, si elle se demande ce que veut dire ce salut, c'est qu'elle s'était entendu proclamer bienheureuse entre les femmes, elle qui souhaitait d'être à jamais bénie parmi les vierges. Et dès lors elle se demandait le sens d'une salutation qui lui paraissait suspecte. Mais dès que dans la promesse d'un fils, elle vit un péril pour sa virginité, elle ne put s'empêcher de demander: *Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais pas d'homme*? C'est donc justement qu'elle a mérité la bénédiction de la maternité sans perdre celle de la virginité, afin que la virginité devînt plus glorieuse par la fécondité, et la fécondité par la virginité, ces deux astres se prêtant de mutuels rayons. Etre vierge c'est une grande chose: mais être vierge et mère quelle prérogative incomparablement plus haute! C'est encore avec justice que Marie a seule ignoré ces tristesses et ces ennuis qui accablent, on le sait, les autres femmes durant leur grossesse, puisque seule elle a conçu sans les émotions de la volupté. C'est pour cela qu'au début de sa conception, à l'heure où les autres femmes souffrent davantage, Marie gravit joyeuse et rapide les montagnes et porte ses services à Elisabeth. Elle monte encore à Bethléem aux approches de son enfantement, portant le précieux dépôt qu'elle a reçu, un fardeau qui ne lui pèse pas, et qui la porte elle-même. Et, dans cet enfantement, quelle gloire d'avoir mis au jour, au milieu de transports nouveaux, un fruit nouveau, préservée seule entre les mères de la malédiction et des douleurs réservées à celles qui enfantent! Si la rareté des choses en fait apprécier le prix, on ne peut rien rencontrer de plus rare que tout ceci, puisque sous tous les rapports, Marie n'a pas eu de semblable, Marie n'aura pas de rivale. Or toutes ces exceptions, si nous les considérons attentivement, nous inspire-

[1] Nomb. XVII, 8. — [2] Juges VI, 37, 38. — [3] Ezéch. XLIV, 1, 2. — [4] Isaïe XI, 1. — [5] Ibid. VII, 14.

[1] Luc I, 34.

ront assurément l'admiration, le respect, la dévotion, la consolation.

10. Ce qui me reste à dire nous portera à l'imiter. Nous ne pouvons prétendre devenir, avant notre naissance l'objet, de la part du ciel, de promesses nombreuses et variées, ni d'oracles divins, pas plus que recevoir de l'archange Gabriel les honneurs d'un salut si nouveau. Marie nous communique encore moins deux autres priviléges qui lui sont exclusivement réservés. Elle est la seule dont il est dit : *Ce qui est né en elle vient du Saint-Esprit*[1] et la seule à qui il est dit : *Le saint qui naîtra en vous sera appelé Fils de Dieu*[2]. Qu'on présente des vierges au Roi, mais après elle, car elle revendique ici seule la primauté. Seule encore elle a conçu sans corruption, elle a porté un fils sans fatigue, elle l'a mis au monde sans douleur. On n'exige de nous rien de tout cela. On exige cependant quelque chose. Car si nous n'avons ni la mansuétude pudique de Marie, ni l'humilité de son cœur, ni la magnanimité de sa foi, ni sa compassion affectueuse, notre négligence trouvera-t-elle une excuse dans ces priviléges exceptionnels? Certes c'est une belle perle dans un diadème, c'est une étoile étincelante sur un front que la rougeur au visage d'un homme pudique. Mais qui croira que cette grâce ait fait défaut à celle qui fut pleine de grâce? Marie fut riche de pudeur, je le prouve par l'Evangile. Où la voyez-vous s'épancher en paroles ou se montrer présomptueuse? Elle se tenait dehors cherchant son fils[3]; elle n'usa pas de son autorité maternelle pour l'interrompre, ou pour faire irruption dans la maison où son fils parlait. Dans tout le reste des quatre évangiles, si j'ai bonne mémoire, Marie ne parle que quatre fois. La première fois c'est à l'ange : encore l'a-t-il interpellée une fois ou deux ; la seconde à Elisabeth, quand le salut qu'elle adresse à sa cousine a fait bondir Jean dans les entrailles qui l'enferment, et qu'Elisabeth célébrant sa cousine, Marie s'empresse de célébrer le Seigneur[4] : la troisième fois à son fils âgé de douze ans pour se plaindre qu'elle et son père le cherchent avec inquiétude[5]; la quatrième aux noces à son fils et aux serviteurs. Et cette dernière parole était la preuve de la douceur innée de Marie et de sa virginale retenue. L'humiliation d'autrui devient la sienne; elle n'y tient plus, elle ne peut cacher le manque de vin. Son fils la reprend : douce et humble de cœur elle se tait ; mais elle ne désespère pas, et elle avertit les serviteurs de faire tout ce que Jésus leur dira.

[1] Math. I, 20. — [2] Luc I, 35. — [3] Math. XII, 46. — [4] Luc I, XXXIV, 35. — [5] Ibid. II, 48.

11. Ne lit-on pas que les bergers venus à la crêche ont trouvé Marie la première? *Ils trouvèrent*, dit l'Evangéliste, *Marie, Joseph et l'enfant posé dans une crêche*[1]. Les Mages, s'il vous en souvient, ne rencontrèrent pas l'enfant sans sa mère[2]: et quand Marie porta le Seigneur au temple du Seigneur, elle ouït de la bouche de Siméon de nombreuses révélations relatives à elle aussi bien qu'à son fils[3], et, dans ces occasions, elle montra autant de réserve à parler que d'attention à écouter. *Elle conservait en elle toutes ces choses, et les repassait en son cœur*[4]. Dans toutes ces rencontres vous ne l'entendrez pas dire un mot, un seul mot qui ait trait à l'Incarnation. Malheur à nous qui nous épuisons sans cesse, qui épanchons tout ce que nous avons dans l'esprit, et qui, au dire de ce poëte comique, nous écoulons par mille fentes[5]. Marie entendit souvent son fils non-seulement parler aux foules, en paraboles, mais révéler à ses disciples les mystères du royaume de Dieu, elle fut témoin de ses miracles, elle le vit attaché à la croix, expirer, ressusciter, et monter au ciel ; dans ces occasions, combien de fois entendit-on la voix de la plus modeste des vierges, de la plus chaste des colombes? Vous lisez, aux Actes des Apôtres, que les disciples revenus du Mont des Oliviers persévéraient ensemble dans la prière. Si Marie était avec eux, qu'on nomme la première celle qui est supérieure à tous, moins à cause de la prérogative de son Fils que par le privilége de sa sainteté personnelle. *Pierre et André*, est-il dit, *Jacques et Jean* et les autres qui viennent après. *Tous ceux-là persévéraient dans la prière avec les femmes et avec Marie mère de Jésus*. Se montrait-elle donc la dernière des femmes pour être ainsi nommée la dernière? Les disciples étaient charnels encore, (l'Esprit ne leur avait pas été donné parce que Jésus-Christ n'était pas glorifié[6]) quand une dispute s'éleva entre eux au sujet de la primauté[7]. Marie au contraire plus elle est élevée, plus elle s'abaisse non-seulement en tout, mais au-dessous de tous. Elle mérite bien de monter du dernier rang au premier, puisque la première de toutes elle s'est faite la dernière. Elle mérite bien d'être la reine de tous puisqu'elle s'est rendue la servante

[1] Luc II, 16. — [2] Math. II, 11, — [3] Luc II, 34, 36. — [4] Ibid. II, 51. — [5] Térence, Eunuque I, 2, 25. — [6] Jean VII, 39. — [7] Luc XXII, 24.

de tous : et c'est justement enfin qu'elle est portée par delà les anges, elle qu'une ineffable mansuétude a rangée au dessous des veuves, des pénitentes, au-dessous même de celle de laquelle sept démons avaient été expulsés. Je vous en conjure donc, ô mes enfants, imitez cette vertu si vous aimez Marie, et si vous êtes jaloux de lui plaire rivalisez avec elle de modestie. Point de vertu plus séante à l'homme, plus digne d'un chrétien, ni surtout plus convenable à un religieux.

12. Cette douceur de la Vierge nous révèle assez son humilité. Car humilité et douceur sont sœurs, qui jamais n'ont été plus intimement unies qu'en celui qui disait : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*[1]. Comme la superbe est la mère de la présomption, ainsi la véritable mansuétude procède d'une humilité vraie. Toutefois le silence de Marie ne proclame pas seul son humilité qui éclate mieux encore en ses discours. Elle avait ouï cette parole : *Le saint qui naîtra de vous sera appelé Fils de Dieu :* et elle répond en se qualifiant de servante. Elle s'approche d'Elisabeth, et l'Esprit-Saint fait à l'instant connaître la gloire singulière dont Dieu l'avait favorisée. *D'où me vient*, dit Elisabeth, *que la Mère de mon Seigneur daigne me visiter ?* et rendant témoignage aux effets miraculeux des paroles par lesquelles elle l'avait saluée, elle ajoute : *Dès que la voix de votre salutation a eu frappé mes oreilles, l'enfant que je porte dans mon sein a tressailli de joie.* Puis relevant la foi de celle qui avait cru : *Que vous êtes heureuse d'avoir ajouté foi aux paroles qui vous ont été annoncées ! Vous verrez en vous l'accomplissement des promesses qui vous été faites par le Seigneur.* Grands et magnifiques éloges ; mais la pieuse humilité de Marie n'eut garde de se les attribuer à elle-même ; rapportant tout à Celui dont on louait en elle les faveurs : Vous exaltez, dit-elle, la Mère du Seigneur ; mais c'est *du Seigneur dont mon âme publie les grandeurs et les merveilles.* Vous dites qu'à ma voix votre fils a tressailli de joie dans votre sein ; *mais mon esprit se réjouit dans le Dieu seul auteur de mon salut.* Pour lui, comme ami de l'Epoux, il se réjouit à sa voix. Vous m'appelez bienheureuse, parce que j'ai cru ; mais la foi et la cause de la béatitude sont des dons de la bonté de Dieu ; et c'est parce qu'il a regardé l'humilité de sa faible servante, et qu'il a bien voulu l'en favoriser, *que toutes les nations m'appelleront Bienheureuse*[1].

13. Mais serait-il possible, mes frères, que sainte Elisabeth, inspirée de l'Esprit-Saint, se soit trompée ? Non certes. Heureuse sans doute celle sur laquelle Dieu avait arrêté ses regards ! Heureuse celle qui a ajouté foi aux paroles de son Dieu ! Et qui n'admirera pas le fruit précieux de ce regard du Très-Haut sur sa servante ? Car à peine l'Esprit-Saint fut-il survenu en elle par son opération infaillible, qu'il produisit dans le sanctuaire de son cœur virginal une si grande humilité, et une grandeur d'âme si relevée, que ces deux vertus, loin de se nuire, ne firent, comme deux astres, que se prêter l'un à l'autre un nouvel éclat ; de manière que l'humilité ne causa aucun préjudice à la grandeur d'âme, et la grandeur d'âme ne nuisit en rien à l'humilité. Et quoique Marie fût pénétrée des sentiments de son indignité, elle ne laissa cependant pas de croire généreusement à la vérité des promesses qu'on lui faisait. Ainsi, celle qui ne se regardait que comme une vile servante, ne doutait cependant pas qu'elle n'eût été choisie pour être l'instrument de cet incompréhensible mystère, pour cet admirable commerce, pour ce secret impénétrable ; en un mot, la considération de sa bassesse ne l'empêcha pas de croire que bientôt elle serait la Mère d'un Dieu homme. La grâce, mes frères, opère tous les jours le même effet dans le cœur des élus, en leur donnant une humilité qui ne les rend point pusillanimes, et une générosité qui ne produit aucun sentiment d'orgueil. Ces deux vertus, loin de se détruire, semblent plutôt se prêter un mutuel secours. Non-seulement la générosité ne donne aucune entrée à l'élévation ; mais elle augmente, au contraire, l'humilité ; de manière qu'ils n en sont que plus timorés et plus reconnaissants envers les bienfaits du Seigneur. L'humilité, de même, loin de les jeter dans la pusillanimité, relève leur courage. Plus ils ont de bas sentiments d'eux-mêmes et de leur insuffisance, plus ils se jettent avec confiance entre les bras de Dieu de qui seul ils attendent toute leur force.

14. Le martyre de la Vierge, (s'il vous en souvient c'est la douzième étoile de son diadème), nous est recommandé aussi bien dans la prophétie de Siméon que dans l'histoire même de la passion de notre Seigneur.

[1] Math. xi, 29.

[1] Luc i, 35, 48.

Celui-ci, disait le saint Vieillard, en parlant de l'enfant Jésus : *Celui-ci est posé comme un but de contradiction, et votre âme,* (il s'adresse à Marie) *sera percée d'un glaive de douleur* [1]. Oui, bienheureuse mère, un glaive a percé votre âme. Ce n'est qu'à travers elle qu'il a pu atteindre la chair de votre fils. Quand, en effet, ce Jésus qui est le Jésus de tous, mais plus spécialement le vôtre, eut rendu l'esprit, la lance cruelle n'atteignit pas son âme. Si, sans respect pour la mort, elle lui ouvrit le côté, elle ne lui causa pas de douleur ; mais elle vous perça l'âme. L'âme de Jésus n'était plus en ce corps, dont la vôtre ne pouvait s'arracher. La violence de la douleur la perça donc, en sorte que nous devons vous proclamer plus que martyr, puisque le sentiment de la compassion a surpassé en vous le sentiment de la douleur corporelle.

15. Ne vous fut-elle pas plus qu'un glaive cette parole qui, transperçant, votre âme atteignit jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit : *Femme, voilà votre fils* [2]? quel échange! Jean vous est donné à la place de Jésus, le serviteur au lieu du Seigneur, le disciple au lieu du maître, le fils de Zébédée pour le fils de Dieu, un homme à la place du vrai Dieu ! A cette parole comment votre âme si affectueuse ne serait-elle pas blessée, puique son souvenir seul déchire nos cœurs de rocher et de fer? Mes frères, ne vous étonnez pas qu'on dise de Marie qu'elle a été martyr en son âme. Laissez cet étonnement à celui qui n'a pas entendu saint Paul compter parmi les plus grands crimes des païens d'avoir été sans affection [3]. Ce ne fut pas le crime de Marie : que ce ne soit pas celui de ses serviteurs. Mais peut-être vous me direz : ne savait-elle pas d'avance que son fils devait mourir? assurément. N'espérait-elle pas le voir ressusciter immédiatement après sa mort? Oui elle attendait ce miracle. Et cependant elle a pleuré son crucifiement? Oui, et avec des larmes amères. Qui êtes-vous donc, mon frère, ou d'où vous vient cette sagesse? Quoi ! vous êtes plus surpris de la compassion de Marie que des douleurs endurées par le fils de Marie? Jésus a pu mourir corporellement, et Marie n'aurait pu mourir par le cœur? Jésus est mort par une charité qu'on ne surpasse pas : et le martyre de Marie a eu son principe dans cette charité qui, après celle de Jésus, n'a pas eu d'égale. O mère de Miséricorde! par cette tendresse de votre cœur si pur, la lune [1] placée à vos pieds vous invoque pieusement comme sa médiatrice auprès du soleil de justice. Qu'à votre lumière elle voie la vraie lumière ! Qu'elle obtienne par vous de voir ce gracieux soleil qu'elle a aimé plus que tous, qu'elle a orné, paré d'une robe de gloire et d'une couronne de beauté. Vous êtes pleine de grâces, couverte de la rosée céleste, appuyée sur le bien-aimé, inondée de délices. Nourrissez aujourd'hui vos pauvres, ô Notre-Dame ! que les petits chiens eux-mêmes aient part aux miettes de votre table. Non-seulement au serviteur d'Abraham, mais à ses chameaux donnez à boire de votre cruche qui déborde [2], car vous êtes vraiment cette Vierge élue et destinée au fils du Très-Haut, qui est le Dieu béni dans les siècles. Ainsi soit-il.

[1] Luc II, 34, 35. — [2] Jean XIX, 26. — [3] Rom. I, 31.

[1] L'Eglise. Voir plus haut nos 3 et 5. — [2] Gen. XXIV, 15, 20.

SERMON

POUR LA NATIVITÉ DE LA B. V. MARIE [A]

L'AQUEDUC.

1. Le Ciel jouit avec délices de la présence de la Vierge féconde, et la terre vénère sa mémoire. Le Ciel possède tous les biens, la terre n'en a que le souvenir. Là haut la satiété, ici-bas l'avant-goût et les prémices : au Ciel la réalité, ici le nom, *Seigneur*, dit le Prophète, *votre nom est éternel, et votre souvenir passe de génération en génération*[1] génération d'hommes et non d'anges. Voulez-vous avoir la preuve que son nom et son souvenir seul est en nous, et que sa présence est réservée aux cieux? *Voici comme vous prierez*, dit-il : *O Père qui êtes aux cieux que votre nom soit sanctifié*[2]! Prière digne d'un fidèle : son début nous rappelle et notre adoption divine et notre pèlerinage terrestre, afin que nous sachions bien que tant que nous ne sommes pas au ciel nous voyageons loin de Dieu, nous gémissons en nous-mêmes, dans l'attente de l'adoption réservée aux enfants, et de la présence du Père. Le Prophète a donc particulièrement le Christ en vue quand il dit: *l'Esprit, le Christ, le Seigneur est devant nous, nous vivrons à son ombre au milieu des nations*[3]. Car au sein de la béatitude céleste, on ne vit pas à son ombre, mais plutôt à sa splendeur. *C'est au milieu des splendeurs des saints que je vous ai engendré avant l'aurore*, dit le Psalmiste[4]. Voilà le langage du Père.

2. Mais sa mère ne l'a point engendré dans la splendeur, elle l'a enfanté dans l'ombre, dans l'ombre qu'a projetée sur elle le Très-Haut. C'est donc avec raison que l'Eglise, non pas l'Eglise des saints qui habite les hauteurs et les splendeurs, mais celle qui voyage ici-bas, chante : *Je me suis assise à l'ombre de celui que j'avais désiré, et son fruit est doux à mes lèvres*[1]. Elle avait demandé qu'on lui indiquât la lumière du midi où l'époux fait paître son troupeau. On l'en reprit et elle ne reçut que l'ombre au lieu de la pleine lumière, que l'avant-goût à la place du rassasiement. Elle ne dit pas : *Je me suis assise* à l'ombre que j'avais désirée, mais *à l'ombre de celui qui était l'objet de mes désirs*. En effet, ce n'est pas l'ombre qu'elle avait sollicitée, mais le radieux midi, mais la pleine lumière de la pleine lumière. *Et son fruit*, dit-elle, *est doux à mes lèvres*; c'est-à-dire, à mon goût. Combien de temps encore resterez-vous sans m'épargner, et ne me laisserez-vous pas avaler ma salive? Combien de temps encore sera-t-il dit : *Goûtez et voyez que le Seigneur est bon*[2]? Oui, il est doux au goût, suave au palais, et l'Épouse a bien sujet d'éclater en cris d'action de grâces et de louanges.

3. Mais quand sera-t-il dit : *Mangez, amis, et buvez, enivrez-vous, mes bien-aimés*[3]? *Que les justes se réjouissent*, dit le Prophète, mais *en présence de Dieu*[4]. Et Notre-Seigneur de son côté a dit à ses apôtres : *Vous êtes restés avec moi dans mes tentations : aussi je vous prépare un royaume comme mon Père m'en a préparé un, afin que vous mangiez et buviez à ma table*[5]. Mais où? *En mon royaume*, dit Jésus-Christ. Heureux mille fois celui qui mangera le pain du royaume de Dieu! Que votre nom soit donc sanctifié, ce nom qui vous met en nous, Seigneur, et vous fait habiter en nos cœurs par la foi, puisque votre nom a déjà été invoqué sur nous! Oui, que votre règne arrive! Vienne enfin le règne parfait, et que l'imparfait disparaisse.

(A) Voir les lettres 86, 142, 174 et 140.

[1] Ps. CI, 13. — [2] Math. VI, 9. — [3] Thren. IV, 20. — [4] Ps. CCIX, 3.

[1] Cantiq. II, 3. — [2] Ps. XXXIII, 9. — [3] Cantiq. VI, 1. — [4] Ps. LXVII, 4. — [5] Luc XXII, 28, 30.

Vous avez, dit l'Apôtre, *votre fruit dans la sanctification, et la fin c'est la vie éternelle*[1]; la vie éternelle, cette fontaine inépuisable dont les eaux arrosent tout le paradis. Elle n'arrose pas seulement, elle enivre, cette fontaine des jardins: c'est le puits des eaux vives qui se précipitent de la cîme du Liban; c'est un fleuve impétueux qui réjouit la cité de Dieu. Mais quelle est cette fontaine de vie sinon le Christ, le Seigneur? *Lorsque le Christ paraîtra*, dit saint Paul, *le Christ votre vie, alors vous paraîtrez avec lui dans la gloire*[2]. La plénitude s'est anéantie afin de devenir pour nous justice, sanctification, pardon. Elle ne s'est pas encore montrée vie ou gloire, ou béatitude. La source a été détournée vers nous; ses eaux ont été dirigées sur les places, bien que l'étranger n'y boive pas[3]. Ce filet est venu du ciel par un aqueduc, il n'a pas l'abondance de la fontaine, il ne verse que des gouttes de grâce sur nos cœurs desséchés, gouttes plus ou moins nombreuses, selon les personnes. L'aqueduc est plein, afin qu'on puise à sa plénitude, sans y prendre pourtant la plénitude même.

4. Vous connaissez, si je ne me trompe, quel est l'aqueduc dont je parle, qui, prenant au cœur du Père la plénitude de la fontaine l'a amenée jusqu'à nous, sinon tout entière, du moins dans la mesure où nous pouvions la recevoir; car vous savez à qui il a été dit: *Je vous salue pleine de grâce*. Faut-il nous étonner qu'on ait pu trouver les éléments d'un aqueduc pareil, si haut, que l'extrémité supérieure semblable à l'échelle vue par le patriarche Jacob, touche au ciel[4], que dis-je? le dépasse, et arrive jusqu'à cette source des eaux vives placée par delà les cieux? Salomon s'en étonnait et, avec l'accent d'un homme qui désespère, il disait: *Qui trouvera la femme forte*[5]? Si durant tant de siècles les eaux de la grâce manquèrent au genre humain, la cause en était dans l'absence de ce précieux aqueduc dont nous parlons. On l'a attendu longtemps: n'en soyez pas surpris: rappelez-vous combien d'années Noé, un homme juste, a consacrées à la fabrication de l'arche, destinée à sauver seulement un petit nombre de personnes, huit, et encore pour un temps bien court.

5. Mais comment notre aqueduc a-t-il pu atteindre jusqu'à cette source placée si haut? Comment, je vous prie, sinon par la véhémence de ses désirs, la ferveur de sa dévotion, la pureté de sa prière? Il est écrit en effet: *La prière du juste pénètre les cieux*[1]. Et qui donc est juste si Marie ne l'est pas, elle de laquelle est sorti pour nous éclairer le soleil de justice? Comment a-t-elle atteint cette majesté inaccessible, sinon en frappant, en sollicitant, en cherchant? Et elle a trouvé l'objet de ses recherches, puisqu'il lui fut dit: *Vous avez trouvé grâce devant le Seigneur*[2]. Eh quoi! Elle est pleine de grâce, et elle trouve grâce? Ah! elle mérite de trouver ce qu'elle cherche, elle à qui ne suffit pas sa propre plénitude, qui ne se contente pas de son bien personnel. Mais, comme il est écrit, *Celui qui me boit aura encore soif*[3], Marie demande que la source déborde pour le salut de tous. *L'Esprit-Saint* dit l'ange, *surviendra en vous*[4]: ce baume précieux coulera sur vous avec une telle abondance, et une si riche plénitude, qu'il débordera de toutes parts autour de vous. Il en est ainsi; déjà nous le sentons, déjà l'huile réjouit nos visages, déjà nous crions: *Votre nom est une huile répandue*, et votre souvenir s'étend de génération en génération. Et ce n'est pas en vain; si l'huile se répand elle n'est pas perdue. Car telle est la cause pour laquelle les jeunes filles, les âmes faibles aiment l'Epoux[5], et l'aiment fortement; le parfum descendant de la tête ne découle pas seulement sur la barbe, mais jusque sur les bords du vêtement.

6. Considère, ô homme! le plan de Dieu, et reconnais-y un dessein plein de sagesse et de bonté. Avant de couvrir l'aire de la rosée céleste, il commence par en remplir la toison[6]. Voulant racheter le genre humain il en met toute la rançon en Marie. Pourquoi cela? peut-être afin d'excuser Eve par sa fille, et d'apaiser désormais toutes les plaintes de l'homme à la femme. O Adam, désormais ne dis plus: *La femme que vous m'avez donnée m'a présenté du fruit défendu*[7]; dis plutôt: la femme que vous m'avez donnée m'a nourri d'un fruit béni. Quel conseil plein de bonté! Mais peut-être cache-t-il encore autre chose que la bonté et n'est-ce pas là tout. Tout cela est vrai, mais ne suffit pas, si je ne me trompe, à vos désirs. C'est un lait plein de douceur; en le pressant un peu peut-être en tirerons-nous un beurre gras et onctueux. Considérons plus attentivement encore de quelle affection Dieu a voulu que nous honorions Marie en qui il a placé la plénitude de tous les biens; afin que tout ce que nous

[1] Rom. VI, 22. — [2] Coloss. III, 4. — [3] Prov. V, 16, 17. — [4] Gen. XXVIII, 12. — [5] Prov. XXXI, 10.

[1] Eccli. XXXV, 21. — [2] Luc I, 30. — [3] Eccli. XXIV, 29. [4] Luc I, 35. — [5] Cantiq. I, 2. — [6] Juges VI, 37. — [7] Gen. III, 12.

avons d'espoir de grâce, de salut, nous le rapportions à celle qui s'est élevée de cette terre au ciel, au milieu des délices. C'est un jardin de délices sur lequel n'est pas venu une fois seulement le souffle du divin midi; il y est survenu, il y a soufflé encore, afin d'en faire couler et couler encore les parfums, c'est-à-dire toutes les richesses de la grâce. Otez ce corps lumineux qui éclaire le monde; où est le jour? Otez Marie, cette étoile de la mer, de cette grande et vaste mer que reste-t-il que la nuit, l'ombre de la mort, les plus épaisses ténèbres?

7. Vénérons donc Marie de toute la tendresse de nos cœurs, de toute notre puissance d'affection, de tous nos vœux; car telle est la volonté de celui qui a voulu que nous ayons tout par Marie. Telle est, dis-je, sa volonté; mais elle n'a d'autre but que notre intérêt. Sa bonté vient dans toutes les rencontres et par tous les moyens en aide à nos misères: elle console nos craintes, elle réveille notre foi, elle fortifie l'espérance, elle chasse la défiance, elle relève l'abattement. Vous craigniez d'approcher du Père; en l'entendant seulement vous trembliez d'effroi; vous fuyiez dans l'ombre du feuillage; il vous a donné Jésus pour médiateur. Un tel fils que n'obtiendra-t-il pas d'un tel père? Il se verra exaucé à cause du respect qui lui est dû, car le Père aime le Fils. Tremblez-vous aussi devant lui? C'est votre frère, votre chair. il a été éprouvé en tout, à l'exception toutefois du péché, afin de devenir miséricordieux. Ce frère c'est Marie qui vous l'a donné. Mais peut-être qu'en lui vous redoutez la majesté divine, car encore qu'il se soit fait homme, il reste Dieu. Voulez-vous un avocat aussi entre vous et lui? Recourez à Marie: en Marie il n'y a que l'humanité pure, pure non-seulement parce qu'elle est sans tache, mais parce qu'en elle il n'y a qu'une nature unique. Je le dis sans hésiter, elle aussi sera exaucée à cause du respect qui lui est dû. Le Fils exaucera sa mère, et le Père son Fils. Mes petits enfants, voici l'échelle des pêcheurs, voici mon plus grand espoir, voici tout le fondement de ma confiance, car enfin le Fils peut-il repousser ou endurer un refus, ne pas écouter ou n'être pas écouté? Assurément non. *Vous avez trouvé,* dit l'ange, *grâce auprès de Dieu.* Heureusement. Marie trouvera donc toujours grâce, et nous n'avons besoin que de la grâce. Cette vierge prudente n'a pas cherché, comme Salomon, sagesse, richesses, honneurs, puissance, mais uniquement la grâce. Car c'est à la grâce seule que nous devons notre salut.

8. Et nous, mes frères, pourquoi souhaitons-nous autre chose? Ah! cherchons la grâce et cherchons-la par Marie; parce que ce qu'elle cherche elle le trouve infailliblement. Cherchons la grâce, mais la grâce auprès de Dieu, car la faveur des hommes est trompeuse. Que d'autres poursuivent un mérite humain; pour nous travaillons à trouver la grâce. Mais quoi? Est-ce une grâce si nous sommes ici? Oui, c'est à la miséricorde du Seigneur que nous devons d'exister encore. Et qui sommes-nous? Des parjures, des adultères, des homicides, des ravisseurs, la fange de ce monde. Consultez vos consciences, mes frères, et voyez si la grâce ne surabonde pas là où avait abondé le péché. Marie n'allègue pas son mérite; mais elle demande la grâce, et elle s'y confie au point de ne point s'énorgueillir mais de trembler devant le salut qu'un ange lui adresse. *Marie,* est-il dit, *pensait quelle pouvait être cette salutation*[1]. C'est qu'elle s'estimait indigne de ces hommages d'un ange, et peut-être se disait-elle: d'où me vient cet honneur qu'un ange du Seigneur vienne à moi? Ne craignez pas, ô Marie, et ne soyez pas surprise de cette visite: un personnage plus grand encore que l'ange vient à vous. Que la présence de l'ange du Seigneur ne vous étonne pas. Le Maître de l'ange est avec vous. D'ailleurs pourquoi ne jouiriez-vous pas de la vue des anges, quand vous menez une conduite angélique? Et pourquoi l'ange ne visiterait-il pas celle qui partage sa vie? Pourquoi ne saluerait-il pas la concitoyenne des saints, et la servante de Dieu? C'est une vie tout angélique que la virginité; et ceux qui ne contractent point d'alliance terrestre ressemblent à ces espris célestes.

9. Ne voyez-vous pas que de cette façon encore notre aqueduc s'élève à la hauteur de la source? Ce n'est plus seulement par la prière que Marie pénètre les cieux, mais par la pureté qui, au dire du Sage, nous rapproche de Dieu[2]. Or elle était une vierge sainte de corps et d'esprit qui avait tout spécialement le droit de dire: *Notre vie est dans les cieux*[3]. Oui elle était sainte de corps et d'esprit: n'allez concevoir aucun doute au sujet de notre aqueduc. Il s'élève bien haut, et pourtant il reste intact. C'est le jardin fermé, la fontaine scellée, le temple du Seigneur,

[1] Luc I, 29. — [2] Sages. VI, 20. — [3] Philipp. III, 20.

le sanctuaire de l'Esprit-Saint. Ce n'est pas une vierge folle, elle n'a pas seulement de l'huile, elle en possède la plénitude. Elle a préparé en son cœur de mystérieuses ascensions, elle s'est élevée tout ensemble, comme nous l'avons dit, et par sa vie et par la prière. Elle s'en alla en toute hâte à travers les montagnes et salua Elisabeth; elle demeura trois mois occupée à la servir, afin que déjà cette mère pût dire à une autre mère ce que son fils dit plus tard au fils illustre d'Élisabeth: *Laissez-moi faire; car c'est ainsi qu'il convient que nous remplissions toute justice*[1]. Oui elle franchit vraiment les montagnes, celle dont la justice s'élève comme les montagnes de Dieu. Ce fut là la troisième ascension de la Vierge, afin qu'un triple lien fût plus difficile à rompre. Sa charité brûlante la poussait à la recherche de la grâce; la virginité brillait en sa chair, son humilité éclatait dans les services qu'elle rendait à Élisabeth. Car s'il est vrai que celui qui s'élève sera abaissé, qu'y a-t-il de plus sublime que cette humilité? Elisabeth s'étonnait de voir Marie venir à elle et elle disait: *D'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur daigne me visiter*[2]*?* Mais qu'elle s'étonne plutôt qu'à l'exemple de son fils, Marie vienne pour servir et non pour être servie. Aussi est-ce avec raison que ce chantre céleste s'écriait à son sujet, et avec un accent d'admiration: *Quelle est celle-ci qui monte comme l'aurore, belle comme la lune, brillante comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille*[3]? Elle s'élève en effet au-dessus du genre humain, elle monte jusqu'aux anges, elle les dépasse, elle dépasse toute créature céleste. Il faut du reste qu'elle puise au-dessus des anges cette eau vive qu'elle doit répandre sur les hommes.

10. *Comment cela se fera-t-il?* dit-elle, *je ne connais pas d'homme*. Non-seulement cette créature sainte de corps et d'esprit avait gardé sa chair immaculée, mais elle était résolue à la garder toujours ainsi. L'ange lui répond: *L'Esprit-Saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre*[4]. Ne m'interrogez pas, semble-t-il dire; c'est ici un mystère qui me surpasse; je ne saurais répondre. *L'Esprit-Saint*, et non pas un esprit angélique, *surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre*. Ce n'est pas moi qui opérerai ce prodige. O Vierge sainte, ne vous arrêtez pas même parmi les anges; la terre dévorée de soif attend de vous, pour se désaltérer, une eau venue de plus haut. A peine les aurez-vous dépassés que vous trouverez Celui que votre âme aime. Je dis à peine; ce n'est pas que votre bien-aimé ne soit incomparablement plus élevé qu'eux: mais parce qu'entre lui et eux vous ne trouverez aucun intermédiaire. Passez donc, passez au-delà des Vertus et des Dominations, des Chérubins et des Séraphins, afin d'arriver jusqu'à Celui dont ils se disent les uns aux autres: *Saint, saint, saint est le Dieu des armées*[1]. *Le saint qui naîtra de vous sera appelé le fils de Dieu*[2]. C'est la fontaine de sagesse, le Verbe du Père au plus haut des cieux. Ce Verbe, par votre intermédiaire, se fera chair, afin que celui qui dit: *Je suis dans le Père et le Père est en moi*[3]; dise néanmoins: *Je suis sorti de Dieu et je suis venu*[4]. *Au commencement était le Verbe,* dit saint Jean. Déjà la source jaillit, mais seulement en elle-même. *Le Verbe était en Dieu*[5], habitant au sein d'une lumière inaccessible, et le Seigneur disait dès le commencement: *J'ai sur vous des pensées de paix et non d'affliction*[6]. Mais vos pensées sont à vous, et nous ne les connaissons pas. Qui connaissait en effet les pensées du Seigneur? Qui avait été son conseiller? La pensée de paix s'est donc traduite en une œuvre de paix. Le Verbe s'est fait chair et il habite en nous. Oui, par la foi, il habite en nos cœurs, il habite dans notre mémoire, il habite dans notre pensée, il descend jusqu'à notre imagination. Quelle idée en effet l'homme se faisait-il jusque-là de Dieu? Ne s'en forgeait-il pas en son cœur une idole?

11. Il était incompréhensible, inaccessible, invisible, la pensée même ne pouvait l'embrasser. Et il a voulu être compris, vu, pensé. Comment, dites-vous? En gisant dans la crèche, en reposant sur un sein virginal, en prêchant sur la montagne, en passant la nuit en prière, en se laissant suspendre à la croix, défigurer par le trépas, en se montrant libre entre les morts, en commandant à l'enfer, en ressuscitant le troisième jour, en montrant à ses apôtres, dans les traces des clous qui le percèrent, les signes de sa victoire, enfin en s'élevant devant eux jusque dans les hauteurs célestes. Chacun de ces événements n'inspire-t-il pas des pensées vraies, pieuses, saintes? Quand je les repasse

[1] Math. III, 15. — [2] Luc I, 43. — [3] Cantiq. VI, 9. — [4] Luc I, 34, 35.

[1] Isaïe VI, 3. — [2] Luc I, 35. — [3] Jean XIV. 10. — [4] Id. VIII, 42. — [5] Id. I, 1. — [6] Jérém. XXIX, 11.

en mon esprit, c'est à Dieu que je pense et dans chacun il est mon Dieu. Méditer ces choses c'est sagesse ; en redire le doux souvenir, le souvenir suave comme l'amande du fruit abondant produit par la verge sacerdotale cueillie par Marie dans les hauteurs célestes pour nous enrichir, c'est selon moi, prudence. Oui, c'est dans les hauteurs, et plus haut que les anges, que Marie l'a prise, elle qui a reçu le Verbe du sein même du Père selon ce qui est écrit : *Le jour l'annonce au jour* [1]. Le Père est bien le jour, puisque le jour du jour c'est le salut de Dieu [2]. Mais la Vierge aussi n'est-elle pas un jour ? Oui, et un jour brillant, un jour étincelant, puisqu'elle s'avance comme l'aurore à son lever, qu'elle est belle comme la lune, et éclatante comme le soleil.

12. Considérez donc comment Marie par la plénitude de la grâce s'est élevée jusqu'aux anges, et comment elle les a surpassés quand l'Esprit-Saint est survenu en elle. Les Anges ont la charité, la pureté, l'humilité. De ces vertus quelle est donc celle qui n'a pas brillé en Marie ? C'est du reste ce que je vous ai montré plus haut, comme j'ai pu, Montrons maintenant sa supériorité. A quel ange a-t-il été dit : *L'Esprit-Saint surviendra en vous et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le saint qui naîtra de vous sera appelé Fils de Dieu?* La vérité est sortie de la terre, et non d'une créature angélique ; elle n'a pas pris la nature angélique, mais la race d'Abraham. C'est déjà un grand privilége pour l'Ange d'être le ministre de Dieu : Marie a mérité l'honneur plus grand d'être sa mère. La fécondité de la Vierge constitue donc sa gloire suréminente, et ce privilége la rend d'autant supérieure aux anges, que le nom de Mère en lui-même surpasse la qualité de simple serviteur. Telle est la grâce trouvée par celle qui déjà était pleine de grâce : brûlante de charité, rayonnante de pureté, pleine d'humilité elle a conçu, sans connaître d'homme, elle a enfanté, sans ressentir les douleurs auxquelles la femme est condamnée. Ce n'est pas assez : le fruit qui naît d'elle est appelé Saint, c'est le Fils de Dieu.

13. Du reste, mes frères, faisons tous nos efforts pour que la Parole venue jusqu'à nous de la bouche du Père, par l'intermédiaire de la Vierge, ne reste pas inutile, mais, par cette même Vierge, rendons grâce pour grâce. Nourrissons-nous de son souvenir en soupirant après sa présence. Aidons les flots de la grâce à remonter vers leur source, afin qu'ils en découlent avec plus d'abondance. S'ils ne remontent pas à cette source, ils se dessèchent, et infidèles dans les petites choses nous ne méritons plus de recevoir des faveurs plus grandes. Or c'est bien peu de chose que le souvenir comparé à la présence, c'est bien peu relativement à l'objet de nos désirs : c'est beaucoup relativement à ce que nous méritons. Encore une fois le souvenir est bien au-dessous du désir, mais il dépasse bien nos mérites. C'est donc avec sagesse que l'Epouse se félicite grandement d'avoir reçu ce peu. Car après avoir dit : *Indiquez-moi où vous paissez, où vous reposez à l'heure du midi* [1], ne recevant presque rien en comparaison des biens immenses qu'elle avait sollicités, et au lieu du pâturage de midi ne goûtant que le sacrifice du soir, elle ne murmure pas. Comme il n'est que trop ordinaire, elle ne cède pas à la tristesse : mais elle rend grâce, et se montre en toutes choses plus dévouée. Elle sait que si elle est fidèle dans l'ombre du souvenir, elle obtiendra indubitablement la lumière de la présence. C'est pourquoi, vous qui vous souvenez de Dieu, ne vous taisez pas, ne gardez pas le silence. Mais ceux qui ont le Seigneur présent n'ont guère besoin d'être exhortés, et ces paroles d'un autre prophète : *Jérusalem loue le Seigneur, Loue ton Dieu, ô Sion* [2], sont plutôt des paroles de félicitation que d'avertissement. Ceux qui marchent dans la foi ont besoin d'être exhortés à ne pas demeurer muets et à ne pas répondre à Dieu par le silence. Car il parle, il a pour son peuple des paroles de paix, il en a pour ses saints, et pour tous ceux qui se convertissent sincèrement. Vous serez saint avec le saint, innocent avec l'innocent [3], est-il dit. Il écoutera celui qui l'écoute, et il parlera à celui qui lui parle. Vous le forcez donc au silence en vous taisant vous-même. Mais quel est ce silence? Il consiste à ne pas louer Dieu. *Ne vous taisez pas*, dit Isaïe, *ne restez pas en silence devant lui, jusqu'à ce qu'il affermisse Jérusalem, et qu'il la rende l'objet des louanges de la terre* [4]. Les louanges de Jérusalem sont de douces et belles louanges. A moins de croire que les Anges habitants de Jérusalem mettent leurs délices à se louanger mutuellement, et à se tromper par de vains et stériles éloges.

[1] Ps. xviii, 3.— Id. xcv, 2.

[1] Cantiq. i, 6. — [2] Ps. cxlvii, 1. — [3] Ps. xvii, 26. — [4] Isaïe lxii, 6, 7.

14. Que votre volonté soit faite, ô Père, sur la terre comme au Ciel, afin que Jérusalem soit affermie ici-bas. Mais quoi donc ? Dans la Jérusalem céleste l'ange ne demande pas la gloire à un autre ange, et sur la terre l'homme veut être loué par un autre homme ? Exécrable perversité ! Ah ! qu'elle soit le partage de ceux qui ne connaissent pas Dieu, ou qui l'ont oublié. Pour vous qui vous souvenez de Dieu ne cessez de le louer, jusqu'à ce qu'il ait affermi ici-bas Jérusalem et l'ait perfectionné. Il y a un silence irrépréhensible, et même louable, comme il y a des paroles dignes de blâme. Autrement le Prophète ne dirait pas : *Il est bon à l'homme d'attendre en silence le salut de Dieu*[1]. Il est bon d'imposer silence à la jactance, au blasphème, au murmure, à la détraction. L'un irrité de la grandeur de son travail et du poids du jour murmure en lui-même. Il juge sévèrement ceux qui sont chargés de son âme et qui doivent en rendre compte. C'est là un cri, et ce cri d'un cœur endurci fait taire, mieux que tous les silences, la voix du Verbe. L'autre, dans la pusillanimité de son âme, se fatigue d'attendre, et c'est là cet affreux blasphème qui n'est remis ni dans ce monde, ni dans l'autre. Un troisième s'exalte en ses pensées superbes, il se dit : ma main est puissante ; il se croit quelque chose quand il n'est rien. Quel langage pourrait lui tenir Celui qui ne parle que de paix ? Cet homme dit : je suis riche, je n'ai besoin de rien. Or la vérité l'a déclaré : *Malheur à vous qui êtes riches, car vous avez ici-bas votre consolation*, et elle a ajouté : *Heureux ceux qui pleurent car ils seront consolés*[3]. Silence donc en nous à la langue médisante, blasphématrice, orgueilleuse : car il est bon d'attendre dans ce triple silence le salut de Dieu, afin que vous puissiez dire : *Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute*[4]. Ces voix en effet ne montent pas vers Dieu, elles s'élèvent contre lui, comme le législateur l'a dit aux murmurateurs : *Ce n'est pas nous, mais le Seigneur que vos murmures atteignent*[5].

15. Toutefois en imposant silence à ces voix, gardez-vous de vous taire tout-à-fait et de ne parler à Dieu que par le silence. Parlez-lui contre la jactance dans la confession, afin d'obtenir le pardon de vos fautes passées. Parlez-lui contre le murmure, dans l'action de grâces afin d'obtenir dans cette vie des biens plus abondants. Parlez-lui dans la prière contre la défiance, afin d'obtenir la gloire de la vie future. Confessez, dis-je, le passé, remerciez pour le présent, et priez désormais avec plus d'ardeur pour l'avenir, afin que de son côté Dieu ne garde pas le silence sur la rémission, le pardon, la promesse. Non, ne vous taisez pas, dis-je, et ne vous obstinez pas à demeurer en silence devant lui. Parlez, afin qu'il parle à son tour, et que vous puissiez dire : *Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui*[1]. Douce parole, langage délicieux ! Ce n'est pas une parole de murmure ; c'est le suave roucoulement de la tourterelle. Et ne dites pas : *Comment chanterons-nous le cantique du Seigneur sur une terre étrangère*[2] ? On ne peut donner ce nom à une terre qui a fait dire à l'Epoux : *La voix de la tourterelle a été entendue sur notre terre.* L'Epouse l'avait entendu dire : *Prenez-nous les petits renards*[3]. Et peut-être est-ce pour cela qu'elle éclate en cris d'allégresse et qu'elle s'écrie : *Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui.* Oui, c'est bien la voix de la tourterelle que celle qui, avec une pureté singulière, reste fidèle à son compagnon soit vivant, soit mort, et que ni la mort, ni la vie ne sépare de la charité du Christ. En effet voyez si rien a pu séparer ce bien-aimé de sa bien-aimée, à laquelle il reste attaché même quand elle s'est éloignée de lui par le péché. Les nuages amoncelés cherchaient à offusquer ses rayons ; nos iniquités mettaient une barrière entre Dieu et nous ; mais le soleil s'est embrasé, et ses feux ont fondu ces obstacles. Autrement quand fussiez-vous revenu à lui, s'il n'eût persévéré à crier : *Reviens, reviens, ô Sulamite* ! reviens, reviens, *afin que nous puissions te revoir*[4] ? A votre tour soyez-lui donc fidèle, et que ni les fatigues, ni le châtiment ne nous séparent de lui.

16. Luttez avec l'ange et ne succombez pas : le royaume du ciel souffre violence et les violents seuls l'emportent. N'y a-t-il pas ici une lutte : *Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui*[5] ? Il vous a montré son amour ; qu'il fasse épreuve du vôtre. Le Seigneur votre Dieu vous assujettit à de nombreuses épreuves. Souvent il s'éloigne, il détourne son visage, mais ce n'est pas qu'il soit irrité. C'est pour vous éprouver et non pour vous réprouver. Le bien-aimé vous a attendu : attendez-le aussi ; attendez le Seigneur, et soyez courageux. Vos péchés ne l'ont pas vaincu, que les châtiments qu'il vous inflige ne vous abattent pas, et vous obtiendrez

[1] Thren. III, 26. — [2] Luc VI, 24. — [3] Math. V, 5. — Exode XVI, 8. — [5] I Rois III, 10.

[1] Cantiq. II, 16. — [2] Ps. CXXXVI, 1. — [3] Cantiq. II, 12, 15. — [4] Id. VI, 12. — [5] Math. XI, 12.

enfin sa bénédiction. Mais quand ? Quand paraîtra l'aurore, quand luira le jour, quand il aura consolidé sur la terre la gloire de Jérusalem. *Voilà*, dit l'Ecriture, *qu'un homme luttait avec Jacob jusqu'au matin*[1]. Ah! Seigneur, faites-moi entendre votre miséricorde dès le matin, parce que j'ai espéré en vous. Je ne me tairai pas; je ne resterai pas en silence devant vous jusqu'au matin. Puissé-je aussi ne pas rester à jeun! Vous daignez me nourrir et parmi les lis. *Mon bien-aimé est à moi, je suis à lui, à lui qui se nourrit au milieu des lis.* Déjà, plus haut, dans ce même cantique, s'il vous en souvient, il est dit en termes exprès que l'apparition des fleurs accompagne la voix de la tourterelle. Mais remarquez qu'on semble indiquer ici le lieu où reste l'Époux et non sa nourriture; on ne dit pas de quels aliments il se nourrit, mais seulement qu'il se nourrit au milieu des lis. Peut-être ne se nourrit-il point des lis mais de leur entourage: il ne les mange pas, il réside au milieu d'eux. Les lis en effet plaisent plus par leur parfum que par leur saveur. Ils s'harmonisent mieux avec l'œil qu'avec le palais.

17. C'est ainsi qu'il se nourrit au milieu des lis, jusqu'à ce que le jour s'élève, et qu'au charme des fleurs succède l'abondance des fruits. En attendant, comme c'est l'époque des fleurs et non celle des fruits, que nous sommes dans l'espérance et non dans la réalité, que nous marchons guidés par la foi, et non par la claire vision, nous nous félicitons de l'attente bien plus que de l'expérience. Considérez combien ces fleurs sont délicates encore, et souvenez-vous de ce mot de l'Apôtre: *Nous avons un trésor en des vases d'argile*[2]. Que de périls menacent les fleurs! Avec quelle facilité le lis n'est-il pas déchiré par l'aiguillon des épines! Le bien-aimé a donc raison de chanter: *Comme le lis au milieu des épines, ainsi ma bien-aimée parmi les filles de la terre*[3]. N'était-il pas un lis parmi les épines celui qui disait: *Avec les ennemis de la paix je me montrais pacifique*[4]? Du reste si le juste germe comme un lis, l'Époux ne se nourrit cependant pas d'un lis, il n'aime pas la singularité. Entendez en effet celui qui demeure au milieu des lis. *Là*, dit-il, *ou deux ou trois seront réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux*[1]. Jésus a toujours aimé le milieu; le Fils de l'homme, le Médiateur de Dieu et des hommes réprouve les lieux écartés et solitaires. *Mon bien-aimé est à moi, et moi je suis à celui qui se nourrit au milieu des lis.* Mes frères, ayons des lis, extirpons-en les épines et les ronces; à la place plantons des lis; un jour peut-être le bien-aimé daignera-t-il descendre et chercher sa nourriture en nous.

18. Il la trouvait en Marie et il l'y trouvait abondante; chez elle les lis étaient si nombreux! L'honneur de la virginité, une insigne humilité, une charité suréminente ne sont-ce pas là autant de lis? Nous pouvons avoir aussi les nôtres quoique moins brillants. Mais l'Époux ne dédaigne pas de s'y nourrir, si la joie de la dévotion fait épanouir les actions de grâces dont j'ai parlé plus haut, si la pureté d'intention verse son éclat sur notre prière, si l'indulgence blanchit notre confession, selon ce qui est écrit: *Vos péchés seraient rouges comme l'écarlate, qu'ils deviendront blancs comme la neige: ils seraient rouges comme le vermillon qu'ils deviendront blancs comme la blanche laine*[2]. Du reste quelle que soit l'offrande que vous prépariez à Dieu, souvenez-vous de la recommander à Marie, afin que la grâce remonte à son principe par le lit même qui nous l'a amenée. Dieu pouvait sans doute nous la communiquer sans l'intermédiaire de cet aqueduc, s'il l'avait voulu. Mais il a voulu nous ménager ce moyen de l'amener jusqu'à nous. Car peut-être vos mains sont-elles ou pleines de sang, ou souillées de présents, dont vous ne les avez pas déchargées. La modeste offrande que vous désirez lui présenter, transmettez-la par les mains si agréables et si dignes de Marie, si vous ne voulez pas essuyer de refus. Ces mains sont des lis étincelants de blancheur: et le Dieu ami des lis ne se plaindra pas qu'une offrande déposée dans les mains de Marie ne se trouve pas parmi les lis. Ainsi soit-il.

[1] Gen. xxxii, 24. — [2] II Cor. iv, 7. — [3] Cantiq. ii. 4. — [4] Ps. cxix, 7.

[1] Math. xviii, 2. — [2] Isaïe i, 18.

POUR LA FÊTE DE SAINT MICHEL

SERMON PREMIER

Des offices que les anges remplissent à notre égard et du respect que nous leur devons.

1. On célèbre aujourd'hui le souvenir des anges et vous attendez de moi le sermon qui vous est dû dans une aussi grande solennité. Mais de ces esprits angéliques que peuvent donc dire de misérables vermisseaux? Nous croyons, et c'est notre foi, qu'ils jouissent de la présence et de la vue de Dieu, qu'ils possèdent une félicité sans fin, dans ces biens du Seigneur que l'œil n'a pas vus, ni l'oreille entendus, et qui ne sont pas montés jusqu'au cœur de l'homme. Qu'est-ce donc que l'homme peut dire de ces choses à d'autres hommes, puisqu'il est incapable d'en concevoir une idée vraie, et qu'eux ne sauraient le comprendre? Si la bouche parle de l'abondance du cœur, la langue est ici contrainte au silence par l'absence même de la pensée. Cependant si c'est pour nous une tâche trop difficile de parler de l'éclat et de la gloire dont jouissent en eux-mêmes les saints anges, ou plutôt dont ils dépassent nos cœurs en Dieu, parlons au moins de la grâce et de la charité dont ils usent à notre égard. Car dans ces esprits supérieurs on ne trouve pas seulement une admirable dignité, on y rencontre encore une aimable condescendance. Il est donc juste que ne pouvant nous élever à l'intelligence de leur gloire, nous nous attachions plus étroitement à la miséricorde dont sont si riches, nous le savons, ces familiers de Dieu, ces citoyens du ciel, ces princes du paradis. L'Apôtre lui-même ravi jusqu'au troisième ciel, qui a contemplé de ses yeux la cour céleste, et qui en a connu les secrets, nous atteste que tous les anges *sont des esprits chargés d'un ministère, envoyés pour l'exercer en faveur de ceux qui doivent recueillir l'héritage du salut*[1].

2. Ne voyez ici rien d'incroyable, puisque le Créateur et le Roi des anges en personne est venu non pour être servi mais pour servir et donner sa vie pour la rédemption du monde[1]. Quel ange dédaignerait un ministère dans lequel l'a devancé le Dieu que les anges servent dans les cieux avec empressement et félicité? Si vous doutez, voici le témoignage d'un homme qui a vu et qui vous dit: *Des millions d'anges le servaient et des centaines de millions se tenaient debout à ses côtés*[2]. Et un autre prophète parlant au Père du Fils dit à son tour: *Vous l'avez placé un peu au-dessous des anges*[3]. Il convenait, en effet, oui il convenait qu'il l'emportât aussi en humilité celui qui l'emporte en grandeur: qu'il fût autant au-dessous des anges que le ministère accepté par lui est inférieur à leur ministère: et cependant il est d'autant plus élevé qu'il a reçu un nom différent de leur nom. Mais vous me demandez peut-être en quoi il paraît abaissé au-dessous des anges, puisqu'il vient pour servir, et que les anges, nous l'avons rappelé plus haut, sont aussi envoyés pour exercer un ministère? C'est qu'il a servi et été servi tout ensemble, et que celui qui servait était le même que celui qui était servi. C'est donc avec raison que l'Epouse, dans le Cantique, s'écrie: *Le voici! il vient en bondissant sur les montagnes et en franchissant les collines*[4]. Quand il sert il bondit au milieu des anges: mais quand il est servi il s'élance au-dessus d'eux. Les anges servent, mais d'un fonds qui leur est étranger: ils offrent à Dieu des bonnes œuvres qui sont à nous et non à eux, et ils nous rapportent sa grâce. C'est pour cela que l'Ecriture en disant: *La fumée du parfum*

[1] Hébr. I, 14.

[1] Math. xx, 28. — [2] Dan. VII, 10. — [3] Ps. VIII, 6. — [4] Cantiq. II, 8.

s'élève devant Dieu en s'échappant de la main de l'ange, à soin d'ajouter : *On lui a donné de nombreux parfums*[1]. Ce sont nos sueurs : ce sont nos larmes et non les leurs qu'ils présentent à Dieu : et les dons qu'ils nous rapportent ne sont pas leurs dons, mais bien ceux de Dieu.

3. Il n'en est pas ainsi du Ministre plus grand que chacun de ceux qui précédent, et plus humble que tous, qui s'est offert lui-même comme un sacrifice de louanges, qui, présentant sa vie à Dieu, nous donne aujourd'hui encore sa chair. Est-il surprenant, si par égard pour lui, les saints anges daignent devenir ou plutôt se font volontiers nos serviteurs ? Ils nous aiment parce que le Christ nous a aimés. On dit vulgairement et c'est un proverbe : celui qui m'aime aime aussi ma chair. Mais pour nous, ô anges bienheureux ! nous sommes comme les petits chiens de ce Dieu que vous entourez d'une affection si vive : oui, des petits chiens avides de se rassasier des miettes qui tombent de la table de nos maîtres et vous êtes ces maîtres. Je vous dis ces choses, mes frères, afin que désormais vous ayez une confiance plus grande envers les saints anges, et que dans tous vos besoins vous réclamiez avec plus de familiarité leur appui, vous efforçant en même temps de mener une vie plus digne de leur présence, de vous concilier de plus en plus leur faveur, de gagner leur bienveillance, et d'invoquer leur clémence. Pour ce motif je crois nécessaire d'exposer à votre charité les raisons qui inspirent aux saints anges une vive sollicitude pour nos faiblesses : si elle ne les jette pas dans l'anxiété elle ne nous est pas moins utile, et si elle n'ôte rien à leur félicité, elle contribue puissamment à notre salut.

4. Il est certain que les âmes humaines douées de raison et capables de béatitude sont, si j'ose dire, sœurs de la nature angélique : et il ne vous sied pas, ô bienheureux Esprits, de dédaigner de visiter, au mépris de la loi, votre espèce, encore qu'elle soit, vous le voyez, tombée dans un profond abaissement. Mais nous ne pensons pas que vous, citoyens du ciel, vous mettiez votre joie dans la destruction de votre cité, dans la ruine de ses murailles à demi renversées. Désirez-vous leur restauration, réitérez, je vous prie, vos supplications devant le trône de la gloire et dites : *Ah ! Seigneur, soyez bon pour Sion, et que les murs de Jerusalem soient rebâtis*[1]. Si vous aimez la beauté de la maison de Dieu, ou plutôt parce que vous l'aimez vraiment, faites sentir votre zèle à ces pierres vivantes et raisonnables qui peuvent seules entrer avec vous dans la reconstruction de cette cité. Voilà, mes frères, le triple lien, qui du plus haut des cieux, attire la charité suréminente des anges et la porte à nous consoler, à nous visiter, à nous aider, pour Dieu, pour nous et pour eux-mêmes. Pour Dieu : ils imitent la grande miséricorde dont il nous entoure. Pour nous : notre ressemblance avec eux excite leur compassion. Pour eux-mêmes enfin ; ils souhaitent ardemment de nous voir remplir les vides formés dans leurs rangs, car les lèvres des petits enfants naguères nourris de lait et non d'aliments solides doivent achever le concert destiné à célébrer la majesté divine. Les anges l'ont commencé, et dans ces prémices ils goûtent déjà une douce félicité. Mais ils nous attendent avec une avidité d'autant plus vive que le désir de voir ce concert parfait les presse davantage.

5. Les choses étant ainsi, songez, mes frères, songez avec quelle sollicitude nous devons nous rendre dignes de leur compagnie, et vivre en présence des anges de façon à n'offenser pas la sainteté de leurs regards. Malheur à nous, si provoqués par nos négligences et nos péchés, ils nous estimaient indignes de leur présence et de leur visite, et si nous étions réduits à pleurer et à redire avec le Prophète : *Mes amis et mes proches se sont tournés contre moi, ceux qui étaient près de moi se sont éloignés, et ceux qui cherchaient mon âme me faisaient violence*[2]. Puisque nous éloignerions de nous ceux dont la présence pouvait nous protéger et repousser l'ennemi, si nous avons tant besoin de la familière bonté des anges, gardons-nous de les offenser, et exerçons-nous surtout aux œuvres qui les charment. Il est, en effet, beaucoup de choses qui leur plaisent et qu'ils aiment à trouver en nous, la sobriété, la chasteté, la pauvreté volontaire, de fréquents gémissements vers le ciel, des prières mêlées de larmes et sorties d'un cœur attentif. Mais par-dessus tout les anges de paix attendent de nous l'union et la paix. Et comment ne mettraient-ils pas leurs délices en des vertus qui leur retracent en nous une image de leur cité et qui leur permettent d'admirer sur terre une Jérusalem nouvelle ? Je vous le dis donc, comme

[1] Apoc. VII, 4, 3.

[1] Ps. L, 20. — [2] Ps. XXXVII, 12, 13.

ils ne font qu'un au sein de cette cité d'en haut[1], soyons unis de notre côté : même sentiment, même langage : point de schisme parmi nous. Ne formons tous ensemble qu'un seul corps en Jésus-Christ ; soyons les membres les uns des autres.

6. Au contraire rien n'offense, rien n'indigne les anges comme les dissensions et les scandales qui se rencontrent au milieu de nous. Ecoutons le langage de saint Paul aux Corinthiens. *Puisqu'il y a entre vous jalousie et contention n'êtes-vous pas charnels et ne marchez-vous pas d'une façon tout humaine*[2]*?* Nous lisons aussi dans l'épître de l'apôtre saint Jude : *Ce sont ces hommes qui se séparent, hommes charnels, qui n'ont pas l'Esprit-Saint*[3]. Considérez comme l'âme humaine répand la vie dans tous les membres lorsqu'ils adhèrent entre eux. Mais séparez-en un, n'importe lequel, détachez-le des autres, et voyez si elle lui communiquera encore la vie. Ainsi en est-il de quiconque dit anathème à Jésus[4] ; impossible que ce langage soit l'inspiration du Saint-Esprit, parce que l'anathème c'est la séparation. Ainsi en est-il, dis-je, de quiconque se sépare de l'unité : ne doutez pas que l'Esprit de vie ne l'ait délaissé. Les hommes contentieux qui se séparent de leurs frères, l'Apôtre a donc raison de les qualifier de charnels, d'êtres animalisés, privés du Saint-Esprit. Ces saints et bienheureux esprits, à la vue des scandales et des dissensions, s'écrient donc : Qu'y a-t-il de commun entre nous et cette génération déshéritée de l'Esprit de Dieu ? S'il était en eux, cet Esprit y verserait la charité, et l'unité ne se trouverait pas scindée. Et ils ajoutent : Nous ne resterons plus avec ces hommes, car ils sont chair. Et quel rapport peut-il y avoir entre la lumière et les ténèbres ? Nous appartenons à l'empire de l'unité et de la paix et nous espérions que ces hommes entreraient un jour au sein de cette unité pacifique. Mais comment donc s'uniraient à nous ceux qui sont divisés entre eux ? Vous voyez comment s'adapte à cette solennité le passage de l'Evangile qui nous défend de scandaliser les petits, puisque les scandales déplaisent tant aux anges. *Celui qui scandalisera un de ces petits*[1]... ce qui suit est bien dur. Mais déjà l'heure est avancée, et il nous faut aller à la messe. Ne vous choquez pas, je vous prie, d'un délai qui ne vous sera pas inutile, si nous continuons à développer plus soigneusement ce texte, dans un autre entretien.

[1] Ps. CXXI, 3. — [2] I Cor. III, 3. — [3] Jude. XIX. — [4] Cor. XII, 3. — [5] Math. XXVI, 24.

SERMON II

Sur ces paroles : ***Celui qui scandalisera un de ces petits qui croient en moi, etc.*** **Math. XVIII, 6, 9.**

1. Vous avez entendu, mes frères, le langage de l'Evangile contre ceux qui scandalisent les petits : il est terrible : il a les accents du tonnerre. La Vérité ne flatte personne, elle ne sait ni caresser, ni séduire : elle dit sans détours : *Malheur à l'homme par qui le scandale arrive! C'eût été un bien pour lui, de n'avoir jamais vu le jour*[5]. Il s'agit de l'homme régénéré, né de l'Esprit-Saint, qui finit ensuite par la chair. Pour celui qui cause des scandales dans cette maison, dans cette assemblée sainte, agréable à Dieu, familière et chère aux anges, il vaudrait mieux qu'on lui suspendît au cou une meule de moulin ; qu'à la place du joug suave et du fardeau léger du Sauveur, on lui mît sur les épaules la masse pesante des convoitises terrestres et qu'on le précipitât

[1] Math. XVIII, 16.

dans le fond de cette vaste et large mer du siècle et du monde pervers. Il serait moins malheureux de se perdre dans le monde que dans un monastère. Or l'homme qui n'a pas la charité est condamné à périr, quand même il livrerait son corps aux flammes. Si je tiens ce langage, mes frères, ce n'est pas que j'aie de vous une mauvaise idée, ou que ce vice funeste paraisse régner en vous : c'est afin que vous vous efforciez de persévérer dans la charité, l'union, la paix que vous possédez grâce au Seigneur, et que ces biens abondent de plus en plus en vous. Car quelle est notre espérance, notre joie et la couronne de notre gloire? N'est-ce pas votre union, cette unanimité de sentiments où j'ai la joie de vous trouver, votre affection fraternelle, et par-dessus tout, votre charité mutuelle, la charité, lien de la perfection? C'est pourquoi je vous conjure de rester unis dans le Seigneur. C'est à cette marque que tous, même les saints anges, reconnaissent que vous êtes les disciples du Christ, si vous vous aimez les uns les autres.

2. Si vous vous rappelez les trois motifs de la charité et de la sollicitude des anges par nous exposés dans le discours précédent, vous pouvez y trouver aisément de quoi relever magnifiquement l'utilité de l'amour fraternel. Il est en effet facile de voir que l'homme qui n'aime pas son prochain ne possède aucun de ces motifs indiqués plus haut. Les anges nous aimeront-ils en vue du Christ, si notre défaut de charité leur prouve que nous ne sommes pas ses disciples? Nous aimeront-ils pour nous-mêmes, c'est-à-dire à cause de la nature spirituelle par laquelle nous leur ressemblons, s'ils trouvent que nous n'aimons pas ceux qui partagent avec nous la nature humaine, si même nos contentions prouvent que nous sommes plus charnels que spirituels? Enfin nous aimeront-ils pour eux, en vue de la restauration de leur cité à laquelle nous devons contribuer, si (ce qu'à Dieu ne plaise!) la charité, le seul ciment capable de nous unir avec eux dans cette construction, nous fait défaut? Comment espéreraient-ils voir relever avec nous les murs éternels de cette Cité, quand ils voient en nous, au lieu de pierres vivantes, capables d'adhérence entre elles, une poussière jouet du vent qu'un mot emporte dans un tourbillon, et que le souffle du moindre soupçon enlève et dissipe? Mais c'est assez sur cette parole du Seigneur : *Si quelqu'un scandalise l'un de ces petits*. Je suis convaincu que vous mettrez désormais plus de sollicitude encore à vous préserver de cette peste.

3. Qui ne serait touché de la suite du texte évangélique : *Si votre œil vous scandalise, arrachez-le*? Nous ordonne-t-on donc d'extirper cet œil de chair, ou de couper une de ces mains, et un de ces pieds? Loin de nous une idée aussi charnelle et partant aussi ridicule. Mais la parole divine, après nous avoir sévèrement détournés des scandales extérieurs, comme vous l'avez entendu, nous donne un conseil relatif à la conduite qu'il faut tenir à l'égard du scandale que nous éprouvons au-dedans de nous-mêmes, dans cette loi des membres opposée à la loi de l'esprit. Dieu qui connaît notre argile sait qu'il nous est moins aisé d'éviter ce genre de scandale. Or, comme une expérience quotidienne nous l'apprend, ce scandale peut arriver de trois façons. Quelquefois il y a en nous l'œil simple de l'intention spirituelle, qui appartient à la grâce plutôt qu'à nous : mais pour l'œil, qui est vraiment de nous, il nous scandalise, quand notre volonté nous suggère une autre intention moins pure. Nous avons sur ceci un conseil salutaire de Jésus-Christ : *Arrachez cet œil*, dit-il, *et jetez-le loin de vous*. C'est ce que vous ferez si vous ne consentez pas, si vous résistez, si vous luttez. Il faut en dire autant de la main et du pied. Car, pendant que nous sommes appliqués aux bonnes œuvres, la volonté propre s'efforce de nous entraîner à d'autres œuvres, et c'est là cette main qui nous scandalise : il faut la couper, la jeter loin de nous pour ne pas consentir.

4. C'est ainsi que malgré nos désirs d'avancer dans la sainteté, de gravir les degrés de l'échelle montrée à Jacob, d'aller, comme dit le Prophète, de vertu en vertu [1], nous éprouvons un obstacle dans le pied de notre pusillanimité et de notre négligence qui tend plutôt à descendre et à se ralentir. Il faut le couper, afin que le pied de la grâce qui va droit puisse courir sans chute, sans scandale, sans empêchement. Mais quand Jésus dit : *Il vaut mieux entrer dans la vie avec un seul œil, une main, un pied, que d'aller avec deux au feu de l'enfer*, il condamne ceux qui suivent également leur volonté qu'elle soit bonne ou mauvaise : qui marchent par deux chemins, cherchant tantôt le bien, tantôt le mal, selon la mobilité de leurs désirs. Mieux valait pour eux s'attacher en tout à la grâce, renoncer à la volonté propre et

[1] Ps. LXXXIII, 8.

la rejeter loin d'eux. Mais après nous être longtemps exercés à ce retranchement de la volonté propre, il vient une heure où nous la domptons; nous apprenons à notre âme à ne plus s'enorgueillir, mais à se soumettre à Dieu, sans scandale, ni contradiction: alors il n'est plus nécessaire de rejeter notre œil loin de nous, puisque uni à l'œil simple il est devenu simple lui-même, ou assurément il n'est plus différent de cet œil mais ne fait qu'un avec lui: car au témoignage de l'Apôtre, *celui qui est attaché au Seigneur n'est avec lui qu'un Esprit*[1]. Ce qui est dit de l'œil doit également s'entendre de la main et du pied. Car si entre votre volonté et la grâce il y a une cohésion résultant de l'affection et du désir, de sorte que la volonté ne souhaite ni faire le mal, ni rester dans la pratique du bien au-dessous des inspirations de la grâce, vous êtes un homme parfait. Mais cette paix appartient plutôt à la félicité. Pour ce qui est du retranchement des scandales et de la victoire sur les tentations c'est l'œuvre de la force. Il y a gloire dans le premier cas, et vertu dans le second.

POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS

SERMON PREMIER

Sur l'Évangile du jour: *Jésus voyant une grande foule, etc.* Math. v, 1, 12.

1. La solennité de ce jour, la fête de tous les saints, mérite qu'on la célèbre avec la plus vive dévotion. Si en effet la fête de saint Pierre, de saint Etienne, ou de tout autre saint nous paraît grande, comme elle l'est en réalité, quelle doit être à nos yeux une fête qui a pour objet tous les saints réunis? Mais vous n'ignorez pas, mes frères, que les séculiers sont dans l'usage de préparer aux jours de fête des festins dont la splendeur répond à celle de la solennité même. Quoi donc? Ceux dont le cœur est converti ne doivent-ils pas chercher les délices du cœur, et les spirituels se ménager des plaisirs spirituels? Aussi notre festin est-il prêt: tous les mêts qui le composent sont cuits: voici le moment de se mettre à table. Il convient en effet de rassasier l'âme d'abord, puisqu'elle forme incontestablement la partie la plus noble de notre être: il est d'ailleurs évident que les fêtes des Saints se rapportent bien plus à l'âme qu'au corps, et les âmes sont plus avides des choses qui les concernent et qui ont avec elles des relations plus intimes. Voilà pourquoi les saints ont plus de compassion pour les âmes, désirent plus vivement leur bien, se complaisent davantage dans ce qui les nourrit. Ils ont été passibles comme nous, comme nous ils ont déploré les peines de ce triste exil; ils ont éprouvé la pesanteur de ce corps, les agitations du siècle, et les tentations de l'ennemi. Nul doute donc que cette fête ne leur soit plus agréable, puisqu'elle pourvoit à l'alimentation des âmes: ils la préfèrent à celle que les mondains célèbrent, en flattant la chair et ses voluptueux désirs.

2. Mais dans cette terre déserte, dans ce lieu d'horreur, dans cette vaste solitude, où prendre le pain des âmes? Où trouver sous

[1] I Cor. vi, 17.

ce soleil la nourriture spirituelle? Hélas! on n'y rencontre que travail, douleur, affliction d'esprit. Mais je sais qui a dit : *Demandez et vous recevrez*, et encore : *Si vous qui êtes méchants vous savez pourtant donner de bonnes choses à votre fils, à plus forte raison votre Père du ciel donnera-t-il un bon esprit à ceux qui le lui demandent*[1]. Je n'ignore pas avec quelles instances, toute cette nuit et tout ce jour, vous avez sollicité du ciel le pain de vie, non pas le pain qui fortifie le corps, mais celui qui affermit le cœur de l'homme. Je n'oserais pas dire que nous sommes des convives; nous sommes plutôt des mendiants qui tirent leur subsistance alimentée par la prébende de Dieu. Oui des mendiants, étendus devant la porte d'un roi très-riche, couverts d'ulcères, avides de se nourrir, ou plutôt de se soutenir à l'aide des miettes tombées de la table de nos maîtres dont nous célébrons aujourd'hui la fête. Ils sont inondés de délices: ils reçoivent une mesure bonne, une mesure pressée, une mesure qui déborde. Nous l'espérons, une main se rencontrera pour nous distribuer ces miettes : car il y a un abîme, une distance infinie entre la bonté et la libéralité de Dieu et la cruauté du riche avare. C'est pourquoi notre Père nous a donné aujourd'hui du pain, car il faut bien que le Père des miséricordes soit aussi le Père des malheureux. Il nous a donné, dis-je, un pain venu du ciel, et des mets abondants : puissé-je en être auprès de vous le fidèle dispensateur! Puisse mon âme vous les préparer d'une façon utile!

3. Toute cette nuit en effet mon âme s'est embrasée pour vous préparer ces aliments, et pendant que je méditais, un feu s'est allumé au-dedans de moi-même. C'est sans doute ce feu que le Seigneur Jésus a apporté au monde et qu'il souhaite si ardemment de voir tout consumer[2]. Car à ces aliments spirituels il faut et une préparation spirituelle, et un feu spirituel. Il me reste donc à servir ce que j'ai préparé. Pour vous, considérez plutôt le Seigneur qui vous donne ces mets que le ministre qui vous les distribue. Pour moi, en ce qui me touche, je ne suis qu'un serviteur comme vous; je mendie avec vous et pour moi en même temps que pour vous, (Dieu le sait bien), le pain du ciel et l'aliment qui soutient la vie. Ce n'est donc pas moi, c'est votre Père lui-même qui vous dispense le pain vivant descendu des Cieux. C'est lui qui vous nourrit d'œuvres et de paroles, ainsi que de la chair de son Fils qui est vraiment un aliment. Au sujet des œuvres je lis: *Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père*[1] : et pour ce qui regarde les paroles, je lis aussi *que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu*[2]. Nous avons donc à nous nourrir maintenant de ses œuvres et de ses paroles: nous irons ensuite, s'il nous l'accorde, recevoir à la table sacrée de l'autel le sacrement immaculé de son corps.

4. Nous lisons aujourd'hui dans l'Evangile que *Jésus voyant la foule monta sur une montagne*. Le peuple sorti des villes et des bourgades le suivait pour entendre sa parole. Il sauvait leurs âmes et guérissait leurs corps. Les hommes s'attachaient à lui, attirés par sa voix et par sa vue, car sa voix était douce et son aspect plein de charmes, selon ce qui est écrit: *Vous êtes supérieur en beauté aux enfants des hommes, et la grâce est répandue sur vos lèvres*[3]. Tel est celui que nous suivons, à qui nous nous sommes attachés. Il est tout désirable, ce ne sont pas seulement les peuples, ce sont les anges eux-mêmes qui sont avides de le contempler. Quel mets plus doux pouvons-nous vous présenter? Jésus est les délices des anges. Ah! goûtez, et voyez combien le Seigneur est doux. A cette suavité, à cette saveur, à cette sagesse vraiment tirées des lieux les plus secrets rien ne peut être comparé. Eh quoi? Vous admirez la splendeur du soleil, la beauté de la fleur, le goût du pain, la fécondité de la terre. Mais tout cela vient de Dieu, et il n'est pas douteux qu'il ne se soit réservé mille fois plus que ce qu'il a donné à ses créatures.

5. Ne croyez pas que Jésus soit monté sans raison sur une montagne : il accomplissait ainsi ce qui avait été annoncé longtemps à l'avance, par le Prophète qui s'écriait: *Monte sur une haute montagne, ô toi qui évangélises Sion: élève la voix bien fort, ô toi qui évangélises Jérusalem*[4]. Dans cette ascension, je crois qu'il faut voir, (si vous ne trouvez ici un sens préférable), ce que saint Luc rappelle au commencement des Actes des Apôtres quand il dit : *J'ai commencé par parler ô Théophile, de tout ce que Jésus a fait et enseigné*[5]. Conduite évidemment bien différente de celle des Pharisiens qui liaient des fardeaux pesants, impossibles à porter, les plaçaient sur les épaules des hommes, sans

[1] Matth. VII, 11; et Luc XI, 9, 13. — [2] Luc XII, 49.

[1] Jean. IV, 34. — [2] Deuter. VIII, 3. — [3] Ps. XLIV, 3. — [4] Isaïe XL, 9. — [5] Act. I, 1.

vouloir même les toucher du doigt[1]. N'y a-t-il pas ici un pain excellent pour l'âme, et riche en force pour le cœur? Je vous suis avec confiance, Seigneur, je vous suis partout où vous allez ; je marche sûrement dans la voie de vos préceptes, car je sais que vous m'y précédez. Oui, je cours avec sécurité dans la route de vos commandements, puisque je sais qu'afin de parcourir ce chemin vous êtes parti des hauteurs célestes pour aller jusqu'au point le plus opposé. Il ne m'est pas possible présentement, mes frères, de vous mâcher, si j'ose dire, chaque mtes en particulier ; soyez des animaux purs, sachez ruminer, afin de réaliser ce qui est écrit : *Un trésor désirable repose sur les lèvres du sage*[2]. La brièveté du temps et l'étendue des matières que je traite m'obligeront peut-être à la concision.

6. Jésus *voyant la foule monta sur une montagne*. Il la voyait d'un œil de compassion, car elle ressemblait à un troupeau errant, et sans pasteur. Pourquoi, avant d'enseigner, monte-t-il sur une montagne, sinon pour apprendre au prédicateur de la parole sainte à s'élever bien haut, par les désirs du cœur et la sainteté de la vie, à gravir les cîmes de la vertu? Et *après qu'il se fut assis, ses disciples s'approchèrent de lui. Après qu'il se fut assis,* dit l'Evangéliste. Autrement qui donc eût jamais pu approcher d'un géant de cette taille? Il s'est donc abaissé par bonté. Il s'est anéanti jusqu'à s'asseoir de façon à dire à son Père : *Vous m'avez connu lorsque j'étais assis et vous m'avez aussi connu lorsque je me suis relevé*[3]. Il s'est assis afin de permettre aux Publicains, aux pécheurs, à Marie-Madeleine, au larron en croix, d'approcher de Celui que les anges eux-mêmes ne sauraient atteindre quand il demeure debout. *Et après qu'il se fut assis ses disciples s'approchèrent de lui*. Ils en approchèrent, moins par les pieds que par le cœur et l'imitation de ses vertus. Que l'Evangéliste a raison de nous montrer non pas le premier venu, mais les disciples auprès de Jésus-Christ! Comme l'antique testament fut donné sur le mont Sinaï, où Moïse était monté seul, pendant que le peuple attendait à distance[4], ainsi aujourd'hui les montagnes reçoivent la paix destinée au peuple, et les collines la justice : et les apôtres entendent, comme dans les ténèbres, et le secret, l'enseignement qu'ils devront rendre à la lumière et proclamer sur les toits. Puis l'Evangéliste poursuit :

7. *Et ouvrant la bouche il les instruisait*. Il ouvre la bouche après avoir jadis ouvert celle des prophètes. C'est pour cela que nous lisons dans un psaume : *Seigneur, vous m'ouvrirez les lèvres, et ma bouche annoncera vos louanges*[1]. Présentement celui qui mille fois, et en mille façons avait parlé par l'organe des prophètes, parle par sa propre bouche, comme s'il disait: *Me voici, moi qui parlais*[2]. Ah! Bienheureux ceux qui ont ainsi entendu la sagesse incarnée! Bienheureux ceux qui ont recueilli les paroles du Verbe de Dieu! Toutefois ce qu'ils ont entendu nous est gardé : nous pouvons l'entendre encore, bien que ce ne soit pas de ses lèvres. *Et ouvrant la bouche il les enseignait disant : Bienheureux les pauvres en esprit*. Oui! voilà ouverte la bouche de Celui en qui résident tous les trésors de la sagesse et de la science. C'est bien ici la doctrine de Celui qui dit dans l'Apocalypse : *Voilà que je renouvelle toutes choses*[3], qui avait jadis dit par un prophète : *J'ouvrirai la bouche et je dévoilerai des secrets cachés depuis l'origine du monde*[4]. Et quoi donc de plus caché que le bonheur de la pauvreté! Cependant c'est la vérité même qui parle, la vérité qui ne peut ni se tromper, ni tromper : c'est elle qui s'écrie : *Bienheureux les pauvres en esprit*. Et vous, fils insensés d'Adam, vous cherchez les richesses, vous les désirez avidement, après que le bonheur de la pauvreté a été proclamé par un Dieu, prêché au monde, et cru par les hommes! Que le païen qui vit sans Dieu les cherche; que le Juif les cherche aussi, lui qui n'a reçu en partage que des promesses terrestres. Mais de quel front, de quelle conscience un chrétien poursuivra-t-il les richesses, quand le Christ a déclaré que les pauvres sont bienheureux? Jusques à quand, fils étrangers, jusques à quand votre bouche parlera-t-elle de vanité, et célébrerez-vous la félicité d'un peuple qui possède ces choses visibles et présentes, après que le Fils de Dieu a ouvert les lèvres pour vous enseigner la vérité, et vous crier: Heureux les pauvres! malheur aux riches?

8. Mais remarquez que Jésus-Christ ne parle pas simplement des pauvres, des gens du peuple réduits à l'indigence par une nécessité malheureuse, plus que par un acte

[1] Matth. XXIII, 4. — [2] Prov. XXI, 20. — [3] Ps. CXXXVIII, 2. — [4] Exode XXIV, 12, 18.

[1] Ps. L, 17. — [2] Isaie LII, 6. — [3] Apoc. XXI, 5. — [4] Ps. LXXVII, 2; Matth. 13, 35.

louable de la volonté. J'espère bien que leur misère et leur souffrance leur profiteront auprès de la miséricordieuse bonté de Dieu. Je sais pourtant que le Seigneur n'a pas parlé d'eux en cet endroit, mais seulement de ceux qui, avec le Prophète, peuvent dire : *Je vous offrirai un sacrifice volontaire*[1]. Cependant, toute pauvreté volontaire ne mérite pas l'agrément de Dieu. Nous lisons que des philosophes ont tout quitté afin de se dégager de tout souci mondain, et de se livrer plus librement à leurs vaines études : ils ne voulaient pas être riches de biens terrestres afin de posséder abondamment ce qui, à leurs yeux, était sagesse. C'est pour les écarter que Jésus-Christ dit : *les pauvres d'esprit*, c'est-à-dire ceux qui sont pauvres par une intention spirituelle. *Heureux* donc *les pauvres d'esprit*, pauvres dans un but spirituel, par l'effet d'un désir spirituel, uniquement pour plaire à Dieu, et en vue du salut de leurs âmes ; *car le royaume des cieux leur appartient*. Mais quel est celui qui tient ce langage, qui béatifie ainsi les pauvres, qui les enrichit de cette façon ? Croyez-vous que ceci puisse être vrai ? Assurément, puisque celui qui fait ces promesses a pour lui la vérité et la puissance. Si l'ennemi murmure il lui sera répondu : *Ne m'est-il pas permis de faire ce que je veux ? Votre œil est-il méchant parce que je suis bon*[2] ? Si tu as été justement humilié pour avoir voulu t'élever contre moi, ceux qui s'abaissent à cause de moi ne méritent-ils pas d'être exaltés ? Et de vrai, mes frères, si ce malheureux a été précipité du ciel pour avoir ambitionné l'élévation et aspiré à la grandeur, ceux qui s'abîment spontanément dans la pauvreté volontaire n'est-il pas logique qu'ils soient heureux et *que le royaume des cieux* perdu par cet ennemi de Dieu *leur appartienne ?* Voyez comme la sagesse a bien réglé les choses en indiquant le remède au premier péché. C'est comme s'il était dit : vous voulez obtenir le ciel perdu par l'ange superbe qui a mis sa confiance en sa propre force, et dans l'abondance de ses richesses ? Embrassez la bassesse de la pauvreté : ce royaume est à vous. Mais voyons la suite.

9. *Heureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre*. Bien : très-bien. Il fallait, en effet, après avoir loué la pauvreté, recommander la douceur, car la première tentation de ceux qui abandonnent tout est celle qui vient des souffrances physiques et des afflictions auxquelles la chair n'est pas accoutumée. Mais de quelle utilité sera la pauvreté, si (ce qu'à Dieu ne plaise?) le pauvre se laisse aller aux murmures, s'irrite, et devient impatient du joug de la discipline ? C'est donc fort à propos qu'après la promesse du royaume du ciel on nous donne un autre royaume moindre que le premier et qui en est le gage, afin que, selon l'expression de l'Ecriture, *nous ayons les promesses de la vie présente et de la vie future*[1], et que des biens actuels nous garantissent des biens à venir. *Heureux ceux qui sont doux car ils posséderont la terre*. Par cette terre j'entends notre corps. Si l'âme veut le posséder, si elle désire régner sur ses membres, il faut qu'elle soit douce et soumise à son supérieur, car elle trouvera son inférieur tel qu'elle se sera montrée elle-même à l'égard de son supérieur. La créature s'arme, en effet, pour venger l'injure faite à son Créateur. Que l'âme qui subit les révoltes de sa chair sache donc qu'elle est elle-même moins soumise aux puissances qui lui sont supérieures. Qu'elle soit douce, qu'elle s'humilie sous la main puissante du Très-Haut : qu'elle soit soumise à Dieu et aux prélats qui tiennent sa place, et aussitôt elle trouvera son corps obéissant et docile. La Vérité l'a déclaré : *Heureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre*. Voyez si vous n'avez pas ici le remède qui convient à notre seconde blessure. Après la faute et la ruine de l'ange, Eve a péché la première : agitée par l'inquiétude de l'esprit elle rejette et le joug suave du commandement divin, et son fardeau si léger : elle ne veut pas attendre qu'elle mérite de la main de Dieu principe pour elle de tant d'autres biens, la perfection de la félicité : elle essaie de la ravir elle-même sur le conseil du serpent. Voilà pourquoi elle a perdu le paradis, cette terre des délices : voilà pourquoi elle a ressenti, jusqu'en son corps, une loi contraire à l'esprit. Mais peut-être que cette parole du Seigneur vous inspire un ardent désir de la douceur, vous gémissez de la rudesse de votre cœur, de ses mouvements empreints d'un caractère bestial, et de son indomptable dureté. Remarquez la suite de l'Evangile.

10. *Heureux ceux qui pleurent car ils seront consolés*. Le fouet dompte un coursier rebelle, et la contrition de l'esprit, les larmes fréquentes triomphent d'une âme sans

[1] Ps. LIII, 8. — [2] Math. XX, 15.

[1] I Tim. IV, 8.

douceur. Dans toutes vos œuvres, souvenez-vous donc de vos fins dernières. Que votre cœur ne perde jamais de vue l'horreur de la mort, la redoutable séparation du jugement, la crainte de l'enfer et de ses feux. Songez aux maux de votre pèlerinage : repassez dans l'amertume de votre âme vos années écoulées : pensez aux périls qui assiégent la vie humaine, souvenez-vous de votre propre fragilité, et si vous persévérez dans ces pensées, je vous le dis, vous sentirez peu les souffrances du dehors, votre cœur étant appliqué tout entier à celles du dedans. Mais Dieu ne vous laissera pas sans consolation, car il est le Père des miséricordes, et le Dieu de toute consolation : pour vous se réaliseront les promesses de la Vérité : *Heureux ceux qui pleurent car ils seront consolés.* A cette pensee se rapporte ce que vous avez lu en Salomon : *Mieux vaut aller à la maison de deuil qu'à la maison du festin*[1]. C'est pourquoi tu serais bienheureuse, ô Eve, si après ta faute tu cherchais la consolation des larmes, et tu obtiendrais vite ton pardon si tu avais recours à la pénitence. Mais tu vas demander une triste consolation à la chute de ton mari, et tu as de la sorte empoisonné ta postérité, en lui transmettant un vice affreux, de façon qu'aujourd'hui encore on trouve une consolation dans la perte d'autrui. Misérable consolation que la tienne, ô Eve ! Misérable aussi celle de tes imitateurs. Mais *bienheureux ceux qui pleurent car ils seront consolés.* Et qu'est-ce que cette consolation sinon la grâce de la dévotion qui procède de l'espérance du pardon, la douceur infinie du bien, le goût de la sagesse si faible qu'il soit, toutes ces choses dont Dieu en sa bonté rafraîchit l'âme affligée ? Mais ce goût n'est pas autre chose qu'une excitation de nos désirs, un aiguillon qui éveille en nous l'amour, selon ce qui est écrit : *Ceux qui me mangent auront encore faim, et ceux qui me boivent auront soif encore*[2]. Aussi est-il dit ensuite :

11. *Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice ; ils seront rassasiés.* Que celui qui a cette faim l'ait encore à un degré plus grand : et que celui qui désire désire plus vivement encore, car il recevra dans la mesure de ses désirs. Je me trompe : il ne recevra pas selon cette mesure imparfaite, puisqu'on ne peut désirer parfaitement que dans l'état même de la perfection : et on ne parvient pas à cet état tant qu'on ne désire pas parfaitement : mais alors vous recevrez une mesure bonne, pressée, entassée, qui débordera. *Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés.* Au palais infirme de notre cœur, à notre âme languissante la Justice semble chose dure et insipide encore : mais ceux qui l'ont goûtée savent le bonheur des âmes qui en sont affamées, *car elles sont rassasiées.* O heureuse, ô glorieuse satiété, ô festin sacré ! O banquet désirable ! Là, nulle anxiété, point de dégoût, puisqu'on y rencontrera, avec un rassasiement complet, un désir infini. *Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés.* Ces paroles, je crois, vont frapper Adam qui semble bien avoir possédé une partie de la justice, quand il a éprouvé de la compassion pour sa femme : mais s'il avait été affamé de justice, il aurait eu soin de s'acquitter de ses obligations non-seulement envers sa compagne, mais surtout envers son Créateur. Car, à sa femme il devait, comme à son inférieur, compassion et discipline, puisque l'homme est le chef de la femme[1]. Mais il devait à Dieu obéissance et sujétion. Que penser, mes frères, de ces personnes si nombreuses qui condamnent sévèrement sa conduite, et qui poussent la folie jusqu'à l'imiter ? Elles s'indignent contre Adam parce qu'il a écouté la voix de sa femme plutôt que celle de Dieu, et tous les jours elles écoutent elles-mêmes leur Eve, je veux dire leur chair plus que Dieu. Mes frères, si en ce moment nous voyions Adam à cette heure critique, placé par les pensées de son cœur entre les prières de sa femme et le précepte de son Créateur, ne lui crierions-nous pas ? Malheureux, prends garde : ne fais pas cela : ta femme est séduite : ne l'écoute pas ! Pourquoi donc, quand la tentation nous assaille à notre tour, n'essayons-nous pas de nous pénétrer de ces idées ? Car, *bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice : ils seront rassasiés.* Mais qu'est-ce donc que toute notre justice devant Dieu ? N'est-elle pas, au dire du Prophète, *comme un linge souillé*[2] ? Et si elle est soumise à un examen sévère ne sera-t-elle pas trouvée injuste, trop légère ? Que sera-ce donc de nos péchés, si notre justice ne peut elle-même soutenir l'examen ? Crions donc avec le Prophète : *Seigneur, n'entrez pas en jugement avec votre serviteur*[3]. Recourons humblement à la miséricorde qui peut seule sauver nos âmes, et méditons sérieusement ce qui suit.

[1] Eccle. VII, 3. — [2] Eccle. XXIV, 29.

[1] Ephès. V, 23. — [2] Isaïe LXIV, 6. — [3] Ps. CXLII, 2.

12. *Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde*. Remarquez comment Zachée embrasse à la fois ces deux choses quand il dit: *Je donnerai aux pauvres la moitié de mes biens, et si j'ai fait tort à quelqu'un je lui rendrai quatre fois autant*[1]. Vous voyez quelle faim a de la justice cet homme à qui il ne suffit pas de rendre ce qu'il doit, et qui restitue le quadruple. Il y a aussi une grande miséricorde à donner aux pauvres la moitié de ses biens. Toutefois je ne tairai pas ici mon sentiment. Ma bouche redira les louanges du Seigneur, les louanges du Seigneur et non les vôtres, car ce n'est pas à vous, c'est à Dieu que je dois rendre gloire. Zachée loué par l'Evangile a certainement donné aux pauvres la moitié de ses biens. Mais je vois ici beaucoup de Zachées qui n'ont rien gardé de ce qu'ils possédaient. Qui m'écrira l'Evangile de ces Zachées, ou plutôt de ces Pierres qui peuvent dire avec confiance au Seigneur: *Voilà que nous avons tout quitté pour vous suivre*[2]? Mais leur histoire est déjà ecrite dans l'Evangile éternel, scellée au livre de vie: *Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde*. Cette parole est une censure de la cruauté d'Adam qui paraissait d'abord n'avoir péché que par amour pour sa femme. Nous savons en effet, ô Adam, que cette femme est l'os de tes os, la chair de ta chair, et que tu n'as cédé qu'à ton amour pour elle. Voyons donc à quel degré tu l'aimais. Le Seigneur vient armé d'un glaive de feu pour châtier votre crime: mets-toi entre Dieu et elle; dis: Seigneur cette femme est faible, elle a été séduite: c'est moi qui ai péché, sa faute est mon crime; que la vengeance n'atteigne que moi seul. Mais il ne tient pas ce langage: *La femme que vous m'avez donnée*, dit-il, *m'a offert de ce fruit et j'en ai mangé*[3]. O perversité! Tu ne veux pas être puni pour elle, après avoir partagé sa faute! O douleur! Tu confonds tout dans ta fatale miséricorde, quand tu devais te montrer plus sévère; et te voilà pernicieusement cruel quand il convenait de se montrer miséricordieux! Il ne fallait en effet, à aucun prix, se rendre coupable pour elle; mais tu devais satisfaire volontiers pour elle. Ne jamais faire le mal pour personne, telle est la justice; porter volontiers les péchés d'autrui, telle est la miséricorde. *Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés. Heureux les miséricordieux car ils obtiendront miséricorde*. L'Evangile poursuit:

13. *Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu*. Oui heureux, vraiment heureux, puisqu'ils verront celui que les anges sont avides de contempler, celui dont la vue constitue la vie éternelle. *Mon cœur vous a parlé, mon visage vous a cherché, je chercherai votre face, Seigneur*[1]. *Qu'y a-t-il au ciel pour moi, et sur la terre que désiré-je? Mon cœur et ma chair ont défailli, ô Dieu de mon cœur, et mon partage à jamais*[2]! Ah! quand me comblerez-vous de joie en me découvrant votre visage? Malheur à moi à cause de l'impureté de mon cœur! C'est elle qui m'empêche d'être admis à cette vision bienheureuse. O mes frères, quelle sollicitude, et quel zèle il faut donc mettre à purifier cet œil destiné à voir Dieu! Or, je me sens triplement souillé et par la concupiscence de la chair et par la concupiscence de la gloire temporelle, et par la conscience de mes péchés passés. Il s'élève en effet en mon âme des mouvements qui ont leur source dans ces deux concupiscences et ni la raison, ni ma force personnelle ne sauraient les éteindre, tant que j'habite ce monde pervers, tant que je reste enchaîné dans ce corps de mort. Cependant à ces fanges j'oppose le remède de la prière; et, comme le serviteur tient ses regards fixés sur les mains de son maître, nos yeux s'élèvent vers le Seigneur notre Dieu, jusqu'à ce qu'il nous prenne en pitié, lui qui seul est pur, et qui veut purifier un être issu d'un germe immonde. Ainsi encore le remède de la confession a été établi contre la conscience du péché, car la confession efface toutes les souillures. Tels sont donc les moyens qui purifient l'œil du cœur, la prière, la confession. Or, *Heureux les cœurs purs car ils verront Dieu*. Ils le verront à la fin de la vie face à face; ils le verront aussi présentement, mais dans un miroir, en énigme: car aujourd'hui la connaissance qu'ils ont de Dieu est imparfaite; plus tard ils le connaîtront parfaitement. Tout homme dans la conscience duquel le péché vit renfermé, ou pèche par espérance, ou s'imagine que ses péchés déplaisent moins à Dieu qu'ils ne l'offensent en effet: ou il pèche par désespoir, en se représentant Dieu sans miséricorde. Dans ces deux cas il mérite d'entendre ce langage: *Homme d'iniquité tu as cru que je te ressemblerais*[3]. Cet homme ne voit pas Dieu, l'iniquité se ment à elle-même,

[1] Luc XIX, 8. — [2] Math. XIX, 27. — [3] Gen. III, 12.

[1] Ps. XXVI, 8. — [2] Ps. XLIX, 21. — [3] Ps. XLIX, 21.

elle se forge une idole à la place de la réalité. Mais bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car seuls ils voient Dieu: seuls ils ont de lui une idée conforme à sa bonté. Dieu est véritablement bon, et nul n'est bon que lui. *Heureux ceux qui ont le cœur pur car ils verront Dieu.* Malheureux donc Adam et Eve qui ont cherché dans des paroles de malice une excuse à leurs péchés; en fuyant la confession et la purification qui en est la suite, ils restent le cœur immonde, et les voilà rejetés loin de la face du Seigneur. Continuons.

14. *Heureux ceux qui sont pacifiques, car ils seront appelés les enfants de Dieu.* Ils mériteront ce nom d'enfants puisqu'ils accompliront l'œuvre de son Fils. C'est par lui, en effet, que réconciliés avec Dieu nous avons la paix, puisqu'il a pacifié dans son sang le ciel et la terre, lui le Médiateur entre Dieu et les hommes, lui le Christ Jésus Dieu et homme. Remarquez comment les trois premières béatitudes réconcilient l'âme avec elle-même, les deux suivantes la réconcilient avec le prochain, et la sixième avec Dieu, et comment la septième réconcilie les autres entre eux, se trouvant elle-même reçue dans la grâce de Dieu et gratifiée de son heureuse familiarité. La pauvreté, la mansuétude, les larmes impriment dans l'âme une ressemblance, une image de l'éternité qui embrasse tous les temps. En effet la pauvreté conquiert l'avenir, la douceur s'assure le présent, le deuil de la pénitence recouvre le passé, selon ce qui est écrit: *Je repasserai toutes mes années dans l'amertune de mon âme*[1]. La justice et la miséricorde nous unissent parfaitement au prochain, puisque tandis que la justice nous empêche de faire au prochain ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît à nous-mêmes, la miséricorde nous porte à le traiter comme nous voudrions être nous-mêmes traités. Réconciliés avec nous mêmes, réconciliés avec le prochain, nous sommes aussi réconciliés avec Dieu, par la pureté du cœur. Mais heureux ceux à qui la reconnaissance de se voir réconciliés avec Dieu inspire une pieuse sollicitude pour leurs frères, et qui s'efforcent, dans la mesure de leur pouvoir, de les réconcilier eux-mêmes soit entre eux, soit avec Dieu! Quelles louanges ne mérite pas, de quelle affection ne faut-il pas entourer l'homme qui, non content de vivre paisible parmi ses frères, veille constamment sur lui-même pour n'exercer en rien leur patience et supporte avec douceur tout ce qu'il y a en eux de pénible; qui estime siens les scandales des autres et qui dit avec l'Apôtre: *Qui est scandalisé sans que je brûle? Qui est infirme sans que je partage ses faiblesses*[1]? *Bienheureux les pacifiques car ils seront appelés enfants de Dieu.* Dieu n'est pas un Dieu de division mais de paix: c'est pourquoi les enfants de la paix méritent le nom d'enfants de Dieu.

15. La huitième béatitude qui vient ensuite est le privilége des Martyrs: mais le martyre et la force de l'endurer n'appartiennent plus au temps où nous vivons. Aujourd'hui on honore davantage la justice, du moins en apparence. Peu de gens, si même il y en a, souffrent persécution pour elle. Heureux toutefois ceux qui ont cet avantage, car le royaume des cieux leur appartient, et personne ne les y persécutera. Les persécutions se multiplient: que notre joie grandisse avec elles, ne regardons pas les souffrances visibles, mais les récompenses qui sont invisibles. Ce qui est visible passe: l'invisible seul est éternel. *Vous serez bienheureux,* est-il dit, *quand les hommes vous haïront, vous relégueront à part, vous chasseront, et diront du mal de vous, à cause de moi. Réjouissez-vous en ce jour-là, et tressaillez d'allégresse: car une grande récompense vous est réservée au ciel,* plus grande que votre travail sur la terre. Mais pourquoi la même promesse est-elle faite aux pauvres et aux martyrs, sinon parce que la pauvreté volontaire est une espèce de martyre? *Heureux,* dit le prophète, *heureux l'homme qui n'a ni couru après l'or, ni mis son espoir dans l'argent et les trésors. Quel est-il celui-là? Nous le louerons, car sa vie est une merveille*[2]. Quoi de plus merveilleux en effet, et quel martyre plus grand que d'endurer la faim devant une table abondamment servie, le froid sous des vêtements nombreux et précieux, la pauvreté au sein des richesses que le monde nous offre, que le démon nous présente, que nos désirs naturels convoitent? Ne sera-t-il pas justement couronné celui qui aura soutenu une pareille lutte, qui aura repoussé les promesses du monde, qui se sera raillé des tentations de l'enfer, et ce qui est plus glorieux encore, qui aura triomphé de lui-même, et crucifié sa concupiscence et ses appétits? Si donc le royaume des Cieux est également promis aux pauvres et aux martyrs, c'est que la pauvreté achète ce que le martyre enduré pour Jésus-Christ obtient sans délai.

[1] Isaïe XXXVIII, 15.

[1] II Cor. XI, 29. — [2] Eccli. XXXI, 8, 9.

SERMON II

De l'état des saints après la Résurrection.

1. Puisque nous célébrons aujourd'hui le souvenir des saints, souvenir joyeux et digne de toute notre dévotion, je crois opportun de vous parler, avec l'aide du Saint-Esprit et de la félicité qui leur est commune, et de la consommation future qu'ils attendent, en suivant toutefois l'autorité des livres saints plutôt que des conjectures personnelles : je ne veux pas puiser ici dans mon fonds, mais m'appuyer, autant que je le pourrai, sur des témoignages tirés des Ecritures. Si Dieu nous en fait la grâce, ce discours aura un triple avantage. La connaissance, même partielle, de la félicité réservée aux saints, nous animera à marcher sur leurs traces avec une sollicitude plus vive, à soupirer plus ardemment après leur compagnie, et à nous recommander plus dévotement à leur protection. Il convient, il faut en effet que les saints, objet de notre vénération, le soient aussi de notre imitation. Nous les proclamons bienheureux : courons donc avidement vers leur félicité : nous aimons à les louer : que leur protection serve à nous élever. Non, le souvenir des saints n'est pas pour nous sans fruit, s'il sert à dissiper nos langueurs, notre tiédeur, nos erreurs. Leur intercession vient en aide à notre faiblesse, la considération de leur félicité excite notre négligence, et notre ignorance trouve un enseignement dans leurs exemples. Je ne doute pas que l'Evangile qui vient de vous être lu, et les paroles mêmes du Seigneur ne vous aient bien appris à suivre les vestiges des saints, en dressant sous vos yeux l'échelle le long de laquelle est monté le chœur que nous vénérons aujourd'hui : et je n'ignore pas non plus que vous avez religieusement consacré cette nuit et ce jour à implorer leurs suffrages. Essayons donc de parler un instant de leur félicité, de dire ce que daignera nous suggérer le Dieu qui les élève et les glorifie après les avoir appelé et justifiés.

2. Nous lisons dans le Prophète : *O mon âme, entre dans ton repos, parce que le Seigneur t'a comblée de biens : il a arraché mon âme à la mort, il a soustrait mes yeux aux larmes, et mes pieds à la chute*[1] ; et ailleurs : *Notre âme, comme le passereau, a été sauvée du filet des chasseurs*[2]. J'ai lu dans la suite des divines Ecritures beaucoup d'autres paroles semblables d'hommes étonnés et joyeux d'avoir été délivrés, paroles de parfaite sécurité, de félicité immense, de joyeuse action de grâces, qui à mon sens, ne conviennent pas à ceux qui habitent encore des demeures d'argile et mangent leur pain à la sueur de leur front. Qui d'entre eux pourrait donc se glorifier d'avoir le cœur parfaitement pur ? Qui oserait se vanter que ses piéges sont brisés, que ses pieds sont soustraits à toute chute, quand l'Apôtre réclame et s'écrie : *Que celui qui est debout prenne garde de tomber*[3]. Et il ajoute en parlant de lui-même : *Malheureux homme que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort*[4] ? et ailleurs : *Mes frères, je ne crois pas avoir encore atteint le but. Mais j'oublie ce qui est derrière moi, je tends vers ce qui est devant, je marche vers la palme* etc[5]. Et encore : *Je cours mais non pas au hasard : je lutte, mais non pas comme si je frappais l'air : je châtie mon corps et je le réduis en servitude de peur qu'après avoir prêché les autres je ne sois reprouvé*[6]. Ces paroles sont la trompette du combat : ce sont les accents d'un chef intrépide qui lutte vaillamment. Celles qui précèdent sont plutôt d'un triomphateur, ou du moins d'un vainqueur revenant du combat et dont la conscience heureuse et sûre attend le jour prochain d'un triomphe magnifique.

3. Mais quel est le langage de ce vaillant soldat, de ce serviteur fidèle quand il revient du combat ? *O mon âme*, dit-il, *entre dans ton*

[1] Ps. CXIV, 7, 8. — [2] Ps. CXXIII, 7. — [3] I Cor. X, 12. — [4] Rom. VII, 24. — [5] Philipp. III, 13, 14. — [6] I Cor. IX, 26, 27.

repos. Pendant que tu combattais pour Dieu, dans un corps de mort, les fatigues du combat ne te laissaient pas de relâche, et le péril te jetait dans d'incessantes incertitudes. D'un côté les tentations t'assiégeaient de leur tumulte ; de l'autre la crainte de succomber te causait des sollicitudes plus vives encore. Pourtant même alors, mes frères, le soldat du Christ, à défaut de repos, avait de la gloire. En effet ce vaillant et intrépide champion dont nous avons fait tout-à-l'heure mention, s'est écrié : *Voici notre gloire : C'est le témoignage de notre conscience*[1]. Il ne faut pas entendre par ce témoignage de la conscience un témoignage qu'elle se décerne à elle-même, car ce n'est pas celui qui se recommande qui est approuvé, mais celui que Dieu recommande lui-même[2]. Ce témoignage de la conscience qui est la gloire de l'Apôtre ne vient donc pas de la conscience. C'est le langage que fait entendre en elle l'Esprit de Vérité qui rend à notre esprit le témoignage que nous sommes les enfants de Dieu[3]. C'est un témoignage que la conscience reçoit mais ne rend pas. En effet quand la vérité nous applaudit, quand la justice dépose en notre faveur, c'est assurément la voix de Dieu qui nous recommande, du Saint-Esprit qui nous rend témoignage : c'est un vaillant roi qui acclame un soldat combattant pour son amour et pour son honneur, qui l'encourage de sa présence, qui loue ses belles actions, qui lui crie que la victoire est prochaine, que la récompense est prête et qui lui promet l'éternelle couronne. Voilà le témoignage dont se glorifie un soldat éprouvé et intrépide. Cependant loin de chercher le repos il combat avec un redoublement de courage et d'énergie. Tant qu'ils sont condamnés à la lutte, les élus de Dieu se réjouissent donc, mais leur joie naît des prémices de l'Esprit qui vient en aide à leur faiblesse, et qui soutient de son témoignage leur pusillanimité. Aussi l'Apôtre dont nous parlions dit-il : *Le royaume de Dieu n'est ni le manger, ni le boire, mais la justice, la paix et la joie dans le Saint-Esprit*[4].

4. Mais le temps de leur milice écoulé, les saints trouvent la joie dans leur esprit, en attendant le jour où ils mériteront d'entrer dans la joie de leur maître, pour goûter la joie jusque dans leur corps. C'est ce que nous lisons dans le psaume : *Seigneur, la lumière de votre visage est empreinte sur nous ; vous avez donné la joie à mon cœur*[1]. Et d'où vient-elle ? De ce qui suit : *par l'abondance de leur froment, de leur vin et de leur huile*[2]. Et cette âme avait aussi entendu une voix dire : *Donnez-lui le fruit de ses mains et que ses œuvres le louent aux portes de la cité*[3]. C'est pour cela que saint Jean reçoit, dans l'Apocalypse, l'ordre d'écrire que *bienheureux sont les morts qui meurent dans le Seigneur*. Pourquoi bienheureux? *C'est que l'Esprit leur commande de se reposer désormais de leurs travaux*[4]. Aussi dans le psaume dont nous parlions un peu plus haut, aux paroles que nous avons citées, il est ajouté : *Je dormirai et je me reposerai en paix*[5]. Et au sujet des œuvres nous lisons dans l'Apocalypse : *Leurs œuvres les suivent*[6]. Et pourquoi les suivent-elles, sinon pour les louer aux portes de la cité? Pourquoi les suivent-elles, sinon afin de multiplier leurs fruits, afin que ces fruits de leurs mains engraissent les victimes, qui, le Prophète nous l'apprend, doivent être offertes sur l'autel du Seigneur, quand les murs de Jérusalem seront rebâtis[7]? En attendant cette heure, les âmes des saints sont sous l'autel, comme nous l'apprend le témoignage véridique de celui qui, dans l'Apocalypse, déclare avoir entendu leurs voix sous cet autel même[8]. La lumière du visage du Seigneur reste donc scellée (A) pour eux: mais encore que leur

[1] II Cor. I, 12. — [2] Id. z, 18. — [3] Rom. VIII, 16. — [4] Rom. XIV, 17.

(A) Scellée, c'est-à-dire cachée, non manifestée comme il résulte de textes qu'on trouve plus loin (Serm. IV, nº 2) où l'auteur dit que les âmes des bienheureux ne voient que l'humanité de Jésus-Christ et non sa divinité. On rencontre dans les écrits du saint Docteur plusieurs passages analogues dans lesquel il semble partager l'opinion que les âmes des saints, après cette vie, ne sont pas admises, avant la résurrection et le jugement universel, à la vision béatifique. Elles jouiraient jusque-là d'une félicité imparfaite qui exclurait toute souffrance sans combler tous leurs désirs. C'était, dit-on, l'opinion de Jean XXII qui aurait ordonné aux théologiens de Paris de l'enseigner. Saint Bernard semble favoriser cette opinion en certains endroits auxquels il faut opposer ici l'antidote. Dans le IIIe sermon pour la Toussaint, comme dans celui-ci, il distingue trois états de l'âme : l'âme dans le corps assujetti à la corruption, l'âme sans le corps, l'âme dans la béatitude consommée. L'âme : 1º sous la tente ; 2º sous le parvis ; 3º dans la maison de Dieu où il assure qu'elle n'entrera qu'avec son corps. Au sermon IV, il dit que les âmes des Martyrs sont sous l'autel, parce qu'elles ne voient que l'humanité de Jésus-Christ ; qu'après la résurrection elles seront élo-

[1] Ps. IV, 7. — [2] Ps. IV, 7. — [3] Prov. XXXI, 31. — [4] Apoc. XIV, 13. — [5] Ps. IV, 9. — [6] Apoc. XIV, 13. — [7] Ps. L, 20, 21. — [8] Apoc. VI, 9, 10.

joie ne soit pas pleine elle est grande pourtant, en attendant le jour qui les comblera de félicité en leur dévoilant la face de Dieu. En attendant, dis-je, ces âmes entrent dans leur repos jusqu'à ce qu'elles méritent d'entrer dans le repos de Dieu même. Leurs œuvres les louent aux portes de la cité, en attendant le moment où Dieu lui-même les louera. Vous voyez, mes frères, comme l'Ecriture est une; lorsqu'il s'agit de la béatitude des âmes elle n'a qu'un sentiment et presque qu'un langage.

5. Mais gardez-vous de déprécier le repos et la félicité de ceux qui, libres de toute souffrance, repassent dans la douceur de leur âme leurs années écoulées : ils goûtent la joie en retour de ces jours où ils ont été humiliés, et de ces années où ils ont vu tant de maux. Pénétrés d'une douce admiration ou d'une merveilleuse douceur, ils songent aux périls qu'ils ont évités, aux fatigues qu'ils ont endurées, aux combats dont ils sont sortis vainqueurs : en échange, ils attendent avec une foi inébranlable la bienheureuse espérance et l'avénement du grand Dieu leur Sauveur qui ressuscitera et reformera leur corps sur le modèle de son corps glorifié.

6. Que leur félicité est grande ! Que leur joie est immense ! Trois choses éveillent leurs transports, le souvenir de leur vertu passée, la vue de leur repos actuel, l'attente assurée de leur consommation future. Au sujet de cette consommation nous avons le cri des saints, à la fin du psaume cité plus haut. Car, chacune des âmes à qui il a été donné de parvenir à ce repos s'écrie : *Je m'endormirai et je me reposerai : car vous, Seigneur, vous m'avez établi dans l'espérance d'une façon particulière.* Dans l'espérance, et non plus entre la crainte et l'espérance où je flottais en proie à l'inquiétude et à l'anxiété. Ainsi encore, à propos du repos actuel dont jouissent les saints, nous trouvons écrit dans un autre psaume : *O mon âme, entre en ton repos, car le Seigneur t'a fait du bien.* Il t'a fait du bien, encore qu'il ne t'ait pas comblée de ses faveurs. Et écoute le bien qu'il t'a fait : *il a arraché mon âme à la mort, mes yeux aux larmes et mes pieds à la chute*[1] ; c'est-à-dire, il t'a délivrée de tout péché, de la peine du péché, de la crainte et du danger de retomber : voilà ce très-doux lit de l'âme qu'elle ne lavera ni n'arrosera plus de ses larmes, puisque Dieu essuiera toutes ses larmes. Voilà le lit où l'âme ne sent plus aucun aiguillon, sur lequel elle ne se retournera plus sous la pointe perçante de l'épine. Elle est sortie de la terre qui produisait pour elle des ronces et des épines. Voilà cette couche qu'il ne faudra plus retourner pour adoucir les infirmités de l'âme ; puisque ses infirmités ont disparu.

vées sur l'autel pour voir sa divinité. On trouve un passage semblable au IVe serm. pour la Dédicace.

Or le sentiment commun des Pères et des Docteurs c'est que les âmes des justes dégagées du corps sont non-seulement reçues au ciel, admises à régner avec Jésus-Christ, mais sont heureuses dans toute la simplicité de ce mot. On a prétendu que saint Augustin avait hésité sur cette question, soit dans la *Cité de Dieu* (liv. XII) soit dans l'*Enchiridion*, soit dans ses *Rétractations* (ch. XIV) etc. et qu'il semble croire que les justes ne seront pas admis à la vision béatifique avant le dernier jugement.

Mais le doute de saint Augustin porte moins sur le lieu où sont les âmes que sur leur état. Il pense qu'elles voient Dieu face à face, mais qu'elles le verront plus parfaitement encore après la résurrection, parce que l'attrait qui les porte vers leur corps entrave leur plein élan vers Dieu. De cette façon leur félicité n'égale pas encore celle des anges dont rien ne gêne le vol vers Dieu. Du reste saint Augustin ne parait pas avoir été fixé sur cette question.

concile de Florence s'en occupe aussi sans toutefois la trancher absolument. Il dit que les âmes des bienheureux voient Dieu parfaitement dès maintenant, mais qu'elles goûteront une félicité plus complète quand la résurrection les aura réunies à leurs corps. Selon certains théologiens ceci ne doit pas s'entendre de *l'intensité* de la félicité mais de son *extension* qui résultera de l'adjonction du bonheur du corps à celui de l'âme. C'est dans le même sens qu'il faut entendre les paroles de saint Bernard, et toute sa pensée se réduit à ceci : Les âmes des saints ne voient pas Dieu actuellement aussi parfaitement qu'elles le verront un jour, quand elles seront réunies à leurs corps. (Voir serm. III pour la Toussaint et Serm. LXXXVIIe *sur divers sujets*.) Ici saint Bernard suit saint Augustin et tous les deux ont été suivis à leur tour par saint Bonaventure, saint Thomas, Richard, etc. Cependant saint Thomas changea de sentiment plus tard, car (I, II. q. IV, 5,) il enseigne nettement que par la reprise du corps l'âme verra sa félicité croître non pas *intensivement* mais *extensivement*.

Du reste relativement à l'état des âmes saintes après cette vie saint Bernard enseigne : 1° Qu'elles sont au Ciel : 2° Qu'elles ont reçu une robe, mais pas les deux qui doivent leur revenir : l'une de ces robes est la félicité de l'âme, la seconde est l'immortalité glorieuse du corps ; 3° Que ces âmes jouissent de la vue de Dieu.

Le Concile de Florence a défini ce dernier point ; *Les âmes une fois purifiées*, dit-il, *sont à l'instant même reçues dans le Ciel et voient le Dieu trine et un tel qu'il est.* Et le Concile de Trente, sess. 25e, dit que *les saints règnent avec Jésus-Christ et jouissent d'une félicité parfaite.*

[1] Ps. CXIV, 7, 8.

Voilà, dis-je, pour l'âme le repos le plus suave, le plus salutaire ; c'est une conscience pure, calme, pleine de sécurité. Que cette âme fortunée ait donc pour matelas la pureté de la conscience, pour oreiller la tranquillité, pour couverture la sécurité, et que sur ce lit, elle dorme d'un sommeil délicieux, qu'elle y trouve un heureux repos.

7. En ce qui touche le souvenir des vertus passées vous avez, au psaume cent vingt-trois, les paroles des saints, que j'ai déjà rappelées plus haut. Ils considèrent, ils se rappellent avec une vive admiration à quels piéges, à quels dangers le secours de Dieu les a arrachés, et dans leurs transports ils s'écrient : *Si le Seigneur n'avait été avec nous, qu'Israël dise maintenant : si le Seigneur n'avait été avec nous, lorsque les hommes s'élevaient contre nous, ils auraient pu nous dévorer tout vivants : lorsque leur fureur s'est irritée contre nous, ils auraient pu nous engloutir. Notre âme a passé un torrent, et peut-être n'eût-elle pu en franchir les eaux ;* et ils ajoutent : *Béni soit le Seigneur qui ne nous a pas livrés comme une proie à leurs dents*[1]. Et les paroles de l'Apôtre à l'heure voisine de sa dissolution, paroles qui étaient une allusion anticipée à l'état qui lui donne présentement un heureux repos, paraissent mieux lui convenir aujourd'hui : car c'est aujourd'hui qu'il peut dire sûrement : *J'ai combattu le bon combat, j'ai gardé la fidélité, il ne me reste plus qu'à attendre la couronne de justice que le Seigneur, comme un juste juge, me rendra en ce jour-là*[2]. Telles sont donc, mes frères, je vous le dis, telles sont présentement les occupations des saints, telle est leur nourriture, tel est leur sommeil. Et si l'Esprit-Saint a voulu que les paroles que nous avons citées fussent écrites, c'est afin qu'elles nous donnent une idée de leur état.

8. Toutefois, ces pensées les touchent et les charment bien mieux que notre esprit ne saurait le concevoir, ni notre parole le redire. Ecoutez, en effet, les efforts laborieux du Prophète, les répétitions qu'il emploie, sans réussir pourtant à rendre dignement sa pensée. *Quelle est grande la multitude de votre douceur que vous avez réservée, Seigneur, à ceux qui vous craignent !* Mais, qu'ajoute-t-il ? *Vous l'avez rendue pleine et parfaite pour ceux qui espèrent en vous à la vue des enfants des hommes*[1]. Cette abondance de douceur ici réservée est donc grande, très-grande, sans être cependant parfaite : elle recevra cette perfection dans la lumière, et non dans l'ombre, quand les saints ne reposeront plus sous l'autel, mais siégeront sur des trônes en qualité de juges. Car les âmes saintes dépouillées de leurs corps sont admises sur le champ au repos, mais elles ne sont pas admises immédiatement à la gloire : *Les Justes m'attendent*, dit le Prophète encore retenu dans la prison de ce corps, *ils m'attendent jusqu'à ce que vous me récompensiez*[2]. Et une voix divine dit aux âmes saintes qui sollicitent la résurrection de leurs corps : *Attendez un peu que le nombre de vos frères soit complet*[3]. Mais il faut finir cet entretien : la messe solennelle nous appelle : réservons pour un autre discours ce qu'il nous reste à dire sur cette matière.

SERMON III

Comment les âmes saintes sont sans tache et sans ride.

1. Vous avez pu, si je ne me trompe, remarquer par ce que j'ai dit dans le précédent entretien, qu'il y a pour les âmes saintes trois états : le premier dans un corps sujet à la corruption, le second quand elles en sont dépouillées, et le troisième quand elles habitent un corps glorifié. Le premier état est un état militant, le second un état de repos,

[1] Ps. CXXIII, 1, 6. — [2] II Tim. IV, 7, 8.

[1] Ps. XXX, 20. — [2] Ps. CXLI, 8. — [3] Apoc. VI, 11.

le troisième une félicité consommée. Elles commencent par vivre sous la tente, puis elles sont introduites dans le vestibule, et enfin elles entrent dans la maison de Dieu. *Que vos tabernacles sont aimables, ô Dieu des vertus!* Mais plus aimables encore sont les portiques du Seigneur, selon ce que le Psalmiste ajoute : *Mon âme soupire et défaille après les portiques du Seigneur* [1]. Mais comme sous ces portiques il se rencontre des défaillances, (vous venez de l'entendre) heureux et pleinement heureux ceux qui habitent votre maison, ô mon Dieu ! Aussi, mes frères, je me suis réjoui quand on m'a dit : nous irons dans la maison du Seigneur. Si vous cherchez la raison, qui m'inspire cette confiance, la voici : c'est qu'un grand nombre des nôtres sont déjà sous le portique attendant que leurs corps leur soient rendus et que le nombre de leurs frères soit complet. Car ils n'entreront pas dans cette bienheureuse maison sans nous, ni sans leurs corps : c'est-à-dire que les saints n'y pénétreront pas isolément, ni l'esprit sans la chair. Il ne peut y avoir, en effet, de félicité parfaite qu'à la condition que l'homme lui-même à qui elle est destinée soit entier : une Eglise imparfaite ne saurait recevoir le don de la perfection. Aussi quand les âmes sollicitaient la résurrection de leurs corps, comme je l'ai dit dans le discours précédent, leur fut-il répondu : *Attendez un peu que le nombre de vos frères soit complet* [2]. Toutefois, elles ont déjà reçu chacune une robe : mais elles ne seront couvertes d'un double vêtement que lorsque nous le serons nous-mêmes, selon ce que l'Apôtre dit des patriarches : *Dieu a voulu, par bonté pour nous, qu'ils ne reçussent qu'avec nous la consommation de leur félicité* [3]. La première robe est cette félicité et ce repos des âmes dont nous avons parlé : la seconde est l'immortalité et la gloire des corps ; ce qui fait dire aux saints : *Vengez le sang de vos saints qui a été répandu* [4]. S'ils tiennent ce langage ce n'est pas qu'ils désirent être personnellement vengés ; ils souhaitent plutôt la résurrection et la glorification de leurs corps, reculée, ils le savent, jusqu'au jour du jugement.

2. Mais, ô chair misérable, défigurée, fétide, d'où te vient un pareil honneur ? Des âmes saintes que Dieu a décorées de son image te désirent ! Il les a rachetées de son sang, et elles t'attendent ! Sans toi leur félicité est incomplète, leur gloire inachevée, leur bonheur tronqué ! Ce désir qu'elles tiennent de la nature est si énergique en elles, qu'il empêche leur cœur de s'élancer librement vers Dieu, il le contraint, pour ainsi dire, à se contracter en lui-même, il lui imprime comme des rides. en l'inclinant vers toi. Aussi saint Jean, qui, inspiré du Saint-Esprit, nous a révélé bien des secrets relatifs à l'état dans lequel les âmes saintes reposent heureusement, nous dit : *Elles sont sans tache devant le trône de Dieu* [1]. Sans tache et non sans ride, jusqu'au jour où le Christ se donnera une Eglise toute glorieuse, sans souillure, ni ride. Car, dans ceux qui combattent encore, l'Eglise n'est pas exempte de tache puisque personne n'est pur, pas même l'enfant qui n'a vécu qu'un jour [2], sur cette terre où l'existence n'est qu'un combat éternel, ainsi que Job l'atteste. Mais dans ceux qui reposent sous l'autel du Seigneur l'Eglise est déjà sans tache, comme vous le lisez dans le psaume : *Seigneur, qui donc habitera vos tabernacles? Ou qui se reposera sur votre sainte montagne? Celui qui y entre sans aucune tache* [3]. Celui-là donc trouvera le repos sur la montagne du Seigneur qui y entre sans tache : mais celui qui sera sans ride sera élevé sur cette montagne. Mais si vous voulez savoir quand les âmes saintes seront sans ride, à l'heure où les cieux se développeront comme les peaux d'une tente bien tendue et sans pli, ce sera certainement quand ces âmes suivront l'Agneau partout : il faut que les âmes appelées à suivre l'Agneau s'étendent et se dilatent. Car, où va-t-il ? Il atteint avec force, d'une extrémité du ciel à l'autre, et il dispose tout avec douceur.

3. Voulez-vous savoir encore où va l'Agneau et où les âmes bienheureuses le doivent suivre ? *J'ai cherché le repos en tout* [4]. Voilà le repos du Seigneur, repos que rien n'interrompt, ne restreint, car Dieu se réjouit en tout, goûte en tout ses délices, cherche en tout son repos et l'y trouve. Le bien lui plaît par lui-même d'abord, il lui plaît aussi par rapport au mal. Il aime la miséricorde et la justice : il se complaît et dans la gloire des bons, et dans le supplice des méchants, parce qu'il est juste. Eh quoi ? Pensez-vous que l'âme humaine puisse entrer ainsi dans la joie de son Seigneur, dans son repos, y trouver aussi ses délices en tout, sans qu'aucune affection personnelle la ramène

[1] Ps. LXXXIII, 2, 3. — [2] Apoc. VI, 11. — [3] Hébr. XI, 40. — [4] Apoc. VI, 10.

[1] Apoc. XIV, 5. — [2] Job. VII, 1. — [3] Ps. XIV, 1, 2. — [4] Eccli. XXIV, 2.

sur elle-même et lui imprime des rides? Pourra-t-elle ainsi se répandre en un amour universel et divin? Oui, elle le pourra certainement, si elle a été trouvée fidèle dans les petites choses qui lui ont été confiées au temps de sa vie militante, fidèle dans ses membres, dans ses sens, dans les appétits qu'elle a reçus pour les diriger, et si elle a prouvé par là son attachement au Seigneur. Que le serviteur du Christ sache donc garder dans la sainteté le vase de son corps; qu'il glorifie, qu'il porte Dieu en sa chair: et le Dieu libéral et riche préposera au soin de grandes choses un serviteur fidèle dans les petites. Oui, il lui confiera de grands intérêts puisqu'il l'établira le maître de sa maison et l'administrateur de tous ses biens. Mes frères, ne voyez rien d'incroyable dans ce langage: il n'est pas de moi. Nous avons sur ce point les promesses de la Vérité même, promesses dont il n'est pas permis de douter: *Heureux*, dit-elle, *heureux le serviteur qu'à son arrivée le maître trouvera agissant de la sorte! En vérité, je vous le dis, il l'établira sur tous ses biens*[1]. Et le serviteur fidèle est établi sur tous les biens de son maître quand il mérite d'entrer dans sa félicité, et de se réjouir avec lui en toutes choses. En effet, *celui qui s'attache à Dieu*, au dire de l'Apôtre, *ne fait plus avec lui qu'un esprit*[2], et sa volonté unie à la volonté divine se fond avec elle, de sorte qu'au lieu de rencontrer dans les créatures rien qui lui soit opposé, tout se passe, tout demeure à son gré.

4. Telle est donc l'espérance fortunée qu'attendent les âmes saintes: et encore qu'elles remercient Dieu de la félicité au sein de laquelle elles goûtent le repos, elles prient, elles crient vers le Seigneur, elles appellent le couronnement du bonheur qu'elles attendent; aussi ai-je dit que si le passé n'a laissé en elles aucune tache, elles ne sont pas sans ride: parvenues jusqu'à l'action de grâces, elles ne sont pas encore arrivées jusqu'aux cris de louanges: les parfaits seuls peuvent louer le parfait, et le louer avec son héritage à l'heure où ils le loueront, et seront, à leur tour, l'objet des louanges de Dieu. C'est pourquoi le Prophète a dit, au futur: *Heureux, Seigneur, ceux qui habitent votre maison, ils vous loueront au siècle des siècles*[1]. Et saint Jean, dans l'Apocalypse, n'a pas entendu des cris de louanges, mais des prières: car voici ce que vous y trouvez: *J'ai entendu sous l'autel de Dieu les voix de ceux qui ont été tués*. Quelles voix, et que disaient-elles? *Vengez, Seigneur, le sang de vos saints qui a été répandu*[2]. Or, ce sont bien là les accents de la prière et non ceux de la louange. Mais jusques à quand entourerons-nous de loin cet autel et craindrons-nous d'en approcher? Si je ne me trompe, votre charité souhaite entendre le mystère de cet autel et en connaître l'auguste secret. Mais, qui suis-je pour oser pénétrer témérairement dans l'asile retiré des saints? N'ai-je pas lu que celui qui veut sonder la majesté périra foudroyé sous son éclat[3]? Arrêtons-nous donc ici, si vous le voulez bien, mes frères; peut-être les âmes saintes qui habitent cet autel daigneront-elles, si nous frappons, nous en ouvrir le mystère, non pas à cause de nos mérites, mais à cause de Celui qui nous a aimés et qui nous a purifiés de nos péchés dans son sang: elles nous reconnaîtront pour des concitoyens, des familiers de la maison de Dieu, au lieu de nous écarter comme des étrangers du séjour retiré qui les abrite.

[1] Matth. xxiv, 46, 47. — [2] I Cor. vi, 17.

[1] Ps. lxxxiii, 5. — [2] Apoc. vi, 10. — [3] Prov. xxv, 27.

SERMON IV

Du sein d'Abraham et de l'autel sous lequel saint Jean a entendu les âmes des saints: des sept pains dont on a recueilli sept corbeilles pleines de morceaux.

1. La suite de mon discours m'ayant amené à vous parler de cet autel du Ciel sous lequel saint Jean entendit la voix des saints[1], je n'ai pas voulu aborder ce sujet (il vous en souvient, je crois) avant que la prière ne m'eût préparé l'entree d'un asile si retiré et si sacré. Il est temps de vous dire les idées qui m'ont été inspirées sur ce point, sans préjudice, cependant, de celles qui auraient été révélées à d'autres. Et d'abord, on peut se demander comment saint Jean a entendu sous l'autel du Ciel la voix des âmes saintes, quand le Sauveur, dans l'Evangile, parlant de l'âme de Lazare, la dit portée par les anges dans le sein d'Abraham, et non sous l'autel de Dieu[2]. Il ne semble pas non plus que Job ait jamais osé aspirer après cet autel: il disait en effet : *Qui m'accordera que vous me protégiez dans le tombeau et que vous m'y cachiez, jusqu'à ce que votre fureur soit passée, jusqu'au jour où vous vous souviendrez de moi[3]?* Mais il était venu ce jour appelé par Job, ce jour du souvenir et de la miséricorde, où Jean entendit la voix des Saints sous l'autel de Dieu. Jusqu'à l'arrivée du Désiré qui devait dans son sang effacer la cédule de notre condamnation, éteindre le glaive de feu et ouvrir aux croyants le royaume des Cieux, les Saints n'étaient pas admis dans ce royaume. Dieu leur avait ménagé dans l'enfer même un lieu de repos et de rafraîchissement (A), mettant toutefois un abîme entre ces âmes saintes et les âmes des impies. Les unes et les autres étaient dans les ténèbres, mais non pas toutes dans les châtiments. Les impies étaient tourmentés, les justes consolés. Que toutes ces âmes fussent dans les ténèbres, le témoignage de Job nous l'apprend, quand il déclare qu'il va descendre bientôt dans un lieu obscur et couvert des ombres de la mort[1]. Ce lieu obscur, mais tranquille, le Seigneur l'appelle le sein d'Abraham, parce que, selon moi du moins, on y reposait dans la foi et l'attente du Sauveur. La foi d'Abraham fut si bien éprouvée et prouvée que, le premier, il mérita de recevoir la promesse de l'Incarnation du Christ. Le Sauveur, en descendant dans ce lieu, en a brisé les portes d'airain, les barrières de fer; il a tiré de ce cachot les captifs qui y étaient assis, c'est-à-dire qui y jouissaient du repos, assis pourtant dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort: puis il les a placés sous l'autel de Dieu, les cachant dans le secret de son tabernacle au jour du méchant, en attendant le moment où le nombre de leurs frères, enfin complet, leur ouvrirait le royaume préparé pour eux dès l'origine du monde. Si maintenant le sein d'Abraham désigne le repos des Saints (A), il est certain que l'Evangile autorise lui-même ce langage. Il n'est pas douteux qu'autrefois ce mot désignait un autre endroit, puisque l'un est dans les ténèbres, et l'autre dans la lumière; l'un dans l'enfer et l'autre dans le Ciel. Toutefois, il n'y a aucune singularité à dire, même aujourd'hui, que les enfants des patriarches sont reçus dans le sein de leur père quand ils méritent de passer de ce monde en leur société.

2. Or l'autel dont je dois vous parler n'est, à mon avis, que le corps même du Sauveur (B). Je crois avoir pour moi dans cette interprétation le sentiment de Jésus-Christ lui-même,

(A) Saint Augustin émet un sentiment contraire au liv. XII *de Genesi ad litt.* ch. 33, nº 63. Il pense que es anciens justes n'ont jamais été détenus dans les enfers, et que le mot enfer, dans les Ecritures, exprime exclusivement un lieu de châtiments.

Apoc. VI, 9, 10. — [2] Luc XVI, 22. — [3] Job XIV, 13.

(A) Voir liv. V, *de la Considération*, nº 9.

(B) Ce n'est ici qu'une simple opinion de saint Bernard, comme il résulte du nº 1, où il expose son sentiment sans préjudice d'un autre.

[1] Job. X, 21.

puisque je l'entends dire dans l'Evangile : *Partout où sera le corps, les aigles s'assembleront*[1]. Les Saints se reposent donc sous l'humanité du Christ que les anges mêmes aspirent à contempler, en attendant l'heure où ils seront élevés sur l'autel, et non plus cachés dessous. Mais qu'ai-je dit? Quel homme, quel ange même pourra non pas dépasser, mais seulement atteindre la gloire de Jésus-Christ? Comment donc les Saints, aujourd'hui cachés sous l'autel, seront-ils un jour exaltés dessus? Par la vision, par la contemplation et non par leur position. Car le Fils se montrera lui-même à nous, selon sa promesse ; il se montrera, non point sous la forme de l'esclave, mais sous la forme de Dieu[2]. Il nous montrera aussi son Père ainsi que l'Esprit-Saint, vision sans laquelle rien ne saurait nous satisfaire, puisque la vie éternelle consiste à connaître le Père Dieu véritable et Celui qu'il a envoyé, Jésus-Christ[3], et avec eux, n'en doutons pas, le Saint-Esprit qui procède de l'un et de l'autre. Il passera, il nous servira les délices nouvelles pour nous et inconnues de sa parfaite contemplation. C'est ce qui fait dire à saint Jean, dans une de ses épîtres : *Maintenant nous sommes bien les enfants de Dieu : mais ce que nous deviendrons ne paraît pas encore :* et il ajoute : *Mais nous savons que lorsque Dieu nous apparaîtra, nous lui serons semblables, parce que nous le verrons comme il est*[4]. Ecoutez l'Epouse dans le cantique : elle parle avec confiance, et l'espérance la met d'avance sur l'autel. *Sa main gauche,* dit-elle, (c'est la main gauche de l'Epoux) *est sous ma tête, et sa main droite me tiendra embrassée*[5]. Cette âme bienheureuse s'élève au-delà de l'Incarnation et de l'humanité de Jésus-Christ qui est justement nommée la gauche de l'Epoux, afin de contempler, en une vision plus sublime, sa Divinité, sa Majesté, qu'elle a raison de désigner par sa main droite.

3. Dans cette éternelle et parfaite béatitude nous jouirons de Dieu en trois manières : nous le verrons dans toutes les créatures, nous l'aurons en nous-mêmes (ce qui est plus doux et plus heureux encore) : nous connaîtrons la Trinité en elle-même, et nous contemplerons sa gloire sans voile avec l'œil purifié du cœur. En effet, la vie éternelle et parfaite consistera pour nous à connaître le Père, le Fils et l'Esprit-Saint, à voir Dieu tel qu'il est, non pas tel qu'il est en nous ou dans les autres créatures, mais tel qu'il est en lui-même. Les deux autres vues de Dieu dont nous avons parlé plus haut sont comme l'écorce qui entoure le froment, et cette troisième vision est le comble de la béatitude, la moëlle du blé, la fleur destinée à nourrir la Cité sainte de Jérusalem[1]. Mais plus cette béatitude est grande, plus elle est cachée à nos yeux : car l'œil n'a pas vu, l'oreille n'a pas entendu, le cœur de l'homme n'a pas senti, les clartés, la suavité, les délices que nous réserve cette connaissance. C'est la paix de Dieu qui surpasse toute intelligence ; à plus forte raison défie-t-elle notre langage. Que personne donc n'essaie de rendre ce que personne n'a éprouvé. *On versera dans votre sein*, dit le Seigneur, *une mesure pleine, serrée, entassée, une mesure qui débordera*[2]. Pleine de toutes les créatures réunies, serrée dans notre homme intérieur, entassée dans l'homme extérieur, et elle débordera en Dieu même. Là est le comble de la félicité ; là une gloire suréminente ; là une béatitude qui déborde.

4. Comment verrons-nous Dieu dans les créatures? comment le posséderons-nous en nous-mêmes? C'est ce que nous pouvons conjecturer en partie par les prémices de l'Esprit que nous recevons ici-bas. Pour la connaissance de Dieu en lui-même, elle nous est totalement inconnue ; c'est une connaissance merveilleuse et si haute, que nous ne pouvons même en concevoir une idée. Mais comment verrons-nous Dieu dans les créatures? Nous pouvons le comprendre dans une certaine mesure, puisque déjà on le voit de cette façon. Aussi les philosophes, au témoignage de l'Apôtre, ont-ils vu les perfections invisibles de Dieu dans ses œuvres visibles[3]. Mais on a beau monter dans cet ordre de conception et comprendre la puissance, la sagesse, la bonté avec laquelle l'éternelle Majesté a tout fait, gouverne tout, ordonne tout, ce que l'on saisit n'est rien au prix de la réalité. Un jour viendra où (je l'ai dit dans le sermon précédent), nous suivrons l'Agneau partout où il ira : nous le rencontrerons dans toutes les créatures, nous nous réjouirons en tout ce qui est justement la joie du Seigneur notre Dieu. Réjouissons-nous donc en toutes, mais de lui-même uniquement, comme lui ne jouit pas des créatures, mais de lui-même.

5. Pour ce qui regarde la manière dont nous posséderons Dieu en nous-mêmes, nous pouvons, par ce moyen, nous en faire une

[1] Luc XVII, 37. — [2] Jean XIV, 21. — [3] Jean XVII, 3. — [4] I Jean III, 2. — [5] Cantiq. II, 6.

[1] Ps. XLVII, 14. — [2] Luc VI, 38. — [3] Rom. I, 20.

dée au moins incomplète. Il est certain qu'il y a trois sortes d'âmes, ce qui a fait avancer aux sages mondains que l'âme humaine est raisonnable, irascible, et concupiscible. La nature et l'expérience quotidienne nous montrent, en effet, dans l'âme, ces trois forces. Or de même que, relativement à notre raison, la science et l'ignorance sont une habitude et une privation, ainsi en est-il du désir et du mépris, relativement à l'appétit concupiscible, et de la joie et de la colère relativement à l'appétit irascible. Dieu remplira donc notre raison de la lumière de la sagesse, en sorte que nous posséderons pleinement toute science. Il remplira notre force concupiscible de sa Justice, en sorte que nous ne désirerons qu'elle : nous en serons nous-mêmes remplis, selon ce qui est écrit : *Heureux ceux qui ont faim et soif de la Justice, car ils seront rassasiés*[1]. Car rien ne peut combler les désirs de l'âme; rien, excepté la Justice, ne saurait la rendre heureuse. Quand donc Dieu aura rempli de justice notre force concupiscible, l'âme repoussera tout ce qu'elle doit dédaigner; elle souhaitera tout ce qu'elle doit désirer, et en toutes choses elle ne cherchera que ce qu'elle doit souhaiter. Nous avons donc raison de rapporter la Justice à notre force concupiscible, qui nous rend justes ou injustes. Pour la force irascible, quand Dieu l'aura remplie, une parfaite tranquillité régnera en nous; nous serons comblés d'une paix divine qui nous plongera dans une joie et une félicité souveraines. Voyez si ce n'est pas dans ces trois choses que réside la béatitude de l'âme: plus de science qui enfle, parce que la justice est là; plus de tristesse puisqu'on a la joie en partage et qu'on ne peut plus dire: *Entasser la science c'est entasser la douleur*[2]; plus de justice ni indiscrète puisque la science l'assiste, ni onéreuse puisqu'elle est unie à la joie; enfin plus de joie ni inepte, puisqu'elle a avec elle la science, ni impure puisqu'elle est inséparable de la justice.

6. Mais dans tout cela notre homme extérieur n'a rien reçu encore. Or pour que la gloire habite notre terre[3], pour que toute la terre soit remplie de la majesté du Seigneur[4], selon l'expression d'un autre prophète, il faut quatre choses à cet homme extérieur formé, on le sait, de quatre éléments. Ne soyez pas surpris que celui qui est plus misérable ait plus de besoins, puisque vous lisez dans le Psalmiste: *Mon âme a soif de vous: et de combien de façons ma chair elle-même n'a-t-elle pas besoin de vous*[1]! Que notre terre ait donc l'immortalité qui la préserve de la crainte de rentrer dans la poussière: car une fois ressuscité notre corps ne meurt plus; la mort perd tout empire sur lui. Mais quel avantage de vivre toujours dans les misères et les souffrances qui affligent un corps assujetti à la corruption? N'est-ce pas là mourir sans cesse? Il faut donc que ce corps possède l'impassibilité, car c'est du désordre de nos humeurs que viennent, dit-on, nos souffrances. Notre corps désire aussi l'agilité de l'air qui est un des éléments de sa composition pour n'être point importuné par son propre poids. Aussi les corps des bienheureux seront-ils doués d'une légèreté et d'une agilité telles que sans retard, sans difficulté, ils pourront, à leur gré, égaler dans leur course la rapidité de la pensée. Après cela que manque-t-il à la parfaite béatitude du corps? La beauté, nous l'aurons dans toute sa perfection, et nous pouvons la rapporter à la partie ignée qui est en nous. *Car*, dit l'Apôtre, *nous attendons le Sauveur qui reformera notre corps abject sur le modèle de son corps éclatant*[2], réalisant ainsi cette promesse: *Les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père*[3]. Ainsi Dieu remplira nos âmes, quand il leur communiquera une science parfaite, une justice parfaite, une joie parfaite. Ainsi la terre entière sera remplie de sa majesté, quand le corps sera devenu incorruptible, impasssible, agile, semblable enfin au corps glorieux du Christ. Ne sont-ce pas là les sept pains avec lesquels le Sauveur a rassasié quatre mille hommes, et dont les restes recueillis par les Apôtres ont rempli sept corbeilles[4]? Nous nous nourrissons de ces pains, quand, dans une douce méditation, nous ruminons nos bienheureuses espérances, en attendant le jour où heureux, non plus de l'espérance mais de la réalité présente à nos yeux, nous mériterons de recevoir, en quelque sorte, autant de corbeilles remplies des débris de ces pains.

[1] Math. v, 6. — [2] Eccle. I, 18. — [3] Ps. LXXXIV, 10. — [4] Isaïe VI, 3

[1] Ps. LXXII, 2. — [2] Philipp. III, 20, 21. — [3] Math. XIII, 43. — [4] Math. XV, 32, 38.

SERMON V

1. Ce jour est pour nous un jour de fête, et cette solennité compte parmi les solennités principales. Mais de qui est-ce donc la fête? De quel apôtre? De quel martyr? De quel saint? D'aucun en particulier, et de tous ensemble. Nous savons tous en effet que la fête que nous célébrons aujourd'hui est appelée et est véritablement la fête de tous les Saints; oui de tous, qu'ils soient au Ciel ou qu'ils habitent la terre: car il y a les saints du Ciel et les saints de la terre, et, parmi ceux de la terre, les uns y sont encore, et les autres sont déjà au Ciel. On célèbre donc la fête de tous les saints ensemble, sans toutefois les confondre dans un culte absolument uniforme, ce qui n'a rien d'étonnant, la sainteté n'étant pas uniforme chez tous. Il existe une différence souvent bien grande entre un saint et un saint. Je ne veux pas dire seulement que l'un est plus saint que l'autre: ce qui serait une question de quantité plutôt que de qualité. Je veux dire qu'ils sont autrement saints, et non pas seulement plus ou moins saints les uns que les autres. Peut-être est-ce entre les anges et les hommes que l'on peut établir cette différence de sainteté et de solennité. Car il n'y a guères lieu d'honorer, ce semble, le triomphe de ceux que l'on sait n'avoir jamais combattu. Cependant il faut honorer, bien que d'une autre manière, ces esprits, amis de Dieu, à la volonté duquel ils ont toujours éte attachés avec autant de bonheur que de facilité. A moins de croire qu'ils ont combattu en restant courageusement fidèles au milieu de la chute de leurs compagnons, sans entrer dans le conseil des impies, et en redisant: *Pour moi il m'est bon de m'attacher au Seigneur*[1]. Célébrons donc en eux la grâce qui les a prévenus de ses douces bénédictions; honorons la bonté de Dieu qui ne les a pas amenés à la pénitence, mais qui les a tenus éloignés de tout ce qui exige pénitence, et qui, au lieu de les arracher à la tentation, les en a préservés.

[1] Ps. LXXII, 28.

2. Il y a dans les hommes un autre genre de sainteté qui demande des honneurs d'une autre nature: c'est la sainteté de ceux qui sont venus du milieu des tribulations et qui ont blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau[1]; qui, après des luttes nombreuses, triomphent au Ciel, le front ceint d'une couronne, pour avoir vaillamment combattu. Y-a-t-il une troisième classe de saints? Oui il y en a une, mais cachée. Il y a les saints qui militent encore, qui combattent toujours qui courent sans avoir atteint le but. Je suis peut-être téméraire de les appeler des saints; cependant je sais que l'un d'eux n'a pas craint de dire à Dieu: *Gardez mon âme parce que je suis saint*[2]. Et l'Apôtre confident des secrets divins a dit d'une façon plus claire: *Nous savons que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu, et que son décret appelle à être saints*[3]. Voilà le mot de sainteté différemment employé, et désignant tantôt ceux dont la sainteté est consommée tantôt ceux qui sont seulement prédestinés à la sainteté. Cette dernière sainteté est cachée en Dieu, elle est comme close; aussi l'honorons-nous d'une façon en quelque sorte cachée. L'homme ne sait en effet s'il est digne d'amour ou de haine, mais tout est incertain et réservé pour l'avenir[4]. Que la fête de ces saints se célèbre donc dans le cœur de Dieu, car le Seigneur connait ceux qui sont à lui, il sait ceux qu'il a choisis dès le commencement. Qu'elle se passe au milieu de ces esprits administrateurs envoyés pour exercer leurs fonctions en faveur de ceux qui recueilleront l'héritage du salut: pour nous il nous est interdit de louer un homme durant sa vie. Et comment la louange serait-elle sûre quand la vie elle-même ne l'est pas? *Il n'y aura de couronné que celui qui aura bien combattu*, dit la trompette céleste[5]. Et écoutez des lèvres mêmes du législateur la loi du combat: *Celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé*[6]. Mais vous ne savez quel est celui qui persévérera, celui

[1] Apoc. VII, 14. — [2] Ps. LXXXV, 2. — [3] Rom. VIII, 28. — [4] Eccle. IX, 1, 2. — [5] II Tim. II, 5. — [6] Math. x, 22

qui combattra selon la loi fixée : vous ne savez quel est celui qui recevra la couronne.

3. Louez la vertu de ceux dont la victoire est désormais certaine ; exaltez-les par des chants de fête, puisqu'on peut célébrer leurs couronnes. Cette nuit nous avons chanté les saints ; nous disions : *Craignez le Seigneur vous tous qui êtes ses saints*[1]. Mais ce n'est point à ceux-là que nous parlions. Non, nous n'exhortions pas à craindre Dieu des âmes qui ont persévéré jusqu'à la fin, car il est écrit : *La crainte n'habite plus nos frontières.* Nous nous adressions plutôt à ces saints qui ont besoin de se garder avec un soin infini à cause des périls qui les environnent. Ils n'ont pas en effet à lutter seulement contre la chair et le sang, mais contre les principautés et les puissances, contre les princes du monde et des ténèbres, contre les esprits de malice répandus dans les airs[2]. Oui, ils ont besoin de vigilance ceux qui sont attaqués de près comme de loin. Et quand tant de luttes les assiégent au dehors, les craintes ne peuvent manquer au dedans ; et c'est avec justice qu'il est dit : *Craignez le Seigneur vous tous qui êtes ses saints.* Toute notre béatitude consiste donc à craindre Dieu, puisque l'Ecriture dit : *Heureux l'homme qui est toujours tremblant*[3], et que le psalmiste dit aussi : *Heureux tous ceux qui craignent le Seigneur, et qui suivent ses voies*[4]. Mais bien autrement heureux ceux en qui la charité arrivée à la perfection a chassé la crainte, qui ne marchent plus en tremblant, qui s'exhalent en louanges dans la maison qu'ils habitent, comme le dit encore le Psalmiste : *Heureux ceux qui habitent votre maison, Seigneur : ils vous loueront dans les siècles des siècles*[5]. Notre félicité, notre fête est dans la crainte de Dieu : leur félicité et leur fête est tout entière dans les cantiques et les transports d'allégresse.

4. C'est pour cela qu'on peut louer en toute sécurité les hommes qui ne vivent plus de leur vie, mais de celle de Dieu, car la vie humaine n'est qu'une tentation. Or il y a à les louer une double sécurité, si cependant, à bien voir les choses, cette sécurité n'est pas simplement une. En effet nous n'avons rien à craindre de louer des hommes vraiment dignes de louanges : n'hésitons pas à combler d'éloges ceux qui sont si bien absorbés dans la gloire que nos panégyriques ne sauraient les toucher. Il n'y a plus de place pour la vanité là où la vérité règne seule. Mais quelle est, direz-vous, la gloire des saints ? Car ils ne se glorifient pas eux-mêmes puisqu'il est écrit : *Que ta bouche ne te loue pas*[1]. Ils ne se louent pas non plus mutuellement : appliqués exclusivement à louer leur Créateur en qui réside toute leur béatitude, ils n'ont guères le loisir de s'adresser des éloges mutuels ; aussi le Prophète s'écrie-t-il, comme nous venons de le rappeler : *Heureux ceux qui habitent votre maison, Seigneur ; ils vous loueront aux siècles des siècles.* Toutefois je n'admets pas que les saints soient dépourvus de gloire, surtout quand l'Apôtre dit : *Nos tribulations actuelles et légères nous valent dans l'éternité un poids immense de gloire*[2] ; et quand le Prophète ajoute : *Visitez-nous par votre salut, afin que nous voyions les biens que vous répandez sur vos élus, que nous partagions la joie de votre peuple, et que vous soyez loué avec votre héritage*[3]. Il ne dit pas : afin que vous soyez loué par votre héritage, mais avec votre héritage, pour nous faire entendre que les louanges à venir seront communes. Mais si l'héritage de Dieu le loue, qui louera l'héritage ? L'Apôtre nous l'apprend. *Alors,* dit-il, *chacun recevra la louange qui lui est due.* Et de qui ? *De Dieu*[4]. Quel panégyriste que celui-là ! Que de semblables éloges sont dignes d'envie ! Heureux commerce de louanges où il est également doux de louer et d'être loué.

5. Mais pourquoi louer les saints ? Pourquoi les glorifier ? Pourquoi même cette fête ? A quoi bon des honneurs terrestres à ceux que, selon la véridique promesse du Fils, le Père céleste honore lui-même ? Que leur font nos éloges ? Ils sont rassasiés de gloire C'est vrai, mes frères, les saints n'ont aucun besoin de nos biens, et notre dévotion ne leur procure aucun avantage. En vénérant leur mémoire nous servons nos intérêts et non les leurs. Et voulez-vous savoir quel profit nous revient de ce culte ? Je vous l'avoue, à ce souvenir je sens mon cœur s'embraser d'un violent et triple désir. On dit vulgairement : ce que l'œil ne voit pas le cœur ne le sent pas. Mon œil c'est ma mémoire : se souvenir des saints c'est en quelque sorte les voir. C'est ainsi que notre lot est dans la terre des vivants, et ce lot n'est pas médiocre, si toutefois, comme il sied, l'amour accompagne le souvenir. Ainsi, dis-je, notre vie est au ciel, non pas toutefois comme leur

[1] Ps. XXXIII, 10. — [2] Ephés. VI, 12. — [3] Prov. XXVIII 14. — [4] Ps. CXXVII, 1. — [5] Ps. LXXXIII, 5.

[1] Prov. XXVII, 2. — [2] II Cor. IV, 17. — [3] Ps. CV, 4, 5. [4] I Cor. 4, 5.

vie. Les saints en effet y sont substantiellement : nous n'y habitons que par le souvenir. Ah ! quand serons-nous donc réunis à nos pères ? Quand leur serons-nous présentés en personne ? Car c'est là le premier désir que leur souvenir excite ou accroît en nous. Il nous fait aspirer après l'heure où nous jouirons de leur société si enviable, où nous mériterons de devenir les concitoyens et les commensaux des esprits bienheureux, de nous mêler à l'assemblée des patriarches, aux phalanges des prophètes, au sénat des apôtres, aux légions innombrables des martyrs, aux colléges des confesseurs, aux chœurs des vierges, de nous fondre, enfin et de nous réjouir dans la communion des saints.

6. Le souvenir de chacun d'eux, comme autant d'étincelles, ou plutôt de torches ardentes, enflamme les cœurs pieux, et leur communique la soif de les voir et de les embrasser, au point qu'ils se croient au milieu d'eux, qu'ils s'élancent avidement tantôt vers tous, tantôt vers les uns ou les autres. Du reste quelle négligence, quelle lâcheté, quelle paresse, si nos affections et nos soupirs ne nous arrachaient pas à cette terre, pour nous porter avec la rapidité de la flèche au milieu de ces heureux bataillons ! Malheur à nous ! Malheur à nos cœurs endurcis ! Oui malheur à cause du péché que l'Apôtre reproche aux payens qu'il accuse d'être sans affection [1] ! L'église des premiers-nés nous attend, et nous restons insensibles. Les saints nous désirent, et nous n'y songeons pas. Les justes nous appellent et nous sommes sourds à leur voix. Réveillons-nous, mes frères ; ressuscitons avec Jésus-Christ ; cherchons les choses d'en haut, goûtons les biens du Ciel. Désirons ceux qui nous désirent : hâtons-nous vers ceux qui nous attendent, et que les vœux de nos cœurs nous devancent auprès d'eux. Hélas ! dans cette vie qui nous est commune ici-bas, nulle sécurité, nulle perfection, nul repos : et pourtant qu'il est déjà doux d'y habiter ensemble comme des frères ! Toutes les contrariétés qui nous y arrivent, au dedans ou au dehors, sont allégées par la compagnie de nos frères, avec qui nous n'avons qu'un cœur et qu'une âme dans le Seigneur. Mille fois plus douce, plus délicieuse, et plus heureuse sera l'union exempte de tout soupçon et de toute dissension, et au sein de laquelle nous serons enchaînés par les nœuds d'une charité parfaite. Comme le Père et le Fils sont un, ainsi serons-nous un en eux.

7. Ce n'est pas seulement la société, c'est aussi la félicité des Saints que nous devons désirer. Nous souhaitons leur présence, que leur gloire soit également l'objet de nos vœux les plus ardents. C'est ici une ambition sans dangers : rêver cette gloire n'est point un péril. Car si nous disons : *Seigneur, ne nous donnez pas la gloire, donnez-la à votre nom* [1], c'est un cri de cette vie puisque les Anges eux-mêmes disent : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux âmes de bonne volonté* [2]. *Ne me touchez pas*, dit Jésus-Christ, *car je ne suis pas encore remonté à mon Père* [3]. Ainsi parle le Verbe de gloire. Or le fils sage est la gloire de son Père. *Gardez-vous* donc, dit la Gloire, *gardez-vous de me toucher*. Ne cherchez pas présentement la gloire, fuyez-la plutôt. Non, ne me touchez pas, jusqu'à ce que nous soyons arrivés au Père, où toute gloire est pleine de sécurité. Là mon âme sera louée dans le Seigneur ; que les doux l'entendent et se réjouissent aussi. Ne vous semble-t-elle pas avoir entendu cet avertissement : *Ne me touchez pas, car je ne suis pas remonté à mon Père*, l'Epouse qui dans le cantique s'écrie : *Fuyez, mon bien-aimé, fuyez* [4] ? C'est ce que nous avons rappelé plus haut : *Seigneur, ne nous donnez pas la gloire, réservez la à votre nom*. Aussi chantons-nous dans l'hymne de ce jour : *Donnez la paix à vos serviteurs, et qu'à notre tour nous vous rendions gloire dans tous les siècles*, selon la parole de l'Ange.

8. La vie de l'homme sur cette terre étant une tentation, nous devons y chercher la paix plutôt que la gloire, la paix avec Dieu, la paix avec le prochain, la paix avec nous-mêmes. *O gardien des hommes, pourquoi m'avez-vous mis en lutte avec vous, et suis-je à charge à moi-même* [5] ? C'est en effet une lutte voisine de nous, c'est une sédition intestine, une guerre plus domestique encore que civile, que ces révoltes de l'esprit contre la chair, et de la chair contre l'esprit. Mais d'où viennent-elles sinon de l'état d'opposition où je suis relativement à vous ? Car vous êtes la vraie liberté, la vie, la gloire, la force, la béatitude, tandis que moi je suis pauvre, malheureux, misérable, couvert de confusion, abaissé profondément, mort à cause du péché au-

[1] Rom. I, 31.

[1] Ps. CXIII, 1. — [2] Luc II, 14. — [3] Jean XX, 17. — [4] Cantiq. VIII, 14. — [5] Job. VII, 20.

quel je suis vendu. Vous êtes la parfaite et sainte volupté, le repos des esprits bienheureux; dès le commencement vous m'avez mis en opposition avec l'Eden (mot qui signifie volupté), dans le travail et la douleur. Et pourtant vous dites: *Convertissez-vous à moi de tout votre cœur*. Il est évident que nous nous sommes détournés de vous, puisque vous nous exhortez au retour, que nous sommes contre vous, puisque vous nous rappelez à vous. Mais comment nous convertir? *Par le jeûne*, est-il dit, *les larmes et les gémissements*[1]. O merveille! Etes-vous donc dans le jeûne, les pleurs et les gémissements? Ah! loin de vous toutes ces choses, et vous bien loin d'elles. Votre règne est dans Jérusalem que vous rassasiez du pur froment. Là ni deuil, ni cri, ni douleurs; on n'y entend qu'action de grâces, et accents de louanges. *Que les justes*, est-il dit, *soient comme dans un festin; qu'ils se réjouissent et tressaillent devant Dieu*[2]. Comment donc nous convertir à lui dans le jeûne, les larmes et les gémissements? Quoi! le juste le trouvera dans la joie et les transports, et celui qui n'est pas juste ne le trouvera que dans le jeûne, les pleurs et les gémissements? Oui, il en est ainsi; mais il s'agit du juste qui a déjà mérité la présence de Dieu, et non pas de celui qui vit encore de la foi. Si le Seigneur dit: *Je suis avec lui dans la tribulation*[3], il veut parler de celui qui marche à la lumière de la foi, et non de celui qui déjà le contemple face à face. Tous les deux ont un même chef. Mais il ne s'offre pas sous les mêmes traits à tous ses membres. Aux uns c'est une tête hérissée d'épines, inclinée en croix, afin qu'ils s'humilient et soient de leur côté pénétrés de componction. Aux autres ce chef se montre glorieux, afin qu'ils soient glorifiés par lui, qu'ils se glorifient en lui, devenus semblables à celui qu'ils voient tel qu'il est.

9. C'est donc là le second désir que le souvenir des Saints allume en nous, afin que le Christ notre vie se montre à nous, comme il s'est montré à eux, et qu'à notre tour nous apparaissions avec lui dans la gloire. En attendant notre chef s'offre à nous non pas tel qu'il est en lui-même, mais dans l'état où il s'est réduit pour nous, couronné non de gloire, mais des épines de nos péchés, selon ce que dit l'Ecriture: *Sortez, filles de Sion, et voyez Salomon sous le diadème dont sa mère l'a couronné*[4]. O Roi! ô Diadème! La Synagogue marâtre et non mère a couronné notre roi d'une couronne d'épines. Rougissez donc de chercher la gloire, ô membres, dont le chef est humilié à ce point, n'ayant ni aspect, ni beauté, ni forme! Il est Salomon c'est-à-dire, pacifique, du moins aujourd'hui: il ne donne encore ni la béatitude, ni la gloire, afin de vérifier l'éloge que les anges ont fait de lui et dans lequel ils apportaient la paix aux hommes et la gloire aux cieux. Rougissez d'être un membre délicat sous une tête chargée d'épines, et pour qui la pourpre est moins un honneur qu'une dérision. Vous verrez cependant en mille endroits ce jour honoré par la vanité des habits et le luxe des festins, si toutefois c'est là l'honorer et non pas le déshonorer? Je laisse à ceux qui le passent de la sorte le soin de prononcer. C'est leur fête qu'ils célèbrent, ce n'est pas celle des Saints. Ils cherchent leur plaisir plutôt que la gloire des saints. Ils rendront compte de leur conduite. Un jour le Christ viendra, on n'annoncera plus sa mort, afin que nous sachions que nous sommes morts aussi et que notre vie est cachée avec lui. Le chef apparaîtra glorieux et les membres glorifiés brilleront avec lui, quand il réformera notre vil cadavre sur l'image glorieuse de leur chef qui est lui-même. Que cette gloire soit pour nous l'objet d'une ambition absolue et sûre, de peur qu'à nous aussi il soit dit: *Vous cherchez la gloire qui vous vient les uns des autres, et vous ne voulez pas de celle qui vient de Dieu seul*[1].

10. Mais pour qu'il nous soit permis d'espérer une si grande béatitude, et d'aspirer après elle, il nous faut aussi désirer ardemment les suffrages des Saints, afin que ce que nous sommes dans l'impossibilité d'obtenir par nous-mêmes nous soit accordé par leur intercession. Ayez pitié de nous, oui ayez pitié de nous vous qui êtes nos amis[2]. Vous connaissez nos périls, vous connaissez notre faiblesse: vous savez quelle est notre ignorance, et quelle est l'adresse de nos ennemis: vous savez et la violence de leurs attaques et notre fragilité. Je m'adresse à vous qui avez éprouvé nos tentations, qui êtes sortis vainqueurs des mêmes luttes, qui avez échappé aux mêmes piéges, et à qui vos souffrances ont appris la compassion. J'espère aussi des anges qu'ils ne dédaigneront pas de visiter leur race surtout parce qu'il est écrit: *Vous visiterez votre espèce et*

[1] Joël II, 12. — [2] Ps. LXVII, 3. — [3] Ps. XC, 15. — [4] Cantiq. III, 2.

[1] Jean V, 44. [2] Job. XIX, 21.

vous ne pécherez pas[1]. Du reste si j'ose compter sur eux à cause de la ressemblance de substance spirituelle et de forme raisonnable que nous avons avec eux, je crois avoir plus sujet encore de me confier en ceux qui ont l'humanité comme moi, et qui sentent nécessairement une compassion spéciale et plus intime pour les os de leurs os, et la chair de leur chair.

11. Enfin, en passant de ce monde à leur Père les saints nous ont laissé des gages sacrés. Leurs corps, en effet, reposent en paix au milieu de nous, et leurs noms sont immortels, parce que leur gloire n'est pas ensevelie dans leurs tombeaux. Ah! loin de vous, bien loin de vous, âmes saintes! cette cruauté de l'échanson du roi d'Egypte qui rétabli dans son ancienne dignité oublia Joseph resté au cachot[2]. Ils n'étaient pas membres d'un même corps : point de rapport entre le fidèle et l'infidèle, entre l'Israélite et l'Egyptien, pas plus qu'entre la lumière et les ténèbres. Egypte en effet signifie ténèbres, et Israël qui voit Dieu : et c'est pourquoi partout où était Israël la lumière luisait. Notre Jésus n'oublia pas ainsi le larron crucifié à ses côtés : il accomplit sa promesse, et le jour même où ce voleur partagea les souffrances de Jésus-Christ, il partagea son règne[1]. Et nous aussi si nous ne sommes pas les membres de la tête à laquelle les saints appartiennent, pourquoi apporter aujourd'hui à leurs pieds des vœux si solennels et des félicitations si affectueuses? Celui qui a dit : *Si un membre est glorifié tous les autres membres se réjouissent avec lui*, a dit aussi : *Si un membre souffre, tous les autres souffrent*[2]. Tel est donc le lien qui nous unit que si nous nous réjouissons avec eux ils compatissent à notre état : si par notre pieuse méditation nous régnons en eux, ils combattent en nous et pour nous par leur douce intervention. Ne doutons pas de leur bienveillante sollicitude à notre égard, puisqu'ils n'arriveront pas sans nous à la parfaite félicité, comme nous l'avons dit plus haut : ils nous attendent jusqu'à ce que nous ayons reçu notre récompense : jusqu'au dernier grand jour de fête, où tous les membres réunis à leur tête sublime formeront l'homme parfait, où Jésus-Christ Notre-Seigneur, digne de louanges et béni dans les siècles sera loué avec son héritage. Ainsi soit-il.

SUR LA MORT DE S. MALACHIE

ÉVÊQUE (A)

SERMON PREMIER

Le ciel vous destine aujourd'hui, mes très-chers frères, une abondante bénédiction : vous en priver serait une perte pour vous et un danger pour moi à qui paraît confié le soin de vous la dispenser. Je crains donc de vous causer ce dommage; je crains de me perdre si on pouvait dire : *Les petits enfants ont demandé du pain et il n'y avait personne pour le leur donner*[3]. Je sais combien vous sont nécessaires les consolations célestes à vous qui avez généreusement renoncé aux attraits de la chair et aux plaisirs du monde. Personne ne saurait douter que ce ne soit par une disposition et un bienfait du Ciel que l'Evêque Malachie s'est aujourd'hui endormi au milieu de vous, et y trouve une sépulture qu'il avait désirée. Si une feuille d'arbre

(A) Mort en 1148. (Voir tome II, page 421.)

[1] Job. v, 24, — [2] Gen. xl.

[1] Luc xx. — [2] I Cor. 12, 26. — [3] Thren. iv, 4.

même ne tombe pas à terre sans la volonté de Dieu, quel esprit pousserait l'aveuglement jusqu'à méconnaître dans l'arrivée et la mort de cet homme bienheureux un dessein de la bonté d'en haut? Il est venu se reposer ici des extrémités de la terre, dans un autre but il est vrai, bien que son attachement particulier pour nous lui eût inspiré ce désir bien connu. Sur la route il a rencontré bien des obstacles: on l'a empêché de se mettre en mer, jusqu'à l'approche de sa fin, et jusqu'à ce terme inévitable. Arrivé au milieu de nous au prix de tant de fatigues, nous l'avons reçu, comme un ange de Dieu, et avec un religieux respect de sa sainteté: et lui avec cette mansuétude et cette humilité si profondément enracinées en lui, nous accueillait avec un dévouement et une affection supérieurs à nos mérites. Il resta ensuite quelques jours au milieu de nous, en bonne santé, attendant ses compagnons qui s'étaient dispersés en Angleterre, quand les vains soupçons du roi arrêtaient l'homme de Dieu. Tous se trouvant enfin réunis, il se préparait à partir pour la cour de Rome but de son voyage, quand soudain, arrêté par la maladie, il sentit qu'il était plutôt appelé au palais du Ciel: dans ses desseins de bonté sur nous Dieu ne voulait pas qu'il mourût ailleurs, ni loin de Clairvaux.

2. Loin de trouver en lui aucun signe de mort, les médecins n'y voyaient même pas de traces de maladie sérieuse: lui cependant, l'esprit joyeux, disait sur tous les tons que, cette année, Malachie devait quitter cette vie. On travailla contre lui, et par de ferventes prières adressées à Dieu, et par tous les moyens qui étaient en notre pouvoir. Mais ses mérites l'emportèrent; les désirs de son cœur furent exaucés, et les vœux formulés par ses lèvres se réalisèrent. Tout alla au gré de ses souhaits, comme s'il eût choisi spécialement ce lieu d'après une inspiration de la clémence divine. Dès longtemps il avait aussi désiré être enterré le jour où l'on fait mémoire de tous les fidèles défunts. Mais ce qui mit le comble à notre joie, c'est que, Dieu l'ayant ainsi voulu, nous avions nous mêmes choisi ce jour pour transporter de l'ancien cimetière et déposer ici les ossements de nos frères. Pendant cette translation et les chants qui l'accompagnaient selon l'usage, le saint homme disait que ces chants le charmaient. Bientôt après il suivit lui-même ces défunts, s'étant endormi d'un sommeil très-doux et très-heureux. Nous rendons grâces à Dieu des dispositions arrêtées par lui; nous le bénissons d'avoir honoré notre indignité du spectacle de cette belle mort, enrichi notre pauvreté du précieux trésor de ce corps, et soutenu notre infirmité par cette puissante colonne de l'Eglise. En tout cela il y a pour nous un signe qui nous persuade, ou que ce lieu plaît à Dieu, ou qu'il veut se le rendre agréable, puisqu'il y a amené, et de si loin, un personnage si saint, pour y mourir et y trouver un tombeau.

3. Mais la charité de ce bienheureux Père nous oblige à compatir affectueusement au sort de son peuple, et à déplorer vivement une mort cruelle qui porte à son Eglise malheureuse un pareil coup. Oui, elle est dure et inexorable la mort qui, dans un seul homme, en frappe une multitude: elle est aveugle et imprévoyante, elle qui enchaîne la langue de Malachie, arrête ses pieds, entrave ses mains et ferme ses yeux, ces yeux habitués à attirer, par de pieuses larmes, le pardon du ciel sur les pécheurs; ces mains si pures qui aimaient à s'exercer à des ouvrages laborieux et humbles, qui offraient si souvent pour les pécheurs l'hostie salutaire du corps du Seigneur; qui s'élevaient dans la prière sans colère et sans amertume vers le Ciel: qui procurèrent aux malades tant de bienfaits, et qui opèrent de si éclatants prodiges: ces pieds si beaux du messager de la paix et de la bonne nouvelle; ces pieds si souvent fatigués par un pieux zèle, et dont les traces mériteraient de respectueux baisers: enfin ces lèvres saintes du prêtre, dépositaires de la science; cette bouche du juste qui racontait la sagesse, cette langue qui ne parlait que de justice et surtout de miséricorde, et qui a guéri tant d'âmes blessées. Et ne soyez pas surpris de l'injustice d'une mort engendrée par l'iniquité, ni de son inconsidération, puisqu'elle a eu la séduction pour mère. Ne vous étonnez pas qu'elle frappe sans discrétion, elle qui est le fruit de la prévarication; elle est cruelle et sans raison, parce qu'elle a sa source dans les tromperies du serpent, et la folie de la femme. Pourquoi cependant l'accuser d'avoir osé frapper Malachie, ce membre fidèle du Christ il est vrai, quand, dans sa fureur, elle s'est jetée sur le chef même de Malachie et de tous les élus? Elle a assailli notre saint sans le blesser, mais elle s'est elle-même blessée. La mort s'est ruée sur la vie et la vie s'est renfermée dans la mort, et la mort s'est trouvée absorbée par la vie. Elle a dévoré l'hameçon, et s'est prise elle-même au piége avec lequel elle croyait prendre.

4. **Mais** on dira peut-être: Comment la mort semble-t-elle vaincue par le chef quand elle sévit si librement contre les membres? Si la mort est elle-même morte, comment a-t-elle tué Malachie? Si elle est vaincue, comment a-t-elle tant d'empire sur le monde, et pourquoi n'y a-t-il pas d'homme qui ne soit condamné à la subir? La mort est bien vaincue, en tant qu'œuvre du démon et peine du péché: le péché l'est aussi, lui la cause de la mort: le démon est également vaincu lui l'auteur du péché et de la mort. Tout cela n'est pas seulement vaincu, mais jugé et condamné. La sentence est portée sans être encore promulguée. Déjà est préparé pour le démon le feu où il doit être précipité et il ne reste à sa malice qu'un court espace de temps. Il est devenu comme le marteau du céleste ouvrier, le marteau de la terre: il broye les élus pour leur bien; il brise les réprouvés pour leur malheur. Au père de famille ressemblent ses domestiques, à savoir le péché et la mort. Le péché, bien qu'attaché avec le Christ, à la croix, ne régnait plus sur l'apôtre, mais habitait pourtant en son corps, durant sa vie. N'est ce pas lui en effet qui a dit: *Je ne fais plus cela; c'est le péché qui habite en moi* [1]? Ainsi de son côté la mort qui n'est pas encore contrainte à s'éloigner de nous, a cependant perdu la puissance de nous nuire. Un moment viendra où il lui sera dit: *O mort où est ta victoire* [2]? Elle sera le dernier ennemi détruit. Mais présentement, par une disposition de celui qui a l'empire de la vie et de la mort, qui circonscrit l'Océan dans la ligne de ses rivages, la mort, pour les bien-aimés de Dieu, n'est plus qu'un sommeil rafraîchissant; le Prophète l'atteste en disant : *Quand il aura aonné ie sommeil à ses amis, ils jouiront de l'héritage du Seigneur* [3]. Pour la mort des pécheurs, elle est très-mauvaise, comme leur naissance est mauvaise, et leur vie pire que leur naissance. Mais précieuse est la mort des saints [4] qui finit leurs travaux, consomme leur victoire, leur ouvre les portes de la vie, et les conduit au sein d'une parfaite sécurité.

5. Il est donc juste, mes frères, que nous félicitions aujourd'hui notre saint Père Malachie, qui, comme un fidèle serviteur, a mérité de recevoir cette magnifique récompense. Si c'est un devoir pour nous de pleurer sa mort, ce n'en est pas un moindre de nous réjouir de sa vie. Car, n'en doutons pas, il vit, et d'une vie bienheureuse. Il a paru, il est vrai, mourir, aux yeux des insensés, mais il jouit maintenant de la paix. Uni à la société des saints, habitant de la maison de Dieu, il chante avec eux des cantiques d'action de grâces, en disant: *Nous avons passé par le feu et l'eau, et vous nous avez fait entrer dans un lieu de rafraîchissement* [1]. Et certes il a passé courageusement, il a passé heureusement. Vrai Israélite, il a célébré la Pâque en esprit, et en passant il nous disait: J'ai ardemment désiré de manger cette Pâque chez vous. Il a passé par le feu et l'eau lui qui n'a pu être découragé par les peines de cette vie, ni séduit par ses douceurs. Car, au dessous de nous, il est un lieu tout entier au pouvoir du feu, et où le riche malheureux n'a pu recevoir du doigt de Lazare même une goutte d'eau. Et, au dessus de nous, il y a la cité de Dieu réjouie du fleuve impétueux et du torrent des célestes voluptés, où l'âme boit un beau et enivrant calice. Entre ces deux séjours, il en est un où l'on a l'expérience du bien et du mal, de la jouissance et de la tribulation. L'infortunée Eve nous a condamnés à ces alternatives. Ici règnent tout ensemble le jour et la nuit, car dans l'enfer on ne rencontre que la nuit, et au ciel que le jour. Heureuse donc l'âme qui a traversé ce double milieu sans s'attacher au plaisir, sans succomber à la tribulation.

6. Parmi les actions mémorables de ce grand homme, je me contenterai de vous en rapporter, en peu de mots, une qui nous fera assez connaître qu'il a passé courageusement par le feu et l'eau. Le siége métropolitain du grand saint Patrice, apôtre de l'Irlande, était devenu comme héréditaire. Le pontife se créait lui-même son successeur, et le sanctuaire du Seigneur était possédé par voie d'héritage. Les fidèles impatients d'un si grand abus supplièrent Malachie de s'y opposer. Notre saint s'armant de courage, s'approcha sans rien craindre, reçut le fardeau de l'épiscopat, et s'exposa à tout ce qui pouvait en résulter de fâcheux pour lui, afin de faire cesser un si grand désordre. Il gouverna donc cette église au milieu d'un nombre presque infini de dangers, et lorsqu'ils furent tous dissipés, il pourvut canoniquement à se donner un successeur: car il n'était monté sur ce siége, qu'à condition que la persécution finie, on en élirait un autre à sa place, qui resterait paisible possesseur, pendant que lui retournerait au siége qu'il occupait auparavant. Ce fut là que, sans au-

[1] Rom. VII, 17. — [2] I Cor. XV, 55. — [3] Ps. CXXVI, 2, 3. — [4] Id. CXV, 15.

[1] Ps. LXV, 12.

cun revenu ecclésiastique ou séculier, habitant dans les maisons religieuses qu'il avait fondées lui-même, il vécut jusqu'à ce jour dénué de toutes propriétés. C'est ainsi que le feu de la tribulation a éprouvé l'homme de Dieu, sans le consumer; c'est ainsi que les charmes du monde n'ont pu le séduire, ni l'amollir, et que dans le cours de son pèlerinage il n'a point perdu de vue le but où il tendait, pour considérer pendant sa route les objets capables de fixer sa curiosité.

7. Qui de vous, mes frères, ne désire, s'il le pouvait, imiter sa sainteté? je crois donc que vous me saurez bon gré de vous dire quelque chose des vertus qui ont sanctifié Malachie. Pour donner plus de poids à mes paroles, j'emprunterai celles de l'Ecriture: *C'est par la foi et la douceur que Dieu l'a sanctifié*[1]. Il foulait aux pieds le monde par la foi, selon les paroles de saint Jean: *C'est par la foi que nous remportons la victoire sur le monde*[2]; c'est par l'esprit de douceur qu'il a supporté, avec une égalité d'âme inaltérable, toutes les adversités de cette vie. D'un côté, à la suite de Jésus-Christ, sa foi foulait aux pieds les eaux de la mer, pour se soustraire aux séductions: de l'autre il possédait son âme dans la patience, pour ne point se laisser abattre aux persécutions. Car c'est au sujet de ces deux points que vous lisez dans les Psaumes, que mille tomberont à votre droite et dix mille à votre gauche[3]: car les séductions de la fortune renversent bien plus d'hommes que les coups de l'adversité. Que personne de nous donc, mes frères, n'aille se laisser séduire par l'apparence plus unie et plus douce de la route, et ne s'imagine que le chemin est plus aisé sur cette mer. Ce vaste champ de l'Océan a de grandes montagnes, il est vrai, mais par là même plus dangereuses. Le trajet semble peut-être plus laborieux à traverser les collines escarpées et les rochers ardus. L'expérience montre qu'il est plus sûr et préférable. Il savait que des deux côtés on rencontrait fatigue et péril Celui qui disait: *A travers les armes de la justice, à droite et à gauche*[1]. Félicitons donc celui qui après avoir passé par le feu et l'eau, est entré aujourd'hui dans un lieu de rafraîchissement. Et voulez-vous connaître ce lieu de rafraîchissement? Plût au ciel qu'un autre vous en entretînt! Car je suis impuissant à redire ce que je n'ai pas éprouvé.

8. Il me semble entendre Malachie s'écrier de ce jour de paix: *Mon âme, jouis maintenant de ton repos, parce que le Seigneur t'a comblée de ses biens: il t'a arrachée à la mort*[2], etc. Que dois-je entendre par ces paroles? Je vais le dire brièvement, car le jour baisse, et j'ai été plus long que je n'espérais l'être: il m'est si pénible de m'arracher à ce doux nom de Malachie, mon père, et ma langue craignant de n'en pas dire assez se refuse à finir. La mort de l'âme, mes frères, c'est le péché. Le prophète n'a-t-il pas dit: *L'âme qui péchera mourra*[3]? Félicitons donc Malachie d'être délivré de ces trois choses, du péché, des peines, du danger. Désormais il ne péchera plus, les larmes de la pénitence sont pour lui taries à jamais, et il n'a plus à se mettre en garde contre sa propre faiblesse. Elie a quitté son manteau, il n'a plus à redouter qu'une adultère vienne le toucher ou le saisir. Il est monté sur son char; il n'a pas à craindre d'en tomber; il s'élève doucement, sans avoir besoin d'effort pour voler, car il est assis sur un véhicule rapide. Courons, mes frères, avec tout l'empressement et l'avidité dont nous sommes capables, vers ce lieu de rafraîchissement, à l'odeur du parfum des vertus de notre bienheureux père, dont la mémoire a dû exciter aujourd'hui notre ferveur et enflammer nos désirs. Courons, dis-je, après lui, en lui criant souvent: tirez-nous après vous, et de toute l'affection de notre cœur, et par la régularité de notre conduite, rendons à la miséricorde du Tout-Puissant, des actions de grâces de ce que, pour suppléer à l'insuffisance de ses indignes serviteurs, il leur a ménagé des suffrages étrangers.

[1] Eccli. XVL, 4.— [2] I Jean V, 4. — [3] Ps. XC, 7.

[1] II Cor. VI, 7. — [2] Ps. CXIV, 7, 8. — [3] Ezéch. XVIII, 4.

SERMON II.

1. Il est constant, mes frères, que notre captivité dans ce corps nous tient éloignés de Dieu[1]. Nous trouvons plutôt un sujet de deuil qu'une occasion de joie dans ce triste exil, ainsi que dans la conscience de nos fautes. Cependant l'Apôtre nous invitant à nous réjouir avec ceux qui se réjouissent[2], le temps et les circonstances où nous sommes demandent de nous une vive allégresse. Si, au dire du prophète, les justes se réjouissent en présence de Dieu[3], Malachie partage certainement leurs transports, lui qui aux jours de sa vie, plut à Dieu et fut trouvé juste. Il a servi le Seigneur dans la sainteté et la justice : si son ministère a été agréable, le ministre ne l'était pas moins. Pouvait-il en être autrement? Il a établi avec désintéressement le règne de l'Evangile, rempli sa patrie de la parole sainte, et dompté la barbarie et la férocité de ses Irlandais; armé du glaive de l'esprit il a soumis au joug suave du Christ les nations étrangères, il a rétabli le Seigneur en son héritage jusqu'aux extrémités de cette terre. O le ministère fécond ! O le ministre fidèle ! Par lui la promesse faite du Père au Fils n'est-elle pas accomplie? Et Dieu ne l'avait-il pas en vue lors qu'il disait à son fils: *Je te donnerai les nations en héritage, et ta possession s'étendra jusqu'aux bouts du monde*[4]? Avec quelle complaisance le Sauveur recouvrait ce qu'il avait acheté, acheté au prix de son sang, par l'ignominie de sa croix et les tortures horribles de sa passion ! Quel plaisir pour lui de recevoir ces conquêtes des mains si désintéressées de Malachie ! Ce qui lui agréait c'était dans le ministre un service gratuit, et dans le ministère la conversion des pécheurs: il aimait du premier son œil simple, et dans l'autre le salut du peuple.

2. Ce ministère aurait été moins efficace, que Malachie et ses œuvres eussent été encore et à juste titre, un objet de complaisance devant celui qui aime la pureté et la simplicité ; dont la justice juge des actes d'après l'intention, et apprécie le corps entier d'après les dispositions de l'œil. Mais maintenant les œuvres du Seigneur sont pleines de grandeur, et appropriées aux volontés et aux vues de Malachie ; elles sont grandes et nombreuses, elles sont excellentes, bien que la chaste intention qui a les inspirées leur donne un degré supérieur de bonté. Quelle œuvre de piété Malachie a-t-il négligée? Pauvre pour lui-même il était riche pour les pauvres. Il servait de père aux orphelins, d'époux aux veuves, de protecteur aux opprimés. Il donnait avec joie, demandait avec réserve, recevait avec modestie. Il avait autant de sollicitude que d'adresse à rétablir la paix entre les cœurs divisés. Qui fut plus compatissant, aussi empressé à secourir, aussi libre dans la correction? Il était plein d'un zèle auquel ne faisait pas défaut la science sa modératrice. Faible avec les faibles, et néanmoins puissant avec les puissants, il résistait aux superbes, il flagellait les tyrans, maître à la fois des rois et des princes. Sa prière ôta la vue à un roi méchant, et la lui rendit quand il se fut humilié. Il trompa dans leurs criminels desseins les violateurs d'une paix qu'il avait faite, et les livra à l'esprit d'erreur : puis il les obligea de nouveau à respecter cette paix, confus et stupéfaits de ce qui leur était arrivé. Une rivière l'assista contre d'autres prévaricateurs, violateurs aussi de leurs engagements, et s'interposant merveilleusement entre lui et eux, elle déjoua leurs projets impies. Il n'y avait ni pluie, ni cours d'eau, ni nuages amoncelés, ni fonte de neiges, et voilà que soudain un faible ruisseau se transforme en un grand fleuve, qui allait toujours croissant, inondant ses bords et fermant toute issue à des hommes mal intentionnés.

3. Quels prodiges n'avons-nous pas ouï raconter du zèle de cet homme, de la vengeance qu'il a tirée de ses ennemis, lui si doux pourtant et si miséricordieux envers la souffrance ! Père de tous il vivait aussi pour tous ; comme la poule abrite ses poussins, ainsi entourait-il de ses soins toutes ses ouailles, et les mettait-il à l'ombre de ses ailes. Point de distinction ni de sexe, ni

[1] II Cor. v, 6. — [2] Rom. xii, 15. — [3] Ps. lxvii, 4. — [4] Ps. ii, 8.

d'âge, ni de condition, ni de personne; il ne se refusait à personne, et ouvrait à tous le sein de sa bonté. Toute tribulation qui criait vers lui devenait la sienne : avec cette différence, que patient pour ses propres maux, il compatissait tendrement à ceux d'autrui qu'il ne pouvait souffrir. Quelquefois, son zèle le portait à épouser la cause des uns contre les autres, à sauver la faiblesse, en réprimant la force, afin de pourvoir ainsi au salut de tous. Il s'irritait alors, mais de peur de pécher en demeurant calme, selon cette parole du psaume ; *Mettez-vous en colère et ne péchez pas*[1]. La colère ne le dominait pas, mais lui dominait son cœur, car il était maître de lui-même, vainqueur de lui-même il ne pouvait être l'esclave de la colère, elle était sous sa main. Il l'appelait et elle venait, elle sortait à son ordre, mais sans éclater, réglée par la volonté du saint, et non emportée par sa propre violence. Elle ne brûlait pas, elle le servait ; sur ce point, comme dans la direction ou la répression des mouvements des deux hommes qu'il portait en lui, sa diligence était grande, et son attention vigilante et sévère. Car en étendant ses soins à tous, il ne se négligeait point ni ne s'exceptait pas de cette sollicitude universelle. Il l'exerçait à l'égard de lui-même, il savait se garder. Il était à la fois tout à ses intérêts et tout entier à ceux des autres, de façon que la charité ne l'empêchait pas de se conserver, pas plus que le soin de sa personne n'entravait l'attention qu'il portait au bien de ses frères. Voyez-le plongé si j'ose dire, au milieu des peuples et embarrassé de mille soucis: vous diriez qu'il est né pour son pays et non pour lui-même, et en le voyant seul avec lui-même, vous auriez cru qu'il ne vivait que pour Dieu et pour lui.

4. On le voyait calme au milieu des foules tumultueuses, et il ne passait pas dans l'oisiveté le temps qu'il donnait au repos. Quelle oisiveté possible, puisqu'il s'occupait alors de la loi du Seigneur? Si les besoins des peuples lui laissaient quelques heures de liberté, il les consacrait aux saintes méditation, à la prière, et à la contemplation. A ces moments de repos, il ne parlait point, ou son entretien était sérieux. Son visage exprimait ou la bonté, ou l'humilité, ou le recueillement; ses yeux, et ce n'est pas ici, d'après les sages un médiocre éloge, ses yeux étaient dans sa tête[2], et ils n'en sortaient que sur l'ordre de la vertu. Riait-il, c'était pour exprimer ou provoquer la charité, encore était-ce rarement. C'était quelquefois un sourire jamais, un éclat bruyant, qui annonçait la joie de son cœur, et au lieu d'amoindrir la grâce de son visage, il y ajoutait encore. Ce sourire était si modeste qu'il était impossible de le soupçonner de légèreté : quoique faible, il suffisait à écarter de sa douce physionomie l'ombre même de la tristesse. O offrande parfaite ! O le riche holocauste ! O le sacrifice agréable et dans la pensée qui l'inspire et dans la main qui le présente ! Quel suave parfum portait vers Dieu la prière échappée au recueillement de ce contemplatif ! et quelle délicieuse odeur exhalait devant les hommes la sueur de cet ouvrier !

5. Celui que tant de vertus rendaient cher à Dieu et aux hommes, Malachie, est donc à juste titre reçu aujourd'hui dans la société des anges, et son nom devient une réalité. Jusque-là il était ange par la pureté autant que par ce nom. Mais aujourd'hui il le devient en un sens plus complet, puisqu'il partage la gloire et la félicité des esprits célestes. Félicitons donc, mes frères, félicitons notre Père, comme il le mérite : pleurer Malachie est un pieux devoir, mais c'en est un plus pieux encore de partager la joie de Malachie vivant. Et ne vit-il pas en effet, et d'une vie bienheureuse? Aux yeux des insensés il paraît mourir, et il est au sein de la paix. Devenu désormais concitoyen des saints et admis dans la maison de Dieu, il chante et il rend grâce tout ensemble, s'écriant : *Nous avons traversé l'eau et le feu, et vous nous avez introduits dans lieu du repos*[1]. Il a traversé courageusement et il est arrivé heureusement. Véritable Hébreu il a célébré spirituellement la Pâque, et à son passage il nous disait : J'ai désiré d'un grand désir de manger cette Pâque avec vous. Il est passé à travers le feu et l'eau, lui que la tristesse n'a pas fait fléchir, lui que la mollesse n'a pas su retenir. Réjouissons-nous que notre ange soit remonté vers ses compagnons, remplissant les fonctions d'ambassadeur pour les fils de la captivité, nous réconciliant les cœurs des bienheureux, et portant à ceux-ci les vœux des infortunés. Oui, réjouissons-nous, soyons dans les transports, car la cour céleste a reçu de nous un homme qui se souviendra de nous, dont les mérites nous protégeront après que nous

[1] Ps. IV, 5. — [2] Eccle. II, 14.

[1] Ps. LXV, 12

avons été formés par ses exemples et affermis par ses miracles.

6. Le saint pontife qui avait tant de fois offert à Dieu en esprit d'humilité l'hostie pacifique est entré aujourd'hui en personne à l'autel de Dieu, prêtre et victime tout ensemble. Le départ du prêtre a changé heureusement les rites du sacrifice ; la source des larmes est séchée : et l'holocauste s'achève dans la joie et les transports. Béni soit le Dieu de Malachie qui a visité son peuple par le ministère d'un si grand pontife, et qui, après l'avoir repris dans la sainte cité, ne cesse de consoler notre captivité par un souvenir si doux! Que l'âme de Malachie tressaille dans le Seigneur, d'être enfin déchargée du fardeau de la chair, et d'une matière fangeuse et terrestre, libre désormais de s'élever rapidement au-dessus de toute créature corporelle ou incorporelle. Qu'elle se plonge tout entière en Dieu, qu'elle s'attache à lui pour ne plus être avec lui qu'un esprit durant l'éternité!

7. La sainteté convient à une maison où on honore une si haute sainteté. Saint Malachie, conservez-la dans la sainteté et la justice, nous prenant en pitié nous qui, au milieu de tant et de si dures misères, racontons les douceurs dont vous jouissez. Que les desseins de Dieu sur vous ont été miséricordieux! Il vous a rendu petit à vos yeux, et grand aux siens : par vous il a opéré des prodiges et sauvé votre patrie : il en a aussi opéré pour vous, en vous introduisant dans sa gloire. Que votre fête justifiée par vos vertus nous devienne salutaire, grâce à vos mérites et à vos prières. Les anges continueront à célébrer votre sainteté objet de nos hommages, et elle sera pour vous une source de joie si elle l'est de grâces et de bienfaits. Qu'il nous soit permis, à votre départ, de garder ces restes des fruits spirituels dont vous êtes chargé en montant au ciel! Que cette faveur nous soit accordée à nous rassemblés aujourd'hui autour d'un festin si délicieux! Soyez-nous, nous vous en conjurons, ô saint Malachie, un autre Moïse, ou un autre Elie, qui nous accorde une portion de son esprit : car vous êtes venu avec l'énergie et la force de ces personnages. Votre vie est une loi de vie et une règle : votre mort port de la mort est la porte de la vie; votre mémoire est pleine de douceurs et de grâce, et votre présence est une couronne de gloire dans la main du Seigneur votre Dieu. O fertile olivier planté dans la maison du Seigneur! O huile de joie qui éclaire et qui oint, qui brille par ses miracles, et qui soulage par ses bienfaits! Rendez-nous participants de la lumière et de la suavité qui sont votre partage. O lis embaumé, qui croît à jamais devant Dieu, qui fleurit, qui répand partout une odeur vivifiante et douce, dont la mémoire est bénie parmi nous, dont la présence est honorée au milieu des habitants du Ciel, faites que ceux qui vous louent aient part un jour à votre plénitude! Luminaire majestueux, lumière au sein des ténèbres, qui inondez ce cachot de l'éclat de vos prodiges et de vos mérites, et qui réjouissez la Cité, chassez de nos cœurs par la splendeur des vertus, les ombres des vices! Etoile du matin, qui effacez les autres astres parce que vous êtes plus près du jour, et plus semblable au soleil, daignez marcher devant nous afin que nous aussi nous marchions dans la lumière, comme des enfants de lumière, au lieu de marcher comme des enfants de ténèbres! O Aurore qui donnez le jour à la terre, midi qui inondez les plages du Ciel, admettez-nous au partage de cette clarté qui vous environne au dehors, qui vous embrase au dedans, avec l'aide de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui uni au Père et à l'Esprit-Saint, règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LA FÊTE DE SAINT MARTIN

Exemples d'obéissance.

1. Votre réunion, aussi bien que la présence de ces personnes honorables venues de si loin à notre grande joie exigent de moi un discours. Il me serait plus agréable d'écouter nos visiteurs. Mais comme ils préfèrent ou plutôt comme ils exigent que je prenne la parole, s'il m'est refusé d'être leur auditeur, ils sont condamnés à devenir les miens. Il y a déjà un éloquent enseignement dans cette bonté, qui malgré la supériorité de leur sainteté, de leur dignité, et de leur science, les porte à daigner nous écouter. Oui il y a là une leçon efficace, et digne d'être recueillie. Ce n'est pas de bouche ni par la langue, c'est par les œuvres et en vérité qu'ils nous exhortent à devenir leurs imitateurs, comme ils sont eux-mêmes les imitateurs du Christ, et à apprendre d'eux les vertus qu'ils ont puisées à l'école du Sauveur, la douceur et l'humilité. Ainsi Marie alla trouver Elisabeth [1] : une Vierge, une reine, la Mère du Souverain Juge, la Mère de Dieu daigne visiter une femme mariée, une servante, la mère du précurseur, la mère d'un serviteur obscur. Ainsi plus tard Jésus lui-même alla vers Jean, pour en recevoir le baptême, et pour accomplir toute justice [2]. Et vous, mes révérends pères, vous êtes à la hauteur de ces exemples, en préférant écouter plutôt que d'adresser la parole à des religieux qui avaient si grand besoin de vos instructions. Pour nous, empêchés de remplir à notre tour toute justice, nous voulons du moins vous montrer notre déférence, car nous savons que des inférieurs doivent obéir à leurs supérieurs.

2. Mais de quel sujet vous entretenir ? *Celui qui est de la terre parle de la terre* [3]. Parlons donc de la terre, puisque nous en sortons et que nous y vivons. Ecoutez, fils de la terre : enfants des hommes, nous nous adressons à vous, et nous traitons de vous. Nous naissons sur cette terre, nous y demeurons, nous y mourons, et nous retournons dans son sein d'où nous avons été tirés. Nous y entrons par une porte étroite, nous y faisons notre séjour éphémère, la mort seule est certaine. Adam tout entier est contraint de subir le jugement qu'il a mérité. Il s'est dilaté et multiplié jusqu'à couvrir la terre. Cependant de gré ou de force, tout le monde est sous le poids de cette sentence qui l'a frappé: *Tu es terre et tu retourneras en terre* [1]. Sentence formidable mais qu'une grande miséricorde a tempérée. Elle est dure, mais indulgente pourtant, vu ce que nous méritons. Car Dieu aurait pu dire justement au pécheur : Tu es terre, et tu retourneras sous terre. En cela Dieu n'eût pas cessé d'être équitable et de mériter un tribut de louanges, que j'aurais été impuissant à lui payer. Sinon j'aurais pu m'écrier encore avec vérité. *Vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement est plein de droiture* [2]. Mais ni le tombeau ni la mort ne vous loueront : c'est à nous qui vivons de bénir Dieu. Vous avez donc épargné votre créature, la gloire de votre nom, et vous n'avez pas laissé entraîner jusqu'à Jéricho le voyageur descendu de Jérusalem. Resté à demi mort sur la route, je puis vous louer encore, bien qu'avec de faibles accents, quand la vie me sera rendue totalement. J'éclaterai aussi tout entier en bénédiction, et mes os vous diront: Seigneur, qui est semblable à vous [3] ? Voilà pourquoi, après votre indignation, vous vous êtes souvenu de votre miséricorde, et au lieu

[1] Luc I, 39, 40. — [2] Math. III, 13, 15. — [3] Jean III, 3, 1.

[1] Gen. III, 19. — [2] Ps. CXVIII, 137. — [3] Ibid. XXXIV, 10.

de condamner l'homme au séjour de la perdition vous vous êtes borné à l'humilier dans le lieu de l'affliction. O homme, qu'as-tu à répliquer ? Pourquoi te plaindre de la dureté de la sentence ? Tu es renvoyé à la terre, toi sorti de son sein, et tu as pour patrie l'élément même dont tu es fait.

3. Mais, dites-vous, j'aimerais mieux qu'il me fût dit : Tu es esprit, tu retourneras à l'esprit. En effet par mon âme je suis esprit, et je le sais, c'est ici la partie supérieure de moi-même. J'ai appris de l'Apôtre [1] et du Seigneur [2] même *que Dieu est Esprit*. Il est plus, il est le Père des esprits. Pourquoi donc la mère de ma chair s'empare-t-elle de moi, parce que je suis en partie chair, et le Père des esprits ne me reçoit-il pas, quand je suis pourtant esprit aussi sous un rapport ? Je le sais, c'est moins ici l'effet de la substance que celle de la faute. De même que les esprits coupables occupent, entre le ciel et la terre, ce milieu où regnent les vents, ce qui les fait appeler puissances de l'air [3] ; ainsi nos péchés s'interposent entre Dieu et nous, entre le Créateur, le Père des esprits, et la créature spirituelle. Le corps entraîne l'âme en sa région, et plus fort qu'elle il accable cette pauvre étrangère. Il devient lourd comme un talent de plomb, parce que l'iniquité pèse dessus. Le corps appesantit l'âme, mais le corps corruptible [4] : or il se corrompt, ou plutôt, au témoignage de l'Apôtre, *il meurt à cause du péché* [5]. C'est pourquoi bien que sous un rapport, l'homme soit un ciel, ayant une substance et une forme semblables aux esprits célestes : une substance, parce qu'il est spirituel, une forme, puisqu'il est raisonnable, cependant ces deux choses ne peuvent le soulever assez haut pour qu'il puisse s'entendre dire : Tu es ciel, tu retourneras au ciel. En vain se glorifie-t-il de la liberté, qui réside dans l'âme, il est captif sous la loi du péché qui est en sa chair. Il semblerait qu'un double lien doit l'emporter sur un autre lien également double, et qu'un être que la terre revendique, parce qu'elle est sa patrie, la matière dont il est formé, peut être également réclamé par le ciel comme un être céleste. Mais le lien inférieur qui le tire en bas se trouve triplé par l'adjonction du péché, et la grâce seule est capable de le rompre. Mais avec elle se trouve aisément brisée cette lourde chaîne du péché que nous traînons ou plutôt qui nous traîne. La grâce en effet n'intervient pas entre Dieu et nous pour nous séparer de lui, mais pour nous unir à lui en nous guérissant.

4. J'irai donc à la montagne de la grâce, aux collines de la miséricorde, dont tous les trésors, je le sais, sont au pouvoir de Jésus-Christ. J'irai à celui qui est plein de grâce et de vérité, pour recevoir de sa plénitude, ou plutôt afin d'être moi-même absorbé en elle, et d'atteindre ainsi, avec les autres membres, la mesure de l'âge parfait du Christ, car nul ne monte au ciel que celui qui en est descendu [1]. Quel fidèle et bon médiateur Au lieu de diviser, il a réuni les extrémités éloignées, et il a détruit le mur de séparation [2], nous remettant tous nos péchés, déchirant la cédule dressée contre nous, l'attachant à sa croix, dépouillant les principautés et les puissances, en triomphant publiquement [3] et pacifiant, par son sang, le ciel et la terre [4]. Pour réaliser le salut qu'il devait opérer ici-bas, il n'a pas placé tout d'un coup l'homme sous la terre, comme son péché l'avait mérité, mais sur la terre. Il nous est permis de respirer, et d'espérer tant que nous sommes ici-bas, que nous pouvons considérer le ciel, et en attendre les dons excellents et parfaits qui viennent du Père des lumières et des esprits, du Père des miséricordes. Car si Dieu a fait l'homme droit jusqu'en son corps, s'il lui a donné une tête élevée, quand tous les animaux rampent sur le sol, c'est afin que la vue des cieux lui inspire le désir de ce séjour d'une éternelle félicité.

5. Quand nous contemplons en effet, avec foi et piété, ces régions brillantes, notre amour, ne s'enflamme-t-il pas, et ce spectacle n'allume-t-il pas en nos cœurs de brûlants désirs ! Les astres du ciel ne ressemblent pas à la poussière de la terre. Entre la splendeur du soleil et les ombres de cette région quelle distance énorme ! Cependant ici même il se rencontre des choses belles en leur genre, et mêlées à d'autres qui ne le sont guère, comme de l'or à la fange, une perle au fumier, un lis parmi les épines. Pour toi, ô ma patrie, tu es toute belle, et sans tache : oui toute belle, sans parler des secrets que tu nous dérobes. Quels sont-ils ces secrets ? Ce sont ces bienheureux esprits Angéliques et les âmes des saints qui ont déjà mérité d'entrer jusque dans le tabernacle admirable, dans la maison de Dieu. Car, comme il est des corps terrestres, il en est de célestes dont la gloire est bien supérieure à celle des pre-

[1] II Cor. III, 17. — [2] Jean IV, 24. — [3] Ephés. II, 2. — [4] Sag. IX, 15. — [5] Rom. VIII, 10.

[1] Jean III, 13. — [2] Ephés. II, 14. — [3] Colos. II, 13, 15. — [4] Ibid. I, 20.

miers : ainsi il y a des esprits célestes, et des esprits terrestres que ne sépare pas une moindre distance. Il y a des Anges, des Archanges, des Vertus, des Principautés, des Puissances, des Dominations des Trônes, des Chérubins et des Séraphins. J'en sais bien les noms, mais peut-être est-ce tout. Fils de la terre, homme de chair, que puis-je savoir de plus touchant ces êtres célestes, spirituels et divins ? Mais si j'ignore ce que cachent ces grands noms, je sais, à n'en pas douter, que sous cette majesté des expressions est célé quelque merveilleux mystère. Ce n'est pas vainement que tout cela se nomme Ciel, car là est célée une chose excellente. Célée, dis-je, mais non refusée complètement à la foi. Car sur la terre, il nous est donné de voir la beauté extérieure du Ciel, sans que nous puissions y atteindre. Et pour les glorieux secrets qu'il nous dérobe, si je ne les comprends pas, il m'est permis d'en entendre parler. Nous apercevons la patrie, mais nous la saluons de loin, nous respirons le parfum de ses délices sans y goûter encore.

6. Ce n'est pas sans raison en effet que le Fils unique qui est dans le sein du Père nous a lui-même, dans cette région couverte des ombres de la mort, enseigné par la foi la gloire des esprits célestes, et manifesté, par la vue, celle des corps. *Ecoutez, ma fille, et voyez*, dit le Prophète. *Inclinez l'oreille et oubliez votre peuple et la maison de votre Père* [1]. Il veut que renonçant à toute obstination, nous apprenions l'obéissance et la discipline. Il veut nous voir oublier le passé, mépriser ce qui est au dessous de nous, quitter le vice, aimer les choses célestes, et soupirer après les biens placés devant nous. Il veut que sa noble créature ambitionne uniquement cette beauté qui la transforme de clarté en clarté, comme sous l'action de l'Esprit-Saint, afin qu'à son tour le Roi soupire après sa beauté toute spirituelle. Mais vers quel objet m'invite-on à diriger mon regard ou mon attention ? Car que cette invitation éveille le désir, c'est évident.

7. Considérez donc toute cette splendeur des corps célestes. Voyez comment ils obéissent aux lois divines, sans franchir jamais, dans leurs mouvements incessants, les limites d'espace ou de temps qui leur sont tracées, apprenez que les Esprits sublimes eux-mêmes sont des serviteurs chargés d'un ministère de bonté et indigne peut-être de leur grandeur. Eh bien vous ne trouverez nulle part dans les Écritures, qu'aucun d'eux ait jamais résisté à celui qui les députe, ou se soit impatienté contre les êtres inférieurs au profit desquels s'exerce leur ministère. Ce sont là des exemples d'obéissance, d'autant plus remarquables, si vous y faites attention, que ceux qui les donnent nous sont supérieurs. Mais je sais ce que répond le sens humain et un esprit toujours enclin au mal. Pourquoi me proposez-vous l'exemple d'êtres placés au dessus de nous? Ils sont insensibles, incapables de raisonner ou de délibérer : ils sont conduits, et n'ont par eux-mêmes aucune puissance d'action. Pourquoi me tant louer la soumission des Anges! S'ils sont sensibles, ils ne rencontrent que des choses pleines d'attraits. Ils obéissent au Créateur, mais avec autant de facilité que de bonheur. Peut-il en être autrement ? Ils voient sans cesse la face du Père dont la vue est la félicité parfaite, l'éternelle gloire, et le plaisir souverain.

8. Montrez-nous, Seigneur, les Patriarches et les Prophètes, ces hommes soumis à vos préceptes, volontairement obéissants, jusqu'à l'immolation de leur propre volonté. Les voici. Voici donc (pour abréger je passe les autres sous silence) voici Abraham sortant de son pays, à la voix de Dieu, expulsant Agar sa servante avec son fils, et tout prêt à immoler son très-cher Isaac. Sur quoi la finesse humaine peut-elle épiloguer ici? Peut-être dira-t-elle que Dieu s'est montré à Abraham souvent et en diverses manières, qu'il a accepté son hospitalité, s'est assis à sa table, l'a encouragé par ses entretiens, lui a donné des enfants, l'a glorifié par des victoires et l'a comblé de richesses. Mais que direz-vous à la vue du Christ devenu obéissant à son Père jusqu'à la mort, et à la mort de la croix? C'est là, direz-vous, un grand et difficile exemple. Comment aurais-je la présomption d'imiter le Fils unique de Dieu, le Christ, la force et la sagesse de Dieu ? Il s'est offert parce qu'il l'a voulu, il a souffert quand et autant qu'il lui a plu, comme un homme véritable, mais comme un homme vraiment Dieu. Je ne veux pas même que vous me citiez l'obéissance des Apôtres, qui, selon la promesse du Prophète, ont vu leur maître de leurs yeux et l'ont ouï de leurs oreilles [1]. Aussi l'un d'eux a-t-il dit : *Nous vous annonçons ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nos mains ont touché, le Verbe de vie* [2]. Comment n'auraient-ils pas

[1] Ps. XLIV, 11.

[1] Isaïe XXX, 20 21. — [2] I Jean I.

tout quitté pour suivre partout la présence d'une si grande majesté? Que ne ferais-je pas moi-même, si j'avais le même bonheur? Mais Dieu n'a pas ainsi traité toute nation, ni avant Jésus-Christ, ni après. Beaucoup de rois ont désiré le voir, et leurs vœux n'ont pas été exaucés : ainsi des jours sont venus où nous souhaitons voir un seul jour le fils de l'homme, et nous n'obtenons pas cette faveur.

9. Que Martin paraisse ici bien à propos afin de ménager aux pécheurs une heureuse occasion. Aujourd'hui cet homme en tout semblable à nous, sensible et passible comme nous, venu longtemps après ces âges des visions patriarcales et prophétiques, n'ayant que l'humanité, et rien de la divinité, croyant en celui qu'il ne voit pas, plein des fruits de l'obéissance et riche de vertus, a quitté la terre pour monter au ciel. Il a rendu à la terre ce qu'il tenait d'elle, et il a rendu son esprit au Père des esprits qu'il a servi fidèlement dans l'esprit d'adoption. Ce n'était ni un corps céleste, ni un esprit céleste, c'était un être raisonnable et mortel, un fils de la terre et de l'homme. Il est né sur cette terre, il y a été élevé, exercé et éprouvé, et enfin il y a achevé sa course. Ce n'était ni un patriarche, ni un de ces prophètes dont la Vérité a dit, en l'Evangile: *La loi et les prophètes ont prophétisé jusqu'à Jean*[1]. Encore moins était-il le Christ qui cependant habitait en lui par la foi.

10. C'est en cette manière encore qu'aujourd'hui *la Parole est près de vous, en votre cœur, et sur vos lèvres*[2], si vous la cherchez avec un cœur droit. Car selon l'interprétation de l'Apôtre, *cette parole de foi*[3] est celle dont Moïse a parlé, ce qui fait dire ailleurs au même Apôtre : *Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera à jamais*[4]. Hier, c'est-à-dire depuis l'origine du temps, jusqu'à l'ascension du Seigneur; aujourd'hui, c'est-à-dire depuis l'ascension jusqu'à la consommation des siècles; à jamais, c'est-à-dire après la résurrection générale. Le Christ ne fait défaut à aucune époque ; Jésus est présent à toutes: toutes ont l'onction et le salut. Il a été présenté aux patriarches et aux prophètes en vision, et aux Apôtres dans l'humanité, à Martin dans la foi, et aux anges dans sa beauté. Beauté qu'il promet de montrer à tous ses élus, non pas aujourd'hui seulement mais éternellement. Hier était déjà passé: aujourd'hui avait brillé pour

[1] Math. XI, 13. — [2] Deutér. XXX, 14. — [3] Rom. X, 8. [4] Hébr. XIII, 8.

nous, quand les apôtres disaient: *Si nous avons connu Jésus-Christ selon la chair, maintenant nous ne le connaissons plus de la sorte*[1]. Il semble pourtant qu'on ait réservé pour le matin un peu de la chair de l'Agneau ; le reste a été livré au feu, puisque cette même chair nous est offerte, non pas matériellement, mais d'une façon spirituelle.

11. Et nous ne pouvons nous plaindre que notre temps ait été privé soit des apparitions dont furent honorés les pères du vieux Testament, soit de la présence corporelle accordée aux Apôtres. A y bien réfléchir ces deux bienfaits ne nous sont pas refusés. Dans le sacrement nous possédons indubitablement et substantiellement la chair de Jésus-Christ. Nous avons aussi des révélations accomplies d'une manière spirituelle, attestées par des miracles, et réalisées comme il convient au temps de la grâce. En un mot, l'œil n'a pas vu, l'oreille n'a pas entendu, le cœur n'a pas senti ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment, ce qu'il nous a dévoilé par son divin Esprit. Ne soyez pas surpris s'il a ménagé des révélations toutes charnelles à ceux qui attendaient son avénement dans la chair. Pour nous, il nous fallait une grâce d'autant plus efficace, et une révélation d'autant plus haute, que l'objet de notre attente était plus excellent.

12. C'est pourquoi, comme nous l'avons dit plus haut, Martin n'était pas le Christ, et pourtant il le posséda, non dans sa présence, comme les anges ; non dans la vue de son humanité, comme les Apôtres; non comme les saints à qui il parlait jadis en vision ; mais comme l'Eglise le possède elle-même présentement, dans la foi, et les sacrements. *Il n'était pas la lumière*[2]. mais *un flambeau ardent et brillant*[3], comme il est dit de Jean. Mais si je l'expose à vos regards, vous direz sans doute que c'est le plus grand des hommes, qu'il est plus qu'un Prophète, que c'est un Ange de Dieu, selon le témoignage qui fut rendu du même Jean-Baptiste: *Voilà que j'envoie mon ange*[4]. Martin a été une lampe ardente et brillante : empressons-nous donc de l'imiter ; mais de l'imiter dans ce qu'il a d'imitable, et non dans ce qu'il a d'admirable. *Vous êtes aujourd'hui assis à la table d'un riche ; considérez attentivement ce qui vous est présenté*. Discernez entre les mêts et les vases qui les contiennent. Vous devez prendre les uns, et laisser les autres. Martin est riche ; riche en mérites, riche en miracles,

[1] II Cor. V, 16. — [2] Jean I, 8. — [3] Id. V, 35. — [4] Luc. VII, 27.

riche en vertus, riche en prodiges. Faites donc attention à ce que l'on vous présente; voyez ce qui doit vous porter à l'admiration, ou exciter votre émulation. Martin a ressuscité trois morts, autant que notre Sauveur en a ressuscité lui-même; il a rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets; il a fait marcher le boiteux, et rétabli les membres desséchés et destitués de mouvement; par une vertu divine, il a échappé aux plus grands dangers: en présentant son corps aux flammes il en a arrêté le progrès; par une colonne de feu qu'il fit descendre du ciel il a renversé une énorme machine construite par des mains sacriléges; d'un baiser il a guéri un lépreux; un paralytique avec un peu d'huile; il a vaincu les démons, il a vu les anges, il a pénétré les secrets de l'avenir. Or que sont à votre égard ces prodiges, et une multitude d'autres de même nature? Pour me servir toujours de la même comparaison, ce sont des vases magnifiques de cet homme riche, des vases d'or, éclatants de pierreries, d'un travail et d'une composition sans prix. Contentez-vous d'en admirer la beauté, sans les désirer. Qu'il brille sous nos yeux ce flambeau, afin que nous puissions y voir cette lumière que nous sommes encore incapables de contempler dans toute sa pureté. Car lui n'est pas la lumière, il en rend simplement témoignage. Que Dieu vous révèle dans son saint une gloire que vous ne sauriez admirer en lui-même. N'allez pas croire cependant que la lampe de Martin était ornée mais vide: il n'est pas une de ces vierges folles à qui l'huile fait défaut. Il a du vin dans ses coupes: sa table est couverte de mêts, et offre même des délices spirituelles : en sorte que les pauvres y peuvent manger et se rassassier, et non-seulement voir et admirer: ils y trouvent à la fois de quoi louer Dieu, et entretenir la vie en les cœurs. Autrement comment les morts vous loueraient-ils, Seigneur? Dans l'admiration on trouve un doux sujet de louange, et dans l'imitation une source de vie; le spectacle ravissant de ces richesses rend plus avide de goûter ces délices. Ainsi nos sentiments doivent tour à tour aller de la splendeur à la chaleur de cette lampe, qualités qui se relèvent mutuellement, et dont le contraste jette sur elle un agrément de plus. Car Martin a été humble et pauvre en esprit, comme le prouve clairement l'effet même de la grâce divine que Dieu ne lui eût pas prodiguée en une pareille mesure, s'il n'eût été profondément humble.

14. Je rapporterai quelques traits de ses vertus. Hilaire eut une preuve de sa pauvreté d'esprit, quand il essaya d'imposer à Martin l'office de diacre ; Martin résistait, Martin criait qu'il était indigne d'un pareil honneur: Hilaire le fit exorciste. Il semblait y avoir là une sorte d'injure, car Hilaire savait bien que Martin ne refuserait pas d'accepter un ordre inférieur. Il fut pauvre, négligé en ses vêtements; sa chevelure était inculte, son extérieur méprisable: toutes choses dont on lui fit un crime dans son élection, et auxquelles il ne changea rien, même étant évêque, comme l'écrit son historien[1]. Et parce qu'il était vraiment pauvre d'esprit, il mérita d'être appelé pauvre et petit. Apprenez de Sulpice Sévère, quelle fut sa mansuétude: «Il endurait les injures avec une telle » patience, que tout évêque qu'il était, il se » laissait impunément outrager par les » moindres clercs, et jamais il n'en destitua » un seul, jamais il ne lui ôta son amitié[2]. C'est ce qu'il a prouvé manifestement par sa conduite à l'égard de Brice, comme tous vous vous en souvenez. Car il le choisit pour son successeur, en l'avertissant des grandes adversités que l'avenir lui réservait: enfin il le sanctifia par sa foi et sa bonté, quand il l'entendit de ses oreilles répondre à un homme qui le questionnait à son sujet: Si c'est ce fou que vous cherchez, regardez, le voici : comme à son ordinaire il lève les yeux au ciel à la façon des insensés. En effet l'homme de Dieu dans son dédain de la terre regardait souvent le ciel. Il savait qu'à cette fin il avait reçu un corps droit, comme nous l'avons dit plus haut. Il savait que là était son trésor, que là à la droite du Père, siégeait son Christ; il savait que ses désirs resteraient incomplets tant qu'il ne serait pas pas venu à ce terme. Il ne fit donc pas attention à cette qualification d'insensé qu'on lui donnait sur la terre; sa conversation était au Ciel, et ses yeux dans sa tête. Là aussi s'adressaient ces larmes dont son visage était habituellement inondé. Elles étaient si abondantes, qu'il avait coutume de pleurer pour ceux mêmes qui l'insultaient.

15. A quel degré avait-il soif de la justice, c'est ce que montrent toutes ses actions, et spécialement son zèle à poursuivre l'idolatrie, à en détruire les temples, à en renverser les idoles, et à en raser les bois sacrés. Il exposa sa vie sans hésiter, pour faire disparaître un culte criminel. Le Sauveur se

[1] Sulp. Sévère. Vie de S. Martin, ch. VII. — [2] Sulp. Sév. Dialog. III, ch. XX.

glorifia devant ses anges d'avoir lui-même éprouvé la miséricorde de Martin, et il leur montra la moitié du manteau qu'il en avait reçu. Ah! qu'il daigne un jour exercer à notre égard, devant le souverain Juge dont l'admirable tabernacle lui a ouvert ses portes, cette miséricorde qui a délivré des hommes condamnés à mort, ou réservés à divers supplices, et pour lesquels on rapporte qu'il est resté une nuit entière à la porte d'un juge terrestre! Dieu pourrait-il ne pas l'écouter, après l'avoir alors fait écouter? Ce qui montre surtout la pureté de son cœur c'est qu'il a pu sans confusion dire à son ennemi aux portes de la mort: Méchant, tu ne trouveras rien en moi; le sein d'Abraham me recevra. Il couronna heureusement ses travaux par un acte pacifique; bien qu'il sût toucher au terme de ses jours, il alla trouver des clercs divisés, et après avoir rétabli la paix entre eux, il s'endormit lui-même en paix.

16. Quant aux persécutions qu'il endura pour la justice, il serait long de les énumérer. Ainsi servant sous Julien Auguste, dans la ville de Worms, intrépide, et sans crainte, il se laisse saisir par des gardes, pour être le lendemain exposé sans armes aux coups des barbares. Dans les Alpes, il conserve sa tranquillité sous la hache qu'un voleur lui brandit sur la tête. A Milan l'Arien Auxence le persécute et l'accable de mauvais traitements, et finit par le chasser de la ville. Ailleurs il lutte obstinément contre la perfidie des prêtres; il est condamné au supplice, battu publiquement de verges, et contraint de s'éloigner. Dans la destruction d'un temple, un païen tire le glaive contre lui; Martin présente sa tête, et cet homme levant le bras pour frapper tombe à la renverse. Un autre veut lui porter un coup de couteau; mais soudain le fer lui tombe des mains et disparaît. Il n'est pas douteux que toutes ces épreuves ne lui méritent une couronne multiple, et s'il n'a pas subi un martyre réel, il a été mille fois martyr par la volonté et le désir. Mangez donc, amis, et buvez; enivrez-vous, mes bien-aimés. Voilà la vie véritable, et l'aliment de votre esprit. A moins que la parole divine ne proclame heureux ceux qui ressuscitent les morts, éclairent les aveugles, guérissent les malades, purifient les lépreux, raniment les paralytiques, commandent aux démons, prédisent l'avenir et opèrent des miracles éclatants, et non pas les pauvres d'esprits, les âmes douces, affligées, affamées et altérées de justice, miséricordieuses, chastes, pacifiques, et victimes de persécutions souffertes pour la justice.

17. Pardonnez-moi, mes frères: j'ai passé sous silence l'exemple de l'obéissance de saint Martin, le seul que, selon mon plan, il convenait de vous montrer en lui. Je vous retiens longtemps: mais il fait si bon ici. Nous sommes arrivés lentement à Martin. Seigneur, dit-il, je ne refuse pas le travail, si je suis encore nécessaire à votre peuple, que votre volonté se fasse[1]! O la sainte âme! O charité inestimable! Obéissance sans pareille! Vous avez vaillamment combattu, vous avez consommé votre course, vous avez conservé la foi, il ne vous reste plus qu'à recevoir de la main de votre Juge, la couronne de justice qu'il vous a promise; et cependant vous dites: je ne refuse pas le travail; que votre volonté se fasse! Vous avez offert Isaac, vous avez égorgé ce premier né, l'unique objet de votre amour; par un dévouement aussi généreux, vous sacrifiez ce qui peut seul mettre le comble à votre joie. Vous êtes prêt à courir de nouveaux dangers, à vous exposer à de nouveaux combats, à soutenir le poids du travail, à souffrir la tribulation, à être en butte à de nouvelles épreuves; vous consentez à différer d'entrer en possession de cette félicité sans borne des esprits bienheureux, après laquelle vous soupirez depuis longtemps; à laisser le séjour de la gloire, où vous êtes sur le point d'être admis, pour reprendre le joug des peines et des misères de cette vie mortelle; et, pour tout dire en un mot, vous consentez à vivre encore dans l'éloignement de Jésus-Christ votre Dieu, si c'est sa volonté; quelle plus admirable et plus parfaite obéissance! N'en doutons pas, celui qui est prêt à exécuter tout ce qu'on voudra lui commander, est bien plus estimable que celui qui attend le commandement pour s'y soumettre. Anges saints, votre obéissance est grande, mais j'ose le dire, sans crainte de vous offenser, je ne crois pas qu'il y en ait aucun parmi vous qui soit prêt à embrasser un ministère qui le priverait nécessairement de voir la face du Seigneur. Pierre, vous avez sans doute fait une grande chose, en vous dépouillant de tout pour suivre Jésus-Christ; mais si je prête l'oreille à vos paroles, lorsque vous fûtes témoin de sa Transfiguration sur la montagne, je vous entends lui dire: *Seigneur, il est bon pour nous d'être ici; faisons-*

[1] Sulp. Sév. Epitre III, a Bassul.

y trois tentes[1]. Ce n'est pas là le langage de notre Saint. Seigneur, dit-il, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas le travail. O Martin, votre cœur est prêt; oui, il est prêt, ou à rester dans votre misérable corps, ou à en être séparé pour jouir à jamais de Jésus-Christ.

18. Qui de nous n'admirera une si grande sécurité aux approches des horreurs de la mort? Qui n'enviera l'ardeur avec laquelle ce grand saint soupirait alors après la vue de Jésus-Christ? Mais ce qui est plus admirable encore, c'est que celui qui ne craint pas la mort, qui soupire avec tant d'empressement après la possession de son Seigneur, ne refuse pas cependant de vivre et de languir ici-bas dans l'attente de son bonheur. Jugeons de là jusqu'où saint Martin a dû porter l'obéissance pendant sa vie, puisque, dans une telle extrémité, il s'écriait avec tant de dévotion: Que votre volonté se fasse, ô mon Dieu! Que ce soit donc là, mes frères, notre portion dans le festin auquel nous participons aujourd'hui. Assis à la table de ce pauvre déjà comblé de richesses, appliquez-vous à y considérer attentivement son obéissance. Puisque c'est la principale vertu que l'on exige de nous, ce doit être aussi celle que nous devons avoir le plus à cœur d'acquérir, afin que nous puissions tous dire au Seigneur, avec le prophète : *Je suis prêt, et je ne suis point troublé, pour garder vos commandements*[1], non-seulement une fois et seulement en quelques points, *mais mon cœur est pret, il est prêt*[2] *à* tout ce que vous exigerez de moi, sans manifester même ma propre inclination. Si j'écoute ce qui m'entraîne, je me sens violemment porté pour telle chose; mais aussi je ne refuse pas cette autre: que la volonté seule du Ciel se fasse. Je désire le repos, mais je ne refuse pas le travail: que votre *volonté* s'accomplisse!

SERMON

POUR LA FÊTE DE SAINT CLÉMENT

PAPE ET MARTYR.

Des trois eaux.

1. *La mort des Saints est précieuse devant le Seigneur*[2]. Que le pécheur entende et entre en fureur, qu'il grince les dents, qu'il séche de dépit. Le voilà pris à ses propres piéges, tombé dans la fosse creusée par lui, enlacé dans les filets qu'il a tendus. C'est en effet la jalousie de Satan qui a introduit la mort dans le monde; mais voilà que la mort des saints est devenue précieuse. Ecoute donc ennemi de la vie; auteur de la mort sois attentif. Que peuvent désormais tes ruses? En quoi tes perfidies sauraient-elles nuire? Elles ne servent qu'à accroître tes souffrances, puisque tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu[3]. C'est ainsi que le bienheureux Martyr objet de cette fête n'a triomphé qu'en endurant une mort qui fut ton ouvrage. Il a fait de nécessité vertu, il a converti en mérite et en gloire la peine du péché: il s'est montré fidèle dans les petites choses, afin

[1] Math. XVII, 4. — [2] Ps. CXV, 15.

[1] Ps. CXVIII, 60. — [2] Ibid. LVI, 8. — [3] Rom. VIII, 28.

de mériter par là d'être chargé de grands intérêts. Qu'est-ce en effet que tout ce que cette âme avait reçu auparavant, au prix de la gloire que lui a value sa passion? Les plaisirs du monde, sa gloire, tout ce qu'on peut désirer sur cette terre ne sont presque rien en comparaison de la félicité, de la béatitude dont elle jouit : disons mieux, tout cela n'est rien, rien qu'une vapeur qu'un moment dissipe. Saint Clément avait une naissance illustre, de grands biens, un vaste héritage, une science étendue; il passait pour le meilleur philosophe de son temps. Il tenait tout cela de Dieu, car tous ces avantages sont des dons d'en haut. Il se montra fidèle à celui qui les lui avait ménagés, en les méprisant pour son amour, en les estimant comme un fléau, un vil fumier, afin de conquérir Jésus-Christ

2. Mais peut-être que l'ennemi murmure encore et dit: *L'homme donnera toujours peau pour peau, et il abandonnera tout ce qu'il possède pour conserver sa vie*[1]. Eh quoi! tu crois que cette vie corporelle qu'il a reçue de Dieu le rendra infidèle au Seigneur à qui il la préférera? Tu as tout pouvoir sur lui : jette-toi sur lui par le moyen de tes satellites: mets-le dans la nécessité de choisir, de quitter son corps ou de trahir son Dieu. Invente les plus affreux supplices, mais sache qu'ils ne font que préparer des couronnes au martyr; car il ne fait pas plus de cas de la vie que des biens et des vanités du monde, qu'il a méprisés. Il expose son corps à la mort, insulte à l'impiété des juges, il blasphème de sa bouche sacrée contre les idoles, et au plus fort des tourments, du milieu des flammes, il confesse librement le Seigneur son Dieu. Il sera donc couronné, parce qu'il a bien combattu, parce qu'il a vaincu fidèlement, parce que ni les caresses des hommes, ni les horreurs de la mort, n'ont pu le séparer de la charité de Jésus-Christ. Dites-nous, je vous prie, âme sainte, qui abandonniez ainsi votre corps aux supplices; vous ne l'aimiez donc pas? Si, je l'aimais, me répond-elle, puisqu'il n'est personne qui n'ait un amour naturel pour la vie[2]. Je l'aimais mais peu, mais comme on aime un esclave. L'amour de notre Dieu l'emportait sur tout autre. Pouvais-je le prouver plus manifestement que par mes œuvres? Voilà donc pourquoi j'acceptais si volontiers la mort de mon corps pour sa gloire.

3. Que dirons-nous à cela, mes frères? Félicitons le saint martyr de son courage, mais que la considération de sa gloire nous couvre de confusion. Car saint Clément était un homme semblable à nous, passible comme nous, sujet aux mêmes faiblesses que nous, attaché comme nous à sa chair par le lien de l'affection naturelle. C'est ainsi qu'il a glorifié Jésus-Christ dans son corps, et qu'il a participé à son calice salutaire. Que faisons-nous pour reconnaître tout ce que le Seigneur a fait pour nous? Formés à la même image, rachetés du même sang, nous sommes appelés à la possession du même héritage incorruptible, pur et éternel, qui nous est préparé dans le Ciel. Pourquoi ne pourrions-nous pas, avec ce bienheureux Clément, boire le calice de Jésus-Christ? Nous le pouvons, me dira peut-être quelqu'un, ce n'est que l'occasion qui nous manque, n'étant plus au temps des persécutions. Pour moi, mes frères, je vous avoue que je ne puis m'empêcher de taxer de présomption ce langage. Quoi! tous les jours vous ne pouvez souffrir la piqûre d'une épingle, et vous vous flattez de pouvoir affronter le tranchant de l'épée? Commencez par prouver, par votre constance dans les petits combats, le courage que l'on pourrait attendre de vous dans de plus grands. On ne vous dit pas aujourd'hui : Offrez des sacrifices aux idoles, sinon vous périrez; le Seigneur, qui connaît votre faiblesse, ne vous expose pas à de si rudes épreuves. S'il a ménagé à saint Clément cette lutte pénible, ç'a été pour lui faire remporter la victoire et lui montrer la force invincible de sa sagesse.

4. Mais quel est votre combat, mes frères? Tous les jours au-dedans de vous une voix importune vous dit: Trangresse la règle, murmure, va parler contre ton frère, relâche-toi un peu, affecte d'être malade, réponds à ceux qui te reprennent peut-être avec quelque sévérité, en un mot satisfais tes désirs. Cette voix n'ajoute pas; si tu ne fais ce que j'exige de toi, tu mourras; mais seulement : combattre et résister sont choses bien difficiles. Quelle est votre réponse? Hé! qui pourrait soutenir une si grande épreuve? N'est-ce pas là ce que vous avez coutume de nous dire, lorsque nous vous exhortons à prendre courage? ou ne le dites-vous pas intérieurement à l'Esprit-Saint? Si donc nous courons des risques, dans un pareil combat, si nous avons peine à résister, si nous succombons de temps en temps, que ferions-nous si nous étions mis à de plus rudes épreuves? Si notre faiblesse plie sous de fragiles roseaux, comment résisterait-elle à la violence des traits? Vous

[1] Job. II, 4. — [2] Ephés. V, 29.

voyez que nous ne sommes capables de rien. Semblables à des femmes et à des enfants, nous admirons la bravoure des combattants ; mais, pour nous, nous ne sommes pas en état de combattre. Que faisons-nous cependant? nous sommes tous appelés aux noces de l'Epoux, et il ne nous est pas permis de paraître en sa présence les mains vides. Considérons donc avec attention les exemples que l'Eglise nous met aujourd'hui sous les yeux; car c'est pour y conformer notre conduite. Le bienheureux Clément a considéré le vin que le Seigneur a présenté dans le festin des noces ; et parce qu'il était riche, il a porté à ces noces l'effusion de son propre sang. Mais nous qui sommes pauvres, nous pouvons dire au Seigneur que nous n'avons point de vin; et il nous répondra : *Remplissez les urnes d'eau*[1]. Est-ce que l'eau sera reçue à ce banquet, si nous l'y portons? Oui, elle sera reçue ; car celui qui, selon l'avis du Sage, considérera avec soin ce qui lui est présenté [2], trouvera que l'eau et le vin ont été offerts ensemble par Celui qui n'est pas venu seulement dans l'eau, mais dans l'eau et le sang. Celui qui l'a vu a rendu témoignage que, aussitôt après l'ouverture du côté du Sauveur expiré sur la croix, il sortit du sang et de l'eau [3].

5. Et nous, mes frères, montrons notre fidélité à Dieu sinon par le martyre du sang (et le martyre est un témoignage), du moins en cherchant le témoignage de l'eau que Dieu ne dédaignera pas. Il y en a trois qui rendent témoignage sur la terre, l'esprit, l'eau, le sang[4]. Heureux ceux qui peuvent rendre ce triple témoignage, car on rompt difficilement un lien triple[5]. Pour nous, à défaut du témoignage du sang, ayons celui de l'esprit et de l'eau, car sans l'esprit, ni le sang, ni l'eau ne sauraient suffire, tandis que le témoignage de l'esprit remplace celui du sang et de l'eau. Le témoignage de l'esprit est celui de la vérité ; ni le sang, ni l'eau n'ont de vertu par eux-mêmes : c'est l'Esprit qui se sert d'eux pour rendre témoignage. On ne rencontre même jamais, ou du moins on ne rencontre que rarement l'esprit sans l'eau et le sang. C'est pourquoi, mes très-chers frères, cherchons l'eau nous qui n'avons pas de sang. Et puisque j'ai plus haut parlé d'urnes, cherchons ces urnes d'une contenance de deux ou trois mesures. Jésus-Christ nous sert trois sortes d'eau, et quiconque fera comme lui, et pourra avoir trois mesures sera parfait. Si le texte sacré dit en employant une disjonctive, deux au trois mesures, c'est parce que deux au moins sont nécessaires : la troisième n'est pas exigée de tous.

[1] Jean II, 7. — [2] Prov. XXIII, 1. — [3] Jean XIX, 34, 35. — [4] Jean V, 8. — [5] Eccle. IV, 12.

6. Or, apprenez quelles sont ces trois eaux que le Sauveur vous présente. Il pleure sur Lazare[1] et sur la ville de Jérusalem[2]; voilà la première eau. A l'approche de sa passion il sue : c'est la seconde sorte d'eau qui découle non-seulement de ses yeux, mais de son cœur. Elle est rouge, elle a la couleur du sang, comme il est écrit : *Et il eut une sueur, comme des gouttes de sang qui découlaient jusqu'à terre*[3]. La troisième sorte d'eau est celle qui sortit de son côté et en sortit mêlée de sang. Vous avez la première eau, si vous baignez de vos larmes le lit de votre conscience, et si vous lavez, dans la douleur de la componction, les tâches de vos péchés passés. Vous avez la seconde si vous mangez votre pain à la sueur de votre front, si vous châtiez votre corps par les labeurs de la pénitence, et si vous vous efforcez d'éteindre en vous le feu de la concupiscence. Cette eau a la couleur du sang, soit à cause de la fatigue, soit même à raison de la concupiscence qu'elle amortit. Si vous pouvez aller plus loin, jusqu'à la grâce de la dévotion, vous boirez aux sources salutaires de la sagesse, et l'esprit du Christ plus doux que le miel deviendra en vous une fontaine qui rejaillira jusqu'à la vie éternelle. Et souvenez-vous que c'est là cette eau qui sort du côté de Jésus-Christ endormi sur la croix, et qui jaillit sans fatigue. Pour goûter les délices de cette grâce, il faut être mort au monde. Ainsi, pour me résumer rapidement, la première eau purifie la conscience de ses fautes passées, la seconde la préserve des fautes à commettre en éteignant la concupiscence : la troisième, si vous la méritez, rafraîchit l'âme brûlée de soif.

[1] Jean XI, 35. — [2] Luc XIX, 41. — [3] Luc XXII, 44.

SERMON

POUR LA VIGILE DE SAINT ANDRE

APOTRE.

Comment nous devons nous disposer par le jeûne aux solennités des saints.

1. L'autorité des Pères a réglé que les principales fêtes des Saints seraient précédées de jeûnes et de prières ; ils l'ont fait dans un but utile, et non sans motif, comme s'en convaincra quiconque y voudra réfléchir. Tous les jours en effet nous péchons, et nous péchons sur mille points : il n'est pas sûr pour nous de célébrer les solennités saintes, surtout les plus grandes, sans nous être préalablement purifiés par l'abstinence, afin de nous rendre et plus dignes et plus capables des joies spirituelles. C'est ainsi que le juste commence par s'accuser et ne loue les autres qu'après s'être blâmé lui-même. Mais si le juste tremble en s'approchant du Dieu qui juge les justices, que faisons-nous, nous dont les péchés ne sont ni jugés, ni couverts ? Craignons que nos offenses passées n'apparaissent au grand jour du jugement. Quoi ! le juste n'ose entreprendre de louer les saints, sans crainte et sans honte, et un pécheur sur les lèvres duquel la louange est déplacée ne redoutera pas ce reproche : *Pourquoi racontes-tu mes justices*[1] ? Ou cet autre : *Mon ami, comment es-tu entré ici sans avoir la robe nuptiale*[2] ? Heureux donc ceux qui ont soin de garder intacte en tout temps leur robe, je veux dire la gloire de leur conscience, et de la présenter toujours dans sa splendeur ! Mais parce que le nombre est petit de ceux qui conservent ainsi leur cœur avec toute sorte de soin, et qu'il y en a bien moins encore (s'il s'en trouve !) qui le conservent dans toute sa pureté, il faut purifier par de fréquentes abstinences les souillures qui s'y glissent, surtout à l'approche de quelque grande solennité.

2. Le jeûne qui précède nos fêtes n'est pas seulement une préparation à ces fêtes ; c'est aussi un avertissement, c'est une leçon importante. Il nous apprend la véritable route qui mène à la fête éternelle. Que disent en effet ces jeûnes placés aux abords de nos solennités, sinon qu'il nous faut entrer au royaume de Dieu par de nombreuses tribulations ? Il est indigne des joies d'une fête celui qui n'observe pas l'abstinence prescrite la veille. Oui, en refusant d'affliger votre âme la veille vous cessez de mériter le repos et les joies de cette fête. Le temps présent, temps de pénitence, est comme la vigile d'une grande solennité, du sabbat éternel objet de notre espérance. Et vous ne la trouverez pas trop longue si vous songez à l'éternelle durée de la fête. Nos solennités d'un jour ont d'ordinaire une préparation d'un jour ; celle de l'éternité n'en demande pas une éternelle. Mais où nous emporte le doux souvenir de cette félicité, car c'est le nom le plus habituel et le plus juste de cette fête ? Revenons au sujet que je dois traiter.

3. La cause donc du jeûne d'aujourd'hui, de la solennité et de la joie que nous attendons, est la passion bienheureuse de l'Apôtre saint André. Nous ne pouvons partager sa croix, il est juste au moins de jeûner avec lui. Car comment douter qu'il ait jeûné pendant les deux jours qu'il resta suspendu à la croix ? Associons-nous donc, ne fût-ce

[1] Ps. XLIX, 16. — [2] Math. XXII, 12.

que dans cette faible mesure, à ses souffrances; attachons-nous au jeûne si nous ne sommes pas cloués au gibet, afin que la miséricorde divine nous donne part un jour, à sa couronne, et présentement à ses joies spirituelles. Comment en effet ne pas tressaillir au souvenir du triomphe d'un saint saisi d'enthousiasme à la presence de son supplice? Quoi! La fête ne serait pas joyeuse, quand la croix même est si riche en joies? Nous donnons d'habitude le nom de fête à ce qui est joyeux; comme le mot de croix vient d'un genre de torture, ou au moins le nom de ce tourment dérive du mot croix. Avec quels transports donc la terre entière doit célébrer un prodige si nouveau, une œuvre si magnifique de la puissance divine! André etait un homme semblable à nous, sujet à la souffrance, mais il avait de la croix une soif si ardente, il tressaillait d'une joie jusque-là si inouïe, qu'ayant aperçu de loin le gibet qu'on lui destinait, il s'écria: O croix longtemps désirée, et préparée enfin à mes vœux! Je viens à toi plein de sécurité et de joie; puisses-tu me recevoir avec les mêmes transports! Vous le voyez, il ne se contient plus dans l'excès de son bonheur. Reçois-moi, dit-il, dans les mêmes transports. Est-ce donc un si grand bonheur que la croix elle-même doive tressaillir, non pas d'une joie quelconque, mais d'une joie qui la remplisse tout entière? Ou qui dira qu'il soit ordinaire, contraire à la raison et à la nature, que la croix ressente des transports plus vifs que le crucifié? La nature a refusé à l'une le sentiment de la joie; pour l'autre tout ce qui vient à excéder ses forces lui ravit la joie et lui apporte la douleur. Je t'ai toujours aimée, poursuit l'Apôtre, et j'ai souhaité tes embrassements. Mes frères, c'est plutôt ici un feu qui dévore qu'une langue qui parle; aussi c'est une langue et elle est de feu. Voilà les charbons de ce feu que du haut des cieux le Christ lui avait mis jusque dans les os. Et plaise au ciel que ces charbons nous consument, qu'ils dévorent en nous toutes les affections charnelles! Quelles étincelles! Et de quel incendie intérieur elles s'échappent!

4. Assurément, ô bienheureux André, votre foi est le grain de senevé qui, dès qu'on l'a broyé, a produit une chaleur inespérée. Que serait-ce si on l'avait soumis à une pression plus forte! Quelle âme en pourrait soutenir l'ardeur? Quelles oreilles pourraient entendre ces paroles? Tant qu'Egée ne menaçait pas, le grain de séné semblait méprisable. Il restait entier: nous ignorions ce qu'il recélait. Le Seigneur m'a envoyé, dit-il, vers cette province où je lui ai gagné un peuple nombreux. Vienne le mortier de la menace, le grain aura un goût plus vif: André parlera avec plus de fermeté. Egée s'imagine l'effrayer en le menaçant du supplice de la croix, il se trompe. A ce mot l'Apôtre s'enflamme et s'écrie avec une sainte liberté: Si je redoutais le supplice de la croix, je ne prêcherais pas la gloire de la croix. Mais dès qu'il aperçoit le bois qui lui est préparé, cette vue l'enflamme, il applaudit à la croix, il lui parle comme à une amante et la salue avec respect, il l'accueille avec transport, il la saisit avec bonheur, il lui adresse des éloges, et il lui crie du cœur plus encore que de la voix: Salut, croix précieuse, toi qui as reçu gloire et beauté des membres du Seigneur! Salut, ô croix consacrée par le corps du Christ, et que ses membres ont ornée comme d'autant de pierres précieuses! Les serviteurs de la croix honorent avec raison en saint André un amant de la croix. Mais il attend, et avec justice, une dévotion plus grande de ceux qui se sont plus spécialement engagés à porter leur croix. C'est à vous que je parle, mes frères, et je parle pour vous qui n'avez pas fermé l'oreille à cet oracle évangélique: *Celui qui ne porte pas sa croix et ne me suit pas ne peut être mon disciple*[1]. Soyez donc prêts à apporter à cette fête tout le soin dont vous êtes capables, et à la célébrer d'un grand cœur. Si nous savons creuser, si nous savons chercher, nous y trouverons caché un riche trésor de consolation et d'encouragement

[1] Luc XIV, 27.

POUR LA FÊTE DE SAINT ANDRÉ

SERMON PREMIER

Des trois sortes de poissons qui sont dans la mer, dans le fleuve, dans l'étang.

1. Aujourd'hui nous célébrons le triomphe glorieux de saint André, et les paroles de grâce sorties de ses lèvres nous ont fait tressaillir de joie et de bonheur. Comment s'attrister en effet en le voyant lui-même en de tels transports? Nul de nous n'a senti de compassion pour des souffrances ainsi endurees : nul n'a osé pleurer sur un homme si heureux. Autrement il aurait pu nous répondre ce que le Sauveur chargé de sa croix disait aux femmes qui le suivaient en pleurant: *Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, pleurez sur vous-mêmes*[1]. D'ailleurs pendant que saint André lui-même était conduit au supplice, le peuple affligé de voir un homme si juste et si saint iniquement condamné voulut s'opposer à son supplice; mais André le supplia instamment de ne pas le priver de la couronne, que dis-je? du martyre. Il aspirait à mourir, à rejoindre le Christ, mais à le rejoindre sur la croix qu'il avait toujours aimée. Il brûlait d'entrer dans le royaume du Ciel, mais par le gibet. Que dit-il en effet à la croix objet de son amour? *Que par toi me reçoive Celui qui par toi m'a racheté*! Si donc nous l'aimons il faut nous réjouir avec lui, non-seulement parce qu'il a été couronné, mais encore parce qu'il a eté crucifié. Dieu a comblé ses vœux, et lui a mis au front une couronne de pierres précieuses. Cependant en le félicitant d'avoir enfin mérité les embrassements de cette croix que ses désirs appelaient, pouvons-nous ne pas admirer la joie de celui que nous félicitons?

2. Pendant que nous célébrions les vigiles de cette nuit, et que nous chantions avec transport des paroles d'allégresse, n'avons-nous pas pensé, n'avons-nous pas dit en nous-mêmes: Qu'est-ce que tout cela? D'où vient une joie si nouvelle? La croix est donc précieuse? On peut donc l'aimer ? La croix porte donc la joie avec elle? Oui, mes frères, il en est ainsi ; cueillez à cet arbre, il engendre la vie, il produit le bonheur, il distille l'huile de la joie, il répand le baume des faveurs spirituelles. Ce n'est pas un arbre des forêts; c'est un arbre de vie pour ceux qui savent le prendre: arbre fécond, arbre salutaire. Autrement comment occuperait-il la terre du Seigneur? Je veux parler de ce sol précieux sur lequel il est fixé par la racine des clous. S'il n'était pas le plus précieux, le plus fécond des arbres, il n'eût jamais été planté dans ce jardin, et le Seigneur ne l'eût pas souffert dans sa vigne. Pourquoi s'étonner d'ailleurs que Dieu ait communiqué la douceur à la croix puisqu'il l'a donnée au feu lui-même ? Comment estimer la croix sans saveur, quand la flamme elle-même en est remplie? Et quel goût n'avait pas pour saint Laurent ce feu du milieu duquel il raillait ses bourreaux et son juge? A cela que dirons-nous, mes frères? Pourquoi ne goûtons-nous pas aussi les tribulations endurées pour Jésus-Christ, et n'y trouvons-nous pas une manne cachée? Ce serait vaincre tout-à-fait le démon et lui enlever toutes ses armes. Cette seule victoire suffirait à abattre la malice de notre ennemi.

3. Car ce méchant a des piéges et des traits, comme un habile chasseur d'hommes: il n'a soif que du sang des âmes. Il lance aux uns les traits de ses perfides suggestions, et il blesse ainsi ceux dont la patience est faible. Il travaille à enlacer les autres dans les

[1] Luc XXIII, 28.

filets du plaisir: et il réussit à y prendre la multitude innombrable de ceux qui rampent sur la terre, ou volent à sa surface. Réjouissez-vous donc dans la tribulation, et l'ennemi ne peut plus ni vous attirer, ni vous renverser. Nous voilà délivrés du filet des chasseurs, ainsi que de tout péril. Car l'ennemi ne peut rien contre un homme qui met ses délices dans la croix; c'est en vain qu'il lui suggère des pensées charnelles, le fils de l'iniquité ne pourra lui nuire, en essayant d'aigrir son cœur par l'amertume. Qu'importent les délices à qui se nourrit du jeûne? Ce qui le charme ne saurait non plus lui arracher de murmure. Il a placé bien haut son refuge, en une région qui ne redoute ni les piéges, ni les flèches de l'ennemi. C'est un poisson pur récouvert d'écailles et armé de nageoires. Or, comme on jette inutilement des rêts devant l'oiseau que ses ailes enlèvent, on lance inutilement des traits contre une cuirasse d'écailles. La loi déclarait purs les poissons que leurs nageoires soulèvent et que protégent leurs écailles[1], qu'il vivent dans la mer, les fleuves, ou les étangs. Or cette grande et vaste mer renferme aussi des poissons purs dignes de la table du Seigneur. Car parmi les poissons que leurs habitudes et leurs actes retiennent dans l'immensité du siècle, il s'en est réservé plusieurs milliers que le filet apostolique tire de l'eau sur le rivage pour les séparer des mauvais. C'est sur ce rivage que viendra s'asseoir notre pêcheur d'hommes qui tire après lui l'Achaïe toute entière. Le fleuve renferme aussi des poissons purs, ce sont tous ceux en qui Dieu trouve des dispensateurs fidèles. Le fleuve, c'est l'ordre des prédicateurs toujours en mouvement, se répandant, courant, pour arroser la terre de leurs eaux. Il y a aussi des poissons purs dans les étangs, dans les cloîtres; ce sont ceux qui y servent Dieu en esprit et en vérité. Et les monastères sont justement comparés aux étangs, les poissons s'y trouvent enfermés, privés de la facilité de s'échapper, ils sont tout prêts pour les repas spirituels, et chacun se dit: Quand viendra le moment où l'on me prendra? Tous les jours de ma lutte j'attends que mon changement arrive.

4. Or, comme nous l'avons dit plus haut en nous autorisant de la loi, tout poisson, qu'il soit dans la mer, dans les fleuves, ou dans les étangs, est pur s'il a des écailles et des nageoires. Or, bien qu'il y ait sur le poisson une multitude d'écailles, elles ne forment cependant toutes ensemble qu'une seule cuirasse; ainsi la vertu de patience est une, encore qu'elle semble se multiplier avec les tribulations. Si les écailles nous offrent une image de la patience, serait-il téméraire de voir dans les nageoires le symbole de la joie? La joie en effet élève l'âme, elle la transporte; le cœur semble bondir sous l'empire de ce sentiment. Voulons-nous donc avoir des nageoires, cherchons une double joie. Telle est peut-être la raison pour laquelle l'Apôtre qui avait des ailes, lui, des ailes qui l'ont ravi jusqu'au troisième ciel et emporté jusqu'au paradis, nous enseigne à nous réjouir non-seulement dans l'espérance, mais jusque dans les tribulations[1]. Or quel vol sublime que celui d'un cœur qui puise sa félicité non-seulement dans l'attente des biens futurs, mais jusqu'en des réalités douloureuses dans lesquelles il se glorifie même. Tel fut ce bienheureux Apôtre lui-même. Voilà ce que nous admirons, voilà ce que nous louons en lui.

5. Il y a donc ici trois classes de gens à considérer : ceux qui commencent, ceux qui progressent, ceux qui sont arrivés à la perfection. Le commencement de la sagesse c'est la crainte du Seigneur[2], le progrès, l'espérance; la charité en est la plénitude. Ecoutez en effet l'Apôtre: *La plénitude de la loi c'est la charité*[3]. Celui qui a reçu l'initiation de la crainte supporte patiemment la croix du Christ: celui qui progresse dans l'espérance la porte volontiers; mais le cœur consommé dans la charité l'embrasse avec ardeur. Seul il peut dire: *Je t'ai toujours aimée, et j'ai désiré t'embrasser*. Cri étranger au cœur qui supporte bien la croix, mais qui souhaiterait, s'il le pouvait, ne jamais connaître cette heure douloureuse. Oui, j'ose l'assurer, ce cœur est bien éloigné de s'écrier avec Jésus-Christ: *Mon Père, s'il se peut, que ce calice s'éloigne de moi*[4]! Eh quoi? S'il est monté sur un ânon, c'est pour échapper aux mains de ses ennemis. Je reconnais dans le général la crainte des soldats pusillanimes, dans le médecin la voix du malade; je vois la poule trembler avec ses poussins. Je considère la charité de Jésus-Christ, sa bonté me jette dans la stupeur, sa condescendance m'effraie. Le Dieu de miséricorde n'a pas les sentiments énergiques de saint André: mais c'est parce que les malades et non les gens sains, ont besoin de médecin[5]. Si une

[1] Lévitiq. XI, 9; Deutér. XIV, 2.

[1] Rom. V, 2, 3. — [2] Eccli. I, 16. — [3] Rom. XIII, 10.
[4] Math. XXVI, 39. — [5] Id. IX, 12.

pareille condescendance vous scandalise, vous méritez qu'on vous dise: *Est-ce parce que je suis bon que vous êtes mauvais*[1]? L'odeur de vie devient mortelle pour vous.

6. Quelle merveille donc, Seigneur Jésus, si l'approche de cette mort, but de votre venue ici-bas, vous avait trouvé intrépide, comme un homme maître de quitter une vie que personne ne pouvait vous ravir? Mais n'était-il pas plus glorieux, tout se faisant pour nous, qu'il endurât non-seulement une passion corporelle, mais des souffrances de cœur, et que vivifiés par votre mort, ô Jésus! nous puisions dans vos abattements la force, dans vos tristesses la joie, dans vos ennuis l'énergie, le calme dans votre trouble et la consolation dans vos désolations? Je lis dans la résurrection de Lazare que *Jésus-Christ frémit en esprit et se troubla lui-même*[2]. Mais ce trouble fut moins en lui le résultat de la nécessité que de la volonté propre. Voici quelque chose de plus saisissant. L'amour fort comme la mort maîtrisa si bien Jésus-Christ, qu'un Ange de Dieu vint lui prêter sa force. Qui vint donc? Et qui vint-il fortifier? Ecoutez l'Evangéliste: *Un ange apparut le réconfortant*[3]. De qui parle-t-il donc? De Celui qui à sa naissance s'ouvrit un chemin à travers le sein fermé d'une Vierge, dont la volonté changea l'eau en vin, dont le contact mit la lèpre en fuite; sous les pieds duquel la mer affermit ses flots; dont la voix tira les morts du sépulcre; de Celui enfin qui soutient tout par sa puissante parole, par qui tout, l'Ange lui-même, subsiste. Que dirais-je encore? Comment le désigner? J'hésiterais moins s'il n'était ineffable. Un ange fortifie donc Celui dont il ne peut même comprendre la majesté.

7. O Ange! Qui donc soutenez-vous, je vous prie? Ne connaissiez-vous pas celui que vous veniez consoler? Mais c'est le Consolateur même, c'est le Paraclet; il ne dirait pas à ses apôtres: *Je vous enverrai un autre consolateur de la part de mon Père*[4], s'il n'était pas lui-même consolateur. Oui, je reconnais ici un très-grand Paraclet, un Paraclet plein de bonté qui se tient près des cœurs affligés. Je ne désespère plus, Seigneur, si violentes que paraissent les tribulations que j'endure, si faible que je sois moi-même, et malgré les vifs désirs que j'éprouve de voir ce calice s'éloigner de mes lèvres. Non, je ne désespère pas, dis-je, pourvu que j'ajoute aussi: *Cependant que votre volonté soit faite et non pas la mienne*.[1] J'apprends de lui à ne pas recourir aux consolations passagères et charnelles, mais aux consolations angéliques, spirituelles, célestes. Ce qui arrivera, si je ne murmure pas (ce serait élever un mur de séparation entre vous et moi, si je ne jetais vers vous un regard rapide). Je ne refuse pas la souffrance, eussé-je besoin de consolation. Eh quoi? Je reconnais ma voix dans celle de mon Sauveur, et je désespérerais de mon salut? Ah! je posséderai mon âme dans la patience.

8. Mais je suis jaloux d'avancer, si je le puis, et je ne me contente pas si tôt d'avoir trouvé le salut. *Celui qui craint le Seigneur*, dit le Sage, *fera le bien*[2]. Ce n'est pas assez, car il est écrit: *Evitez le mal et faites le bien, cherchez la paix et poursuivez-la*[3]. Ne vous contentez pas du salut, cherchez la paix, de peur que votre salut même ne soit en péril. Entendez l'Ange, à la naissance de celui qui s'est fait notre paix, tressaillir et chanter: *La paix aux hommes de bonne volonté*[4]. Or qu'est-ce que la bonne volonté sinon la volonté ordonnée? Qu'est-ce que cette volonté, dites-vous? Celle qui est conforme à la raison qui nous dit: *Les tribulations momentanées et légères de cette vie n'ont aucun rapport avec la gloire future qui nous sera révélée*[5]. Si vous avez commencé à bien sentir cela, vous porterez certainement volontiers la croix du Seigneur, et vous direz: *Me voilà prêt, Seigneur, je ne suis pas troublé, je suis disposé à garder vos commandements*[6].

9. Cependant si vous voulez être parfait, une chose encore vous est nécessaire: laquelle dites-vous? La joie dans le Saint-Esprit, car si celui que la crainte retient est patient, celui que l'espérance guide est bienveillant; s'il n'a la ferveur de l'esprit il peut tomber facilement. Or la charité que l'Esprit répand en nous est patiente et bénigne; il y a plus, elle ne défaille jamais. Dans le premier commandement donné à nos parents, si vous êtes attentifs, vous remarquerez la patience d'Eve et la bienveillance d'Adam. Mais tous les deux en tombant ont montré qu'ils n'étaient guères solidement établis dans le degré où ils se trouvaient. *La femme vit le fruit*, dit l'Ecriture, *et elle le trouva agréable à la vue et suave au goût*. Ne vous semble-t-il pas qu'elle retient difficilement sa main? Aussi quand le serpent l'interroge, comme toutes les expressions dont Eve se

[1] Math. xx, 15. — [2] Jean xi, 33, 38. — [3] Luc xxii, 43. — [4] Jean xiv, 16.

[1] Math. xxvi, 39. — [2] Eccli. xv, 1. — [3] Ps. xxxvi, 27. [4] Luc ii, 14. — [5] Rom. viii, 18. — [6] Ps. cxviii, 60.

sert indiquent bien que le précepte de Dieu lui était pesant. *Nous mangeons*, dit-elle, *du fruit de tous les arbres du paradis. Mais pour celui de l'arbre de la science du bien et du mal Dieu nous a défendu d'en manger*[1]. Elle ne dit pas: C'est la volonté du Créateur; pourquoi cela, il le sait: nous n'avons qu'à obéir, parce que notre vie est dans sa volonté. Aussi la femme fut-elle aisément séduite, elle crut aux promesses du démon, elle se laissa persuader par lui. L'homme ne fut pas séduit[2]. Il céda à l'amour qu'il portait à sa femme. Volontiers il aurait observé un précepte dont il connaissait l'utilité, si sa femme ne lui eût persuadé le contraire. Il ne semble pas même qu'il ait eu de la difficulté à garder ce précepte, mais sa volonté qui était bonne manqua de force parce qu'elle était sans ferveur.

10. Mais c'est l'amour qui est fort comme la mort[3], et non la patience ou l'espérance: ce n'est ni la crainte ni la raison, c'est l'esprit de force. La patience dit: cela doit être, elle est pressée par la crainte. La volonté bonne dit à son tour: il est expédient d'agir de la sorte: elle est attirée par un motif d'espérance. Mais la Charité enflammée par l'Esprit ne dit pas: cela est nécessaire, cela est expédient; elle dit: voilà ce que je veux, ce que je désire, ce que je souhaite ardemment. Quelle élévation! quelle sécurité! quelle suavité dans la charité! Heureuse l'âme parvenue à ce degré de charité! Ne désespérons pas, car si nous célébrons la mémoire de celui qui est arrivé à ce degré, c'est pour invoquer son secours, c'est pour demander des encouragements à son exemple. Je vais plus loin: il me semble qu'il y en a parmi nous qui ont aussi atteint ce degré. Vous me direz que saint André est un Apôtre, et que, dans votre petitesse, vous êtes incapable de suivre ses pas: rougissez au moins de ne pas imiter ceux qui sont avec vous. Personne n'arrive d'un bond aux cîmes les plus hautes; c'est en montant et non en volant qu'on atteint le haut d'une échelle. Montons donc portés sur les deux pieds de la méditation et de la prière. La méditation, en effet, nous apprend ce qui nous manque: et la prière nous l'obtient. L'une nous montre la route, l'autre nous y conduit. Par la méditation nous connaissons les dangers qui nous menacent, par l'oraison nous les évitons, avec la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui vit et règne, avec le Père et l'Esprit-Saint, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON II

Des quatre bras de la croix.

1. Nous célébrons aujourd'hui la fête de saint André, apôtre: si nous la méditons attentivement, nous y trouverons pour notre âme de nombreux sujets d'édification. Dès le début de sa conversion, il nous offre un grand exemple d'obéissance parfaite. Nécessaire à tous les chrétiens, cette vertu doit nous être d'autant plus chère que notre profession même nous oblige à la pratiquer plus strictement. Le banquier à qui nous devons rendre la pièce d'or de l'obéissance c'est le Sage, c'est la Sagesse même. Or on ne l'acceptera que si elle est entière et vraie. Si nous discutons, si nous distinguons, si nous nous soumettons à ce précepte et non à cet autre, la pièce est rompue: le Christ n'en voudra pas, puisque nous lui devons une pièce entière et exempte de toute fracture. Tous, en effet, nous avons promis une obéissance simple et absolue. Obéir, mais avec dissimulation et à l'œil, et murmurer en secret c'est altérer la pièce, c'est y substituer le plomb à l'argent, c'est un crime. Nous fraudons, mais sous le regard de Dieu, et on ne se moque point de Dieu.

[1] Gen. III, 6, 2, 3. — [2] I Tim. II, 14. — [3] Cantiq. VIII, 6.

2. Or voulez-vous connaître la forme de l'obéissance parfaite? *Le Seigneur,* dit l'Evangile, *vit Pierre et André jetant leurs filets dans la mer, et il leur dit : Venez après moi, je ferai de vous des pêcheurs d'hommes.* De simples pêcheurs que vous êtes, je vous ferai pêcheurs d'hommes, ou plutôt prêcheurs. *Et eux aussitôt,* sans balancer ni hésiter, sans s'inquiéter comment ils subsisteraient, sans considérer comment des hommes grossiers et sans lettres pourraient devenir prédicateurs, sans adresser à Jésus une seule question, sur le champ, *quittent leurs filets et leur barque pour le suivre*[1]. Mes frères, reconnaissez que ces choses ont été écrites pour vous, et c'est pour vous que l'Eglise les redit chaque année : c'est afin que vous appreniez la forme de la véritable obéissance, et que vous corrigiez vos cœurs dans une obéissance inspirée par la charité. C'est elle, en effet, qui donne à la monnaie de l'obéissance sa valeur ; c'est elle qui la compose d'un argent éprouvé et sans alliage. Car la charité seule rend l'obéissance agréable et chère à Dieu. *Dieu aime celui qui donne avec joie*[2]. Et encore : *Si je livre mon corps aux flammes pour être brûlé, et si je n'ai pas la charité, tout cela ne me sert de rien*[3].

3. Mais voulez-vous que de la Passion du saint Apôtre que nous célébrons aujourd'hui, je vous dise quelques mots à la louange du Christ et pour votre édification? Vous le savez : quand le bienheureux André fut arrivé au lieu où une croix lui était préparée, il fut soutenu par le Seigneur : et, grâce à l'Esprit qu'il avait reçu avec les autres apôtres en langues de feu, il se mit à prononcer des paroles vraiment embrasées. Apercevant en effet de loin la croix, au lieu de pâlir, comme l'infirmité humaine semblait l'exiger, il ne sentit en ses veines aucun frisson : ses cheveux ne se dressèrent point sur sa tête ; sa langue ne se glaça pas; son corps ne trembla pas : il garda toute sa présence d'esprit; son intelligence ne perdit rien de sa vivacité. Ses lèvres parlèrent de l'abondance du cœur, et la charité qui brûlait son âme, fit passer dans ses paroles des étincelles ardentes. Que disait, en effet, le bienheureux André, quand il vit la croix dressée pour lui? *O croix longtemps désirée,* s'écria-t-il, *et préparée à mes vœux ardents, je viens à toi plein de sécurité et de joie! Ah! reçois moi avec allégresse, moi le disciple de Celui qui fut suspendu à tes bras : je t'ai toujours aimée et j'ai souhaité de t'embrasser.* Mes frères, je vous le demande, est-ce un homme qui tient ce langage? N'est-ce pas un ange ou une créature nouvelle? C'est un homme semblable à nous, passible comme nous. Et ce qui le prouve, c'est sa passion même dont l'approche lui cause cet enthousiasme. Et d'où viennent en un homme ces transports inaccoutumés, cette joie inouïe? D'où vient dans une si grande faiblesse une pareille constance, un esprit si spirituel, une charité si brûlante, un cœur si intrépide? Ah! n'allons pas croire qu'il ait puisé en lui cette énergie. C'est un don parfait descendu du Père des lumières, de Celui qui seul a la vertu d'opérer des miracles.

4. Oui, mes chers frères, c'était l'esprit de Dieu qui venait en aide à sa faiblesse, et qui versait en son cœur un amour fort et même plus fort que la mort. Ah! si nous participions à cet esprit! La pénitence nous lasse, la mortification corporelle nous pèse, l'abstinence nous est un fardeau. Dans les veilles, notre âme s'endort d'ennui, elle succombe à l'absence de l'esprit. S'il était là, il aiderait assurément notre faiblesse, et comme à saint André, il a rendu la croix et la mort même agréables, il nous rendrait notre labeur et notre pénitence non-seulement supportables, mais désirables, mais délicieux. *Car mon Esprit,* dit le Seigneur, *est plus doux que le miel*[1], au point que la mort la plus amère ne saurait éteindre ses douceurs. Que n'adoucira donc point ce qui est capable de rendre la mort suave? Quelle aspérité résistera à une onction qui transforme le trépas en douceur? *Quand il aura accordé le sommeil à ses amis,* est-il dit, *viendra l'héritage du Seigneur*[2]. Quelle tristesse ne chassera donc pas une joie qui saura communiquer à la mort les charmes les plus vifs? Mes frères, cherchons cet esprit : mettons tous nos soins à le mériter, ou plutôt à posséder dans une plus large mesure celui que nous avons déjà. Car celui qui n'a pas l'esprit de Jésus-Christ n'est pas à lui[3]. Pour nous, nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit qui vient de Dieu, afin que nous sachions les biens que Dieu nous a départis[4]. Et la preuve qu'il est en nous se trouve dans les œuvres de salut et de vie que nous ne pouvons réaliser qu'avec l'aide de l'esprit du Sauveur qui communique la vie à nos âmes.

[1] Matth. IV, 18, 20. — [2] II Cor. IX, 17. — [3] I Cor. XIII, 3.

[1] Eccli. XIV, 27. — [2] Ps. CXXVI, 2, 3. — [3] Rom. VIII, 19. — [4] I Cor. II, 12.

Faisons donc que Dieu multiplie ses œuvres en nous, qu'il y accroisse l'esprit dont il nous a déjà donné les prémices. Le témoignage le plus assuré de sa présence c'est le désir d'une grâce plus grande, puisqu'il a dit lui-même : *Ceux qui me mangent auront encore faim, et ceux qui me boivent auront encore soif*[1].

5. Mais peut-être beaucoup répondent au fond d'eux-mêmes : nous désirons bien cet Esprit qui aide notre faiblesse : mais nous ne pouvons le trouver. Et moi je dis : vous ne le trouvez pas parce que vous ne le cherchez pas ; et vous ne le recevez pas parce que vous ne le demandez pas. Ou vous demandez sans recevoir, parce que vous demandez avec tiédeur (A). Dieu n'attend, Dieu ne cherche qu'une chose, c'est d'être cherché avec soin et avec de vifs désirs. Et comment peut-il refuser à ceux qui demandent, lui qui provoque la prière, et nous exhorte à demander? *Si vous*, dit-il, *si vous, tout méchants que vous êtes, vous savez pourtant donner à vos enfants de bonnes choses, à plus forte raison votre Père du Ciel donnera-t-il un bon esprit à ceux qui le sollicitent*[2]. Demandez donc, mes très-chers frères, demandez sans relâche, demandez sans hésitation, et dans toutes vos œuvres appelez la présence et l'aide de cet esprit si doux et si suave. Car nous aussi, mes frères, nous avons besoin, avec saint André, de prendre notre croix, que dis-je? de la porter avec le Sauveur qu'il a suivi. Sa joie, ses transports, c'est qu'il mourait non-seulement pour lui, mais avec lui, c'est qu'il était greffé en lui par la ressemblance de la mort, c'est qu'il allait partager son règne, après avoir partagé ses souffrances. Pour être à notre tour crucifiés avec lui, écoutons des oreilles du cœur ce qu'il nous dit : *Celui qui veut venir après moi, qu'il se renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive*[3]. Comme s'il disait : Vous soupirez après moi, méprisez-vous. Vous voulez faire ma volonté, apprenez à briser la vôtre.

6. Mais sur le champ la guerre éclate, et nos ennemis s'arment contre nous. Armons-nous donc contre eux : imitons les armes de notre Roi : prenons aussi notre croix afin de triompher par elle. Ecoutez, en effet, les promesses du Psalmiste ou plutôt du Saint-Esprit parlant par sa bouche : *Sa Vérité vous environnera d'un bouclier*. Il est évident qu'il s'agit ici de la vérité du Très-Haut, puisque le Prophète parlait de lui, comme l'indiquent assez les paroles qui précèdent. Mais pourquoi, mes frères, nous environner d'un bouclier, sinon parce que des attaques nous pressent de toutes parts. Et remarquez pourquoi il nous environnera d'un bouclier? *La Vérité nous couvrira d'un bouclier*. Pourquoi encore une fois? *Vous ne craindrez pas les terreurs de la nuit, la flèche qui vole durant le jour, ni ce qui marche dans les ténèbres, ni les attaques du démon du Midi*[1]. Voyez-vous comme il est nécessaire que la Vérité vous couvre de son bouclier, quand les traits ennemis vous environnent de toutes parts? D'en bas viennent les terreurs de la nuit : à gauche volent les flèches lancées pendant le jour ; à droite marchent les projets ténébreux, et pour que rien ne manque ici, d'en haut s'avance contre nous le Démon du Midi. Et nous, hommes malheureux, misérables, à côté de tant de serpents, parmi ces traits de feu qui volent de toutes parts, de tous ces ennemis, nous dormons dans une fatale sécurité, dans une négligence funeste, nous restons plongés dans l'oisiveté, nous nous livrons à des vanités bouffonnes ; nous portons dans les exercices spirituels une telle nonchalance qu'on dirait que nous jouissons de la paix et de la sécurité, et que la vie de l'homme ici-bas n'est pas un combat éternel. A vous dire vrai, mes très-chers frères, voilà ce qui m'épouvante, ce qui transperce mon âme du glaive de la plus cruelle inquiétude. C'est qu'au milieu de tant de périls nous vivons sans crainte, nous ne nous exerçons point au combat, et nous ne montrons nullement la sollicitude qu'il faudrait déployer. De notre part cette négligence prouve une de ces deux choses : ou nous sommes déjà au pouvoir de l'ennemi sans le savoir ; ou, si nous avons échappé à tant de périls, nous payons d'ingratitude la main qui nous protége. Dans l'une et l'autre supposition, il est aisé de voir le danger qui nous menace. C'est pourquoi, je vous en conjure, mes bien-aimés, que la vigilante malice de nos adversaires, que leur persévérance hostile qui consacre à notre perte tant de zèle et d'efforts, excitent notre sollicitude et notre circonspection, et nous portent à opérer notre salut avec crainte et tremblement.

7. C'est en effet dans la croix qu'est notre salut, pourvu que nous nous y attachions virilement. *La parole de la croix*, dit l'Apôtre,

(A) Voir le 21e serm. sur divers sujets.

[1] Eccli. XXIV, 29. — [2] Luc XI, 13. — [3] Id. IX, 23.

[1] Ps. XC, 5, 6.

est folie pour ceux qui périssent: mais pour ceux qui sont sauvés, c'est-à-dire pour nous, c'est la vertu de Dieu[1]. C'est le bouclier qui nous enveloppe de façon que ses quatre extrémités repoussent les traits de l'ennemi. Que l'extrémité inférieure soit opposée à la crainte nocturne, à la pusillanimité qui procède de l'affliction de la chair, afin que nous nous efforcions de châtier énergiquement ce qu'il y a d'inférieur en nous, le corps, et de le réduire en servitude. Vient-on à nous parler du mal en face; quelqu'un vient-il nous le proposer sans voile : c'est la flèche qui vole le jour; elle vient du côté gauche, recevons-la avec le bras gauche de la croix. Un autre me flatte; sous prétexte de me servir, il me verse le poison de la médisance, il essaie de semer la haine; enfin, il tente de me persuader que l'iniquité est justice. Voici un adversaire qui vient du côté droit; mais c'est un Judas, il me trahit par un baiser, et c'est avec le bras droit de la croix qu'il faut repousser ce monstre qui marche dans les ténèbres. Mais voici le démon de midi, l'esprit d'orgueil qui, d'ordinaire, se dresse avec plus de violence dans la plus grande splendeur des vertus. Que l'orgueil est pernicieux! C'est ce que nous avons soin de vous inculquer souvent. Le commencement de tout péché, la cause de toute perdition, c'est l'orgueil. Qui donc que vous soyez, si vous êtes jaloux d'opérer votre salut, n'oubliez pas de dresser au-dessus de votre tête, pour vous proteger contre le vice, le bélier de la croix, afin que votre cœur ne s'enfle pas, que vous n'alliez pas concevoir des pensées superbes. Que les traits venus d'en haut soient reçus par la tête de la croix qui domine la vôtre. C'est en effet le seul bras qui porte le titre du salut et de la royauté; car celui-là seul qui s'abaisse mérite d'être sauvé et exalté.

8. Pour me résumer donc, les quatre bras de la croix sont la continence, la patience, la prudence et l'humilité. Heureuse l'âme qui met sa gloire en cette croix et qui triomphe en elle, pourvu qu'elle y persévere sans céder à aucune tentation! Que celui qui est sur cette croix prie, avec saint André, son Seigneur et son Maître, de ne pas permettre qu'il en soit détaché. A quels excès n'osera pas se porter, en effet, l'esprit du mal? Que ne tentera pas cet impie? Ce qu'il voulait exécuter par les mains d'Egée sur le disciple, il avait songé à le faire par la langue des Juifs. Mais dans ces deux occasions il dut se repentir et s'éloigner vaincu et couvert de confusion. Puisse-t-il s'éloigner aussi de nous, terrassé par celui qui a triomphé et dans sa propre personne et dans son disciple! Que le Dieu béni dans les siècles des siècles nous acccorde de consommer heureusement notre vie sur la croix de la pénitence que nous avons prise pour lui. Ainsi soit-il.

[1] I Cor. I, 18.

SERMON

A L'OCCASION DE LA MORT DU SEIGNEUR HUMBERT

MOINE DE CLAIRVAUX (A)

---

1. Humbert le serviteur de Dieu, un serviteur dévoué et fidèle, est mort. Vous l'avez vu vous-même expirer la nuit dernière entre vos bras, comme un vermisseau. Pendant ces trois jours la mort l'a épuisé, elle l'a pris à la gorge pour se rassasier d'un sang dont elle avait soif. Hélas! elle a fait ce qu'elle pouvait faire : elle a tué le corps, et le voilà enseveli dans le sein de la terre. Elle nous a arraché un doux ami, un prudent conseiller, un auxiliaire puissant. Cette homicide insatiable n'a eu pitié ni de vous, ni de moi, de moi moins encore que de vous. Est-ce ainsi que tu nous sépares, ô mort amère? O monstre cruel! ô amertume des plus amères! ô terreur et épouvante des fils d'Adam! Qu'as-tu fait? Tu as tué: Mais quoi? La chair seule; car tu ne peux rien contre l'âme. Elle s'envole vers son créateur objet de ses ardents désirs, qu'elle avait suivi courageusement tous les jours de sa vie. Ce corps même que tu sembles tenir en ton pouvoir te sera ravi, quand toi, la dernière ennemie. tu seras enfin détruite et ensevelie dans ta victoire : tu rendras, oui tu rendras un jour ce corps, qu'à ton arrivée, tu as hier couvert de crachats, de mépris, de toutes les souillures. Tu étais joyeuse et ravie de l'avoir enfin enlacé dans tes filets. Mais le Fils unique du Père viendra, dans la majesté et la puissance, chercher Humbert, et ce cadavre hideux il le rendra conforme à son corps glorieux. Et toi que feras-tu alors? Comme Jérémie l'a écrit, tu seras bien sotte au dernier jour[1]; et pendant qu'Humbert aura pour partage la vie éternelle, tu seras vouée à une mort sans fin. Le monstre de l'Océan a vomi le Prophète qu'il avait englouti[2]; et toi tu rendras Humbert que tu semblais avoir enseveli dans tes vastes entrailles.

2. Du reste, mes frères, ce serviteur de Dieu vous a fait sur sa sainteté un discours en action; il vous l'a fait long, il vous l'a fait grand. Long, si l'on considère la durée de sa vie; grand si l'on en regarde l'élévation. Je n'ai plus besoin d'ouvrir les lèvres, si vous avez bien retenu son discours, et si vous l'avez gravé en vos cœurs. Il a vécu cinquante ans et plus au service de celui dont il est écrit que le servir c'est régner, car dès son enfance il fut placé dans le sanctuaire[3]. Il a passé trente ans avec nous dès le commencement de cette maison, et au lieu de donner sujet de plainte, sa conduite n'a fourni que des motifs de joie. Aussi sa mémoire sera-t-elle désormais en bénédiction et au milieu de nous, et au milieu de ceux qui nous suivront. Il a cheminé ici-bas

(A) Dans le manuscrit de la bibliothèque royale, après le sermon sur la Dédicace on trouve celui-ci avec ce titre : *Pour les funérailles du révérend Père Humbert*, cet abbé d'Igny à qui est adressée la 141e lettre de saint Bernard qui lui reproche d'avoir abandonné sa charge sans demander conseil. Il est étonnant que ce discours ne contienne aucune allusion à la dignité d'abbé. Il y a eu un autre Humbert de Clairvaux dont parle Nicolas, secrétaire du Saint, en sa lettre 15e. Le saint était dans l'usage de prononcer ces éloges funèbres à l'occasion de la mort de ses religieux, comme on le voit par celui de Gérard (xxvie ser. sur le cantiq.) et d'un certain convers (Vie liv. 7, ch. xxvi).—Voir sur Humbert, avec les vies du saint, *Exordium magnum Cisterciense*, liv. III. ch. iv.

[1] Jérém. xvii, 11: —[2] Jonas ii, 11. — [3] La Chaise-Dieu où Humbert fut moine pendant vingt ans : il se retira à Clairvaux en 1116.

comme un voyageur, un étranger, ne prenant des choses du monde que le moins possible, parce qu'il savait bien qu'il n'était pas du monde. A l'exemple de ses pères, il n'avait pas ici de demeure permanente; l'œil dirigé vers l'avenir il poursuivait sans cesse la palme de la vocation céleste. Le monde n'a rien à réclamer de lui, ni en lui : le monde ne lui plaisait pas, il ne plaisait pas au monde. Des biens terrestres il n'usa qu'avec un ménagement qu'il eût poussé plus loin encore, sans les contraintes de l'obéissance. Il se contentait du vivre et du vêtement, encore n'en usa-t-il que dans les limites du besoin, jamais pour le superflu. Naguères, s'il m'en souvient, dans un entretien que nous avions ensemble, il se disait le prébendier de ce monastère [1], et il se désignait comme un homme inutile qu'on nourrissait dans la maison de Dieu. Il était vraiment doux et humble de cœur; et parmi toutes les vertus qui brillaient en lui, on remarquait spécialement sa mansuétude. Aussi se montrait-il plein d'amabilité et d'affabilité pour tout le monde; il était si aimable en effet!

3. Mais parmi toutes ces qualités, vous savez quelle était la circonspection de ses lèvres et de sa bouche, vous qui le connaissiez à fond et qui l'avez entendu. Qui a jamais ouï sortir de cette bouche un mot de détraction, de bouffonnerie, de vaine gloire, ou d'envie? Qui l'a surpris jugeant les autres, ou approuvant les jugements dont le prochain était l'objet? qui jamais l'a entendu tenir de vains discours? Ou plutôt qui n'a pas craint d'être entendu de lui, s'il tenait des propos pareils! Il gardait soigneusement ses voies, pour ne point pécher en paroles; car il savait que celui qui ne pèche point en paroles est un homme parfait [2]. Oh! loin de vous, Humbert, cette malédiction évangélique: *Malheur à vous qui riez maintenant, parce que vous pleurerez* [3] ! L'avez-vous vu rire, même au milieu de ceux qui riaient? Sans doute, il prenait un visage serein, par égard pour ceux qui l'entouraient, et pour ne leur être point à charge; mais rappelez vos souvenirs, jamais il ne se laissa aller à un rire véritable. Quelle ferveur apportait-il nuit et jour à l'œuvre de Dieu! Vous l'avez vu : vous l'avez admiré jusqu'à l'heure de sa mort. Parvenu à la décrépitude, malgré les infirmités de la vieillesse, au milieu de tant et si grandes souffrances qu'elle entraîne et que beaucoup d'entre vous connaissent trop bien, fatigué, épuisé, son cœur triomphait des années et ne savait pas céder au mal. Enfin par les chaleurs et le froid, il gravissait les montagnes, il descendait les vallées, il travaillait comme les jeunes religieux, au point de nous jeter tous dans l'étonnement et l'admiration. Si dans la multitude de mes affaires, je le retenais pour le consulter, il restait tout triste et tout sombre, jusqu'à ce qu'il fût enfin rendu à votre compagnie. Il manqua bien rarement aux vigiles solennelles qu'il anticipait souvent; rarement il s'absenta du chœur : s'il l'a fait, ce fut à raison de ses infirmités qui faisaient entendre en lui une réponse de mort.

4. Au réfectoire à peine usait-il des mêts communs, et si on lui en servait d'autres, ou il n'y touchait pas, ou il les prenait avec autant de peine qu'il nous reprochait de les lui offrir. Il avait pris la résolution de ne boire que de l'eau ; il y serait resté fidèle sans mon opposition énergique. Etait-il contraint de boire du vin, ce vin ne l'était plus que par la couleur, il en avait perdu le goût tant il le trempait d'eau. Il n'entra jamais à l'infirmerie que forcé par l'obéissance, et quand il y était on avait bien de la peine à l'y retenir. Je l'avoue, sur ce point il se montra moins obéissant, parce que son autorité m'imposait. Si je le loue, ce n'est donc pas sous ce rapport, car, comme vous le savez, il fit en cela preuve de trop d'obstination. Je crois même que s'il éprouva quelque tristesse, ce fut parce que nous ne nous entendions pas sur ses besoins corporels [1]. Mais quel homme dans le conseil! Quelle droiture et quelle discrétion! Je l'ai d'autant mieux connu que j'ai plus souvent frappé à la porte de son cœur. Du reste je ne suis pas le seul qui l'ait connu sous ce rapport; vous l'avez tous apprécié. Car quel est celui d'entre vous qui, dans la multitude et la grandeur de ses tentations, n'ait pas appris de sa bouche et la source de ces épreuves et le remède destiné à les guérir? Il sondait si bien tous les replis d'une conscience infirme que celui qui se confessait à lui pouvait croire qu'Humbert avait tout vu, assisté à tout.

5. Quelle charité était la sienne! Il s'était si bien revêtu des entrailles de la bonté qu'il excusait tout le monde, intercédait pour tous, à l'insu même de ceux pour lesquels il parlait. Il ne faisait aucune acception des personnes : il ne songeait qu'à leurs besoins. Il

[1] Nom donné à certains pauvres qui venaient chercher leur nourriture à la porte d'un monastère. — [2] Jacq III, 2. — [3] Luc. VI, 25.

[1] Voir aussi serm. sur le Cantiq. XIX, 7.

était humble de cœur, doux en ses discours, généreux dans ses œuvres, brûlant de charité, fidèle dans ce qu'on lui avait confié, circonspect et prudent dans le conseil. Il était le plus modeste de tous ceux que j'ai vus en ces jours ; constamment le même, en tout temps, à toute heure. Une fois entré sur les traces du Seigneur Jésus, il ne recula point qu'il n'eût achevé sa course. Il fut pauvre comme Jésus-Christ ; comme lui il vécut dans le travail, comme lui il fut crucifié, attaché à de grandes croix, il porta en son corps les stigmates du Seigneur, il accomplit en sa chair ce qui manquait à la passion du Christ ; il ressuscitera aussi comme lui. Jésus-Christ est monté au Ciel ; Humbert y montera à son tour, je le crois. Oui, il y montera, quand le Roi de gloire en descendra pour vous, comme il en descendit autrefois pour nous faire connaître sa puissance. Et il ne faut pas une moindre puissance pour descendre à travers les airs que pour s'y élever ; jadis les Anges l'ont prédit : *Ce Jésus qui vous quitte pour s'élever au Ciel en reviendra comme vous l'y voyez monter*[1]. Ne louez pas un homme durant sa vie, dit l'Écriture[2] ; l'éloge n'est sûr qu'après la mort. C'est ce que j'ai eu soin de faire à l'égard d'Humbert. Tant qu'il a vécu je n'ai point parlé de lui : j'ai craint ou de mériter le reproche de flatterie ou de l'exposer au danger de la vanité. Aujourd'hui je ne crains plus rien. Je ne le vois plus, et peut-être qu'il ne m'entend pas. S'il m'entend, des paroles d'homme ne peuvent plus le toucher ; il est trop fortement et trop heureusement attaché au Verbe de Dieu. L'ennemi n'a plus d'empire sur lui, et les suggestions de l'orgueil ne sauraient plus lui nuire.

6. Voilà maintenant devant vous, ô très-doux Père ! cette source de pureté dont votre cœur était si vivement altéré. Vous êtes plongé dans l'abîme de la bonté divine dont vous redisiez si pieusement les douceurs. Qui prêcha en effet plus dévotement la bonté divine ? Qui recommanda mieux la pureté aux hommes ? Et qui aima plus passionnément ces deux choses ? Avez-vous jamais adressé à personne cinq paroles qui ne respirassent la vraie pureté et la sainte bonté de Dieu ? Ce n'est pas sur vous que je pleure, puisque Dieu a comblé vos désirs : c'est sur moi plutôt à qui le Ciel a ravi un conseiller fidèle, un auxiliaire puissant, un ami, un homme selon mon cœur. Tous ces maux ont fondu sur moi. Votre colère, ô Seigneur Jésus, a soufflé sur ma tête, et vos terreurs m'ont jeté dans le trouble. Vous avez éloigné de moi un ami, un proche, et en retirant mes connaissances du sein de leur misère vous me laissez dans la mienne. Vous m'avez ravi des frères selon la chair, plus frères encore selon l'esprit, des hommes sages selon vous, et dans les choses qui vous concernent et dans celles du siècle. Vous m'avez ôté successivement ceux qui portaient mon fardeau, ce fardeau écrasant que vous m'avez imposé. De tant d'êtres qui m'étaient chers, Humbert me restait à peu près seul, ami d'autant plus doux qu'il était plus vieux ; et vous me l'enlevez parce qu'il était à vous ! Me voici seul exposé à tous les coups, je meurs en chacun de ceux que je perds ; et vous faites fondre tous vos flots sur ma tête. Ah ! que ne tuez-vous donc celui que vous châtiez, au lieu de réserver un homme infortuné à tant de morts et à de pareilles morts ! Toutefois je ne veux pas m'opposer aux arrêts de Celui qui est la sainteté même. Que celui qui a commencé de m'écraser m'achève, et que ma consolation soit de n'être pas épargné par celui qui m'accable de douleur. Je suis prêt à tous les coups, pourvu qu'en sa bonté mon Père convertisse les coups en bienfaits. Mes paroles ne sont pas un murmure ; elles sont un cri de douleur. Je ne pleure pas Humbert, il n'a pas besoin de larmes puisqu'il est appelé à la table du riche. Je pleure sur moi, je pleure sur vous, et sur cette maison, sur nos autres frères qui tous attendaient conseil de ses lèvres. C'est ainsi que le Sauveur portant sa croix, et le larron sa corde, à la vue des femmes qui l'avaient suivi de la Galilée et qui se lamentaient sur lui, se tourna vers elles et leur dit : *Filles de Jérusalem ! ne pleurez pas sur moi ; pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants*[1]. *Car ce qui me regarde va finir*[2]. Le supplice qu'on me prépare sous vos yeux est temporel, celui que vous ne voyez pas est éternel. Ce qui est temporel est passager, ce qui est temporel est périssable ; le caractère de ce qui est passager et mortel c'est donc d'être visible. Tout ce que nous avons vu dans la mort d'Humbert est temporel. Pour lui il est déjà en possession de la joie et de la félicité d'une éternité sans fin.

7. Ne pleurons donc pas celui pour qui il n'y a ni deuil, ni douleur : ne murmurons pas non plus s'il nous a été ravi : rendons

[1] Act. I, 11. — [2] Eccli. XI, 30.

[1] Luc XXIII, 28. — [2] Id. XXII, 37.

plutôt grâces pour le bienfait qui nous l'a accordé si longtemps. Voilà, en effet, dix ans, si je ne me trompe, qu'Humbert n'a vécu que pour nous et tout entier à nous, et je crains qu'il ne nous ait été enlevé parce que nous n'étions plus dignes de sa société. Qui sait pourtant si ce n'est pas aussi afin que son intercession nous protége auprès de Dieu le Père? Puisse-t-il en être ainsi! Car sa charité était si grande pendant qu'il était avec nous, s'il renonçait pour moi à tous les avantages temporels, à plus forte raison, maintenant qu'il est uni à Dieu, la charité souveraine, aura-t-il pour moi plus de bonté encore et d'amour. Mais peut-être qu'il sait mieux présentement la vérité sur moi et sur ma vie; alors, je le crains bien, l'indignation a remplacé dans son cœur la compassion habituelle dont il m'entourait. Que si Dieu nous l'a aussi ôté à cause de nos péchés, puisse-t-il nous obtenir que le Seigneur nous fasse grâce, afin que nous n'encourrions pas châtiment sur châtiment!

8. Du reste, mes frères, je vous le dis, si vous suiviez ses traces, vous ne vous laisseriez point aller si aisément aux pensées vaines, aux paroles oiseuses, aux amusements, aux bouffonneries, car, à tout cela, vous perdez beaucoup de votre vie et de votre temps. Le temps fuit et ne revient plus, et pendant que vous croyez échapper à une peine légère, vous vous exposez à une plus grande. Sachez ceci : après cette vie, au purgatoire, vous paierez jusqu'à la dernière obole, le centuple de vos négligences actuelles. Il est dur, j'en conviens, à l'homme dissipé de se soumettre à la discipline; au bavard de pratiquer le silence, au vagabond de rester stable dans le même endroit; mais il sera plus dur, mille fois plus dur d'endurer les souffrances que l'avenir nous réserve. L'homme qui reçoit ici la sépulture éprouva au commencement, je le sais, de nombreuses tentations de ce genre : il y résista par une lutte courageuse et finit par en triompher : et comme il lui était pénible alors de soutenir ce combat, il lui serait bien plus cruel aujourd'hui de revenir à ces frivolités, tant l'habitude du bien lui était devenue comme naturelle. Exercez-vous à son école, considérez le modèle que vous avez vu et ouï en lui : afin que vous puissiez le rejoindre auprès de Celui où il est parvenu, le Dieu béni dans les siècles. Ainsi soit-il.

POUR LA DÉDICACE DE L'ÉGLISE [A]

SERMON PREMIER.

Des cinq mystères de la Dédicace.

1. La fête que nous célébrons aujourd'hui, mes frères, doit d'autant plus exciter notre dévotion, qu'elle nous regarde plus particulièrement. Car les fêtes des saints nous sont communes avec toute l'Eglise, au lieu que celle-ci nous est tellement propre, qu'il n'y a que nous qui la puissions célébrer. C'est notre fête, parce que c'est la fête de notre Eglise; mais elle est encore bien plus la nôtre, parce que nous en sommes tous, chacun en particulier, les objets. Vous êtes peut-être étonnés et confus de m'entendre

(A) Ces sermons ne peuvent avoir été prononcés à l'occasion de la Dédicace de la nouvelle église de Clairvaux dont saint Bernard ne vit pas l'achèvement, et qui ne fut consacrée qu'après sa mort, en 1174, le 13 octobre. Il s'agit donc ici de l'église du vieux monastère (*Vetus Basilica monasterci veteris.* (V. la note du t. II., p. 455.)

dire que l'on célèbre aujourd'hui votre fête: mais ne soyez pas comme des bêtes de charge, dépourvues d'intelligence. Car, quelle sainteté ont ces pierres, pour que nous en fassions la fête? Elles sont sanctifiées, il est vrai, mais ce n'est qu'à cause de vous. Pouvez-vous douter que vos corps ne soient saints, puisqu'ils sont les temples du Saint-Esprit, et que chacun de vous doit savoir, selon l'expression de l'Apôtre, posséder son vase dans la sanctification? Si donc vos âmes sont saintes, à cause de l'Esprit-Saint qui habite en vous, vos corps sont saints, à cause de vos âmes, et ce temple est saint, à cause de votre corps. L'âme de David était certainement encore retenue dans sa chair corruptible, dans ce corps de péché, par lequel il se rendit coupable d'un infâme adultère, lorsqu'il disait au Seigneur: *Conservez mon âme, parce que je suis saint.* Dieu, mes frères, est admirable dans ses saints, non-seulement dans ceux qui sont au ciel, mais même dans ceux qui sont encore sur la terre. Il a des saints dans l'un et l'autre séjour, et il est admirable dans tous, en rendant heureux ceux-là, et en sanctifiant ceux-ci.

2. Voulez-vous une preuve fondée sur l'expérience de cette sainteté terrestre dont je vous parle, et désirez-vous que je vous découvre les miracles que Dieu a opérés et opère encore chaque jour en eux et par eux? Sans sortir de cette maison, combien n'en est-il pas parmi vous, qui, après avoir croupi pendant longtemps dans toutes sortes de péchés et de vices, comme des animaux immondes dans l'ordure, en sont enfin courageusement sortis, et qui résistent tous les jours avec force à toutes les tentations de leurs ennemis, selon ces paroles de l'Apôtre, lorsqu'il parle des saints: *Ils se sont relevés de leur faiblesse, et sont devenus forts dans le combat*[1]! Quoi de plus admirable, de voir celui qui autrefois pouvait à peine passer deux jours sans commettre quelque faute contre la pureté, sans se livrer à la crapule, à la débauche, à l'ivresse, aux plaisirs charnels de la volupté, et à une infinité de vices de cette nature, se contenir aujourd'hui, et cela non-seulement pendant plusieurs années, mais pendant toute sa vie? Quel plus grand miracle, que de voir ici tant d'adolescents, de jeunes gens et d'hommes faits, presque tous de familles nobles, demeurer enfermés dans cette maison, comme dans une prison ouverte, sans qu'aucune chaîne les y retienne que la seule crainte de Dieu? de les voir, malgré l'inconstance et la fragilité si naturelles à l'homme, malgré la faiblesse de leur tempérament et la différence de vie qu'ils avaient menée auparavant dans le monde, persévérer constamment dans une vie aussi austère et aussi pénitente? Je crois que maintenant vous voyez que nous pouvons facilement trouver de grands et de nombreux miracles. Que serait-ce encore, s'il m'était permis de dévoiler ici les secrets des consciences, de faire voir comment tels et tels sont sortis de l'Egypte de ce monde pour entrer dans ce désert; je veux dire, ce que le Seigneur a fait pour les arracher au siècle: comment ils sont entrés dans le monastère, et la manière dont ils s'y sont soutenus? Or, qu'est-ce que tout cela? si ce n'est des preuves manifestes que l'Esprit-Saint habite en nous. Car, de même que les mouvements vitaux qui s'exécutent dans le corps sont la preuve de la présence de l'âme, de même les opérations de l'esprit dans une âme prouvent évidemment que le Saint-Esprit y réside. Ainsi, comme nous jugeons qu'un corps est vivant, dès qu'il voit et qu'il entend; là où nous voyons régner la charité, l'humilité et les autres vertus, nous pouvons assurer que l'Esprit de Dieu y réside.

3. C'est donc aujourd'hui votre fête, mes frères; vous avez été dédiés au Seigneur; il vous a choisis, il a pris possession de vous, comme d'un bien qui lui appartient. *Le pauvre*, dit le Prophète, en parlant à Dieu, *vous a été abandonné, vous serez le protecteur de l'orphelin.* O mes bien-aimés, le bel échange que vous avez fait de toutes les choses que vous pouviez posséder dans le monde, puisqu'en abandonnant tout, vous avez par là mérité d'appartenir en propre au souverain créateur du monde, de l'avoir lui-même pour votre partage! puisqu'il est certain qu'il sera lui-même la part et l'héritage de ceux qui sont à lui! Nous ne dirons donc pas, avec les enfants d'iniquité, en parlant des biens temporels: *Bienheureux le peuple qui a ces choses en partage, dont les greniers et les celliers regorgent, dont les troupeaux abondent*, etc., mais nous dirons: *Bienheureux le peuple qui a le Seigneur pour son Dieu*[1]. Voyez s'il n'est pas juste que nous célébrions comme un jour de fête, ce jour où il nous a pris pour lui appartenir, où il nous a revêtus de lui-même, par la main de ses

[1] Hébr. xi, 34.

[1] Ps. cxliii, 13, 15.

ministres, afin d'accomplir en nous ce qu'il avait promis autrefois, quand il disait : *Je serai au milieu d'eux, ils seront mon peuple et je serai leur Dieu*[1]. Pour nous, nous sommes véritablement son peuple et les brebis de son bercail. C'est donc pour nous que ce temple a été dédié au Seigneur, par la main du Pontife ; car il est certain que ce ne fut pas seulement pour ceux qui étaient alors présents, mais encore pour tous ceux qui devaient combattre ici au service du Seigneur, jusqu'à la fin des siècles.

4. Il faut qu'en nous s'accomplissent spirituellement les rites matériels dont ces murailles ont été l'objet, et si vous voulez les connaître, ce sont l'aspersion, l'inscription, l'illumination et la bénédiction. Voilà ce que les évêques ont fait dans cet édifice visible, et c'est ce que Jésus-Christ, le pontife des biens futurs, opère chaque jour en nous d'une façon invisible. Premièrement il nous asperge avec l'hyssope pour nous purifier, laver et blanchir. Et afin qu'on dise de nous : *Quelle est celle-ci qui s'élève éclatante de blancheur*[2]? il nous lave dans la confession, dans la pluie de nos larmes, et les sueurs de la pénitence ; il nous lave surtout dans cette eau précieuse, sortie de la source de la piété, c'est-à-dire de son côté. Il nous asperge avec l'hyssope, plante humble et purgative, avec l'eau salutaire de la sagesse, qui est la crainte du Seigneur, commencement de la sagesse et source de vie, à quoi il mêle le sel pour empêcher la crainte d'être insipide, sans espérance ni dévotion. Ce n'est pas tout ; il écrit en nous avec ce doigt divin qui chassait les démons, et qui les chassait certainenement par la vertu du Saint-Esprit. Il écrit, dis-je, en nous, sa loi non plus sur la pierre, mais sur les tables charnelles de notre cœur, réalisant ainsi la promesse qu'il nous a faite par le prophète[3] de nous ôter nos cœurs de pierre pour nous en donner un de chair, ce qui veut dire un cœur non plus dur, obstiné, juif, mais pieux, doux, flexible et dévoué. *Heureux, Seigneur, celui que vous instruisez, et à qui vous enseignez votre loi*[4]*!* Heureux qui connaît vos préceptes et s'en souvient pour les pratiquer[5]. Sinon *Celui qui sait le bien qu'il faut faire et ne le fait pas, devient coupable*[6]. *Et le serviteur qui a connu la volonté de son maître et ne l'a pas observée, recevra un châtiment plus dur*[7].

[1] Zach. II, 11. — [2] Cantiq. VIII, 5. — [3] Ezéch. XI, 19. [4] Ps. XCIII, 12. — [5] Ibid. CII, 18. — [6] Jacq. IV, 17. — [7] Luc XII, 47.

5. C'est pourquoi il est nécessaire que l'onction de la grâce aide notre faiblesse, et que la dévotion qu'elle inspire nous adoucisse de pénibles observances et une vie pénitente ; car on ne suit pas Jésus-Christ sans trouver la croix, et, sans cette onction, qui donc serait capable de porter cette croix ? Si tant de gens ont en horreur et fuient la pénitence, c'est qu'ils voient la croix sans goûter l'onction. Pour vous que l'expérience a instruits, vous savez que notre croix est vraiment accompagnée de cette onction ; que la grâce du Saint-Esprit et l'aide qu'elle nous prête, rendent douce et délicieuse notre pénitence et mêlent un grand charme à nos amertumes. Après cette onction, Jésus-Christ ne laisse plus son flambeau sous le boisseau, il le met sur le chandelier, car c'est l'heure où notre lumière doit luire devant les hommes, pour leur montrer nos œuvres et les porter à glorifier Dieu notre Père[1].

6. Maintenant nous attendons pour finir, sa bénédiction, quand il ouvrira la main et comblera de ses biens tout ce qui vit. Les quatre choses qui précèdent constituent le mérite : la bénédiction renferme des récompenses, et cette bénédiction deviendra le complément et le couronnement de la grâce qui sanctifie, quand nous entrerons dans la maison que la main de l'homme n'a pas élevée, dans l'éternelle demeure des cieux. Elle se bâtit avec des pierres vivantes qui sont les anges et les hommes. La construction et la dédicace s'accompliront en même temps. Des bois et des pierres séparés ne forment pas une maison, et on ne peut les habiter ; ce qui fait la maison c'est l'assemblage de ces éléments. Ainsi l'unité parfaite des esprits célestes d'où la division est exclue, achève et rend digne de Dieu cette demeure, où sa glorieuse présence répand une ineffable félicité. Qui donc saurait mieux les secrets desseins des Rois ; qui connaîtrait plus fidèlement leurs paroles et leurs actes, que les bois et les pierres de leurs palais s'ils n'étaient pas privés d'intelligence ? Pour les pierres vivantes et raisonnables de la cour céleste, elles possèdent les mystères de la Trinité ; elles entendent des paroles ineffables que l'homme ne peut redire. *Bienheureux ceux qui habitent votre maison, Seigneur ! ils vous loueront aux siècles des siècles*[2]. Plus ils voient, puis ils comprennent, plus ils connaissent ; plus ils aiment, plus ils louent et plus ils admirent.

Math. V, 16. — [2] Ps. LXXXIII, 5.

7. Mais puisque nous avons déjà dit que cette maison est parfaitement adhérente et unie dans ses diverses parties, il me reste à vous en montrer les liens et les jointures. Nous lisons dans Isaïe : *Le ciment est bon*[1]. Les pierres de cet édifice sont donc rattachées et soudées par un double ciment, la science parfaite et l'amour parfait; et elles sont liées entre elles, par une charité d'autant plus forte, qu'elles se trouvent plus voisines de Dieu, la charité même. Aucun soupçon ne les peut diviser, puisque le rayon pénétrant de la Vérité ne permet pas à un de ces esprits d'ignorer ce ce qui est dans l'autre. *Celui qui est uni à Dieu est un même esprit avec lui*[2]. Il n'est donc pas douteux que ces esprits bienheureux, pleinement unis à Dieu, ne pénètrent parfaitement toutes choses avec lui et en lui. Désirez-vous arriver jusqu'à cette demeure, que votre âme défaille, avide des parvis du Seigneur, qu'elle pousse le cri du prophète : *J'ai demandé une seule grâce au Seigneur, et je la demanderai encore, c'est d'habiter tous les jours de ma vie en sa maison*[1]. Imitez néanmoins le prophète *s'engageant par une promesse au Dieu de Jacob : Non, je n'entrerai pas en ma maison* etc[2]. Mais nous développerons ces idées dans un autre entretien, si Dieu nous en fait la grâce.

SERMON II

En quelle manière nous devons être unis avec nous-mêmes et avec les autres.

1. Jadis un roi et un prophète glorieux, un saint, David, touché d'une religieuse pensée, estima chose indigne que le Dieu des armées n'eût pas encore de demeure sur la terre, quand lui habitait un royal palais[3]. Cette pensée, mes frères, doit être la nôtre, et nous inspirer des œuvres courageuses. La pensée de David plut à Dieu; mais la réalisation en fut réservée à Salomon pour une raison dont l'examen serait trop long peut-être. Pour vous, ô âme, vous habitez une demeure sublime que Dieu vous a fabriquée. Je veux parler de ce corps : sa structure, son harmonie, sa beauté en font une habitation pleine de gloire et d'agrément. Mais à votre corps lui-même, Dieu a ménagé une maison noble, bien disposée et bien ornée : c'est ce monde visible. Or, n'est-ce pas une indignité de négliger de lui préparer un temple quand il vous a lui-même bâti une maison ? Présentement vous avez une habitation ; mais sachez-le, elle croulera bientôt ; et si vous ne prenez soin de vous en ménager une autre, vous serez exposée à la pluie, au vent et au froid. Hélas ! comment supporterez-vous ce froid? Heureuse et mille fois heureuse l'âme qui peut dire : *Nous le savons : si notre demeure terrestre se dissout, nous avons une construction de Dieu, une maison qui n'est pas de main d'homme, une maison éternelle aux cieux*[3]. C'est pourquoi, ô âme, ne donnez pas vos yeux au sommeil, et ne fermez pas vos paupières que vous n'ayez trouvé un lieu pour le Seigneur, un tabernacle *pour le dieu de Jacob*[4].

2. Mais quelle est votre pensée, mes frères ? Où trouver la place de cet édifice ? Où en rencontrer l'architecte ? Ce temple visible a été fait pour nous, et destiné à notre habitation ; car le Très-Haut ne loge pas en ces bâtiments faits de main d'homme. Quel temple édifierons-nous donc à celui qui a dit et avec vérité : *Est-ce que je ne remplis pas le ciel et la terre*[5] ? Un grand trouble et une vive anxiété s'empareraient de mon esprit, si je ne l'entendais dire, en parlant

[1] Isaïe XLI, 7. — [2] I Cor. VI, 17. — [3] II Rois VII, 2 ; Paralip. XVII, 1.

[1] Ps. XXVI, 4. — [2] Ibid. CXXXI, 2, 3. — [3] II Cor. V, 1. [4] Ps. CXXXI, 4, 5. — [5] Jérém. XXIII, 24.

d'une âme : *Mon Père et moi nous viendrons en elle et nous y ferons notre demeure*[1]. Je sais donc maintenant où il faut lui disposer une maison, puisque son image seule peut le contenir. L'âme est capable de recevoir celui à l'image duquel elle a été créée. Hâtez-vous donc; parez votre chambre nuptiale, ô Sion ! Le Seigneur a mis en vous ses complaisances, et il va devenir l'habitant de votre terre. Réjouissez-vous, fille de Sion; c'est en vous que votre Dieu fixera son séjour. Avec Marie dites-lui : *Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole.* Dites avec l'heureuse Elisabeth : *Et d'où me vient ce bonheur que la majesté du Seigneur me visite*[2]? En effet, quelle bonté de la part de Dieu ; quelle condescendance, et pour les âmes, quelle gloire et quelle dignité que le maître de l'Univers, qui n'a besoin de rien, veuille les avoir pour temple !

3. C'est pourquoi, mes frères, avec les désirs les plus vifs, et dans des sentiments de reconnaissance, travaillons à lui faire un temple en nous; que notre sollicitude soit de le voir habiter en chacun de nous d'abord, ensuite en nous tous, car il ne dédaigne ni ce temple isolé ni ce temple commun. Soyons donc d'abord d'accord avec nous-mêmes, puisque tout royaume, toute maison divisés tomberont en ruines[3]; puisque le Christ n'entrera pas en des murs inclinés ni en des murailles branlantes. L'âme ne veut-elle pas l'intégrité de la demeure de son corps, et n'en sort-elle pas nécessairement, si les membres sont séparés les uns des autres? Quelle veille donc à son tour, si elle souhaite que Jésus-Christ habite en son cœur, c'est-à-dire, en elle par la foi ; qu'elle veille soigneusement à ce que ses membres, la raison, la volonté, la mémoire, ne soient pas en lutte. Que la raison soit exempte d'erreur pour s'harmoniser avec la volonté; car la volonté, n'aime qu'une raison ainsi disposée. Que la volonté à son tour soit sans péché, car la raison n'approuve qu'une volonté en ces conditions. Autrement, si l'âme doit condamner dans la volonté ce que la raison approuve, c'est une guerre intestine et une discorde périlleuse, puisque la volonté en cet état subit blâme, accusation, jugement et condamnation de la part de la raison. C'est pourquoi le Seigneur a dit dans l'Evangile : *Soyez d'accord avec votre adversaire, tant que vous êtes en route, de crainte qu'il ne vous livre au juge, et celui-ci au bourreau, et qu'on ne vous jette en prison*[1]. Que votre mémoire soit aussi sans souillure; qu'en elle il ne reste aucun péché que n'aient effacé et la confession et de dignes fruits de pénitence, sinon une conscience où le péché se cache est un objet de haine pour la volonté, et d'exécration pour la raison. C'est donc une demeure digne de Dieu, qu'une raison, une volonté et une mémoire débarrassées d'erreur, de péché et de souillure.

4. Chacun de nous étant ainsi disposé, il reste à nous unir et à nous fondre tous ensemble par la charité mutuelle, lien de la perfection. Car pour la science parfaite, on ne peut la posséder en cette vie, et peut-être ne le faut-il pas. La connaissance est l'aliment de l'amour dans la demeure des cieux. Qui peut se glorifier d'avoir un cœur pur? Aussi ce cœur, parfaitement connu, pouvait-il aisément trouver là un sujet de confusion, et cette connaissance risquait d'être un danger pour celui qui l'eût possédée. La connaissance deviendra douce là d'où toute tache aura disparu. La demeure du Ciel est donc plus solidement construite, parce qu'elle est destinée à une durée éternelle; celle d'ici-bas, semblable à une tente de soldat, est moins bien unie en ses parties. L'une est une maison de joie; l'autre de lutte : la première est destinée à la louange; la seconde à la prière. Celle-ci est une cité qui abrite notre force; celle-là est le lieu de notre repos. Si donc nous avons vaincu ici-bas, nous recueillerons là haut la gloire; nous aurons un diadème au lieu de casque, un sceptre et une palme au lieu de glaive ; pour bouclier une clamyde d'or, et pour cuirasse un vêtement de joie. En attendant, mieux vaut être pressé par l'ennemi que tué par lui; mieux vaut le poids du bouclier et de la cuirasse que les blessures faites par les traits brûlants de l'ennemi. Puissions-nous en être préservés par la protection divine de Celui qui est bén pans les siècles ! Ainsi soit-il.

[1] Jean XIV, 23. — [2] Luc I, 38, 43. — [3] Math. XII, 25.

[1] Math. V, 25.

SERMON III

Triple préparatif pour garder Dieu.

1. Cette maison, mes frères, est la forteresse du Roi éternel, mais l'ennemi l'assiége. Nous tous qui avons juré à Dieu de porter les armes pour lui, et qui nous sommes enrôlés dans son parti, sachons que pour garder ce camp nous avons besoin de trois choses: d'un ouvrage de défense, d'armes et de provisions. Quel est cet ouvrage de défense? Notre ville forte, c'est *Sion Le Sauveur sera en elle un mur et un avant-mur*[1]. Le mur est la continence; la patience est l'avant-mur. C'est un mur puissant que la continence qui la ceint de toutes parts, de façon à fermer à la mort toute entrée, soit par les fenêtres des yeux, soit par les autres sens. C'est aussi un avant-mur solide que la patience qui soutient les premiers assauts de l'ennemi, et qui, au milieu de ses tentatives redoublées, nous permet de résister vaillamment et de rester inébranlables. L'unique remède, en effet, quand la continence branle et chancelle, c'est d'opposer la patience; et si nos sens s'allument, c'est d'y refuser tout consentement. *Par la patience*, est-il écrit, *vous posséderez vos âmes*[2]. Dans sa cité, le Sauveur lui-même est donc placé comme un mur, et un avant-mur, étant devenu de la part de Dieu le Père, justice et patience, comme l'a dit le prophète : *Vous êtes ma patience, ô mon Dieu*[3]. Le mur, dis-je, c'est notre vie; l'avant-mur c'est la patience, qui s'abstient de toutes les séductions de la chair et du siècle, et qui supporte avec courage toutes les adversités.

2. Il faut aussi préparer des armes, mais des armes spirituelles, puissantes pour la cause de Dieu, propres non-seulement à la résistance mais à une attaque vaillante contre l'ennemi. *Revêtez-vous de l'armure de Dieu* etc.[4], dit l'Apôtre; car enfin, mes frères, si la tentation de l'ennemi est forte, plus forte est notre prière. Sa haine et ses ruses nous fatiguent; mais notre simplicité et notre miséricorde nous tourmentent bien davantage. Il ne peut souffrir notre humilité; notre charité le brûle; notre mansuétude et notre obéissance lui sont un supplice. La faim ne saurait non plus nous contraindre à livrer la place, puisque, grâces à Dieu, n'est pas venue sur nous cette menace terrible de faim et de soif que le Prophète[1], ou plutôt que le Seigneur nous adresse par sa bouche: la faim et la soif de la parole de Dieu. Car nous lisons : *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu*[2]. Les aliments nous manquent-ils à nous qui entendons fréquemment des instructions et des lectures saintes, qui goûtons de temps en temps les délices de la dévotion, semblables à ces jeunes chiens pui recueillent les miettes tombées de la table de leur maître? Convives célestes qui se remplissent ainsi de l'abondance de la maison de Dieu. Nous avons aussi le pain des larmes qui, pour être moins agréable, n'en fortifie que mieux le cœur de l'homme. Nous avons encore le pain de l'obéissanee, dont le Seigneur parle à ses disciples : *Ma nourriture*, dit-il, *est de faire la volonté de mon Père*[3]. Nous avons enfin, et par dessus tout, le pain vivant du Ciel, le corps du Sauveur, dont la vertu neutralise toutes les forces de l'ennemi.

3. Telle est donc la force du camp du Seigneur qu'il n'a rien à redouter, si nous déployons fidélité et courage, et si nous ne sommes ni traîtres, ni paresseux, ni lâches. Car c'est une trahison que de songer à introduire en ce camp des ennemis, tels que les détracteurs haïs de Dieu qui sèment la discorde et entretiennent les scandales au milieu de leurs frères. Si Dieu se plaît à habiter dans la paix, il est évident que Satan demeure dans la discorde. Ne vous étonnez pas, mes

[1] Isaïe XXVI, 1. — [2] Luc XXI, 19. — [3] Ps. LXX, 5. — [4] Ephés. VI, 2.

[1] Amos. VIII, 11. — [2] Deutér. VIII, 3; Math. IV, 4. — [3] Jean IV, 34.

frères, d'un langage qui peut vous sembler dur. La Vérité ne sait pas flatter. Oui, qu'il le sache, il est un traître celui qui essaierait (ce qu'à Dieu ne plaise !) d'entretenir ici un vice quelconque, et de transformer le temple du Seigneur en une caserne de démons. Grâce à Dieu, on ne rencontre pas ici beaucoup de gens de cette sorte. Cependant on en découvre quelquefois qui ont des relations avec l'ennemi, qui négocient un pacte avec la mort, c'est-à-dire qui tentent, selon leurs forces, d'affaiblir l'ordre et la discipline, d'attiédir la ferveur, de troubler la paix et de blesser la charité. Mettez-vous en garde contre de pareils gens autant que vous le pouvez, selon qu'il est écrit de quelques-uns : *Jésus ne se fiait pas à eux*[1]. Mais je vous le dis : encore qu'on les souffre présentement, ils subiront bientôt à leur tour, s'ils ne se hâtent de se corriger, un jugement terrible comme le crime qu'ils méditent. Quoi, mon frère ? Vos œuvres vous montrent fidèle à la vanité, à la tiédeur et à tous les autres vices, et votre tonsure est un mensonge à Dieu. Certes vous aurez enlevé au Christ un excellent camp si vous livrez Clairvaux à ses ennemis. Chaque année il reçoit d'ici des revenus riches et précieux à ses yeux : les nombreuses dépouilles qu'il arrache à ses adversaires, il les dépose d'ordinaire dans ce lieu fortifié qui lui inspire une grande confiance. Et voici devant moi les captifs qu'il a rachetés et rassemblés de toutes les régions, du levant et du couchant, de l'aquilon et de la mer. Or, le traître qui livrera cette forteresse, à quels supplices Jésus-Christ ne le livrera-t-il pas lui-même quand il l'aura découvert (et le coupable ne peut se cacher longtemps, ni s'enfuir). Son châtiment ne sera pas une mort vulgaire ; il devra périr d'un supplice de choix. Mais je n'insiste pas plus longtemps sur ce point. Nous nous mettrons mieux en garde désormais contre cette détestable trahison, en apportant plus de sollicitude à repousser, au lieu de les attirer, les vices quels qu'ils soient, ou charnels, ou seulement mondains, pour ne point encourir la flétrissure et le châtiment des traîtres.

4. En second lieu, il faut aussi se garder de céder à la peur, et de fuir la brèche, sous l'impulsion d'une fausse terreur ; comme aussi de rester dans une téméraire et folle sécurité, quand le danger est pressant. Or, c'est se jeter dans les mains de l'ennemi, et sous ces traits que de prendre la fuite, comme si on ignorait que ses adversaires sont sans miséricorde envers les étrangers, mille fois plus cruels envers leurs amis, puisqu'ils sont sans pitié pour eux-mêmes.

5. J'indiquerai, mais rapidement le troisième danger, car, pendant qu'en mon zèle pour votre salut, je cherche des remèdes aux différentes maladies de vos âmes, l'heure s'avance. Que vous sert-il de ne point vouloir livrer ou déserter le camp, si vous y restez lâches et oisifs? Travaillons, mes très-chers frères, travaillons de toute notre âme, et de toute notre puissance, à garder la place que notre Seigneur et Roi nous a confiée : déployons notre sollicitude contre les ruses de l'ennemi ; que toutes ses machinations nous trouvent préparés, selon qu'il est écrit : *Résistez au démon et il fuira loin de vous*[1]. Mais puisque nous savons qui a dit : *Si le Seigneur ne garde lui-même la cité, en vain veillent ceux qui la gardent*[2], humilions-nous sous la puissante main du Très-Haut, confions pieusement à sa miséricorde et nos personnes, et cette maison, afin qu'il nous préserve de toutes les embûches de nos ennemis, à la louange et à la gloire de son nom, que tous les siècles bénissent. Ainsi soit-il.

Jean II, 24.

[1] Jacq. IV, 7. — [2] Ps. CXXVI, 1.

SERMON IV

De la triple demeure.

1. Nous célébrons ce jour par nos vœux et nos louanges et nous l'honorons par une fête joyeuse. Si des religieux, si même des hommes raisonnables ne doivent pas ignorer l'objet du culte qu'ils rendent, ni rester étrangers à la solennité qu'ils célèbrent, cherchons quels souvenirs sacrés provoque cette commémoration. Je n'aurai pas la présomption de vous parler de moi-même: qu'il vous parle le premier cet autre prédicateur dont le témoignage est plus grand et plus croyable. Vous êtes surpris peut-être de ces préliminaires, quand vous avez sous les yeux l'église même dont la dédicace est l'occasion de cet anniversaire. Pourquoi craindrais-je d'appeler saintes ces murailles que les mains sacrées des pontifes ont sanctifiées par des rites mystérieux? Depuis ce moment les saintes Ecritures n'ont cessé de retentir ici et la piété y murmure constamment de saintes prières. Les saintes reliques honorent ces lieux de leur présence et les esprits célestes y font une garde infatigable. Vous me direz peut-être: Si tout cela est évident: qui peut se glorifier d'avoir vu ces anges en sentinelle? Si vous ne les voyez pas celui-là les voit bien qui les envoie. Et quel est-il? Celui qui dit par la bouche du Prophète: *Sur tes murs, ô Jérusalem, j'ai établi des gardes*[1]. Il y a une Jérusalem d'en haut, qui est libre, qui est notre mère: mais je ne crois pas qu'il y ait des gardes sur les murs d'une cité qui inspire au Prophète ce chant: *Il a placé la paix autour de tes frontières*[2]. Si cette autorité ne vous satisfait pas, continuez d'écouter la suite du texte cité plus haut: *Ils ne se tairont ni le jour ni la nuit*[3], dit le Prophète. Vous conviendrez au moins qu'il ne s'agit pas de cette Jérusalem de laquelle vous avez lu: *Ses portes ne seront point fermées à la fin du jour, car il n'y aura pas de nuit pour elle*[1]. Cette Jérusalem étrangère à toute vicissitude n'a donc pas besoin de gardes: ce sont nos jours à nous et nos nuits qui en réclament. *Sur tes murs, ô Jérusalem, j'ai établi des sentinelles.*

2. Que vous êtes bon, Seigneur! Vous ne vous contentez pas pour nous de la faible protection de ces murailles: aux hommes chargés du soin de leurs frères, vous surajoutez une garde angélique destinée à la défense de ces murs et de ceux que renferme leur enceinte. Il en est ainsi, ô Père, parce que tel est votre bon plaisir; tel est aussi notre besoin. Notre ministère est insuffisant, si vous n'envoyez vers nous et pour nous ces esprits ministres pour nous aider à conquérir l'héritage du salut. Pourquoi sommes-nous privés de leur vue, quand nous ressentons leur secours? Pourquoi ne méritons-nous pas de les voir, lorsque nous éprouvons l'effet de leur assistance? Nous apprenons du moins par là à préférer l'invisible au visible. Car les choses visibles sont passagères, les invisibles sont éternelles[2]. Celles-ci, d'ailleurs, renferment la cause de celles-là, en sorte que, selon l'Apôtre: *Les perfections invisibles de Dieu deviennent intelligibles par la création visible*[3]. C'est ainsi que les Juifs prenant sujet du pardon visible des péchés accordé par Jésus-Christ pour le charger de leurs blasphèmes, le Saint de Dieu les réfuta par le signe visible d'une guérison corporelle: *Afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de remettre les péchés, levez-vous, dit-il, au paralytique, prenez votre lit et retournez dans votre maison*[4].

3. Et à ce Pharisien qui murmurait contre un médecin qui guérissait; à ce Pharisien qui censurait une malade sauvée, Jésus-Christ opposa également des signes manifes-

[1] Isaïe LXII, 6. — [2] Ps. CXLVII, 14. — [3] Isaïe LXII, 6.

[1] Apoc. XXI, 25. — [2] II Cor. IV, 18. — [3] Rom. I, 20.
[4] Marc II, 10.

tes, énumérant les titres de cette femme au bienfait du pardon. Ce Pharisien se trompait en ne voyant qu'une pécheresse horrible dans celle qui, attachée aux pieds divins, les arrosait de ses pleurs, les essuyait de ses cheveux, les pressait sous ses baisers, et les oignait de parfums. Comment lui rappeler des péchés effacés, la blâmer de toucher le Christ, l'estimer encore pécheresse, quand elle pleure ses excès et déteste ses offenses? En baisant les pieds du Seigneur, ne montre-t-elle pas son amour pour la justice? En les essuyant de ses cheveux, ne met-elle pas à jour son humilité? En les couvrant de parfums, ne fait-elle pas voir sa mansuétude? Est-il possible que le péché règne encore dans un cœur brisé et gémissant, ou qu'une telle charité ne couvre pas la multitude des offenses? *Beaucoup de péchés lui sont remis car elle a beaucoup aimé*[1]. O Pharisien, elle n'est donc plus pécheresse, comme vous le pensez, c'est une sainte élève du Christ qui, en si peu de temps, lui a enseigné à être douce et humble de cœur. Voilà ce que vous avez lu dans le Prophète, mais sans y prendre garde peut-être: *Changez les impies et ils cesseront d'exister*[2]. Ainsi, mes chers frères, si ce vieil accusateur de ses frères vous reproche les fautes passées dont vous rougissez, entendez l'Apôtre vous consoler magnifiquement en vous disant: *Vous avez été cela; mais vous êtes lavés, mais vous êtes sanctifiés*[3]. *Vous avez maintenant pour fruit votre sanctification, et pour fin la vie éternelle*[4]; et encore d'une façon plus expressive: *Vous êtes le temple de Dieu, un temple saint*[5].

4. C'est à l'Apôtre que nous avons, en commençant, cédé respectueusement la parole, quand nous cherchions à quels saints s'adressent, dans cette fête, nos félicitations. Car, bien que ces murailles empruntent un caractère vraiment sacré à la consécration des évêques et à la fréquente lecture des livres saints, à la prière, aux reliques, à la visite des anges, leur sainteté n'est pas honorée pour elle-même, puisqu'elles ne l'ont certainement pas reçue pour elles. Cette demeure est sainte à cause de nos corps, nos corps le sont à cause de nos âmes, et les âmes à cause de l'Esprit qui habite en elles. C'est ce dont on ne peut douter, puisque le signe visible de l'invisible grâce tourne à notre avantage. Par lui, en effet, je l'affirme, vous vous redressez à la manière du paralytique de l'Evangile et vous soulevez aisément ce grabat corporel sur lequel vous gisiez languissants; vous vous en retournez dans votre maison, dans cette maison objet de votre joie et qui vous fait redire avec le Prophète: *Nous irons dans la maison du Seigneur*[1]. Maison admirable, mille fois préférable aux tabernacles aimés, et aux portiques les plus désirés! *Qu'ils me sont chers vos tabernacles, ô Dieu des vertus! mon âme soupire et défaille après vos portiques;* ou plutôt: *Heureux ceux qui habitent votre maison, Seigneur; ils vous loueront pendant les siècles*[2]. On m'a dit, en effet, de vous des choses merveilleuses, ô cité de Dieu! Sous la tente la pénitence gémit, sous le portique on goûte la joie, mais en vous on se rassasie de gloire. La première est une maison de prières, le second un lieu d'attente; vous êtes le séjour de l'action de grâce et de la louange. Heureux celui qui, dans le premier séjour, a su éviter le mal et pratiquer le bien. Dans le séjour intermédiaire il sera affranchi du mal qui est une peine, et en vous il rencontrera le bien essentiel. Là sont les prémices de l'esprit, ici les richesses, et en vous la plénitude, cette plénitude qui versera dans notre sein une mesure serrée, entassée, débordante. Là on acquiert la sainteté; ici on trouve la sécurité, et en vous le bonheur. Et telles sont les prémices de l'esprit ménagées aux combattants: ce sont la sainteté dans la vie, la piété dans l'intention, la force dans la lutte. Par la sainteté de la vie entendez les fruits de la pénitence et la pratique des divins commandements. Et comme sans l'œil simple, tout cela manquerait aussi de simplicité, il faut nécessairement la piété de l'intention, et la pureté de cœur, pour empêcher soit l'ambition des honneurs, soit le désir des louanges de se glisser en nous, en sorte que nous n'ayons d'autre but que le Dieu qui rassasie les désirs; et que toute grâce reçue par nous retourne à la source où elle a pris naissance. Souvenez-vous pourtant que la persévérance seule est couronnée, et qu'il est difficile d'y atteindre, parmi tant de périls, si dans des luttes multipliées vous n'obtenez aussi un grand courage. Voilà pour les tabernacles.

5. Quant à ces portiques ou à ces vestibules qui reçoivent doucement les âmes au sortir de luttes pénibles, on y rencontre les richesses de l'esprit, le repos après le travail, la sécurité et la délivrance de toute sollicitude, la paix loin de tout ennemi. L'Esprit, en effet, dit lui-même à ces âmes de se repo-

[1] Luc VII, 38, 47. — [2] Prov. XII, 7. — [3] I Cor. VI, 11 [4] Rom. VI, 22. — [5] I Cor. III, 17.

[1] Ps. CXXI, 1. — [2] Ibid. LXXXIII, 2, 5.

ser de leurs fatigues, lui qui jusque-là leur avait si vivement interdit tout relâche et commandé le travail. C'est lui-même qui écartera les soucis, éloignera les inquiétudes, après avoir ici-bas inspiré à l'âme tant de pensées diverses et l'avoir troublée par tant d'objets. La victoire une fois conquise il lui donnera en lui-même un doux repos, lui qui présentement frémit autour d'elle comme un lion rugissant, l'éveille, l'excite et la pousse au combat. Mais tout cela, nous l'avons déjà dit, c'est plutôt la délivrance du mal que la présence du bien, à moins que la dure expérience de la nécessité ne nous oblige à trouver dans l'absence du mal, le comble du bonheur, comme notre conscience voit la plénitude de la sainteté dans l'exemption du crime. Que nous sommes donc éloignés du bien souverain, nous qui appelons justice l'absence du péché, et bonheur l'absence de misères !

6. Gardons-nous de nous représenter ainsi l'abondance de la maison de Dieu, et le torrent de délices qui l'inonde, ainsi que toutes les merveilles que l'œil n'a pas vues, ni l'oreille entendues, ni le cœur goûtées, et que Dieu a préparées à ceux qui l'aiment ! O Homme ! Ne cherchez pas à ouïr parler de choses qu'aucune oreille humaine n'a pu entendre : ne demandez pas à un homme ce qu'œil d'homme n'a pu voir, ni raison humaine comprendre. Cependant pour ne pas garder un silence absolu, en saluant de loin notre patrie, nous pressentons un triple bien qui nous a été promis, la puissance, la magnificence, la gloire. C'était un homme aussi, un fils de la captivité qui s'écriait : *J'entrerai dans les puissances du Seigneur*[1]. Nous savons bien ce que c'est que l'exemption de toute infirmité, nous que l'infirmité enferme de toute part : mais être revêtu de force, entrer dans la puissance, dans une grande puissance, peut-être dans la toute-puissance même, qu'est-ce ? Nous sommes incapables de le savoir. Un témoin fidèle nous crie aussi : *Ceux que Dieu a justifiés il les a glorifiés*[2]. Plût au ciel qu'il fût permis à notre petitesse d'atteindre la magnificence, surtout celle qui doit dériver de la grandeur de Dieu, en qui il n'y a ni fin ni nombre ! car pour l'apprécier nous ne le pouvons. Toutefois ne doutons pas de la promesse de gloire qui nous a été faite, ni de sa réalisation : car vous la puiserez avec bonheur et confiance, cette gloire dont le désir est aujourd'hui comprimé en vous par de si sévères menaces. Alors chacun sera loué de Dieu, louange assurée et éternelle, également sans péril et sans fin, et, comme il est écrit, *la louange sera douce et belle*[3]. Courage donc, mes frères, combattons aujourd'hui vaillamment sous nos tentes, afin de nous reposer ensuite doucement sous le portique, et de trouver enfin une gloire sublime dans la demeure, quand une tribulation momentanée et légère produira en nous un poids immense d'honneur, quand nous nous glorifierons tout le jour dans le Seigneur, c'est-à-dire, dans la vérité, et non dans la vanité.

SERMON V

Double manière de se considérer soi-même

1. Mes frères, nous célébrons aujourd'hui une solennité, et une solennité remarquable. C'est ce qu'il me serait aisé de vous dire : mais si vous continuez à me demander quel saint cette fête appartient, ma réponse sera moins facile. Quand nous faisons mémoire d'un apôtre, d'un martyr, ou d'un confesseur, il n'est pas difficile de vous dire quel est l'objet de la fête ; c'est saint Pierre, c'est le glorieux Etienne, c'est notre saint père Benoît, ou quelque autre grand personnage de la cour céleste. La solennité d'aujourd'hui ne se rattache à aucun de ceux-là : et cependant c'est une solennité, et une

[1] Ps. LXX, 16. — [2] Rom. VIII, 30. — [3] Ps. CXLVI, 1.

solennité importante. Et s'il faut vous l'apprendre, c'est la fête de la maison du Seigneur, du temple de Dieu, de la cité du Roi éternel, de l'Epouse du Christ. Personne ne doute assurément que l'Epouse du Saint des Saints ne soit sainte et digne des honneurs d'une grande solennité. Mais douterait-on de la sainteté de la maison de Dieu de laquelle nous lisons : *La sainteté convient à votre demeure*[1]? et encore : *Votre temple est saint : il est admirable par l'équité qui y règne*[2]. Et saint Jean atteste qu'il a vu *la sainte Cité, la Jérusalem nouvelle descendre du ciel comme une fiancée parée pour son époux*[3]. Or, en relatant ces paroles, j'ai révélé ce que je voulais cacher, je l'avoue; je dis donc que l'Epouse, la Cité, le Temple, la Maison se confondent. N'en soyons pas surpris, puisque le même Dieu daigne être à la fois Époux, Roi, Dieu et Père de famille.

2. Cependant vous ne serez satisfaits, je pense, que lorsque vous aurez mieux vu quelle est cette maison du Père de famille, ce temple de Dieu, cette cité du grand Roi, digne d'être appelée et qui est réellement l'épouse d'un époux si glorieux. Mais je suis embarrassé de vous dire ici mon sentiment. Je crains de rencontrer parmi vous des auditeurs (Dieu nous préserve de ce malheur !) qui ne m'entendent pas bien, ou qui, en m'écoutant, manquent d'humilité. Je crains que vous ne sortiez de cette assemblée ou enflés de votre grandeur, ou rendus incrédules par la timidité de votre esprit. Or, je souhaite de vous trouver toujours fidèles et humbles, deux dispositions souverainement nécessaires au salut. Dieu, en effet, ne donne sa grâce qu'aux humbles, et sans la foi impossible de lui plaire. Oui, je souhaite, et je désire ardemment qu'aux yeux de Dieu vous vous montriez à la fois grands et petits, ou plutôt (redoublez d'étonnement) que vous vous montriez rien et quelque chose et quelque chose de grand. Sans une grande âme, en effet, vous n'arriverez pas à ces grands biens, vous ne ferez pas violence au ciel; vous n'entrerez dans ce royaume du ciel qu'en vous convertissant et en devenant de petits enfants[4]. Je ne suis pas un homme doué d'un sens profond, et je ne saurais disserter ici sur ce que je n'ai pas goûté. Je vous dirai pourtant ce que je sens en moi de temps en temps, afin que ceux qui le jugeront utile puissent m'imiter.

[1] Ps. XCII, 5. — [2] Id. LXIV, 5, 6. — [3] Apoc. XXI, 2. — Math. XVIII, 3.

Il y a longtemps que j'ai appris à avoir pitié de mon âme et à plaire à Dieu[1], et tel est le fréquent objet de mes pensées. Plût au ciel qu'il me fût permis de le faire une fois, de le faire toujours ! Il y eut une époque où rien de pareil ne se passait en moi. Je n'aimais pas mon âme, ou j'avais pour elle une affection bien faible, si même je lui en portais quelqu'une. Aime-t-on, en effet, un être dont on désire la mort? Or, s'il est vrai, comme on n'en peut douter, que la mort de l'âme c'est le péché, il est clair que cette maxime : *Qui aime le péché hait son âme*[2] est d'une vérité absolue. Je haïssais donc la mienne d'une haine qui durerait encore, si celui qui l'a aimée le premier ne m'eût inspiré pour elle un commencement quelconque d'amour.

3. Mais quand, grâce à Dieu, je me prends à songer à cette âme, j'y trouve, je l'avoue, comme deux choses contraires. Si je la considère selon la vérité, en elle-même et telle qu'elle est, la plus juste idée que j'en puisse concevoir c'est qu'elle est réduite à rien. Est-il nécessaire d'énumérer ici en détail toutes ses misères, les péchés dont elle porte la charge, les ténèbres qui l'enveloppent, les séductions qui l'enlacent, les concupiscences qui l'agitent, les passions auxquelles elle est sujette, les illusions qui la remplissent, le mal qui l'attire, le vice auquel elle est entraînée par ses penchants, enfin la confusion et l'ignominie dont elle est pleine ? Si toutes nos justices, même vues à la lumière de la vérité, ne sont qu'un linge souillé[3], que seront donc nos injustices? La lumière qui est en nous n'est que ténèbres. Quelle sera donc l'épaisseur des ténèbres elles-mêmes? Il nous est facile, en étudiant sérieusement toute notre vie, et en nous jugeant sans acception de personne, de rendre témoignage à la vérité proclamée par l'Apôtre et de nous écrier : *Celui qui se croit quelque chose se séduit lui-même, puisqu'il n'est rien*[4]. *Qu'est-ce que l'homme pour que vous l'éleviez si haut?* dit le prophète dans un aveu fidèle et pieux. *Pourquoi y attachez-vous votre cœur*[5]? Eh quoi ! l'homme, sans aucun doute, n'est que vanité, il est réduit à néant, il n'est rien. Mais comment un être que Dieu élève si haut n'est-il donc rien? Il n'est rien et cependant le cœur de Dieu s'attache à lui ?

4. Respirons, mes frères; si nous ne sommes rien dans nos cœurs, peut-être

[1] Eccli. XXX, 24. — [2] Ps. X, 6. — [3] Isaïe LXIV, 6. — Galat. VI, 3. — [5] Job VII, 17.

sommes-nous quelque chose au cœur de Dieu. O Père des miséricordes! ô Père des malheureux! Pourquoi attacher votre cœur à notre misère? Je le sais, je le sais : où est votre trésor est aussi votre cœur. Mais ne sommes-nous donc rien si nous sommes votre trésor? Toutes les nations sont devant vous comme si elles n'étaient pas, elles ne sont que néant. Oui, devant vous, mais non pas en vous. Il en est ainsi au jugement de votre vérité, mais non pas dans les sentiments de votre bonté. Vous appelez, en effet, les choses qui ne sont pas comme celles qui sont. Elles ne sont donc pas, puisque vous appelez ce qui n'est pas, et elles sont parce que vous les appelez. Encore qu'elles ne soient pas quant à elles-mêmes, elles sont pourtant, par rapport à vous, selon ce que dit l'Apôtre: *Cela ne vient pas des œuvres de leur justice, mais de votre appel*[1]. C'est ainsi que vous consolez, dans votre bonté, celui que vous avez humilié dans votre vérité; ainsi se trouve magnifiquement dilaté en vos entrailles celui qui est justement à l'étroit dans les siennes. Car toutes vos voies sont miséricorde et vérité à ceux qui cherchent votre alliance et vos témoignages[2], alliance, bonté et témoignage de la vérité.

5. Lis, ô homme! lis dans ton cœur, et en toi-même les témoignages de la vérité qui te concernent; à cette commune lumière tu devras reconnaître ton indignité. Lis dans le cœur de Dieu le testament confirmé dans le sang du médiateur, et tu trouveras quelle différence il y a entre la realité que tu possèdes et les espérances que tu attends. Car *qu'est-ce que l'homme*, est-il dit, *pour que vous l'éleviez si haut?* Oui, il est grand, mais en Dieu, puisque c'est par lui qu'il est grand. Et comment n'est-il pas grand devant Dieu qui a pour lui tant de sollicitude? *Il prend soin de vous*, dit l'apôtre saint Pierre[3]. Et le prophète : *Je suis pauvre et mendiant, le Seigneur a pris soin de moi*[4]. Ingénieux rapprochement de ces deux idées : le prophète descend et monte du même coup, et s'est vu à la fois pauvre, mendiant, et l'objet des sollicitudes divines. Or, monter et descendre ainsi du même coup est le propre des anges. *Vous verrez*, dit Jésus-Christ, *vous verrez les anges monter et descendre au-dessus du Fils de l'homme*[5]. Monter et descendre de la sorte n'implique pour eux aucune vicissitude de temps. Dieu les envoie exercer leur ministère auprès des héritiers du salut, et en même temps ils restent présents aux regards de sa majesté. Grâce à cette miséricordieuse disposition de la Providence, tandis que nous jouissons de cette consolation ils n'éprouvent aucune souffrance. Autrement pourraient-ils jamais se résigner à rester pour nous un seul instant éloignés de ce glorieux visage objet de leurs désirs? Ecoutez la vérité même vous dire dans l'Evangile : *Leurs anges* (ceux des petits enfants), *contemplent sans cesse au ciel la face du Pere*[1]; il sont députés à la garde de ces enfants sans rien perdre de leur propre béatitude. C'est pour cela que saint Jean a vu la Jérusalem céleste descendre; il n'a pu la contempler dans son immutabilité. Elle descend, remarquez-le bien, elle ne tombe point. Une partie considérable de cette cité était tombée autrefois, mais elle n'était pas sainte; et si sa chute fut si terrible, c'est qu'elle s'est constituée l'ennemie de toute sainteté.

6. Mais saint Jean n'a pu voir cette ruine, ni cette chute terrible, puisqu'il n'était pas; mais il a vu le Verbe qui était au commencement; il a vu ce Principe qui disait aux apôtres : *Je voyais Satan tomber du ciel comme la foudre*[2]. Cette portion tombée sera réparée, quand Dieu relèvera ces ruines, et réédifiera les murs de Jérusalem, non pas cependant avec les matériaux ecroulés. Pour la Jérusalem que l'Apôtre vit descendre *elle était préparée par Dieu*[3], comme saint Jean l'ajoute. Si les anges descendent au lieu de tomber, ils le doivent à cette préparation divine qui leur a donné et la volonté et la puissance de rester debout. Aussi l'Apôtre ne se borne pas à dire qu'ils sont chargés d'un ministère; il dit qu'ils sont envoyés pour remplir un ministère[4]. Pourquoi n'enverrait-il pas des anges en faveur de ceux au profit desquels le Roi des cieux s'est abaissé si bas que son doigt a pu écrire sur la terre[5]? *Seigneur*, dit le Prophète, *inclinez les cieux;* ce n'est pas assez, *descendez*[6]. Pourquoi? Afin d'y faire remonter ceux avec lesquels il est descendu. Au reste, et nous l'avons déjà dit, ces ascensions et ces descentes des anges ne supposent aucun changement de lieu, tandis que nous avons besoin de nous déplacer, d'aller çà et là; nous ne pouvons rester toujours en haut ni demeurer en bas. *Ils montent jusqu'au ciel*, dit le Psalmiste, *et ils descendent jusqu'aux abîmes, mais leur âme succombe sous les maux*[7]. Pourquoi cela? c'est

[1] Rom. IX, 12. — [2] Ps. XXIV, 10. — [3] I Pierre V, 7. — [4] Jean I, 51. — [5] Id. I, 51.

[1] Math. XVIII, 10. — [2] Luc X, 18. — [3] Apoc. XXI, 2. — [4] Hébr. I, 14. — [5] Jean VIII, 6. — [6] Ps. CXLIII, 5. — [7] Ps. CVI, 26.

que leur âme souffre plus de ses maux qu'elle ne jouit de ses biens, car les premiers sont actuels, les seconds ne subsistent qu'en espérance. *Qui pourra être sauvé,* disent les apôtres au Sauveur? Et lui : *Cela est impossible aux hommes mais non pas à Dieu* [1]. Là est toute notre confiance, notre unique consolation, tout le fondement de notre espérance.

7. Mais assurés de la possibilité du salut, que faisons-nous de la volonté? Qui sait s'il mérite l'amour ou la haine? Qui connaît les desseins de Dieu, ou est entré en ses conseils [2]? Il nous faut ici le secours de la foi et l'aide de la vérité, afin que les sentiments cachés dans le cœur du Pere et dont nous sommes l'objet nous soient révélés par son Saint-Esprit, et que le témoignage de l'Esprit de Dieu mette dans le nôtre cette conviction que nous sommes les enfants de Dieu. Or, il opérera en nous cette persuasion, en nous appelant et en nous justifiant gratuitement par la foi. C'est, en effet, là comme le chemin qui mène de l'éternelle prédestination à la glorification future. Et c'est ce qui me porte à croire qu'on peut appeler la première considération la considération du jugement et de la vérité, et la seconde la considération de la foi et de la pieté. Vous ne vous étonnerez guère de rencontrer dans les hommes des qualités si dissemblables, si vous songez aux différences de nature qu'on trouve dans leur substance. En effet, quoi de plus élevé que l'esprit principe de la vie? Et quoi de plus vil que le limon de la terre? La réunion dans l'homme d'éléments si opposés n'a pas échappé, je crois, aux sages même du monde, quand ils ont défini l'homme un animal raisonnable et mortel. Etonnant assemblage de la raison et de la mort, société surprenante de l'intelligence et de la corruption. Dans nos mœurs, dans nos affections, dans nos goûts, on trouve des oppositions plus grandes encore. Sondez tout ce qu'il y a de perversité dans l'homme, puis considérez en détail tout ce qui s'y trouve de bon, et avouez qu'un pareil rapprochement est vraiment un prodige. C'est pour cela qu'on peut l'appeler tour à tour *Bar-Jona,* fils de Jean, et Satan. Ne vous en étonnez pas. Rappelez-vous à qui s'adressent dans l'Evangile ces deux noms, justes tous les deux, puisqu'ils viennent de la Vérité. *Tu es bienheureux Simon Bar-Jona* (fils de Jean) et un peu plus loin: *Retire-toi, Satan.* Pierre était donc l'un et l'autre, encore qu'il ne le fût pas en vertu de la même cause. Il est l'un par la vertu du Père, l'autre par le fait de l'homme, et il est en même temps l'un et l'autre. Comment est-il Bar-Jona? C'est parce que ni la chair, ni le sang mais le Pere lui a révélé ce qu'il a dit. Et comment est-il Satan? C'est qu'il goûte les choses de l'homme et est insensible à celles de Dieu [1]. Si nous étudions maintenant dans cette double considération ce que nous sommes, ou plutôt si nous observons dans l'une notre néant, et dans l'autre notre grandeur, puisqu'une si haute majesté nous entoure de sa sollicitude et de sa tendresse, nous nous glorifierons, je crois, avec retenue, ou plutôt sans mesure, bien qu'avec sujet, car nous nous glorifierons en Dieu et non pas en nous, puisque nous ne pouvons respirer un peu que dans cette pensée. Si Dieu a décrété notre salut, notre salut est assuré.

[1] Math. XIX, 25, 26. — [2] Rom. XI, 34.

8. Maintenant, arrêtons-nous un instant du moins à ce point élevé où nous voilà parvenus. Cherchons la maison de Dieu, cherchons son temple, sa cité, cherchons aussi son Epouse. Je ne l'ai pas oublié, et je le redis avec crainte et respect. Nous sommes tout cela; oui, mais dans le cœur de Dieu, mais par sa grâce et non par nos mérites. Que l'homme n'usurpe pas le bien de Dieu, qu'il se garde de s'exalter lui-même, sinon Dieu le remettant à sa place, humiliera son orgueil. Si une ardeur puérile nous pousse à prétendre nous sauver sans l'aide de la grâce, nous n'y réussirons pas. L'homme qui dissimule sa misère arrête le cours de la miséricorde et la grâce n'a plus de place dans un cœur qui présume de ses mérites. Au contraire, l'humble aveu de nos souffrances provoque la compassion. Dieu en est touché, et nourrit notre faim comme un riche père de famille. Nous trouvons près de lui du pain en abondance. Nous sommes donc sa maison, toujours fournie d'aliments propres à entretenir la vie. Et rappelez-vous qu'il a déclaré sa maison une maison de prière [2], ce qui semble parfaitement s'accorder avec le témoignage du Prophète qui nous annonce que Dieu nous nourrira dans nos prières d'un pain de larmes, et nous abreuvera de pleurs [3]. Selon le même Prophète, comme nous l'avons rappelé plus haut, la sainteté convient à cette maison [4]. C'est-à-dire que la pureté de la continence doit accompagner les larmes de la pénitence, afin que celui qui est déjà la maison de Dieu en devienne le temple.

[1] Math. XVI, 17, 23. — [2] Math. XXI, 13. — [3] Ps. LXXIX, 6. — [4] Id. XCII, 5.

Soyez saints, est-il dit, *parce que moi, votre Seigneur, je suis saint.* Et l'Apôtre ajoute: *Ne savez-vous pas que vos corps sont le temple du Saint-Esprit, qui habite en vous? Si quelqu'un viole le temple de Dieu, Dieu le perdra*[1].

9. Mais la sainteté elle-même suffit-elle? Non, la paix est encore nécessaire, comme l'Apôtre nous l'enseigne: *Cherchez la paix avec tout le monde, et la sainteté sans laquelle nul ne verra Dieu*[2]. C'est la paix, en effet, qui nous fait habiter ensemble comme des frères; c'est elle qui élève à notre Roi, au vrai pacifique, la cité nouvelle, Jérusalem, la vision de la paix. Partout, où se trouve rassemblée sans le lien de la paix, sans le respect de la loi, sans discipline, sans gouvernement, une multitude privée de chef, vous n'avez plus de peuple, mais un amas confus, plus de cité, mais le désordre. C'est Babylone, ce n'est plus Jérusalem. Mais comment est-il possible qu'un si grand Roi se transforme en époux, et qu'une ville se métamorphose en épouse? La charité forte comme la mort a seule cette puissance. Comment, en effet, n'élèverait-elle pas l'une quand elle a porté l'autre à descendre si bas? Vous n'avez pas ici à prendre conseil de la considération de vous-mêmes dont j'ai parlé d'abord. Ce qu'il faut surtout c'est une foi magnanime. Dieu dit lui-même: *Je vous ai épousée dans la foi, dans le jugement et la justice* (entendez dans sa justice à lui, et non dans la nôtre), *je vous ai épousée dans la miséricorde et dans la compassion*[1]. S'il n'a pas fait ce que fait un époux, s'il n'a pas aimé comme aime un époux, s'il n'a pas eu la jalousie d'un époux, ne vous croyez pas son épouse.

10. C'est pourquoi, mes frères, si nous pouvons nous croire en la maison du Père de famille où nous trouvons du pain en abondance, si nous sommes le temple de Dieu par la sainteté, la cité du grand Roi par l'union qui nous rapproche dans les liens d'une même société, l'Epouse de l'immortel Epoux par l'amour, je ne dois plus craindre de dire que cette fête est la nôtre. Ne vous étonnez pas si cette fête se célèbre ici-bas, elle se célèbre aussi dans les cieux. Car, s'il est vrai, comme l'a dit la Vérité, qui ne peut mentir, que le ciel et la terre tressaillent de joie quand un pécheur fait pénitence[2], ne doutons pas qu'ils ne goûtent aujourd'hui une joie infinie dans la pénitence de tant de pécheurs. Irai-je plus loin? Eh bien! *la joie du Seigneur est notre force*[3]. Réjouissons-nous donc avec les anges de Dieu, réjouissons-nous avec Dieu; que cette fête se passe en actions de grâces; plus elle nous est personnelle plus elle doit exciter notre dévotion.

SERMON

Du respect dû aux lieux sacrés.

1. C'est aujourd'hui pour nous une fête domestique, la dédicace de cette maison, ou plutôt c'est notre propre dédicace. N'avons-nous pas été nous-mêmes bénis et consacrés par les mains des pontifes, et l'anniversaire que nous solennisons par nos prières et par nos louanges ne nous en rappelle-t-il pas la mémoire? Dieu a-t-il souci des pierres? Ce ne sont pas les pierres, mais les hommes qui disent: *Le Seigneur prend soin de nous*[4]. Jacob était seul, lorsqu'en dormant il vit les anges monter et descendre de la terre au ciel. C'était peu de chose que cette vision, et cependant il confesse à son réveil, que le

1 Cor. III, 16, 17, et VI, 19. — 2 Hébr. XII, 14.

Osée II, 20, 19. — 2 Luc XV, 10. — 3 II Esdras VIII, 10. — 4 I Pierre V, 7.

Dieu des anges était là présent : *Le Seigneur est vraiment en ce lieu, et je n'en savais rien*[1]. Il admire la grâce que Dieu lui fait, et il tremble en considérant l'étendue de sa bonté. Combien donc ce lieu-ci doit-il nous paraître plus terrible ? Que nous devons y être bien plus certains de la présence du Seigneur, puisque, non-seulement deux ou trois, mais un grand nombre y sont rassemblés et y persévèrent en son nom. Que tout le monde persévèrent en son nom. Que tout le monde donc le sache, que personne de vous ne l'ignore, car nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit qui est de Dieu, afin que nous sachions les choses qui nous ont été données de Dieu[2]. Ah ! sans doute, il est terrible et digne de tous nos respects, ce lieu que des hommes fidèles habitent, qui est fréquenté par les anges (A), et que Dieu daigne honorer de sa présence.

2. Un si grand patriarche ne pouvait sans doute ignorer qu'il n'est aucun lieu sur la terre où Dieu ne soit pas présent, mais peut-être admirait-il une présence particulière, lorsqu'il a dit : *Le Seigneur est vraiment en ce lieu.* Ah ! c'est que le Seigneur est là vraiment, oui vraiment, où les anges et les hommes sont assemblés en son nom. Car quoique Dieu soit en tous lieux, n'y en ayant aucun qui le puisse contenir, nous ne laissons cependant pas de dire : *Notre Père, qui êtes aux cieux*[3]; parce qu'il s'y rend présent autrement et d'une manière toute particulière, non pas qu'il apporte aucun changement à son être, mais en faisant sentir diversement sa présence. Il est donc en tous lieux, contenant et gouvernant toutes choses ; mais il se rend sensible dans un lieu autrement que dans un autre. Dans les méchants, il souffre et dissimule ; dans les justes, il opère et il conserve ; dans les bienheureux, il nourrit et il repose ; dans les enfers, il reprend et il condamne ; il fait lever son soleil jusque sur les méchants. Et qu'on ne croie pas que la dissimulation qu'il exerce dans les méchants soit opposée à sa vérité ; car s'il était possible de s'exprimer ainsi, l'on pourrait dire que Dieu est dissimulation dans l'impie, vérité dans le juste, félicité dans les anges, férocité dans les enfers. Cette expression de férocité vous paraît peut-être trop dure. Eh ! ne lui disons-nous pas tous les jours, que nous redoutons *sa colère et sa fureur*[1]. *Le Seigneur*, dit-il, *est vraiment dans ce lieu.* Il est en père, et en père plein de miséricorde, partout où il fait pleuvoir sur le juste et sur l'injuste, et où il attend les hommes à la pénitence. Il est en juge, et en juge inexorable, là où il condamne les pécheurs obstinés. Qu'il est terrible de tomber entre les mains de ce Dieu vivant[2]. Il est en époux dans l'âme du juste, où il se plaît à reposer. Heureuse l'âme qu'il a introduite dans le secret de son sanctuaire !

3. Mais de quelque manière que Dieu manifeste sa présence, il est certain qu'il est vraiment dans cette maison, si nous le servons en esprit et en vérité. Le Seigneur n'était véritablement pas avec ceux à qui il disait : *Pourquoi m'appelez-vous Seigneur, Seigneur, et ne faites-vous pas ce que je vous dis*[3]? Les saintes Ecritures nous disent que le premier Adam fut autrefois placé dans le paradis, pour y travailler et le garder[4]; de même le second Adam se trouve dans l'assemblée des saints, dans la société de ceux qui font profession de lui appartenir. Il y est comme dans un jardin de délices, puisqu'il nous dit que ses délices sont d'être avec les enfants des hommes. C'est ainsi qu'il est dans cette maison, pour y opérer par sa grâce et la protéger. Sans cela, que deviendrions-nous ? puisqu'il est écrit : *Si le Seigneur ne bâtit la ville, c'est en vain que les hommes travaillent pour la construire. S'il ne garde lui-même la ville, c'est en vain que veille celui qui est préposé pour la garder*[5]. Maintenant, que les anges montent et descendent sans cesse dans cette maison, c'est ce qui nous est encore manifestement figuré par la vision du Patriarche. Ils montent pour voir la face du Père céleste, et ils descendent afin de pourvoir à nos besoins. Concluons de là, mes frères, comment nous devons nous comporter ici, en quelle révérence nous devons nous tenir dans un lieu où Dieu opère sans cesse par sa grâce, où sa main est toujours étendue pour nous conserver, et où les anges ne cessent de monter et de descendre. La manière la plus convenable à notre profession, est d'y être pénitents et expectants ;

[1] Gen. XXVIII, 12, 16. — [2] I Cor. II, 12, — [3] Math. VI, 9.

(A) Saint Bernard entendit une nuit les anges chanter dans la chapelle du vieux monastère. Se levant avec précaution, de peur de réveiller les moines endormis dans le dortoir voisin de sa cellule, le saint se rendit à la chapelle, où il apprit de bouches angéliques le *Salve Regina*. — C'est à ce trait qu'il est ici fait allusion, à moins que ce ne soit à la vision relatée par Guillaume de S. Thierry. (Voir au tome 1er, Histoire de S. Bernard pag. 54.)

[1] Ps. VI, 2. — [2] Hébr. X, 31. — [3] Luc VI, 46. — [4] Gen. II, 15. — [5] Ps. CXXVI, 1

je veux dire, que nous devons entièrement oublier ce que nous avons laissé derrière nous, ne nous en plus occuper, et même le détester. Si nous repassons les années de notre vie qui se sont écoulées, il faut que ce soit dans l'amertume de notre âme. Mais ce n'est pas assez : il faut de plus que désormais toutes nos pensées se portent avec avidité sur les biens futurs. C'est pour cela que nous sommes venus ici ; c'est pour cela que nous y persévérons ; et ce que l'on demande de nous, c'est un vif repentir de nos péchés passés, joint à une sainte avidité des récompenses qui nous sont promises dans l'éternité.

SERMONS

DE

SAINT BERNARD

SUR DIVERS SUJETS

SERMONS DE SAINT BERNARD

SUR DIVERS SUJETS

SERMON PREMIER

séductions et de la brièveté de cette vie.

C'est une maxime bien vraie, mes frères, que la *vie de l'homme sur la terre est une tentation continuelle*[1]. La trompeuse nous trompe en mille façons, et pour y réussir elle change de figure et de voix ; tantôt elle affirme, tantôt elle nie sans rougir. Elle parle de sa durée différemment à diverses personnes, et même à la même personne elle va jusqu'à tenir un langage qui change avec les circonstances. Aujourd'hui elle gémit sur sa brièveté, demain elle feint d'être trop longue. Se plaît-elle dans le péché, elle se plaint de passer trop vite. Assurément elle fuit rapidement, mais ses gémissements sont faux, car elle parle avec douleur de ce qui devrait exciter sa joie. Pour un homme qui persévère à mal vivre, quel bonheur que la nécessité finisse des crimes auxquels sa volonté s'obstine à ne pas mettre de terme ! A celui dont l'âme meurt sans cesse il est avantageux de voir mourir son corps, mieux vaudrait même pour lui n'être jamais né. Enfin la pensée même de la brièveté de la vie devrait ce semble lui servir de remède, au lieu d'être une aiguillon qui le pousse au péché, selon qu'il est écrit : *Souviens-toi de tes fins dernières et tu ne pécheras pas*[1]. Si le péché règne si fort en vous, ou plutôt si vous trouvez tant de plaisir à en être l'esclave, que la courte durée de votre servitude vous afflige; si vous aimez assez une longue vie pour souhaiter de l'étendre, si vous le pouviez, sa fin, malgré vous, est voisine et vous êtes loin du royaume de Dieu, et il est trop clair que vous avez fait un pacte avec la mort, et contracté alliance avec l'enfer.

2. *Ils ont erré dans la solitude*, dit le Prophète, *dans un désert aride, ils n'ont pas trouvé la route qui mène à la cité habitée*[2]. Cette solitude est celle des orgueilleux, ils se regardent comme seuls au monde, et veulent être seuls estimés. Cet orgueilleux est un homme de lettres, il ne souffre pas d'égal. C'est un homme intelligent dans les affaires du siècle, il ne voudrait pas qu'on trou-

[1] Job VII, 1.

[1] Eccli. VII, 40. — [2] Ps. CVI, 4.

vât son pareil. Il est riche, il est à la torture s'il en voit un autre aussi riche que lui. Il est fort, il est beau, donnez-lui un rival, il sèche. Il est seul, mais il s'égare, il erre dans sa solitude, car jamais il ne pourra habiter seul sur la terre. Ne soyez pas surpris qu'on ajoute l'aridité à cette solitude, et que le Prophète dise : *Dans la solitude, dans un lieu privé d'eau.* Comme l'eau manque habituellement aux solitudes, comme les endroits déserts sont stériles et arides, l'orgueil est toujours accompagné de l'impénitence. Un cœur superbe est dur, sans bonté, sans componction ; jamais la rosée de la grâce ne l'attendrit, car Dieu résiste aux orgueilleux et donne sa grâce aux humbles[1]. *Il fait couler les sources dans les vallées,* dit le Psalmiste, *et les eaux passeront entre les montagnes*[2]. C'est pourquoi se plaignant de lui-même il s'écrie : *Mon âme est devant vous comme une terre sans eau*[3]. Le manque d'eau, en effet, ne rend pas seulement un lieu aride, il le rend fangeux. Ainsi le cœur étranger aux larmes n'est pas seulement dur, il est nécessairement impur. *Je laverai toutes les nuits mon lit de mes pleurs,* dit toujours le Psalmiste, afin de purifier les taches de ma conscience. *J'arroserai ma couche de mes larmes*[4], de peur de subir le sort de la semence dont il est écrit : *Elle tomba sur la pierre, et secha aussitôt : elle n'avait point d'humidité*[5].

3. *Ils ont erré dans la solitude, dans les déserts sans eau, et n'ont point trouvé le chemin de la ville habitée.* Ils ont erré non point sur un chemin, mais hors de tout chemin frayé. Un chemin trop large n'est plus un chemin. Le caractère propre d'une route c'est d'être droite, la largeur appartient bien plutôt à la plaine. Marcher seul sur un chemin c'est avoir une voie large, et tout est route là où il n'y a pas de route. Telle est la vie exposée aux vices, elle a des limites fort spacieuses ou pour mieux dire elle n'en a pas. Ne lui donnons pas le nom de vie, c'est une mort continuelle, au témoignage de l'Apôtre qui dit : *Si vous vivez selon la chair, vous mourrez*[6]. De même on a tort d'appeler route un chemin aux nombreux circuits ; telle est pourtant celle des impies, puisqu'il est écrit d'eux : *Les impies marchent en tournoyant.* Voilà cette voie spacieuse, sans limites, où il n'y a ni loi, ni prévarication. C'est donc à ces enfants infidèles livrés à leurs désirs et à leurs passions charnelles

[1] Jacq. IV, 6. — [2] Ps. CIII, 10. — [3] Id. CXLII, 6. — Id. VI, 7. — [5] Luc VIII, 6. — [6] Rom. VIII, 13. — [7] Ps. XI, 9.

que la vie trompeuse déclare franchement qu'elle est courte, afin qu'ils aient la douleur de savoir qu'à l'exemple de leur prince, ils n'ont plus qu'un peu de temps, et qu'ils se précipitent avec plus d'ardeur dans le crime, comme ceux dont il est dit : *Que les fleurs de la vie ne se dérobent pas à notre poursuite; couronnons-nous de roses avant qu'elles se flétrissent. Que notre volupté se promène sur toutes les prairies et les foule, laissons partout les traces de nos joies : voilà notre lot, voilà notre partage.* Et d'une façon plus claire encore : *Mangeons et buvons, nous mourrons demain*[1]. Mais demain leur injustice leur répondra ; ils n'ont pas de demeure fixe ici ceux qui n'ont point trouvé la route qui mène à la cité habitable. En se hâtant de pécher, parce que pour eux le temps est court, ils mettent à nu leur folie. Leur arrive-t-il de s'effrayer au souvenir de la mort qui approche, et d'appréhender le jugement, aussitôt la vie les trompe, elle leur dit qu'elle est encore longue, de façon que cette même vie qu'ils regrettaient si courte pour le péché, ils la trouvent maintenant assez étendue pour en consacrer une large portion au désordre, sous prétexte qu'il en restera bien assez pour la pénitence. Les premiers, s'ils ne changent, seront frappés du coup qu'ils redoutent, et subiront même un sort plus triste encore ; non-seulement le temps de leurs désordres fuira vite, mais il sera suivi d'un temps ou plutôt d'une éternité de supplices. Et les seconds seront surpris par une mort précipitée au moment où ils auront sur les lèvres les mots de paix et de sécurité[2] ; ils n'atteindront même pas la moitié des jours qu'ils auront rêvé de vivre, non pas même cette moitié qu'ils se promettaient.

4. Je ne redoute pas pour vous, mes frères, les tristesses qu'inspire la brièveté trop réelle de cette vie, ni les fausses consolations que donne sa longueur. Vous avez certainement déjà pris la route qui mène à la cité qui doit être notre séjour, vous marchez dans le chemin et non à l'aventure. Je crains néanmoins que cette vie n'essaie de vous tromper aussi, mais d'une autre façon, que son apparente durée ne vous soit non pas un sujet de consolation mais un motif de tristesse. Je crains, dis-je, que vous imaginant avoir encore de longs jours à passer ici-bas, et un grand chemin à parcourir, vous ne cédiez au découragement, et ne désespériez

[1] Sages. II, 6, 9 et Isaïe XXII, 13. — [2] I Thess. V, 3.

de pouvoir jamais supporter de si grandes fatigues; comme si Dieu ne ménageait pas au cœur de ses élus des consolations proportionnées à leurs souffrances! Encore cette proportion n'est-elle que pour cette vie, où les consolations ont une mesure. Mais plus tard les jouissances que nous garde la main divine (il ne s'agit plus de consolations) sont éternelles. Désirons cette main, mes frères, qui nous embrassera tout entiers, soupirons après ces jouissances, afin que si le temps est court, la vivacité de notre amour nous le rende plus court encore. *Les souffrances de cette vie ne peuvent entrer en comparaison avec la gloire future qui se révélera en nous*[1]. Promesse délicieuse que tous nos vœux doivent appeler. Car alors nous ne serons pas seulement de simples spectateurs de cette gloire; elle ne se revélera pas seulement à nous d'une façon extérieure, elle éclatera en nous. Nous verrons Dieu face à face, mais pas hors de nous; il sera en nous, puisqu'il sera tout en tous. Or, si la terre entière doit être remplie de sa gloire, l'âme n'en sera-t-elle pas inondée? *Nous serons comblés des biens de votre maison*[2], est-il dit. Mais, que dis-je, que cette gloire sera en nous? Elle y est déjà, et elle s'y révélera alors. Car présentement nous sommes les enfants de Dieu, mais on ne voit pas encore clairement ce que nous deviendrons.

5. Mes frères, si nous avons reçu, au lieu de l'esprit du monde, l'esprit de Dieu, connaissons les dons que ce Dieu nous a faits. Or je dis qu'il nous a tout donné. Si vous ne me croyez pas, croyez l'Apôtre. *Celui*, dit-il, *qui n'a pas épargné son propre fils, qui l'a livré pour nous à la mort ne nous a-t-il pas tout donné en lui*[3]*?* Voilà quelle est la puissance des enfants de Dieu concédée par lui à ceux qui l'ont reçu lui-même. Voilà quelle est la gloire de chaque fidèle, la gloire d'un adopté du Père, grâce à celui dont nous avons vu la gloire, la gloire du Fils unique du Père. Ecoutez quelle est cette puissance : *Tout est possible à celui qui croit*[4].

6. Pourtant, me direz-vous, que de choses m'inquiètent péniblement, et me sont manifestement hostiles! J'admire que vous me disiez : Tout vous a été donné; quand presque rien ne répond à mes souhaits. Certaines choses semblent bien nous rendre service, mais c'est grâce à notre travail, et nous devons commencer par nous mettre les premiers à leur service. Les bêtes par exemple, ne nous aident que quand nous les avons élevées, dressées, nourries. La terre qui devrait voir en nous des frères ne nous donne du pain qu'à la sueur de notre front, et même quand nous l'avons cultivée elle produit encore des ronces et des épines. Enfin, en y songeant bien, nous verrons que tous les êtres exigent de nous plus de services qu'ils ne nous en rendent. Je passe sous silence ceux qui sont toujours prêts à nous nuire, comme le feu qui nous brûle, l'eau qui nous submerge, les bêtes qui nous dévorent. Il en est ainsi. Néanmoins l'Apôtre ne ment pas, lorsque ailleurs il nous assure qu'il sait *que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu, et que son décret a appelés à la sainteté*[1]. Remarquons, *tout contribue à leur bien*, mais il ne dit pas que tout obéit à leurs caprices. Tous ces êtres, en effet, ne sont pas pour notre volonté, mais pour notre utilité; ils ne sont pas les esclaves de nos plaisirs, mais les instruments de notre salut. Ils n'ont pas pour but de satisfaire nos désirs mais de procurer notre avantage. Et il est si vrai qu'en ce sens toutes choses contribuent à notre bien, qu'on range parmi elles, cela qui même n'existe pas réellement, les incommodités, les maladies, la mort, le péché, toutes choses qui sont moins des êtres réels que des corruptions de la nature. Quant au péché n'est-il pas vrai qu'il contribue au bien de celui qu'il rend plus humble, plus fervent, plus vigilant, plus craintif et plus prudent?

7. Voilà les prémices de l'Esprit, l'avant-goût de la gloire, le commencement de la puissance, les arrhes de l'héritage que le Père nous réserve. Mais quand la perfection sera arrivée, l'imparfait disparaîtra, et tout répondra à nos vœux; l'utile et l'agréable mariés par un nœud indissoluble ne pourront plus être séparés. Ce sera ce poids éternel de gloire dont l'Apôtre a dit : *Les tribulations courtes et légères de cette vie produisent en nous un poids pour le ciel, un poids éternel de gloire*[2]. Allez donc, continuez à murmurer, et à dire : Que cela est long! que cela est lourd! Je ne puis supporter des épreuves ni si cruelles, ni si longues. L'Apôtre déclare court et léger ce qu'il endure : vous n'avez pourtant pas reçu cinq fois quarante coups de fouet des Juifs; vous n'êtes pas resté un jour et une nuit au fond de la mer[3]; vous n'avez pas travaillé plus que tous les autres[4]; enfin vous n'avez pas

[1] Rom. VIII, 18. — [2] Ps. LXIV, 5. — [3] Rom. VIII, 32. — [4] Marc IX, 22.

[1] Rom. VIII, 28. — [2] II Cor. IV, 17. — [3] II Cor. XI, 24, 25. — [4] I Cor. XV, 10.

résisté jusqu'au sang[1]. Vous voyez donc que vos souffrances ne sont pas en rapport avec la gloire céleste : vos épreuves sont légères et d'un moment, mais la gloire que vous espérez est éternelle, c'est un poids qui excède toute mesure. Pourquoi compter sur des jours et des années incertains? L'heure passe, la peine aussi, elles ne se tiennent pas, elles se suivent et se succèdent. Il n'en est pas ainsi de la gloire, et de la récompense du travail. Elles ignorent les changements, et la fin, elles restent entières en tout temps, elles sont éternelles. *Quand Dieu*, dit le Prophète, *aura accordé le sommeil à ses bien-aimés, ils trouveront son héritage*[2]. Présentement à chaque jour suffit son mal, qu'il ne peut réserver au jour suivant. Mais la récompense de toutes les épreuves sera décernée en un jour qui n'aura pas de suivant. *La couronne de justice m'est réservée*, dit l'Apôtre, *et le juste juge me la rendra en ce jour*[3], et non dans ces jours. Car un jour dans vos tabernacles vaut mieux que mille autres[4]. On boit ici la peine goutte à goutte, on la prend peu à peu, par parties; tandis que la récompense est un torrent de volupté, un fleuve impétueux, un torrent de joie, un fleuve de gloire, un fleuve de paix. Oui, un fleuve, qui au lieu de passer et de courir, verse dans l'âme l'abondance de ses eaux.

8. *Un poids éternel de gloire*, dit l'Apôtre. Ce n'est pas seulement un vêtement de gloire, une maison pleine de gloire, c'est la gloire même qui nous est promise. Si on use quelquefois de ce langage, c'est un langage figuré. Car à vrai dire, la récompense des justes n'est pas quelque chose de joyeux, c'est la joie même[5]. Les hommes se réjouissent dans les festins, la pompe, les richesses, le vice, mais le deuil est au bout de ces joies, parce qu'une joie qui repose sur un objet susceptible de changement change fatalement avec lui. Vous allumez un cierge, ce n'est pas la lumière toute pure, c'est un flambeau allumé : le feu consume la matière qui l'alimente, et il ne s'alimente qu'à cette condition. Que la matière lui manque, il s'éteint, et quand vous voyez cette matière épuisée, vous trouvez le feu éteint. Or, comme à cette flamme succèdent la fumée, puis l'obscurité, ainsi la joie née des choses d'ici-bas se change en tristesse. Pour nous Dieu ne s'est pas borné à nous réserver un rayon de miel, mais le miel le plus pur et le plus limpide, la joie même, la vie, la gloire, la paix, le plaisir, la félicité, la beauté, l'allégresse, toutes choses qui n'en font qu'une, et qui sont le partage de la Jérusalem céleste; et cette unique et même chose, c'est Dieu même, suivant ce mot de l'Apôtre, *Dieu sera tout en tous*[1]. Voilà notre récompense, notre couronne, le prix de nos victoires. Plaise à Dieu que nous courions vers ce but de façon à l'atteindre ! Mes frères, jamais un sage laboureur ne trouve trop long le temps propice aux semailles, s'il souhaite une moisson abondante. Tous les jours de votre vie, comme tous les cheveux de votre tête, sont comptés[2], et comme pas un poil de votre chair ne périra, pas un de vos instants ne sera perdu. Donc, mes frères, avec une pareille promesse ne perdons pas courage, ne cédons pas à la fatigue. Ne nous plaignons pas de la pesanteur du fardeau de Jésus-Christ qu'il déclare lui-même léger, ou de la lourdeur de son joug qu'il déclare suave et doux[3]. Quand nous sommes courbés sous le poids du jour, songeons au poids éternel de la gloire. Daigne le Dieu des vertus, le Roi de gloire, dans sa bonté, nous conduire un jour a ce terme. En attendant, disons-lui avec une pieuse humilité : *Seigneur, ne nous donnez pas la gloire, donnez-la à votre nom*[4].

[1] Hébr. xii, 14. — [2] Ps. cxxvi, 2, 3. — [3] Tim. ix, 8. — [4] Ps. lxxxiii, 11. — [5] Prov. x, 28.

[1] I Cor. xv, 28. — [2] Luc xii, 7. — [3] Id. xxi, 18; — et Math. xi, 30. — [4] Ps. cxiii, 9.

SERMON II

De l'obéissance, de la patience, de la sagesse, ou de la connaissance de nous-mêmes en tant qu'hommes.

1. Je vous en conjure, mes frères, par notre commun salut, saisissez avec empressement l'occasion qui vous est offerte de travailler à votre salut même. Je vous en supplie, au nom de la miséricorde que vous exercez, afin de la mériter à votre tour, faites ce pourquoi vous êtes venus, ce que vous aviez en vue en quittant les fleuves de Babylone. *Nous nous sommes assis*, dit le Prophète, sur les bords de ces fleuves, *et nous y avons versé des larmes à ton souvenir, ô Sion*[1] ! Ici vous n'avez point d'enfants à nourrir, d'épouse à qui il faille plaire, point de marchés ni d'affaires séculières, point de souci de la nourriture ni du vêtement. Ici loin de vous, en grande partie du moins, le mal réservé à chaque jour et les sollicitudes de l'existence. C'est ainsi que Dieu vous a cachés dans son tabernacle. *Considérez à loisir*, mes très-chers frères, *qu'il est Dieu*[2]. Mais pour le faire avec fruit, il faut vous appliquer avant tout à vous connaître vous-mêmes ; il faut que, selon le mot du Prophète, *les peuples sachent qu'ils sont des hommes*[3]. Consacrez donc votre vocation à cette double considération, à cette double science que demandait un saint. Mon Dieu ! que je vous connaisse et que je me connaisse[4]. Or comment peut arriver à se connaître l'homme qui fuit le travail et la peine ? Sait-il qu'il est homme celui qui n'est pas disposé à ce pourquoi il est né ? Or, il est écrit : *L'homme est né pour le travail*[5]. Celui qui n'est pas né dans la douleur peut seul douter qu'il soit né pour la douleur. Mais les cris de la mère qui enfante témoignent assez de ses souffrances, et les vagissements de l'enfant disent assez le travail. *Vous considérez*, dit le Prophète, *le travail et la douleur*[6], le travail dans l'action, la douleur dans les souffrances. C'est pourquoi le Prophète qui se savait homme s'avouait humblement disposé à ces deux choses et disait : *O mon Dieu ! mon cœur est prêt, oui, il est prêt*[1]. Et exprimant plus clairement encore cette disposition, il dit relativement à l'action : *Je suis prêt à garder sans trouble vos commandements*[2], et relativement aux souffrances : *Me voilà prêt aux châtiments, et ma douleur est constamment sous mes yeux*[3].

2. Que personne donc ne se flatte de se soustraire dans cette misérable vie à ces deux choses ; car il n'est pas un fils d'Adam qui s'affranchisse ici-bas du travail et de la douleur. Si on s'y dérobe en partie, on les rencontre bientôt plus redoutables. *Ils ne partagent pas le travail des hommes*, dit le Prophète, *ils ne seront pas flagellés avec eux*. Ils ne sont pas pour cela absolument sans travail et sans douleur. *C'est pourquoi*, poursuit le Prophète, *l'orgueil les a maîtrisés*. Grand travail ! *Ils ont été couverts par leur iniquité et leur impiété*[4]. Châtiment énorme, *puisqu'il n'y a pas de joie pour l'impie, dit le Seigneur*[5]. S'ils ne sentent ni la peine du travail ni les blessures du fouet, leur insensibilité trahit la violence de leurs souffrances. Le pauvre sue sous un travail extérieur, mais le riche est-il moins éprouvé par les inquiétudes qui le rongent ? Ils baillent, l'un de faim, l'autre de satiété, et celui-ci souffre autant du dégoût des viandes que l'autre de privation. Enfin, qu'ils le veuillent ou non, et les hommes et les démons sont contraints de faire et d'endurer ce que la souveraine Providence a réglé.

3. Au reste, on ne vous commande ni l'obéissance du lépreux, ni la patience du chien. Aussi, ne demandons-nous pas simplement que la volonté de Dieu se fasse (elle

[1] Ps. CXXXVI, 1. — [2] Ps. LXV, 11. — [3] Ps. IX, 21. — S. Aug. confess. — [4] Job. V, 7. — [5] Ps. IX, 14.

[1] Ps. LVI, 8. — [2] Ps. CXVIII, 60. — [3] Ps. XXXVII, 18. [4] Ps. LXXII, 5, 6. — [5] Isaïe LVII, 21.

s'accomplit évidemment en tout et par tous les moyens; qui lui peut résister?) mais nous demandons qu'elle se fasse *sur la terre comme au ciel*. J'estime qu'il faut aussi joindre cette addition aux deux demandes précédentes, et prier notre Père qui est aux cieux, que son nom soit sanctifié, que son règne arrive, que sa volonté se fasse *sur la terre comme au ciel*[1]. Autrement, où son nom n'est-il pas sanctifié? où son règne n'est-il pas arrivé, puisqu'au nom de Jésus tout genou se courbe au ciel, sur la terre, aux enfers[2]? *Je sais que vous êtes le Saint de Dieu*[3], criait l'esprit du mal lui-même. Mais ce nom est bien autrement sanctifié au ciel et avec d'autres sentiments d'amour, quand on y chante avec d'ineffables transports: *Saint, Saint, Saint est le Dieu des armées*[4]. Ainsi encore, il règne non-seulement sur la terre, mais dans les enfers, où il montre son empire sur la vie et sur la mort. Néanmoins il règne d'une manière différente dans ceux qui le servent malgré eux ou qui lui obéissent volontairement.

4. L'obéissance est une nourriture excellente de laquelle le Seigneur a dit : *Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père*[5]; et le Prophète : *Parce que vous mangerez le pain de vos mains vous serez heureux et comblés de biens*[6]. La patience des pauvres est encore une nourriture excellente qui ne périra pas, c'est un pain de larmes et de douleurs. Toutefois ces deux aliments réclament un assaisonnement dont l'absence les rendrait insipides; sans ce condiment, au lieu de rassasier, ils tueraient ceux qui en mangeraient. Certainement, mes frères, ces deux mets sont d'une digestion difficile, et sans l'addition d'un troisième plus savoureux, ils recèlent la mort; mais quoi de plus savoureux que la sagesse? C'est ce bois vivifiant à l'aide duquel Moïse corrigea l'amertume des eaux de Mara[7]. C'est la poignée de farine avec laquelle Elisée assaisonna le pulment des prophètes[8]. C'est ce feu qui devait constamment brûler sur l'autel[9]. C'est cette huile dont le défaut ferma aux vierges folles la porte du festin des noces[10]. C'est ce sel prescrit dans tous les sacrifices[11]. De là vient encore que pour désigner les hommes dénués de sagesse, nous disons qu'ils sont fades et sans sel. Aussi le Seigneur nous prescrit-il d'avoir du sel en nous[12], et l'Apôtre nous exhorte à en assaisonner tous nos discours[1].

5 Or, selon moi, la sagesse que nous voulons voir ajoutée à l'obéissance et à la patience doit être triple : voilà les trois herbes qui composeront notre assaisonnement. Il faut la justice dans l'intention, la joie dans l'action, et l'humilité dans notre appréciation. Notre obéissance et même notre patience seront sans saveur devant Dieu, s'il n'est lui-même la cause de nos actions et de nos souffrances. Tout ce que nous faisons, nous sommes obligés à le faire pour sa gloire, et nos souffrances ne sont heureuses qu'autant qu'elles sont endurées pour la justice. Il faut encore éviter la pusillanimité et la tristesse dans nos actes et nos épreuves, parce que *Dieu n'aime que celui qui donne joyeusement*[2]. Cette joie, cette volonté pleine d'élan se rapportent spécialement à la préparation dont on a parlé plus haut. Mais, par dessus tout, évitons l'orgueil; les œuvres et la patience d'une âme présomptueuse respirent la vanité; or rien n'est plus désagréable ni plus contraire à la vérité. Voyez combien il est utile à l'homme de se savoir homme, afin de se trouver prêt à obéir aux commandements de Dieu, et à souffrir les fléaux qu'il envoie, afin aussi que, se voyant impuissant à éviter le travail et la douleur, il s'étudie à les supporter de façon qu'ils lui servent de nourriture salutaire. Car *l'obéissance vaut mieux que le sacrifice*[3], et *la patience dans l'homme est préférable à la force*[4]. La désobéissance a amené la mort, nous le savons tous par expérience, puisque nous mourons par elle. Pour l'impatience, elle est la perte de l'âme, et le Seigneur dit: *C'est par la patience que vous posséderez vos âmes*[5]. La sagesse dont nous venons de parler n'est pas moins nécessaire au salut: car ce ne sont pas seulement ceux qui ont manqué d'obéissance qui ont trouvé leur perte dans leur rébellion, et ceux qui ont manqué de patience, qui ont été égarés par leurs emportements ; ceux qui ont manqué de sagesse ont aussi rencontré la mort dans leur folie.

6. Or ces choses arrivent pour apprendre aux hommes qu'ils sont hommes, voués au travail et à la douleur. Il fut un temps où l'homme fut constitué dans l'action et la méditation; alors son action était exempte de souffrance, et sa méditation de travail. C'était quand il habitait le paradis, le tra-

[1] Math. vi, 9, 10.— [2] Philipp. ii, 10.— [3] Marc. i, 24. — [4] Isaï vi, 3.— [5] Jean iv, 34. — [6] Ps. cxxvii, 2. — [7] Exod. xv. 25.— [8] IV Rois iv, 41. — [9] Lévit vi, 12. — [10] Math. xxv, 12.— [11] Lévit xi, 13.— [12] Marc. ix 49.

[1] Coloss. iv, 6. — [2] II Cor. ix, 7. — [3] I Rois xv, 22. — [4] Prov. xvi, 32. — [5] Luc xxi, 19.

vaillait et le gardait. S'il n'était pas déchu de cette condition, il eût été élevé un jour a un état plus excellent où il eût trouvé une jouissance dans la contemplation ; et s'il ne s'efforce de sortir de la condition inférieure dans laquelle il est actuellement, il tombera plus tard dans une plus misérable encore où il ne rencontrera qu'une souffrance éternelle ; car, dans l'enfer, plus d'action, plus de raisonnement, mais tourments, rien que tourments. Heureux était alors l'homme, quand le corps n'appesantissait pas l'âme et n'était pas encore sujet à la corruption. Mais que son bonheur eût été plus grand, s'il eût atteint l'état où, affranchi de l'action, il aurait goûté d'une façon plus complète et plus parfaite les fruits de la sagesse, aimant son corps d'une affection désintéressée, puisqu'il n'avait pas besoin de son service. Oui, c'eût été là un ordre merveilleux qui se réalisera un jour. Ne désespérons pas, en effet, que la chair ne dise à l'âme ce que l'âme semble dire à Dieu : *Parce que vous n'avez pas besoin de mes biens, vous me comblerez de joie par votre présence*[1]. Nous serons dans la plénitude et la satiété quand votre gloire apparaîtra. Car pour la réformation de nos corps que nous attendons, et leur conformité avec le corps glorifié de Jésus-Christ, cette faveur résultera de l'abondance, du rejaillissement de sa gloire qui doit être une partie de notre joie, pas la principale cependant. *Votre épouse*, dit le Prophète, *sera une vigne féconde dans votre maison*. La chair sera honorée, mais avec mesure ; elle habitera non au milieu de la maison, mais à l'écart, placée non pas en face de nous, mais à côté. *Vos fils, comme de jeunes oliviers, environneront votre table*[2]. Ainsi les œuvres ne vous feront pas défaut, les œuvres d'ici-bas et non pas celles qui s'accompliront alors, selon ce ce qui est écrit : *Leurs œuvres les accompagneront*[3]. Au reste, tout en nous réjouissant, tout en rendant grâce à Dieu de ce que nous aurons fait avec son secours, nous ne donnerons cependant pas à nos œuvres la première place : nous les mettrons au second rang.

7. Maintenant que nous habitons la région des corps, nous sommes esclaves de nos corps, et depuis que nos premiers parents ont transgressé la loi de Dieu nous ne sommes plus seulement dans le temps de l'action, mais aussi dans celui de la souffrance. Notre partage désormais c'est le travail, c'est la douleur. C'est, je l'avoue, une nourriture dure, un pain d'orge. Mais le Roi ayant été offensé, le soldat si délicat qu'il soit, chassé du palais, sera peut-être obligé de se retirer chez le seul serviteur qui lui reste, de s y cacher, d'y vivre d'un régime nouveau, d'y échanger les délices royales pour des aliments grossiers, et une couche élégante et riche pour le fumier de son valet, selon cette lamentation du Prophète Jérémie : *Ceux qui étaient nourris dans la pourpre ont embrassé la fange*[1]. Le Prophète déplore principalement ici l'aveuglement des créatures qui, oubliant leur condition, s'efforcent de cacher leur misère et qui, au lieu de reconnaître leur indigence et leurs souffrances, s'obstinent à voir de grands biens dans des maux extrêmes. Et c'est ce qui fait dire au prophète parlant de lui-même : *Je suis un homme qui vois ma pauvreté sous la verge de la colère divine*[2].

8. Ah ! gémissons sous ce fardeau, mes frères, et déplorons nos misères présentes. Exhalons souvent cette pieuse plainte et écrions-nous : *Malheureux homme que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort ?* Etudions-nous à nous dérober quelquefois nous-mêmes, à nous soustraire, ne fût-ce qu'une heure, à de tristes occupations, pour élever nos esprits et nos cœurs vers des objets d'autant plus doux qu'ils leur sont plus naturels. C'est ce que dit le Psalmiste : *Voyez à loisir que je suis Dieu*[3]. C'est ici une vue non des yeux, mais du cœur, puisque le Seigneur dit : *Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu*[4]. C'est un bien qui n'appartient qu'au cœur, il en peut jouir sans aucun instrument étranger. C'est cette nourriture de l'âme dont le Prophète a dit : *Mon cœur s'est desséché parce que j'ai oublié de manger mon pain*[5]. Quand nous disons : c'est bien facile à dire : nous parlons ainsi par comparaison avec les œuvres : la langue est bien plus agile que la main, la parole est plus rapide que l'action. Mais la pensée est plus rapide encore que la parole et que l'action : car dans la pensée l'âme parle par sa propre bouche, voit par ses yeux et travaille par ses mains. Elle est bien condamnée aussi à travailler quelquefois, en gémissant, et à tremper sa couche des larmes de la componction. Notre vie s'est approchée si près de l'enfer, séjour de la souffrance même, que nous étions réduits à ne plus agir, ni même penser sans souffrir. Nos actions en effet ne semblent-elles pas passives[6], et nos pensées en-

[1] Ps. xv, 2, 11. — [2] Ps. cxxvii, 3. — [3] Apoc. xiv, 13.

[1] Thren. iv, 5. — [2] Ibid. iii, 1. — [3] Ps. xlv, 11. — [4] Math. v, 8. — [5] Ps. ci, 5. — [6] Voir serm. pour le Merc. saint. n°11

vahics par la souffrance et le travail ? Hélas ! Je suis cette génisse d'Ephraïm dressée à fouler le grain, accoutumée à porter le joug, et qui ne connaît pas le repos[1]. Ah ! quand paraîtrai-je enfin devant Dieu? Quand finiront ces misères, et n'y aura-t-il plus ni pleurs, ni cris, ni douleurs, ni travail? Quand est ce que l'âme sera enivrée des délices de la maison de Dieu, et plongée dans l'intarissable torrent des voluptés divines? Quand sera-t.elle absorbée dans la contemplation de la lumière la plus pure? Mes enfants, mes chers enfants, aspirons après les tabernacles du Seigneur; soupirons souvent après ce séjour. C'est notre patrie; respirons-en du moins le parfum et saluons-la de loin. Ainsi soit-il.

SERMON III

Sur ce cantique du roi Ezéchias: *J'ai dit au milieu de mes jours, etc.* Isaïe ch. XXXVIII, 10, 20.

1. Les hommes de ruse et de sang n'atteindront pas la moitié de leurs jours[2]. Ils persévéreront jusqu'à la mort dans leurs vieilles habitudes, parce qu'ils ne craignent pas Dieu. Mais celui que la crainte de Dieu initie à la sagesse partage ses jours en deux, s'écriant dans sa frayeur: *J'irai aux portes de l'enfer*. Sous l'empire de cette crainte il s'abstient de pécher, et il se met à demander aux bonnes œuvres des consolations, car il faut à l'homme des consolations d'un côté ou d'un autre. Or c'est une consolation excellente que celle qui vient de l'espérance du salut éternel, qui fait que l'âme s'épanouit et se dilate dans la grâce, une fois qu'elle se trouve débarrassée des péchés qui la séparaient de Dieu. A peine l'homme commence-t-il à faire des progrès dans cette crainte, à vivre pieusement en Jésus-Christ, qu'au témoignage de l'Écriture, il devra souffrir persécution[3], afin que cette joie toute fraîche encore se change en tristesse, et que ces douceurs qu'il avait à peine effleurées du bout des lèvres, se transforment en amertume, et qu'il puisse dire: *Mon luth s'est converti en deuil, et mes chants en pleurs*[4]. La perte de cette douceur lui est donc plus amère que ses péchés, et il en est là jusqu'à ce que Dieu, en sa miséricorde, lui rende sa première consolation. Ce retour lui fait-il comprendre que la tentation qu'il a subie était une épreuve plutôt qu'une perte, une épreuve destinée à l'instruire et non à l'abattre. *Vous le visitez le matin et aussitôt vous l'éprouvez*[1]. Ayant ainsi constaté l'avantage de la tentation il ne la fuit plus; il la désire, il dit avec le Prophète: *Eprouvez-moi, Seigneur, et mettez-moi à l'essai*[2]. L'homme avance ainsi à l'école des vertus par ces vicissitudes de grâces et d'épreuves, la grâce l'empêchant de tomber, et la tentation de s'enorgueillir: son œil intérieur se trouve purifié par ces exercices; la lumière s'offre à lui, il désire s'attacher fidèlement à elle. Mais bientôt le poids du corps l'accable, et malgré ses répugnances et ses plaintes, il retombe sur lui-même. Cependant il a goûté un instant du moins combien le Seigneur est bon, et rentré en lui-même, il garde dans le palais de son cœur une saveur qui le porte à désirer non plus les biens de Dieu mais Dieu en personne. Voilà cette charité qui ne cherche point ses intérêts, et qui porte un fils à s'oublier pour son Père qu'il aime. La crainte en ferait un esclave égoïste et l'espérance un mercenaire exclusivement préoccupé de profit et de lucre.

2. Ezéchias a certainement traversé ces de-

[1] Osée x, 11. — [2] Ps. LIV, 24. — [3] II Tim. III, 12. — [4] Job. XXX, 31.

[1] Job. VII, 18. — [2] Ps. XXV, 2.

grés divers, et les a révélés à ceux qui devaient les suivre après lui. *J'ai dit : au milieu de mes jours j'irai aux portes de l'enfer.* Comme s'il disait : après avoir quitté l'image de l'homme terrestre, j'ai voulu porter celle de l'homme céleste. J'ai commencé par la crainte comme il est écrit, je l'ai conçue [1] et je me suis écrié : *J'irai aux portes de l'enfer.* Cette crainte pourtant ne m'a pas jeté dans le désespoir : *J'ai demandé le reste de mes années*, afin de vivre pour moi-même, après avoir jusqu'ici vécu contre moi. J'ai adressé ma demande à Celui qui a dit : *Sans moi vous ne pouvez rien faire* [2]. Esprit qui asse et ne revient pas, sans lui je ne pourrais ni revenir, ni me convertir à lui. *J'ai donc demandé ce qui me restait à vivre*, et l'ayant obtenu (car celui qui excite à demander ne refuse jamais) j'ai éprouvé la vérité de cette sentence du Sage : *Mon fils, lorsque tu te présentes pour servir Dieu, établis-toi dans la crainte et prépare ton âme à la tentation* [3]. Assailli par les tentations et me voyant interdite l'espérance toute nouvelle du salut que j'avais conçue, *j'ai dit : Je ne verrai point le Seigneur mon Dieu dans la terre des vivants*, ce que j'avais osé présumer dans mon abondance, car *j'avais dit cela dans mon abondance.* J'avais dit : je ne serai pas ébranlé, sans considérer que c'est à *votre volonté* et non à mon pouvoir que je devais *d'être affermi dans un état florissant.* C'est pourquoi *vous avez détourné de moi votre visage et je me suis trouvé plongé dans le trouble* [4], sans espoir de voir le Seigneur mon Dieu, mon père, dans la terre des vivants. Je ne verrai plus l'homme, c'est-à-dire le Fils dont il est dit : *C'est un homme, mais qui l'a connu* [5] ? *Je ne verrai plus celui qui habite dans le repos*, c'est-à-dire le Saint-Esprit dont il est écrit : *Sur qui mon esprit reposera-t-il sinon sur l'âme humble et paisible* [6] *?*

3. Et il ajoute : *Ma génération a été enlevée et éloignée de moi* : cette génération, ce sont les œuvres que la crainte avait commencé à me faire produire, afin qu'on pût dire de notre âme : *Celle qui avait beaucoup d'enfants a perdu sa force.* Or cette pieuse génération *m'a été ravie, emportée loin de moi, comme une tente de bergers* : elle m'avait été confiée pour un temps, et non pour toujours. Et le Prophète ajoute encore : *Ma vie a été tranchée comme la trame du tisserand*, afin de m'apprendre que la suite de ma vie n'est pas en mon pouvoir, qu'elle est aux mains du Tout-Puissant, comme la trame dans celle de l'ouvrier qui la tisse, *puisque lorsque je la commençais il l'a coupée.* A mes débuts il m'a retranché, me donnant et m'ôtant presque au même moment ce qu'il m'avait accordé. Mais si les forces m'ont manqué, il ne m'a pas délaissé pourtant, de peur qu'on ne le crût impuissant à achever l'ouvrage qu'il avait commencé. Qu'ajouterai-je ? J'ai dû me convaincre bientôt *que la vertu se perfectionne dans la faiblesse* [1], et j'ai dit : *C'est un bien pour moi que vous m'ayez humilié* [2], car j'ai reconnu *le matin que le soir vous m'achèveriez*, c'est-à-dire, que vous me perfectionneriez. Ma perfection en effet ne résulte pas seulement de la visite du matin ou de la tentation du soir ; elle est le fruit de ces deux choses. J'étais un insensé lorsque *j'espérais jusqu'au matin* seulement, puisque David dit : *Qu'Israël espère dans le Seigneur dès l'aube du jour jusqu'à la nuit* [3]. Parceque mon espoir a faibli, Dieu m'a *comme un lion brisé les os* ; il a abattu la force sur laquelle mon imprévoyance de l'avenir s'appuyait, abritée sous la tutelle de la grâce. Mais qui m'a brisé de la sorte ? Le démon notre ennemi qui rôde comme un lion rugissant cherchant une proie à dévorer [4]. Mais vous, Seigneur, après m'avoir humilié et éprouvé, *vous me perfectionnerez du matin au soir*, car le jour se compose d'un matin et d'un soir.

4. Instruit de la sorte je bénirai Dieu en tout temps, c'est-à-dire, matin et soir ; non pas comme celui qui vous loue seulement quand vous lui avez fait du bien [5], ni comme ceux qui croient pour un temps et se retirent à l'heure de la tentation [6]. Mais avec les saints, je dirai : *Si nous avons reçu des biens de la main de Dieu, pourquoi ne recevrions-nous pas les maux qu'il nous envoie* [7]? Le matin je crierai vers lui *comme le petit de l'hirondelle* et le soir, *je gémirai comme la colombe.* Le matin, aux apparitions de la grâce, je me réjouirai à la façon de l'hirondelle, je m'épancherai en actions de grâces pour une pareille visite, et le soir j'offrirai le sacrifice qui convient à cette heure, je pousserai les gémissements de la colombe. je répandrai les larmes de la tribulation. Ainsi ces deux moments du jour seront un hommage à Dieu ; le soir sera consacré aux larmes, et le matin rayonnera de joie. Le soir je resterai plongé dans la tristesse, afin de jouir des

[1] Isaïe XVII, 18. — [2] Jean XV, 5. — [3] Eccli. II, 1. — [4] Ps. XXIX, 7, 8. — [5] Jérém. XVII. — [6] Isaïe LXVI, 2.

[1] II Cor. 11, 9. — [2] Ps. CXVIII, 71. — [3] Ps. CXXIX, 6. — [4] I Pierre V, 8. — [5] Ps. XLVIII, 19. — [6] Luc VIII, 13. [7] Job II, 10.

sérénités du matin. Dieu aime en effet la componction du pécheur et la reconnaissance du juste : au contraire rien ne lui déplaît autant que l'ingratitude du juste et la sécurité du pécheur. Ou bien encore, je me consacrerai aux offices de Marthe, je courrai çà et là, *comme le petit de l'hirondelle*, témoignant ainsi la joie que j'éprouve à secourir ceux qui souffrent; et *je gémirai comme la colombe*, des difficultés que je rencontre, et du chemin qu'il me reste à parcourir pour arriver à la perfection. Je ferai cela le matin et le soir, c'est-à-dire, avant et après, selon ce que Laban disait figurant ces deux vies: *Ce n'est pas la coutume chez nous de marier la cadette avant l'aînée*[1], bien qu'on passe indifféremment de l'une a l'autre. C'est aussi, je pense, ce que Job voulait marquer quand il disait: *Si je dors, je demande quand est-ce que je me lèverai? Et j'attendrai ensuite le soir*[2]. En se reposant le soir dans la contemplation, il soupirait après l'action du matin, puis fatigué de l'action il attendait le soir, afin de retrouver les loisirs de la contemplation.

5. Par le gazouillement de l'hirondelle, on peut entendre aussi les chants de ceux qui célèbrent les louanges de Dieu dans l'Eglise, et par les gémissements de la colombe les soupirs de la prière individuelle. Mais le verset qui suit semble nous offrir un sentiment intermédiaire et préférable: *Mes yeux se sont affaiblis à regarder en haut.* Car soit que par ce mot *affaiblis* on veuille dire que l'habitude de regarder en haut et de fixer des objets sublimes a rendu les yeux plus subtils, soit que ce mot signifie qu'ils sont éblouis, et que leur vivacité est amoindrie, selon ces paroles du Psalmiste: *Mes yeux se sont fatigués à attendre l'effet de vos promesses*[3]; *je me suis souvenu de Dieu, et la joie m'a inondé;* et *je me suis exercé dans la méditation, et mon esprit est tombé en défaillance*[4]; soit enfin qu'on l'entende dans un sens ou dans un autre, cette expression désigne la contemplation. La seconde explication semble, il est vrai, être plus en harmonie avec les versets suivants. Car il est dit ensuite: *Seigneur, je souffre violence.* C'est-à-dire, Seigneur, ce n'est pas volontiers, c'est malgré moi que l'on m'arrache à la contemplation: ce corps sujet à la corruption appesantit l'âme, et cette maison d'argile abaisse l'esprit par la multiplicité des soins qui l'agitent[5]. *Répondez donc pour moi*, ô mon Créateur, vous qui connaissez la condition de ma nature. Ou si mes péchés me réduisent à cet état, s'il n'est pas la faute de la nature mais de mes mauvaises habitudes, ne laissez pas cependant de répondre pour moi, je vous prie, en attachant mes offenses à la croix, en les effaçant dans votre sang, afin que rien ne vienne entraver ma contemplation, *Car que dirai-je, ou que me répondra-t-il, puisqu'il me condamne lui-même à ces souffrances?* Vers qui donc me tourner? Quel autre répondra pour moi? C'est lui, et pas d'autre, qui m'a réduit à cette difficulté, à cette impossibilité, en portant contre moi cette sentence: *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front*[1]?

6. Si au lieu de lire *puisque c'est lui qui a fait cela*, on lit, *puis que c'est moi qui ai fait cela*, alors le Prophète s'accuse lui-même d'avoir rejeté son crime sur son Créateur en se plaignant de la nature qu'il tient de lui; il attribue à ses péchés son malheur tout entier en disant: *Que dirai-je, ou que me répondra-t-il, puisque j'ai tout fait?* Je suis responsable de ce que je souffre; mes offenses m'ont mérité mon sort. C'est pourquoi je n'ai plus qu'une ressource: *Je repasserai devant vous toutes mes années dans l'amertume de mon âme.* Je suis indigne de penser doucement à vous; je ferai donc ce que je puis, je penserai à moi-même dans l'amertume de mon âme. Vous habitez une lumière inaccessible, et l'œil de mon cœur est trop faible pour rester fixé longtemps sur le rayon de votre splendeur. C'est pour cela que je rentre avec confusion en moi-même, dans les ténèbres intimes et habituelles de ma vie passée, non pas afin d'y goûter un plaisir criminel, mais pour m'en punir et les repasser, l'amertume au cœur. Je devrais, je l'avoue, s'il était possible, vivre de nouveau le temps que j'ai si mal vécu; mais je ne le puis. Je repasserai donc, sous vos yeux et dans l'amertume de mon âme, mes jours écoulés, et je ferai par la pensée ce qu'il est impossible de faire réellement. Je penserai devant vous à ce passé, parce que c'est contre vous seul que je suis coupable, afin que ce qui est pour moi un sujet de condamnation serve à vous justifier et que votre miséricorde triomphe quand vous me jugerez. J'avais déjà pensé à mes crimes; mais comme ce qui peut m'arrêter encore n'a point été assez puni, j'y veux penser de nouveau dans l'amertume de mon âme, jusqu'à ce

[1] Gen. XXIX, 26. — [2] Job VII, 4. — [3] Ps. CXVIII, 82. — [4] Id. LXXVI, 4. — [5] Sages. IX, 15.

[1] Gen. III, 19.

que ces crimes soient si bien extirpés, qu'ils ne puissent jamais redevenir un obstacle à ma vertu.

7. Ce travail ne sera pas infructueux, je l'espère: car *si c'est ainsi qu'on vit*, ou plutôt parce que c'est *ainsi qu'on vit* non selon la chair, mais selon l'esprit; *si la vie de mon esprit consiste dans ces dispositions*, dans la considération de moi-même et dans la contemplation de vos grandeurs, *vous me corrigerez et vous me vivifierez*. Je suis corrigé quand pensant à moi-même je suis pénétré de componction; je revis lorsque je me relève et que je vous contemple. Ainsi vous me corrigez en me représentant à moi-même, et vous me rendez la vie en vous offrant à moi. Or il faut que vous me rendiez la vie, *puisque c'est dans la paix que j'ai trouvé l'amertume la plus amère*. J'ai senti une grande amertume de mes péchés, au commencement de ma conversion; aussi me suis-je écrié: *J'irai aux portes de l'enfer*. J'en ai ressenti une plus amère dans les terreurs qui m'ont assailli depuis ma conversion, et qui m'ont fait dire: *Non, je ne verrai pas le Seigneur dans la terre des vivants*. La pénitence a expié mes péchés, les terreurs qui m'accablaient sont dissipées, et pourtant, même dans cet état de calme, je ressens une amertume profonde causée par le défaut de contemplation. Cependant, ô mon Dieu! vous dont la miséricorde m'a pardonné mes péchés, dont la grâce m'a soutenu dans les tentations, vous me rendrez aussi la joie de votre salut. Et c'est ce que le Prophète ajoute: *Vous avez arraché mon âme à la perte* qu'elle risquait de trouver dans la lutte contre les vices, ou sous les assauts des tentations. *Vous avez jeté derrière vous mes péchés*, dans l'excès de votre miséricorde.

8. C'est avec raison, *car l'enfer ne confessera pas votre nom*, l'enfer où j'ai failli descendre, lorsque les tentations m'assiégeaient; *si Dieu ne m'eût aidé, peut-être mon âme habiterait déjà l'enfer*[1]. Mais la mort ne vous louera pas, elle qui me tenait enchaîné lorsque je gisais sans vie sous mes péchés. *Et ceux qui descendent dans l'abîme n'attendront pas votre visite*: je veux dire ceux qui après avoir goûté la douceur de la contemplation descendent dans l'abîme du désespoir. La mort est pour celui qui gît dans le péché, avant sa conversion: l'enfer est pour celui qui succombe aux tentations après avoir reçu le pardon de ses péchés, et l'abîme pour celui qui, après l'expérience qu'il a faite de la contemplation, se laisse aller au désespoir. Plus un homme en effet s'est élevé haut dans la vertu, plus sa chute est grave, s'il vient à tomber. *L'enfer* donc *ne confessera pas votre nom*, c'est-à-dire ceux qui après leur conversion sont vaincus par les tentations. *La mort ne vous louera pas*: la mort ce sont ceux qui ne sont ni convertis, ni pénitents; qui mettent leur joie à faire le mal et sont heureux de leurs crimes[1]. Aussi le Sage dit que la confession d'un mort ou de celui qui n'existe pas, c'est la même chose[2]. *Ceux qui descendent dans l'abîme n'attendront pas votre vérité*; il s'agit de ceux qui des sommets de la contemplation roulent dans l'abîme du désespoir, ce qui ordinairement arrive, lorsqu'après une grande joie on se laisse absorber par la tristesse. *Mais celui qui est vivant, oui, le vivant vous louera*. Il en est qui, vivants selon la chair sont morts selon l'esprit, et d'autres qui morts selon la chair le sont aussi par l'esprit; ni les uns ni les autres ne vous loueront. Il n'y a que *celui qui est deux fois vivant qui confessera votre nom*, qui ne vit pas seulement d'une vie charnelle mais de la vie spirituelle; il vous louera *comme je le fais aujourd'hui*, et j'ai l'espoir, grâce à votre bonté, de vivre de cette double vie. Il est dit ensuite:

9. *Le Père fera connaître la vérité à ses enfants*. On ne la découvre pas à l'esclave, parce qu'il ignore les secrets de son maître[3]. Le mercenaire n'est pas élevé non plus à la contemplation de la vérité; il cherche trop ses intérêts personnels. C'est à son Fils que le Père fait connaître la vérité, car il l'entend dire: *Non ce que je veux, ô mon Père, mais ce que vous voulez*[4]! La puissance de Dieu se montre à l'esclave, la félicité au mercenaire, la vérité au fils. Non qu'en Dieu ces trois choses diffèrent, puisqu'en lui puissance, béatitude, vérité ne sont qu'un; mais parce que le Créateur se rend diversement sensible à ses créatures, selon leurs dispositions. Vous serez saint avec le saint, méchant avec le méchant[5]. Enfin écoutez la voix du fils: *Seigneur, sauvez-moi*. Pourquoi parle-t-il ainsi? Craint-il l'enfer, ou a-t-il peur d'être privé de la récompense éternelle? Non, dit-il: mais *c'est afin que nous chantions nos hymnes tous les jours de notre vie dans la maison du Seigneur*. Si je demande le salut, ce n'est pas pour éviter les peines de l'enfer,

[1] Ps. XCIII, 17.

[1] Prov. II, 14. — [2] Eccli. XVII, 26. — [3] Jean XV, 15. — [4] Math. XXVI, 39. — [5] Ps. XVII, 26.

ce n'est pas pour régner au Ciel, c'est pour vous louer à jamais avec ceux dont il est écrit: *Heureux ceux qui habitent dans votre maison, Seigneur! Ils vous loueront aux siècles des siècles*[1]. L'esclave dit: *J'irai aux portes de l'Enfer;* le mercenaire: *Je ne verrai pas le Seigneur dans la terre des vivants;* le fils: *Nous chanterons nos hymnes tous les jours de notre vie dans la maison du Seigneur*. C'est à quoi se rapporte bien cet autre passage: *Ouvrez-moi les portes de la justice, je les franchirai et je rendrai mes hommages à Dieu*[1]. Et celui qui redoute les portes de l'enfer, et celui qui désire voir Dieu pour son propre repos, cherchent également leur intérêt personnel. Mais celui qui désire chanter les louanges de Dieu en sa maison, ne songe ni à fuir un danger, ni à réaliser un gain. Il aime certainement le Dieu qu'il brûle de louer tous les jours de sa vie. Et il est justement loué éternellement ce Dieu qui vit et règne dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON IV

Il faut chercher Dieu: Triple lien qui nous attache à lui.

1. Nous ne restons pas ici oisifs tout le jour, Nous savons ce que nous cherchons, et nous connaissons celui qui nous a loués. Nous cherchons Dieu et nous l'attendons. Ce n'est pas là une petite affaire ni une entreprise qui demande un courage médiocre, puisque celle qui se glorifie d'une piété spéciale se plaint souvent d'avoir vu ses poursuites trompées; *Je l'ai cherché*, dit l'épouse, *et je ne l'ai pas trouvé*[2]. S'il est aimable il est aussi admirable, on le trouve quand on ne le cherche point, et on ne le trouve point lorsqu'on le cherche. Si nous étions nés au jour où l'homme fut mis sur la terre, et que notre vie durât cent mille ans, nos recherches durant une aussi longue durée ne mériteraient pas encore la gloire que le Ciel nous réserve. C'est maintenant le temps de cherchèr, et le temps de trouver. *Cherchez le Seigneur*, dit le Prophète, pendant qu'on le peut trouver; *invoquez-le pendant qu'il est proche de vous*[3]. Un temps viendra où la source de la miséricorde sera tarie et tarie pour jamais. *Vous me chercherez*, dit-il, *et vous ne me trouverez pas*[4]. Vous êtes bon, Seigneur, à l'âme qui vous cherche, Que vous l'êtes mille fois davantage à celle qui vous trouve! Si votre souvenir est si doux, que sera votre présence? Si vous êtes un lait et un miel quand vous êtes sous notre langue, que sera-ce quand vous serez dessus ?

2. Sondez-vous donc, mes frères, et voyez si vous êtes sur le chemin. N'en êtes-vous pas sortis? *Que le cœur de ceux qui cherchent Dieu se réjouisse*, dit le Psalmiste[2]. Si vous vous réjouissez sous le poids du travail, si vous courez alertes et infatigables dans la voie des commandements de Dieu, si chaque jour, les deux hommes qui sont en vous progressent au lieu de commencer à marcher; certainement vous cherchez constamment le visage de Dieu. Où donc est allé le bien-aimé en quittant celui qu'il aime? Où le chercher? Où est-il? Mais qu'ai-je dit malheureux? Où donc n'est-il pas? Il est plus élevé que le Ciel, plus profond que l'enfer, plus vaste que la terre, plus répandu que la mer. Il n'est nulle part, et il est partout, parce qu'il n'est absent d'aucun endroit ni renfermé dans aucun lieu. C'est lui qui est ici, et c'est moi qui n'y suis pas. Il paraîtrait bien plus vraisemblable, ô mon Dieu, que vous ne fussiez pas ici et que j'y fusse. Mais je ne suis ni ici ni ailleurs, parce que je suis réduit au néant sans le savoir[3]. Oui au

[1] Ps. LXXXIII, 5. — [2] Cantiq. III, 1. — [3] Isaïe LV, 6. [4] Jean VII, 34.

[1] Ps. CXVII, 19. — [2] Id. CIV, 3. — [3] Id. LXXII, 22.

néant, c'est-à-dire au péché, et je ne le sais pas, parce que je n'étais pas là quand mon premier père m'a dévoré d'une morsure cruelle. De là vient qu'avec un cœur et un corps tout meurtris je m'abandonne aux voluptés, aux chagrins, et que le péché étant inné en moi, et le châtiment héréditaire, je me trouve languissant et sans force. Mais celui qui ne change pas a dit : *Je suis celui qui est*[1], qui est vraiment, et pour lui exister c'est être ce qu'il est.

3. Quelle relation et quelle société y a-t-il donc entre celui qui n'est pas et celui qui est ? Comment réunir des choses si diverses ? *Mon bonheur*, dit un saint, *c'est de m'attacher à Dieu*[2]. Nous ne pouvons lui être unis immédiatement, mais cette union s'opérera peut-être par un intermédiaire. Et pour ne pas vous tenir plus longtemps en suspens, trois liens nous rattachent à Dieu, et ces trois liens sont les seuls. Tout ce qui est attaché l'est par eux ou par quelque autre qui se confond avec eux. Les cordes sont le premier lien ; les clous de bois ou de fer le second, et le ciment le troisième. Le premier serre fortement, mais durement ; le second plus fortement et plus durement encore ; le troisième doucement et sûrement. Il est attaché au Rédempteur avec une corde celui qui, dans le trouble d'une tentation violente, a les yeux sur l'honnêteté, songe aux promesses qui lui ont été faites, et trouve dans ce lien un obstacle heureux qui l'empêche de manquer à ces bonnes résolutions. Ce lien est dur, gênant, il est même dangereux, il ne peut durer longtemps, les cordes finissent par pourrir, et nous oublions le lien de la pudeur, ou nous le brisons vite. D'autres sont attachés au Seigneur par des clous, par la crainte ; ils ne redoutent pas les hommes, ils ne pensent qu'aux supplices de l'enfer, ils ont moins peur de pécher que de brûler. Néanmoins ce second lien est plus dur et plus fort que le premier ; car, tandis que ceux-ci restent fermes dans leurs résolutions, ceux-là y chancellent. Enfin une troisième classe de gens sont unis Dieu par le ciment de la charité, unis si doucement et si fortement qu'ils n'ont plus qu'un esprit avec lui. Ceux-là tournent infailliblement à leur propre avantage tout ce qu'ils font, tout ce qui leur arrive, n'importe de quel côté. Heureux ceux qui sont ainsi tellement remplis de l'esprit de Dieu, qu'ils supportent tout le monde avec douceur et onction, sans être à charge à personne, qui sont persuadés qu'offenser le Tout-Puissant, même légèrement, est chose plus redoutable et plus horrible que l'enfer même ! Ce sont là les vrais amis de leurs frères et du peuple d'Israël. Ce sont eux qui prient avec instance pour le peuple et Jérusalem la Cité sainte[1]. *Le ciment est bon*, dit Isaïe[2]. Oui bon, agréable, car si je ne puis dire que les deux autres liens sont mauvais, ils sont cependant pesants et insupportables comparés à celui-ci.

4. Mais l'œil de miséricorde, qui connaît notre néant, ne laisse jamais un seul des prédestinés dans le premier de ces liens ; il le pousse dans le second, et ne voulant pas même le laisser là il le conduit jusqu'au troisième. Dans le premier état, honteux de renoncer à notre entreprise nous supportons péniblement nos liens mais pour un moment seulement. Dans le second nous avançons, conduits par la crainte et l'espérance ; mais dans le troisième l'amour nous conduit à la perfection. Ainsi, ayant rejeté les deux premiers liens de honte et de crainte, nous ne trouvons le repos que dans ceux de l'amour. C'est ainsi que Jésus-Christ fut d'abord lié, puis crucifié, et enfin scellé sous une riche onction d'aromates ; non que son corps eût besoin d'être consolidé par ces aromates, puisqu'il n'était pas sujet à la dissolution ni à la corruption ; mais comme il avait enduré pour nous les crachats des Juifs, pour nous aussi il accepta les parfums des âmes fidèles. Et remarquez que n'ayant supporté les cordes et les clous que durant une heure, il est ressuscité vainqueur avec ces parfums et pour vivre éternellement. Ainsi ne permet-il pas que ses bien-aimés demeurent longtemps dans les deux premiers états, mais il les couvre de l'onction de sa miséricorde, afin que crucifiés au monde, et le monde crucifié à eux, ils ressuscitent dans un esprit nouveau et disent : *Qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ*[3] ?

5. C'est par ce ciment que ce divin regard nous a attachés à lui dès l'origine du monde, afin que nous fussions saints et immaculés devant lui dans la charité. Car nous savons *Que celui qui est né de Dieu ne pèche pas, mais que cette génération céleste le garde*[4]. Cette génération céleste c'est l'éternelle prédestination par laquelle Dieu a prévu que nous serions conformes à l'image de son Fils. Aucun de ceux qui sont de ce nombre

[1] Exode III, 14. — [2] Ps. LXXII, 28.

[1] II Machab. XV, 14. — [2] Isaïe XLI, 7. — [3] Rom. VIII, 35. — [4] Jean V, 18.

ne pèche, c'est-à-dire ne persévère dans le péché[A]; parce que le Seigneur connaît ceux qui sont à lui, et le dessein de Dieu est immuable. David est souillé d'attentats horribles; Marie-Madeleine est possédée de sept démons; le Prince des apôtres est tombé dans l'abîme du reniement; aucune force cependant ne peut les arracher de la main de Dieu. *Car ceux qu'il a prédestinés, il les a appelés, et ceux qu'il a appelés, il les a justifiés*[1]. Ah! n'est-il pas bon de s'attacher à ce Dieu? Cherchez, mes frères, cherchez le Seigneur et vous serez affermis; cherchez son visage toujours[1]. *Cherchez le Seigneur et votre âme vivra*[2], oui *mon âme vivra pour lui*[3], mon âme morte au monde, car celle qui vit d'une façon mondaine ne vit pas pour lui. Cherchons-le donc de manière à le chercher toujours, et que, quand il viendra nous chercher à son tour, il nous dise : *Voici la race de ceux qui cherchent le Seigneur, de ceux qui cherchent la face du Dieu de Jacob;* que les portes éternelles nous soient ouvertes, et que le roi de gloire y entre, et nous avec lui, avec lui le Dieu *béni dans tous les siècles*. Ainsi soit-il.

SERMON V.

Sur ces paroles d'Habacuc (II, 11) : *Je me tiendrai en sentinelle au lieu où j'ai été mis.*

1. Nous avons lu dans l'Evangile que le Sauveur prêchant un jour, et sous le mystère de la manducation de son corps exhortant ses disciples à partager ses souffrances, quelques assistants s'écrièrent : *Ce discours est bien dur;* et dès ce moment le quittèrent. Mais les disciples interrogés s'ils voulaient aussi s'en aller, répondirent : *Seigneur, à qui irions-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle*[2]. Mes frères, je vous dis la même chose; il est évident pour beaucoup qu'aujourd'hui encore les paroles de Jésus-Christ sont esprit et vie, et c'est pourquoi ils le suivent. A d'autres, ces paroles semblent dures; aussi cherchent-ils ailleurs une misérable consolation. La sagesse crie dans les places publiques, sur cette voie large et spacieuse qui mène à la mort, elle crie pour en retirer ceux qui y marchent. *Pendant quarante ans*, dit le Seigneur, *j'ai été près de ce peuple, et j'ai dit : Il se laisse toujours aller à l'égarement de son cœur*[3]. Vous lisez dans un autre psaume : *Dieu a parlé une fois*[4]. Une fois c'est toujours, car la parole de Dieu est une, continuelle, perpétuelle et ininterrompue.

2. Mais Dieu appelle les pécheurs à rentrer en eux-mêmes, il les reprend des égarements de leur cœur, parce qu'il habite dans ce cœur, qu'il y parle, et qu'il y fait ce qu'il a lui-même enseigné par le Prophète : *Parlez au cœur de Jérusalem*[5]. Comme Babylone est toute terrestre, et qu'elle ne peut supporter les reproches de Dieu, elle est dans un égarement éternel; elle s'enfonce dans la chair, elle est morte; c'est une colombe séduite qui n'a pas de cœur. Elle veut trouver la joie dans le mal et le bonheur dans le désordre. Si elle entend la voix de Dieu qui, loin d'approuver ses tristes joies, les déteste, les flétrit et les condamne, elle fuit, elle se cache à l'exemple du premier des pécheurs, Adam. Mais, hélas! ô âme infortunée! tu cherches un abri bien inutile. Ce sont des feuilles que tu essaies de coudre ensemble; oui, des feuilles qui ne te donneront ni chaleur, ni voile, des feuilles fragiles. Quand le soleil se lèvera elles sèche-

[1] Rom. VIII, 30. — [2] Jean VI, 61, 67, 68, 69. — [3] Ps. XCIV, 10.

(A) Comparer *Serm.* XXIII *sur le Cant.* 15 : *De la Grâce et du libre Arbit.* n° 29 : *Serm.* I, *pour la Septuag.*

[1] Ps. CIV, 4. — [2] Id. LXVIII, 13. — [3] Id. XXI, 31. — [4] Id. LXI, 12. — [5] Isaïe XI, 2.

ront, et le premier souffle du midi les dispersera, et alors tu resteras dans ta nudité et ta misère. Alors, en effet, rien de caché qui ne soit découvert, car le Seigneur viendra illuminer les ténèbres les plus profondes, et dévoiler les secrets des cœurs. Alors, tu ne pourras plus te cacher. En vain diras-tu aux montagnes : *Tombez sur nous;* et aux collines : *Couvrez-nous*[1]. Il te faudra paraître nue devant le tribunal du Christ, et l'entendre condamner pour avoir méprisé ses avertissements. Car voici ce qu'il dit ce Dieu : *Faites pénitence*[2]. Mais la masse feint de ne pas l'entendre, elle ferme les oreilles, elle dit : *Cette parole est dure*. Cependant, ô impies! vous ne pourrez plus dissimuler, quand retentira partout cette voix terrible : *Allez, maudits, allez au feu éternel*[3].

3. Vous voyez, mes frères, quel salutaire avertissement le Prophète nous donne quand il nous invite à ne pas endurcir nos cœurs à la voix de Dieu. Les paroles de l'Évangile sont presque les mêmes que celles du Prophète, car le Seigneur dit : *Mes brebis entendent ma voix*[4]. Et David de son côté ajoute : *Peuple* (le peuple du Seigneur), *brebis de ses pâturages, si aujourd'hui vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs*[5]. Il est plus utile et plus salutaire de l'écouter présentement qu'elle exhorte, console, avertit, instruit, ou que tout au plus elle reprend et corrige, que de l'entendre dans ce jour amer, lugubre et ténébreux, nous juger, s'irriter contre nous, se venger, et nous foudroyer. Sans doute c'est un bonheur pour moi d'être humiliée et reprise par le juste miséricordieux, cela me vaut mieux que de sentir ma tête inondée des parfums du pécheur; que Dieu ne trouve pas en moi une terre qu'il frappera de la verge de sa parole, quand les vases d'argile seront broyés sous le fer. Oui, marcher en des routes rudes et pénibles[6] pour obéir à ses préceptes est pour moi un sort préférable à celui de périr avec l'impie sous le souffle de Dieu.

4. Maintenant donc si je sens en sa voix quelque accent amer elle n'est pas toutefois sans douceur. Car après sa colère, Dieu se souviendra de sa miséricorde, ou plutôt son indignation n'a d'autre principe que cette miséricorde même. Ceux qu'il aime il les reprend, il les corrige et il flagelle le Fils qu'il chérit[7]. Il visite ses péchés, la verge en main; il les punit, sans néanmoins détourner de lui sa miséricorde. Aussi les prudents découvrent-ils leurs blessures au lieu de les cacher, ils les avouent au Seigneur parce qu'il est bon, que sa miséricorde est éternelle, et qu'en versant le vin de la correction il y mêle toujours l'huile de la consolation. C'est pour cela, dis-je, que le sage aime la discipline; par elle il désarme la colère divine, il l'empêche de rechercher rigoureusement ses crimes, il éloigne son indignation. De là vient encore que *le cœur du sage est toujours dans la tristesse, tandis que celui des insensés est dans la joie*[1]. Mais cette tristesse se changera en joie, et cette joie finira par le deuil. Enfin, écoutez le prophète Habacuc; il ne dissimule pas la réprimande qu'il a reçue, il y pense, au contraire, sérieusement, car il dit : *Je me tiendrai en sentinelle, je resterai sur le rempart, afin de voir ce qu'il me dira et quelle réponse je pourrai faire à ses reproches.* Et nous aussi, mes frères, je vous en prie; soyons sur nos gardes, le temps où nous vivons est un temps de guerre. Vivons, non dans la fange de ce misérable corps, mais dans le cœur où habite Jésus-Christ; vivons selon le jugement et la raison, sans mettre néanmoins notre confiance dans cette vie, sans nous reposer sur une garde si faible. Restons, au contraire, solidement établis sur la forteresse, sur le roc inébranlable, sur Jésus-Christ, selon ce qui est écrit : *Il a affermi mes pieds sur la pierre et dirigé mes pas*[2]. Ainsi établis, ainsi consolidés considérons attentivement ce qu'il nous dit, et voyons ce que nous pouvons répondre à ses reproches.

5. Or, le premier degré de la contemplation, mes chers frères, consiste à considérer attentivement ce que Dieu demande de nous, ce qui lui plaît, ce qui lui est agréable. Mais parce que nous tombons tous en des fautes nombreuses et que nos allures tortueuses offensent la rectitude de sa volonté, et ne peuvent s'harmoniser avec elle, humilions-nous sous la main puissante de ce grand Dieu, et empressons-nous de placer notre misère sous les yeux de sa miséricorde, lui disant : *Guérissez-moi, Seigneur, et je serai guéri; sauvez-moi, et je serai sauvé*[3]; *Seigneur, ayez pitié de moi; rendez la santé à mon âme, car j'ai péché contre vous*[4]. Car, si l'œil de notre cœur est une fois purifié par ces pensées, au lieu de trouver l'amertume dans notre esprit, nous goûterons la joie

[1] Osée x, 8. — [2] Math. III, 2. — [3] Id. xxv, 41. — Jean x, 27. — [4] Ps. xciv, 7, 8. — [6] Id. xvi, 4. — [7] Eccle. vii, 5.

[1] Eccle. vii, 5. — [2] Ps. xxxix, 3. — [3] Jérem. xvii, 14. — [4] Ps. xl, 5.

danscelui de Dieu, et au lieu de considérer quelle est sa volonté en nous, nous l'envisagerons en elle-même. Car, la vie est dans sa volonté, et, n'en doutons pas, rien ne nous est plus utile, ni plus avantageux que ce qui lui est conforme. C'est pourquoi le désir que nous avons de conserver la vie de notre âme doit nous porter à ne nous détourner jamais de cette divine volonté. Au reste, quand nous aurons fait quelques progrès dans cet exercice spirituel, sous la conduite de l'Esprit qui scrute les secrets même de Dieu, songeons combien le Seigneur est doux, combien il est bon. Demandons avec le Prophète à connaître la volonté du Seigneur, à visiter non plus notre cœur, mais son temple[1], disant, néanmoins, avec ce même Prophète : *Mon âme s'est troublée, c'est pourquoi je me souviendrai de vous*[1]. La vie spirituelle consiste donc à être salutairement troublés et affligés de la vue de nos misères, à respirer à la vue des miséricordes divines, à tirer toute notre consolation de la joie du Saint-Esprit, de sorte que le premier état nous tienne dans la crainte et l'humilité, et que le second nous fortifie dans l'espérance et la charité.

[1] Ps. xxvi, 4, — [1] Id. xli, 7.

SERMON VI

De la peau, de la chair et des os de l'âme (A).

1. Le saint roi David parlant des Justes dit en un psaume : *Leurs afflictions sont nombreuses, mais le Seigneur les en délivrera. Le Seigneur garde leurs os, pas un ne sera brisé*[1]. Qu'on n'entende pas ces paroles des os du corps, puisque les os de plusieurs martyrs ont été brisés, qui ne le sait? brisés sous la main des impies, broyés sous la dent des bêtes. Mais ô étonnante et triste condition des âmes ! Leur vivacité naturelle leur fait connaître mille choses au dehors, et elles ne peuvent se connaître elles-mêmes; elles ont besoin de figures, d'images corporelles pour s'élever à une intelligence telle quelle des choses intérieures et invisibles. Supposons donc que la pensée serve de peau à l'âme, que l'affection en soit la chair, et l'intention les os. De cette façon, la vie de l'âme consistera dans l'intégrité des os, sa santé dans l'incorruption de la chair, et sa beauté dans la beauté de la peau. Que sont donc les tribulations des Justes, sinon une décoloration de la peau sous les pensées inutiles qui agitent le cœur? Quelquefois aussi la chair est blessée; c'est quand une pensée mauvaise va jusqu'à corrompre l'affection par le plaisir. Pour les os des Justes ils subsistent dans leur intégrité, le Seigneur les garde, il empêche les saintes résolutions du cœur, les intentions droites de tomber devant le consentement donné aux caresses de la passion. Car, si la pensée du péché cause à l'âme quelque altération, si l'affection au mal la blesse, le consentement la tue.

2. Mettons-nous donc en garde, mes frères, contre les pensées inutiles afin de garder à nos âmes tout leur charme, d'oublier ce qui nous précède, notre pays, la maison de notre père, afin que le roi soupire après notre beauté. Sortons de notre terre afin d'échapper aux surprises des plaisirs charnels; sortons de notre parenté, c'est-à-dire, des idées de curiosité qui réside en nos sens corporels, et qui est bien voisine de la volupté. Sortons enfin de la maison de notre

[1] Ps. xxxiii, 20, 21.

(A) Ce sermon se trouve parmi ceux de Nicolas de Clairvaux; il n'est pas indigne de S. Bernard : on y trouve des idées analogues à celles du sermon 32, n° 3 *De diversis*. Publié pour la première fois à Rouen, sans désignation d'année, et sans le nom du Saint.

père afin de nous éloigner des pensées d'orgueil et de vanité. Autrefois, nous étions aussi des enfants de colère. Nous avions le démon pour père, le démon roi de tous les fils de l'orgueil et qui a placé sa demeure, son siége malheureux sur les montagnes de la superbe. S'il arrive qu'une de ces pensées pénètre en notre âme, mettons toute notre sollicitude à nous en purifier ; crions avec le Prophète : *Seigneur, vous me purifierez avec l'hyssope et je serai pur, vous me laverez et je deviendrai plus blanc que la neige*[1]. Que si la négligence et l'incurie permettent un jour à ces pensées de s'insinuer jusqu'à notre cœur, sachons que ce n'est plus alors une tache seulement mais une souillure. Hâtons-nous alors de recourir au Saint-Esprit qui vient en aide à notre infirmité et poussons le cri du psalmiste : *Ayez pitié de moi, Seigneur, ayez pitié de moi ; guérissez mon âme parce que j'ai péché contre vous*[2]. Je l'avoue, ces tentations sont humaines, nous ne pouvons y échapper complètement, tant que ce corps mortel nous tient éloignés de Dieu. Toutefois qu'on ne les méprise pas ; si elles ne sont pas mortelles, elles ont leur péril.

3. Quant à notre intention et à nos résolutions gardons-les soigneusement, mes frères, si nous voulons garder la vie de nos âmes, car c'est une faute mortelle de pécher avec consentement et délibération, c'est nous condamner par notre propre jugement. Je ne veux pas cependant qu'on s'abandonne au désespoir lorsqu'on a la conscience d'un tel péché. Je veux seulement qu'épouvanté du précipice celui qui s'y est laissé tomber s'efforce d'en sortir au plus vite. Qu'il le sache, celui-là, il est déchu de la justice. Ses os sont brisés, mis en pièces ; il est séparé du corps de Jésus-Christ de qui il est écrit : *Vous ne briserez aucun de ses os*[1]. Aussi dans sa passion, encore que sa peau fût toute livide sous les verges et sous les blessures destinées à nous guérir, bien que sa chair fût percée par les clous, qu'une lance lui eût ouvert le côté et en eût tiré une sanglante rédemption, pas un de ses os n'a été brisé, ce qui a fait dire à David : *Il n'y a pas un de mes os formés par vous en secret, qui vous soit caché*[2]. Et dans un autre psaume : *Mes os sont desséchés comme l'âtre du foyer*[3]. Ce qui arrive lorsque l'âme semble avoir perdu tout goût sensible du bien, et n'avoir plus que la force d'une intention aride. Peut-être était-ce là l'état où Job se trouvait réduit, quand il disait : *Mes chairs sont consumées et mes os s'attachent à ma peau*[4]. Dans la corruption de ses affections, il ne pouvait plus guères revendiquer que sa bonne intention.

SERMON VII

Trois sortes de gloire; sur ce texte de l'Apôtre : *Que celui qui se glorifie se glorifie dans le Seigneur*. (II Cor. x, 17, 18.)

1. *Que celui qui se glorifie se glorifie dans le Seigneur*. L'Apôtre savait très-bien que la gloire est le lot du Créateur et n'appartient pas à la créature, selon cette parole : *Je ne donnerai pas ma gloire à autrui*[3]. Gloire à Dieu dans les cieux et paix aux hommes de *bonne volonté*[4], ou selon cette autre : *Seigneur, ne nous donnez pas la gloire à nous, donnez-la à votre nom*[5]. L'Apôtre considérait que la créature raisonnable ambitionne tellement la gloire qu'à peine elle peut réprimer, sous ce rapport, la violence de ses désirs, parce qu'elle se voit formée à l'image de son Créateur. C'est ce qui lui suggéra cet expédient salutaire, selon la sagesse qu'il avait reçue de Dieu. Puisqu'on ne peut nous persuader,

[1] Ps. L, 9. — [2] Id. XL, 5. — [3] Isaïe XLII, 8. — [4] Luc II, 14.

[1] Exod. XII, 46 ; Jean XIX, 36. — [2] Ps. CXXXVIII, 15. — [3] Ps. CI, 4. — [4] Job. XIX, 20. — [5] Ps. CXIII, 9.

dit-il, de ne point nous glorifier, au moins *que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur*. Et considérez combien la philosophie de Paul surpasse la sagesse des sages de ce monde, sagesse qui est folie devant Dieu[1]. Les anciens philosophes ayant remarqué qu'un grand nombre d'hommes aimaient les louanges avec passion et les mendiaient avidement, les plus grands d'entre eux reconnurent la vanité de cette gloire et le dédain qu'elle mérite. Mais, considérant ensuite et examinant de plus près quel genre de gloire un sage doit ambitionner, ils commencèrent à s'evanouir dans leurs pensées, s'imaginant que chacun pouvait se contenter de sa propre gloire, comme si une âme qui n'a point l'être par elle-même était capable de puiser en elle-même sa felicité. Aussi comme les cœurs avides de gloire humaine s'ingéniaient à faire des choses admirées de la foule, ces vrais sages crurent qu'on ne devait poursuivre qu'un genre de gloire accepté de la conscience.

2. Voilà jusqu'où allait la sagesse mondaine; elle est bien faible quoique plus voisine de la vérité que la théorie qui précède. Aussi l'Apôtre les dépassant par une contemplation sublime de la vérité s'écrie : *Que celui qui se glorifie* le fasse, non dans autrui, pas même en lui-même, *mais dans le Seigneur*. Et mettant plus de soin à confondre la gloire plus voisine de la vérité par le jugement de laquelle il la condamne : *Ce n'est pas*, dit-il, *celui qui se loue lui-même qui doit être estimé, mais celui à qui Dieu même rend témoignage*. Pourquoi me soucier, en effet, du jugement d'autrui ou du mien, quand ce n'est ni de ces éloges ni de ces censure que viennent mon mérite et ma réprobation? Mes frères, s'il me fallait comparaître à votre tribunal, j'aurais raison de tirer gloire de vos éloges; et si je devais être jugé par moi-même je pourrais savourer les louanges que je me décernerais. Mais comme je suis justiciable du jugement de Dieu et non du vôtre ou du mien, quelle folie, quelle extravagance de me glorifier de vos suffrages ou des miens, puisque je ne serai jugé que par le Dieu qui, voyant tout, n'a besoin d'aucun témoignage pour apprécier l'homme. C'est donc avec raison que l'Apôtre, réprouvant la fausse et vaine gloire du monde, dit: *Je m'inquiète peu d'être jugé par vous ou par les hommes; je n'ose même pas me juger moi-même. Ma conscience ne m'adresse aucun reproche; je ne suis pas justifié pour cela. Mon juge c'est le Seigneur*[1]. Or, dans ces paroles, remarquez que saint Paul, en dédaignant le jugement d'autrui, n'attache non plus aucune importance au sien, quoique l'estimant plus que l'autre. Personne ne sait, en effet, ce qu'il y a dans un homme, sinon l'esprit qui est en lui[2], de façon qu'un témoignage extérieur n'est rien, comparé au témoignage intérieur. Que m'importent donc les louanges de gens qui ne me connaissent pas? Si l'esprit qui est dans l'homme pouvait connaître parfaitement l'homme, son témoignage suffirait. Mais le cœur humain est mauvais, insondable même à lui-même[3]. Il ignore le présent en partie, et totalement l'avenir et ce qu'il lui réserve. Néanmoins, comme il a une idée du présent, si notre conscience ne nous adresse aucun reproche, nous trouvons en elle sinon *gloire*, du moins *confiance*[4], selon le langage de saint Jean. Mais quand nous méritons les suffrages de la Vérité elle-même, de la Vérité qui sait tout, nous avons le droit de nous glorifier en elle avec une pleine sécurité.

3. Cependant *prenez garde*, dit l'Apôtre, *ne jugez pas avant le temps*; *attendez que le Seigneur vienne de ses clartés illuminer les ténèbres*[5]. La gloire que Dieu dispensera alors sera une gloire parfaitement sûre. Aujourd'hui si nous ne pouvons nous glorifier pleinement, sans crainte, sans inquiétude, nous le faisons pourtant dans une certaine mesure, le Saint-Esprit nous rendant le témoignage que nous sommes les enfants de Dieu. Nous avons le droit, en effet, de nous glorifier d'avoir un père si grand, et d'être pour une si haute majesté un objet de sollicitude. Ce qui fait dire au prophète : *Seigneur, qu'est-ce que l'homme et d'où vient que vous y attachez votre cœur*[6]? Que celui qui se glorifie ne se glorifie donc pas dans ses mérites. Et qu'a-t-il qu'il ne l'ait reçu? Et s'il l'a reçu, pourquoi se conduire comme s'il ne l'avait pas reçu? Qu'il se glorifie en celui de qui il a reçu ces biens, non pas comme s'il était, lui, quelque chose de grand, mais parce que Dieu l'a grandi; qu'il se glorifie dans les choses qu'il a reçues, non comme s'il ne les avait point reçues, mais plutôt comme les tenant effectivement de Dieu. Car l'Apôtre ne dit pas : *Si tu as reçu, pourquoi te glorifier?* il dit : pourquoi te glorifier *comme si tu n'avais rien reçu*[7]? Il ne défend pas de se glorifier; il nous apprend à le faire.

[1] I. Cor. III, 19.

[1] I Cor. IV, 3, 4. — [2] I Cor. II, 11. — [3] Jérém. XVII, 9. — [4] I Jean III, 21. — [5] II Cor. IV, 7. — [6] Job VII, 17. — [7] I Cor. IV, 7.

4. Mais que signifie ce qu'il ajoute : *Car celui qui se loue lui-même n'est pas pour cela estimable. L'homme vraiment estimable est celui que Dieu loue.* Et qui donc Dieu loue-t-il en cette vie? Comment la Vérité louera-t-elle celui qui est encore répréhensible? *Je châtie,* dit-elle, *ceux que j'aime*[1]. Est-ce à cela que se réduit tout le suffrage que Dieu décerne à l'homme? Oui, à mon avis, le voilà tout entier. Quelle meilleure et plus efficace recommandation que le témoignage de l'amour de Dieu pour nous? Non, point de témoignage de son amour ni plus admissible ni plus certain que celui désiré par le prophète dans ces paroles : *Le juste me reprendra avec miséricorde*[2]. En effet, la réprimande dans laquelle l'esprit de vérité nous avertit de ce qui nous manque, met en fuite l'orgueil, la négligence et l'ingratitude. Or, ce sont là les trois vices les plus habituels aux religieux, et les plus dangereux pour eux. Ils ne prêtent pas un cœur assez attentif aux inspirations intimes de l'Esprit qui ne flatte personne. Mais ce malheur, si je ne me trompe, vient de ce que la plupart, jaloux de leur gloire personnelle, ne peuvent rester en repos tant qu'ils ne trouvent en eux rien dont ils se puissent glorifier. Or, notre gloire n'est pure et entière que lorsque nos actions nous rendent craintifs, comme Job le dit de lui-même[1]; et lorsque avec Isaïe, nous reconnaissons *que nos justices ne sont qu'un linge immonde*[2]. Nous nous confions néanmoins, nous nous glorifions dans le Seigneur dont la miséricorde est pour nous si grande qu'elle nous préserve des péchés graves, des péchés qui mènent à la mort, et nous découvre nos imperfections et nous les pardonne ensuite, afin qu'enracinés dans l'humilité, la vigilance et l'action de grâces, nous puissions nous glorifier, non pas en nous, mais en lui.

[1] Apoc. III, 9. — [2] Ps. CXI, 5.

[1] Job IX, 28. — [2] Isaïe LXIV, 6.

SERMON VIII.

Des diverses dispositions ou états dans lesquels l'âme se trouve sous la conduite de Dieu.

1. Si nous donnons à Dieu différents noms, si nous l'appelons tantôt notre Père, tantôt notre Maître ou notre Seigneur, ce n'est pas que nous introduisions quelque différence au sein d'une essence simple et immuable. Nous parlons ainsi selon les diverses dispositions de nos âmes, ses progrès ou ses misères. Il est, en effet, des âmes qui agissent avec Dieu comme avec un père de famille, d'autres comme avec un maître, d'autres comme avec un seigneur. Les unes voient en lui un père, les autres un époux; de sorte qu'il paraît progresser avec ceux qui avancent, changer avec ceux qui changent. Celui qui, selon l'expression du Prophète, reste éternellement le même, sans vieillir au milieu des modifications que subissent les créatures[3]. Remarquez d'ailleurs ce que le Psalmiste dit, dans un autre endroit, en s'adressant à Dieu même : *Vous serez saint avec celui qui est saint, innocent avec l'innocent, élu avec l'élu;* et ce qui est plus surprenant encore, il ajoute : *Vous serez méchant avec le méchant.* Et pour exprimer comment l'être immuable par essence change ainsi, et devient muable à son tour, il ajoute : *Parce que vous sauverez le peuple humble, et que vous humilierez les yeux du superbe*[4].

2. Mais comme l'homme ne commence pas par l'élément spirituel, mais par l'élément animal et que le spirituel ne vient

(A) Dans la Bibliothèque des Pères, ce sermon est attribué à Guerric, abbé d'Igny. Mais le manuscrit de Cologne ne le range pas parmi les sermons de Guerric. Tous les mss. et toutes les éditions le mettent parmi les sermons de saint Bernard.

[3] Ps. CI, 27, 28. — [4] Id. XVII, 26.

qu'après, il me semble qu'il y a quatre états qui précèdent notre conversion. Un de ces états nous place sous notre propre direction, et les trois autres sous celle du prince de ce monde. L'âme est sous elle-même quand elle suit sa volonté propre, et jouit d'une liberté funeste. Tel est ce prodigue qui, prenant sa part de l'héritage paternel, l'intelligence, la mémoire, les forces du corps, et tous les autres dons naturels, en usa non pas conformément à la volonté divine, mais au gré de ses caprices, comme s'il eût été sans Dieu dans ce monde. L'homme est encore sous sa direction personnelle, lorsque esclave de sa volonté propre, il ne se laisse point pourtant maîtriser par le vice et le péché; car celui qui commet le péché n'est plus seulement esclave de lui-même, mais l'esclave du péché. Le voilà parti pour une région lointaine celui qui d'abord n'était que séparé de son père, sans en être encore éloigné. Il prend son bien ; il est son maître ; toutefois, s'il se retire de son auteur, il ne s'en éloigne pas complètement tant qu'il reste à son service. Cet état dure aussi longtemps qu'il use de sa liberté dans les choses permises, bien qu'elles ne lui soient guère avantageuses. Mais une fois qu'il s'est éloigné de lui-même, en se jetant dans les routes du péché, il s'en va vraiment dans un pays lointain. Rien, en effet, n'est plus éloigné de l'Etre unique et souverain que celui qui n'est rien ; et le péché qui n'est qu'un pur néant est séparé par une distance infinie de Celui par qui et en qui tout subsiste.

3. C'est donc par un juste jugement de la vengeance divine qu'un enfant qui s'enfuit de la maison de son père devient l'esclave d'un maître étranger. Aussi le prodigue parti pour une région lointaine s'attache-t-il au service d'un habitant de ces lieux. Cet habitant n'est peut-être qu'un des esprits malins; ces esprits, péchant avec une obstination invincible, ont contracté la passion du mal et du crime, en sorte que dans ces régions écartées du péché, ils ne sont plus des passants ou des hôtes, mais des citoyens et des habitants. Mais qu'est-ce à dire que ce jeune homme, pauvre et étranger, est attaché à un habitant du pays? Les paroles qui suivent nous montrent de quelle façon il s'y est attaché. Vous lisez, en effet, ceci : *Il se donna à l'un des habitants du pays qui l'envoya à sa maison des champs pour y paître les pourceaux.* Notez que la faim le réduisit à cette extrémité ; ainsi la famine obligea jadis Israël à descendre en Egypte [1]. Famine dangereuse et fatale, celle qui réduit les hommes libres à un misérable esclavage, qui les condamne à manier l'argile, à fabriquer la brique, à devenir les compagnons, disons mieux, les esclaves des pourceaux. Mais quelle a été la cause qui a réduit à une pareille pauvreté cet enfant si riche d'abord, et sorti de la maison paternelle les mains pleines de biens? C'est, on l'a dit, qu'il a dissipé cette fortune en menant une vie débauchée avec des femmes perdues. *C'est pour cela qu'il commence à sentir l'indigence.*

4. Par ces femmes perdues, entendez les passions de la chair; en s'y livrant, il dissipe les biens de la nature dont le plaisir est l'abus. De là, comme nous l'avons déjà dit, une indigence affreuse. L'Ecriture le déclare, *l'œil ne se rassasie pas de voir, ni l'oreille d'entendre* [2]. On l'envoie donc garder les pourceaux, c'est-à-dire, les sens corporels qui ne se plaisent que dans la fange et l'ordure. Ne sont-ce pas là ces pourceaux dans lesquels entrent les esprits malins chassés du possédé [3]? Le péché chassé de la partie raisonnable qui est notre âme, se réfugie dans les sens ; l'Apôtre le dit : l'homme consent par l'esprit à la loi de Dieu, et par la chair, à la loi du péché qui règne en nos membres. Ce qui lui fait dire encore ailleurs: *Je sais que le bien n'habite pas en moi, c'est-à-dire dans ma chair* [4]. Mais que faire lorsque les esprits immondes chassés de l'homme s'établissent dans les pourceaux? Recourir aux larmes, courir à ces eaux dont l'abondance étouffe les germes vivaces du péché, encore que cette extinction totale ne semble pas réservée à cette vie.

5. J'ai dit ceci en passant, pour vous faire remarquer de quelle manière l'esprit malin s'empare de celui qu'il trouve sous sa propre direction. Comme le fort armé, il entre dans cette maison, et il se rend maître d'un endroit qui n'est habité que par un hôte pauvre et faible. Cependant il me semble que les hommes sont de trois manières sous l'empire du prince des ténèbres : la première, sans le vouloir, tout ensemble et sans s'y refuser ; c'est la condition de ceux qui n'ont pas encore l'usage de la liberté. Le péché originel les transforme en vases de colère, jusqu'à ce qu'un plus fort survenant, par le sacrement de baptême, le vrai Moïse venu non-seulement avec l'eau, mais avec l'eau et le sang, surprenne ce fort armé, l'enchaîne et le dé-

[1] Gen. XLVI, 6. — [2] Eccle. I, 8. — [3] Math. VIII, 32. — [4] Rom. VII, 18, 25.

pouille. Le second état est celui de ceux qui pèchent volontairement; et le troisième est en quelque sorte involontaire : c'est celui du pécheur qui voudrait se convertir; mais, retenu par une mauvaise habitude, il s'enfonce chaque jour plus avant dans la fange, par un juste jugement de Dieu. C'était là l'état du prodigue ; oui vrai prodigue, puisqu'il n'avait pas seulement dissipé tous ses biens, qu'il s'était engagé dans une servitude malheureuse et vendu au mal quand, rentrant en lui-même, il s'écria : *Combien de serviteurs dans la maison de mon Père ont du pain en abondance, et je meurs ici de faim!* Si quelqu'un a fait l'expérience personnelle de ceci, il reconnaîtra, j'en suis assuré, dans ces paroles, la profonde misère de son âme. Car, qui donc se voyant lié d'habitudes coupables, ne s'estimerait heureux d'être traité comme ces chrétiens tièdes du siècle, qui vivent exempts de crime, sans être toutefois plus soucieux des choses du ciel que des avantages de la terre? *Combien de mercenaires ont, dans la maison de mon père, du pain en abondance! Et moi je meurs de faim!* c'est-à-dire, ils trouvent consolation dans leur innocence; ils jouissent du repos de la conscience; *tandis que moi je meurs de faim* : je suis en proie à d'insatiables désirs de péché, en proie à la passion du vice. On peut, il est vrai, penser qu'il s'agit ici non de la faim d'un pain matériel, d'une soif d'eau naturelle, mais de la faim, de la soif de la divine parole dont le Prophète menace les juifs[1]. Je ne prétends pas qu'il en soit réellement ainsi, mais que tels sont les sentiments de ce malheureux humilié sous les fers du péché. Car ceux qui n'ont qu'une intention terrestre et mercenaire ne peuvent se glorifier du témoignage de leur conscience. Mais le pécheur contrit a une grande idée de la sainteté de celui qu'il voit innocent, de quelque façon qu'il le soit : *Traitez-moi*, dit le prodigue, *comme un de vos serviteurs*[2].

6. Voici le premier état, où ceux qui vivent comme des mercenaires aux gages du père de famille, commencent à se mettre sous la conduite de Dieu. Ceux-là, nous le voyons dans le monde, sans aucun désir ou avec un désir faible seulement des biens éternels, servent Dieu comme des mercenaires, et ne lui demandent que les choses terrestres, objet de leurs aspirations. Le second état des âmes placées sous la conduite de Dieu commenc quand on redoute la prison et les châtiments à la façon d'un esclave. C'est alors la conversion de l'homme, sa sortie du monde, son entrée dans la vie, ainsi qu'il est écrit : *Le commencement de la sagesse c'est la crainte du Seigneur*[1]. *Nous avons conçu sous l'action de votre crainte*, dit un autre prophète, *et nous avons enfanté l'esprit du salut*[2]. Le troisième état touche au second, et se confond presque avec lui : c'est l'état de ceux qui ne font que naître à Jésus-Christ, ont besoin de lait, et vivent sous un maître et un pédagogue. C'est celui qui convient surtout aux novices qui commencent à se plaire dans les douceurs de la méditation, dans l'effusion des larmes, dans la psalmodie et autres exercices semblables; qui redoutent, avec une crainte enfantine, d'offenser leur maître, d'en être repris, et de se voir privés, de ces petites récompenses à l'aide desquelles son amour travaille à les gagner. Ils sont attentifs à se tenir en sa présence; ils se troublent s'ils se voient un moment loin de lui. Ils n'appréhendent plus seulement les coups comme des esclaves; ce sont des enfants qui appréhendent les verges, qui observent les prescriptions du maître ; ils tremblent qu'il ne se fâche, ils craignent de s'écarter eux-mêmes du droit chemin, de se voir ôter la grâce de la dévotion, de trouver leurs exercices pénibles, et de se sentir intérieurement punis par l'amertume de l'âme. Car ce sont là les châtiments que Dieu réserve à ses enfants, et que l'expérience nous révèle mieux qu'aucun discours. Aussi le Seigneur dit-il par son Prophète : *Si leurs enfants abandonnent ma voie*, etc., *je visiterai leurs iniquités la verge en main, je les châtierai de leurs péchés*[3].

7. Ainsi, dans ces commencements, dans cette enfance spirituelle, la crainte du Seigneur et la férule du maître se succèdent tour à tour, de sorte que ceux qui ont ces débuts à cœur sont tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre de ces états. C'est pourquoi Jésus-Christ, parlant à l'Église, se donne ces deux titres : *Vous m'appelez Maître et Seigneur*, dit-il, *et vous dites vrai, car je le suis*[4]. Que nos novices reconnaissent ici leur place, et aient soin d'y rester constamment. Ils ont besoin de la crainte qui les porte à effacer leurs péchés passés et à éviter ceux auxquels l'avenir les expose : *La crainte du Seigneur chasse le péché*[5], soit celui qui est déjà commis, soit celui qui cherche à pénétrer dans le cœur. Elle chasse le premier par la péni-

[1] Amos. VIII, 11. — [2] Luc XV, 17, 19.

[1] Eccli. I, 16. — [2] Isaïe XXVI, 18. — [3] Ps. LXXXVIII, 31, 33. — [4] Jean XIII, 13. — [5] Eccli. I, 27.

tence, et le second par la résistance. Mais parce que la route qui mène à la vie est étroite et difficile, et que vous n'êtes que des enfants en Jésus-Christ, vous avez besoin d'un maître, d'un guide qui vous instruise, vous dirige, vous soigne, vous caresse et vous console, de peur que vous ne périssiez sous la faiblesse de cet âge. C'est pourquoi, à ma place, le Prince et le Pasteur de l'Église vous adresse l'avertissement suivant : *Comme de petits enfants nouvellement nés, désirez un lait pur et raisonnable*, non afin de rester éternellement dans cet état, *mais afin de croître pour le salut*[1]. Ce que l'Écriture exprime plus clairement encore en ces termes : *Réjouissez-vous, ô vous qui pleuriez sur elle* (il s'agit de Jérusalem dont elle parle ici), *sucez le lait, rassasiez-vous aux mamelles de la consolation ; et quand vous aurez été sevrés de ce lait, vous prendrez place au banquet de la gloire*[2].

8. Et c'est ici l'état plus avancé d'un enfant robuste qui vit sous la conduite de son père, qui a quitté le lait, et se nourrit de viandes plus solides. Il a oublié le passé, temps plein d'amertume et de servitude ; il ne songe même plus au présent, ni aux consolations enfantines ; il est exclusivement occupé de l'avenir, de la palme céleste qui l'attend, de la béatitude future qui lui est réservée, de l'avénement du grand Dieu et de sa gloire. Il a quitté tout ce qui est de l'enfance, il ne s'occupe plus de ces consolations douces sans doute mais passagères. Entré dans les sentiments d'un homme parfait, il sent qu'il doit se consacrer aux intérêts de son père, soupirer après son héritage, et en faire l'objet constant de ses pensées. Peut-on voir un mercenaire dans ce fils qui aspire après l'héritage paternel, qui le désire de toutes ses forces, qui l'attend ? Le Prophète ne déclare-t-il pas que l'héritage est la récompense du fils et non du mercenaire ? *Lorsqu'il aura donné le repos à ses bien-aimés, viendra l'héritage du Seigneur. Cet héritage ce sont ses fils et leur récompense, c'est le fruit de leurs entrailles*[1].

9. Il est cependant encore un état plus élevé, des sentiments plus nobles : c'est lorsque le cœur complètement purifié ne demande à Dieu que lui-même, ayant éprouvé par sa propre expérience que le Seigneur est bon pour ceux qui espèrent en lui, et pour l'âme qui le cherche. De sorte que cette âme s'écrie avec une affection profonde, comme le Psalmiste : *Qu'y a-t-il au ciel ou sur la terre que je désire en dehors de vous, ô mon Dieu ? mon cœur et ma chair défaillent, ô le Dieu de mon cœur, mon partage pour l'éternité*[2] ! Cette âme ne cherche plus ses intérêts, ni sa félicité, ni sa gloire, ni rien au monde, l'amour d'elle-même ne la touche plus. Elle est toute transportée en Dieu ; l'unique objet de ses désirs, c'est d'être admise auprès du roi, dans son sanctuaire intime, de s'unir à lui et d'en jouir. C'est que débarrassée de tout voile, elle contemple, dans la mesure de ses forces, la gloire de son Époux, et se transforme à son image, allant de clarté en clarté, sous l'action du Saint-Esprit. Aussi mérite-t-elle qu'on lui dise : *Vous êtes toute belle, ma bien-aimée*[3]. Et à son tour elle ose répondre : *Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui*[4]. Et ainsi l'épouse trouve sa félicité au sein de la gloire, dans les doux entretiens qu'elle a avec son Époux.

[1] I Pierre II, 2. — [2] Isaïe LXVI, 10, 11.

[1] Ps. CXXVI, 2, 3. — [2] Id. LXXII, 25, 26. — [3] Cantiq. II, 16. — [4] Id, II, 16.

SERMON IX

Sur ces paroles de l'Apôtre aux Rom. I, 20: *Ce qu'il y a d'invisible en Dieu, etc.,*
et sur ces paroles du psaume LXXXIV, 9
J'écouterai ce que le Seigneur me dit au dedans de moi-même.

1. L'Apôtre nous l'enseigne : *Ce qu'il y a d'invisible en Dieu est devenu intelligible pour nous par la création.* En effet, le monde visible est un livre public attaché avec une chaîne, (selon l'usage) et où chacun peut lire à son gré la sagesse divine. Un jour le ciel sera plié comme un livre, parce que personne n'aura plus besoin d'y lire ; alors *tous les hommes seront instruits par Dieu même*[1]. Et les créatures de la terre, comme celles du ciel, verront Dieu face à face, et non plus dans un miroir et en figure. Elles contempleront en elle-même la divine sagesse. En attendant, l'âme humaine a besoin de la création, comme d'un véhicule qui l'élève jusqu'à la connaissance de son Créateur, tandis que la nature angélique, par un sort plus heureux et plus parfait, puise la connaissance de la création dans le Créateur même. Admirable privilége dont semble avoir joui, pour un moment du moins, cette âme bienheureuse qui vit le monde entier réuni dans un rayon de soleil. Le pape saint Grégoire parlant de ce miracle, au livre de ses dialogues : *La création tout entière*, dit-il, *est bien petite à qui voit le Créateur*[2]. Bienheureux donc ceux qui se rassasient de la fleur du froment, qui ne sont pas condamnés à tirer péniblement le miel de la pierre et l'huile des flancs du rocher; qui ne sont pas réduits à chercher la connaissance des grandeurs invisibles de Dieu dans l'étude des réalités visibles, qui les voient à découvert et en elles-mêmes. Mais c'est là, nous l'avons déjà dit, la félicité des anges. Ce n'est pas le partage de la fragilité humaine.

2. Cherchons donc dans les choses créées l'intelligence des attributs invisibles de Dieu. Et si l'âme les entend à l'aide des autres créatures, elle en puisera une connaissance bien plus vive et plus profonde dans la créature faite à l'image du Créateur, c'est-à-dire en elle-même. Entre les créatures qui habitent sous le soleil, aucune n'est plus voisine de Dieu que l'âme humaine, en sorte que le Prophète a eu raison de dire à Dieu même : *Heureux l'homme qui met en vous son appui ! Il a disposé en son cœur de mystérieuses ascensions.* Et un peu plus loin : *Ils iront de vertu en vertu ; ils verront le Dieu des dieux en Sion*[1]. C'est pour cela, mes frères, que nous vous exhortons sans cesse à marcher dans les voies du cœur, à tenir constamment votre âme en vos mains, à écouter Dieu qui vous parle, *car il vous tiendra un langage pacifique*[2]. Mais à qui le tiendra-t-il ? *A son peuple, à ses saints.* Et qui est son peuple ? Quels sont ses saints ? Ceux qui rentrent en eux-mêmes ; aussi il est dit ensuite : *Il tiendra ce langage à ceux qui rentrent dans leur cœur.*

3. Dans ces paroles nous avons l'habitude de comprendre trois sortes de personnes à qui seules Dieu fait entendre des paroles de paix, comme un autre Prophète ne sauvait que trois hommes, Noé, Daniel et Job[2], exprimant les mêmes classes de personnes, mais dans un ordre opposé, à savoir, ceux qui gardent la continence, les prélats et les gens mariés. Encore faut-il que ceux qui se sèvrent des plaisirs charnels s'appliquent aux délices du cœur, aux désirs spirituels. C'est pourquoi Daniel est appelé par l'Ange *un homme de désirs*[3]. Il faut aussi que les prélats soient plus jaloux de se rendre utiles que de dominer, car la sainteté est leur partage, et le Psalmiste les appelle tout spécialement des saints. Il faut enfin que les gens

[1] Jean VI, 45. — [2] Liv. II, ch. XXXV.

[1] Ps. LXXXIII, 6, 8. — [2] Ezéch. XIV, 14. — [3] Dan. X, 11.

mariés ne violent pas les commandements de Dieu, afin de mériter d'être nommés *le peuple du Seigneur, les brebis de son bercail.*

4. Nous sommes même dans l'habitude de trouver ces trois degrés chez nous-mêmes (c'est le plus important objet de notre sollicitude). Ainsi le peuple est représenté par les frères employés aux divers offices du monastère, occupés aux choses extérieures, aux affaires populaires. Ceux qui rentrent en eux-mêmes sont les religieux cloîtrés que rien ne détourne du soin de méditer combien le Seigneur est doux. Aux uns et aux autres Dieu adresse un langage de paix, parce qu'ils tendent tous au même but, par des routes différentes. C'est un agréable mélange que les sons de la harpe mariés à ceux du psaltérion; ce dernier instrument n'est pas moins harmonieux que le premier, bien que les sons de la harpe soient graves, et ceux du psaltérion aigus. Néanmoins, Marie a choisi la meilleure part, encore que l'humble vie de Marthe ne soit peut-être pas d'un moindre mérite devant Dieu. Mais Marie est louée de son choix[1], afin de nous apprendre qu'autant que cela dépend de nous, nous devons choisir la même part, et qu'il faut supporter patiemment le rôle de Marthe, si on nous l'impose.

5. Enfin ces paroles, *et à ses saints*, intercalées dans le texte, s'adressent aux prélats à qui les deux vies, l'active et la contemplative sont nécessaires. A eux de veiller et de réunir les deux murailles qui viennent de deux directions opposées, puisqu'ils sont les vicaires de Jésus-Christ, la pierre angulaire. Il ne faut pas douter que leurs fonctions ne soient plus périlleuses que toutes les autres. Cependant s'ils les remplissent dignement, ils mériteront beaucoup d'honneur, et ils recevront la paix dans une mesure large et abondante, dans une mesure qui débordera de toutes parts, en sorte qu'on pourra justement dire d'eux : *Dieu fera entendre à ses saints un langage pacifique.* Seriez-vous dans le doute de savoir quels sont ceux que le Prophète appelle des saints ? Ecoutez Isaïe : *Ministres de notre Dieu, c'est vous qui serez appelés les saints du Seigneur*[1]. Je m'étais proposé de vous donner un exemple qui vous fît mieux connaître comment, par la considération de lui-même, l'esprit de l'homme doit s'élever à la connaissance des choses spirituelles. Mais il me faut renvoyer cette explication à un autre jour et à un autre entretien.

[1] Luc x, 42. — [2] Deutér. xxx, 14.

[1] Isaïe lxi, 6. — [2] Prov. ix, 9.

SERMON X

De la vie de l'âme et de ses cinq sens.

1. Grande, je vous le déclare, mes très-chers, et inexcusable est notre négligence quand nous perdons le temps en pensées inutiles, d'autant que nous n'avons pas besoin de percer les nues, de traverser les mers pour trouver des pensées salutaires. Comme le dit Moïse[2], la parole est près de nous, elle est sur nos lèvres, et dans notre cœur, et il nous est facile de rencontrer en nous une infinité d'occasions et de sources d'idées utiles. D'ailleurs, si notre âme est assez ignorante, assez lâche pour ne pouvoir sonder son intérieur, qu'elle considère au moins ses actions extérieures et publiques. Une sérieuse réflexion lui permettra d'y trouver la sagesse. Il est écrit, en effet : *Donnez occasion au sage et il deviendra plus sage encore*[2]. Considérez donc, ô âme humaine, les services que vous rendez à votre corps. Vous lui donnez la vie et le sentiment. Cette vie que

vous répandez partout est uniforme, et l'œil, par exemple, ne vit pas d'une autre façon que le doigt; mais il en est autrement du sentiment. O mon âme, fais donc en sorte que ton âme qui est Dieu opère en toi les mêmes effets. On ne saurait dire que l'âme a la vie si elle est privée de la connaissance de la vérité; elle est plutôt morte en elle-même, comme aussi elle est privée de sentiment lorsqu'elle n'a pas la charité. La vérité est donc la vie de l'âme et la charité en est la sensibilité. Et ne vous étonnez pas si les âmes des impies connaissent quelquefois la vérité, bien qu'elles soient dénuées de charité, puisque vous rencontrez des corps qui possèdent la vie, sans aucun sentiment, comme les arbres et autres êtres semblables qui ont une certaine vie, mais qui n'ont pas d'âme. C'est ainsi que les âmes des méchants connaissent la vérité à l'aide de la raison naturelle, qui se trouve quelquefois aidée de la grâce, sans en être animée. Mais ceux à qui l'âme spirituelle infuse et la connaissance de la vérité et la charité, non comme un agent extérieur, mais comme leur âme propre, avec laquelle ils ne forment qu'un esprit, ceux-là, dis-je, ont de la vérité une connaissance indivisible, selon ce qui a été dit de la vie du corps. Car les choses, qu'elles soient grandes ou petites, vous les comprenez par une même connaissance.

2. Or, en y songeant bien, vous verrez qu'il y a dans la charité des variétés qui correspondent à nos cinq sens. Il y a l'amour pieux dont nous aimons nos parents; le doux attachement que nous portons à nos amis; l'amour juste que nous avons pour tous les hommes, un amour violent pour nos ennemis, et un amour saint et dévoué pour Dieu. Et en étudiant bien ces sentiments vous trouverez que chacun a son procédé particulier différent de celui des autres. Et s'il vous plaît d'y regarder de plus près encore, vous verrez que le premier, l'amour des parents, a quelque rapport avec le sens du toucher, en ce que ce sens s'exerce exclusivement sur les objets placés près du corps; ainsi cet amour n'embrasse que ceux qui nous sont unis par le sang. Il y a même entre cet amour et ce sens cette autre analogie que de tous les sens le toucher est le seul qui soit répandu par tout le corps, comme ce sentiment est naturel à toute chair, si bien que les animaux eux-mêmes aiment leurs petits et en sont aimés. L'amour social semble se rapporter au sens du goût, à cause de la vive douceur qu'il procure et parce que ce sens est particulièrement nécessaire à la vie humaine. Et je ne vois pas comment on peut appeler vivant, du moins de cette vie commune, un homme qui n'aime pas ceux au milieu desquels il passe ses jours. L'amour général que nous portons à tous les hommes ressemble à l'odorat qui perçoit les choses les plus éloignées; s'il n'est pas tout à fait dénué de jouissance physique, cette jouissance est d'autant plus délicate qu'elle est plus étendue. L'ouïe saisit des objets plus éloignés encore, et rien n'est plus éloigné de celui qui aime que celui qui n'aime pas. Dans les autres sens il y a toujours quelque plaisir sensible, qui se rattache à la chair, tandis que l'ouïe semble totalement étrangère à la chair, pour se rattacher à cet amour dont toute la cause est l'obéissance. Or, l'obéissance appartient évidemment à ce sens de l'ouïe, puisque, nous l'avons dit, les autres affections ont en quelque sorte leur principe dans la chair.

3. La vue a le plus d'analogie avec l'amour divin, en ce qu'elle est le sens le plus excellent, que sa nature est exceptionnelle, qu'elle est le plus subtil de tous, et saisit les objets les plus lointains. Il est bien vrai que l'odorat et l'ouïe perçoivent aussi des choses placées à une grande distance; mais ces sens attirent plutôt l'air qui leur rend ces choses sensibles. Il n'en est pas ainsi de la vue; elle sort, pour ainsi dire, elle va aux objets. N'est-ce pas ce qui se passe dans nos affections? Nous attirons, pour ainsi dire, à nous, nos proches que nous aimons comme nous-mêmes; nos ennemis, quand nous les aimons pour qu'ils nous ressemblent, et deviennent nos amis. Mais si nous aimons Dieu, comme il le mérite, de toutes nos forces, de toute notre âme, de tout notre cœur, c'est en lui que nous nous transportons, nous nous hâtons d'aller à celui qui est au-dessus de nous d'une manière ineffable.

4. Il est, du reste, évident que la vue est le plus noble de nos sens, et que l'ouïe est préférable aux trois autres; que l'odorat l'emporte sur le goût et le toucher, en dignité, sinon en utilité; enfin que le goût est supérieur au toucher. C'est ce qu'indique la disposition même de nos organes. Les yeux sont placés au sommet de la tête; il est clair que les oreilles leur sont inférieures, comme le nez l'est aux oreilles, la bouche au nez, comme les mains, comme tous les organes du toucher le sont à la bouche. C'est ainsi que parmi les sens de l'âme nous en devons

reconnaître de plus nobles les uns que les autres; vous pouvez en faire aisément la remarque; je laisse donc les détails pour être bref. Je vous laisse également le soin de considérer que comme les membres du corps s'affaiblissent fatalement quand l'âme cesse de les soutenir, ainsi les affections dont nous venons de parler, et qui sont comme les membres de l'âme, meurent dès qu'elles sont privées de ce qui est l'âme de cette âme, de Dieu : de sorte, ou qu'on n'aime pas de tout son cœur ce qu'on doit aimer, ou qu'on ne l'aime point pour la fin, ni de la manière obligées. En effet, il y a des enfants qui ne portent à leurs parents qu'un attachement tout charnel; ceux-là bénissent Dieu quand il leur fait du bien. Mais un pareil amour ne mérite pas le nom d'amour; c'est une affection éphémère, une affection qui tombe à terre.

SERMON XI

De deux sortes de baptême, et qu'il faut renoncer à sa volonté propre.

1. Vous savez, mes frères (car vous possédez parfaitement la vérité catholique), que dans le baptême le Père céleste adopte véritablement ceux qui renoncent au démon et qu'il les transporte de l'empire des ténèbres dans le royaume lumineux de son Fils. C'est là cette première robe que le Père, dans son amour, ordonne à ses serviteurs d'apporter promptement, sans attendre que son fils la demande, mais le prévenant de ses douces bénédictions. En effet, tous tant que nous sommes qui avons été baptisés en Jésus-Christ, nous avons été revêtus de Jésus-Christ même[1]. Et un autre témoin aussi fidèle nous crie en parlant de lui : *A tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le pouvoir de devenir les enfants de Dieu*[2]. Et ce n'est pas ici un pouvoir vain et infirme; puisque nous sommes assurés que *ni la mort, ni la vie, ni les vertus, ni les anges, ni les hauteurs, ni les profondeurs ne pourront nous séparer de la charité de Dieu qui est en Jésus-Christ*[3]. Remarquez que l'Apôtre ne nous a pas rangés parmi tant de choses mentionnées par lui, car ce sont ses propres paroles. Telle est, en effet, la liberté que Jésus-Christ nous a procurée en nous affranchissant, qu'aucune autre créature que nous-mêmes ne peut nous arracher à lui, et nous faire violence. Nous seuls sommes capables de l'abandonner, en cédant à l'entraînement de notre volonté, et aux séductions de la concupiscence. Voilà le seul ennemi que nous ayons à craindre. Aussi le fidèle régénéré par le baptême ne peut-il être séparé de la charité, avant d'avoir l'usage de la raison. Jusque-là il reste sous la protection et la garde de son Dieu; il est sans crainte. Mais dès qu'il atteint l'âge de la discrétion il s'appartient, sans avoir à redouter plus qu'auparavant les autres créatures; il doit cependant tout appréhender de celle qui dort en son sein; je veux parler de sa volonté. Le péché est peut-être à sa porte, mais l'homme est maître de ses passions: qu'il refuse d'ouvrir au mal, et lui refuse son consentement.

2. Ce ne fut ni un ours, ni un lion, mais un serpent, le plus fin et le plus fort des animaux qui causa la chute de nos premiers parents. L'homme ne trompa point la femme; ce fut la femme qui séduisit l'homme. O Ève! le serpent vous a trompée, trompée dis-je, car il ne vous a ni poussée, ni contrainte au mal. O Adam! la femme vous a offert du fruit de l'arbre, mais sans violence. Ce n'est pas sa puissance, c'est votre volonté qui vous

[1] Galat. III, 27. — [2] Joan. I, 12. — [3] Rom. VIII, 38.

a fait préférer sa voix à la voix de Dieu. Cependant si l'ignorance du premier homme l'a empêché de prendre toutes les précautions nécessaires, tâchons d'éviter ce malheur, nous que tant d'exemples ont dû instruire. Ou plutôt, puisque malheureusement nous sommes jetés dans le même danger, mettons tous nos soins à trouver un remède à de si grands maux. Est-ce par la violence que ce fort armé lié et enchaîné par un plus fort est rentré dans sa demeure? Non, jamais; c'est quand il l'a trouvée vide, ouverte à tous qu'il y est rentré, avec sept autres compagnons plus méchants que lui, mais non pas plus forts, et sans violence aucune il s'y est établi librement[1]. Or, qui lui a livré l'entrée, qui, sinon sa propre volonté? Oui, c'est elle qui nous replace sous la puissance des ténèbres, et sous l'empire de la mort.

3. Venez, Seigneur Jésus, venez donc maintenant encore, venez chasser cet hôte que notre folie a introduit. Car nous serons vraiment délivrés si nous le sommes par vous. Nous avons violé notre première alliance; nous avons péché contre vous, en nous engageant à Satan et à ses œuvres, en prenant volontairement le joug de l'iniquité; en nous courbant sous une triste servitude. Il nous faut donc, mes frères, recourir à un second baptême, contracter une nouvelle alliance, signer un autre contrat, faire une nouvelle profession. Non, il ne suffit plus de renoncer au démon et à ses œuvres; il faut renoncer tout ensemble au démon et à notre volonté propre. Le démon nous a séduits et elle nous a trahis. Dans le premier baptême, il est vrai, notre volonté ne nous avait encore causé aucun dommage, et c'était assez de renoncer à Satan dont l'envie a introduit dans le monde le péché et la mort, par l'organe d'un seul homme qui a perdu ensuite tous les autres. Mais après que nous avons fait une triste expérience et du monde et de ses charmes trompeurs et de notre volonté infidèle, nous ne nous contentons plus dans le second baptême de la conversion (A) de rétablir notre première alliance, nous la consolidons en renonçant absolument à toutes nos affections personnelles. Travaillons donc, mes frères, à nous garder purs et sans tache au milieu des fanges de cette vie, nous souvenant que c'est une religion pure et immaculée qui plaît à Dieu. Dépouillons-nous surtout de notre volonté propre. C'est une vipère méchante et fatale capable de perdre seule nos âmes.

SERMON XII

Du commencement, du milieu, de la fin, à propos de ces paroles de l'Ecclésiastique, ch. VII, 40, *Souvenez-vous de vos fins dernières*, etc.

1. *Mon fils, souvenez-vous de vos fins dernières et vous ne pécherez jamais.* Rappelez-vous votre commencement, pensez à ce qui s'est passé depuis, et souvenez-vous de votre fin. Le commencement de votre vie vous couvre de confusion, le milieu vous afflige, la fin vous effraie. Considérez d'où vous venez et rougissez; songez où vous êtes et gémissez, voyez où vous allez et tremblez. Gardez-vous de rester dans l'ignorance sur tout ceci; vous vous exposeriez à cette menace terrible de l'époux à l'épouse: *Si vous ne vous connaissez pas, ô la plus belle des femmes, sortez et suivez les troupeaux de vos compagnes*[2]. Premièrement, ô homme, vous

[1] Luc XI, 21, 26.

[1] Jacq. I, 27. — [2] Cantiq. I, 7.

(A) Beaucoup d'anciens auteurs ont vu dans la profession religieuse un second baptême. Tel était le sentiment de S. Bernard, serm. XXXVII *Sur divers sujets*, et *Traité du précepte et de la dispense*. — Voir aussi S. Jérôme, Épitre à Paule, sur la mort de Blésille.

étiez entouré d'honneur et vous n'avez pas compris; c'est pour cela que vous êtes devenu semblable à la brute sans raison, et que vous vous êtes ravalé à son niveau[1]. Si la souffrance ne nous a pas enfin ouvert l'esprit, il faudra que vous marchiez après les troupeaux, réduit à des traitements dont eux-mêmes ne sont pas susceptibles. Reconnaissez donc votre commencement, et rougissez de ressembler à la bête; rappelez-vous votre fin et craignez d'être obligé à suivre des êtres sans raison. Rougissez, dis-je, d'être associé à la brute, au lieu d'être dans la compagnie des anges, et d'en être réduit là non-seulement sous le rapport des nécessités physiques mais sous celui des affections du cœur. Vous partagez avec les bêtes la nourriture terrestre, parce que vous êtes dégoûté du pain des anges, du pain céleste. Et sort plus déplorable encore, dans un corps droit vous portez une âme toute courbée : votre corps a gardé une certaine ressemblance avec l'âme, et votre âme a perdu la ressemblance qu'elle avait avec Dieu et elle a pris celle de la bête.

2. Quelle confusion pour vous! votre tête s'élève vers le ciel, et votre cœur est incliné vers la terre. Vous êtes droit de corps, et vous rampez par le cœur. Et n'est-ce pas ramper que de ne goûter, désirer, poursuivre que les choses charnelles? Cependant parce que vous avez été formé à l'image et à la ressemblance de Dieu, si vous avez perdu la ressemblance en vous assimilant aux bêtes, vous avez gardé l'image. Si élevé en honneur vous n'avez pas compris que vous n'étiez que limon, maintenant que vous voilà enfoncé dans le limon, souvenez-vous que vous êtes l'image de Dieu, et rougissez de l'avoir couverte d'une ressemblance étrangère. Pensez à votre noblesse, et ayez honte de votre avilissement. N'ignorez pas votre beauté, et concevez une confusion plus vive de votre difformité. Au dire de Salomon, *c'est une confusion qui apporte la gloire*[2], que celle qu'on ressent d'être tombé de si haut. Autrefois vous étiez couronné de gloire et d'honneur, établi sur les ouvrages de Dieu; habitant le paradis, vous étiez concitoyen des anges et serviteur du Dieu des armées. Vous vous êtes précipité de ces cîmes dans ces ténèbres intérieures qui, si vous n'y prenez garde, vous conduiront dans d'autres ténèbres extérieures et palpables. C'est vous-mêmes, dis-je, qui vous êtes privé de la gloire des enfants de Dieu, et exilé de l'heureuse et douce patrie, du jardin de délices.

3. Voilà d'où vous venez : voulez-vous savoir maintenant où vous êtes? Vous êtes dans un lieu d'affliction, puisque votre vie s'approche de l'enfer. Et ici-bas qu'y a-t-il, sinon travail, douleur, affliction d'esprit? Mais vous êtes comme un enfant qui serait né et nourri dans une prison; n'ayant jamais vu la lumière il s'étonne de la tristesse et du chagrin de sa mère. Mais elle qui sait les motifs qu'elle a de s'affliger, qui a connu le bonheur, elle trouve les maux qu'elle endure insupportables, et les doux souvenirs du passé rendent sa peine plus amère. Il n'en est pas ainsi de vous à qui de moindres maux semblent de grands biens, et parce que vous êtes habitué au poids des chaînes les plus lourdes, des liens plus légers vous sont une douceur. Vous avez un grand désir de manger parce que la faim vous tourmente; manger et endurer la faim sont deux choses laborieuses, mais comme la faim est plus difficile à supporter vous ne trouvez pas grande peine à manger. Cependant la faim apaisée ne trouvez-vous pas qu'il est plus pénible de manger que de souffrir la faim? Telle est la condition de toutes choses ici-bas, elles ne renferment rien de véritablement agréable; mais l'homme se plaît à passer de l'une à l'autre et le changement seul lui est une sorte de plaisir; c'est comme s'il passait de l'eau dans le feu, puis du feu dans l'eau, également incapable d'endurer longtemps l'un et l'autre. Le commencement d'une peine nous soulage un peu d'une autre. Personne en ce triste monde ne peut posséder ce qu'il désire. Le juste n'est jamais rassasié de justice, ni le voluptueux de plaisirs charnels. Le curieux ne voit jamais sa curiosité totalement satisfaite, l'ambitieux n'arrive pas au terme de ses rêves. Voilà ce qui doit éveiller vos plaintes, si vous n'êtes pas réduit à la dernière insensibilité. Voilà la cause de vos justes douleurs; vous êtes en exil, vous marchez dans un désert, à travers les ténèbres, sur un chemin glissant, et vous êtes condamné à manger votre pain à la sueur de votre front. Est-il possible que l'œil de votre âme ne soit pas constamment mouillé de larmes, toutes les fois qu'il vient à considérer ces misères? N'avez-vous pas sujet de gémir avec le Prophète et de dire : *Hélas! hélas! que mon exil est long*[1]!

4. Voilà le commencement, et voilà le

[1] Ps. XLVIII, 13, 21. — [2] Eccli. IV, 25.

[1] Ps. CXIX, 5.

milieu de votre vie. Quelle en est la fin? Car il est dit d'elle que son souvenir empêche de pécher. La fin c'est la mort, le jugement, l'enfer. Quoi de plus horrible que la mort? de plus terrible que le jugement? de plus intolérable que la pensée de l'enfer? Que craindra donc celui que ces choses ne font pas trembler, et ne pénètrent pas de terreur et d'épouvante? O homme, si vous aviez perdu la honte qui sied à une créature aussi noble que vous, si vous étiez insensible à la douleur et à l'affliction que ressentent les êtres purement charnels, du moins n'abdiquez pas la crainte, à laquelle la brute même est accessible. Nous accablons un âne de lourds fardeaux, nous le fatiguons au travail, il ne s'inquiète guère de tous ces traitements; c'est un âne. Mais essayez de le pousser dans le feu, ou dans une fosse, il se défend autant qu'il peut, parce qu'il aime la vie et craint la mort. Ne vous semble-t-il pas juste que celui qui est aujourd'hui plus insensible que les bêtes soit un jour obligé de les suivre, et d'avoir dans les tourments une place au-dessous d'elles? Craignez donc, ô homme, craignez la mort qui vous séparera de tous les biens corporels et qui brisera par un cruel divorce les liens si doux qui unissent la chair et l'âme. Craignez le jugement où vous comparaîtrez devant le Dieu dans les mains duquel il est affreux de tomber, à l'examen duquel rien n'échappe; craignez, car si le péché est en vous, vous serez irrévocablement privé de toute gloire, de tout repos, et séparé pour jamais de la société des bienheureux. Craignez l'enfer où vous serez la proie de feux éternels et immenses, en compagnie du démon et de ses anges, au milieu des brasiers préparés pour eux. Cette crainte est le commencement de la sagesse [1]. Le Prophète ne dit pas cela de la honte, ni de la douleur; ni l'un ni l'autre de ces deux sentiments n'ont assez d'efficacité pour nous initier ainsi à la sagesse. C'est pourquoi la sagesse ne dit pas: *Souvenez-vous* de vos commencements, ou du milieu de votre vie, mais *souvenez-vous de vos fins dernières et vous ne pécherez pas*. L'esprit de crainte est, en effet, mille fois plus puissant et plus efficace, pour résister au péché que la honte et la douleur. Car la honte et la douleur trouvent une consolation quelconque, l'une dans le nombre des coupables, l'autre dans les joies du monde, la crainte n'en a pas. Et en voici la raison: Dans la mort vous n'emporterez avec vous ni peu, ni beaucoup des biens de ce monde; au jugement vous ne pourrez ni tromper, ni résister, et dans l'enfer il ne reste aucune consolation; une éternelle malédiction, des pleurs, des hurlements, des grincements de dents, voilà ce qu'il vous réserve.

SERMON XIII

Trois miséricordes et quatre pitiés.

1. Il y a de petits péchés, il y en a de médiocres, il y en a d'énormes, et il en est de même de la miséricorde qui est grande, médiocre, faible. Un grand pécheur a besoin d'une grande miséricorde, afin que la grâce surabonde là où le mal a surabondé. J'appelle petite miséricorde la patience de Dieu qui au lieu de punir le péché, l'attend à pénitence. Je la nomme petite, non pas en elle-même, mais relativement aux suivantes, car cette patience de Dieu considérée absolument est une grande miséricorde. Dieu n'a pas attendu ainsi l'ange coupable; il l'a précipité dans l'abîme immédiatement après

[1] Ps. cx, x.

sa faute. Il n'a pas même différé le châtiment de l'homme, qu'il chassa du paradis aussitôt qu'il eût violé le commandement divin. Aujourd'hui cependant il attend, il dissimule, il supporte le pécheur, durant dix ans, vingt ans, jusqu'à la vieillesse, et à la décrépitude. Et si nous considérons la grandeur et le nombre des péchés qui se commettent tous les jours, ne regarderons-nous pas comme légers ceux qui ont pourtant mérité un prompt châtiment? Ne soyons donc pas surpris si les pieds même du Prophète ont chancelé, presque glissé, à la vue de la prospérité des méchants, et surtout lorsqu'il entendait les pécheurs s'écrier : *Est-ce que Dieu connaît nos œuvres? Le Très-Haut sait-il ce qui se passe ici-bas*[1]. Mais c'est ici la grâce et la vertu de la croix de Jésus-Christ. *Je vis*, dit le Seigneur, *je ne veux pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive*[2]. Si je ne me trompe, c'est là le langage de Jésus-Christ ressuscité; il semble dire : que le Juif le veuille, ou qu'il ne le veuille pas, je vis; je ne veux pas la mort du pécheur, moi qui ai voulu mourir pour lui. Je veux que ma mort lui profite et lui soit une abondante rédemption.

2. J'ai donc eu raison d'appeler petite cette miséricorde du Seigneur qui tarde à punir et qui est prêt à pardonner; petite, non en elle-même, mais si on la compare aux autres. Seule elle ne suffit pas à nous sauver, elle ajoute plutôt à la sévérité de notre jugement; ce qui fait dire à Dieu : *Tu as commis ces crimes, et j'ai gardé le silence*[3]. Écoutons donc l'Apôtre tonner à son ordinaire contre le pécheur : *Méprisez-vous*, dit-il, *les richesses de sa bonté* (il s'agit de Dieu) *de sa patience qui vous invite à la pénitence? Mais vous amassez un trésor de colère pour le jour de la vengeance, par la dureté et l'impénitence de votre cœur*[4]. Oui, vous amassez des trésors de colère, au lieu des trésors de miséricorde que vous dédaignez, et vous rendez cette miséricorde inutile pour vous. Et comment cela? Par la dureté et l'impénitence de votre cœur. Or qui pourra briser cette dureté sinon celui qui dans sa passion a brisé les rochers? Qui donnera la contrition aux cœurs sinon celui qui est le principe de tout don parfait?

3. C'est là cette seconde miséricorde, supérieure à la première et qui l'empêche d'être infructueuse, et de se transformer en mortelle damnation, car elle donne cette pénitence sans laquelle toute la patience de Dieu, au lieu de nous servir nous devient fatale. La première peut suffire pour les fautes légères, et la pénitence quotidienne a la vertu d'effacer ces péchés que nous ne pouvons éviter totalement, tant que nous vivons dans un corps de péché. Quant aux péchés plus graves et qui donnent la mort, ce n'est pas assez de la pénitence, il y faut l'abstention totale. C'est chose difficile, et possible seulement à la puissance divine, d'ôter de nos épaules le joug du péché; car celui qui commet le péché en est l'esclave, et ne saurait en être affranchi que par une main toute-puissante.

4. Et voilà cette grande miséricorde, si nécessaire aux grands pécheurs, et de laquelle il est dit : *O mon Dieu, ayez pitié de moi selon votre grande miséricorde, et effacez mes iniquités selon l'immensité de vos bontés*[1]. On a déjà parlé des quatre filles de la Miséricorde[2]; ce sont l'amertume que Dieu met en nous, l'éloignement des occasions du péché, la force de résistance et la rectitude du cœur. Tantôt Dieu envoie d'amers déplaisirs à l'homme engagé dans le péché, et les peines occupent si bien l'esprit qu'elles chassent les funestes délices du mal. Tantôt il écarte l'occasion du péché, et ne permet pas que notre faiblesse soit tentée. Quelquefois, il donne la vertu de résister au péché, ce qui est une faveur plus grande encore; nous sentons la tentation, et nous nous conduisons en homme en lui refusant notre consentement. Et enfin, en d'autres rencontres, il guérit nos affections, ce qui est la perfection même, en sorte que, non-seulement nous ne consentons pas à la tentation, mais nous ne la sentons même pas.

[1] Ps. LXXII, 2, 3, 11. — [2] Ezéch. XXXIII, 11. — [3] Ps. XLIX, 21. — [4] I Rom. II, 4, 5.

[1] Ps. L, 1, 2. — [2] 3e serm. pour le 6e Dim. après la Pentec.

SERMON XIV[A]

Des sept dons du Saint-Esprit opposés aux sept vices.

1. *La sagesse est victorieuse de la malice*, quand Jésus-Christ, la Vertu et la Sagesse de Dieu, écrase Satan sous ses pieds. *Elle atteint d'une extrémité à l'autre avec force*, en précipitant du ciel l'orgueil, et en dépouillant l'avare dans l'enfer. *Elle dispose tout avec douceur*[1] : au ciel où elle affermit les anges fidèles, dans le monde dont elle rachète les esclaves, dans les enfers d'où elle tire les captifs : ou, si vous préférez cette explication, disons que le Saint-Esprit avec ses sept dons marche en bataille rangée contre les sept formes du péché. Le premier don, la Crainte, est opposé à la paresse. La crainte remue l'âme, elle discute la conscience, elle en secoue l'engourdissement mortel, elle éveille sa sollicitude. Aussi *celui qui craint Dieu ne néglige-t-il rien*[2], il tremble dans tous ses actes.

2. Du reste, pour que la lutte soit plus vive, les mailles de la cuirasse se serrent l'une contre l'autre, et la tiédeur du salut s'unit dans le cœur humain à la curiosité qui le porte à s'occuper des autres. Car, le Sage l'a dit, il y a trois incommodités qui chassent un homme de sa maison ; *la fumée, l'eau qui dégoutte et une mauvaise femme*[3]. Le paresseux n'est-il pas exposé à ces trois inconvénients? Celui qui néglige ses affaires ne chasse pas la fumée, ne corrige pas sa femme, ne répare pas son toit. Il y a une fumée, et une fumée épaisse et insupportable dans les péchés que n'arrête aucun désir de miséricorde, que n'éteint jamais une larme. La volonté devient chaque jour plus perverse, grâce à sa négligence, et l'indignation du souverain juge que n'apaise point la charité, cette charité qui couvre la multitude des iniquités, tombe sur nous goutte à goutte. Il est ainsi condamné à sortir de chez lui, à promener sur les choses extérieures une curiosité inquiète, celui qui dédaigne de s'étudier lui-même, oublieux du passé, indifférent au présent, et sans prévoyance de l'avenir. Évidemment cette curiosité a pour ennemie la Piété, qui rappelle l'âme à elle-même, comme la curiosité l'en éloigne. Aussi la piété est le vrai culte de Dieu ; elle adore dans le cœur Celui qu'elle sait y faire son séjour. La curiosité mène à l'expérience du mal, en sorte que l'âme dissipée se laisse facilement aller au péché, tombe inconsidérément dans le piége et rencontre à tout moment des jouissances pernicieuses. L'Esprit de science est dirigé contre cette malheureuse expérience ; il nous apprend à choisir le bien, à repousser le mal ; il nous révèle ce qu'il est dangereux et ce qu'il est utile d'expérimenter.

3. Cependant chez beaucoup, l'expérience dégénère en passion. Vous trouvez ces degrés en Dina, la fille de Jacob, sortie pour voir les femmes étrangères et enlevée par Emor fils du roi de Sichem qui la corrompit ; puis essaya d'adoucir sa douleur par ses caresses ; en sorte que son âme resta violemment attachée à cette fille[1]. Or, je dis que celui qui méprise la loi, qui abandonne l'honnêteté, dit adieu à la pudeur, passe de l'expérience du mal ; *à l'amour du mal*[2], selon le langage du Prophète. Il a perdu totalement la crainte du Seigneur ; il n'obéit plus qu'à la voix des passions et du plaisir ; sa raison c'est sa volonté. Contre cette violence de la concupiscence combat la Force. Il n'y a, en effet, qu'une main puissante qui puisse la dompter. Dans ce but, que l'homme jeûne, qu'il châtie sa chair,

[1] Sages. VII, 30 ; VIII, 1. — [2] Eccle. VII, 19. — [3] Prov. XXVII, XLVI.

(A) Il y a de nombreuses variantes à ce sermon dans le ms. de Citeaux : elles modifient peu le sens. Ce sermon est cité dans les *Fleurs* de S. Bernard, liv. VII, ch. XLVI.

[1] Gen. XXXIV, 1, 8. — [2] Ps. LXXII, 7.

qu'il la réduise en servitude, de crainte qu'un aspic ne sorte de la couleuvre, et que la concupiscence n'engendre l'habitude. Comment la fragilité humaine, si misérable et si digne de pitié est-elle entraînée au crime par l'habitude mauvaise, sans y être poussée par la concupiscence et la violence des désirs? Ah! plût au ciel que tout le monde l'ignorât! C'est que quiconque fait le mal devient l'esclave du mal[1], l'esclave du démon, à la suite duquel il marche dans toutes les routes mauvaises où l'entraîne cet esprit qui le tient captif.

4. Or, l'habitude est une chaîne lourde et fatale plus aisée à délier qu'à rompre, selon ce proverbe que l'adresse vaut mieux que la violence. De sorte que comme la force est d'ordinaire repoussée par la force, l'ardeur des désirs mauvais est détruite par la ferveur de l'esprit. Déjouez ainsi les artifices du démon et à la mauvaise habitude opposez le Conseil. Car si vous recourez à la violence, et si vous comptez sur les châtiments corporels pour triompher de la tyrannie de l'habitude, il est à craindre que vos efforts ne soient inutiles et que vos forces ne s'épuisent avant la passion que l'habitude a transformée en une seconde nature. Le Conseil vous est donc nécessaire, qu'il vienne soit de l'Ange même du grand Conseil, soit d'un homme vraiment spirituel habile à discerner les suggestions de Satan, et à indiquer les remèdes qui les paralysent. Otons l'occasion du péché, et la facilité d'y tomber. Nous lisons, mes frères, qu'un ermite attaqué dans son désert par des pensées impures en fut guéri par l'adresse de son Abbé. Cet Abbé ayant appelé secrètement un autre frère lui prescrivit d'accabler d'injures le religieux tenté, et de se plaindre cependant comme s'il était l'insulté. Le pauvre religieux fut tellement bouleversé et confus, qu'il oublia bientôt sa tentation obstinée, et, que quand on le questionnait à ce sujet il répondait tout émerveillé : Eh! quoi! on me permet à peine de vivre, et j'aurais le loisir de céder à des idées impures[2]?

5. Mais peut-être n'a-t-on pas encore trouvé celui à qui appartient le triomphe, et qui doit emporter la couronne. Le mépris naît de l'habitude mauvaise. Souvent on pèche avec d'autant plus de liberté qu'ayant abdiqué l'espérance on lâche la bride à toutes

[1] Jean VIII, 34. — [2] S. Jérôme, épître à Rustiq. vers le milieu.

ses passions, et on court avec une rapidité effrayante à l'abîme, selon ce qui est écrit : *Le pécheur arrivé au fond du précipice méprise*[1]. Il faut donc que l'esprit d'intelligence combatte ce mépris, en éclairant les ténèbres du cœur, en y versant la lumière de la divine miséricorde et l'abondance de la compassion. Aussi l'intelligence doit-elle s'élever vers les choses divines, vers ces choses si hautes que la raison est impuissante à les comprendre et que la foi même ne les saisit qu'avec peine, comme par exemple cette doctrine de l'Apôtre : *La grâce a surabondé là où avait abondé le péché*[2].

6. Si le mépris persiste, il est nécessairement suivi de la malice, et dans son désespoir ce malheureux n'a plus qu'une consolation; puisqu'il n'a plus de part dans le bien, qu'il trouve au moins sa joie dans le mal, et dans le désordre. Il ne lui reste donc qu'un remède; c'est que la Sagesse entre en lutte contre la malice, et qu'elle la renverse de sa main invincible. Autrement comment délivrer celui qui est entré à Babylone, s'il n'est prévenu des douces bénédictions du ciel, si un clou ne chasse l'autre clou, si des charmes criminels et perfides ne sont détruits par les joies et l'onction de l'Esprit?

7. Il est donc vrai, la Sagesse victorieuse atteint avec force d'une extrémité à l'autre, déracine chaque vice en particulier, et lui substitue une vertu. La paresse secouée, l'esprit de crainte remplit l'âme ; la curiosité expulsée, la piété en prend la place ; l'expérience du mal disparaît devant la science ; la concupiscence est abattue par la force, la mauvaise habitude par le conseil, le mépris par l'énergie de l'intelligence; la malice s'enfuit devant le règne de la sagesse. Or, dans ce triomphe, la crainte réveille l'âme infortunée que la négligence avait plongée dans un lourd et dangereux sommeil. Les douceurs de la piété gagnent le cœur séduit par la curiosité ; la science lui fait connaître et regretter le passé. La force relève les abattements de la concupiscence; le conseil délivre des chaînes de l'habitude; l'intelligence tire de sa prison le captif que le mépris y avait jeté. Et enfin, dressant la table, la sagesse ranime et rassasie d'aliments salutaires l'âme affamée et mourante.

[1] Prov. XVIII, 3. — [2] Rom. V, 20.

SERMON XV

Sur la recherche de la sagesse.

1. Que faisons-nous, en ce monde, mes frères? je vous le demande, qu'y faisons-nous? Si nous prétendons nous sauver de ce siècle, pourquoi hésiter et délibérer sur lui? Nous voulons en sortir; pourquoi donc traîner nos chaînes après nous? Elles sont d'or, je le suppose; mieux vaut pourtant être libres sans elles qu'esclaves par elles. Oublions leur valeur et songeons qu'elles sont un obstacle. A la nécessité de notre condition déjà si dure, n'allons pas ajouter la glu de la cupidité, ni les nœuds d'une vaine sollicitude. Mais que peut faire un captif dans ses chaînes? C'est peut-être une question inutile, puisque si on met les hommes aux fers, c'est plutôt pour les empêcher d'agir, et pour les faire souffrir. Les chaînes sont autant des entraves à l'action que des instruments de souffrance. Cependant il faut faire quelque chose ici-bas : il y faut faire pénitence, et la pénitence est moins action que passion. Oui, nous avons à faire quelque chose en ce monde et non pour le monde. Quoi! on lit qu'Adam fut placé dans un jardin délicieux pour y travailler[1], et on aurait la folie de s'imaginer que ses enfants y ont été mis pour y rencontrer l'oisiveté à la place de l'épreuve? Travaillons donc non à acquérir une nourriture périssable, mais à accomplir l'œuvre de notre salut. Travaillons à la vigne du Seigneur afin de mériter le denier de la vie éternelle. Travaillons avec la Sagesse qui nous dit: *Ceux qui travaillent avec moi ne pécheront pas*[2]. *Le monde est un champ,* dit la Vérité, creusons pour y découvrir le trésor qu'il cache: ce trésor c'est la sagesse elle-même qui sort des lieux les plus secrets. Nous la cherchons tous, et tous nous la désirons passionnément.

2. Mais il la cherche vainement celui qui la cherche en son lit, car on ne la rencontre point dans la terre de ceux qui vivent au sein des délices. Ce lit est étroit, et vous y cherchez un géant? Ce lit est le vôtre, et vous espérez y trouver celui qui n'a jamais habité une maison étrangère? *Si vous cherchez, cherchez bien; convertissez-vous et venez*[1]. Et d'où sortir pour chercher, demandez-vous? de votre lit. De quoi devez-vous vous convertir et vous détourner? *de vos volontés propres*[2]. Mais si je ne trouve pas la sagesse dans mes volontés, où la rencontrerai-je? car mon âme en est avide; et si elle la trouve, elle ne sera pas satisfaite si je ne la possède avec abondance, dans une mesure large, serrée, entassée; dans une mesure qui déborde en mon sein. Et mes désirs sont justes, car *heureux l'homme qui trouve la sagesse, et qui abonde en prudence*[3]. Cherchez-la donc pendant qu'on la peut trouver ; invoquez-la pendant qu'elle est voisine de vous. Et voulez-vous savoir combien elle en est voisine? *La parole est près de vous, dans votre cœur, sur vos lèvres*[4], pourvu que vous la cherchiez avec un cœur droit. Elevez donc votre cœur, sortez de votre lit afin de ne pas entendre en vain l'avis qu'on vous adresse de tenir votre cœur en haut. Ainsi, vous aurez la sagesse dans votre cœur, la prudence inondera vos lèvres, mais ayez soin qu'elle les inonde sans se répandre trop au dehors.

3. En effet, vous avez trouvé un rayon de miel dans la sagesse; n'en mangez pas avec excès, vous le rejetteriez. Mangez-en de façon à en avoir toujours faim. La sagesse a dit elle-même : *Ceux qui me mangent auront encore faim de moi*[5]. Ne croyez pas en être si richement pourvu; n'en prenez pas jusqu'à satiété, de peur qu'on ne vous ôte ce que vous croyez avoir, parce que vous avez cessé trop tôt de la chercher. Il ne faut pas

[1] Gen. II, 15. — [2] Eccli. XXIV, 30.

[1] Isaïe XXI, 12. — [2] Eccli. XVIII, 30. — [3] Prov. III, 13. — [4] Rom. X, 8. — [5] Eccli. XXIV, 29.

vous lasser de la chercher, ni de l'invoquer dans le temps où on la peut trouver, et où elle est près de nous ; car, Salomon l'a dit encore : *S'il n'est pas bon de manger trop de miel, ainsi celui qui veut sonder la majesté sera écrasé sous sa gloire*[1]. Pourquoi donc, ô Pilate, interrogez-vous le Seigneur en particulier ? pour qu'il vous dise à l'oreille qu'est-ce que la Vérité ? C'est trop pour vous. On ne donne point aux chiens les choses saintes ; on ne jette pas des perles aux pourceaux. Cherchez plutôt le goût de la foi, et gardez-vous de la satiété de l'intelligence. Aussi est-ce avec raison, mes frères, que Pilate se retira tout ébloui, et que, sans attendre la réponse de Jésus, il revint vers les Juifs ; il s'était élevé trop haut en demandant ce que c'est que la vérité[2].

4. Cherchons donc la sagesse dans le cœur, la sagesse qui vient de la foi, selon la recommandation que l'Apôtre nous adresse *de n'être pas plus sages qu'il ne faut l'être, mais de l'être avec sobriété*[3]. La sagesse sobre consiste dans le regret des péchés passés, dans le mépris des biens présents, dans le désir des récompenses futures. Oui, vous l'avez vraiment rencontrée si vous pleurez vos désordres, si vous dédaignez ce que cette vie vous offre d'enviable, si vous aspirez de toute votre âme après l'éternelle félicité. Vous l'avez trouvée, si vous avez de toutes ces choses une idée juste ; si vous regardez les premières comme pleines d'amertume, et si vous êtes résolu à les fuir ; si vous méprisez les secondes comme périssables et fugitives, si vous estimez les dernières parfaites, dignes de vos désirs et de vos affections. Oui elle est sobre ; elle ne provoque pas le vomissement, cette sagesse que le froid de la crainte inspirée par le souvenir des péchés, et la ferveur de la vérité échauffée par les divines promesses défendent de la tiédeur des fatales préoccupations de cette vie. Ainsi vous n'êtes exposé ni à rejeter la sagesse, ni à en être rejeté ; car si celui-là est *heureux qui a trouvé la sagesse*, heureux est aussi *celui qui demeurera dans la sagesse*[1], ce qui se rapporte peut-être à l'abondance dont parle l'Ecrtiure.

5. Or la sagesse ou la prudence afflue sur nos lèvres de trois manières : quand nous confessons de bouche nos iniquités, quand nous rendons grâces, quand nous tenons un langage édifiant. Car, si *on croit du cœur pour la justice, on confesse de bouche pour le salut*[2]. D'ailleurs, *le juste commence par s'accuser lui-même*[3] ; ensuite il glorifie le Seigneur ; et en troisième lieu (si la sagesse abonde en lui à ce point), il doit édifier le prochain. Mais la sagesse doit-elle aussi abonder dans les œuvres ? Assurément, cherchons bien et nous trouverons qu'elle y abonde en trois manières. Un sage, en effet, a dit jadis : Que la sagesse se dépeignait en trois manières[4]. Pour moi, si vous n'avez pas un sentiment préférable à émettre, je crois qu'à l'égard des œuvres, c'est avoir une juste abondance de sagesse que de se garder fidèlement dans la continence, la patience et l'obéissance, de façon à mortifier par l'obéissance la volonté propre, à éloigner par la continence tout plaisir charnel et mondain, et à supporter courageusement par la patience les afflictions de cette vie.

SERMON XV

De trois sortes de biens ; de la vigilance sur les pensées.

1. Il faudrait, mes frèses, apporter plus d'attention et de soin à nos pensées. Je dis aux nôtres qui fournissent sans cesse une matière à de si saintes méditations. Nuit et jour nous chantons ou nous lisons les paroles des prophètes et des évangélistes, et ces paroles nous menacent de l'enfer, ou nous promettent la gloire du royaume céleste. D'où

[1] Prov. xxv, 27. — [2] Jean xviii, 38. — [3] Rom. xii, 3.

[1] Eccli. xiv, 22. — [2] Rom. x, 10. — [3] Prov. xviii, 17. — [4] Id. xxii, 20.

viennent donc tant de pensées vaines, nuisibles, honteuses, qui, sans cesse, tantôt par l'impureté et la vaine gloire, tantôt par l'orgueil et l'ambition, par toutes les passions enfin, nous tourmentent au point que nous respirons à peine dans la sérénité des saintes pensées? Malheur, malheur à la tiédeur et à l'assoupissement de nos cœurs! Nous nous abandonnons à ces vanités au lieu de nous élever aussitôt jusqu'aux biens du Seigneur, soit naturels, soit spirituels, soit éternels. Les biens naturels sont grands; les spirituels le sont davantage, et les éternels les surpassent tous. Nous trouvons une réparation dans les premiers, un exercice dans les seconds: les derniers ouvrent devant nous l'horizon immense de la béatitude. Si vous ne pouvez arrêter l'œil de votre méditation sur les biens éternels, parce qu'ils sont trop élevés et surpassent tout sentiment, tournez-le vers les biens de la grâce qui se trouvent dans l'exercice des vertus, et reconnaissez avec quelle pureté de conscience, et quelle liberté d'esprit on doit vivre dans la chasteté, la charité, la patience, l'humilité et dans toutes les autres vertus qui rendent une âme agréable à Dieu, imitable aux hommes, et facile à fléchir. Ce but est-il encore trop élevé pour vous, et dépasse-t-il votre faiblesse, abaissez vos regards sur les biens de la nature qui doivent vous être aussi familiers que vous l'êtes à vous-même. Si je les appelle biens de la nature, ce n'est pas qu'ils soient totalement étrangers à la grâce; mais je leur donne ce nom parce qu'ils étaient en quelque sorte innés à la nature, entés en elle, avant le péché qui a gâté en nous et la personne et la nature. Depuis, ils ne sont plus autant en notre pouvoir, à raison de la blessure qui nous a atteints, bien qu'habituellement nous les sentions en nous et hors de nous, autant par la raison que par nos sentiments. Et parce que nous sommes composés de corps et d'âme, selon la parole de l'Apôtre, il nous faudra commencer par la partie animale, par les biens du corps, afin que ce qui est animal précède ce qui est spirituel [1].

2. Or tous les biens du corps et ceux que nous lui devons se résument dans la santé. Rien de plus à lui donner, à chercher pour lui: il faut s'en tenir là, l'y enchaîner, puisqu'il ne produit pas de fruit, et qu'il finit par la mort. Mais ici se cache un piége que je ne dois pas vous taire. La volupté dresse des embûches à la santé, et la poursuit d'une façon si subtile, qu'il est difficile de la reconnaître et de s'en défendre. Or, si on se rend l'esclave de la volupté sans égard pour la santé, on n'est plus dans la nature, on lui est assujetti, et elle donne les mains à la mort en cédant l'empire à la volupté. De là vient que beaucoup de gens se sont laissés aller, ou pour mieux dire sont tombés en des passions si brutales, qu'ils préfèrent la volupté à la santé, et se plongent en des plaisirs qui leur apporteront, ils le savent, des douleurs cruelles et fatales. Or, comme la santé est le bien naturel du corps, le bien naturel du cœur est la pureté, puisqu'on ne peut voir Dieu avec un œil impur, et que le cœur humain a été créé pour voir son auteur. Mais s'il faut prendre soin de la santé du corps, il faut être plus inquiet encore de la pureté du cœur, partie plus noble que le corps. Nous entendons ici par pureté, dans tous nos actes, rendre humblement témoignage au Seigneur dans la prière, et à l'homme dans la confession, et dire: *Je confesserai contre moi mon injustice au Seigneur, et vous, mon Dieu, vous m'avez pardonné l'impiété de mon péché* [1].

3. Et parce que l'homme est un animal destiné à la société, il faut passer de ce qui est en nous à ce qui est autour de nous, afin d'avoir, s'il se peut, la paix avec tout le monde. En effet, la loi de la société naturelle est celle-ci: faire à autrui ce que nous voulons qu'on nous fasse, et traiter les autres comme nous voulons être traités. Ainsi, comme nous devons la santé à notre corps, la pureté à notre cœur, nous devons la paix à nos frères. Passons maintenant aux saints qui, de ce cachot de notre mortalité, ont pris leur vol vers les joies du ciel. Certainement nous devons les imiter, puisqu'ils ont été ici-bas passibles comme nous, qu'ils nous ont fait connaître les routes de la vie qu'ils ont parcourues avec une persévérance infatigable. Quant à ceux qui sont sortis de cette vie dans une vertu et une pénitence moins parfaites, nous leur devons compassion et prière, puisqu'ils appartiennent à la même nature que nous, afin que le Père les purifie avec miséricorde, change en bienfaits ses châtiments, et les rende enfin participants des joies de la cité bienheureuse. Eh quoi! un taureau trouve un autre taureau mort, et il pleure, il mugit, et lui rend, si j'ose dire, les devoirs de la fraternité. Qu'est-ce donc que l'homme

[1] I Cor. xv, 46. —

[1] Ps. xxxi, 5.

ne doit pas à l'homme, lui que la raison instruit et que l'affection guide? Ainsi imitation aux âmes saintes, compassion aux moins parfaites : suivre les premières, gémir sur les secondes.

4. Quant aux anges bienheureux nous devons solliciter leur assistance, et par des gémissements secrets, et par des larmes abondantes, afin qu'ils présentent nos prières à la Majesté suprême, qu'ils nous rapportent ses grâces, eux, esprits chargés d'un ministère et envoyés au secours des héritiers du salut[1]. Enfin du Maître de toutes choses sollicitons sa bonté; la bonté est sa nature, avec la compassion; il pardonne, sans considérer le nombre de nos offenses. Ah! qu'il prenne pitié de nous selon la grandeur de ses miséricordes. Nous lui devons l'amour, la soumission, le respect et l'humilité; l'amour, car il nous a créés et comblés de biens; la soumission, il nous est supérieur, il nous a prescrit cette dépendance, il est terrible en ses desseins sur les enfants des hommes. C'est ainsi que nous devons la santé à notre corps, la pureté à notre cœur, la paix au prochain, l'imitation aux saints, aux morts la compassion; qu'il nous faut solliciter le secours des anges, et la miséricorde de Dieu et tirer tout cela du trésor des biens naturels, afin de savoir qu'après avoir rempli tous ces devoirs nous ne sommes encore que des serviteurs inutiles, et que nous n'avons fait que ce à quoi nous étions tenus. Aussi trouverait-on à peine un commandement imposé à l'homme qui dépasse ses forces et les énergies de sa nature. Or, comme nous l'avons dit, ces biens nous réparent et nous rétablissent en quelque sorte dans notre premier état, nous revenons à cette douceur primitive de la nature, conservant aux choses leur rang, à celles qui sont en nous, à celles qui nous entourent, comme à celles qui sont placées au-dessus de nous. Et voilà pour les biens de la nature.

5. Quant aux biens spirituels qui nous exercent à tendre aux biens éternels, ce sont les mêmes que les précédents, et néanmoins si on les considère d'une autre façon ils en diffèrent, tout en se confondant avec d'autres dont l'énumération serait trop longue. Les uns sont conformes à la nature, les autres lui sont supérieurs. Dans l'exercice spirituel, nous ne devons pas la santé au corps, il faut plutôt le réduire en servitude, l'affliger, le condamner au travail, selon cette parole d'un homme spirituel, et grandement spirituel : *Je châtie mon corps et je le réduis en servitude*[1]. Nous ne devons pas seulement au cœur la pureté, cette pureté qui nous porte à confesser simplement et humblement nos péchés, mais encore une pureté qui mette dans nos intentions, nos pensées et nos œuvres une telle circonspection que notre vie soit féconde, et notre réputation glorieuse, non au profit de nos intérêts personnels et de notre considération, mais en vue de la gloire de Dieu et de notre Père céleste. Ce n'est pas assez de vivre en paix avec nos frères, il faut de plus savoir la garder avec les ennemis de la paix, supporter tout le monde, sans être soi-même à charge à personne. De plus, nous ne devons pas seulement aux morts la compassion et la prière. Réjouissons-nous avec eux dans l'espoir de leur félicité prochaine, car encore que nous ayons lieu de nous affliger de leurs souffrances dans le séjour de l'expiation, nous devons éprouver une joie plus vive à la pensée qu'ils seront bientôt près de Dieu qui essuiera leurs larmes, et que le deuil et les pleurs finiront pour eux. Quant aux âmes, aux anges bienheureux, nous ne devons plus seulement imiter les unes et solliciter l'appui des autres; il faut désirer ardemment leur présence, souhaiter d'être avec elles, de voir ces colonnes du ciel qui soutiennent le monde, et en qui luit et resplendit l'image glorieuse et magnifique de la divinité. Enfin, ce n'est pas uniquement la bonté que nous avons à chercher en Dieu, nous avons aussi à diriger vers lui toutes nos affections, afin de nous aimer en vue de lui, de contempler sans cesse cette Majesté qui produit tout, qui embrasse tout, et qui est l'unique objet sur lequel les créatures raisonnables aspirent à fixer leurs regards.

6. Telles sont les routes de la vie spirituelle. Une âme religieuse s'y complaît et s'y dilate, oubliant tout ce qu'elle a laissé derrière elle, constamment appliquée à marcher en avant, c'est-à-dire vers les biens éternels, vers la palme de la vocation divine. Le bienheureux Apôtre saint André dont nous célébrons la fête ne s'élevait-il pas ainsi au-dessus de la nature, lorsqu'il s'écriait : O bonne croix, longtemps désirée et préparée enfin à mes désirs! Je viens à toi hardiment et joyeusement? C'est vraiment ici le cri d'un homme altéré, et qui s'est élevé des biens de la nature à ceux de la

[1] Hébr. I, 14.

[1] I Cor. IX, 27.

grâce. Il se glorifie non-seulement dans l'espérance, mais dans les tribulations. Il sort du tribunal qui l'a condamné, joyeux d'avoir mérité d'endurer des affronts pour le nom de Jésus-Christ. Et c'est avec élan, avec ardeur qu'il court au supplice, comme on s'élance à une fête ou à un triomphe.

7. Or, ces biens éternels sont des biens que l'œil n'a pas vus, ni l'oreille entendus, qui ne sortent pas de cette patrie, qui ne connaît que la joie et la félicité. Là, rien ne manque, là règne une abondance capable de combler tous les désirs. Et quelle abondance! On n'y trouve rien de ce que vous repoussez, on y rencontre tout ce que vous voulez. *Ah!* s'écrie le Prophète, *que la paix habite votre forteresse, et que l'abondance remplisse vos tours*[1]. Ces tours toutes de pierreries, selon un autre prophète, et où Dieu doit nous rassasier non de l'écorce du sacrement mais de la fleur même du froment. Si donc nous ne devons manquer de rien, si rien ne doit nous être caché, peut-on douter que là nous ne rencontrions la consommation de la gloire? Non, rien ne nous sera caché, et voilà cette sagesse qui doit rassasier la curiosité de l'homme. O sagesse, qui nous révélera tout, tout au ciel et sur la terre! Par elle nous boirons à sa source la connaissance absolue. Plus de soupçons à craindre, plus de complots à redouter; car, au dire de saint Jean, cette cité ressemblera au plus pur cristal[1], et comme nous voyons nettement les objets à travers le cristal, ainsi pénétrerons-nous toutes les consciences. Mais qu'importe que rien ne nous manque, que rien ne soit caché pour nous, si nous restons exposés à la crainte et à l'anxiété? Aussi, plus de crainte au ciel, et voilà cette puissance qui fortifie la faiblesse humaine. *Il a placé la paix à vos frontières*, dit le Psalmiste, *et consolide les fermetures de vos portes*[2]. Aucun ennemi n'y peut entrer, aucun ami n'en peut sortir. Là donc où règnent une abondance, une sagesse, une puissance souveraines, doit se rencontrer également la plénitude de la béatitude, relativement à la félicité de l'homme. Tels sont les biens de la nature, de la grâce, et de la gloire, les biens de l'humanité, de la vertu, de l'éternité. Songeons à ces choses, ruminons-les, mes frères, et selon le précepte de la loi, ruminons-les encore[3]. C'est la vie, la vie de notre esprit. Ainsi les saintes pensées nous conserveront et avec le saint Prophète, nous dirons: *Seigneur, la méditation de mon cœur est sans cesse devant vous; vous êtes mon protecteur, vous êtes mon Rédempteur*[4].

SERMON XVII

Triple garde de la main, de la langue, du cœur.

1. Nous nous plaignons tous que la grâce nous manque. Mais la grâce a peut-être plus sujet de se plaindre que nous lui manquons. En effet, cette grâce de la dévotion que nous cherchons est une chose de cœur, et il se prive de cette faveur celui qui néglige de préparer en lui à la grâce une demeure intérieure. Du reste, quel soin peut-on prendre de son cœur, quand on ne veille ni sur ses lèvres, ni sur ses mains? Vous n'avez pas commencé, ne vous étonnez pas de n'être pas arrivé à la perfection. Pour y arriver, commencer ne suffit même pas, il faut continuer. Avoir les mains pures, c'est beaucoup pour un séculier; pour un moine c'est un mal et un grand mal de ne pas les tenir

[1] Ps. cxxi, 17.

[1] Apoc. xxi, 19. — [2] Ps. cxlvii, 14, 13. — [3] Lévit. xi, 3. — [4] Ps. xviii 15.

exemptes de toute souillure. On veut même en nos mains une pureté plus grande, une justice plus abondante que dans celles des séculiers. A eux il est dit: *Fuyez la fornication*[1]*; que celui qui volait ne vole plus*[2]. On leur défend d'autres désordres semblables qui ferment le ciel à ceux qui s'y livrent. Devons-nous craindre aussi ces souillures dans nos œuvres, et ces impuretés dans nos mains? Mais plus nos mains sont pures, plus une tache, même légère, les rend difformes. Et comme une tache, fût-elle petite, gâte un beau vêtement, ainsi la plus légère désobéissance nous souille. D'ailleurs, ce n'est plus ici une tache légère, mais une difformité notable que la négligence que nous apportons dans l'observation des moindres préceptes. C'est donc à observer fidèlement toutes les pratiques que nous devons employer les commencements de notre conversion, alors que la lumière est en nous, bien que faiblement; à moins qu'ils ne croient avoir en eux une grande lumière ceux à qui la Vérité a dit: *Quand vous aurez fait tout ce qui vous a été prescrit, dites: Nous sommes des serviteurs inutiles, nous n'avons fait que notre devoir*[3]*?* Mais vous me direz peut-être: le but de cet avertissement est de nous porter à pratiquer l'humilité. Soit, mais est-ce une humilité contraire à la Vérité? Cependant si on nous trouve encore plus négligents dans le soin de nos actions, il n'est pas de sage qui avertisse celui qui avale un chameau de prendre garde à un moucheron.

2. Mais, nos mains purifiées, nous ne pouvons encore passer à la pureté du cœur, avant d'avoir purifié nos lèvres, ce qui doit être notre second souci. Si vous dites que peu de gens savent bien régler leurs paroles, vous saurez par là que la perfection est rare, et peu commune en ce monde. Qui redira, en effet, la souillure que peut contracter un organe si petit en lui-même? Que d'impuretés amassées sur des lèvres immortifiées? Dans quels dangers nous jette une bouche à laquelle la circonspection est étrangère! Il y a une langue qui se répand sans cesse en discours oiseux; une langue sans pudeur ou superbe, instruments l'une de l'impureté, l'autre de l'orgueil. Il y a encore une langue trompeuse et une langue méchante répandant partout l'une le mensonge et l'autre la flatterie, médisant tantôt en face, tantôt en secret. Si nous devons rendre compte au jugement de Dieu de toutes les paroles inutiles[1], avec quelle rigueur serons-nous donc jugés sur une parole de mensonge, sur une parole malveillante ou injurieuse, sur un mot superbe ou lascif, sur une basse flatterie ou sur une détraction?

3. Mes frères, qu'elle est vraie cette sentence : *Les longs discours fourmillent de péchés*[2]! En effet, sans parler du reste, si une parole est oiseuse lorsqu'elle n'est pas dictée par un motif raisonnable, quel motif assigner à celle qui est contraire à la raison! Gardez-vous bien, mes frères, d'estimer peu de chose le temps perdu en entretiens inutiles; ce temps est si favorable, et si précieux pour le salut! Le temps passe sans retour, il est irréparable, et l'insensé ne comprend pas la perte qu'il fait. Mais, dit-on, il est bien permis de s'entretenir pour passer une heure (A). Pour passer le temps! pour passer une heure! L'heure que Dieu vous avait donnée pour faire pénitence, obtenir le pardon de vos péchés, conquérir la grâce et mériter la gloire! Ce temps que vous deviez consacrer à attirer sur vous la divine miséricorde, à vous mêler à la société des anges, à soupirer après l'héritage perdu, à aspirer après la félicité qui vous est promise, à réveiller une volonté languissante, à pleurer enfin les fautes de votre vie! Est-ce ainsi que les laboureurs se conduisent quand s'offre enfin à leur désir la saison propre aux semailles, et les vignerons quand vient celle de tailler la vigne? Se livrent-ils à d'autres occupations, sont-ils heureux de rencontrer des passe-temps qui les excusent de couler ces jours sans rien faire? Et les marchands au moment des foires ont-ils l'habitude de s'amuser et de perdre les occasions de profit et de gain? Et les pauvres et les mendiants enfin, quand se présente le distributeur d'aumônes si souvent appelé, cherchent-ils des distractions? cèdent-ils leur place à d'autres pauvres, pour se retirer à l'écart, et se cacher dans les coins des places publiques?

4. Encore si on ne perdait en paroles que le temps de la vie! N'en voit-on pas y perdre

[1] I Cor. VI, 18.— [2] Ephès. IV, 28. — [3] Luc XVII, 10.

[1] Math. XII, 36. — [2] Prov. X, 19.

(A) De ce passage on a pu conclure que les religieux Cisterciens avaient quelquefois un moment pour s'entretenir. C'est pour cela que dans son éloge d'Humbert, S. Bernard blâme les discours inutiles, les bavardages, les médisances des religieux. Il y avait du reste chez eux un grand respect du silence.—Voir serm. III, sur l'Avent n° 5, etc. etc.

la vie même, non-seulement leur vie personnelle, mais celle de leurs frères? Les médisants qui sont en horreur en Dieu ne perdent-ils pas la vie? La vie fuit ceux qu'elle hait, et ceux qu'elle fuit sont condamnés à mourir. Ne meurt-il pas aussi celui qui boit le poison que lui présente une langue médisante? En effet, cette langue lui ravit doucement la vie de la charité, et à son insu l'amour fraternel se refroidit en lui. Un jour aussi peut-être cette médisance arrivera aux oreilles de celui qui en est l'objet; les paroles volent, et après avoir passé par tant de bouches il est difficile qu'elles n'aient pas été augmentées, et qu'après avoir tant voyagé elles ne soient enfin rapportées à celui qu'elles offensent. Il en sera donc blessé, il s'irritera, la charité s'éteindra dans son cœur d'autant plus facilement qu'elle semblait en lui plus vivante. *Si mon ennemi eût médit de moi*, dit le Prophète, *je l'aurais enduré*[1]. Je le veux, la personne qui écoute la médisance est prudente, et se tient sur ses gardes : de son côté celui que la médisance attaque s'y tient aussi, s'il est sage; l'un pour ne point se laisser empoisonner; l'autre, pour n'être point troublé par le scandale. Cependant la langue médisante leur donne la mort, autant du moins qu'il est en son pouvoir; elle se la donne à elle-même. Elle la donne au premier dont elle blesse la conscience, au second en qui elle détruit la charité. N'est-ce pas là une langue de vipère? Oui, puisque d'un souffle elle tue trois personnes. N'est-ce pas une lance? Assurément, et une lance bien aiguisée, puisque d'un coup elle perce trois cœurs. *Leur langue*, dit le Prophète, *est un glaive acéré*[2]. Oui, la langue d'un médisant est un glaive à deux ou plutôt à trois tranchants.

5. Et dites-le sans crainte, cette langue est plus cruelle que la lance qui transperça le côté de Notre-Seigneur. Elle aussi elle blesse le corps du Christ, un de ses membres, et elle le blesse non plus mort, mais elle lui donne la mort en le frappant. Elle est plus malfaisante que les épines mises sur la tête de Jésus par la férocité des soldats, que les clous mêmes enfoncés par la méchanceté consommée du Juif dans les pieds et les mains du Sauveur. La raison en est que si Jésus-Christ n'eût pas préféré la vie de son corps mystique, que la médisance attaque, à celle de son corps naturel, il n'aurait pas livré celui-ci à une mort cruelle, ni à l'ignominie de la croix. Et nous disons cependant : C'est si peu de chose qu'une parole; la langue de l'homme n'est qu'un peu de chair tendre et molle; le Sage lui-même n'en fait pas grand cas. Je l'avoue, une parole est chose bien légère, elle vole rapidement, mais quelle blessure elle fait! Elle passe vite, mais elle brûle; elle pénètre instantanément dans une âme, mais elle n'en sort plus si aisément; elle est bientôt prononcée, mais on ne la retire pas de même; elle vole sans peine, aussi viole-t-elle facilement la charité. Une mouche morte, n'est rien, et pourtant elle gâte le parfum le plus suave[1]. La langue est un membre tendre et délicat, et pourtant qu'il est malaisé de la tenir! En soi ce n'est rien, mais quelle force et quelle puissance dans son usage! Ce petit organe, si vous n'y prenez garde, est un grand fléau. Mince, aplatie, c'est un instrument parfaitement propre à vider le cœur, vos consciences le savent trop, je crois, à moins que nous soyons tous si parfaits, que nos longs entretiens n'aient jamais rendu notre âme vide, nos méditations froides, nos affections arides, l'holocauste de nos prières moins riche, grâce aux paroles que nous avons dites ou entendues; cependant c'étaient des paroles.

6. Si la langue se laisse facilement emporter aux paroles, elle s'ouvre le cœur avec la même facilité, de sorte que plusieurs, tout en sachant se taire, n'ont guère profité de cette précaution pour ne s'être pas assez mis en garde contre la langue des autres. Celui qui vous parle est sage, religieux, il craint Dieu; je le veux bien, mon frère; je vais plus loin, c'est un ange et un ange de lumière. Cependant veillez, de peur d'entendre des discours qui vous blesseront. Je ne prétends vous inspirer de soupçon contre personne, mais simplement vous prémunir contre la langue, surtout dans les entretiens communs. La simplicité de la colombe est une excellente chose, mais n'oubliez pas ici la prudence du serpent. Marie n'écouta pas même une parole angélique sans la peser attentivement, *Elle se demandait*, dit l'Évangile, *quelle était cette salutation*[2]. Aussi vous qui avez appris d'une fréquente expérience quel mal nous causent nos entretiens, vous serez bien inspiré d'apporter dans les conversations inévitables, non-seulement des lèvres circonspectes, mais des oreilles pru-

[1] Ps. LIV, 13. — [2] Id. LVI, 5.

[1] Eccle. X, 1. — [2] Luc I, 29.

dentes. J'insiste sur ce degré des progrès de la vie religieuse, n'en soyez pas surpris; il y a parmi nous plus d'âmes qui appartiennent à cette classe que d'âmes parfaites.

7. Mais si je pousse à l'excès le procès que je fais ici aux paroles, souvenez-vous que c'est la langue qui s'élève contre les désordres de la langue, pour trouver une excuse, en ne s'épargnant pas elle-même, et en précautionnant les auditeurs contre les dangers auxquels elle les expose. La parole est un vent, mais pas toujours un vent brûlant. *Levez-vous, Aquilon,* dit le Cantique, *venez vent du midi, soufflez sur mon jardin pour que ses parfums se répandent*[1]. La parole a son utilité, et la langue produit souvent des fruits très-précieux. La vie du juste, par exemple, vient de la foi, et la foi vient de l'ouïe et l'ouïe suppose la parole de Dieu. Comment vivre si on ne croit pas? et comment croire si on n'entend pas? Comment entendre enfin une parole qui ne nous est pas annoncée? Il faut donc apporter à ses paroles d'autant plus d'attention et de sollicitude que l'Écriture nous apprend *que la mort et la vie sont sur notre langue*[2]. Si elle ne donnait que la vie, les retranchements seraient inutiles, et si elle apportait toujours la mort, il faudrait la supprimer totalement. Mais dans ces conditions il faut mettre à nos lèvres une sentinelle, une garde de circonspection, de façon qu'elles ne soient pas éternellement fermées aux paroles qui édifient, ni ouvertes aux paroles pernicieuses. Veillons donc, mes frères, veillons sur nos actions, pour ne pas omettre ce qui nous est prescrit, pour ne pas faire ce qui nous est défendu. Le Prophète nous exhorte à cette double vigilance quand il nous dit : *Evitez le mal et faites le bien*[3]. Veillons sur nos paroles pour qu'elles n'offensent point Dieu, qu'elles ne nuisent pas au prochain. Heureux celui qui dans les entretiens est retenu par cette double crainte, qui songe que deux genres d'auditeurs l'écoutent; premièrement le Dieu de majesté entre les mains de qui il est terrible de tomber, secondement le prochain dont il est si facile de scandaliser la faiblesse.

[1] Cant. IV, 16. — [2] Prov. XVIII, 21. — [3] Ps. XXXVI, 27.

8. Je ne suis pas pleinement convaincu cependant qu'il faille estimer parfait celui qui ne scandalise pas par ses paroles, à moins que ce ne soit par comparaison au premier qui ne veillait que sur ses actions. Car la Vérité parlant dans l'Évangile de ces serviteurs vigilants qui attendent l'arrivée de leur maître dit : *Si le maître arrive, à la troisième veille et trouve ses serviteurs ainsi disposés, bienheureux seront-ils*[1]. Ce qu'on ne peut entendre ni de la première, ni de la seconde veille. Cette veille est celle qu'il faut exercer sur son cœur, et c'est à elle que le Sage nous exhorte *parce que du cœur procède la vie*[2]. Or, elle consiste, à mon avis, en deux points : le premier c'est que l'âme doit veiller soigneusement sur le troupeau de ses pensées et de ses affections. Et on a raison de confier cette garde à celui de qui les deux autres dépendent, à moins, ce qu'à Dieu ne plaise, que ces deux autres ne soient que dissimulation, et n'aient que la seule apparence de la piété et de la vertu. Car de même que l'eau qui sort d'une fontaine ne peut ni refluer, ni s'arrêter, ni jaillir, avant d'avoir rempli son lit, parce qu'elle est retenue ailleurs, ainsi l'esprit de l'homme sera toujours incapable de réfléchir sur lui-même, de goûter le doux repos de la dévotion, de s'élever à une haute contemplation, tant qu'il ne veillera pas sérieusement sur sa langue et sur ses mains. Donc, mes frères, si nous cherchons la grâce des divines visites, si nous désirons goûter les consolations spirituelles, demandons-les de cette façon; si nous voulons que le ciel nous soit ouvert, frappons ainsi à la porte. Enfin veillons de ces trois manières, si nous souhaitons d'être admis aux noces avec l'Époux Jésus-Christ, Notre-Seigneur béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

[1] Luc XII, 38. — [2] Prov. IV, 23

SERMON XVIII

De la joie spirituelle, ou de ces paroles de l'Apôtre: Le royaume de Dieu ne consiste ni dans le boire, ni dans le manger, etc. Rom. xiv, 17.

1. Nous courons après la joie; pourquoi nous écarter de la route? Sans doute, il y a joie dans le royaume de Dieu, mais elle ne vient pas en première ligne. La joie qui vient du royaume de Dieu n'a rien de charnel, de mondain, elle ne finit pas par les pleurs, elle change, au contraire, les tristesses en plaisirs. Ce n'est pas la joie de ceux qui mettent leur bonheur à mal faire, mais la véritable joie du Saint-Esprit. Et d'où peut-elle venir sinon de la justice et de la paix? Que ces deux vertus sortent donc comme le miel coule de ses cellules, afin qu'on puisse plus aisément recueillir cette liqueur liquide encore. Le temps viendra où nous goûterons ce miel dans toute sa perfection. Notre joie alors sera si pure, si pleine, qu'au lieu de nous réjouir dans le Saint-Esprit, il deviendra lui-même l'objet de notre félicité. Un jour notre joie spirituelle sera si complète qu'elle cessera de dépendre des occasions extérieures, des œuvres de miséricorde, des larmes de la pénitence, des pratiques de la justice, des épreuves de la patience; elle découlera de la présence de cet Esprit que les anges aspirent à contempler. Or, en attendant cet heureux moment, la sagesse, ainsi qu'un sel excellent, nous assaisonne toutes choses, comme si elle n'était pas déjà une nourriture. Cependant avant de manger je soupire, et à peine ai-je le temps de respirer. Le sage trouve aux choses la saveur qu'elles ont. Pour celui qui a le goût de la sagesse même, celui-là est plus que sage, il est heureux, car c'est là voir Dieu tel qu'il est; c'est ce fleuve dont le cours impétueux réjouit la cité de Dieu, ce torrent de volupté, cette abondance qui l'inondent.

2. Mais présentement, Seigneur, le vin manque, il manque à ces noces le vin des joies charnelles et de la concupiscence mondaine. *Leur vin*, dit l'Écriture, *est le fiel des dragons, l'inguérissable venin de l'aspic*[1]. Ah! mes frères, puisse ce vin nous faire éternellement défaut! Ce n'est pas un bon vin. Le bon vin ne vient pas de la vigne de l'impureté, on le puise dans l'urne de la purification, on ne le fait pas avec les raisins de Gomorrhe, mais avec l'eau de la Judée. *Vous avez gardé le bon vin jusqu'ici,* dit l'Évangile[2]. En effet, le meilleur vin est réservé jusqu'ici parce qu'il ne doit pas être fait d'eau, mais exprimé de cette grosse et belle grappe rapportée de la terre promise, sur un bâton, pendant que nous contemplons Jésus-Christ selon la chair et sur sa croix. Certes on peut bien dire que le vin manquait à celui qui disait : *Mon âme a refusé toute consolation.* Et il semble avoir voulu goûter du vin fait d'eau, lorsqu'il ajoute : *Je me suis souvenu de Dieu et je me suis réjoui*[3]. Quel sera en lui l'effet de la présence de Dieu, puisque son souvenir seul lui cause tant de joie? C'est aussi de cette façon, sans doute, que les Apôtres ont goûté l'eau changée en vin, quand *ils sortaient du conseil, joyeux d'avoir été trouvés dignes de souffrir des affronts pour le nom de Jésus*[4]. N'est-ce pas un vin fait d'eau que la joie engendrée par les affronts? Ainsi s'accomplissait déjà la promesse que la Vérité leur avait faite en ces termes : *Votre tristesse se changera en joie*[5], c'est-à-dire votre eau sera convertie en vin. Vous êtes surpris que l'eau se change en vin, mais elle se change aussi en pain. Avez-vous oublié de manger votre pain, ce pain dont vous lisez : *Vous nous nourrirez d'un pain de larmes et vous nous abreuverez de nos pleurs dans une large mesure*[6]*?* Ecoutez quelle est cette mesure : *Il y avait là,* dit saint Jean, *six urnes de pierre destinées aux*

[1] Deutér. xxxii, 33.— [2] Jean ii, 3, 10.— [3] Ps. lxxvi, 3, 4. — [4] Act. v, 41. — [5] Jean xx, 16. — [6] Ps. lxxix, 6.

purifications des Juifs[1]. Si vous êtes un vrai Juif, non selon la chair, mais en esprit, vous servirez pendant six années, et la septième vous mettra en liberté. Vous serez purifié dans les six urnes, vous travaillerez six jours, vous serez délivré après six tribulations, et le septième jour le mal ne vous touchera plus. Et non-seulement vous serez délivré par ces six afflictions, mais vous en tirerez un excellent vin, quand, selon le langage de l'Apôtre, vous commencerez à vous glorifier non plus seulement dans l'espérance, mais jusque dans la tribulation[2].

3. Voilà donc cette double joie que vous trouvez dans le Saint-Esprit; la première naît de la pensée des biens futurs, et la seconde a sa source dans les souffrances de la vie présente. Dans ces deux sentiments rien de charnel, de séculier, de vain; il n'y a ici que l'esprit de vérité, que la sagesse céleste qui nous donne de part et d'autre un avant-goût de ses suavités. *Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur,* dit l'Apôtre, *je vous le répète, réjouissez-vous.* Et pour nous indiquer le sujet de cette double joie, il ajoute : *Que votre modestie soit connue de tous les hommes, car le Seigneur est près*[3]. Et qu'est-ce que la modestie sinon la douceur et la patience? Réjouissons-nous des biens que nous attendons, parce que Dieu n'est pas loin. Et réjouissons-nous aussi des maux que nous souffrons, afin que notre modestie soit connue de tout le monde. Car *la tribulation engendre la patience, la patience l'épreuve, l'épreuve l'espérance, et l'espérance ne trompe point*[4].

4. Or, afin que notre âme soit capable de cette double joie spirituelle, il nous faut deux choses également nécessaires pour exercer la justice et conserver la paix, deux choses que l'Écriture nous recommande instamment. Toute la pratique de la justice, en effet, repose sur ces deux préceptes : ne faire à personne ce que nous ne voulons pas qui nous soit fait, selon la lettre des Apôtres aux Gentils [1], et selon le langage du Seigneur lui-même aux Apôtres : *Faites aux autres ce que vous voulez que les autres vous fassent*[2]. Au reste, comme nous péchons tous en mille points, il est impossible que dans ce monde, et ce temps de scandales (les anges ne les ont point encore ôtés du royaume de Dieu, et nous ne sommes pas encore dans l'heureuse cité dont la paix garde les confins) il est, dis-je, impossible de conserver entre nous une paix parfaite, si celui qui a offensé le prochain ne se met en garde contre une animosité hautaine, et si l'offensé ne se défend d'une obstination inexorable.

5. Appliquons-nous donc, mes frères, à devenir humbles pour donner satisfaction à ceux qui ont quelque chose contre nous, et à pardonner facilement à ceux qui nous ont offensés; la paix entre nous est à ce prix, et nous ne pouvons, même sans elle, obtenir le pardon de la miséricorde divine. Dieu n'agrée pas le présent de celui qui n'a pas commencé par se réconcilier avec son frère[3], qui exige durement ce qui lui est dû, et traite impitoyablement son débiteur. Que si nous avons en nous ces trois choses, la justice, la paix, et la joie de l'Esprit-Saint, ne croyons pas pour cela posséder Dieu en nous; opérons notre salut avec plus de crainte et d'effroi, sachant bien que nous portons un si riche trésor en des vases plus fragiles que l'argile.

[1] Jean II, 6. — [2] Rom. V, 2, 3. — [3] Philipp. IV, 4, 5. — [4] Rom. V, 4, 5.

[1] Act. XV, 23. — [2] Math. II, 7, 12. — [3] Math. V, 24.

SERMON XIX (A)

Sur les mêmes paroles de l'Apôtre : *Le royaume de Dieu n'est ni dans le boire, ni dans le manger.* Rom. XIV, 17.

1. Saint Paul est aussi profond de pensées que sobre de paroles ; c'est ce que savait bien ce docteur moins célèbre par son éloquence que par les dons de la sagesse, lui qui dans chaque mot de saint Paul entendait autant de coups de tonnerre (B). L'Apôtre, en effet, parle si bien de toutes choses et avec tant de force et d'énergie, qu'il déploie dans ses discours un ordre merveilleux, une grande richesse d'idées et qu'il met entre ces deux choses une liaison saisissante. *Le royaume de Dieu,* dit-il, *n'est ni dans le boire, ni dans le manger, mais dans la justice, la paix, et la joie du Saint-Esprit.* Que dites-vous à cela, vous esclaves de la gourmandise et de la luxure, qui adorez votre ventre, et même ce qui est plus bas encore, vous *qui,* au dire de saint Jacques, *avez nourri vos cœurs et vos sens dans la luxure* [1]*?* Ah ! écoutez, écoutez : *Les viandes sont pour le corps, et non le corps pour les viandes ; mais un jour Dieu détruira l'un et l'autre* [2]. Malheur à vous qui dormez sur des lits d'ivoire, et qui, sur votre couche, vous livrez à mille désordres [3] ; qui mangez le veau le plus gras du troupeau, qui buvez un vin soigneusement clarifié, et qui vous inondez de parfums exquis [4]. Fils des hommes, jusques à quand votre cœur sera-t-il donc appesanti dans un corps trop délicatement nourri ? Jusques à quand aimerez-vous la vanité [4] ? L'embonpoint du corps, les délices charnelles, la satiété du ventre ou vous quitteront avant la mort, ou vous les quitterez vous-mêmes dans la mort. *Car,* dit le Psalmiste, *quand le riche mourra il n'emportera rien de ses richesses, et sa gloire ne descendra pas avec lui au tombeau. Ils sont entassés dans l'enfer comme des brebis et la mort les dévorera* [1]. Que ce mot est vrai : *comme des brebis!* Dépouillés de leurs richesses, tondus sévèrement et de près, ces riches seront jetés nus dans les flammes éternelles. *Et la mort les dévorera.* Ils mourront toujours sans perdre la vie, ils vivront éternellement sans que la mort les consume. Ici la chair est la proie des vers ; et là l'âme est livrée aux flammes, jusqu'à ce que réunis par un lien malheureux, elles partagent les mêmes tortures, après avoir partagé les mêmes vices.

2. O délicat, c'est au sein des délices et des richesses que tu attends la confusion et la mort. Non, *le royaume de Dieu n'est ni dans le boire, ni dans le manger,* ni dans la pourpre, ni dans le fin lin, puisque ce riche enveloppé de ces tissus n'en tombe pas moins aux enfers [2]. Où est-il donc ? *Dans la justice, la paix, la joie du Saint-Esprit.* Entendez, remarquez que la joie vient en dernier lieu. Et vous, ô enfants d'Adam, passant par dessus la justice et la paix, vous prétendez intervertir l'ordre des choses, mettre la fin au commencement et le commencement à la fin ? Tout le monde, en effet, veut la joie, mais la joie ne peut être le partage de tous, car *s'il n'y a pas de paix pour l'impie* [3], il n'y a pas davantage de joie pour lui. Non, non, impies, les choses n'iront pas au gré de vos désirs. Il faut d'abord pratiquer la justice, chercher la paix, la poursuivre, puis vous posséderez la joie, ou plutôt elle vous possédera. C'est ainsi que les anges ont d'abord réalisé la justice, en restant dans la vérité et en se séparant du transfuge de la vérité. Puis ils ont été affermis dans cette paix qui

[1] Jacq. V, 5.— [2] I Cor. VI, 13.— [3] Amos, VI, 1, 4, 6. — [4] Ps. IV, 5.

(A) Nicolas de Clairvaux mentionne ce sermon dans sa lettre XXIVe à l'abbé de Celles.

(B) Saint Jérome.

[1] Ps. XLVIII, 18, 15. — [2] Luc XVI, 19, 22. — [3] Isaïe XLVIII, 22 ; et LVII, 21.

surpasse tout sentiment, car ils sont parvenus au comble de tous les honneurs, et personne parmi eux ne murmure, personne n'éprouve un sentiment d'envie.

3. Mais toi, ô Jérusalem, loue le Seigneur; loue ton Dieu, ô Sion, parce qu'il a consolidé tes portes, il a béni tes fils, il a établi la paix sur tes frontières[1] Redouble tes éloges; tes portes sont fermées par des gonds et des serrures si puissantes qu'aucun ennemi n'y peut pénétrer, qu'aucun ami n'en peut sortir. Tes fils sont en toi, ils y sont comblés de toutes les bénédictions spirituelles dont Jésus-Christ est la source. Plus de crainte sur tes confins, Dieu y a établi la paix; plus de tentations pour toi; la foule confuse des pensées n'arrive plus dans cette région. Le bourreau aux mille ruses n'approche pas de tes murs, ni de tes fils, et l'être immuable affermit et ressemble tout dans son unité. *Toutes ces parties*, dit le Psalmiste, *sont liées et unies entre elles*[2]. C'est pour la troisième fois que les enfants puisent joyeusement les eaux des fontaines du Sauveur. Ils contemplent à l'œil nu, si j'ose dire, l'essence de la divinité, sans être trompés par les images corporelles. Telle est la joie finale, qui n'aura pas de fin.

4. Et nous, malheureux, nous avons été chassés de cette heureuse région. Nous sommes descendus ou plutôt tombés dans la vanité de cette vie. *Les enfants de Sion*, dit le Prophète, *ces enfants illustres jadis couverts d'or, comment sont-ils devenus des vases de terre*[3]*?* Enfants de Sion, c'est-à-dire de cette cité sublime bâtie par le Seigneur et où il se montre en sa gloire; enfants de la Jérusalem d'en haut, qui est libre, qui est notre mère; enfants illustres par la noblesse de leur condition, couverts d'or par l'image de la divinité, comment sommes-nous déchus de cet état glorieux, et changés en vases d'argile, dans ces corps de terre et de boue? Les anges, mes frères, paient à Dieu la dette de la justice, conservent la paix entre eux, et ont la joie en partage. C'est ainsi, ô homme, qu'il faut te conduire; ne va pas ravir ce qui est à toi au mépris de la justice due à Dieu, et de la paix due au prochain; la justice est une vertu qui rend à chacun ce qui lui appartient. Or, vous ne devez pas seulement au Créateur la justice, mais plusieurs justices. *Le Seigneur est juste*, dit le Prophète, *et il aime la justice*[4]. *Votre justice est comme les montagnes de Dieu*[1]. Il dit bien *comme les montagnes de Dieu*, puisque Dieu a accumulé en vous des montagnes de miséricorde.

5. Et d'abord il vous a créés, avec les autres êtres, il vous a discernés spécialement, et vous a conféré une dignité réservée. Pour donner la vie à ces êtres, il a dit un mot et ils ont existé. Mais ensuite cette divine majesté animée d'un ardent amour pour vous vous a rachetés. A-t-il suffi ici d'une parole? Non, mais Jésus-Christ a mis trente années à opérer votre salut ici-bas, il a été cloué à la croix, livré à la mort, exposé aux insultes. Votre Dieu est devenu votre frère, il a pris votre nature, préférablement à la nature angélique, puisqu'il est né de la race d'Abraham. La création vous est commune avec le reste des êtres; mais votre fraternité avec Jésus-Christ est une faveur spéciale. Il a fait pour vous quelque chose de plus; il vous a pris par la main, il vous a tirés de la voie large et spacieuse qui conduit à la mort, il vous a rangés parmi les justes. Qu'a-t-il dû faire qu'il n'ait fait? Quel cœur, fût-il de rocher, ne serait amolli par des bienfaits si grands et si multipliés? Donc tout ce que vous êtes, tout ce que vous pouvez, vous le devez à celui qui vous a créés, rachetés, et appelés.

6. Mais après avoir payé à Dieu la dette de la justice, il faut la paix. Tant que nous habiterons ce vase d'argile, sous cette fragile enveloppe de l'humaine nature, nous ne pouvons nous soustraire totalement au scandale. Si donc vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, demandez-lui humblement pardon; avez-vous quelque chose contre lui, soyez facile à l'indulgence, et alors tous les membres seront en paix. Toujours disposés à ces deux vertus, la charité et l'humilité, nous ignorerons les dissensions. *Apprenez de moi*, dit Jésus-Christ, *que je suis doux et humble de cœur*[2]. *Doux*: ceci regarde la charité, la charité qui est patiente et bonne; *humble*: ceci se rapporte à la vertu propre de la parole. Ceux qui agiront ainsi trouveront la joie du Saint-Esprit. Je dirai ce que l'expérience sait, ce qu'ignore celui qui ne l'a jamais éprouvé; car *l'homme animal ne comprend pas les choses de l'esprit de Dieu*[3]. N'est-il pas vrai que souvent, dans nos prières, notre cœur s'émeut au souvenir des joies de la Jérusalem d'en haut, de cette Jérusalem notre mère, et que les larmes inondent le visage de ceux

[1] Ps. CXLVII, 12, 14. — [2] Ps. CXXI, 3. — [3] Thren. IV, 2. — [4] Ps. X, 8.

[1] Ps. XXXV, 7. — [2] Matth. XI, 29. — [3] I Cor. XI, 14

qui méditent ces pensées ? O si ces moments pouvaient durer ! *Jérusalem, si jamais je t'oublie, que ma droite soit aussi vouée à l'oubli; que ma langue s'attache à mon palais, si je ne me souviens pas de toi, et si je ne te mets pas au commencement de toutes mes joies*[1]. Oui, au commencement de toutes les joies, puisque c'en est aussi le terme.

7. O mon Seigneur Jésus, quand déchirerez-vous le sac qui m'enveloppe, pour m'entourer de joie ? Ma joie alors célébrera vos louanges, et je ne connaîtrai plus la tristesse. Le commencement de la joie que nous ressentons quelquefois en cette vie, n'est qu'une goutte échappée de ce fleuve dont les flots réjouissent la cité de Dieu. Mais quand viendra donc le temps où nous serons plongés et absorbés dans les profondeurs infinies de la source divine, parmi des félicités éternelles, en des flots qui se succéderont sans interruption? Ah ! quand irai-je paraître devant la face de Dieu ? Quand entrerai-je en son merveilleux tabernacle, jusqu'en son palais ? Quand verrons-nous toutes ces choses dans la cité du Dieu des vertus ? Courage, mes frères ; appliquons-nous fidèlement à ces trois choses, et souvenons-nous toujours de cette parole : *Mon ami, pourquoi êtes-vous venu ici*[1] ? Nous n'y sommes pas venus, certes, pour y livrer hypocritement notre roi à la mort ; mais pour le servir, lui qui est béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

[1] Ps. CXXXVI, 5, 6.

[1] Math. XXVI, 50.

SERMON XX

Sur ces paroles du Seigneur : Quiconque s'élève sera humilié ; et quiconque s'humilie sera élevé. Luc XVIII, 14.

1. Si nous y regardons attentivement, mes frères, nous trouverons quatre degrés parmi les hommes. Premièrement, la souveraine félicité du ciel à laquelle nous aspirons ; secondement, la félicité intermédiaire du paradis d'où nous sommes déchus ; troisièmement, le malheur incomplet qui excite ici-bas nos gémissements ; et enfin, dans l'enfer, le malheur suprême qui cause notre trop juste effroi. Pour le dire bièvement, nous trouvons la vie, l'ombre de la vie, l'ombre de la mort et la mort. N'étant ni au premier, ni au dernier de ces degrés, nous craignons de descendre, nous désirons monter, et notre anxiété est d'autant plus vive, que nous nous voyons plus près du dernier degré que du premier. Et voilà qu'on nous dit : *Quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.* Que veut dire ce double rapprochement de l'abaissement et de l'élévation ? Eh ! quoi, Seigneur, n'est-ce pas assez de nous avoir humiliés dans votre vérité ? Vous exigez encore que l'homme s'abaisse lui-même ? Nous pouvons encore, en effet, être abaissés plus bas ; mais celui qui tombera là ne se relèvera jamais ; et celui qui sera humilié de cette sorte espérera vainement l'élévation, puisque vous nous avez humiliés en un lieu d'affliction où la mort nous couvre de ses ombres. Notre vie touche à l'enfer ; comment nous abaisserons-nous donc plus bas ? Quel avantage recueillerons-nous de notre sang, si nous descendons dans la corruption ? Plus bas que nous, il n'y a, en effet, que la corruption. Après l'ombre de la mort, il n'y a plus que la mort elle-même ; et après le séjour de l'affliction, le séjour même de la mort.

2. *Celui qui s'abaisse sera élevé.* Si Jésus-Christ avait dit : Celui qui aura été humilié sera exalté, j'aurais tressailli de joie, puisque j'ai été humilié et profondément humilié. Mais

il dit : *Qui s'humilie sera élevé* : me voilà embarrassé. Je ne sais plus que choisir, ni que faire. Je désire une élévation qui m'est absolument nécessaire, puisque je n'ai pas ici-bas de demeure permanente, et qu'il n'est pas bon pour moi d'y rester quand je le pourrais. Mais descendre plus bas, c'est périr, puisqu'après la région inférieure que j'habite il ne reste que la région de l'enfer. Si je m'abaisse jusque là, plus d'espoir d'élévation ; si je ne m'abaisse pas, il faut désespérer d'être exalté, *puisque celui qui s'humilie sera élevé*, et lui seul. Si je le fais, je suis mort; si je ne le fais pas, je renonce à m'élever, et je ne puis échapper aux mains de la mort. Mais si cela vous semble difficile, considérons du moins ce qui précède.

3. *Celui qui s'élève sera abaissé.* Comment, en effet, celui que la Vérité humilie peut-il s'exalter lui-même ? Je ne dis pas où peut-il s'élever ; je demande comment il le peut : ce n'est pas la place qui lui manque, c'est la vertu. Ce n'est pas le lieu, c'est le moyen. Il a grande envie de le faire, il n'en a pas la faculté. Que les hommes le veuillent ou non, c'est le cri de l'humanité tout entière que celui-ci : *Vous m'avez humilié dans votre vérité*[1]. Or, quiconque est humilié dans la vérité est vraiment humilié, et faussement exalté. Et qu'est-ce qu'être faussement exalté, sinon ne l'être pas vraiment ? Grâces donc soient rendues à Jésus-Christ de n'avoir pas dit : Quiconque s'élèvera sera élevé. Quels efforts, en effet, nous tenterions pour nous élever, si nous croyions cela vrai, puisqu'aujourd'hui nous sommes travaillés de la passion de nous élever, malgré la certitude de n'y pas réussir ! Et c'est peut-être pour cela qu'il a dit : *Celui qui s'élève sera abaissé :* allusion, non à un résultat impossible, mais à un sentiment extravagant.

4. Et combien voyons-nous de personnes humiliées sans être humbles, frappées sans ressentir les coups, à qui on donne des remèdes qui ne les guérissent pas. Ce sont ceux qui rêvent des délices dans les épines[2], qui se dissimulent à eux-mêmes, et les péchés qu'ils commettent, et les périls du chemin qu'ils suivent, et les ténèbres qui les aveuglent, et les piéges qui les entourent, et le séjour d'affliction où ils vivent, et le corps de mort qu'ils habitent, et le joug écrasant qu'ils portent, et le poids plus lourd encore qui charge leur conscience, et enfin la sentence terrible qui les attend. Tel était celui à qui saint Jean reçut l'ordre d'écrire dans l'Apocalypse : *Tu dis, je suis riche, je n'ai besoin de rien, et tu ne sais pas que tu es pauvre, misérable, digne de compassion, aveugle, nu*[1]. Mais qu'on ne s'étonne pas de la vaine et mensongère élévation des hommes, puisqu'ils sont eux-mêmes vains et menteurs. La vérité les abaisse, et la vanité les exalte; ils préfèrent les ténèbres à la lumière : ils embrassent ardemment la vanité qui les élève, ils sont à la piste du mensonge. Et par tous les moyens, désirs, affections, dissimulation, efforts frivoles, ils luttent et se révoltent contre la vérité qui les humilie.

5. Mais avons-nous fait quelque chose ? Je crois que nous avons trouvé comment l'homme s'humilie : c'est en adhérant à la vérité qui l'abaisse, sans dissimulation, et dans un sentiment sincère de piété. Je me garderai donc bien désormais, autant que je le pourrai, de la dureté du cœur ; je sonderai mon âme, je gémirai, de peur que ma plaie, devenue insensible, ne devienne aussi incurable. Je serai cet homme du Prophète, considérant ma pauvreté sous les coups de l'indignation divine, de peur que mon âme ne soit du nombre de celles dont la Vérité a dit : *Je les ai frappées, elles n'ont rien senti*[2]; et ailleurs : *Nous avons soigné Babylone, et elle n'est pas guérie*[3]. C'est une médication énergique que l'humiliation, mais l'orgueil est une maladie plus grande encore : et plaise à Dieu qu'elle soit bien soignée qu'elle finisse par guérir. Je me réconcilierai donc avec mon adversaire, je me soumettrai à mon juge ; j'endurerai l'aiguillon qui me perce pour éviter une seconde blessure. Et c'est là, je crois, ce que le Seigneur a dit : *Celui qui s'élève sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé.* Comme s'il disait : celui qui regimbe contre l'aiguillon en sera piqué deux fois ; mais on épargnera celui qui en souffrira les atteintes, et cédera à la colère de Dieu.

[1] Ps. cxviii, 75. — [2] Voir Imitat. de J.-C. liv. III, ch. xx, et plus loin ser. XXVIII.

[1] Apoc. iii, 17. — [2] Jérém. v, 3. — [3] Id. li, 9.

SERMON XXI[a]

Sur ces paroles de la sagesse, ch. x, 10. *Le Seigneur a conduit le juste par des voies droites.*

1. Il y a un juste qui commence par s'accuser lui-même[1] : un juste qui vit de la foi[2], et un juste qui vit sans crainte[3]. Le premier est bon, il approche de la route ; le second est meilleur, il est dans la route même ; et le troisième est très-bon parce qu'il touche au terme de la voie. Mais parlons ici du premier, puisqu'il se présente à nous le premier. Dieu seul l'a conduit, car il n'appartient qu'à Dieu de ramener des routes de l'iniquité dans les sentiers de la vérité, de nous guider dans ces sentiers, *à travers des voies droites.* Les voies de Dieu sont droites, elles sont belles, elles sont pleines, elles sont unies. Ce sont des voies droites qui n'égarent jamais et qui mènent à la vie ; elles sont belles, sans souillure, parce qu'elles enseignent la pureté ; elles sont pleines, la foule y abonde, car le monde entier est déjà pris aux filets de Jésus-Christ; elles sont unies, sans obstacle, parce qu'on y trouve la douceur. Son joug est suave, et son fardeau léger[4]. *Et Dieu lui a montré son royaume.* On donne le royaume de Dieu, on le promet, on le montre, on le reçoit. Il est donné dans la prédestination, promis dans la vocation, montré dans la justification, et reçu dans la glorification. De là cette parole : *Venez, les bénis de mon Père, recevez le royaume de Dieu*[5]. Et saint Paul dit à son tour : *Ceux qu'il a prédestinés, il les a appelés ; ceux qu'il a appelés, il les a justifiés ; mais ceux qu'il a justifiés, il les a glorifiés*[6]. La prédestination donne la grâce, la vocation la puissance, la justification la joie, et la glorification la gloire.

[1] Prov. XVIII, 17. — [2] Rom. I, 17. — [3] Prov. XXVIII, 1. — [4] Math, XI, 30. — [5] Id. XXV, 34. — [6] Rom. VIII, 30.

(a) Sermon attribué à Nicolas de Clairvaux, et composé par lui pour l'Octave de saint André. Mais comme ce n'est pas un des dix-neuf envoyés par Nicolas à Henri comte de Troyes, il vaut mieux l'attribuer à S. Bernard.

2. *Et il lui a donné la science des saints.* La science des saints est de souffrir passagèrement ici-bas, pour jouir dans l'éternité. La science des méchants est toute différente. Autre est aussi la science du monde qui enseigne la vanité, et autre la science de la chair qui enseigne la volupté. La première nous tient lieu de père ; la seconde, de mère. Car, comme une mère désire toujours le repos pour son enfant, et éloigne de lui tout travail, ainsi la chair grasse, épaisse, chargée d'embonpoint, s'insurge et ne souffre pas qu'on la touche, même du bout du doigt. Et, comme un père veut que son fils aille sans cesse çà et là afin d'apprendre ce qui lui servira un jour à s'élever, ainsi le monde pousse l'homme en de grandes entreprises où il trouvera des aliments à son orgueil et dans le fol enivrement de la vanité. Il y a deux filles, vraies sangsues, deux filles de la volonté propre qui en est la souche, la vanité et la volupté qui crient sans cesse : Apporte, apporte. Elles ne sont jamais rassasiées, jamais elles ne disent : Assez. Qu'on arrive à les anéantir totalement en soi-même, et on pourra s'approprier cette parole : *Mon père et ma mère m'ont délaissé ; et vous, Seigneur, vous m'avez pris sous votre protection*[1].

3. *Il l'a honoré dans ses travaux.* Et ne sommes-nous pas, en effet, bien honorés dans nos labeurs, quand nous ramenons toutes nos actions au lien de l'unité, de sorte qu'on ne trouve pas en nous un poids et un poids, une mesure et une mesure, chose abominable aux yeux de Dieu. Eh quoi ! Cette vie basse en apparence que nous menons ; ces vêtements étroits que nous portons, ne sont-ils pas honorés, vénérés par les princes de la terre? Ah ! malheur à nous si nous nous réjouissons autrement qu'en Jésus-

[1] Ps. XXVI, 10.

Christ, et pour Jésus-Christ; malheur à nous si nous lui vouons une pauvreté dont nous trafiquons! *Et il a donné l'accomplissement à ses travaux;* ou par la persévérance en cette vie, restant jusqu'à la fin fidèle à la justice; ou par la gloire dans l'autre, afin qu'il y goûte une félicité éternelle. Heureux accomplissement de part et d'autre, puisqu'ici-bas le juste meurt plein de jours, et qu'au delà du tombeau, il se lève dans la plénitude des jours: il est vraiment rempli des deux côtés, de grâce sur la terre, de gloire au ciel, car le Seigneur donnera la grâce et la gloire. Ainsi soit-il.

SERMON XXII

D'une quadruple dette.

1. Mes frères, vous êtes sur le chemin qui mène à la vie; vous êtes dans la voie droite et pure qui conduit à la Jérusalem céleste, cité libre, notre mère. La montée en est, il est vrai, difficile, parce qu'elle est taillée dans la montagne; mais cette route est plus courte; elle adoucit, elle diminue la fatigue et la peine. Et non-seulement vous marchez dans cette voie, mais vous y courez avec une facilité égale à votre bonheur, vous êtes déchargés de tout fardeau céleste, vos épaules sont libres. Il n'en est pas ainsi de ceux qui traînent après eux des quadriges pesamment chargés, qui cherchent des circuits dans la montagne, et roulent trop souvent le long des pentes, et c'est à peine s'ils peuvent trouver la fin de leur voie. Que vous êtes donc heureux d'avoir tout quitté, sans vous excepter vous-mêmes, et vous frayez la route à celui qui monte au-dessus du couchant; le Seigneur, voilà son nom[1]! Mais ceux qui, depuis leur sortie d'Egypte, soupirent après les vains plaisirs, n'ont pas trouvé la route qui mene à la cité permanente. Ecrasés sous le faix de leur volonté, ils succombent soit avec lui, soit sous lui, et atteignent difficilement leur but.

2. En effet (et grâces soient rendues à celui par qui les choses arrivent ainsi), notre vie ne rappelle-t-elle pas la vie des Apôtres[2]? Ils ont tout quitté, et, rassemblés dans l'école du Seigneur, ils ont puisé joyeusement les eaux de la fontaine du Sauveur, ou plutôt ils ont bu à sa source même cette fontaine de vie. Heureux les yeux témoins de ce spectacle! N'avez-vous pas fait quelque chose de semblable non sous les yeux de Jésus-Christ, mais loin de lui; non à sa voix, mais à celle de ses envoyés? Revendiquez donc cette prérogative d'avoir cru, à la parole des messagers de Jésus-Christ, ce que les apôtres ont cru à la sienne. Restez, restez fermes dans la voie du Seigneur; et comme les disciples, dans la faim et la soif, le froid et la nudité, les travaux, les jeûnes, les veilles et les autres observances, ont tenu la royale route de la justice, marchez sur leurs traces, si vous n'égalez pas leurs mérites, et dites à votre Dieu, quand vous arriverez au trône de sa gloire: *Nous nous sommes réjouis en raison des jours d'humiliation que nous avons rencontrés, et des années où nous avons vu le malheur*[1]. Je vous le dis en vérité, vous êtes vraiment dans le droit chemin, dans la sainte voie qui mène au Saint des Saints. Je mentirais (je dis cela pour votre consolation), si je n'avouais que des mains de ce pécheur, des âmes de religieux, de novices, de convers, se sont envolées aux joies éternelles, après avoir été délivrées du cachot de notre mortalité. Si vous me demandez comment je le sais, apprenez que j'ai de mon

[1] Ps. LXVII, 5. — [2] Voir aussi plus loin serm. XXVI, n° 3, et ser. XXXVII, n° 7.

[1] Ps. LXXXIX, 15.

affirmation des preuves certaines et évidentes.

3. Je n'ai donc pas lieu de craindre pour vous les forces de Satan, ni celles de ses ministres, puisque je sais que leur puissance a été détruite et anéantie par les plaies du Rédempteur. Plus fort que le fort armé, il l'a terrassé, il a brisé ses portes d'airain et ses barrières de fer. Mais, ce que je redoute pour vous, ce sont les ruses et les artifices dont il est rempli, grâce et à la subtilité de sa nature et à sa longue expérience de la fragilité humaine acquise par des milliers d'années. Aussi cet homicide insatiable n'a-t-il envoyé contre nos premiers parents, ni des ours, ni des lions, ni les animaux les plus robustes de la terre, mais le serpent tortueux et adroit qui, dans ses plis et replis, cache tantôt sa tête sous sa queue, et tantôt sa queue sous sa tête. Le serpent n'était pas le plus fort, mais *le plus fin de tous les animaux*[1], dit l'Ecriture. Aussi, commence-t-il par interroger, sondant ainsi le cœur de la femme ; il savait bien qu'il fallait ici plus d'adresse que de force. *Pourquoi*, dit-il, *le Seigneur Dieu vous a-t-il défendu de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal? La femme répondit : C'est de peur que nous ne mourions*[1]. Dieu avait formellement dit : *Le jour où vous mangerez de ce fruit vous mourrez*[2]. Et la femme dit sous forme dubitative : *C'est peut-être de peur que nous ne mourions.* Ecoutez maintenant la ruse et la malice du serpent : *Non, vous ne mourrez pas*[3]. Dieu affirme, le serpent nie, la femme doute. Et c'est pourquoi je crains que si le serpent a séduit Eve par ses artifices, vos cœurs aussi ne se corrompent, et ne perdent la pureté qui vient de Jésus-Christ[4].

4. Croyez-vous qu'il n'y en ait pas parmi vous à la pensée de qui le démon ne dise aussi quelquefois : pourquoi Dieu vous-a-t-il ordonné d'observer cette règle? Car, selon les dispositions de chacun, il cherche à jeter le tiède dans le relâchement, et le fervent dans la tiédeur ; son but unique est de vous arracher à tout prix, à l'assemblée des justes et à leur société. Certainement l'esprit qui vous suggère de telles idées est un esprit de mensonge, un esprit puissant et jaloux de vous supplanter. Aussi, le sage éclairé sur ce point a-t-il dit : *Si l'esprit de celui qui a du pouvoir s'élève contre vous, gardez-vous de lui céder votre place*[5]. A Dieu ne plaise que l'esprit de vérité qui vous a conduits ici veuille vous en retirer : sur ses lèvres on ne rencontre pas le Oui et le Non ; on n'y trouve que le Oui, comme l'atteste une autorité irréfragable. *Personne*, dit l'Apôtre, *parlant sous l'inspiration de Dieu, ne dit anathème à Jésus*[1]. Jésus signifie Sauveur et salut, et anathème veut dire séparation. Or, celui qui tente de vous séparer du salut n'est pas l'esprit de Dieu, il ne vient pas de Dieu, parce que le Saint-Esprit n'est pas venu pour diviser, mais pour réunir, et il ne cesse de rappeler dans la patrie les fils dispersés de la maison d'Israël.

5. Mais voilà un religieux qui cherche à mener une vie plus généreuse. Je vous le déclare, la nôtre est très-austère, et répond en tout point à la première école du Sauveur. Oseriez-vous bien songer à en embrasser une plus relâchée ? Ah ! si vous saviez, mes frères, ce que vous devez, et à combien de créanciers vous le devez, vous verriez bien que vous ne faites rien, et que vos actes comparés à vos obligations ne sont rien. Voulez-vous savoir ce que vous devez, et à qui ? Premièrement, vous devez à Jésus-Christ votre vie tout entière, parce qu'il a donné la sienne pour vous, et qu'il a enduré des supplices cruels pour vous soustraire à d'éternelles tortures. Que peut-il y avoir de dur et de pénible pour vous si vous vous souvenez que celui qui a été engendré avant l'aurore, dans le plein jour de l'éternité, au sein de l'essence divine, dans les splendeurs des saints, qui est lui-même et la splendeur et la figure de la substance du Père, est descendu jusqu'à votre cachot, s'est enfoncé jusqu'en votre limon, et s'y est, comme on dit, plongé jusqu'aux coudes? Que ne trouverez-vous pas doux si vous recueillez toutes les amertumes du Seigneur, si vous vous rappelez les souffrances de son enfance, les labeurs de sa prédication, les fatigues de ses courses, ses tentations et son jeûne, ses veilles et ses prières, les larmes que la compassion lui arrachait, les piéges qu'on lui tendait, les questions insidieuses qu'on lui adressait, les périls qui lui venaient de faux frères, les injures, les crachats, les soufflets, les fouets, les dérisions, les insultes, les reproches, les clous et enfin mille choses semblables endurées et souffertes pendant trente ans pour notre salut (A)? O

[1] Gen. III, 1. — [2] Id. III, 1, 3. — [3] Id. III, 4. — [4] II Cor. XI, 3. — [5] Eccle. X, 4.

[1] I Cor. XII, 3.

(A) Voir serm. pour le Merc.-Saint, n° 11; serm. XLIII sur le Cantiq., et serm. I sur S. Malachie, 5.

compassion merveilleuse et que nous ne méritions pas! O amour aussi gratuit qu'éprouvé! ô bonté inconcevable! ô surprenante douceur! ô mansuétude invincible! Le Roi de gloire est crucifié pour un vil esclave, pour un ver de terre! Qui a jamais ouï ou vu rien de pareil? C'est à peine si on meurt pour un juste, et Lui est mort pour des impies, pour ses propres ennemis. Il s'est exilé des cieux afin de nous y reporter, doux ami, conseiller prudent, et puissant protecteur.

6. Que rendrai-je au Seigneur, pour les biens dont il m'a comblé? Quand je réunirais en moi les vies de tous les enfants d'Adam, tous les jours des siècles, les travaux de tous les hommes qui ont existé, qui existent actuellement et qui existeront, tout cela ne serait rien en comparaison de ce corps que les Vertus célestes ne sauraient assez admirer, dans sa conception du Saint-Esprit, dans sa naissance d'une vierge, dans l'innocence de sa vie, dans l'excellence de sa doctrine, dans l'éclat de ses miracles et dans la révélation de ses mystères. Autant le ciel est élevé au-dessus de la terre, autant cette vie est supérieure à la nôtre, pour laquelle elle a pourtant été sacrifiée. Et comme il n'y a point de relation entre ce qui est et ce qui n'est pas, ainsi notre vie est sans proportion avec cette vie, puisqu'il n'en est pas de plus noble qu'elle, ni de plus misérable que la nôtre. Je n'exagère pas; ici, toute langue est impuissante, et l'œil ne saurait sonder le secret de tant de condescendance. Quand donc je donnerais à Jésus-Christ tout ce que je suis, tout ce que je puis, qu'est-ce que cela? une étoile comparée au soleil, une goutte d'eau auprès d'un fleuve, une pierre auprès d'une tour, une poussière auprès d'une montagne, un grain auprès d'un monceau. Je n'ai que deux petites choses à moi, et qu'elles sont petites! Mon corps et mon âme, ou pour mieux dire, je n'ai qu'une chose bien chétive, ma volonté; et je ne la soumettrais pas à la volonté de celui qui daigne, malgré sa grandeur, me prévenir dans ma misère de pareils bienfaits, et qui m'a acheté au prix de lui-même? Si je retiens encore cette volonté, de quel front, de quel œil, de quel esprit et avec quelle conscience oserai-je me réfugier dans les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, percer ce puissant rempart qui protége Israël et détourner à mon profit non les gouttes, mais les ruisseaux de ce sang qui découle des cinq parties de ce corps? O génération perverse! ô enfants infidèles! Que ferez vous au jour où le malheur viendra fondre de loin sur vous? A qui aurez-vous recours?

7. Mais ne suis-je donc débiteur qu'envers Celui à qui je ne puis presque rien présenter? Mes péchés passés exigent que je consacre le reste de ma vie à faire de dignes fruits de pénitence, et à repasser mes années dans l'amertume de mon âme. Or, comment y réussirai-je? J'ai commis des fautes plus nombreuses que les grains de sable de la mer. Le nombre de mes crimes est infini, je ne mérite pas de regarder le ciel, j'ai irrité votre colère et j'ai fait le mal devant vous. *Mes offenses m'enveloppent de toutes parts, et je ne puis les nombrer. Mes iniquités m'assiégent, et je ne puis même les distinguer*[1]. Comment compter ce qui est sans nombre? Comment payer une dette dont on exige jusqu'à la dernière obole? Et qui peut donc connaître tous ses péchés? Saint Ambroise, cette trompette céleste, dit: J'ai trouvé plus facilement des âmes qui ont gardé leur innocence que des âmes véritablement pénitentes[2]. Et quelque pénitence qu'on puisse avoir, quelque austérité que l'on pratique, *Seigneur,* dit le Juste, *Ce n'est que pour la gloire de votre nom que vous me pardonnerez mes désordres, car votre nom est grand*[3]. Quand donc vous aurez consacré à cette œuvre votre volonté, votre puissance, toute votre industrie, qu'est-ce après tout que tout cela? Naguères vous aviez vendu à Jésus-Christ votre vie pour la sienne, et voilà que présentement le souvenir de vos péchés passés la réclame de nouveau. Pensez-vous donc (j'use ici d'un proverbe vulgaire) que vous puissiez avoir deux gendres quand vous n'avez qu'une fille?

8. Mais que direz-vous si je vous présente un troisième créancier qui prétend avoir sur votre volonté autant de droit que les autres? Vous souhaitez, je crois, posséder la Cité de laquelle il est dit: *Cité de Dieu, on m'a dit de vous des choses glorieuses*[4]? Vous souhaitez, dis-je, cette gloire que l'œil n'a pas vue, que l'oreille n'a pas entendue, dont le cœur humain n'a pas l'idée, ce royaume de tous les siècles, la vie éternelle, et l'éternel héritage; vous aspirez à devenir l'égal des anges au ciel, l'héritier de Dieu, le cohéritier du Christ et à entendre dans les places de Sion les mélodies angéliques, à contempler les merveilles d'une autre vie, alors que Jésus-Christ présentera à son Père l'hommage de

[1] Ps. XXXIX, 13. — [2] De la pénit. liv. II, ch. X. — [3] Ps. XXIV, 11. — [4] Ps. LXXXVI, 3.

son royaume, et que Dieu sera tout en tous: à devenir enfin semblable à Dieu même et à le voir tel qu'il est. Je ne doute pas non plus que vous ne souhaitiez passionnément voir les ombres décliner, le jour poindre, ce jour solennel qui dissipera les ténèbres, et où régnera un éternel midi, ce jour plein de lumière et de chaleur où le soleil restera immobile sur notre horizon, chassant les ténèbres, desséchant les marais fangeux et faisant disparaître leurs exhalaisons infectes. Pour acheter cette félicité ne faudra-t-il pas vous donner vous-même tout entier avec tout ce qu'il vous sera possible de réunir? Cela fait, ne devez-vous pas être convaincu que les souffrances de cette vie et de ce corps ne sont point comparables à cette gloire future que le ciel nous révélera? Seriez-vous donc assez impudent ou assez imprudent pour estimer que le peu dont vous disposez et qui déjà est dû à la vie de Jésus-Christ et à la pénitence peut entrer en considération, lorsqu'il s'agit de mériter des biens si élevés?

9. Et si je vous montre maintenant un quatrième créancier qui prétend que les trois autres s'effacent devant lui? Le voici à votre porte; c'est celui qui a fait le ciel et la terre, c'est votre Créateur, vous êtes son ouvrage; c'est votre maître, vous êtes son serviteur; il est le potier libre de disposer du vase qu'il a façonné. Vous devez tout votre état à celui de qui vous le tenez, au Dieu qui vous a tiré du néant, comblé de bienfaits, qui a disposé pour vous le cours des astres, la température de l'air, la fécondité de la terre et l'abondance de ses fruits. Servez-le donc de tout votre cœur, de toutes vos forces, de peur qu'il ne vous regarde d'un air indigné, ne vous dédaigne et ne vous brise pour toujours. Je refuse de croire que vous poussiez la folie jusqu'à oser, non pas compter, mais nommer ce qui est à vous. Répondez, maintenant, auquel de vos quatre créanciers prétendez-vous payer votre dette, puisqu'ils peuvent tous vous étouffer? Ah! Seigneur, je souffre violence, répondez pour moi. Seigneur, je remets en vos mains le peu que je possède; payez mes dettes, délivrez-moi complètement, vous êtes un Dieu et non un homme, et ce qui est impossible à l'homme vous est aisé. J'ai fait ce que je pouvais. Ecoutez-moi, vos yeux connaissent mon imperfection. Qui viendra murmurer et dire: Nous travaillons trop, nos jeûnes sont excessifs, nos veilles trop longues? Tout cela peut à peine satisfaire à la millième partie de nos obligations. Et c'est peut-être là, mes frères, cette véritable quarantaine que vous faites, non pas extérieure mais intérieure et qui renferme non l'écorce mais la riche substance du froment. Si à chacun de ces créanciers vous devez toute la perfection du Décalogue, dix multipliés par quatre font quarante, et c'est la quarantaine que vous êtes obligés d'observer tous les jours de votre vie. Que celui qui vous a rassemblés en ce lieu vous y conserve toute votre vie dans une si sainte pratique, afin que lorsqu'il apparaîtra lui qui est votre vie, vous paraissiez avec lui dans la gloire.

SERMON XXIII

Du discernement des esprits, ou des Sept esprits.

1. Le docteur des nations, Paul, à l'occasion de cette nature spirituelle, principe de notre vie, excitant ses disciples à vivre d'une façon spirituelle, s'écrie : *Si nous vivons par l'esprit, marchons aussi en esprit*[1]. Comme s'il disait : Si la chair ne sert de rien, et si l'esprit la vivifie, il est juste de séparer ce qui est précieux de ce qui est vil, et de donner la préférence à la partie la plus noble, en sorte que nous marchions selon l'esprit, et non selon la chair. La chair, en effet, doit être subordonnée à l'esprit, et le servir, au lieu

[1] Galat. v, 25.

d'en être servie, de façon que l'esprit lui dise: Va, et elle va; viens, et elle vient; fais ceci, et elle le fait. Alors notre épouse sera comme une vigne féconde, et elle trouvera son salut dans ses enfants, c'est-à-dire dans ses bonnes œuvres, si elle demeure dans les coins de la maison, c'est-à-dire en un lieu humble et caché, et si l'âme siége au milieu de cette maison, comme en étant la maîtresse, comme le père de famille, comme un juge, afin de réaliser ce qui est écrit: *Mon âme est toujours en mes mains*[1]. Maudit, au contraire, l'esprit qui s'amoindrit lui-même; maudit l'homme qui nourrit une stérile, et qui ne fait aucun bien à la veuve. Enfin, comme l'atteste saint Paul: *Nous mourrons si nous vivons d'une façon charnelle, car ceux qui marchent selon la chair ne peuvent plaire à Dieu*[2], et *ceux qui sèment dans la chair y recueilleront la corruption*[3]. Mais si nous mortifions les œuvres de la chair par l'esprit, nous vivrons; parce que ceux qui sont guidés par l'esprit de Dieu sont vraiment ses enfants[4]; et ceux qui sèment dans l'esprit recueilleront par l'esprit la vie éternelle[5].

2. C'est donc avec sagesse, mes frères, que nous avons embrassé la vie spirituelle, pour y châtier notre corps, le réduire en servitude, et adorer Dieu en esprit et en vérité. Mais comme il y a divers genres d'esprits, il est nécessaire de les discerner, surtout quand l'Apôtre nous avertit de ne pas croire à toute sorte d'esprits[6]. Il se rencontre, en effet, des personnes peu instruites des choses spirituelles qui s'imaginent que toutes nos pensées sont le langage de notre esprit personnel, et non d'un autre, ce qui n'est pas, comme la foi et l'Ecriture nous l'apprennent. *J'écouterai*, dit le Prophète, non pas ce que je dirai, *mais ce que le Seigneur dira en moi*[7]. Et un autre prophète ajoute: *L'ange qui parlait en moi*, etc[8]. Et le Psalmiste nous enseigne qu'il y a en nous *des suggestions qui sont l'œuvre des mauvais anges*[9]. Ce qui fait craindre à l'Apôtre que comme le serpent a séduit Eve par ses artifices, le cœur des disciples ne se laisse tromper[10] par celui dont Paul n'ignorait pas les ruses. C'est pourquoi il disait: *Nous n'avons pas à combattre contre la chair et le sang, mais contre les princes et les puissances, contre les maîtres de ce monde de ténèbres*[11]. Le même apôtre nous révèle l'existence d'un esprit de la chair qui n'est pas bon, quand il déclare qu'il y a *des gens enflés par l'esprit de leur chair*[1]. Il nous déclare aussi qu'il y a un esprit de ce monde, quand il se glorifie en Dieu, pour lui-même et pour ses disciples, d'avoir reçu, non cet esprit mais l'esprit qui vient de Dieu, *afin que nous sachions*, dit-il, *les dons que Dieu nous a faits*[2].

3. Voici donc les deux ministres de ce prince des ténèbres; ils travaillent à assurer la domination de l'esprit du mal sur l'esprit de la chair et sur celui du monde. Gardons-nous bien de croire aucun de ces esprits, quelles que soient leurs suggestions. Ils sont altérés de notre sang, du sang de nos âmes. Or, comme leur nature est spirituelle, il nous sera facile de les connaître à leurs discours, et la suggestion elle-même nous indiquera quel est l'esprit qui nous parle. L'esprit de la chair parle de mollesse, l'esprit du monde de vanité et l'esprit de malice pousse aux choses amères. Toutes les fois donc qu'une pensée charnelle nous importune, quand nous pensons, par exemple, à boire, manger, dormir, aux satisfactions sensuelles, et que nous nous sentons portés à désirer ardemment ces choses d'une façon tout humaine, soyons sûrs que l'esprit de la chair nous parle en ce moment; repoussons-le donc comme un ennemi en lui disant: *Arrière, Satan, tu ne sais pas goûter les choses de Dieu*[3], et ta sagesse est l'ennemie de Dieu. Mais au lieu de plaisirs charnels, notre cœur est-il occupé d'idées ambitieuses, de vaine gloire, et d'orgueil, ou d'idées analogues, n'en doutez pas, c'est l'esprit du monde qui vous parle; chassez-le, et avec d'autant plus de soin que cet ennemi est plus redoutable que le premier. Enfin, ces deux ministres sont mis en fuite. Le prince furieux comme un lion rugissant vient nous attaquer en personne, et ce n'est plus alors aux plaisirs charnels, aux vanités mondaines, mais à la colère, à l'impatience, à l'envie, à l'amertume du cœur que nous sommes portés. Ses importunités nous remettent sous les yeux tout ce qu'on a pu dire ou faire contre nous avec trop peu d'amitié ou de réserve; il nous représente tout ce qui dans un signe, un acte, peut exciter notre indignation ou prêter matière à soupçons. Résistez à ces pensées comme au démon lui-même; éloignez-les de vous, elles vous perdraient, car il est écrit: *C'est dans la patience que vous posséderez vos âmes*[4].

4. Il arrive cependant que notre esprit vaincu souvent par l'un de ces trois esprits

[1] Ps. CXVIII, 109.— [2] Rom. VIII, 13, 8.— [3] Galat. VI, 8.— [4] Rom. VIII, 13, 4.— [5] Galat. VI, 8. —[6] I Jean IV, 4. — [7] Ps. LXXXIV, 9. — [8] Zach. I, 9. — [9] Ps. LXXVII, 49. — [10] II Cor. XI, 3. — [11] Ephés. VI, 12.

[1] Coloss. II, 18.— [2] 1 Cor. II, 12. — [3] Marc VIII, 33. — [4] Luc XXI, 19.

dont il est devenu l'esclave, prend sa place, hélas! pour son malheur, en sorte que débarrassé de toute obsession étrangère, il se forge à lui-même des pensées voluptueuses, vaines, amères. Et j'avoue qu'alors il n'est plus si aisé de distinguer si c'est notre esprit qui parle, ou bien s'il entend en lui-même les inspirations de l'un de ces trois démons. Mais peu importe qui nous parle si on nous tient un langage pernicieux. C'est votre ennemi, résistez énergiquement. C'est votre esprit, reprenez-le, déplorez sa misère et la servitude où il est réduit.

5. Mais toutes les fois que votre esprit s'occupe de châtier votre corps, d'humilier votre cœur, de conserver l'unité, de pratiquer la charité fraternelle, d'acquérir des vertus, de les conserver ou de les accroître, croyez qu'alors c'est l'esprit de Dieu qui vous parle en personne ou par son ange. Et nous pouvons dire de l'esprit de Dieu et de son ange ce que nous avons déjà dit, soit de l'esprit du mal, soit de celui de l'homme, qu'il est difficile de savoir qui nous parle, qu'il est dangereux de l'ignorer, d'autant plus que le bon ange ne parle jamais de lui-même, c'est Dieu qui parle en lui.

6. Considérons donc sérieusement désormais de quelle manière nous devons écouter les suggestions de ces esprits méchants, avec quelle horreur il faut les rejeter, et refuser nos oreilles à ces paroles sanguinaires, à cette sagesse charnelle et grossière; saisissons les enfants de Babylone, c'est-à-dire nos pensées mondaines, saisissons-les à leur naissance et broyons-les contre la pierre. Expulsons de notre cœur l'esprit malin avec ses tentations, et anéantissons-les. Pour les pensées qui nous parlent de justice et de vérité, accueillons-les pieusement, et remercions la bonté divine qui nous les envoie. Souvenons-nous avec reconnaissance qu'elle seule nous tient un langage juste et vrai. Quelle témérité ou plutôt quelle folie, quand Dieu nous parle, de lui fermer des oreilles que nous prêtons à je ne sais quelles inepties! Quelle injure criminelle et punissable qu'un misérable vermisseau dédaigne d'écouter le Créateur de l'univers! Mais en Dieu quelle bonté ineffable de nous voir détourner obstinément nos malheureuses oreilles, endurcir nos cœurs, et pourtant de nous poursuivre de ses appels jusque sur les places publiques! Oui, sur les places publiques car c'est avec la plus vaste charité, mon Dieu. Vous n'avez pas besoin de mes biens, et cependant vous dites: *Convertissez-vous à moi, ô enfants des hommes;* et vous ne cessez de nous crier: *Reviens, reviens, ô Sunamite, reviens afin que nous te considérions*[1].

7. C'est pourquoi je vous en conjure, vous mes frères bien-aimés, qui n'avez pas oublié Dieu, ne gardez pas le silence quand il vous parle; écoutez sans cesse ce qu'il vous dit au-dedans de vous-mêmes; il vous tiendra un langage pacifique. Heureuse l'âme qui écoute en silence cette douce voix et qui lui répond souvent avec Samuel: *Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute*[2]. Mais il faut finir cet entretien nous taire, et écouter au-dedans de nous-mêmes ce que Dieu nous apprend de son royaume, enseignements d'autant plus utiles que l'inspiration qui les donne est plus subtile. Néanmoins, si Dieu nous inspire lui même quelque pensée nouvelle sur la manière d'écouter sa voix, je vous la communiquerai dans un autre discours; je ne veux pas que la longueur excessive de celui-ci vous rende fastidieuse une matière spirituelle qui est si utile.

[1] Cant. vi, 12. — [2] I Rois, [illegible]

SERMON XXIV

Avantages multiples de la parole de Dieu.

1. Vous vous souvenez, je pense, comment hier je vous ai montré la nécessité de discerner les esprits, afin de tenir continuellement vos oreilles fermées aux sifflements empoisonnés du serpent, aux chants mortels de la sirène, aux suggestions de la chair et à son langage énervant, à l'esprit du monde qui sans cesse nous sollicite à la vanité, enfin à l'esprit de malice qui excite en nous l'amertume et sème les scandales. Mais s'il vous est nécessaire de connaître les artifices de cet esprit rusé, il vous importe aussi de ne pas ignorer les pensées qu'il suggère à votre cœur, car il se transforme quelquefois en ange de lumière[1], afin de vous nuire plus sûrement sous les dehors de la vertu. Et même dans ce cas, si nous n'y prenons garde, il ne jette en nous que des germes d'amertume et de discorde. Il persuade à certains religieux des jeûnes particuliers qui scandalisent les autres, non pas qu'il aime le jeûne, mais parce qu'il fait ses délices du scandale. Il a coutume encore de conseiller mille choses que la sagesse divine distingue fort aisément, si nous avons sous les yeux la définition que nous en donne l'Apôtre saint Jacques qui la décrivant nous dit : *La sagesse qui vient de Dieu est premièrement pudique, ensuite pacifique*[2]. Toute pensée donc où ces deux caractères ne se rencontrent pas, ne procède pas, croyez-le, de la sagesse de Dieu. Mais pour celle qui vous semble pudique, et qui ne vous porte pas ouvertement au péché, qui a les dehors de la vertu, sachez qu'elle vient de Dieu, si elle est pacifique, et si elle est approuvée par le jugement du supérieur et de vos frères spirituels; Dieu ne vous inspirera rien qu'il n'ait révélé à ses serviteurs.

2. Je vous ai dit hier, en partie du moins, et je veux essayer de vous dire mieux encore aujourd'hui la dévotion, l'humilité et le zèle avec lesquels on doit accueillir une bonne pensée, comme étant la parole même de Dieu. Car *bienheureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent*[1]. Voulez-vous savoir à quel degré ils sont bienheureux? Premièrement la voix divine en retentissant aux oreilles émeut, épouvante et juge; mais bientôt, si vous lui continuez votre attention, elle vivifie, elle attendrit, elle échauffe, elle illumine, elle purifie. Elle est tout ensemble un aliment, un glaive, un remède, une force, un repos, la résurrection, et la consommation. Et ne vous étonnez pas si je dis que la parole de Dieu devient ainsi tout en tous, en ce qui concerne notre justification, puisqu'elle sera un jour tout en tous en ce qui touche à notre glorification. Que le pécheur l'écoute et aussitôt ses entrailles seront troublées; ces accents remueront son âme charnelle. Car ce verbe vif et efficace pénètre le fond des cœurs, les pensées les plus intimes, scrute et examine sévèrement ce qu'il y a en nous de plus secret. Aussi seriez-vous mort par le péché, vous vivrez si vous écoutez la voix du Fils de Dieu, car sa parole est esprit et vie. Si votre cœur est endurci souvenez-vous de ce que dit l'Écriture : *Il enverra sa parole et il les fera fondre*[2]. Et ailleurs : *Mon âme s'est fondue à la voix de mon bien-aimé*[3]. Si vous êtes tiède, si vous craignez que Dieu ne vous rejette, ne vous éloignez pas de sa parole, elle vous échauffera, parce que cette parole est de feu. Gémissez-vous d'être plongé dans les ténèbres de l'ignorance, soyez attentif à ce que le Seigneur dit en vous; et sa parole sera un flambeau pour vos pieds, une lumière sur votre route.

3. Mais peut-être votre douleur est-elle d'autant plus vive que vous avez de vos péchés une connaissance plus claire. Le Père

[1] II Cor. xi, 14. — [2] Jacq. iii. 17.

[1] Luc xi, 28. — [2] Ps. cxlvii, 18. — [3] Cantiq. v. 6.

vous sanctifiera dans la vérité qui est sa parole et vous mériterez qu'il vous soit dit comme aux Apôtres : *Vous êtes déjà purs à cause de la parole que je vous ai dite*[1]. Et quand vous aurez lavé vos mains parmi les innocents, vous trouverez une table dressée devant vous, afin que vous ne viviez pas seulement de pain mais de toutes les paroles qui sortent de la bouche de Dieu, et que fortifié par cette nourriture vous couriez dans la route des commandements de Dieu. Et là, si l'ennemi dresse contre vous son camp, s'il vous attaque de ses tentations, saisissez le glaive de l'esprit, qui est la parole de Dieu, et vous en triompherez facilement. Peut-être, comme il arrive à la guerre, recevrez-vous quelque blessure; Dieu vous enverra sa parole qui vous guérira et vous arrachera à la mort, de sorte que pour vous se réalisera ce mot du centenier dont la foi a reçu de si grands éloges : *Seigneur, dites une parole seulement, et mon serviteur sera guéri*[2]. Si vous chancelez encore confessez votre faiblesse et criez : *Mes pieds ont presque glissé, et j'ai failli tomber*[3], et Dieu vous affermira par sa parole, et l'expérience vous apprendra *que les cieux ont été consolidés par la parole du Seigneur, et que toute leur vertu émane du souffle de sa bouche*[1].

4. Persévérez donc dans toutes ces pratiques, exercez-vous-y constamment, jusqu'à ce que l'Esprit vous invite à vous reposer de vos travaux. Dans cette parole vous puiserez un doux repos, un sommeil suave, en attendant l'heure où ceux qui sont dans les tombeaux entendront la voix de Jésus-Christ et en sortiront. Mais où iront-ils? Les uns au jugement, les autres à la vie éternelle. Or, qui sait s'il est digne d'amour ou de haine? Ah! Seigneur, souvenez-vous de la parole que vous avez donnée à votre serviteur, et qui est mon espérance contre les paroles sévères. Que j'entende de votre bouche cette douce parole qui conduit à la vision; *venez*, direz-vous, *venez les bénis de mon père*, etc[2], car *celui qui me confessera devant les hommes*, dit Jésus-Christ lui-même, *je le reconnaîtrai en présence de mon Père et des anges saints*[3]. Puisse-t-il nous accorder cette grâce Celui qui est constitué juge des vivants et des morts! Ainsi soit-il.

[1] Jean xv, 3. — [2] Math. viii, 8. — [3] Ps. lxxii, 2.

[1] Ps. xxxii, 6. — [2] Math. xv, 34. — [3] Math. x, 32; et Luc xii, 8. — [4] Exode xxiii, 15.

SERMON XXV

Sur ces paroles de l'Apôtre: *Je veux qu'avant tout vous fassiez des supplications, des prières*, etc. I Tim. ii, 1.

1. Quatre manières de prier me semblent indiquées dans ces paroles de l'Apôtre : *Je veux qu'avant tout on adresse à Dieu des supplications, des prières, des demandes, des actions de grâces*. En effet, il y a des personnes effrayées et tourmentées par la conscience de leurs péchés, qui n'ont pas encore la force d'y résister, quand l'esprit de vérité commence à les éclairer dans leur fange, excite en elles la honte et la crainte de Dieu à la vue de l'énormité de leurs crimes et de la petitesse de leurs mérites; elles redoutent les flammes de l'enfer allumées devant elles, et ne trouvant en elles aucun bien, elles cherchent ailleurs de quoi se protéger. Car elles savent qu'il n'est pas sûr de paraître devant Dieu les mains vides, contre les prescriptions de la loi[4]. Elles osent moins encore s'y présenter avec des mains impures. Craignant donc et avec raison de

s'approcher elles-mêmes, elles cherchent à confier à d'autres leurs supplications. Tel est le genre de prière dont nous avons coutume d'user quand nous disons : Saint Pierre priez pour nous, et autres formules analogues. Mais une vraie supplication est celle-ci : Par votre croix et votre passion délivrez-nous, Seigneur, etc. Supposez un voleur surpris sur le fait, il est condamné à la potence ; désespérant d'être délivré, et ne voyant rien en lui qui l'autorise à compter sur un pardon, il étend les bras et il se met à crier : Voilà comme Jésus-Christ a souffert : afin d'exciter la pitié de ceux qui le tiennent.

2. Je crois qu'on peut dire de ces gens-là que le *royaume des cieux souffre violence, et que la violence seule l'emporte*[1]. Il faisait violence au royaume des cieux ce publicain qui, n'osant lever les yeux au ciel, eut assez de pouvoir pour incliner les cieux jusqu'à lui. Elle tint la même conduite cette femme qui, affligée d'une perte de sang, et craignant d'approcher de Jésus-Christ fit sortir de lui une vertu qui la guérit. Elle toucha furtivement la frange de sa robe, et se trouva débarrassée de son infirmité, ce qui fit dire au Seigneur, comme s'il eût été fâché : *Qui m'a touché?* et il ajouta : *J'ai senti une vertu sortir de moi*[2]. Personne ici n'est dans ce cas. Mais peut-être en est-il qui, sous l'habit séculier, ont pu au moment de leur conversion expérimenter ce que je dis, et qui ont enduré malgré eux une perte de sang, de ce sang qui ne possédera jamais le royaume de Dieu[3]. Car *celui qui commet le péché devient l'esclave du péché*[4], et il ne pourra, le voulût-il, se contenir par sa seule volonté. Or, à un homme ainsi disposé, il n'est pas utile d'approcher lui-même de Jésus-Christ. Il doit se borner à toucher la frange de son vêtement, c'est-à-dire s'adresser au membre le plus humble, au dernier de l'Eglise qui est le vêtement du Christ. Oui, qu'il s'adresse à celui qui est par choix le dernier dans la maison de Dieu ; celui-là est vraiment une frange mise au bord du vêtement, une frange sur laquelle découle en abondance le parfum spirituel qui descend du chef. Touchez-le par une bonne œuvre, une humble prière, un aveu sincère, inspirez-lui compassion pour vous : ayez de la foi et vous serez indubitablement guéri. Néanmoins, que cette frange, que cet homme sache bien que cette guérison n'est pas son ouvrage mais celui de Jésus-Christ, qui proteste qu'on le touche quand on touche sa robe. Je vous ai exprimé de mon mieux quel est le genre de prière qu'on appelle supplication et à quelle âme elle est nécessaire.

3. Mais maintenant celui dont le passé est coupable ayant reçu la vertu de se contenir approche en toute sûreté, cherchant son pardon ; il recourt à la prière, qui est la raison de la bouche, quand il se sert de sa bouche pour parler à son Dieu. C'est pour cela que Marie-Madeleine quoique aussi humble que l'hémorrhoïsse ne craint pas pourtant d'approcher de Jésus-Christ ; elle arrose ses pieds de larmes, elle les essuie de ses cheveux, et les oint de ses parfums, et elle les baise de ses lèvres dévouées[1]. Ce qui nous prouve assez qu'elle avait déjà formé en son cœur la résolution de s'abstenir du péché ; le flux si j'ose dire, s'arrêtait. Vous en êtes là ; adressez-vous à Notre-Seigneur lui-même, parlez lui dans la prière, et repassez dans l'amertume de votre âme vos années écoulées.

4. Puis, après avoir persévéré quelque temps dans les larmes de la pénitence, et conçu la joyeuse espérance du pardon, vous passerez aux demandes, et, rentré dans les bonnes grâces du Seigneur, vous oserez lui demander avec assurance ce qui est nécessaire pour vous et pour le prochain. Mais, direz-vous, à quel signe puis-je reconnaître que j'ai reçu ce pardon ? Car pour sauver en nous l'humilité, la bonté divine veut que plus une âme progresse dans la vertu, plus elle s'en estime éloignée, et fût-elle parvenue au plus haut degré de vie spirituelle, Dieu lui laisse pourtant un peu de l'imperfection du précédent afin qu'elle se persuade à peine qu'elle a commencé. Je sais ce qu'on a lu aujourd'hui dans l'Évangile (A). Jésus avait dit au paralytique ; *Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont pardonnés*. Il est sur-le-champ taxé de blasphème. Mais lui à qui la pensée de l'homme rend hommage, *pourquoi*, demande-t-il, *pensez-vous le mal en vos cœurs?* Vous blasphémez vous-mêmes quand vous m'accusez de blasphème et quand vous me reprochez de ravir une vertu invisible, pour expliquer les guérisons visibles que j'opère. Il m'est bien plus aisé de vous convaincre de blasphème en prouvant par un prodige visible mon invisible puissance. *Afin donc que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de re-*

[1] Math. XI, 12. — [2] Luc XVIII, 13, 44. — [3] Id. VIII 43, 46. — [4] I Cor. VIII, 34. — [5] Jean VIII, 34.

[1] Luc VII, 38.

(A) Ce sermon a été prononcé le 18e Dim. après la Pentecôte.

mettre les péchés, levez-vous, dit-il au paralytique, emportez votre lit et marchez [1]. Et vous, si le désir des choses célestes vous soulève un peu, si vous prenez votre grabat, si vous arrachez votre corps aux plaisirs terrestres, de sorte que votre âme cesse d'être le jouet de ses passions, et les gouverne, comme il est juste, au lieu d'en être l'esclave; si enfin vous marchez, oubliant ce qui est derrière vous, et tendant toujours en avant par vos désirs et vos résolutions, ne doutez pas de votre guérison. Car vous ne sauriez vous lever si votre fardeau n'était allégé, et vous n'eussiez pas emporté votre grabat si on ne vous eût déchargé : impossible de marcher dans la ferveur sous le pesant fardeau du péché.

5. L'homme ainsi disposé peut prier avec confiance; qu'il ne demande pas toutefois ce qui n'est pas à demander, qu'il ne sollicite pas trop instamment ce qu'on peut demander, qu'il ne mette pas de tiédeur ni de lâcheté à demander ce qu'il faut chercher de toute l'ardeur de l'âme, et en tout temps. *Vous demandez et vous ne recevez pas,* dit saint Jacques, *parce que vous demandez mal et dans l'intérêt de vos passions* [2]. Telle est la conduite de celui qui cherche les biens d'ici-bas dans une mesure qui excède le nécessaire, et qui poursuit avidement la gloire et les voluptés mondaines. C'est ainsi que les gens du monde demandent dans leurs prières la mort de leurs ennemis et d'autres choses pareilles. Ce n'est pas qu'on ne puisse demander des faveurs temporelles, si la nécessité l'exige. Mais, selon saint Grégoire, il convient de porter de la modération dans ces sortes de prières. J'en dis autant des choses spirituelles sans lesquelles le salut est absolument possible, comme les talents, la science, l'éloquence, le don de guérison et tous les autres avantages dont l'utilité n'est pas évidente. Par exemple, les tentations vous deviennent insupportables, il vous est permis d'en solliciter la fin; toutefois faites-le avec modération, évitez ici l'excès, vous souvenant toujours de ce mot de l'Apôtre : *Nous ne savons pas demander comme il faut* [3]. Mieux vaut tout remettre entre les mains de Dieu que de choisir nous-mêmes d'une façon téméraire. Mais ce que nous devons demander de tout notre cœur, en tout temps, ce qui doit être l'objet de nos continuelles instances, c'est la grâce de Dieu; c'est de lui plaire, c'est de vivre et de mourir en lui, en sorte qu'un jour nous méritions de voir sa gloire et de jouir de sa bienheureuse présence dans l'éternité. C'est de ces biens qu'il a été dit : *Priez sans relâche* [1]. Et c'est ce qui faisait dire au Prophète : *Seigneur, mon visage vous a cherché, et moi je chercherai votre visage.* Et ailleurs : *J'ai demandé une grâce à Dieu et je la chercherai encore : c'est de demeurer dans sa maison tous les jours de ma vie* [2].

[1] Math. IX, 2, 7. — [2] Jacq. IV, 3. — [3] Rom. VIII, 26.

6. Pour la quatrième sorte de prière qui est l'action de grâces, bien peu (A) y arrivent selon moi; mais plus elle est rare plus elle est précieuse. Car il trouvera auprès de Dieu un facile accès celui qui (selon la promesse du Ciel), est exaucé avant d'avoir demandé [3], et l'esprit qu'il a reçu de Dieu rendra à son propre esprit le témoignage que ses désirs sont exaucés, en sorte qu'au lieu de prier il peut remercier la divine bonté. C'est ce que nous remarquons dans la résurrection de Lazare, où le Seigneur, avant d'avoir rien demandé, dit à son Père : *Mon Père, je vous rends grâce de ce que vous m'avez exaucé* [4]. Il faut donc que la supplication soit profondément respectueuse, que la prière soit accompagnée d'un cœur pur et sincère, qui ne dissimule pas ses fautes, qui ne se flatte pas, se souvenant que plus nous mettrons de sévérité à nous condamner, plus nous avancerons dans l'amitié de Dieu. En troisième lieu, la demande doit partir d'une âme pleine de charité et de confiance, suivant ce qui est dit dans les Ecritures ; *Qu'il demande avec foi et sans hésiter* [5]. Et c'est en ce sens qu'il est dit ailleurs : *Toute terre que votre pied aura foulée sera votre partage* [6]. Nous n'obtiendrons que ce que nous aurons touché du pied de la foi. Enfin l'action de grâces doit être pénétrée de sentiments de dévotion et abonder en délices spirituelles.

7. Quant au respect à apporter dans l'oraison, la règle de saint Benoît que nous venons de lire au chapitre [7], est une autorité, et elle m'a fourni l'occasion de m'étendre sur ce sujet. Je n'ajouterai plus qu'une courte observation. A mon sens, la sécheresse et l'insensibilité de quelques religieux dans l'oraison n'ont d'autre cause que celle-ci : ils ne prient que du bout des lèvres, sans attention aux paroles qu'ils prononcent, sans songer à qui ils s'adressent. Ils ne prient que par routine, sans respect sérieux,

[1] I Thess. V, 17. — [2] Ps. XXVI, 8, 4.— [3] Isaïe LXV, 24. — [4] Jean XI, 41. — [5] Jacq. I, 6. — [6] Jos. I, 3. — [7] Règle de S. Ben. ch. XX.

(A) Voir plus loin sermon XXVII, n[os] 5 et 6.

sans application. Un frère qui se met à prier ne devrait penser qu'à ces mots du Prophète : *J'entrerai dans le lieu où est le tabernacle admirable du Seigneur, et jusque dans sa maison*[1]. Par l'oraison, en effet, nous entrons dans la cour céleste, dans cette cour où le Roi des rois est assis sur un trône semé d'étoiles, environné d'un nombre infini et ineffable d'esprits bienheureux. Spectacle qui a fait dire à celui qui l'avait vu, et qui ne pouvait exprimer ce nombre : *Des millions d'esprits le servaient et des millions se tenaient en sa présence*[2]. Avec quel respect, par conséquent, avec quelle crainte, avec quelle humilité une chétive grenouille sortie en rampant de son marais, doit-elle s'approcher d'un lieu si auguste ! Avec quel saisissement, dans quelle attitude soumise et suppliante, avec quelle attention un homme doit-il paraître en présence d'une si glorieuse majesté, se mêler aux anges, à l'assemblée des justes et à la compagnie des saints !

8. Nous avons besoin d'une grande attention dans toutes nos actions; mais cette attention est particulièrement nécessaire dans la prière; car, comme le porte notre règle[3] : Bien que les yeux du Seigneur nous suivent en tout lieu, et à toute heure, c'est principalement durant la prière qu'ils sont fixés sur nous. Cet œil nous voit toujours; mais dans l'oraison nous nous présentons à Dieu, nous nous montrons à lui, lui parlant pour ainsi dire face à face. Et bien que Dieu soit partout présent c'est au ciel qu'il faut lui adresser nos prières, c'est là qu'il le faut voir durant l'oraison, sans que notre esprit soit arrêté ni par le toit de notre oratoire, ni par l'espace étendu de l'air, ni par l'épaisseur des nuées, conformément à la méthode que Jésus-Christ nous a tracée en ces termes : *Voici comme vous prierez : Notre Père qui êtes aux cieux*, etc., etc. [1]. Le Ciel a le privilége d'être le siége ou le trône de Dieu ; c'est que relativement à la façon dont les saints anges et les âmes bienheureuses voient Dieu dans le ciel, nous, misérables pèlerins ici-bas, nous n'en retenons que le nom. Que celui qui prie, prie donc comme s'il était porté et présenté à Celui qui siége sur un trône sublime, dans les anges restés fidèles, et sur un trône élevé dans les hommes, dans les indigents qu'il a tirés de la fange : que celui-là, dis-je, se considère comme présenté au Seigneur de majesté, et qu'il dise avec le patriarche : *Je ne suis que cendre et poussière et je parlerai à mon Dieu*[2] ! Et je prends cette liberté, Seigneur, source de toute bonté, je la prends d'après votre ordre même, et formé par vos leçons.

SERMON XXVI

De la soumission de notre volonté à celle de Dieu.

1. Vous venez d'entendre, mes frères, par la lecture de la règle[4], ce qu'elle nous prescrit sur la vertu d'humilité. Toutes les fois qu'on lit ce chapitre, je désire de vous une attention particulière. C'est être totalement dépourvu de sens que de s'appuyer sur d'autres mérites et sur une autre sagesse que l'humilité. Nous n'avons, mes frères, aucun droit devant Dieu, nous qui l'offensons tous en tant de points. Impossible de le tromper; il pénètre jusqu'au plus profond de nos cœurs; à plus forte raison voit-il ce qui est visible à tous les yeux. Enfin, nous sommes incapables de résister à son pouvoir, parce qu'il est tout puissant. Quelle ressource nous reste-t-il donc, sinon de recourir de tout

Ps. XLI, 1, 5. — [2] Dan. VII. 10. — [3] Règle de S. Bernard ch. XIX. — [4] Ibid. ch. VII.

[1] Math. VI, 9. — [2] Gen. XVIII, 27.

notre cœur à la vertu d'humilité, et de suppléer par là à tout ce qui nous manque d'autre part? Mais, ô étrange vanité! O prodigieuse folie d'un cœur dont l'orgueil ne peut être entièrement réprimé, ni les sentiments superbes abattus, malgré tant de sujets que nous avons de nous humilier!

2. Or, toute l'humilité consiste à soumettre parfaitement notre volonté à celle de Dieu, suivant cette expression du prophète : *Quoi! mon âme ne sera-t-elle point soumise à Dieu*[1]*?* Je sais que, bon gré, mal gré, toute créature est soumise au Créateur; mais on demande à la créature raisonnable une soumission volontaire: on veut qu'elle fasse au Seigneur le sacrifice de son libre arbitre, et qu'elle rende spontanément ses hommages à son saint nom. La raison n'est pas que ce nom est saint, terrible, tout puissant, c'est qu'il est plein de bonté. On doit s'acquitter de cette dette de soumission en trois manières : il faut vouloir absolument ce que nous sommes certains que Dieu veut : détester ce qu'il ne veut certainement pas; et dans les choses où sa volonté ne nous est point absolument connue, demeurer indifférents à les vouloir ou à ne les vouloir pas. Or, c'est dans ce milieu, mes frères, que se trouve le danger des âmes religieuses, lorsque nous nous flattons, et qu'en nous flattant, nous nous trompons nous-mêmes. Il arrive de là que nous négligeons de chercher la volonté du Seigneur, pour faire la nôtre, et couvrir notre ignorance de quelque excuse. Car, quel est le moine assez malheureux pour ne pas vouloir ce qu'il sait voulu de Dieu, ou pour vouloir ce qu'il est assuré que Dieu ne veut pas? Ici est le danger pour ceux qui, ayant déjà quitté le siècle, demeurent dans le lieu de leur conversion comme dans le paradis de délices : ainsi, au milieu du jardin où nos premiers parents transgressèrent le commandement de Dieu, était planté l'arbre de la science du bien et du mal; non-seulement de la science du bien ou de la science du mal; mais tout à la fois de la science du bien et du mal.

3. C'est pourquoi, mes frères, remarquez, je vous prie, qu'il ne me vient à l'esprit aucune pensée qui puisse vous être plus utile. Quand la volonté de Dieu nous est connue d'une manière certaine, la nôtre doit nécessairement s'y conformer, surtout dans les choses dont l'Ecriture nous donne une connaissance claire, ou que l'Esprit-Saint lui-même proclame hautement dans nos cœurs, comme la charité, l'humilité, la chasteté, l'obéissance et les autres vertus que nous sommes tenus de pratiquer. Nous devons donc approuver et désirer sans hésitation ce que nous savons absolument agréable à Dieu; et aussi détester entièrement ce que nous savons, à coup sûr, haï de Dieu, comme l'apostasie, la fornication, l'iniquité, l'impatience, etc. Mais dans les choses où nous ne pouvons trouver la certitude, que notre volonté ne décide rien; qu'elle reste plutôt en suspens; qu'elle ne s'attache ni d'un côté ni de l'autre, qu'elle ait toujours cette pensée, que le parti contraire pourrait être plus agréable au Seigneur, et qu'elle se tienne toujours disposée à suivre la volonté de Dieu vers le point où elle la verra incliner. Donc, pas d'hésitation pour nous dans les choses certaines, ni de certitude dans les douteuses. N'essayons point de décider ni de juger avec précipitation, et nous éprouverons alors ce qui est écrit : *Seigneur, la paix de ceux qui aiment votre loi est grande, et pour eux il n'y a point de scandale*[1]. D'où viennent, en effet, et le scandale et le trouble, sinon de ce que nous suivons notre propre volonté? Nous déterminons avec témérité dans nos cœurs ce que nous voulons; nos désirs rencontrent-ils quelque empêchement, quelque obstacle, nous tombons dans l'impatience, le murmure et le scandale, sans songer que tout contribue au bien de ceux que le bon plaisir de Dieu a appelés à la sainteté; ce qui nous paraît une contrariété est souvent la parole de Dieu qui nous montre sa volonté. Ainsi encore le cœur qui ne prend aucun parti, de quelque façon que tournent les choses, ne sera point scandalisé. Le religieux qui fait ce qui ne lui est pas commandé, mais tient sa volonté en suspens, jusqu'à ce que la volonté de son supérieur lui soit connue, et qui demande la volonté du Seigneur aux lèvres de celui qui en tient la place, celui-là sera exempt de trouble, quoi qu'on lui puisse ordonner, parce que, nous venons de le dire, *La paix de ceux qui aiment la loi du Seigneur est grande, et pour eux il n'est point de scandale.*

4. En disant qu'on doit tenir sa volonté en suspens, ou la soumettre à celle de Dieu, je n'ai pas entendu parler de la concupiscence de nos désirs, ni des affections de notre cœur. Car cela est impossible, tant que nous

[1] Ps. LXI, 1.

[1] Ps. CXVIII, 165.

sommes dans la chair de péché et que notre âme habite ce corps de mort. La vie éternelle est-elle autre chose que l'accomplissement cordial de la divine volonté? Aussi faut-il que notre consentement soit parfaitement soumis à cette volonté suprême, si nous voulons jouir de cette paix éternelle dont il est écrit : *Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix*[1]. *Seigneur*, dit le Prophète, *ils marcheront à la lumière de votre visage, et ils se réjouiront tout le jour en votre nom*[2]. Il en est qui marchent à la lumière de leur visage; ce sont ceux qui ne pensent qu'à faire leur volonté et à satisfaire les désirs de leur cœur. D'autres marchent à la lumière du visage des hommes; ce sont ceux dont tout le souci est de faire ce qui peut plaire davantage aux hommes et sourire au jugement du monde : c'est de ceux-là que le prophète a dit : *Je n'ai point recherché le jour de l'homme, Seigneur, vous le savez*[3]. *Il n'y a que malheur et affliction dans leurs voies; ils n'ont point connu le chemin de la paix, et n'ont point eu devant les yeux la crainte de Dieu*[4]. Celui qui ne perd jamais de vue la crainte de Dieu suit toujours des routes belles et pacifiques[1]. *Venez à moi*, dit Jésus-Christ, *vous tous qui travaillez et qui êtes surchargés*, vous qu'accable la dure servitude de votre volonté ou de la volonté d'autrui, *et vous trouverez le repos de vos âmes. Car mon joug est doux et mon fardeau léger*[2]. Plus la bonté et la miséricorde de Dieu l'emportent pour nous en douceur sur celle des hommes, plus aussi son joug l'emporte en légèreté sur tous les jougs. Aussi tous ceux qui n'ont cherché qu'à plaire aux hommes ou à se plaire à eux-mêmes sont-ils tombés dans la confusion. Mais ceux qui marchent à la lumière de votre face, ô mon Dieu, uniquement occupés de votre volonté, exclusivement soucieux de vous plaire de tout leur cœur, se réjouiront dès maintenant en votre nom, et ne rencontreront aucun scandale. Et plus tard ils trouveront en votre justice toute leur joie, lorsque se débarrassant de leurs faiblesses, ils entreront en vos puissances; alors ils n'auront plus qu'un souvenir, celui de votre justice qu'ils posséderont sans travail, après avoir ici-bas beaucoup travaillé pour la suivre.

SERMON XXVII

Contre le détestable vice de l'ingratitude.

1. Je ne puis assez vous exprimer, mes frères bien-aimés, la grandeur de la miséricorde dont Dieu a usé envers nous, en nous arrachant, par la puissance ineffable de son esprit et par l'inestimable don de sa grâce, à la vanité de ce siècle : de ce siècle, où nous vivons quelquefois comme s'il n'y avait pas de Dieu, et même, (conduite plus détestable encore) où nous péchons non par ignorance, mais par mépris. Plaise à Dieu que nous ayons toujours devant les yeux l'image affreuse de cette vie, ou plutôt de cette mort, (car *l'âme qui péchera mourra*[5],) et que nous songions sérieusement à l'excès de notre aveuglement et de notre perversité : la considération attentive de notre misère nous porterait à estimer, sinon aussi parfaitement qu'elle le mérite, du moins autant que nous en sommes capables, la miséricorde qui nous a délivrés d'une si lamentable condition. Oui, pensons sérieusement au lieu d'où nous avons été retirés et à celui où nous avons été placés, aux dangers que nous avons évités et aux faveurs que nous avons reçues, à l'état dont nous avons été appelés et à celui où nous sommes destinés, et, j'en suis con-

[1] Jean XIV, 27. — [2] Ps. LXXXVIII, 16, 17. — [3] Jérémie XVII, 16. — [4] Ps. XIII, 3. — [5] Ezéch. XVIII, 4, 20.

[1] Prov. III, 17. — [2] Matth. XI, 28, 30.

vaincu, cette miséricorde nous paraîtra infiniment supérieure à la première. Dieu en effet n'a point agi de la sorte envers tout le monde, il n'a pas dévoilé ses jugements et ses conseils à tous les hommes; à nous seuls il a voulu faire cette grâce, nous recevant au nombre de ses serviteurs, et même nous choisissant pour ses amis. Car, nous ne l'avons pas choisi; il nous a choisis les premiers, pour marcher dans ses voies et y porter des fruits; non des fruits de mort menacés du jugement et connus même des serviteurs, mais des fruits éternels de vie, privilége réservé aux amis.

2. Nous sommes donc établis ici, afin de ne plus être les esclaves du péché, (œuvre de mort), ou du monde, comme ceux que nous voyons assujettis aux soins de la terre, encore qu'ils ne le soient pas au péché, embarrassés dans les nécessités du corps, sans l'être pourtant dans les vices, occupés sans cesse, dans ce monde qui passe, et à leurs propres besoins, et aux besoins de ceux qui dépendent d'eux. Si leur travail, il est vrai, ne les condamne pas, néanmoins il ne les sauve pas non plus; de sorte que, s'ils conservent le fondement du salut, ils voient périr ce qu'ils ont édifié sur cette base, bien qu'ils soient eux-mêmes sauvés comme par le feu. Mais à nous qu'est-il dit? Quel conseil donne-t-on aux amis? *Travaillez, non pour une nourriture qui périt, mais pour celle qui subsiste éternellement*[1]. Nous travaillons pour cette nourriture, même lorsque nous nous livrons aux travaux terrestres, par obéissance ou charité fraternelle; car nous différons complétement d'intention avec ceux dont le travail est passager et périssable : le même travail inspiré par un motif différent ne périt pas comme l'autre, il a ses racines dans l'éternité qui ne passe pas.

3. Mais enfin je le suppose, en évitant les choses illicites nous ne faisons rien d'utile au salut; nous avons quitté les désordres de notre vie passée, et nous sommes demeurés dans la chasteté conjugale, sans suivre pour cela le conseil du célibat; nous fuyons le larcin et la fourberie du siècle; nous usons légitimement de ce qui nous appartient, sans nous élever jusqu'à cette perfection évangélique dont il est écrit : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez tous vos biens, et venez à ma suite*[2]. Quelle grâce déjà de nous trouver dans un etat inférieur, délivrés de crimes qui nous tenaient presque tous, nous donnant du fond de nous-mêmes une réponse de mort, une sentence certaine de damnation! Le prodigue de l'Evangile n'osait plus aspirer au rang des enfants, il s'estimait assez heureux d'être admis au nombre des serviteurs; mais l'amour paternel ne fut content qu'en lui accordant toute la miséricorde possible, bien qu'elle dût exciter la jalousie du fils aîné[1] qui jamais n'avait quitté son père. Ainsi, ô mes frères bien-aimés, nous avons été comblés des dons de la miséricorde divine, qui, non-seulement nous a reçus au nombre de ses élus, au lieu d'enfants de colère et de perdition que nous étions, mais nous a rangés parmi les parfaits. Si la mollesse de quelques-uns les empêche de parvenir à la perfection, de quelle excuse peuvent-ils couvrir leur lâcheté, puisque nous avons tous promis de mener une vie apostolique et de pratiquer les vertus des apôtres? Je ne parle pas de cette gloire de sainteté que les apôtres ont méritée pour eux-mêmes et pour le monde entier, selon qu'il est écrit : *Que les montagnes reçoivent la paix pour le peuple, et les collines la justice*[2]; je parle de cette profession formulée par saint Pierre au nom des autres apôtres : *Voilà que nous avons tout quitté, et que nous vous avons suivi*[3].

4. Mais une pensée me préoccupe, mes frères. Pourquoi la divine miséricorde est-elle maintenant pour nous moins libérale qu'alors? Après nous avoir accordé tant de grâces extraordinaires, quand nous ne les lui demandions, ni ne les désirions, quand peut-être nous les refusions, à présent avec toutes nos prières, nos instances, et nos fréquentes supplications, nous n'en recevons que de fort minces si on les compare aux autres. La main du Seigneur est-elle raccourcie, ou les trésors de sa grâce sont-ils épuisés? Croirions-nous que sa volonté change, ou que son pouvoir diminue? Non, n'ayons pas de Dieu un sentiment si désavantageux; c'est un crime de penser une chose si peu digne d'une majesté toute-puissante et immuable. D'où vient donc qu'il n'exauce point nos prières incessantes, lui qui nous a déjà accordé la grâce de la conversion? Si on répond comme à saint Paul, que la grâce de Dieu nous suffit[4], on se trompe puisque nous avons surtout en vue dans toutes nos oraisons, nos supplications et nos demandes, cette grâce qui nous empêche de nous enorgueillir ou de nous élever au

[1] Jean VI, 27. — [2] Math. XIX, 12, 21.

[1] Luc XV, 11, 32. — [2] Ps. LXXI, 3. — [3] Matth. XIX, 27. — [4] II Cor, XII, 9.

dessus de nous-mêmes. C'est elle que nous sollicitons avec l'humilité qui convient, non-seulement à des âmes justes, mais à des moines pécheurs, avec la patience, non celle des martyrs, mais celle qui doit se trouver dans les personnes de notre profession; avec la charité que l'Ecriture nous montre et dans les anges, et dans nos pères qui étaient des hommes semblables à nous, passibles comme nous, et pécheurs aussi bien que nous.

5. Malheur à cette misérable génération! elle est si imparfaite, qu'elle se contente de sa propre misère et d'une pauvreté telle que celle qu'elle endure. Et où est celui qui ambitionne la perfection à laquelle les livres saints nous invitent? J'ai sujet de parler de la sorte, puisque si les commencements de notre conversion ressemblent aux débuts de nos pères, il y a si peu de rapport entre leurs progrès et les nôtres. Ah! quelle différence! Ils avançaient tous les jours, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au terme de la perfection; et c'est beaucoup, si l'on en trouve un parmi nous, qui conserve la ferveur de son noviciat, qui ne soit pas moins humble et craignant Dieu, moins soigneux et circonspect, moins patient, moins fervent, moins docile qu'au commencement de sa conversion (A). Combien paraissent avoir entièrement oublié et leurs péchés et eux-mêmes et le souvenir de Dieu et celui de ses bienfaits! Combien perdent ainsi le temps, au lieu de racheter celui qu'ils ont perdu, et n'ont plus de mémoire de leurs passions ni de leurs désordres passés! Et que dire de ceux qui n'ont aucun scrupule de leurs légèretés, de leurs médisances, des paroles de vanité et d'impatience qui, à tout moment, contristent leur prochain, ainsi que l'esprit de Dieu qui habite en eux? Ils ne s'inquiètent guères s'ils scandalisent les petits; on les dirait insensibles aux réprimandes, ou bien ils s'irritent contre les remontrances du devoir, ils portent à l'église l'attitude des justes, ils psalmodient avec les autres, mais sans aucune attention; durant l'oraison, ils s'entretiennent uniquement de bagatelles et de frivolités; et enfin ils s'approchent sans crainte du sacrement du corps de Notre-Seigneur, si redouté des anges eux-mêmes? Que font-ils ceux-là? Ils sont en sécurité relativement à la grâce de Dieu, ils s'appuient, par une présomption criminelle, sur la grande familiarité qu'ils ont depuis longtemps avec la divine Majesté. C'est ce que dit le proverbe : La familiarité du maître entretient l'insolence du serviteur. Cependant, mes frères bien-aimés, comment pourrez-vous vérifier ce que vous chantez si souvent dans les psaumes : *Je suis auprès de vous un étranger et un passant, comme tous mes pères*[1]? Hélas! cet étranger seul est revenu sur ses pas pour remercier Dieu! *Les dix n'ont-ils pas été guéris? où sont donc les neuf autres*[2]? Ce sont, vous vous en souvenez, je pense, les paroles du Sauveur, se plaignant de l'ingratitude des neuf lépreux par lui guéris. Ils avaient bien prié, supplié, usé de vives instances, criant de toutes leurs forces : *Jésus, fils de David, ayez pitié de nous*[3]. Mais il leur manquait une quatrième chose, dont parle l'apôtre, la reconnaissance, puisqu'ils ne revinrent pas remercier le Seigneur.

6. Nous en voyons tous les jours, il est vrai, qui deviennent importuns à force de demander les biens qui leur manquent; mais nous en trouvons fort peu qui expriment leur reconnaissance et leur gratitude. Je ne blâme pas les instances dans la prière, mais on a raison de nous refuser ce que nous demandons, parce que nous manquons totalement de reconnaissance. Peut-être même est-ce miséricorde de ne pas accorder à des ingrats l'objet de leurs demandes; notre ingratitude serait condamnée avec une sévérité d'autant plus grande que nous serions convaincus d'oubli après des grâces abondantes. Oui, c'est la miséricorde qui retranche ici la miséricorde, de même que c'est la colère et l'indignation de Dieu qui exerce envers nous cette miséricorde dont parle le Père des miséricordes, quand il dit par la bouche de son prophète : *Ayons compassion de l'impie, et il n'apprendra point la justice*[4]. En effet, combien voyons-nous, combien pleurons-nous de frères qui croient tout sauvé pourvu qu'ils conservent l'habit et la tonsure? Malheureux! Ils ne songent pas que le ver de l'ingratitude ronge l'intérieur de leurs actions, sans toutefois se montrer au dehors, de peur qu'ils n'y fassent attention, n'en rougissent, et que la honte ne les corrige. D'autres fois aussi ce ver croît l'intérieur si corrompu chez quelques-uns, qu'il ne craint point d'avancer jusqu'au dehors sa tête envenimée; à moins de penser que ceux que nous voyons abandonner publiquement le service de Dieu, et apostasier, sont tombés brusquement dans cet abîme. Il est bien plus vraisemblable qu'ils

(A) Pensée qui se retrouve dans l'Imitation, livre I, chap. II : *C'est beaucoup si l'on a conservé une partie de sa ferveur première.*

[1] Ps. XXXVIII, 13. — [2] Luc XVII, 18, 17. 13. — [3] Luc XVII, 13. — [4] Isaïe XXVI, 10.

sont arrivés là graduellement, en laissant l'ennemi miner insensiblement leurs forces.

7. Vous le voyez donc, ce n'est pas toujours un avantage d'être purifié de la lèpre de cette vie séculière dont les désordres sont manifestes; il est des âmes rongées par l'ulcère de l'ingratitude, mal d'autant plus dangereux qu'il est intérieur. C'est avec raison que le Sauveur, dans l'Evangile, demande où sont les neuf autres, car le salut est loin des pécheurs. Ainsi encore Dieu demande au premier homme après son péché, où il est[1]. Ainsi au jugement dernier, il dira hautement aux ouvriers d'iniquité, qu'il ne les connaît pas, suivant ce que nous lisons dans le Psalmiste : *Le Seigneur connaît la voie des justes, mais la voie des pécheurs aboutit à l'abîme*[2]. Ce n'est pas sans mystère que les lépreux ingrats envers le Sauveur sont au nombre de neuf. Ce nombre, composé de cinq ajouté à quatre nous montre le triste mélange de la sensualité corporelle avec les maximes de l'Evangile. Et nous tombons dans ce désordre en prétendant obéir aux lois des quatre Évangiles, et jouir tout ensemble des plaisirs des cinq sens corporels.

8. Mais heureux ce samaritain qui sut reconnaître qu'il n'avait rien qu'il n'eût reçu; il garda son dépôt avec fidélité, et retourna rendre grâces au Sauveur. Heureuse l'âme qui, à chaque grâce reçue, est reconnaissante envers le bienfaiteur, en qui est renfermée la plénitude de toutes les grâces, et à qui nous ne pouvons témoigner notre reconnaissance sans mériter de nouvelles et plus hautes faveurs. Oui, notre ingratitude seule entrave nos progrès spirituels, car le bienfaiteur croit perdre les grâces qu'il concède à un ingrat, et il ne veut pas s'exposer à des pertes proportionnées à l'excellence de ses faveurs. Heureux donc celui qui, se regardant comme un étranger, se montre reconnaissant des moindres grâces, et avoue sincèrement que le bienfait accordé à un étranger et à un inconnu est purement gratuit. Mais nous, misérables, dignes de pitié, au commencement de notre conversion, nous nous regardons comme des étrangers; nous sommes pleins de dévotion et d'humilité dans notre conduite; puis bientôt nous oublions la gratuité de ce bienfait, présumant trop de la familiarité de Dieu, sans nous apercevoir que nous méritons ce reproche : *Les ennemis du maître sont les gens de sa maison*[1]. Car nous l'offensons en toute liberté, oubliant que nos péchés seront condamnés avec plus de sévérité, selon ces paroles du Psalmiste : *A la vérité, si mon ennemi m'eût chargé d'injures, je l'aurais supporté patiemment*[2]. Je vous en conjure donc, mes frères, humilions-nous de plus en plus sous la main puisante de Dieu. Evitons soigneusement ce criminel et funeste vice de l'ingratitude; que notre cœur soit occupé constamment à rendre grâces à Dieu, afin d'attirer sur nous ses bienfaits avec plus d'abondance, c'est le vrai moyen de sauver nos âmes. Et ne soyons pas seulement reconnaissants de la bouche et des lèvres; soyons-le par les œuvres et en vérité. C'est l'amour plus encore que l'action de grâce qu'attend notre Bienfaiteur et Seigneur, lui qui est béni dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Genèse III, 9. — [2] Ps. I, 6.

[1] Matth. X, 36. — [2] Ps. LIV, 3.

SERMON XXVIII [A]

Sur ces paroles de Job : *Il vous délivrera de six tribulations, et le mal n'approchera point de vous dans la septième.* Job v, 19.

1. Il est juste et l'équité demande que ceux à qui un royaume est préparé dès la création du monde, mettent tous leurs soins à se rendre dignes d'y arriver, de peur que, destinés à y régner un jour, ils ne manquent des dispositions nécessaires. C'est ainsi, lisons-nous, qu'il en fut du festin dont parle Notre-Seigneur : *Le festin est tout prêt, mais ceux qui avaient été invités n'en étaient pas dignes* [1]. Nous cherchons maintenant quels rois il faut préparer à ce royaume déjà tout prêt. Mais de quelque piété que notre recherche soit accompagnée, nous n'avons pourtant pas la hardiesse de dire avec le Prophète : *Seigneur, qui habitera dans votre tabernacle, ou qui reposera sur votre sainte montagne? Ce sera celui qui marche sans tache* [2]. Cette excellente disposition n'appartient, direz-vous, qu'à Jésus-Christ seul. Aucun homme n'est exempt de souillure, pas même l'enfant d'un jour [3]. Ainsi, le seul Agneau sans tache y entrera, lui qui seul n'a pas été accusé de péché, parce qu'il n'en a jamais commis, et que sa personne n'en a jamais été capable. Seul, mon Souverain Pontife n'a reçu de tache, ni de son père, ni de sa mère, comme il est écrit dans la loi [4], car son père était Dieu, et sa mère vierge. Aussi, il a seul le droit d'entrer dans le saint des saints, *et personne ne monte au ciel que le Fils de l'homme qui est dans le ciel et qui en est descendu* [5].

2. Et nous, nous laisserons-nous aller au désespoir? Non, nous avons sujet d'espérer, et surtout de ce côté. Car, si Jésus-Christ a seul le droit d'entrer dans le royaume du ciel, il est certain qu'il y entrera tout entier; on ne brisera pas un seul de ses os, et le chef ne s'y trouvera point sans les membres, pourvu que les membres lui soient conformes et unis, conformes par les mœurs, et unis par la foi. L'enfance même a cette conformité et cette union avec lui, dans la limite possible, lorsqu'elle est greffée dans la ressemblance de sa mort, par les trois immersions du baptême, et qu'elle reçoit la foi d'une manière implicite, étant encore incapable d'une connaissance parfaite. En effet, l'esprit de sagesse est bon, et celui qu'avait lié le péché de ses premiers parents se trouvera délié par la justice qui lui est accordée. Mais Jésus-Christ n'affranchira pas de la même manière celui qui s'est maudit lui-même et celui qui a été maudit par des lèvres étrangères : *Car à celui qui pèche volontairement après avoir eu la connaissance de la vérité, il ne reste plus d'hostie pour le péché* [1]. Et même il ne le délivrera pas plus de la malédiction de ses propres lèvres, que de celle de lèvres étrangères. La malédiction, mes frères, est une très-grande tache, et nous le savons, *ce n'est pas ce qui entre dans la bouche, mais ce qui en sort, qui souille l'homme* [2]. Voilà la source de nos souillures; c'est de ces lèvres que vient manifestement la malédiction, et non pas toujours des nôtres, car le petit enfant ne tire pas le péché originel de son propre corps, ni de son cœur, puisqu'il n'est capable ni de consentement, ni même de sentiment. Comment donc l'Esprit-Saint ne délivre-t-il point celui qui s'est maudit de ses propres lèvres, et ne reste-

[1] Math. xxii, 8. — [2] Ps. xiv, 1, 2. — [3] Job xiv, 4, selon les septante. — [4] Lev. xxi, 1, 2. — [5] Jean iii, 13.

(A) Ce sermon se trouve dans la bibliothèque des Pères, parmi ceux de l'abbé Guerric : il manque dans le manuscrit de Cologne, qui renferme les sermons de Guerric; c'est le témoignage d'Horstius; on ne doit pas nier qu'il ne soit de S. Bernard, car il est cité au VI[e] livre des *Fleurs*, et la conclusion est tout à fait dans la manière du saint Docteur.

[1] Hébr. x, 26. — [2] Matthieu xv, 11.

t-il point de victime à ceux qui pèchent volontairement, sinon parce que Jésus-Christ n'est point une seconde fois crucifié pour eux, et qu'ils ne sont point entés en lui de nouveau dans le baptême par la ressemblance de sa mort. On exige maintenant du pécheur des larmes qui coulent de ses propres yeux; il faut qu'il porte lui-même sa croix, mortifie ses membres et soit la victime immolée. Autrement il dirait en vain: Je crois. Il faut qu'il expie par ses propres lèvres la malédiction qu'il a encourue par ses lèvres mêmes. Car on n'entre dans le royaume de Dieu que par de grandes tribulations[1]; par des tribulations personnelles ou par celles d'autrui.

3. Certainement les tribulations seules du second Adam purifient les cœurs infectés par le péché du premier Adam. Non que la satisfaction de chacun soit suffisante. Car, pourquoi notre pénitence, si ce n'est parce que nous ne pouvons régner avec Jésus-Christ, si nous ne souffrons avec lui? Il supplée certainement à tout ce qui nous manque, mais il ne nous permet pas d'omettre le peu qui est en notre pouvoir. Si la foi n'est pas capable de sauver les adultes sans la pureté des mœurs, les œuvres sans la foi le pourront encore moins. Et il est bien plus aisé de corriger la difformité d'un membre uni à son chef, que d'y rattacher celui qui en est séparé, si ressemblant qu'il lui soit. Néanmoins, ce membre difforme doit devenir conforme à l'image de son Fls ou de son chef, ou bien en être arraché, et devenir anathème de Jésus-Christ, sous peine de laisser dans ce corps une partie difforme.

4. Là donc où se rencontre un péché personnel, il doit être l'objet d'une expiation personnelle aussi, et si la corruption est multiple, la tribulation destinée à la purifier doit avoir le même caractère. En effet, c'est une tribulation de combattre la concupiscence en résistant à la corruption de la nature. Mais que trouver en l'homme qui soit exempt de cette tache et de cette contagion? Le mal vient du dedans, ce poison mortel part du cœur, pour se répandre de là dans tout le corps; il remplit l'âme de désirs mauvais, il jette dans les membres l'émotion de plaisirs sensuels; de là cette démangeaison des oreilles, cette effronterie des yeux, ces voluptés de l'odorat, ces sensualités de la bouche, cette mollesse de tous les sens, ce dangereux plaisir du toucher. De là toutes les passions déréglées de l'âme, cette exubérance de désirs, et ce foyer brûlant d'où s'échappent l'ambition, l'avarice, l'envie, l'arrogance, la malice et tous les vices. C'est pour cela que les jouissances dont le corps est susceptible, les charmes dont le monde est plein sont pour le juste le principe d'autant de tentations. Et de même que celui qui obéit à la chair met tout son plaisir dans les voluptés des sens, et trouve ses délices au milieu des épines; ainsi celui qui est jaloux de semer dans l'esprit, s'efforce bien plutôt d'arracher, au lieu de les multiplier, les ronces et les chardons que sa terre produit sous la malédiction dont Dieu l'a jadis frappée; car toutes les fois qu'il sent la pointe de ces épines, la douleur qu'il en ressent l'oblige à rentrer en lui-même.

5. Que de tribulations à résister à tous les sens particuliers attaqués de tous côtés par une si prodigieuse corruption? Des pieds à la tête, pas une partie saine en moi: la concupiscence a souillé mon être tout entier; la loi du péché a envahi tous mes membres; la mort tente d'entrer par les fenêtres, et le mal exerce au-dedans ses ravages et fait sentir partout sa cruauté. Néanmoins, au milieu de tous ces combats, ne perdons ni l'espérance, ni le courage; car s'il y a beaucoup à souffrir pour Jésus-Christ, ses consolations ne nous manquent pas. Et écoutez le sujet de notre consolation. Le péché est à votre porte, mais il n'entrera jamais chez vous, à moins que vous ne lui livriez l'entrée. La passion agite le cœur mais elle vous reste soumise[1]. Elle ne saurait vous nuire si votre volonté ne consent. Ecoutez donc une chose consolante. Retenez votre consentement, de peur que vos ennemis ne l'emportent sur vous, et vous resterez dans votre innocence; et étant sans tache vous entrerez dans le tabernacle du Seigneur, pour y habiter et vous reposer sur la sainte montagne de votre Dieu. Si vos ennemis ne sont point vos maîtres, vous resterez purs, et vous serez exempts du plus grand des péchés[2]. Or, le plus grand péché est celui qui envahit tout l'homme intérieur et extérieur. Ecoutez encore un autre sujet de consolation: *Vous serez délivré dans six tribulations, et le mal ne vous approchera point dans la septième*[3]. Si vous êtes un véritable Hébreu, vous servirez pendant six années, et la septième, vous serez libre. Il y a six tribulations, contraires aux désirs de votre cœur, et aux plaisirs de vos

[1] Actes XIV, 21.

[1] Génèse, IV 7. — [2] Ps. XVIII, 14. — [3] Job V, 19.

cinq sens; par elles vous serez délivrés de la septième, non qu'elle ne doive vous arriver, mais elle ne vous blessera point, elle ne vous causera aucun dommage, et le mal n'approchera pas de vous. Il est vrai que la mort viendra, et c'est la septième tribulation; mais cette mort ne sera qu'un doux sommeil pour les bien-aimés du Seigneur, et elle leur ouvrira l'entrée dans son héritage. Elle sera la porte de la vie, le commencement du repos, l'échelle pour monter à cette montagne sainte, et entrer dans le tabernacle admirable façonné par la puissance de Dieu et non par la main de l'homme. Le mal donc ne vous approchera point dans la septième tribulation: je parle de ce mal réservé dans la septième à ceux qui ne travaillent point à s'en délivrer dans les six tribulations, ni à puiser la purification dans les six urnes de l'Evangile, afin de se présenter sans tache ni ride aux noces de l'Epoux. Or, ce triple mal qui leur est réservé, c'est la frayeur au sortir de cette vie, c'est la douleur à l'entrée de l'autre, c'est la confusion en présence de la gloire divine.

6. Mais d'où nous viennent, mes frères, cette malheureuse dissimulation, cette tiédeur fatale et cette sécurité maudite? Malheureux, pourquoi nous séduire nous-mêmes? Peut-être sommes-nous dans l'abondance, et régnons-nous à notre aise. Mais ces esprits épouvantables n'assiégent-ils pas notre demeure? Ces spectres hideux n'attendent-ils pas incessamment notre sortie de ce monde? O mon âme, quelle sera ta frayeur, quand, ayant quitté tout ce qui te charme maintenant, tout ce qui est l'objet de tes complaisances, tout ce qui t'est si familier, tu entreras seule dans une région inconnue, et que tu verras ces horribles monstres fondre impitoyablement sur toi! Qui te secourra dans ta détresse? Qui te défendra des attaques de ces bêtes rugissantes, prêtes à te dévorer? Qui te consolera? Qui te sauvera? Ah! mes chers enfants, pensons à nos fins dernières, pour ne pécher jamais; car c'est une vérité incontestable qu'il nous faudra passer par le feu, et que le feu éprouvera toutes nos œuvres. Là notre or sera changé en scories; là, toutes nos impuretés seront mises à nu; là, prenant son temps que nous avons méprisé, la Vérité même jugera nos justices qui ne seront plus qu'un linge immonde. Avec quelle sévérité la flamme vengeresse de la justice divine consumera tout ce que nous avons négligé ici-bas, tout ce que nous avons couvert de nos flatteries, et dissimulé par le mépris que nous en faisions? Ah! donnez-moi plutôt maintenant une source de pleurs, et que mes yeux versent des larmes intarissables; car peut-être ce feu dévorant ne trouvera-t-il rien à consumer de ce qu'aura effacé le torrent de mes larmes.

7. Mais après ce feu, restera-t-il quelque chose que nous osions présenter à cette divine Majesté, et qui nous permette de rester devant elle? Quelle honte, quelle confusion pour nous, de paraître si lâches, si imparfaits, et si vides de vertus devant la face de Dieu, après tant de bienfaits reçus de lui! Adam fuyait devant le Seigneur afin de se dérober à sa présence, après avoir goûté au fruit défendu[1]. Que ferons-nous donc après tant de crimes et de péchés? Quand sera purifié cet œil du cœur que nous négligeons tant ici-bas, et pourra-t-il contempler les rayons de ce véritable soleil de justice? Non, les pécheurs fondront en sa présence comme la cire devant le feu[2]. *Que la pourriture pénètre mes os, et qu'elle s'insinue dans mes membres, afin que je trouve le repos, au jour de cette septième tribulation*[3], et que le mal ne m'approche point dans cette funeste journée, ce triple mal d'horreur, de douleur et de honte. Mais, heureuse l'âme qui ne craindra point de parler à son ennemi et de lui dire: Que fais-tu ici, cruelle bête? Tu ne trouveras rien en moi, être malfaisant[4]. Plus heureuse encore celle dont les œuvres ne seront point consumées par le feu, et dont l'or, l'argent et les pierres précieuses seront reconnues vraies dans cette épreuve. Mais, souverainement heureuse l'âme qui, contemplant à découvert et sans nuage la gloire du Seigneur sera transformée à son image, et lui deviendra pleinement semblable, le voyant tel qu'il est, un Dieu béni par-dessus toutes choses, loué et glorifié dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Génèse III, 8. — [2] Ps. LXVII, 8. — [3] Habac. III, 16. — [4] Paroles de S. Martin mourant. (Sulp. Sév.)

SERMON XXIX

De trois sortes d'amour de Dieu.

1. *N'aimez point le monde, ni tout ce qui est dans le monde; car, tout ce qui est dans le monde est ou concupiscence de la chair ou convoitise des yeux, ou ambition du siècle, et tout cela ne vient point du Père*[1]. Mais quoi? y a-t-il un bien qui vienne du Père, et qui nous dédommage de tout cela? Oui, il y a trois autres choses infiniment plus douces et plus aimables, mais on ne les confie pas aux serviteurs, et moins encore aux ennemis. Or, celui qui veut être ami de ce monde deviendra infailliblement l'ennemi de Dieu. C'est donc aux amis que l'on confie le secret et qu'il est dit : *Je vous ai révélé tout ce que j'ai appris de mon père*[2]. Selon saint Grégoire, l'amour c'est la connaissance, Il y a donc trois sortes d'amour qui excluent les trois choses qui ne viennent pas du Père. Et c'est, je crois, pour cela, que Notre-Seigneur adressa à saint Pierre ces trois interrogations : *M'aimes-tu? m'aimes-tu? m'aimes-tu*[3]*?* Et peut-être sont-ce là les trois choses commandées par la loi : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces*[4], c'est-à-dire, vous l'aimerez avec affection, avec prudence et avec force. En effet, l'amour du cœur a quelque analogie avec l'amour charnel; car les affections sont le propre du cœur, mais l'âme s'élève plus haut; de là vient qu'elle est appelée à bon droit le siége de la sagesee; et ainsi, c'est à elle qu'il appartient d'aimer Dieu prudemment.

2. Au reste, l'amour, que nous appelons l'amour du cœur, est plus particulièrement excité par la considération du mystère de l'Incarnation de Jésus-Christ, et par la méditation de la conduite qu'il a tenue dans la chair, et surtout des circonstances de sa passion. Dieu voyant les hommes devenus tout à fait charnels, leur montra dans l'Incarnation une bonté si extraordinaire qu'il faut avoir un cœur plus dur que la pierre pour ne pas l'aimer de toute l'énergie de nos affections. Or, voulant conquérir une créature aussi noble que l'homme; si je le contrains par violence, dit-il, je le traite plutôt en brute qu'en homme; il ne viendra ni de son plein gré, ni de son libre consentement, et ainsi il ne pourra pas dire : *C'est volontairement que je vous offrirai le sacrifice*[1]. Mais donnerai-je mon royaume à des bêtes? Dieu s'inquiète-t-il des bœufs[2]? Pour que l'homme vienne donc volontairement, je l'effraierai, et peut-être se convertira-t-il et vivra-t-il. Dieu le menace donc des châtiments les plus terribles, de ténèbres éternelles, d'un ver qui ne meurt jamais, et d'un feu inextinguible. Mais l'homme demeurant insensible à un si puissant moyen, Dieu se dit : Je sais que l'homme n'est pas seulement accessible à la crainte, mais qu'il se laisse aussi aisément gagner par l'intérêt; je vais donc lui promettre ce qui peut flatter ses désirs. Les hommes souhaitent passionnément l'or, l'argent, et les biens de cette nature; surtout ils souhaitent une longue vie, cela est évident. Mais s'ils désirent avec tant de passion une vie si misérable, si pénible et si courte, avec combien plus d'empressement aimeront-ils une vie douce, bienheureuse et sans fin! Et dans cette pensée il leur a promis la vie éternelle que l'œil n'a point vue, dont l'oreille n'a rien ouï, dont le cœur de l'homme n'a point conçu l'idée.

3. Voyant encore ce moyen inutile, il m'en reste un troisième, dit-il, et il est infaillible. L'homme n'est pas seulement capable de crainte et de cupidité, il est encore sensible à l'amour, et rien n'est plus puissant

[1] Jean II, 15, 16. — [2] Jean XV, 15. — [3] Id. XXI, 15, 17. — [4] Deutér. VI, 5.

[1] Ps. LIII, 8. — [2] II Cor. IX.

pour le gagner. Ce qui a contraint Dieu à venir lui-même dans la chair; et il s'est rendu si aimable dans cet état, qu'il ne pouvait nous témoigner plus d'amour qu'en donnant sa vie pour notre salut. Certes, celui qui, après un pareil témoignage d'amour, refuse de se convertir, ne méritera-t-il point d'entendre ces tendres reproches: *Qu'ai-je dû faire pour toi, que je n'aie fait*[1]? Jamais Dieu ne nous a mieux marqué son amour que dans les mystères de son Incarnation et de sa Passion. Rien ne nous découvre avec plus d'éclat ni d'efficacité sa bonté et sa miséricorde, que l'humanité dont il a voulu se revêtir, suivant ce témoignage de l'Apôtre: *La bonté et l'humanité de Dieu notre Sauveur nous sont apparues*[2]. Il est vrai, sa puissance était cachée lorsqu'il est venu dans l'infirmité, ce qui faisait dire à Habacuc: *La force s'est cachée*, sans doute dans le mystère de la croix, dont les extrémités étaient en ses mains[3]. Sa sagesse aussi s'est cachée dans son incarnation, et Jésus-Christ a voulu sauver les croyants par la folie de sa parole. En effet, n'est-ce pas, en apparence du moins, folie à lui d'avoir donné sa vie pour des ingrats, de s'être chargé des péchés du monde, et d'avoir payé des dettes qui n'étaient pas les siennes? N'était-ce pas être enivré du vin de la charité, s'oublier entièrement et agir contre le conseil de saint Pierre, disant: *Ayez donc pitié de vous*[4]? Il est donc vrai que sa force a été cachée, et sa sagesse voilée dans l'Incarnation; mais il ne pouvait donner des preuves plus grandes de sa bonté, ni la déployer avec plus d'évidence et de certitude.

4. C'est donc à juste titre que nous avons rapporté toutes ces merveilles à l'amour affectueux du cœur. De là vient que nous voyons des chrétiens si attendris devant ces mystères qu'ils ne peuvent en entendre parler ou y penser sans verser des torrents de larmes. Et cet amour, opposé à la concupiscence de la chair, ne saurait plus trouver de douceur dans la chair, après les suavités qu'il ressent tendrement dans la passion de Jésus-Christ. Cette douceur sensible peut bien être sujette à l'illusion si elle n'est accompagnée de prudence, et il est quelquefois difficile d'éviter le poison dans le miel. C'est pourquoi la prudence est nécessaire pour sonder le secret de ces mystères avec tant de précaution que nous soyons prêts à en rendre raison à quiconque nous interroge.

[1] Isaïe v, 4. — [2] Tite III, 4. — [3] Habacuc III, 4. — [4] Matthieu XVI, 22.

Cet amour prudent exclut la curiosité; l'esprit, en s'appliquant à ces considérations importantes, est incapable de s'amuser aux choses temporelles, et il dit avec le Prophète: *Ah! Seigneur, j'ai pour votre loi un amour extrême; elle est tout le jour le sujet de mes méditations*[1].

5. Le troisième amour est cet amour qui nous attache fortement à Dieu, qui est à l'abri de la violence aussi bien que de l'erreur, et qui est constamment prêt à tout souffrir pour la justice. Qui ne sait que le roi du ciel rejette absolument les royaumes et les honneurs de la terre, loin de les désirer? *Heureux*, dit-il, *heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux leur appartient*[2]. Saint Pierre fut interrogé par Notre-Seigneur sur ce triple amour: il en avait manqué auparavant. En effet, lorsqu'il entendit Jésus-Christ parler de sa passion, ce discours lui parut insupportable, parce qu'il aimait avec tendresse. *A Dieu ne plaise*, dit-il, *que toutes ces choses vous arrivent*! Il n'aimait pas encore avec prudence, aussi le Seigneur le reprit-il: *Retire-toi de moi, Satan, car tu n'entends rien aux choses de Dieu*[3]. Les apôtres étaient aussi dans la même condition lorsqu'il leur disait: *Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je m'en vais à mon Père*[4]; ou plutôt, c'est parce qu'ils aiment, qu'ils souffrent. Ces deux choses sont vraies: ils aiment et et ils n'aiment pas; ils aiment avec tendresse, mais ils n'aiment pas avec prudence. Mais la nuit où Notre-Seigneur devait être livré à ses ennemis, saint Pierre aimait et avec tendresse et avec prudence, quand il disait: *Je suis prêt à aller avec vous et en prison et à la mort*[5]; mais il n'aimait pas avec force; *puisqu'il tomba, il n'était pas ferme sur ses pieds*[6]. Alors la vertu d'en haut n'était pas encore descendue sur lui; à peine l'eut-il reçue, qu'il ne renia plus son Maître; mais, dans un langage plein de liberté: *Jugez vous-mêmes*, dit-il aux prêtres de la synagogue, *à qui l'on doit obéir de préférence; à Dieu ou aux hommes*[7]? C'est donc avec raison que l'on exige l'amour de celui qui est établi le pasteur du troupeau; et celui qui, enivré du vin de la charité, s'oublie complètement lui-même, est véritablement digne de conduire les autres. Il oublie ses intérêts personnels pour ceux de Jésus-Christ. Remarquez toutefois que saint Pierre, inter-

[1] Ps. CXVIII, 97. — [2] Matth. v, 10. — [3] Id. XVI, 22, 23. — [4] Jean XIV, 18. — [5] Luc XXII, 33. — [6] Boëce De la consolation livre I, 6. — [7] Actes v, 29.

rogé s'il avait pour Jésus-Christ plus d'amour que les autres, se borna à répondre simplement qu'il l'aimait, n'osant plus assurer ce qu'il rougissait d'avoir autrefois avancé témérairement. C'est peut-être là ce qui le contrista (A), car il avait dit auparavant : *Quand tous les autres seraient scandalisés à votre sujet, moi je ne le serai jamais*[1].... (A)

SERMON XXX

Du bois, de l'herbe et de la paille.

1. Mes frères, point de sûreté, ni au Ciel, ni dans le Paradis, moins encore dans le monde. Au ciel l'ange est tombé en présence de la divinité : dans le Paradis, Adam s'est vu expulsé du lieu de délices ; et dans le monde, Judas s'est perdu à l'école du Sauveur. Je vous dis ces choses pour que personne ne se flatte d'habiter ici, dans un lieu appelé saint, car ce n'est pas le lieu qui sanctifie les hommes, mais les hommes qui sanctifient le lieu. Il y a parmi nous trois classes de gens assez peu en rapport et avec l'Ordre et avec l'homme qui y est entré. Les uns ont bien commencé, puis ont perdu courage ; d'autres n'ont jamais commencé, et sont restés et restent toujours dans leur mollesse ; les troisièmes sont emportés par l'esprit de légèreté, paresseux à écouter, prompts à parler, toujours prêts à raconter le bien qu'ils font, si toutefois il leur arrive d'en faire. Dieu ne les rejettera-t-il pas ? Non, s'ils demeurent fermes sur le fondement : ils seront sauvés, mais comme par le feu. Et par quel feu ? L'Apôtre nous l'apprend. *Personne,* dit-il, *ne peut poser d'autre fondement que celui qui a été établi et qui est le Christ Jésus.* Si quelqu'un bâtit *sur ce fondement avec du bois, de l'herbe, de la paille, il souffrira dommage; il sera néanmoins sauvé, mais en passant comme par le feu*[1]. Jésus-Christ est le fondement. Le bois est fragile, le foin flexible et mou, et la paille est légère. Le bois figure ceux qui commencent avec énergie, mais qui, une fois brisés, ne reviennent plus à leur premier état ; le foin, ce sont ceux qui, refroidis par la mollesse qu'ils devaient fuir, ne veulent pas même toucher du doigt, comme on dit vulgairement, les difficultés. La paille, ce sont ceux qui ne demeurent jamais dans le même état, toujours agités qu'ils sont par les souffles de la légèreté.

2. Certainement il faut craindre pour ces personnes, sans pourtant désespérer, parce que si elles s'appuient sur le fondement qui est Jésus-Christ, si elles persistent jusqu'à la fin dans la vie qu'elles ont embrassée, elles seront sauvées, mais en passant par le feu. Or, dans le feu, il y a trois choses : la fumée, la lumière, la chaleur. La fumée excite les larmes, la lumière éclaire, et la chaleur embrase. Ainsi en est-il de celui qui se trouve dans l'état dont je parle : il doit avoir de la fumée, c'est-à-dire de l'amertume dans le cœur ; il est tiède, lâche et léger, et autant qu'il le peut il bouleverse et détruit l'ordre des choses. Il faut aussi qu'il ait la lumière sur ses lèvres, afin de se montrer dans la confession, et de se pleurer tel qu'il se reconnaît dans son esprit, afin que sa conscience lui délie la langue, et que sa langue reproche à la conscience ses crimes. Il est nécessaire aussi qu'il sente la chaleur en son corps, c'est-à-savoir les tribulations de la pénitence, en une certaine mesure du moins. Pensez-vous que celui qui veut le salut de tous et ne souhaite la perte de personne, rejettera des hommes ainsi contristés de cœur, qui auront confessé leurs crimes et exténué

[1] Matthieu xxvi, 33.

(A) Le reste manque dans le manuscrit de Cîteaux.

[1] I Cor. iii, 11, 12, 15.

leurs corps? Enfin il est est d'autres qui bâtissent sur ce fondement avec de l'or, de l'argent et des pierres précieuses ; dont les débuts sont pleins de ferveur, les progrès plus fervents encore, et qui arrivent au but avec une ardeur parfaite, sans s'inquiéter de la faiblesse de la chair, mais uniquement préoccupés des exigences de l'esprit.

SERMON XXXI

Du soin extrême qu'on doit avoir de ses pensées.

1. Saint Benoît nous exhorte, mes frères, à veiller sur nos pensées[1], suivant en cela le conseil du Sage qui nous avertit de garder précieusement notre cœur *parce qu'il est le principe de la vie*[2]. Il y a donc trois sortes de pensées qui doivent éveiller la sollicitude de ceux qui se donnent à Dieu et qui sont jaloux de préparer en eux-mêmes un temple digne de sa majesté. Il y a des pensées absolument inutiles et sans but que l'âme peut rejeter aussi facilement qu'elle les reçoit, pourvu qu'elle habite avec elle-même en son cœur, et se tienne en présence du Maître de l'Univers.

2. Il y en a d'autres plus violentes, plus tenaces, qui se rapportent aux nécessités de la nature et qui semblent sortir du même limon que nous. Laissez-les poser un seul moment en vous, vous ne les en arracherez plus qu'avec douleur et blessure. Souvent, en effet, les idées toutes charnelles du manger, du boire, du vêtement nous occupent si fortement qu'on a peine à les déraciner du cœur; et la cause en est qu'étant terrestres, et, si j'ose dire, visqueuses, elles trouvent un sol limoneux et gluant comme elles. Aussi n'est-ce pas sans raison qu'on dit l'homme formé non d'une terre quelconque mais du limon[3]. Voyez donc combien son corps est limoneux puisqu'il est si fortement, si indissolublement collé à l'esprit que leur séparation ne s'opère que difficilement et avec douleur. Que faire donc, lorsqu'une pensée si tenace occupe notre esprit? Il faut nous écrier avec Jacob : *Ruben, mon premier-né, tu ne croîtras pas davantage, parce que tu es entré dans la couche de ton père*[1]. Ruben, c'est la concupiscence de la chair et du sang qui envahit notre couche, quand elle n'effleure pas seulement la mémoire par la pensée, mais qu'elle pénètre dans le lit de la volonté et le souille par une délectation mauvaise. Or l'appétit charnel est bien nommé notre premier-né, car il paraît en nous avec la vie, tandis que les autres vices ne se contractent qu'avec le temps, par la malice de ce monde ou par les occasions qu'on y rencontre. Réprimons donc l'appétit que nous ne pouvons étouffer entièrement; aussitôt qu'il entre en notre couche, arrêtons-le, ne lui permettons pas de grandir. Tenons-le sous notre empire, conformément à cette parole de l'Ecriture : *Tes passions te seront soumises et tu les domineras*[2].

3. La troisième espèce de pensées ce sont les pensées impures et fangeuses que nous ne devons jamais admettre en nous, dont on doit pressentir de loin l'odeur infecte et qu'il faut repousser énergiquement et de toutes nos forces. Recourons aussitôt aux gémissements et aux larmes, appelons le Saint-Esprit au secours de notre faiblesse. Ainsi l'esprit du mal s'éloignera tout confus et n'osera plus nous attaquer si nous lui résistons avec courage. Or, j'appelle impures et fangeuses les pensées qui nous portent à la luxure, à l'envie, à la vaine gloire et aux vices qu'on ne saurait trop détester. Voulons-nous conserver

[1] Règle de S. Ben. ch. VII. — [2] Prov. IV, 23. — [3] Gen. II, 7.

[1] Gen. XLIX, 3, 4. — [2] Gen. IV, 7.

nos âmes sans tache? avons une horreur profonde de ces pensées de si loin qu'elles se montrent, écartons-les avec indignation, fermons-leur tout accès en nous. Les pensées oisives, qui n'ont aucune utilité, sont de la boue, mais de la boue simple, qui n'est ni adhérente, ni infecte, à moins que nous ne les nourrissions en nous, et que notre négligence et notre incurie n'en changent la nature, ce que nous éprouvons tous les jours. En dédaignant en effet les pensées oiseuses comme sans conséquence, on glisse dans les pensées honteuses et déshonnêtes. La seconde espèce de pensées ne forme plus une simple boue, mais, comme nous l'avons dit, une boue tenace et visqueuse. Quant à la troisième espèce, il ne faut pas seulement l'éviter comme de la boue et du limon, mais comme un bourbier immonde et fétide.

SERMON XXXII

De trois sortes de jugements : le jugement propre, le jugement des hommes et celui de Dieu.

1. *Que l'homme nous considère comme les ministres du Christ, et les dispensateurs des mystères de Dieu.* Le ministre de Jésus-Christ doit vivre de manière que sa conduite extérieure permette de juger en lui l'homme intérieur qu'on ne voit pas, et qu'il ne puisse être jugé ni par autrui, ni par lui-même, mais qu'il dise avec le même Apôtre : *Pour moi, je me mets fort peu en peine d'être jugé par vous ou par les hommes ; je ne me juge pas moi-même; mon juge, c'est le Seigneur*[1]. Or, dans ces paroles, il faut remarquer trois sortes de jugements : celui des hommes, le nôtre, celui de Dieu. Les hommes jugent des choses extérieures qui tombent sous les sens : ils ne peuvent juger des intérieures. C'est pour cela qu'il est écrit : *Qui connaît ce qu'il y a dans l'homme, sinon l'Esprit qui est en lui*[2]? Il n'appartient donc qu'à l'esprit de l'homme de juger des choses qui sont dans l'homme. Dieu au contraire en porte un jugement parfait; aussi l'Apôtre avoue n'avoir pu se dérober à cette appréciation divine, bien qu'il se fût mis au-dessus de l'opinion des hommes et de son jugement personnel. Il dédaignait bien le jugement des hommes, celui qui disait : *Pour moi, je me soucie fort peu d'être jugé par vous ou par qui que ce soit.* Il ne redoutait guère plus le sien, quand il ajoutait : *Je ne veux pas me juger moi-même, bien que ma conscience soit sans reproche.* Restait pour lui le jugement divin dont il dit : *Mon Juge, c'est Dieu.*

2. Chacun néanmoins doit s'efforcer d'être irrépréhensible d'abord aux yeux de Dieu, puis à ceux des hommes. C'est ce que dit ailleurs le même apôtre : *Faites le bien non-seulement devant Dieu, mais aussi devant les hommes*[1]. Devant les hommes nous sommes irrépréhensibles de trois manières : dans notre attitude, nos actions, nos discours. Dans notre attitude, qu'elle n'ait rien de singulier qui nous fasse remarquer; dans nos actions, qu'elles ne méritent aucun reproche; dans nos discours, qu'ils ne provoquent pas le mépris. Nous avons également trois manières de faire le bien devant Dieu : la pensée, l'affection, l'intention. La pensée doit être sainte selon ce qui est écrit: *La pensée sainte vous gardera.* L'affection doit être pure et l'intention droite. Or, ces trois choses sont dans l'âme, et elles y ont leur

[1] I Cor. IV, 1, 3, 4. — [2] I Cor. II, 11.

[1] Rom. XII, 17.

siége particulier : la pensée dans la mémoire, l'affection dans la volonté, l'intention dans la raison.

3. Mais afin de mieux voir leur emploi et leur différence, empruntons un exemple aux choses extérieures. Dans le corps, si une difformité affecte seulement la peau, il perd sa beauté, mais sa santé n'est pas atteinte. Si, au contraire, la putréfaction ou quelque tumeur livide s'est logée dans la chair, ce n'est plus la beauté, c'est le salut du corps qui est en péril. Que le mal augmente et gagne les os et la moëlle, alors il faut désespérer de la vie. Ainsi en est-il des maux de l'âme. Quand le péché s'insinue dans la mémoire par la pensée sans obtenir pourtant le concours de la volonté, ni son assentiment délibéré, j'avoue bien qu'il y a là pour l'âme quelque difformité qui la rend indigne d'entendre ces mots de l'Epoux : *Vous êtes toute belle, ma bien-aimée* [1]. C'est une tache, mais ce n'est pas une maladie. Que si la volonté préoccupée de la pensée du mal éprouve quelque sentiment de plaisir, la raison résiste, l'âme est malade, elle n'est pas morte, bien qu'obligée à crier : *Seigneur, guérissez-moi et je serai guérie* [2]. Ce qui la tue, c'est la raison se portant au péché par l'intention. Car alors elle consent, et il est dit de cette situation: *L'âme qui péchera mourra* [3]. David déplorait autrefois en la personne d'Adam pécheur ces trois degrés, quand il disait à Dieu qui le chassait à travers le monde: *Vous avez appesanti votre main sur moi*. Et parce que les désirs charnels sont la peine du péché : *Il n'y a rien de sain dans ma chair à la vue de votre colère*, et même ma raison a perdu sa force : *Il n'y a point de paix en mes os à la vue de mes crimes* [4]. Le même Psalmiste, chantant les mêmes degrés dans la personne du juste, s'écrie : *Je me suis souvenu de Dieu et je me suis réjoui et j'ai été exercé* [1]. La joie est venue de la volonté et l'exercice de la raison.

[1] Cantiq IV, 7. — [2] Jérém. XVII, 14. — [3] Ezéch. XVIII, 4. — [4] Ps. XXXVII, 3, 4.

4. Or, afin que la multiplicité des pensées n'écarte point Dieu de la mémoire, car elles y affluent comme une foule bruyante sous le vestibule d'une grande maison, il faut y établir un portier, le souvenir de notre profession, afin que l'esprit accablé de pensées mauvaises se gourmande lui-même et se dise : Quoi ! tu es prêtre, tu es clerc, tu es moine : dois-tu donc t'arrêter à des idées pareilles ? Quand on s'est voué à la sainteté, peut-on laisser entrer en son cœur rien de mauvais ? Un serviteur du Christ, un ami de Dieu peut-il s'arrêter un instant seulement à de pareils objets? Ce langage dissipera le flot des pensées illicites devant le souvenir de la profession qu'on a embrassée. Il faut en faire autant à la porte de la volonté qu'assiègent d'ordinaire les désirs charnels, semblables aux serviteurs qui habitent une maison. Mettons-y pour portier le souvenir de la patrie céleste. Il repoussera les désirs mauvais comme un clou repousse un clou, et recevra sans délai celui qui a dit : *Me voici à la porte, et j'y frappe* [2]. Enfin au sanctuaire de la raison il faut établir une sentinelle si forte, si inflexible qu'elle ne ménage personne. Tout ennemi public ou secret qui osera en approcher, qu'elle l'écarte. Cette sentinelle, c'est le souvenir de l'enfer. Du reste, ne nous désolons pas s'il arrive à la mémoire de recevoir une pensée vague, ou à la volonté un sentiment impur. Mais ce qui est grave, ce qui est dangereux, c'est que la raison perde la rectitude de l'intention.

[1] Ps. LXXVI, 4. — [2] Apoc. III, 20.

SERMON XXXIII

Sur ces paroles du psaume XXIII: *Qui montera sur la montagne du Seigneur?*

1. Mes frères, puisque nous nous efforçons continuellement de monter, que nous cherchons tous l'élévation, que nous y aspirons, et que nous travaillons à l'atteindre, c'est une exhortation juste que celle qui nous porte à monter jusqu'au lieu où nous trouverons le bonheur et la sûreté, d'où nous ne pourrons plus décheoir et qui sera notre éternel séjour. Mais si le prophète demande qui montera sur cette montagne, ce n'est pas uniquement pour nous en inspirer un vif désir, c'est encore pour nous apprendre les moyens d'y réussir. Heureux celui qui a préparé en son cœur les degrés qui conduisent à cette montagne et qui languit et se consume du désir d'entrer dans les parvis du Seigneur! Cette montagne est riche en effet, elle offre tous les biens réunis, c'est la montagne des voluptés éternelles, c'est la maison de Dieu. *Et bienheureux, Seigneur, ceux qui habitent en votre maison; ils vous loueront durant les siècles*[1]. Ecoutez un témoin fidèle nous assurer que cette maison est une montagne : *O Israël, que grande est la maison du Seigneur, que vaste est son domaine! Il est grand, son étendue est infinie; il est élevé, il est sans bornes*[2]. Mais non-seulement ce lieu est une montagne, c'est la montagne des montagnes, il s'y trouve plusieurs demeures et plusieurs montagnes. Ses fondements enfin sont posés sur les saintes montagnes[3].

2. C'est ce que le saint prophète Isaïe n'a pas tu : *La maison du Seigneur,* dit-il, *sera une montagne préparée à la cîme des monts, et elle s'élèvera au-dessus de toutes les collines*[4]. Et comment donc la montagne des montagnes ne serait-elle pas assise sur la joie de la terre, elle qui renferme des félicités si abondantes, ou plutôt la plénitude même de l'abondance? Elle sera une montagne de paix, une montagne de joie, une montagne de vie et d'éternelle gloire, et toutes ces montagnes réunies ne formeront qu'une montagne de parfaite félicité. Et n'est-ce pas une montagne de paix que la paix qui surpasse toute paix et tout sentiment? Oh! la montagne sublime que la paix dans le cœur, la paix dans la chair, la paix du côté des méchants, la paix avec tous nos frères, la paix du côté des démons, la paix avec Dieu, et une paix qui n'aura pas de fin. La joie régnera aussi, cette joie décrite par le Seigneur dans l'Evangile, une *joie pleine,* assurée, que personne ne nous ravira. Nous aurons aussi la vie, nous la posséderons abondante. La venue parmi nous d'un si grand pasteur doit nous faire ressentir ses effets; or, comme il le déclare lui-même, il est venu vers ses brebis, *pour qu'elles aient la vie, et une vie abondante*[2]. N'est-ce pas encore une montagne que ce poids éternel de gloire qu'on trouve dans les cieux? Tout cela cependant, et tout ce qu'on peut imaginer de plus souhaitable, tout cela réuni ne forme que cette mesure de félicité, mesure comble, entassée, parfaitement pleine et qui déborde de tous côtés[3]. C'est comme si réunissant plusieurs montagnes, les unes d'or, les autres d'argent, les autres de diamants, d'émeraudes, de pierres précieuses, ou bien d'écarlate, de pourpre, de fin lin, et d'autres riches matières, vous n'en formiez qu'une seule. Tout en effet nous sera rendu au centuple. Et ceux qui auront bâti avec de l'or, de l'argent, des perles, seront tout surpris de voir leurs petites constructions transformées en montagnes. Du grain de semence jeté en terre par eux, ils recueilleront non-seulement des gerbes abondantes, mais des gerbes amoncelées, des gerbes innombrables.

[1] Ps. LXXXIII, 5. — [2] Baruch III, 24, 25. — [3] Ps. LXXXVI, — [4] Isaï. II, 2.

[1] Jean XVI, 24, 22, — [2] Id. X, 10. — [3] Luc VI, 38.

3. *Qui montera donc à la montagne du Seigneur, et qui se tiendra en ce lieu saint? Celui dont le cœur, dont les mains sont purs.* Bienheureux celui-là, si toutefois il existe. Mais qui pourra se flatter d'avoir les mains pures et le cœur chaste? Personne n'est sans souillure sur la terre, pas même l'enfant d'un jour [1]. Néanmoins il y en a un innocent parmi les coupables, pur parmi les impurs, libre entre les morts. Mais il est seul. C'est celui duquel il est écrit : *Personne n'est monté au ciel, que celui qui en est descendu, le Fils de l'homme qui est au ciel* [2]. Ses mains étaient innocentes, puisqu'il n'a jamais commis de péché, et ses bonnes œuvres lui permettaient de dire aux Juifs : *Qui d'entre vous me convaincra de péché* [3] *?* Comment douter que son cœur ait été très-pur puisqu'il était personnellement uni à la Sagesse divine exempte de toute tache et dont la pureté pénètre tout? Il n'a pas reçu son âme en vain, celui qui eut seul la puissance de quitter la vie et de la reprendre à son gré [4]. Non il ne l'a pas reçue en vain, ni dans sa vie, ni dans sa mort, ni dans sa résurrection.

4. Mais comment n'a-t-il point fait au prochain un serment trompeur, ni reçu son âme en vain, ni rien fait inutilement s'il a reçu seul la bénédiction divine? Est-ce ainsi qu'il fallait que le Christ souffrît, ressuscitât et entrât dans sa gloire [5] ? Cette gloire lui appartenait. Quel est pour nous le fruit de son sang si nous descendons tous dans la corruption? Quelle est la vérité de ses promesses, si, comme nous l'avons rappelé plus haut, *personne n'est monté au ciel que celui qui en est descendu?* Qu'il reçoive la bénédiction, j'y consens. Pourquoi la miséricorde? Mais, si vous êtes attentifs, il ne la recevra pas seul, ou il ne la recevra pas pour lui seul. Poursuivez les paroles du Prophète, et voyez comment, bien que d'une façon couverte, il introduit ici une multitude. Il parlait d'un seul et il disait : *Il recevra la bénédiction.* Mais aussitôt il la transmet à une génération et s'écrie : *Voici la génération de ceux qui cherchent le Seigneur*, nous apprenant à voir ici dans celui dont il parle l'unité non de personne, mais d'esprit. L'un est l'époux, l'autre l'épouse, et nous savons qui a dit : *Ils ne sont plus deux mais une même chair* [6]. C'est ainsi qu'il montera, qu'il recevra la bénédiction. Mais ceux qui la recevront de lui monteront aussi avec lui ou plutôt en lui : sur quoi écoutez le Prophète : *Le législateur donnera la bénédiction, et ils iront de vertu en vertu* [1]. C'est pourquoi Jésus-Christ devait souffrir et ressusciter des morts, afin que la pénitence et la rémission des péchés fussent prêchées en son nom [2], la pénitence pour recouvrer l'innocence, et la rémission des péchés pour obtenir la pureté. Car, *bienheureux* celui non pas en qui Dieu n'a pas trouvé, mais à *qui il n'imputera point de péché* [3]. *J'ai trouvé,* dit-il, *un homme selon mon cœur* [4]. Cet homme peut-il pour cela se glorifier d'avoir le cœur chaste? Non, *puisque les étoiles elles-mêmes ne sont pas pures devant lui* [5]. Mais Dieu ne méprise pas un cœur contrit et humilié [6]. Un cœur contrit est bien près d'un cœur pur, et c'est là être selon le cœur de Dieu, puisque Dieu est près des cœurs troublés. C'est le bon Samaritain, vrai prochain du voyageur tombé aux mains des voleurs [7]. Il ne fera donc pas au prochain un serment trompeur, il accomplira ses promesses : *En vérité, je vous le dis, vous siégerez sur des trônes et vous jugerez* [8].

5. Cherchons donc aussi, mes très-chers frères, dans la mesure de nos forces l'innocence des mains et du cœur. Evitons avant tout le péché, autant du moins qu'il est possible à notre fragilité, évitons-le dans nos pensées, aussi bien que dans nos actes. N'ayons pas reçu vainement une âme raisonnable; exerçons-nous aux bonnes œuvres et en tout suivons le jugement de la raison. Et n'a-t-il donc pas reçu en vain une âme humaine, l'homme qui, pareil à l'animal, se plonge dans les voluptés corporelles, et ne suit que les instincts de la chair? Le Prophète ajoute : *Il n'a point fait à son prochain un serment trompeur.* De même que nous devons garder la pureté en nous, et l'innocence à l'égard du prochain, il faut aussi pratiquer en nous et envers nos frères des actes de piété et de vertu. Ne restons donc pas inutiles à nous-mêmes; nous aurions reçu nos âmes en vain. Ne soyons pas non plus inutiles à notre prochain, nous aurions l'air de lui avoir fait un serment trompeur. L'Esprit qui parlait par le Prophète connaît l'argile d'où nous sommes tirés, et l'avis qu'il prétend nous donner n'est pas simplement relatif au bien du prochain. Il nous parle de serment, pour nous rappeler une de nos dettes, et nous empêcher de manquer à la parole que nous avons donnée. Tous en effet, nous avons fait un serment à ceux en

[1] Job XIV, 4, selon les sept. — [2] Jean III, 13. — [3] Id. VIII, 46. — [4] Jean III, 13. — [5] Luc XXIV, 26. — [6] Math. XIX, 16.

[1] Ps. LXXXIII, 8. — [2] Luc XXIV, 46,47. — [3] Ps. XXX, 2. — [4] Act. XIII, 22. — [5] Job. XXV, 5. — [6] Ps. L, 19. — [7] Luc X, 30, 36. — [8] Math. XIX, 28.

compagnie desquels nous sommes entrés dans l'unité de l'Église, et cette profession de la foi chrétienne demande que celui qui vit, ne vive plus pour lui-même, mais pour celui qui est mort pour nous.

6. Et ne me dites pas : Je vivrai pour lui, mais pas pour vous, car celui-là n'a pas seulement vécu pour tous, il est aussi mort pour tous[1]. Or, comment peut-il vivre pour Jésus-Christ, celui qui ne s'inquiète point de ceux que Jésus-Christ aime si tendrement? Comment vit-il pour Jésus-Christ, celui qui n'accomplit point sa loi et n'observe pas son commandement? Et quelle loi donc, dites-vous, quel commandement? *Voici mon commandement*, dit Jésus-Christ, *c'est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés*[2]. Et l'Apôtre ajoute : *Portez le fardeau les uns des autres, et ainsi vous observerez la loi du Christ*[3]. N'allez pas croire, je vous prie, que le bien que vous faites à votre prochain soit purement gratuit, ni qu'il vous soit facultatif de l'omettre. C'est une dette que vous avez contractée par serment, et à laquelle votre profession vous oblige. *Celui-là* donc *recevra la bénédiction du Seigneur et la miséricorde de Dieu son salut. Celui-là*, parce qu'un seul reçoit la récompense. Mais afin que vous ne pensiez pas que le Prophète parle d'un seul homme exclusivement : *Voici la génération de ceux qui cherchent le Seigneur*. Celui-là recevra la bénédiction parce que la tête et le corps ne forment qu'un Christ. Mais il forme en même temps toute une génération parce que *nous arriverons tous à la mesure de l'âge parfait du Christ.*

7. On peut dire encore que le Seigneur lui-même est cette montagne du Seigneur dont il est dit : *Qui montera sur cette montagne, ou qui habitera ce sanctuaire?* Il est cette pierre qu'aucune main humaine n'a taillée, et qui en se développant est devenue une montagne immense[5]. C'est lui qui élevé de terre a tout attiré à lui[6]. Pourquoi, ô Juifs, doutez-vous de l'élévation de cette montagne sur laquelle Dieu se plaît à habiter[7]? *C'est*, disent-ils, *par Béelzébuth, prince des démons, qu'il chasse les démons*. Détestable soupçon, blasphème criminel! Jésus-Christ est le Prince, un grand Prince, à l'empire duquel les démons ne sauraient échapper, tandis que leur royaume à eux croulera[8]. Le royaume de Jésus-Christ est uni, parfait, sans fin[1]. Quelle différence entre ce Prince et ces princes! Point de comparaison entre cette montagne grasse, fertile, et ces montagnes qui ne sont que grasses. Oui, votre Béelzébuth est une montagne grasse, mais non fertile, elle est plutôt sous le poids d'une malédiction qui la condamne à une stérilité éternelle. C'est une montagne, il s'est élevé; une montagne épaisse, ses écailles sont serrées les unes contres les autres, et son cœur a la dureté du lait coagulé.

8. Pour Jésus-Christ c'est une montagne aussi, mais fertile, abondante : montagne par sa hauteur, compacte par la masse des fidèles unis à lui, féconde par la charité. Voyez comme il attire présentement tout à lui, comment il s'unit toutes choses par une union substantielle, personnelle, spirituelle, sacramentelle. Il a en lui le Père, avec lequel il n'est qu'une même substance, il a pris l'humanité avec laquelle il ne forme qu'une même personne, il s'est associé l'âme fidèle avec laquelle il ne forme qu'un esprit; il a pour épouse l'Eglise de tous les élus qui ne forme avec lui qu'une seule chair. Peut-être même aurais-je dû appeler charnelle cette union; j'ai préféré la nommer spirituelle, estimant cette qualification plus convenable, surtout l'Apôtre disant : *Ce sacrement est grand, je dis en Jésus-Christ et dans l'Eglise*[2]. Assurément elle est très-fertile et très-grasse la montagne où Dieu se plaît à habiter, aussi l'a-t-il inondée de l'huile de l'allégresse préférablement à toutes les autres. C'est la montagne des célestes aromates, la montagne des grâces spirituelles, où l'Esprit n'est pas descendu en une mesure restreinte, mais avec une magnifique plénitude. Montagne élevée qui contient tous les trésors de la sagesse et de la science et où habite toute la vérité de la nature humaine, avec la plénitude même de la divinité. Montagne sublime, immense, où se réalise la restauration du ciel et de la terre, de sorte que Dieu est tout en tous[3].

9. Venez donc, mes frères, montons à cette montagne; si le chemin vous en paraît difficile, déchargeons-nous de notre fardeau. S'il nous semble étroit, rapetissons-nous; s'il est long, hâtons-nous d'y marcher; enfin s'il est pénible, crions vers Jésus-Christ : *Attirez-nous après vous, et nous courrons à l'odeur de vos parfums*[4]. Heureux celui qui courra si bien qu'il puisse arriver au but, ou

[1] II Cor. v, 15. — [2] Jean XIII, 14. — [3] Galat VI, 2. — [4] Ephés. IV, 13. — [5] Dan. II, 34, 35, 45. — [6] Jean XII, 32. — [7] Ps. LXVII, 16 17. — [8] Math. XII, 24, 25.

[1] Luc I, 33. — [2] Ephés. V, 32. — [3] Ibid. I, 10. — [4] Cant. I, 3.

plutôt qui méritera d'être reçu et admis sur cette grande et vaste montagne, dans la plénitude du corps de Jésus-Christ. Heureux celui qui monte sur cette montagne avec une telle ardeur et tant de persévérance, que trouvé digne d'être introduit dans ce sanctuaire il y soit présenté à Dieu le Père, il en contemple la vertu et la gloire[1], à savoir : Jésus-Christ notre Seigneur, la montagne des montagnes, la montagne riche et féconde. Aussi c'est en lui que nous avons paru par la prédestination éternelle, sous les yeux de celui qui nous a aimés et nous a eus pour agréables en son Fils bien-aimé, en qui il nous a élus avant la création même du monde[1]. Mais alors nous le connaîtrons comme nous sommes connus[2], quand cette montagne si élevée et si riche, devenue plus élevée et plus riche encore, attirera tout à elle, elle qui est le Dieu béni par dessus toutes choses dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON XXXIV

Du commentaire d'Origène sur le chap. x, verset 16, *du Lévitique.*

1. Je crains, mes frères, que quelques-uns d'entre vous n'aient été blessés par un passage de la lecture d'hier. Il est tiré de l'homélie d'Origène sur le chapitre du Lévitique qui défend l'usage du vin à Aaron et à ses enfants, quand ils doivent s'approcher de l'autel. Oui, les paroles suivantes peuvent être nuisibles à quelques-uns, s'ils les prennent dans leur sens propre et à la lettre : *Mon Sauveur,* dit Origène, *maintenant encore pleure mes péchés*, *et il reste dans la tristesse, tant que nous persistons dans l'erreur*. Il dit encore d'autres choses analogues, avec plus d'éloquence que de circonspection, plus de véhémence que d'exactitude. Que signifie donc ce bruit sourd et inaccoutumé? Qui donc murmure ainsi? Je sais bien que ceux qui ont l'intelligence de la loi divine trouveront à critiquer dans les paroles que je viens de citer; mais je n'en dois pas moins m'occuper de ceux qui ont moins de lumières, et il ne s'agit pas ici seulement du sentiment d'Origène. Qu'il ait peut-être parlé avec hyperbole, c'est son affaire et non la nôtre. Cependant je crois devoir vous rappeler ici ce que nous apprennent les saints Pères, qu'il y a des passages de cet auteur tout à fait contraires à la foi, et que, par conséquent, nous ne devons les lire qu'avec précaution. Mais, encore une fois, nous ne cherchons pas en ce moment quel a été le sentiment d'Origène. Tout ce que nous désirons, c'est que vous n'ayez tous que des croyances orthodoxes, sans vous laisser émouvoir des paroles de cet écrivain.

2. Gardons-nous de croire qu'il y ait dans le ciel ni tristesse, ni péché. Là, nul ne peut ni pécher, ni gémir, comme jamais sur la terre on n'eût connu la peine, si le péché ne l'y eût devancée. Il n'y a dans le ciel que sainteté et joie comme il n'y a dans l'enfer que péché et châtiment du péché. Mais dans l'état intermédiaire, c'est-à-dire ici-bas, on trouve ces deux choses, et c'est pour cela qu'aucune n'a atteint son degré suprême. Nous souffrons tous en plusieurs choses, parce que nous péchons tous en plusieurs[3]. Aussi, comme il n'y a dans le ciel place ni pour la souffrance, ni pour la douleur, le Fils unique du Père, voulant racheter l'homme par sa Passion, s'est revêtu d'une chair capable de souffrances. Il ne pouvait

[1] Ps. LXII, 3.

[1] Ephés. I, 4. — [2] I Cor. XIII, 12. — [3] Jacq. III, 2.

souffrir dans sa nature divine; il s'est donc montré sur la terre et il a conversé avec les hommes[1], afin de s'abaisser lui-même dans ce lieu de souffrance. Il a consenti à ressentir ici-bas le trouble, la frayeur et l'ennui, à passer par toute sorte de tentations, et cela à cause de la ressemblance du péché qu'il portait, bien que personnellement exempt de péché. Jésus, dis-je, a répandu des larmes véritables sur la terre, il a été vraiment triste, il a vraiment souffert, il est vraiment mort, et a été vraiment enseveli; mais après sa résurrection, toutes ces misères ont disparu. Ne cherchez plus votre bien-aimé dans votre petit lit, il est ressuscité, il n'est plus ici. Ce sont les paroles de l'Épouse: *J'ai cherché dans mon petit lit celui que chérit mon âme; je l'ai cherché et ne l'ai point trouvé*[2]. Ce fut Marie-Madeleine qui chercha Notre-Seigneur dans sa couche, elle le chercha dans le tombeau, et ne l'y trouva point. Les gardiens la trouvèrent plutôt, et lui dirent: *Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant?* Il a été un moment avec les morts, mais il n'y est plus; et quand il y était, alors même il était libre. A la vérité, il s'est troublé, il a donné sa vie, il s'est offert, mais c'est qu'il l'a voulu[4]. Il a été assujetti à toutes ces infirmités, non par nécessité, mais par sa volonté propre. Aussi la faiblesse en Dieu était plus forte que les hommes[5], puisque, alors même, il était grand parmi les petits, fort parmi les faibles, libre parmi les morts.

3. Il me semble que parfois aussi dans nos tribulations il se rencontre une sorte de liberté; c'est quand les sentiments d'une charité libre et générale nous portent à endurer, pour les péchés de notre prochain, les souffrances de la pénitence; que nous pleurons, que nous jeûnons, que nous nous maltraitons pour lui, et payons des dettes que nous n'avons pas contractées; ce qui faisait dire à saint Paul: *Libre à l'égard de tous, je me suis fait l'esclave de tous*[6]. Mais tout cela n'est rien en comparaison de Celui qui n'a jamais péché, n'a jamais rien dû à la mort, n'a jamais mérité l'affliction. Car, bien que le prochain n'ait pas droit d'exiger de nous ces mortifications volontaires, Dieu nous les demande pour lui; et s'il s'en trouve parfois qui semblent donner au prochain au delà de ce qu'ils lui doivent, personne pourtant n'a jamais rendu à Dieu tout ce qu'il est tenu de lui rendre. *Pour moi*, dit l'Apôtre, *je me soucie fort peu des jugements que vous pourrez former sur moi, je ne veux pas même me juger moi-même*[1]. Remarquez ce qu'il dit ailleurs: *Jugeons nous-mêmes, et nous ne serons point jugés*[2]. Et encore: *L'homme spirituel sait discerner toutes choses*[3]. Il ne dit pas juge, mais discerne, ce qui implique le choix et l'épreuve; comme il dit encore autre part: *Heureux celui que sa conscience ne condamne pas en ce qu'il a cru bien faire*[4]. Il se souciait donc peu d'être jugé par ceux à qui il savait n'avoir rien refusé de ce qu'il leur devait, et qu'il n'avait jamais offensés; il avait plutôt rendu service à tout le monde, et sa conscience en paix lui faisait dire avec franchise: *Qui de vous est faible, sans que je le sois avec lui? Qui est scandalisé sans que je brûle*[5]*?* Car il s'était fait Juif avec les Juifs pour gagner les Juifs à Jésus-Christ, et avec ceux qui n'avaient pas la loi, il agissait comme si cette loi n'existait pas; en un mot, *il se faisait tout à tous, afin de les sauver tous*[6]. Il avait donc raison de dédaigner les appréciations de gens qu'il n'avait jamais offensés, et au milieu desquels il avait exercé son ministère avec honneur. Mais il ne se condamnait pas lui-même dans les choses qu'il croyait pouvoir faire, s'accordant parfaitement ce qu'il se devait à lui-même, châtiant son corps, ayant compassion de son âme, et veillant sur son cœur, afin que sa conscience ne lui reprochât aucun péché. *Mais*, dit-il, *ce n'est pas là ce qui me justifie, car c'est le Seigneur qui est mon juge*[7]. Je ne puis décliner son jugement. Je me croirais juste que je n'oserais pas lever la tête parce que *toutes mes justices sont devant lui comme un linge immonde*[8]. Non, personne n'est juste en sa présence, personne.

4. Toute créature raisonnable est forcée de dire à Dieu: *J'ai péché contre vous;* mais il est digne d'estime celui qui peut dire en toute vérité: *Contre vous seul*[9]. Seul, Notre-Seigneur a été vraiment libre parmi les morts, lui qui n'a jamais commis de péché et dont la justice s'élève comme les montagnes de Dieu. Du reste, il n'est plus parmi les morts; il les a quittés avec un corps et un cœur transformés; et il est entré dans les puissances du Seigneur, délivré de toute infirmité, dépouillé de ces vêtements honteux dont il parut autrefois revêtu aux yeux du prophète Zacharie[10]; il en a pris d'autres

[1] Baruch. III, 18. — [2] Cantique des cantiques III, 1. — [3] Mathieu XXVIII, 5, et Luc XXIV, 5. — [4] Isaïe LIII, 7. — [5] I Cor. I, 25. — [6] Id. IX, 9.

[1] I Cor IV, 3. — [2] Id. XI, 31. — [3] Id. II, 15. — [4] Rom. XIV, 22. — [5] II Cor. XIV, 29. — [6] I Cor. IX, 22. — [7] I Cor. IV, 4. — [8] Isaïe LXIV, 6. — [9] Ps. L, 6. — [10] Zach. III, 3.

magnifiques et éclatants, comme il le dit lui-même: *Vous avez déchiré mon sac, et vous m'avez environné de joie*[1]. Car il a pris substantiellement le corps et l'âme humaine, et il a eu les sentiments de l'âme et du corps, mais il est glorifié dans tous les deux; ce que le Prophète a voulu résumer en ces termes: *Le Seigneur a régné, il s'est revêtu de beauté et de force*[2], de beauté dans la gloire éclatante de son corps, de force dans l'état inaltérable de son âme. *Mon âme*, disait-il, *est triste jusqu'à la mort*[3]; et il ajoutait ensuite en inclinant la tête: *Tout est consommé*[4], afin qu'on ne puisse désormais soupçonner en lui aucune faiblessse.

5. Mais, dit Origène, si l'apôtre de Jésus-Christ pleure sur quelques-uns qui ont péché autrefois et n'ont point fait pénitence de leurs fautes[5], que dirai-je de celui qui est appelé le Fils de la Charité? Et il poursuit: Après avoir cherché nos intérêts, il ne nous chercherait plus nous-mêmes, il ne songerait plus à ce qui nous regarde, il ne s'attristerait plus de nos égarements, il ne pleurerait plus sur nos malheurs et nos afflictions, lui qui a pleuré sur Jérusalem[6]? Et plus loin: Maintenant que le Seigneur est plein de miséricorde et de compassion, il pleure avec ceux qui pleurent, il déplore la misère des pécheurs, avec plus de tendresse que son apôtre. Car il ne faut pas croire que saint Paul pleure sur les pécheurs, et que Notre-Seigneur retienne ses larmes. A prendre ces paroles à la lettre, ne puis-je pas dire que c'est encore chercher le bien-aimé dans le lit? Un mort ne sait point chercher l'objet de ses affections ailleurs que dans le tombeau, un malade ailleurs que dans sa couche, un petit enfant hors de son petit lit. Mais, comme nous l'avons déjà dit, Jésus-Christ n'a pas été moins glorifié dans son âme que dans son corps, il l'a même été d'autant plus que l'âme est plus grande, plus susceptible de gloire que le corps; il ne peut donc pas plus pleurer les siens que les laisser dans l'oubli. Mais quand la faiblesse humaine deviendra-t-elle susceptible d'un sentiment de compassion, sans ressentir elle-même la misère? Quand pourra-t-elle aimer celui qui souffre ou qui est en danger, sans prendre sa part de cette douleur ou de ce trouble? Mais si cela est au-dessus de nos forces, rien n'est impossible à Dieu? Il peut donc et se conserver à lui-même, et conférer à tous les

[1] Ps. XXIX, 12. — [2] Ps. XCII, 1. — [3] Mathieu XXVI, 38. — [4] Jean XIX, 30. — [5] II Cor. XII,21. — [6] Luc XIX, 41.

hommes délivrés des infirmités de la chair, revêtus de la vertu d'en haut, et entrés dans les puissances du Seigneur, cette charité qui le porte à se réjouir avec ceux qui sont dans la joie, mais non à verser des larmes avec ceux qui pleurent, charité qui l'unit si intimement et si efficacement à ceux qu'il aime, qu'elle subsiste éternellement sans aucun trouble. Et certes, nul doute que cet amour ne soit de beaucoup supérieur, de même qu'on estime la médecine qui guérit les plaies (si elle existe) sans perdre par cette guérison ni sa vertu ni sa substance, plus précieuse que celle qui, pour donner la santé, perd sa force et se corrompt. Par conséquent, si Notre-Seigneur a jadis pleuré sur Jérusalem, il n'est plus maintenant dans un état à verser des larmes, pas plus qu'il ne peut mourir, après être une fois mort et ressuscité; pas plus qu'après être descendu dans le sépulcre et l'avoir quitté, on ne l'y saurait maintenant retrouver.

6. Cependant, même aujourd'hui, son amour est infiniment plus grand et plus efficace que l'amour de ceux qui pleurent pour les pécheurs, ou donnent leur vie pour leurs frères, bien que, à dire vrai, son œuvre étant terminée, il ne fasse plus ni l'un ni l'autre. C'est un effet de notre faiblesse, si notre filet n'est pas encore retiré de la mer, s'il y ramasse indistinctement toute sorte de poissons. Car, non-seulement Notre-Seigneur, mais les Apôtres, mais tous les saints qui sont avec lui, ont déjà touché le port; ils n'ont point confondu indifféremment leurs poissons ensemble, ils n'ont retenu que les bons dans leurs barques, et ont rejeté les autres[1]. Ah! combien de méchants poissons ai-je été parfois forcé de tirer! Que d'esprits inquiets et fâcheux j'ai souvent amassés dans mes filets, lorsque mon âme s'est attachée à vous? Je félicite ceux qui font des progrès; un bon poisson est un véritable sujet de joie; je prends en compassion ceux qui manquent de courage; je pleure avec ceux qui pleurent; je suis inquiet avec ceux qui sont en danger; je suis infirme avec les malades, et je brûle de zèle avec ceux qui sont scandalisés. Toutes ces choses sont dures et amères; ce sont de mauvais poissons, mauvais, non pour la coulpe, mais pour le châtiment. Dieu veuille que nous ne soyons pas accablés par la multitude des mauvais poissons, par une trop grande timidité ou par la violence de la tempête, jusqu'à ce que nous arrivions au port

[1] Math, XIII, 47, 48.

désiré, où nous puissions séparer les bons des mauvais. Alors les pleurs et les cris, la douleur et la crainte disparaîtront de notre séjour, et l'on n'y entendra plus retentir que l'action de grâces et les cantiques d'allégresse.

SERMON XXXV

Sur les trois ordres de l'Eglise, discours adressé aux Pères réunis en chapitre (A)

1. Cette mer vaste et spacieuse qui désigne certainement ce siècle plein d'amertume et d'inconstance, est traversée par trois sortes de personnes qui la passent chacune à sa manière, sans y faire naufrage. Ces trois sortes de personnes sont Noé, Daniel et Job[1] : le premier l'a passée dans un vaisseau ; le second sur un pont, et le troisième à gué ; et ces trois hommes sont la figure des trois ordres de l'Eglise. Noé a conduit l'arche et l'a empêchée de périr dans le déluge ; en lui je reconnais le modèle des prélats de l'Eglise. Daniel, homme de désirs, qui gardait l'abstinence et la chasteté, représente l'état des pénitents et des continents, voués exclusivement au service de Dieu. Et Job qui, dans l'état du mariage, faisait un bon usage des biens de ce monde, figure le peuple fidèle qui possède justement les richesses de la terre. Nous avons à parler ici du premier et du second état, puisque nous sommes en présence de nos vénérables frères et co-abbés qui sont les prélats de notre ordre, en présence des moines qui représentent l'ordre des pénitents. Toutefois, il ne faut pas que nous, abbés, nous quittions ce rang, à moins que par hasard (ce qu'à Dieu ne plaise), l'éclat de notre dignité ne nous fasse oublier les obligations de notre profession. Je ne dirai qu'un mot de l'état des gens mariés, dont la condition nous touche peu. Ce sont eux surtout qui passent cette grande mer à gué ; ils ont à parcourir un chemin pénible, long et périlleux, et qu'il est impossible d'abréger. Et ce qui nous en montre encore mieux les dangers, c'est que nous y voyons avec douleur périr une infinité de personnes, tandis que très-peu passent d'une manière convenable. Il est très-difficile, surtout aujourd'hui que la malice prévaut, d'éviter, au milieu des orages de ce monde, le gouffre des vices et l'abîme des crimes.

2. Les continents passent sur un pont qui leur offre un chemin à la fois plus court, plus aisé et plus sûr. Mais laissons de côté les louanges, et attachons-nous plutôt à montrer nos périls : il y a à cela plus de fruit et d'utilité. Sans doute, mes très-chers frères, votre route est droite et mille fois plus sûre que celle des personnes engagées dans le mariage ; n'allez pas cependant la croire sans danger, car il y a trois choses à appréhender : vouloir vous égaler aux autres, regarder en arrière, vous arrêter au milieu du pont. Ce pont étroit, cette voie resserrée ne permettent aucune de ces trois choses. C'est pourquoi, contre le premier de ces dangers, il nous faut demander avec le Prophète : *Que le pied de l'orgueil ne nous ébranle point, parce que ceux qui commettent l'iniquité y ont péri*[2]. En second lieu, il est certain que celui qui met la main à la charrue et regarde en arrière, tombe dans l'abîme qui le recouvre sous les flots. Enfin celui qui veut s'arrêter, non pas en désertant sa profession, mais en négligeant son avancement, ne peut éviter la chute, poussé et ren-

[1] Ezéch. XIV, 14.

(A) Le chapitre de Citeaux, se tenait aux Ides de septembre. — Ce sermon est cité au livre VIII, des *Fleurs* h. XXVI, et 37.

[2] Ps. XXXV, 12, 13.

versé qu'il est par ceux qui le suivent; car la voie est étroite, et il devient un obstacle pour ceux qui prétendent marcher et avancer, ce qui fait que ces derniers l'assaillent de réprimandes et de reproches, fatigués qu'ils sont de sa lâcheté et de sa paresse; ils le pressent, ils le poussent sans cesse : il faut donc que lui ou eux avancent ou qu'ils tombent. Ne nous arrêtons donc pas en chemin, ne regardons pas en arrière, ne prétendons pas nous égaler aux autres : courons plutôt avec humilité, et avançons toujours, de peur que celui qui s'est élancé comme un géant dans la carrière ne nous dépasse infiniment, tandis que, si nous sommes prudents, nous l'aurons sans cesse devant les yeux, et, attirés par son odeur, nous courrons avec plus de facilité et de rapidité.

3. Du reste, la route du pont ne semblera point trop étroite à ceux qui voudront y courir, car ce pont est formé de trois sortes de bois qui préserveront de toute chute ceux qui y chercheront un appui. Ces trois bois sont les mortifications corporelles, l'abandon des biens de ce monde, et l'humble obéissance. Car, *c'est par de nombreuses tribulations que nous entrerons dans le royaume des cieux*[1]*; ceux qui aiment les richesses en cette terre, tombent dans la tentation et dans les piéges du démon*[2]. Celui que la désobéissance a éloigné de Dieu, n'y peut retourner que par le droit sentier de l'obéissance. Aussi ces trois choses doivent-elles être toujours unies. Car la mortification corporelle ne peut ni subsister au milieu des richesses, ni être discrète sans l'obéissance : et la pauvreté dans la volupté et la volonté propre, n'est digne devant Dieu d'aucun mérite, d'aucune considération, pas plus que l'obéissance n'est glorieuse ni durable au sein des richesses et de la volupté.

4. Ces choses ainsi réglées, voyez si vous n'avez pas parfaitement évité les trois dangers de cette mer, la concupiscence de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie. Je dis réglées, de façon que vos mortifications soient exemptes d'impatience, votre pauvreté de toute cupidité, et que la volonté personnelle n'altère pas en vous l'obéissance; car les antiques murmurateurs ont péri sous la morsure des serpents[3] : *et ceux qui veulent être riches* (l'Apôtre ne dit pas ceux qui sont riches, mais *qui veulent* l'être), *tombent dans la tentation et les piéges du démon*. Mais qu'importe si (ce qu'à Dieu ne plaise !) vous aimez passionnement non les richesses, mais les choses même qui sont de la pauvreté, si vous les désirez avec autant ou plus d'ardeur que les hommes du monde n'aiment les biens terrestres. Qu'importe la nature des objets que vous désirez, si l'affection que vous avez pour eux est corrompue? Toutefois, il paraît plus tolérable de désirer vivement ce qui est plus digne d'estime. Celui dont les efforts visibles ou secrets tendent à amener son père spirituel à lui commander ce qu'il désire le plus, celui-là s'illusionne en se flattant d'être obéissant. Son supérieur lui obéit plutôt qu'il n'obéit lui-même à son supérieur.

5. Mais comme, selon la parole du Sauveur, *nous serons mesurés avec la mesure dont nous aurons mesuré les autres*[1], il est de notre intérêt de combler de bienfaits notre prochain, afin d'être rangés parmi ceux à qui l'Evangile veut que l'on donne une mesure pleine, comble et débordante. Il suffit au salut de supporter patiemment toutes les incommodités du corps : la perfection consiste à les embrasser volontairement et avec ferveur. Il suffit peut-être de ne point rechercher le superflu et de ne point murmurer quand le nécessaire nous manque : mais la perfection est de se réjouir et de fournir aux autres le nécessaire, en s'imposant à soi-même des privations. Enfin, on peut arriver au salut en n'usant ni de dissimulation ni d'empressement, pour obliger son supérieur à condescendre à nos volontés; mais le comble de la vertu est de fuir, autant que notre conscience le permet, ce qui charme notre volonté personnelle.

6. Les prélats voguent sur la mer en des vaisseaux, ils se livrent au négoce sur les grandes eaux. Ils ne sont point resserrés dans les étroites limites d'un pont ou d'un gué; ils ont la liberté d'aller de tous côtés, de veiller sur tous, de régler la traversée du pont et du gué, de guider ceux qui y marchent, de signaler les écueils et les éviter, d'exciter les tièdes et les lâches, et de supporter les faibles. Enfin ils montent jusqu'aux cieux, ils descendent jusqu'aux abîmes, tantôt traitant de choses spirituelles et sublimes, tantôt jugeant des crimes énormes et inspirés par l'enfer. Mais qui pourra trouver un vaisseau capable de résister à des vagues si menaçantes, et de marcher sûrement au milieu de tant de dangers? Sans doute, *l'amour est fort comme la mort, et la passion inexorable*

[1] Actes XIV, 21. — [2] I Tim. VI, 9. — [3] I Cor. X, 9.

[1] Marc IV, 24.

comme l'enfer, puisqu'il est dit ailleurs : *L'eau*, quelle qu'en soit l'abondance, *ne pourra éteindre le feu de la charité*[1]. Les prélats ont absolument besoin d'un vaisseau à trois côtés, comme sont les vaisseaux ordinaires, afin que, selon la doctrine de saint Paul : *La charité sorte d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une foi sincère*[2]. La pureté de cœur dans un supérieur consiste plutôt dans le désir d'être utile que dans celui de commander : qu'il ne cherche donc dans sa dignité ni son propre avantage, ni l'honneur mondain, ni rien de semblable, mais uniquement le bon plaisir de Dieu et le salut des âmes. Qu'à la pureté d'intention il joigne une conduite irréprochable, afin, modèle de son troupeau, de faire d'abord, puis d'enseigner ; et, selon la règle de notre maître[3], de montrer par ses œuvres qu'il ne fait pas ce qu'il a dénoncé comme mauvais à ses disciples; le frère qu'il reprend, aurait alors sujet de murmurer et de dire : *Médecin, guéris-toi toi-même*[4], ce qui trop souvent est la damnation du supérieur et la perte des inférieurs. Si je parle ainsi, ce n'est pas que je mette tout en pratique; mais c'est la Vérité qui nous prêche à tous, à vous comme à moi, que celui qui commande aux autres doit se montrer irrépréhensible dans sa conduite[5], afin de pouvoir répondre comme Notre-Seigneur à ses censeurs : *Qui de vous m'accusera de péché*[1] ? Non que, dans cette misérable vie, on puisse être tout à fait sans péché, mais un maître est tenu d'éviter ce qu'il reprend dans ses disciples.

7. Tout cela l'oblige à être au dedans ce qu'il paraît au dehors, de peur d'être humble à l'extérieur, mais au dedans orgueilleux, plein d'estime pour sa prudence, sa vertu et sa sainteté. La foi n'est pas sincère, lorsqu'on ne met pas toute sa confiance en la bonté de Dieu, comme l'humilité extérieure le donne à penser. Remarquez comment, à ces trois choses, la pureté du cœur, la bonne conscience et une foi sincère, s'appliquent merveilleusement ces autres paroles du même apôtre : *Pour moi, je m'inquiète peu d'être jugé par vous ou par qui que ce soit*, etc. *Je ne me juge pas moi-même, bien que ma conscience ne me fasse aucun reproche; mon juge, c'est le Seigneur*[2]. L'apôtre veut nous apprendre qu'il ne met son espérance qu'en Dieu seul, et qu'il se trouve humilié sous sa main toute puissante. Jugez vous-mêmes si l'on peut appliquer ici les trois interrogations de Notre-Seigneur à saint Pierre : *M'aimes-tu? m'aimes-tu? m'aimes-tu*[3]? As-tu la charité d'un cœur, d'une bonne conscience et d'une foi sincère? A celui qui est destiné à être pêcheur d'hommes, n'est-il pas juste de demander si son navire est consolidé par la charité?

SERMON XXXVI[(A)]

De l'élévation et de la bassesse du cœur.

1. Je vous disais dernièrement[6] que les uns portent leurs regards en haut et les autres en bas : j'ai encore quelque chose à dire à votre charité sur cette matière. Car bien que des deux pensées qui nous occupaient alors, l'une soit plus noble que l'autre, toutes deux ont leur utilité. En effet, il en est dont le cœur est élevé, conformément à cette rectitude dont Dieu a doté l'homme en le créant, et qui peu-

[1] Cant. VIII, 6, 7. — [2] I Tim. I, 5.— [3] Règle de S. Benoit, chap. II. — [4] Luc IV, 23.— [5] I Tim. III, 2. — [6] Sermons sur divers sujets, XII, 2.

[1] Jean VIII, 46. — [2] I Cor. IV, 3, 4. — [3] Jean XXI, 15, 17.

(A) Ce sermon avec les trois suivants, se trouve placé dans tous les mss. parmi les sermons du Temps, après les sermons pour le VI[e] Dim. après la Pentec. Mais une note du ms. de Cîteaux, les range après le XXXIX[e] ser. *de diversis*, encore que toutes les éditions les mettent après le XXXV[e].

vent répondre hardiment à la voix du prêtre qui les exhorte à élever leur cœur: *Nous l'avons elevé vers le Seigneur*. D'autres, toujours courbés vers la terre, sont le jouet des esprits immondes qui les insultent sans cesse et leur crient: *Abaissez-vous, et laissez-nous passer*[1]. Vous savez bien qu'il est impossible dans une communauté que tous aient une égale force soit corporelle, soit morale, puisque notre règle elle-même[2] nous exhorte à supporter patiemment cette double faiblesse, et que la charité nous commande la condescendance pour les infirmités spirituelles et physiques du prochain. Un frère voit cela et au lieu d'être touché de compassion, il se laisse aller à l'envie: Il croit les autres bienheureux pour une chose qui le rend malheureux lui-même et qu'il ne peut supporter, ce qui dénote un cœur vraiment courbé vers la terre et attaché bassement à la chair, puisque la misère même est capable d'exciter en lui l'envie. Aussi observe-t-il toutes les dispenses que la charité du supérieur accorde à ceux qui souffrent quelque infirmité. Il désire pour lui les mêmes condescendances et murmure contre celui qui les refuse à ses demandes peu raisonnables: de là une source de soupçons, de médisances et de scandales.

2. Si je vous parle ainsi, mes très-chers frères, ce n'est point que j'aie sujet de me plaindre de vous, mais j'ai cru nécessaire de vous avertir d'avance et de vous prémunir: car il est parmi vous beaucoup de religieux jeunes et délicats, dont l'âge et la faiblesse demandent qu'on leur adoucisse la rigueur de la règle commune. Le Ciel en soit béni! Il nous accorde d'en voir ici plusieurs dont l'âme, toujours attachée à Dieu, est si éloignée de ces basses pensées qu'ils ignorent les incommodités de leurs frères, et qu'ils se plaignent continuellement de faire beaucoup moins que tous les autres. Supérieurs à toutes ces misères, ils oublient avec l'Apôtre ce qui est derrière eux pour ne songer qu'à ce qui est devant[3]. Ah! j'admire, j'honore en mon cœur, j'embrasse avec la plus vive tendresse ces religieux qui paraissent ignorer le spectacle constamment placé devant leurs yeux, qui choisissent un ou deux de leurs frères, même davantage, parmi les plus fervents, et s'efforcent d'en imiter les exercices corporels et spirituels, les estimant bien au-dessus d'eux-mêmes, quand, peut-être, ils sont eux-mêmes plus parfaits devant Dieu.

3. Je vous ai rapporté, il m'en souvient, et je vous redirai encore bien volontiers la sublime méditation à laquelle un frère la consacra tout le temps des vigiles. Ce pauvre frère me prend à part le matin, me mène dans le parloir, et, se prosternant à mes pieds: Que je suis misérable! me dit-il, j'ai remarqué durant les matines un moine dans lequel j'ai compté jusqu'à trente vertus dont je ne trouve pas une seule en moi[1]. Peut-être que ce moine n'avait pas une vertu comparable à l'humilité de ce frère. Tâchons donc, pour fruit de cette conférence, d'estimer les autres plus que nous-mêmes; c'est en cela que consiste la perfection de l'humilité. Vous croyez avoir reçu des grâces plus considérables qu'un autre en certaines occasions: croyez qu'en d'autres vous êtes bien au-dessous de votre frère. Vous travaillez, je le veux; vous jeûnez plus que lui, mais il est plus patient, plus humble, mille fois plus charitable que vous. Vous vous nourrissez peut-être des jours entiers de la folle pensée de vos prétendues perfections, et vous devriez plutôt songer aux vertus qui vous manquent, ce qui vous serait mille fois plus utile. Plût à Dieu, mes frères, que nous fussions aussi jaloux des grâces spirituelles que les gens du monde le sont des richesses temporelles! Nous devrions cependant, oui, nous devrions vaincre le mal par le bien; et nos désirs devraient être d'autant plus ardents que leur objet est plus précieux. Je souhaiterais seulement qu'il y eût égalité entre eux et nous; c'est pour nous une honte extrême de voir des séculiers plus empressés à poursuivre ce qui les perd, que nous ce qui est utile: ils courent plus vite à la mort que nous à la vie. Qui pourrait, en effet, exprimer les tourments que la cupidité inflige à l'avare avide des trésors terrestres; la passion de la gloire à l'ambitieux, la violence du voluptueux pour jouir de ses vils plaisirs? Ils méprisent les biens qu'ils possèdent, ils n'ont aucun souci des peines que cette acquisition leur a coûtées; tout ce qu'ils ont n'est rien pour eux en comparaisons des biens qu'ils envient à leur prochain, encore que ces biens peut-être soient moins considérables que ceux qu'ils ont eux-mêmes.

4. Songez donc moins aux vertus que vous croyez posséder, sinon peut-être pour remer-

[1] Isaïe LI, 23. — [2] Règle de S. Benoît, ch LXXII. — [3] Philipp. III, 73.

[1] Vie de S. Bernard, liv. VII, ch. XVIII.

cier celui à qui vous les devez, pour vous consoler quand vous en avez besoin et pour ne pas vous laisser abattre par la tristesse. Soyez plus attentifs aux vertus que vous voyez dans les autres et que vous ne possédez pas vous-mêmes; cette pensée vous tiendra dans l'humilité, elle vous préservera de la lâcheté, elle vous inspirera le fervent désir de faire sans cesse de plus grands progrès. Reconnaissez au contraire le dommage que vous cause le retour que vous faites sur des talents que vous vous prêtez et dont vous croyez les autres privés. Si l'orgueil vous enfle, si vous vous préférez aux autres, si vous négligez le progrès dans la vertu, c'est que vous vous estimez quelque chose de grand; vous cessez d'agir parce que vous vous imaginez avoir plus fait que les autres; vous tombez ainsi dans la tiédeur, et vous glissez dans le relâchement. Nous savons pourtant que *Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles* [1]; nous n'ignorons pas que maudit est celui qui fait avec négligence l'œuvre de Dieu [2]. Tandis que ceux qui ont faim et soif de la justice sont bienheureux, parce que si nous mortifions la chair par l'esprit, nous vivrons; mais si nous vivons selon la chair, la mort nous attend [3].

[1] Jacq. IV, 6.— [2] Jérém. XLVIII, 10. — [3] Rom. VIII, 13. — [4] Luc XV, 32.

SERMON XXXVII

Pour le Tems de la Moisson; (A) Sur ces paroles du Psaume XXIII, 6: *Voici la génération de ceux qui cherchent le Seigneur, qui soupirent après la vue du Dieu de Jacob.*

1. Mon esprit est fatigué à la vue des hommes qui cherchent tant d'objets divers à des sources si diverses; avec quelle joie je viens le reposer en me mêlant à votre compagnie! Grâces à Dieu, mes désirs ne sont pas trompés, ni mes espérances déçues. Je brûlais de vous revoir, je vous vois et mon âme s'est fondue. Me voilà rempli de consolations, je surabonde de joie, mon cœur tout entier bénit le Seigneur, et du fond de mes os s'échappe ce cri : *Seigneur, qui est semblable à vous* [1]? En regardant de loin, à mesure que j'approchais d'ici, je vous l'avoue, je croyais voir des yeux du corps ceux que le Prophète vit jadis en esprit, et, sur-le-champ, je me rappelai les mots sortis de ses lèvres, et je me sentis pressé de chanter avec lui : *Voici la race de ceux qui cherchent le Seigneur*.

2. Il y a plusieurs races d'hommes, et si je ne me trompe, celle qui apparaît et vit en vous est la troisième. La première ne cherchait point Dieu et n'était pas non plus cherchée par lui; elle se compose de ceux que leur mère a conçus dans l'oubli de l'âme et dans l'iniquité. La seconde est formée de ceux à qui a été appliqué sans délai le remède absolument nécessaire de l'eau et du Saint-Esprit, C'était la race de ceux non pas qui cherchaient Dieu, mais qui en étaient déjà cherchés. Cette race n'avait ni la connaissance, ni la puissance pour chercher ainsi : Dieu lui-même a fait les premières démarches. Il nous a donc cherchés, il nous a acquis par la régénération afin *que nous fussions* pour lui un *peuple d'acquisition*. Si notre frère aîné murmure, s'il est jaloux, on lui dira : *Il fallait bien se réjouir et faire un festin, puisque votre frère était perdu et que le voilà retrouvé* [4].

3. Or Dieu nous a cherchés le premier, afin que nous le cherchions en temps favo-

[1] Ps. XXXIV, 10.

(1) Voir vie de S. Bernard n° 24, liv. I et Guerric, serm. III, pour l'Assomption, où il est parlé du travail de la moisson. Le début de ce sermon semble indiquer qu'il a été prononcé au retour d'un long voyage, celui de Rome, peut-être.

rable, lorsqu'on pouvait et le chercher et le trouver. Malheur à nous, d'avoir tant différé et négligé de chercher la vie, de chercher Celui qui seul est bon envers ceux qui le cherchent et envers l'âme qui met en lui son espoir ! Malheur à toi, race dépravée et errante, race méchante et adultère, qui jusqu'ici n'as poursuivi que le mensonge, n'as aimé que la vanité, qui n'es pas restée fidèle à la vérité à laquelle tu t'étais fiancée ! Une pareille race n'a-t-elle pas besoin de renaître et d'être engendrée une seconde fois? Oui, certes, elle en a besoin. Il faut que cette race de vipères rentre au ventre de sa mère, puise dans la grâce une nouvell naissance, et il le faut d'autant plus que ses dernières œuvres sont pires encore que les premières. Mais rendons grâces à cette même grâce, si on peut ainsi parler, à cette miséricorde plus que gratuite qui comble de ses bienfaits non-seulement ceux qui ne les méritent pas, mais les ingrats qui en sont indignes. Remercions Celui qui nous a rendu une seconde fois, dans la régénération, l'espérance de la vie et conféré l'adoption des enfants. Car c'est volontairement qu'il nous a engendrés par la parole de vérité. Si d'abord il nous a engendrés dans le sacrement de la piété, ça été aussi un effet de sa volonté, mais sans l'intervention de la volonté de ceux qui étaient engendrés ; ils n'avaient encore ni volonté, ni raison, ils ne connaissaient donc ni la génération qu'ils recevaient, ni la bonté de leur Père. Mais maintenant la génération volontaire constitue un sacrifice volontaire, selon cette parole : *Je vous offrirai un sacrifice volontaire, et je rendrai gloire à votre nom, Seigneur, parce qu'il est plein de bonté*[1].

4. *Voici la race de ceux qui cherchent le Seigneur.* Dirai-je qu'ils le cherchent ou qu'ils le possèdent ? L'un et l'autre, car ils ne pouvaient le chercher sans l'avoir déjà. Mais qu'ont-ils, et que cherchent-ils ? Ou plutôt comment le possèdent-ils, et le cherchent-ils ? Engendrés par le Verbe ils possèdent le Verbe. Et le Seigneur n'est-il pas le Verbe ? Ecoutez saint Jean. *Et le Verbe était Dieu*[2]. Que veut de plus la race de ceux qui cherchent le Seigneur ? Remarquez la suite du psaume : *Voici la race de ceux qui cherchent le Seigneur, de ceux qui cherchent la face du Dieu de Jacob.* Ils le cherchent donc et ils le possèdent tout ensemble, parce que le même est tout ensemble le Verbe du Père et la splendeur de la gloire paternelle. Et on peut l'avoir sans le chercher, encore qu'on ne puisse le chercher sans l'avoir déjà. La Sagesse, en effet, dit en parlant d'elle-même : *Celui qui me mange aura encore faim*[1]. Et assurément le Dieu qui, nous l'avons déjà dit, cherche ceux qui ne peuvent encore le chercher, qui les prévient de ses bénédictions abondantes et douces, peut bien se montrer et se donner à l'âme qui ne le cherche point ; mais nul ne saurait le chercher avant de le posséder : Car, dit-il, *nul ne vient à moi, si mon Père ne l'attire*[2]. Celui qui attire est déjà là présent, sous un rapport, et sous un autre il ne l'est pas, puis que c'est à lui qu'il attire. Jamais, en effet, le Père ne se trouve présent quelque part par la foi, sans le Fils, pour attirer à sa vision. Comment donc mon esprit ne serait-il pas dans les transports? Comment ne goûterait-il pas une joie infinie au milieu de cette génération qui cherche Dieu ? Certes, cette faim si vive de la sagesse est une preuve évidente que déjà on l'a goûtée avec délices. Oui, c'est la marque la plus certaine que je puisse avoir, que vous possédez celui que vous cherchez avec tant d'ardeur, et que celui qui vous attire avec tant de force demeure en vous. Une pareille course est impossible à la faiblesse humaine, et il y a ici une vertu qui n'appartient qu'à la main vers laquelle il nous faut crier sans cesse : *Attirez-nous après vous, nous courrons à l'odeur de vos parfums*[3]. Non, cette conduite n'est pas l'œuvre de la nature, et le signe le plus clair que nous puissions vouloir de la présence de Jésus-Christ en vous, c'est l'ardeur que vous mettez à le chercher.

5. Car vous voyez, mes frères, quel esprit vous avez reçu, l'esprit qui vient de Dieu, afin que vous sachiez les dons que vous tenez de lui. Nous l'avons entendu, il y a trois degrés : l'apostolique, le prophétique et l'angélique, et il est impossible de rien rêver de plus sublime. Or, je trouve, ce me semble, en chacun de vous quelque chose aussi de bien grand. Qui craindrait d'appeler céleste et angélique une vie vouée au célibat? et pourquoi ne seriez-vous pas dès aujourd'hui, ce que les prédestinés seront un jour après la résurrection, semblables aux anges du ciel, puisque comme eux vous ignorez les noces ? Ah ! gardez, mes frères, gardez précieusement cette perle ; embrassez cette sainteté de vie qui vous rend

[1] Ps. LIII, 8. — [2] Jean. I, 1.

[1] Eccli. XXIV, 29. — [2] Jean. VI. — [3] Cant. I, 3.

semblables aux bienheureux, et qui vous place dans la maison de Dieu, selon ce mot de l'Ecriture: *La pureté rapproche l'homme de Dieu*[1]. C'est donc par la grâce de Dieu, et non par votre mérite personnel que vous êtes ce que vous êtes ; des anges terrestres, des concitoyens du ciel, par la chasteté et la sainteté ; mais vous restez pèlerins ici-bas, car tant que nous habitons ce corps nous voyageons loin de Dieu.

6. Que dirons-nous de la prophétie? *La loi et les prophètes ont duré jusqu'à Jean*[2]. C'est la Vérité qui le dit. Pourtant celui qui après saint Jean a dit : *Nous connaissons en partie, et nous prophétisons en partie*, celui-là n'était pas un adversaire mais un disciple de la Vérité. La prophétie a cessé, parce que nous avons déjà une certaine science, et cependant elle n'a pas cessé totalement puisque nous prophétisons en partie. *Or, ce qui est imparfait s'évanouira devant le parfait*[3]. Les prophètes antérieurs à Jean ont prédit les deux avénements du Seigneur, et néanmoins les deux parties de notre salut n'étaient pas encore tout à fait connues ; elles restaient cachées dans la prophétie. Quant à vous, vous avez un genre de prophétie qui me semble grand, oui, bien grand. Et quel est-il? Le voici : il consiste, selon la doctrine de l'Apôtre, à considérer, non pas les choses visibles, mais les invisibles[4], et c'est là vraiment prophétiser, marcher selon l'esprit, vivre de la foi, ne chercher que les biens du ciel, au lieu de ceux de la terre, oublier le passé pour s'appliquer exclusivement à ce qui est devant nous. Oui, c'est là prophétiser, en grande partie. Comment, en effet, notre vie peut-elle être au ciel, sinon par l'esprit de prophétie? C'est ainsi que les prophètes autrefois franchissant les temps, par un élan de la pensée, s'élançaient dans l'avenir, se séparaient de leurs contemporains et tressaillaient de joie à l'idée de voir le jour du Seigneur ; ils le voyaient, et cette vue les enivrait de joie.

7. Mais écoutons ce que l'Écriture nous dit de la vie apostolique. *Nous avons tout quitté pour vous suivre*[5]. S'il est permis de se glorifier nous avons sujet de le faire, mais la sagesse nous exhorte à nous glorifier uniquement en Dieu. C'est la véritable gloire, Dieu seul a mis en nous ce qui s'y trouve. Le Tout-Puisssant a fait en nous de grandes choses, afin de donner à notre âme sujet de louer Dieu. C'est par la vertu de sa grâce que nous avons exécuté la courageuse résolution dont se glorifiaient les Apôtres. Peut-être me sera-t-il permis de me glorifier sans folie; car, disons la vérité, il en est ici qui ont quitté plus qu'une barque et des filets (A). Si les Apôtres ont quitté cela, c'était pour suivre le Seigneur présent dans la chair. Mais taisons-nous et laissons parler le Seigneur lui-même. *Parce que vous m'avez vu, Thomas, vous avec cru ; heureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru*[1]. On prophétise encore (pourrait-on dire) d'une façon plus excellente, quand, sans s'arrêter aux choses du temps, on ne s'attache qu'à celle de l'esprit et de l'éternité. Quel trésor inestimable que la chasteté dans un vase fragile, et que la vertu est bien plus éprouvée dans la faiblesse de la chair!

8. Mais rencontrer en un corps mortel une vie toute angélique, l'espérance des prophètes dans le cœur, et dans tous les deux la perfection des Apôtres, n'est-ce pas le comble des grâces? Que rendrez-vous au Seigneur pour tous les biens que vous en avez reçus? Voilà un état sublime : mais en décheoir quel péril ! Ne sont-ce pas là comme trois cieux où nous montons ? Aussi que celui qui est debout prenne garde de tomber. *Je voyais*, dit Jésus-Christ, *je voyais Satan, tomber du ciel comme la foudre*[2]. Il tombait de bien haut, aussi s'est-il brisé, et sa blessure est-elle irrémédiable. C'est désormais un esprit qui s'en va et ne revient point. Voulez-vous marcher sur ses traces? Satan est tombé, voulez-vous imiter sa chute? Oh ! qu'il vaut bien mieux pour vous rester ferme dans les voies du Seigneur, et dans la grâce que vous possédez. Le bonheur n'est pas sur les routes du péché. Heureux plutôt, ô mon Dieu, celui qui place en vous son appui ! Il ira celui-là de vertu en vertu, jusqu'à ce qu'il jouisse de la vue du Dieu des dieux en Sion, qu'il contemple sa bonté envers les élus, et glorifie le Seigneur en son héritage. Or, les élus forment votre héritage, ils sont des dieux, tous fils du Très-Haut.

9. Aussi, mes frères, puisqu'il est très-vrai et très-certain que *c'est ici la race de ceux qui cherchent le Seigneur, qui cherchent*

[1] Sagesse VI, 20. — [2] Luc XVI, 16. — [3] I Cor. XIII, 9. — [4] Id. X. — [5] II Cor. IX, 18. — [6] Math. XIX, 27.

[1] Jean XX, 29. — [2] Luc X, 18.

(A) Des hommes appartenant aux plus nobles familles entraient alors dans l'ordre de Cîteaux, et affluaient surtout à Clairvaux, comme S. Bernard le reconnaît lui-même. (V. sermon I, *Pour la Dédic.* n° 2. Lire le prologue d'Ernald au 2e livre de la vie du saint, et l'épître de Pierre de Roya, n°9.)

la face du Dieu de Jacob, que vous dirai-je autre chose que ce que nous dit le même prophète: *Qu'il se réjouisse le cœur de ceux qui cherchent le Seigneur; cherchez-le et soyez fortifiés; cherchez constamment son visage*[1]*?* Et ce que dit un autre: *Si vous cherchez*[2], *cherchez-le dans la simplicité du cœur*[3]. Et qu'est-ce à dire? Ne cherchez rien comme lui, ne cherchez pas autre chose que lui, ne cherchez rien après lui. *Cherchez-le dans la simplicité du cœur.* Une nature simple demande un cœur simple; aussi c'est avec les simples que Dieu aime à converser. *L'homme au cœur double est inconstant dans sa conduite*[4]. Celui que vous cherchez ne saurait être trouvé par ceux qui ne croient que pour un temps, et se retirent à l'heure de la tentation. Il est l'éternité; on ne le saisit que par la persévérance. *Malheur au pécheur qui marche par deux routes*[5], *car personne ne peut servir deux maîtres*[6]. Aussi cette intégrité, cette perfection, cette plénitude n'aiment point la duplicité. On est indigne d'elle quand on ne la cherche pas avec un cœur parfait. Si le chien qui retourne à son vomissement, si le pourceau purifié qui se replonge en son bourbier[1] sont des objets d'horreur, Dieu vomit aussi de sa bouche l'âme tiède et lâche. Mais l'hypocrite, mais le traître que deviendront-ils? *Si celui qui fait l'œuvre de Dieu avec négligence est maudit*[2], que ne mérite point celui qui y porte la fraude et la tromperie? Fuyons cette duplicité, et gardons-nous de l'hypocrisie des Pharisiens. Dieu est la vérité, et il veut des cœurs qui le cherchent en esprit et en vérité. Si nous ne voulons point chercher le Seigneur en vain, cherchons-le véritablement, cherchons-le sûrement et avec persévérance; ne cherchons point autre chose pour lui, ni avec lui, ni hors de lui. Car il est plus aisé que le ciel et la terre passent que de ne le pas trouver si on le cherche ainsi, de ne pas le recevoir en le demandant ainsi, ou de ne pouvoir entrer quand on frappe à la porte de cette manière.

SERMON XXXVIII

2e *Pour le temps de la moisson.* **Sur ces paroles de l'Apôtre : *Tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu.* (Rom. VIII, 28.)**

1 Nous paraissons pauvres et nous le sommes en effet; mais si nous avons reçu l'esprit de Dieu afin de connaître les grâces qui nous sont données, nous en avons reçu aussi une grande gloire et une grande puissance: *A tous ceux qui l'ont reçu*, dit saint Jean, *il a donné la puissance de devenir enfants de Dieu*[7]. N'est-ce pas une grande puissance que celle des enfants de Dieu, puisque tout concourt à les servir? L'Apôtre ne doutait point de cette vérité, lorsqu'il disait: *Tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu*[3]. Mais on me dira peut-être: que m'importe? Et même on pourra ajouter dans la pusillanimité du cœur: que ceux qui brûlent de cet amour filial envers Dieu, dont les cœurs sont embrasés, de ces sentiments de tendresse, se glorifient, s'ils veulent de la puissance donnée aux enfants de Dieu. Et que ceux qui aiment Dieu en vérité, croient tant qu'ils le voudront, que tout concourt à leur bien, pour moi, je suis un pauvre, un mendiant; je ne sens point cet amour filial et je suis privé des sentiments d'une véritable dévotion. Mais écoutez ce qui suit, car il

[1] Ps. CIV, 3. — [2] Isaïe XXI. — [3] Sages. I, 1. — [4] Jacq. I 8. — [5] Eccli. II, 14. — [6] Luc XVI, 13. — [7] Jean I, 12.

[1] II Pierre II, 22. — [2] Jérém. XLVIII. — [3] Rom. VIII, 28.

ne laisse, dans l'Écriture, aucune place au désespoir, celui qui dit dans un autre endroit : *Afin que nous ayons l'espérance par la patience et par la consolation des Écritures*[1]. Ce sentiment de tendresse que vous cherchez est la paix et non la patience, on le goûte dans la patrie et non pas sur la route, et ceux qui sont arrivés là n'ont plus besoin de la consolation des Écritures.

2. Quant à nous, demandons l'espérance à la patience et à la consolation des Écritures, encore que nous ne puissions déjà posséder la paix. C'est pourquoi l'Apôtre après avoir dit *que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu*, ajoute prudemment : *De ceux qui sont appelés saints selon son bon plaisir*. Et ici, ne vous effrayez pas de ce nom de saint, puisque Dieu ne parle pas des saints qui le sont selon leur mérite ou leur désir, mais selon son bon plaisir et selon sa volonté, suivant ces paroles du prophète : *Conservez mon âme parce que je suis saint*[2]. Saint Paul lui-même encore sous le poids d'un corps corruptible ne croyait pas être arrivé à cette sainteté dont nous parlons : *Tout ce que je fais maintenant*, dit-il, *c'est d'oublier ce qui est derrière moi pour avancer toujours, je cours sans cesse vers la palme de la vocation céleste*[3]. Vous le voyez, il n'avait pas encore obtenu la récompense, mais il restait résolu à parvenir à la sainteté. De même, si vous êtes décidé à fuir le mal et à faire le bien, à conserver la grâce que vous avez reçue, et à avancer constamment dans la vertu, si vous avez la volonté de ne pas rester plus longtemps dans le mal que la fragilité humaine vous aurait fait commettre, si vous en avez un grand regret, avec le ferme propos de vous en corriger dans la mesure de vos forces, il est indubitable que vous serez saint; vous restez obligé pourtant à vous écrier sans cesse : *Conservez mon âme, parce que je suis saint.*

3. Voulez-vous donc savoir de quelle manière tout concourt au bien de ces saints? Le temps ne me permet pas de m'arrêter ici aux détails, puisque la cloche nous prescrit de finir et de nous rendre à la prière du soir; mais écoutez en un mot comment tout est mis à notre service et contribue à notre bien. Que nos ennemis eux-mêmes soient nos juges; et s'ils sont pour nous, qui sera contre nous? Si nos adversaires travaillent à notre profit, comment toutes choses ne nous seront-elles pas favorables?

4. Or il est évident que nous avons deux sortes d'ennemis à combattre, à savoir le mal que nous commettons et celui que nous souffrons, ou, pour parler plus clairement, la coulpe et la peine. Or, bien que ces deux choses nous soient contraires, nous nous les rendrons favorables, si nous le voulons, de façon que la peine nous exempte de la coulpe, et que celle-ci nous délivre de la peine. Il faut donc que nos cœurs soient touchés de componction, et que nous pleurions nos péchés passés, sur la couche de notre conscience; si bien que cette pénitence volontaire que nous souffrons adoucisse les remords de la conscience, et brise les dents du péché qui ronge notre cœur, et nous apporte l'espérance du pardon. Cette pénitence n'efface pas seulement les péchés passés; elle nous préserve encore pour l'avenir; elle repousse les vices qui nous attaquent, et les détruit avec une telle force, qu'ils n'osent plus jamais, ou n'osent que rarement dresser leur tête envenimée. Ainsi la peine fait que la coulpe n'existe plus ou n'existe qu'en partie. La coulpe à son tour supprime la peine ou la diminue. Ce n'est pas qu'il n'en reste absolument rien, ou que la quantité en soit amoindrie, ce qui ne serait pas expédient. Mais elle agit de manière, ou qu'elle ne soit plus une peine, ou qu'elle soit beaucoup moindre; elle n'existe plus, ou elle est supportable. Quiconque ressent véritablement le poids du péché et la blessure de son âme, est bien moins sensible à la peine extérieure du corps, si même il la ressent. Il ne verra plus un travail dans ce qui le préservera des péchés de l'avenir, tout en effaçant ceux du passé. Ainsi le saint roi David ne s'émut pas des injures qu'un sujet vomissait contre lui; il se souvenait des persécutions que lui suscitait Absalon, son fils[1].

[1] Rom. xv, 4. — [2] Ps. lxxxv. — [3] Philipp. iii, 13, 14.

[1] II Rois xvi, 11.

SERMON XXXIX

3° *Pour la moisson. Des deux tables, ou des deux ruisseaux, le supérieur et l'inférieur.*

1. Mes frères, le travail auquel nous nous livrons nous rappelle notre exil et notre pauvreté, et aussi le péché que nous avons commis. Car, pourquoi sommes-nous tous les jours en lutte avec la morts, dans des jeûnes continuels, dans les veilles, dans les travaux et les angoisses? Croyez-vous que nous soyons nés pour cela? non certes. Si l'homme est né pour le travail, il n'a pas été créé pour le travail; mais comme sa naissance est souillée par le péché, elle est aussi accompagnée de la peine. Nous sommes tous obligés de gémir avec le Prophete et de dire avec lui : *J'ai été conçu dans l'iniquité, et ma mère m'a engendré dans le péché.* Notre première condition étant exempte de ces deux grands maux; et comme Dieu n'avait point créé le péché, il n'avait point fait la peine, ce que l'Ecriture nous marque expressément relativement au plus grand de tous les maux qui est la mort. C'est l'envie du démon qui a introduit la mort dans le monde. Et, en un autre endroit : *Dieu n'a point fait la mort*[1]. De même donc que le travail des mains n'empêche ni l'œil de voir ni l'oreille d'écouter, de même et encore plus, l'âme doit se rendre attentive à son œuvre pendant que le corps travaille, et ne point demeurer oisive. Il faut que, durant le travail, elle s'entretienne du motif qu'elle a de travailler, afin que la peine qu'elle ressent lui remette en mémoire le péché pour lequel elle endure cette peine, et que la vue de la ligature de ses plaies lui rappelle les plaies que ces ligatures recouvrent. Ces pensées nous tiennent humiliés sous la puissante main de Dieu, et notre âme, remplie de ces sentiments de dévotion, reconnaît sa misère et son état digne de pitié. C'est aussi pour cela que l'Ecriture nous donne cet avertissement : *Ayez pitié de votre âme en vous rendant agréable à Dieu*[1]. Or, ne doutons pas que la misère qui plaît à Dieu n'obtienne aisément sa miséricorde. Gardons-nous donc de dire : Quel sujet avons-nous d'avoir pitié de notre âme? Car, à moins d'un aveuglement extravagant, nous y trouverons des sujets infinis de compassion.

2. Je me borne à vous parler ici d'un seul, afin de donner sujet de remarquer aisément les autres. N'est-il pas vrai que nous sommes présentement entre deux tables, que nous regardons, l'estomac affamé? Oui, assurément, voilà bien notre attitude. D'où vient donc que dans un état si triste, nous sommes encore portés à rire, à nous divertir, à nous abandonner à la légèreté, à la vanité et à l'orgueil? Quoi! ne reconnaissons-nous pas ces tables qui sont devant nos yeux? Ne voyons-nous pas ce festin et ces délices? D'un côté, des gens qui vivent dans les délices et l'abondance des biens de ce monde; de l'autre, ceux à qui Jésus-Christ a préparé un royaume, où ils mangeront et boiront à sa table dans le royaume de son Père. Des deux côtés je vois mes frères qui sont des hommes comme moi; mais, hélas! il m'est défendu de porter la main vers une de ces tables; toutes les deux me sont interdites : la première, par l'engagement de ma profession; et la seconde, par l'obstacle que m'oppose mon corps, de sorte que je ne me puis approcher ni de celle d'ici-bas, ni de l'immortalité. Que me reste-t-il donc à faire dans cette situation, sinon de manger le pain de la douleur, de me nourrir de mes larmes le jour et la nuit, à moins qu'un de ces convives célestes, touché de compassion par les cris de ce petit chien placé sous sa table, ne lui jette quelques miettes de ces mêts

[1] Sagesse I, 13.

[1] Eccli. XXX, 24.

délicieux. Pour la compassion que nous portons à ceux que nous voyons vivre dans les délices du siècle, c'est l'effet d'une âme encore faible, et je n'aime pas ce sentiment dans une âme spirituelle. Car il implique un jugement contraire à la vérité; il nous porte à regarder comme heureux ceux dont il faudrait plutôt pleurer le malheur, lorsqu'ils pêchent sans faire pénitence. On se trompe encore en se croyant malheureux, non par un jugement juste, mais par un sentiment de tendresse, parce qu'on ne ressemble pas à ceux qui devraient plutôt souhaiter de nous ressembler.

3. Tout ce qu'il peut y avoir de louable dans cette pensée, c'est de prendre le parti de supporter patiemment, soit par amour, soit par crainte de Dieu, ce qu'on regarde comme un malheur, et de dire à Dieu avec dévotion : *J'ai suivi des voies âpres et dures à cause des paroles de votre bouche*[1]. Cette parole appartient à ceux qui commencent, c'est comme le lait des petits enfants; mais lorsque l'âme vient à avancer et à suivre, par amour, le jugement de la raison, elle renonce à tout. A ses yeux tout est méprisable comme le fumier : elle se lamente avec le prophète sur le malheur de ceux qui se sont plongés dans la fange [1]. Ce mépris lui est inspiré par un saint et humble orgueil; et, pénétrée d'un vif sentiment de sa grandeur, elle s'écrie : Non, le peuple qui possède ces biens n'est pas heureux. Heureux celui qui reconnaît Dieu pour son Seigneur. Or, si d'un côté, la comparaison que cette âme fait d'elle-même avec autrui lui inspire de la compassion pour ses frères, il est d'autres âmes à qui elle ne peut se comparer sans se prendre elle-même en pitié, à la vue de leurs richesses célestes et des délices qu'elles puisent à jamais dans la main du Seigneur. Et de là vient qu'après avoir pleuré sur les souffrances d'ici-bas, et s'être écriée : *Nous sommes mortifiés tout le jour à cause de vous,* elle répand des larmes plus abondantes à raison des consolations célestes dont elle est privée : *Hélas*, dit-elle, *que mon exil est long*[2]!

[1] Threa. IV, 5. — [2] Ps. CXIX, 5. — [3] Ps. XVIII, 6.

SERMON XL

Des sept degrés de la Confession.

1. *Vous m'avez fait connaître les voies de la vie, vous me comblerez de joie par votre présence; les plaisirs de votre droite ne finiront jamais*[1]. Seigneur Jésus! c'est avec confiance que nous osons approcher de vous comme des disciples de leur maître, des malades de leur médecin, et des serviteurs de leur seigneur. Oui, vous le maître et le Seigneur dont l'école est sur la terre et le trône dans le ciel, vous êtes un excellent médecin, vous guérissez tout par votre seule parole. Montrez-nous donc vos voies, et enseignez-nous votre chemin[2]. Car *vos voies sont belles, et vos routes pacifiques*[4]. O Dieu des vertus, heureux ceux qui marchent sur vos traces; plus heureux ceux qui courent dans la voie de vos commandements et à l'odeur de vos parfums! Vous vous élancez comme un géant[3] dans votre carrière; et non-seulement vous courez, mais vous bondissez à travers les montagnes, et vous franchissez les collines. Les anciens philosophes se sont plu, comme des géants, non pas à courir dans votre voie, mais à chercher la vaine gloire; ils se sont évanouis dans leurs pensées et non dans l'humilité ou dans vos vertus, mais dans leurs mérites personnels. Ils n'ont point connu la voie de la sagesse, ils en

[1] Ps. XVI, 4. — [2] Id. XV, 11. — [3] Is. XXIV, 4. — Prov. III, 17.

ont oublié les routes. On n'a point entendu sa voix dans la terre de Chanaan, et on ne l'a point vue en Théman[1]. Maudits ceux qui ont dit à mon Seigneur Jésus : *Retirez-vous de nous, nous ne voulons point de la science de vos voies*[2]. Mais pour nous, nous vous cherchons tous les jours, et nous désirons ardemment connaître vos voies.

2. Il y en a deux surtout, la confession et l'obéissance. La confession purifie toutes les taches, et l'obéissance affermit toutes les vertus. O que la confession est un bel ornement à l'âme, puisqu'elle purifie le pécheur, et qu'elle rend le juste plus juste encore! Vous confessez vos péchés ; les voilà lavés ; et si vous reconnaissez les biens que vous avez reçus de Dieu, l'aveu que vous en faites les rend encore plus considérables. Confesser ces péchés, c'est le sacrifice d'un esprit contrit et humilié ; reconnaître les bienfaits de Dieu, c'est un sacrifice de louange offert à la divine Majesté. Sans la confession le juste n'est qu'un ingrat, et le pécheur est mort ; la confession est donc la vie du pécheur, et la gloire du juste. Je remarque que David dit : *J'ai péché*, et qu'immédiatement après il s'entend dire : *Le Seigneur a transféré ton péché, et tu ne mourras point*[3]. Je vois Marie confesser publiquement ses désordres, sinon de bouche, du moins par ses œuvres, et j'entends aussitôt le Seigneur qui répond pour elle : *Beaucoup de péchés lui sont pardonnés parce qu'elle a beaucoup aimé*[4]. Le prince des apôtres renie son maître par crainte ; il pleure son péché avec une amertume profonde, et Jésus-Christ en même temps le regarde d'un œil favorable. J'entends le larron s'accuser lui-même et défendre Jésus-Christ, et le Sauveur au même moment lui fait cette promesse : *Tu seras aujourd'hui avec moi en paradis*[5]. O confession excellente ! Le larron condamné et attaché à la croix monte du gibet au royaume, de la terre au ciel, de la croix au paradis. Confession glorieuse : elle a délivré l'apôtre saint Pierre du crime de ses trois reniements, et n'a pas permis qu'il descendît du suprême degré de l'apostolat où Jésus-Christ l'avait élevé. Institution puissante ; elle a beaucoup pardonné à Marie parce qu'elle avait beaucoup aimé, et elle l'a associée aux disciples, à raison de la vivacité de son amour. Miséricorde extraordinaire : elle purifia un roi et un prophète de crimes sans nombre et le rétablit dans l'honneur de sa première dignité. C'est là, certes, la voie qui n'a jamais égaré celui qui l'a suivie, ni abandonné que celui qui s'en est retiré.

3. Plusieurs sentiers mènent à cette voie ; ils sont difficiles à suivre, et il est presque impossible de les expliquer. Le premier sentier et le premier degré pour entrer dans cette voie est la connaissance de soi-même. C'est du ciel qu'est descendue cette leçon : *O homme! connais-toi toi-même*. C'est aussi le langage que l'époux tient à l'épouse dans le Cantique : *Si vous ne vous connaissez pas*, dit-il, *vous la plus belle des femmes, sortez et allez*, etc[1]. Or, cette connaissance que l'homme a de lui-même consiste en trois choses : à connaître ce qu'il fait, ce qu'il a mérité, et ce qu'il a perdu. O noble créature ! O image de Dieu ! O ressemblance du Créateur ! Quoi de plus vil que de déshonorer ta chair par les voluptés charnelles, et de perdre un torrent de plaisirs pour une émotion d'un moment! Quelle fureur de se livrer à la colère, de s'enfler d'orgueil, de se laisser dévorer par l'envie, et d'être son bourreau par d'éternelles inquiétudes ! Pourquoi vous plaisez-vous dans la fange, vous qui avez été élevé dans la pourpre ? Souvenez-vous encore de ce que vous avez mérité ; représentez-vous cette chaudière infernale, la fournaise d'airain de la grande Babylone, la maison de la mort, le domicile des chagrins, les globes de feu, la rigueur du froid et les ténèbres éternelles. Considérez la série des tourments, la physionomie des bourreaux, la succession infinie des peines, des maux insupportables ; contemplez tout cela des yeux de l'esprit, et vous pourrez dire : Mieux valait pour moi n'être jamais né. Enfin, songez un peu à ce que vous avez perdu ; souvenez-vous des merveilles de la cité glorieuse, de la demeure céleste, du séjour de la vie, du palais de délices, de la splendeur de la gloire, de l'excellence de la grâce, et des clartés infinies ; voyez l'ordre des plaisirs et des joies, voyez le visage des bienheureux, la variété des récompenses, la multitude des satisfactions, et vous pourrez vous écrier : O mon Seigneur, ô mon Dieu ! quiconque vous a perdu a tout perdu. Enchaînez votre âme de ce triple lien, et vous verrez, et vous comprendrez que la connaissance du péché est le commencement du salut[2].

4. Le second degré est la Pénitence. Ces deux choses ont une telle liaison entre elles, qu'on ne peut se bien connaître sans être

[1] Baruch III, 22.— [2] Job XXI, 14.— [3] II Rois XII, 13. — [4] Luc VII, 47. — [5] Luc XXIII, 40, 43.

[1] Cantiq. I, 7. — [2] Sénèque Ep. XXVIII.

touché de regret, ni se bien repentir sans se connaître. Il faut donc que l'âme percée du trait de la componction éprouve le triple repentir, d'avoir perdu l'innocence, de ne pas l'avoir cherchée après l'avoir perdue, et d'avoir méprisé la patience de Dieu. Je sais, Seigneur Jésus, que dans le baptême vous nous avez rendu la première robe de l'innocence; je sais qu'après avoir été revêtus de la robe blanche et rétablis dans la justice, nous nous sommes bientôt après éloignés de la voie que vous nous aviez tracée et que nous avons dépensé, en une région éloignée, avec le prodigue, tous les biens qui nous avaient été donnée en partage. Les malheureux esprits gardiens des flammes éternelles, se sont présentés à nous; les esprits impurs se sont approchés de nous, lorsque nous étions purifiés; eux qui sont condamnés, sont venus à nous qui devons être sauvés; eux qui sont tous courbés à nous qui sommes rétablis dans la rectitude, et ils ont dit à notre âme[1]. *Courbe-toi, afin que nous passions*. Hélas! nous les avons écoutés; nous nous sommes inclinés devant eux; ils ont passé sur nous et nous avons perdu l'innocence. S'il y a péché à l'avoir perdue, que sera-ce, dites-moi, de ne pas la rechercher après sa perte? On perd un objet en ce monde; aussitôt on va trouver les juges, on assemble ses amis, on intente un procès, on remue tout, jusqu'à ce qu'on ait recouvré cet objet ou qu'on nous ait rendu ce qu'on nous avait pris, ou qu'on ait mis en sûreté ce qui nous a été restitué. Hélas! par les artifices de cet homicide insatiable nous avons perdu un héritage incorruptible, une couronne inflétrissable et immortelle; et nous n'avons aucun souci de les chercher. Ce misérable nous a abaissés, et nous ne nous relevons point. Levons-nous donc, et allons à notre Père, et disons-lui: *Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous*. Parcourons tout le texte de l'Evangile, et offrons à notre Père la pénitence de l'esprit et la contrition du cœur, et peut-être notre Père nous regardera-t-il d'un œil favorable, bien que nous soyons éloignés de lui; et ses entrailles étant émues de compassion, il viendra se jeter à notre cou pour nous donner un baiser de sa bouche; peut-être même il commandera qu'on nous apporte notre première robe, et qu'on nous revête de l'habit des vertus et qu'on nous mette au doigt l'anneau mystérieux, aux pieds la chaussure de préparation

[1] Isaïe LI, 23.

à l'Evangile de la paix; peut-être il ordonnera d'amener le veau gras, de le tuer pour se réjouir de notre retour, de faire grande chère, de nous conduire au bruit des symphonies harmonieuses dans les joies de la cite céleste, où les anges ressentent de la pénitence d'un pécheur une satisfaction particulière. Nous savons, seigneur Jésus, que vous ne priverez pas de ces biens ceux qui marchent dans l'innocence[1]. Vous n'en priverez pas non plus ceux qui suivent les voies de la pénitence. Encore qu'il n'y ait qu'un homme exempt de péché, bienheureux pourtant celui à qui Dieu n'impute point de crime[2]. Et tout ce qu'il a résolu de ne point m'imputer est comme s'il n'avait point existé. Considérez donc avec quel orgueil vous avez usé ou plutôt abusé de la patience divine. Il vous voyait pécher, et il dissimulait, comme s'il ne voyait point. Il vous appelait, vous ne l'écoutiez pas; il menaçait, vous ne trembliez pas; il vous faisait de magnifiques promesses, vous y répondiez par le mépris, insensible aux charmes de ces promesses comme aux impressions de la crainte. Ignorez-vous que la patience de Dieu vous invite à la pénitence? Ah! craignez, craignez d'amasser sur vos têtes des trésors de colère pour le jour de la vengeance et de la justice[3]. Souvenez-vous qu'il est affreux de tomber dans les mains du Dieu vivant[4]. Bandez donc la plaie de votre âme sous cette triple ligature de la pénitence, et écriez-vous: *Seigneur, ayez pitié de moi; car je suis malade, guérissez moi*[5], etc.

5. Le troisième degré est la douleur accompagnée elle-même de trois ligatures. Après la connaissance de moi-même, après la pénitence, ma douleur s'est, en effet, renouvelée; un feu s'est allumé en mon cœur, quand j'ai pensé que j'avais offensé mon Créateur, que je n'ai pas craint mon Seigneur, que j'ai méprisé mon bienfaiteur. *Eh! quoi*, dit le Seigneur, *n'êtes-vous pas entre mes mains comme l'argile dans celles du potier*[6]? Mais s'il a fait de vous un vase d'honneur, pourquoi êtes-vous devenu un vase d'ignominie? *L'argile, dit-elle à celui qui l'a façonnée, pourquoi m'avez-vous fait de la sorte*[7]. Quoi une créature a l'audace d'insulter son Créateur, un vase de terre d'outrager celui qui l'a formé, l'ouvrage d'irriter l'ouvrier? Souviens-toi donc misé-

[1] Ps. LXXXIII, 13. — [2] Id. XXX, 2. — [3] Rom. II, 45. — [4] Hébr. X, 31. — [5] Ps. VI, 3. — [6] Jérém. XVIII, 6. — [7] Rom. IX, 20.

rable argile, que si tu tombes sur cette pierre, tu t'y briseras, et que si elle tombe sur toi, elle t'écrasera d'une manière si épouvantable qu'il ne restera pas de toi un vestige. Quoi! vous avez mêlé le sang avec le sang en péchant contre votre Créateur, et en manquant de respect à votre souverain. Vous étiez au service de ce maître, à la vengeance duquel rien ne peut résister, vous connaissiez sa volonté par ses commandements; et cependant vous avez refusé de l'écouter et d'observer ses préceptes. Résistant aux lois de votre souverain vous vous êtes décidé à vivre au gré de vos caprices, sans vouloir reconnaître un supérieur audessus de vous. Mais n'avez-vous pas entendu la sentence portée contre le méchant serviteur de l'Évangile, qui sachant la volonté de son maître, et refusant de s'y soumettre, s'est vu condamner à un châtiment rigoureux[1]? Les anges se tiennent devant lui prêts à recevoir ses ordres[2], il appelle les étoiles et elles répondent : *Nous voici*[3]; la mer et les vents obéissent à sa voix[4], et toutes les créatures gardent inviolablement les lois qu'il leur a tracées; et vous, vous seul, sur la terre, dédaignez d'exécuter les ordres de cette majesté souveraine? Sachez donc qu'il a le pouvoir de vous jeter dans les ténèbres extérieures, où des pleurs et des grincements de dents croissent au sein d'un malheur qui ne finira jamais. Si ni l'offense faite au Créateur, ni la crainte du Tout-Puissant ne sont capables de vous émouvoir, soyez du moins touchés d'avoir méprisé ingratement les faveurs d'un si grand bienfaiteur. Où en trouverez-vous un semblable, qui assujétisse à votre usage le cours des astres, la température de l'air, la fécondité de la terre, et l'abondance des fruits; qui, pour tout dire en un mot, *n'a pas épargné son propre Fils, et l'a livré pour vous*[5], livrant ce fils unique pour des enfants adoptifs, le maître pour des esclaves, et le juste pour des impies? Que pouvait-il faire davantage pour vous? Si donc vous êtes pénétrés de cette douleur, vous pouvez dire avec le Prophète : *Mes entrailles souffrent, mes entrailles souffrent, et tout mon cœur est troublé*[6].

6. Le quatrième degré est la confession de la bouche. En effet, après la connaissance de soi-même, après la pénitence de l'esprit, après la douleur du cœur, vient l'aveu des lèvres. Car si on *croit du cœur pour la justice, on fait la confession de bouche pour le salut*[1]. Or, cette confession, pour obtenir la grâce du salut, doit avoir trois qualités, et être véritable, sincère, particulière. Le Très-Haut veut la vérité; et comment celui qui ne veut point tromper, pourrait-il être trompé lui-même? Nous avons connu par expérience des gens qui, après s'être présentés au sacrement de pénitence, sont retournés la conscience plus chargée qu'auparavant. Les clercs racontent leurs différends avec des gens de lettres; les soldats ne parlent que de leurs combats singuliers, ils cachent leur orgueil sous le manteau de l'humilité, et ils trouvent leur condamnation dans ce sacrement destiné à sauver les hommes. Si bien qu'ils ne se confessent que pour faire connaître extérieurement qu'ils se sont confessés. Mais pensez-vous qu'une telle confession soit vraie, quand elle n'est faite que par crainte, et avec dissimulation? D'autant plus que le Saint-Esprit abhorre toute feinte, et que le Tout-Puissant demande une satisfaction purement gratuite. La confession véritable est donc celle qui sort d'une âme repentante, et qui n'est ni arrachée par la crainte, ni dissimulée sous les déguisements; mais qui déclare avec un humble regret, les choses telles qu'on les ressent. Il faut encore que la confession soit franche, sincère et dépouillée de tout voile. Eh! à quoi servirait donc de dire une partie de ses péchés et de céler l'autre? de se purifier en partie et de rester en partie plongé dans la fange? Peut-on exprimer d'un seul et même vase la douceur et l'amertume, la saveur et l'insipidité? Tout est nu et sans voile aux yeux de Dieu[2], et vous prétendez cacher quelque chose à celui qui tient la place de Dieu dans ce grand sacrement? Montrez et déclarez, sans restriction, tout ce qui déchire votre cœur, découvrez votre plaie, afin de trouver soulagement dans les secours du médecin. Cherchez le Seigneur dans la simplicité du cœur, cherchez-le sans duplicité[3], car malheur à ceux qui parlent avec un cœur et un cœur, et qui marchent par deux routes[4]. Enfin la confession doit être particulière; vous en trouvez qui racontent gravement les péchés des autres et qui déclament énergiquement contre les désordres de leurs compagnons; ils ne connaissent point leurs fautes personnelles et parlent éternellement de celles d'autrui. Malheureux et misérables! ils déplorent sans cesse les

[1] S. Luc XII, 47. — [2] Ps. CII, 20. — [3] Baruch III, 35. — [4] Math. VIII, 27. — [5] Rom. VIII, 32. — [6] Jérém. IV, et X.

[1] Rom. X. — [2] Hébr. IV, 13. — [3] Sages. I, 1. — [4] Ecclé. II, 14.

péchés de leur prochain, sans penser jamais qu'ils sont eux-mêmes coupables. Mais n'avez-vous pas lu que *le juste s'accuse ui-même au commencement de son discours*[1] ? L'Ecriture dit expressément qu'il *s'accuse lui-même,* et non qu'il accuse les autres. Quoi ! avez-vous déjà oublié l'avertissement que nous donne l'Apôtre saint Jacques : *Confessez vos péchés les uns aux autres*[2] ? *Vos péchés* et non pas ceux d'autrui. *Je reconnais mon iniquité, et mon péché est toujours contre moi*[3]. *Le mien* et non le vôtre, dit le Prophète.

7. Le cinquième degré est la mortification de la chair, qui se pratique aussi de trois manières : car il faut qu'elle soit secrète, permise et discrète. Vous devez punir d'un martyre continuel ces membres que vous avez entourés d'une délicatesse et d'une tendresse excessives, vous abstenir des choses permises, avec d'autant plus de sévérité, que vous avez usé avec trop d'indulgence de celles qui vous étaient interdites. Pratiquez ces mortifications en secret, que votre main gauche ne sache pas ce que la droite exécute[4]. Et de vrai, il ne faut pas confier la garde d'un si grand trésor à la bouche des hommes, mais le cacher au plus profond de votre cœur, afin que toute votre gloire consiste dans le témoignage de votre conscience[5]. Je ne dis pas ceci pour empêcher votre lumière de briller devant les hommes, et les porter à glorifier votre Père qui est dans le ciel[6]; mais pour que vous ne fondiez pas votre intention sur cette gloire méprisable et passagère. Et quoi de plus misérable que de macérer ici-bas sa chair par des jeûnes et des veilles, d'être honoré en cette vie, si on doit gémir en l'autre au milieu des tourments ? Que ces pénitences se fassent avec permission, car tout ce qui est autorisé par le supérieur devient plus agréable aux yeux de Dieu, et le Très-Haut reçoit avec une satisfaction spéciale, la victime qui lui est offerte par l'ordre du maître, plutôt que par le choix de la volonté propre. Aussi rien n'est plus efficace, pour repousser la superbe, que l'abnégation de la propre volonté ; mais celui qui est passionné pour la vanité de ce monde ne se corrigera jamais. Enfin, que la discrétion accompagne vos austérités, de peur qu'en nous affligeant avec excès nous ne compromettions notre salut, nous ne donnions la mort à un concitoyen, quand nous pensons dompter un ennemi. Considérez bien les dispositions de

[1] Prov. xviii, 17. — [2] Jacq. v, 6. — [3] Ps. L, 5.— [4] Math, vi, 3. — [5] Cor. i, 12. — [6] Math. v, 16.

votre corps et ce qu'il est capable de supporter ; connaissez la force de votre complexion, et modérez discrètement l'ardeur de votre zèle ; conservez la santé de votre corps pour l'employer au service de son Créateur. Nous en avons connu beaucoup qui ayant commencé par traiter leur chair avec une sévérité outrée et excédé les bornes de la discrétion, se sont rendus incapables d'assister aux offices ; il a fallu les laisser vivre doucement et délicatement le reste de leurs jours.

8. Le sixième degré est la correction de nos œuvres, qui a lieu aussi de trois manières différentes : en ne faisant point de mal à nous-mêmes, en ne nuisant pas au prochain, et en ne consentant point au péché des autres. Vous avez appris de l'experience combien le plaisir passe vite, et cependant vous voulez en reprendre le chemin. Vous avez reconnu que la volupté fuit rapidement, tandis que le péché reste. Retenez donc vos pas, et ne vous laissez pas entraîner dans ces misérables routes des voluptés charnelles, soumettez-vous aux commandements du Très-Haut, que l'iniquité ne souille pas vos mains. Retranchez la bonne chère et les discours vains et inutiles : *Détournez vos yeux, afin qu'ils ne voient point la vanité*[1] ; *bouchez vos oreilles afin qu'elles ne se plaisent point à vos discours sanguinaires*[2]. Et alors vous pourrez dire : *Le Seigneur m'a utilement châtié*[3]. Mais que vous servirait de retenir toutes vos actions dans la justice à votre égard, si vous voulez nuire à votre prochain ? *Celui qui n'a point fait de mal à son prochain, et qui n'a point écouté la médisance, celui-là,* dit le Prophète, *reposera sur la sainte montagne de Dieu, il recevra la bénédiction du Seigneur, et la miséricorde de Dieu son Sauveur.* Enfin, ne vous croyez nullement innocent, si vous n'usez de toute votre autorité pour reprendre les méchants, les ennemis de la vertu, et si vous ne vous placez devant eux comme un mur d'airain, pour la Maison d'Israël, vous mortifiant vous-même, ne blessant personne, et ne consentant jamais aux criminels desseins des impies. C'est un principe incontestable que négliger de réprimer le mal lorsqu'on le peut, c'est se rendre coupable et participer au péché qu'on n'empêche point ; quiconque n'use pas de son autorité, quand il s'agit de la cause de Dieu, et préfère le mensonge à la vérité, sera condamné par son propre silence.

[1] Ps. cxviii, 37. — [2] Id. xxxviii, 15. — [3] Ps. cxvii, 18.

9. Le septième degré est la persévérance, consacrée aussi par le nombre trois ; car trois choses la constituent : l'imitation des saints, la brièveté du temps et la fragilité du corps. En effet, que ne souffrirez-vous pas volontiers, quand vous voyez de jeunes enfants, des vierges, des femmes délicates, des vieillards au déclin de l'âge, non-seulement endurer, mais rechercher des tourments infinis? Considérez la faiblesse des enfants, la vivacité des jeunes gens, la délicatesse des vierges et des femmes, l'infirmité des vieillards et l'impuissance des personnes décrépites. De quelque côté que vous portiez les yeux, vous trouverez, dans ces divers âges, une infinité de personnes qui ont marché courageusement aux supplices pour cueillir la couronne du martyre. N'avez-vous donc pas été formés du même limon? N'avez-vous pas reçu la même âme qu'eux? Mais nous ne sommes pas au temps de la persécution, vous n'êtes pas exposés à un cruel martyre ; et loin d'être condamnés parce que vous servez Jésus-Christ, chacun vous loue et vous béatifie. D'ailleurs si la persécution arrive, méprisez-la, car sa durée est courte. Aussi la nature a sagement agi, en ne voulant pas que la douleur fût tout ensemble longue et violente. Fût-elle excessive, il est certain qu'elle passera vite, parce que les liens qui unissent le corps et l'âme ne sauraient supporter longtemps ces supplices rigoureux ; ébranlés par le saisissement et la stupeur, ils se rompent bientôt. C'est donc le propre d'un grand courage de mépriser les grands tourments, qui opèrent en nous un changement si avantageux, qui nous enlèvent en un instant du milieu de nos souffrances et nous emportent du travail au repos, et de la misère à la gloire éternelle. Considérez aussi la fragilité du corps, qui périt souvent en un instant, soit dans une chute imprévue, soit dans l'ardeur d'une fièvre qui le dévore. Ainsi faites de nécessité vertu, et vous acquerrez une récompense éternelle au prix d'un mal passager. Vous voyez combien il est difficile de courir dans la voie de la confession, et combien ses routes sont différentes, tant est vrai ce que le grand docteur de l'église, saint Ambroise, a dit dans son livre de la Pénitence : *J'ai trouvé plus aisément des gens qui avaient gardé leur innocence, que des pécheurs qui avaient fait de leurs désordres une pénitence convenable*[1]. Voilà ce que j'avais à vous dire, dans la mesure de ma faiblesse, de la voie de la confession, réservant à de plus parfaits des considérations plus élevées. Dans un prochain entretien, je tâcherai de vous indiquer les routes de l'obéissance ; je craindrais, en m'étendant trop, de vous dégoûter des paroles de notre Sauveur, le Dieu béni dans tous les siècles des siècles.

SERMON XLI

De la vertu d'obéissance, et de ses sept degrés.

1. *Nous ne pouvons pas avoir une bonne pensée de nous-mêmes comme de nous-mêmes, mais toute notre capacité vient de Dieu*[1]. En effet, que pourrait penser, dans ce vase d'argile et dans la fragilité de la nature humaine, un esprit enfermé dans une prison, corrompu par le péché et rabaissé par les choses de la terre? *Le corps sujet à corruption appesantit l'âme, et cette demeure terrestre abaisse l'esprit par la multiplicité de ses soins*[2]. Néanmoins *l'esprit de sagesse qui est plein de bonté*[3] éclaire cet esprit enfermé

[1] S. Ambr. liv. II de la Pénit. x. — [2] Sagesse IX, 15. — [3] Id. I, 6.

[1] Cor. III, 5.

dans les ténèbres, le guérit de sa corruption, et le relève de son accablement. Aussi est-ce l'esprit de piété qui le délivre de son esclavage, qui illumine sa cécité et qui le relève quand il est tombé. *C'est l'Esprit de vérité qui nous apprend toute vérité*[1], et qui nous inspire : il nous inspire, afin que nous cherchions, et il nous enseigne afin que nous comprenions. C'est cet esprit que Notre-Seigneur Jésus-Christ, après avoir obéi à son Père, jusqu'à la mort de la croix, a envoyé à ses disciples obéissants. Ne vous semblent-ils donc pas avoir été élevés au plus haut degré de l'obéissance, eux qui, ayant reçu l'ordre de se réunir dans la ville, *persévéraient tous ensemble dans la prière*[2], enfermés dans les murs d'une pauvre et étroite maison? Vous savez que *les apôtres sortaient joyeux de l'assemblée des prêtres de la synagogue, parce qu'ils avaient été trouvés dignes d'endurer des affronts pour le nom de Jésus*[3]. Ah ! sur quelles forces de l'obéissance ne sont point appuyés ceux qui se réjouissent d'être traînés devant les tribunaux juifs, qui estiment un bonheur d'être flagellés pour l'amour de Jésus, et qui brûlent de mourir pour son nom ! O âmes bienheureuses et inondées de la majesté de l'Esprit ! ô merveilleuse transformation ! elles regardent l'abaissement comme une élévation, les affronts comme une couronne de gloire et la patience comme un triomphe. Elles sont couvertes des insultes des riches et du mépris des superbes. Voyez-vous de quel front les apôtres se présentent devant les grands-prêtres, comme ils soutiennent généreusement l'orgueil des Pharisiens, bravent le peuple en tumulte et disent hardiment : *Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes*[4]. Considérez ces deux grandes lumières de l'Eglise, Pierre et Paul, et parcourez tous les rangs du sénat apostolique, et là vous trouverez que la fermeté de l'obéissance a résisté courageusement à tous les tourments. Mais le Fils même du Roi, le Roi de cette région plongée en des réjouissances continuelles, *n'a-t-il pas été obéissant à son Père jusqu'à la mort, et à la mort de la Croix? n'a-t-il pas appris l'obéissance par la souffrance?* Vous avez entendu sa misère, écoutez maintenant son triomphe ; vous avez vu ses combats, contemplez ses récompenses ; vous avez eu le spectacle de ses infirmités, considérez sa puissance. *C'est pour cela*, dit l'Apôtre, *que Dieu l'a exalté, et qu'il lui a donné un nom au-dessus de tout nom*[1].

2. Mais laissons là son obéissance, douée d'une prérogative particulière, et faisons paraître ici ce grand patriarche Abraham, lumière de la foi, modèle de l'obéissance et principe de la justice. Il entend le Tout-Puissant lui dire : *Sors de ton pays, de ta parenté et de la maison de ton père, et viens dans la terre que je te montrerai*[2]. Au premier commandement de cette voix, il part, il quitte sa famille, il abandonne son héritage et il passe comme un pèlerin dans les pays étrangers. Chose étonnante et qui a été consacrée par le privilége de la première dignité en la personne du père de plusieurs nations ! il a le premier renoncé à ses richesses, il est entré sans délai dans la voie de l'obéissance. De plus, ayant reçu de la main de Dieu, et au temps de sa vieillesse, un fils en qui la bénédiction de toutes les nations était renfermée, Dieu lui dit : *Prends ton fils unique, cet Isaac que tu aimes, et me l'offre en sacrifice*[3]. O Dieu, quelles paroles amères ! quelle séparation déchirante pour le cœur de ce père ! On lui commande d'égorger son fils, l'os de ses os, la chair de sa chair, cet enfant de la promesse, ce fils du miracle promis à la vieillesse du père et de la mère, ce fils si heureusement né et élevé avec tant d'innocence. Et afin que rien ne manque pour émouvoir la tendresse des entrailles paternelles, on se sert expressément du terme de fils unique : car s'il y a plusieurs enfants, il n'y a pas plusieurs uniques, et celui-ci est si bien le fils d'Abraham qu'il est son fils unique. Unique pour son père et uniquement né de sa mère, le seul qui doive recueillir l'héritage de ses parents. Car il ne peut être question d'Ismaël, né dans la servitude et d'une servante, il n'est ni libre ni héritier. Mais parce qu'on voit souvent des enfants et des fils uniques mêmes, moins chéris de leurs parents, afin d'ajouter encore à l'affliction du cœur d'Abraham et d'éprouver l'obéissance de ce juste, Dieu ajoute : *Ton fils unique, ce fils que tu aimes ;* et pour que la tendresse du père fût encore plus vivement touchée par le souvenir d'un si aimable nom, que l'amour se ranimât au seul son d'un mot si doux, Dieu nomme Isaac ; c'était le nom que le Seigneur lui avait donné avant qu'il fût conçu dans le sein de sa mère. Admirons les assauts livrés à la piété d'Abraham ; on lui

[1] Jean XIV, 26. — [2] Act. I, 14. — [3] Id. V, 41. — [4] Act. V, 41. — [5] Philipp. II.

Philipp. II, 8, 9. — [2] Gen, XII, 2. — [3] Gen. XXII, 2.

commande de prendre son fils, de faire mourir son fils unique, d'immoler l'enfant qu'il chérit, et d'ôter la vie à Isaac. Certainement, avouons-le, le patriarche a passé par de grandes épreuves, il a été merveilleusement exercé et tenté d'une manière bien étrange. Douces sont les relations de fils et de père, de père et de fils. Cependant Abraham oublie cette douceur et ces sentiments de tendresse réciproque; il prend sa monture, il dispose le bûcher, il allume le feu, il tire l'épée, sans même demander à Dieu la raison de son commandement. Pas un murmure ni une plainte; la douleur ne paraît même pas sur son visage, mais sachant parfaitement tout ce qui lui est commandé, il se hâte, par une cruauté pieuse, de donner la mort à son fils, et voilà ce qui rend l'obéissance d'Abraham si recommandable et si digne d'un éloge particulier.

3. Certainement la vraie obéissance possède une force extraordinaire dont le cœur humain n'est point capable, s'il n'est totalement purifié et dégagé de toute poussière mondaine. Mais afin de vous faire connaître plus clairement encore la route qu'elle suit, tâchons de vous montrer quelle obéissance particulière nous devons à Dieu, celle qu'on doit aux hommes, et celle qui est commune à Dieu et à l'homme. Sachez donc qu'il est des maux qui sont des maux suprêmes, et des biens qui sont des biens souverains. Les biens souverains sont l'amour de Dieu, la bonté envers le prochain, la vérité dans les paroles, la probité, la sincérité dans le témoignage, la pureté des mœurs et autres qualités semblables que la brièveté du temps m'empêche d'énumérer. Les maux suprêmes sont tout l'opposé. Or Dieu nous commande de pratiquer ces vertus et de nous abstenir de ces maux, et l'on ne peut rejeter l'autorité sainte et inviolable de ce commandement, puisqu'il porte le caractère et qu'il est scellé du sceau de Celui qui a dit : *Je suis le Seigneur, et je ne change point*[1]. Si donc l'homme que Dieu a placé sur nos têtes, s'égarant dans ses sentiments, prend les ténèbres pour la lumière et la lumière pour les ténèbres; s'il nous ordonne de quitter ces biens souverains et de nous attacher aux maux suprêmes, repoussons avec une sainte hardiesse le commandement de ce supérieur et disons-lui avec liberté : *On doit obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes*[2].

[1] Malch. III, 6. — [2] Act. V, 29.

C'est en quoi consiste l'obéissance particulière que nous devons à Dieu; elle ne peut jamais être limitée par la volonté humaine, elle exige un respect inviolable. Prenez donc pour règle assurée que jamais vous ne devez quitter les biens souverains, ni vous livrer aux maux suprêmes, fût-ce par un commandement de vos supérieurs. Mais entre ces biens et ces maux il en est d'intermédiaires qui, selon leurs relations avec les précédents, se nomment bien ou mal : par exemple marcher, s'asseoir, parler, se taire, manger, jeûner, veiller, dormir et autres choses analogues qui méritent une récompense, quand on les fait avec la permission du supérieur. Dans ces choses mitoyennes, soyons soumis et obéissants à la volonté des supérieurs, sans leur en demander la raison, par un principe de conscience[1], parce que Dieu n'a rien déterminé sur ces divers points; il a laissé à ceux qui tiennent sa place le soin de les régler. Ne vous inquiétez pas davantage de l'incapacité du supérieur, de l'indiscrétion de ses ordres. Souvenez-vous seulement que toute puissance émane de Dieu, et que résister aux pouvoirs c'est résister à Dieu même. Voilà l'obéissance particulière qui est due à l'homme à qui nous nous trouvons soumis. Il en est une autre commune à Dieu et à l'homme, parce que l'obéissance qu'on rend aux supérieurs remonte à Celui qui a dit : *Celui qui nous écoute, m'écoute*[2]. Or, c'est dans cette voie qu'il faut marcher avec précaution. Il y a là plusieurs degrés cachés dont on ne peut négliger un seul, sans se priver de récompense pour les autres.

4. Le premier degré de l'obéissance est d'obéir volontiers. L'homme est enclin au mal dès l'enfance[3], et chacun suit l'inclination de son cœur dépravé. La première prévarication a mis en nous l'amour de la volonté propre qui, abandonnant la volonté du Créateur, trouve l'esclavage là où elle espérait régner. Il est donc très-difficile de renoncer à sa volonté pour se soumettre à celle d'autrui. Mais si difficile que soit cette démarche, jamais celui qui refusera de s'assujettir à son supérieur n'arrivera au premier degré d'obéissance. C'est avec sa volonté que le juste se glorifie de louer le Seigneur, ce qui fait dire à David : *Je vous offrirai un sacrifice volontaire*[4]. C'est donc la volonté seule qui rend nos actions agréables à Dieu : sans elle aucun bien réel n'est possible, il

[1] I Cor. X, 25. — [2] Luc X, 16. — [3] Gen. VIII, 21. — [4] Ps. LIII, 8.

n'y a qu'un bien apparent. C'est pour cela qu'il faut accepter de plein gré les ordres de nos supérieurs, et arracher notre cœur à ses réflexions jusqu'à ce que la volonté, totalement immolée, aime les commandements qui lui sont adressés. C'est là obéir volontiers et accomplir spontanément la volonté de nos supérieurs.

5. Le second degré de l'obéissance consistera à se soumettre avec simplicité. *Celui qui marche avec simplicité marche avec assurance* [1]. C'est dans la simplicité du cœur que Salomon offrit joyeusement tout ce qu'il avait, et l'Ecriture nous exhorte *à chercher Dieu dans la simplicité du cœur* [2]. Vous rencontrez des religieux qui font cent questions à propos des prescriptions du supérieur. Pourquoi? Dans quel but? A quel dessein? Par quel motif? Ils se plaignent; ils demandent: Pourquoi commander ceci? D'où vient cela? Qui a inventé ces nouveautés? Et de là des murmures, des paroles pleines d'aigreur et d'irritation. On s'excuse, on crie à l'impossibilité, on appelle ses amis à son secours. Abraham n'a pas agi de la sorte. Ecoutez le témoignage rendu par Dieu à la simplicité de son peuple. *A peine m'a-t-il entendu qu'il a obéi* [3], pour nous donner à entendre que l'ordre de Dieu et l'obéissance de ses serviteurs se sont en quelque sorte confondus. *Ah! ne vous trompez pas, on ne se moque pas de Dieu* [4]*!* Vous murmurez, sous la tente de votre corps, contre votre supérieur? Dieu lève aussitôt la main sur vous pour vous écraser, comme autrefois les murmurateurs d'Israël. Marchez donc simplement sous les lois de l'obéissance, ajoutant la simplicité à la spontanéité et la lumière à l'intention. La voie de Dieu, l'obéissance est la force de celui qui marche avec simplicité, et qui marche ainsi sera armé d'une vertu spéciale.

6. Le troisième degré consiste à obéir avec joie. *Dieu aime celui qui donne joyeusement*: *ne donnons pas avec tristesse*, dit l'Apôtre, *ni par nécessité* [5]. La gaieté sur le visage, et la douceur dans les paroles donnent un grand charme à l'obéissance. Ce qui a fait dire à ce poëte païen: *Mais surtout ils leur firent bon visage* [6]. Quelle place en effet pour l'obéissance parmi les nuages de la tristesse? Des signes extérieurs attestent habituellement la plénitude de la volonté, et il est difficile que la volonté change sans que les traits ne changent eux-mêmes. Une attitude

[1] Prv. x, 9. — [2] Sagesse I, 1. — [3] Ps. xvii, 45. — [4] Galat. vi, 7. — [5] II Cor. ix, 7. — [6] Ovide liv. VIII des Métamorph.

sombre, un physionomie triste et voilée indiquent que la dévotion s'est retirée du cœur. Voyez David danser joyeusément devant l'arche: comme il réprime avec sagesse l'indignation d'une femme orgueilleuse. *Je danserai*, dit-il, *et je m'abaisserai davantage encore devant le Seigneur* [1] *!* Vous voyez donc combien la joie est nécessaire à l'obéissance. Qui pourrait commander sans peine à celui qui ne montre que tristesse? Si donc vous voulez être parfait, accueillez gaiement les commandements de vos supérieurs, et à la volonté du cœur et à la simplicité de l'action, joignez l'épanouissement du visage.

7. Le quatrième degré consiste à obéir promptement. Prompte et rapide est la parole de Dieu [2], et elle attend de ceux qui la suivent la même rapidité. Voyez avec quelle vitesse court celui qui a dit: *J'ai couru dans la route de vos commandements* [3]. L'homme vraiment obéissant n'use jamais de délai: il ne remet rien au lendemain; il ignore les lenteurs; il prévient le commandement: ses yeux sont prêts à voir, ses oreilles à entendre, sa langue à parler, sa main à agir, ses pieds à marcher. Il se recueille en lui-même pour recueillir la volonté qui commande. Voyez avec quelle promptitude le Seigneur commande, et un homme lui obéit: *Zachée, hâtez-vous, descendez. Je veux prendre aujourd'hui l'hospitalité dans votre maison. Et Zachée se hâte, descend, et le reçoit avec bonheur chez lui* [4]. Remarquez-vous ces deux choses? Il descend promptement et il le reçoit joyeusement. Voilà l'obéissance: écoutez comment elle est rémunérée. *Le salut est entré aujourd'hui dans cette maison.* Considérez encore, à l'occasion de cette obéissance, le mystère de la conclusion et de la sentence scellée du sceau de la miséricorde. Car *le fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu* [5]. N'avez-vous pas lu qu'il avait été ordonné aux enfants d'Israël de manger à la hâte l'agneau pascal? Ceci vous marque que le manducation de l'agneau véritable doit s'accomplir rapidement; car les paroles qu'il a inscrites dans la loi qu'il nous a lui-même donnée quand il était présent ici-bas, et qui nous est transmise par l'organe des prélats de l'Eglise, doivent être exécutées avec une prompte obéissance. C'est pourquoi quand vous aurez joint la volonté à l'affection, la simplicité à l'œuvre, la joie au visage, ajoutez à tout cela la promptitude, afin que, selon l'expression de l'Apôtre saint Jacques,

[1] II Reis vi, 14, 22. — [2] Ps. cxlvii, 15. — [3] Ps. cxviii, 32. — [4] Luc xix, 5, 10. — [5] Luc, ibid. — [6] Exode xii, 11

vous soyez prompts à écouter, et plus prompts encore à exécuter.

8. Le cinquième degré de l'obéissance c'est le courage. *Agissez virilement, et que votre cœur soit fort, ô vous tous qui espérez en Dieu*[1]. Il n'est pas besoin de force pour désobéir : il en faut pour s'attacher à l'obéissance. Si la tribulation vous menace, si la persécution se montre, si les pécheurs vous dressent des piéges, si les malins esprits assiégent votre route, ne quittez pas le chemin de l'obéissance, mais dites: *Me voilà prêt, je ne suis pas troublé, je suis disposé à garder vos lois*[2]. En effet, quel profit tirer de ce qui précède, si la force nous manque, la force qui place les vertus dans la citadelle de la constance, et les abrite ainsi contre l'ennemi. Vous avez mis la main à de grandes choses : continuez avec courage, et persévérez dans l'obéissance. Loin d'abandonner ce royal chemin, sous les coups de la langue et du fouet, restez-y avec énergie. Enfin, pour résumer d'un mot toutes les qualités du courage, c'est la vertu qui garde et défend toutes les vertus. Joignez donc la promptitude à la force, la constance à l'énergie, et alors vous pourrez chanter avec sécurité: *La main du pécheur ne saura pas m'ébranler*[3].

9. Le sixième degré de l'obéissance c'est l'humilité ; *Celui qui nous a faits*, est-il dit, *s'est souvenu de nous dans notre humilité*[4]. Quelle grande vertu que l'humilité ! Sans elle non-seulement la force n'est pas une vertu, mais elle dégénère en orgueil. Avec quelle force Saul courait lorsqu'il était petit à ses propres yeux! Combien de bataillons philistins il renversait ! Avec quelle vaillance il tirait l'épée ! Mais dès que l'orgueil se fut emparé de son cœur, il faiblit, il languit, il succombe sous les coups des incirconcis. Considérez le Roi en qui éclatent une humilité sublime et une humble sublimité : *Seigneur*, dit-il, *mon cœur ne s'est point élevé, mes yeux ne se sont pas portés vers les hauteurs*[5], et partout où il porte ses pas, vous trouvez sa route jonchée des fleurs de l'humilité. Ecoutez, en effet, ce qu'il dit dans un autre endroit : *Ma force, je la réserverai pour vous*[6]. Qu'il dit vrai ce juste observateur de la justice ! Car, combien gardent leur force non pour Dieu, mais pour la vaine gloire[7] ! Ils se confient en leur force, ils se glorifient des vertus qu'ils ont reçues comme s'ils ne les avaient réellement pas reçues. Ils se montrent en cela injustes envers leur Créateur, puisque de lui seul vient tout don excellent et parfait[1]. Pour empêcher la force de dégénérer en orgueil, mêlons-y donc le sel de l'humilité; car il serait inutile d'obéir courageusement si on se laissait égarer à un malheureux orgueil. Ceux-là donc gardent à Dieu leur force qui, ayant fait tout ce qu'ils doivent, peuvent dire : *Nous sommes des serviteurs inutiles*[2].

10. Le septième degré de l'obéissance consiste à obéir toujours. Ce n'est pas, en effet, celui qui commence, mais celui qui persévère jusqu'à la fin qui sera sauvé[3]. Beaucoup commencent, très-peu persévèrent. La persévérance est la fille privilégiée du grand Roi, le fruit des vertus et leur perfection, l'assemblage de tous les biens: sans elle on ne verra jamais Dieu, on ne sera jamais vu de lui. C'est la fin de toute justice pour les croyants ; toutes les autres vertus ont établi leur demeure en celle-ci. Et que vous sert de courir, si vous faiblissez avant de toucher au but? *Courez*, dit l'Apôtre, *courez* mais de façon à arriver *au terme*[4]. Il avait couru, et avec persévérance celui qui s'écriait : *J'ai achevé ma course*[5]. Quelle longue course avait fournie le larron du Calvaire. Sa vie fut courte et longue tout ensemble[6]. Le Maître des Prophètes a dit lui-même par la bouche d'un prophète : *Si le juste se détourne de sa justice pour se livrer à l'iniquité, j'oublierai toutes ses justices passées*[7]. Ce qui vous montre clairement que toutes les vertus que la persévérance ne décorera pas resteront ensevelies dans l'oubli. Elle seule introduit l'ami de l'obéissance dans la chambre du Roi, il lui permet de contempler dans toute sa beauté celui que les anges aspirent eux-mêmes à contempler[8]. Or, sur cette voie où nous marchons, les superbes m'ont tendu leurs filets[9]. Elle est difficile, pleine de détours, bordée d'épines, embarrassée d'obstacles et de piéges. Peut-il goûter le fruit de l'obéissance, le subordonné qui reçoit un ordre qu'il avait ardemment désiré, un ordre honorable, agréable, un ordre qui est pour lui un bonheur, et qui semble un acte de puissance? Et au contraire, ne reconnaissez-vous pas un grand mérite à l'obéissance qui, au sein de l'adversité, épouvante l'esprit de qui elle est exigée, qui est dure à entendre, et plus dure encore à exécuter ? Non, il n'en est pas ainsi. Il faut détacher

[1] Jacq. I, 19. — [2] Ps. XXX, 25. — [3] Ibid. CXXXV, 60. — [4] Id. XXXV, 23. — [5] Id. CXXXV, 23. — [6] Id. CXXX ; 1. — [7] Ps. LXVIII, 10.

[1] Jacq, I, 17. — [2] Luc XVII, 10. — [3] Math. X 22. — [4] I Cor. IX, 24. — [5] II Tim. IV, 7. — [6] Sages. IV, 13. — [7] Ezéch. XVIII, 24. — [8] I Pierre I, 12. — Ps. CXXXIX, 6.

notre cœur de la prospérité, et embrasser généreusement l'adversité, si nous voulons imiter celui qui s'enfuit devant un trône[1], mais il courut au devant de la Passion[1].

11. Vous remarquez donc que ces routes sont des routes de la vie, et qu'elles y mènent. Bienheureux les doux[3], car c'est à eux que Dieu enseignera ses voies[4], et il leur arrivera ce qui suit : *Vous me comblerez de joie par votre présence*[5]. Tant que nous sommes dans ce corps nous marchons loin du Seigneur[6], loin de sa vue, loin de son glorieux visage, de la contemplation de sa majesté ; seulement, quelquefois dans sa miséricordieuse compassion, il daigne nous favoriser de quelques rayons de sa lumière ; ce qui arrive lorsque, ayant écarté le nuage qui entravait le passage de notre prière, nous approchons de lui, et nous en sommes illuminés, *et que nous contemplons sa gloire à découvert*[7]. *A découvert :* Ne prenons pas cette expression dans sa signification étroite, puisqu'ici-bas nous voyons comme dans un miroir, en énigme, tant que nous sommes emprisonnés dans ce corps. *A découvert,* s'entend ici relativement aux ténèbres de ce corps. L'esprit créé s'élève quelquefois jusqu'au créateur de l'esprit; et, en s'unissant à lui, il devient avec lui un même esprit, Mais cette contemplation est momentanée : enfermé dans un corps comme dans une prison, l'esprit est comme souillé sous la corruption de la chair, et à peine essaie-t-il de s'élever au-dessus de la créature, qu'aussitôt il est abaissé au-dessous des choses les plus viles. Il est vrai, l'Esprit créateur dont les œuvres sont magnifiques et adaptées à ses volontés[8], tantôt s'approche de nous, sans que nous le connaissions, tantôt s'en éloigne à notre insu ; nous ne savons ni d'où il vient, ni où il va[9]. La plupart du temps, quand nous le cherchons, il nous fuit avec une rapidité proportionnée à notre empressement, selon le langage qu'il tient à l'Epouse : *Détournez de moi vos yeux, ils m'ont fait fuir*[10]. Mais quelquefois il vient sans qu'on le cherche, et si on le cherche il se dérobe à nos poursuites, comme l'Epouse dans le même cantique déclare en avoir fait l'expérience[11]. Or, le voir ainsi n'est pas avoir trouvé la face glorieuse du Seigneur, du Dieu assis sur les Chérubins : cette vue pure et parfaite est le partage exclusif des anges ; il ne se montre à nous que sous des images qui le voilent tout en le reflétant.

12. Parce que nous sommes incapables de voir ici-bas Dieu face à face, nous ne sommes pas arrivés au comble de la joie, jusqu'à ce qu'il nous attire à lui, que la tête s'approche du corps, et que *Dieu soit tout en nous*. Alors nous posséderons la plénitude dont nous n'avons aujourd'hui que le goût. Nous goûtons bien présentement combien le Seigneur est doux; mais nous ne buvons pas à cette coupe, nous l'effleurons des lèvres ; car, encore que nous voyions Dieu en partie, néanmoins nous ne le pénétrons pas. Il est suave au goût, mais il n'est admirable que dans sa plénitude. Or, les âmes des saints, détachées de leurs corps, et qui se sont envolées dans les demeures célestes, bien que buvant sans cesse à votre coupe, ne s'épuisent pas, et n'en sont pas enivrées[a]. Bien qu'elles jouissent d'une félicité extrême, elles attendent pourtant la résurrection de leurs corps, afin que, possédant un double bonheur dans la patrie, elles soient inondées d'une félicité éternelle[1]. Elles sont revêtues actuellement d'une robe blanche : il leur a été dit d'attendre un peu de temps encore que les impies soient écrasés du poids d'une double affliction ; alors elles seront couronnées d'une double béatitude [2]. Comme elles n'ont pas tout ce qu'elles désirent, leur félicité ne va pas jusqu'à l'ivresse : la vision qui leur est accordée est un simple breuvage. Elles le prennent sans travail ; elles se reposent sans peine, jusqu'à ce qu'elles arrivent à un rassasiement total, quand la gloire du Seigneur leur sera apparue. Or, quand nous ressusciterons à l'état d'hommes parfaits, à l'âge du Christ [3], que cette glorieuse cité sera ornée de pierres précieuses, qu'on y habitera au milieu de toutes les joies, alors Dieu nous comblera de bonheur en nous dévoilant sa face [4], et nous le verrons tel qu'il est [5]. Alors nous serons enivrés de l'abondance de sa maison, et il nous abreuvera au torrent de ses voluptés[6], et il nous dira : *Buvez, mes amis, enivrez-vous*[7] ? L'âme sera inondée de lumières, et le corps jouira d'une gloire éternelle.

13. Le Prophète ajoute : *Les plaisirs seront dans votre main droite durant toute l'éternité*[8]. La gauche de Dieu est la vie présente; et parce que nous estimons sinistre tout ce dont nous faisons peu de cas, la gauche nous

[1] Jean VI, 15. — [2] Isaïe LIII, 7. — [3] Math. V, 4. — [4] Ps. XXIV, 9. — [5] Ps. XV, 11. — [6] II Cor. V, 6. — [7] II Cor. III, 18. — [8] Ps. CX, 2. — [9] Jean III, 8. — [10] Cantiq. VI, 4. — [11] Ibid. III, 2.

[1] Isaïe LXI, 7. — [2] Apoc. VI, 11. — [3] Ephès. IV, 13. — [4] Ps. XV, 11. — [5] I Jean III, 2. — [6] Ps. XXXV, 9. — [7] Cantiq. V, 1. — [8] Ps. XV, 10.

(A) Voir tom. II, Traité de l'amour de Dieu ch. XI.

figure cette vie où Dieu souffre que les élus soient maltraités des méchants, à qui il permet même de les tuer. Ne semblent-ils pas oubliés ceux qui disent : *Tous les jours nous sommes livrés à la mort pour vous : on nous regarde comme des brebis destinées à la boucherie. Pourquoi détournez-vous de nous votre visage? Pourquoi oubliez-vous notre détresse*[1] ? Mais la droite de Dieu désigne cette vie bienheureuse qui ne connaît que le bonheur, et de laquelle nous ne pouvons dire que ce que le Prophète dit lui-même : *Cité de Dieu! on m'a dit de vous des choses admirables*[2]. Là on trouve ces délices que l'œil de l'homme n'a point vues, que son oreille n'a point entendues, que son cœur n'a point comprises, et que Dieu a préparées à ceux qui l'aiment[1]. A gauche, afflictions; à droite, délices. Mais jusques à quand? *jusqu'à la fin.* Et quelle est cette fin? cette fin qui aboutit à la justice, pour quiconque a la foi, c'est le Christ lui-même[2]. Il est cette fin dont la sagesse parle en ces termes: *Son bras puissant atteint d'un bout à l'autre de l'univers, et dispose toutes choses avec douceur*[3]. La vue de Dieu est la fin de toutes choses, fin à laquelle nous devons parvenir, et qui étanchera alors complétement notre soif, c'est Jésus-Christ lui-même, l'Epoux de l'Eglise, qui est béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

SERMON XLII

Des cinq négoces et des cinq régions de l'Evangile.

1. Le Verbe du Père, le Fils unique de Dieu, le soleil de justice, ce souverain négociant, nous a apporté du plus haut des cieux le prix de notre rédemption. Quel marché précieux et au-dessus de toute estime que celui dont l'objet fut le Roi et le fils du Roi, et qui échangea l'or contre le plomb, le juste contre le pécheur! Quelle miséricorde gratuite! quel amour désintéressé et éprouvé! quelle bonté surprenante! quelle douceur inconcevable! quelle mansuétude invincible! quel marché disproportionné! Le Fils de Dieu est livré en échange d'un esclave. Le Créateur meurt à la place de la créature; le Seigneur est condamné pour son esclave : voilà votre ouvrage, ô Jésus! vous avez quitté les splendeurs des cieux pour les ténèbres des enfers; la droite de la divine majesté pour les misères de l'humanité; la gloire de votre Père pour le supplice de la croix, en éclairant l'enfer, en rachetant l'homme, en triomphant de la mort et de son auteur. Vous, et vous seul avez été attiré par la bonté, entraîné par la miséricorde à nous racheter; la vérité qui avait promis au monde votre venue, vous a seule poussé vers nous; la pureté d'un sein virginal vous a reçu, et la puissance vous en a tiré sans en blesser l'intégrité : l'obéissance vous a dirigé en tout, la patience vous a soutenu, et la charité a brillé dans vos paroles et vos miracles. Fuyez, fuyez, négociants de la terre de Théman; fuyez, fils d'Agar, qui avez cherché la sagesse; éloignez-vous de moi, géants des siècles passés, remarquables par votre taille, et habiles dans la guerre. Dieu ne les a pas choisis, ils n'ont point mérité de connaître la route de la sagesse, et c'est la cause de leur perte. Mais Dieu l'a montrée, cette route, à Jacob son serviteur, à Israël son bien-aimé, O Seigneur! vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents de ce monde, aux géants et aux guerriers illustres et grands, du moins à leurs yeux, tandis que vous les

[1] Ps. XLIII, 22, 24. — [2] Ps. LXXXVI, 3.

I Cor. II, 9. — [2] Rom. X, 4. — [3] Sag. VIII, 1.

avez révélées aux petits et aux humbles [1]. J'accueille volontiers ce marché, car il fait mon affaire. Ce commerce est pour mon âme l'objet des plus douces réflexions. J'y songe, je me le rappelle sans cesse : je comprends ce que j'aime, et je garde la mémoire de ce que j'ai choisi. Vous voulez que, dans ce commerce, mon âme soit comme ce vaisseau marchand qui lui apporte du pain des régions lointaines. Je ferai donc fructifier mes richesses jusqu'à votre arrivée, alors je m'élancerai avec joie vers vous, et puissé-je entendre sortir de votre bouche ces paroles : *Courage, bon serviteur* [2] ! Le ciel et la terre vous appartiennent ; dans vos domaines je me livrerai au négoce en toute sécurité ; vous seul serez mon guide dans le chemin, mon protecteur dans les dangers, mon aide dans la tribulation.

2. Il y a cinq régions ouvertes au trafic de vos négociants, cinq régions où vos bien-aimés vous cherchent, où vos élus vous trouvent. La première est celle de la dissemblance. Cette noble créature formée, dans la région de la ressemblance, et à l'image de Dieu, honorée de ces titres, n'a point compris son état, et est tombée de la ressemblance dans la dissemblance. En effet, quelle différence du paradis à l'enfer, de l'ange à la bête de Dieu au démon ! changement lamentable qui nous mène de la gloire à la misère, de la vie à la mort, de la paix à la lutte et à la captivité perpétuelle ! Chute odieuse des richesses dans la pauvreté, de la liberté dans la servitude, du repos dans le travail ! Que nous sommes malheureux, et que notre sort est triste ! Nous sommes condamnés à naître dans la douleur, à vivre dans la peine, à mourir dans les souffrances. Nous engendrons pécheurs, nous sommes engendrés pécheurs d'un autre pécheur, débiteurs d'un autre créancier, sortant corrompus d'un homme corrompu, et esclaves d'un autre esclave : nation pécheresse, peuple chargé d'iniquités, race perverse, enfants criminels, nous ajoutons les forfaits aux forfaits ! Devant Dieu, nous sommes comme si nous n'étions pas, nous ne comptons pas plus que le néant [3] ; nous nous croyons quelque chose, et nous ne sommes rien. Entrons-nous dans le monde, y restons-nous, en sortons-nous, nous sommes couverts de blessures et des pieds à la tête, il n'y a pas en nous une partie saine. Il savait tout cela, ce Prophète sublime qui déplorait en ces termes la misère de

[1] Math. XI, 25. — [2] Id. XXV, 21, 23. — [3] Isaïe XL, 17.

l'homme : *Un joug bien lourd pèse sur les fils d'Adam, du jour où ils quittent le sein de leur mère, jusqu'à celui de leur sépulture dans le sein de la mère cammune* [1].

3. Dans cette région de la dissemblance, quel commerce faisons-nous, ô mon Dieu ? Du levant au couchant, je vois le genre humain courir de marchés en marchés ; les uns cherchent les richesses, d'autres s'abandonnent au doux souffle de leurs voluptés. Que dirai-je des richesses ? N'y a-t-il point peine considérable dans leur acquisition, crainte perpétuelle dans leur possession, douleur extrême dans leur perte ? Vous amassez, et vous ignorez à qui sont destinés vos trésors [2]. Que de peines vous vous donnez pour acquérir ces biens périssables ! Vous traversez les mers, vous voguez sur les flots vers un nouveau monde, séparez de la mort, selon la pensée d'un sage, de la seule épaisseur de trois doigts. Vous vous éloignez de votre patrie, vous quittez votre famille, vous abandonnez votre épouse, vous oubliez vos enfants, vous brisez les nœuds les plus étroits, vous cherchez pour acquérir, vous acquérez pour perdre, vous perdez pour gémir. *Enfants des hommes, jusques à quand votre cœur sera-t-il donc appesanti? Pourquoi aimez-vous la vanité et poursuivez-vous des chimères?* Quelle folie, fils d'Adam, de courir toutes les mers, de voyager par toute la terre et de sortir de ce monde au milieu de travaux considérables, de veilles continuelles, de jeûnes extraordinaires, de périls et de menaces de mort ? Voilà pour les richesses. Que dirons-nous des honneurs ? Vous êtes élevé à une haute dignité, et placé à la tête des autres ; considérez si vous n'êtes pas en butte aux jugements, aux regards, aux censures de tous. Homme de guerre, il vous faut veiller à la porte du prince, pour obtenir une charge ; et, quoique couvert de fer, vous êtes plus exposé aux blessures qu'aux honneurs, à la mort qu'à la vie, au danger qu'à la récompense, Vous êtes engagé dans la cléricature : l'évêque n'a-t-il pas à redouter le souverain Pontife, et l'archidiacre ou le diacre son évêque ? Voyez si vos mains sont pures de tout présent, de peur qu'il ne vous soit dit comme à Simon : *Vous n'avez aucune part à cette œuvre, et vous n'y pouvez rien prétendre ; parce que vous avez voulu acheter à prix d'argent le don du Saint-Esprit* [4]. Il ne nous appartient pas de juger les pasteurs de l'Eglise. C'est aux amis de l'Epoux de voir ce

[1] Eccli. XL, 1. — [2] Ps. XXXVIII, 7. — [3] Id. IV, 3. — Actes VIII, 21.

qu'ils lui diront, quand il leur demandera compte de son Epouse, lui qui juge le monde en toute équité. Peut-on posséder les honneurs sans chagrins, les prélatures sans tribulations, les hautes dignités sans vanité? Voilà pour les honneurs. Que dirai-je de la gloire? D'où tireras-tu cette gloire, fétide poussière, limon de la terre, vase d'ignominie? Non, non, elle ne t'appartient point; elle n'appartient qu'au Seigneur. Laisse la gloire à celui qui se glorifie au milieu de ses saints. Célèbre celui que célèbrent les anges au plus haut des cieux. N'est-elle pas frivole cette gloire qui n'est qu'un vain son pour l'oreille, et que l'on ne peut posséder sans exciter l'envie? Jetez les yeux sur ceux qui sont derrière vous, et croyez-les tous remplis de jalousie contre vous. Tous vous regardent d'un œil farouche, ils souffrent de votre bonheur, ils s'irritent de votre gloire. Voici donc que votre gloire engendre la haine, que votre rang vous rabaisse, que votre sécurité est une cause d'ennui. Remarquez que chaque pas vers la gloire est un degré pour l'envie, et que votre bonheur sera la source de nombreux déplaisirs. C'est donc en vain que l'homme s'agite et se trouble [1]. Voilà le commerce qui se fait dans la région de la dissemblance. Aussi le négociant prudent qui voit dans les richesses, le travail, dans les honneurs, les ennuis, dans la gloire, l'envie, amasse une riche provision de mépris du monde et s'enfuit.

4. La seconde région est le paradis du cloître, car le cloître est vraiment un paradis, une région gardée par le rempart de la discipline, et qui renferme en abondance des marchandises du plus haut prix. Il est glorieux à des hommes de demeurer ensemble dans une parfaite concorde [2]; il est utile et agréable à des frères d'habiter sous le même toit [3]. Voyez : celui-ci pleure ses péchés, celui-là chante les louanges de Dieu ; l'un rend service à ses frères, l'autre les instruit; l'un prie, l'autre lit ; l'un gémit sur ses fautes, l'autre les expie; l'un est dévoré par la charité, l'autre brille par l'humilité; l'un s'humilie dans la prospérité, l'autre s'élève dans l'adversité; l'un s'exerce aux travaux de la vie active, l'autre se repose dans la vie contemplative; et vous pouvez vous écrier: *C'est ici le camp de Dieu* [4]. *Que ce lieu est redoutable! C'est la maison de Dieu c'est l'atrium du ciel* [5]. Sur ce marché, ô âme fidèle, quel objet attirera vos yeux? Parcourez les vertus de ceux qui habitent la maison du Dieu des vertus, et faites-vous un trésor de leurs pratiques. Vous qui habitiez auparavant la sombre région de la mort, passez dans la région de la vie et de la vérité.

5. La troisième région est celle de l'expiation. Il est trois lieux de résidence assignés aux âmes des morts, selon leurs mérites : l'enfer, le purgatoire, le ciel. Dans l'enfer vont les impies; dans le purgatoire, ceux qui gardent encore quelque souillure; dans le ciel, les âmes parfaites. Ceux qui vont en enfer ne peuvent être rachetés, parce que là plus de rédemption. Ceux qui sont en purgatoire attendent la délivrance, mais il leur faut avant être torturés par les ardeurs du feu, la rigueur du froid, ou toute autre douleur sensible. Ceux qui sont au ciel trouvent la joie dans la vue de Dieu; ils sont les frères de Jésus-Christ par nature, ses cohéritiers dans la gloire et ses compagnons dans les joies de l'éternité. La rédemption, impossible pour les premiers, n'est pas nécessaire pour les troisièmes; nous n'avons donc à nous occuper que des seconds, et cela par un sentiment de compassion, parce que nous leur avons été unis par les liens de l'humanité. J'irai donc dans cette région, j'y verrai en un spectacle admirable, comment le Père des miséricordes abandonne entre les mains du tentateur ces enfants destinés à sa gloire, non pas pour les perdre mais pour les purifier; non par colère, mais par miséricorde; non pour leur ruine, mais pour leur instruction. Ce ne sont plus des vases de colère, destinés au châtiment, mais des vases de miséricorde destinés au royaume des cieux. J'irai donc à leur secours; je supplierai Dieu par mes gémissements; je l'implorerai par mes soupirs; je lui offrirai mes prières et j'apaiserai sa justice par le sacrifice véritable; et peut-être le Seigneur le regardera d'un œil favorable, et ordonnera que les souffrances fassent place au repos, la misère à la gloire, les tortures à la couronne immortelle. Par ces bons offices la pénitence de ces âmes peut être diminuée, leurs souffrances terminées, leurs châtiments finis. Aussi, qui que vous soyez, âme fidèle, parcourez cette région de l'expiation, et voyez ce qui s'y passe, et dans ces lieux de commerce, faites provision de compassion affectueuse.

6. La quatrième région est celle de l'enfer. O région terrible et cruelle, région redoutable, région qu'il faut fuir avec le plus grand soin! terre d'oubli, d'afflictions et de misères, où ne règne aucun ordre, mais un

[1] Ps. xxxviii, 12. — [2] Id. lvii, 7. — [3] Id. cxxxii, 1. — [4] Gen. xxxii, 2. — [5] Id. xxviii, 17.

chaos éternel ! Séjour de mort où brûle un feu dévorant, où glace un froid rigoureux, où vivent des vers immortels, où s'exhale une odeur fétide et insupportable, où on trouve des marteaux qui écrasent, des ténèbres palpables, la confusion des pécheurs, des chaînes, et les visages horribles des démons. Mon corps frissonne et tremble, mes os s'agitent et craquent au souvenir de cette région. *Comment es-tu tombé, Lucifer, ô toi, l'astre dumatin*[1] ? Des pierres précieuses étaient ton vêtement[2], et voici que les vers vont être ton lit et ta couverture[3]. O mon Dieu ! quelle différence entre un vêtement de pierres précieuses et un de vermine ; entre les délices du paradis et les vers rongeurs de l'enfer ! Je sais que ce feu est préparé pour Satan, pour ses anges[4], et pour les hommes qui leur ressemblent ; là ils finiront sans finir, ils mourront sans mourir, ils souffriront sans jamais cesser de souffrir. Descendez donc tout vivant dans l'enfer ; parcourez des yeux de l'esprit ces lieux de tourments, fuyez les crimes et les vices qui ont causé la perte de ces hommes vicieux et criminels. Haïssez l'iniquité, chérissez la loi de Dieu, et sur ce marché effroyable, achetez, achetez la haine du péché.

7. La cinquième région est celle du paradis. O fortuné séjour des vertus célestes, où la bienheureuse Trinité se montre aux élus face à face, où les chœurs des anges, agitant leurs ailes en cadence, chantent éternellement cet hymne divin : *Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées*[5]. Lieu de délices, où les justes sont abreuvés d'un torrent de plaisirs ; lieu de clarté, où les saints brillent comme les astres du firmament ; lieu d'allégresse où leur cœur déborde d'une joie éternelle ; lieu d'abondance où rien ne manque à ceux qui l'habitent ; lieu de suavité, où le Seigneur montre sa douceur à tous les bienheureux ; lieu de paix, où il a établi sa demeure ; lieu d'admiration où les œuvres de Dieu déploient toutes leurs merveilles ; lieu de satiété, où la vue de la gloire divine nous rassasiera ; lieu de vision, où nous apparaîtra un spectacle admirable. O sublime région, remplie de richesses ! du fond de cette vallée de larmes, nous soupirons vers vous. Dans votre sein la sagesse brillera, dégagée de l'ignorance : la mémoire n'y a plus d'oubli, l'intelligence d'erreur, la raison d'obscurité. O région où le Seigneur servira ses élus en passant près d'eux, c'est-à-dire où il se montrera à eux tel qu'il est. Dieu sera pour nous tout en tous ; là toutes les créatures, magnifiquement ordonnées, rendront gloire au Créateur, et réjouiront la créature. Ame spirituelle, élancez-vous donc dans cette région, parcourez-la des yeux du désir, voyez le Roi de gloire dans toute sa splendeur, entouré des légions angéliques, accompagné du cortége des bienheureux, renversant les orgueilleux, exaltant les humbles et écriez-vous : *Heureux ceux qui habitent dans votre maison, ô mon Dieu ; ils vous loueront dans les siècles des siècles*[1] ! Après avoir parcouru des yeux ce brillant marché, ces marchandises précieuses, achetez-y l'amour de Dieu. Vous avez vu ces régions, parcouru ces marchés, formé votre trésor, et vous êtes heureux. Faites maintenant profiter vos richesses jusqu'à l'arrivée du Seigneur votre Dieu, afin que vous puissiez lui dire : *Seigneur, vous m'aviez donné cinq talents : en voici cinq autres que j'ai gagnés :* et qu'il vous soit répondu : *Entrez dans la joie de votre Seigneur*[2], l'Epoux de l'Eglise, qui est béni dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

Isaïe XIV, 12. — [2] Ezéch. XXXIII 13. — [3] Isaïe XIV 11. — [4] Math. XXV, 41. — [5] Isaïe VI, 8.

[1] Ps. LXXXIII, 5. — Math. XXV, 20, 21.

SERMON XLIII[A]

De la magnanimité, la longanimité et l'unanimité.

1. Il est trois vertus de la primitive Église qui nous sont recommandées en peu de mots par saint Luc, quand il nous dépeint[1] les Apôtres persévérant, après l'Ascension, d'un commun accord dans la prière, et attendant la céleste consolation qui leur a été promise. Elle est, certes, digne d'éloges, la magnanimité de ce petit troupeau qui, privé de la douce présence de son pasteur, ne doute cependant ni de sa bienveillance ni de sa sollicitude paternelle; qui, par ses prières, frappe pieusement à la porte du ciel, certain que l'accès en est ouvert aux prières du juste, et que les supplications du pauvre sont accueillies de Dieu, que jamais il ne renvoie sans d'abondantes bénédictions. Sa longanimité n'est pas moins grande, alors qu'il persévère sans se lasser, selon cette parole du Prophète : *S'il tarde, attendez-le, parce qu'il viendra et ne différera pas*[2]. L'unanimité est aussi clairement exprimée dans ce passage et cette vertu attire seule les dons du Saint-Esprit. Car Dieu n'est pas le Dieu de la division, mais de la paix; et il veut qu'une parfaite union règne entre les habitants de sa maison.

2. C'est donc à bon droit que Dieu à prêté l'oreille à des cœurs ainsi disposés, et qu'il n'a pas confondu dans leur espérance ceux en qui il trouvait cette magnanimité, cette longanimité, cette unanimité. Car ce sont là des témoignages invincibles de foi, d'espérance et de charité. Evidemment, c'est l'espérance qui produit la longanimité, et la charité qui engendre l'unanimité. Est-ce la foi qui donne la magnanimité? Oui, elle seule. En effet, toute confiance, sans la foi, n'est pas une solide grandeur d'esprit, mais une enflure pleine de vent, et une vaine tumeur. Cherchez-vous un homme magnanime? Ecoutez : *Je puis tout,* dit l'Apôtre, *en celui qui me fortifie*[1]. Imitons, mes frères, cette triple disposition, si nous voulons obtenir de l'Esprit-Saint une mesure surabondante de grâces. L'Esprit-Saint ne se donne à tous, excepté à Jésus-Christ, qu'avec mesure; mais ici la mesure comble semble avoir débordé, et dépassé la mesure ordinaire. Il y a eu dans notre conversion une magnanimité évidente : qu'il y ait aussi dans notre persévérance de la longanimité, dans notre conduite de l'unanimité. Ce sont de telles âmes que la Jérusalem céleste veut pour son rétablissement, des âmes à qui ne manquent ni la grandeur de la foi pour accepter le joug de Jésus-Chrsit, ni la durée de l'espérance pour persévérer, ni l'union de la charité qui est le lien de la perfection.

[1] Actes I, 14. — [2] Habac. II, 3.

(A) Dans les éditions précédentes, ce sermon était le cinquième sur la fête de l'Ascension.

[1] I Cor. XIV, 33.

SERMON XLIV[A]

De ceux en qui les mystères de Jésus-Christ semblent n'avoir pas encore été accomplis.

1. Tous les passages de l'Écriture qui ont trait à notre Sauveur sont pour nos âmes autant de remèdes. Veillons donc à ce qu'on ne puisse pas dire de nous : *Nous avons soigné Babylone, et Babylone n'a point été guérie*[1]. Que chacun examine l'effet produit en lui par ces remèdes si salutaires. Il en est pour qui le Christ n'est pas encore venu en ce monde, d'autres pour qui il n'a pas encore souffert, d'autres enfin pour qui il n'est pas encore ressuscité. Il en est pour qui il n'est pas encore monté au ciel, d'autres qui n'ont point encore reçu le Saint-Esprit. Que produit l'humilité de celui qui possédant la nature de Dieu, n'a point cru injuste d'être égal à Dieu, mais qui s'est anéanti lui-même *et a pris la forme d'un esclave*[2] ? Que produit, dis-je, l'humilité d'un Dieu sur l'orgueil de l'homme ? Quelle trace reste-t-il de cette humilité en ceux qui s'attachent encore de toutes leurs forces aux biens et aux honneurs de ce monde ? N'avez-vous pas, mes frères, la conscience joyeuse, de pouvoir dire : *Un petit enfant nous est né ?* Il en est pour qui le Christ n'a pas encore souffert, qui fuient les tribulations, qui craignent encore la mort, comme si Notre-Seigneur n'avait pas vaincu les tribulations en les supportant, et la mort en mourant.

[1] Jérem. XLI, 9. — [2] Philipp. II, 6, 7.

(A) Dans les manuscrits, ce sermon est le troisième sur la Résurrection.

2. Il en est d'autres pour qui il n'est pas encore ressuscité, qui, au milieu des ennuis de la mortification, des afflictions de la pénitence, sont tout le jour dans la mort, sans recevoir aucune consolation spirituelle. Mais si ces jours n'eussent été abrégés, qui pourrait y résister ? Pour d'autres Jésus-Christ est ressuscité, mais il n'est pas encore monté au ciel : au contraire, par sa tendre douceur, il reste sur la terre avec ceux qui tout le jour se livrent aux exercices de la dévotion, qui pleurent dans leurs oraisons, soupirent dans leurs méditations ; à ceux-là tout est doux et agréable, et ils chantent sans cesse un perpétuel *alleluia*. Mais il leur faut quitter le lait pour s'habituer à une nourriture solide ; il leur est avantageux que Jésus-Christ les quitte, et leur ôte ses consolations temporelles. Mais quand pourront-ils comprendre cela ? Ils se plaignent d'être abandonnés par Dieu, d'être privés de sa grâce. Mais qu'ils prennent un peu patience, qu'ils restent dans la cité, jusqu'à ce que le ciel les revête d'une vertu plus solide, et qu'ils reçoivent de plus grandes faveurs de l'Esprit-Saint ; à l'exemple des apôtres qui ont été élevés à un degré plus éminent, et sont entrés davantage dans la voie de la charité : ils n'ont plus songé aux larmes qu'ils verseraient, mais comment ils remporteraient sur l'ennemi commun une éclatante victoire, et fouleraient Satan aux pieds.

Suivent les Sermons vulgairement appelés Petits qu'Horstius a joints aux sermons sur divers sujets, en en rejetant quelques-uns parmi les sentences. Ce sont peut-être là ces *Fleurs de S. Bernard* que Jean de Salisbury, demandait à Pierre de Celles (lettres 96 et 97).

SERMON XLV[A]

De deux trinités différentes, celle de Dieu et celle de l'homme.

1. Cette trinité bienheureuse et éternelle, compesée du Père, du Fils et du Saint-Esprit, mais ne formant qu'un seul Dieu, souveraine puissance, souveraine sagesse, souveraine bonté, a créé à son image et ressemblance une autre trinité, qui est l'âme raisonnable. Celle-ci nous offre les traces de cette trinité souveraine, en ce qu'elle est composée de mémoire, de raison et de volonté. Dieu l'a faite de telle sorte que, demeurant en lui, elle participât à sa béatitude; mais qu'éloignée de lui, elle fût malheureuse, partout où elle irait ailleurs. Cette trinité créée a préféré tomber par le mouvement de sa volonté propre, plutôt que de se maintenir par la grâce de son Créateur et son libre arbitre. Elle est donc, par suggestion, plaisir et consentement, déchue de cette haute et belle trinité, composée de la puissance, la sagesse, l'innocence, dans une autre honteuse et tout-à fait opposée à la première, la faiblesse, l'aveuglement et la corruption. Sa mémoire est devenue impuissante et faible, sa raison insensée et obscure, sa volonté impure. La mémoire qui, prospère, contemplait la puissance de Dieu, précipitée de cette hauteur, a, si j'ose dire, donné dans sa chute contre des rochers, et s'est brisée en trois parties, à savoir les pensées naturelles, les pensées pénibles et les pensées oisives. J'entends par pensées naturelles celles qui l'occupent des soins nécessaires, comme du boire, du manger et d'autres choses semblables; par pensées pénibles, celles qui l'engagent dans les emplois extérieurs et les occupations fastidieuses; par pensées oisives, celles qui ne l'occupent ni l'astreignent, mais la détournent de la méditation des vérités éternelles, et font qu'elle songe, par exemple, à la course d'un cheval, au vol d'un oiseau.

(A) Ou 1er des Petits Sermons.

2. La raison a fait aussi une triple chute; elle devait discerner le bien et le mal, la vérité et l'erreur, l'utile et l'incommode; mais dans ce discernement, elle est enveloppée de tels brouillards, que son jugement s'égare souvent, et prend le mal pour le bien, l'erreur pour la vérité, le nuisible pour l'utile; erreurs qui lui eussent été impossibles, si elle n'eût jamais perdu la lumière qui l'a créée. Mais, tombée de ces clartés, elle n'a su trouver que les ténèbres et l'aveuglement. Aussi a-t-elle perdu le guide qui la dirigeait dans les trois sentiers de la sagesse, l'éthique, la logique et la physique, que nous pouvons encore appeler science morale, science d'observation et science naturelle. Par la morale elle choisit le bien, repousse le mal; par la logique elle distingue la vérité et l'erreur; par la physique, l'utile et le nuisible, c'est-à-dire ce que, dans l'usage de la vie, elle doit adopter ou rejeter.

3. Vient maintenant la volonté qui, elle aussi, a subi une triple ruine. Elle qui devait s'attacher à la bonté, à l'innocence souveraine, et ne chérir qu'elles seules, est tombée par sa propre faute, de ces hauteurs dans des bas-fonds; la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux, et l'ambition du siècle lui ont inspiré l'amour des choses terrestres. Quoi de plus malheureux que cette chute qui en perdant la mémoire, la raison, la volonté, atteint toute la substance de l'âme!

4. Néanmoins cette trinité bienheureuse oubliant notre faute pour ne se ressouvenir que de sa miséricorde, a réparé en notre nature une chute si lamentable, si honteuse et si ténébreuse. Envoyé par le Père, le Fils de Dieu est venu à nous et nous a donné la foi; après le Fils, est venu le Saint-Esprit qui nous a enseigné et donné la charité. Et ces deux choses, la foi et la charité, nous ont rendu l'espérance du retour au Père. Et c'est

par cette trinité, la foi, l'espérance et la charité, que l'immuable et bienheureuse Trinité nous a retirés du limon de la terre comme avec une sorte de trident, et nous a rendus au bonheur que nous avions perdu, nous, trinité inconstante, déchue et misérable. La foi a éclairé notre raison ; l'espérance, ranimé notre mémoire ; la charité, purifié notre volonté. Le Fils de Dieu étant donc, comme nous l'avons dit, descendu sur la terre, et s'étant fait homme, lui qui était Dieu, semblable à un bon médecin, nous a donné des préceptes dont l'observation devait nous rendre la santé perdue. Pour autoriser ces préceptes, il a fait des miracles, et pour nous en persuader l'utilité, il nous a promis le bonheur éternel.

5. Il y a donc une différence entre la foi aux préceptes, la foi aux miracles et la foi aux promesses; entre croire en Dieu, croire Dieu et croire à Dieu. Par la foi aux préceptes nous croyons en Dieu ; mais croire en Dieu, c'est espérer en lui et l'aimer. Par la foi aux miracles, nous le croyons Dieu, capable d'opérer des prodiges, capable de tout faire. Par la foi aux promesses, nous croyons à Dieu qui accomplit toujours ce qu'il promet. De même l'espérance est triple, et découle des trois sortes de foi indiquées plus haut. Car la foi aux préceptes engendre l'espérance du pardon ; la foi aux miracles produit l'espérance ; et la foi aux promesses l'espérance de la gloire. La charité est également triple ; elle procède *d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une foi sincère*[1]. Nous devons la pureté du cœur à notre prochain, la bonne conscience à nous-mêmes, la foi à Dieu. La pureté du cœur consiste à ne rien faire que dans l'intérêt du prochain ou pour la gloire de Dieu. Mais il faut la témoigner surtout au prochain, parce que Dieu voit tout, tandis que le prochain ne la découvre qu'autant que nous lui ouvrons notre cœur. Deux choses produisent én nous la bonne conscience : la pénitence et la continence, quand par la pénitence nous expions les péchés commis, et que par la continence, nous cessons de pécher, et nous nous devons cette vertu à nous-mêmes. Reste la foi sincère, qu'il faut montrer à Dieu avec soin, en ne l'offensant pas, même au profit du prochain, à qui nous payons notre dette de charité ; en ne refusant pas l'obéissance à ses préceptes, dans notre conscience que nous avons soin de garder dans l'humilité par la pénitence et la continence; telle est la foi sincère. Ce mot sincère la distingue de la foi morte et simulée ; la foi est morte, si elle est sans les œuvres ; elle est simulée, si elle ne croit que pour un temps, défaut au moment de la tentation ; c'est pourquoi on l'appelle simulée, c'est-à-dire fragile.

6. Résumons brièvement tout cela, afin de le mieux retenir. Disons donc : Il est une trinité créatrice, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, de laquelle s'est éloignée une trinité créée, la mémoire la raison et la volonté. La cause de cette chute est une autre trinité, la suggestion, la délectation, le consentement. Le terme de cette chute est encore une trinité, faiblesse, aveuglement, impureté. Le principe de cette chute, une trinité, la mémoire, la raison et la volonté. Et chacune de ces facultés succombe à une triple chute. La mémoire est tombée en trois sortes de pensées : naturelles, pénibles et oisives; la raison est une triple ignorance, celle du bien et celle du mal, celle de la vérité et de l'erreur, celle de l'utile et du nuisible. La volonté est tombée dans la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux et l'ambition du siècle. C'est une trinité qui la relève, la foi, l'espérance et la charité. Et chacune de ses vertus à trois formes : Il y a la foi aux préceptes, la foi aux miracles et celle des promesses; il y a l'espérance du pardon, de la grâce et de la gloire; il y a la charité procédant d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une foi sincère.

[1] Tim. I, 5.

SERMON XLVI [A]

De la liaison entre la virginité et l'humilité.

Je vous salue, Marie, pleine de grâces. La plénitude de la grâce ne pouvait être le privilége exclusif de la virginité, parce que cette vertu n'est pas accordée à tout le monde. Heureux ceux qui n'ont point souillé leurs vêtements et qui se glorifient, avec notre reine, d'avoir sauvegardé leur virginité! Mais, ô ma souveraine, n'avez-vous qu'une bénédiction? Je vous en supplie, bénissez-moi donc. Cette vertu a péri en moi, et je n'y puis plus aspirer. Me voilà plongé dans la fange et dans la pourriture, semblable à la bête de somme; mais n'aurai-je plus aucune place près de vous? ne pourrai-je plus demeurer avec vous parce que je suis dans l'impuissance de vous suivre partout où vous irez? L'ange cherche la jeune fille préparée par le seigneur au fils de son seigneur. Lui-même boit à votre fontaine, charmé qu'il est par une vertu pareille à la sienne : ne permettrez-vous pas aux bêtes de somme de boire aussi à leur tour? L'ange puise à vos lèvres la connaissance de votre virginité. Que les bêtes de somme y puisent celle de votre incomparable et glorieuse humilité. *Dieu,* dit-elle, *a regardé l'humilité de sa servante* [1]. Car la virginité sans l'humilité peut bien être glorifiée, mais non pas par Dieu. Le Très-Haut regarde toujours ceux qui s'abaissent, et dédaigne ceux qui s'élèvent [2]; il résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles [3]. Mais ces deux mesures ne remplissent pas complétement votre sein : il y a encore place pour une troisième, afin que le maître d'hôtel boive aussi, après l'ange et les bêtes de somme. Ce bon vin que nous avons conservé jusqu'ici, l'ange le puise, mais pour le porter au maître d'hôtel [4]. Je parle ici du Père, qui, étant le principe de la Trinité, mérite le nom de maître d'hôtel. Célébrant la fécondité de Marie, qui est la troisième mesure, l'ange dit : *Le fruit de vos entrailles sera saint, et s'appellera le Fils de Dieu* [5], comme s'il disait : c'est avec Dieu seul que vous partagez cette génération.

(A) Ou 2e des Petits Sermons.

[1] Luc I, 28, 48. — [2] Ps. CXXXVII, 5. — [3] Jacq. IV, 6. — [4] Jean II, 6, 10. — [5] Luc I, 35.

SERMON XLVII[A]

De quatre sortes d'orgueil.

1. *Je vous salue, Marie, pleine de grâces.* Oui, pleine de grâce, car elle est agréable à Dieu, aux hommes et aux anges. Aux hommes par sa fécondité, aux anges par sa virginité, à Dieu par son humilité. C'est cette dernière vertu qui, d'après son propre témoignage, a attiré sur elle les regards de Dieu[1], du Dieu qui regarde les humbles et méprise les orgueilleux[2]. De même que les yeux de Satan se complaisent en tous ceux qui s'élèvent, ainsi le regard de Dieu s'attache sur ceux qui s'abaissent. Aussi dit-il dans le Cantique : *Revenez, revenez Sunamite ; revenez, revenez afin que nous nous voyions*[3]. Il dit quatre fois *revenez*, à cause des quatre sortes d'orgueil qui l'avaient rendue odieuse au Seigneur, et avaient détourné d'elle ses regards. Car il y a l'orgueil du cœur, l'orgueil des lèvres, l'orgueil des œuvres et l'orgueil de l'extérieur. L'orgueil du cœur existe quand l'homme est grand à ses propres yeux. C'est contre cet orgueil qu'est dirigée cette prière du Sage : *Ne souffrez donc pas que je m'exalte à mes yeux*[4]. Et ailleurs : *Malheur à vous qui êtes sages à vos yeux*[5] ! L'orgueil des lèvres ou de la langue, que lon appelle encore jactance, consiste non-seulement à s'estimer beaucoup, mais encore à parler de soi. Ce qui faisait dire à David : *Que le Seigneur confonde les lèvres trompeuses et la langue présomptueuse*[1]. L'orgueil des actes consiste à étaler au dehors sa vanité et sa prétendue grandeur. C'est de cet orgueil que le Psalmiste dit : *Celui qui agit avec orgueil, n'habitera point dans ma maison*[2]. L'orgueil dans l'extérieur consiste à se parer de vêtements précieux,et à afficher la gloire. Ce qui faisait dire à saint Paul : *Ne portez pas de vêtement précieux*[3] : et au Seigneur : *Ceux qui sont vêtus délicatement sont dans les palais des rois*[4], où abonde l'orgueil. A cette contagion dangereuse il est cinq remèdes proposés par Dieu à l'âme raisonnable : à savoir le lieu, le corps, la tentation du démon, les préceptes de Jésus-Christ et sa vie ici-bas. Le lieu, la vie est un exil ; le corps, il nous est à charge ; la tentation, elle nous trouble ; les préceptes de Jesus-Christ, ils nous édifient ; sa vie, elle est notre modèle. Voilà, pour ainsi dire, cinq sens par lesquels Dieu opère en notre âme l'humilité. De même que l'âme est la vie du corps, ainsi Dieu est la vie de l'âme, et de même que le corps est mort quand les sens cessent d'être vivifiés par l'âme, ainsi l'âme est morte quand elle ne reçoit plus de Dieu l'humilité par ces moyens.

[1] Luc I, 28, 48. — [2] Ps. CXXXVII, 5. — [3] Cantiq. VI, 12. — [4] Eccli. XXIII, 5. — [5] Isaïe V, 21.

(A) Ou 3e des Petits Sermons.

[1] Ps. XI, 4. — [2] Id. C, 7. — [3] I Tim. II, 9. — [4] Math. XI, 8.

SERMON XLVIII[A]

De la pauvreté volontaire.

Jésus entra dans un château, et une femme nommée Marthe le reçut dans sa maison[1]. Le château où est entré Jésus-Christ, c'est la pauvreté volontaire qui met ses habitants à l'abri d'une double attaque, funeste aux amis du monde, je veux dire l'envie personnelle et celle d'autrui. Car la pauvreté étant regardée comme misérable, n'est pas pour le prochain un objet d'envie, et, comme elle est volontaire, elle n'envie rien à personne. Les deux sœurs de l'Evangile représentent les deux vies des amis de la pauvreté. Les uns, avec Marthe, s'empressent autour du Seigneur, ils lui préparent deux mêts, à savoir l'amendement de la conduite par la contrition, et les œuvres de piété rehaussées par la dévotion. Ceux qui, avec Marie, s'occupent uniquement de Dieu, méditent sur ce qu'est Dieu et dans le monde, et dans les hommes, et dans les anges, et en lui-même, et dans les réprouvés. Ils voient que Dieu est la Providence qui gouverne le monde, le libérateur et l'appui des hommes, la saveur et la beauté des anges, le principe et la fin de lui-même, la terreur et l'épouvante des réprouvés. Il est admirable dans les créatures, aimable dans l'homme, désirable dans les anges, incompréhensible en lui-même, insupportable dans les réprouvés.

SERMON XLIX[B]

De trois sortes de Verbe.

Le jour annonce le Verbe au jour. Le jour qui s'adresse au jour, c'est l'ange à la Vierge. L'ange est le jour à cause de sa béatitude, la Vierge est jour à cause de sa pureté virginale. *Et la nuit le fait connaître à la nuit.* Le serpent est la nuit par sa malice; la femme est la nuit par son ignorance. *Le jour annonce le Verbe au jour.* La divinit s'unit à la virginité; du sein de la majesté du Père, elle va dans le sein de la pureté maternelle: ou bien *ce jour qui annonce le Verbe au jour*, c'est Dieu le Père qui parle à l'âme raisonnable éclairée par la foi. *Et la nuit le révèle à la nuit*[1]; c'est la créature raisonnable qui parle à l'âme raisonnable

[1] Luc x, 38.
(A) Ou 4e des Petits Sermons.
(B) Ou 6e des Petits Sermons.

[1] Ps. xviii, 3.

qui n'est pas encore éclairée par la foi. Ce qui fait dire à l'Apôtre : *Les œuvres de Dieu font connaître et comprendre à la créature ce qu'il y a en lui d'invisible*[1]. Nous pouvons donc dire qu'il y a un Verbe exprimé, un Verbe inspiré, un Verbe engendré. Le premier nous a instruits, le second nous a convertis, le troisième nous a donné la vie. Le premier nous a été funeste, le second nous a été inutile, le troisième nous a sauvés. Le premier nous a été funeste, *car bien qu'ayant la connaissance de Dieu, les hommes ne l'ont ni adoré, ni remercié comme Dieu, mais ils se sont évanouis en leurs pensées, et leur cœur insensé s'est obscurci*[2]. Le second nous a été inutile; car la loi qui nous a été donnée ne pouvait nous vivifier. Le troisième nous a donné la vie, car il nous a rachetés par la croix. Le premier est tout extérieur, le second extérieur et intérieur, le troisième exclusivement intérieur. Mais, remarquez-le, ce qui nous vient du dehors nous arrive de la plénitude de Celui qui nous le communique avec un certain goût de sa propre substance. Aussi la Sagesse incarnée possède-t-elle en elle toute plénitude, en ses miracles toute connaissance, dans sa doctrine, tout pouvoir de conversion, dans sa passion toute source de vie. Ce qui fait dire au Prophète : *Venez et retournons au Seigneur, car il a commencé lui-même notre guérison, et il l'achèvera; il nous frappera, mais il nous sauvera. Il nous rendra la vie après deux jours,* c'est-à-dire après la connaissance et la conversion; *et le troisième jour il nous ressuscitera*, par la voix du Verbe incarné dans sa première résurrection; *et nous vivrons en sa présence*, vivifiés par sa passion, éclairés davantage par la connaissance de ses miracles; *et nous le suivrons afin de connaître le Seigneur*[1], instruits par la conversion, fruit de sa doctrine

[1] Rom. I, 20. — [2] Rom. I, 20. 21. — [3] Voir serm. II. pour l'Epiph. n° 2.

[1] Osée. VI, 1, 3.

SERMON L[(A)]

Qu'il faut régler nos passions.

1. *Sortez, filles de Sion, et voyez le roi Salomon.* L'Écriture ne dit pas : Voyez l'Ecclésiaste, ou Idida, deux autres noms du roi Salomon; elle désigne Jésus-Christ notre vrai Salomon : il est Salomon, c'est-à-dire *pacifique*, dans l'exil; il est Ecclésiaste, c'est-à-dire *orateur* au jugement; Idida, c'est-à-dire *le bien-aimé du Seigneur*, dans le royaume du ciel, et partant il est roi. Dans l'exil il règle notre conduite, au jugement, il discerne nos mérites, dans son royaume il distribue les récompenses[3]. Il est doux dans l'exil, juste au jugement, resplendissant de gloire dans son royaume; aimable dans l'exil, terrible sur son tribunal, admirable dans son royaume. *Voyez-le paré du diadème dont sa mère l'a couronné*[2]. Cette couronne est celle de la miséricorde, et elle le rend notre modèle. Sa marâtre l'a couronné d'un diadème de misère qui en fait un objet de mépris. Je parle de la synagogue, qui s'est montrée non sa mère, mais sa marâtre. Sa famille le couronnera d'un diadème de justice, et sous cette couronne il sera terrible; son Père le couronnera d'un diadème de gloire, qui le rendra digne de nos désirs. Que les pécheurs voient donc en lui la couronne de misère, c'est-à-dire la couronne d'épines, et qu'ils en soient touchés; que les filles de Sion, âmes pleines d'affection, voient en lui la couronne de miséricorde, et qu'elles l'imitent; les impies verront en lui la couronne de justice, et ils périront; les saints verront

(A) Ou 7e des Petits Sermons.

[2] Cantiq. III, 11.

en lui la couronne de gloire, et ils s'en réjouiront éternellement.

2. *Sortez, filles de Sion*, âmes délicates, quittez les sentiments charnels pour l'intelligence de l'esprit; la servitude de la concupiscence charnelle, pour la liberté de l'intelligence spirituelle; *et voyez le roi Salomon avec le diadème dont sa mère l'a couronné.* Ses imitateurs eux aussi sont couronnés, mais c'est de leur propre volonté, et avec le secours de la grâce. Lui seul a été couronné par sa mère, parce que seul il a quitté le sein maternel, avec l'ordre en ses affections, comme l'époux quitte la chambre nuptiale. Ces passions, connues de tous, sont au nombre de quatre: l'amour, la joie, la crainte et la tristesse[1]. Sans elles, l'âme humaine ne peut subsister; mais elles sont pour les uns un sujet de gloire; pour les autres, un sujet de confusion; purifiées et dirigées, elles remplissent l'âme de gloire et y mettent une couronne de vertus; mal réglées, elles la remplissent de honte et d'ignominie. Et voici comment on les purifie. Si vous aimez ce qu'il faut aimer, si vous aimez davantage ce qui mérite un plus grand amour, si vous refusez votre amour à ce qu'il ne faut pas aimer, votre amour sera purifié. Ainsi des autres passions: et voici l'ordre dans lequel elles doivent marcher. D'abord la crainte, puis la joie, ensuite la tristesse, enfin l'amour. C'est là leur agencement entre elles. De la crainte et de la joie naît la prudence, et la crainte est le motif de la prudence; la joie en est le fruit. De la joie et de la tristesse naît la tempérance, la tristesse est le motif, la joie est le fruit. De la tristesse et de l'amour naît la force; la tristesse est la cause de la force, l'amour en est le fruit. Enfin voici comment se ferme cette couronne. De l'amour et de la crainte naît la justice: la crainte en est le motif, l'amour en est le fruit.

3. Considérez donc comment ces passions bien ordonnées deviennent des vertus, et mal réglées, des désordres. Si la tristesse suit la crainte, elle engendre le désespoir; si la joie suit l'amour, elle engendre la corruption. Que la crainte précède donc la joie, parce que la crainte veille sur l'avenir; tandis que la joie se réjouit du présent, et ainsi la joie est la fin d'une sage prévoyance. Que la joie éprouve donc la crainte. La crainte éprouvée n'est autre chose que la prudence. Que la tristesse accompagne la joie, parce que celui qui pense au malheur accueille la joie avec modération. Que la tristesse tempère la joie. La joie tempérée n'est autre chose que la tempérance. Joignons l'amour à la tristesse, parce que celui qui désire d'amour les choses dignes d'affection, est plein de force pour supporter les choses pénibles. Que l'amour fortifie donc la tristesse. La tristesse fortifiée n'est autre chose que la force. Joignons l'amour à la crainte, parce que celui qui ne méprise point les choses qu'il faut appréhender ne s'attache qu'avec mesure à celles qu'il faut aimer. Que l'amour règle donc la crainte. La crainte réglée n'est autre chose que la justice. Deux passions, la joie et la tristesse ne s'épanchent point au dehors; nous ne nous attristons qu'en nous-mêmes. L'amour et la crainte se traduisent au dehors. Car la crainte est une passion naturelle qui nous lie par la partie inférieure à celui qui est au-dessus de nous; elle n'a que Dieu pour objet. L'amour est une passion qui nous attache à nos supérieurs, à nos inférieurs et à nos égaux; ses objets sont Dieu et le prochain. Mais la perfection de la justice consiste en ces deux choses, à craindre Dieu pour sa puissance, à l'aimer pour sa bonté, et à aimer le prochain, qui participe avec nous à une commune nature.

[1] V, ser. II pour le commencement du jeûne, n° 3.

SERMON LI[A]

De la purification de Marie et de la circoncision de Jésus-Christ.

Pourquoi disons-nous que la bienheureuse Marie a été purifiée et que Jésus lui-même a été circoncis? La mère n'avait pas plus besoin de purification que le fils de circoncision. C'est donc pour nous que l'un est circoncis, et l'autre purifiée; ils enseignent par là aux pénitents à s'abstenir d'abord du vice et à se circoncire par la continence, puis à se purifier par la pénitence des péchés commis. Mais pourquoi Marie porte-t-elle Jésus dans son sein, tandis que Joseph le porte sur ses épaules, en allant en Égypte, et en revenant? Pourquoi Siméon le porte-t-il dans ses bras? Ceci est la figure de trois choses d'élus; Marie représente les prédicateurs; Joseph, les pénitents et Siméon, les bons ouvriers. Car celui qui évangélise les autres, semble porter Jésus dans son sein, pour l'enfanter dans les autres, ou plutôt enfanter les autres à Jésus. C'est dans ce sens que parlait saint Paul, quand il disait : *Mes petits-enfants, que j'enfante de nouveau, jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous*[1]. Ceux qui supportent pour Jésus-Christ de grandes fatigues, qui souffrent persécution, qui ne font de mal à personne, et endurent sans se plaindre le mal que leur font les autres, ceux-là, ont le dit avec raison, portent Jésus sur leurs épaules et c'est à eux que la vérité dit: *Si quelqu'un veut venir après moi qu'il se renonce lui-même*, etc[2]. Mais celui qui donne à manger à celui qui a faim, à boire à celui qui a soif, qui s'acquitte des autres œuvres de miséricode à l'égard des nécessiteux, celui-là ne semble-t-il porter Jésus en ses bras? Le Seigneur lui dira au jour du jugement: *Tout ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait*[3].

SERMON LII[A]

De la Maison de la Sagesse divine, c'est-à-dire de la Vierge Marie.

1. *La Sagesse s'est bâti une maison*, etc[1]. Comme ce mot de sagesse a plusieurs significations, il faut savoir quelle est celle qui s'est bâti une maison. Car il y a une sagesse de la chaire qui est ennemie de Dieu[4], et une sagesse mondaine qui est une vraie folie devant Dieu[5]. Ces deux sagesses, selon l'apôtre saint Jacques, *sont terrestres, animales et diaboliques*[6]. Sont sages de cette

[1] Prov. IX, 1.

(A) Ou 7e et 8e des Petits Sermons.

(B) Ou 9e des Petits Sermons.

[1] Galat. IV, 19. — [2] Luc IX, 23. — [3] Math. XXV, 40.
[4] Rom. VIII, 7. — [5] I Cor. III, 19. — [6] Jacq. III, 15.

sagesse, ceux qui sont habiles à faire le mal, et qui ne savent pratiquer aucun bien ; il sont condamnés et se perdent dans cette même sagesse, ainsi qu'il est écrit : *Je surprendrai les sages dans leur finesse et je perdrai la sagesse des sages, je réprouverai la prudence des habiles*[1]. Il me semble que c'est justement à ces sages que l'on peut appliquer ces paroles de Salomon : *J'ai vu un grand mal sous le soleil, un homme sage à ses propres yeux.* Aucune de ces deux sagesses, ni celle de la chair, ni celle du monde, ne se bâtit une maison ; elle la renverse plutôt entièrement. Mais il est une autre sagesse qui vient d'en-haut, qui est premièrement *pudique*, puis *pacifique*. C'est Jésus-Christ même la vertu et la sagesse de Dieu, dont l'Apôtre nous apprend que Dieu l'a fait *notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption*[2].

2. Or cette sagesse qui était de Dieu, et qui était Dieu même, descendant vers nous du sein de son Père, s'est bâti une demeure, à savoir sa mère la Vierge Marie, dans laquelle il a taillé sept colonnes. Et qu'est-ce que tailler en elle sept colones, sinon se préparer en sa personne, par la foi et les œuvres, une demeure digne de lui ? Le nombre trois se rapporte à la foi, à cause de la sainte Trinité, et le nombre quatre aux bonnes mœurs, à cause des quatre vertus principales. Or que la sainte Trinité ait été en Marie (par la présence de la Majesté) quand le Fils seul y était spécialement par la susception de l'humanité, l'ambassadeur céleste lorsque en dévoilant à Marie les mystères sacrés, il lui dit : *Je vous salùe, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous.* Et un peu après : *Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre*[3]. Vous y voyez donc le Seigneur, et vous y voyez la vertu du Très-Haut et le Saint-Esprit ; vous y voyez le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Aussi le Père ne peut être sans le Fils, le Fils sans le Père, ni le Saint-Esprit sans l'un et l'autre, dont il procède suivant cette parole du Fils : *Je suis dans le Père, et le Père est en moi.* Et plus loin : *Le Père qui demeure en moi fait les mêmes œuvres que moi*[4]. Il est donc évident que la foi de la sainte Trinité a été dans le cœur de la sainte Vierge.

3. Mais maintenant recherchons avec soin si Marie n'a pas encore possédé les quatre vertus principales, comme les quatre autres colonnes de cet édifice. Voyons premièrement si elle n'a pas eu la force. Et comment ne l'aurait-elle pas eue, elle qui avait si fortement résolu en son cœur de vivre pour Dieu seul dans la virginité, après avoir méprisé les pompes du siècle, et renoncé à toutes les voluptés de la chair ? Elle est, si je ne me trompe, cette vierge dont il est dit : *Qui pourra trouver une femme forte ? Elle est si précieuse qu'on ne la trouve qu'aux extrémités de la terre*[1] ? Elle est cette femme assez forte pour briser la tête du serpent à qui Dieu dit dans la Genèse : *Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, et entre sa race et la tienne, et elle te brisera la tête*[2]. Il est plus clair que le jour, et par l'entretien que l'ange eut avec elle, et par la réponse qu'elle lui fit, qu'elle avait la *tempérance*, la *prudence* et la *justice* ; car, lorsqu'elle se vit saluée avec tant de respect par ces paroles de l'ange : *Je vous salue, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous*[3] ; non-seulement elle ne s'enorgueillit point de se voir bénie par un privilége singulier de la grâce, mais elle se tint en silence, et elle se demandait en elle-même quel était donc ce salut, et ce fut là l'effet d'une tempérance extraordinaire. Lorsque l'ange lui découvrit les mystères célestes, elle s'informa soigneusement de quelle manière elle pourrait concevoir et enfanter, elle qui ne connaissait point d'homme ; et en cela elle fit paraître une grande prudence. Enfin, elle montra sa justice lorsqu'elle se dit la servante du Seigneur ; car la confession est le propre des Justes. *Les Justes*, est-il dit, *confesseront votre nom, et les cœurs droits demeureront en votre présence*[4]. Et ailleurs, il est dit encore des Justes : *Vous confesserez sincèrement l'excellence des œuvres du Seigneur*[5].

4. La bienheureuse Vierge Marie a donc été forte dans sa résolution, tempérée dans son silence, prudente dans ses demandes, et juste dans sa confession. Et c'est de la sorte que la Sagesse céleste s'est bâti en elle une maison soutenue des quatre colonnes des vertus principales, et des trois colonnes de la foi : elle a rempli son esprit de si riches bénédictions, que sa chair a été fécondée par cette plénitude, et qu'en demeurant vierge, Marie a, par une grâce singulière, enfanté cette même Sagesse incarnée, après l'avoir auparavant conçue dans la pureté de son esprit. Voulons-nous à notre tour devenir la

[1] I Cor. II, 19. — [2] I Cor. I, 30. — [3] Luc I, 28, 35. — [4] Jean XIV, 10.

[1] Prov. XXXI, 10. — [2] Gen. III, 15. — [3] Luc I, 28, 38. — [4] Ps. CXXXIX, 14. — Eccli. XXIX, 21.

maison de cette Sagesse, établissons-nous sur ces fermes colonnes, et préparons-lui une demeure par la foi et les bonnes œuvres. Pour celles-ci, je crois que la justice suffit, pourvu qu'elle soit accompagnée des autres vertus. Mais afin qu'elle ne soit point surprise par l'erreur et l'ignorance, elle a besoin d'être précédée par la prudence, et il faut que la tempérance et la force soient à ses côtés, de peur qu'elle ne fasse une chute dangereuse, en s'inclinant trop à droite ou à gauche.

SERMON LIII[A]

Des Noms du Sauveur.

1. *Il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, le Dieu, le Fort, le Père du siècle à venir, le Prince de la Paix*[1]. Il est admirable dans sa naissance, conseiller dans la prédication, Dieu dans ses œuvres, fort dans sa passion, père du siècle à venir dans sa résurrection, et prince de la paix dans la béatitude éternelle. Or tous ces noms lui peuvent être attribués aussi dans l'ouvrage de notre salut. Car, premièrement, il est *admirable* dans la conversion de notre volonté dont le changement appartient à la main seule du Très-Haut. On l'appelle *conseiller* dans la révélation de ses volontés, lorsqu'il découvre à ceux qui sont déjà convertis, ce qu'ils doivent pratiquer. Ce qui faisait dire à saint Paul, quand il fut converti : *Seigneur ! que voulez-vous que je fasse*[2] ? Or il faut que les convertis aient une grande contrition des péchés qu'ils ont commis, et dont la rémission mérite à Jésus-Christ le titre de *Dieu*, à qui seul appartient de pardonner les fautes. C'est pourquoi les Juifs voyant le Sauveur remettre ici-bas les péchés, s'emportent contre lui et l'accusent de blasphème[3], comme s'il usurpait une mission qui n'appartient qu'à Dieu seul. En quatrième lieu, il est appelé *fort*, suivant cette maxime de l'Apôtre : *Tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ, souffriront persécution*[4].

2. Mais qui pourrait la supporter sans le secours de Dieu ? Aussi David s'écriait : *Si le Seigneur ne m'eût point secouru, mon âme serait déjà dans l'enfer*[1]. Quand donc il nous protége dans la tribulation, et qu'il nous délivre des puissances de l'air, que dire sinon qu'il est *fort !* Aussi le Psalmiste ajoute : *Le Seigneur est fort et puissant. Il est puissant dans le combat*[2]. Et parce que notre conversion ou plutôt toute notre vie doit se passer dans la conformité avec Jésus-Christ, non pas en vue des biens temporels, mais dans l'espérance des éternels, c'est avec raison qu'on l'appelle *le Père du siècle futur ;* car il est notre Père dans la résurrection de nos corps. Mais parce que *nous ressusciterons tous sans être pourtant tous changés*[3], afin de discerner la transformation des justes d'avec la résurrection des méchants, on le nomme *le prince de la paix* dont la possession constitue notre perfection, sans qu'il nous reste rien à désirer désormais. C'est cette paix dont la pensée fait dire au prophète roi : *Jérusalem ! louez le Seigneur ; Sion ! louez votre Dieu, parce qu'il a fortifié les serrures de vos portes et béni vos enfants en vous, en établissant la paix sur vos frontières*[4]. Or l'ange s'adressant à Joseph a résumé avec autant d'exactitude que d'élégance la suite de ces six noms en disant : *Vous l'appellerez du nom de Jésus*, et il en donne la raison, *parce que*, dit-il, *il délivrera son peuple du péché*[5].

[1] Isaie IX, 6. — [2] Act. IX 6, — [3] Math. IX, 3. — [4] I Tim. III.
(A) 10e des Petits Sermons.

[1] Ps. XCIII, 17. — [2] Ps. XXIII, 8. — [3] I Cor. V, 51. — [4] Ps. CXLVII, 12, 14. — [5] Math. I, 21.

SERMON LIV [A]

De l'apparition de Jésus-Christ.

Le Fils de Dieu s'est rendu visible à nous, afin de nous aider et de nous instruire, ce qui lui est facile puisqu'il est la Vertu et la Sagesse du Père. Or, le propre de la vertu est de secourir, et le propre de la sagesse est d'instruire. Aussi la faiblesse a besoin de secours, et l'ignorance d'instruction et de science. Certainement cette sagesse nous a donné des instructions salutaires, en nous arrachant à l'impiété et aux désirs du siècle, afin que nous vivions dans la sobriété, la justice et la piété [1]. L'impiété c'était l'incrédulité, nous ne croyons pas en Dieu, nous ne l'honorions point. Or, comme la piété consiste à l'honorer, c'est une impiété de le renoncer. Les désirs du siècle sont la concupiscence de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie, qui nous attirent à l'amour du siècle. Mais quand l'homme y renonce, il vit sobrement, réprimant la concupiscence de la chair, la convoitise des yeux, et la superbe de la vie. Or, lorsqu'on commence à devenir sobre, on oppose une double sobriété à une double ivresse. L'ivresse extérieure est un épanchement de voluptés, et l'intérieure est une occupation continuelle aux choses curieuses. Au contraire, la sobriété extérieure consiste à réprimer les plaisirs, et l'intérieure à rejeter ces curiosités. C'est ainsi que l'homme est sobre relativement à lui-même, juste à l'égard du prochain, à qui il rend ce qui lui est dû. La justice consiste en deux choses, l'innocence et la libéralité : l'innocence donne naissance à la justice, et la libéralité la couronne. On doit ensuite se montrer pieux envers Dieu. Et la piété consiste aussi en deux choses : à ne rien présumer de nous-mêmes, et à espérer tout de Dieu, assurés que par sa grâce nous réussirons à vaincre tous les obstacles du monde. Il ne faut pas se défier de Dieu, mais agir avec confiance et avec fermeté. Médecin tendre et charitable, il a pris le premier le remède qu'il avait préparé à ses amis. Il a enduré la mort et la passion, et ainsi il a reçu le breuvage de l'immortalité et de l'impassibilité, apprenant à ses élus à prendre avec confiance un breuvage qui donne la santé et la vie ; et celui qui, après ses souffrances, vit d'une vie immortelle, nous permet d'espérer certainement la même destinée.

[1] Tite II, 12

(A) Ou 11e des Petits Sermons.

SERMON LV (A)

Des six Urnes spirituelles.

1. *Il y avait là six urnes de pierre qui servaient à la purification des Juifs*[1]. Par ces six urnes, entendons six observances proposées aux serviteurs de Dieu, et dont ils doivent user pour se purifier, comme les Juifs. Or ces six observances sont le silence, la psalmodie, les veilles, le jeûne, le travail des mains, et la pureté de la chair (B). L'urne du silence nous purifie des péchés que nous contractons en parlant trop : vice qui offre huit variétés : car il y a une parole extravagante, une parole vaine, une mensongère, une oisive, une trompeuse, une médisante, une impure, et une parole d'excuse. Or ce désordre est entièrement corrigé par la censure du silence, ou tellement réprimé qu'il ne peut faire un grand tort. La psalmodie renferme une double confession ; le pécheur y est touché de componction pour ses péchés, et il y chante les louanges de Dieu et les jugements de sa justice. Et c'est par cette urne que le *Juif* (c) qui fait une vraie confession, est purifié de l'esprit immonde du blasphème à qui il était assujetti avant sa conversion. Or, lorsqu'il se louait lui-même, et accusait Dieu de ses crimes, n'était-il pas vraiment un blasphémateur ? Et ceux qui disent que *les voies du Seigneur ne sont pas justes*[2], ne sont-ils pas de véritables blasphémateurs ? Et celui qui dit dans son cœur : *il n'y a point de Dieu*[3], n'est-il pas un blasphémateur insensé ? Mais quand il s'est converti, qu'il a fait sa confession, qu'il est façonné aux divins cantiques, qu'il a corrigé ses mœurs, il corrige aussi ses paroles ; il s'accuse lui-même, et s'attribue son péché, de même qu'en louant Dieu, il lui renvoie le bien qu'il voit en lui-même. C'est ce qui a lieu dans la psalmodie, qui comprend tous les hommages que l'esprit rend à Dieu, psaumes, hymnes, cantiques de louanges qu'on a coutume de lui offrir.

2. J'ai mis les veilles pour la troisième urne ; mais elles doivent toujours être accompagnées de la ferveur de l'oraison. Aussi lisons-nous dans l'Evangile, que Notre-Seigneur avait coutume de passer les nuits en prière ; et lorsqu'il y exhorte ses disciples, il joint ensemble ces deux choses, en disant: *Veillez et priez, de peur que vous ne soyez surpris par la tentation*[1]. Ces veilles nous purifient des souillures que nous avons contractées par notre engourdissement, en nous endormant sur le chemin du salut, dans l'oubli de notre devoir. La quatrième urne est figurée par le jeûne, qui a certainement une grande vertu pour nous purifier. En effet, c'est une maxime très-véritable, que les contraires se guérissent par leurs contraires. Si donc nous avons péché par gourmandise et intempérance, nous ne pouvons mieux réparer le mal que nous avons commis que par l'abstinence ; et non-seulement le jeûne expie ce vice, mais il nous communique encore une force particulière pour chasser les démons, suivant cette parole du Seigneur : *Ce genre de démons ne peut être chassé que par le jeûne et la prière*[2].

3. La cinquième urne nous est figurée par le travail des mains, qui nous purifie en plusieurs manières. Car sans parler de beaucoup d'autres avantages, qui peut assez louer et estimer ce qui fait que nous nous contentons de notre travail, sans rien désirer des biens d'autrui ? Et n'allez pas

[1] Jean II, 6. — [2] Ezéch. XVIII, 25. — [3] Ps. LII, 1.

(A) Ou 12e des Petits Sermons.

(B) Voir au 11e Serm. après *l'Octav. de l'Epiph.* les mêmes idées dans un ordre un peu différent.

(c) Jeu de mots : *Judæus, Judas*, en hébreu confession.

1 Marc XIV, 38. — [2] Marc IX, 28.

croire qu'il y a ici plus d'exagération que de vérité; écoutez notre docteur dans la foi et la vérité, l'Apôtre saint Paul, écrivant aux Thessaloniciens; il leur enseigne et leur ordonne précisément ceci. *Nous vous exhortons,* dit-il, *mes frères, à faire toujours de nouveaux progrès dans la vertu, à vivre en repos, à vous appliquer chacun à ce que vous avez à faire, à travailler de vos propres mains, ainsi que nous l'avons ordonné, afin que vous vous comportiez honnêtement envers ceux qui sont hors de l'Eglise, et que vous vous mettiez en état de n'avoir besoin de personne*[1]. Ecoutez encore ce même Apôtre, pratiquer lui-même ce qu'il enseigne: *Vous savez vous-mêmes comment nous imiter; nous n'avons point vécu d'une façon inquiète parmi vous, nous n'avons mangé gratuitement le pain de personne, travaillant jour et nuit dans la peine et les fatigues, pour n'être à charge à aucun de vous.* Enfin écoutez-le enseigner ce qu'il pratiquait: *Lorsque nous étions parmi vous,* dit-il, *nous vous disions souvent que celui qui ne veut point travailler, ne mange point*[2]. Vous voyez avec quel soin le docteur des nations recommandait le travail des mains. Et pourquoi, je vous prie, sinon parce que, comme un bon et vigilant pasteur, il prévoyait que ce travail contribuait puissamment au salut de ses ouailles?

4. La dernière urne est la pureté de la chair. C'est par celle-ci que les cinq sortes de voluptés corporelles, de la vue, de l'ouïe, du goût, de l'odorat et du toucher, sont purifiées: car quoique les urnes qui précèdent, le silence, la psalmodie, les veilles, le jeûne, et le travail des mains, puissent être séparées de celle-ci, néanmoins si nos reins ne sont pas ceints, si la pureté nous manque, il est certain que ces lampes ardentes nous seront inutiles. D'où nous devons conclure que la purification de cette urne nous est indispensable, puisqu'elle seule nous est aussi avantageuse pour le salut que toutes les autres. Mais remarquez encore que de toutes ces observances, nous sommes redevables des quatre premières à nous-mêmes, de la troisième au prochain, et de la sixième à Dieu. Car chacun doit s'exercer au silence, à la psalmodie, aux veilles, aux jeûnes pour soi-même, afin de se conserver dans la discipline. Mais il doit s'appliquer au travail des mains pour le prochain, afin de n'être à charge à personne, et d'avoir de quoi subvenir aux besoins des nécessiteux. Et quant à la pureté de la chair, elle a Dieu pour but: elle lui est agréable, et accomplit ses volontés; c'est pourquoi il est écrit: *Votre sanctification est la volonté de Dieu; il veut que vous soyez saints, que vous vous absteniez de la fornication, et que chacun de vous sache posséder le vase de son corps dans la sainteté et l'honnêteté*[1]. S'il est dit que ces urnes sont de pierre, c'est pour nous apprendre que ces observances ne se pratiquent point sans peine, et que la voie qui conduit à la vie est rude et difficile. Ou bien encore s'il est dit qu'elles sont de pierre, c'est à raison de leur solidité, de peur qu'elles ne soient aisément rompues ou brisées, et que la liqueur de la grâce qu'elles renferment ne soit inutilement répandue; ce qui pourrait facilement arriver, si elles n'étaient que de terre ou de bois, ou de quelque autre matière fragile. On peut dire encore qu'elles sont de pierre, parce qu'elles tirent toute leur solidité de Jésus-Christ qui est la pierre fondamentale, et parce qu'elles sont appuyées sur la foi au Christ.

[1] I Thess. IV, 10, 11. — [2] II Thess. III. 7, 8, 10.

[1] I Thess. IV, 3, 4.

SERMON LVI [A]

Des Urnes mystiques qu'il faut remplir de trois sortes de crainte.

1. *Chaque urne contenait deux ou trois mesures.* La première chose qu'il faut savoir ici, c'est que ces urnes sont tantôt vides et tantôt pleines. Pleines de venin, pleines d'eau et pleines de vin. Elles sont vides et inutiles, lorsqu'elles ne sont employées qu'à la vaine gloire ou quelque autre intérêt temporel ; elles sont pleines de venin, lorsqu'on y trouve le murmure et la rancune ; elles sont pleines d'eau lorsque la crainte de Dieu y est conservée, parce que l'eau nous représente cette crainte, suivant cette parole de Salomon : *La crainte du Seigneur est une source de vie*[1]. Enfin, elles sont pleines de vin lorsque la crainte se change en amour, lorsque la charité bannit la crainte, lorsqu'à la peur du châtiment succède l'amour de la justice. Dieu ne veut pas qu'elles soient vides, ou pleines de poison. Il commande de les remplir d'eau et c'est lui-même qui fait que l'eau est changée en vin. Mais à qui le Seigneur commande-t-il de les remplir d'eau ? A ses ministres mêmes qu'il a préposés au gouvernement de sa famille, et chargés de lui donner, au temps voulu, la nourriture nécessaire, après toutefois que Marie leur aura dit : *Faites tout ce qu'il vous dira.* Ce qui nous apprend que nul ne doit se charger de l'office de la prédication s'il n'a d'abord reçu les instructions de Marie, c'est-à-dire de la grâce, autrement on lui dira : *Ils ont régné mais non pas en mon nom. Ils ont pris place parmi les princes, et je n'en savais rien*[2]. Que les ministres donc remplissent les urnes d'eau; qu'ils disent des merveilles de la douceur du royaume des cieux qu'ils inspirent la terreur des supplices éternels, que les auditeurs soient saisis d'appréhension ou de perdre le bien infini de la gloire céleste, ou d'être punis du supplice rigoureux de l'enfer. Par ce moyen les urnes contiendront deux mesures. Quelle sera la troisième ? Ajoutez une troisième crainte aux deux premières, et ces urnes contiennent trois mesures. Assurément les deux craintes précédentes relatives à ce qui doit arriver un jour sont très-utiles. Mais il en est une autre qui regarde le temps présent, laquelle nous est encore plus avantageuse : c'est celle qui tient sans cesse notre esprit dans la crainte d'être délaissé de la grâce intérieure. Or, celui qui est rempli de cette crainte a ajouté une troisième mesure aux deux premières.

2. Mais il est à remarquer que lorsque les urnes ont été entièrement remplies, l'eau a été changée en un vin excellent. En effet, le bon ordre veut que si la crainte a été le commencement de la charité, la plénitude de la dilection soit le comble de la perfection. C'est pourquoi le maître-d'hôtel dit à l'Époux : *Tout homme sert d'abord le bon vin, et après qu'on s'est échauffé, il en sert un autre moins bon que le premier ; mais pour vous, vous avez gardé le meilleur jusqu'à présent*[1]. C'est l'habitude des gens du monde, lorsqu'ils aspirent à quelque honneur, de commencer par gagner les autres par amour. Mais une fois parvenus à leurs fins, en possession du rang et de la dignité qu'ils convoitaient, ils usent de la crainte, pour s'assujettir ceux à qui ils avaient donné des témoignages d'amour. Ces gens-là servent d'abord le bon vin, c'est-à-dire l'amour ; et après que les convives sont animés, ils leur en présentent un autre moins agréable, c'est la crainte. Votre Époux n'agit pas ainsi, il garde toujours le bon vin pour la fin. Il nous présente d'abord celui qui est moins bon si

[1] Prov. XIV, 27. — [2] Osée VIII, 4.
(A) Ou 13e des Petits Sermons.

[1] Jean II, 6, 10.

on le compare à l'autre, lorsqu'il nous dit : *Mon fils, quand vous entrez au service de Dieu, demeurez dans la crainte*[1]. Si la crainte vous attache à son service, la charité vous donnera part à son amitié, et de cette façon l'eau de la crainte se changera en l'excellent vin de l'amour. C'est pour cela que vous êtes purifiés dans ces six urnes par les eaux de la crainte ; et que par la crainte vous vous approchez de lui comme le serviteur de son maître, afin que de serviteur vous vous éleviez au rang de fils.

SERMON LVII

Des sept sceaux ouverts par Jésus-Christ.

1. *Voici le lion de la tribu de Juda, il a vaincu ; le rejeton de David a ouvert le livre, et en a rompu les sept sceaux*[2]. Ces sept sceaux sont sa naissance temporelle, sa circoncision légale, la purification de sa mère, sa fuite en Egypte, les misères de sa chair, son baptême et sa passion. Il y a là, en effet, autant de marques de l'humanité, et c'est ainsi que la sagesse de Dieu incarnée a bien voulu être liée et enchaînée. C'est la seconde personne de la Trinité ; et quoique le Père, le Fils et le Saint-Esprit aient tous trois concouru à l'incarnation, néanmoins le Fils seul s'est incarné, et non le Père ou le Saint-Esprit. Il est vrai que le Père et le Saint-Esprit ont rempli la chair du Fils, dont ni l'un ni l'autre ne pouvaient être séparés ; mais s'ils l'ont remplie c'est de la présence de la majesté, et non par une union hypostatique. Ainsi le Fils a fait paraître la puissance du Père par les œuvres qu'il a faites dans la chair ; il a montré la bonté du Saint-Esprit par la rémission des péchés qu'il a pardonnés, et c'est sous les sceaux dont nous venons de parler qu'il a caché la sagesse divine. Il s'est donc accompli en ce mystère une chose tout à fait surprenante et merveilleuse ; la souveraine puissance est devenue faible ; et s'il m'est permis de parler ainsi; quoique je le dise avec le plus profond respect, la sagesse est comme tombée dans la folie. Pour moi, je ne rougis pas de redire ce que le Docteur des nations enseigne ; voilà ce qu'il a cru, ce qu'il a enseigné et ce qu'il nous a laissé par écrit : *Nous prêchons*, dit-il, *Jésus-Christ crucifié, scandale aux Juifs, et folie aux Gentils, mais force de Dieu à ceux qui sont appelés, soit Juifs ou Grecs* ; *parce que ce qui paraît en Dieu une folie, est plus sage que la sagesse de tous les hommes, et ce qui semble en Dieu une faiblesse, est plus fort que la force de tous les hommes*[1].

2. Néanmoins il fallait que cette vertu fût cachée et perfectionnée dans l'humilité, afin que les oracles des prophètes se trouvassent accomplis. Ainsi Dieu impassible en lui-même, a souffert sur la croix ; et le Fils de Dieu qui était immortel, est mort et a été enseveli dans une chair mortelle, mais il est ressuscité le troisième jour; et celui qui a paru un Agneau dans la Passion, est devenu un lion dans sa résurrection. *Le lion de la tribu de Juda est ressuscité, et a remporté la victoire* ; parce qu'en ressuscitant, il a terrassé la mort, qu'il a bien voulu endurer dans notre infirmité. *Et une fois ressuscité, il n'est plus sujet à la mort ; la mort n'aura plus aucun empire sur lui*[2]. Or, c'est par sa résurrection, c'est par son ascension au ciel, qu'il a ouvert le livre : sa divinité s'est fait connaître par l'autorité de la sainte Ecriture ; d'où vient qu'il est écrit: *O Dieu !*

[1] Eccli. II. 1. — [2] Apoc. v, 5.
(A) Ou 14e des Petits Sermons.

[1] Cor. I, 23, 25. — [2] Rom. VI. 9.

élevez-vous par-delà les cieux, et que votre gloire paraisse au-dessus de la terre[1]. Il a aussi rompu les sept sceaux de ce livre, en donnant aux âmes fidèles l'intelligence de la parole sacrée ; et tout ce que la loi et les prophètes avaient dit d'une façon allégorique, relativement aux actes de sa vie humaine, il le leur a montré réalisé en lui et par lui, avec une clarté plus grande que celle du jour.

SERMON LVIII[(A)]

Des trois femmes qui embaumèrent le Seigneur après sa mort : c'est-à-dire, de l'âme, de la main, et de la langue employées au salut du prochain.

1. Qu'est-ce qui nous est signifié par ces trois femmes qui achetèrent des parfums, après la mort de Jésus-Christ, pour embaumer son corps qui reposait au Sépulcre ? Que nous ont-elles laissé à imiter dans leur action ? Car, comme dit saint Grégoire, la chose qui s'est alors passée, nous marque quelque chose de semblable qu'il faut faire dans la sainte Église[2]. Si donc nous reconnaissons que Jésus-Christ, c'est-à-dire la foi de Jésus-Christ est morte dans le cœur d'un de nos frères, tâchons de nous approcher de lui pour l'embaumer avec les parfums que nous avons achetés. Ainsi ces trois femmes nous marquent qu'il y a trois choses en nous, l'âme, la main, et la langue, qui doivent rassembler les parfums nécessaires à cette onction. En effet, celui qui achète donne et reçoit ; il perd ce qu'il donne, afin d'acquérir ce qu'il reçoit. L'âme donne le denier de sa propre volonté, et elle reçoit le sentiment de la compassion, le zèle de la justice, et la discrétion du conseil ; la main donne la soumission, et achète la patience dans la tribulation, la persévérance dans les bonnes œuvres, et la continence de la chair ; la langue donne l'or de la confession, et reçoit la grâce de l'amélioration, les lumières de l'exhortation, la puissance de la persuasion.

2. Munies de ces parfums, ces femmes,

[1] Ps. cvii, 6. — [2] Homél. pour Pâques.

(A) Ou 15e des Petits Sermons.

en chemin pour le sépulcre, confèrent ensemble, et disent entre elles : *Qui nous ôtera la pierre placée à l'entrée du Sépulcre*[1] ? Cette pierre c'est, ou la trop grande tristesse, ou la paresse, ou la dureté, qui ferment l'entrée de l'ouïe ; c'est en vain que l'âme, la main ou la langue, essaient d'embaumer le mort de quelque parfum qu'elles disposent ; car comme il est écrit : *Votre oreille a entendu la disposition de son cœur*[2]. Elles voient la pierre ôtée, elles entrent dans le sépulcre ; elles apprennent que le mort qu'elles pensaient embaumer est déjà ressuscité. Mais qui leur indique cela ? Qui le leur apprend ? L'ange même témoin de la résurrection. En effet le visage de celui en qui Jésus-Christ est ressuscité, semble plus joyeux, son regard plus agréable, son entretien plus pur, sa marche plus modeste, et son esprit plus disposé et plus prompt aux bonnes œuvres. Or, toutes ces choses sont autant de témoignages de la résurrection intérieure. C'est ainsi que l'on peut tirer une leçon morale de tous les détails et paroles de la résurrection de Jésus-Christ, comme du linceul trouvé dans le tombeau, de l'apparition du Seigneur en Galilée, et des autres circonstances marquées dans l'histoire évangélique, et dans ce qui s'est passé historiquement dans le chef, retrouver ce qui se renouvelle tous les jours moralement dans son corps mystique.

[1] Marc. xvi, 1, 3. — [2] Ps. ix, 17.

SERMON LIX [A]

Des trois Pains de l'homme spirituel.

1. *Ami prêtez-moi trois pains* [1]. Il nous faut offrir trois pains à cet ami qui nous vient chercher, c'est-à-dire, à celui qui vient avec nous pour se convertir à Dieu. Le premier pain est la continence qui réprime le corps, et l'empêche de se laisser aller à ses plaisirs criminels. Le second est l'humilité, qui apprend à l'âme à ne se point enorgueillir de la continence qu'elle garde. Le troisième est la ferveur de la charité, qui embrase l'esprit, afin qu'il maintienne avec persévérance le corps et l'âme dans la chasteté et dans l'humilité. Ce sont ces trois vertus de chasteté, d'humilité, et de charité, qui, comme trois excellents pains, rassasient l'homme de Dieu, et le fortifient; de sorte que, selon la parole de l'Apôtre, son esprit, son âme et son corps soient conservés dans leur intégrité au jour de l'avénement du Seigneur[2]. Je donne le nom d'esprit à cette grâce qui aide notre infirmité[1], comme dit le même Apôtre, et nous empêche de défaillir, jusqu'à ce que nous recueillons au temps voulu ce que nous avons semé[2]. Le premier pain est charnel ou corporel, le second est raisonnable, et le troisième spirituel. Quand ces pains nous manquent, il les faut demander à Dieu. Or, on a raison d'en demander trois, puisque nous avons trois amis à nourrir, l'âme qui tient la place de l'homme, la chair qui tient celle de la femme, et l'esprit qui est comme le serviteur. Remarquez que celui qui demande les trois pains de l'Évangile, ne dit pas : *Donnez moi*, mais *prêtez-moi trois pains ;* il a dessein de les rendre, parce qu'à la vérité le prêtre doit impétrer de Dieu la grâce au pécheur qui se convertit ; mais c'est à Dieu qu'il en doit rapporter tout le fruit, et non pas à lui-même.

SERMON LX [B]

De la Descente et de l'Ascension de Jésus-Christ, et de la nôtre.

1. *Nul ne monte au ciel, que celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est au ciel*[3]. Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ voulant nous apprendre la manière de monter au ciel, a pratiqué lui-même ce qu'il a enseigné. Il est monté au ciel, et parce qu'il ne pouvait pas y monter, sans en descendre d'abord, comme la simplicité de

[1] Luc XI, 5. — [2] I Thess. V, 23. — Jean III, 13.
(A) Ou 17e des Petits Sermons. — Rejeté parmi les sentences.
(B) Ou 18e des Petits Sermons.

[1] Rom. VIII, 26. — [2] Galat, VI, 9.

sa nature divine ne lui permettait ni de descendre, ni de monter, puisqu'elle ne peut ni croître, ni diminuer, ni subir aucun changement, il a donc pris dans l'unité de personne, notre nature humaine, dans laquelle il pût descendre, monter et nous montrer la voie par laquelle il faut que nous montions à notre tour. S'il est dit: *Nul ne monte au ciel, que celui qui en est descendu*, on a voulu exprimer ainsi l'union de la nature humaine ; et les paroles qui suivent, *qui est au ciel*, marquent l'immutabilité de la nature divine. Elles signifient encore qu'il *est la voie*, par laquelle il faut monter, et *la patrie* pour ceux qui y sont arrivés. Ainsi demeurant ce qu'il était dans sa nature divine, il est descendu vers nous, et il est monté pour nous, atteignant d'une extrémité à l'autre, et ordonnant tout avec douceur. Il est descendu aussi bas qu'il convenait, et il est monté jusqu'au plus haut qu'il pouvait aller. Sa descente a été accompagnée de force, parce qu'il était la vertu même ; et son ascension s'est faite avec douceur, parce qu'il était la sagesse divine. *Il est descendu*, est-il dit, il n'est pas tombé, parce que celui qui tombe est précipité sans suivre aucun degré, mais celui qui descend, marche par degré et avec mesure.

2. Il y a donc des degrés en descendant, il y en a en montant ; le premier degré qui descend, c'est le degré qui mène *du plus haut des cieux jusqu'à la chair* ; le second, *jusqu'à la croix*; et le troisième, *jusqu'à la mort*. Voilà jusqu'où Jésus-Christ est descendu. Pouvait-il descendre davantage? Certainement notre roi pouvait bien dire et s'écrier, dans un sentiment d'affection pour son ouvrage: *Qu'ai-je dû faire, que je n'aie pas fait*[1]*? Nul ne peut montrer un plus grand amour, que de donner sa vie pour ses amis*[2]. Nous avons vu sa descente, il faut voir maintenant son ascension; elle a aussi trois degrés. Le premier est la gloire de la résurrection ; le second la puissance du jugement ; et le troisième, sa session à la droite du Père. Par sa mort il a mérité la résurrection, et par la croix, la puissance du jugement; condamné injustement à la croix, il était juste qu'il obtînt par elle la puissance de juger, suivant cette parole qu'il dit après la résurrection : *Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre*[3]. Et quant à la forme d'esclave, c'est-à-dire la chair dans laquelle il a souffert et est mort, après l'avoir ressuscitée, il l'a enlevée par-dessus tous les cieux, au-dessus de tous les chœurs des anges, jusqu'à la droite du Père. Quoi de plus beau que cette disposition où la mort a disparu dans la victoire, où l'ignominie de la croix a été changée en splendeur et en gloire; ce qui fait dire aux âmes justes : *A Dieu ne plaise que je me glorifie, sinon dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ*[1], et où l'humilité de la chair est passée de ce monde au Père éternel! On ne peut rien dire, rien penser de plus sublime que cette ascension, rien de plus glorieux que cet honneur. C'est ainsi que Notre-Seigneur est descendu et monté par le mystère de son incarnation, nous laissant l'exemple afin que nous marchions sur ses traces.

3. Puisons donc dans ce mystère, un exemple pour notre conduite, car *celui qui se glorifie de demeurer en Jésus-Christ, doit suivre le chemin qu'il a tenu*[2]. Descendons par la route de l'humilité, et établissons pour son premier degré, ou pour le premier progrès que nous y avons fait, de ne prétendre jamais être élevé au-dessus des autres; pour le second, d'être soumis à tout le monde; et pour le troisième, de supporter avec patience toutes les injures et toutes les ignominies dans cet état de soumission. Lucifer n'était pas dans ce premier degré, lorsqu'il a dit en son cœur: *Je monterai au ciel, j'élèverai mon trône au-dessus des astres, je m'asseoirai sur la montagne du testament, du côté de l'aquilon. Je monterai par-delà les nuées, je serai semblable au Très-Haut*[3]. A ces mots il fut précipité du ciel pour jamais, peut-être parce que c'est un insupportable orgueil, de vouloir dominer les autres. Nos premiers parents, dans le paradis terrestre, ont manqué du second degré; bien que plus jaloux d'abuser de leur propre volonté, que de la soumettre au Créateur, ils n'eurent pas néanmoins la présomption de s'élever au-dessus de leurs semblables. De là vient que leur péché et leur peine ont différé de l'orgueilleuse chûte du démon, et que par ce moyen ils ont porté la divine miséricorde à les relever. Enfin, ceux qui croient pour un temps, et qui se retirent au temps de la tentation, ne sont point encore arrivés au troisième degré.

4. Je dis tout cela, afin, que nous connaissions qui nous devons nous garder d'imiter. Car le démon et nos premiers parents ont voulu s'élever mal à propos, ceux-ci en science et celui-là en puissance, mais tous

[1] Isaïe V, 4. — [2] Jean XV, 13. — [3] Math. XXVIII, 18.

[1] Galat. VI, 14. — [2] I Jean II, 6. — [3] Isaïe XIV, 13, 14.

en orgueil. Or il ne faut pas nous élever de la sorte; écoutons plutôt le Prophète demander de quelle manière nous devons monter. *Qui est celui qui montera sur la montagne du Seigneur, ou qui habitera son sanctuaire ? Celui qui aura les mains et le cœur purs, qui n'a point reçu son âme en vain, et qui n'a point trompé son prochain par un faux serment*[1]. Remarquons ici trois degrés pour monter. Le premier est l'innocence dans nos œuvres; le second, la pureté de cœur; et le troisième, le fruit de l'édification. Et ces trois degrés qu'il faut monter, se trouvent merveilleusement renfermés dans les trois dont nous venons de parler. Car dans le troisième des degrés précédents se trouve la souffrance des injures, et c'est cette vertu qui prouve l'innocence des œuvres; c'est le premier degré, dont parle le Psalmiste. Là le second degré était la patiente soumission ; c'est ce que pratique la pureté du cœur, qui est aussi le second degré du prophète roi. C'est pour cela que nous avons des supérieurs éclairés, afin que nous purifiions nos cœurs, suivant cette parole du Seigneur : *Vous êtes maintenant purifiés, à cause de la parole que je vous ai dite*[1]. Enfin nous avions placé le premier degré dans le mépris de la domination, et ce troisième degré du Psalmiste est le fruit de la bonne édification. Or, celui qui n'a point l'ambition de dominer, est certainement digne de commander utilement aux autres.

[1] Ps. XXIII, 3, 4.

[1] Jean XV, 3.

SERMON LXI [A]

Des quatre Montagnes où il faut monter.

1. *Qui montera sur la montagne du Seigneur*[2]*?* Jésus-Christ n'est monté qu'une fois corporellement au-dessus des cieux; mais à présent encore il monte tous les jours spirituellement dans les cœurs de ses élus. Si nous voulons monter avec lui, il faut que nous montions de la vallée des vices sur la montagne des vertus. Or il y a surtout deux sortes de vices, dont il faut sortir. Les uns sont nuisibles à nous-mêmes, et les autres le sont au prochain. Les uns sont appelés péchés, et les autres crimes, et tous ensemble forment la vallée des larmes, parce qu'il faudrait un torrent de larmes, pour pleurer la vie des pécheurs. Mais pour s'élever de la vallée des péchés à la montagne de la chasteté, il faut la triple continence des membres, des sens, et des pensées. On s'abstient des actes par la première continence, on retient les regards par la seconde, et on réprime les sentiments par la troisième. Il faut encore que nous montions de la vallée des crimes sur la montagne de l'innocence. Voici l'échelle : *Ne faites point à autrui ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse*[2]. Or, cette échelle est formée de trois degrés de crainte; crainte de celui qui souffre, de peur qu'il n'exige la peine du talion ; crainte de la puissance supérieure qui se venge, crainte du juge intérieur qui rend à chacun selon ses œuvres. Au reste,ceux qui ont gravi cette montagne, sont déjà justifiés, ils vivent de la foi, mais il leur faudra souffrir persécution, comme dit l'Apôtre[3].

2. C'est pourquoi il faut fuir de la montagne de l'innocence à celle de la patience, et y dresser aussi une échelle de trois degrés ; le premier est la passion de Notre-Seigneur ; le second la force des martyrs ; et le troisième la grandeur de la récompense. On peut appeler ces degrés, les degrés de la pudeur ; de même que ceux de l'innocence sont appelés les degrés de la crainte. Mais

[2] Id. XXIII, 3.

(A) Ou 19e des Petits Sermons.

[2] Tobie IV, 7. — [3] II Tim. III, 12.

remarquez que sur cette montagne de la patience les degrés sont raides, difficiles, et remplis d'épines. Cette montagne, dis-je, est pénible à monter, à cause de la difficulté qu'il y a à imiter les souffrances du Seigneur. Elle est épineuse, à cause des nombreuses tentations et de leur aiguillon : savoir, la perte des biens, les injures et les affronts, et les tourments infligés aux corps des martyrs ; en troisième lieu, elle est extrêmement aride : peu de récompense à espérer en cette vie, elle est toute réservée pour la vie éternelle. Enfin, après cette montagne, il en reste encore une autre, c'est la montagne des montagnes ; quand l'homme y est arrivé, Dieu repose en lui, suivant ce qui est écrit : *Il a trouvé son repos dans la paix*[1]. Du reste, c'est sur cette montagne de la paix, que se dresse l'échelle de la charité, ce qui fait dire au Seigneur : *Faites aux hommes ce que vous voulez qu'ils vous fassent*[2]. Car nous voulons qu'on ait de la reconnaissance pour nous, qu'on nous pardonne, et qu'on nous donne volontiers.

[1] Ps. LXXV, 3. — [2] Math. VII, 12.

SERMON LXII[(A)]

Véritables et différentes manières d'imiter Jésus-Christ.

Que celui qui me sert, me suive[1]. Il en est qui fuient Jésus-Christ, bien loin de le suivre ; il en est d'autres qui marchent devant lui et non après lui, quelques-uns le suivent, sans l'atteindre ; et d'autres le suivent et le possèdent. Ceux qui ne cessent point encore de pécher, au lieu de le suivre, le fuient, et il est dit de ceux-là : *Quiconque fait mal, hait la lumière*[2]. Le Prophète ajoute : *Ceux qui s'éloignent de vous, périront*[3]. Quant à ceux qui préfèrent leurs sentiments à ceux de leurs maîtres, il est clair qu'ils les devancent, au lieu de les suivre ; saint Pierre en était la figure, lorsqu'il voulut empêcher le Seigneur d'aller souffrir la mort pour notre salut, et qu'il lui dit : *A Dieu ne plaise, ô mon Seigneur, que vous fassiez une telle chose*[4] ! Les tièdes, les lâches, ceux qui ne persévèrent pas jusqu'à la fin, qui faiblissent au milieu du chemin, suivent bien, mais ils n'arrivent point au terme, et c'est d'eux que l'Apôtre parle, quand il dit : *Elevez vos mains languissantes, et fortifiez vos genoux affaiblis ; dirigez vos pas dans les voies droites, afin que, si quelqu'un chancelle il ne s'égare pas du chemin, mais qu'il se guérisse plutôt*[3]. Enfin ceux qui imitent son humilité, et qui persévèrent de tout leur cœur dans cette voie, ceux-là, dis-je, suivent véritablement le Seigneur, et le possèdent : *Que celui qui me sert, me suive*[4]. C'est-à-dire qu'ils imitent mon exemple. Mais quel fruit leur en reviendra-t-il ? *Afin*, dit-il, *que mon serviteur soit là où je suis*. Ainsi le fruit de cette imitation n'est rien moins que le séjour de l'éternelle félicité.

[1] Jean XII, 26. — [2] Jean III, 20. — [3] Ps. LXXII, 27. — [4] Math. XVI, 22.

(A) Ou 22e des Petits Sermons. Le 20e et le 21e sont rejetés parmi les sentences.

[3] Hébr. XII, 12, 13. — [4] Jean XII, 26.

SERMON LXIII [A]

Des trois moyens que Jésus-Christ nous a donnés pour recouvrer la Béatitude éternelle.

Que celui qui veut venir après moi, se renonce à lui-même. Que celui qui a cette volonté, vienne après moi, par moi, et à moi. Après moi, je suis la vérité; par moi, je suis la voie; et à moi, je suis la vie : *Que celui qui veut venir après moi, se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et me suive.* Trois choses sont proposées par Jésus-Christ, la vertu et la sagesse de Dieu, l'ange du grand conseil, à l'âme raisonnable créée à l'image et à la ressemblance de la Sainte-Trinité, la servitude, la bassesse, et l'austérité. La servitude nous est marquée dans l'abnégation de soi-même; le mépris dans l'ignominie de la croix; et l'austérité dans l'imitation de Jésus-Christ; afin que l'âme déchue par la désobéissance des trois biens qu'elle possédait, se relève par l'obéissance des trois misères où elle se trouvait. Car elle était déchue de la société des anges, et de la vision de Dieu, c'est-à-dire de la liberté naturelle, de la dignité, et de sa béatitude. Il faut donc maintenant qu'elle écoute un bon conseil, afin que, renonçant à elle-même, c'est-à-dire à sa propre volonté, elle recouvre sa première liberté; en portant sa croix, c'est-à-dire en crucifiant sa chair avec ses vices et ses concupiscences, elle rentre dans la compagnie des anges par la vertu de la continence; en suivant Jésus-Christ, c'est-à-dire en imitant la passion, elle est reportée à la claire vision de la gloire, parce que *si nous participons à ses souffrances, nous aurons aussi part à son royaume*[1].

SERMON XLIV [B]

Du prix de la vie et de la mort des saints.

1. *La mort des saints est précieuse devant le Seigneur*[1]. Ce qui rend devant Dieu la mort des saints précieuse, c'est tantôt leur vie, tantôt le motif de leur mort, tantôt à la fois l'une et l'autre. Pour les confesseurs qui meurent dans le Seigneur, c'est leur vie qui donne ce prix à leur mort. Quant aux martyrs qui meurent pour le Seigneur, ce qui fait le prix de leur mort, c'est tantôt le motif seul, tantôt ce motif et la vie même. La mort est précieuse si elle est sanctifiée par la vie :

[1] Rom. VIII, 17.

[1] Ps. CXV, 15.

(A) Ou 23e des Petits Sermons.

(B) 24e et 25e des Petits Sermons.

elle est plus précieuse quand le motif la rend volontaire ; elle est très-précieuse quand la vie antérieure s'unit au motif présent.

2. Il y a trois choses qui sanctifient la vie de l'homme : la règle dans la manière de vivre, la justice dans la conduite, la piété dans les sentiments. Notre manière de vivre sera réglée si nous vivons dans la continence, la sobriété et l'obéissance, c'est-à-dire dans la chasteté, la charité et l'humilité. Car la chasteté s'acquiert par la continence, la charité par la franche société, et l'humilité par l'obéissance. Grâce à cette vertu, l'âme est parfaitement soumise à Dieu, et elle vit en paix à l'ombre de ses ailes. Notre conduite sera juste si elle est droite, réservée, féconde : droite, quand l'intention est bonne ; réservée quand nous nous arrêtons aux bornes du possible ; féconde, quand elle est utile au prochain. Nos sentiments seront pieux si la foi nous fait reconnaître Dieu comme souverainement puissant, souverainement sage, souverainement bon ; si nous croyons que sa puissance aide notre faiblesse, que sa sagesse éclaire notre ignorance, que sa bonté efface nos péchés. Et trois choses rendent la mort des saints précieuse, le repos après la fatigue, la joie d'un bonheur nouveau, la paix de l'éternité.

SERMON LXV[A]

De la liaison des trois paraboles de S. Matthieu (XIII, 44, 48) *: Le royaume du ciel est semblable à un trésor caché dans un champ*, etc.

1. La triple parabole que l'on vient de nous lire nous recommande trois choses. Le champ c'est notre corps. Tant que les passions impétueuses y règnent, il est inculte, soumis à la malédiction, et il produit des ronces et des épines; on ne sait ce qui s'y cache. Dans cet état, qui peut le croire propre à porter de dignes fruits de pénitence ? Ame de l'homme, pourquoi exposes-tu ton corps avec tant de folie ? Ignores-tu donc ce qu'il porte en lui ? N'est-ce pas le royaume du ciel ? En lui tu trouveras les œuvres de salut qui pourront te mériter le royaume des cieux. Achète ce champ, délivre ton corps du joug des passions, et pour cette acquisition, livre ce qui excite et aide tes passions elles-mêmes.

2. Quand vous aurez trouvé ce trésor, livrez-vous au négoce, et cherchez des perles précieuses. Si vous en rencontrez une d'un grand prix, vendez tout ce que vous avez, et achetez-la. Mais quelle est cette perle si précieuse? Ne vous étonnez pas si pour l'acheter, l'homme a vendu tout ce qu'il avait si, pour les richesses du salut, il a abandonné et ses péchés et ce qui les excitait ; il n'avait pas autre chose. Mais maintenant qu'il a trouvé ce trésor, pourquoi cherche-t-il des diamants de bon aloi, et pour un seul vend-il tout ce qu'il a ? Ce diamant, pour moi, n'est autre chose que l'unité. Il cherche des perles précieuses, celui qui, dans l'œuvre de son salut, ne se contente pas des biens de moindre valeur, mais poursuit les meilleurs et les plus parfaits. Or, ne trouvant rien de plus parfait que l'unité, il doit tout faire pour elle, et la préférer sans hésiter aux jeûnes, aux veilles, à l'oraison.

3. Qu'il s'attache à cette unité, non comme étant un entre tous, mais un avec tous. Qu'il dilate son sein, qu'il réunisse en ses entrailles toutes les affections ; qu'il soit tout à tous, prêt à partager la joie comme la douleur de ses frères, à se réjouir avec ceux qui se réjouissent, à pleurer avec ceux qui pleurent. Et une fois arrivé au rivage, il rejettera les mauvais poissons du filet de la charité, et il ne connaîtra plus la peine.

(A) Ou 26e des Petits Sermons.

SERMON LXVI [A]

Des huits béatitudes opposées à autant de péchés.

1. Le remède du péché présente de l'analogie avec le péché. Le premier péché a été commis dans le ciel par l'orgueil de l'ange prévaricateur qui a dit en son cœur : *Je monterai, j'élèverai mon trône au-dessus des astres de Dieu; je siégerai sur la montagne du testament, du côté de l'aquilon; je monterai par delà les nues, et serai semblable au Très-Haut*[1]. Il s'est enflé en lui-même, et exclu du rang des esprits bienheureux, il a perdu le royaume des cieux. Contre ce péché Notre-Seigneur a dit: *Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux*[2]. Le second péché a été la désobéissance de la femme au paradis terrestre[3]. Ce péché a révolté la chair contre l'esprit, de sorte que l'esprit rebelle à Dieu a subi la rébellion de la chair. C'est contre ce péché qu'il a été dit : *Bienheureux les doux parce qu'ils posséderont la terre*[4]. Le Seigneur a caché le remède de ces deux péchés dans cette maxime : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*[5]. Le troisième péché a été commis quand la femme a entraîné son mari dans sa faute[6]. Elle aurait dû pleurer son péché et ne pas ajouter ainsi le crime au crime; mais elle s'est imaginé trouver une consolation à faire partager son péché à son mari. Car il nous est naturel de chercher des compagnons soit dans le vice, soit dans la vertu. Voici le remède à ce péché : *Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés*[7].

2. Le quatrième péché a été le consentement d'Adam[8]. Car Adam, dit l'Apôtre, *n'a pas été séduit, mais c'est la femme qui a été séduite et qui a péché*[9]. L'une a péché par ignorance, l'autre par faiblesse.

[1] Isaïe XIV, 13, 14. — [2] Math. V, 3. — [3] Gen, III, 6, — [4] Matth. V, 4. — [5] Id. XI, 29. — [6] Gen. III. 6. — [7] Math. V. 5. — [8] Gen. III, 6. — [9] I Tim. II, 14.

(A) Ou 27e des Petits Sermons.

Adam a cédé à un trop vif amour de son épouse, non qu'il ait fait sa volonté, mais il l'a préférée à la volonté divine. Aussi Dieu dit-il : *Parce que tu as obéi à la voix de ton épouse plutôt qu'à la mienne, la terre sera maudite pour ton travail*[1]. Car la juctice voulait qu'Adam se soumît à la volonté de celui à qui il devait davantage, et comment nier qu'il eût envers Dieu des obligations plus sérieuses qu'envers sa femme ? Il n'était lié à Eve que par l'amour, mais il tenait à Dieu par l'amour et la crainte. Deux liens devaient donc être plus forts pour l'attacher aux ordres de Dieu, qu'un seul pour l'enchaîner à l'amour de son épouse. Contre ce quatrième péché, Jésus-Christ a donné ce remède : *Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés*[2]. Adam possédait la justice : il avait été créé juste par un Dieu juste, mais n'ayant pas su la diriger par son libre arbitre, il l'a perdue par cette liberté même. Le Psalmiste dit le contraire de Jésus-Christ: *Vous avez aimé la justice et haï l'iniquité*[3]. Le cinquième péché est arrivé quand l'homme a rejeté sa faute sur sa compagne: *La femme que vous m'avez donnée pour compagne*, dit-il, *m'a présenté de ce fruit, et j'en ai mangé*[4]. En cela il est cruel, cruel d'abord pour lui-même : il cherche des excuses à son péché; cruel envers son épouse, il se fait accusateur. Il est assez puni de son péché alors qu'il accuse celle dont l'amour l'a fait pécher. Contre ce péché il a été dit : *Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils recevront eux-mêmes miséricorde*[5].

3. Eve a commis le sixième péché, quand interrogée par Dieu sur le motif de sa conduite, elle répondit: *Le serpent m'a trompée, et j'ai mangé de ce fruit*[6]. Ainsi elle-même

[1] Gen. III, 17. — [2] Math. V, 6. — [3] Ps. XLIV. 8. — [4] Gen. III, 2. — [5] Math. V, 7. — [6] Gen. III, 13.

recourt à la ruse pour déguiser sa faute[1]; elle la rejette sur le serpent, comme si elle était innocente, tandis que la tentation du serpent eût été inutile si Eve lui eût refusé le consentement de sa volonté ; et peut-être avait-elle déjà ressenti quelque mouvement d'orgueil, et mérité ainsi d'être séduite par le serpent. C'est contre cela qu'il a été dit : *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu*[2]. Le septième péché fut commis hors du paradis terrestre, quand Caïn se jeta sur Abel son frère et le tua. Depuis ce temps les méchants s'élèvent contre les bons et les oppriment. Et voici le remède de ce péché : *Bienheureux les cœurs pacifiques, parce qu'ils seront appelés les enfants de Dieu*[1]. Si les méchants s'obstinent à persécuter, que les justes les supportent avec patience, et ils recevront leur consolation dans ces paroles : *Bienheureux ceux qui sont persécutés pour la cause de la justice, parce que le royaume du ciel est à eux*[2]. L'arrivée de Jésus-Christ était donc nécessaire pour soumettre la chair à l'esprit, pour donner la paix à l'homme, pour le réconcilier avec Dieu.

[1] Ps. CXL, 4. — [2] Math. V, 8.

[1] Math. V, 9. — [2] Id. V, 10.

SERMON LVII[A]

De deux sortes de préceptes de la loi, moraux et figuratifs.

1. *La loi nous a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité nous sont venues par Jésus-Christ*[3]. Je trouve dans la loi ancienne un double genre de préceptes : des préceptes moraux comme celui-ci : *Vous ne convoiterez point, vous ne commettrez pas d'adultère, vous honorerez votre Père*[4] et d'autres semblables. Il y a aussi des préceptes figuratifs qui sont comme l'ombre de la vérité. Par exemple, l'immolation des taureaux et le sang des boucs. Mais un peuple charnel ne pouvait ni accomplir ces préceptes, ni y trouver son salut. Aussi le Seigneur, dans l'Evangile, reproche-t-il aux Pharisiens les préceptes de la loi, les accusant de rendre vains, par leurs traditions, les commandements de Dieu[5], ceux sans doute qui regardaient l'édification des mœurs. Car il parle lui-même des autres par la bouche de son prophète : *Il leur a donné des préceptes qui ne sont pas bons*[6], ceux assurément qui étaient l'ombre des préceptes futurs. Car, quelle justice y a-t-il à immoler un bélier pour effacer le péché d'un homme, et à pouvoir dire avec le Prophète : *J'ai acquitté des dettes que je n'avais point contractées*[3]? Il est donc vrai qu'un peuple qui n'était pas bon, a reçu des préceptes qui n'étaient pas bons, suivant cette parole du Prophète : *Vous serez saint avec les saints, et vous vous pervertirez avec les méchants*[4]. Dieu connaissait les cœurs des juifs et les savait charnels ; aussi leur a-t-il donné des sacrements charnels, incapables de conduire à la perfection par la pratique des justices de la chair. Jésus-Christ, Notre-Seigneur, est donc venu, plein de grâce et de vérité, nous donner par sa grâce la force d'accomplir les préceptes moraux ; et, quant aux préceptes figuratifs, après la révélation de la vérité, ils ne doivent plus désormais être observés à la lettre, mais entendus, par l'esprit, dans leur sens spirituel. Aujourd'hui ce n'est plus un bélier ni un taureau que l'on immole pour les péchés de l'homme; une hostie, un corps vivant, un sacrifice raisonnable et agréable dans les jeûnes et les mortifications, nous mérite à la fois le pardon et la grâce.

— [3] Jean I, 17. — [4] Exode XX, 17, 14, 12. — [5] Marc VII, 13. — [6] Ezéch. XX, 25.

(A) Ou 28e des Petits Sermons.

— [3] Ps. LXVIII, 5. — [4] Ps. XVII, 16.

Le sermon 68e étant exactement le même que le 32e on ne le répète point ici.

SERMON LXIX

Du triple renouvellement des trois vieillesses spirituelles.

1. *Comme nous avons porté l'image de l'homme terrestre, il nous faut porter celle de l'homme céleste*[1]. Il y a deux hommes, l'ancien et le nouveau : Adam est l'ancien, Jésus-Christ le nouveau. L'un est l'homme terrestre, l'autre le céleste : l'image de l'un est ancienne, l'image de l'autre, nouvelle. Mais l'une est une triple vieillesse, l'autre, au contraire, un triple renouvellement ; car il y a la vieillesse du cœur, de la bouche et du corps. Nous avons péché de trois manières, par pensée, paroles et actions. Le cœur est le siége des désirs charnels et mondains, c'est-à-dire de l'amour de la chair et de l'amour du siècle. La bouche est aussi le siége d'une double vieillesse, l'arrogance et la médisance. Il y a de même dans le corps une double vieillesse, les crimes et les péchés. Tout cela est l'image du vieil homme, et doit être renouvelé en nous. S'il n'était pas de vieillesse dans le cœur, l'Apôtre ne dirait pas : *Renouvelez l'intérieur de votre cœur, et revêtez l'homme nouveau qui a été créé selon Dieu dans la justice, la sainteté et la vérité*[2]. De même, s'il n'y avait pas de vieillesse pour la bouche, l'Ecriture ne dirait pas : *Que les choses vieilles quittent votre bouche*[3]. L'Apôtre dit encore : *Que de votre bouche ne sorte aucun discours mauvais*, mais que pour l'édification de la foi, *toutes vos paroles soient bonnes, et qu'elles puissent être utiles à ceux qui les écoutent*[1]. Il parle encore de la vieillesse du corps quand il dit : *De même que vous avez fait servir vos membres à l'impureté et à l'iniquité*, etc., et il ajoute relativement à ce renouvellement : *Ainsi faites-les servir maintenant à la justice pour votre sanctification*[2].

[1] I Cor. xv, 19. — [2] Ephés. iv, 23, 24. — [3] I Rois ii, 3.
(A) Ou 29e des Petits Sermons.

2. Il faut donc renouveler votre cœur et le purger des désirs charnels et mondains, afin de mettre à leur place l'amour de Dieu et l'amour de la patrie céleste. Que l'arrogance et la médisance quittent votre bouche, et qu'elles y soient remplacées par l'aveu sincère de vos péchés, et l'estime profonde de votre prochain. Au lieu des péchés et des crimes qui sont la vieillesse du corps, prenez la continence et l'innocence, afin que ces vertus chassent les vices opposés. Ce renouvellement dont j'ai parlé plus haut est opéré, Jésus-Christ habitant en nous par la foi, ainsi qu'il le dit lui-même : *Voici que je renouvelle toutes choses*[3]. Aussi dit-il à l'Epoux dans le Cantique : *Placez-moi comme un sceau sur votre cœur, comme un sceau sur votre bras*[4]. Dans notre cœur, il est la sagesse ; dans notre bouche, il est la vérité ; dans notre corps, il est la justice.

[1] Ephés. iv, 29. — [2] Rom. vi, 19. — [3] Apoc. xxi, 5. — [4] Cant. viii, 6.

SERMON LXX[(A)]

De la vigilance et des soins du salut.

1. *Nous avons été donnés en spectacle au monde, aux anges et aux hommes*[1], et ainsi, tout à la fois, aux bons et aux méchants. Car, la passion de l'envie chez les uns, un sentiment de miséricorde chez les autres, les pousse à avoir sans cesse l'œil sur nous ; les premiers sont heureux de nos défauts, les autres de nos progrès. Nous sommes ainsi en spectacle, placés parfois entre le ciel et l'enfer, comme entre le cloître et le siècle. Des deux côtés on examine avec soin notre conduite : des deux côtés on se dit : Ah ! s'il pouvait venir à nous ! L'intention sans doute est différente, mais le désir est le même ; si les regards de tous sont ainsi fixés sur nous, pourquoi les nôtres s'écartent-ils, pourquoi sont-ils seuls à ne pas nous considérer ? A droite et à gauche nous sommes observés avec tant de soin, et seuls nous détournons les yeux de notre conduite, seuls nous négligeons de nous examiner nous-mêmes ; nous ne craignons pas les esprits qui nous trompent, et nous ne respectons pas ceux qui veulent nous être utiles. *Les Justes*, est-il dit, *m'attendent jusqu'à ce que vous me donniez ma récompense*[1]. Et aussi : *les pécheurs m'ont attendu pour me perdre*[2]. D'un côté l'on me prépare l'enfer, de l'autre la couronne de gloire, et, placé dans cette alternative, je puis m'amuser et hésiter ! Et même je ne suis ni attiré par le désir de la récompense, ni effrayé par la crainte des supplices ! je n'éprouve ni envie, ni terreur en des points si importants ; et je demeure dans l'insensibilité la plus funeste ! Ah ! réveillons-nous enfin, mes frères, et ne négligeons point nos âmes, pour lesquelles d'autres veillent avec un si grand zèle, soit pour les sauver, soit pour les perdre.

SERMON LXXI[(B)]

Parallèle entre la servitude d'Egypte et la servitude du démon.

1. Le résumé, la perfection de la morale consiste surtout en ces deux choses, à éviter les vices, à désirer les vertus ; aussi ne suffit-il pas de s'abstenir du mal, si l'on ne pratique le bien. Ce qui fait dire au Psalmiste : *Fuyez le mal et faites le bien*[3]. Evitons donc les vices, embrassons les vertus. Parcourons quelques histoires anciennes pour en tirer des fruits de morale. La famine contraignit jadis Israël à entrer en Egypte[4]. Il y trouva sur le champ un nouveau maître, et d'homme

[1] Cor IV, 9.
(A) Ou 30e des Petits Sermons.
(B) Ou 31e des Petits Sermons.

[1] Ps. CXLI, 8. — [2] Id. CXVIII, 95. — [3] Id. XXXVI, 27. — [4] Gen. XLII, 46.

libre il devint esclave. Dès le début de son séjour, le voilà soumis à la puissance de Pharaon qui ordonne de mettre à mort les garçons et de n'épargner que les filles. Iraël est condamné à de durs ouvrages, à fabriquer les tuiles et les briques [1], et Pharaon ne leur fournit que la paille. C'est à quoi la famine les a contraints.

2. Ce n'est ni la faim du pain, ni la soif de l'eau, mais celle de la parole de Dieu qui pousse tant de cœurs vers l'Egypte. Cette parole de Dieu est la lumière véritable qui illumine tout homme venant en ce monde[2]. Ce qui fait dire au Psalmiste : *Le précepte du Seigneur est lumineux, il éclaire les yeux* [3]. Celui qui suit cette lumière ne marche pas dans les ténèbres, mais il a pour guide une lumière de vie. La lumière des préceptes conduit à celle des récompenses. Celui qui est privé de cette parole divine est forcé d'entrer en Egypte, c'est-à-dire dans les ténèbres. Il est enveloppé des ténèbres de l'ignorance, suivant cette parole de l'Apôtre : *Nous n'avons pas à lutter contre la chair ou la sang, mais contre les princes et les puissances, contre les rois de ce monde de ténèbres, contre les esprits d'iniquité répandus dans l'air* [1]. Sous le joug de Pharaon, on est réduit à des travaux fangeux, c'est-à-dire sales et honteux. Pharaon fournit la paille, c'est-à-dire les pensées légères. Le propre de la paille est de s'allumer facilement et de se consumer vite. De même les mauvaises pensées inspirées par le démon s'allument subitement dans les âmes, aidées par la faiblesse de la chair. Mais si nous y résistons énergiquement, Dieu aidant, elles s'éteignent sur le champ. La paille allumée cuisait la terre et la durcissait en briques. Les pensées mauvaises, qui sont cette terre, s'allument à l'aide de la paille de la délectation ; qu'elles passent en acte, les voilà cuites aussi. Transformées en habitude, elles s'endurcissent définitivement.

[1] Exode I. — [2] Jean I, 9. — [3] Ps. XVIII, 9. — [4] Ps. I. 1. [5] Job XX, d'après les Septante.
(A) Ou 35e des Petits Sermons.

[1] Ephés. VI, 12. — [2] Prov. I, 14.

SERMON LXXII [A]

De la voie des impies et de la voie du Seigneur.

1. *Heureux l'homme qui n'est point entré au conseil des impies* [4]. Croire en Dieu et le servir, c'est la piété. Car la piété c'est le culte de Dieu [5]. Ce culte consiste en trois choses : la foi, l'espérance et la charité, qui toutes trois sont invisibles. Ces trois vertus manquent aux impies qui ne servent pas Dieu, et qui préfèrent dans leur cœur les choses visibles aux invisibles, les biens de la terre à ceux du ciel. Leur prince et leur chef est le démon, qui, le premier, a abandonné la voie de la piété ; devenu impie, il a, par sa malice, éloigné de la piété l'homme placé dans le paradis terrestre ; car il voulait avoir des compagnons de ses égarements, des complices de son crime. Il a séduit Eve, qui a fait succomber son mari. Ceci se renouvelle tous les jours ; le démon tente la chair, la chair tente l'esprit, et le dessein des impies s'accomplit. Ils se disent les uns aux autres : *N'ayons tous qu'une seule bourse* [2]. Chacun dépose donc son obole dans sa mémoire, comme dans une bourse commune : le démon y met la tentation, la chair la délectation, l'esprit le consentement. Puis de cette bourse ils tirent de quoi acheter la nourriture convenable. La chair achète l'incendie, le feu qui ne s'éteint jamais ; l'esprit, le remords de la conscience, c'est-à-dire le ver immortel, et le démon achète le sang de tous deux.

2. Quatre sentiers mènent au conseil des impies. Les uns y sont entraînés malgré eux,

les autres sont attirés par le plaisir, les troisièmes sont séduits par l'ignorance, et les derniers cèdent à leur propre volonté. Tous ont un besoin indispensable de quatre vertus qui les aident à résister, et les empêchent d'entrer dans ce conseil. A ceux qui sont entraînés malgré eux, il faut la force, qui les fasse résister jusqu'à la mort, aux menaces, aux tortures, aux souffrances de toute sorte. Ceux que le plaisir attire ont besoin de la tempérance, qui réprime les désirs déréglés, et reste inflexible aux promesses, insensible aux caresses. Ceux qui sont ignorants ont besoin de la prudence qui aide à discerner l'utile de l'inutile, et qui enseigne ce qu'il faut conserver et ce qu'il faut rejeter. La justice est nécessaire à ceux qui marchent de leur plein gré. C'est la justice qui donne à la volonté cette rectitude qui ne se complaît, ni à pêcher, ni à consentir au péché. La justice et la force ont leur siége dans la volonté, parce que la volonté doit être juste et forte. La justice bien réglée consiste à repousser le mal et à préférer le meilleur à ce qui est simplement bon. Cette vertu semble avoir manqué à Adam qui, en consentant au péché, abandonna ce qui lui était utile. La prudence et la tempérance ont leur siége dans la raison, parce que la raison doit être prudente et modérée. La prudence n'est que la raison instruite par la grâce, à éviter les effets de l'injustice, dans le but de sauvegarder la justice. Elle évite non-seulement l'injustice manifeste, mais encore tout ce qui, de toute façon, blesse la justice : elle est moins préoccupée de ce qui est permis que de ce qui est plus utile ; elle fuit les richesses et les biens analogues, non qu'ils soient criminels, mais parce qu'ils sont ordinairement des obstacles à la justice. Néanmoins, comme il est des choses qui en tout cela sont guidées par l'hypocrisie, on ajoute qu'il faut agir ici *pour la justice*. La justice est la perfection de l'âme raisonnable. Les autres vertus, la force, la tempérance, la prudence, ne servent qu'à l'acquérir ou à la conserver, à l'empêcher de se perdre ou de s'affaiblir. La justice une fois arrivée à la perfection et entrée dans le cœur, devient alors semblable aux autres vertus, car elle est forte, prudente et modérée.

3. *Heureux celui qui n'est point allé*, etc. Aller ainsi est le caractère des esprits inconstants, faibles et légers. Il en est encore qui, pour éviter ce désordre, se jettent dans une obstination évidente, ne cédant à aucun conseil, et s'attachant opiniâtrement à leur propre sens ; c'est pourquoi l'Écriture ajoute, *et qui n'est point resté*, de façon sans doute à n'être ni léger, ni obstiné. La voie des pécheurs, c'est le monde, c'est la volonté personnelle, c'est l'orgueil, source de tous maux, comme la volonté commune est la source de tous biens. *Et qui ne s'est point assis dans la chaire de pestilence*. Il y est assis, celui qui par son exemple porte les autres au péché ; voilà la chaire : quatre pieds la soutiennent, le premier est la malice, le second le mépris de Dieu, le troisième l'irrévérence, le quatrième la fourberie. La malice aime le mal et en fait ses délices ; elle aime le mal, parce qu'il est le mal : ainsi le démon et les impies. Mais comme il arrive quelquefois que ces derniers craignent Dieu, non d'une crainte salutaire, mais parce qu'ils ont peur de la perte de leurs biens ou de souffrances physiques, afin d'être plus méchants encore, ils méprisent Dieu lui-même ; et le mépris de Dieu devient le second pied de leur chaire. Il peut aussi arriver que pleins d'amour pour le mal et de mépris pour Dieu, ils soient pourtant retenus par le respect des hommes au milieu desquels ils vivent ; aussi le mal, pour grandir, appelle-t-il à son secours le troisième pied, l'irrévérence qui ôte à ces cœurs toute crainte de Dieu, tout respect des hommes. Enfin le quatrième pied vient mettre le comble à leur malice ; c'est la fourberie, qui leur enseigne à user des trois précédents, à mêler le poison à l'huile, le vinaigre au miel. Le point culminant de la chaire sur laquelle ils siégent, c'est la puissance. Car si celui qui fait toutes ces choses a pour lui la puissance, il cause alors les plus grands dommages ; sans la posséder lui-même, il peut aussi attirer à lui celui qui la possède, le séduire par ses conseils, et le pousser au mal. Sur cette chaire est un coussin où on est assis doucement. Il est fait de légères plumes d'oiseaux et représente la vaine gloire, la faveur populaire qui charment et enorgueillissent les hommes. Enfin, sous les pieds est un marchepied, qui les empêche de toucher la terre. Il en est, en effet, qui s'abstiennent des actions basses et terrestres, feignent de mener une vie spirituelle, pour mieux tromper les hommes. Les maximes de ces gens-là sont pernicieuses, et en se répandant partout elles causent d'affreux ravages.

4. *Sa volonté est dans la loi du Seigneur.* Nous avons dit plus haut ce qu'il faut rejeter ; disons maintenant ce qu'il faut désirer. Nous

disions tout à l'heure *évitez le mal;* nous disons maintenant *faites le bien* [1]. Mais comme ce n'est pas ici une voie destinée aux pieds du corps, mais qu'elle a pour but de diriger les affections de l'âme il est dit : *Sa volonté est dans la loi du Seigneur*. Car, au témoignage de saint Grégoire pour l'esprit, vouloir, c'est marcher. Il y a trois sortes d'hommes qui marchent et semblent courir dans cette voie ; l'esclave, le mercenaire, le fils. Leur char est traîné par deux chevaux, la menace et la promesse; l'esclave est assis sur la menace, le mercenaire sur la promesse. Tous les deux traînent leur char, mais l'un par crainte; l'autre par cupidité ; chacun est pressé par son propre aiguillon. Le fils seul n'est ni mû par la crainte, ni attiré par la cupidité, l'amour seul les guide; il est porté dans son char, sans fatigue ni peine : *Car quiconque agit sous l'impulsion de l'esprit de Dieu, est fils de Dieu* [2]. Ce char a aussi quatre roues qui sont les quatre passions de l'âme si connues, l'amour, la joie, la crainte et la tristesse. Les réprouvés n'aiment que les choses temporelles, et ils se réjouissent quand ils ont fait le mal, mais cet amour et cette joie ont pour conséquence une crainte et une tristesse éternelles. Aux élus, au contraire, il a été dit : *Le monde se réjouira et vous vous attristerez, mais votre tristesse se changera en joie* [1]. Aussi pour eux les roues de devant sont la crainte et la tristesse, et l'amour et la joie sont celles de derrière. Pour eux la crainte se change en amour, et la tristesse en une joie éternelle.

5. Remarquons que cette route de la loi divine se fait en six jours. Le premier est consacré aux gémissements du cœur, le second à la confession orale, le troisième à l'aumône, le quatrième aux travaux corporels, le cinquième à l'abnégation de la volonté personnelle, le sixième au mépris de la mort. Le septième, on se repose de toutes ces fatigues, en attendant le huitième qui sera le jour de la résurrection. *Et jour et nuit il méditera la loi.* En quelque état que l'homme se trouve, jamais il ne doit abandonner la loi du Seigneur; aux jours heureux, qu'il songe aux jours malheureux; au jour du malheur, qu'il songe aux jours plus heureux. On peut encore entendre par le jour et la nuit, la vie contemplative, et la vie active, qui sont contenues toutes deux dans la loi du Seigneur.

SERMON LXXIII [A]

De la folie des hommes qui n'ont pour Dieu ni crainte, ni amour.

L'insensé a dit en son cœur, il n'y a point de Dieu [3]. Bien que Dieu soit un, et une seule chose, cependant, malgré son invariabilité, il offre à nos sens différents goûts, à cause de l'inconstance de notre esprit. Celui qui le craint goûte sa justice et sa puissance; celui qui l'aime goûte sa bonté et sa miséricorde. Ce qui fait dire ailleurs au même Prophète : *Dieu n'a parlé qu'une fois, et j'ai entendu de lui deux choses : La puissance est à Dieu; et à vous, Seigneur, la miséricorde* [2]. Ici entendre c'est goûter, puisque ces deux actes s'accomplissent par l'âme, substance une et simple. C'est pourquoi Dieu n'a parlé qu'une fois, parce qu'il n'a engendré qu'un seul Verbe. Du reste, par ce Verbe unique, nous entendons, nous goûtons ces deux choses, *qu'il y a une puissance divine,* et *que vous avez, Seigneur, la miséricorde.* Il est tout à fait dépourvu de sens, celui qui ne goûte ni la crainte, ni l'amour de Dieu. Qu'il soit si savant qu'il voudra, pour moi il

[1] Ps. XXXVI, 27. — [2] Rom. VIII, 14. — [3] Ps. XIII, 1.
(A) Ou 36e des Petits Sermons.

[1] Jean XVI, 20. — Ps. LXI, 12, 13.

manquera de sagesse tant qu'il n'aura ni la crainte, ni l'amour de Dieu. Car pourrions-nous dire consommé en sagesse, celui qui n'en a pas même le commencement? Or la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse[1]; l'amour en est la fin, et l'espérance a sa place au milieu. Celui qui ne goûte pas la justice de Dieu par la crainte, ni sa miséricorde par l'amour, celui-là dit certainement en son cœur : *Il n'y a point de Dieu.* On nie, en effet, l'existence de Dieu, quand on méconnaît sa justice et sa bonté.

SERMON LXXIV [A]

De la corruption des hommes.

Ils sont corrompus, ils ont fait des actions abominables; pas un qui fasse le bien, non pas un[2]. L'âme a sa corruption, le corps a aussi la sienne. La corruption de l'âme se divise en trois parties, et celle du corps en quatre; de même que le corps se compose de quatre éléments, et l'âme de trois facultés. L'âme est raisonnable, concupiscible et irascible. En tant que raisonnable, sa santé consiste dans la connaissance de la vérité, et elle est corrompue par l'orgueil. Corrompue, elle se trompe de deux manières, dans la connaissance d'elle-même et dans la connaissance de Dieu. La vaine gloire corrompt la concupiscence, l'envie corrompt la colère. La corruption du corps s'appelle abomination, et elle a lieu de quatre manières, selon les quatre éléments dont le corps se compose. Quatre choses corrompent le corps : la curiosité, la loquacité, la cruauté, la volupté; et il y a surtout particulièrement quatre parties du corps dans lesquelles chaque l'élément domine avec plus de force : le feu dans les yeux, l'air dans la langue qui formule la parole, la terre dans les mains qui sont le siége principal du toucher, et l'eau dans les parties naturelles. Un quadruple fléau corrompt ces quatre parties du corps; la curiosité corrompt les yeux, la loquacité la langue, la cruauté les mains, la volupté les parties naturelles. C'est ainsi que les hommes deviennent *corrompus et abominables*, corrompus dans leur âme, abominable dans leur corps; corrompus devant Dieu, abominables devant les hommes. Il y a quatre sortes d'hommes, et parmi elles il n'en est qu'une qui fasse le bien. Les uns ne connaissent pas Dieu et ne le cherchent pas; ceux-là sont morts; les autres le connaissent mais ne le cherchent pas; ce sont les impies; les troisièmes le cherchent et ne le connaissent point; ce sont des insensés; les derniers enfin le connaissent et le cherchent; et ceux-là sont saints; d'eux seuls il est vrai de dire qu'ils font le bien.

[1] Ps. cx, 9. — [2] Id. xiii, 1.
(A) Ou 37e des Petits Sermons.

SERMON LXXV[A]

Il ne faut pas différer la pénitence jusqu'à la mort.

Leurs infirmités se sont multipliées, et puis ils se sont hâtés. Pourquoi les hommes diffèrent-ils toujours leurs pénitence durant leur vie, et remettent-ils leur confession à la mort? Comment croient-ils qu'en une heure de temps ils pourront examiner toutes les parties de leur âme, dont les passions et les désirs se sont répandus sur la terre, et sont attachés à la terre par une sorte de lien qui les y retient fortement ? Je ne dis pas, dit le Seigneur, que je n'en sauve alors quelques-uns, car je puis en un moment rappeler toutes choses à moi : mais *je ne réunirai point leurs assemblées sanguinaires*[1] ; je veux dire les assemblées de ceux qui persévèrent dans le sang, jusqu'à ce que, accablés d'infirmités, ils soient délaissés de leurs péchés. avant qu'eux-mêmes ne les délaissent. Voilà les assemblées que je ne réunirai point. Si j'ai bon souvenir, dans toute l'Ecriture, vous ne trouverez qu'un seul larron qui ait été sauvé de la sorte. Ne vous fiez donc pas à une attente si dangereuse. L'esprit ne souffle pas seulement où il veut, mais encore quand il le veut[1]; il ne lui est pas difficile d'inspirer tout à coup une contrition parfaite que de longues années pourraient à peine procurer. Mais, d'où savez-vous qu'il veuille user de cette miséricorde à votre égard, quand vous lui avez résisté tant de fois? Il est vrai, l'esprit de sagesse est plein de bonté; mais il ne délivrera point le médisant du péché que ses lèvres ont commis[2]. Ecoutez quel est celui-là : *Maudit celui qui pèche par espérance*[3].

SERMON LXXVI[B]

Nécessité et excellence de la grâce divine.

Vous l'avez prévenu de douces bénédictions[2]. Nous avons besoin de trois sortes de bénédictions ; d'une bénédiction qui nous prévienne, d'une qui nous aide, et d'une autre qui nous mène à bonne fin. La première est la bénédiction de la miséricorde, la seconde celle de la grâce, et la troisième celle de la gloire. La miséricorde prévient la conversion, la grâce nous aide à nous conduire, la gloire consomme notre bonheur. Si Dieu ne nous accorde pas cette triple bénédiction, la terre de notre cœur ne saurait porter de fruits de salut. Nous ne pouvons ni commencer le bien, si nous ne sommes prévenus par la miséricorde, ni le faire, si nous ne sommes aidés par la grâce, ni atteindre la

[1] Ps. xv, 4. — [2] Id. xx, 4.
(A) Ou 38e des Petits Sermons.
(B) Ou 39e des Petits Sermons.

[1] Jean III, 8. — [2] Sagesse I, 6. — [3] Id.

perfection du bien si nous ne possédons complétement la gloire. De ces trois bénédictions, ce n'est pas sans raison que je goûte davantage celle qui prévient non-seulement ceux qui ne la méritent pas, mais encore ceux qui s'en sont rendus indignes; nous sommes toujours des enfants de colère, et nous accomplissons des œuvres de mort; et néanmoins Dieu nourrit à notre égard des pensées de paix. Au lieu d'implorer sa grâce, nous la repoussons; au lieu d'invoquer sa bonté, nous provoquons sa colère; nous ne lui demandons pas son secours, et même nous l'écartons; et pourtant il nous accorde l'esprit de salut, de vie et d'adoption. A quelle douceur une âme sera-t-elle sensible, si elle ne goûte pas une si grande miséricorde? C'est donc avec raison que nous appelons bénédiction de douceur celle qui nous prévient; celle qui nous aide tient plutôt de la force; et celle qui consomme notre bonheur, de la plénitude.

SERMON LXXVII [A]

Etat différent de ceux qui connaissent Dieu et de ceux qui ne le connaissent pas, de ceux qui sont connus de lui et de ceux qui lui sont inconnus.

Le peuple que je ne connaissais pas, m'a servi[1]. Qu'y aurait-il d'étonnant que Dieu fût servi par un peuple qu'il connaît? Mais quand il l'est par un peuple inconnu, quand il en est scrupuleusement obéi, il y a là un digne sujet d'éloges. Or, quatre classes de personnes sont connues de Dieu ou lui sont inconnues, le connaissent ou ne le connaissent pas. Il y en a qui sont connus de Dieu et qui le connaissent; d'autres qui n'en sont pas connus et ne le connaissent pas; d'autres qui en sont connus mais ne le connaissent pas eux-mêmes, d'autres enfin qui n'en sont pas connus, et qui pourtant le connaissent. Pour Dieu, connaître, c'est rendre heureux; pour l'homme connaître, c'est remercier. Ceux donc qui sont connus de Dieu et le connaissent, sont les anges, qui, rendus heureux par Dieu, le louent et le servent sans cesse. Ceux qui n'en sont pas connus et ne le connaissent pas sont les pauvres de nécessité, qui ne sont ni riches des biens temporels, ni bienheureux du service de Dieu. Ceux qui en sont connus et ne le connaissent pas sont les riches du siècle; ils regorgent de biens et de richesses, mais emportés par les désirs du monde, ils n'élèvent jamais leur cœurs vers les choses du ciel. Ceux qui ne sont pas connus de Dieu et le connaissent, sont les pauvres volontaires; ni la tribulation, ni la misère, ni aucun danger ne saurait les séparer de l'amour de Jésus-Christ. Cependant l'adversité les éprouve en mille façons, de dures tribulations les accablent, comme il est écrit: *La fournaise éprouve les vases du potier, et la tentation l'homme juste*[1]. Le Psalmiste les désigne aussi quand il dit: *Mon Dieu, mon Dieu, tournez vos regards vers moi; pourquoi m'avez-vous abandonné?* Ne semble-t-il pas que Dieu ne les connaisse pas, puisqu'ils appellent ses regards? Mais s'ils paraissent abandonnés, cependant ils connaissent Dieu; aussi, parlant de ces hommes qui connaissent Dieu, le Psalmiste ajoute-t-il aussitôt: *Mon Dieu, je crierai vers vous tout le jour, et vous ne m'écouterez pas; je crierai la nuit, et je n'aurai pas été insensé d'agir ainsi*[2]. C'est donc de ces pauvres que Dieu dit: *Le peuple que je n'ai pas connu m'a honoré*. Il semble dire à ses anges: Est-il étonnant que vous me serviez,

[1] Ps. XVII, 45.
(A) Ou 40e des Petits Sermons.

[1] Eccli. XXXVII, 6. — [2] Ps. XXI, 2, 3.

vous que je rends heureux, quand je suis servi par des hommes que je laisse dans la pauvreté? Est-il étonnant que vous m'obéissiez, vous qui me voyez face à face, quand je suis obéi par ceux qui m'entendent sans me voir? En effet, les anges voient Dieu, les hommes l'entendent. Ils l'entendent et lui obéissent, afin qu'un jour devenus semblables aux anges, ils méritent aussi de le voir. C'est donc par l'ouïe que l'on mérite la vision, et la vision est la récompense de l'ouïe. On commence par entendre, puis on voit, ainsi qu'il est écrit : *Ecoutez, ma fille, et voyez*[1]. Par conséquent, quiconque aspire à voir Dieu plus tard, doit d'abord l'écouter et lui obéir fidèlement.

SERMON LXXVIII[(A)]

Différence entre le tabernacle, le vestibule et la maison de Dieu.

Dieu des vertus, que vos tabernacles sont admirables[1] ! Il faut distinguer le tabernacle, le vestibule, la maison. Dans le tabernacle sont les justes qui vivent et combattent dans la chair; car le tabernacle, la tente, est la demeure ordinaire de ceux qui travaillent et combattent. Le tabernacle a un toit, mais pas de fondement ; il est portatif, parce que les justes détachés des choses présentes cherchent au-delà de ce monde une cité assise sur des fondements. Leur foi, qui est ce fondement, n'est pas appuyée sur les choses de la terre, mais sur Dieu même. Leur toit, c'est la grâce qui les protége et les défend. Le vestibule est voisin de la maison, et il en a la largeur : c'est la demeure des âmes saintes dépouillées de leur corps, délivrées de la prison de la chair; là elles sont au large. Le vestibule a des fondements, mais n'a pas de toit; car les âmes qui ont l'amour de Dieu ne tombent pas, comme le disait le Prophète : *Nos pieds sont fixés et fermes*[2] : il n'a pas de toit, car ces âmes attendent encore un dernier progrès dans la résurrection de leurs corps. Après la résurrection, ils seront avec les anges, dans la maison elle-même, qui a tout ensemble des fondations et un toit. Les fondations sont la stabilité de la félicité éternelle, le toit en est le comble et la perfection.

[1] Ps. LXXXIII.
(A) Ou 4e des Petits Sermons.

[1] Ps. XLIV, 11. — [2] Id. CXXI, 2.

SERMON LXXIX[A]

Il faut soumettre en tout et toujours sa volonté à celle de Dieu.

Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt[1]. La voie royale, mes frères, ne s'écarte à droite ni à gauche. On peut sans doute trouver une fois un homme bien disposé, mais rarement deux fois. Que Dieu lui dise : *Chassez la servante et son fils*[2] (j'entends par là les œuvres de la chair), il n'hésite pas. Mais qu'il lui dise ensuite : *Immole-moi ton fils chéri, Isaac*[3], il ne l'entend plus qu'avec peine, et il semble qu'il ne puisse travailler à l'avantage ou à l'union de son prochain, sans dommage pour ses exercices spirituels. Il est facile, pour un serviteur de Jésus-Christ, de repousser tout ce qui a trait au plaisir charnel ; mais se priver des satisfactions spirituelles, quand l'obéissance l'exige ou que la charité fraternelle le réclame, c'est offrir à Dieu un sacrifice bien grand et bien agréable. Souvenez-vous cependant que dans ce sacrifice c'est moins Isaac qn'il faut immoler que le bélier de l'orgueil.

SERMON LXXX[A]

Union multiple.

1. *Qu'il est doux et agréable à des frères d'habiter ensemble*[4] ! Il y a l'union naturelle, l'union charnelle, l'union virtuelle, l'union morale, l'union spirituelle, l'union sociale, l'union personnelle, l'union principale. L'union naturelle est celle du corps et de l'âme. L'union charnelle est celle de l'homme et de la femme, dont il est dit : *Ils seront deux en une même chair*[5]. L'union virtuelle est celle de l'homme avec lui-même, union telle qu'il ne peut s'épancher sur toute sorte de choses, mais que, avec le Prophète, il n'en demande qu'une seule au Seigneur[1]. L'union morale est celle qui nous lie à notre prochain, et qui fait dire au Psalmiste : *Dieu donne les mêmes sentiments aux habitants de sa maison*[2]. L'union spirituelle est celle qui nous unit à Dieu, selon ces paroles de l'Apôtre : *Celui qui s'attache à Dieu n'est qu'un esprit avec lui*[3]. L'union sociale est celle des anges, qui ont tous les mêmes désirs et les mêmes répugnances. L'union personnelle est en Jésus-Christ. L'union principale, substantielle, se rencontre dans la sainte Trinité.

2. *Qu'il est doux et agréable!* Il y a des choses qui sont bonnes et agréables ; d'autres

[1] Ps. LVI, 8. — [2] Gen. XXI, 10. — [3] Id. XXII, 2. — [4] Ps. CXXXII, 1. — [5] Gen. II. 24.

(A) Ou 43e des Petits Sermons.

(A) Ou 44e des Petits Sermons.

[1] Ps. XXVI, 4. — [2] Ps. LXVII, 7. — [3] I Cor. VI, 17.

qui ne sont ni bonnes ni agréables; certaines qui sont bonnes sans être agréables; plusieurs enfin qui sont agréables sans être bonnes. De celles qui sont bonnes mais non agréables, on arrive à celles qui sont bonnes et agréables. De celles qui sont bonnes et non agréables, on arrive à celles qui ne sont ni bonnes ni agréables. Celles qui sont bonnes, mais non agréables, sont la continence, la patience, la discipline. Celles qui sont agréables mais non bonnes, sont la volupté, la curiosité et la vanité. Celles qui ne sont ni bonnes ni agréables, sont l'envie, la tristesse et la paresse. Celles qui sont bonnes et agréables sont l'honneur, la charité et la pureté. Pour obtenir ce qui est bon et agréable, on a un besoin indispensable de l'union virtuelle et de l'union morale. La première est chassée par la pusillanimité et la légèreté. Par la pusillanimité nous abandonnons nos résolutions; par la légèreté, nous les changeons. La seconde est détruite par l'obstination, les soupçons et la dissimulation. L'obstination n'écoute pas le prochain; les soupçons empêchent la confiance; et la dissimulation, l'union. L'espérance des biens éternels exclut la pusillanimité; l'obéissance soumise chasse la légèreté; l'obstination se guérit par l'humilité, les soupçons et la dissimulation, par la charité.

SERMON LXXXI[A]

De la louange de Dieu sur les lèvres du pécheur.

La louange de Dieu est déplacée sur les lèvres du pécheur[1]. Elle n'est même pas belle sur les lèvres du pécheur pénitent; le souvenir de ses désordres passés lui inspire de la confusion et des sentiments fréquents de componction. Cependant, si la louange ne sied pas sur ses lèvres, la confession y est utile et fructueuse. Mais quand l'âme avance en profitant des bienfaits de Dieu, et qu'elle s'attache à le louer, qu'elle se complaît dans cet exercice, qu'elle y trouve sa joie et ses délices, alors aussi la louange est belle en sa bouche. Ainsi tout souillé du fumier qu'il jette sur son champ, le laboureur ne trouve guère son travail agréable, encore qu'il ait son utilité. Mais à la moisson, quand il ramasse ses gerbes, il recueille le fruit de ses fatigues qui lui semblent belles alors.

[1] Eccli. xv, 9.

(A) Ou 45e des Petits Sermons.

SERMON LXXXII[A]

1. *Gardez votre cœur avec toute sorte de soins, car c'est de lui que la vie procède*[1]. La vie procède du cœur de deux façons : soit parce que, comme l'Apôtre le dit, *on croit du cœur pour la justice, que le juste vit de foi*[2], *qu'elle purifie le cœur, que le cœur pur voit Dieu*, et le connaît, *et que la vie éternelle consiste à connaître Dieu et Jésus-Christ qu'il a envoyé*[3]; soit parce que le Christ notre vie, qui présentement habite par la foi en nos cœurs[4], sera un jour dans la gloire, lorsqu'il nous apparaîtra et que nous lui serons associés[5]; que celui qui est aujourd'hui caché dans le cœur passera du cœur au corps, en réformant ce corps si vil actuellement, et lui communiquera sa clarté[6]. Aussi un autre apôtre dit-il : *Maintenant nous sommes les enfants de Dieu, et on n'a pas vu encore ce que nous serons*[7].

2. Mais remarquons comment il est dit : *Gardez votre cœur ave toute sorte de soins*[8]. Les gens du monde disent vulgairement : il garde une place importante, celui qui garde son corps. Ce langage n'est pas le nôtre, nous disons plutôt avec l'Apôtre que garder son corps c'est garder un fumier. *Celui qui sème dans la chair*, dit saint Paul, *recueillera la corruption ; mais celui qui sèmera dans l'esprit, recueillera la vie éternelle*[9]; comme s'il disait qu'il faut soigner et garder avec un soin tout spécial le château de l'âme, parce que la vie éternelle sort de là. Mais ce château, situé en pays ennemi, est attaqué de toutes parts. C'est pour cela qu'il faut le garder avec toute sorte de soins, c'est-à-dire de tous les côtés; qu'il faut le couvrir d'une sollicitude vigilante, en bas, en heut, en avant, en arrière, à droite et à gauche. En bas, il est atttaqué par la concupiscence de la chair qui livre à l'âme une guerre éternelle, parce que la chair est en lutte constante avec l'esprit. Le jugement de Dieu le presse par en haut, puisqu'il n'est rien de plus redoutable que de tomber aux mains du Dieu vivant[1]. Il avait fidèlement gardé son cœur de ce côté celui qui disait: *J'ai toujours redouté Dieu comme on redoute les flots d'une mer irritée prêts à fondre sur moi*[2]. Ce qui attaque le cœur par derrière c'est le plaisir, le mortel plaisir qui naît du souvenir des désordres passés : les tentations essaient de le surprendre par devant. Le trouble suscité par des frères arrogants et mécontents, l'assaillent à gauche, et à droite, il rencontre le dévouement et l'obéissance des frères dociles. Ces derniers, en effet, si on n'y veille, peuvent causer un double dommage, soit en portant envie aux bonnes actions, soit en souhaitant passionnément une faveur particulière.

3. Que la sévérité de la discipline veille donc sur la chair ; prévenons le jugement de Dieu par le jugement d'une confession personnelle, jugement secret pour les choses secrètes, manifeste pour les fautes manifestes ; ce qui fait dire à l'Apôtre ; *Si nous nous jugions nous-mêmes nous ne serions pas jugés*[3]. Aux délectations qui viennent du souvenir des péchés passés, opposons des lectures fréquentes, à l'obsession des tentations, les instances suppliantes de la prière, aux inquiétudes que nous causent nos frères, la patience de la compassion ; à la ferveur des frères obéissants, la discrétion et la congratulation. La congratulation bannit la jalousie, et la discrétion modère les excès dans l'émulation.

[1] Prov. IV, 28. — [2] Rom. X, 10. — [3] Act. XV, 9. — [4] Jean XVII, 3. — [5] Ephés. III, 17. — [6] Coloss. III, 4. — [7] Philipp. III, 21. — [8] I Jean III, 2. — [9] Galat. VI, 8.

(A) Ou 46e des Petits Sermons.

[1] Hébr. X, 31. — [2] Job. XXXI, 23. — [3] I Cor. XI, 31.

SERMON LXXXIII[B]

Qu'il faut recevoir avec précaution les louanges humaines.

Vous avez trouvé du miel ? N'en mangez pas trop ; la satiété pourrait vous causer des vomissements[1]. Par miel on peut entendre ici la faveur des louanges humaines ; et c'est avec raison qu'on nous conseille, non pas de nous priver de cet aliment, mais d'y éviter l'excès. En effet, il est des moments où nous pouvons recevoir la louange des hommes avec fruit, lorsque nous n'y envisageons que la charité pour le prochain, et le salut de ceux qui deviennent par ce moyen plus soumis à ce que nous souhaitons d'eux. Ainsi, cette discrétion observée, on peut sans crainte manger de ce miel avec cette modération. Que si l'on dépasse ces bornes, il y aura mal et dommage à en manger. Or celui-là mange de ce miel avec excès, qui attache totalement son cœur aux applaudissements et aux louanges qu'on lui donne, qui s'enorgueillit de ses éloges, et qui s'en repaît. Le saint Prophète demandait à Dieu d'éviter ce vice, donnant aux louanges non plus le nom de miel, mais celui d'huile, qui n'a pas moins de douceur que l'autre : *L'huile du pécheur n'inondera pas ma tête*[1]. Voulez-vous savoir quand est-ce que celui qui mange du miel sans mesure rejette ce qu'il a pris avec excès? C'est lorsque cherchant uniquement les applaudissements des hommes dans les louanges dont il se rassasie, il est contraint de rejeter avec peine et inquiétude, ce qu'il avait pris avec un malheureux plaisir, quand il sèche d'envie et de jalousie contre celui dont il entend publier les avantages ; car alors l'âme livrée à la vanité, et bouffie de son orgueil, s'imagine qu'on ne peut louer les autres qu'à son préjudice, et avec un notable amoindrissement de sa propre estime.

SERMON LXXXIV[A]

De la constance contre les tentations du Démon,

1. Il y a deux demeures pour l'âme raisonnable : l'une inférieure qu'elle gouverne, et l'autre supérieure, où elle se repose. L'inférieure qu'elle gouverne, est le corps ; et la supérieure où elle se repose, est Dieu. On peut justement entendre de l'une et de l'autre ce qui est écrit : *Si l'esprit qui a la puissance s'élève au-dessus de vous, ne quittez point votre place*[2], soit en gouvernant l'infé-

[1] Prov. xxv, 16.
(A) Ou 47e des Petits Sermons.
(B) Ou 48e des Petits Sermons.

[1] Ps. CXL, 5. — [2] Eccli. x, 4.

rieure, soit en vous reposant dans la supérieure. Mais ce que je viens de dire convient surtout aux esprits grossiers et imparfaits, auxquels s'adresse l'Apôtre lorsqu'il dit : *Je parle d'une façon humaine, à cause de la faiblesse de votre chair. Car, comme vous avez fait servir vos membres à l'impureté, au péché et à l'iniquité, de même vous devez maintenant les mettre au service de la justice et de la sainteté*[1]. En effet, l'âme doit exercer trois fonctions différentes dans le corps ; il faut qu'elle le vivifie, qu'elle lui communique le sentiment et qu'elle le gouverne. Mais si on lui ôte la vie, ou si ses sens viennent à se troubler, elle n'est point responsable ; elle ne l'est que lorsqu'elle se laisse vaincre, et qu'elle succombe à la tentation de son ennemi. C'est pour cela qu'on lui dit *de ne point quitter sa place lorsque l'esprit s'élève contre elle*, c'est-à-dire, de ne point prêter ses membres à l'iniquité lorsqu'elle se sent attaquée par la tentation.

2. Il faut remarquer qu'il est dit : *Si l'esprit qui a la puissance s'élève contre vous :* l'esprit malin ne peut rien contre nous, à moins qu'il n'en ait reçu mission ou permission. Sa volonté est toujours méchante, mais la puissance qu'on lui donne n'est que juste. Sa volonté est méchante de son mauvais fond ; mais quant à sa puissance, il ne la reçoit que de Dieu. Dieu modère toujours, il est vrai, le pouvoir qu'il lui donne, de peur qu'il ne cause à ceux qu'il punit de la part de Dieu, plus de mal par la malice de sa volonté que leurs démérites n'exigent de la justice divine. Voilà pour ce qui regarde la demeure inférieure de l'âme ; quant à la demeure supérieure où elle se repose, on peut aussi lui appliquer la même explication, et dire : de peur que l'âme ne perde sous la violence de la tentation du démon, le repos dont elle jouit en Dieu, et que, de quelque manière qu'elle puisse être attaquée, elle demeure toujours constante et immuable dans la tranquillité que Dieu lui accorde. Ceci convient fort bien aux âmes parfaites qui peuvent dire véritablement avec Elie : *Vive le Seigneur et le Dieu d'Israël, en la présence duquel je demeure ;* et avec l'Apôtre saint Jean : *Nous sommes en ce monde de la manière qu'il y est*[2]. Cette sentence, dis-je, convient bien aux âmes parfaites qui imitent, dès cette vie, dans leur conduite, l'état immuable de l'Eternité.

1 IV Rois, III, 14. — 2 I Jean, IV: 14.

SERMON LXXXV[A]

De la chute irréparable de l'Ame.

De quelque côté que l'arbre tombe, soit au midi, soit au septentrion, il y demeurera[2]. La chaleur et la douceur du midi sont toujours prises en bonne part dans la sainte Ecriture : mais le mal vient du septentrion[3]. Un Prophète a vu les hommes comme des arbres[4]. On coupe un arbre quand il est mort, et il reste là où il tombe, parce que Dieu vous jugera là où il vous trouvera. Oui, l'arbre demeurera là immuablement et définitivement. Que l'âme prenne bien garde avant sa chute où elle pourra tomber ; car une fois tombée, elle ne pourra se relever, ni se changer de côté. Que si vous voulez savoir de quel côté l'arbre tombera, regardez ses branches et sachez que si la racine est coupée, il tombera infailliblement du côté où les rameaux sont plus forts et plus pesants. Les branches de notre âme sont nos désirs ; ils nous portent du côté du midi, s'ils sont spirituels, et du côté du septentrion, s'ils sont charnels. Or le corps placé

1 Rom. VI, 29. — 2 Eccli. XI, 3. — 3 Jérém. I, 14. — 4 Marc. VIII, 24.

(A) Ou 51e des Petits Sermons.

au milieu nous fait connaître ceux dont le poids l'emporte. Car, assurément, ceux qui tirent le corps avec eux, sont plus pesants, et notre corps entre l'esprit auquel il doit être soumis, et les puissances des ténèbres, ou les désirs charnels qui font la guerre à l'âme, est dans la position d'une vache qui, dans la campagne, est entre un voleur qui la veut enlever, et le paysan qui la garde. Malgré les menaces du voleur, si la vache n'est point enlevée, le paysan qui la garde reste victorieux. Ainsi quelque violence que nous ressentions, soit par les efforts du malin esprit, soit par l'importunité des mauvais désirs, si l'âme reste toujours maîtresse de son corps, elle est victorieuse, en sorte, comme dit l'Apôtre que *le péché ne règne plus dans notre corps mortel* et que nous mettons, au contraire, nos membres au service de la justice pour la sanctification, comme nous les avons autrefois employés à l'iniquité et u péché.

SERMON LXXXVI [A]

De la création des choses avec poids, nombre, et mesure.

1. *Vous avez tout fait,* dit le Sage, *avec poids, nombre et mesure* [1]. Ceci, sans doute, a été dit pour distinguer l'essence divine d'avec les créatures. En effet, les créatures ont été faites avec poids, nombre et mesure ; le Créateur seul échappe à ces modifications. On considère le poids pour juger de l'excellence d'une chose; et ainsi la créature qui doit être comparée à une autre du même genre, soit du plus au moins, soit selon l'égalité, a été faite dans un certain poids, qui la fait estimer ce qu'elle peut valoir. Pour la mesure, on la considère selon le temps ou le lieu ; et si nous parlons seulement du lieu corporel, la mesure des choses qui n'ont point de corps se prend du temps et non du lieu. Car l'âme ne saurait être renfermée dans un lieu corporel, pas plus que le corps n'est le lieu de l'âme. En effet, comment celle qui donne la vie aux parties extérieures, aussi bien qu'aux intérieures, peut-elle être resserrée dans le corps ! Elle est tout autant à la superficie de la peau qu'au fond des entrailles.

2. Mais l'âme se laisse tellement surprendre par les affections de sa chair, et par les habitudes du corps, qu'elle ne peut guère avoir d'elle-même qu'une idée corporelle. Car là où est notre cœur est aussi notre trésor [1] : elle goûte ce qu'elle aime, et comme elle est attachée et attirée par les affections de la terre, elle a peine à réfléchir sur sa propre condition. Enfoncée dans la profondeur du limon, elle ne se voit point, elle s'imagine que sa mesure est matérielle comme le corps qu'elle soutient. Cependant il en est tout autrement, et la mesure de l'âme varie avec le lieu. Le lieu de chaque chose est le terme de sa substance. Or, la substance de l'âme consiste dans la raison, la mémoire, le conseil, le jugement, et dans les autres choses semblables, qui, toutes, ont leur propre terme. Il est donc vrai que tout esprit, excepté le divin, a été créé dans la mesure, parce que la raison, la mémoire, et toutes les autres facultés de cet esprit sont bornées. Enfin, toute chose a été faite avec nombre, soit quant à la composition des parties, comme les corps, soit quant à leur diversité et à leur changement, comme les choses qui n'ont point de corps. Dieu seul n'a ni poids, ni mesure, ni nombre. Il est unique, il n'y a aucun être de sa nature, à qui il puisse être comparé. Il est un en son genre, et seul il ne peut jamais être assez estimé; il est éternel et infini, indivisible et immuable.

[1] Sagesse xi, 21.

(A) Ou 56e des Petits Sermons.

[1] Math. vi, 21.

SERMON LXXXVII [A]

Du baiser de l'Epoux, ou de la grâce de la contemplation.

1. *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche*[1]. Il y a trois sortes de baisers. Le premier aux pieds, le second aux mains, et le troisième à la bouche. Lorsque nous commençons à nous convertir à Dieu, nous baisons les pieds du Seigneur, qui sont doubles, celui de la miséricorde, et celui de la vérité. Dieu imprime ses deux pieds dans le cœur du nouveau converti, et tout pécheur embrasse l'un et l'autre, si sa conversion est véritable. Que s'il s'arrête à la seule miséricorde, sans la vérité, il est certain qu'il succombera à la présomption. De même s'il s'attachait seulement à la vérité sans la miséricorde, il périrait infailliblement victime du désespoir. Afin donc qu'il soit en sûreté, qu'il embrasse humblement les deux pieds, et par ce moyen il condamnera ses péchés dans la vérité, et il espérera son pardon de la miséricorde. Voilà pour le premier baiser. Quant au second, il se donne lorsque nous nous portons à la pratique des bonnes œuvres; nous baisons les mains du Seigneur, quand nous lui présentons nos bonnes actions, ou que nous recevons de lui les précieux dons des vertus. Enfin, nous nous élevons au troisième baiser, à celui de la bouche, lorsqu'après avoir satisfait au deuil de la pénitence, et reçu le don des vertus, notre âme pressée par les désirs du ciel, souhaite ardemment d'être admise dans les joies secrètes du sanctuaire divin, et que d'une voix entrecoupée d'amoureux soupirs, elle chante de tout son cœur : *Seigneur, je chercherai votre visage*[2]. C'est attiré par la véhémence de ces désirs, que l'Epoux qu'elle aime si fortement, qu'elle souhaite avec tant de passion, et après lequel elle soupire incessamment, vient se présenter à elle. Ainsi le premier baiser se donne dans la rémission des péchés, et on l'appelle baiser de propitiation. Le second s'accorde par le don des vertus et se nomme baiser de récompense. Le troisième se donne dans la contemplation des choses célestes, et il est appelé baiser contemplatif.

[1] Cant. I, 1. — [2] Ps. XXVI, 8.

[A] Ou 52e des Petits Sermons.

2. Il faut savoir qu'il y a deux sortes de contemplatifs. Les uns s'élèvent bien haut et tombent, d'autres sont ravis et descendent. Les premiers montent comme ceux de qui il est écrit : *Après avoir connu Dieu, ils ne l'ont glorifié ni remercié.* Ils ne lui ont point rendu grâces, parce qu'ils ont attribué à leur force ou à leur esprit ce qu'il leur a révélé, et ç'a été la cause de leur chute. *Ils se sont évanouis dans leurs pensées ; et en se disant sages ils sont tombés dans la folie*[1]. Mais les élus sont ravis comme saint Paul et ses semblables. Et ils descendent, pour communiquer aux petits ce qu'ils ont vu en esprit, dans leur ravissement, de la manière du moins qu'ils sont capables de l'entendre. Saint Paul est ravi lorsqu'il dit : *Si nous excédons, c'est pour Dieu*; *si nous nous modérons, c'est pour vous*[2]. C'est par ce dernier genre de contemplation que l'âme parfaite désire d'être transportée jusqu'aux chastes embrassements de son Epoux, quand elle dit : *Qu'il me baise du baiser de sa bouche.* Comme si elle disait : Je ne puis m'élever jusqu'à la contemplation des joies de mon Seigneur ; je ne le puis ni par mes propres forces, ni par mon industrie, ni par mes mérites particuliers. Il faut pour cela qu'*il me baise du baiser de sa bouche* : c'est-à-dire que cela se fasse par sa faveur et sa bonté, non par la science ni par la nature, mais par un pur effet de sa grâce. Au reste, l'Epouse nous exprime ici merveilleusement bien, et la grâce de celui qui opère, et l'opération et le

[1] Rom. I, 21, 22. — [2] II Cor. V, 13.

mode d'opération. Car ces mots: *Qu'il me baise*, montrent la faveur de l'Epoux : et cet autre : *D'un baiser*, marque l'œuvre même qui est la contemplation ; et enfin ces mots : *De sa bouche*, nous font entendre clairement la manière dont se fait la contemplation ; la bouche du Père, c'est le Verbe divin.

3. La contemplation a donc lieu par la descente du Verbe humain dans la nature humaine, et par l'élévation gratuite de la nature humaine jusqu'au Verbe même, par le divin amour. On ne doit pas s'étonner si je distingue tout cela dans la contemplation du Verbe de Dieu, puisque l'Evangile atteste que le même ordre a été observé dans l'incarnation du Verbe. La grâce précède dans la Salutation angélique : *Je vous salue, pleine de grâce*. De qui est cette grâce, et quelle est son excellence, l'Ange le dit en ajoutant : *Le Seigneur est avec vous*. Puis il parle de l'opération de cette même grâce quand il dit : *Bienheureux le fruit de votre sein*. Le fruit de votre sein, c'est l'incarnation même du Verbe. Enfin il nous enseigne la manière dont s'est réalisé ce grand ouvrage, lorsqu'il dit : *Le Saint-Esprit surviendra en vous et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre*. Or, dans ces œuvres admirables du Verbe divin, soit dans celles que nous avons tirées de l'Evangile, soit dans celles que nous avons empruntées aux Cantiques, il est évident que ce grand mystère de l'Incarnation ne s'est accompli que par la bonté infinie de Dieu, et que cette contemplation ne peut venir que d'un pur don de Dieu, et non des efforts de la volonté humaine.

4. Il faut encore remarquer que cette contemplation se fait de trois différentes manières, selon les diverses dispositions du temps. Car, premièrement, elle est appelée nourriture, secondement, breuvage, et en troisième lieu, c'est une ivresse. De là vient que dans les paroles suivantes, les élus sont invités par l'Epoux en ces termes : *Mangez, mes amis, buvez et enivrez-vous mes très-chers* [2]. Ils mangent tant qu'ils sont encore dans leur chair corruptible. Ensuite, depouillés de leur corps et ravis au ciel, on leur donne à boire ce qu'ils avaient mangé auparavant, parce qu'ils voient alors sans peine et à découvert, ce qu'il n'avaient connu que par la foi, lorsqu'ils vivaient dans un corps loin du Seigneur, et qu'ils mangeaient leur pain à la sueur de leur front. Ainsi avons-nous plus de facilité à prendre les choses que nous buvons, que celles que nous mangeons ; il y a une sorte de travail dans celles-ci, au lieu que les autres passent sans peine. Il est donc vrai que dans cet état les saints peuvent aisément prendre ce breuvage ; mais ils ne peuvent s'y enivrer : car ils ne sauraient parvenir à la parfaite contemplation de la divinité, tant qu'ils attendent la résurrection de leur corps, retardée jusqu'à la fin du monde. Mais cette réunion accomplie, le corps sera tellement attaché à l'âme et uni à Dieu, que rien ne sera capable de les empêcher de se plonger dans la sainte ivresse de la contemplation. Dans la première invitation, on les appelle amis, parce qu'ils sont invités à manger. Dans la seconde, ils sont appelés plus chers, parce qu'ils sont invités à boire. Mais dans la troisième, on les qualifie de très-chers, à cause de l'ivresse dans laquelle ils sont abîmés.

5. *Parce que vos mamelles sont meilleures que le vin* [1]. L'Epouse a deux mamelles, l'une de congratulation, et l'autre de compassion. Et l'Apôtre se servant de ces deux mamelles pour nourrir ses enfants : *Il faut*, dit-il, *se réjouir avec ceux qui sont dans la joie, et pleurer avec ceux qui pleurent* [2]. Par le vin, on entend les désirs du monde, dont il est écrit : *Leur vin est le fiel des dragons, et le poison mortel de l'aspic* [3].

6. *Elles sont plus odorantes que les plus excellents parfums* [4]. Par où il nous donne à entendre qu'il y a des parfums qui sont simplement bons, d'autres qui sont meilleurs, auxquels on doit préférer les plus excellents. Ainsi il y a trois sortes de parfums. Le premier parfum se compose du souvenir des péchés, lorsque nous sommes touchés de componction, et que nous en demandons pardon à Dieu. Et ce parfum est simplement bon, parce que Dieu ne méprise point un cœur contrit et humilié [5]. C'est sur les pieds du Seigneur qu'on le répand, et qu'on en reçoit la récompense, par la rémission des péchés, lorsque Notre-Seigneur dit : *On lui a pardonné beaucoup de péchés, parce qu'elle a eu beaucoup d'amour* [6]. Le second parfum se compose du souvenir des bienfaits de Dieu ; et c'est justement qu'on le verse sur la tête, parce que toutes les vertus se doivent rapporter exclusivement à Dieu, qui en est l'auteur. Ce parfum est plus précieux que le premier, suivant ces paroles de l'Evangile : *Pourquoi perdre ce parfum, qui pouvait être vendu plus de trois cents deniers, et*

[1] Luc I, 28, 35. — [2] Cant. V. 1.

[1] Cant. I, 1. — [2] Rom. XII, 15. — [3] Deuté. XXXII, 33. — [4] Cant. I, 2. — [5] Ps. L, 19. — [6] Luc VII, 47.

donné aux pauvres? Mais cette perte fut approuvée du Seigneur, quand il dit : *Laissez-la faire, pourquoi contrister cette femme? Vous aurez toujours des pauvres avec vous, mais vous ne m'aurez pas toujours.* Et non-seulement il approuve cette action, mais il la récompense par ces paroles : *Je vous dis en vérité, que partout où cet évangile sera prêché, on publiera par toute la terre ce qu'elle a fait en mémoire de moi*[1]. Enfin le troisième parfum est composé des senteurs les plus excellentes, ainsi qu'il est écrit au sujet de ces femmes, *qui achetèrent des parfums pour embaumer le corps de Jésus*[2]. Mais il ne se fit aucun épanchement ni aucune dépense de ce troisième parfum, parce que Notre-Seigneur ne voulut pas qu'on le répandît sur son corps mort; mais qu'on le gardât pour son corps vivant, la sainte Eglise, à laquelle ces femmes pieuses, venues au sépulcre avec leurs parfums, furent envoyées pour lui annoncer la résurrection du Sauveur. Le premier parfum est appelé parfum de la componction, et il est consumé par le feu de la contrition. Le second s'appelle parfum de dévotion, et c'est le feu de la charité qui le dévore. Le troisième est celui de la piété, on n'en use pas, mais on le garde précieusement et tout entier.

SERMON LXXXVIII [A]

Du bon usage des dons de Dieu.

1. Comme il y a deux choses en Jésus-Christ, l'une qui nous est inconnue, sa génération divine, de laquelle il est dit : *Qui pourra parler de sa génération*[3]? l'autre connue, sa naissance humaine, et ses œuvres sur la terre, ainsi nous trouvons dans le Saint-Esprit une chose qui nous est cachée, savoir la manière dont il procède du Père et du Fils, à qui il est égal et coéternel, et une autre qui nous est révélée par lui-même, savoir la manière dont sa grâce opère en nous. En effet, il y a deux différentes opérations du Saint-Esprit, celle qu'il produit en nous pour nous-mêmes, celle qu'il nous communique pour le prochain. Premièrement, il opère en nous pour nous, c'est-à-dire pour notre utilité, la componction, en détruisant en nous le péché. Secondement, il nous communique l'esprit de dévotion, par l'onction et la guérison de nos plaies. Troisièmement, il nous donne l'intelligence, il nous fortifie, et nous soutient d'un pain qui répare nos forces. Quatrièmement, il nous enivre d'un vin délicieux, en augmentant en nous ses grâces, et en nous communiquant son amour. Pour les autres dons, la sagesse, le conseil et les talents extraordinaires, ils nous sont donnés pour l'utilité du prochain. C'est pourquoi l'Apôtre parlant de la diverse distribution des dons du Saint-Esprit, ne dit pas simplement qu'on *donne à l'un* la sagesse, et à l'autre la science; mais il ajoute, *la parole de la science, la parole de la sagesse*[1], pour nous faire entendre qu'on nous communique ces dons pour le prochain, et l'édification d'autrui.

2. Mais il y a deux grands dangers à redouter dans ces opérations; n'allons pas partager avec le prochain celles qui nous sont données pour nous-mêmes, ni nous réserver exclusivement celles qui nous sont données pour le prochain. Car si nous retenons pour nous seuls, ce que nous n'avons reçu que pour l'utilité des autres, nous manquons de charité, et l'on nous dira avec raison : *Quelle utilité y a-t-il à cacher un trésor, et à retenir la sagesse*[2]? Que si nous voulons que

[1] Math. xxvi, 8, 13 : Marc xiv, 4, 9. — [2] Matth. xvi, 1. — [3] Isaïe liii, 8.

(A) Ou 53e des Petits Sermons.

[1] Cor. xii, 8. — [2] Eccli. xx, 32.

les dons de Dieu, que nous recevons en secret, soient connus, au lieu de nous contenter de plaire à Dieu dans le secret de notre cœur, nous perdons l'humilité, et c'est avec justice qu'on nous adresse ce reproche : *Qu'avez-vous que vous ne l'ayez reçu*[1]*?* Ainsi de tous les côtés nous sommes exposés à perdre l'humilité ou la charité. Et comment nous sauver sans humilité et sans charité? L'ordre donc que nous devons tenir pour profiter de ces dons, c'est de nous étudier premièrement à être remplis des sentiments de componction, et des autres vertus particulières, puis, si par la faveur du Saint-Esprit, nous recevons les autres dons en abondance, c'est-à-dire la sagesse et la science, ayons soin de les communiquer au prochain. Nous obtiendrons du Saint-Esprit ce don qu'on appelle discernement des esprits, en gardant pour nous ceux qui nous conviennent, et en communiquant au prochain ceux qui nous sont donnés pour son utilité.

SERMON LXXXIX[(A)]

Du baiser tant désiré par l'Epoux c'est-à-dire du Saint-Esprit.

1. *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche*[2]. Le Fils est la bouche du Père, suivant cette parole de l'Evangile : *Personne ne connaît le Fils que le Père, et personne ne connaît le Père que le Fils, ou celui à qui le Fils le voudra faire connaître*[3]. Mais à qui que se fasse cette révélation, soit du Père, soit du Fils, elle ne se fait que par le Saint-Esprit. De là vient que saint Pierre ayant dit à Notre-Seigneur : *Vous êtes le Christ fils du Dieu vivant*, Jésus-Christ lui répondit : *Vous êtes bienheureux, Simon Barjona* (qui veut dire *fils de la colombe*), *parce que ce n'est ni la chair ni le sang qui vous l'ont révélé, mais mon Père qui est dans le ciel*[4]. Et l'Apôtre après avoir dit : *Ce que l'œil n'a point vu, ni l'oreille entendu*, etc., ajoute immédiatement : *Mais Dieu nous l'a révélé par son Esprit.*[5] Il semble donc que l'Epouse a reçu cette grâce du Saint-Esprit, par laquelle elle connaît que le Fils est égal au Père. C'est pourquoi elle ne dit pas qu'il me baise de sa bouche (ce qui n'appartient qu'au Fls exclusivement à toute autre créature, parce qu'elle ne peut en aucune manière être égale au Père), mais elle dit seulement : *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche.* Or, le baiser est commun à celui qui baise et à celui qui est baisé ; par conséquent si le Père et le Fils se baisent réciproquement, quel est leur baiser sinon l'Esprit-Saint ?

2. C'est donc là ce que l'Epouse désire baiser, en disant : *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche*. Et saint Paul atteste qu'elle a vraiment reçu ce baiser, lorsqu'il dit : *Parce que vous êtes ses enfants, Dieu a envoyé dans vos cœurs l'esprit de son Fils, qui crie, Père ! Père*[1] *!* C'était aussi ce baiser que le Sauveur promettait à ses disciples, lorsqu'il les exhortait à s'appliquer à la prière : *Si vous qui êtes méchants*, dit-il, *vous ne donnez que de bonnes choses à vos enfants, à plus forte raison votre Père qui est dans le ciel, vous donnera ce qui est bon*, c'est-à-dire *un bon Esprit à ceux qui le lui demanderont*[2]*?* C'est donc par l'impression de ce baiser que l'âme raisonnable reçoit la connaissance de Dieu et l'amour de la vérité, c'est par le Verbe son Epoux, qui lui imprime ces deux choses comme deux lèvres, en tant que vertu et sagesse de Dieu. Aussi est-ce le propre de la sagesse de donner la connaissance, et le propre de la vertu de communiquer l'amour. L'âme raisonnable a aussi comme deux lèvres, la raison et la vo-

[1] I Cor. IV, 7. — [2] Cant. I, 1. — [3] Math. XI, 27. — [4] Math. XVI, 16, 17. — [5] I Cor. II, 9, 10.
(A) Ou 54e des Petits Sermons.

[1] Galat. IV, 6. — [2] Math. VII, 11 : Luc XI, 13.

lonté, avec lesquelles elle baise son Epoux ; l'entendement qui reçoit la sagesse, et la volonté qui reçoit la vertu. Si la raison seule reçoit la connaissance de la sagesse, et si la volonté n'a point l'amour de la vertu, ce n'est plus un baiser parfait. Ou si la volonté seule et touchée d'amour, et si la raison est privée de la connaissance, ce n'est plus, si j'ose dire, qu'un demi-baiser; mais ce baiser est parfait, il est entier, quand la raison est éclairée par la connaissance, et la volonté embrasée par l'amour.

SERMON XC[A]

Des trois parfums de componction, de dévotion, et de piété.

1. La miséricorde et le jugement sont les deux pieds de Dieu. C'est avec eux qu'il visite continuellement les âmes spirituelles, s'élançant à pas de géant[1], si toutefois ces âmes méritent qu'on dise d'elles : *J'habiterai en elles, et j'y marcherai, je m'y promènerai*[2]. Une âme pécheresse commence par embaumer les pieds du Christ de ce premier parfum, qu'on appelle la componction. *Marie, la pécheresse,* dit le texte sacré, *embauma les pieds de Jésus.* Et certes il n'était pas d'un prix médiocre, le parfum dont il est écrit : *Toute la maison fut remplie de son odeur*[3]. Ne vous en étonnez pas, puisque son odeur se fait sentir jusqu'au ciel, suivant ce témoignage de la Vérité : *Les anges de Dieu se réjouissent de la pénitence d'un pécheur*[4]. Mais si précieux que puisse être ce parfum, il n'est pas comparable à celui de la dévotion, composé du souvenir des bienfaits de Dieu, et dont la tête du Seigneur est parfumée. On dit bien du premier : *Dieu ne méprisera point un cœur contrit et humilié*[5]. Et du second : *Le sacrifice de louange m'honorera*[6]. Vous en parfumez la tête de Dieu, lorsque vous lui rendez grâce de ses dons, parce que Dieu est la tête de Jésus-Christ[7]; ainsi c'est la divinité que nous touchons en Jésus-Christ, toutes les fois que nous nous souvenons de ses bienfaits, pour lui en rendre nos actions de grâces; de même que ce n'est pas tant à sa divinité qu'à son humanité que nous pensons, lorsque nous réfléchissons, non pas sur ses dons, mais sur nos péchés.

2. Car, il semble qu'en se revêtant de notre chair, il ait pris ces deux pieds de la miséricorde et du jugement, afin que le pécheur, qui ne pouvait s'approcher de la tête, c'est-à-dire de la divinité, pût au moins avoir accès aux pieds, c'est-à-dire à son humanité. En effet, si ce pied que nous appelons la miséricorde n'appartenait point à l'humanité dont Jésus-Christ s'est revêtu, saint Paul ne dirait pas de lui : *Il a été éprouvé en toute manière, à cause de la ressemblance du péché,* dont il était exempt, *afin qu'il devînt miséricordieux*[1] Et si le jugement n'appartenait pas également au Fils de l'Homme, ce même Homme-Dieu ne dirait pas de lui-même : *Que Dieu lui a donné la puissance de juger, parce qu'il est le fils de l'homme*[2]. C'est pourquoi le pécheur ne craignant point de s'approcher des pieds de cet homme de douleur, qui a fait l'expérience de nos faiblesses, ose s'écrier : *Nous approchons maintenant avec confiance du trône de la grâce, parce que nous avons un pontife qui sait compatir à nos infirmités*[3]. L'âme pécheresse s'approche des pieds avec humilité, et l'âme fidèle de la tête avec confiance, afin de l'embaumer. Et ce qui doit

[1] Ps. XVIII, 6. — [2] II Cor. VI, 16. — [3] Jean XII, 3. — [4] Luc XV, 10. — [5] Ps. L, 19. — [6] Ps. XLIX, 23. — [7] I Cor. XI, 3.

(A) Les Petits Sermons 55e et 56e sont rejetés parmi les sentences. Celui-ci est formé des 57e et 58e : on le retrouve littéralement au traité de l'Amour de Dieu, n° 5.

[1] Hébr. IV, 15. — [2] Jean V, 27. — [3] Hébr. IV, 19, 15.

faire estimer ce parfum de la tête beaucoup plus précieux que celui des pieds, c'est qu'il est composé d'essences autrement considérables que l'autre. Nous trouvons en effet chez nous aisément et sans peine tous les éléments qui entrent dans le parfum de la componction, parce que nous sommes pécheurs; mais il faut chercher les autres bien loin, et avec beaucoup de travail, parce qu'elles nous sont apportées du paradis de Dieu, suivant cette parole de l'Apôtre saint Jacques : *Tout don excellent, tout don parfait, vient d'en haut, et du Père des lumières*[1]. Et qu'y a-t-il de plus excellent que ce parfum, dont l'effusion fait murmurer les Apôtres mêmes, lorsqu'ils disent : *A quoi bon cette profusion et cette perte? On aurait pu vendre ce parfum bien cher, et en donner l'argent aux pauvres.*

3. Aujourd'hui encore nous retrouvons quelque chose d'analogue dans l'âme qui s'applique à l'oraison et qui ressent tant de grâces et de dévotion, qu'on dirait volontiers qu'elle parfume la tête de Jésus-Christ, persévérant continuellement dans la quiétude de la contemplation, dans l'action de grâce, et dans les douceurs d'une dévotion toute divine. Il est d'autres âmes qui reprochent à celles-ci cette perte de temps, et qui pensent avoir raison de se plaindre d'elles, de murmurer, parce que capables d'être utiles à plusieurs, elles s'attachent exclusivement à leur propre repos. Ces murmurateurs ne croient pas jalouser ici une sainteté privilégiée, mais se préoccuper uniquement de la charité envers le prochain. Néanmoins Dieu, qui est la charité même, pardonne volontiers à cette âme qu'il voit se plaire dans ces exercices spirituels, surtout s'il la sait encore faible et pusillanime, femme si j'ose dire, et n'étant point parvenue à la virilité. Or point de doute que celui qui sonde les cœurs, en fait un plus juste discernement que les hommes qui ne voient que le dehors, et jugent des choses selon les apparences seules. Les hommes d'ailleurs ne songent pas qu'il n'est pas facile de goûter également le repos de l'oraison, et de se dépenser utilement au dehors ; de se soumettre avec humilité, et de gouverner avec succès; de se laisser conduire doucement, et de conduire les autres sans défaut; d'obéir volontairement, et de commander avec discrétion; en un mot, d'être bon parmi les bons, et de persévérer dans la vertu en la compagnie des méchants; de rester paisible avec les enfants de paix, et de conserver la paix avec ceux qui en sont les ennemis. Jésus donc connaît ceux qui sont aptes aux embarras des affaires, et ceux qui ne le sont pas ; il prend la défense d'une âme tendre et délicate, qu'il voit incapable de ces grands soins et de ces embarras; à ceux qui sont d'un sentiment contraire , et qui poussés par un zèle, bon il est vrai, mais qui n'est pas selon la science, lui reprochent sa quiétude et son oisiveté, il répond : *Pourquoi faites-vous de la peine à cette femme?* La chose à laquelle vous voudriez qu'elle s'employât est meilleure, je l'avoue; néanmoins ce qu'elle vient de faire en ma personne est une bonne œuvre. Laissez-la donc faire cette œuvre dont elle est capable à présent, car elle est encore faible comme une femme. Mais lorsqu'elle aura reçu la force de l'homme, grâce au changement opéré en elle par la droite du Très-Haut, et je le connaîtrai quand il arrivera, puisqu'elle n'avancera qu'autant que je la pousserai, puisqu'elle ne se conservera que par le secours que je lui donnerai, alors l'iniquité de l'homme sera plus utile que tout ce que la femme peut maintenant faire de bien[1]. C'est ce qui me donne une meilleure espérance, ce qui fait que je ne vois pas dans la profusion de ce parfum une perte, puisqu'elle est une marque certaine de la dévotion de la femme et une image vraie de ma sépulture. D'ailleurs, ce parfum a répandu son odeur si loin, que partout où cet Évangile sera prêché, on dira à sa louange ce qu'elle a fait en ma personne[2].

4. Mais venons au troisième parfum : si on compare les deux parfums dont nous venons de parler, le second est sans difficulté supérieure et préférable au premier. Et peut-être vous semblera-t-il surprenant qu'on en puisse trouver un troisième qui soit, et justement, préféré aux deux autres. C'est ce qui donne sujet à l'Épouse de vanter l'exquise senteur de ses mamelles. Et elle ne serait pas exquise si elle ne surpassait les parfums les plus vantés, comme les meilleurs parfums ne seraient pas plus estimables que les bons, s'ils n'avaient rien de plus excellent. Cependant ce second parfum dont la tête a été embaumée est reconnu si excellent, qu'il n'y a point de richesses au monde qui puissent lui être non-seulement préférées, mais comparées. Du reste, je ne puis me persuader que l'Épouse ait pu mentir en cette rencon-

[1] Jacq. I, 17.

[1] Eccli. XLII, 14. — [2] Math. XXVI, 8, 13.

tre, elle qui a la Vérité même pour Époux, et qui use ici des paroles mêmes de celui qui ne peut être trompé, comme il ne veut jamais tromper personne. Et certes ce serait en vain qu'elle soupirerait après les chastes embrassements de la Vérité, si elle mentait elle-même à la vérité; car quelle société entre le mensonge et la vérité! Que dis-je? c'est la vérité *qui fait périr tous ceux qui recourent au mensonge*[1].

5. Cherchons bien dans l'Évangile, peut-être que nous y trouverons la figure de cette vérité. *Marie Madeleine*, est-il dit, *Marie Jacobé et Salomé achetèrent des parfums pour venir embaumer Jésus*[2]. Voyez tout d'abord combien l'on doit estimer ce parfum matériel, puisqu'une femme ni deux ne suffisaient pas à acheter les matières dont il est composé. Une seule apporta le premier parfum, une seule apporta le second; mais il en faut trois pour acheter et préparer celui-ci, chacune isolément étant incapable de le préparer; il faut que toutes les trois, viennent *pour embaumer Jésus*, non-seulement pour embaumer les pieds ou la tête, mais Jésus, c'est-à-dire le corps tout entier de Jésus. Remarquez encore que Jésus-Christ ne voulut pas permettre la perte d'un parfum si précieux; c'est pour cela que ces femmes n'ayant point trouvé le corps, remportèrent leur parfum, et reçurent l'ordre de porter au corps vivant ce qu'elles avaient préparé pour un mort. Ce qu'elles firent incontinent, quand, portant la nouvelle agréable de la résurrection du Sauveur aux disciples qui étaient ses membres vivants, elles remplirent de joie et d'allégresse leurs cœurs, auparavant accablés de tristesse. En quoi vous voyez clairement que si Jésus-Christ n'eût pas aimé son corps mystique, l'Église, d'un amour plus fort et plus sensible que celui qu'il avait pour son corps naturel attaché à la croix, il n'aurait pas livré celui-ci à la mort pour le salut de l'autre. Il est donc évident que ce dernier parfum est supérieur aux deux précédents.

SERMON XCI[A]

De trois sortes d'effusions

1. *Vos effusions sont un vrai paradis*[3]. Ce sont les paroles de la Jérusalem céleste, qui félicite celle qui est encore ici-bas dans les luttes. Or il y a trois sortes d'effusions. La première est celle des personnes mariées, qui font pénitence dans le monde: la seconde, celle des continents qui se retirent dans le cloître, et la troisième celle des prélats qui prêchent le peuple de Dieu, et qui prient pour lui. Quant à la première effusion qui est celle de la pénitence, les anges heureux de voir un pécheur faire pénitence[4], en parlent en ces termes: *Quelle est celle qui s'élève du désert comme une Aurore naissante*[5]*?* On dit que cette âme pénitente monte du désert, c'est-à-dire d'une terre aride et sans eau, par le souvenir qu'elle a de ses péchés passés: elle monte comme *une légère fumée*, en confessant ses péchés avec humilité. Et c'est très-justement qu'on compare cette confession à une légère fumée, parce qu'elle s'étend par la diversité de ses essences, comme la fumée s'échappe de l'encensoir à travers les trous par lesquels elle s'exhale. Remarquez, que si la fumée n'a jamais de clarté, elle a néanmoins quelquefois une odeur fort sensible. Or, que cette fumée de la confession ait une certaine odeur de piété, les paroles suivantes nous l'apprennent. *Cette fumée*, dit l'Ecriture, *exhale l'odeur de la myrrhe et de l'encens, et de toutes sortes de poudres de senteur*[1]. En

[1] Ps. v, 17. — [2] Marc xvi, 1. — [3] Cant. ix, 13. — [4] Luc xv, 10. — [5] Cant. iii.

(A) Composé des 60 et 61e Petits Sermons.

[1] Cantiq. iii, 6.

effet, il faut que la confession soit toujours accompagnée de myrrhe et d'encens, de la mortification de la chair et de l'oraison du cœur, l'une sans l'autre étant tout à fait ou à peu près inutile. En effet, la mortification de la chair, sans l'oraison, n'est qu'orgueil et on lui dira : *Quoi! pensez-vous que je mange la chair des taureaux, ou que je boive le sang des bêtes*[1]*?* Mais si vous ne joignez pas la mortification, vous recevrez ce reproche de la part de Dieu : *Pourquoi me dites-vous Seigneur! Seigneur! et ne faites vous pas ce que je dis*[2]*?* Ou bien cet autre du Sage : *L'oraison de celui qui détourne son oreille pour ne point entendre la loi, sera en exécration devant Dieu*[3]*?* Ces deux choses s'entr'aident donc réciproque-ment, puisque l'une sans l'autre est réprouvée.

2. *Et de toutes sortes de poudres de senteur.* Au souvenir et à la confession des péchés, à la mortification de la chair, et à la prière du cœur, ajoutez le fruit des aumônes, fort bien désignées par le nom de *poudres*, parce qu'elles viennent de la substance de la terre, et surtout par celui de poudres de senteur, parce qu'elles exhalent une odeur très-suave et très-douce. De là vient aussi que dans les Actes des Apôtres, il est dit au centenier Corneille, qui se livrait aux bonnes œuvres : *Vos prières et vos aumônes sont montées vers le ciel*[4]. Ou peut-être si on les compare aux poudres de senteur, c'est qu'il faut briser, dans la confession, non-seulement les grands mais les petits péchés, et les purifier par la componction. Mais c'est assez sur cette première effusion.

3. La seconde est la vie des continents dans les cloîtres et les solitudes. Dans celle-ci, il n'est fait aucune mention du désert, de la fumée ou de la pénitence; on n'y parle que de lumière, de splendeur et de vertu. C'est pour la louer que les anges chantent : *Quelle est celle-ci qui monte comme une aurore naissante, belle comme la lune, choisie comme le soleil, et terrible comme une armée rangée en bataille*[5]*?* Or ces paroles indiquent spécialement trois des vertus de ce personnage, son humilité, sa chasteté, et sa charité. L'aurore est la fin de la nuit, et le commencement du jour; la nuit représente la vie du pécheur, et la lumière celle du juste. De sorte que c'est très-justement que l'aurore qui chasse les ténèbres, qui amène la lumière, symbolise l'humilité; comme elle sépare le jour d'avec les ténèbres, ainsi l'humilité distingue le juste du pécheur. C'est pourquoi le juste commence toujours par l'humilité, elle est la source de ses progrès. Aussi elle est appelée une aurore naissante, afin que l'édifice des vertus sortant du fond de l'humilité, s'élève, par son moyen, comme de son propre fondement. C'est donc pour nous faire connaître son humilité qu'on appelle l'Epouse une aurore naissante, comme dans ces autres paroles : *belle comme la lune*, on veut nous marquer sa chasteté. La lune n'a point de lumière par elle-même; mais elle reçoit celle du soleil; et plus elle est exposée aux rayons de cet astre, plus elle est éclairée de sa lumière. Ainsi en est-il d'une congrégation ou d'une âme fidèle; si elle est soumise aux rayons du vrai soleil, la présence de cet astre lui communique sur-le-champ, au-dedans, un certain éclat de beauté et d'agrément de chasteté; si bien que grandissant sous cette lumière, et avançant de jour en jour, elle arrive jusqu'à la perfection, afin que d'elle on puisse dire avec plus de vérité ce qui suit :

4. *Choisie comme le soleil.* Pourquoi comme le solei ? Est-ce à cause que les justes, au ciel, brilleront comme le soleil dans le royaume de leur père[1]? Mais alors, d'où tireront-ils leur ressemblance avec le soleil, sinon de la splendeur de la robe nuptiale[2]? En effet, c'est cette même robe dont les disciples, sur la terre, devaient être revêtus, quand on leur disait : *Restez dans la ville jusqu'à ce que vous ayez été revêtus de la vertu d'en haut*[3]. Quiconque, en effet, sera revêtu de cette vertu de la charité, représentée par la robe nuptiale, la possédera parfaitement réglée, sera terrible à ses ennemis comme une armée rangée en bataille. Quelques vertus qu'il puisse avoir sans la charité, les démons s'en rient; mais s'ils aperçoivent en tête une charité bien ordonnée, aussitôt ils se retirent, et prennent la fuite. Dans cette expression, *choisie comme le soleil*, on peut encore entendre la persévérance, qui n'appartient qu'aux prédestinés; et, par ce qu'il est dit ensuite : *Terrible comme une armée rangée en bataille;* la discrétion mère des vertus, qui effraie et met en fuite les démons et protége les autres vertus. Enfin, on peut voir d'autres merveilles dans cette seconde effusion; mais ce que nous en avons déjà dit suffit.

5. La troisième effusion convient proprement aux prédicateurs vertueux, dont la vie

[1] Ps. XLIX, 13. — [2] Luc VI, 46. — [3] Prov. XXVIII, 9.
[4] Act. X, 4. — [5] Cant. VI, 9.

[1] Math. XIII, 43. — [2] Id. XXII, 11. — [3] Luc XXIV, 49

et la doctrine sont marquées par ces paroles admiratrices: *Quelle est celle qui monte du désert, inondée de délices, et appuyée sur son bien-aimé*[1] ? On avait dit dans la première effusion : *Quelle est celle qui monte à travers le désert?* mais ici on dit *qui monte du désert?* C'est que, dans le désert, les pénitents sont piqués par les épines sur lesquelles ils marchent ; mais ici les docteurs ont brisé par la sublimité de leur esprit,t out ce qu'ils ont pu enlever du siècle. C'est pourquoi il est dit *que l'Epouse est inondée des délices du désert.* Mais cherchons qu'elles sont ces délices dont ils sont remplis, quel est ce bien-aimé dont il est fait mention : pourquoi dit-on que l'Epouse est appuyée sur lui? Cherchons, car on ne doit pas faire peu d'estime de choses que les citoyens du ciel appellent du nom de délices. Sans doute ces délices s'adressent à l'âme, et non à la sensualité ; à l'esprit, et non au corps; à la raison, et non aux sens; à l'homme intérieur, et non pas à l'extérieur. Mais pour le dire d'un mot, ces délicices ne sont que l'infusion abondante de la grâce spirituelle. Ah ! heureuse l'âme qui reçoit une telle faveur, qui est prévenue de la bénédiction des douceurs célestes, et qui devient le temple de Dieu, et l'oracle du Saint-Esprit ! Elle ne peut manquer des délices du salut qui sont la sagesse de la science, la crainte du Seigneur, ce riche trésor dans l'ordre du salut. Mais remplie de ces délices, il faut qu'elle exalte les miséricordes du Seigneur dans l'assemblée des saints, et qu'elle chante ses louanges dans la compagnie des anciens; qu'elle prêche publiquement ce qu'elle a entendu en secret, et elle se trouvera ainsi tout inondée de délices. Et être inondé de délices, s'est s'appliquer à prêcher la divine parole, c'est répandre l'éclat des bons exemples, c'est s'adonner sans cesse aux bonnes œuvres.

6. Mais surtout, il faut qu'en tout l'âme ne cherche que la gloire de son auteur, et non la sienne propre. Car il est vraiment son bien-aimé, celui de qui il est écrit: *Mon bien-aimé est à moi et je suis à mon bien-aimé*[2]. Et c'est de lui aussi que le Père a dit : *Voici mon Fils bien-aimé, écoutez-le*[3]. Et c'est sur lui que l'on doit s'appuyer, afin que nos œuvres soient attribuées au secours de la grâce de celui qui est l'auteur de toutes choses, par qui elles ont été faites, et à qui elle doivent se rapporter uniquement. Mais puisque c'est sur lui seul qu'il faut s'appuyer, que ce bien-aimé qui enseigne la science aux hommes, nous instruise donc lui-même plus amplement. Il dit des disciples qu'il remplit de ces délices: *Je suis la vigne, et vous êtes les branches. Comme la branche ne peut porter de fruit, si elle ne demeure attachée au cep, ainsi vous n'en pouvez point porter, si vous ne demeurez en moi.* Et ailleurs : *Vous ne pouvez rien faire sans moi*[1]. Comme s'il disait clairement : Si vous aspirez à être remplis de délices, appuyez-vous sur moi. Mais voyons de quelle manière ils en sont remplis, et comment ils s'appuient sur lui ; faisons paraître ici au nom de tous, le grand prédicateur des nations. Dites-nous donc, ô bienheureux Paul, dites-nous qu'elles sont les délices dont vous avez été rempli? Certainement après que vous avez prêché l'Evangile partout, depuis Jérusalem jusques en Grèce, sans être à charge à personne ; après que comme, un prudent et fidèle dispensateur, vous avez découvert les trésors célestes, et les mystères de la foi aux Grecs et aux barbares, aux sages et aux insensés ; porté dans votre corps mortel, les stigmates de Jésus-Christ, parmi tous les admirables prodiges que vous avez opérés, et que vous ne pouvez presque raconter, bien qu'à votre propre sens vous fussiez le moindre des Apôtres, vous avez toutefois osé dire: *La grâce de Dieu n'a point été inutile en moi, mais j'ai travaillé plus que tous les autres Apôtres*[2]. O les grandes, et si j'ose ainsi parler, ô les délicieuses délices! Mais pour ne les perdre pas, appuyez-vous entièrement sur votre bien-aimé. *Ce n'est pas moi seul*, dit encore l'Apôtre, *mais la grâce de Dieu est avec moi*[3]. Mais remplissez-vous encore davantage de ces mêmes délices parce que, à dire vrai, elles sont pénétrantes. *Je puis tout*, dit-il ; puis il indique aussitôt son appui, *dans celui qui me fortifie*[4]. Le même Apôtre dit encore ailleurs : *Que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur*[5]; c'est-à-dire que l'âme qui est inondée de délices s'appuie sur son bien-aimé.

7. Voilà pour ce qui concerne les trois effusions, figure de trois sortes de personnes renfermées dans le sein de l'Eglise, et qui nous sont représentées dans Ezéchiel[6], par Noé, Daniel et Job ; quoiqu'on puisse aussi les reconnaître dans tous les chrétiens parfaits. Car dans ceux-ci, aussi bien que dans les autres, la première effusion est la pénitence, la seconde la justice, et la troisième la doctrine. Ils se convertissent première-

[1] Cant'q. VIII, 5. — [2] Cant. II, 16. — [3] Luc IX, 35.

[1] Jean XV, 4, 5. — [2] I Cor. XV. — [3] I Cor XV, 10 [4] Philipp. IV, 13. — [5] II Cor. X, 17. — [6] Ezéch. XIV, 14.

ment par le repentir de leurs péchés; secondement, ils exercent la justice par leur bonne vie, et enfin, après de grands progrès dans la vertu, ils répandent par leurs discours la justice qu'ils pratiquent. Mais parce que les vices dressent des piéges aux vertus, et sont postés sur la route de la vie, pour faire tomber ceux qui se détournent du bien dans les piéges du mal, il faut que la pénitence soit exempte de honte, de peur que la confusion ne l'empêche de confesser les péchés commis ; il faut que la justice fuie tout déguisement, et que les dignités chassent bien loin toute enflure du cœur ; d'autant que de grands dangers suivent ordinairement les grandes grâces et les grands honneurs.

SERMON XCII[A]

De la triple introduction dans le jardin, dans le cellier, dans la chambre.

1. *Venez dans mon jardin, ma sœur et mon épouse*[1]. Ce qui est dit ailleurs d'une autre manière : *Le roi m'a fait entrer dans son cellier*[2] ; et en un autre endroit, *dans sa chambre*[3]. Ce sont trois entrées que l'Epoux, c'est-à-dire le Verbe divin, donne à l'âme raisonnable, selon trois différents sens de l'Ecriture, l'historique, le moral et le mystique. Le sens historique est pour le jardin, le moral pour le cellier, et le mystique pour la chambre. On voit dans le jardin, c'est-à-dire dans l'histoire, les trois opérations de la sainte Trinité, la création du ciel et de la terre, leur rénovation et leur affermissement. Le Père a créé, le Fils a réconcilié, et le Saint-Esprit a confirmé. Le temps de la création est autre que celui de la réconciliation et de la confirmation ; de même que dans le jardin le temps de planter est différent de celui de recueillir les fruits et de les manger. La création et la réconciliation regardent le temps présent ; mais la confirmation a trait au siècle futur. Le Père a créé le monde au commencement du temps, le Fils l'a reconcilié dans la plénitude des temps et le Saint-Esprit lui donnera la perfection après le temps présent. Le Fils a dit du Père : *Mon Père a travaillé jusqu'à présent ;* et il ajoute parlant de lui-même : *Et moi, je travaille présentement*[4]. Le Saint-Esprit pourra dire aussi, à la fin des siècles : le Père et le Fils ont agi jusqu'à présent, et moi je vais commencer à agir à mon tour, c'est à savoir, lorsqu'il aura rendu nos corps spirituels, que notre chair sera unie à l'esprit, et l'esprit à Dieu. Le Saint-Esprit élèvera alors notre corps à une si heureuse condition que, sans délai, il arrivera ce qu'il est écrit : *Celui qui est uni à Dieu, n'est qu'un même esprit avec lui*[1]. L'Ancien Testament nous apprend la création du monde, et nous en promet la réconciliation ; mais le nouveau nous présente cette même réconciliation, et nous en promet le total accomplissement.

2. La seconde introduction conduit au cellier ; et ce cellier comprend la science morale et a trois demeures distinctes. La première est celle des parfums, la seconde celle des fruits et la troisième celle du vin. Dans la première demeure sont ceux qui sont unis à leurs supérieurs. Dans la seconde, ceux qui vivent en bonne intelligence avec leurs égaux ; et dans la troisième ceux qui s'accordent avec leurs inférieurs. La première est celle de la discipline, la seconde celle de la nature, el la troisième celle de la grâce. En effet, celui qui s'étudie à devenr parfait, se fait premièrement disciple, et il entre dans le lieu de la discipline où ses mœurs sont reglées par le maître conformément à la pratique des vertus, comme les parfums

Cant. v, 1. — [2] Id. I, 3. — [3] Id. III, 4. — [4] Jean v, 17.

(A) Composé des 62 et 63e Petits Sermons.

[1] II Cor. x, 17.

sont composés de diverses essences élaborées par les parfumeurs. De là cette demeure est appelée réserve des parfums; c'est que ceux qui embrassent volontiers le travail de la discipline, exhalent devant les autres une excellente odeur d'imitation, dans leurs bons exemples. Aussi trouvent-ils ensuite un accès facile dans la demeure de la nature. Ayant appris à rompre leur propre volonté sous la conduite d'un maître, ils n'ont aucune peine à s'accorder avec leurs frères. Or, cette demeure où l'on mène une vie commune, est bien appelée demeure de la nature, parce que la nature a véritablement fait tous les hommes égaux; ce sont les mérites individuels qui ont établi des différences entre eux. Cette demeure est aussi appelée fruitier, parce qu'elle est d'une grande utilité, lorsque celui qui a reçu quelque grâce extraordinaire la communique aux autres. C'est pour cela qu'il est écrit : *Un frère qui aide son frère, sera exalté comme une ville fortifiée* [1]. Et le Psalmiste s'écrie : *Oh! qu'il est doux et agréable d'habiter en frères dans une même maison* [2] ! Enfin, après avoir été perfectionnés dans cette seconde demeure de la nature, ils pourront entrer dans la troisième, qui est celle de la grâce, afin de devenir capables d'enseigner les autres et de les gouverner, puisqu'ils ont vécu avec eux dans la justice et dans la paix. Cette demeure est aussi appelée cellier au vin; car ceux qui sont établis pour la conduite des autres, doivent brûler de charité. C'est encore la demeure de la grâce, quoique ce nom puisse être aussi donné aux deux autres, puisque la discipline et l'union fraternelle sont un don de la grâce; néanmoins celle-ci le mérite plus spécialement en ce que, s'il est très-aisé de vivre dans la soumission et en société avec les autres, il est rare et difficile d'être toujours heureux dans le gouvernement des autres.

[1] Prov. xvii, 19. — [2] Ps. cxxxii, 1.

3. Les mœurs de tous les hommes se trouvent contenues et réformées dans ces trois demeures, tous les hommes étant ou supérieurs, ou égaux, ou inférieurs. Or, comme on choisit dans le jardin ce qu'il y a de meilleur pour le transporter dans des lieux particuliers, où chaque chose à sa place pour être mieux conservée, ainsi on tire le sens moral de l'histoire, et on le serre en quelque manière dans le cellier, pour servir d'instruction dans toute la vie; car c'est là que les supérieurs lisent de quelle manière ils se doivent comporter envers leurs inférieurs. On leur dit en effet : *Qu'ils ne doivent pas dominer sur leurs inférieurs, mais servir de modèle à leur troupeau* [1]. Et ailleurs : *Non pas que nous voulions être les maîtres de votre foi, mais nous sommes les compagnons de votre joie* [2]. Et le Seigneur dans l'Évangile dit aussi : *Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis* [3]. Les égaux trouvent aussi dans l'Ecriture comment ils se doivent conduire les uns envers les autres, puisqu'ils y lisent: *Portez les fardeaux les uns des autres, et ainsi vous accomplirez la loi de Jésus-Christ* [1]. Ou bien : *Prévenez-vous d'honneur les uns les autres* [2], et autres semblables maximes. Enfin, les inférieurs y rencontrent une direction pour leur vie, et comment ils doivent être soumis à leurs supérieurs, puisqu'il leur est dit : *Obéissez à vos supérieurs, soumettez-vous à eux, parce qu'ils sont chargés de veiller sur vous, et obligés de rendre compte de vos âmes* (A).

[1] I Pierre v, 3. — [2] II Cor. i, 23. — [3] Jean x, 11. — [4] Galat. vi, 2. — [5] Rom. xii, 10. — [6] Hébr. xiii. 17.

(A) Sur la troisième introduction, celle qui mène à la chambre, voir ser. XXIII, sur le Cant. n° 11.

SERMON XCIII [A]

Des propriétés des dents, appliquées à la Profession monastique

1. *Vos dents sont un troupeau de brebis fraîchement tondues, qui reviennent du bain; chacune porte deux jumeaux; aucune n'est stérile* [1]. Le Saint-Esprit, source d'où coulent les ruisseaux des cantiques, dans ces dents nous révèle des mystères bien importants, à mon avis. Et certainement ces dents du cantique ne sont pas de celles dont il est dit : *Dieu brisera leurs dents dans leurs propres bouches* [2], ni de celles dont Dieu parlait au saint homme Job : *La terreur règne autour de ces dents* [3]. Ces dents du cantique sont plus blanches que le lait : ce sont les dents de l'Epouse, dont la beauté est l'objet des désirs du Très-Haut, parce qu'elle n'a ni tache, ni ride. Elle est blanche partout, mais ses dents le sont encore plus que tout le reste. Cependant l'Epoux fait d'elle un éloge inouï et tout nouveau, lorsqu'il se sert de cette comparaison : *Vos dents sont semblables à un troupeau de brebis tondues*. Et qu'a donc cette comparaison de si relevé pour nous persuader qu'elle vient du ciel ? Cependant nous ne devons concevoir que des idées très-hautes d'un esprit infiniment parfait. Cest le Saint-Esprit qui parle, lui à qui un iota n'échappe pas en vain quand il parle. Il y a donc quelque chose de caché dans ces dents mystérieuses ; il y a là un secret qui ne peut nous être connu que par l'intelligence que nous en donnera l'oracle sacré.

2. Or ces dents sont blanches et fortes ; elles n'ont point de chair, point de peau ; elles ne peuvent rien souffrir entre elles, il n'y a point de douleur pareille à la leur. Elles sont enfermées sous les lèvres, afin qu'on ne les voie point ; c'est une indécence de les montrer, excepté en riant ; elles élaborent les premières la nourriture utile à tout le corps, sans en rien garder pour elles; elles ne s'usent pas aisément; elles sont rangées chacune à sa place, les unes en haut, et les autres en bas : les inférieures sont toujours en mouvement, mais les supérieures sont immobiles. Pour moi, je crois que ces dents mystiques représentent fort justement les religieux qui, choisissant le plus court chemin de la vie la plus sûre, semblent la partie la plus pure du corps de l'Eglise. En effet, qu'y a-t-il de plus éclatant, de plus chaste que les âmes religieuses ? Elles évitent les impuretés du monde, et elles pleurent des péchés de pensées comme des actions mauvaises. Quoi de plus fort que ces âmes qui trouvent leur consolation dans leurs afflictions, leur gloire dans leurs affronts, et l'abondance dans leur pauvreté ! On peut dire qu'elles n'ont point de corps : dans la chair, elles oublient leur chair, et prêtent volontiers l'oreille à ces paroles de l'Apôtre ? *Vous n'appartenez point à la chair mais à l'esprit* [1]. Elles n'ont point de peau; elles fuient l'éclat et les empressements du monde; elles dorment en paix, et reposent doucement. Elles ne souffrent point de division entre elles; le moindre scandale leur est insupportable, soit en elles, soit dans les autres. Et de là, mes frères, cette importunité de toutes les heures qui me fatigue, sans me déplaire, et qui me dérobe une large part de mon temps, quelquefois même sans nécessité. Il n'y a point de douleur pareille à celle des âmes; elles ne trouvent rien de plus détestable que le murmure et la dissension dans le monastère. Les dents sont renfermées sous les lèvres, afin qu'on ne les voie point au dehors ; et nous sommes entourés de murs et de vallons qui nous défendent des yeux et des vices des séculiers. Il est indécent de montrer les dents, si l'on n'y est forcé par le rire ; de même rien de plus hon-

[1] Cantiq. IV, 2. — [2] Ps. LVII, 7. — [3] Job XLI, 5. — (A) Ou 61e des Petits Sermons.

[1] Rom. VIII, 9.

teux qu'un moine courant les villes et les villages, à moins qu'il n'y soit contraint par la charité qui couvre la multitude des péchés. La charité sourit naturellement; elle est joyeuse, mais d'une joie qui n'est point dissolue. Les dents broient les aliments au profit de tout le corps, et les moines sont chargés d'intercéder continuellement pour le corps de l'Eglise, et de prier pour les vivants et les morts. Ils ne doivent tirer de là aucune faveur, aucune gloire, mais dire avec le Prophète : *Non pas à nous, Seigneur! non pas à nous la gloire; mais donnez-la à votre nom*[1]. Ils ne s'usent pas aisément, parce qu'ils sont d'autant plus fervents, qu'ils sont plus avancés en âge et courent plus vite à mesure qu'ils approchent de la palme. L'ordre règne entre eux : où trouverait-on donc l'ordre, s'il n'y en avait point dans les cloîtres, où tout est parfaitement réglé, avec poids, nombre, mesure pour le manger et le boire, les veilles et le sommeil, le travail et le repos, les récréations et le silence? Il y a des dents en haut et en bas. Ainsi, parmi les moines, les uns sont supérieurs, et les autres inférieurs; et les inférieurs sont si bien unis à leurs supérieurs, qu'ils ne sont jamais d'un autre sentiment qu'eux. Et quand les inférieurs seraient émus, les supérieurs ne doivent céder à aucun mouvement déréglé; car il est de leur devoir de demeurer calmes au milieu de leurs inférieurs troublés. *Comme un troupeau de brebis tondues;* comparaison juste, puisque les moines sont réellement tondus, on ne leur a rien laissé du monde en propre, pas même leurs corps, pas même leurs affections. *Qui remontent du bain.* Ce bain est le baptême d'où monte celui qui tend au sommet de la vie parfaite; au contraire, celui-là en descend qui se laisse aller aux désordres d'une vie peu honnête. *Toutes ont deux jumeaux.* Les âmes saintes enfantent en deux façons, et par la parole et par le bon exemple. *Et il n'y a point de stérile parmi elles.* Pas de religieux qui ne porte son fruit.

SERMON XCIV [A]

Du progrès de la vie Chrétienne ou spirituelle, sous l'emblème d'Elie fuyant Jézabel.

1. *Elie craignit Jézabel; et, se levant, il s'en alla où sa volonté le put porter : il vint à Bersabée de Juda, et laissa là son serviteur, poursuivant son chemin dans le désert. Arrivé sous l'ombre d'un genévrier, il s'y reposa, il se coucha par terre, et s'endormit. Alors l'ange du Seigneur le réveilla et lui dit : Lève-toi et marche. Elie regarda autour de lui, et aperçut auprès de sa tête un pain cuit sous la cendre, et un vase plein d'eau. Il mangea et but, et marcha soutenu par la vertu de cette nourriture, quarante jours et quarante nuits, jusques à la montagne de l'Horeb*[2]. Par le nom d'Elie, qui signifie Seigneur, ou Seigneur fort, entendons les justes qui souffrent persécution pour la justice, selon cette parole de l'Evangile : *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice*[1]. Or le juste qui craint Jézabel, c'est-à-dire la malice du siècle, ou la tyrannie du démon, se retire des tentations, et s'en va partout où la volonté que Dieu lui inspire le peut porter. Il vient à Bersabée de Juda, c'est-à-dire dans la sainte Eglise; elle est aussi appelée Bersabée, qui veut dire le septième puits à cause de l'abondance des sept dons du Saint-Esprit, qui là se distribue aux âmes fidèles. Ou bien, elle s'appelle encore le puits de rassasiement, à cause de la profondeur des mystères divins et de la riche nourriture qu'on trouve dans les saintes Ecritures. Nous lisons dans les psaumes, au sujet de cette profondeur : *Une eau ténébreuse est dans les nuées de l'air*[2]; *vos jugements sont un abîme profond*[3]. Et l'Apôtre,

[1] Ps. CXIII, 1. — [2] III Rois XIX, 3, 8.
(A) Ou 65e des Petits Sermons.

[1] Math. V, 10. — [2] Ps. XVII, 12. — [3] Ps. XXXV, 7.

à la vue de cette profondeur, s'écrie tout saisi et tout épouvanté : *O grandeur infinie des richesses de la sagesse et de la science de Dieu!* etc[1].

2. Le Psalmiste parle aussi de cette satiété : *Il m'a placé*, dit-il, *auprès d'une fontaine*[2]. Et ailleurs : *Ils seront enivrés de l'adance de votre maison*[3]. Cette ivresse n'aboutit jamais au dégoût; elle excite, au contraire, l'appétit, par de nouveaux désirs. Un agneau marche dans l'océan des saintes Ecritures, et un éléphant y nage. On sert à la table de cette divine doctrine, des mêts appropriés à tous les affamés : c'est vraiment un paradis de délices, un jardin plein des fruits les plus exquis. Le juste donc, arrivé à Bersabée qui est la sainte Eglise, comme nous avons dit, commence par la confession qui est représentée par Juda ; là il laisse son serviteur, c'est-à-dire, son sens propre, ou la faiblesse de ses actes anciens ; il continue son chemin dans le désert, c'est-à-dire dans le mépris des choses du monde. Là il se repose, il s'arrache aux embarras du siècle, il chante avec le Prophète : *C'est ici le lieu de mon repos, durant les siècles des siècles*[1]. Il se met à terre, il n'est qu'un néant à ses yeux ; et renonce absolument à toutes ses passions, suivant cette leçon de l'Evangile : *Que celui qui veut venir après moi se renonce à lui-même*[2]. Il s'endort à l'ombre du genévrier, il s'abstient de tout désordre des sens corporels dans la maison de Dieu ; il dit avec le Psalmiste : *Ici je dormirai en paix, et je goûterai le repos*[3]. L'ange le réveille alors, l'excite à pratiquer de bonnes œuvres, et à s'élever jusqu'à l'état parfait. Il regarde vers sa tête qui est Jésus-Christ, et il y trouve un pain cuit sous la cendre, c'est-à-dire, une nourriture toute divine, qui semble dure au dehors, mais qui, au dedans, est souverainement douce et fortifiante. Il y trouve aussi un vase d'eau fraîche, une source de larmes, la componction du cœur ; il mange, il boit, c'est-à-dire qu'il accomplit ce qu'il a entendu ; et, ainsi fortifié, il s'avance jusqu'à la montagne de Dieu, jusqu'à la sublimité de la béatitude céleste.

SERMON XCV[(A)]

Les prédicateurs doivent tempérer l'austérité de l'Évangile.

1. *Il y avait une famine sur la terre, et les enfants des prophètes habitaient avec Elisée. Celui-ci leur fit apporter de la nourriture. Quand ils y eurent goûté, ils s'écrièrent : Homme de Dieu, la mort est dans ce bassin. Et ils ne purent en manger. Alors le Prophète dit : Apportez-moi de la farine. Il la mit dans le vase et dit : Distribuez-en à tout le monde. Chacun en mangea, et dès lors il ne se trouva plus d'amertume*[4]. La famine sur la terre, c'est pour l'âme humaine la disette de la parole de Dieu : les fils des Prophètes sont les fils des prédicateurs. Prophète veut dire Voyant. Les saints prédicateurs reçoivent donc à juste titre le nom de Prophètes, eux qui contemplent les secrets des mystères divins, et qui appliquent aux hommes les remèdes, selon les besoins qu'ils remarquent en eux. Elisée veut dire : *Salut du Seigneur*. C'est le nom que l'on donne fort justement à tout prélat, à tout docteur de l'Eglise, qui, par ses exhortations salutaires, annonce aux peuples le salut du Seigneur, et qui le leur communique par ses prédications. Cet homme, pour l'accomplissement des devoirs de sa charge, apporte à ceux qui sont sous sa conduite un immense bassin plein d'herbes sauvages ; c'est-à-dire des avertissements pénibles et sévères, mais échauffés du

[1] Rom. XI. — [2] Ps. XXII, 2. — [3] Id. XXXV, 9. — [4] IV Rois, IV, 38, 41

(A) Ou 66e des Petits Sermons.

[1] Ps. CXXXI, 14. — [2] Luc IX, 23. — [3] Ps. IV, 9.

feu du Saint-Esprit, et les auditeurs effrayés d'une morale si sévère, crient : *La mort est dans cette nourriture*, et ils ne peuvent y goûter.

2. Un sage dispensateur n'apporte pas lui-même, mais fait apporter la farine ; car ce n'est pas lui qui donne la charité, il exhorte à l'avoir, cette charité dont l'assaisonnement rend doux ce qui auparavant semblait amer. Le prédicateur peut bien faire retentir aux oreilles de ses auditeurs les exhortations du salut ; mais Dieu seul donne de les goûter et fait sentir au cœur la douceur de la charité. C'est pourquoi saint Grégoire disait : « Si le Saint-Esprit ne nous instruit pas au dedans, la langue du prédicateur fera de vains efforts au dehors[1]. » Autre est le goût du ciel, autre est le goût de la terre. Jamais nous ne goûterons les choses du ciel, si nous n'avons de goût qu'aux mêts de notre cuisinier. C'est dans le désert que l'on trouve les cailles et la manne, c'est-à-dire ce n'est que dans l'observance de la règle que l'on trouve les moindres et les plus grands commandements. *Quand les enfants d'Israël aperçurent la manne, ils se dirent les uns aux autres, Manhu? Qu'est-ce que cela? car ils ignoraient ce que c'était. Moïse leur dit : C'est le pain que le Seigneur vous a envoyé pour votre nourriture*[1]. Ce mystère nous est très-bien expliqué dans l'Évangile de saint Jean, quand Notre-Seigneur dit : *En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme*, etc. *En entendant ces paroles, plusieurs de ses disciples se dirent : Ces paroles sont dures, qui peut les porter ? Et c'est pourquoi beaucoup l'abandonnèrent*[2]. Ainsi, quelques esprits simples entrés au monastère pour se convertir, s'épouvantent de la sévérité de la Règle. Si vous leur parlez du mépris du monde, de la lutte contre le vice, et de la vertu ; si vous exigez d'eux l'exactitude dans les veilles, l'assiduité à la prière, la rigueur dans le jeûne, ils se demandent mutuellement : Qu'est-ce que cela? Qui peut accomplir tant et de si grandes obligations ? Ils ne savent pas quelle est la force de l'ordre qu'ils ont embrassé. Il faut que le supérieur les console, et leur ménage la farine qui adoucit les amertumes.

[1] Homélie xxx, sur l'Evangile.

[1] Exode xvi, 15. — [2] Jean vi, 54. 61, 67.

SERMON XCVI[(A)]

Des quatre fontaines du Sauveur, et de ceux qui y puisent.

1. *Vous puiserez joyeusement aux fontaines du Sauveur*[2]. A la place du paradis que nous avons perdu, on nous a donné le Christ, notre Sauveur, et de même que de l'unique source du paradis terrestre sortaient quatre fleuves qui arrosaient ce lieu de délices, ainsi du cœur de Jésus-Christ sortent quatre fontaines où l'on puise l'eau qui arrose l'Eglise répandue par toute la terre. Ces quatre fontaines sont la vérité, la sagesse, la vertu et la charité. Ces fontaines fournissent de l'eau, et chacune d'elles une eau particulière. A la fontaine de la vérité, on puise l'eau du jugement ; à la fontaine de la sagesse, l'eau du conseil ; à la fontaine de la vertu, l'eau de force ; à la fontaine de la charité, l'eau des désirs. Par l'eau du jugement nous connaissons ce qui est permis et ce qui ne l'est pas. Par l'eau du conseil nous discernons ce qui est utile et ce qui ne l'est pas. Mais les élus même en marchant droit oscillent pourtant sous les tentations, puisqu'ils sont tentés ou par la terreur qui les ébranle, ou par les caresses qui les séduisent, ils doivent opposer à la terreur le secours de la vertu divine ; aux molles caresses les ardeurs de la charité divine. Car, selon la parole d'un saint personnage, les désirs

[2] Isaïe xii, 3.

(A) Ou 67e des Petits Sermons.

des choses meilleures dominent les désirs des choses inférieures. Nous pouvons encore raisonner autrement. A quoi nous sert de connaître ce qui est permis et utile (et c'est ce que nous apprennent le jugement et le conseil), si nous n'avons pas le pouvoir de l'accomplir? Aussi après l'eau du jugement et du conseil, il faut chercher l'eau de la force. De même à quoi nous sert de pouvoir, si la charité n'est pas la fin de nos œuvres? Nous avons donc raison après le jugement, après le conseil, après la force, de puiser à la fontaine de la charité les ardeurs de l'amour, afin que nos goûts ou nos paroles, nos actions ou nos souffrances, n'aient d'autre fin que la vie éternelle.

2. Mais pour que l'on comprenne mieux ce que nous avons dit des fontaines et des eaux, je crois qu'il convient de nous appuyer sur des témoignages des saintes Ecritures, et de relever de fils d'argent les ornements d'or que nous vous avons montrés. J'ai dit d'abord que quatre fontaines découlaient du cœur de Jésus. Cela ne peut, je crois, être nié par personne. Mais comment puiser à ces fontaines l'eau dont nous avons parlé, voilà ce que j'ai à vous expliquer. Que David vienne donc, qu'il nous dise que le jugement a pour source la fontaine de la vérité. Tel paraît avoir été son sentiment, quand il disait: *Que mon jugement sorte de votre face*[1]. Il n'appellerait point sien un jugement qui n'aurait pas pour source la face de Dieu, c'est à savoir la vérité. Il savait trop bien que les élus de Dieu sont régis par les jugements de Dieu, comme par une verge de fer, et se sentant lui-même sous cette conduite, il chantait avec allégresse: *Les jugements de Dieu sont vrais, ils trouvent en eux-mêmes leur justification; ils sont mille fois plus aimables que l'or et les pierres précieuses, plus doux que le rayon de miel*[2]. Et afin que la négligence ne les en écarte pas, qu'ils écoutent la voix du Père qui leur adresse par le même Prophète ces menaces: *S'ils ne marchent point, selon mes jugements, s'ils ne gardent pas mes préceptes, j'examinerai leurs iniquités avec la verge, et leurs péchés avec des châtiments rigoureux*[3]. L'Apôtre qui tient les clefs du ciel nous expliquait les mystères des jugements de Dieu quand il disait: *Il est temps que le jugement de Dieu commence par sa maison. Mais s'il commence par nous, quel sera le sort de ceux qui n'ont point cru à l'Evangile de Dieu*[1]*?* Ceci est dit des élus. Il est un autre jugement relatif aux réprouvés et qui procède aussi de la vérité même. Ce qui fait dire à saint Paul: *Nous savons conforme à la vérité le jugement de Dieu contre ceux qui font de telles choses*[2]. La vérité embrasse donc l'un et l'autre, quand elle dit: *Je suis venue dans le monde pour le juger, afin que ceux qui sont aveugles voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles*[3]. Elle les distingue pourtant l'un de l'autre quand elle ajoute: *Les uns iront au supplice éternel, et les justes à la vie éternelle*[4].

3. Nous avons vu comment le jugement découle de la fontaine de la vérité; voyons comment le conseil sort de la fontaine de la sagesse. Qui peut douter de la sagesse de saint Paul, quand saint Pierre, son collègue dans l'apostolat, affirme que la sagesse lui a été donnée, et quand toute la suite des paroles de cet apôtre rend de lui le même témoignage? Qu'il nous donne donc lui-même des conseils, et qu'il nous instruise; qu'il dise au voyageur pressé de parvenir à la céleste patrie ce qui lui est expédient: *Je n'ai point*, dit-il, *de précepte formel de Dieu touchant la virginité; mais je vous donne mon propre conseil, le Seigneur m'ayant accordé la miséricorde de lui rester fidèle. Je crois donc que ceci est bien, à cause de la nécessité qui nous presse, car il est bon à l'homme de demeurer en cet état*, c'est-à-dire dans la virginité. S'il y avait un précepte relatif à cette vertu, il n'y aurait de permis que ce qui nous serait ordonné. Mais le mariage comme le célibat étant permis, que pouvait-il dire de plus avantageux que ces paroles: *Il est bon à l'homme de demeurer en cet état?* Surtout quand l'impérieuse nécessité nous presse à tous les instants, quand la brièveté du temps nous pousse vers la mort, et que la figure de ce monde passe comme une ombre? Il en est de même quand il parle de la veuve: *Elle sera*, dit-il, *plus heureuse, si elle demeure en cet état*, c'est-à-dire sans se remarier, *selon mon conseil*. Et pour que nous n'allions pas croire ce conseil tiré plutôt de son sentiment personnel, que de la fontaine de la sagesse, il ajoute: *Je crois avoir en cela l'esprit de Dieu*[5]. Mais pourquoi m'attacher à ces exemples particuliers, quand toute personne quels que soient son sexe, sa condition, trouve en ces paroles un conseil salutaire, si elle le cherche avec soin? La curiosité veut-elle examiner ici si ce que

[1] Ps. XVI, 2. — [2] Id. XVIII, 10, 11. — [3] Id. LXXXVIII, 31, 33.

[1] I Pierre IV, 17. — [2] Rom. II, 2. — [3] Jean IX, 39. — [4] Math. XXV, 46. — [5] I Cor. VII, 25, 26, 40.

sont des flèches[1]. Qu'y a-t-il donc sous la langue? Ecoutez le Prophète: *Peine et douleur*[2]. Mais sous celle du sage, on ne trouve que lait et miel; et, selon le même prophète, dans ses préceptes la peine n'est qu'apparente[3]. Vous vous étonnez que la vérité use de dissimulation; vous pouvez en être surpris, mais non en douter. Voulez-vous un autre témoignage, lisez l'Evangile, quand il dit *que Notre-Seigneur feignit d'aller plus loin*[4]. Pourquoi ne pas user de déguisement avec une créature qui n'est elle-même que déguisement? J.-C. connaît trop bien notre condition, incapable de supporter ni peine, ni retard, et fragile dans ces deux cas. C'est donc par une bonté extrême, qu'il a voulu que la piété eût des promesses pour la vie présente et pour la vie future, qu'elle trouvât dans ses commandements une peine plus apparente que réelle[5]. Ecoutez comment il nous apprend lui-même que cette peine n'est qu'apparente : *Prenez mon joug sur vous, et vous trouverez le repos de vos âmes. Car mon joug est doux, et mon fardeau est léger*[6]. Comment ne pas trouver apparente seulement une peine qui est plutôt un repos!

2. Il est donc vrai que le travail dans la langue n'est que miel sous la langue. Que trouverez-vous sur la langue? Des choses ineffables que l'homme ne peut exprimer[7]. Infortunés sont ceux qui uniquement attentifs aux paroles extérieures de la langue, n'ont pas su comprendre ce qui était caché dessous. *Ce langage est bien dur*[8], disent-ils. Il est dur, en effet, mais c'est la parole de vie. *Celui qui ne porte point sa croix et ne marche point à ma suite, n'est pas digne de moi*[9]. *Si quelqu'un vient à moi, et s'il ne hait point son père, sa mère et sa vie elle-même, il n'est pas digne de moi*[10]. Que pouvait-il dire de plus dur? Ne vous y trompez pas. C'est ici une pierre en apparence, et en réalité c'est un pain. L'extérieur en est dur, l'intérieur est de la plus grande douceur. Le Seigneur votre Dieu vous éprouve. Cette apparence de peine n'a d'autre but que d'exercer la foi et d'éprouver l'amour. Mais que ce soit une pierre, croyez-vous ce que les démons croient? *Si vous êtes le Fils de Dieu, ordonnez que ces pierres se changent en pains.* Nous connaissons tous l'auteur de ces paroles. Il ne doute nullement que celui qu'il croit le Fils de Dieu, ne puisse d'une parole (et quoi de plus facile qu'une parole?) convertir une pierre en pain. Il est permis de s'instruire même à l'école d'un ennemi. Disons donc aussi au Fils de Dieu : *Ordonnez que ces pierres se changent en pain.* C'est ainsi que celui qui est venu ici-bas, pour sauver les hommes, et non les démons, a confondu ses adversaires, afin d'instruire ses enfants. Il n'a pas prononcé les paroles que le démon voulait, mais celles que nous avions besoin d'entendre, à savoir que cette pierre devînt notre pain et non le pain du démon. *L'homme*, dit-il, *ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu*[1].

3. Qu'as-tu à répondre à ces paroles, ennemi de la vérité? Tu le confesses toi-même et tu ne peux le nier; le Fils de Dieu a le pouvoir de dire à ces pierres de se convertir en pains. Mais, puisque l'on dit généralement que la parole de Dieu est une parole de vie, et que c'est en elle que l'esprit trouve la vie[2], pourquoi me suggères-tu à chaque parole que *ce langage est bien dur?* Quoi? Des paroles prononcées par le Fils de Dieu et devenues un aliment de vie, tu oses les appeler une pierre, toi qui n'es pas fils de Dieu? Ce n'est pas moi qui croirai (ce que, par une usurpation tout à fait téméraire, tu as cru toi-même) que tu sois égal à Dieu, et qu'à ta parole, ce pain se transforme en pierre. Toi qui n'es pas fils de Dieu, en vain tu dis à ces pierres de se convertir en pains. C'est aussi inutilement que tu nous présentes une pierre au lieu du pain, un scorpion au lieu d'un œuf, un serpent au lieu d'un poisson. Malheur à ceux qui appellent du pain une pierre, une pierre du pain, qui prennent la lumière pour les ténèbres, et les ténèbres pour la lumière[3]; qui croient que le joug de Jésus-Christ est pénible, et qu'il se cache des délices sous les épines du monde. Je ne veux pas de ces délices. Je préfère goûter et apprécier combien le Seigneur est doux[4]. Ce n'est pas en vain que celui qui nous y exhorte a voulu en faire l'expérience par lui-même. Il dit encore : *Que vos paroles sont douces à mes lèvres*[5]*!* et ailleurs : *Quelle est grande, ô mon Dieu, la douceur que vous cachez à ceux qui vous craignent*[6]*!* Mais où pensez-vous qu'il la cache? Sous sa langue, sous la tête de celui qui dit : *Sa main gauche est sous ma tête et il m'embrasse de sa main droite*[7]. Si déjà les pro-

[1] Ps. LIV. 22. — [2] Id. IX, 7. — [3] Id. XCIII, 20. — [4] Luc XXIV, 28. — [5] I Tim. IV, 8. — [6] Math. XI, 29, 30. — [7] II Cor. XII, 4. — [8] Jean VI, 61. — [9] Math. X, 38. — [10] Luc XIV, 26, 27.

[1] Math. IV, 3, 4. — [2] Isaïe XXXVIII, 16. — [3] Isaïe V, 20. — [4] Ps. XXXIII. 9. — [5] Id. CXVIII. 103. — [6] Id. XXX, 20 — [7] Cantiq. II, 6.

même, autre celui qui nous porte à chérir notre prochain en Dieu, ou pour Dieu. Dans le premier cas, on ne doit garder aucune mesure, mais aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces; dans le second cas, il y a une mesure prescrite dans ces paroles : *Vous aimerez votre prochain comme vous-même* [1]. Le prophète brûlait du premier amour, quand il disait : *Comme le cerf soupire après les eaux des fontaines, ainsi mon âme soupire vers vous, Seigneur* [2]. Et encore : *Mon âme soupire et languit après la demeure du Seigneur* [3]. L'Apôtre témoignait le second amour aux Romains, quand il leur écrivait : *J'ai un grand désir de vous voir, pour vous faire part des grâces spirituelles que j'ai reçues* [4]; et dans l'Evangile Jésus montrait cet amour à ses disciples, en leur disant : *J'ai vivement désiré manger cette pâque avec vous, avant ma passion* [5].

6. Remarquez que l'âme humaine est portée et élevée à cet amour par trois affections particulières; c'est pour cela qu'on lui commande d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces. Le premier sentiment est doux, le second prudent, le troisième fort. Saint Pierre avait le premier, quand il voulait détourner le Seigneur d'aller à la mort; car il aimait Jésus avec une tendresse qui lui donnait horreur de ses souffrances. Mais quand il entendit cette réponse : *Retire-toi, Satan, tu ne comprends rien aux choses de Dieu; tu ne goûtes que celles de l'homme*,[1] éclairé par ces paroles, et comprenant enfin l'utilité de la mort de Jésus-Christ, il commença à aimer prudemment de toute son âme celui qu'il chérissait auparavant de tout son cœur, et qu'il n'aimait pas encore de toutes ses forces. Car s'il eût eu ce dernier amour, la crainte de la mort elle-même ne l'aurait pas contraint à renier son maître. Mais après la résurrection, après l'ascension, ayant reçu du ciel le Saint-Esprit, il aime enfin Jésus-Christ de toutes ses forces, et il n'hésite pas à endurer pour lui le cruel supplice de la croix. Nous devons aussi exercer de trois façons la charité envers le prochain, soit en établissant cette charité où elle n'est pas, soit en l'empêchant de périr ou de diminuer là où elle est déjà. Quiconque pratique avec la pureté nécessaire cette charité envers le prochain, mérite sans aucun doute d'obtenir plus tard cette autre charité qui n'est autre que *Dieu lui-même*.

SERMON XCVII

Suavité de la parole et du joug de Jésus-Christ dur à l'extérieur, mais très-doux au dedans.

1. *Le miel et le lait sont sous sa langue* [6]. Cela est nécessaire parce que ce qui est dans la langue retentit durement à l'oreille. *Les paroles du sage sont comme des aiguillons, et comme des clous profondément enfoncés* [7]. Il n'en est pas de même de celui *dont les discours sont plus doux que l'huile* [8]; mais l'huile du pécheur n'oindra jamais ma tête. Que le juste plutôt me corrige et me reprenne, toujours avec miséricorde; mais que ma tête ne reçoive point l'onction de cette huile dans laquelle il n'y a que tromperie. C'est avec raison qu'on donne non la qualification de doux, mais celle d'adoucis, aux discours d'un flatteur complaisant ou malicieux; car leur douceur est moins solide et véritable qu'apparente et superficielle; ces discours

[1] Math. XXII, 37, 39. — [2] Ps. XLI, 2. — [3] Id. LXXXIII, 3. — [4] Rom. I, 11. — [5] Luc XXII, 15. — [6] Cantiq. IV, 11. — [7] Eccle. XII, 11. — [8] Ps. CXL, 5.

[1] Marc. VIII, 33.

nous avons dit est vrai, que le conseil découle de la sagesse? Qu'elle lise les livres de la sagesse. Ils sont tous remplis de conseils. Veut-on tirer de là pour soi-même un régime de vie plus exact et plus profitable, qu'on écoute la sagesse adresser cette salutaire invitation: *Si tu veux venir à la vie, observe mes commandements*[1]. Lui demandez-vous de qui sont ces commandements? *Crains Dieu*, dit-elle. *et observe ses préceptes*[2]. Ecoutez encore ce cri de sa tendresse maternelle: *Donne-moi ton cœur*[3]. O que je voudrais, moi aussi, suspendre mon cœur à la parole de celle dont la bouche admirable me fait entendre des conseils si doux! Ah! puissé-je tremper l'extrémité de ma langue dans cette fontaine, afin de vous expliquer utilement ce qui me reste à dire de ces deux autres fontaines, la force et la charité.

4. Comme ces quatre fontaines se communiquent leur goût l'une à l'autre, de sorte que celui qui boit à l'une se sent attiré vers l'autre par un charme ineffable, il nous faut passer de la sagesse à la force, et montrer, avec l'aide de cette même force, comment on y puise l'eau du secours. J'ai dit plus haut qu'il y avait deux sortes de jugements de la vérité, qui déterminaient ce qui est permis et ce qui ne l'est pas; qu'il y avait pareillement deux sortes de conseils de la sagesse, qui nous révèlent ce qui est utile et ce qui ne l'est pas. Reconnaissons de même ici qu'à la fontaine de la force on peut puiser deux espèces d'eaux salutaires, l'une qui purifie les élus de leurs fautes, l'autre qui les rafraîchit dans les tourments. Prenons des exemples. L'évangéliste saint Luc rapporte qu'une femme malade d'une perte de sang, après avoir dépensé tous ses biens à consulter les médecins, sans obtenir la guérison, s'approcha de Notre-Seigneur par derrière, toucha la frange de son vêtement, et se trouva guérie sur le champ. Jésus s'écria: *Qui m'a touché?* Ses disciples lui répondirent: *La foule vous serre et vous presse de toutes parts, et vous demandez qui vous a touché?* Jésus répliqua: *Quelqu'un m'a touché, car j'ai senti sortir de moi une vertu secrète*[4]. Voilà les eaux salutaires que cette femme a puisées à la fontaine de la force, et qui l'ont guérie de l'infirmité à laquelle l'art n'avait pu remédier. Si vous m'objectez que le témoignage par moi cité n'a pas trait à la question, puisque cette femme a été purifiée, non de ses fautes, mais seulement d'une infirmité corporelle, sachez que c'est l'ordinaire de la vertu divine de guérir le cœur avant le corps. Aussi dans un autre passage de l'Evangile, un paralytique ayant été présenté à Notre-Seigneur afin qu'il le guérît, Jésus, comme un bon et pieux médecin, voulant guérir d'abord la partie la plus noble, l'âme avant le corps, dit à ce paralytique: *Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis*. Puis la conscience une fois purifiée, il guérit le corps en disant: *Levez-vous, emportez votre lit, et retournez chez vous*[1]. De même pour cette femme, il a purifié par le don de la foi l'intérieur de son âme, selon cette parole de l'Ecriture: *Purifiant leurs cœurs par la foi*[2]. Elle a mérité ainsi d'obtenir sa guérison corporelle. C'est ce que le Seigneur lui laisse lui-même entendre par ces paroles: *Ma fille, votre foi vous a sauvée, allez en paix*[3]. Quant à l'efficacité de l'eau puisée à la fontaine de la force, lorsqu'il s'agit de souffrances, elle est prouvée par l'exemple des trois enfants dans la fournaise. On les jette au milieu des flammes qui ne fait que les rafraîchir[4]. C'est ce qu'établit encore l'exemple de l'illustre martyr saint Vincent. Parmi d'horribles tortures, non-seulement il ne montrait aucune impatience, mais il ne cessait de provoquer son bourreau, en lui criant: « Lève-toi, et déchaîne toute la fureur de ta passion; et tu verras qu'avec l'aide de Dieu, je suis plus fort au milieu des tourments que toi qui me tortures. » Je pourrais m'étendre davantage encore sur cette fontaine de la force, mais je m'arrête; j'aimerais mieux boire à cette fontaine que de la désirer.

5. Notre-Seigneur nous invite lui-même à puiser à cette fontaine, quand il nous dit: *Si quelqu'un a soif qu'il vienne et qu'il boive, et des sources d'eau vive couleront de ses entrailles*. L'évangéliste continue en nous expliquant à quelle fontaine il nous invite. *Il voulait parler de l'esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui*[5]. Quel est cet esprit, sinon l'esprit de charité, que le monde ne peut recevoir, et qui n'est reçu que par ceux qui croient véritablement en lui? Puisons donc à cette fontaine les eaux des bons désirs; divisons-les en deux ruisseaux, afin que, de même qu'il y a deux préceptes pour une même charité, il y ait aussi deux bons désirs qui aident à l'accomplissement de ces préceptes. Car autre est le désir qui nous fait aimer Dieu pour lui-

[1] Math. XIX, 17. — [2] Eccli. XII, 13. — [3] Prov. XXIII, 26. — [4] Luc VIII, 43, 46.

[1] Math. IX, 2, 6. — [2] Actes XV, 9. — [3] Luc VIII, 48. — [4] Dan. III. — [5] Jean VII, 37, 39.

messes relatives à la vie présente cachent la douceur, une grande douceur, une douceur extrême, d'innombrables douceurs, la perfection ne se rencontre pourtant que dans les promesses relatives à la vie future. *Vous avez accordé la perfection à ceux qui espèrent en vous, en présence des enfants des hommes*[1]. De quelle perfection parle-t-il? Ces paroles ne sont point dans la langue, mais au-dessus de la langue. Et l'oreille ne les entend pas, parce que la langue n'a pas su rendre ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment. Cette perfection ne sera point cachée, mais elle se réalisera devant les enfants des hommes. Aussi quand Dieu parle à ceux qui espèrent, il ne dit pas qu'ils ont la perfection, mais qu'il la leur donnera : *Et c'est par l'espérance que nous sommes sauvés* [1].

SERMON XCVIII

Des enfants de la paix dans lesquels Dieu fait sa demeure.

1. *Il a établi sa demeure dans la paix*[1]. Il y a une paix apparente, comme celle de Judas; il y a une paix déréglée, comme celle d'Adam et d'Eve. Mais ni l'une ni l'autre ne servent de demeure à Dieu. Il n'y a que la paix chrétienne, laissée et donnée par le Seigneur à ses disciples, qui soit pour Dieu un lieu de repos. Cette paix est offerte par les saints prédicateurs à tout le genre humain; et les uns la repoussent, les autres l'accueillent. Secouons la poussière de nos pieds sur ceux qui rejettent cette paix, et adressons-nous à ceux qui l'aiment. Il y en a de trois sortes: les uns reçoivent cette paix, les autres la conservent, les derniers la donnent. On peut encore les appeler pacifiés, patients et pacifiques. Ces noms indiquent les différents états de la paix dans lesquels ils font des progrès. Ceux qui sont pacifiés possèdent par cette paix la terre de leur corps, car ils sont doux [3]. Les patients possèdent leur âme, c'est à eux qu'il est dit: *Vous possédez vos âmes dans la patience* [4]. Les pacifiques possèdent non-seulement leur âme, mais encore celle des autres à qui ils communiquent la paix. C'est donc à bon droit qu'on les appelle les *Fils de Dieu* [5]. On appelle pacifiés ceux qui reçoivent la paix, et de qui il est écrit : *S'il se trouve là un enfant de la paix, votre paix se reposera sur lui*[1]. Mais comme ils sont faibles, les scandales qui les troublent leur ôtent bientôt la paix qu'ils avaient reçue. Les patients sont ceux qui conservent la paix reçue, sans la perdre jamais, quelque injure qu'on puisse leur faire. C'est à ceux-ci, plus fort que les premiers, qu'il est dit : *Aimez la paix et la sainteté, sans laquelle personne ne peut voir Dieu*[2]. Enfin les pacifiques sont ceux qui non-seulement conservent la paix et la communique aux autres, mais qui aiment jusqu'à ceux qui veulent la leur ravir, selon cette parole : *Je me montrais pacifique avec ceux qui haïssaient la paix* [3]. Ceux-là sont aimés de Dieu comme ses enfants, et ils sont vraiment ces pierres vivantes dont la sagesse construit son temple. Et dans la crainte que des efforts ne les arrachent de cet édifice, avec le secours de Dieu qui demeure et agit en eux, ils sont taillés carrément comme des pierres, sur les quatre faces, en haut, en bas, à droite et à gauche. En haut, ils soumettent avec prudence et humilité leur volonté à la volonté de Dieu; en bas, ils disciplinent leur chair et la dominent; à droite, ils accueillent les bons avec justice; à gauche, ils supportent les méchants avec courage.

[1] Ps. xxx, 20. — [2] Id. LXXV, 3. — [3] Math. v, 4. — Luc XXI, 19. — [5] Math. v. 9.

[1] Rom. VIII, 24. — [2] Luc x, 6. — [3] Hébr. XII, 14. — [4] Ps. CXIX, 7.

SERMON XCIX

De quatre sortes de personnes qui gagnent le Ciel.

Quatre sortes de personnes possèdent le royaume des cieux. Les unes le ravissent par violence, les autres l'achètent, d'autres le dérobent, et d'autres enfin y sont poussées par force. Ceux-là le ravissent qui ont quitté tout pour suivre Jésus-Christ, et desquels il est dit : *Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient*[1]. Les seconds sont inférieurs aux premiers, ils moissonnent dans la chair et on a seme pour eux dans l'esprit; c'est à eux à qui Notre-Seigneur dit dans l'Évangile : *Faites-vous des amis avec les trésors de l'iniquité, afin que quand vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels*[2]. Ceux-ci sont de vrais marchands, qui donnent présentement aux pauvres les biens temporels qu'ils possèdent, afin d'en avoir d'éternels, qu'ils ne méritent que par leur moyen. Et en effet, il est absolument nécessaire que ceux qui doivent subir le jugement dernier ou soient amis du juge, ou aient des amis qui intercèdent pour eux auprès du juge. Or ceux qui intercèdent, ont le premier rang dans la félicité, et ceux pour qui l'on intercède, n'ont que le second. D'autres font quelques bonnes œuvres en secret, et ainsi méritent le royaume des cieux. Mais on dit qu'ils le dérobent, parce qu'ils fuient les louanges des hommes, et se contentent de l'approbation de Dieu. Ceux-là nous sont représentés dans l'Évangile par cette femme travaillée d'un flux de sang et qui disait en elle-même : *Si je puis toucher le bord de sa robe, je serai guérie.*[1] Et en même temps elle s'approcha secrètement de lui et le toucha, et elle recouvra la santé. Enfin il faut pousser les derniers, pour les mener au ciel; tels sont les pauvres de nécessité, ici-bas purifiés par le feu de la pauvreté, par une sage disposition de la Providence, de peur qu'en l'autre vie, ils ne soient punis par les flammes de la justice divine. Il est dit d'eux : *Contraignez-les d'entrer, afin que la maison soit remplie*[2]. En effet, beaucoup sont contraints par des nécessités diverses, et sont accablés de misères; si par une merveilleuse disposition de Dieu, ils ne reçoivent pas toujours volontiers les peines temporelles qui leur arrivent, ils les endurent pourtant avec patience, et ils obtiennent par ce moyen la vie éternelle.

SERMON C

De la différence entre le peuple et le prélat.

La différence qui existe entre le pasteur et le troupeau, sépare aussi le prélat et le peuple. L'un est élevé et tient la tête droite, l'autre marche la tête baissée vers la terre. Ce qu'exprime bien le poëte quand il dit : *Tous les animaux sont courbés vers la terre,*

[1] Math. v, 3. — [2] Luc xvi, 9.

[1] Marc. v, 28. — [2] Luc xiv, 23.

mais Dieu a donné à l'homme un visage droit qui regarde le ciel[1]. Le prélat gouverne, et le peuple est gouverné; celui-là paît son troupeau, et celui-ci reçoit la pâture. Le prélat tient en main le bâton pastoral, pour frapper ou plutôt pour conduire et ramener ses ouailles. Mais qu'est-ce que le bâton dans la main du prélat, sinon la pratique des bonnes œuvres, afin qu'il instruise son peuple plutôt encore par l'exemple que par la parole? En effet, les disciples rougiraient de se montrer superbes, s'ils voyaient devant eux leur maître marcher dans l'humilité. Ausssi est-il écrit du Seigneur, qu'il *commença par faire et ensuite enseigner*[1]. Le bâton pastoral sert encore à chasser et à frapper les loups, mais il n'est qu'une baguette pour les brebis. C'est-à-dire qu'il doit corriger les esprits dociles et soumis avec plus de douceur, et reprendre les opiniâtres et les méchants avec plus de sévérité, et, s'il le faut, les frapper d'anathème. Le pasteur tient encore un chien attaché; c'est le zèle réglée par la discrétion, de peur qu'il ne soit du nombre de ceux dont il est écrit : *Ils ont le zèle de Dieu, mais non pas un zèle selon la science*[2]. Enfin le bon pasteur a du pain dans son sac, c'est-à-dire qu'il a la parole de Dieu dans sa mémoire.

SERMON CI

De quatre manières d'aimer.

Il y a deux amours différents, l'amour charnel et le spirituel; de là quatre différentes manières d'aimer : aimer la chair charnellement, aimer l'esprit charnellement, aimer la chair spirituellement et l'esprit spirituellement. Et c'est par les degrés inférieurs, que l'on monte aux supérieurs. Car, afin que les hommes qui ne savaient aimer la chair que charnellement, pussent s'élever jusqu'à l'amour spirituel de Dieu, il a fallu que Dieu se fît chair; il a parlé et conversé avec les hommes; ils l'ont d'abord aimé selon la chair, mais après l'avoir vu donner sa vie pour ses amis, ils ont commencé à aimer en esprit, mais d'une manière encore charnelle pourtant; ainsi saint Pierre l'entendant parler de sa passion, lui disait : *Ah, Seigneur! gardez-vous bien de vous exposer à ces souffrances, non, cela ne sera point*[2]. Quand ils eurent su que la souffrance était le moyen d'opérer la rédemption du genre humain, alors ils aimèrent la chair spirituellement. Et lorsque Jésus-Christ ressuscita et monta au ciel, ils aimèrent l'esprit spirituellement, et ils disaient tout ravis de joie : *Encore que nous ayons connu Jésus-Christ selon la chair, nous ne le connaissons plus maintenant de la sorte*[3]. Ainsi en est-il de nous; nous aimons notre chair charnellement, lorsque nous approuvons ses passions et suivons ses désirs. Nous aimons l'esprit charnellement, lorsque nous l'affligeons par nos pleurs, nos soupirs et nos gémissements. Nous aimons notre chair spirituellement, lorsque l'ayant soumise à l'esprit, nous l'exerçons spirituellement avec discrétion dans toutes sortes de bonnes œuvres. Enfin nous aimons l'esprit spirituellement, lorsque la charité nous porte à préférer l'utilité de nos frères à la satisfaction de nos goûts spirituels.

[1] Ovide, Métam. livr. I, 85. — [2] Math. XVI, 22.

[1] Act. I, 1. — [2] Rom. X, 2. — [3] II Cor. V, 16.

SERMON CII

Comment il faut venir à Dieu.

1. Le moyen de retourner à Dieu est tout opposé à la chute du premier homme. Adam placé dans le paradis terrestre, débuta dans le mal par la perte de la présence de Dieu. Et saint Augustin déclare que Satan n'aurait jamais chassé l'homme du paradis[1], si Adam auparavant ne se fût livré à l'orgueil, à l'ambition, suivant cette parole de Salomon : *Le cœur s'élève avant sa ruine*[2]. Secondement, il perdit la justice, en obéissant à la voix de sa femme au lieu d'écouter celle de Dieu, la justice voulant qu'on rende à chacun ce qui lui est dû. En troisième lieu, il perdit le sens, quand réprimandé après son péché, il rejeta indiscrètement sur sa femme son propre crime, et en accusa même indirectement le Créateur, en disant : *La femme que vous m'avez donnée pour compagne, m'a présenté du fruit de l'arbre et j'en ai mangé*[3]. Or, il faut que l'homme, du lieu de son exil, retourne à Dieu en remontant les mêmes degrés de vertus qu'Adam a descendus pour mériter d'être chassé du paradis terrestre. Ainsi il faut premièrement juger avec vérité; secondement exercer la justice; troisièmement être circonspect. Le jugement doit s'exercer sur nous-mêmes, il faut nous accuser, nous juger nous-mêmes; la justice doit s'exercer envers le prochain, et la circonspection a l'égard de Dieu.

2. Cette voie de retour, le prophète Michée nous l'ouvre aussi en ces termes : *O homme! je te montrerai ce qui est bon, et ce que Dieu demande de toi, c'est d'être juste, d'aimer la miséricorde, et d'avoir soin de marcher en la présence de Dieu*[1]. Saint Paul déclare aussi que Jésus-Christ nous a enseigné cette voie du salut, lorsqu'il nous dit : *La grâce de Dieu notre Sauveur est apparue à tous les hommes; elle nous a appris à renoncer à l'iniquité et aux désirs du siècle, et à vivre en ce monde dans la justice, la sobriété et la piété. Dans la sobriété* en ce qui nous regarde, *dans la justice*, à l'égard du prochain, et *dans la piété* à l'égard de Dieu. Et le même Apôtre nous porlé encore plus clairement de la circonspection relative à Dieu, quand il ajoute : *Attendant la bienheureuse espérance, et l'avénement de la gloire du grand Dieu, et de Jésus-Christ notre Sauveur*[2]. Veut-on chercher dans l'Ecriture cet ordre et cette conduite de la vie; on les peut trouver dans ce passage : *Heureux celui qui demeure dans la sagesse, et qui médite dans la justice, et qui pense intérieurement à la présence de Dieu*[3]. Il demeure dans la sagesse, il est véritablement sage, celui qui se juge ici-bas lui-même, pour éviter le jugement éternel de Dieu. Car, dit l'Apôtre : *Si nous nous jugeons nous-mêmes, nous ne serons point jugés*[4]. Il est sage, dis-je, non pas selon la sagesse de ce monde, mais selon celle qui est tout intérieure, et qui, par une admirable disposition de Dieu, fait que les élus brisés par les coups et les misères de cette vie, seront un jour placés, sans qu'on entende le marteau, dans le palais éternel du véritable Salomon.

[1] *De la cité de Dieu*, liv. XIV, XIII. — [2] Prov. XXI, 18.— [3] Gen. III, 6, 12.

[1] Michée VI, — 8. [2] Tite II, 11, 13. — [3] Eccli. XIV. 22. — [4] I Cor. XI. 31.

SERMON CIII

Des quatre degrés qui distinguent les progrès des prédestinés.

1. Quatre degrés distinguent les progrès des élus. Car premièrement on aime son âme, secondement la justice, troisièmement la sagesse, et enfin on arrive à la sagesse parfaite. Dans le premier degré, on évite ce qui peut blesser l'âme, on aime tout ce qui lui peut être agréable. On a horreur de l'enfer, et on désire le paradis. Et de cette manière on peut accomplir le commandement donné à l'âme dès le commencement de la conversion : *Vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes* [1]. Mais on ne peut l'accomplir, si on vit selon la chair : on le peut aisément, si on est conduit par l'esprit de Dieu. Et quel fruit vous revient-il, si votre prochain brûle éternellement dans l'enfer; ou que perdez-vous, s'il demeure au paradis avec vous? L'héritage du ciel n'est pas comme ceux de la terre que le partage amoindrit. On aime donc le prochain, lorsqu'on ne lui souhaite pas plus de mal qu'à soi-même, et qu'on lui désire aussi, comme à soi-même, la possession éternelle du royaume des cieux. Mais l'homme peut-il de lui-même concevoir cette crainte de l'enfer, et ce désir du paradis? Oui, s'il est aidé par l'esprit de celui à qui s'adresse le Psalmiste: *Si je monte au ciel, vous y êtes*, etc. [2]? En effet, l'esprit de sagesse est présent partout, et il sait ce qui se passe au ciel et dans l'enfer. Et quand il remplit une âme, il lui imprime la crainte des peines de l'enfer, et l'amour des choses du ciel. Et par ce moyen, il fait que l'homme s'aime lui-même, et il lui dit: *Ayez pitié de votre âme en vous rendant agréable à Dieu* [3]. Ainsi on commence par s'aimer soi-même, et ensuite on aime le prochain. Car il n'est point dit, vous vous aimerez comme votre prochain, mais, *Vous aimerez votre prochain comme vous-même*. De cette manière, l'homme en vient à aimer son âme par le Saint-Esprit que la foi lui a communiqué.

[1] Marc XXII, 39. — [2] Ps. CXXXVIII, 8. — [3] Eccli. XXX, 24.

2. Mais après cette première grâce dont l'homme ne doit pas se contenter, il faut aspirer à d'autres plus grandes, et avancer dans la perfection. Il vit déjà par le Saint-Esprit. Or, *si nous vivons par l'Esprit*, dit l'Apôtre, *il faut aussi que nous marchions par l'Esprit* [1]. Et ailleurs, il ajoute : *Nous contemplons la gloire de Dieu à face découverte, et nous sommes tous transformés à son image, passant de clarté en clarté comme par l'esprit du Seigneur* [2]. Il semble que le Psalmiste parle des saints de la même manière : *Le législateur donnera sa bénédiction*, dit-il, *et ils iront de vertu en vertu, et le Dieu des dieux sera vu en Sion* [3]. Ainsi, que celui dont nous parlons marche, qu'il avance jusqu'à ce qu'il parvienne au quatrième degré. Là, sans doute, devenu vraiment sage, il verra le Dieu des dieux en Sion. Au reste, par là même qu'il aime son âme, il doit aussi aimer la justice; car *s'il aimait l'iniquité, il haïrait son âme et ne l'aimerait point* [4].

3. Mais dès qu'il aime la justice, il passe au second degré, et il entend ce commandement de la sagesse : *Aimez la justice, vous qui jugez la terre* [5]. A-t-il un parfait amour pour elle, qu'il endure aussi patiemment pour elle les peines et les affronts, et dans la justice il puisera deux avantages; il fera ce qu'il doit et il endurera ce qui lui est dû; c'est-à-dire que s'il n'a pas fait le bien auquel il était obligé; il devra souffrir le mal qu'il a mérité. Et c'est ainsi, ô merveille! que même sans délaisser la justice, nous en sommes délaissés, pendant qu'elle ne laisse en nous aucune faute sans punition, et que personne ne peut échapper à sa chaleur.

[1] Galat. V, 25. — [2] II Cor. III, 18. — [3] Ps. LXXXIII, 8. — [4] Ps. X, 6. — [5] Sages. I, 1.

Non-seulement le juste n'a point horreur de ce châtiment, mais il le reçoit avec soumission, assuré qu'il est par là purifié des fautes de sa vie passée. C'est pourquoi il est écrit : *Quoiqu'il arrive au juste, il n'en sera point contristé*[1]. Aux différents plaisirs qui ont été pour lui une occasion de chute, il oppose les remèdes opposés qui l'ont relevé. Par exemple, il a succombé en désobéissant : il revient à la vie par l'obéissance : il a été débauché et dissolu ; il répare ses désordres par la sévérité de la discipline et la pratique de la continence. Il puise la mortification dans les éléments mêmes de ses plaisirs. Et quand il a été longtemps éprouvé par ces afflictions, comme l'or dans le creuset, aussi longtemps qu'il plaît à celui qui nous nourrit du pain des larmes, et qui nous abreuve avec mesure des eaux de la componction ; il commence à ressentir la consolation, et il s'entend adresser ces paroles d'Isaïe : *Consolez-vous, consolez-vous, mon peuple, dit votre Dieu. Parlez au cœur de Jérusalem, et appelez-la ; parce que sa malice* (c'est-à-dire son affliction) *a pris fin et que ses péchés lui sont pardonnés. Elle a reçu de la main du Seigneur une double miséricorde pour tous ses péchés*[2]. Après ces consolations, l'âme ne cherchera plus que les moyens d'agréer à celui à qui elle s'est donnée. Dans le bien qu'elle fera elle n'aura plus qu'un but, plaire uniquement à son Créateur.

4. L'homme passe alors au troisième degré de l'avancement spirituel : il consiste à devenir un ami de la sagesse, qui lui dit, avec un accent vraiment maternel : *Mon fils, donne-moi ton cœur*[1]. Parvenu à ce degré, il n'a plus qu'à gravir le quatrième et il s'y trouve sage parfait. Ceci arrive quand il agit, non plus pour plaire à Dieu, comme dans le troisième degré, mais parce que Dieu lui plaît, ou parce qu'il plaît lui-même à Dieu. L'âme animée de ces dispositions peut, avec confiance et sécurité, s'écrier avec le Sage : *En toutes choses, j'ai cherché mon repos*, etc.... Car elle trouve le repos en toutes choses, puisque, en toutes choses, Dieu plaît à celui qui sait plier sa volonté à celle de Dieu, au lieu de conformer la volonté de Dieu à la sienne. Elle demeurera *dans l'héritage du Seigneur*[2], selon cette promesse du Seigneur : *Je te donnerai la terre sur laquelle tu reposes*[3] : ce qui veut dire : je rendrai immuable et perpétuel le repos auquel tu es arrivée par tes efforts secondés de ma grâce. Le texte ajoute, *et à tes descendants*[3], ce que nous pouvons entendre en ce sens, que non-seulement ce repos et cette tranquillité sont accordés à l'esprit en ce monde et en l'autre, mais que la glorification du corps sera donnée à sa génération, c'est-à-dire à ses œuvres.

SERMON CIV

Des quatre empêchements de la confession.

1. Quatre choses empêchent la confession : la honte, la crainte, l'espérance et le désespoir. Les uns sont retenus par la honte ; ils rougissent d'avouer leurs péchés, et c'est d'eux que Salomon a dit : *Il y a une honte qui attire le péché*. Il dit au contraire de ceux qui confessent leurs péchés : *Et il y a une confession qui attire la gloire*[1]. Le Prophète fait encore l'éloge de ces derniers en ces termes : *Vous avez été revêtus de la confession et de la beauté*[4] ; et ailleurs : *La confession et la magnificence sont son ouvrage*[5]. D'autres sont retenus par la peur. Ils craignent, s'ils se confessent, de recevoir une grande pénitence. C'est à eux que Job adresse ce reproche : *Celui qui craint la gelée sera accablé par*

[1] Prov. XII, 21. — [2] Isaïe XL, 1, 2. — [3] Eccli. IV, 25.

[1] Prov. XXIII, 26. — [2] Eccli. XXIV, 11. — [3] Gen. XXVIII, 13. — [4] Ps. CIII, 1. — [5] Id. CX, 3.

la neige[1]. D'autres encore attachés à ce monde par les liens de la cupidité, croiraient ne pouvoir arriver à leurs fins, si on les connaissait tels qu'ils sont. La confession de ceux-ci est empêchée par l'espérance, c'est-à-dire par la cupidité et la passion d'assouvir leurs désirs. Notre-Seigneur leur adresse cette menace dans l'Evangile : *Malheur aux femmes grosses et aux nourrices*[2]. Enfin les derniers ne craignent rien de tout cela : ils ne redoutent qu'une chose, l'impuissance à se corriger de leurs péchés, après les avoir confessés. L'obstacle de ceux-là est le désespoir. On peut leur appliquer parfaitement cette parole : *Quand le pécheur est tombé dans l'abîme du péché, il méprise*[3]. Parfois aussi il arrive que tous ces obstacles se réunissent pour empêcher la confession. Alors, l'âme qui porte le poids de ces quatre maux est vraiment dans le tombeau, et comme ce mort de quatre jours dont parle l'Evangile, elle sent mauvais[4]. Car il est écrit : *La confession n'est plus pour un mort, puisqu'il est comme s'il n'était pas*[5]. Si celui qui ne se confesse pas est mort, celui qui se confesse ressuscitera. Vienne Jésus et qu'il lui dise *sors d'ici*[6], à sa parole le mort ressuscitera sur-le-champ. Que notre mort entende cette exhortation, et qu'il ne diffère pas davantage sa confession.

2. Disons donc à celui que la honte retient : Pourquoi rougir de confesser vos fautes? Vous n'avez pas eu honte de les commettre. Pourquoi rougissez-vous de vous confesser à Dieu, aux yeux de qui vous ne pouvez vous cacher? Si vous avez honte de faire cet aveu à un homme seul, pécheur comme vous, que ferez-vous au jour du jugement, quand votre conscience sera dévoilée à tous les regards? Voici donc trois considérations à opposer à la honte : la lumière de la raison, le respect de la présence de Dieu, et le souvenir d'une confusion bien plus grande. Il y a aussi trois choses à opposer à la crainte. Considérez combien la peine de l'enfer est longue, dure et infructueuse. De même encore trois considérations à opposer à l'espérance : les biens de l'autre vie plus grands, plus assurés, plus durables que ceux de la vie présente; en comparaison de ces biens, tout ce que l'on peut désirer en ce monde, est mesquin, incertain, passager. Enfin, trois remèdes contre le désespoir de triompher du péché : la fermeté de la résolution prise en confession; la grâce de Dieu méritée par l'humilité; le secours que nous devons attendre de la compassion du confesseur.

[1] Job VI, 16. — [2] Math. XXIV, 19. — [3] Prov. XVIII, 3 — [4] Jean XI, 39. — [5] Eccli. XVII, 26. — [6] Jean XI, 43. —

SERMON CV

Des dispositions requises pour la justification.

Tout notre salut consiste en deux choses, la justification et la glorification. L'une en est le commencement, l'autre la perfection. Il y a travail dans la première et récompense dans la seconde. La justification s'opère maintenant par la foi, la glorification se réalisera par la vision béatifique. L'intelligence humaine est incapable de comprendre la grandeur de la gloire des saints dans le ciel. Aussi est-il écrit que *l'œil de l'homme n'a point vu, ni l'oreille entendu*[1], etc. Laissons de côté ce qui est si élevé au-dessus de notre portée, et disons, pour l'édification de nos frères, ce qui nous semble le plus nécessaire, touchant la justification qui a lieu en la vie présente. N'est-elle pas la voie qui conduit à la glorification, suivant ces paroles de l'Apôtre : *Il a appelé ceux*

[1] I Cor. II, 9.

qu'il a prédestinés, et justifié ceux qu'il a appelés, et glorifié ceux qu'il a justifiés[1]*?* On ne peut obtenir la glorification qu'après la justification, l'une étant le mérite, et l'autre la récompense. C'est ce que nous apprend Notre-Seigneur dans l'Evangile, quand, annonçant à ses disciples le royaume de Dieu, il leur propose avant tout la justice, en disant : *Si votre justice n'est pas plus abondante que celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des Cieux*[2].

2. Mais remarquez ceci : de même que, dans ce royaume de la béatitude, Notre-Seigneur se montrera à ses élus pour leur glorification, de même en ce lieu de pèlerinage, il s'offre à eux pour leur justification ; et ainsi, c'est lui-même qui tout ensemble les justifie ici-bas par la foi, et qui les glorifie dans le ciel par sa présence. Il est trois choses dont doivent s'abstenir ceux qui désirent être justifiés. Ce sont les actions mauvaises, les désirs charnels, les embarras du siècle. Il y a aussi trois choses auxquelles ils doivent s'appliquer, et qui sont renfermées dans le sermon sur la montagne, l'aumône, le jeûne et la prière. C'est ainsi que la justification s'accomplit, en s'abstenant des vices défendus, et en pratiquant les vertus commandées. Opposons donc aux œuvres mauvaises, les œuvres de miséricorde ; combattons par le jeûne les désirs charnels ; et qu'aux soucis du monde succèdent l'amour de Dieu et l'exercice de l'oraison.

SERMON CVI

Des trois choses nécessaires à la pénitence.

1. Il y a trois états de l'âme : elle est dans le corps, sans le corps, et réunie de nouveau au corps. Le premier état lui a été donné pour faire pénitence, les deux autres sont destinés à la punir ou à la récompenser, selon ses bonnes ou mauvaises actions. Mais la pénitence exige trois choses : le temps, le corps et un lieu. Que le temps soit nécessaire, l'Apôtre le dit : *Voici maintenant le temps favorable, voici les jours du salut*[3]. Il parle aussi du corps, quand il écrit : *Il faut que nous paraissions tous devant le tribunal de Jésus-Christ, afin que chacun rende compte des choses qu'il a faites dans son corps*[4]. L'Ecriture fait mention du lieu, quand elle dit : *Si l'esprit de celui qui a le pouvoir s'élève contre vous, ne quittez point votre demeure*[5]. Le temps a trois divisions : le passé, le présent et l'avenir. Aucun de ces temps n'est perdu pour celui qui fait vraiment pénitence. Car il répare le passé, en repassant dans l'amertume de son cœur toutes les années de sa vie : il jouit du présent par l'exercice des bonnes œuvres : il s'assure l'avenir par la constance dans ses bonnes résolutions. L'Apôtre parle du passé, quand il dit : *Rachetons le temps, car les jours sont mauvais*[1]. Il nous exhorte à profiter du présent, par ces paroles : *Tandis que nous avons le temps, faisons du bien à tous, surtout à ceux qui sont soumis à la foi*[2]. Le Seigneur nous parle de l'avenir, quand il dit : *Celui qui aura persévéré jusqu'à la fin sera sauvé*[3].

2. Le corps est aussi nécessaire à la pénitence. Car nous pouvons avec notre corps souffrir le mal et faire le bien. Souffrir pour les péchés que nous avons commis, faire le bien dans le but d'acquérir les récompenses éternelles. Sans le corps comment produire de dignes fruits de pénitence? Remarquez que la pénitence accomplie ici-bas avec le

[1] Rom. VIII, 30. — [2] Math. v, 20. — [3] II Cor. VI, 2. — [4] II Cor. v, 10. — [5] Eccli. x, 4.

[1] Ephès. v, 16. — [2] Galat VI, 10. — [3] Math. x, 22. —

corps est courte et légère. Courte : elle est terminée par la mort du corps : légère, elle est plus facile en la compagnie du corps. Elle serait lourde, si l'âme seule en portait le poids. Mais elle partage le fardeau avec le corps, et plus le corps est chargé, plus l'âme est allégée. Un lieu semble aussi nécessaire : c'est l'Église en cette vie : quiconque y vit avec son corps et néglige de faire pénitence, ne pourra obtenir aucun des remèdes du salut nécessaires pour l'autre vie.

SERMON CVII

Qualités de la prière.

1. Le pécheur doit être devant son Créateur comme le malade devant le médecin. Il doit donc prier Dieu comme le malade prie son médecin. Or, il y a deux obstacles à la prière du pécheur : elle a trop ou trop peu de lumière. La lumière manque complètement à celui qui ne voyant pas ses péchés, ne les confesse pas. Au contraire, elle est trop grande et elle aveugle celui qui voit ses péchés si monstrueux, qu'il désespère d'en obtenir le pardon. Dans l'un et l'autre cas, il n'y a pas de prière. Que faire donc? Modérer la lumière pour que le pécheur voie ses fautes, les confesse, et en demande à Dieu le pardon. La première qualité de la prière est donc l'humilité. Le pécheur possède cette vertu quand n'osant encore approcher personnellement de Dieu, il cherche quelque saint personnage, quelque pauvre volontaire qui soit comme la frange de la robe de Notre-Seigneur, afin d'avoir par son entremise, accès auprès de lui. Un modèle de cette prière est cette femme de l'Evangile, affligée d'une perte de sang; elle désire sa guérison, elle s'approche de Notre-Seigneur, et se dit en elle-même : *Si je touche seulement la frange de sa robe, je serai guérie*[1]. Seconde qualité de la prière : la pureté dans l'amour : ce qui a lieu quand le pécheur vient lui-même à Dieu, et confesse ses fautes. Un exemple de cette prière nous a été laissé par la pécheresse qui arrosa de ses larmes les pieds du Sauveur, et les essuya avec ses cheveux, et de laquelle Notre-Seigneur a dit : *Beaucoup de péchés lui sont pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé*[1]. La troisième qualité est une large charité : on la possède, quand, après avoir prié pour soi, on prie pour les autres. C'est ainsi que les Apôtres ont prié pour la Chananéenne qui demandait la guérison de sa fille : *Renvoyez-la*, disent-ils, *parce qu'elle crie continuellement après nous*[2]. La quatrième qualité est la dévotion qui s'échappe de la pureté du cœur accompagnée de la reconnaissance. Telle a été la prière du Sauveur même, quand il a ressuscité Lazare couché depuis quatre jours dans le tombeau. *Mon Père*, dit-il, *je vous remercie de m'avoir exaucé*[3]. Telles sont aussi les prières auxquelles l'Apôtre nous exhorte quand il nous dit : *Priez sans cesse, en toutes choses remerciez Dieu*[4]. Ces quatre qualités de la prière, l'humilité, la pureté, la largeur et la dévotion, sont désignées, sous d'autres formes, par l'Apôtre qui nous y exhorte en disant : *Je vous conjure de vous livrer tous aux supplications, aux oraisons, aux prières, et aux actions de grâces*[5]. Car les supplications se font avec humilité, les prières avec pureté, les demandes avec effusion et les actions de grâces avec dévotion.

2. Nous avons parlé des différents sentiments qui accompagnent la prière : disons maintenant quelle est la pureté nécessaire dans cet acte. Il me semble qu'ici trois

[1] Math. IX, 21.

[1] Luc VII, 47. — [2] Math. XV, 23. — [3] Jean XI, 41. — [4] Thes. V, 17, 18. — [5] I Tim. XI, 1.

choses sont nécessaires. Car celui qui prie doit considérer ce qu'il demande, à qui il le demande et qui demande. Quant à l'objet de sa demande, qu'il songe à deux choses, à ne demander que ce qui est selon Dieu, et à le désirer vivement lui-même. Si par exemple, il sollicite de Dieu la mort d'un ennemi, le dommage ou l'abaissement de son prochain, cette prière n'est pas selon Dieu qui nous a tracé lui-même ce précepte : *Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous persécutent ou vous calomnient*[1]. Mais s'il demande la rémission de ses péchés, la grâce du Saint-Esprit, la vertu, la sagesse, la foi, la vérité, la justice, l'humilité, la patience, la douceur et les autres dons spirituels, et si son âme ressent de ces biens un grand désir, c'est une prière selon Dieu ; elle mérite vraiment d'être exaucée. C'est de ces prières que Dieu a dit par la bouche d'Isaïe : *Avant qu'ils demandent, je les exaucerai; ils parleront encore, et je les écouterai*[2]. Il y a encore d'autres choses qui, lorsqu'elles nous font défaut, nous sont données par Dieu, et qui peuvent être ou ne pas être selon Dieu, d'après la fin à laquelle elles se rapportent ; comme la santé du corps, la fortune, l'abondance des autres biens : toutes choses qui, pour venir de Dieu, ne méritent pourtant ni une grande estime, ni un bien vif attachement. Considérons aussi en celui que nous prions, la bonté et la majesté. La bonté, qui le porte à vouloir gratuitement, la majesté qui lui communique le pouvoir d'accorder tout ce qu'on lui demande. En priant il convient encore de considérer en nous deux choses : Soyons persuadés que nos mérites sont sans influence sur la décision de Dieu, et n'attendons que de la miséricorde divine le succès de nos prières. Le cœur est pur quand il médite les trois pensées dont nous avons parlé, et qu'il les médite de la manière indiquée. Quiconque priera avec cette pureté d'intention et de cœur peut être assuré d'être exaucé : car, au témoignage de l'Apôtre saint Pierre : *Dieu ne fait point acception de personnes; mais celui qui craint Dieu et se conforme à la justice, de quelque nation qu'il soit, est agréable à Dieu*[1].

[1] Math. v, 44. — [2] Isaïe LXV, 24.

[1] Actes x, 34, 35.

SERMON CVIII

De la saignée spirituelle.

Deux raisons obligent à tirer du sang des veines : ce qui nous incommode est tantôt sa qualité, tantôt sa quantité : un sang trop abondant est aussi pernicieux qu'un sang corrompu. Le sang de mon âme, c'est ma volonté. De toutes les humeurs du corps, il n'en est point de plus nécessaire à la nature que le sang ; la vie de l'âme réside aussi dans la volonté. Retranchons donc de la mauvaise volonté, car elle est une cause de maladie spirituelle. Oui, retranchons, si nous ne pouvons l'épuiser, ni l'anéantir complétement. Déchirons, ouvrons nos veines avec la lancette de la componction, afin que, si nous ne pouvons éteindre complétement le péché, nous rejetions au moins tout consentement. Doutez-vous qu'il ne se trouve dans l'âme une trop grande quantité de sang, tout à fait inutile ? Ecoutez un sage médecin qui nous apprend qu'on doit retrancher jusqu'au sang même de la justice. *Prenez garde*, dit-il, *d'être trop juste*[2]. L'Apôtre parle de même, quand il dit : *On ne doit pas être plus sage qu'il ne faut, mais l'être avec mesure*[3]. Quelle veine sera donc épargnée, si la justice et la sagesse ont besoin d'être amoindries ? y a-t-il un sang plus utile que celui-là? Souvenez-vous ce-

[2] Eccli. VII, 17. — [3] Rom. XII, 3.

pendant que celui qui est trop juste, n'est pas juste : et qu'une sagesse qui va (si j'ose dire) jusqu'à l'ivresse, ne mérite pas le nom de sagesse. Nous pouvons en dire autant du sang du corps; s'il est trop abondant, loin de le nourrir, il lui est nuisible. Si donc le péché vous charme encore, votre sang est vicieux : hâtez-vous d'en tirer, si vous voulez faire pénitence; châtiez vos membres, maltraitez votre corps, jugez-vous vous-même, afin de ne pas tomber entre les mains du Dieu vivant. Rien de plus juste que tout cela : cependant évitez ici l'excès. Réprimez une ferveur immodérée, de crainte qu'elle ne nuise à l'union, et ne donne lieu à l'indiscrétion.

SERMON CIX

Eviter le vain éclat des vertus.

Prenons garde, mes frères, que trompés par le vain éclat des vertus, nous ne soyons forcés de nous plaindre le soir de l'extinction de nos lampes. Pour moi, je crois que celles qui s'éteignent si aisément n'ont jamais été bien allumées. Car l'Evangile a dit : *Le ciel est semblable à dix vierges, qui, prenant leur lampes* etc.[1]. Il dit que ces vierges *prennent* leurs lampes, et *non qu'elles les allument*. En effet, comment les auraient-elles allumées, puisqu'elles n'avaient pas fait provision d'huile? Comment le feu se serait-il allumé? il n'y avait pas de matière pour l'entretenir. Il est vrai que la chasteté tire d'elle-même son éclat. Mais, de même qu'une lampe allumée est plus lumineuse que celle qui ne brûle pas, ainsi la charité ajoute un nouvel éclat à la chasteté. Ainsi en est-il de l'abstention des autres voluptés, de la patience dans le malheur, de l'honnêteté dans les mœurs, de la prudence dans les conversations, de l'aumône et des autres œuvres de piété: leur agrément naturel, et leur éclat essentiel, jettent une certaine lumière jusque sur les vierges folles. Mais comme cette lumière était due plutôt à l'éclat du verre qu'à celui de la flamme, ces vierges crurent leurs lampes éteintes, parce qu'elles voyaient cette vaine lumière éclipsée par la lumière éternelle.

[1] Math. xxv, 4.

SERMON CX

Discours de l'homme à lui-même ou à son âme.

Que notre misère est grande ! que nos besoins sont immenses ! Nous avons même besoin de parler. Mais s'il y a là une double misère, il ne faut pas s'étonner qu'il nous faille nous parler mutuellement : ce qui est plus étrange, c'est qu'il faut nous parler à nous-mêmes. *Personne ne connaît ce qu'il y a dans l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme qui réside en lui*[1]. Entre nous est un abîme, la parole est destinée à établir une communication entre les cœurs, et à nous aider à nous transmettre mutuellement nos pensées. Voilà le besoin qui a nécessité l'invention de la parole : qui l'ignore? Néanmoins, la parole nous est aussi nécessaire pour nous entretenir avec nous-mêmes. *O mon âme, ne seras-tu point soumise à Dieu?* Car, *c'est lui*, dit le Prophète, *qui est mon salut*[2]. Et qui donc n'a pas souvent besoin de rappeler son âme, de parler à sa raison, de recueillir ses sens? A qui n'est-il pas nécessaire de se parler souvent à lui-même, de se menacer, de s'exciter par des exhortations, de se presser en s'accusant? Il faut même que nous raisonnions avec nous mêmes pour nous persuader, comme plus haut, par exemple : *Car c'est lui qui est mon salut*. Tantôt aussi nous avons besoin de nous consoler, suivant ces paroles : *O mon âme, pourquoi es-tu triste, et pourquoi me troubles-tu*[1]? Tantôt il faut nous exciter, et nous dire : *O mon âme; loue le Seigneur*[2] : en d'autres rencontres, nous avertir de notre devoir : *Mon âme, bénis le Seigneur, et n'oublie jamais ses bienfaits*[3]. En effet, mon cœur m'a abandonné, et je suis forcé de me parler comme à un autre moi-même. Et ce besoin est d'autant plus grand que je suis moins rentré en mon cœur, rentré en moi-même, moins d'accord avec moi. Mais la nécessité de la parole cessera, quand nous aurons atteint l'état de l'homme parfait. Alors plus de langage, plus d'interprète, car Jésus-Christ, notre unique Médiateur, aura si bien rempli toutes choses de la charité, que nous deviendrons une même chose en Dieu le Père, et Dieu le Fils, qui sont vraiment et éternellement un.

[1] I Cor. II, 11. — [2] Ps. LXI, 1.

[1] Ps. XLI, 6. — [2] Id. CXLV, 1. — [3] Id. CII, 2.

SERMON CXI

De la foi qu'il faut prouver par ses mœurs : ou des six témoignages qu'il faut rendre à Dieu.

1. La félicité éternelle de la céleste patrie, après laquelle nous soupirons ici-bas, et les tourments de l'enfer réservés aux impies dépassent non-seulement tout ce que nos sens sont capables d'éprouver, mais même toute intelligence : c'est ce dont nul ne

doute, pourvu qu'il ait seulement le nom de fidèle. Plût à Dieu que cette foi fût vive dans tous les hommes, et que cette conviction fût suivie d'un côté par le désir, de l'autre par la crainte ! Le sujet le mérite bien. Pourquoi ne sommes-nous pas prêts à passer à travers des épées, et, s'il le fallait, au milieu des flammes, pour échapper à une si grande misère, pour arriver à une gloire si parfaite? Pourquoi? c'est que notre foi est morte et insensible ? Mais, voici le comble du malheur, le grand obstacle à notre salut, l'occasion de notre perte : nos affections sont en désaccord avec notre raison, dans l'appréciation que nous devrions faire de ces deux fins. C'est à peine, même, si nous écoutons le jugement de la vérité dans l'examen de la route que nous devons suivre. Soyons donc surpris ensuite si les charmes de la vertu n'éveillent en notre âme aucun désir, puisque la félicité éternelle nous laisse insensibles; nous ne redoutons point maintenant l'amertume du péché, et les supplices éternels réservés au démon et à ses anges ne savent même pas nous effrayer. Et voilà la raison de ceci; dans les choses dont nous avons une expérience plus familière, encore qu'elles soient moindres que d'autres, nous souhaitons plus ardemment celles qui sont agréables, et nous redoutons les fâcheuses.

2. Mais il est un point dont je ne puis assez m'étonner : notre foi, si ferme relativement aux choses futures, est hésitante relativement à celles du présent. Enfants d'Adam, sans raison et sans jugement, incapables de distinguer la liberté, c'est ainsi qu'ayant pour la vie présente et la vie future des promesses si formelles[1], vous vous montrez incrédules et infidèles à l'égard de celle dont vous avez maintenant l'expérience? Il semble que vous n'ayez reçu la foi des promesses éternelles que pour mettre le comble à votre damnation. Il faut en dire autant des menaces qui vous ont été adressées; n'est-ce pas le même qui nous assure qu'un royaume a été préparé pour les élus, un feu éternel pour les réprouvés[2]? N'est-ce pas la même bouche, la même Vérité, qui nous atteste que tous ceux qui restent loin d'elle, souffrent et sont chargés de lourds fardeaux; et que ceux qui viennent à elle ne succombent point, comme la faiblesse humaine le redoute, mais seront soulagés ? Jésus-Christ nous promet un royaume ineffable, il nous assure que son joug est doux et son fardeau léger. Il nous

[1] I Tim. IV, 8. — [2] Math. xxv, 34, 41.

promet dans la patrie céleste une éternelle béatitude, et en cette vie un repos, un soulagement parfaits. Le Prophète enfin atteste que *l'œil de l'homme n'a point vu, ni son oreille entendu, ni son cœur compris les délices que Dieu réserve à ceux qui l'aiment*[1]. Et nous le croyons tous sans peine. Le Maître des prophètes nous tient lui-même ce langage : *Venez à moi, vous tous qui souffrez et êtes chargés, venez et je vous consolerai : Prenez mon joug, car mon joug est doux, et mon fardeau léger*[2]. Combien détournent l'oreille du cœur, n'osant peut-être pas détourner celle du corps? N'est-ce pas là de l'incrédulité, ou plutôt de la folie? La Sagesse peut-elle donc se tromper? Et la Vérité est-elle capable de nous tromper ? Comme si la Charité était impuissante à donner ce qu'elle offre, et la Toute-Puissance réduite à ne pouvoir tenir ses promesses.

2. Quel homme, si adonné aux plaisir et à la débauche qu'on le suppose, ne choisirait volontiers la sobriété et la chasteté, s'il était assuré d'y goûter plus de satisfaction ? Quel ambitieux ne se contenterait de ce qu'il y a de plus vil et de plus méprisable, si, ce qui est vrai, il croyait y rencontrer de plus grands charmes? Quel avare ne mépriserait souverainement les richesses, s'il était persuadé qu'il y a plus de plaisir dans la pauvreté? Mais maintenant c'est en vain que Jésus-Christ proclame que son fardeau est léger; en vain qu'il vante la douceur de son joug, puisque ceux-mêmes qui portent le nom de chrétiens estiment le fardeau du démon, le joug de la chair et celui du monde plus délicieux.—Pourquoi donc en vous, Seigneur, cette inconsidération que les hommes vous prêtent ? Pourquoi promettez-vous d'une façon si formelle, ce que vous êtes convaincu de ne pouvoir tenir? Vous déclarez votre esprit plus doux que le miel[3], et ces chrétiens trouvent plus de douceur dans une chair de venaison, dans la chair (ô honte!) d'une prostituée, dans les vanités du siècle! Malheur à ces infortunés qui jugent si mal des choses, qui repoussent comme amère votre manne cachée qu'ils n'ont jamais goûtée ! Ceux qui en ont la double expérience savent bien que vous êtes un Dieu de vérité, et que les hommes sont menteurs[4]. C'est leur témoignage que l'on devrait plutôt croire : mais on méprise, on raille leur expérience, ainsi que vos promesses. L'homme charnel

I Cor. II, 9. — [2] Math. XI, 28, 30. — [3] Eccli. XXIV 27. — [4] Rom III, 4.

n'entend rien aux choses de l'esprit de Dieu, et les traite de folie[1]. Faut-il s'étonner s'il ne croit pas à l'expérience de l'homme, quand il n'ajoute pas même foi aux promesses de Dieu? Aussi on nous regarde comme des insensés, quand nous prêchons la douceur de la croix du Sauveur, quand nous célébrons les charmes de la pauvreté, que nous exaltons la gloire de l'humilité, et que nous vantons les délices de la chasteté. Mais traitons donc aussi d'insensé le Prophète qui a, dit-il, trouvé dans les témoignages de Dieu plus de délices que dans toutes les richesses du monde[2].

4. Pour vous, qui êtes sages à vos yeux, préférez aux vérités divines, non pas toutes les richesses, mais le peu que vous en pouvez avoir, afin que votre foi ne trouve ainsi aucun témoignage. Cachez-la en vous-mêmes, dissimulez-la si bien que le Père qui est au ciel ne la voie point[3] et qu'il dise : *Je ne vous connais point*[4]. Vous croyez fermement que Dieu est juste, véridique, libéral, tout-puissant, souverainement bon et éternel. Montrez-vous des aspics sourds, bouchez-vous les oreilles[5], de peur que vous n'entendiez la voix de celui qui vous fait des reproches et vous dit: *Montrez-moi votre foi sans les œuvres*[6]. Combien vous coûte cette croyance? Mais gardez-vous bien d'entrer dans la voie des témoignages, car elle est difficile, pénible et inaccessible. Misérables et infortunés! qui n'avez point trouvé le chemin de la cité, vous vous égarez sans cesse et n'êtes jamais dans le droit chemin[7]. Ces voies qui vous semblent bonnes, que vous croyez agréables (bien que pourtant elles n'aient en réalité rien de riant), n'aboutissent qu'à l'abîme de l'enfer, aux pleurs et aux grincements de dents. Réveillez-vous donc de votre ivresse, et pleurez de peur que les pleurs éternels ne deviennent tout à coup votre partage. Vous parlerez de paix, de sécurité, et une mort subite vous surprendra, comme une femme est surprise par les douleurs de l'enfantement, et vous ne pourrez l'éviter[8]. Et votre sort sera juste puisque vous perdez sciemment le temps de votre retraite, et que vous refusez de prendre le chemin qui vous sauverait.

5. *Fuyez*, dit le Seigneur, *que votre fuite n'arrive point en hiver, ni au jour du sabbat*[9]. Fuyez tandis que le temps est favorable, et que vous avez un chemin agréable et facile.

[1] I Cor. II, 14. — [2] Ps. CXVIII, 14.— [3] Math. VI, 4. — [4] Id. XXV, 12. — [5] Ps. LVII, V. — [6] Jacques II, 18. — [7] Ps. CVI, 4, 10. — [8] I Thess. V, 3. — [9] Mat. XXIV, 20.

Fuyez dans les six jours où il est permis de travailler. Fuyez dans les six témoignages dont nous avons parlé plus haut, la justice, la vérité, la récompense, la toute-puissance, la souveraine bonté, l'éternité. Fuyez pour n'être pas forcés, non pas à donner ou à éviter le septième témoignage, la colère divine, mais à le subir malgré vous. Races de vipères, qui vous a appris à fuir la colère à venir[1]? Le chemin que vous tenez est une voie de mort et de perdition, une voie qui aboutit à l'abîme de l'enfer. Il vous reste néanmoins quelque espoir, parce que vous ne touchez pas encore à la fin de la mort, c'est-à-dire de la vie. Hâtez-vous donc de prévenir cette fin, de peur que surpris instantanément, vous ne demeuriez éternellement là où vous serez tombés. Venez, mes enfants, écoutez-moi, je vous enseignerai la voie du salut, la voie des témoignages de Dieu, dans laquelle vous trouverez plus de plaisirs que dans toutes les richesses.

6. Que la première journée nous mène jusqu'au cœur. Car c'est là que la voix de Dieu[2] rappelle les pécheurs, et que le témoignage de la justice doit engendrer la componction et la crainte. De là passez à la confession de la bouche; n'hésitons pas à rendre témoignage à la vérité contre nous-mêmes. Car quiconque rougira de la vérité devant les hommes, la vérité rougira de lui devant son Père[3]. Vient ensuite la privation des richesses, et la distribution des biens aux pauvres, conformément à ces paroles: *Il a distribué et donné ses biens aux pauvres, sa justice demeurera dans tous les siècles des siècles*[4]. Et ailleurs: *Si vous voulez être parfait, allez, vendez tous vos biens, donnez-en le prix aux pauvres et vous aurez un trésor dans le ciel*[5]. Car c'est dans l'épanchement de la libéralité que se trouve le témoignage des largesses divines, et de ses abondantes récompenses, car celui qui distribue ses biens de plein gré peut attendre avec certitude de Dieu des biens beaucoup plus abondants. Il faut encore rendre un quatrième témoignage à la toute-puissance, par la mortification du corps. Car il faut semer le corps animal pour qu'il ressuscite spirituel. Ne vous semble-t-il pas, en effet, que celui qui épargne son corps, n'ait pas une foi bien ferme à sa résurrection et à sa transformation; que celui qui n'est point touché de componction, doute de la justice, comme celui qui ne confesse point son péché de la vérité, ou qui cède à l'avarice,

[1] Luc III, 7. — [2] Isaïe XLVI, 8. — [3] Luc IX, 26. — [4] Ps. CXI, 9. — [5] Math. XIX, 21.

doute de la récompense éternelle? Autant en faut-il dire de ce qui suit: Si vous avancez dans la vertu jusqu'à renoncer absolument à votre propre volonté, c'est un témoignage certain rendu à la bonté divine. Car en préférant sa volonté à la vôtre, vous témoignez une estime toute particulière de cette volonté que vous lui préférez et vous criez non de la voix ou de la langue, mais par vos œuvres et en vérité : Dieu seul est bon[1].

7 Reste à persévérer. La persévérance est la consommation de la voie et le témoignage de l'éternité. En effet, elle est comme une image de l'éternité divine, en sorte que nous imitons en cette vie, autant que nous le pouvons, son immutabilité. Ce qui fait dire à Salomon: *Le fou change comme la lune, le sage est immuable comme le soleil*[1]. Voilà donc la voie, mes bien-aimés, suivez-la, car en montant de vertu en vertu, vous arriverez à voir Dieu en Sion. Que Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Dieu des vertus et le Roi de gloire nous conduise lui-même à la gloire de cette vision, lui, la voie, la vérité et la vie[2].

[1] Luc xviii, 19.

[1] Eccli. xxvii, 12. — [2] Jean xiv, 6.

SERMON CXII

De quatre sortes de consciences.

O mon âme, rentre en ton repos. C'est dans la conscience que l'âme combat ou se repose; car la conscience peut être bonne sans être tranquille, tranquille sans être bonne, elle peut n'être ni bonne ni tranquille, ou être à la fois bonne et tranquille. Elle est tranquille sans être bonne chez ceux qui pèchent par espérance, et qui se disent dans leur cœur que Dieu ne leur demandera aucun compte : c'est là surtout le propre des jeunes gens. La conscience est bonne sans être tranquille chez ceux qui, convertis au Seigneur, repassent dans l'amertume de leur cœur les années écoulées. Elle n'est ni bonne ni tranquille, quand la multitude des péchés fait désespérer du pardon. Elle est à la fois bonne et tranquille dans ceux qui ont soumis la chair à l'esprit, et qui restent pacifiques au milieu des ennemis de la paix. C'est là, pour l'âme, un lit où elle prend son repos, mais non un repos parfait. Pour que ce repos soit parfait, la conscience doit être non-seulement bonne et tranquille, mais encore à l'abri de tout danger. Aussi le Psalmiste ajoute-t-il: *Parce qu'il a arraché mon âme à la mort, mes yeux aux larmes, mes pieds à toute chute*[1]. *A la mort*, en me donnant une bonne conscience ; *aux larmes*, en me donnant une conscience tranquille ; *à toute chute*, en me donnant une conscience à l'abri de tout danger.

[1] Ps. cxiv, 8.

SERMON CIII

Il faut éviter les péchés personnels et ceux d'autrui.

Purifiez-moi, Seigneur, des péchés occultes, et préservez votre serviteur des fautes d'autrui[1]. Il y a trois péchés secrets : l'action défendue, l'intention perverse, le désir coupable. L'action mauvaise souille la mémoire ; l'intention perverse, la raison ou l'esprit ; le désir coupable, la volonté. La mémoire est purifiée par la confession ; l'esprit par la lecture ; le désir ou la volonté par la prière. Vous serez pur de fautes extérieures, si vous n'insultez personne, si vous n'avez ni mépris, ni faiblesse, ni dissimulation. La justice exige que l'on ne faiblisse pas, mais que l'on résiste avec vigueur : la force, que l'on ne s'éloigne point du prochain, mais que l'on supporte ses fautes avec patience ; la tempérance, que l'on n'insulte pas, mais que l'on compatisse avec modération ; la prudence, que l'on ne dissimule pas, mais qu'on cherche avec sagesse à faire cesser le mal.

SERMON CXIV

Paix de différentes sortes.

La paix du corps est l'harmonie bien ordonnée de ses parties. La paix de l'âme non raisonnable est le repos bien ordonné des passions. La paix de l'âme raisonnable est l'accord entre la pensée et l'action. La paix du corps et de l'âme est la vie, le salut bien ordonné de l'être animé. La paix de l'homme et de Dieu est l'obéissance bien réglée dans le sein de la foi sous une loi éternelle. La paix des hommes est la concorde bien ordonnée. La paix d'une maison est la concorde bien ordonnée de ses habitants, par l'autorité et l'obéissance. La paix d'une cité suppose les mêmes conditions. La paix de la céleste cité est la société parfaitement ordonnée et unie dans la jouissance de Dieu et la vie en Dieu. La paix de toutes choses est la tranquillité de l'ordre. L'ordre est l'arrangement qui donne à toutes choses, soit qu'elles se ressemblent, soit qu'elles diffèrent entre elles, la place qui leur convient.

[1] Ps. XVIII, 13.

SERMON CXV

De trois états différents du cœur.

Que l'homme parvienne jusqu'à la cime de son cœur, et Dieu sera exalté[1]. Il y a le cœur élevé, le cœur bas, le cœur médiocre. Le prophète dit : *Vous qui avez prévariqué, revenez à votre cœur*[2]. Le premier pas celui de l'esclave prévaricateur est vers le cœur humble : c'est le jugement qui l'y entraîne. Le second pas, celui du mercenaire, est vers le cœur médiocre : c'est le conseil qui l'y appelle. Le troisième pas, celui du fils, a pour but le cœur élevé : c'est le désir qui le porte jusque là. Alors Dieu est exalté, c'est-à-dire qu'il est élevé au-dessus de ce cœur, de sorte que, ne pouvant être compris par la raison, il est désiré par l'affection et l'amour. Remarquez que ces pas, ou ces ascensions ont lieu dans le cœur : c'est ce qui fait dire au Prophète : *Il a disposé des ascensions en son cœur, au milieu de cette vallée de larmes*[1]. Mais parfois l'homme intérieur dépasse la raison, et est emporté au-dessus de lui-même : c'est le transport de l'esprit. Nous disons donc qu'il y a quatre degrés dans cette ascension. Le premier vers le cœur, le second dans le cœur, le troisième partant du cœur, le quatrième au-dessus du cœur. Dans le premier on craint Dieu comme souverain Seigneur; dans le second, on l'écoute comme parfait conseiller; dans le troisième, on le désire comme époux bien-aimé; dans le quatrième, on voit Dieu.

SERMON CXVI

De deux morts et de deux résurrections.

Si vous êtes ressuscité avec le Christ, cherchez les choses d'en haut[3]. Il y a deux morts et autant de résurrections. La première mort est celle de l'âme, la seconde est celle du corps. La mort de l'âme est la séparation d'avec Dieu : la mort du corps est la séparation de l'âme d'avec le corps; l'une est produite par le péché, l'autre est la peine du péché. Ainsi la première résurrection est celle de l'âme, la seconde, celle du corps. La résurrection de l'âme a été opérée par la venue humble et cachée du Christ en ce monde; la résurrection du corps sera produite par la venue glorieuse et publique du Christ à la fin du monde. Mais l'âme est invisible, ayant été créée à l'image de Dieu. C'est pourquoi il est dit dans l'Ecriture : *Dieu a fait l'homme à son image et à sa ressem-*

[1] Ps. LXIII, 7, 8. — [2] Isaïe XLVI, 8.— [3] Coloss. III, 1.

[1] Ps. LXXXIII, 6, 7.

blanche[1]. Il l'a fait droit. Aussi l'homme extérieur, c'est-à-dire le corps, apparaît-il droit dans son attitude; il possède la vie et le sentiment, afin que cet homme extérieur et visible nous aide à comprendre l'homme intérieur et invisible, créé droit dans sa volonté, puisant la vie dans sa connaissance, sensible dans son amour. Et de même qu'à la résurrection, l'homme extérieur, c'est-à-dire le corps, recouvrera la vie et le sentiment; ainsi l'homme intérieur, c'est-à-dire l'âme, recouvre la vie et le sentiment, c'est-à-dire la connaissance et l'amour. Que cette connaissance soit la vie, la vérité elle-même l'atteste par ces paroles : *La vie éternelle consiste à vous connaître, vous le vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ*[2]. Que l'amour soit le sentiment, écoutez-en la preuve. On ne peut distinguer l'homme extérieur dans sa vie, parce que cette vie est partout uniforme; mais on le distingue dans le sentiment qui se distribue en cinq parties très-connues : la vue, le goût, l'ouïe, l'odorat et le toucher; car autre est la sensation de l'œil, autre celle de la bouche, et ainsi des autres; de même l'homme intérieur se distingue non dans la connaissance, mais dans l'amour. Et de même que le sentiment se divise en cinq parties, ainsi l'amour de Dieu trouve en Dieu cinq réalités invisibles : la vérité, la justice, la sagesse, la charité et l'éternité. Car autrement l'affecte la vérité, qu'elle aime à cause de la liberté; autrement la justice qu'elle aime à cause de la suavité; autrement la charité, qu'elle aime à cause de la vertu; autrement l'éternité, qu'elle aime à cause de sa curité.

SERMON CXVII

Des quatre fontaines spirituelles qui guérissent les quatre maladies de l'âme.

L'âme fidèle a un paradis spirituel, et non terrestre, ce qui le rend plus agréable, plus retiré que le premier. L'âme y trouve autant de délices que dans toutes les richesses du monde. Quatre sources coulent de ce paradis : la vérité, la charité, la force, la sagesse. L'âme malade puise à ces sources des eaux salutaires. Or, l'âme humaine peut souffrir de quatre maladies, de quatre vices différents, la crainte, la concupiscence, l'iniquité personnelle et l'ignorance. Vaincue par la crainte, l'âme est poussée comme forcément au vice; séduite par la concupiscence, elle est attirée vers le vice; sous le poids de son iniquité personnelle, elle devient volontairement l'esclave du vice; égarée par l'ignorance, elle tombe dans le vice. Les âmes qui souffrent et gémissent de ces maux trouvent leur consolation dans ces paroles du Prophète : *Vous puiserez avec joie aux sources du Sauveur*[1]. Contre la pusillanimité, qui provient du vice de la crainte, nous avons l'eau puisée à la source de la force; contre la concupiscence des voluptés temporelles, l'eau de désirs, prise à la source de la charité; contre la malice de l'iniquité personnelle, l'eau du jugement, puisée à la source de la vérité; contre l'égarement de l'ignorance, l'eau du conseil, puisée à la source de la sagesse. Et ces eaux nous remplissent de joie; car l'âme qui gémissait naguère sous le poids des vices se réjouit maintenant dans l'acquisition des vertus; elle puise la force dans les eaux du secours, la prudence dans les eaux du conseil, la tempérance dans les eaux du désir, la justice dans les eaux du jugement. Ainsi dans l'adversité la force chasse la pusillanimité; dans la prospérité la tempérance modère la joie; dans la conduite la justice exclut l'iniquité;

[1] Gen. I, 26, 27. — [2] Jean XVII, 3.

[1] Isaïe XII. 3.

dans le doute, la sagesse éclaire l'ignorance. Ranimée par ces eaux, ornée de ces vertus, l'âme se dilate et embrasse avec les saints, la longueur et la largeur, la hauteur et la profondeur de Dieu [1]; ces quatre attributs de Dieu peuvent être embrassés par deux bras, l'amour vrai, et la crainte véritable. La crainte embrasse la hauteur et la profondeur, c'est-à-dire la puissance et la sagesse : et l'amour, la largeur et la longueur, c'est-à-dire, la charité et la vérité; car on craint Dieu, parce que sa puissance lui rend tout possible; on en a la crainte véritable, parce que rien n'est caché à sa sagesse. On aime Dieu, parce qu'il est la charité : on a pour lui l'amour véritable; parce qu'il est la vérité, c'est-à-dire l'éternité.

SERMON CXVIII

Des sept degrés de l'ascension.

Restez dans les voies du Seigneur, et interrogez ses sentiers. Il reste dans la voie du Seigneur celui qui est fidèle aux observances corporelles de la règle. Mais comme les exercices corporels ont peu de prix, d'après l'Apôtre saint Paul, l'Ecriture ajoute: *et interrogez ses sentiers éternels* [2] : c'est-à-dire, observez avec amour la vie des saints Pères, et vous trouvérez la voie et suivez-la. Il a trouvé la voie celui qui rentre dans son cœur: il la suit, celui qui a disposé des ascensions dans son cœur [1]. La première ascension dans cette route est la contrition; la seconde, la confession; la troisième l'amour; la quatrième, le dépouillement de nos biens; la cinquième, le renoncement à la volonté personnelle; la sixième, l'humiliation d'une soumission volontaire; la septième, la persévérance.

SERMON CXIX

Trois considérations sur l'incarnation.

Le mystère de l'Incarnation présente à la considération trois objets : Une preuve d'humilité, une preuve d'amour, un sacrifice de rédemption. Le modele d'humilite se montre dans cet enfant vagissant, au fond d'une étable, couché dans une crèche, enveloppé de langes. La preuve d'amour, c'est cette mort miséricordieuse, car personne ne peut donner de son amour une plus grande preuve que de mourir pour ses amis [2]. Le sacrifice de la rédemption montre la triple puissance de la divinité, qui fait quelque chose de rien, renouvelle ce qui est vieux, et rend perpétuel ce qui n'est que temporel.

[1] Ephés. III, 18. — [2] Jérém. VI, 16.

[1] P. LXXXIII, 6. — [2] Jean XV, 13.

SERMON CXX

Du triple ministère.

Les ministres de Jésus-Christ ont un triple ministère à remplir : un ministère de servitude, un de charité, un de dignité. Le ministère de servitude, c'est la mortification corporelle : celui de la charité, c'est la dévotion de l'esprit : celui de dignité, c'est la consécration du corps de Jésus-Christ. Le premier se remplit dans l'affliction, le second dans la joie, le troisième dans l'humilité. Le premier est un sacrifice de crainte, le second un sacrifice d'amour, le troisième un sacrifice de louange.

SERMON CXXI

Doctrine de crainte et de charité.

Nous sommes à l'école de Jésus-Christ, et nous y recevons un double enseignement : car autre est l'enseignement donné par le Maître lui-même, seul et véridique, autre celui de ses ministres. L'enseignement des ministres, c'est la crainte : le sien, c'est l'amour. Aussi quand le vin manque, ordonne-t-il aux ministres de remplir les urnes d'eau [1] : et de même chaque jour, l'amour se refroidissant, les ministres de Jésus-Christ remplissent les urnes d'eau, c'est-à-dire, le cœur des hommes de crainte. L'eau représente bien la crainte : de même que l'eau éteint le feu, la crainte éteint la passion ; et comme l'eau purifie les souillures du corps, la crainte lave les souillures de l'âme. Remplissons donc de cette eau nos urnes, c'est-à-dire nos cœurs : car celui qui craint ne néglige rien ; et le cœur est bien rempli, quand la négligence ne peut y entrer. Mais comme l'eau alourdit, c'est-à-dire, comme la crainte est pénible, approchons-nous de celui qui change l'eau en vin, c'est-à-dire, qui convertit en amour la crainte des châtiments. Nous pourrons ainsi comprendre ce que lui-même nous dit de l'amour. Car il dit: *Voici mon précepte, c'est que vous vous aimiez les uns les autres* [1] : comme s'il disait, je vous donne par mes ministres beaucoup de préceptes, mais voici le mien, celui que je vous recommande d'une façon spéciale. Et ailleurs : *On reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres* [2]. Aimons-nous donc les uns les autres, afin de nous montrer les disciples de la Vérité. Dans cet amour, ayons une triple sollicitude. Dieu est charité [3]. Mettons donc tout notre soin à ces trois choses : à ce que

[1] Jean II, 7.

[1] Jean XV, 12. — [2] Id. XIII, 35. — [3] I Jean IV, 8.

cet amour naisse, s'accroisse, se conserve. Il naît, si nous donnons à manger et à boire à notre ennemi : car, en agissant ainsi, nous amassons sur sa tête des charbons ardents[1]. Les charbons sont les œuvres de charité qui s'amassent sur le démon qui est le chef des méchants ; ôtez-le, tous ont à leur tête Dieu, qui est charité. Cet amour croît, si nous secourons celui qui se trouve dans le besoin, si nous accueillons celui qui veut nous emprunter, si nous ouvrons notre cœur à notre ami. Cet amour se conserve, si, en disant, en montrant ce qui même ne paraît pas nécessaire, nous contentons les désirs de nos amis. Il se conserve et s'accroît par un visage souriant, une parole douce, une conduite agréable : de sorte que la grâce de notre conduite confirme l'amour dont notre physionomie et nos paroles sont les indices. Car les œuvres sont la preuve de l'amour.

SERMON CXXII

Du double vice qu'on doit redouter en jeûnant.

Pour vous, quand vous jeûnez, parfumez-vous la tête et lavez-vous le visage[2]. Le Seigneur nous parle ainsi à cause de deux vices, la vaine gloire, et l'impatience qui d'ordinaire gâtent le jeûne. En nous ordonnant de nous laver le visage, il nous prescrit de garder notre intention pure : car, si la beauté du corps réside dans le visage, la beauté des actes de l'âme consiste dans l'intention. Par les parfums et l'onction de la tête, dont le résultat est d'adoucir la rudesse, Jésus-Christ nous prescrit de conserver dans le jeûne la mansuétude de l'esprit. Notre intention sera pure, si dans toutes nos actions nous avons en vue ou l'honneur de Dieu, ou l'utilité du prochain, ou enfin le calme de notre conscience.

SERMON CXXIII

De la vie de l'Esprit.

1. *Laissez-vous guider par l'esprit, et vous ne céderez pas aux désirs de la chair*[3]. Il en est qui se laissent conduire par la chair et dont toute la sollicitude consiste à s'épargner les souffrances physiques. Ce sont ceux qui tout en apprenant la vertu prétendent cependant éviter les ennuis de la chair, et sont dans l'impuissance de résister à leurs inclinations dépravées. C'est à ceux-là que l'Apôtre dit : *Marchez sous la conduite de l'esprit :* c'est-à-dire : Quittez ces préoccupations qui vous portent à vous soustraire aux ennuis de la

[1] Rom. xii, 21. — [2] Math. vi, 17. — [3] Galat. v, 16.

chair. Dans cette vie il y a deux degrés pour l'esprit : l'un supérieur, l'autre inférieur. Dans le degré inférieur l'homme suit son propre esprit, dans le degré supérieur il suit l'esprit de Dieu. L'homme est au premier degré quand il rentre en lui-même, s'inquiète de ses affections, et se reproche tout ce qu'il y surprend de contraire à la vertu. C'est alors qu'il offre à Dieu par la componction le sacrifice d'un esprit troublé et d'un cœur humilié. En montant de ce degré au degré supérieur, il commence à penser aux bienfaits de Dieu, il se tourne vers l'action de grâces, et il offre à Dieu par la dévotion un sacrifice de louange. A ces deux degrés, il voit Jésus-Christ, crucifié dans le premier, et dans le second couronné de gloire et d'honneur. Isaïe était au premier de ces degrés quand il s'est écrié : *Et nous l'avons vu sans aspect, sans beauté*[1] : et il était au second quand il ajoutait : J'ai vu le Seigneur assis *sur un trône sublime*[2]. Et notez que dans le premier cas il dit : *nous avons vu;* et dans le second : *j'ai vu,* parce que la première vision est le lot de la foule, des pécheurs, tandis que la seconde est réservée à un petit nombre, au seul Prophète. Ce qui fait dire à l'Apôtre : *Nous connaissons en partie* Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié : *et nous prophétisons en partie*[3]; car nous ne le voyons pas encore tel qu'il est. *Car nous savons que lorsqu'il se montrera nous lui deviendrons semblables parce que nous le verrons tel qu'il est*[4]. Le Prophète a vu, mais d'une vue prophétique, le Seigneur assis sur un trône sublime, c'est-à-dire au-dessus de la création angélique, et élevé, élevé au-dessus de la création humaine. Il tirera en effet le pauvre de la poussière, et l'indigent de la fange, pour les placer avec les princes sur un trône glorieux. *Et toute la terre était remplie de sa majesté*[5]. Toute la terre, c'est-à-dire tous les corps des élus seront remplis de sa majesté, quand il réformera notre chair humiliée, sur le modèle de son corps glorieux[6]. *Et ce qui était sous lui remplissait le temple*[7].

[1] Isa. LIII, 2. — [2] Id. VI, 1. — [3] I Cor. XIII, 9, 12. — [4] I Jean III, 2. — [5] Isa. VI, 3. — [6] Philipp. III, 21. — [7] Isaïe VI, 1.

Quand Dieu aura rejeté dans les ténèbres extérieures les hypocrites et les invités qui auront refusé de se rendre à son appel, les humbles, les âmes soumises à Dieu rempliront le temple, car il sauvera le peuple humble et humiliera les gens superbes[1].

2. *Des Séraphins se tenaient au-dessus : l'un avait six ailes, et l'autre en avait également six.* Les Séraphins, c'est-à-dire les ardents, signifient ceux qui servent Dieu avec ferveur, ceux que Dieu trouve attentifs à veiller, et qu'il établira sur tous ses biens. *L'un avait six ailes et l'autre autant :* les Prélats n'ont pas seuls des ailes, les inférieurs en ont aussi, et leur ferveur en fait des Séraphins. *Avec deux ailes ils se couvraient la tête, et avec deux autres les pieds, et deux autres les aidaient à voler.* Les âmes ferventes ont des ailes sur lesquelles elles volent, ce sont l'espérance et la crainte; car voler c'est tantôt monter et tantôt descendre. Et par l'espérance on monte et on habite les cieux. Aussi une de ces âmes familiarisées avec ce vol hardi disait : *Notre vie est au ciel*[2]. La crainte abaisse. En usant de condescendance pour les faibles on les relève, on se replie sur soi-même et on craint d'être tenté à son tour. *Avec deux ailes ils se voilaient les pieds.* Les pieds sont les affections qui nous unissent au prochain. Or, comme on blesse le prochain en deux façons, par un excès de sévérité qui abat les faibles, ou par un excès de bonté qui se rend complice de leurs vices, les Séraphins les voilaient de deux de leurs ailes : de l'aile de la considération de notre fragilité personnelle, contre une sévérite extrême, et de l'aile du zèle de la rectitude contre une douceur extrême. *De deux autres ailes ils se voilaient la tête.* La tête, c'est l'intention de la contemplation, c'est l'intelligence spirituelle. Les Séraphins se voilent de deux ailes à cause des ennemis, à cause de la vaine gloire et de l'orgueil secret : à la vaine gloire ils opposent une aile, l'amour de la vérité : et à l'orgueil une autre aile, le goût de l'humilité.

[1] Ps. XVII, 28. — [2] Philipp. III, 20.

SERMON CXXIV

Des quatre degrés de la bonne volonté.

1. La parole de Dieu doit opérer en nous deux effets, guérir les âmes vicieuses, et exciter les bonnes. J'appelle vicieuses non pas toutes les âmes dans lesquelles est un vice, mais celles dont la volonté consent au mal, et qui n'y opposent pas toute la résistance possible. C'est à une de ces âmes que la Vérité dit dans l'Evangile : *Soyez d'accord avec votre adversaire, pendant que vous êtes avec lui en chemin*, etc.[1]. Elle ne dit pas avec le vice, mais avec l'*adversaire*. Cet adversaire est la parole de Dieu sans cesse en opposition avec nos vices. Or, on est d'accord avec lui quand avec le Prophète on peut dire : *Mon péché est sans cesse contre moi*[2]. J'appelle bonnes non point les âmes parfaites, mais celles qui commencent à l'être : elles peuvent avoir des vices, mais au lieu d'y consentir elles luttent contre eux. Encore que ces âmes tombent souvent par faiblesse ou ignorance, selon ce qui est écrit : *Le juste tombe sept fois le jour*[3], cependant leur volonté qui est bonne les relève : et c'est par elle que l'âme est bonne : en effet de tous les biens qui se rencontrent naturellement dans une âme, comme une raison droite, une mémoire vaste, une intelligence pénétrante, la volonte seule quand elle est bonne constitue la bonté de cette âme, et la rend vicieuse si elle est elle-même viciée. Mais, parce que l'*homme*, selon le mot de Job, *n'est jamais dans le même état*[4], qu'il avance ou recule, il faut que cette volonté progresse, et c'est là cette route de laquelle le Prophète a dit : *C'est la voie, suivez-la*[5], et le Psalmiste : *Heureux l'homme qui attend de vous, ô mon Dieu, le secours : il a, en cette vallée de larmes, disposé des ascensions en son cœur*[6]. Dans son cœur, c'est-à-dire dans sa volonté.

2. Le premier degré de cette voie est la rectitude de la volonté, le second sa force, le troisième, sa dévotion, et le quatrième, sa plénitude. Au premier degré l'âme consent par la pensée à la loi de Dieu, mais les oppositions de la chair l'empêchent de trouver la force de realiser le bien qu'elle aime, et par faiblesse elle fait souvent le mal qu'elle hait[1]. Cependant elle est droite puisqu'elle est d'accord avec son adversaire et qu'elle déteste en elle-même ce qu'il réprouve. Au second degré l'âme non-seulement ne fait pas le mal qu'elle hait, mais le bien objet de ses affections elle le fait, avec peine il est vrai, disant avec le Prophète : *A cause des paroles sorties de vos lèvres j'ai suivi des routes dures et pénibles*[2]. Au troisième degré elle court le cœur dilaté dans la voie des préceptes divins, elle y trouve des délices, et des richesses. Tout inondée de l'huile de la grâce, et sachant que Dieu aime celui qui donne joyeusement[3], elle se porte spontanément à toute sorte de biens, et avec David elle s'écrie : *J'ai couru dans la route de vos préceptes, quand vous avez dilaté mon cœur*[4]. Au quatrième degré sont les anges qui font le bien pleinement, aussi aisément qu'ils le veulent. L'âme peut bien désirer d'arriver à ce degré, elle n'y saurait atteindre tant qu'elle est dans un corps dont le poids l'appesantit. Quant à celui dont la volonté manque de rectitude, qu'il le sache, il trouve un obstacle dans l'intention charnelle. La volonté droite mais sans force en trouve un dans la mauvaise habitude, et la volonté dévouée sans être pleine est arrêtée par l'habitation terrestre qui emprisonne l'âme. Que celui dont la volonté est vicieuse prie; qu'il dise : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel*[5]. Qu'il se regarde comme étant cette terre. Celui dont la volonté est droite a le ciel : en effet la distance qui

[1] Math. v, 25. — [2] Ps. xxx, 5. — [3] Prov. xxiv, 16. — [4] Job. xiv, 2. — [5] Isaïe xxx, 21. — [6] Ps. lxxxiii, 6, 7.

[1] Rom. vii, 16, 25. — [2] Ps. xvi, 4. — [3] II Cor. ix, 7. — [4] Ps. cxviii, 32. — [5] Math. vi, 10.

sépare le ciel de la terre sépare aussi la volonté droite de la vicieuse. La même prière sied à celui dont la volonté est droite, mais faible : que celui-là se regarde aussi comme la terre. Pour celui dont la volonté est énergique, il a droit de s'appliquer cette expression *ciel*. Ainsi des autres, afin que l'âme tende constamment à monter. Car comme il est condamné celui qui persévère en une volonté mauvaise, ainsi celui qui ne cherche pas le progrès dans les autres volontés est répréhensible.

SERMON CXXV

Glorifier la sagesse de Dieu.

1. *Glorifiez et portez Dieu dans votre corps*[1]. Ailleurs l'Ecriture dit : *La sagesse a été justifiée par ses fils*[2]. Et en priant nous disons : *Que votre nom soit sanctifié*[3]. Le Christ, vertu et sagesse de Dieu est justifié, sanctifié, glorifié par ses fils. Disons donc d'abord comment la Sagesse est justifiée aussi par ses fils. *Dieu châtie tout enfant qu'il aime*[4]. Mais sous les premiers coups, quand il est encore esclave de la loi, qu'il ne sait pas encore comment il sera enfant de Dieu, il murmure, il se prétend innocent, et crie que Dieu est cruel. Le Christ, la vertu de Dieu lui apparaît; mais il ne se montre pas encore en tant que Sagesse : le châtiment ne lui fait encore sentir que la puissance de la Vertu : l'intelligence ne lui permet pas encore de goûter la douceur de la sagesse. Le Christ atteint fortement cette âme par la correction, et la dispose suavement[5] par l'intelligence, en attendant qu'il lui inspire, comme à l'Apôtre, la joie dans les tribulations, et qu'elle sache que la *tribulation engendre la patience, la patience l'épreuve, l'épreuve l'espérance, l'espérance qui n'est pas confondue*[6]. L'homme alors sait qu'il n'est plus puni comme esclave, mais instruit comme un fils destiné à l'héritage. Il s'avoue pécheur, il reconnaît que Dieu est juste, et ainsi il justifie la sagesse sa mère.

2. Mais à quoi bon avouer nos fautes sous les verges, si une sainte continence ne nous en éloigne, selon ce qui est écrit : *Soyez saints, comme je suis saint moi-même*[1] ? Le fils doit ressembler à son père, de façon que le nom du père se trouve sanctifié dans la sainteté de ses enfants. C'est ce que tous les jours nous sollicitons dans la prière. Si notre Père se plaint de quelques-uns de ses fils déréglés et méchants, comme il s'en plaint : *Chaque jour mon nom est blasphémé par vous au milieu des nations*[2] : qu'il soit aussi sanctifié par les saints. Ne croyez pas que j'invente en disant que la sainteté c'est la continence; écoutez l'Apôtre dire aux Thessaloniciens : la volonté de Dieu c'est votre *sanctification*[3], et afin que dans ce mot de sanctification vous ne voyiez pas autre chose que la continence, écoutez la suite : *abstenez-vous de la fornication, et que chacun de vous sache posséder le vase de sa chair dans la sanctification*[4]. Aussi qualifions-nous de saints ceux que nous voyons garder fermement la continence qu'ils ont vouée, et qui s'abstiennent non-seulement de toute action illicite, mais même de discours impurs, et il est écrit : *Le sage demeure comme le soleil, l'insensé change comme la lune*[5].

3. Mais parce que le fils sage est la gloire de son père, il est nécessaire non-seulement qu'il sanctifie la Sagesse sa mère, par la stabilité de la continence, mais que de plus il la glorifie par les fruits des bonnes œuvres, comme la Vérité le dit en l'Évangile : *Que votre lumière luise devant les hommes afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glo-*

[1] I Cor. VI, 20. — [2] Math. XI, 19. — [3] Math. VI, 9. — [4] Hébr. XII, 6. — [5] Sagesse VIII, 1. — [6] Rom. V, 3, 5.

[1] Lévit. XIX, 2. — [2] Isaïe LII, 5. — [3] I Thess. IV, 3. — [4] I Thess. IV, 3, 4. — [5] Eccli. XXVII, 12.

rifient votre Père qui est aux Cieux[1]. Aussi le Psalmiste traçant le portrait du fils de la Sagesse dit : *Heureux l'homme accessible à la compassion et qui prête à ceux qui sont dans le besoin*[2]. Voilà une définition courte mais parfaite du Sage. Il est heureux au milieu des épreuves en confessant ses fautes, et il se réjouit de les voir expiées par la tribulation. Il a pitié de son âme, il cherche à plaire à Dieu par la beauté de la continence : il prête au prochain le fruit de ses bonnes œuvres. Voilà le juste qui rend à chacun ce qui lui appartient, à Dieu la confession, à lui-même la miséricorde, au prochain la charité. Ainsi la Sagesse se trouve justifiée par ses fils, quand ils confessent leurs péchés : elle est sanctifiée par le bien de la continence, elle est glorifiée par les fruits des bonnes œuvres. Le premier coup porté par la crainte de Dieu est dirigé contre la négligence, car la crainte nous excite à la vigilance. La négligence, vient-elle à prévaloir, engendre la curiosité. En effet, la terre de notre cœur laissée inculte produit des ronces et des épines, et l'âme qui ne trouve plus de repos en elle-même est forcée de se répandre au dehors. Voici comment la curiosité sort du cœur chassée par la piété. La piété est le culte de Dieu, et c'est par le cœur qu'on honore celui qui habite notre cœur. La curiosité, si elle n'est domptée, conduit à l'expérience du mal : l'âme en s'épanchant au dehors sur mille objets rencontre sans peine l'occasion d'une délectation funeste. La curiosité trouve un adversaire dans la science qui apprend à l'homme quelles expériences sûres ou dangereuses il peut faire. Mais si l'expérience du mal prévaut, elle engendre la concupiscence qui dégénère en affection du cœur.

[1] Math 16. — [2] Ps. III, 5.

FIN DES SERMONS SUR DIVERS SUJETS

SENTENCES

DE

SAINT BERNARD

SENTENCES DE SAINT BERNARD

1. *Il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel; le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Et trois sur la terre: l'esprit, l'eau et le sang*[1]. Il en est de même dans l'enfer, comme nous le lisons au prophète Isaïe : *le ver qui les ronge ne meurt pas, et le feu qui les brûle ne s'éteindra jamais*[2]. Le ver et le feu sont des maux, dont l'un ronge la conscience, et l'autre consume le corps. Le troisième mal est le désespoir, conséquence de ces deux paroles : *ne meurt pas, ne s'éteint pas.* On donne un témoignage de felicité à ceux qui sont au ciel, un témoignage de justification à ceux qui sont sur la terre, un témoignage de damnation à ceux qui sont dans l'enfer. Le premier est un témoignage de gloire, le second de grâce, le troisième de colère.

2. L'Ecriture nous enseigne que le Saint-Esprit procède, inspire, habite, remplit et glorifie. Il procède de deux manières. Quel est le point de départ de cette procession et quel en est le terme? Il procède du Père et du Fils, vers la créature. En procédant il prédestine : en inspirant il appelle ceux qu'il a prédestinés; il justifie ceux qu'il a appelés en habitant en eux : en les remplissant il comble de mérites ceux qu'il a justifiés : et en les glorifiant il les enrichit de ses récompenses apres les avoir comblés de mérites.

3. L'Esprit-Saint convaincra le monde du péche que le monde cherche à dissimuler. Il convaincra de la justice qu'il viole en se l'attribuant à lui-même au lieu de la rapporter à Dieu. Il le convaincra encore du jugement qu'il usurpe, en jugeant témérairement de lui-même et des autres.

4. Aujourd'hui encore, dans les citoyens de Babylone, l'effusion des eaux, c'est-à-dire, la confusion des pensées, rend la terre informe et nue. Car en flottant autour de la chair nos pensées ne donnent aucun fruit. Séparons donc les eaux d'avec les eaux[1], afin que l'âme aussi, comme il est juste, ait sa part de solitude et de méditation. Que les eaux inférieures contenues en certaines limites, et retenues dans leur lit, ne franchissent pas les bornes de la nécessité, et que les eaux supérieures s'épanchent librement. Alors Dieu versera sa bénédiction, et notre terre donnera son fruit[2].

5. Dans le peuple de Dieu, les uns sont charnels, et les autres spirituels : Les premiers ne sont cependant pas totalement étrangers au désir des biens éternels, pas plus que les seconds ne le sont à la pensée des choses temporelles. Ils different en ce que le désir des uns est plus ardent que celui des autres et se porte vers des objets différents; selon la préférence qui les décide ils sont réputés spirituels ou charnels. Voilà pourquoi, dans les benédictions données à Jacob et a Esaü, on nomme et la rosée du ciel et la graisse de la terre, mais dans un ordre qui n'est pas le même pour tous les deux. *Que Dieu te donne en abondance la rosée du ciel, et la graisse de la terre*, dit Isaac à Jacob. Mais en s'adressant à Esaü, il dit: *La graisse de la terre, et la rosée du ciel, voilà ta bénédiction*[3]. Leurs préférences se révèlent à leurs soins et à leurs affections.

6 *La mort des pécheurs est très-mauvaise*[4]. Mauvaise dans le monde qu'ils perdent; ils ne peuvent se séparer sans douleur de ce qu'ils aiment : plus mauvaise par la dissolution de la chair dont leurs âmes sont arrachées par les démons : très-mauvaise enfin dans les tourments de l'enfer où le corps et l'âme sont livrés à des feux éternels. Au contraire, la mort du juste est excellente, puisqu'au ciel ils se reposent de leurs travaux, ils goûtent une félicité toujours nouvelle. une félicité que rien ne trouble : elle est éternelle.

[1] I Jean v. 7, 8. — [2] Isaïe LXVI, 4.

[1] Gen. I, 6. — [2] Ps. LXXXIV, 13. — [3] Gen. XXVII, 28, 39, 40. — [4] Ps. XXXIII, 22.

7. *Le paresseux est lapidé avec du fumier de bœuf*[1]. Les bœufs sont les hommes constamment appliqués à l'œuvre de Dieu, qui sèment dans les larmes et moissonnent dans la joie. A leurs yeux les biens du monde ne sont qu'un vil fumier. Mais le paresseux dont l'inaction excite les risées de ses ennemis est méprisé d'eux dans son oisiveté : tandis que les bœufs, c'est à savoir, les spirituels appliqués au travail, sont honorés de Dieu. Les esprits méchants nous voient-ils négliger les exercices spirituels, ils nous importunent l'esprit de pensées terrestres. On dirait du fumier de bœuf qu'ils ramassent et dont ils lapident le paresseux.

8. *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche*[2]. Il y a trois baisers, le baiser de réconciliation, celui de rémunération, et celui de contemplation. Le premier se prend aux pieds de Dieu, le second à la main, et le troisième à la bouche. Dans le premier on reçoit la rémission des péchés, dans le second le don des vertus, et dans la troisième la connaissance des mystères. Ou encore, il y a le baiser de la doctrine, celui de la nature, celui de la grâce.

9. L'épouse a deux mamelles, la congratulation et la compassion. Elle a deux sortes de lait, l'exhortation et la consolation. Elle a trois parfums, la componction, la dévotion, la piété. La componction naît du souvenir des péchés, la dévotion du souvenir des bienfaits reçus, et la piété est inspirée par la vue des malheureux.

10. *Revenez, revenez, Sulamite : revenez, revenez afin que nous puissions vous voir*[3]. Revenez premièrement de vos folles joies, secondement d'une inutile tristesse, troisièmement de la vaine gloire, quatrièmement d'un orgueil caché. La vaine gloire vient du dehors, des éloges des hommes. L'orgueil caché provient du dedans. Quand l'âme a quitté tous ces vices, l'époux la considère avec complaisance. Elle s'abstiendra donc de tout cela, afin de mériter ses embrassements, et c'est pour cela qu'on lui dit : *Revenez, revenez, afin que nous puissions vous voir.*

11. Trois choses exigent la vigilance des pasteurs sur leur troupeau, la discipline, la garde, la prière. La discipline : ils doivent corriger les mœurs, et empêcher le troupeau de périr victime de leur négligence. La garde : ils doivent entraver les suggestions de l'enfer, et préserver le troupeau des ruses de l'ennemi. La prière : elle est un obstacle aux tentations et elle arme le troupeau contre sa propre faiblesse. Il faut la justice dans la discipline, l'esprit de conseil dans la garde, et dans la prière une affectueuse compassion.

12. L'auteur de toutes choses a créé deux êtres capables de le comprendre, l'homme et l'ange. La foi et le souvenir justifient l'homme : l'intelligence et la présence béatifient l'ange. Et parce qu'un jour les hommes doivent égaler les anges, il faut, en attendant, qu'ils soient justifiés par la foi, et qu'ils s'élèvent dans l'intelligence. Car il est écrit : *Vous ne comprendrez pas si vous ne croyez d'abord*[1]. La foi est donc la route qui mène à l'intelligence : la foi purifie le cœur afin que l'intellect soit capable de voir Dieu. De même le souvenir de Dieu est une route qui nous achemine à sa présence. En effet, celui qui se souvient ici-bas des commandements de Dieu et les accomplit méritera de jouir un jour de sa présence. Que les anges aient donc au ciel l'intelligence et la présence de Dieu : pour nous contentons-nous, en ce monde, de la foi et du souvenir.

13. Seigneur, nous sommes votre part, la part que vous avez conquise sur l'Amorrhéen par la force de votre glaive, et la puissance de votre arc[2]. C'est un glaive que votre parole vive et efficace[3] : votre arc c'est votre incarnation. Dans ce mystère, en effet, le bois de votre sagesse s'est courbé, votre divinité a daigné se prêter à une miséricordieuse flexion ; le nerf de votre chair a été violemment tendu, et votre humanité a reçu une ineffable extension. Nous sommes donc votre héritage, le peuple que vous avez acquis[4] par la parole de la prédication, et par le mystère de l'incarnation.

14. Dans la circoncision du Seigneur, il n'y a eu ni nerf rompu, ni os brisé ; on a conservé intact ce qu'il y avait de plus fort et de plus solide. Mais on ouvre la peau, on coupe la chair, on verse le sang afin de réprimer une dangereuse mollesse. Par la chair, entendez le péché dont elle est le siége, par la peau ce qui lui sert de voile, et par le sang ce qui l'aiguillonne. Or, la circoncision vraie, celle qui se fait non dans la lettre, mais dans l'esprit, consiste à écarter le voile des excuses par la componction du cœur et l'aveu des lèvres, à retrancher l'habitude du péché par une conversion sérieuse, et enfin, s'il est nécessaire, à fuir les occasions du péché et le foyer où s'alimentent nos passions.

15. *Les mages offrirent au Seigneur de*

[1] Eccli. XXII. 2. — [2] Cant. I, 1. — [3] Ibid. VI, 12.

[1] Isaïe VII, 9, selon les sept. — [2] Gen. XLVIII, 22. — [3] Hébr. IV, 2. — [4] I Pierre II, 9.

l'or de, l'encens et de la myrrhe[1]. Peut-être étaient-ce, alors et en ce lieu, des choses nécessaires. La pauvreté de l'enfant demandait de l'or, sa faiblesse de la myrrhe, et l'infection de l'étable l'odeur de l'encens. Mais tout cela est passé : offrons-lui des présents plus agréables ; offrons-lui une onction de myrrhe dans l'union fraternelle, le parfum de l'encens dans le parfum d'une bonne renommée, l'éclat de l'or dans une conscience pure. Ne cherchons ni l'amitié dans la douceur de nos conversations, ni la vaine gloire dans la réputation, mais uniquement la gloire de Dieu et l'avantage du prochain.

16. Avant tout que les frères s'abstiennent de tout murmure. Quelques-uns regarderont peut-être le murmure comme un péché léger : ce n'est pas l'avis de saint Paul, qui nous exhorte surtout à l'éviter. Moïse ne l'estimait pas léger non plus quand il disait au peuple murmurateur : *Vos murmures ne s'adressent pas seulement à nous : ils montent contre Dieu. Car que sommes-nous*[2] *?* Ce que confirme ce langage de l'Apôtre : *Ne murmurez pas, à l'exemple de ceux que l'exterminateur a frappés de mort*[3]. Il s'agit de l'exterminateur spécialement établi pour écarter les murmurateurs des confins de cette bienheureuse cité à laquelle il est dit : *Jérusalem loue ton Seigneur, loue ton Dieu, ô Sion, loue ce Dieu qui a placé la paix à tes frontières*[1]. Rien de commun, en effet, entre le murmure et la paix, la médisance et l'action de grâces, le zèle amer et les accents de la louange. Que l'autorité de ces trois témoins (et quel témoins !) décide donc ici, et sachons avec quel soin nous devons éviter le fléau du murmure.

17. Nous devons nous réconcilier avec les hommes, les anges, et Dieu. Avec les hommes par des œuvres visibles, avec les anges par des signes secrets, avec Dieu par la pureté de cœur. Au sujet des œuvres qui doivent être faites à la vue des hommes il est écrit : *Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et glorifient votre Père céleste*[2]. Au sujet des anges David dit : *Je vous célébrerai en présence des Anges*[3]. Or les signes secrets dont on vient de parler sont les gémissements, les soupirs, l'usage du cilice, et des autres instruments de pénitence qui plaisent aux anges. De là cette parole : *C'est une joie aux anges du ciel qu'un pécheur qui fait pénitence*[4]. Notre réconciliation avec Dieu n'exige ni œuvres, ni signes, mais la pureté et la simplicité du cœur ; car il est écrit : *Heureux les cœurs purs, ils verront Dieu*[5]. Et encore : *si votre œil est simple*, etc.[6].

[1] Math. II, 11. — [2] Exode XVI, 8. — [3] I Cor. X, 10. — I Cor. III, 17.

[1] Ps. CXLVII, 12, 14. — [2] Math. V, 16. — [3] Ps CXXII, 1. — [4] Luc XV, 10. — [5] Math. V, 8. — [6] Id. VI, 22. — [7] Math. XXIV, 45. — [8] Ps. XVIII, 17.

AUTRES SENTENCES DE SAINT BERNARD[A]

18. *Le temple de Dieu est saint et ce temple c'est vous*[4]. Le temple de Dieu c'est le cloître des religieux : deux murailles à ce cloître ; les actifs et les contemplatifs, Marthe et Marie, le mur intérieur et le mur extérieur. Au mur intérieur il faut deux rangs de pierres : fuir le vice de la volupté et celui de la curiosité : deux rangs de pierres aussi au mur extérieur : point de fraude, point de trouble. C'est pourquoi le Seigneur parle *d'un serviteur prudent et fidèle*[7]. Fidèle, afin qu'il ne trompe pas, prudent pour qu'il ne soit pas turbulent. Le mur placé en face et qui joint ces deux-là ce sont les prélats, et ceux qui entrent et sortent fidèlement comme il est dit du Seigneur : Il s'élève d'une extrémité, du ciel, et se couche à l'autre extrémité, et on ne peut se dérober à sa chaleur[8].

19. Cinq raisons portent l'homme à apprendre : il étudie pour savoir, pour qu'on

(A) Tirées de la Bibliothèque de Notre-Dame des Dunes près Bruges, (Belgique).

sache qu'il sait, pour vendre sa science, pour édifier les autres, pour s'édifier lui-même. Pour savoir : curiosité ; pour être cru savant, vanité ; pour vendre sa science, simonie ; pour édifier, charité ; pour s'édifier, humilité. Ceux qui avaient été nourris dans la pourpre ont embrassé la fange[1], c'est à-dire, ils n'ont eu souci que de leur ventre.

20. *La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse*[2]. La crainte commence à rappeler ceux qui marchent à la mort : elle est suivie de la tristesse mondaine, qui disparaît devant l'espérance de l'éternité.

21. On a coutume de mettre en doute si l'amour de Dieu précède chronologiquement l'amour du prochain. Il semble, en effet, que nous ne pouvons aimer le prochain en vue de Dieu si déjà nous n'aimons Dieu, puisqu'il est écrit : *Celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, peut-il aimer un Dieu qu'il ne voit pas*[3]. Mais il faut savoir ici qu'on peut envisager l'amour de Dieu sous un double aspect : il y a l'amour à ses débuts, et l'amour formé. Car l'homme commence à aimer Dieu avant son prochain : mais cet amour ne pouvant arriver à la perfection, s'il n'est alimenté, s'il ne grandit sous l'influence de l'amour du prochain, il faut aimer ce prochain. Ainsi donc l'amour de Dieu précède et débute, puis il est précédé à son tour par la charité envers le prochain qui doit le nourrir. Avez-vous des âmes confiées à votre direction, exercez sur elles une pression affectueuse, une contrainte charitable, en vue de leur salut éternel ; n'allez pas en épargnant la chair perdre ces âmes. Faites cela, et vous devrez en subir beaucoup sur lesquelles vous ne pourrez exercer la discipline ; supportez leurs menaces et soyez tranquille. Dieu fera miséricorde et justice à tous ceux qui sont victimes de l'injustice.

22. *Vous aimerez votre prochain comme vous-même*[4]. Chacun est tenu d'aimer son prochain comme lui-même ; de façon à gagner ses frères au service de Dieu, soit par les consolations de la bienfaisance, soit par les lumières de la doctrine, soit par la pression de la discipline. Celui qui choisit librement ces choses est prudent : celui qu'aucune affliction n'en détourne est fort, et il est tempérant et juste s'il y reste fidèle malgré le plaisir et l'orgueil.

23. *La louange est déplacée dans la bouche du pécheur*[5], mais elle est féconde dans le pécheur pénitent et belle dans le pécheur justifié. Ainsi le fumier qui recouvre un champ n'est pas beau, mais il est fructueux : il devient beau au jour de la récolte.

24. Quatre choses nous empêchent d'avouer nos fautes : La crainte de perdre, la honte, l'espérance d'un honneur ou d'un profit terrestre, si on est cru innocent, et le désespoir d'obtenir ces avantages, si on est réputé coupable.

25. Il y a huit trinités : la première est cette trinité souveraine et indivise, le Père, le Fils et le Saint-Esprit : la seconde est celle qui est tombée, la troisième celle qui est l'occasion de cette chute, la quatrième celle où cette chute a abouti ; la cinquième celle qui relève de cette chute : cette dernière se divise en trois autres trinités. La mémoire a été affaiblie de trois manières, à savoir par les pensées molles, pénibles et oiseuses. La raison a été frappée de cécité de trois manières aussi, parce que souvent elle prend le faux pour le vrai et réciproquement : ce qui est licite pour ce qui est illicite, et réciproquement. La volonté a été souillée également en trois manières : par la concupiscence de la chair, par la concupiscence des yeux et par l'ambition du siècle. La trinité principe de la chute c'est la suggestion, la délectation, le consentement. La trinité dans laquelle elle est tombée c'est la faiblesse, la corruption, la cécité. La trinité qui la relève, c'est la foi, l'espérance, la charité. La foi est triple ; foi aux préceptes, foi aux miracles, foi aux promesses. L'espérance est également trine : espérance du pardon, espérance de la grâce, espérance de la gloire. La charité enfin est trine aussi, puisqu'on aime de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces.

26. Dans une congrégation il doit y avoir deux murailles, l'une intérieure, l'autre extérieure. L'intérieure ce sont les religieux cloîtrés, l'extérieure les frères voués à l'obéissance. Les uns doivent se garder de la curiosité et de la volupté, les autres du bruit et de la fraude. Et parce que la paix est rare entre eux, il faut une troisième muraille qui les rapproche et les unisse ; c'est l'abbé ou le prieur, et les autres frères spituels ; le saint propos est le fondement de ce mur.

27. Application des sept dons du Saint-Esprit aux apparitions du Christ ressuscité. Premièrement. Jésus-Christ est apparu aux femmes à qui l'ange dit : *Ne craignez pas*[1] :

[1] Thren. IV, 5. — [2] Ps. CX, 10. — [3] I Jean IV, 20. — [4] Math. XIX, 19. — [5] Eccli. XV, 9.

[1] Math. XXVIII., 9, 5.

voilà l'esprit de crainte. Jésus-Christ est apparu à Pierre qui l'avait renié [1] : voilà l'esprit de piété. Il est apparu à Madeleine en lui disant : *Ne me touchez pas, car je ne suis pas encore remonté vers mon Père* : voilà l'esprit de science. Il est apparu aux onze sur la montagne qu'il leur avait désignée, quand il leur disait : *Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre* [3] : voilà l'esprit de force. Il est apparu aux deux disciples voyageant pour Emmaüs et desquels il est écrit : *Il leur ouvrit l'intelligence, pour qu'ils entendissent les Ecritures* : voilà l'esprit d'intelligence. Enfin il apparut aux Apôtres pendant qu'ils étaient à table le jour de l'Ascension [4], parce qu'il est dit de lui : *Je suis la Sagesse et j'habite au plus haut des cieux* [5] : voilà l'esprit de sagesse.

28. La grâce peut être envisagée sous un quadruple aspect : grâce qui crée, grâce qui rachète ou nous prend en piété ; grâce qui donne, grâce qui rémunère. Voici la première : *tout a été fait par lui* ; la seconde : *le Verbe s'est fait chair ;* la troisième : *Il était plein de grâce* ; la quatrième, *et plein de vérité* [6].

29. Il y a aussi une quadruple paix : la paix avec Dieu, la paix avec le prochain, la paix dans la chair, la paix dans l'esprit. Pour être solide, chacun doit avoir sa base. La paix dans la chair repose sur la tempérance, celle de l'esprit sur la force, la paix à l'égard du prochain sur la prudence, la paix avec Dieu sur la justice. *Gloire à Dieu au plus haut des cieux* : voilà la paix avec Dieu : *et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté* [7] : voilà la paix avec le prochain. *La paix soit avec vous : voyez mes mains et mes pieds* [8] *:* c'est la paix de la chair ; *Recevez le Saint-Esprit* [9] : c'est la paix de l'esprit.

30. *Les mouches qui meurent dans un parfum en détruisent l'arome* [10]. Ces mouches sont la vanité, la curiosité, le plaisir : toutes choses qu'on trouve en Egypte, qui abondent autour des sacrifices égyptiens ; aussi ne pouvons-nous offrir en ce pays à notre Dieu un sacrifice de justice et de charité. Voilà pourquoi nous prenons la route du désert, de la solitude du cœur, *et nous y marchons trois jours* [11]. Au sujet du premier jour l'époux dit à l'épouse : *Venez dans mon jardin ma sœur, mon épouse* [12], c'est-à-dire dans la pépinière des vertus. Le second est un sujet de

[1] Luc xxiv, 34. — [2] Jean xx, 17. — [3] Math. xxviii, 18. — [4] Luc xxiv, 27, 45, 51, — [5] Eccli. xxiv, 7. — [6] Jean i, 4. — [7] Luc ii, 14. — [8] Id. xxiv, 36, 39. — [9] Jean xx, 22. — [10] Ecclé. x, 1. — [11] Exode viii, 26, 27. — [12] Cant. v, 1.

joie pour l'épouse, et lui fait dire : *Le roi m'a introduite dans le cellier au vin* [1], c'est-à-dire au sein des délices de l'Ecriture. Le troisième jour est la chambre nuptiale, la plénitude de l'amour où l'époux et l'épouse jouissent l'un de l'autre. Remarquez que le remède à la vanité est dans la solidité des vertus, celui de la curiosité dans les jouissances variées puisées aux Ecritures, et le remède au plaisir dans le sanctuaire de la charité parfaite.

31. La charité a deux mamelles, la compassion et la congratulation. A la première on suce le lait de la consolation, et le lait de l'exhortation à la seconde.

32. Trois choses conservent l'unité ; la patience, l'humilité et la charité. Ce sont les armes d'un soldat de Jésus-Christ : la patience doit être le bouclier qu'il porte partout et qu'il oppose à toutes les adversités : l'humilité la cuirasse qui protége son cœur ; la charité la lance à l'aide de laquelle, selon la parole de l'Apôtre, il provoquera les autres aux luttes de l'amour [2], et se fera tout à tous pour combattre les combats du Seigneur. Il lui faut encore le casque du salut ; c'est l'espérance qui protége et conserve la tête, partie principale de l'âme. Qu'il ait aussi le glaive de la parole de Dieu, et le cheval du bon désir. Il faut tuer Goliath avec son propre glaive, et détruire la vaine gloire par la considération même de la vaine gloire.

33. Deux fins dernières, la mort et la vie. Nous y volons sur deux ailes, la crainte et l'espérance. Avec deux de nos ailes, la pénitence du cœur et l'aveu des lèvres, nous nous voilons les pieds ; selon cette parole de l'Apôtre : *On croit de cœur pour la justice et on confesse de bouche pour le salut* [3]. Nous nous voilons la tête avec deux autres ailes, l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Ce qui fait encore dire à l'Apôtre : *Si nous sommes emportés hors de nous-mêmes, c'est pour Dieu ; si nous nous modérons, c'est pour vous* [4].

34. Remarquez que la crainte engendre la componction, la componction le renoncement absolu, le renoncement la véritable humilité, l'humilité la vraie confession qui débarrasse l'âme de tous les vices. De la confession jaillissent toutes les vertus qui, en se fortifiant, constituent la pureté du cœur, et celle-ci à son tour est la vraie sagesse et la charité parfaite. Il faut savoir encore que l'esprit de crainte donne la crainte, l'esprit

[1] Cantiq. i, 3. — [2] Hébr. v, 24. — [3] Rom. x, 10. — [4] II Cor. v, 13.

de piété la componction, l'esprit de science le renoncement, l'esprit de force l'humilité véritable (l'humilité, en effet, triomphe de tout), l'esprit de conseil la confession, l'esprit de sagesse la parfaite pureté du cœur et l'amour.

35. Dans la maison de Dieu il y a quatre classes de fidèles. Les uns se prosternent aux pieds de Jésus comme les Ethiopiens, comme Marie pénitente et confessant ses péchés. D'autres sont assis à ses pieds, comme cette même Marie qui écoutait la parole de Jésus-Christ; d'autres reposent sur son cœur, et d'autres sont assis à ses côtés. Les deux premiers ordres vivent pour eux-mêmes, le troisième vit pour lui et pour le prochain, comme Jean l'évangéliste puisant, et suçant, si on peut parler ainsi, la paix dans le sein du Seigneur et l'annonçant ensuite au monde. Le quatrième vit pour le prochain, à l'exemple de l'Apôtre qui s'écrie : *J'ai vaillamment combattu, j'ai achevé ma course, j'ai été fidèle*. Et il ajoute avec confiance : *La couronne de justice m'est réservée*[1]. Et c'est pourquoi *j'aspire après la rupture de mes chaînes*, et *après l'heure qui me réunira au Christ : Mais votre bien demande que je reste encore dans cette chair*[2]. Les fidèles qui appartiennent à cette classe ne craignent pas de mourir, et ne refusent pas de vivre.

36. Il y a un orgueil aveugle, un orgueil vain, et un orgueil qui réunit ces deux caractères. L'orgueil est aveugle quand on s'imagine avoir ce qu'on n'a pas. Il est vain, quand on se glorifie d'être estimé par les autres ce qu'on n'est pas, et il est tout à la fois atteint de cécité et de vanité, quand nous nous glorifions en nous-mêmes, et que nous prétendons être glorifiés par les autres de qualités qui nous manquent.

37. Il y a une humilité suffisante, une humilité abondante, et une humilité surabondante. L'humilité suffisante est soumise aux supérieurs et ne se préfère pas à ses égaux. L'humilité abondante se met au-dessous de ses égaux, et ne se préfère pas même à ses inférieurs. L'humilité surabondante s'incline même devant eux. C'est elle qui faisait dire par le Seigneur à Jean : *Laissez-moi faire aujourd'hui*; *c'est ainsi qu'il nous faut accomplir toute justice*[3].

38. Ceux qui veulent plaire complétement à Dieu doivent être resplendissants de chasteté et de charité. Or, la chasteté embrasse cinq choses : les oreilles, les yeux, l'odorat, le goût et le toucher. La charité de son côté se rapporte à quatre points : en effet, au dire de l'Apôtre, *elle croit tout*, c'esi-à-dire qu'elle n'est pas soupçonneuse ; *elle espère tout*, c'est-à-dire qu'elle n'est pas lâche ; *elle souffre tout*, elle ne murmure pas ; *elle supporte tout*[1], elle n'est pas impatiente. Voilà neuf choses : qui les a est parfait, et mène sur la terre la vie des neuf chœurs des anges. Aussi l'Apôtre dit-il encore : *Notre conversation est dans le ciel*[2]. Et l'homme qui vit de cette façon, a pour ainsi dire, plus de mérite que l'ange, puisque cette vie chez l'homme est vertu, et chez l'ange une dignité.

39. Une âme sainte s'applique à purger sa chair de la corruption du vice ; elle renonce par la continence aux voluptés du monde. Ainsi elle entoure de myrrhe son corps mortel, afin qu'après le jugement il soit préservé de l'éternelle corruption. Mais brûle-t-elle d'un désir ardent des biens célestes, et bannit-elle du sanctuaire de son cœur toutes pensées superflues, elle fait de ce cœur un encensoir qui s'élève devant Dieu : les vertus que l'amour y rassemble sont comme les charbons ardents de cet encensoir dans lequel l'âme se consume elle-même devant Dieu. Quand elle élève vers lui des prières ferventes et pures elle tire de l'encensoir une fumée embaumée, de sorte qu'elle exhale une odeur suave pour son bien-aimé et ne cesse par ses bons exemples de porter le prochain à l'amour de Dieu.

40. *Vous ne ferez pas cuire le chevreau dans le lait de sa mère*[3], ou lorsqu'il tête encore le lait de sa mère. Le chevreau c'est le pécheur : la mère ce sont les premiers parents dont nous sommes tous issus : le lait ce sont les vices dérivés du péché originel. *Vous ne ferez pas cuire le chevreau dans le lait de sa mère* ; cela signifie : Ne laissez pas le pécheur rester jusqu'au jour de sa mort dans le péché, mais avant la mort ramenez-le au bien et empêchez-le de périr.

41. *Il en est trois qui rendent témoignage sur la terre, l'esprit, l'eau, le sang*[4]. Par sa venue ici-bas le Seigneur a mis fin à la circoncision et aux autres purifications. Mais il a établi le baptême dans lequel il a voulu que les trois éléments qu'on vient d'énumérer rendissent, sur la terre, le témoignage de la Chrétienté. Et écoutez comment le sang de Jésus-Christ agit et devient le signe de notre mort au péché, selon ce mot de l'Apôtre : *Ignorez-vous que nous tous qui*

[1] II Tim. IV, 7, 8. — [2] Philipp. I, 23, 24. — [3] Math. III, 15.

[1] I Cor. XIII, 7. — [2] Philipp. III, 20. — [3] Exode XXXIV, 26. — [4] I Jean V, 8.

avons été baptisés en Jésus-Christ, nous avons été baptisés dans sa mort ? L'eau qui enferme le corps, comme une sorte de tombeau, indique que nous devons cesser d'être les esclaves du péché. *Nous sommes ensevelis avec lui par le baptême dans la mort.* L'esprit donne la vie et fait qu'après avoir été ensevelis dans l'eau, nous ressuscitons régénérés par l'esprit même, *afin que comme le Christ est ressuscité par la gloire du Père, nous à son exemple, nous suivions les sentiers d'une vie nouvelle*[1]. *Et ces trois choses*, parce qu'elles opèrent un même effet, *sont un,* comme saint Jean le dit : un dans le mystère, non point dans la nature. Le sang est donc un témoignage de mort, l'eau un témoignage d'ensevelissement, l'esprit un témoignage de vie. Le sang se rapporte au prix, l'eau à la purification, l'esprit renouvelle l'esprit. Le sang du Seigneur nous a rachetés, l'eau de la piscine sacrée nous a lavés, et l'esprit nous rend enfants de Dieu par adoption.

42. *A la quatrième veille il vint à eux* (les Apôtres), *en marchant sur la mer*[2]. Le premier sommeil est la crainte nocturne, la crainte de l'adversité : la veille qui suit est inspirée par la prudence. Le second sommeil c'est la flèche qui vole durant le jour, la tentation qui vient de la prospérité : la veille qui suit est l'œuvre de la force. Le troisième sommeil c'est le monstre qui marche dans l'ombre, la vaine gloire : la veille d'après c'est la justice. Le quatrième sommeil c'est le démon du midi avec les assauts qu'il nous livre, c'est l'intempérance. Alors le Seigneur vient à ses disciples en marchant sur la mer. Le Seigneur reste au-dessus des eaux, Pierre s'y enfonce. On le prend d'abord pour un fantôme, on finit par le reconnaître. Les plus tièdes qui pourtant lui sont restés fidèles louent le Seigneur de ce spectacle.

43. La prière suppose sept qualités. Elle doit être fidèle selon ce mot de l'Evangile : *Tout ce que vous demanderez dans la prière, croyez que vous le recevrez, et vous le recevrez en réalité*[1]. Elle doit être pure, à l'exemple d'Abraham qui écartait les oiseaux des victimes qu'il offrait. En troisième lieu elle doit être juste, puis assidue, puis humble ; sixièmement fervente, ces deux dernières qualités se trouvent dans le grain de sénevé, et en septième lieu dévote.

[1] Rom. VI, 3, 4. — [2] Math. XIV, 25.

[1] Marc XI, 24.

PARABOLES

VULGAIREMENT ATTRIBUÉES A SAINT BERNARD

PARABOLES
VULGAIREMENT ATTRIBUÉES A SAINT BERNARD

PREMIÈRE PARABOLE

Du combat spirituel (ou de la fuite et du retour de l'enfant prodigue)

1. Dieu tout-puissant, roi souverainement riche, après avoir fait l'homme, l'avait honoré de la qualité de fils. Comme à un enfant délicat, il lui avait donné pour maîtres, la loi, les prophètes, et d'autres guides et tuteurs jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de la perfection. Il l'avait instruit et averti ; il l'avait établi le maître du paradis, lui montrant tous les trésors de la gloire, et les lui promettant s'il lui restait fidèle. Et pour que rien ne manquât à sa félicité, il le dota de liberté afin qu'il fît le bien volontairement et sans contrainte. L'homme ayant reçu le don de la liberté du bien et du mal, commença à prendre son bonheur en dégoût, et voulut connaître par expérience le bien et le mal. Sorti du paradis de la bonne conscience et cherchant curieusement des nouveautés inconnues, lui qui ne savait encore que le bien, il abandonna les lois et les préceptes que son père lui avait imposés, et contre sa défense, il mangea le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal. Bientôt le malheureux se cacha, s'enfuit loin de Dieu, et, enfant insensé, s'en alla vagabond à travers les montagnes de l'orgueil, les vallées de la curiosité, les plaines de la licence, les bois de la luxure, les marais fangeux des voluptés charnelles, à travers les flots des soucis du siècle.

2. Mais l'antique brigand, apercevant cet enfant sans gardien, et le voyant errer sans guide loin de la maison de son père, s'approcha, et, avec la main d'une malheureuse persuasion, lui présenta les fruits de la désobéissance. Il obtint son consentement, attaqua cet infortuné, le jeta à terre, c'est-à-dire dans les désirs terrestres, et lui enchaîna les pieds c'est-à-dire les affections et les œuvres dans les fortes chaînes de la concupiscence mondaine. Il lui boucha aussi les yeux, l'embarqua sur le vaisseau d'une fausse sécurité, qui, poussé par le vent de la flatterie, le porta dans la région lointaine de la dissemblance. Arrivé dans ce pays si différent du sien, il y fut vendu à des passants. Le voilà dressé à paître des pourceaux et à manger des glands comme eux. Il oublie ce qu'il savait, il apprend ce qu'il ne savait pas, l'esclavage. Enchaîné dans la prison du désespoir, où les impies tournoient sans cesse, il est réduit à moudre sous la meule d'une cruelle évolution les fruits d'une mauvaise conscience. Quelle douleur !

3. Où est maintenant ce père si puissant, si doux et si libéral? Peut-il oublier le fils de ses entrailles? Non, non, il ne l'oublie pas, il en a pitié, il est affligé et désolé de l'absence et de la perte de son fils. Il s'informe auprès de ses amis, il presse ses serviteurs, il envoie tout le monde à sa recherche. Un de ces serviteurs, la Crainte, sur l'ordre de son maître, courant sur les traces du fugitif, trouve le fils du roi au fond d'un cachot, souillé des fanges charnelles du péché, enchaîné par les mauvaises habitudes, misérable, fou, plein de sécurité, et riant de ses misères. A force de paroles et de coups, le serviteur presse le captif de sortir, de revenir vers son père, et le rend si confus qu'il reste couché et collé à la terre comme un homme prêt à mourir. Un autre serviteur, nommé l'Espérance survient, et, à la vue du fils du

roi que la Crainte a abattu au lieu de le relever elle s'approche doucement, elle prend l'infortuné, elle le tire de sa fange, elle lui soulève la tête, elle lui offre la robe de la consolation, et lui essuyant les yeux et le visage : Hélas ! lui dit-elle combien de serviteurs dans la maison de votre père ont du pain en abondance, et vous ici vous mourez de faim ! Levez-vous, je vous prie, retournez vers votre père, et dites-lui : Traitez-moi comme un mercenaire. A ces mots l'infortuné, à peine revenu à lui-même : Etes-vous l'Espérance, dit-il ? Comment l'Espérance a-t-elle donc pu pénétrer au fond de l'horrible abîme du désespoir où je suis plongé ? Oui, oui, répliqua le serviteur, je suis l'Espérance, Votre père m'envoie à votre aide, je ne dois pas vous quitter que je ne vous aie ramené dans la maison de votre père, et jusque dans la chambre de votre mère. O secours inespéré s'écrie l'enfant ; ô douce consolation de mon malheur ! O vous l'une et non la moindre des trois gardiennes de la chambre du roi ! Voyez la profondeur de mon cachot ; voyez mes chaînes déjà en partie rompues à votre arrivée ; voyez l'immense multitude de geôliers qui me tiennent ici, leur force, leur promptitude, leur adresse Mais l'Espérance lui répond : soyez sans crainte. Celui qui nous aide est miséricordieux ; celui qui combat pour nous est tout-puissant ; nous avons le nombre pour nous. Et puis je vous amène un cheval que votre père vous envoie, c'est le Désir. Montez dessus et sous ma conduite, vous partirez sans avoir de danger à courir. Elle dit, et ayant disposé sur le cheval les deux coussins de la Dévotion, attaché aux pieds du voyageur les éperons des bons exemples, elle fait monter le fils du roi sur le cheval : on oublia le frein tant on était pressé de partir. Le cheval ainsi libre part et vole; tiré par l'Espérance et pressé par les menaces et les coups de la Crainte. A ce spectacle; les princes d'Edom se troublent, les vaillants de Moab sont saisis de terreur, et les habitants de Chanaan sont frappés de stupeur. Ah ! que la force de votre bras les glace d'épouvante ; qu'ils restent immobiles comme le roc, sur le passage de votre fils, Seigneur, de ce fils qui est votre héritage [1]. Cependant cette fuite précipitée ne fut pas sans danger : les voyageurs n'avaient pris ni mesures, ni conseil.

4. C'est pourquoi la Prudence, envoyée par le père, accourt ; la Prudence, une des premières princesses du palais ; elle est accompagnée de la Tempérance son amie. Arrêtant nos voyageurs dans leur course : Halte, je vous prie, halte, s'écrie-t-elle ! car notre Salomon nous a dit : *Celui qui se précipite ne peut manquer de se blesser* [1]. Vous vous blesserez en courant si vite, et si vous vous blessez vous tomberez, et si vous tombez vous rendez à ses ennemis le prince que vous avez entrepris de ramener à son père. Qu'il fasse une chute, ses ennemis s'empareront de lui. En parlant ainsi, elle met le frein de la Discrétion au bouillant coursier du Désir, et en confie les rênes aux mains de la Tempérance. Et comme la Crainte se plaignait sans cesse du retard apporté à la fuite, de la proximité et de la force de l'ennemi : Retire-toi, Satan, lui dit la Prudence, tu nous es un scandale. Le Seigneur est notre force, il est notre salut. Et voilà que la Force vaillant soldat du Seigneur, accourant à travers le champ de la Confiance, tire l'épée de la Joie : Soyez sans crainte, dit-elle, nous sommes plus nombreux que nos adversaires. Sur quoi la Prudence, initiée aux desseins de la cour céleste, se mit à dire : Prenez garde, je vous prie, *l'héritage vers lequel on commence par se précipiter n'est pas béni sur la fin* [2], c'est l'avis de notre Salomon. Partez donc et marchez avec moins d'ardeur que de circonspection. Les ennemis sont sur notre chemin, et leur habitude est de dresser des embûches aux carrefours et dans les défilés. Je vais vous précéder : suivez toujours la route de la justice, et nous vous introduirons bientôt dans le camp de la Sagesse : il n'est pas loin, puisqu'il est dit de la Sagesse : *En désirant la Sagesse apprenez la Justice* [3].

5. Ils marchent donc. La Crainte les presse, l'Espérance les attire, la Force les rassure, la Tempérance les modère, la Prudence les instruit, la Justice les conduit et les mène par le vrai chemin. Le fils du roi approche du camp de la Sagesse qui n'a pas plus tôt appris l'arrivée de ce nouvel hôte qu'elle va au-devant de lui ; elle prévient celui qui la désire, elle vole à sa rencontre et s'offre à lui toute joyeuse. Mais le camp était entouré du fossé profond de l'Humilité, et au-dessus s'élevait jusqu'au ciel le mur aussi fort que beau de l'Obéissance, mur orné partout d'une merveilleuse peinture, celle des histoires des bons exemples. Ce mur était couronné de créneaux : des milliers de boucliers y étaient suspendus, avec toutes sortes d'armures puis-

[1] Exode xv, 15, 16.

[1] Pro. xix, 2. — [2] Id. xx, 21. — [3] Eccli. i, 3.

santes. La porte de la Profession était ouverte à tout le monde. Le portier, debout sur le seuil, introduisait ceux qui étaient dignes de cet accueil, il écartait les indignes. Au-dessus de la porte un hérault criait: Que ceux qui aiment la Sagesse approchent, ils la trouveront, et après l'avoir trouvée, ils seront heureux dans sa possession. Le fils du roi introduit par la Sagesse en personne, ou plutôt porté sur ses bras, entouré des hommages des serviteurs du roi, est conduit à la forteresse située au milieu de la ville, là où la sagesse s'est bâti un palais soutenu par sept colonnes, où elle s'est assujéti les nations, et où sa vertu a courbé les têtes orgueilleuses et superbes. Là on le place sur le lit de la Sagesse, sur ce lit qu'entourent soixante des plus forts d'Israël, tenant tous leur épée sur la cuisse. Arrive le roi David, au son du tambourin, des chœurs et de tous les instruments. Il est suivi des autres paranymphes de la cour céleste, tous transportés de joie, et plus heureux de la pénitence d'un pécheur que de la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence.

6. Mais voilà que de l'aquilon fond un tourbillon violent, un feu, qui enveloppent la maison, la secouent et jettent le trouble dans le camp de la Sagesse. Pharaon s'avance avec ses chars et ses cavaliers, et poursuit Israël en sa fuite[1]. Iduméens, Ismaélites, Moabites, Agaréniens, Gébal, Ammon, Amalec, les étrangers unis aux habitants de Tyr se sont ligués contre lui. Le terrible Assur, l'exterminateur, s'est joint à eux[2]. Enfin la place est assiégée. Déjà les tentations dressent leurs machines: l'ennemi est de tous les côtés, dragon en embuscade, lion à découvert, il pousse ses compagnons, il lance des feux, l perce les murailles, il échauffe la mêlée, il multiplie les artifices, il menace de ruiner ila ville. Dans la place règnent la terreur et l'épouvante. Une attaque si violente et si imprévue sème le trouble dans tous les cœurs, Tout le monde chancelle comme un homme sous le poids de l'ivresse; plus de sagesse, elle est dévorée; dans cette détresse, les assiégés crient vers Dieu[3]. On court au donjon de la Sagesse; on y porte ces mauvaises nouvelles, et on lui demande conseil. La Prudence après s'être recueillie consulte la Sagesse sur ce qu'il faut faire. Celle-ci décide que, sur l'heure et sans retard, il faut aller demander secours au Roi. Mais, dit-elle, qui donc ira pour nous? La Prière, répond la Sagesse, et pour aller plus vite qu'elle monte le cheval de la Foi. On cherche la Priere et on la cherche longtemps, on a peine à la trouver au milieu de tout ce tumulte. Elle monte sur le cheval de la Foi, prend la route du ciel, et ne s'arrête qu'à la porte de Dieu qu'elle franchit au milieu des hymnes et des cantiques, comme un serviteur familier de la maison; elle approche avec confiance du trône de la grâce et expose l'extrémité où la place est réduite. Le Roi apprenant le danger de son fils se tourne vers la compagne qui partage son empire, vers la Charité. Qui donc enverrai-je, dit-il? Qui va courir vers mon fils? Moi, dit-elle; envoyez-moi. Et le Roi: Oui, dit-il, allez, vous réussirez à le délivrer. Partez, et agissez. La Reine du ciel quitte sur-le-champ la compagnie du Roi, accompagnée de la cour céleste tout entière; elle entre dans la place assiégée que sa présence remplit de courage et de joie. Elle calme les cœurs émus, elle apaise le trouble; elle rend la lumière aux malheureux, et la confiance aux timides. L'Espérance qui s'était presque enfuie, et la Force presque abattue reviennent. L'armée de la Sagesse reprend courage. Cependant les ennemis qui assiégent la ville se demandent la cause de cette joie extraordinaire. Telle n'était pas hier et avant-hier l'attitude de la place. Ah! malheur à nous! Dieu est arrivé dans leur camp. Malheur à nous! Fuyons Israël. Le Seigneur combat pour eux. Alors l'ennemi prend la fuite: la grâce de Dieu inonde de ses flots la cité de Dieu, le Très-Haut sanctifie son tabernacle, Dieu réside au mileu d'elle, elle restera inébranlable; Dieu lui viendra en aide dès le matin. Le trouble agite les nations; les empires s'inclinent et penchent vers leur ruine; à la voix de Dieu la terre s'est ébranlée. Mais nous avons avec nous le dieu des vertus; le dieu de Jacob est notre protecteur. La Charité-Reine prenant donc le fils du Roi, son enfant, l'emporte au ciel, et le rend à son Père. Et le Père venant à sa rencontre, avec calme et sérénité: *Vite,* s'écrie-t-il, *apportez-lui sa première robe, et l'en revêtez; donnez un anneau à sa main, des chaussures à ses pieds. Amenez le veau gras, et tuez-le. Il faut se réjouir et faire bonne chère, car mon fils était mort, il est ressuscité; il était perdu, le voilà retrouvé*[1].

7. Remarquez quatre choses dans la délivrance de cet enfant. Premièrement, sa pé-

[1] Exode XIV, 5, 8. — [2] Ps. LXXXII, 6, 9. — [3] Ps. CVI, 7, 28.

[1] Ps. XLV 5, 8.

nitence, mais une pénitence insensée; secondement, sa fuite, mais téméraire et déraisonnable; troisièmement, ses combats, mais des combats hésitants et timides; quatrièmement, sa victoire forte et sage. Tout cela se rencontre dans quiconque fuit le monde. Car, d'abord, il est réduit au besoin, et à la folie; ensuite il est téméraire et emporté dans la prospérité; en troisième lieu, il est timide et pusillanime dans l'adversité, enfin il devient prudent, éclairé, parfait sous l'empire de la Charité.

PARABOLE II

Du combat spirituel (ou encore de la lutte des vices et des vertus).

1. Entre Babylone et Jérusalem point de paix, mais guerre éternelle. Chacune de ces villes a son Roi. Le roi de Jérusalem est le Seigneur Jésus; le démon est le roi de Babylone. Et comme l'un règne avec la justice et l'autre par la malice, le roi de Babylone cherche par les esprits impurs ses ministres, à séduire et à attirer les habitants de Jérusalem et à les rendre esclaves du mal. Mais la sentinelle placée sur les murs de Jérusalem ayant vu emmener un des habitants de la cité sainte envoya aussitôt prévenir le prince qu'on venait de lui enlever un de ses sujets pour le traîner captif à Babylone. Le roi appelant un de ses serviteurs, l'esprit de Crainte, soldat excellent en ces rencontres : Va promptement, lui dit-il, et arrache cette proie à l'ennemi. Cet esprit toujours prêt à exécuter les ordres qu'on lui donne poursuit, avec une vitesse incroyable, l'ennemi qui reconnaît son approche, comme on sent venir un violent tourbillon. La Crainte en effet tonne si fort qu'à sa voix puissante l'ennemi troublé prend la fuite. Elle ne le poursuit pas bien loin, elle se contente de reprendre son concitoyen captif et de le ramener. Mais un de ses adversaires, l'esprit de Tristesse, n'était pas avec ses compagnons lorsque la Crainte leur livra cet assaut. Voyant ses amis en fuite elle s'élance de l'embuscade où elle se tenait cachée, et accourt. Hélas! lui dit-on, la Crainte seule a causé ce désordre, et a mis la confusion au milieu de nous. Non! non, reprend la Tristesse, ne redoutez pas la Crainte : je sais ce qu'il y a à faire. Je vais me placer sur la route, dans un coin, et je me donnerai faussement pour une amie de la Crainte. Je la connais, et je sais qu'il faut user avec elle de ruse plus que de violence. Attendez la fin. Aussitôt dit, aussitôt fait : elle prend un chemin de traverse et devance la Crainte, et revenant sur ses pas elle accourt à sa rencontre, et lui tient un langage faussement amical, et plein de perfidie, si bien qu'elle allait la circonvenir dans sa bonne foi et l'entraîner dans l'abîme du désespoir, quand la sentinelle avisa le roi de ce qui se passait. Aussitôt le roi mande un de ses meilleurs officiers, l'Espérance, et lui prescrit de monter sur le cheval du Désir, et de courir avec l'épée de la Joie au secours de la Crainte. A peine ce fidèle officier a-t-il reçu cette mission qu'il part, et arrivé sur les lieux il met la Tristesse en fuite en brandissant l'épée de la Joie dont sa main est armée, Il délivre son concitoyen, le fait monter sur son cheval, et marchant en avant, il le tire avec la corde des promesses, tandis que la Crainte le suit et le pousse avec le fouet de ses péchés passés.

2. Le cheval marchait bien ainsi tiré et ainsi poussé, mais il courait si vite qu'une pareille marche était dangereuse. Aussi les soldats de Babylone s'assemblèrent et tinrent conseil entre eux: Que faisons-nous? disaient-ils : le prisonnier nous échappe, et nous croyions le tenir. Comment, les applaudissements de l'enfer se sont-ils changés en pleurs? et deux soldats seuls ont mis le ciel en joie, par la délivrance de leur concitoyen? Quoi! les efforts et les ruses de Satan ont été si facilement déjoués! Un de ces soldats plus

méchant que les autres, et auteur du crime, se lève, et émet un conseil profane : Vous n'y entendez rien, dit-il : vous ne savez pas le moyen de ressaisir aisément notre proie : vous oubliez que cela nous est facile, que si elle retombe en nos mains, elle en sortira plus difficilement. Suivez-la de loin ; je vais me transfigurer en ange de lumière, et comme les fugitifs, étrangers en ces régions, ne connaissent pas le chemin, je les égarerai en ayant l'air de leur servir de guide. Ce plan une fois concerté, la sentinelle mande de nouveau au roi qu'elle voit venir sur le cheval du Désir un homme qui court avec une dangereuse précipitation, parce que sa monture n'a ni bride ni selle. Les ennemis le poursuivent, dit-elle, ils sont derrière lui : d'autres vieillis dans le mal s'emparent de tous les chemins de traverse. De plus j'en vois un couvert de nos armes, encore qu'il ne soit pas des nôtres. Il faut envoyer au-devant de lui et s'informer s'il est de notre parti ou du parti ennemi.

3. Le roi jaloux du salut des âmes envoie sur le champ deux de ses conseillers, la Prudence et la Tempérance. Celle-ci fait mettre au cheval le frein de la Discrétion, et engage l'Espérance à marcher d'un pas plus doux. La Prudence adressa de vifs reproches à la Crainte, la reprit énergiquement de son impatience et lui prescrivit d'être plus circonspecte à l'avenir, de peur que le cavalier ne vînt à tomber : que du reste il s'appuyât en arrière sur la confession de ses péchés passées, et en avant sur la pensée du jugement, à gauche sur la patience, et à droite sur l'humilité. L'Espérance et la Crainte lui mirent ensuite des éperons ; au pied droit l'Espérance lui attacha l'attente de la récompense, et la Crainte lui mit au pied gauche l'appréhension des supplices éternels.

4. Bientôt, après une courte halte, et vers le soir, les ennemis se rallièrent, et en grand nombre, dans le but d'attaquer leurs adversaires. La Crainte est saisie de peur, l'Espérance presse le pas, si bien que la Prudence et la Tempérance eurent bien de la peine à les ramener à de sages pensées. Vous voyez, dit la Prudence, que le jour est avancé, la nuit approche, et quand on marche dans les ténèbres on ne sait guère où l'on va. Cependant il nous reste encore beaucoup de chemin à faire, et nos ennemis sont nombreux. Mais notre roi a un officier brave et fidèle : je le connais : son château est près d'ici, c'est une place d'une sûre défense ; c'est un nid au milieu des rochers ; dirigeons-nous de ce côté, nous y serons en sûreté. Tout le monde approuve le projet, il ne s'agit plus que de trouver un guide qui conduise à ce château. La Prudence répond : mon écuyer la Raison va marcher devant nous, il connaît le chemin, il est d'ailleurs lui-même connu de la Justice puisqu'il lui est allié. La Raison prend donc les devants, et les autres suivent : elle arrive bientôt au château, salue la Justice et lui dit qu'elle lui amène des hôtes. Quels hôtes, demande celle-ci ? d'où viennent-ils ? quel est le but de leur voyage ? Mais reconnaissant le Roi au milieu de cette troupe, elle se lève joyeuse, et vient au-devant des fugitifs, leur offre du pain et leur fait un maternel accueil. Elle aide l'âme à descendre de cheval et s'empresse de la conduire dans le plus bel appartement de la maison.

5. Cependant l'ennemi arrive sur les pas des fugitifs, et assiége de tous côtés la place : il cherche quelque endroit pour y pénétrer ; il rôde autour comme un lion rugissant. Mais la voyant bien gardée et défendue partout, il pose son camp sous les murailles, place des sentinelles aux abords, afin qu'on ne puisse y entrer ni en sortir. Son dessein est d'attaquer le château de grand matin, avec toutes ses machines. Cependant la Peur toujours aux aguets et sur le qui-vive excite ses compagnons d'armes, va trouver la Justice, la questionne sur les munitions et les moyens de défense du château et exprime des inquiétudes au sujet des provisions. La Justice lui répond que la place est inaccessible, qu'elle est bâtie sur le roc, comme elle peut aisément s'en assurer : il n'y a donc rien à redouter des machines de l'ennemi. Mais comme le pays est sec et aride, il ne compte que de rares habitants vivant uniquement de pain d'orge ; actuellement ils n'ont guère que cinq pains et quelques poissons. O Dieu, s'écrie la Crainte, qu'est-ce que cela pour tant de monde ? Alors ses terreurs et ses tristesses redoublent, et blâmant l'âme d'être descendue de dessus le cheval du Désir, elle répète : La fin de cet homme sera pire que ses commencements. Car ce cheval, dit-elle, courait rapide vers la ville ; maintenant la raison est son unique guide : voyez si vous n'étiez pas alors moins exposée qu'à cette heure.

6. La Crainte allait s'emporter contre l'Espérance dont l'avis était différent, quand la Tempérance appela la Prudence qui reprochait déjà à la Crainte ses inquiétudes extrêmes. O Crainte, lui dit-elle, que ne tirez-vous votre épée contre l'ennemi ? Ne savez-vous

pas que notre Roi est le Dieu des vertus, qu'il est un maître fort et puissant, et qu'on ne peut lui résister? Envoyez-lui vite un courrier, faites lui connaître l'extrémité où ses gens sont réduits ; ils demandent du secours : qu'il leur amène du secours. Et qui se chargera de ce message, dit la Crainte? les ténèbres couvrent la terre, des ennemis nombreux enveloppent la place et la surveillent avec soin; le pays nous est inconnu. On appelle la Justice qui leur donnait l'hospitalité. Aidez-nous donc, lui disent-elles, aidez-nous si vous pouvez. Courage, leur répond-elle, courage. J'ai ici un excellent courrier, très-dévoué au Roi et bien connu à la cour : c'est la Prière; elle sait aller la nuit et par des routes secrètes jusqu'au ciel, se glisser jusqu'à la chambre du Roi, et par des paroles adroites et pressantes agir sur son esprit, et obtenir de lui secours pour ceux qui sont en danger. Eh bien, que ce courrier parte, s'il le veut. Tous ayant consenti, la Prudence donna à la Prière ses instructions sur ce qu'elle avait à représenter au Roi : la Justice lui recommanda la fidélité, la pressa de ne pas revenir les mains vides. Toutes, la Crainte surtout, l'exhortèrent à voyager avec toute la rapidité possible; puis on lui fraya un passage secret à travers les murailles, et les bataillons ennemis. Elle arrive avec la rapidité de l'oiseau, aux portes de la nouvelle Jérusalem. Elles étaient fermées; la Prière heurte, les gardes s'irritent d'un bruit qui trouble le repos des habitants, au milieu de la nuit, et qui peut réveiller le Roi. Mais le messager redouble d'instances, et crie plus haut encore : ouvrez-moi les portes de la justice; quand j'y serai entré je parlerai à notre Roi et je lui dirai les douleurs innombrables qui me remplissent le cœur. C'est ici la porte de mon Maître. La Justice m'a envoyé vers vous, pour qu'on m'introduise chez le Roi, car j'ai un message secret et important à lui communiquer : une voix terrible comme le tonnerre a retenti sur notre terre.

7. Le Roi ayant appris l'arrivée d'un courrier de la Justice ordonne de l'introduire. La Prière entre, se prosterne, adore le Roi en disant : ô Roi, vivez à jamais. Votre maître se porte-t-il bien, lui demande le monarque? Très-bien, répond-elle et grâce à votre bonté : mais voici une affaire urgente. Votre serviteur échappé aux mains des ennemis, pour vous obéir, s'est réfugié dans le château de mon maître, un de vos soldats. Or, sire, ce château est situé au midi, dans un pays brûlé par la sécheresse, et les vivres y manquent. Que mon Seigneur donne sa bénédiction et notre terre se couvrira de fruits. Nos ennemis sont réunis en grand nombre pour nous combattre : il nous faut votre secours dans l'affliction où nous voilà réduits, car de vous seul, ô mon Dieu, nous attendons protection. Alors notre Roi dont la nature est la bonté même, touché de ces larmes, appela la Charité et lui dit : Qui pourrions-nous envoyer au secours de ces malheureux? Elle répondit : Me voici, Seigneur, envoyez-moi, je suis prête. Le Roi songeant à lui donner une escorte, je n'ai besoin, dit-elle, que de mes seuls domestiques. Aussitôt elle se met en route suivie d'un noble cortége, de la Joie, la Paix, la Patience, la Longanimité, la Bonté, l'Affabilité, la Douceur. A la tête de cette troupe notre illustre chef s'avance, assuré de la victoire; il lève l'étendard triomphal, traverse les lignes ennemies, et arrive à la porte du château qui s'ouvre devant lui. Son arrivée excite dans la place des transports incroyables. Sous l'inspiration de la Joie, des cris s'élèvent, des acclamations retentissent, elles vont jusque dans le camp des assiégeants jeter la consternation dans les cœurs. O Dieu! s'écrient ces derniers, que signifient donc ces bruyantes réjouissances qui partent du camp d'Israël et frappent nos oreilles? Rien de pareil les jours passés : assurément il leur est arrivé du secours; ils vont tenter contre nous une sortie furieuse; fuyons Israël : le Seigneur combat pour lui. Cependant la Charité impatientée des lenteurs qu'on met à attaquer l'ennemi ordonne de ranger l'armée en bataille, d'ouvrir les portes du château, et de poursuivre l'ennemi; elle déclare qu'elle ira jusqu'aux portes de l'enfer. L'armée de la Charité s'ébranle : les troupes de Babylone n'en peuvent soutenir le choc, elles fuient, sans échapper toutefois aux mains de leurs adversaires. Mille tombent sous les coups de la Crainte et dix mille sous ceux de la Charité.

PARABOLE III

Du combat spirituel.

1. Entre Jérusalem et Babylone, deux armées sont rangées en bataille. D'un côté, le vaillant David, à la tête de l'armée des vertus, armée terrible et habilement disposée ; de l'autre, Nabuchodonosor guidant les esprits de malice et la troupe tumultueuse des vices. Et voici que sort du camp le jeune David, un soldat presque enfant, novice, fraîchement entré dans la milice royale, et ceint par les mains de l'éternel David lui-même du glaive de la parole de Dieu, couvert d'une armure spirituelle ; il est animé d'un grand courage, et malgré l'ordre du roi, il brûle d'impatience de s'illustrer bien plus que de terrasser l'ennemi. Il est porté sur un bouillant coursier qui est son propre corps : sa force se sent encore de la bonne chère du siècle ; il est dans toute sa chaude vigueur, ardent, impétueux, coursier tout à fait approprié au cavalier illustre qui le monte. Plein de dédain pour la discipline du camp, méprisant ses compagnons, et jouet d'une folle présomption, ce jeune soldat devance le reste de l'armée n'aspirant qu'à se faire un nom. David voyant son impétueuse présomption, lui fait dire par Salomon : *Malheur à celui qui est seul; s'il tombe, il n'aura personne pour le relever*[1]. Mais le jeune imprudent, indifférent à cet avis, et ne cherchant que l'occasion de déclarer sa force et son courage, de faire un coup d'éclat, aperçoit de loin, dans les rangs ennemis, et sous des armes de feu un adversaire, puissant en malice et en astuce ; les mains pleines de traits enflammés : il blessait plusieurs des siens, il en tuait plusieurs, foulait aux pieds ses victimes, prenait de nombreux prisonniers, n'en relâchait aucun : c'était l'Esprit d'Impureté.

2. Notre soldat comptant se distinguer en attaquant cet adversaire, marche droit à lui, et pressant son cheval de l'éperon des jeûnes et des veilles, il se rue sur son rival. Mais la Prudence lui crie par derrière ; Arrête, arrête ! Attends, lui crie à son tour la Discrétion : cris bientôt répétés par l'armée de David tout entière. Le malheureux fait semblant de ne pas entendre, et se précipite à sa perte sans même y songer. A cette vue, Nabuchodonosor frémit, et, pour se venger, il dresse des piéges. Deux Sœurs, la Superbe et la Vaine Gloire, s'approchent donc du soldat qui court à sa perte, elles lui crient perfidement : Courage ! courage ! Si bien que le malheureux, victime de sa crédulité, se précipite plus ardemment encore, sans même se douter des embûches qui l'enveloppent. Alors l'esprit impur, rompu à ces sortes de combats, feint de prendre la fuite, et attire sur ses pas le pauvre abusé, jusqu'à ce que, l'ayant entraîné au milieu de Babylone dont les portes étaient ouvertes, il le livre à ses compagnons pour devenir leur jouet. La Gourmandise et la Fornication se saisissent de son cheval dont il n'est plus maître. Il était déjà épuisé et demandait à se remettre de ses fatigues. Au milieu du combat, il s'était abattu sous son cavalier qu'il avait ainsi blessé gravement. Ceux qui s'en étaient emparé le soignent, lui donnent les mêts de Babylone, l'engraissent et le prennent à leur service. En même temps la Colère, l'Envie et les autres vices se jettent sur le malheureux captif, et les pécheurs frappent sur son dos comme sur une enclume. La Fornication qui, dans sa fuite simulée, ne lui avait jusque-là montré que le dos, retourne vers lui son visage impudent, lui perce le cœur de ses flèches embrasées, lui décharge sur la tête son épée, le renverse, le foule aux pieds, et, le livrant à Nabuzardan, cuisinier du roi de Babylone, le gorge de viandes, et se joue de lui dans les plus dégoûtantes orgies : elle ne permet même pas aux vices honnêtes de mettre sur lui la main

[1] Eccle. IV, 10.

Elle le livre aux risées des plus viles goujats de la cuisine du roi, c'est-à-dire aux vices les plus honteux, les plus infâmes. Ainsi captif de ses ennemis, il est lié des chaînes de l'habitude mauvaise, et plongé dans le cachot du désespoir.

3. Cependant David, la tête voilée, pleurait et s'écriait : Absalon ! mon fils Absalon ! Et appelant un de ses plus fidèles serviteurs, un serviteur éprouvé, la Crainte, il l'envoie à la recherche de son fils, et en même temps il ordonne à l'Obéissance d'accompagner la Crainte et de garder le jeune homme une fois délivré de prison. Arrivée auprès du prisonnier, la Crainte l'anime, le retire du cachot, le débarrasse de ses liens conformément aux ordres qu'elle avait reçus, et le remet à l'Obéissance : elle lui rend son cheval, mais si fougueux, si rétif, qu'à peine reconnaît-il son maître. L'Obéissance le saisit, lui met un frein d'acier, malgré ses résistances, le dompte, y replace son maître en lui enseignant à reprendre sa force.

4. L'Obéissance ayant donc reçu des mains de la Crainte le soldat du Christ, le ramena en son pays par un autre chemin. Elle séjourna avec lui chez la Piété, afin que son cœur effarouché par la Crainte trouvât adoucissement et force dans la bonté paternelle qui le rappelait. Elle s'arrêta ensuite chez la Science, afin que le fugitif apprît d'où il revenait et où il allait, qu'il sût se servir et de la Piété et de la Crainte, de façon à ne se laisser ni trop élever par la Piété ni trop abattre par la Crainte. On séjourna en troisième lieu chez la Force, afin d'y puiser l'énergie nécessaire pour achever cette longue course, puis en quatrième lieu chez le Conseil, afin d'agir désormais avec les lumières d'autrui, et de ne plus se soustraire aux lumières de l'Obéissance. La cinquième pause eut lieu chez l'Intelligence, afin que le jeune homme ne se guidât plus seulement sur les conseils humains, mais commençât à connaître la volonté de Dieu, volonté si bonne et si parfaite. Le soldat du Christ arriva à un sixième gîte, chez la Sagesse ; il était accompagné de ses hôtes qui ne le quittèrent pas ; là il apprit à goûter exclusivement les choses de Dieu, et, comme Moïse du haut du mont Abarim, à contempler la terre objet des promesses divines[1]. De là on arrive à Jérusalem, au Royaume et à la Cité de David, à la vision de la Paix ; parvenus là les bienheureux, les pacifiques enfants de Dieu, après avoir tout sacrifié au-dedans et au-dehors d'eux-mêmes, partagent la joie du Seigneur et célèbrent l'éternel sabbat. Ainsi soit-il.

[1] Deutér. XXXII, 49. — [2] Exode III.

PARABOLE IV [A]

De Jésus-Christ et de l'Eglise.

1. *Le royaume des cieux est semblable à un roi qui célèbre les noces de son fils*[1]. Le jour des noces approchant, le Père demanda à son Fils quelle femme il voulait prendre pour épouse. Le Fils répondit qu'il avait depuis des siècles choisi l'Eglise. Mais, dit le Père, elle est captive en Egypte, et asservie à des travaux matériels et fangeux[2], elle y est vendue au péché. Le cœur de Pharaon s'est endurci à son égard, sa main s'est appesantie sur elle, et la force seule pourra la lui arracher[2]. Eh bien ! dit le Fils, moi votre main puissante, moi votre bras, j'entrerai armé en Egypte et je la délivrerai, et pour clore la bouche aux méchants, et la soustraire aux calomnies des hommes, dans la balance où on l'a pesée quand on l'a vendue au péché, à côté du prix pour lequel on l'a livrée, je met-

[1] Math. XXII, 2. — [2] Exode I, 14.

(A) Dans les anciennes éditions, cette parabole est rejetée, avec la suivante, parmi les œuvres apocryphes de saint Bernard.

trai mon sang, et mon sang, je n'en doute pas, l'emportera, et mon jugement triomphera. Assurément réplique le Père. Mais la loi du mariage exige le consentement de la femme.—Il sera demandé. J'ai trouvé en David mon serviteur, un homme selon mon cœur. Je l'enverrai, sa harpe à la main, vers l'Eglise : il lui parlera au cœur, il l'attirera, il adoucira son cœur aigri, il relèvera son âme habituée aux fanges de l'Egypte et gâtée par elles. David se met donc en route pour l'Egypte, et ayant préparé un épithalame délicieux il le chante et s'écrie : *Ecoutez ma fille, et voyez. Prêtez l'oreille, oubliez votre peuple, oubliez la maison de votre père, et le roi soupirera après votre beauté, car il est le Seigneur votre Dieu*[1]. Isaïe reçoit aussi l'ordre de se joindre à David : il obéit et le suit, et à la vue de l'Eglise captive : *Levez-vous,* lui dit-il, *levez-vous : revêtez-vous de la force du bras du Seigneur. Levez-vous, Jérusalem, levez-vous : brisez les chaînes attachées à votre cou, ô fille de Sion, fille captive*[2].

2. Beaucoup d'autres personnages, des patriarches, des prophètes vinrent tenir à l'Eglise le même langage : elle, comprenant enfin la grâce de Dieu qui lui venait en aide, se lève de la poussière et dit : *Seigneur, vous vous êtes souvenu de moi : vous avez pitié de qui il vous plaît, et vous faites miséricorde à celui dont vous avez compassion*[3]. Ensuite elle ajoute avec la sage Abigaïl : *Qui m'accordera de devenir la servante des serviteurs de mon Dieu, et de leur laver les pieds*[4]*?* Puis elle se lève, elle monte sur une ânesse, c'est-à-dire qu'elle dompte sa chair et suit les serviteurs du roi. Elle rencontre son fiancé joyeusement accouru à sa rencontre ; il la prend par la main, et la conduisant à son gré et lui faisant un accueil honorable, il l'introduit dans la capitale de ses états, et jusque dans la chambre de sa mère. Il la place sur le lit de la charité, il la pare de tous les ornements de la grâce ; de sa main gauche il lui soutient la tête, et de la main droite il la tien embrassée. *Filles de Jérusalem*, s'écrie-t-il, *je vous en conjure, ne réveillez pas ma bien-aimée qu'elle ne le veuille*[5]. Autour de son lit il met en sentinelle soixante des plus forts d'Israël, soixante héros dressés au combat ; chacun a l'épée au côté pour prévenir les surprises de la nuit. Puis donnant à sa fiancée un baiser de la bouche[6], il lui dit adieu et s'en va en un pays éloigné prendre possession d'un trône, se proposant de revenir ensuite. Il lui fait dire par Osée un de ses prophètes : *Vous m'attendrez longtemps : et durant ce temps-là vous n'aurez ni prêtre, ni sacrifice*[1].

3. Cependant le Pharaon égyptien voulant profiter de l'absence de l'époux rassemble son armée : *Venez,* dit-il, *je vais poursuivre ma proie, je l'atteindrai, je partagerai les dépouilles et mon âme sera remplie de joie : je tirerai mon glaive du fourreau, et ma main sèmera partout la mort*[2]. Il part déployant toute sa fureur et sa malice, et déclare à l'Eglise une guerre mortelle. Il se jette sur son camp, il s'empare de Pierre et de son frère André et les cloue à une croix ; il tranche la tête de Paul, il exile Jean, il fait écorcher Barthélemy, lapider Etienne, brûler vifs Laurent et Vincent, il remplit la terre de supplices, de morts et de sang. On jette au vent les restes des serviteurs de Dieu devenus la pâture des oiseaux du ciel, et les corps des saints sont exposés aux bêtes de la terre. On verse comme l'eau le sang innocent autour de Jérusalem[3]. L'Eglise voyant ses plus fortes colonnes renversées, gémit en proie à une amertume profonde. Mais le sol de l'Eglise engraissé du sang des martyrs produit bientôt une merveilleuse moisson de fidèles ; et chaque grain de cette moisson donne naissance à des milliers d'autres et l'Eglise triomphe par les moyens même qui la devaient détruire.

4. A ce spectacle, l'ennemi cruel et malin frémit, il a recours à ses armes ordinaires l'artifice et la ruse : il suspend la persécution, concentre ses forces, remet l'épée au fourreau et change de tactique. Il n'est pas, dit-il, de pire ennemi que celui qu'on a chez soi. Semons donc la discorde parmi les chefs de nos ennemis, et égarons-les en des routes sans issues[4]. Ils auront beau répéter la paix ! la paix ! il n'y aura pas de paix pour eux[5]. Je susciterai parmi eux des chismes et des hérésies, et je mettrai partout le trouble de la guerre civile ; ils tomberont plus aisément sous leurs propres coups que sous les miens. Il dit et bientôt cette armée de l'Eglise qui lui semblait naguère si redoutable par son bel ordre, lui parut moins terrible. En effet, les soldats se portent des coups mutuels, des blessures considérables, deviennent la risée de leurs adversaires, et causent ainsi à l'Eglise un deuil amer et de cruelles douleurs. Ses premières amertumes sont rendues plus amères quand elle voit ses enfants s'en-

[1] Ps. XLIV, 11, 12. — [2] Isa. LI, 9. 1, 2. — [3] Exode XXXIII, 19. — [4] I Rois XXV, 41. — [5] Cantiq. II, 6, 7. — [6] Id. I, 1.

[1] Osée III, 3, 4. — [2] Exode XV, 6. — [3] Ps. LXXVIII, 2, 3. — [4] Ps. CVI, 40. — [5] Jérem. VI, 14.

tre-déchirer comme des vipères dans le sein de leur mère. Mais aidés de la cour céleste, les vaillants soldats voyant les ruses perfides de l'ennemi, reprennent courage et saisissent les armes de la foi. Ils extirpent le mal qui régnait au milieu d'eux. Alexandre et les siens attaquent Arius, Augustin les Manichéens et une foule d'autres hérétiques; Jérôme se jette sur l'épicurien Jovinien; d'autres se chargent de combattre d'autres erreurs et d'autres schismes qui infectaient l'Eglise, et ils en font un tel carnage, ou les chassent si loin du camp qu'ils rendent à l'Eglise la paix et la joie.

5. Mais hélas ! hélas ! si la mer n'est pas sans orages, cette vie n'est jamais non plus sans tentations, et la paix durable et solide n'est que dans la patrie. A la vue de ce calme, l'homme de péché est en proie à l'envie; il grince des dents, il sèche de dépit, et méditant de nouvelles luttes il a recours aux armes les plus spirituelles. Il assemble ses meilleurs généraux, l'esprit de Fornication, l'esprit de Gourmandise, l'esprit d'Avarice. Vous le voyez, leur dit-il, nous échouons, le monde entier se met à leur suite. Mais il faut qu'ils éprouvent encore la puissance de nos armes, eux qui se vantent d'avoir échappé à nos piéges. Il dit, et les envoie dans le camp de l'Eglise. Ceux-ci surprennent les Chrétiens pendant la nuit, endormis, plongés dans l'ivresse (car ceux qui dorment ainsi dans l'ivresse, le font la nuit[1]), et ils jettent le trouble partout. Bientôt, en effet, ceux qui s'aiment eux-mêmes, qui cherchent leurs intérêts plutôt que les intérêts de Jésus-Christ, s'emparent du sanctuaire de Dieu comme de leur héritage, et le souillent[2]. Les offrandes consacrées au Seigneur deviennent la satisfaction de leurs volontés et de leurs passions. Ils font servir les titres et les dignités ecclésiastiques à leur avarice, à leur ambition et à leur vanité. Ils dépouillent l'Eglise gémissante de cette robe de charité, robe sans couture, d'un seul tissu[3]: de ce manteau empourpré d'un sang précieux, jeté par l'Epoux sur la nudité de l'Epouse; ils lui ravissent les autres ornements de la religion, malgré ses réclamations et ses résistances; après lui avoir totalement enlevé des dépouilles qui n'ont pas servi à les couvrir eux-mêmes, ils ont laissé nue celle qu'ils devaient parer et garder : ils ont troublé le repos dont elle jouissait, et l'ont contrainte, du moins dans la mesure de leurs forces, à s'enfuir du monde.

6. Mais elle, criant, pleurant, honteuse de sa nudité, exposée sans voiles aux risées insultantes de la foule, conjure les fils de ses entrailles d'avoir pitié d'elle : ses prières ne rencontrent que moqueries. Alors ramassant, du mieux qu'elle peut, quelques lambeaux de la vie régulière et monastique, échappés à peine aux mains des voleurs, elle les serre autour de son cœur et de ses parties vitales et demande qu'au moins on les lui laisse comme une consolation. On ne l'écoute pas. Ses gardiens sont les premiers à la dépouiller et à lui ôter ces débris, afin que la honte de sa nudité la force ou à quitter le monde ou à périr sous le froid glacial de leur malice. Ils feignent pourtant d'avoir pour elle un peu de compassion, et s'efforcent de lui vendre une robe tissue de fausses vertus ou de vices déguisés et fabriqués par les mains de l'hypocrisie. Mais elle la repousse avec horreur et refuse même de la voir. Elle ne connaît qu'une robe faite par les mains de la Sagesse, teinte et empourprée du sang de l'Agneau, que lui a laissée son époux mais que ses enfants lui ont enlevée. Elle n'en veut pas d'autre; elle rejette, elle repousse tout autre vêtement, et c'est aussi pour cela qu'elle est elle-même délaissée, dédaignée et couverte d'opprobre.

7. Voilà la peinture du temps où nous vivons, de l'ère périlleuse où l'Eglise voit ses amertumes grandir au sein de la paix[1]. Ces trois malheurs sont passés; reste un quatrième : c'est l'ange de Satan qui doit un jour se transformer en ange de lumière; établir son trône dans le temple de Dieu, et se faire adorer comme s'il était Dieu. Il commence à réaliser ce mystère d'iniquité[2], par l'organe de ses émissaires qui déjà crient partout à l'Eglise : *Il est ici* : *Il est là*[3]. Mais, ô épouse du Christ, n'en croyez rien; ne sortez pas de votre demeure; attendez votre époux; il ne vous dedaigne point, il ne vous oublie point dans vos afflictions. Il viendra à vous à la quatrième veille de la nuit, en marchant sur les eaux de la mer[4]. Venez, Seigneur, venez la délivrer; venez, Dieu des vertus, qui vivez et régnez dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] I Thess. v, 7. — [2] Ps. LXXIII, 7. — [3] Jean XIX, 23.

[1] Isaïe XXXVIII, 17. — [2] Thess. II, 3, 10. — [3] Luc XVII, 23. — [4] Math. XIV, 25.

PARABOLE V

De la Foi, de l'Espérance et de la Charité.

1. Un roi noble et puissant avait trois filles, la Foi, l'Espérance, la Charité. Il leur a donné une très-belle cité qui est l'âme humaine dans laquelle se trouvent trois forteresses, la raison, l'appétit concupiscible et l'appétit irascible : il donna la première à la Foi, la seconde à l'Espérance et la troisième à la Charité. La Foi reçut la direction de la raison : la foi est en effet sans mérite lorsqu'elle se fonde sur les démonstrations de l'expérience. L'Espérance fut chargée de gouverner la partie concupiscible : nous ne pouvons désirer les choses que nous voyons mais celles que nous attendons, et les choses visibles ne sont pas l'objet de l'espérance. Enfin la Charité reçut la puissance sur l'appétit irascible ; la chaleur fut chargée de maîtriser la chaleur, afin que l'ardeur de la vertu dominât l'ardeur de la vertu, ou plutôt que l'ardeur naturelle se transformât en ferveur surnaturelle. Ces trois sœurs ayant pris possession de leurs demeures voulurent y mettre l'ordre et l'harmonie, selon leur pouvoir. La Foi confia la porte de son château à la Prudence, afin que celle-ci lui gardât ses droits, et retînt la raison dans les limites. Et pour lui donner plus d'autorité elle lui associa l'obéissance : et afin que l'obéissance vînt à bout de sa tâche et pût endurer la fatigue, elle lui donna pour aide la Patience ; pour qu'elle vînt plus facilement à bout de la famille inférieure des sens et des actes, elle lui adjoignit la Discrétion. Enfin, pour établir partout la décence et l'harmonie, conformément au précepte de l'Apôtre[1], à ces aides elle ajoute l'Ordre. La Discipline placée à l'entrée de cette demeure doit la fermer à la Malédiction (maudite en effet la maison d'où la discipline est absente).

2. L'espérance, de son côté, confia le gouvernement de son château à la Sobriété ; elle la chargea de régler l'appétit concupiscible ; de maintenir ses droits sur lui, et de tenir dans la sujétion les principaux habitants de cette région. Mais pour l'aider à bien régler les volontés et les plaisirs, elle lui envoya la Discrétion. Elle lui adjoignit la Continence contre la concupiscence charnelle, la Constance contre la concupiscence des yeux, et l'Humilité contre l'ambition mondaine. Et pour empêcher la disette de pénétrer dans cet asile, elle place à l'entrée le Silence. Salomon a dit en effet : *Là où on parle beaucoup, la misère abonde*[1].

3. Quant à la Charité, elle commit à la Piété, son amie, le soin de sa résidence située au midi : elle remit en ses mains tous ses intérêts, et lui donna pour serviteurs d'abord la Propreté du corps, puis des exercices convenables : la lecture, la méditation, la prière, les affections spirituelles. Pour empêcher la pauvreté d'avoir accès en ce lieu, et de troubler la félicité des enfants de Dieu parvenus au septième degré[2], c'est-à-dire à la perfection de la béatitude, où ils se divertissent et se réjouissent dans la maison de la Charité, elle confia à la Paix la garde de l'entrée de ce séjour. Leurs demeures ainsi réglées, les trois princesses constituèrent prévôt, ou économe de la cité tout entière, le Libre-Arbitre.

4. Après quoi ces trois royales filles retournèrent chez leur père. Mais l'homme ennemi, survenant et voyant l'ordre et la gloire de la cité, en conçut de la jalousie, et dirigea contre elle ses adresses et ses ruses. Il essaya d'y pénétrer en corrompant deux des principaux habitants, la Discrétion et la Dispensation, et introduisit son armée par les portes du Rationalisme et de la Concupiscence. Le gouverneur de la cité, le Libre-Arbitre, aux mains duquel le père de famille, en partant, avait tout laissé, est chargé de fers

[1] I Cor. XIV, 40.

[1] Prov. XIV, 23. — [2] Math. V, 9.

et jeté au cachot. Les gardes de la Raison sont précipités du haut de la citadelle, et bientôt la Foi se trouve assaillie par le Blasphème à qui s'adjoignent les contradictions, les troubles, la confusion et leur suite confuse : ils ravagent, ils pillent, ils saccagent tout dans la Raison : ils tuent la garde placée à l'entrée, à savoir la Discipline, et laissent à tout le monde la liberté d'entrer dans la place et d'en sortir.

5. Or, la Luxure ayant pénétré dans la maison de l'Espérance, dans l'appétit concupiscible, et s'y ayant établie en souveraine, la bouleverse de fond en comble : elle livre la Continence à la Concupiscence charnelle, la Constance à la Concupiscence des yeux, l'Humilité à l'ambition mondaine, et expose ces vertus aux insultes de ces vices. Le Silence qui gardait le seuil est tué, et la porte est livrée à tout venant. La Sobriété et ses compagnes sont ou égorgées, ou emprisonnées, ou exilées. L'ennemi monte ensuite à la Citadelle : la Paix, préposée à la porte de la souveraine Félicité, est mise à mort, et la Misère y pénètre. Bientôt l'Orgueil monte aussi dans la citadelle, *Car*, dit le Prophète, *l'Orgueil de vos ennemis monte toujours*[1]. Elle en bannit la Piété et condamne le cortége de la Piété et de la Paix, soit à la mort, soit à l'exil. Le sanctuaire de Dieu est ouvert au premier venu. Les mystères les plus saints dont la vue et l'accès avaient été réservés jusque là aux enfants de Lévi, sont profanés, saccagés et portés à Babylone, et les concubines du roi boivent dans les coupes sacrées. C'est ainsi que la ville fut prise et ravagée. et que son ignominie égala sa gloire.

6. Dans cette confusion, un courrier parti de la ville porta ces tristes nouvelles aux souveraines. Dans leur affliction, elles courent se jeter aux pieds de leur père et lui demandent du secours ; et, comme il se plaignait de la négligence du Libre-Arbitre à garder la place confiée à ses soins : Hélas ! mon père, lui dirent-elles, que peut le Libre-Arbitre sans l'aide de la grâce ? Je lui donnerai cette grâce, dit-il ; mais que la Crainte prenne les devants pour préparer la route. La Crainte quitte donc le Seigneur, vient dans la cité, tenant en main le bâton de la Discipline : elle trouve la porte de la difficulté fermée et barricadée par la Mauvaise Habitude. Cette porte était gardée par l'arrogante et malhonnête licence de la chair, qui, hostile à la Crainte, l'insulte et l'outrage. Mais la Crainte, secondée par les efforts de la Confiance, brise les résistances de la Mauvaise habitude, renverse la porte de la Difficulté, charge de reproches cette misérable, et la frappe jusqu'à la faire mourir avec le bâton de la Discipline dont sa main était armée. Puis, dressant sur les portes l'étendard de la grâce qui accourait à son secours, elle sème ainsi l'effroi dans toute la ville. La Grâce entre après elle, accompagnée de l'armée des vertus célestes. Bientôt l'ennemi a disparu, et les Vertus ont repris leurs positions habituelles. La Discrétion et la Dispensation s'avancent, s'accusent, et reconnaissent qu'elles ont été surprises : elles implorent leur pardon. Le Libre-Arbitre sort de ses chaînes, s'avance à la rencontre de la Grâce, dont le règne lui promet la délivrance. On prépare un festin aux filles du roi, et on dresse à chacune une table convenable. Sur la table de la Foi, on sert le pain de la douleur, l'eau de l'affliction, et les aliments de la pénitence ; sur la table de l'Espérance, un pain fortifiant, l'huile qui réjouit le visage de l'homme, et les autres mêts de la consolation ; sur la table de la Charité, le pain de la vie, le vin de la joie et toutes les délices du paradis. Elles entrent, elles mangent et elles gardent la cité. Mais si Dieu n'en est lui-même le défenseur, il veillera inutilement celui qui prétend la garder[1].

[1] Ps. LXXIII, 23.

[1] Ps. CXXVI, 1.

FORMULE DE CONFESSION PRIVÉE

OU

PIEUSE PRIÈRE D'UNE AME PÉNITENTE A JÉSUS-CHRIST

(ATTRIBUÉE AVEC VRAISEMBLANCE A SAINT BERNARD.)

1. Seigneur Jésus, uni aux cruelles douleurs que vous avez endurées pour moi, vous qui avez pris sur vous la cause de ma douleur, et expié mes péchés; uni aussi à tous ceux qui souffrent, à tous les vrais pénitents, à tous ceux qui vous cherchent dans la sincérité de leurs cœurs, je vous confesse tous mes crimes, tout le mal que j'ai fait, le bien que j'ai omis, ou que j'ai fait sans une intention pure, avec négligence, et mieux que moi, vous connaissez le nombre, le poids, la mesure de mes offenses; je confesse aussi les jours que j'ai inutilement perdus, où je vous ai outragé, où j'ai diminué votre gloire, où je me suis éloigné de vous le bien souverain, et entraîné le prochain dans ma chute. Recevez, Seigneur, les courtes années qui me restent à vivre misérablement ici : recevez-les en échange de celles que j'ai perdues en vivant mal, et que j'ai vécû en me perdant : ne rejetez pas un cœur contrit et humilié. Mes jours fuient et passent sans fruit. Il m'est impossible de les rappeler ; mais agréez, s'il vous plaît, que je les repasse dans l'amertume de mon âme. Seigneur, l'abîme profond de ma misère appelle l'abîme sans fond de votre miséricorde. Ne retenez pas dans votre colère vos bontés, et ne laissez point mes péchés tarir pour moi l'intarissable source de votre miséricorde, vous qui êtes miséricordieux pour tous, qui ne haïssez aucun de vos ouvrages, qui couvrez d'indulgence les crimes de l'homme afin de lui laisser le temps de faire pénitence. C'est à vous mon Dieu, de remettre les péchés; ayez pitié de moi durant le temps de la grâce et de la miséricorde, et puisque c'est présentement l'heure de s'amender, donnez-moi de mériter la gloire de votre bénédiction, de peur qu'au dernier jour vous ne fulminiez contre moi votre malédiction.

2. Faites, ô mon Dieu, que je quitte mes habitudes mauvaises et que je me conforme à votre bon plaisir ; que je mette à exécuter votre volonté l'ardeur que j'ai apportée jusqu'ici au péché ; que la grâce surabonde là où le mal abonde. Je vous en conjure, par vous, par l'amour de votre très-sainte et très-glorieuse Mère la Vierge Marie, par l'intercession de tous vos saints et saintes, pardonnez-moi tous mes péchés, mes négligences et mes ignorances; ne me perdez pas avec mes iniquités, et ne réservez pas pour l'heure dernière le mal que j'ai fait. Souvenez-vous, Seigneur Jésus, que vous êtes trop bon pour perdre rien de ce que votre Père a remis en vos mains : au contraire, pardonner toujours, épargner, ne perdre personne, sauver, voilà votre partage. Si votre Père, en effet, vous a envoyé dans le monde, ce n'est pas pour le juger, c'est pour lui donner la vie; c'est pour que vous soyez notre propitiation, notre avocat et non notre adversaire. Vous avez payé nos dettes ; vous avez expié nos crimes; vous avez suppléé à toutes nos négligences.

3. Qu'aujourd'hui donc, dans l'extrémité où je suis réduit, je profite de la satisfaction pleine, ou plutôt surabondante, mais très-amère, de votre mort, du prix infini de votre sang versé pour moi, de la mémoire de vos souffrances renouvelée dans le mystère vénérable de votre corps et de votre sang offert chaque jour dans l'Eglise pour le salut de vos serviteurs, et où vous êtes à la fois prêtre

et victime, où vous offrez et où vous êtes offert; que tous ces moyens me méritent ici-bas la grâce dont je suis indigne, et m'obtiennent au ciel le repos et la gloire conquis par votre cruelle mort. Seigneur Jésus, vos yeux ont vu mon imperfection: mais vous êtes bon, miséricordieux, indulgent pour le mal; ne me condamnez pas, je vous prie, à un supplice éternel, vous qui avez tout ordonné en vue du souverain bien, avec une bonté, un sagesse, une perfection merveilleuses. Ne permettez pas que je sois effacé du livre de vie; gardez-moi la part qui me revient en vertu des mérites de votre précieuse passion, par laquelle vous avez voulu avoir l'homme pour cohéritier de votre gloire, dans la terre des vivants.

4. Seigneur, laissez-vous toucher et incliner à la miséricorde par la vue de la fragilité humaine; vous connaissez la substance dont nous sommes formés, et vous savez que ce n'est pas en vain que vous nous avez placés sur la terre. Conservez en moi l'œuvre de votre bonté; n'ayez pas perdu votre peine autour de moi, et que l'effusion de votre sang immaculé ne me soit pas stérile. Vous purifiez tous les péchés: faites que lavé des fanges de mes iniquités, et inondé des clartés de votre visage je vous connaisse véritablement; que vous connaissant je ne respire que pour vous aimer, afin que je puisse heureusement arriver jusqu'à vous, ô Jésus, mon Dieu et mon Seigneur, qui avec le Père et l'Esprit-Saint, vivez, etc.

OFFICE DE SAINT VICTOR

CONFESSEUR

COMPOSÉ PAR SAINT BERNARD, A LA PRIÈRE DE GUIDO

ABBÉ DE MOUSTIER-RAMEY (A)

AUX PREMIÈRES VÊPRES.

ANTIENNES.

1. Ame victorieuse, qui avec le vol du passereau avez échappé aux filets des chasseurs, accordez-nous d'y échapper à notre tour, par votre protection.

2. O soldat émérite, qui jouissez après vos combats d'un repos justement acquis, jetez les yeux sur nous, occupés à vous louer au milieu des armes ennemies.

3. O Jésus vainqueur, qui, nous le savons, avez triomphé en notre Victor, faites qu'il se glorifie en nous sans nous oublier.

Capitule.

Saint Victor fut aimé de Dieu et des hommes; sa mémoire est en bénédiction et Dieu lui a conféré la gloire des saints.

℟. Vous êtes vraiment vainqueur, vous dont la victoire a duré du sein maternel au tombeau, et qui avez mérité de continuels triomphes. Accordez-nous que comme vos victoires nous animent, vos armes nous protègent. ℣. Afin que nous puissions résister au jour mauvais, et nous montrer parfaits en tout. Accordez-nous, etc.

Hymne.

La vie de Victor offre à notre imitation un homme habitant la terre, et qui n'est pas de la terre, mais plutôt un présent du ciel.

Il ne vivait pas : Jésus-Christ vivait en lui; et il offrait un miroir de vie aux morts de ce monde; homme vraiment céleste il cherche des imitateurs.

Voué à une profession plus sainte, Victor devint un modèle de sainteté, conservant entier et intact l'éclat de l'honnêteté.

Aussi vit-il les visions de Dieu; il vit les cieux s'ouvrir pour lui, car la vision céleste demande de chastes regards.

Gloire à Dieu trinité souveraine; gloire, gloire à la fois trine et une aux divines personnes; gloire sans partage, puisque ces trois personnes ne sont qu'un.

A Magnificat. Grande est la vertu de votre Dieu, ô Victor, et non moins grande sa bonté. Puisse-t-il, à cause de vous, nous être aussi propice en nous sauvant, qu'il s'est montré magnifique à vous enrichir de vertus! O Victor, louez le Seigneur qui a fait en vous de grandes choses, qui vous a élevé, afin que vous puissiez opérer des merveilles éclatantes. Il vous a accordé la grâce de combattre, afin de vous donner aussi la grâce de vaincre, et de couronner en vous un vainqueur.

Oraison. Seigneur, nous vous en prions, exaucez nos supplications; faites que ceux qui se glorifient de la présence corporelle de votre bienheureux confesseur Victor, soient environnés en tout de sa bienveillante intercession. Par Notre Seigneur Jésus-Christ, etc.

A MATINES.

Invitatoire. Ayez confiance : Victor a

(A) En Champagne. Voir lettre 398, et les deux serm. sur saint Victor.

vaincu le monde. Réjouissons-nous de sa victoire, afin de vaincre à notre tour.

Hymne.

Il méritait bien d'ouïr en sa chair les douces voix des anges, cet homme qui domptait les appétits de sa chair et déjà vivait en ange.

Il fallait que ce vase destiné à être un vase d'honneur devînt plus saint, lui dont la sainteté avait été consacrée dès le sein de sa mère.

A la vue de la mère qui porte cet enfant en son sein, les démons ne peuvent soutenir son aspect : ils s'éloignent saisis d'une crainte religieuse ; ils lui disent d'avance le nom de son enfant, ils proclament qu'un saint est renfermé en ses entrailles.

La vie qui commençait si brillante pour ce petit enfant, loin de lui envier la gloire l'en combla au contraire.

Gloire à la Trinité souveraine, etc.

ANTIENNES DU PREMIER NOCTURNE.

Heureux l'homme qui a aimé la loi de Dieu, et n'a pas ambitionné la première place !

Il a servi le Seigneur avec crainte, et aujourd'hui il goûte en lui une joie exempte de crainte.

Seigneur il a marché à la lumière de votre visage, et aujourd'hui cette lumière se reflète sur lui.

Seigneur, Victor a recueilli vos paroles en ses oreilles et en son cœur, et elles l'ont rendu victorieux.

Sur les lèvres de Victor la louange était parfaite, parce que en son cœur régnait une paix constante.

Il se confiait en Dieu : ils lui ont tendu des piéges inutiles ceux qui en secret lancent leurs flèches contre les cœurs droits.

Leçon première.

La vie et la gloire de Victor, etc. (Voir plus haut aux sermons sur les saints.)

℟. O Homme de merveilleuse sainteté ! Saint avant sa naissance, il fut vainqueur par les œuvres avant de l'être par le nom ! en sorte que dès le sein de sa mère il triomphait déjà.

℣. Seigneur, vous l'avez prévenu de vos douces bénédictions. En sorte que, etc.

Leçon II.

Mes bien-aimés, ayons dans la vie de Victor, etc. (Voyez plus haut, loc. cit.)

℟. O miracle singulier et inouï ! Le lion rugissant a fui à l'aspect d'un petit enfant, incapable encore d'agir.

℣. Comme la cire fond devant le feu, qu'ainsi les pécheurs périssent, à l'aspect, etc.

Leçon III.

Mes bien-aimés, appelés à la table du Riche, mangeons etc. (Voir plus haut, loc. cit.)

℟. Heureuse mère dont le sein a connu un prodige ignoré de toutes les mères depuis les jours de Jean-Baptiste !

℣. Il ne s'en est pas rencontré de semblable à lui, depuis les jours do Jean-Baptiste...

Leçon IV.

Frères vénérables, si je considère attentivement, etc. (Voir plus haut, loc. cit.)

℟. O bon Jésus, c'est votre vertu, c'est votre victoire, si un tendre agneau a mis en fuite une multitude de loups.

℣. Avant que l'enfant sût nommer son père ou sa mère, il a mis en fuite, etc.

ANTIENNES DU SECOND NOCTURNE.

Devant lui le méchant a été anéanti, afin de garder la vérité de son nom.

Seigneur, Victor se réjouira en votre force, sachant que ce n'est pas sa propre vertu qui lui a donné la victoire.

Il n'a pas reçu son âme en vain, lui dont la raison a dirigé la vie : c'est pourquoi il est monté sur la montagne de Dieu.

Seigneur, vous avez arraché l'âme de votre saint à la crainte de l'ennemi ; il a remporté la victoire : il n'a plus à combattre.

C'est vous qu'il faut chanter et louer, vous par qui notre Victor débarrassé des liens du corps peut délivrer l'homme enchaîné.

Il est doux de vous louer, Seigneur, car les mérites des saints sont des dons de votre main, et Victor confesse que s'il est saint et victorieux, c'est à vous qu'il le doit.

Leçon V.

Réjouissez-vous dans le Seigneur, mes bien-aimés. (Voir plus haut.)

℟. Le Roi des Francs étant venu à passer dans l'endroit où l'ermite habitait, fut saisi d'admiration de ce qu'on disait de cet homme.

℣. Quelles merveilles nous avons ouïes et apprises et nos pères nous ont racontées, touchant ce qu'on disait, etc.

Leçon VI.

Le soldat émérite se repose, et après ses travaux, etc. (Voir plus haut, loc. cit.)

℟. Déjà la renommée avait révélé ce trésor caché : il ne put échapper à la connaissance du Roi qui passait par là, et qui s'arrêta à la cabane du pauvre, attiré par le bruit de sa sainteté.

℣. Afin de voir au désert les merveilles et les prodiges du Seigneur, attiré par, etc.

Leçon VII.

Mes frères, la largeur du ciel dilate les cœurs, au lieu de les rétrécir, etc. (Voir plus haut, loc. cit.)

℟. Le Roi étant entré dans la cellule du pauvre, celui-ci inquiet de n'avoir pas de vin à offrir, bénit et changea en vin de l'eau puisée à la fontaine voisine. Et le Roi but, ainsi que ceux qui l'accompagnaient.

℣. Tous furent remplis de saisissement et d'admiration de ce qui venait d'arriver. Et le Roi but, etc.

Leçon VIII.

(Voir plus haut).

℟. Nouveau genre de puissance ! Les urnes pleines d'eau rougissent : et l'eau change sa nature ayant reçu l'ordre de donner du vin.

℣. La droite du Seigneur a fait ce prodige. Et l'eau, etc.

ANTIENNES DU TROISIÈME NOCTURNE.

Qu'il est bon, qu'il est doux, qu'il est suave, ô Victor, en ce lieu d'affliction, et en ce corps de mort, de vous chanter, de vous honorer, de vous prier !

℟. Un homme ayant osé nuire au saint lui déroba son blé, et le cacha en terre ; mais le malheureux est soudain livré au malin esprit.

℣. Maudit l'homme qui cache au peuple le froment. Il est livré, etc.

℟. Miracle triste mais plein de justice. Cet homme voit son crime puni par celui qui lui en a suggéré l'idée.

℣. Vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement est droit. Cet homme, etc.

℟. Les secrets de l'iniquité sont dévoilés : le démon pousse l'homme : et l'homme montre le démon qui est en lui. Victor est leur juge. Il chasse le démon, il guérit l'homme, et il recouvre son blé, la méchanceté se trahissant elle-même.

℣. Au milieu des ruses qui l'environnaient Dieu l'a assisté, et l'a rendu glorieux. Il chasse, etc.

℟. Victor levant les yeux vit les cieux ouvers et une croix d'or ornée de pierres précieuses, et une voix lui dit : Les pierres précieuses sont les âmes qui ont obtenu la gloire de la croix dont elles ont porté l'ignominie.

℣. Qu'Israël se réjouisse en son Créateur et que les filles de Sion tressaillent en leur Roi, dont elles ont porté, etc.

ANTIENNES DE LAUDES.

Victor habitant corporellement la terre et le ciel par l'âme, entendait les voix angéliques tantôt lui apporter quelque message, tantôt entonner des chants d'une ineffable douceur.

Entré au ciel qu'il considérait jadis avec des yeux attentifs, il contemple aujourd'hui sans voile la gloire de Dieu.

Bienheureuse vision ! qui vous élève ô Victor, de clarté en clarté et vous transforme à son image comme sous l'influence de l'esprit du Seigneur.

Votre âme, ô Victor, est vraiment une de ces perles qui vous sont apparues sur la croix, perle vraiment fixée à la croix, puisque enchâssée dans la gloire divine, elle s'est revêtue de la glorieuse image qu'elle a rencontrée.

Père tout-puissant, nous avans péché contre vous, nous sommes devenus des fils révoltés : mais nous nous sommes rapprochés dans notre Victor : il a vaincu ses passions : puisse-t-il aussi vaincre votre colère, et par sa puissance nous rendre votre amitié !

℟. Filles de Jérusalem, une âme sainte quitte cette vie : venez à sa rencontre.

℣. Il vient, il vient avec joie ; Venez, etc.

Hymne.

Le vin coule de la fontaine, et non plus de la vigne. Le jus coloré roule à la place des ruisseaux. La main qui bénit tient lieu de pressoir.

Douée d'une saveur inusitée, l'eau est contrainte de servir à des usages nouveaux aussi : et le Roi s'étonne de rencontrer, là où il ne l'attendait pas, un breuvage royal.

Tourmenté du démon, un homme se trahit, et le malheureux est forcé d'avouer le vol qu'il a commis, et le voleur étant découvert, le bourreau de cet homme est chassé et torturé à son tour.

Ces prodiges et beaucoup d'autres encore montrent assez les prérogatives glorieuses de Victor, et révèlent l'Esprit-Saint dont il était rempli.

Gloire à la Trinité souveraine, etc.

A Benedictus : Antienne. Heureuse génération sur laquelle cette lumière s'est levée du sein des ténèbres ! O Victor, éclairez ceux qui étaient assis dans les ténèbres les ombres de la mort !

Autre antienne. Béni le Seigneur Dieu de Victor qui le prenant pour médiateur, en a fait pour nous une source de salut, et qui ensuite le tirant du milieu de nous, l'a placé au rang des princes, afin d'avoir ainsi des hommes auxquels il accordât le pardon des péchés des hommes.

℣. C'est le jour d'une grande solennité, un jour de joie pour son peuple. ℟. Réjouissons-nous en ce jour.

ANTIENNE DE PRIME.

Aujourd'hui, ayant déposé le corps qui seul pouvait l'empêcher d'entrer dans la gloire, Victor riche de mérites, éclatant de prodiges, débarrassé du fardeau de la chair, a pénétré dans le sanctuaire, où il est revêtu de la gloire des saints.

A Tierce.

Votre nom et votre souvenir, ô Victor, sont un rayon de miel aux lèvres des captifs. Athlète puissant, doux patron, avocat fidèle, levez-vous pour nous secourir, afin que vous puissiez vous glorifier d'une victoire entière !

A Sexte.

Il a ouvert son sein au vainqueur, celui qui avait donné l'énergie au combattant. Là-haut, là-haut, ô Dieu qui êtes partout, inspirez-lui de penser aux malheureux ! ô Dieu, recevez-le quand il vous supplie pour eux ! ô Dieu, exaucez les prières qu'il vous fera en leur faveur !

A None.

Victor est enseveli dans la gloire du Fils de Dieu. Faites qu'il se souvienne toujours de nous, qu'il prenne et plaide notre cause à votre redoutable jugement.

AUX SECONDES VÊPRES.

Saint Victor, qui célébrerait dignement vos louanges, l'éclat de votre chasteté, la force de votre esprit, la pureté de votre conscience ?

Saint Victor, qui nous donnera qu'avec le souvenir de votre douceur se grave en nous le modèle de votre vie si parfaite ?

Saint Victor, secourez-nous du haut du ciel ; de la sainte Sion où vous résidez, défendez-nous, nous qui vous louons sur la terre !

Saint Victor, votre sainteté et votre victoire sont d'autant plus glorieuses pour vous qu'elles nous sont plus salutaires !

℣. Voici que le glorieux Victor approche : apportez vite la couronne.

℟. Déjà il entre dans la joie de son Seigneur.

A Magnificat : Antienne. O illustre Victor, bien que votre gloire soit élevée au-dessus des cieux, que votre constante munificence ne délaisse pas les pauvres de la terre.

FLEURS OU PENSÉES

EXTRAITES DES ŒUVRES DE SAINT BERNARD [A]

La chasteté est exposée au milieu des délices, l'humilité au sein des richesses, la piété parmi les affaires, la vérité dans les longs discours, et la charité au sein d'un monde méchant. — De la Convers. aux Clercs. n° 37.

Rien de si dur qui ne cède à une dureté plus grande. (Liv. IV de la Consid. n° 8.) L'habitude est vaincue par l'habitude.

N'imputez qu'à vous-même les souffrances que vous cause celui qui ne peut rien sans vous. (Liv. IV de la Consid. n° 9.)

De front le scorpion n'est pas à craindre : c'est dans sa queue qu'il cache son dard. (Ibid.)

Que vous sert-il d'être sage si vous ne l'êtes pas pour vous-même? (Liv. II de la Consid. n° 2.)

Celui qui croit tout avoir manque de tout. (Liv. II de la Consid. n° 14.)

C'est un singe sur un toit qu'un roi insensé sur un trône. (Ibid.)

Prenez le milieu, si vous voulez ne pas manquer de mesure. (Liv. II de la Consid. n° 19.)

La prospérité pour l'imprudent c'est le feu pour la cire, c'est le rayon de soleil sur la neige, (Livre II de la Consid. n° 21.)

Quel mérite d'être humble dans l'abjection ! Mais l'humilité associée aux honneurs, rare vertu. (Hom. IV super *Missus est*.)

Point de misère plus vraie qu'une joie fausse. (Du libre arbitre, n° 14.)

Nous sommes convaincus d'avoir voulu ce qui ne serait pas arrivé si nous avions dit non. (Ibid.)

(A) Horstius avait recueilli un grand nombre de ces sentences et, sur son autorité, Mabillon les avait toutes admises. Nous en avons rejeté quelques-unes tirées d'ouvrages faussement attribués à saint Bernard. De plus les renvois étaient souvent défectueux soit pour le titre des ouvrages, soit pour les numéros : nous avons dû corriger ces inexactitudes. Nous avons été aussi obligés de supprimer sept sentences, dont tous nos efforts n'ont pu nous révéler l'origine. (Édit. de Gaume.)

Un cœur dissipé n'a pas même le sentiment de ses pertes. (De la Convers. aux clercs. n° 5.)

Se dérober à la persécution n'est pas le crime de celui qui la fuit, mais de celui qui en est l'auteur. (Lettres I, n° 1.)

La volonté est réputée pour fait toutes les fois que le fait exclut la nécessité. (Traité à Hugues, n° 8.)

Rien n'excite une plus légitime indignation qu'un ennemi caché sous les dehors d'un ami. (De la Convers. aux clercs, n° 32.)

Ceux qui thésaurisent pour le ciel n'ont pas lieu de craindre les voleurs. (Ibid. 40.)

Celui qui ne plaît pas à Dieu ne peut l'apaiser. (Ibid. 32.)

La négligence des évêques engendre l'insolence des clercs. (Lettre CLII.)

Soyez complaisants pour vos amis, mais pas jusqu'à vous perdre. (Lettre CCXV.)

Quand l'eau s'arrête elle se corrompt. (Serm. I pour le Com. du jeûne, 4.)

Tout dans le monde a une fin : mais la fin même de tout cela n'aura pas de fin. (Serm. IX sur le Cantiq. n° 10.)

Vous rendrez votre parole puissante si vous êtes convaincu le premier des vérités dont vous voulez persuader les autres. (Serm. LIX sur le Cantiq. 3.)

J'aime un maître qui, au lieu de s'attirer des applaudissements, excite mes larmes. (Ibid.)

La voix de la tourterelle n'est pas douce, mais elle symbolise de douces choses. (Ibid.) (Elle indique son amour pour son compagnon.)

Que vous le vouliez ou non, le Jébuséen habite à vos frontières : on peut le soumettre, mais non l'exterminer. (Serm. LVIII sur le Cantiq. n° 10.)

C'est peu de couper une fois, il faut couper souvent ou plutôt toujours. (Ibid.) Car nos vices repoussent sans cesse.

La vertu ne peut croître avec les vices :

retranchez la passion pour fortifier la vertu. (Ibid.)

Otez le bois superflu, le bois utile grandira. Tout ce que vous retranchez à la cupidité profite à l'utilité. (Ibid.)

Un pasteur qui ne joint pas la vertu à la science, nourrit moins par ses leçons qu'il ne nuit par la stérilité de sa vie.

L'ambition heureuse est quelquefois moins funeste que l'ambition trompée. (Lettre CXXVI, 1.) (Car celle-ci recourt à des moyens violents.)

Celui qui n'aime pas essaie vainement d'écouter ou de lire le chant de l'amour. (Serm. LXXIX, sur le Cantiq. n° 1.)

Un cœur de glace ne peut contenir une parole de feu. (Ibid.) (Ainsi celui qui ignore le grec ne comprend pas celui qui lui parle en cette langue.)

La renommée ne saurait mettre au compte de la vertu ce que la conscience nous prouve être un vice. (Serm. LXXI, sur le Cantiq. n° 2.)

La vertu se contente de la blancheur de la conscience encore que la renommée n'y ajoute pas son parfum. (Ibid.)

Bien des mêts que vous dédaignez dans l'oisiveté vous paraîtront pleins de saveur après le travail. (Lettres I, n° 12.) (Car la faim est le meilleur des assaisonnements.)

L'ennemi déploie plus d'audace à nous suivre par derrière qu'à nous résister en face. (Ibid. n° 13.)

Faire le mal, sur n'importe quel ordre, ce n'est plus obéir mais désobéir. (Lettre VII, n° 3.) (Car c'est désobéir à Dieu.)

Que de gens courraient moins avidement après les honneurs s'ils savaient que ce sont des charges ! (Traité des devoirs des évêq. n° 25.)

Plût à Dieu que nos modernes Noé nous laissassent de quoi les couvrir ! (Ibid. n° 29.) (Tant leurs désordres sont publics et effrontés !)

Il est difficile d'occuper sans orgueil un poste élevé. (n° 30.)

Vous préférez l'élévation à la vertu : comptez, non sur une récompense, mais sur un précipice. (Lettre XXVII.)

Cacher un trésor dans un endroit d'où vous ne pourrez le retirer à votre gré, quelle folie ! (Traité des devoirs des évêq. n° 20.)

La tribulation est la pierre de touche de la foi. (Ibid. n° 15.)

Un précepte nous oblige à aimer le prochain comme nous-mêmes : sachons donc nous aimer d'abord. (Ibid. n° 13.)

Deux choses constituent une bonne conscience : le repentir et l'abstention du mal. (Ibid.)

Les médecins ouvrent les plaies des rois du même fer qu'ils appliquent aux plus humbles sujets. (Ibid. n° 4.)

Le bon pasteur ne cherche pas ses intérêts : il les sacrifie. (Liv. IV de la Considér. n° 3.)

Une dispense sans nécessité ou sans utilité n'est plus l'acte d'une administration fidèle : c'est une dissipation cruelle. (Liv. III de la Consid. n° 18.)

Puisque vous êtes la propriété de tous, gardez pour vous une part de vous-même, (Liv. I de la Consid. n° 6.)

Celui qui aime a souvent aux yeux de qui n'aime pas l'air d'un insensé. (Préface du Traité de la Consid.)

La mesure pour aimer Dieu c'est de l'aimer sans mesure. (Traité de l'amour de Dieu. n° 1 et 16.)

J'estime peu celui qui sait beaucoup, s'il ignore la manière de savoir. (Serm. XXXVI sur le Cantiq. n° 3.)

Il en est qui veulent savoir uniquement pour savoir ; c'est curiosité. (Ibid.)

Il en est qui veulent savoir pour se faire un nom, et c'est vanité. (Ibid.)

D'autres veulent savoir pour vendre leur science, et c'est un honteux trafic. (Ibid.)

D'autres enfin veulent savoir afin d'édifier, et c'est prudence. (Ibid.)

Prendre des aliments sans les digérer est une chose pernicieuse. (Ibid. n° 4.)

On tombe quand on court sans la lumière de la discrétion. (Serm. III pour la circonc. n° 11.)

Il est dangereux de dormir auprès d'un serpent. (Lettre CCXLII, n° 1.)

L'amitié véritable sait reprendre quelquefois, sans jamais flatter. (Lettre CCXLII, n° 5.)

Mieux vaut la perte d'un homme que celle de l'unité. (Lettre CII, n° 2). — (Il faut chasser celui qui trouble la concorde.)

La seule raison qui défende d'obéir aux parents, c'est Dieu. (Lettre CXI, n° 1.)

Les choses de l'esprit une fois goûtées, nous font prendre la chair en dégoût. (Ibid. 3.)

L'or ne rassasie pas plus le cœur de l'homme, que l'air ne nourrit son corps, (De la Convers. aux clercs, n° 26.)

La preuve de l'orgueil c'est la privation de la grâce. (Serm. LVI sur le Cantiq. n° 10.)

Sans cesse est ouvert cet œil invisible qui voit tout. (Serm. LV, sur le Cantiq. n° 4.)

L'homme de bien n'est jamais trompé que

par l'apparence du bien. (Serm. LXVI, sur le Cant. n° 1.)

Prenez les hérétiques par des arguments et non par les armes. (Serm. LXIV, sur le Cant. n° 9.)

La lumière, toujours douce à l'homme, l'est mille fois plus quand il sort des ténèbres. (Serm. LXVIII, sur le Cant. n° 5.)

La science sans l'amour enfle : l'amour sans la science égare. (Serm. LXIX, sur le Cant. n° 2.)

Le jour dévoile ce que la nuit cache. (Serm. LXXV, sur le Cant. n° 9.)

Un scandale est préférable à l'abandon de la vérité. (Lettre LXXVIII, n° 10.)

Celui qui se constitue son propre maître se fait le disciple d'un sot. (Lettre LXXXVII, n° 7.)

Une cause différente, malgré l'analogie des faits, repousse un jugement semblable. (Lettre LXXXIV.)

Des espérances grandioses ne se contentent pas d'un succès modeste. (Lettre CLIII, n° 1.)

Comment atteindre celui qui court si vous ne courez pas vous-même? (Lettre CCLIV, n° 4.)

Refuser d'avancer c'est reculer. (Ibid.)

Encore qu'une action soit bonne, elle cesse de l'être pour qui la fait contre son gré. (Lettre CCLVIII.)

L'adversité en frappant un grand cœur ne le fait pas décheoir de la sagesse. (Liv. II, de la Considér., n° 21.)

Le chien défend l'herbe qu'il ne mange pas. (Lettres CCCXI, n° 1.)

Si vous êtes sage, vous serez un réservoir et non un simple canal. (Serm. XVIII, sur le Cant. n° 3.) (C'est-à-dire que vous ne donnerez que de votre abondance,)

La persécution fait discerner les mercenaires des vrais pasteurs. (De la Convers. aux clercs, n° 39.)

L'ignominie de la croix est chère au cœur qui ne paie pas d'ingratitude le crucifié. (Serm. XXV, sur le Cant. n° 8.)

Demeurer sans cesse avec une femme, sans pécher avec elle, est un miracle plus grand que la résurrection d'un mort. (Serm. LXV, sur le Cant. n° 4.)

La familiarité du maître engendre l'insolence du serviteur. (Serm. XXVII, sur divers sujets. N° 5.)

C'est dans sa clémence que Dieu refuse aux ingrats ce qu'ils lui demandent. (Ibid., n° 6.) (Il leur évite ainsi un surcroît d'ingratitude.)

On nage doucement quand un autre vous soutient la tête. (Serm. XII sur le Ps. *Qui habitat.* n° 8.)

Dieu vous charge en vous déchargeant : Il vous charge d'un bienfait; il vous décharge du péché. (Serm. XV, n° 1, sur le même sujet.)

Efforçons-nous de nous rendre agréables en tout, mais particulièrement à celui qui est plus grand que tout. (Ibid., n° 4.)

En vain on allègue l'obéissance à une autorité humaine pour s'excuser d'avoir transgressé la volonté divine. (Lettre VII, n° 8.)

La sagesse consiste à apprécier les choses ce qu'elles sont. (Serm. XVIII, sur divers sujets, n° 1.)

L'envie est pour l'œil la plus douloureuse des démangeaisons. (Serm. V, pour le 1er dim. de nov., n° 1.)

Nous naissons sur la terre, nous y mourons, et nous rentrons en elle après en avoir été tirés. (Serm. sur S. Martin, n° 2.)

Si votre poste est plus élevé, il n'est pas plus sûr. (Lettre CCXXXVIII, n° 4.)

Tout ce qui nous agrée n'est pas permis; mais tout ce qui est permis n'est pas expédient. (Lettre XXV, n° 2.)

Il n'a pas de ses chutes un repentir suffisant celui qui reste dans une rencontre périlleuse. (Ibid., n° 17.)

La marque d'un repentir véritable, c'est l'éloignement de l'occasion. (Ibid.)

Absence de mérites, pauvreté funeste : présomption, richesse trompeuse. (Serm. LXVIII., sur le Cant. n° 6.)

Malheur à ceux qu'une vie charnelle empêche de plaire à Dieu et qui osent se charger de l'apaiser ! (De la Convers. aux clercs, n° 32.)

Le zèle sans la science est moins efficace : souvent même il est nuisible. (Serm. XLIX, sur le Cant. n° 5.)

Le malade qui ne sent pas son mal n'en court que plus de danger. (Liv. I de la Considér., n° 1.)

Le Sage, dans les matières douteuses, se fie plus au jugement d'autrui qu'au sien propre. (Lettre LXXXII, n° 1.)

Je renonce volontiers à un profit spirituel que je ne puis obtenir qu'au prix d'un scandale. (Ibid.)

Un faux catholique est plus dangereux qu'un véritable hérétique. (Serm. LXV, sur le Cant. n° 4.)

Le véritable amour trouve sa récompense dans son objet même. (Traité de l'am. de Dieu, n° 17.)

Qu'un simple fidèle s'égare, il périt seul : mais l'erreur du prince entraîne de nombreuses victimes. (Lettre CXXVII, n° 1.)

La joie véritable a sa source dans le Créateur et non dans la créature. (Lettre CXIV.)

L'homme vicieux ne redoute pas l'opinion de ses pareils. (Liv. I de la Consid., n° 13.)

Quand la corruption est universelle, la souillure d'un seul passe inaperçue. (Ibid.)

Pour qui les rêve, les honneurs sont pleins d'attraits : mais ils effraient ceux qui en considèrent le poids. (Traité des Dev. des évêq., n° 15.)

La véritable charité reçoit sa récompense, sans être néanmoins mercenaire. (Traité de l'amour de Dieu, n° 17.)

Garder son corps c'est garder une citadelle importante. (Serm. II, sur l'Assomption, n° 2.) (Proverbe vulgaire.)

La misère seule n'excite pas l'envie. (Serm. V, pour le 1er dim. de nov., n° 10.)

Maudit celui qui fait sa part plus mauvaise! (Liv. I, de la Consid., n° 6. Serm. XVIII, sur le Cant. n° 3.)

On donne la main à un séducteur quand on refuse de la donner à un guide. (Serm. LXXVII, sur le Cant. n° 6.)

Celui qui laisse le troupeau errer sans guide au pâturage n'est pas un pasteur de brebis mais de loups. (Ibid).

Ce qui devrait nourrir les pauvres est semé dans les places habitées par les riches. (Liv. IV de la Consid., n° 5.)

L'ambition est la croix de ceux qui y cèdent : elle torture ses victimes, et cependant elle les charme. (Liv. III de la Considér., n° 5.)

Une bagatelle dans la bouche d'un séculier est une bagatelle : c'est un blasphème sur les lèvres du prêtre. (Liv. II de la Considér., n° 22.)

Un cœur esclave de la vanité en imprime la marque jusque sur le corps. (Apolog. à Guill., n° 26.)

La mollesse des habits indique la mollesse de l'âme. (Ibid.)

L'Eglise étincelle en ses murailles : elle est glacée dans ses pauvres. (Id., n° 28.)

Le bien des pauvres sert à charmer l'œil des riches. (Ibid.)

Je redoute plus la dent du loup que la houlette du pasteur. (Traité des Dev. des évêq. n° 35.)

Hippocrate apprend à sauver sa vie en ce monde et Jésus-Christ à la perdre. (Serm. XXX, sur le Cant. n° 10.)

Le plaisir de la bouche, si apprécié aujourd'hui, se fait sentir à peine sur un trajet de deux doigts. (De la Convers. aux clercs, n° 23.)

L'inextinguible soif des richesses prépare, par le désir, plus de douleur à l'âme que de satisfaction par l'usage. (Ibid. n° 26.)

L'usage des richesses est pour autrui : pour les riches elles ne sont guère qu'un nom et un embarras. (Ibid.)

Le démon dirige presque exclusivement ses traits contre la persévérance, la seule des vertus qu'il sait mériter la couronne. (Lettre XXXII, n° 3.)

Il est toujours utile de veiller sur sa langue, sans s'interdire toutefois une aimable affabilité. (De la Consid., liv. IV, n° 22.)

On doit réprimer en toute occasion la démangeaison de parler, mais principalement à table. (Ibid.)

L'extérieur le plus convenable, c'est la gravité dans l'action, la sérénité du visage, et le sérieux du discours. (Ibid.)

Qu'a-t-il besoin d'échelle celui qui est déjà assis sur son trône? (De la Consid., Liv. V, n° 1.)

Médire, ou prêter l'oreille à la médisance, quel est le plus condamnable? Je ne saurais le dire. (Liv. II de la Considér., n° 22.)

La tristesse inspirée par la religion nous fait pleurer ou les péchés du prochain ou les nôtres. (Serm. sur Se Mad., n° 22.)

Quel est votre prix aux yeux de Dieu! Jugez-en par l'état où il s'est réduit pour vous. (Serm. I, sur l'Epiph., n° 2.)

O comble de la démence! Nous nous précipitons avec imprudence dans le vice, et nous rougissons de la pénitence : nous courons aux blessures, et nous avons honte du remède. (Serm. I, pour la Circonc., n° 1.)

C'est une disposition de la divine bonté destinée à sauver en nous l'humilité, que plus nos progrès sont grands, moins nous croyons avoir avancé. (Serm. XXV, sur div. sujets, n° 4.)

Deux hommes plaisent à Dieu, le pécheur repentant et le juste généreux : et deux choses lui déplaisent, l'ingratitude du juste et la sécurité du pécheur. (Serm. III, sur div. sujets, n° 4.)

L'homme en bonne santé ignore les sensations du malade : et l'estomac rassasié ne connaît pas les souffrances de la faim. (Traité des degrés d'humil., n° 6.)

Glorieuse chose que l'humilité, puisque l'orgueil même souhaite s'en couvrir pour échapper au mépris. (Ibid., n° 47.)

Victoire malheureuse que celle qui vous

fait triompher d'un homme, et succomber aux atteintes du vice. (Exhort. aux sold. du Temple, n° 2.)

Les impies suivent des routes détournées; naturellement avides de combler leurs désirs, ils repoussent follement le vrai moyen d'atteindre cette fin. (De l'Amour de Dieu, n° 19.)

L'âme qui aime Dieu ne veut que Dieu pour prix de son affection : ou si elle en souhaite d'autres, elle n'aime pas Dieu. (Ibid. n° 17.)

FIN DES FLEURS ET PENSÉES EXTRAITES DE SAINT BERNARD ET FIN DES ŒUVRES AUTHENTIQUES DU SAINT DOCTEUR.

ŒUVRES

INSERÉES DANS L'EDITION DES BÉNÉDICTINS

MAIS QUI NE SONT PAS TOUTES DE SAINT BERNARD

ŒUVRES

INSÉRÉES DANS L'ÉDITION DES BÉNÉDICTINS

MAIS QUI NE SONT PAS TOUTES DE SAINT BERNARD

PRÉFACE[1]

Après avoir donné précédemment les ouvrages authentiques de saint Bernard, il nous reste à finir par ses œuvres supposées ou par celles qui ne sont pas de lui. Dans quel but, et en quel ordre le ferons-nous? C'est ce qu'il faut expliquer en quelques mots. Les pages qui vont suivre comprendront, avec la continuation de l'explication du Cantique par Gillebert d'Hoilande et les opuscules et les lettres de cet abbé, d'autres opuscules douteux et contestés, et qu'on a faussement attribués à saint Bernard. Viendront ensuite les sermons de l'abbé Guerric, disciple du saint Docteur, écrits dans le style et avec la piété de l'abbé de Clairvaux, et quelques lettres de Guige son ami aussi; divers écrits sur la vie et les miracles de saint Bernard, quelques opuscules de l'abbé Geoffroi, des renseignements sur la canonisation du saint, avec les témoignages d'hommes illustres sur sa personne, enfin les vies du saint[2].

Le tome IV commence par l'explication du Cantique continuée par Gillebert; elle se rattache naturellement à l'explication même de saint Bernard. Gillebert portait le surnom d'Hoilande. C'est aussi le nom d'une île ou d'une petite province, située entre l'Angleterre et l'Ecosse, et entourée par deux rivières de Welland et de Lind[3]. Dans cette île se trouvait le monastère de Swinshed gouverné par Gillebert[4]. Il appartenait au diocèse de Lincoln. Ce monastère paraît avoir été double, formé d'hommes et de femmes (vivant à part), ainsi que le laissent entendre Aelred, abbé de Ridal, et certains sermons de Gillebert lui-même, adressés à ces religieuses. Aelred en effet, en son second sermon sur Isaïe, fait mention d'un monastère de vierges qui, « sous la conduite du vénérable et saint Père Gillebert, envoient tous les jours au ciel des fruits abondants de pureté. » Gillebert a prononcé devant ces religieuses quelques-uns de ses sermons sur le Cantique, le dix-septième et le dix-huitième, par exemple. On lit en effet dans le premier, au n° 8 :

[1] Tirée de Mabillon.

[2] L'histoire de saint Bernard du R. P. Ratisbonne placée en tête de cette traduction résumant toutes ces vies, on n'a pas jugé devoir les reproduire.

[3] Ou Oyland, subdivision du comté de Lincoln.

[4] Abbaye de Cîteaux, fondée en 1134 par Robert de Hoilande, d'où lui vient le nom de monastère de Hoilande sous lequel elle est souvent désignée. — On prétend que Jean-Sans-Terre y fut inhumé. (*Diction. des abbayes*. Migne. — p. 752.)

» Je vous recommande, Seigneur, ce Liban, ce chœur parfait de vierges, cette assemblée de saintes femmes. »

Ces sermons, au nombre de quarante-huit, ont donc été adressés, partie à des moines, partie à des religieuses. Ils égalent presque ceux de saint Bernard sous le rapport de l'abondance, de l'élévation et de l'onction persuasive. Ces sermons qu'on a débarrassés de fautes sans nombre, ont été, à notre prière, collationnés avec le vieil exemplaire de Clairvaux, par notre pieux et religieux ami D. Jean-Baptiste de Noinville, prieur de cette maison. Nous lui devons également un opuscule de Geoffroi, secrétaire de saint Bernard, contre les erreurs de Gilbert de la Porée, tiré d'un manuscrit de Longpont [1]. Pour l'abbé Gillebert, il mourut au monastère de l'Arivour, au diocèse de Troyes, comme l'indique en ces termes la chronique de Clairvaux. « L'an du Seigneur 1172, Gillebert, jadis abbé de Hoilande, qui a fait sur le Cantique des cantiques des sermons à la manière du bienheureux Bernard, est décédé à l'Arivour. » On a joint à ces sermons quelques traités et lettres du même auteur. Jean Pitseg, en son livre sur les écrivains célèbres d'Angleterre, mentionne ces écrits avec des commentaires de Gillebert sur les psaumes, saint Mathieu, les Epîtres de saint Paul : il lui attribue aussi une vie de saint Bernard; c'est peut-être celle qui a été composée par Guillaume de Saint-Thierry. Voyez sur Gillebert des détails plus étendus dans Sixt de Sienne et Manrique, à l'année 1163, chapitre III.

Les sermons de Gillebert offrent à la lecture bien des choses remarquables et édifiantes, non-seulement pour les religieux, mais pour les ecclésiastiques. On trouvera au sermon VIII, n° 2, de fort belles considérations contre ceux qui s'attachent plus à la lecture qu'à la prière. Le XVIe, n° 5, traite des qualités du sermon. Le suivant montre que le premier venu ne doit pas se charger du ministère de la parole. Dans le XXVIe, n° 2, l'auteur reprend habilement les prédicateurs qui cherchent les applaudissements et la gloire, et il leur conseille d'accommoder leur parole à la capacité et à l'utilité des auditeurs. Ce sujet revient encore dans les sermons XXXI et XXXVI. Le XXIIIe offre un beau tableau de la vie religieuse, et le XLVe reprend fortement les prélats trop occupés des soucis et des intérêts temporels. Le XLVIIe recommande aux moines de s'appliquer à écrire, permission du reste qui ne doit pas être accordée à tout le monde. Les modernes ont loué la science théologique de Gillebert : cet éloge est justifié par divers passages de ses écrits, notamment par ce qu'il a dit du libre arbitre au sermon XXXIX, et du sacrement de l'Eucharistie au VIIe. L'ardeur et la pureté de son zèle se montrent au XXXe, où il ne craint pas de reprendre le Pape Alexandre III. Ses traités et ses lettres ne sont pas d'une moindre valeur.

Pour les autres Opuscules contenus dans ces volumes, il n'est pas nécessaire d'en parler ici longuement. On trouvera en tête de chacun des avertissements qui leur tiendront lieu de préface.

[1] Au diocèse de Soissons.

SERMONS

DE

GILLEBERT D'OYLAND (OU D'HOILANDE)

ABBÉ DE L'ORDRE DE CITEAUX

SUR LE CANTIQUE DE SALOMON

A PARTIR DE L'ENDROIT OU S'EST ARRÊTÉ S. BERNARD

SERMON PREMIER

En mon lit j'ai cherché durant les nuits celui que mon cœur aime. (Cant. ch. III, ℣ 1.)

1. Les sentiments de ceux qui aiment varient avec les diverses rencontres de la vie. C'est pourquoi les paroles de l'Épouse semblent souvent interrompues, selon qu'elle jouit à son gré de son Époux, ou qu'elle en est privée contre ses désirs. Tantôt elle l'invite à revenir sur les montagnes : tantôt elle le cherche en son lit, parce qu'il a fui. Quelle suite verrez-vous ici ? Quel ordre et quel enchaînement y montrer ? Il n'y en a pas, tout semble décousu. Les désirs de l'amour ne sont pas uniformes. Voilà pourquoi son langage semble manquer de suite. Dans l'amour c'est le sentiment qui parle ; il jette le désordre dans les paroles, parce que lui-même change sans cesse. L'Époux a donc raison de se comparer au faon, lui qui trompe ainsi sa bien-aimée et s'enfuit loin d'elle. Et cette mobilité au fond a sa logique et sa raison. Ce changement subit de langage est plein de suite puisqu'il rend bien l'ordre des sentiments. Voyez ici l'enchaînement caché sous un langage si divers. L'Époux s'était dérobé à sa bien-aimée sur les montagnes, semblable au faon léger et vagabond : elle-même, de ces montagnes, où elle avait reçu de merveilleuses lumières, dans la vision de son bien-aimé, était revenue à la vallée de larmes, au lit de douleur : de ces cîmes lumineuses elle était retombée sur sa couche et dans la nuit. Pourrait-elle ne pas retomber, quand son bien-aimé s'est retiré, lui le salut et la lumière de son Épouse ? La retraite de l'Epoux la plonge donc dans le lit de l'infirmité et la nuit de l'ignorance. Cependant sur cette couche elle se souvient de lui, et non pas le matin seulement, mais dans la nuit, il est le sujet de ses méditations, et son âme cherche celui qu'elle aime. Elle ne reste pas oisive dans ce lit où elle est retombée : elle ne s'y livre pas aux jouissances ni aux plaisirs de la concupiscence, contre laquelle elle lutte plutôt armée du souvenir de son bien-aimé. Elle succombe à la charité et non à la faiblesse. Adopte cette interprétation qui la trouvera satisfaisante. Pour moi je ne prends pas ce lit dans le sens d'un lit de douleur, ou c'est une douleur produite par

l'amour à l'occasion de l'absence de l'Époux l'Épouse me semble plutôt chercher les délices que la santé, et réclamer plutôt un ami qu'un médecin. Voici quelle est avec ce sens la suite du texte : des montagnes l'Époux s'était soudain transporté au lit de l'Épouse, qui défaillant sous l'abondance de sa joie, s'endormit épuisée dans les bras de l'Epoux. Elle dormit un doux sommeil : mais à son réveil cette femme énivrée de délices ne retrouva plus près d'elle son époux. Couvrant donc du silence ces jouissances ineffables, elle laisse enfin échapper ce cri : *Dans mon lit, durant les nuits, j'ai cherché celui que mon cœur aime*. Voilà pour la suite des paroles et c'est assez.

2. Considérons maintenant chaque parole en particulier : *Dans mon lit, durant les nuits, j'ai cherché celui que mon cœur aime*. Il est doux de vous chercher, ô bon Jésus, mais plus doux de vous tenir. Il y a là un pieux labeur, et ici une joie parfaite. Oui, il est doux de vous toucher, car votre contact n'est pas sans fruit. Cette femme de l'Evangile, par un heureux stratagème, toucha la frange du vêtement de Jésus, et aussitôt s'arrêta le flux de sang dont elle souffrait[1], c'est-à-dire l'épanchement du plaisir et de la délectation et des soucis de la chair : en elle se trouva contenu et desséché tout ce qui était fluide, et tout cela au contact du vêtement de Jésus-Christ. Que fût-il donc arrivé si elle eût embrassé sa tête même ? Ah ! son sang ne se fût pas seulement arrêté : mais sur elle se fût épanchée toute l'impétuosité de ce fleuve qui réjouit la cité de Dieu[2]. Il est donc bon de le toucher : mais mieux vaut encore le saisir. Dans la foule, en public, on a peine à toucher Jésus. Aussi l'Epouse jalouse non-seulement de toucher, mais d'embrasser, mais de saisir le Verbe de vie, fuit la foule, choisit la solitude et le secret du lit et de la nuit. C'est une œuvre excellente de chercher Jésus ou de le tenir : mais il y faut un temps et un lieu propices : et quelle heure plus commode et plus convenable à l'amour que l'heure du repos et de la nuit ? Un esprit calme goûte seul les douceurs de la sagesse : un œil reposé peut seul la découvrir. Car en elle il n'y a ni souillure ni agitation : elle ne pénètre et ne se répand que dans un cœur tranquille et pur. La paix est son séjour, et son habitation est en Sion[3] ; c'est-à-dire dans la contemplation. Et la paix est une préparation à la contemplation. Un œil troublé soit par la colère, soit par les soucis, pourra-t-il saisir cette inaccessible lumière qui ne se montre qu'aux esprits sereins, encore n'est-ce pas toujours dans la limite de leurs désirs ? Mais, direz-vous, quel rapport entre la paix et le lit ? Il y en a un très-grand, puisqu'on dort et qu'on se repose dans la paix, ainsi que dans un lit : *En lui*, est-il dit, *je sommeillerai et je goûterai le repos*[1]. Comment l'âme sainte ne trouverait-elle pas le repos là où elle trouve son bien-aimé ? Or, le bien-aimé habite dans la paix. Commencez donc par posséder ce lieu où vous puissiez saisir ou rappeler celui que votre âme chérit. Car dans le lit, dans le repos intime du cœur, on peut et le chercher avec plus de liberté, et le trouver avec plus de sécurité, et le retenir avec plus d'assurance, et même plus longtemps, si toutefois il prolonge son séjour ; des délices sont habituelles en ces commencements. Car l'Epouse, se dérobant elle-même à ces embrassements, et poursuivant ces délices fugitives, cherche de nouveau le bien-aimé avec anxiété, et le cherche en son lit. Et vous reposez vraiment sur ce lit, si votre âme est libre de toute occupation. Est-il rien qui convienne mieux à l'amour que la liberté et le repos ? La liberté entraîne je ne sais quel charme. Dans le repos, l'affection se développe et s'accroît. Oui, il en est ainsi. Plus l'âme est libre, plus elle se concentre sur l'objet qu'elle aime. Et d'ordinaire, quand nous sommes rendus au repos, il nous arrive de sentir plus vive la morsure du divin amour. Au contraire, l'habitude des soucis mondains amortit et éteint nos affections, et met sur l'âme comme une callosité spirituelle. Les préoccupations du siècle embarrassent le cœur ; le repos l'épanouit. Et nos désirs ainsi épanouis, quels développements ne prennent-ils pas ?

3. Voyez-vous les biens contenus dans ce lit ? Repos, liberté, charmes. Sur cette couche calme et vide les désirs s'enflamment. Ce lieu favorable aux douceurs de la charité pousse l'Epouse à chercher plus ardemment l'Epoux. Elle sent plus vivement son absence là où elle pouvait jouir plus librement de lui. *En mon lit*, dit-elle, *pendant les nuits*. Celle qui cherche dans la nuit me paraît souhaiter plutôt les embrassements que la vue de l'Epoux : elle aime mieux le tenir que le contempler. En effet, bonne est la vision, mais plus étroite est l'union ; car celui qui est uni à Dieu n'est avec lui qu'un esprit[2]. Cependant mieux vaut encore posséder ces deux choses :

[1] Math. IX, 20, 22. — [2] Ps. XLV, 5. — [3] Id. LXXV, 3.

[1] Ps. IV, 9. — [2] I Cor. VI, 7.

car, unies ensemble, elles se comblent mutuellement de grâces. Si vous ne croyez pas réussir à les posséder toutes les deux, cherchez ce que l'Epouse cherche elle-même, les embrassements du bien-aimé. La nuit de votre ignorance, ou mieux les nuits de vos ignorances vous ôtent la vision sereine des secrets du ciel. Cherchez donc les douceurs : cherchez à sentir ce que vous ne pouvez savoir. La nuit n'est pas un obstacle aux délices, puisqu'elle en est quelquefois illuminée. *La nuit*, est-il écrit, *illumine mes délices* [1], *mes délices,* et non ma science. Si donc vous êtes incapable de répandre sur votre nuit les clartés de la science, essayez de verser quelques délices sur ses ombres. Tout ce qu'ici-bas nous voyons comme en un miroir et en énigme est plongé dans la nuit. Et dans cette nuit mon Jésus peut être plutôt senti par une suave affection que clairement connu. Si donc il n'est pas encore admis à le voir, il peut cependant chercher à le toucher, celui qui cherche le bien-aimé dans le lit, et durant la nuit.

4. Mais qu'est-ce donc si la nuit elle-même aide à trouver le bien-aimé? et elle y aide beaucoup. Par le lit, vous entendez la liberté d'un saint repos ; par la nuit entendez une sorte d'oubli : deux choses favorables à l'œuvre de la sagesse et de la contemplation. Salomon vous défend d'écrire de la sagesse si ce n'est au temps du repos [2] ; et Paul ne tend vers ce qui est devant lui qu'après avoir oublié ce qui est devant lui [3]. Vous êtes surpris que la nuit soit bonne, et le jour mauvais? *Je n'ai pas désiré le jour de l'homme* [4], dit le Prophète. Je ne sais comment sont opposés et se voilent mutuellement le jour du Seigneur et le jour de l'homme, puisque, quand l'un d'eux se lève, l'autre se couche. *Je n'ai pas désiré le jour de l'homme*, c'est-à-dire, la faveur humaine, la gloire humaine : je n'ai pas cherché à être remarqué parmi les hommes ou plus qu'eux. Le Prophète a raison de repousser un jour qui est une occasion de trouble. La nuit est donc préférable à ce jour, puisqu'elle nous dérobe à ces agitations où le jour nous expose. A peine nos premiers parents eurent-ils ouvert leurs yeux à cette lumière, qu'ils furent couverts de confusion [5]. Mieux valait pour eux y fermer les yeux couverts d'une nuit mille fois préférable, et ignorer les démangeaisons du péché. Ce fut le commencement de ce jour mauvais qui mit à nu les sentiers du mal, rendit visibles

[1] Ps. cxxxviii, 11. — [2] Eccli. xxxviii, 25. — [3] Philip. iii, 13. — [4] Jérem, xvii, 16. — [5] Gen. iii, 7.

des fantômes séducteurs et présenta aux regards de la Concupiscence des objets propres à la solliciter. Hélas ! comment ce jour m'a-t-il enveloppé de son éclat, et a-t-il ravi mes affections ? De quelle vive et importune lumière brillent aux yeux de mon cœur des visions impures et fatales au repos ? Je ne puis les éviter, je ne puis m'y soustraire : contre elles aucun asile n'est sûr. Partout surgissent, partout se dressent devant moi des objets qui troublent ou souillent ma pensée, soit qu'elle s'y applique, soit qu'elle les effleure seulement. L'esprit a beau les repousser résolûment, leur seul contact y laisse quelque flétrissure. « Celui qui touchera à la poix en sera sali [1], » et selon les prescriptions de la loi, il est des choses dont le moindre contact est une souillure [2]. Ces pensées, violemment entrées en nous, ne nous sont pos imputées à péché, et pourtant elles blessent l'amour de la pureté. Qu'est-ce donc quand ces images corporelles s'offrent à l'âme contemplative? Elles peuvent ne pas provoquer l'appétit charnel; elles n'en altèrent pas moins l'œil spirituel. Les unes troublent, les autres souillent, les autres gênent la vue; elles blessent, elles séduisent, elles se jouent de nous. Ne vaut-il pas mieux que la nuit les couvre et que les ombres de l'oubli les enveloppent et les effacent de la mémiore?

5. Heureuse donc la nuit qui ensevelit en un prudent oubli toutes les choses temporelles, qui nous ménage le temps et les occasions de chercher celui qui est éternel, et nous dérobe à la concupiscence, aux soins, aux pensées du monde. Car c'est ainsi que le monde est caché pour nous, ou que nous lui sommes nous-mêmes cachés. Ainsi pourrons-nous, Seigneur, être cachés dans le secret de votre visage : je ne dis pas par une pleine connaissance, mais par une dévotion entière, une libre recherche, et quelquefois par une heureuse découverte. Ce secret, cette retraite où l'âme se cache, et où nous fuyons l'amour et l'image du jour mondain ; où nous ne cherchons plus le jour de l'homme éclipsé, où nous le repoussons s'il s'offre à nous : tout cela, je crois, est ici désigné par l'Epouse sous le nom de nuit. Précédemment elle avait dit : *Je me suis reposée à l'ombre de celui que j'aime, et son fruit est doux à ma bouche* [3]. Ce fruit ne nous nourrit doucement, qu'après que l'ombre nous a protégés. Heureuse ombre qui jette ses voiles sur la prudence charnelle, et ra-

[1] Eccli. xiii, 1. — [2] Lévit iv, et viii. — [3] Cant. ii, 3.

fraîchit les ardeurs de la concupiscence. Comprenez-vous quelle est cette ombre? C'est ici l'occasion de bien entendre ce que signifie la nuit, Certaines retraites plns profondes et plus propres à la méditation et à la contemplation sont mieux désignées par le mot de nuit que par celui d'ombre. Par ombre, entendez un certain oubli des choses visibles, et par nuit, un oubli complet. Ah! qui me donnera de voir ainsi baisser le jour! Qui me donnera que le souvenir des choses temporelles se transforme pour moi en un soir obscur! Elle est bonne la nuit où les vaines imaginations ne viennent point assiéger et tourmenter l'esprit, et s'enfuient des yeux qui cherchent le bien-aimé. L'amour produit cette nuit, puisqu'il néglige tout, puisqu'il oublie tout, en dirigeant toute son attention et ses désirs vers l'objet de son affection.

6. *Durant les nuits*. Pour l'Epouse, il y en a plusieurs et non une seule continuelle et ininterrompue. Ses nuits sont entrecoupées par la présence de l'Epoux. Vient-il, c'est le jour; est-il absent, c'est la nuit. Aussi les nuits de l'Epouse sont-elles nombreuses, car nombreuses sont les absences par lesquelles l'Epoux se cache. Heureuse l'âme attachée tout le jour au bien-aimé, et qui le cherche pendant les nuits! O vous qui écoutez ceci, laissez-vous provoquer et instruire par l'exemple de l'Epouse : *Levez-vous aussi la nuit, au commencement de vos veilles, et répandez votre cœur* [1]; qu'il se fonde, s'épanche et s'abîme en présence de votre Dieu. Offrez-lui le début de vos veilles : et que les soucis étrangers n'en prennent rien. Cherchez chaque nuit votre bien-aimé, Et que dis-je, chaque nuit? Que cette occupation les remplisse toutes sans relâche : n'ayez point de repos, que votre bien-aimé ne paraisse comme une splendeur, et ne brille pour vous comme une lampe. Alors vous pourrez dire avec Paul : *La nuit a fui et le jour approche*. Car ce qui suit, *Ne rejetons pas les œuvres de ténèbres* [2], ne peut convenir à cette nuit. Cette nuit ne connaît pas les œuvres ténébreuses : elle éclaire plutôt ceux qui persévèrent à lutter et à chercher le bien-aimé. La nuit est bonne quand vous vous dérobez au trouble et à l'obsession de ces imaginations. Et encore que vous ne soyez pas caché dans le secret du visage de Jésus-Christ, c'est un bien pour vous d'échapper à la vue et à la pompe des pensées charnelles. C'est une nuit qui vous cache ces misères; mais pourtant dans cette nuit votre lampe ne s'éteindra pas, et vous permettra de chercher le bien-aimé.

7. Puissé-je compter beaucoup de ces nuits à la fois si sombres et si lumineuses! Mais qui de nous se vantera que les siennes soient toutes ainsi? Bienheureux celui qui consacre les siennes à un tel emploi, et qui ne fait rien en secret digne d'être caché! Que chacun interroge sa conscience. Car m'appartient-il de scruter la conscience infirme des autres? non, ni je ne la scrute, ni je ne la discute. Si elle est faible, qu'elle ne soit pas souillée. Qu'elle ne se livre pas dans l'ombre à des pensées ou à des œuvres qu'il est honteux de redire. Jésus ne s'arrête pas à un pareil lit. Une conscience ou règne la confusion l'éloigne et le met en fuite. Loin d'être attirée par elle, il l'évite. Mais la charité, fille d'un cœur pur et d'un bonne conscience[1], le cherche; car vous lisez : *J'ai cherché celui que mon cœur aime*. Rien de plus sûr qu'une bonne conscience. Elle est pleine de hardiesse, et la charité pleine d'ardeur : la première ne craint rien, la seconde enflamme. L'une n'est pas couverte de confusion pour ses crimes, l'autre se confie dans son bien aimé. Grande est la force de l'amour : il ne s'appuie pas sur un suffrage étranger; il se contente de ses mérites personnels. Elle se croit aimée, l'Epouse qui sent qu'elle aime elle-même. Elle oublie en Dieu tous les titres qui respirent la Majesté; elle ne voit en lui que l'Epoux, parce qu'elle éprouve en elle toutes les ardeurs de l'amour.

8. Et remarquez quel fréquent emploi l'Epouse fait de ce mot de bien-aimé. *Mon bien-aimé est blanc et rouge : Tel est mon bien-aimé* [2]. Et ici : *Celui que mon âme aime*. Grande est la grâce de ce nom; ne soyons pas surpris de trouver sur ses lèvres ce qui brûle son cœur : si elle parle de son âme, c'est qu'elle n'aime pas seulement en parole, mais de toute la force de ses vœux, de toute la puissance de ses affections. Mais pourquoi dit-elle son âme et non son esprit? Peut-être parce qu'elle n'était pas encore unie au bien-aimé qu'elle cherchait. Or, celui qui est uni à Dieu est avec lui un même esprit[3]. Le mot d'Esprit ne se rencontre pas une seule fois dans ce cantique; mais on y lit : *Mon âme s'est fondue*[4], *Mon âme m'a troublée*[5]; et sans cesse : *Celui que mon âme aime*. Et ces derniers mots, l'Epouse ne les emploie presque jamais sinon lorsqu'elle cherche l'Epoux ab-

[1] Thren. II, 19. — [2] Rom. XIII, 12.

[1] I Tim. I, 5. — [2] Cant. V, 6, 17. — [3] I Cor. VI, 17. — [4] Cant. V, 6. — [5] Id. VI, 11.

sent ou qu'elle se plaint de son éloignement. Ces expressions expriment d'ordinaire les degrés de la plus ou moins grande perfection de l'âme. L'Apôtre dit : *L'homme animal ne perçoit pas ce qui est de l'esprit de Dieu*[1]. Pour moi, je ne refuserai pas la qualification de spirituelle à une âme si aimante, si ardente, et qui cherche avec tant de zèle ; car, si elle n'est pas unie à Dieu par la pleine vision, cependant la vivacité de ses désirs l'attache déjà à celui qu'elle aime d'une façon si véhemente. Mais, comme par esprit nous entendons une intelligence subtile et déliée, ainsi pouvons-nous voir dans l'âme une affection suave et tendre. Dieu, par le Prophète, fait cette promesse : *Je vous donnerai un cœur de chair*[1]. Si donc le mot chair est pris en bonne part, pourquoi ne pas prendre ainsi, à plus forte raison, celui d'âme? Je dirai donc que cette âme bienheureuse est de chair et non de pierre, n'ayant rien de raide et dur; qu'elle est molle, tendre, flexible, et sensible à tous les aiguillons du divin amour. Elle peut dire: ma chair n'est pas d'airain, c'est une âme que transperce le glaive spirituel, et elle est joyeuse d'être blessée des coups de la charité. L'Epouse a donc raison de dire que son âme aime, voulant exprimer par là son affection intime, vivante, et animée pour son bien-aimé, pour Jésus-Christ Notre-Seigneur qui vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON II

En mon petit lit, durant les nuits, j'ai cherché celui qu'aime mon âme.

1. Nous vous servirons encore aujourd'hui pour aliment spirituel le même texte qu'hier; je n'ai pas dit tout ce qu'il renferme ; il s'y trouve même des points que je n'ai pas touchés. Nous entreprenons donc de vous exposer aujourd'hui pourquoi l'Epouse dit : *Dans le petit lit*, et non dans le lit, et pourquoi elle ajoute : *En mon petit lit.* Ailleurs, elle a coutume de dire : *Notre petit lit*[2]. Songez que ceci vous regarde. Si j'ajoute quelques explications à l'explication déjà donnée, faites-en votre profit. Quel mystère voyez-vous donc dans ces mots : *Le petit lit ?* Y-a-t-il là un éloge caché ou un blâme ? Peut-être ; je préfère cependant y trouver un éloge ; commençons donc à diriger notre entretien en ce sens. Je prends cette expression comme exprimant une étroitesse qui fait que le lit ne peut contenir que l'épouse seule et son bien-aimé. Pourquoi ne pas interpréter en un bon sens cette étroitesse, si la largeur du lit a un sens odieux? Or, le Seigneur dit par le Prophète : *Tu as élargi ta couche et tu y as reçu l'adultère auprès de moi*[2]. Vous voyez comment des objurgations et des reproches objectent à l'âme adultère les dimensions de son lit. Il est donc bon de ne pas dilater, de resserrer au contraire le lit de nos pensées et de notre cœur. C'est pourquoi l'Epouse s'applaudit justement d'avoir un petit lit. *La couche est étroite*, dit le Prophète, en sorte que l'un *des deux en tombe, et la couverture trop courte ne peut couvrir deux personnes*[3] ! Deux personnes, c'est-à-dire l'Epoux et l'adultère. Car le cœur de l'homme est étroit pour recevoir les délices de la parole divine, même lorsqu'il s'étend et s'élargit pour elle. Ne sera-t-il pas plus étroit encore s'il se prête à d'autres objets ? Qu'un lit si étroit soit réservé à votre bien-aimé : ne le réduisez pas encore en partageant avec un autre cette couche déjà si petite. Elle est bonne, cette étroitesse qui ne veut recevoir que J.-C. Il en est une qui ne sait recevoir que lui, et il en est une autre qui ne le peut. La première est l'étroitesse de la charité et de la discipline; la seconde est celle de la faiblesse et

[1] I Cor. II, 14. — [2] Cant. I, 16.

[1] Ezéch. XI, 19. — [2] Isaïe LVII, 8. — [3] Id. XXVIII, 20

de la nature. On peut les voir désignées toutes les deux par ce petit lit, et celle qui n'y admet personne avec l'Epoux, et celle qui ne l'admet pas lui-même tout entier. Certes, on trouve en ce lit de grandes jouissances; mais aussi des proportions bien réduites; il est donc juste de l'appeler plutôt un petit lit qu'un lit.

2. Oui, il est agréable, le lit duquel on lit dans les proverbes : *L'âme qui en est en paix est comme un éternel festin* [1]. Au dehors la nuit et le trouble; au-dedans une tranquillité pareille à celle du lit. On ne peut pas, ce n'est pas le lieu de répéter ici cette lamentation: *Le glaive tue au dehors et une mort semblable est dans la maison* [2]. Au contraire, si le glaive est au dehors, au dedans règne la paix. *Nous nous réjouissons dans l'espérance,* dit l'Apôtre, *et nous endurons les tribulations* [3]. La tribulation se rapporte à la nuit; l'espérance et la joie au lit. Et peut-être l'auteur sacré se sert-il de cette modeste expression de petit lit parce que notre joie n'est qu'en espérance, et par conséquent incomplète. Le doux lit de la conscience c'est donc le repos et la pureté. Le cœur de l'impie est une mer en furie qui ne peut se calmer, et dont les flots retombent en écume fangeuse. Oui, le cœur de l'impie est troublé, corrompu, fangeux, toujours en lutte avec lui-même, puisqu'il n'y a pas de paix pour l'impie [4]; tandis que le royaume de Dieu c'est la justice et la paix [5]. *Je dormirai et je reposerai en paix, parce que vous, Seigneur, vous m'avez établi dans l'espérance d'une façon particulière* [6]. Le mot espérance embrasse ces deux choses : le petit lit et la joie, puisque nous nous réjouissons dans l'espérance, et qu'en elle aussi nous nous reposons. Mais l'espérance, d'où vient-elle, sinon de la sécurité de la conscience? J'ai donc raison d'appeler lit un cœur où règnent la sécurité et la liberté; la sécurité fondée sur le bon état de cette conscience; la liberté puisqu'elle est affranchie de toute tentation, de toute occupation extérieure, et de toute pensée légère. Mais de quel repos et de quelle liberté d'âme pouvons-nous jouir en ce corps? Court repos, liberté restreinte, semblables à un lit étroit qu'amoindrissent encore et la nécessité de réparer les forces de ce corps, et le soin des choses indispensables à la vie, et le temps d'en user, et les accidents qui surviennent, et mille choses cachées. *Notre gloire,* dit Paul, *c'est le témoignage de notre conscience* [1]. Il s'était mis là sur un doux lit : *Ma conscience ne me reproche rien.* Mais autant il l'étend et le dilate d'un côté, autant il le resserre et le rétrécit de l'autre : *Je ne suis pas justifié pour cela, c'est le Seigneur qui me juge.* Vous voyez Paul porter la hardiesse jusqu'à dire : *Mon cœur s'est dilaté* [2]. Et vous voyez aussi comment le respect de la sentence divine resserre et amoindrit la gloire et le témoignage que la conscience lui rend.

3. C'est donc bien un petit lit qu'une âme tranquille mais sans orgueil, calme mais sans enflure, pensant bien d'elle-même, mais sans hauteur, et appréhendant plutôt la nuit, incertaine du jugement : *En mon petit lit, durant les nuits,* dit l'épouse. Il y a beaucoup de nuits, il n'y a qu'un lit. Car les tribulations des justes sont nombreuses [3]. Mais ils reposent sans les sentir ni les voir, ainsi qu'en un petit lit, dans l'espérance de la vocation à laquelle nous avons été appelés. La nuit et la nuit passent, et ils n'abandonnent pas leur lit jusqu'à ce que l'iniquité ait disparu. Les nuits sont multipliées et leurs ténèbres profondes. Mais les justes ne les redoutent pas, et n'en sont pas troublés; ils espèrent en Dieu. Ils n'appréhendent rien de la nuit, car ils reposent sur le lit. Dieu sait ménager des chants et des harmonies au milieu de la nuit de la tribulation [4]. Vous savez donc pourquoi l'épouse parle de *nuits,* et de plusieurs, de petit lit, et pourquoi il n'y en a qu'un.

4. Apprenez maintenant pourquoi elle dit *en mon lit.* Il est exclusivement le sien, tant qu'elle vit d'espérance. Mais quand la réalité s'ajoutera à l'espérance ou plutôt lui succédera, lorsque l'Epouse aura trouvé son bien-aimé, alors ce lit ne sera plus seulement le sien, puisqu'il sera le commun partage de l'Epoux et de l'Epouse. Il est sien tant qu'elle y repose seule sans le bien-aimé : il devient commun quand l'Epoux est présent. Il est celui de l'Epouse quand elle se recueille en elle-même, par une vie calme, apaisée, régulière : il est commun quand elle commence à partager les joies de l'Epoux. Peut-être aussi y a-t-il un lit propre à l'Epoux, quand l'épouse oublieuse d'elle-même, par un dépouillement complet passe dans l'Epoux, pour se revêtir de lui. En son lit, ni elle ne se répand au dehors, ni elle ne se trouble en elle-même. Dans le lit commun,

[1] Prov. xv, 15. — [2] Then, I, 20. — [3] Rom. XII, 12. — [4] Isaïe LVII, 20, 21. — [5] Rom. XIV, 17. — [6] Ps. IV, 9, 10. — [7] II Cor. I, 12.

[1] I Cor. IV, 4. — [2] II Cor. VI, 11. — [3] Ps. XXXIII, 20. — Job XXXV, 10, et Ps. XLI, 9.

elle est inondée de délices, grâce à la présence de l'Epoux. Dans la solitude du sien, embrasée de l'amour de son Epoux, elle bouillonne si j'ose dire, elle déborde, elle se répand. Elle se transforme et elle est comme absorbée en lui. Dans le premier lit, elle s'appartient ; dans le second, l'Epoux est en elle, et dans le troisième c'est elle qui est dans son époux, et, si on peut parler ainsi, elle n'est plus que lui-même. Dans le premier elle cherche, elle s'attache dans le second, dans le troisième elle est unie. Dans le premier elle possède sa tranquillité propre ; dans le second elle mérite une sorte de communauté avec le bien-aimé ; dans le troisième l'époux la prend et l'absorbe dans l'unité de la grâce et de la charité. Ce troisième lit est autant préférable au second que l'unité l'emporte sur la communauté : ce qui n'empêche pas le premier d'être bon, puisqu'il dispose à approcher des deux autres.

5. Voulez-vous voir dans ce texte les séductions de l'infirmité charnelle, vous le pouvez sans erreur et sans peine. Ainsi entendu le lit est à l'Epouse seule sans aucun partage avec l'Epoux. Car si nous avons connu Jésus-Christ selon la chair, nous ne l'avons cependant pas connu selon la concupiscence de la chair. S'il a partagé notre nature, il n'en a pas pris les entraînements; s'il n'a pas refusé de partager le lit de notre douleur ; il ne s'y est pas reposé jusqu'à sentir les délectations auxquelles nous sommes accessibles. Aussi l'Epouse dit-elle : *en mon lit*, et non en notre lit. Ailleurs on lit bien : *Notre lit est couvert de fleurs* [1]. C'est le lit commun qui est ainsi couvert de fleurs, exempt de toute vétusté et de toute corruption. Mais en parlant de son lit à elle, l'épouse ne fait aucune mention de fleurs. C'est le sien ; mais il est sans douceur, et loin de lui apparaître tout fleuri, il lui semble austère. Dure serait déjà notre condition, ne fût-elle que sujette à la corruption : mais à l'infirmité s'ajoute l'adversité ; nos maux sont doublés ; voilà le lit et la nuit, l'infirmité et l'adversité. Mais grande est la force de l'amour qui n'éteint ni cette misère innée, ni cette misère surajoutée. L'Epouse n'est ni enchaînée par le lit, ni effrayée par la nuit, et sur cette couche et dans les ombres elle cherche Celui que son cœur aime. Cette parole semble convenir surtout aux frères enfermés dans le cloître ; exempts de sollicitude, perdus et cachés dans la multitude, ils honorent là un lit, et ici l'obscurité de la nuit. En effet, la vie d'un homme si élevée qu'elle soit, est comme cachée, dès que tous ses frères s'élèvent à la même hauteur, selon cette prophétie dont le Sauveur est l'objet : *Ils marchent dans les ténèbres, et il n'est pas de lumière pour eux* ; la lumière de la louange humaine, *afin qu'ils espèrent* plus librement, *dans le nom du Seigneur, et mettent en Dieu leur appui* [1]. Leur visage est voilé. Aussi ne les avons-nous pas regardés, et ils ne se regrrdent pas eux-mêmes ; ils ne se conforment pas aux usages du monde ; ils ne souhaitent pas d'être loués des hommes ; ils n'ambitionnent que la gloire venue de Dieu, selon ce qu'on lit : *Je ne cherche pas ma gloire* [2] ; *Que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur* [3] ; c'est-à-dire, qu'il ne se repose pas dans la faveur humaine pour les dons de Dieu ; qu'il n'aille pas gâter, par un mélange adultère, les joies de la gloire spirituelle ; qu'il adresse à Dieu ses actions de grâce ; qu'il cherche en lui sa gloire ; car c'est là chercher Dieu. L'homme ainsi disposé trouve dans sa tranquillité un lit, et la nuit dans son humilité. Les soucis dévorants ne l'assiégent pas ; l'inquiétude ne l'irrite pas ; pour lui tout est lit et nuit, tout est paix, repos, douce retraite.

6. Est-ce assez ? Oui pour l'âme qui travaille, mais non pour l'âme qui aime. Car le sommeil est doux au travailleur [4]. L'anxiété ne permet pas à l'amour de dormir, elle écarte de lui le sommeil, et le condamne à veiller. Le repos même accroît ses inquiétudes. Tentation, occupation, affliction ont leur relâche : l'affection n'en a pas. C'est alors que le doux incendie s'étend et se déploie, qu'une flamme dévorante échappée de sa retraite, envahit plus librement le cœur, s'en empare jusqu'en ses profondeurs, et les dévore avidement. Quand il en trouve l'occasion, l'amour fait nécessairement son œuvre : car ou il jouit de la présence de son objet, ou il regrette son absence. *Au jour de ma tribulation*, est-il dit, *j'ai cherché Dieu de mes mains* [5]. L'Epouse propose ici un moyen de chercher bien différent. L'affliction n'est pas pour elle un obstacle : l'affection lui est un attrait. Le Psalmiste cherche malgré la tribulation. Elle cherche pour sa satisfaction et la joie de son amour. Et c'est à quoi se rapportent ce lit de repos, ce calme solitaire de la nuit qui permettent à

[1] Cantic. I, 15.

[1] Isaïe L, 10. — [2] Jean VIII, 50. — [3] II Cor. X, 17. — [4] Eccle. V, 11. — [5] Ps. LXXVI, 3.

l'âme de penser sans distraction à celui qu'elle aime, de le goûter purement, et de le sentir doucement. L'amour cherche donc mieux que l'indigence, bien qu'on puisse dire aussi que l'amour par une sainte avarice a son indigence. Il est avide de pénétrer plus avant : indifférent aux biens qu'il possède, il se précipite vers ceux qu'il n'a pas, et pareil à une roue vivante, emporté par une légèreté spirituelle, il s'efforce de monter plus haut et ne touche presque plus la terre. Il pense comme Paul, n'avoir pas encore atteint ce qu'il poursuit[1] : passionnément tendu ce qui est devant lui, il court comme une roue douée de raison vers le but où le poussent ses brûlants désirs. Et quand l'homme aura ainsi touché le terme qu'il poursuit, il commencera[2]. Ainsi l'Epouse, non contente du lit qu'elle possède, cherche ardemment le bien-aimé. Il est à la fois pour elle et le lit, et le bien-aimé : le lit quand il la reçoit faible et fatiguée ; le bien-aimé, quand il l'enflamme et l'embrasse. Lit et bien-aimé parce qu'elle se repose sur lui, et que, dans l'ardeur de ses désirs, elle défaille en lui,

7. Vous êtes étonné de ce que je dis le petit lit? Eh bien, j'oserai dire quelque chose de plus bas encore ou plutôt de plus sublime, et qui surpasse tout ce qu'on peut dire à la louange de Dieu. Plus il s'est abaissé pour moi, plus grandes sont les preuves de bonté qu'il m'a données. Il est un petit lit pour les petits ; il est un petit nid aux petits oiseaux : *Le passereau se trouve une demeure, et la tourterelle un nid pour y déposer ses petits*[3]. Et vous voulez savoir quel lit? Jetez en lui vos inquiétudes comme des oiseaux sans plume et sans force, et il vous nourrira, jusqu'à ce qu'en vous il soit formé et affermi ; jusqu'à ce que vous soyez cet homme parfait incapable de toute fluctuation. Oui c'est un petit lit, celui qui a été constitué pour moi par Dieu, justice, paix, rédemption et sagesse. Ah! Qui me donnera place en ce lit? Qui mettra sous ma tête et sous mes coudes ces appuis et ces coussins? Heureux coussins sur lesquels s'appuie l'épouse : *Sa main gauche est sous ma tête et sa main droite m'embrassera*[1]. Elle possède l'un, elle attend l'autre ; elle tient la main gauche, mais elle cherche la droite. Car, *des jouissances éternelles sont en sa droite*[2]. Elle tend d'un lit à un autre lit. Quel doux oreiller, ô bon Jésus, que la couronne d'épines de votre front! Quel doux lit que le bois de votre croix! J'y trouve naissance, nourriture, force, repos, et c'est volontiers que je place le nid de mes souvenirs sur l'autel de votre passion. S'il m'est donné de pénétrer plus avant dans les mystères divins, c'est toujours et ce lit et cette nuit : puisque la plénitude future que nous contemplons dépasse la perfection où peut s'élever l'homme. Toute notre perfection, en effet, n'est qu'imperfection, ou, pour mieux dire, elle n'est qu'un commencement. C'est pourquoi il est dit de nous que nous sommes *un commencement de création de Dieu*[3] et que nous avons reçu seulement *les prémices de l'esprit*[4]?

8. Je risque bien d'être accusé de témérité en essayant d'exposer ce que je n'ai pas éprouvé, et de traiter de ce lit de l'Epouse que peut-être elle a placé en un lieu trop écarté et trop doux pour que nos conjectures y atteignent. C'est pourquoi descendons des mystères aux mœurs : disons que chercher le bien-aimé *dans le petit lit et dans les nuits*, c'est, après les émotions du cœur et de la chair, oublier le repos et les choses présentes, et poursuivre l'avant-goût des douceurs futures, et pour tout dire en quelques mots, vous trouverez dans ce verset l'occasion, l'acte et la cause. La cause dans celui qui aime, l'acte dans celui qui cherche, l'opportunité et l'occasion dans le lit et la nuit. Ce verset est court : car doux est le lit où l'âme fatiguée se rétablit, ou plutôt est en proie à un incendie dévorant, où l'amour peut, sans obstacle, se livrer à toute la vivacité de ses désirs. Mais reposons-nous un peu ici ; et plût à Dieu que ce fût sur le lit même où l'Epouse a cherché son bien-aimé! L'expérience nous apprendrait alors ce que nous enseignons aux autres, combien il est doux d'y reposer et d'y chercher Jésus-Christ Notre-Seigneur.

[1] Philipp. III, 13.— [2] Eccli, XVIII, 6.— [3] Ps. LXXXIII, 4.

[1] Cantiq. II, 6. — [2] Ps. XV, 11. — [3] Jacq. I, 18. — [4] Rom. VIII, 23.

SERMON III

Je l'ai cherché et je l'ai trouvé. Cantiq. ch. III, 1.

1. Ce n'est pas la coutume de l'Epoux de toujours répondre selon le temps. ou la qualite de l'âme qui le cherche. *Je l'ai cherché*, est-il dit, *et je ne l'ai pas trouvé. Je l'ai cherché*, parole agréable : *Je ne l'ai pas trouvé*, parole dure. Et n'est-elle pas amère et intolérable pour une âme qui cherche et qui aime de la sorte? Il est cruel d'être privé d'un objet ardemment poursuivi, et les angoisses deviennent d'autant plus vives qu'on est trompé en des espérances plus voisines de leur réalisation. Jugez de l'état de l'Epouse provoquée par la faim d'une douceur déjà éprouvée et perdue. Il faut croire que l'abondance des joies qu'elle repasse en son cœur aiguillonne plus vivement cette âme aimante et active ses recherches. C'est sur l'étendue de son amour qu'il faut mesurer l'affliction que lui fait éprouver l'inutilité de ses recherches. Celui qui a lui-même ressenti une telle sensation d'amour ou de désir, jugera par son exemple personnel de l'accent plaintif qui fait dire à l'épouse : *Je ne l'ai pas trouvé.* Nulle part de consolation ni d'adoucissement. J'ai rencontré partout tribulation et douleur, en ne trouvant pas celui que j'aime ardemment et que j'ai poursuivi avec tant d'instance. Vous m'avez rendue je ne dis pas seulement contraire à vous, mais étrangère, et me voilà à charge à moi-même[1]. Oui à charge, puisque je m'ennuie de vivre; cette lumière me fatigue, et la vraie lumière est refusée à mes yeux. Quelle consolation aurai-je au-dehors, si votre absence a jeté le trouble en moi? *Et mon cœur est troublé, ma force m'a délaissée, et mes yeux sont sans lumière*[2]. Ces trois choses se sont éloignées avec vous, force, vérité, identité. Quelle force avoir en un lit de douleur? quelle lumière dans la nuit? et comment se retrouver soi-même dans la division et la séparation? C'est à moi que s'adresse ce reproche du Prophète : *Fille vagabonde, jusques à quand seras-tu dans la dissolution et les délices*[1]? Et Caïn dés qu'il fut porté loin du Seigneur devint aussi errant et vagabond. Je n'en suis pas là : je cherche plus que je ne fuis, et, si j'ose le dire, c'est plutôt vous qui fuyez. Mais ne suis-je pas vagabonde, moi qui passe des angoisses de ma couche au milieu de la cité, courant à travers les places, les rues et les gardes? Celui qui est uni à Dieu est-il un même esprit avec lui[2]? C'est là une grande douceur, et partant, la séparation est dure.

2. Comment donc cette identité de Dieu et de moi a-t-elle été brisée, notre union rompue, et suis-je revenue à moi n'étant plus que la moitié de moi-même? Car je ne me suis pas séparée de vous tout entière : le désir me porte en vous ; j'en suis loin par la présence ; le désir m'offre quelque consolation, mais une consolation absorbée et détruite par le supplice du retard. Comment toute consolation ne me serait-elle pas cachée, quand vous me dérobez votre visage? Le Prophète l'a dit : *La consolation est voilée aux yeux, parce que la division s'est mise entre ceux qui s'aimaient*[3], et c'est pour moi qu'elle est voilée, puisque c'est à moi qu'avait été accordé le bienfait de cette union. Vous n'avez aucun besoin de mes biens; ils sont vos dons : c'est pourquoi la désolation m'accable s'il m'arrive d'être séparée de vous. Vous êtes ma force, la lumière de mes yeux, vous êtes moi-même, vous êtes mon tout. Ma chair et mon cœur défaillent en sorte qu'en moi ne survit ni affection charnelle, ni sentiment de mon cœur : mais vous êtes le Dieu de ce cœur et mon partage éternel[4]. Si je viens à perdre cette part, je resterai vide et pauvre, comme un sol altéré et un vase brisé. Soutenez, ô vous qui êtes enivré, soutenez cette âme brûlée de soif, et versez en ce vase vide un peu de votre pléni-

[1] Job VII, 20. — [2] Ps. XXXVII, 11.

[1] Jérém. XXXI, 22. — [2] I Cor. VI, 17. — [3] Osée XIII, 14, 15. — [4] Ps. LXXII, 26.

tude. Pourquoi ménagez-vous le torrent de votre abondance? Hélas! qu'il passe vite ce torrent à travers nos vallées! Oui, il est rapide en sa marche, mais les délices que vous m'accordez m'entraînent après elles en des aspirations sans fin. En s'éloignant, ces délices laissent après elles le désir. Elles passent, et lui me torture. Car plus les biens qu'on a goûtés sont doux, plus leur délai est pénible. Eh quoi! Seigneur, vous plaisez-vous donc à tourmenter ainsi une âme malheureuse par de tels retards, à vous rire de son amour et de ses recherches? Si la majesté vous éloigne, que la miséricorde vous rapproche! Si vous vous refusez à celle qui vous aime, ayez au moins pitié de son affliction. Et je suis affligée et humiliée à l'excès, et les gémissements de mon cœur semblent rugir cette plainte: *Je ne l'ai pas trouvé.* Qu'est devenue l'immensité de vos miséricordes? Trop longtemps vous m'en avez privée. Quoi! votre bien-aimée se fond de douleur à cause de votre absence, et vous êtes insensible! Joseph rempli pour ses frères d'une pitié qu'ils ne méritaient pas ne put se contenir: ses entrailles s'émurent, et il se fit doucement connaître à eux[1]. L'affection d'un Epoux est plus tendre que celle d'un frère. Vous êtes pour moi plus que Joseph. Vous êtes mon frère, mon Epoux. Qui me donnera de trouver en vous un frère? Je me consume à vous chercher, et vous, mon frère, vous, mon époux, vous me tenez en suspens! Aurez-vous donc moins d'affection que de majesté? L'amour et l'humilité s'arrangent mieux que l'amour et la grandeur. Oubliez un peu votre majesté pour vous ressouvenir de votre miséricorde. Tous mes désirs sont en vous. Pourquoi ne sont-ils pas aussi devant vous? Pourquoi mes gémissements vous sont-ils cachés, quand vous en êtes l'objet exclusif? Vous dissimulez, vous différez: et me voilà dans le trouble. C'est pourquoi je me plains, j'accuse et je m'écrie: *Je ne l'ai pas trouvé*[2].

3. Heureux mon sort quand il me sera donné de dire: *Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui. Aujourd'hui je suis à lui, mais il ne s'est pas encore tourné vers moi*[2]. Changement bien amer pour qui aime. Aussi je change de langage et je dis: *Je ne l'ai pas trouvé.* Tout a son temps, et tout passe à son tour sous le soleil. Quand viendra l'heure où tout demeurera fixe comme le soleil, n'aura plus la mobilité de la lune, et, échappant aux vicissitudes du temps, sera stable comme l'éternité? Mais aujourd'hui encore une fois, chaque chose a son temps, peut-être même l'éternité a-t-elle le sien. Car il est parlé de temps éternels: les choses éternelles sont éternelles en elles-mêmes, mais elles nous sont préparées dans le temps. Et chaque chose a son temps: il y a le temps d'embrasser, et le temps de s'éloigner de ces caresses[1]. Mais quel temps donc plus propre que la nuit à ces marques d'affection? et quel lieu plus propice que le lit? Votre lieu c'est la paix: aussi vous ai-je réservé le temps du repos et disposé un lit en mon cœur. Vienne donc mon bien-aimé; vienne ma joie; qu'il repose en sa couche. Mais peut-être vos délais ont-ils leur raison qui ne saurait consoler un amour impatient. Je sais que vous vous réservez à moi pour une autre heure: mais l'amour accuse la lenteur du temps pourtant si fugitif. Vous différez: moi je n'y tiens plus; je me lèverai donc et je parcourrai la ville. Je quitte mon lit; et je laisse le langage que j'avais commencé à tenir pour m'élever à quelque chose de plus parfait.

4. Car bien que je sois Epouse, et aussi parfaite que le permet l'humanité, je ne fais que commencer; je le sens, quand je songe à ce qui me reste à acquérir: *Je me lèverai donc, je parcourrai la ville, et je chercherai à travers les rues et les places*[2]. Bon Jésus! comment ne vous rencontre-t-on pas partout, vous qui êtes cru partout? Il est plusieurs demeures dans la maison de votre Père. Mais quittez-vous les unes, et passez-vous donc aux autres, vous infini et immense? Vous êtes en tous les êtres, les créant et les conservant: mais aucune créature ne peut exprimer votre infini, bien que chacune révèle en partie votre puissance. Vous êtes partout par votre essence, mais vous n'êtes pas également dans tous les êtres par votre action. Si vous agissez partout vous n'y déployez pas partout toute l'étendue de votre puissance, ou plutôt vous ne la déployez ainsi nulle part. Par la même vertu vous produisez les petites choses et les grandes. Or votre force opérant ainsi partout et tout entière, elle ne se dépense cependant jamais totalement: elle produit à votre gré de plus grands effets, qui ne l'expriment pourtant pas telle qu'elle est, car les images sont impuissantes à rendre la réalité. Tous ces objets créés vous montrent à moi et m'aident à vous connaître; mais tous ne peuvent m'exciter intérieurement à la dévotion. Je vous rencontre

[1] Gen. XLV, 13. — [2] Cantiq. II, 16, et VII, 10.

[1] Eccle. III, 1, 8. — [2] Cantiq. III, 2

partout sans que vous me touchier partout. Partout vous m'êtes rappelé par la vue, l'usage et l'ordre des choses ; mais en voyant le Verbe sagesse, je ne vois pas toujours le Verbe salut. Le Verbe sagesse et salut, c'est à-dire Jésus-Christ, ne se rencontre que dans la cité de notre Dieu, sur sa montagne sainte. C'est pourquoi *je me lèverai et je parcourrai la cité. Levez-vous*, dit Paul, *levez-vous, vous qui dormez, sortez du milieu des morts et le Christ vous éclairera*[1]. Je me lèverai donc, non du milieu des œuvres de mort, ni des mœurs mauvaises, mais du bien pour m'élever au mieux, des mœurs aux mystères, des mystères à la clarté, de la clarté à la douceur. *Je me lèverai, et je parcourrai cette ville de laquelle il est dit : Le Seigneur est grand et digne de louanges sur la montagne de notre Dieu, sur la sainte montagne*[2]. Il doit donc se lever celui qui veut avec Marie gravir les montagnes[3]. Le prodigue aussi rentré en lui-même disait : *Je me lèverai et j'irai vers mon Père.* Il a raison de dire, *je me lèverai*, puisqu'il se propose d'aller vers son Père qui est au ciel. Mais il avait conçu un espoir trop simple et trop misérable en formant le projet de solliciter de son Père le rang d'un mercenaire. Ce projet était modeste comme ses mérites : mais il avait une idée trop injurieuse des richesses de la miséricorde paternelle, et en cela il montrait vraiment un cœur affamé et épuisé par la misère : *Je lui dirai*, disait-il : *Mon Père, traitez-moi comme un de vos mercenaires*[4]. Il ne pouvait élever vers de plus hautes prétentions une espérance faible et chancelante. *Je me lèverai et j'irai vers mon Père.* Il n'est pas ému à la pensée de chercher son père : il n'a de sollicitude que pour le fléchir. L'Epouse assurée de sa grâce ne réclame que sa présence : *Je me lèverai*, dit-elle, *et je parcourrai la ville, et je chercherai celui que mon cœur aime :* elle estime que le trouver lui suffira.

5. Voyez si on ne trouve pas ici cette distinction que l'indulgence du Père est patente

[1] Ephés. v, 14. — [2] Ps. XLII, 2. — [3] Luc I, 39. — [4] Id. XV. 18, 19.

et offerte à tous, tandis que les délices se dérobent, se cachent et aiment l'ombre. C'est pourquoi le prodigue dit : *Je me lèverai, et j'irai*, et l'Epouse : *Je me lèverai, et je chercherai.* Le père vient à la rencontre du fils repentant : l'Epoux se dérobe à l'amour de son épouse. La miséricorde se prodigue ; la jouissance se ménage, mais l'Epouse et le fils ont tous les deux sujet de dire : *Je me lèverai.* Car Paul ne vous permet pas de chercher les choses d'en haut, si vous n'êtes d'abord ressuscité[1]. Et vous ne pouvez les goûter qu'après les avoir cherchées. Et qu'est-ce que trouver ces biens supérieurs, si ce n'est les sentir par un certain goût de douceur et d'expérience ? Aussi l'Epouse examine tout, sonde tout, afin d'y goûter ce qui est l'objet de son affection : *Je me lèverai*, dit-elle, *je parcourrai la ville, je chercherai dans les rues et les places, celui que mon âme aime.* Le saint amour a beaucoup de confiance en lui-même. Et que devait être l'amour de celle qui présumait tant d'elle-même ? *Je me lèverai et je parcourrai la ville*, dit-elle. Aucun hypocrite ne tiendra devant vous, Seigneur. Adam se cacha après avoir perdu la hardiesse d'une bonne conscience[2], et il gémit de se voir découvert, lui qui aurait plutôt dût chercher. Celui qui n'a qu'une affection feinte vous fuit. Mais votre Epouse riche de charité vous poursuit quand vous vous dérobez à elle. Où irez-vous donc, ô bon Jésus, pour vous soustraire à ce désir véhément? Si vous montez au ciel, elle y est : si vous descendez aux abîmes, elle s'y rencontre. Partout vous suit cette Epouse curieuse en ses recherches ; elle parcourt toutes vos œuvres, à tous leurs degrés, et ce que la foi lui enseigne elle s'efforce de le convertir en sentiments, et de répondre à votre admirable majesté par la vivacité de sa dévotion. Toutes les leçons de l'Evangile servent d'aliment à sa charité : en sorte qu'après y avoir trouvé la vérité, elle y puise aussi la vertu, c'est-à-dire, vous son Epoux, ô Christ Jésus, qui vivez et régnez dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Coloss. III, 1. — [2] Gen. III, 8.

SERMON IV

Je me lèverai et je parcourrai la cité, et à travers les rues et les places je chercherai celui que mon cœur aime. Cantiq. ch. III, 2.

1. Ces circuits de l'Epouse ne sont pas un inutile vagabondage, mais une recherche. Dans ces courses elle n'erre pas à l'aventure; elle ne dépasse pas les murs de la cité, ni les lieux que le Bien-aimé est habitué à parcourir. Elle se tient à l'intérieur, dans les rues et les places. Car la sagesse se montre joyeuse sur ces routes, et fait retentir sa voix sur les places. C'est pourquoi l'Epouse les parcourt; elle sait où elle rencontrera avec plus de profit l'Epoux : *J'irai*, dit-elle, *cherchant à travers les rues et les places*. Ces circuits vous sont familiers, ô heureuse âme! et vous co n naissez tous les endroits de cette cité; l'accès vous en est habituel : vous connaissez les points retirés, les routes étroites, et les vastes places. Le Roi vous a introduite dans le cellier au vin, et aussi, n'est-ce pas vous avoir introduite aussi dans les autres retraites les plus intimes? Tout vous a été ouvert, et l'habitude fait que vous vous sentez disposée à ces circuits. Aussi est-ce sans hésitation et avec confiance qu'elle dit : *Je parcourrai la cité*. Et quelle consolation il y a, mes frères, à visiter et à fouler souvent les lieux habitués aux pieds de celui qu'elle aime? Je ne sais comment cela se fait, mais les endroits où nous avons éprouvé du bonheur en impriment profondément en nous le souvenir, le ramènent sous les yeux de l'âme, et ce que nous y avons éprouvé, nous l'espérons de nouveau. Je croirais que ces endroits sont plutôt spirituels que corporels et favorables aux exercices de l'âme : c'est pourquoi nous aimons à les parcourir.

2. Ce circuit est ou un souvenir ou une recherche; on s'y propose soit de revoir des choses connues, soit d'étudier ce qu'on ne connaît pas. Oui, c'est marcher en quelque sorte que de revenir sur des souvenirs familiers, ou d'approfondir des objets nouveaux. Il y a le circuit qui consiste à ordonner et à lier entre elles les vérités que nous tenons de la foi et de l'intelligence. Il y a le circuit et la marche qui nous conduit des choses que nous savons à d'autres plus secrètes et plus profondes. Le premier est un plaisir et un charme; le second est un acte de la raison; l'un est plus agréable, l'autre plus subtil. Et bien que le premier paraisse mieux convenir à l'Epouse, nous les lui accorderons tous les deux. Qu'elle repasse ce qui lui est connu ou se livre à des investigations nouvelles, elle ne cherche en tout qu'un aliment à son amour. Cette marche de la raison est bonne, mais à condition de respecter les règles de la foi. de n'en pas excéder les limites, d'aller de la foi à la foi ou de la foi à l'intelligence. Car, encore que l'intelligence dépasse la foi, cependant elle ne voit que ce qui est renfermé dans la foi. Il n'y a pas dans l'intelligence une certitude plus grande que dans la foi : il y a clarté. Mais ni l'une ni l'autre n'erre ou n'hésite. Car là où il y a erreur ou hésitation, il n'y a pas intelligence, et là où il y a hésitation il n'y a pas foi. La foi qui peut admettre l'erreur n'est plus la foi véritable et catholique, c'est une crédulité erronée. La foi possède et garde la vérité dans toute sa rectitude; l'intelligence voit la vérité à découvert, la raison s'efforce de la découvrir. La raison allant de la foi à l'intelligence, s'élève jusqu'à la première et se dirige à l'aide de la seconde. La raison aspire à quelque chose de plus qu'à croire. Et à quoi aspire-t-elle? à voir. Croire et voir ne sont pas identiques. Cependant la raison ne tente de voir d'autres objets que ceux dont la foi a donné l'idée. Impuissante à voir clairement, elle essaie par diverses expériences de conjecturer ce qu'elle croit déjà d'une foi sincère. La raison essaie de s'élever plus haut que la foi, mais en s'appuyant sur elle, et contenue par elle; en quoi elle est première-

ment dévouée, secondement prudente, et troisièmement réservée. Si je puis parler ainsi, la foi garde la vérité, la raison la défend, et l'intelligence la sonde. Marche excellente, que celle où l'esprit, guidé par la raison, se livre à ses investigations, sans s'éloigner de la foi, instruit et retenu par elle. Mais c'est un procédé erroné de ne pas tout subordonner à l'examen de la foi, et de ne pas contrôler par ses jugements les élucubrations de la raison. Le vrai procédé, c'est que la justice de Dieu se révèle à nous de la foi à la foi, et nous transforme de clarté en clarté comme par l'esprit du Seigneur[1] : c'est d'oublier ce qui est en arrière, pour tendre vers le but placé devant nous pour s'efforcer de l'atteindre[2] : c'est non seulement de se livrer à des découvertes nouvelles et profondes, mais de repasser en soi avec un sentiment toujours nouveau les vérités déjà acquises : c'est après avoir pénétré ce qui nous restait à savoir, de revenir souvent sur l'objet de nos découvertes. Douce marche et qui n'est pas ignorée de l'Epouse : aussi ditelle avec confiance : *Je me lèverai et je parcourrai la cité.*

3. Et quelle est cette cité sinon celle de laquelle il est dit : *Cité de Dieu, on nous a raconté de vous des merveilles*[3] ? Et on peut soutenir raisonnablement que l'ensemble de la création est la cité de Dieu, bâtie par lui, et par lui disposée. Cité glorieuse et par sa beauté, et par son harmonie. Les actes injustes produits par la liberté d'un cœur dépravé, amoindrissent, autant qu'il est en eux, cette gloire : et il ne tient pas à eux d'échapper à l'ordre divin, qu'ils oublient. Mais ceux-là seuls sont vraiment pleins de gloire, qui subordonnant leurs penchants à l'ordre divin, mettent leur sollicitude à conserver intacte et à recouvrer la grâce de l'état primitif : et ils ont cette gloire à un double titre, par leur condition natale qu'ils partagent avec les autres, et par leur volontaire subordination à ce plan du Dieu qui règle et dirige tout. L'ensemble de la création est donc appelé cite de Dieu, puisqu'il est administré par ses lois. C'est lui qui donne à chaque être sa beauté, sa vertu propre, l'ordre qui le constitue, qui fait que cet être beau en lui-même, n'est pas inulile dans l'ensemble de tous les êtres, qu'il s'enchaîne et s'harmonise avec eux. Car, qu'une chose reçoive son impulsion de la nature, ou du libre arbitre, ou de la grâce de chacune de ces forces isolées ou de toutes réunies, elle tire après tout son mode d'existence et son mouvement de l'action invisible de la puissanc divine ; son mode d'existence qui est comme la loi de l'ordre et son mouvement qui est la loi de son action. De Dieu vient non-seulement toute puissance et faculté de mouvement, mais le mouvement même de toute faculté, en sorte que de lui procède et la force et le mouvement de la force. Quant au mou vement d'une intention mauvaise, il vient de Dieu en tant que mouvement; et de luimême en tant que mauvais. Car Dieu ne saurait être le principe de ce qui tend vers une fin mauvaise, mais c'est lui qui, par un procédé merveilleux, fait servir le désordre à l'ordre même.

4. Joseph vendu et conduit en Egypte, la sortie de Pharaon poursuivant les Hébreux, son armée submergée, la délivrance d'Israël, servent aux mystères de l'Incarnation et de la Passion de Jésus-Chrirt et de notre affranchissement. Une observation attentive vous aidera à trouver en beaucoup d'endroits des traits semblables. Or ces crimes anciens n'auraient pu servir à nos mystères nouveaux sans une action secrète de la Providence. Ces faits anciens ont une autre cause que le hasard : car grâce à une sage dispensation et à une observation attentive, ils s'adaptent à nos récents mystères : ou plutôt ils sont destinés à en être l'expression, par la volonté de Dieu et non par l'intention de l'homme. Pourquoi le Seigneur a-t-il été condamné à la passion, à telle époque, à telle heure, à tel jour, et immolé par tel genre de supplice ? Comment nier ici le mystère pour n'y voir que hasard? L'homme a été créé et réparé le même jour. Il a mérité l'indulgence du ciel à la même heure où il a encouru une sentence de mort. C'est par le bois que la mort et la vie sont entrées dans le monde. Je ne sais comment on peut nier ici un plan divin et n'y voir qu'un agencement humain. Vous avez encore le temps de l'agneau pascal coïncidant avec l'immolation de la grande victime ; l'heure de la délivrance d'Israël du joug d'Egypte correspondant à l'heure où nous avons été tirés des erreurs du monde, de la vanité et d'une source corrompue : et vous croyez tout cela arrivé simplement, sans intervention d'en haut, par le fait du Juif qui n'y songeait pas? Tous ces harmonieux rapports du bois de la croix, du temps, de l'heure, du jour, et de toutes les autres circonstances si dignes d'être observées, vous rapportez tout cela à la folie ju-

[1] II Cor. III, 18. — [2] Philipp. III, 12, 13. — [3] Ps. LXXXVI, 3.

daïque, plutôt qu'à la divine sagesse? Ce rapport salutaire du passé et du présent exclut tout hasard, toute vue humaine, mais non la volonté divine. Dans la prophétie d'Isaïe, il est dit à Ezéchias : *Toutes ces choses ont été données aux Chaldéens* [1]. Cette expression *donné*, implique, avec une prophétie, un jugement porté par la justice. Celui qui aurait ici des doutes trouvera dans ce passage et en d'autres de l'Ecriture que la sagesse et la vertu d'en haut, par des lois équitables, font servir au bien les volontés des méchants, sans toutefois les inspirer. S'il en est ainsi, on doit encore moins douter que les mouvements des autres êtres animés, conduits par un instinct naturel et dirigés par leur sensibilité ou leur imagination, et non par la raison, soient soustraits à cette action de Dieu. Pour conclure disons : l'essence des choses en tout genre, l'existence qui les fait ce qu'elles sont, leur usage qui constitue leur efficacité, tout cela est sous la dépendance d'un très-équitable, très-puissant, très-prudent modérateur, qui les meut, les change, les contient par des règles éternelles et inflexibles: et son exacte justice gouverne chaque créature, comme une cité bien ordonnée et parfaitement administrée.

5. Est-ce donc cette cité de l'Univers que l'Epouse se propose de parcourir? Les Sages de ce siècle ont parcouru aussi la nature; ils ont remarqué en ses merveilles l'action de la sagesse divine. Mais ils n'ont pas remarqué l'ouvrage duquel on lit : *Notre Dieu avant les siècles a opéré le salut au milieu de la terre*[2]. A l'œuvre ils ont connu l'ouvrier sans e glorifier, ni lui rendre grâces[3]. L'âme fidèle voit en tout la gloire de Dieu, et elle invite toutes les créatures à le louer, afin de s'exciter elle-même à la reconnaissance, et de trouver dans la vue de l'univers un motif d'amour. Salomon a fait le tour de cet univers, et il a disputé sur le cèdre comme sur l'hyssope [4]. L'Ecclésiaste l'a suivi, et après avoir traité des éléments, il a parlé des actes humains, afin de s'élever de la vanité des choses qui passent jusqu'à la vérité qui demeure. Job a aussi parcouru le monde, ou plutôt Dieu lui-même l'a conduit à travers les fondements de la terre, sa mesure, ses bases, ses lignes, sa pierre angulaire, les astres du matin, les chants des fils de Dieu; à travers les portes de l'Océan, ses entrailles, son enveloppe, et les langes ténébreux de son enfance, à travers ses frontières, ses barrières au lever de l'aurore. au berceau du matin, à travers tous les éléments [1]. Il eût été long d'énumérer en détail tous les objets dont la vue fait admirer le Créateur, et dont la considération pieuse éveille l'amour. Le spectacle en est présenté aux êtres doués d'intelligence et sa beauté éclatante relève la majesté du Créateur. Cependant ce voile splendide cache des mystères plus beaux encore, les mystères de notre salut, et les grâces spirituelles et innombrables qui en découlent.

6. David, après avoir, à la fin des Psaumes invité toutes les créatures à louer Dieu, s'écrie: *Chantez au Seigneur un cantique nouveau; que sa touange retentisse dans l'assemblée des saints*[2]. Cantique vraiment *nouvtau* que celui dont la matière ne vieillit pas et dont le charme ne lasse jamais : toujours nouveau par l'amour, et plus récent par l'usage. Oui *nouveau*, puisqu'il renouvelle les hommes par l'éternelle béatitude. On lit: *Ne xous souvenez plus du passé, ne regardez plus ce qui est ancien; je fais des choses nouvelles*[3]. Oui ce sont bien des *choses nouvelles* puisqu'elles ne sont pas soumises aux vieilles lois de la nature. *Que sa louange retentisse dans l'assemb lée des saints :* car leurs actes montrent cette louange vers laquelle tendent leurs affections. Les saints reçoivent des grâces excellentes, ils en sont pénétrés de dévotion, et ils paient lr dette de la reconnaissance. Aussi est-ce leur privilége que Dieu soit loué dans leur assemblée. Hors de cette assemblée il est loué par le ministère insensible et muet des choses et par le vain ministère des hommes. Les êtres insensibles sont dans leur condition; les hommes non régénérés ont bien quelque connaissance de Dieu, mais ni les uns ni les autres ne possèdent l'amour. Chez les premiers il n'existe même pas; chez les seconds il n'est pas saint. *Sa louange retentit dans l'assemblée des saints*. La création ordonnée pour une fin naturelle, la grâce destinée à mettae en nous l'hormonie, la prédeltination et la félicité qu'elle npus réserve, le saint sonde tout cela et l'apprécie autant que Dieu lui permet de le faire, et toutes ces choses sont pour lui autant de moyens par lesquels il acquiert, dans la mesure de ses forces, la notion de leur auteur, autant de degrés qui l'élèvent jusqu'à l'imitation de Dieu, et le ravissent jusqu'à son amour.

7. Voici donc la cité spirituelle, l'Eglise des saints que l'Epouse a dessein de parcou-

[1] Isaïe XXXIX, 6. — [2] Ps. LXXIII, 12. — [3] Rom. I, 21. — [4] III Rois IV, 33.

[1] Job. XXXVIII, 39. — [2] Ps. CXLIX, 1. — [3] Isaïe XLIII, 18, 19.

rir. Bon Dieu ! quelle mine d'utiles études ! Qui peut, en effet, bien apprécier le charme et le nombre de spectales cachés dans les mystères, les exemples et les prodiges? Les premiers nous sauvent, les seconds nous aident à nous conduire, les troisièmes sont des preuves. Et que sera-ce quand des mystères et des mœurs, l'âme s'élèvera, dans son admiration, jusqu'aux rémunérations éternelles? Quelle joie y comblera ses désirs? *Enfants des hommes, pourquoi aimez-vous la vanité, et poursuivez-vous le mensonge*[1] ? Pourquoi tourner vos cœurs vers des plaisirs étrangers, et chercher laborieusement de fugitives délices? Vous avez sous la main l'objet de votre foi, des mystères d'un souvenir facile, riches en méditations, toujours vivants et capables de suffire à tous vos be soins. Enfants des hommes, encore une fois, ou plutôt fils du Très-Haut, disciples de la religion, qui avez franchi le seuil de la discipline régulière, pourquoi vos lèvres desséchées cherchent-elles des eaux fangeuses et dédaignent-elles celles du ciel? Pourquoi nourrir votre esprit de pensées que vous ne réalisez pas dans vos œuvres? Pourquoi vous occuper attentivement de choses que vous refusez de faire? Vous en avez l'expérience : toute cette vaine pompe de pensées honteuses est d'ordinaire suivie d'un prompt repentir. Vous rougissez de les révéler; et les taire vous est un supplice. Changez donc l'objet de vos méditations, ne conservez que le soin que vous y portez. Quelle honte d'avoir moins de zèle quand on s'améliore ! Je vous dis donc : comme vous avez prêté votre cœur à des pensées et à des affections basses et viles, consacrez-les aux circuits féconds de la noble vérité. *Environnez Sion*; dit le Prophète, *et embrassez-la*[2]. Enveloppez-la en méditant, et embrassez-la en aimant. Embrassez-la afin de la saisir tout entière et de la placer au plus intime de vous-même. Embrasser c'est plus que parcourir. Emqrasser une chose c'est la saisir tout à fait : parcourir c'est passer d'un point à un autre. Cependant ce dernier acte semble l'emporter sur l'autre en ceci : les choses que nous embrassons, nous les serrons en masse et indistinctement; mais quand nous les parcourons, nous les examinons, nous les discutons isolément. Embrasser, c'est se contenter de l'ensemble; parcourir, c'est descendre au détail.

8. Avide et toujours en quête, l'âme que rien ne rassasie est sans cesse poussée en avant. Elle est entraînée dans un circuit sans fin, emportée par ses désirs, jusqu'à ce que l'amour qui la dévore soit rassasié, et que, dans sa course, elle rencontre enfin celui qui n'a pas de terme. Car rien de ce qui est créé n'est infini; c'est pourquoi l'âme dans sa marche passe à travers tous ces objets, ne pouvant y trouver le repos parce qu'ils finissent. Le seul repos, la seule joie de l'âme aimante, c'est l'Etre qui est la fin de tous les êtres, sans avoir lui-même de fin. Voilà pourquoi l'Epouse franchit tout pour arriver à lui : *Je me lèverai*, dit-elle, *et je parcourrai la cité*. J'examinerai chaque chose, y cherchant celui que j'aime, mais ne le trouvant nulle part. Ses perfections invisibles sont rendues visibles à l'intelligence par les œuvres[1] : mais cependant aucune créature, si excellente et si voisine de lui qu'elle soit, ne saurait pleinement m'instruire par ses révélatians ni m'enflammer par son office. Car le ministère des choses créées est pour louer Dieu d'une tiédeur, d'une inefficacité proportionnées à la distance qui sépare l'image de la vérité. *Je parcourrai donc la cité*, touchant à tous les êtres et les dépassant tous : y touchant par le point où ils portent l'image divine, les laissant par leur côté imparfait. *Je parcourrai la cité* recueillant partout le repos, et endurant l'ennui. Car comment ne trouverais-je pas quelque jouissance en ce qui présente quelque gage de mon amour, qui en est l'indice, le rappelle et le fait connaître? D'un autre côté, comment échapper à l'ennui, quand je me vois le jouet d'une image et d'une ombre, et frustré de la vérité pure et simple? *Je parcourrai la cité*, parce que, dans sa belle enceinte, je suis ranimé, sans être pourtant complétement satisfait.

9. Et je ne me lasserai pas dans cette course, que je ne trouve enfin un accès plus large jusqu'au sanctuaire de Dieu, et que je ne comprenne ses desseins suprêmes. Cette course finira, lorsque nous serons comblés des biens de votre maison, Seigneur, lorsque nous comprendrons enfin les vues définitives de celui qui est le premier et le dernier, le commencement et la fin. O quel circuit alors de marcher, d'aller de lui en lui, d'aller et de revenir; d'aller par le désir, de revenir par la délectation; de se rassasier sans cesse de la présence d'un bien que l'expérience fait souhaiter, en sorte que l'âme

[1] Ps. IV, 3. — [2] Ps. XLVII, 13.

[1] Rom. I, 20.

qui le possède et le contemple, toujours avide de ce bien en soit toujours content ! Ainsi lisons-nous que des animaux ailés et couverts d'yeux étaient *au milieu et autour du trône de Dieu*[1]. *Au milieu*, parce que leurs vœux les entraînent au plus intime de Dieu. *Et autour*, mais parce que ces vœux renaissants se reportent vers le même objet. *Au milieu*, car leurs désirs sont comblés. *Autour*, parce qu'ils sont incapables de tout saisir. *Au milieu*, ils sont admis par grâce ; *et autour*, ils sont exclus par la différence de nature. Ils sont *au milieu* parce que la contemplation les unit à Dieu ; *et autour*, parce qu'ils en sont séparés par comparaison. Et quel est ce trône, sinon cette lumière inaccessible dont parle l'Apôtre, et au sein de laquelle Dieu habite[1]? Quel que soit le nombre des yeux qui couvrent ces animaux bienheureux, Dieu les illumine afin qu'ils le saisissent dans la mesure de leurs forces, et pourtant il les dépasse en sorte qu'ils ne peuvent le saisir tout entier. Quels larges horizons, quelles vastes places dans l'immensité de cette lumière ! Que de rues serrées, rapprochées, prolongées dans cette simplicité, cette charité, cette éternité ! Que ces routes sont belles, ces sentiers pacifiques ! On ne s'y égare point, on n'y souffre point. Partout on y rencontre l'Epoux, et c'est avec un visage joyeux qu'il s'offre et s'épanche au cœur de son Epouse, pour qu'elle n'ait plus désormais besoin de chercher Jésus-Christ qui vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Apoc. IV, 6.

SERMON V

A travers les places et les rues je chercherai celui que mon cœur aime. Cantiq. ch. III, 2.

1. Le sermon d'hier s'est prolongé pendant que nous suivions les circuits de l'Epouse. Grâces vous soient rendues, ô Seigneur Jésus, d'avoir mis sur mes lèvres vos paroles plus suaves que le miel. Une fois qu'elle les a goûtées, la bouche ne sait plus les quitter pour d'autres aliments. L'âme les rumine lentement, et bien qu'elle les ait déjà absorbées, elles lui reviennent encore doucement au souvenir. Ces choses pouvaient se dire brièvement et rapidement. Mais le charme de la matière flatte le palais qui la goûte, excite l'appétit, en sorte qu'on la quitte difficilement une fois qu'on l'a abordée. La nourrice qui rompt le pain destiné à son nourrisson, le garde souvent sa dent, cédant elle-même à la saveur de cet aliment. Et nous qui broyons pour ceux qui en ont besoin, la nourriture solide contenue en ce cantique, nous ne pouvons en perdre la douceur après l'avoir sentie ; et tout en travaillant pour autrui, nous satisfaisons partiellement du moins nos propres désirs. Quand donc je crois l'entretien terminé et conclu, un parfum irrésistible ramène à mes lèvres le festin de la parole ; et ma mémoire remplie de son abondante douceur, porte ma bouche à en parler encore. Pourquoi ne pas secouer, en effet, souvent, le figuier dont on ne peut abattre tous les fruits ? Pourquoi ne pas y cueillir souvent, quand le dépouiller c'est le rendre plus fécond, quand il semble lutter avec la main qui le décharge, et vaincre par sa richesse l'avidité qui lui dérobe ses productions ? Bien différent était ce figuier maudit par Jésus-Christ ; le Sauveur n'y trouva pas de fruit, et le condamna à une éternelle stérilité[2].

2. Voyez comme la foi en Jésus-Christ a desséché les traditions des Juifs et les enseignements des philosophes. Elle a séché les fleuves de l'Egypte. Impossible de trouver dans leurs doctrines et leurs leçons ce fruit dont il est dit : *Notre terre donnera son fruit*[3]. Impossible de rencontrer Jésus-Christ sur leurs places et dans leurs rues.

[1] Tim. VI, 16. — [2] Marc. XI, 13, 14. — [3] Ps. LXXXIV, 13.

O Juifs, il a échappé à vos chaînes! Il a délaissé sa demeure, et abandonné son héritage [1]. Vous êtes devenus comme une cabane dans un champ de concombres, comme une ville ravagée [1]. Mais pourtant on lit au sujet des places, que *la vérité est tombée dans la place* [2]. En effet, il est dit des philosophes païens qu'ils ont retenu dans le mensonge la vérité divine [3]. Ne vous semble-t-il pas que les rues désignent ici Israël selon la chair? Car les Juifs étaient d'une seule et même race, celle d'Abraham, assujettis aux mêmes rites et unis par eux, enchaînés sous la même loi; tandis que les sages de la Gentilité sont bien figurés par les places : Une liberté, une licence effrénée les a entraînés loin du chemin de la vérité; ils ont eu, touchant la majesté divine, des idées et des affirmations aussi indignes que fausses. Les Juifs que la pauvreté de l'intelligence enchaînait autour de l'unité de la substance divine n'ont pu élever les progrès de leur foi jusqu'aux personnes du fils et du Saint-Esprit. Pour les philosophes païens qu'aucun dogme divin ne gênait, ils se sont mis à l'aise; ils ont introduit la pluralité du Dieu, formant des personnes innombrables; chacun avait des opinions différentes en celles des autres, et ils ne s'accordaient que dans leur commune vanité.

3. Mais quelle est l'âme qui cherche l'Epoux en ces rues ou en ces places? C'est une concubine qui ne reste pas toujours avec l'Epoux, ou une adultère qui ne lui garde pas sa foi. Et que chercher donc là, où au lieu de la chaste sagesse, on ne trouve qu'une sagesse fausse et corrompue? Telle est cette femme dépeinte dans les Proverbes, qui vient au-devant d'un jeune insensé, passant le soir, sur la place, à l'angle d'une rue; elle est parée comme une courtisane prête à prendre les âmes en ses piéges, légère, loquace, et elle dresse ses filets tantôt dehors, tantôt sur les places, tantôt en un coin obscur [4]. Elle m'est suspecte cette place où une femme si mobile et si rusée dirige contre un jeune fou les piéges de ses caresses. Je trouve je ne sais quoi d'obscur, de tortueux, d'embrouillé dans cette nuit, ce coin, et cette parure honteuse. Je tiens pour suspecte ou je méprise toute doctrine où il n'est fait aucune mention de Jésus-Christ, qui ne m'offre pas ses sacrements pour me renouveler, ses préceptes pour me diriger, ses promesses pour m'enflammer. Les Juifs ont bien Jésus-Christ dans leur texte : ils le font disparaître de leurs interprétations. Et ils ont plus encore sur leur esprit que sur leur loi un voile que le retour seul au Seigneur ôtera. Je soupçonne dans les enseignements divins, comme dans les doctrines humaines, la licence du païen, les restrictions du juif, et leur mutuelle obstination, le nombre introduit par le premier dans la nature divine, l'unité que professe l'autre et l'aveuglement de tous les deux. Assignons d'autres chemins et d'autres places à celle que Jésus-Christ s'est fiancée dans la foi et la vérité.

4. Il y a pour les fidèles une double vie. Les uns suivent la voie large : les autres s'assujettissent à une discipline étroite. Car, encore qu'il soit écrit : *Etroite est la route qui mène à la vie* [1], il y a cependant une distinction à faire sur ce sujet, et il est un chemin qui, si on le compare à l'autre, est plus large. Ne trouvez-vous pas large la route des préceptes, où personne n'est contraint à la perfection, et qui laisse non-seulement une santé faible, mais une volonté infirme libres de rester en un degré inférieur. Soyez béni, Seigneur Jésus, de nous préparer des occasions de salut, de proposer vos conseils aux âmes fortes et vigoureuses, tout en venant en aide aux âmes malades, et ménageant les paresseuses. Votre sainte cité de Jérusalem a donc et les rues étroites de ceux qui vivent sous le régime de la sévérité, et les places de ceux qui aiment un régime plus modeste mais plus accessible. Ainsi l'âme qui est épouse, en toute profession et tout état, cherche les traces de celui qu'elle entoure d'une affection chaste, de façon à avoir partout un modèle pour sa vie, un aliment pour son amour. Elle ne dédaigne même pas d'emprunter les vertus de ceux qui sont dehors, non assujettis à la discipline régulière : elle sait qu'on trouve souvent une affection plus vive dans les rangs en apparence les moins élevés.

5. Que dire de ceux qui, peu soucieux des occasions du salut, se plaignent du relâchement qui règne sur les places, et de l'indiscrète sévérité qu'on trouve dans les rues? Que de gens, en effet, passent en revue toutes les professions et tous les ordres, n'y trouvent rien qui les attire, voient mille sujets de critique, et calomnient ici l'absence, là l'excès de la sévérité? Ceux-là peuvent dire avec autant de malheur que de vérité : *Je ne l'ai pas trouvé.* C'est une déplorable

[1] Jérem. XII, 7. — [2] Isaïe I, 8. — [3] Rom. I, 18, 25. — [4] Prov. VII.

[1] Math. V, 14.

disposition de dire : « Le Christ est ici, il est là » ; mais c'en est une plus déplorable encore de dire : « Il n'est ni ici, ni là. » L'Epouse le cherche partout et ici et là. *Je chercherai dans les rues et sur les places celui que j'aime. Dans les rues,* c'est la vie sévère ; *sur les places,* c'est la vie ordinaire. Dans les ministres de l'Eglise ne prenez en mauvaise part ni l'une ni l'autre. Car l'Eglise les agrée toutes les deux, et l'Epouse y cherche également l'Epoux. Cherchez-y aussi le Christ, sans exclusion. Joignez en vous les places aux rues. Comment, me direz-vous ? Si l'affliction, ou volontaire ou contrainte, vous assiége, dilatez-vous au-dedans par la joie du cœur, et vous aurez uni les places aux rues. Ne vous paraît-il pas avoir réalisé cette union, celui qui se réjouit de sentir son âme dilatée dans la souffrance[1] ? L'Apôtre souhaitait cette dilatation dans les angoisses de la douleur, à ceux à qui il disait : *Réjouissez-vous dans l'espérance, et soyez patients dans la tribulation*[2]. La dilatation se rapporte à l'espérance : *Vous qui avez de pareilles promesses,* disait-il encore, *vous, ô mes bien-aimés, dilatez-vous donc*[3]. La réalité présente est étroite ; mais l'espoir a de plus larges proportions ; notre possession actuelle est bien resserrée, notre attente a une plus vaste étendue. Rapportez donc ces places à la largeur de l'espérance. *Réjouissons-nous dans l'espérance,* comme dit l'Apôtre. Et le Prophète ajoute : *Vos places se rempliront encore de chœurs joyeux*[4]. Voyez-vous comme l'Apôtre et le Prophète sont d'accord sur le rapport qu'il y a entre l'espérance et des places ? Tous les deux y voient la joie.

6. On peut encore, par une autre distinction, dire qu'on séjourne dans les rues pour les besoins domestiques, et que sur les places on se trouve au divertissement. C'est sur les places que se tiennent les chœurs et les joyeuses assemblées. Elles servent donc au délassement et au plaisir. Heureuses places où les âmes agiles se livrent aux élans de la contemplation. L'Epouse cherche donc son bien-aimé sur les places, quand débarrassée des soucis domestiques, sortie de la maison de son corps, et quittant, autant qu'il est possible du moins, cette demeure terrestre, elle se livre avec autant de liberté que de joie à la contemplation. Son séjour dans les rues est plus long : son séjour sur les places plus rapide mais plus doux. Dans les rues elle s'exerce aux vertus qui nous sont nécessaires tant que nous habitons le corps : sur les places, elle goûte des loisirs et des joies préludes de l'éternelle félicité. Et maintenant voyez la suite du texte : d'abord les rues, puis les places. Le Psalmiste vous offre quelque chose de semblable : *Que vos tabernacles sont aimés ô Dieu des vertus ! Mon âme soupire et défaille après vos parvis*[1]. Vous admirez l'empressement de l'Epouse ? Suivez sa marche. N'ayez pas la présomption d'être plus prudent ni plus empressé qu'elle. Commencez par vous excercer aux œuvres de vertu, pour vous élever ensuite à la contemplation de la vérité. Pourquoi voulez-vous entrer par où il faut sortir ? Venez avec l'Epouse par les rues aux places, et avec le Psalmiste, traversez le tabernacle des vertus pour arriver aux vastes parvis de la vérité. Changer cet ordre est un renversement. Plus les rues sont resserrées, plus abondants et plus libres sont les loisirs intimes de l'âme. Et que dis-je les loisirs ? disons plutôt la dévotion. La rigueur de la discipline extérieure dilate l'âme intérieurement. Que par les places vous entendiez la liberté ou la joie, où trouverez-vous des places plus spacieuses que dans notre ordre ? Et vous ne sauriez dire non plus où se rencontrent des rues plus étroites, une plus grande latitude pour l'exercice des vertus que dans ce même ordre et dans notre sainte assemblée. La liberté du bien est plus grande parce que la licence pour le mal y est moindre. Plus la sévérité est rigoureuse, plus la direction est sérieuse. Les rues les plus étroites forment les places les plus étendues. Chercher à travers les rues et les places de Jérusalem, qu'est-ce donc, sinon se restreindre et s'étendre pour goûter la joie de ses clartés ?

7 Voulez-vous que je vous montre aussi ces deux choses dans l'âme, des places et des rues ? N'est-il donc pas comme dans une rue étroite et difficile, celui qui est tourmenté dans sa patience, exercé dans sa chasteté et pressé de toute part dans sa charité ? La vertu entravée et laborieuse, en butte aux anxiétés et aux luttes ne vous semble-t-elle pas sur une route difficile ? Ses recherches sont accompagnées d'efforts et de peines, et c'est comme à travers des rues qu'elle poursuit son bien-aimé. C'est de ces âmes que le Prophète a dit : *Seigneur, ils vous ont cherché dans leur angoisse,* et encore : *Dans le sentier de vos jugements, Seigneur, nous vous avons attendu.* C'est ce qui arrive aux

[1] Ps. IV, 2. — [2] Rom. XII, 12. — [3] II Cor. VI, 13. — [4] Zach. VIII, 5.

[1] Ps. LXXXIII, 2, 3.

âmes inexpérimentées et novices, soumises à diverses épreuves, ou à l'ennui, quand les désirs de la chair les assiégent, ou que la joie de la vertu ne les dilate plus. Et heureux alors celui qui n'est ni scandalisé, ni blessé, qui ne perd pas Jésus, qui le cherche plutôt en ces routes, qui cherche jusque dans l'angoisse, et qui n'imite pas ceux dont il est dit : *Il vous ont cherché dans les peines*, et c'est dans le *trouble du murmure que vous les instruisez*[1]. Alors surtout l'âme entend et l'exercice de la vertu, et la doctrine du Père, et marche d'une extrémité à l'autre avec force, jusqu'à ce qu'elle arrive des rues à la place. Pour les plus parfaits habitués à la place, il leur arrive souvent de retomber soudain dans les rues étroites. Et qui donc est plus parfait que celle qui porte le nom d'Epouse ? Elle-même cherche son bien-aimé à travers les rues et les passages difficiles. Et cette recherche difficile a son utilité ; l'humilité s'y exerce, les désirs s'y excitent. Combien de fois ne me suis-je pas senti errer à travers ces routes, enfermé dans ces angoisses de l'âme, et tout d'un coup je me suis retrouvé dans les places voisines ! Dieu dans sa bonté m'a mis au large. J'étouffais à mourir dans ces passages : sur la place je respirais à l'aise. Ainsi, par ces places on vous recommande une sorte de latitude, la liberté d'une âme dégagée et affranchie de toute occupation.

8. Mais prenez garde que cette liberté ne devienne une occasion toute charnelle : n'amoncelez pas la fange sur votre place, la fange des pensées illicites. Sinon Dieu vous détruirait comme la boue des places publiques. *Nos pieds,* dit le Prophète, *ont glissé sur les places*[2] : il veut donner à entendre qu'il y a de la boue sur celles où les pas glissent. Que les vôtres soient couvertes d'or et non de fange : cependant loin de vous la sécheresse et l'aridité : mais que là coulent des fleuves d'eau vive, les eaux de la méditation. Sur les places partagez ces eaux dans l'étendue d'un cœur libre. La sagesse dit d'elle-même : *Je me suis élevée comme le platane le long des eaux qui traversent les places*[3] ; et non sur les places seulement, ni le long des eaux, mais *auprès des eaux et sur les places*. Que le repos et la fréquente rosée de la sainte méditation aident puissamment à faire pousser les joyeux rejetons de la sagesse. Elle s'élève comme un platane puisqu'elle est plantée comme lui. O places véritablement heureuses, où croît la sagesse, où elle s'élève et domine, où elle est assez visible pour n'avoir pas besoin qu'on la cherche ! Et voyez comme quelques-uns ouvrent leur cœur tout entier à la prudence du siècle, étendent leur esprit, et le dilatent comme en une place, pour y planter un germe infidèle et étranger : comme ils l'arrosent d'exercices continuels, de méditation et d'enseignements fréquents. Aussi verrez-vous en eux la sagesse séculière s'élever joyeuse et féconde ; vous y verrez fructifier le sens mondain : quant à la sagesse qui vient de Dieu, elle est petite, obscure, et presque introuvable.

9. Sortez donc dans les rues et les places de la cité : discutez les loisirs, et examinez les occupations de ceux qui rendent la justice, qui occupent les chaires, qui siégent dans les tribunaux : quelle est leur conduite publique, quelle est leur conduite privée ? La sagesse pure, véritable, céleste, les domine-t-elle ? La trouvez-vous empreinte dans leurs mœurs et leurs discours ? Est-elle visible, élevée comme le cèdre sur le Liban, comme le cyprès sur les hauteurs de Sion ? Car elle se glorifie d'être plantée sur les montagnes[1]. Ces noms renferment des mystères, et il faut en noter l'ordre. Dans l'éloge de la sagesse, le Liban figure d'abord, Sion vient ensuite : après la candeur d'un cœur pur, vous montez pour contempler l'éclat de la vérité, dont la pureté mérite la connaissance, non une connaissance littérale, mais une connaissance douce, intime, répandue jusqu'aux moelles de l'âme. La pureté est la compagne de la vérité ; elle la précède. Voilà pourquoi la sagesse, dans son propre éloge, associe ces deux montagnes : le Liban et Sion. Pourrez-vous les trouver, ces montagnes, chez ceux qui sont occupés à soulever ou à décider les procès ? Impossible de rencontrer la sagesse chez ceux en qui elle n'a pas même de place. Elle aime le Liban ; elle aime Sion ; elle aime les places publiques. La liberté et l'élévation sont sa joie. Quel renversement si cette autre sagesse occupée à d'interminables litiges, avide de lucre, domine, tandis que la sagesse divine reste cachée ? La sagesse querelleuse règne et plane, et la sagesse pudique, pacifique, amie du bien, gît méprisée en un coin obscur. L'une est honorée, l'autre négligée, comme stérile et sans profit. Une plantation négligée ne grandit

[1] Isaïe xxvi, 8, 16. — [2] Thren. iv, 18. — [3] Eccli. xxiv, 19.

[1] Eccli. xvi.

pas. Vous la trouverez donc rarement élevé comme un platane sur les places publiques. On ne l'y rencontre pas : aussi l'Epouse dit-elle : *Je l'ai cherché, et je ne l'ai pas trouvé.*

10. Partout on prononce, partout on redit, partout on vénère le nom de Jésus. Plût à Dieu que la vie fût ici d'accord avec la parole : que l'imitation du Sauveur fût exprimée, et rendue sensible par nos mœurs ! Que celui qui cherche en vous la sagesse la trouve assise à vos portes, en vos sens, dans la modestie et toute l'attitude de l'homme extérieur ! Car les sens sont comme les portes, par lesquels se trahit l'hôte intérieur : à vos fruits on connaît si Jésus habite en vous. L'Epouse approche de vous : elle soulève les feuilles de votre figuier, elle cherche en vous du fruit, elle cherche le bien-aimé. Car voilà le fruit doux à ses lèvres. Quel bonheur pour vous si vous abondez en fruit pareil, et si vous rassasiez de cet aliment l'Epouse de votre Seigneur ! Sa nourriture est une nourriture choisie. Et ses délices sont que le bien-aimé soit avec tous. Elle n'est ni jalouse, ni envieuse. Elle veut que son bien-aimé soit celui de tous. Aussi le cherche-t-elle en tous, afin de le trouver en tous ou de l'y attirer. Elle cherche Jésus en ceux dont elle veut le progrès en lui. Elle le cherche à travers les rues et les places, sans pouvoir le rencontrer partout. *J'ai cherché*, dit-elle, *je n'ai pas trouvé.* Paul avait soif du salut de tous ; il souhaitait trouver Jésus-Christ dans les entrailles de tous, et les rencontrer tous dans les entrailles de Jésus-Christ. Mais écoutez son langage et ses plaintes : *Je n'ai personne qui pense comme moi ; tous cherchent leurs intérêts et non ceux de Jésus-Christ*[1]. Pouvait-il, dites-moi, trouver Jésus-Christ en ceux qui ne cherchent pas à le trouver ? Et vous en rencontrerez beaucoup qui cherchent autre chose que lui, mais pas lui : on traite de lui dans les conseils ; il est l'objet de contestation en justice : on en dispute dans les écoles : on le chante dans les églises. Ce sont là des affaires religieuses ; mais allez au fond, et voyez quel est en général le but où tout cela vient aboutir. N'est-ce pas là un moyen de trafiquer de Jésus-Christ? Le nom de Jésus est une spéculation. Rien de plus lucratif et de plus recherché. Heureux pourtant celui qui cherche la vertu de ce nom ! Laissez contester, disserter, discuter sur ce sujet. Qu'il nous suffise à nous de le voir aimé dans nos cloîtres. C'est notre plus grand bien, et aussi serait-ce le comble de la confusion si on ne trouvait pas Jésus-Christ parmi nous. On n'y trouve pas la forme de la justice, si dans nos œuvres pieuses nous n'avons pas une intention pure. Car la joie elle-même est une sorte de légèreté divine de l'âme qui vient de la présence de Jésus-Christ, et que nous pouvons vraiment interpréter comme sa présence même. Cette affection céleste et vive n'est pas chose facile, ni qu'on rencontre partout. C'est elle que l'Epouse a principalement en vue, quand elle dit : *Je l'ai cherché et je n'ai pas trouvé celui que mon cœur aime*, Jésus-Christ qui vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON VI

N'avez-vous pas vu celui que mon cœur aime. Cantiq. III, ch. III.

1. Les recherches de l'Epouse rencontrent des lenteurs ; l'Epoux semble mettre devant elle des obstacles, et ne se donne pas de suite à ses désirs. Elle, cependant, dans son ardeur, poursuit avec empressement sa marche et redouble sa plainte : *Je ne l'ai pas trouvé.* Mes frères, si cet empressement est sans succès, la lâcheté sera-t-elle plus heureuse ? Si l'amour ne trouve pas, la tiédeur, l'absence de la prière, la nonchalance trouve-

[1] Philipp. II, 20, 21.

ront-elles? Mais pourquoi m'élever ici contre la rareté de la prière et la négligences? il est inutile d'apporter remède à une maladie que vous n'avez pas. Ces défauts vous sont étrangers. Car, qui de vous n'est pas fidèle et fervent dans la prière? Mais si vous n'êtes pas lâches, prenez garde que d'ennuyeux délais ne vous fatiguent, que vos désirs ne vous épuisent; que votre âme ne soit tiède en ses demandes, ou que l'attente ne la décourage. Dans les deux cas il y a faute. Vous voyez les désirs de l'épouse différés; et si le premier coup frappé par votre prière à la porte de Dieu ne vous inonde pas des délices de l'inspiration céleste, vous vous exhalez en plaintes accusatrices. Vous commencez à peine, et votre esprit change si promptement de direction! Que serait-ce donc si on vous adressait ce reproche de l'Evangile: *Ainsi vous n'avez pu veiller une heure avec moi* [1]? Veillez donc et priez, car vous ignorez l'instant où viendra votre bien-aimé. Une prière persévérante atteint son but. D'abord elle vous paraît sèche et dure comme la pierre, mais vous tirerez de ce roc l'huile de la grâce, si vous persévérez, si les délais ne vous lassent pas et n'épuisent pas vos désirs. Sans doute, ces lenteurs sont pénibles à l'amour; mais les désirs ainsi prolongés ont pour habitude de grandir. Et pourquoi vous rappeler ce que vous savez si bien? Des épreuves fréquentes vous donneront l'intelligence de ceci, ou plutôt elles vous l'ont déjà souvent donnée. Je vous ai trouvés exercés sur ce point. Je ne puis me glorifier d'avoir engendré en vous ces sentiments. Cependant ce m'est une joie de les rencontrer en vous. Encore qu'ils ne soient pas mon œuvre, je souhaite les entretenir en vos cœurs. Je suis votre gardien; aussi vous m'adressez fréquemment cette parole de l'Epouse: *Avez-vous vu celui que j'aime?* Ah! bienheureuse l'âme exercée par des désirs si saints! désirs de la bien-aimée qui ne sait parler que du Christ, et à qui échappe ce cri: *Est-ce que vous avez vu celui que j'aime?*

2. C'est l'Epouse qui a été trouvée occupée à ces recherches. *Les gardes de la ville m'ont trouvée*, dit-elle; ceux qui usent de feinte et de tromperie ne craignent rien tant que d'être trouvés par ces gardes; et quand on les surprend, il n'est pas aisé de les convaincre. Caïn s'enfuit et erra sur la terre dans la crainte d'être découvert: *Celui qui me trouvera*, disait-il, *me tuera* [2]. Le péché ne veut pas être tué, ni subir, avec la honte salutaire de l'aveu, la correction médicinale du Maître, il ne veut pas être découvert pour ne pas mourir. Là où elle n'appréhende pas la mort, mais où elle espère plutôt la flatterie, l'affection indisciplinée se vante impudemment. Pour l'Epouse, elle se présente d'elle-même, elle va joyeuse à la rencontre des compagnons de l'Epoux. Pourquoi ne seraitelle pas joyeuse? Si on la rencontre, elle ne fuit pas un vengeur: elle cherche un ami: *Les gardes m'ont trouvée*. Ils n'ont pas été trouvés: les premiers ils ont trouvé. Ceci est l'éloge de leur vigilance. Les gardes nonchalants et peu fidèles n'apportent ici aucune diligence: ils ne circulent pas; ils ne cherchent pas les consciences malades, ni celles en qui un signe révèle une chaste affection, et le zèle à chercher trahit l'amour qui les consume. Ils ne vont pas au-devant de leurs subordonnés: et peut-être même trouvent-ils mauvais que ceux-ci les importunent: il faut les interroger pour en obtenir un mot de consolation si toutefois on l'obtient. C'est la lettre sur une page qui montre ce qu'elle a, sans y rien ajouter, ni zèle, ni diligence. Bien différente doit être la conduite d'un vrai gardien. Il doit prévenir et non pas seulement répondre: provoquer plutôt la recherche que l'attendre: veiller sur ses enfants comme la sentinelle placée sur un point élevé, et voir quels sont les cœurs intelligents et occupés de Dieu. Je suis votre gardien; donnez-moi, Seigneur, une langue habile, afin que je sache relever d'un mot celui qui est tombé, et le diriger par mes paroles.

3. Et l'Epouse souhaite-t-elle donc autre chose lorsqu'elle dit: *Avez-vous vu celui que j'aime?* Vous la voyez moins fatiguée qu'animée aux œuvres spirituelles. Vous avez compris son obstination à chercher le bien-aimé. Voyez maintenant son humble prudence. Elle ne sait pas mépriser les gardes. Elle ne croit pas sûr de passer outre sans consulter ceux qu'elle sait être les confidents des secrets divins, les messagers des préceptes d'en-haut. *Avez-vous vu celui que mon cœur aime?* Que signifie cette question ambiguë? N'a-t-elle pas pour but de vous avertir de ne pas croire à tout esprit, mais d'éprouver celui qui vient de Dieu? Indiquer sûrement l'Epoux n'est pas en effet une mission qui convienne à tous ceux qui ont reçu ou usurpé la fonction de gardien. Car il en est beaucoup *dont l'œil égaré se promène sur toute la terre*, ou comme dit un autre passage des Proverbes, *jusqu'aux ex*

[1] Math. xxvi, 40. — [2] Gen. iv, 14.

trémités de la terre[1]. Ils ne sont pas éclairés: leur regard ne sait pas s'élever plus haut que la terre, ni se porter au Ciel. Ils sont assez fidèles et vigilants : mais leur fidélité et leur vigilance se bornent à amasser des biens terrestres et à les conserver. *Leur œil est sur la terre*, est-il dit. Leur insatiable avidité s'y concentre. Aussi appesantie par ces soins matériels, et préoccupée de la nourriture périssable, leur âme ne sait-elle plus dispenser le viatique céleste, ni présenter à ceux qui leur sont confiés des considérations d'un ordre supérieur. Interrogez ces hommes sur les secrets spirituels, ils vous répondront que la voie ordinaire de la foi et des mœurs suffit bien. Ils se consolent ainsi de leur stérilité, ou ils mesurent à leur tiédeur la pieuse avidité des autres. Car un amour languissant et lâche, dans sa passivité coupable, attend les biens futurs plus qu'il ne les désire : tandis que l'amour fervent, emporté par la vivacité de ses désirs essaie de ravir et de goûter d'avance la plénitude des joies qui lui sont réservées. L'Epouse qui connaît trop de gardiens de ce genre, pose donc sa question d'une façon ambiguë : *Avez-vous vu celui que mon cœur aime ?* Que le gardien soit prudent, fidèle, diligent : et que sa vigilance sévère préserve le troupeau des attaques de l'ennemi. Mais il ne deviendra pas immédiatement capable de faire entendre des chants d'amour, d'être le messager de l'Epoux et de révéler sa présence : il ne sera pas admis dans sa retraite intime pour y goûter la suavité de ses charmes. Eventer les séductions furtives et trompeuses de l'adultère, ou ménager les entrevues légitimes de l'Epoux sont deux grâces différentes et inégales. Comme on a la fréquente expérience du mal, il est aisé de le connaître: tandis que l'expérience des choses spirituelles étant rare, il est difficile de les juger, et d'en donner aux autres la connaissance. Seuls les spirituels sont aptes à juger des choses spirituelles : seuls ils peuvent nous éclairer sur ces matières, ceux dont il est dit : *Qu'ils sont beaux sur les montagnes les pieds de ceux qui annoncent la paix, qui annoncent la bonne nouvelle*[2] *!*

4. *Avez-vous vu celui que mon cœur aime ?* La vue de l'Epoux n'est ni simple, ni monotone, ni uniforme. Abraham a désiré voir son jour : il l'a vu et il en a été comblé de joie[3]. Jacob a contemplé le Seigneur face à face, et son âme a été sauvée[4]. Moïse l'a vu aussi, mais par derrière[1]. Isaïe a vu le Seigneur assis sur un trône élevé [2]. Ezéchiel l'a vu[3]. Daniel l'a vu sous la figure d'un homme [4], alors qu'il n'avait pas encore pris l'humanité. Mais avant l'incarnation toute vision de cette nature se montrait sous des emblêmes et non dans une réalité corporelle. Les Apôtres l'on vu dans la vérité de la chair ; ils l'ont touché et palpé. Mais tous ont vu Dieu intérieurement par la foi. Il a été dit à Philippe : *Celui qui me voit voit aussi mon Père.* Cette vue se rapportant à la foi, Jésus ajoute : *Ne croyez-vous pas que je suis en mon Père et que mon père est en moi ? Sinon croyez à cause de mes œuvres*[5]. Pourquoi Jésus-Christ voulant prouver que l'Apôtre a vu son Père, allègue-t-il qu'il l'a vu lui-même, sinon pour nous faire entendre qu'il s'agit ici de la vision de la foi ? C'est pourquoi il ajoute encore à propos de la foi : *Ne croyez-vous pas que je suis en mon Père et que mon Père est en moi ? Sinon croyez à mes œuvres.* Si le Christ habite par la foi en nos cœurs, si nos cœurs sont purifiés par la foi, pourquoi Jésus-Christ ne se rendrait-il pas, par cette même foi, visible en nos cœurs? Quant aux visions précédentes, dont l'une a lieu en image, et l'autre dans la chair, elles sont toutes les deux pleines de joie et d'utilité : mais à la condition pourtant de garde entière celle qui s'opère par la foi.

5. Car, pour parler ici de l'apparition du Verbe dans la chair, outre les paroles de vie sorties des lèvres de Jésus-Christ, quelle puissance éclatait dans son extérieur ! Comme les merveilles renfermées en lui resplendissaient en ses yeux, en sa voix, sur son visage ! Tous ses gestes ne respiraient-ils pas une grâce divine ? Oui, c'était là une douce vision, mais pour ceux qui croyaient à la présence de Dieu dans l'homme. Quant aux apparitions antérieures à l'incarnation et ménagées aux Prophètes et aux Patriarches, dans une image sans réalité, elles avaient aussi quelque chose de divin : et, selon moi, elles répandaient dans l'esprit et les cœurs de ceux qui en furent témoins des jouissances inestimables : mais les âmes pures étaient seules capables de les voir. Car, même après la résurrection, Jésus-Christ ne s'est montré dans la vérité de sa chair qu'à des témoins choisis d'avance par Dieu[6]. Heureux les gardiens à qui se révèle fréquemment et familièrement une telle vi-

[1] Prov. xvii, 24. — [2] Isaïe lii, 7. — [3] Jean viii, 56. — [4] Gen. xxxii, 30.

[1] Exode. xxxiii, 23. — [2] Isaïe vi, 1. — [3] Ezéch. i. — [4] Dan. vii, 13, 14. — [5] Jean xiv, 9, 12. — [6] Act. x, 40, 41.

sion, celle surtout qui permet de contempler la chair ressuscitée, vision pareille à celle dans laquelle Pierre et Jean virent sur la montagne Jésus transfiguré[1] ! Et pourtant la première n'était pas vraie, et la seconde était incomplète. Moïse transporté par la première qui ne comblait pas ses désirs disait : *Montrez-vous vous-même à moi*[2]. De l'autre Notre-Seigneur disait lui-même : *Il vous est avantageux que je m'en aille ; sinon le Paraclet ne viendra pas*[3]. Heureuse la vision que l'arrivée du Paraclet opère en nous : elle est toute spirituelle, puisqu'elle est l'œuvre intérieure de l'Esprit. Or, l'Esprit, le Christ, le Seigneur est devant nous[4]. Cette vision a lieu soit dans la vérité révélée d'une façon spirituelle par l'intelligence, soit dans la suavité que la grâce infuse en nous. Eprouver cela c'est voir. *Goûtez*, est-il dit, *et voyez que le Seigneur est doux*[5]. Oui certes, cette vision est très-douce, et quoiqu'elle n'ait pas encore atteint la plénitude qu'elle doit un jour avoir, elle en approche par la qualité et non par l'égalité. Cette vision n'est pas due au génie de l'homme, ni à ses efforts, encore qu'elle soit quelquefois gratuitement accordée à ses désirs. Ce n'est pas une vision qui, conçue par les forces de l'intelligence, puisse subsister avec continuité dans la mémoire. Elle est soudaine; elle ne relève que d'elle-même ; elle va et vient sous l'action d'un esprit rapide. Elle est subite et ne dure qu'un moment; elle arrive, puis disparaît tout d'un coup : mais si rapide qu'elle soit, il en reste dans la pensée des traces si vives et si lumineuses que son souvenir est une fête pour l'âme. Elle garde la mémoire de ce qu'elle a senti et éprouvé. Ceux qui ont goûté ces choses savent les redire, surtout sur le moment même. Car le cœur encore tout chaud des impressions récentes de la grâce fournit des expressions capables de les rendre, et une méditation fervente s'épanche en discours brûlants comme elle. La douceur dont le cœur est rempli s'imprègne dans les paroles, et pleins de grâce sont les discours qui jaillissent de l'abondance même de la grâce.

6. Etes-vous gardien, sachez que c'est ainsi qu'il faut vous préparer à la rencontre de l'Epouse. Pourquoi vous présenter à elle si vous n'avez rien de doux, rien de nouveau à lui annoncer ? A défaut de choses nouvelles, présentez-lui au moins des choses anciennes : évoquez ses souvenirs, si vous n'avez rien de récent à lui dire. Elle ne demande pas en quel état vous avez vu l'Epoux, mais si vous l'avez vu. Il suffit de le lui annoncer tel qu'elle le connaît : mais vous lui serez plus agréable si vous lui apportez un message nouveau. Les vues ignorées ou avec lesquelles la méditation n'est pas familiarisée, ont coutume de charmer l'Epouse. Elle ne se lasse pas d'écouter, dans sa pieuse avidité : parlez seulement de l'Epoux; ce nom est toujours nouveau à ses oreilles. Vous ne pouvez pas toujours lui répondre sur ce mode excellent et supérieur de vision dont on vient de parler. C'est là une vision sublime et délicate qui ne s'empare soudain que des âmes pures et tout à fait libres. Elle les saisit tout d'un coup sans les retenir longtemps. Ces hautes impressions ne sont pas au service de nos désirs : mais elles sont mêlées de douceur. Chacun des articles de la foi, si on les traite avec mesure, produit dans l'âme attentive les sentiments et les ravissements les plus suaves. Délicate, l'Epouse demande des choses plutôt douces que fortes : pourtant elle peut tout quand l'Epoux la soutient. Que d'autres lui racontent des fables, ou se livrent devant elle à des controverses : pour vous, consacrez vos lèvres à traiter de la sagesse, et qu'une langue qui s'adresse à l'Epouse, tienne un langage plein de délices. Elle aime ceux qui l'entretiennent de son Epoux et lui en donnent des nouvelles. Les lèvres du prêtre doivent êtres les gardiennes de la science : aussi est-ce à lui qu'on demande la loi[1] qui aide à voir et à trouver le bien-aimé. *Avez-vous vu celui que mon cœur aime?* L'Epouse compte voir du même œil que les gardes. Aussi s'en enquiert-elle avec soin, espérant que leur entretien lui ouvrira des aspects plus secrets, ou lui apportera des affections plus douces. Car, voir celui qu'elle aime, c'est concevoir avec un sentiment vif, avec un esprit pur la sagesse et la vertu de Dieu. Il a bien vu, celui qui a cette double conception, et qui a discerné avec netteté, et pieusement senti. Il y a ici, je crois, entre l'Epouse et les gardes, un doux échange de paroles fait à voix basse, un entretien plein d'agrément, si c'est un entretien : car on ne rapporte pas la réponse des gardes. C'est une conversation très-secrète, si c'en est une, et qu'on a cru devoir envelopper d'un profond silence. Oui, c'est un secret, c'est le secret de l'Epouse[2].

[1] Math. XVII, 1, 2. — [2] Exod. XXXIII, 13, 18. — [3] Jean XVI, 7. — [4] Thren. IV, 20. — [5] Ps. XXIII, 9.

[1] Malach. II, 7. — [2] Isaïe XXIV, 16.

N'ayons pas l'audace de nous livrer à des conjectures sur un point qu'elle a pris soin de taire. Que ce silence des gardes mette fin à ce discours : remettons à demain le passage de l'Epouse ; ce passage qui, dit-elle, l'a conduit plus loin que les gardes, et lui a fait trouver celui qu'elle aime.

SERMON VII

Après les avoir dépassés, j'ai trouvé celui que mon cœur aime. Cant. ch. III, 4.

1. Vous êtes des créanciers sévères, et vous pressez trop votre débiteur : cependant vous seriez excusables si vous n'exigiez que ce qui est juste. Mais vous me demandez de payer une dette à laquelle je ne suis pas obligé. Je devais traiter du passage de l'Epouse. J'y suis tenu et par la suite de mon commentaire et par ma promesse, et voilà qu'avec l'Epouse vous me répétez : *Avez-vous vu celui que j'aime*[1] *?* Elle est plus modeste puisqu'elle formule sa demande d'une façon dubitative. Elle sollicite plutôt qu'elle n'exige. Car elle sait que tout le monde ne jouit pas en tout temps de cette vision. Et qui donc contemple l'Epoux quand il a caché son visage? Vous me pressez de vous tracer la règle pour contempler l'Epoux, et de vous donner le moyen de le découvrir et de l'apercevoir ? Eh quoi ? Vous prétendez que je formule, que je soumette à une règle les largesses et les libéralités de Dieu ? Cette vision est le fruit de la grâce et non de l'industrie : de la révélation et non de l'investigation. Si cependant l'industrie humaine peut y contribuer en quelque chose, obtenez en premier lieu ce qui est écrit : *Lavez-vous, soyez purs*[2]. En second lieu, amassez la Sagesse au temps du repos. Car celui qui s'agite peu l'acquerra[3]. En troisième lieu, faites-vous violence, et enlevez de force la joie du règne de Dieu qui vous est ôtée depuis longtemps[4], c'est-à-dire ayez un cœur purifié, disposé, éprouvé. Le premier point vous rendra dignes, le second dévots, le troisième ardents ; c'est-à-dire aptes à recevoir la grâce, allant au-devant d'elle et pressant ses lenteurs. Par le premier point vous serez préparés : le second vous assimilera à l'Epouse qui attend son bien-aimé au retour des noces : par le troisième vous vous hâterez ; or l'Epouse n'attend pas, elle se presse, elle dépasse les gardes ; je me serais mieux exprimé si j'avais dit qu'elle passe à travers leurs rangs. Car dépasser un objet c'est n'y pas faire attention, et ne pas même y donner un regard ; c'est le dédaigner. Mais passer à travers, c'est le discuter, l'examiner, l'approfondir. Et ce genre de passage a son utilité, car à peine l'Epouse l'a-t-elle opéré qu'elle a trouvé l'Epoux. Voyez-vous, mes frères, le fruit de l'interrogation adressée aux gardes? Grâce à elle, une âme dévote mais errante a trouvé son bien-aimé. Consultation avantageuse : souvent l'humilité qui prend conseil obtient ce que ne procure pas la science qui conseille. Il est donc bon de questionner soigneusement, sans pourtant le faire toujours. Si l'Epouse interroge les gardes, c'est moins à dessein que par occasion, et comme en passant. L'amour pour le bien-aimé l'attirait plus loin, et ne lui permettait guère de conférer longuement avec les sentinelles. Elle courait poussée par son cœur avide, ayant déjà aspiré le parfum de l'Epoux voisin d'elle : aussi était-elle peu occupée de ceux qui la bénissaient de bouche : elle se hâtait vers celui qui bénit en esprit, le Dieu béni dans tous les siècles.

2. Remarquez ceci, vous qui priez en passant, et qui lisez avec lenteur : vous qui, de feu pour le second devoir, remplissez tiède-

[1] Cantiq. III, 3. — [2] Isaïe I, 16. — [3] Eccli. XXXVIII, 25. — [4] Math. VI, 12.

ment le premier. La lecture doit aider la prière et préparer le cœur : elle ne doit pas nous ravir les heures ni nous enlever les loisirs destinés à l'oraison. En lisant, vous vous instruisez de Jésus-Christ : mais en priant, vous vous entretenez avec lui d'une façon familière. Et n'est-il pas plus agréable de parler avec lui que de parler de lui ? Si ceux qui lisent avec trop d'ardeur perdent ainsi certaines visites spirituelles, dont les prive la rareté de la prière, que dire de ceux que des conversations éternelles dissipent, ou que des questions difficiles troublent et partagent ? Les moines doivent non pas parler, mais se taire ; chercher non des questions, mais le calme où s'ils doivent connaître l'inquiétude que ce soit l'inquiétude de l'amour et non celle des contentions. Car l'amour sacré a aussi ses troubles, mais ceux dont parle le Prophète : *Je ne me tairai pas, je ne me reposerai pas, jusqu'à ce que le Juste apparaisse comme une splendeur, et que le Sauveur brille comme une lampe* [1]. N'est-ce pas le sentiment que l'Epouse exprime ainsi : *Après les avoir dépassés, j'ai trouvé celui que j'aime?* Elle les a dépassés soit dans l'examen de la doctrine, soit dans l'appréciation de la nature. Quels que soient ces gardes, fussent-ils des chérubins ou des séraphins, ils ne peuvent ni exprimer par la parole, ni rendre par l'imitation toutes les perfections de Jésus-Christ. « Toutes choses sont difficiles, et la parole de l'homme est incapable de les expliquer [2]. » S'il est si difficile d'expliquer les choses créées, qui donc expliquera dignement ou pleinement leur auteur ? C'est pourquoi l'Epouse dit : *Lorsque je les ai eu dépassés*.

3. Puissions-nous être des auditeurs de la divine parole, qui ne succombions pas sous son poids, soit par la lenteur de notre esprit, soit par la tiédeur de nos désirs ; de crainte que cette parole ne nous dépasse, et n'excède à la fois et notre avidité et notre capacité ! Devançons l'effort de celui qui nous enseigne plus qu'il ne nous avertit. Si nous ne comprenons pas ses enseignements trop élevés, essayons d'en deviner le sens, ou au moins souhaitons de l'entendre. Il dépasse en quelque sorte l'objet qu'on lui propose, celui qui vise plus haut, sans y atteindre immédiatement. L'Epouse y est parvenue ; aussi chante-t-elle en sa joie : *Après les avoir dépassés, j'ai trouvé celui que j'aime*. Pourquoi n'irait-elle pas plus loin que ceux dont la science se compte, et dont la nature se mesure ? L'objet de sa recherche est grand, il est immense : nul être n'est rien comparé à cet objet. Il ne peut donc être bien jugé par une autre expérience ou un autre exemple. Tous les autres êtres sont susceptibles d'être dépassés : lui seul échappe à cette condition. Aussi il dit : *Passez jusqu'à moi, vous tous qui me désirez, et remplissez-vous de mes fruits* [1]. *Passez jusqu'à moi*, dit-il, et non passez au delà ; car, comment dépasser l'immensité ? *On versera dans votre sein une mesure large, serrée, entassée, comble et qui débordera* [2]. On vous mesure l'infini qui, en lui-même, est sans mesure. Il n'est pas dit non plus : une mesure qui remplira, *mais qui debordera*. Si la mesure même est insaisissable, comment saisir l'immensité ? Comment dépasser ce qu'on ne saurait même saisir ? Aussi l'Epouse elle-même ne veut-elle plus passer outre, et dit-elle : *Je le tiens, je ne le laisserai pas aller : après les avoir dépassés, j'ai trouvé celui que mon cœur aime*. Peut-être les gardes étaient-ils voisins de l'Epoux qu'elle trouve après les avoir quittés. Si nous entendons ce texte de la nature divine, quel esprit créé approche donc si près de sa majesté et de son immensité ? S'il y a en ces êtres une ressemblance réelle, elle est cependant bien éloignée de Dieu et bien inférieure à lui. Car personne, Seigneur, n'est semblable à vous. Peut-être que la connaissance admet une proximité exclue par la condition.

4. Mais quel esprit créé osera tracer les limites de l'insondable abîme de la divine sagesse ? *Dieu*, dit l'Apôtre, *habite une lumière inaccessible* [3]. Cette lumière est inaccessible pour nous : mais nous ne sommes pas inaccessibles pour elle. C'est pourquoi il est dit : *J'ai fait approcher ma justice, et mon salut ne s'éloignera pas* [4]. La Justice s'est approchée dans l'Incarnation ; elle s'est approchée davantage en se révélant ; elle s'est approchée tout à fait en se donnant. Jésus-Christ, la Justice de Dieu le Père, s'est approché de nous en prenant notre chair : mais, considéré en sa nature humaine, il a eu, sur le genre humain, le double privilége de la justice et de l'intégrité : car, excepté lui, personne n'est exempt de souillure, personne n'est à l'abri de la corruption. Il a donc été doté de ce double privilége, et sur ce point il l'a emporté sur tous ceux qui participent à cette nature. Que votre foi

[1] Isaïe LXII, 1. — [2] Eccle. I, 8.

[1] Eccli. XXIV, 26. — [2] Luc. VI, 38. — [3] I Tim. VI, 16. — [4] Isaïe XLVI, 13.

laisse donc les autres hommes, et qu'en lui seul elle cherche la justice et l'intégrité d'une nature semblable. Mais je n'ai dû faire que quelques pas en avant : car, si Jésus-Christ nous devance par la justice et l'incorruption, il se rapproche de nous par le reste de la nature. Dans l'appréciation qu'ils firent de lui, les Juifs n'ont pas été plus loin que Moïse, qu'Abraham, que les Patriarches ou les Prophètes : ils n'ont vu en lui rien de plus qu'en ces personnages; ils n'ont pas cru qu'il eût sur eux l'avantage d'une grâce supérieure. Ils disaient : *Abraham et les Prophètes sont morts ; et vous dites : Celui qui mange ma chair ne mourra pas? Qui donc prétendez-vous être* [1]. Ils ont refusé d'aller plus loin que Jean : et ils disaient encore : *Jean est le Christ* [2]. Mais Jean n'a pas souffert qu'ils s'arrêtassent à lui : il a écarté de lui la fausse idée qu'ils en avaient conçue : *Je ne suis pas le Christ,* leur répondit-il, *mais au milieu de vous il y en a un que vous ne connaissez pas* [3].

5. La synagogue, incapable d'aller plus loin, l'a estimé à la mesure commune : et elle lui reprochait comme un blasphème, de se dire Dieu quand il était homme. La foi de l'Eglise a pénétré plus avant, et elle l'a trouvé *oint d'une huile de joie dans une mesure plus excellente que ceux qui y avaient eu part avant lui* [4]. Qu'elle était abondante cette onction, puisque la plénitude s'en est répandue sur nos plaies! Nous sommes en effet ce blessé descendu de Jéricho, et tombé au milieu des voleurs qui l'ont dépouillé, frappé et laissé à demi-mort. Beaucoup sont passés sans le sauver. Le grand Patriarche passe, il n'est que justifié par la foi au Messie futur. Moïse passe, il ne donne pas la grâce : il n'est que législateur, et législateur d'une loi qui ne conduisait personne à la perfection : la justice ne vient pas de la loi. Aaron passe, le Prêtre passe, et les hosties qu'il offre sans cesse ne peuvent purifier la conscience des œuvres mortes, ni aider à servir le Dieu vivant [5]. Le Patriarche, le Pontife, le Prophète sont passés avec un cœur aussi vide que leurs œuvres. Que dis-je? Eux-mêmes étaient atteints dans la personne de ce blessé. Seul, le vrai Samaritain, touché de pitié à la vue de ce blessé, répandit l'huile sur ses blessures; il se répandit lui-même dans le cœur de tous, les purifiant par la foi. C'est pourquoi l'Eglise a traversé les rangs de tous ces personnages, pour arriver à celui qui, seul, ne pouvait passer outre devant elle, qui la mit sur sa monture [1], et qui s'est fait lui-même monture. Elle a donc avancé un peu pour le trouver, lui qu'elle croit exempt de corruption, et qui, elle le proclame, a pris sa condition. Ainsi elle a en lui le prince de la grâce, tout en confessant qu'il est associé à sa nature.

6. En affirmant que sous le rapport de l'âme sainte prise par lui, Jésus-Christ l'emporte sur les esprits bienheureux, nous n'avancerons rien de contraire à la foi, et notre langage sera conforme à la dignité de sa personne. S'il a été abaissé un peu au-dessous des Anges par la chair qu'il a revêtue, il les égale par la substance spirituelle, et il les domine par la prérogative de sa puissance. O Epouse! allez donc aussi plus loin qu'eux: ce sont vos gardiens, vos médecins qui disent par le Prophète : *nous avons soigné Babylone et elle n'est pas guérie* [2]. Oui, laissez-les, et contemplez dans votre bien-aimé des qualités et des priviléges réservés. Ce sont des esprits destinés à nous servir : ils n'opèrent pas notre salut; mais lui, il est l'Ange du grand conseil qui a réalisé notre salut au milieu de la terre. C'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné un nom au-dessus de tout nom. Qu'il est doux de considérer dans la famille céleste la simplicité de l'essence, la sérénité de l'âme, et la suavité de l'amour maternel! Qu'il est doux d'y voir la perpétuité de l'existence, la pureté de l'intelligence, et la profondeur de la science: et encore l'humilité dans l'obéissance, le calme dans l'activité, la puissance dans l'action! Elevez-vous au-dessus de tous ces êtres, et voyez quelle est la grandeur de celui qui vient sauver les nations. A son entrée dans le monde, les Anges le saluent de leurs chants, et quand il en sort triomphalement pour rentrer au Ciel, ils l'accompagnent de leurs cris d'admiration : *Quel est celui-ci qui vient d'Edom et de Bosra avec ses habits teints de pourpre? Il est beau en son vêtement* [3], c'est-à-dire dans le vêtement de sa chair.

7. Oui, il est beau sous cette robe d'une origine immaculée, née d'une vierge non-seulement sans corruption, mais préservée du foyer de la corruption; elle n'a pas connu la dissolution du sépulcre; elle est ressuscitée le troisième jour, le quarantième elle est montée au Ciel, et tous les jours (ô miracles suprêmes et dignes d'amour!)

[1] Jean VIII, 52, 53. — [2] Luc III, 15. — [3] Jean I, 20, 26 — [4] Ps. XLIV, 8. — [5] Hébr. IV, 14.

[1] Luc X, 30, 34. — [2] Jérem. LI, 9. — [3] Isaïe LXIII, 1.

elle est offerte en nourriture aux croyants. A ces prodiges, qui ne s'écrierait ému d'affection? *Quel est celui-ci qui est si beau en son vêtement?* Vous avez donc parcouru toutes ces merveilles, ou plutôt vous vous êtes arrêtés devant chacune dans la stupeur et le saisissement: et voilà qu'un nouveau sujet d'étonnement en surgit devant vous; mais vous vous y êtes suffisamment exercés. Un autre objet éveille votre religieuse stupeur, comme si on vous adressait ce mot du Prophète: *Ne songez plus au passé: voici des prodiges nouveaux*[1].

8. Quoi de plus nouveau, en effet, que de voir, dans le mystère du corps du Seigneur, la matière changée sous l'immobilité des espèces? L'ancienne forme reste; mais une grâce nouvelle accompagne une substance nouvelle, non en elle-même, mais sous cette apparence. Oui, c'est un phénomène nouveau que la substance de la chair du Seigneur, prise sous une espèce différente, confère à l'âme une vertu qui sanctifie; et qu'au mystère de l'autel, une chair immaculée purifie une substance spirituelle. Ce qui surtout est nouveau, ce qui l'emporte sur tous les sacrements, c'est que non-seulement une grâce nouvelle de sanctification nous est communiquée, mais une substance naturelle est changée. Car, par la bénédiction du Sacrement, le pain offert subit cette transmutation ineffable: par la consécration mystique, et l'union du Verbe vivant, cette grâce vivifiante rejaillit jusque sur la chair du Christ. Par elle-même la chair ne sert de rien: c'est l'esprit qui vivifie[2], conférant à la chair sacrée, dans ce grand Sacrement, l'efficacité spirituelle qui vivifie tous ceux qui participent à ce mystère. Il est donc beau en son vêtement, c'est-à-dire en sa chair: mais il l'est plus dans l'esprit qu'il a pris, et qui l'emporte d'autant plus sur la chair, qu'il est plus rapproché du Verbe. C'est cet esprit qu'il faut voir désigné par l'onction que Jésus-Christ a reçue en une si large mesure, dans une mesure exceptionnelle, supérieure et aux hommes et aux légions angéliques elles-mêmes. Et comment n'aurait-il pas une onction plus abondante, lui qui tient non pas une simple participation, mais par une union personnelle, au riche olivier, source de toute onction? Et n'est-ce pas une sorte d'olivier que la Vérité, et le Verbe de Dieu, dont l'onction nous enseigne toutes choses, dont les paroles sont plus suaves que l'huile, et dont le nom est un parfum répandu?

[1] Isaïe XLIII, 18, 19. — [2] Jean VI, 64.

9. Quelle lumière, quelle douceur, quelle suavité, quelle vertu de tout genre il en a reçues, c'est ce que disent ses œuvres: et ce qu'il a senti en son âme dépasse encore ce qu'il a exprimé par ses actes. A chacune de ses vertus, à mesure qu'elles se révèlent, vous pouvez dire: *Votre nom est une huile répandue*, sans parler de ce qui demeure caché[1]. Car, les actes extérieurs de l'âme n'égalent pas nécessairement ses vertus intérieures. Je ne puis déjà, mon Dieu, comprendre vos œuvres visibles. Elles sont si grandes qu'elles dépassent ma pensée: comment comprendrais-je toute la grâce cachée en vous? Nul œil, excepté le vôtre, n'a vu, ô bienheureuse âme de Jésus-Christ, les dons que le Ciel vous a conférés. C'est pourquoi les Esprits angéliques incapables de vous comprendre ne cessent de vous admirer, et, dans leur ignorance, ils redisent avec étonnement l'éloge rapporté plus haut: *Quel est celui-ci, si beau en son vêtement, et qui marche dans la grandeur de sa force?* Cette considération des vertus réservées de l'Epoux fait dire à l'Epouse qu'elle a un peu devancé les gardes: car elle admire en lui une grâce exceptionnelle, dans une nature qui nous est commune, et dans une âme de la même espèce que les nôtres, bien que douée d'une vertu supérieure. J'allais vous expliquer encore un autre passage; mais notre entretien touche à sa fin, et nous défend des réflexions suggérées ou exigées par notre sujet. Restons donc où nous voilà parvenus: de ce point, quand nous en aurons le loisir, nous passerons à des mystères plus profonds de l'Epoux de l'Eglise, Jésus-Christ qui vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Cantiq. I, 2.

SERMON VIII

Lorsque je les ai eu un peu dépassés, jai trouvé celui que j'aime. Cant. III, 4.

1. O Epouse du Seigneur, vous avez donc dépassé vos gardiens, revêtus de la même nature que vous, et associés à la même grâce: vous les avez devancés et vous êtes arrivée jusqu'au Bien-aimé. Pourquoi n'iriez-vous pas plus loin qu'eux, qui passeraient comme la fumée s'ils n'étaient soutenus par ce Bien-aimé? Vous l'avez trouvé, oint de l'huile de l'Esprit plus que tous ceux qui y ont participé, et dans une nature semblable à la vôtre, vous avez constaté des vertus privilégiées. Vous avez trouvé en son âme sainte des dons singuliers et des dons excellents : vous avez donc dépassé les gardes en leur préférant l'Epoux: et si vous dites ne les avoir devancés que d'une bien faible distance, c'est que tout en cédant à cette préférence, vous n'avez pas perdu de vue le bien commun qui unit l'Epoux aux autres hommes. Mais vous arrêterez-vous là? Montez plus haut, et touchez au terme, puisque la sagesse atteint d'une extrémité à l'autre [1]. L'hérétique, sous prétexte d'elever votre Bien-aimé, ôte de lui un de ces termes. Il ne veut unir au Verbe qu'une simple chair; il fait disparaître l'âme: ou, s'il ne l'ose pas, à cause de ce témoignage formel de Jésus-Christ: *Personne ne m'ôte mon âme, mais je la quitte et je la reprends de nouveau.* Il ne lui donne qu'une âme sensitive, et lui refuse un esprit raisonnable. Il a corrigé son erreur en partie, mais il ne s'est guère éloigné des ténèbres de l'Egypte. Il n'a pu marcher trois jours. La foi de l'Eglise ne reconnaît en Jésus-Christ ni l'humanité seule, ni une moitié d'humanité: elle met en lui les deux natures. La nature divine est simple, et ne souffre pas de distinction : mais l'Eglise confesse dans l'homme cette triple distinction posée par l'Apôtre, à savoir, un corps, une âme et un esprit [2]. Autrement Jésus-Christ n'a pas pris l'humanité qu'il avait voulu réformer: la partie raisonnable de l'âme humaine réclamait le remède d'un médiateur, puisqu'elle était obscurcie par le nuage de l'ignorance, et brûlée des feux de la concupiscence. L'Eglise de Jésus-Christ fait profession de reconnaître en lui les deux natures divines et humaines tout entières, et comme cette femme de l'Evangile, elle cache le ferment de la divine sagesse dans les trois mesures de la farine humaine [1].

[1] Sages. VIII, 21. — [2] I Thess. V, 23.

2. Mais quoi? Avait-il besoin d'un esprit raisonnable, le Christ, le Verbe, Sagesse et Vérité du Père? Rien ne pouvait lui être caché. Il illumine, au contraire, tout l'homme venant en ce monde [2]. Par quelle conséquence donc la lumière créatrice et illuminatrice aurait-elle besoin d'une lumière créée et illuminée? Cela n'est pas. Jésus-Christ n'en a pas besoin: moi je suis réduit à cette indigence. La raison de ceci est ma cécité et non sa splendeur: c'est l'Esprit qu'il a pris et non le Verbe qu'il a daigné prendre. J'avais besoin, moi, que cette partie de ma nature fût unie au Verbe, et que les mérites de cette intelligence glorifiée en Dieu se répandissent sur nous tous. Car tous, par l'intermédiaire de cet Esprit consubstantiel au nôtre, nous sommes réformés en Jésus-Christ, et la foi nous donne accès jusqu'à lui. C'est pourquoi il fallait que le Christ prît notre nature tout entière, afin que la grâce la recouvrît totalement, la corruption ayant jeté en elle une fermentation générale. Donc, dans une seule personne se rencontrent deux natures entières et sans mélange. Car la nature divine est immuable, elle ne saurait se convertir en une autre, ni souffrir qu'une autre se convertisse en elle. Elle ne peut passer en une autre, puisque tout changement en elle serait un défaut, et

[1] Luc. XIII, 21. — [2] Jean I, 9.

une autre ne peut non plus s'élever et se perdre en elle : elle ne change pas, elle se communique quand nous en jouissons; nous ne saurions exister en elle.

3. Cependant chaque nature conserve son intégrité et sa propriété : par conséquent aussi, les idées, les affections, les vues, les félicités propres à chacune, restent distinctes; séparées; on les peut compter, encore qu'il n'y ait pas de nombre dans la personne du Christ. Comment soutenir, en effet, que l'âme très-heureuse de Jésus-Christ ne ressent ni joie, ni douceur, ou lui accorder ce goût intime de suavité, de délices, de félicité, dont jouit la Trinité? Etre le bien vivant même est bien plus excellent qu'y participer seulement; et l'expérience qu'en a l'être dont il constitue l'essence, est plus profonde que celle qui résulte d'un simple usage. Or, l'essence consiste à être ce bien même, et non à en user. Comment l'essence ne serait-elle pas préférable à la jouissance? Ne rapproche-t-elle pas davantage de Dieu? Ensuite, quoique l'âme de Jésus-Christ voie tout dans le Verbe, même le Verbe, cependant, comme elle n'est pas admise dans l'essence divine, elle ne peut en égaler la science. Car être Dieu même, être sagesse, être bonté souveraine, vertu suprême, unique, éternelle, est une félicité et une joie qu'on ne comprend qu'à la condition d'être tout cela. Le Verbe se connaît donc, et par lui-même connaît toutes choses d'une manière d'autant plus intime, pure, simple, que l'unité essentielle l'emporte sur l'union personnelle.

4. Nous insistons sur ces choses afin de distinguer dans l'unité de Jésus-Christ, les vertus selon les deux natures qui sont en lui, à savoir celles du Verbe né de l'essence du Père et celles de l'esprit créé dans le temps. Et nous avons surtout en vue ceux qui de l'unité de personne concluent à l'unité de vertu et de science. En soutenant que l'âme de Jésus-Christ a, par grâce, ce que le Verbe a par nature, ils semblent établir certaines distances et certains degrés, si je puis parler ainsi, par la distinction de ces noms nature, et grâce. Et jusqu'où ne poussent pas le refus ceux qui ne lui reconnaissant pas d'avoir par nature la propriété de connaître? Encore que l'âme de Jésus unie au Verbe soit éclairée par la grâce d'une lumière excellente, peut-on dire qu'elle doive à la grâce d'être naturellement, simplement, essentiellement lumière, et d'éclairer? Ou de quelle manière la connaissance qui dérive de la nature sera-t-elle supérieure à celle qui dérive de la grâce, si elle n'est pas plus vive? Mais on allègue ce qu'on lit avec tant de vérité dans l'Ecriture : *Toute sagesse vient de Dieu, elle a toujours été avec lui, avant tous les temps*[1]. Si toute sagesse est de Dieu, et avec Dieu et de toute éternité, comment donc y a-t-il plusieurs sagesses avec celle qui vient du Seigneur, qui lui est coéternelle, puisqu'elle est avec lui avant tout temps? Mais il n'y a point de sagesses multiples ni diverses : il n'en existe qu'une, seule et invariable.

5. Cette question n'est plus restreinte à la seule âme de Jésus-Christ; elle s'étend à tous ceux qui participent à la sagesse. On peut aussi demander si tous ont une même sagesse avec le Verbe, ou plutôt si leur sagesse est autre que le Verbe, Sagesse de Dieu. Si cela est, il n'y a donc pour tous qu'une sagesse indivise. Mais comment est-il dit *toute sagesse,* s'il n'y en a qu'une? Si on parle ici de façon à laisser supposer un nombre, ce n'est pas que la sagesse soit sujette au nombre, on peut seulement compter ceux qui la possèdent. On dit aussi qu'il n'y a qu'une foi, à cause de l'unité de son objet, et cependant chacun a la sienne. Pourquoi ne parlerait-on pas au pluriel de ce qui est un, quand on parle au singulier de ce qui est multiple? On dit d'une même personne qu'elle possède plusieurs sciences, qu'elle a plusieurs volontés, et cela dans le même temps, à cause de la multitude des choses qu'elle sait ou veut à la fois. C'est en songeant aux choses sues, et non à la puissance même de l'intelligence qui sait, que nous disons d'un seul homme qu'il possède plusieurs sciences, et de plusieurs qu'ils possèdent la même. Si donc il est écrit : *Toute sagesse vient du Seigneur*, ce texte ne combat pas l'unité de la sagesse, car ce terme *toute* se rapporte moins à elle qu'aux objets connus par son moyen. Parce que les objets que la lumière éclaire sont multiples, et que beaucoup d'yeux les peuvent saisir, il n'y a pas plusieurs lumières pour illuminer et ces objets et ces yeux. Mais quoi? dirons-nous donc que la science de l'âme de Jésus est la même que celle du Verbe, qu'une même sagesse unit tous les esprits doués de raison entre eux et avec le Verbe parce que cette sagesse est le Verbe de Dieu? Cette question ne sera plus alors circonscrite à l'âme de Jésus, et il ne nous restera plus aucun moyen pour défendre la diversité de science établie plus haut entre le Verbe et l'âme de Jésus. Et quel serait ce moyen s'il n'y a qu'une sa-

[1] Eccli. I, 1.

gesse, comme il n'y a qu'une lumière pour éclairer tous les hommes? A moins d'avoir recours à l'explication suivante : les objets étant éclairés de différentes manières, il y a souvent plusieurs clartés,et par conséquent plusieurs lumières qui les engendrent.Ainsi, pour les âmes raisonnables et éclairées d'en haut, la lumière qui les illumine et l'illumination même sont distinctes. Mais l'illumination s'accomplit dans l'objet éclairé, et elle n'a qu'un temps; tandis que la lumière n'est pas produite; elle existe, et de toute éternité. De cette manière, comment nier la présence de plusieurs sciences dans un même esprit qui embrasse plusieurs idées, malgré l'unité de la puissance qui saisit et qui voit? Comment nier aussi l'unité de la lumière qui éclaire l'esprit et lui donne la faculté de voir? Il faut donc distinguer soigneusement ces choses, la lumière et l'illumination produite par elle dans l'intelligence. Car comprendre, être éclairé, savoir, sont choses identiques. C'est pourquoi qui ne voit (cette distinction est subtile à cause de la ressemblance) qui ne voit, dis-je, que la lumière, principe de la clarté, et la clarté versée par la lumière sur un objet quelconque, diffèrent entre elles? L'une crée, l'autre est créée;l'une éclaire, l'autre est éclairée. Donc la sagesse venue de la grâce ne peut être essentiellement la même que celle qui vient de la nature. Et celle qui existe dans le temps, n'est pas identique à celle qui procède de l'éternité.

6. Si vous avez distingué ces choses dans le Bien-aimé, ô Epouse, et si des vertus qui en lui appartiennent à sa condition d'homme, vous vous êtes élevée jusqu'aux richesses du Verbe, vous avez le droit de dire : *Quand je les ai eu un peu dépassés, j'ai trouvé celui que mon cœur aime.* Mais comment expliquer ce mot, *un peu?* La majesté divine l'emporte sans comparaison aucune sur toute créature, et l'Epouse dit avec une familiarité qui semble supposer le voisinage : *Après les avoir un peu dépassés, j'ai trouvé celui que mon cœur aime.* Un abîme sépare notre nature de la sienne. Quel abîme, direz-vous? L'abîme de notre néant. *Toutes les nations*, s'écrie le Prophète, *sont devant lui comme si elles n'étaient pas, et il les regarde comme un néant*[1]. C'est avec raison que notre substance est réputée néant, puisqu'en la prenant la plénitude souveraine s'est anéantie. Et quel rapport, quelle relation entre le rien et l'être, le néant et l'immensité?Comment donc l'Epouse dit-elle : *Quand je les ai eu un peu dépassés, j'ai trouvé celui que j'aime?* La charité n'aurait-elle pas des ailes, et dans le vol rapide de ses désirs, n'aurait-elle pas franchi l'espace qui sépare ses deux extrémités? Je le crois, car aimer c'est déjà tenir; la ressemblance est une sorte d'union. Peut-il en être autrement quand Dieu est charité?

7. Mais voici une autre raison. Quand on s'élève dans la contemplation plus haut que la créature raisonnable,on rencontre d'abord la nature divine, sans trouver entre elles d'une nature plus élevée. Car entre l'image et la réalité on ne peut assigner aucun intermédiaire plus élevé que l'une, et inférieur à l'autre. Rien n'approche plus de la vérité que son image et son empreinte. Or, en quoi donc un esprit raisonnable ressemble-t-il à la nature divine? C'est premièrement qu'il est capable de vérité et de justice. C'est secondement que ces qualités, quand il les possède, le rendent vrai et juste par grâce, comme Dieu l'est par nature. Il y a donc ici trois choses à distinguer:la capacité du souverain bien, sa possession, son essence. La première est l'image, la seconde la ressemblance,la troisième est la vérité.L'une est le propre de tous les esprits intelligents, l'autre n'appartient qu'aux élus, et la dernière est le partage exclusif de l'esprit incréé. L'une nous rapproche de Dieu, l'autre nous rend encore plus voisins de lui, la troisième est lui. Nous approchons de lui par l'aptitude à recevoir la vérité et la justice : nous sommes tout près de lui en les réalisant en nous; nous en sommes près par les dons premiers de la nature, et très-près par les priviléges de la vertu, près en tant que capables de vérité et de justice, très-près en tant que nous les possédons. Et en effet l'immortalité ne touche-t-elle pas à l'immutabilité, l'incorporéité à la simplicité, *l'illocalité* à l'immensité, la raison à la vertu, la vertu à la bonté? Et pour parler avec plus de précision, qui peut mieux ressembler à la sagesse et à la justice que la sagesse et la justice mêmes,à la puissance qui illumine et justifie, que l'être illuminé et justifié; à la cause que son effet, à la forme, que la chose informée? Car dans la chose informée on ne voit guère que la forme. Ce qui est doux paraît ressembler par-dessus tout à la douceur, et ce qui est éclairé à la lumière. On a donc raison d'estimer très-près de Dieu ce qui supporte avec lui de si intimes rapports; et on le dit très-près de lui, parce que rien ne l'en sépare.Car encore que

[1] Isaïe XL, 17.

notre nature finie soit incomparablement inférieure à l'immensité divine, il y a entre elles la relation et l'affinité de l'image à son objet.

8. L'Epouse a donc raison de dire : *Après les avoir un peu dépassés, j'ai trouvé celui que mon cœur aime.* Heureuse issue, joyeux résultat de si longs circuits ! degrés fortunés qui aboutissent à un semblable terme ! Elle a cherché sur sa couche, elle a parcouru la cité, elle a interrogé les gardes. Elle a d'abord cherché par elle et en elle ; puis hors d'elle mais par elle, et enfin ni chez elle, ni par elle. Et en dernier lieu ses recherches ont été d'autant plus efficaces qu'elles ont été plus humbles, et la promptitude du résultat a égalé sa défiance d'elle-même. *Je l'ai trouvé,* dit-elle, j'ai trouvé celui qui le premier m'a cherchée et découverte, comme une brebis errante, comme une drachme perdue, celui dont la miséricorde m'a prévenue. Oui, il m'a le premier trouvée dans ma perdition, et il m'a prévenue malgré mon indignité. Il m'a trouvée errante, il a prévenu mon désespoir ; il m'a trouvée dans mes délais, il m'a prévenue dans mes défiances ; il m'a trouvée en me révélant mon état, il m'a prévenue en me rappelant à lui ; il m'a trouvée égarée à travers toutes les erreurs ; il m'a prévenue en comblant de ses faveurs mon cœur vide de grâce. Il m'a trouvée, non pour que je le choisisse moi-même, mais pour que je fusse choisie de lui. Il m'a prévenue pour m'aimer le premier. Ainsi élue, aimée, cherchée, acquise, trouvée et prévenue, pourrais-je ne pas employer toutes mes forces et mes affections à l'aimer et à le chercher ? Je le chercherai donc jusqu'à ce qu'enfin mes vœux réalisés me permettent de pousser ce cri joyeux : *J'ai trouvé celui que j'aime.* Selon moi, cette découverte a trait à l'accroissement de la grâce et non à son commencement. Car l'âme avançant de vertu en vertu, de vérité en vérité, et s'initiant à de nouveaux mystères, est inondée de joies qui lui font dire à chaque progrès : *J'ai trouvé celui que mon âme aime,* le Verbe du Père, le Christ-Jésus, qui est le Dieu béni dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON IX

Je le tiens, je ne le laisserai point aller, que je ne l'aie introduit dans la maison de ma mère. Cantiq. III, 4.

1. *Je le tiens, je ne le laisserai pas aller.* J'ai voulu rapporter seulement le sens de ce texte à la félicité future dont l'Epoux comblera l'Epouse en lui manifestant pleinement sa présence, et dont rien n'interrompra la perpétuité. Car ce qui précède : *Après les avoir dépassés*, se rattache naturellement à cette autre parole : *Quand il aura détruit toute puissance et toute principauté, en sorte que Dieu soit tout en tous*[1]. Jusque-là qui donc pourra dire vraiment : *Je ne le laisserai point aller ?* Mais voici un mot qui gêne et renverse cette explication, et qui nous oblige à l'imiter au temps présent : *Jusqu'à ce que je l'introduise dans la maison de ma mère.* Etudions donc attentivement chaque mot. Et d'abord considérons la joie renfermée en ces paroles : *Je l'ai trouvé, je le tiens, et je ne le laisserai point aller.* On lit que le grand patriarche Abraham a vu Dieu ; il n'est pas dit qu'il l'ait trouvé. Dieu lui apparut de lui-même, pendant qu'il se tenait à l'entrée de sa tente, située au midi. Sorti de sa tente, le patriarche alla à la rencontre du Seigneur, et lui rendit avec empressement ses devoirs, à l'ombre d'un chêne[1]. Il ne mérita pas de l'introduire jusqu'en sa tente, à plus forte raison jusqu'en sa chambre. Moïse à son tour a vu Dieu dans une apparition sur l'Horeb : il ne mérita pas de le tenir, et il ne lui fut

[1] Cor. XV 24, 28.

[1] Gen. XVIII, 1, 8.

pas même permis d'en approcher[1]. Jacob l'a vu également, mais en songe, et de loin, appuyé sur une échelle[2] : et s'il a saisi l'ange, il a été impuissant à le retenir; il lui a fallu une lutte pour lui arracher une bénédiction[3] : mais il a été privé de sa présence; aussi n'a-t-il pu dire : *Je ne le quitterai pas*. Marie-Madeleine l'a trouvé, mais il lui fut défendu de le tenir et même de le toucher[4], quand elle chercha la vie près d'un tombeau. Le vieillard Siméon, après l'avoir longtemps attendu, le trouva tout d'un coup, contre son attente, et le reçut en ses bras, et dans son transport il laissa échapper ce chant de bonheur : *Maintenant, Seigneur, laissez aller en paix votre serviteur*[5]. Il n'osa pas employer ce langage : *Je ne laisserai point aller*. Il est congédié en paix, débarrassé des liens de la chair qui ne peut plus combattre contre l'esprit, ni entrer en guerre contre lui. En embrassant un Dieu enfant, Siméon dépouille la vieillesse, et il demande en tressaillant à quitter, pour une condition plus tranquille, cette corruption du corps qui est un châtiment, ou à sortir des luttes qu'on y endure. Pour l'Epouse, elle compte bien ne pas quitter l'Epoux. Or, ne pas quitter ce qu'on aime, n'est-ce pas une grâce plus grande que d'échapper à ce que l'on redoute?

2. Bien que toutes ces personnes aient vu Dieu dans une chair réelle ou apparente, il faut distinguer certains degrés dans cette vision ou cette perception de l'esprit humain. L'Epouse dont nous essayons d'examiner les paroles, s'attribue un privilége que nous ne voyons accordé à personne. *Je l'ai trouvé, je le tiens ; je ne le laisserai pas aller*. *Je l'ai trouvé*, par mes aspirations; *je le tiens*, dans mon souvenir ; *je ne le laisserai pas aller*, en gardant de lui une fidèle mémoire. *Je le tiens ;* et vous, quand vous posséderez Jésus-Christ, quand vous aurez trouvé la sagesse, la justice, la sainteté, la rédemption (et Jésus-Christ est devenu pour nous tout cela[6]), gardez ces biens par vos affections, gardez-les par vos efforts. Ce que votre intelligence aura trouvé, tenez-le avec soin, retenez-le ; embrassez étroitement les vertus qui résistent à vos efforts; serrez en vous ces images fugitives, jusqu'à ce qu'enfin elles se fixent d'elles-mêmes en vous, qu'elles vous embrassent à leur tour, qu'elles vous tiennent sans effort de votre part, et qu'elles ne vous laissent ni vous éloigner, ni vous écarter longtemps d'elles. Vous faut-il prendre souci des nécessités de la vie humaine, qu'elles vous suivent et vous rappellent, en sorte que si elles n'occupent pas sans cesse vos efforts, elles possèdent toujours vos affections. Car il me semble qu'on peut établir une distinction entre tenir Jésus-Christ, vertu et sagesse de Dieu, et être tenu par lui. *Aimez la sagesse*, est-il dit, *et elle vous embrassera*[1]. Et il est écrit de certaines gens *Que l'orgueil les a tenus*. Qu'est-ce à dire, sinon qu'il les a enlacés, enveloppés, enchaînés dans les liens indissolubles d'une habitude invétérée. Et c'est ce qui est dit ensuite : *Ils sont couverts par leur iniquité et leur impiété*[2], dont ils ne sauraient se débarrasser facilement. Je vais plus loin : l'habitude mauvaise et vicieuse les recouvre et les enveloppé comme une peau ; pour les en débarrasser et les corriger il faudrait les écorcher. C'est peut-être ce que la loi voulait nous indiquer en prescrivant d'ôter la peau de la victime[3].

3. S'il est ordonné au prêtre de porter une robe étroite, c'est qu'on veut vous voir serré dans le vêtement de cette vérité venue de la terre, afin que la vertu de chasteté, de pureté, d'innocence, s'attache et se colle à vous. La loi prescrivait de rassembler et d'attacher entre eux tous les vêtements sacerdotaux avec des chaînettes, des ceintures et des bandelettes[4]. C'est pour marquer qu'après avoir revêtu Notre-Seigneur Jésus-Christ, revêtu avec des entrailles de miséricorde, la bonté, la charité et toutes les autres vertus que vous lisez dans l'Apôtre[5]; après vous être couverts de la foi comme d'un habit, après avoir mis en vous le désir de contempler la vérité, tout en vous doit être rangé, attaché, fixé, en sorte que rien ne flotte au hasard, que rien ne soit abandonné au souffle de la tentation et du vice. Celui qui se sera ainsi couvert du vêtement de la vertu, en qui elle sera devenue comme sa propre nature, celui-là, je le déclare, tient moins Jésus-Christ qu'il n'en est tenu. *Vous m'avez tenu la main*, est-il dit, *et vous m'avez conduit à votre gré*[6]. *Vous m'avez tenu*, de peur que je ne tombasse en défaillance : *vous m'avez conduit* par des progrès nombreux ; *vous m'avez conduit à votre gré*, c'est-à-dire par la volonté qui est de vous et selon vous, qui tire plutôt qu'elle n'est tirée. Car il nous arrive d'attirer à nous avec effort la bonne volonté, et nous la suivons plutôt dans sa fuite, que nous ne

[1] Exod. XIX, et XXIV. — [2] Gen. XXVIII. — 12, 13. — [3] Id. XXXII, 24. 29. — [4] Jean. XX, 16, 17. — [5] Luc II, 28, 29. — [6] I Cor. — I, 30.

[1] Prov. IV, 5. 8. — [2] Ps. LXXII, 6. — [3] Lévit. I, 6. — [4] Exode XXVIII. — [5] Coloss. III. — [6] Ps. LXXII, 23.

marchons sous sa direction. On lit en effet : *J'ai désiré de désirer*[1]. Une telle volonté est bonne : mais elle ne plaît pas encore : elle st juste sans être agréable. *Vous m'avez conduit à votre gré*, par cette volonté qui consiste dans le goût du bien, dans la douce jouissance qu'il procure, plutôt que dans une sèche raison.

4. *Je le tiens, je ne le laisserai pas aller, jusqu'à ce que je l'introduise dans la maison de ma mère.* Le sens serait plus clair si l'Epouse avait dit : Je ne le quitterai pas quand je l'aurai introduit dans la maison de ma mère, de la Jérusalem céleste, notre mère à tous. Jusque-là il n'y a pour nous qu'incertitude, fluctuation entre l'espérance et la crainte, et nous ne marchons que d'un pied hésitant. Et quelle certitude de posséder la grâce, tant que la nature est assujettie au changement ? David s'écrie : *Dans mon abondance j'ai dit : Je ne serai pas ébranlé ; vous avez détourné votre visage, et j'ai été troublé*[2]. Le psalmiste et l'Epouse ne vous paraissent-ils pas tenir le même langage ? Car *je ne serai jamais ébranlé,* n'est-ce pas la même chose que *je ne le quitterai pas ?* Mais chez le psalmiste il y avait présomption visible puisqu'il y a eu punition immédiate : *Vous avez détourné votre visage de moi, et j'ai été troublé.* Dans cette chair les accidents étant communs, les impulsions mauvaises fréquentes, les chutes rapides et le travail certain, comment excuser de présomption, et de pieuse précipitation, ce langage de l'Epouse : *Je ne le laisserai point aller?* Ici-bas qui est capable de demeurer dans le même état, surtout dans celui d'une haute contemplation, où s'élève à peine la fine pointe de l'âme ? Peut-être donc ces paroles expriment moins la sécurité que la sollicitude. Car l'Epouse ne peut goûter de sécurité jusqu'à ce qu'elle ait introduit le Bien-aimé dans la maison de sa mère, et dans la chambre de celle qui lui a donné le jour. Alors elle n'aura plus la sollicitude de le retenir, assurée qu'elle sera de demeurer toujours dans cet état de félicité. Sans effort, sans vigilance de notre part afflueront en nous, et par un jet inépuisable monteront de notre cœur des fleuves d'une eau vive et des torrents de délices sans fin. Inutile alors de creuser, de nettoyer les puits comblés par les Philistins, ou de combattre pour les empêcher de les obstruer[1]. Ce travail appartient à notre condition actuelle ; il est exclu de notre état futur. Si l'Epouse dit : *Je ne le laisserai point aller*, elle paraît vouloir exprimer son zèle, sa diligence, la sollicitude qu'elle déploiera, jusqu'à ce qu'elle puisse enfin jouir d'une entière sûreté ; jusqu'à ce qu'elle cesse d'être exposée à voir lui échapper son Bien-aimé le Seigneur Jésus, qui vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON X

Je ne le laisserai point aller, que je ne l'aie introduit en la maison de ma mère.
Cantiq. III, 4.

1. Dans l'entretien précédent, nous avons appliqué à l'Epouse des exemples de faiblesse : appliquons-lui, dans celui-ci, des exemples de force tirés des Saintes Ecritures. Nous lisons qu'Anne répandant son cœur dans une prière attentive, *son visage ne changea pas*[3]. Le visage est l'interprète de l'âme, il se modifie selon les impressions de celle-ci. La fermeté du visage est donc une preuve de la fermeté intérieure de l'âme. Les traits d'Anne ne changèrent donc pas parce qu'elle resta fixe dans le désir qu'elle avait conçu. Et que signifie donc cette parole : *Je ne le laisserai point aller,*

[1] Ps. CXVIII, 20. — [2] Ibid. XXIX, 7, 8. — [3] I Rois. I, 18.

[1] Gen. XXVI, 18.

sinon : je ne changerai pas de visage, et je ne détournerai point de lui mon regard? C'est à quoi l'Apôtre semble nous exhorter : *Priez sans relâche*[1] *: Rendez toujours grâce*[2] *: Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur*[3] *:* L'Apôtre veut que nous ne mettions aucune interruption dans ces exercices : prière, action de grâces, joie dons le Seigneur. Mais quel esprit et quel cœur seraient capables de cette persévérance, possible seulement à celui qui a dit : *Qui nous séparera de la Charité de Jésus-Christ*[4]*?* Il ne pouvait pas dire, de la contemplation. Car l'amour de Jésus-Christ l'arrachait de temps en temps à cette contemplation. *Si nous excédons par l'esprit, c'est pour Dieu; si nous sommes sobres, c'est pour vous; car la charité du Christ nous presse*[5]. La charité se fait donc une règle de se soustraire à la contemplation, dont l'usage lui est propre et familier. Toutes les actions de la charité suppléent à la prière et à l'action de grâce et en ont la vertu. C'est ce qu'elle fait d'une façon plus excellente et plus féconde, lorsqu'elle s'exerce aux devoirs suivants : *Cachez l'aumône dans le sein des pauvres, et elle priera le Seigneur pour vous*[6]. Sous ce mot d'aumône sont renfermés tous les genres de secours donnés aux indigents : non-seulement la nourriture et le vêtement corporels, mais l'instruction, l'exhortation, la correction, la consolation, et tout ce qui contribue au bien de l'âme. Ce sont là des œuvres de charité qui ont la vertu de la prière quand elles sont faites en vue de Dieu seul : mais ce ne sont pas les actes spéciaux et particuliers de cette vertu. Le lot spécial de la Charité n'est-ce pas de s'occuper uniquement du Bien-aimé, et de s'exercer librement aux choses du divin amour? S'abstenir des transports, de l'ivresse de ces joies spirituelles, y renoncer au profit de nos frères, n'est-ce pas changer de visage? Marthe est pleine de sollicitudes, et occupée de beaucoup de choses. Or, ce trouble causé par ces intérêts nombreux, c'est un changement de physionomie, mais *Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera pas ôtée*[7].

2. La meilleure part, c'est l'exercice de la contemplation et de la charité. Car, encore que les services de Marthe soient des œuvres de charité, par eux la charité est plutôt au service de la nécessité qu'au service d'elle-même. Soulager les souffrances d'autrui est une bonne œuvre, mais la cause en est importune. La miséricorde est excellente, mais la misère est pénible. La guérison est un bienfait, mais la maladie qui en est l'occasion est un mal. La compassion est un sentiment louable; mais la souffrance d'autrui qui la produit ne mérite pas le même éloge. Dans les détresses du prochain, la Charité cherche ce qui la doit toucher et émouvoir, ce qu'elle doit travailler à éloigner : tandis que dans la contemplation des vertus du Bien-aimé, tout plaît, tout charme, tout attire : là rien qui repousse ; tout ce que l'âme y rencontre exerce une double attraction sur elle. C'est le propre de l'amour, c'est son rôle d'être tout à son objet. Et c'est ce qui a lieu, lorsqu'une même jouissance indivisible enferme et embrasse et sa fonction et sa fin et sa cause. La fonction c'est l'amour, la cause c'est la vision, et la fin c'est à la fois ces deux choses; car il ne peut y avoir de fin plus heureuse que la vision même de Dieu et son amour. C'est vers ce terme que convergent tous les vœux des saints. La charité est à elle-même sa fin : contents d'elle-même, elle n'a rien de mieux à attendre. C'est là *l'unique nécessaire* qui n'est pas ravi à Marie, et dont le psalmiste se félicite en disant : *Il m'est bon de m'attacher au Seigneur*[1]. C'est là ce transport qui ravissait Paul au troisième ciel[2]; l'ivresse qui avait donné au visage d'Anne une physionomie spéciale[3]; ce vin qui remplissait les Apôtres, quand l'Esprit-Saint les pénétra de sa véhémence[4], et qu'ils sentirent la vertu de ce breuvage que Jésus-Christ leur avait promis[5]. Inondé de ce vin, Noé éprouva un ravissement et un sommeil spirituels qui lui fit oublier la chair[6]. Tout occupé de la vision de l'avenir, il dédaigna le passé. Heureux, si comme Anne, il n'eût jamais laissé se dissiper la vertu de ce vin. Celle-ci, ayant châtié ses sens, jouit de l'ivresse de l'âme qui fut durable. Car c'est là ce que signifie ce visage qui ne changea pas. C'est cette jouissance prolongée de la présence de l'Epoux que l'Epouse semble se promettre en disant : *Je ne le laisserai point aller;* car, serait-ce un sens sérieux, spirituel, digne de l'Epouse, de rapporter ces paroles à la foi, la justice, l'humilité, la continence, la charité, et aux autres vertus qui ne sont autres que Jésus-Christ même? Ne croyons pas qu'elle en fût privée, même quand elle cherchait le Bien-aimé. Ces vertus sont communes, et si utiles

[1] I Thess. v, 17. — [2] Ephés. v, 20. — [3] Philipp. IV, 4. [4] Rom. VIII, 35. — [5] II Cor. v, 13, 14. — [6] Eccli. XXX, 15. — [7] Luc X, 41, 42.

[1] Ps. LXXII, 28. — [2] II Cor. XII, 2. — [3] I Rois I, 13. — [4] Act. II, 1, 21. — [5] Math. XXVI, 29. — [6] Gen. IX, 21.

à ceux qui les ont, qu'il est criminel de penser qu'elles aient fait défaut à l'Epouse.

3. Il y a donc quelque chose de grand et de singulier dans cette découverte de l'Epouse se félicitant d'avoir saisi son bien-aimé, et osant déclarer qu'elle ne le laissera point aller. Peut-être trouve-t-elle ici quelques prémices de la contemplation et de la gloire futures, ce qui lui fait ajouter : *Jusqu'à ce que je l'introduise dans la maison de ma mère et dans la chambre de celle qui m'a donné le jour :* dans cette Jérusalem, notre mère à tous, dont le salut défend les murs, aux portes de laquelle retentissent les chants de louange, et dont les frontières sont gardées par la paix. En ce lieu de lumière et de joie, les vertus, apanage de cette vie laborieuse, ne peuvent être introduites : si leur mérite les y fait entrer, leur exercice en est exclu. C'est donc après avoir expérimenté en son bien-aimé une affection céleste, une saveur surnaturelle, que l'Epouse; dans sa joie et non pour se flatter, dit : *Je ne le laisserai pas aller, jusqu'à ce que je l'introduise dans la maison de ma mère.* Mais, n'est-il pas déjà remonté à son Père? N'est-il pas entré au Ciel comme notre précurseur? Comment donc l'introduirez-vous là où il vous a devancée? Vous avez plutôt besoin qu'il vous conduise, lui à qui il est dit : *Guidez-moi dans la voie de vos commandements* [1]. *Je m'en vais,* dit-il, *pour vous préparer une place, puis je reviens et je vous prends avec moi*[2]. Encore une fois, comment l'introduirez-vous là où il est déjà monté? Oui, il est monté en sa personne, mais dans la vôtre il est encore dehors : c'est donc en votre personne qu'il est introduit au lieu où il vous a devancé. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi? Il naît en vous, il s'y forme, et il ne serait pas introduit en vous? *Mes petits enfants que j'enfante de nouveau jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous*[3]. Jésus-Christ est donc enfanté en nous, formé en nous, non pas une fois, mais souvent, et par un enfantement réitéré. Nous ne pouvons nous donner à la fois toutes les vertus de Jésus-Christ; nous sommes même impuissants à en acquérir une seule parfaitement. Il nous faut des efforts incessants, et l'enfantement du Christ en nous ne s'opère qu'avec lenteur. Si donc Jésus-Christ naît dans ses membres, dans la personne de son Epouse, pourquoi n'y serait-il pas aussi introduit? Car cet enfantement ou cette introduction de Jésus-Christ ne doivent pas se rapporter à sa personne, mais aux vertus et à la grâce. Par conséquent, comme l'enfantement, l'introduction de l'Epouse se reproduit sans cesse, puisque l'Apôtre dit que nous siégeons avec Jésus-Christ dans les Cieux[1]. Mais comme il n'y a qu'une véritable session dans le Ciel, ainsi en est-il de l'introduction. Abraham parcourut la terre de promission avant de la posséder [2]. Heureux celui à qui il est donné de parcourir ces régions fortunées, et de fouler d'un pied rapide ce séjour dont la possession lui est destinée. S'il ne lui est pas permis de séjourner sur la montagne de Dieu, il peut y monter et la contempler dans l'ombre et à la hâte, sans doute, mais d'un regard qui pourtant le ranime et l'encourage.

4. Quand à l'introduction réelle et complète, elle est insinuée par ces paroles : *Jusqu'à ce que je l'introduise dans la maison de ma mère, et la chambre de celle qui m'a donné le jour.* Heureuse l'âme qui a pu enchaîner le Verbe de Dieu, se l'unir intimement, l'avoir près d'elle en cet exil, jusqu'à ce qu'il lui soit donné de s'unir à lui dans l'intimité! *Je ne le laisserai point aller, jusqu'à ce que je l'introduise en la maison de ma mère, dans la chambre de celle qui m'a donné le jour.* Ce qui aura lieu, quand, en son corps et en son âme, elle portera pleinement, la céleste ressemblance : en sorte que la maison s'entend du corps, et la chambre de l'âme. Ou si vous l'aimez mieux, la maison désigne une possession sûre, et la chambre une possession secrète : la maison c'est la possession éternelle, et la chambre la possession intérieure : car il y a la maison de l'éternité, comme parle l'Ecclésiaste [3], et la chambre de la charité : la chambre où vous ne priez plus seulement le Père, mais où vous l'adorez en esprit et en vérité. *Dans la maison de ma mère,* dit l'Epouse, elle ne dit pas de son père : *et dans la chambre de celle qui m'a donné le jour.* Elle sait la mesure qui lui convient, et c'est pourquoi elle étend son espérance jusqu'à cette éternité, cette vérité, cette charité, en possession desquelles l'Eglise des premiers nés est déjà entrée. Car, pour ce qui est des attributs propres à Dieu, il possède seul l'immortalité; il habite une lumière inaccessible [4], et la plénitude de la charité de Jésus-Christ dépasse toute science. Puisse-t-il nous remplir de cette plénitude, lui le Dieu béni dans tous les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

[1] Ps. CXVIII, 35. — [2] Jean XIV, 2, 3. — [3] Galat. IV, 19

[1] Ephés. II, 6. — Gen. XII, 17. — [3] Eccle. XII, 5. — [4] I Tim. VI, 16.

SERMON XI

Je le tiens, je ne le laisserai pas aller que je ne l'aie introduit dans la maison de ma mère, et dans la chambre de celle qui m'a donné la vie. Cantiq. ch. III, 4.

1. L'amour est chose délicate, et la moindre rencontre blesse la joie spirituelle. L'amour ne peut souffrir les occupations extérieures : il lui suffit de vaquer à ses propres affaires : le calme fait sa joie : le repos le charme et le ranime : et il veut avoir des heures libres pour s'abandonner aux délices intérieures. N'est-ce pas là ce que semble insinuer l'Epouse quand elle attire son bien-aimé dans le secret de sa chambre? Elle sait bien qu'on ne saurait le garder ni sûrement ni pleinement au-dehors, et qu'il est dur à l'âme aimante de se partager entre Jésus-Christ et le monde. Qu'il est dur d'associer aux droits de l'amour des préoccupations étrangères, et de jeter dans le secret céleste le trouble des choses mondaines! *Je me suis souvenu de Dieu*, est-il dit, *et j'ai été réjoui, et j'ai été exercé, et mon âme est tombée en défaillance*[1]. Si le souvenir de Dieu occupe et absorbe déjà l'esprit du prophète, comment pourra-t-il embrasser avec cet objet d'autres objets encore? L'Epouse a donc raison de chercher avec l'Epoux le calme de sa chambre, pour s'entretenir librement avec lui, jouir de lui à son gré et épancher en lui son cœur dans un complet repos. On voit qu'elle est conduite par l'esprit de charité, qu'elle parle avec l'attention d'une épouse, puisqu'elle cherche l'occasion d'exercer ainsi son amour.

2. Et nous, à peine avons-nous effleuré Jésus-Christ, senti quelque chose de sa sagesse et de sa douceur, goûté la contemplation, que non contents de cette grâce, et sans égard pour la mesure qui nous convient, nous nous répandons au-dehors; fatigués du repos de cette chambre mystérieuse, nous avons hâte de sortir de sa douce quiétude. *Je reposerai paisiblement en lui*[2], dit le psalmiste. C'était la part de Marie assise aux pieds du Seigneur; tandis que Marthe était troublée par la multiplicité de ses occupations. Le trouble est dans la multiplicité : il n'y a qu'une chose nécessaire[1], et même véritablement douce. Qu'il est bon et doux en effet pour ceux qui s'aiment d'habiter ensemble! Et il n'y a d'habitation commune que dans l'amour qui fond les cœurs en un[2]. Et qu'est-ce que n'avoir qu'un cœur, sinon être enchaînés des liens de l'affection? L'amour rend le cœur humain agréable à Dieu et l'unit à lui. *Nous lui serons semblables lorsqu'il nous apparaîtra*[3]. Et pourquoi ne lui serions-nous pas semblables? L'incomparable beauté de la majesté divine se recommande elle-même aux âmes pures en se révélant à elle : elle ravit leur affection, elle se les assimile en quelque sorte, en les empêchant de songer à d'autre objet. Le parfum nous attire, la vision nous transforme. Saint emploi de la contemplation : elle unit les cœurs et elle fond ensemble le cœur de l'homme et la majesté suprême. C'est ici un doux séjour. Nos vœux n'aspirent pas à aller plus loin, mais ils ne doivent pas rester en deçà. Ah! qui me donnera de me reposer là durant les siècles des siècles? Heureux celui qui peut dire du fond de son cœur : *J'habiterai là, parce que j'ai choisi ce séjour*[4]. Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera point ravie[5]. Les sciences finiront; les prophéties auront leur terme; les langues cesseront[6]; seule, la contemplation ne finira jamais. Choisissez donc maintenant une part qui n'est pas ôtée, afin que votre âme dise : *Le Seigneur est mon partage*, c'est pourquoi je le contemplerai. Le Prophète dit : *Je l'attendrai*[7] : ce qui est vrai; car on attend la

[1] Ps. LXXVI, 4. — [2] Id. IX, 9.

[1] Luc X, 39, 42. — [2] Ps. LXVII, 7. — [3] I Jean III, 2. — [4] Ps. CXXXI, 14. — [5] Luc. X, 42. — [6] I Cor. XIII, 8. — [7] Thren. III, 24.

plénitude d'un bien dont on tient déjà une portion. Celui qui jouit ici-bas du bien de la contemplation peut bien espérer un progrès en ce genre, mais pas un objet différent.

3. Ces biens nous sont tenus en réserve pour de nombreuses années, pour des années éternelles ; aussi, heureuse êtes-vous, ô âme qui en jouissez ; mangez, rassasiez-vous, cette part ne vous sera pas redemandée ; elle vous sera, au contraire, rendue avec plus d'abondance. Voilà votre repos pour l'éternité ; j'habiterai là parce que c'est mon choix. Habitez-y vous-même, afin d'y être avec celui qui repose sur les chérubins, au-dessus de la plénitude de la science, et qui habite une lumière inaccessible. Que votre demeure soit donc dans la lumière de la contemplation : c'est là le séjour propre et comme le foyer de l'Eglise votre mère : c'est sa maison : tous les autres offices qu'elle exerce par une nécessité passagère, tendent à ce terme. L'action passe, la contemplation demeure. Il est bon pour vous d'être là : dressez-y votre tente : qu'il n'y en ait pas une pour votre bien-aimé et une pour vous, mais une seule pour vous deux. Introduisez votre bien-aimé dans ce tabernacle ; entrez dans votre repos, afin de vous y délasser de vos travaux, comme Dieu se reposa des siens. Le septième jour Dieu se reposa du travail de la création ; et le septième aussi du travail de la restauration, la première fois, après avoir fait le monde, et la seconde après s'être refait lui-même dans le tombeau, et avoir réformé le genre humain. Si vous avez cherché, trouvé, tenu le bien-aimé, gardez-le bien, attachez-vous à lui, imprimez-vous en lui, afin que son image soit profondément gravée et rétablie en vous, et que vous portiez son empreinte. C'est ce qui aura lieu si vous vous attachez à lui, puisque celui qui s'attache à Dieu n'est avec lui qu'un esprit [1]. Il arrivera comme pour une substance dure, que cette impression de lui en vous sera difficile ; mais si elle est laborieuse, l'union qui en résultera sera douce. Pénible est au sixième jour le travail de notre réforme ; mais après viendra le suave repos du Sabbat.

4. Ensevelissez-vous donc avec Jésus-Christ, par ce Sabbat, dans la mort. Car, *Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur. L'Esprit leur dit de se reposer de leurs labeurs.* L'Esprit tient ce langage en apportant le repos et la grâce, et en rendant

[1] Cor. VI, 17.

témoignage à notre propre esprit. L'Esprit dit cela en le réalisant. Il dit cela en le donnant : *L'Esprit leur dit de se reposer de leurs travaux. De leurs travaux :* et non de leurs œuvres. *Leurs œuvres les suivent* [1]. Les œuvres suivent l'esprit, comme la chaleur le feu, l'ombre le corps, la lumière le soleil, et l'effet la cause. Celui qui se repose en esprit n'a pas besoin de chercher les œuvres : elles le suivent. *Leurs œuvres* : et quelles sont-elles ? Quelles sont les œuvres de ceux qui se reposent ? les œuvres de ceux qui sont morts en Jésus-Christ, qui ont été ensevelis avec lui, les œuvres de ceux qui jouissent du calme du Sabbat ? Ce sont des œuvres de fête et de repos : car ces œuvres valent aux âmes le repos. Hâtez-vous d'entrer dans ce repos et ce sabbat, mais songez qu'il n'appartient qu'à ceux qui ont été ensevelis avec Jésus-Christ, et après le sixième jour, où le vieil homme est crucifié et l'homme nouveau perfectionné. Car, c'est à cause du premier qu'il est dit, à ceux qui sont morts en Jésus-Christ, de se reposer de leurs travaux ; et à cause du second qu'il est ajouté que l'homme nouveau ayant été créé le sixième jour, Dieu s'est, le septième, reposé de ses œuvres [2]. Et vous aussi ménagez-vous un sabbat ; rachetez le temps, et réservez-vous des heures libres de toute occupation extérieure.

5. Mais prenez garde que vos ennemis ne tournent en dérision vos sabbats, que vos loisirs ne leur profitent, et que vous ne soyiez à eux, vous qui ne devez être qu'à Dieu *Considérez à loisir que je suis Dieu* [3]. Le repos est un bien : mais acquérez la sagesse en ces heures tranquilles [4], et écrivez-la sur toute l'étendue de votre cœur, car, large est le cœur que les soucis de la terre ne rétrécissent pas. Imprimez au fond de ce cœur des caractères indélébiles, et gravez sur ces tables spirituelles les signes de la sagesse, afin de pouvoir dire : *La lumière de votre visage, Seigneur, est empreinte sur nous : et vous avez donné la joie à mon cœur* [5]. Réjouissez-vous ; coulez des jours de félicité avec votre bien-aimé : soyez dans les délices, selon qu'il est écrit, en entrant dans cette gloire. Au dire d'Isaïe, *le Sabbat est délicieux, saint, glorieux* [6]. *Délicieux et saint :* tout homme oisif est plein de désirs [7] : mais tous les désirs ne sont pas saints. *Ainsi il en est qui veulent devenir riches, et qui, par là, tombent dans les désirs nombreux, inutiles*

[1] Apoc. XIV, 1. — [2] Gen. II, 2. — [3] Ps. XLV, 11. — [4] Eccli. XXXVIII, 25. — [5] Ps. IV, 7. — [6] Isaïe LVIII, 13. — [7] Prov. XXI, 25.

et même nuisibles. [1] Vous le voyez, l'Apôtre trouve un vice dans cette multitude de désirs. Que serait-ce donc s'ils étaient impurs? Car combien, réduits à l'impuissance d'agir, se livrent en secret à des pensées qu'il est honteux de répéter, cherchant ainsi une consolation misérable? C'est donc pour distinguer la nature des désirs que le Prophète ne s'est pas contenté de dire : *le Sabbat est délicieux*, qu'il ajoute, *il est saint et glorieux pour le Seigneur*, afin que votre gloire ne soit pas dans la confusion. Si vous êtes dégagé de toute occupation, vous êtes dans le sabbat; si, dans votre loisir, vous étudiez et contemplez les joies du Seigneur, votre sabbat est *délicat* et *saint*, *glorieux pour Dieu*; c'est un sabbat produit par un autre, et un repos né d'un autre repos. C'est déjà un repos excellent de ne pas se livrer au monde : c'en est un meilleur de s'occuper de soi-même et de songer aux moyens de plaire à Dieu. Mais le repos parfait consiste à s'oublier, pour ne songer qu'à Dieu seul, pour penser à ses intérêts, et aux moyens qui feront qu'à son tour il vous plaise. Que votre sabbat ne soit pas oisif : faites-y les œuvres de Dieu. L'œuvre de Dieu, c'est que vous croyiez en lui. Vous voyez par la foi. Présentement nous voyons à travers un miroir: c'est pourquoi appliquez-vous à voir, car la vision et surtout la vision de Dieu est une œuvre délicate. Vous n'avez pas à lutter désormais pour la foi, mais simplement à vous reposer délicieusement en elle. Elle est affranchie des contradictions d'un peuple hostile, et des oppositions de l'hérésie qui tendent à la pervertir. Faites-en donc le principal objet de vos pensées, afin que vous nourrissiez votre esprit de la vérité des desseins éternels de Dieu [1].

SERMON XII [A]

Je le tiens, je ne le laisserai pas aller, que je ne l'introduise en la maison de ma mère.
Cantiq. ch. III, 4.

1. Ils sont étrangers à ces desseins, ceux qui cherchent les nouveautés de paroles, qui forgent des dogmes inconnus, qui s'abandonnent aux désirs juvéniles, sans gravité, sans autorité, et qui répudient le passé. Vous n'avez rien à voir là où règnent ces luttes et ces confusions de pensées ; d'où la foi est absente, ou bien où elle flotte incertaine. Entrez dans le sûr asile de la foi; introduisez le bien-aimé dans la chambre de votre mère ; que vos idées et vos sentiments touchant Jésus-Christ soient réglés par l'Eglise, et conformes à ses enseignements : voilà les œuvres qu'il faut opérer dans votre sabbat. Si votre repos est consacré à d'autres objets, aisément d'un esprit vide surgiront des pensées vaines et des conseils empoisonnés. Il est écrit : *Le champ de l'homme paresseux est obstrué d'orties et d'épines* [2]. Et l'Evangile dit aussi : *Deux seront en un même lit : l'un sera pris et l'autre laissé* [3]. C'est une sorte de lit que la vie oisive et tranquille menée dans le sein de l'Eglise, par ceux qui n'y remplissent aucune fonction ecclésiastique, qui n'y sont distraits par la sollicitude d'aucun emploi, mais qui jouissent, sous la direction d'autrui, d'un libre repos. Tout le monde pourtant n'use pas bien de ce repos qui devient pour beaucoup une occasion funeste.

2. Ce lit est bon, si l'âme en use d'une façon salutaire, et si le repos extérieur l'aide à jouir des saintes voluptés de la vision intérieure. Tels sont ceux qui seront tirés de la chambre de l'Eglise, pour être admis dans

[1] I Tim. VI, 9.

(A) Dans le manuscrit de Clairvaux, ce sermon forme la suite du précédent.

[1] Isaïe XXV, 1. — [2] Prov. XXIV, 30, 31. — [3] Luc XVII, 34.

celle où est Jésus-Christ, et où ils vivront avec lui : car les aigles se rassembleront autour du corps[1]. Soyez donc aigle aux regards perçants. Accoutumez-vous à la contemplation spirituelle, demeurez à la cîme des rochers ardus, entrez dans les cavernes de cette pierre qui est le Christ; *Entrez*, dit Isaïe, *en votre chambre, fermez-en la porte, cachez-vous-y un instant, jusqu'à ce que l'indignation soit passée*[2]. Ou plutôt cachez-vous-y sans retour, afin d'y jouir d'un bonheur sans fin. Entrez en cette chambre où règne la paix, dans les profondeurs de Dieu, car la paix vient de la force. Ne songez plus qu'à sa justice, afin que la justice et la paix y viennent à votre rencontre. Oui, souvenez-vous de sa justice : car, qu'avez-vous que vous n'ayez reçu[3]? Heureuse justice dont vous maintenez par la lutte le règne en vous. Mais plus heureuse encore quand, au lieu de combattre pour elle, vous vous reposez en elle, quand vous la contemplez au lieu de la défendre, et que vous liez avec la vertu un doux commerce, au lieu d'avoir avec les vices de pénibles démêlés. Vous possédez l'une, sans être tyrannisé par les autres. Oubliant le passé et les misères de l'homme, vous êtes exclusivement occupé des intérêts de Dieu et de la justice qui donne en vous à la paix le baiser de réconciliation. Car, *le royaume de Dieu c'est la justice, la paix et la joie*[4]. Si c'est un royaume, pourquoi pas aussi une maison, une chambre? *Son séjour est dans la paix et son habitation en Sion*[5]. Entrez donc dans cette retraite de la paix extérieure et surtout de la paix intérieure, dans cette demeure de la spéculation, puisque tel est le sens du mot Sion. *J'y dormirai en paix et j'y jouirai d'un parfait repos*[6]. Le Prophète veut parler de la contemplation, cette part excellente qui n'est pas ravie. L'Epouse s'est donc endormie avec le Bien-aimé dans la chambre de sa mère, et dans les bras de l'Epoux elle a éprouvé un ravissement de l'âme. Aussi l'Ecriture ajoute : *Je vous en conjure, filles de Jérusalem*, et le reste.

3. Et vous aussi, si vous avez atteint, si vous avez saisi l'Epoux, tenez-le bien ne le laissez pas fuir, que vous ne l'ayez introduit dans la maison et la chambre de votre mère. Mais pourquoi essayer de vous persuader ce à quoi l'expérience vous invite et vous attire mieux que toutes les paroles? Si un cœur reposé a pu goûter en passant, et comme à la dérobée, les joies d'une méditation libre d'entraves, à quoi sera-t-il plus porté désormais, sinon à s'appliquer et à se donner tout entier à cet exercice? Les premiers charmes de la contemplation attiraient l'Epouse, et la provoquaient au repos de la chambre où elle se flatte d'introduire son bien-aimé. *Je ne le quitterai pas que je ne l'aie introduit*. Ne vous semble-t-elle pas redire ce qui est exprimé dans ces paroles du psaume : *Si je permets le sommeil à mes yeux, et le repos à mes paupières avant d'avoir trouvé un lieu pour le Seigneur*[1]? Je quitte tout pour ne le pas quitter. Je regarde tout comme une perte, pour gagner Jésus-Christ, à cause de la joie suprême de sa présence. *Si deux personnes dorment ensemble, elles se réchaufferont : mais une seule pourra-t-elle se réchauffer*[2]. C'est le langage de l'Ecclésiaste. C'est un bonheur d'être ranimé et enflammé dans les bras du Verbe (et le Verbe du Seigneur est ardent comme le feu), et de brûler de désirs spirituels : aussi ne laisserai-je pas mes yeux se fermer, ni mes paupières sommeiller, que je ne l'aie introduit dans la chambre de ma mère. Alors je goûterai un sommeil plein de douceur. Ainsi Jean dormit-il sur la poitrine de Jésus, sur ce cœur où sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu. Là est le lieu du vrai repos : là l'intelligence trouve sa sérénité : c'est le sanctuaire de la piété, et le séjour de la joie. Dormez là, afin d'y voir ce qu'il y a vu lui-même, le Verbe en son principe, le Verbe en Dieu et le Verbe-Dieu[3], afin de rencontrer dans le Christ une existence coéternelle avec le Père, la différence de personne, et l'unité consubstantielle. Quoi de plus semblable au sommeil? L'œil humain ne peut pénétrer là, ni la raison y faire irruption. L'homme ne saurait voir ces merveilles et vivre. Il vous est donc utile de sommeiller ainsi dans l'oubli des idées et des affections humaines, pour songer de pareils songes. Voilà le lit des Apôtres qui nous ont engendrés en Jésus-Christ. Paul est comme une mère quand il dit : *Mes petits enfants, que j'enfante de nouveau, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous*[4]. Voilà la mère : voulez-vous voir la chambre? *Notre conversation est au Ciel*[5]. Voulez-vous voir le sommeil? *Si nous sommes emportés comme hors de nous-même, c'est pour Dieu*[6].

4. Passez donc ici avec le Bien-aimé, et

[1] Math. XXIV, 28. — [2] Isaïe XXVI, 20. — [3] I Cor. IV, 7. — [4] Rom. XIV, 17. [5] Ps. LXXV, 3. — [6] Id. IV, 9.

[1] Ps. CXXXI, 4, 5. — [2] Ecclé. IV, 11. — [3] Jean I, 1. — [4] Galat. IV, 19. — [5] Philipp. III, 20. — [6] II Cor. V, 13.

demeurez-y. Méditez attentivement ces choses et soyez-y tout entiers; ou si vous êtes incapables d'atteindre jusque-là, ayez recours à un procédé plus aisé; vous ne pouvez encore reposer sur le cœur de Jésus, près de ce puits de l'infatigable sagesse; reposez entre ses épaules, où vous contemplerez les exemples et les mystères de sa sagesse : oui entre ses épaules, car *la marque de sa royauté est sur son épaule*[1]. Et à propos de Benjamin il est dit que *l'ami du Seigneur reposera entre ses épaules*[2]. Jésus s'est reposé et s'est endormi sur la croix, afin que vous reposiez avec lui dans la foi et le souvenir de sa passion, ou plutôt parcourez l'espace compris entre ces points, entre le cœur et les épaules, entre les mystères de la foi et la manifestation de la vérité. Etablissez ici votre maison et là votre chambre. *Benjamin le bien-aimé du Seigneur demeurera tout le jour entre ses épaules, ainsi qu'en une couche nuptiale*[3]. Voyez comme il trouve une chambre entre les épaules. Et le cœur que sera-t-il pour lui? Il trouve partout un lieu propre à la contemplation, et entre les épaules et sur la poitrine. Mais sur la poitrine la grâce est plus abondante, car elle est le siége de l'amour, et de la pensée, le point par lequel on s'embrasse, et le côté qui permet de considérer à loisir le visage. C'est donc avec raison que là est le lit de Jésus, et son trésor, car là sont et les délices de l'Epoux, et les richesses du Verbe: puisqu'en lui sont cachés tous les trésors de la science et de la sagesse de Dieu. Pénétrez dans ces trésors; cachez-vous dans le secret de sa face, loin des agitations venues des hommes; que personne ne vous trouble, ne vous éveille malgré vous. C'est ce que renferme en effet l'adjuration suivante de l'Epoux, du Christ Jésus, qui vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi-soit-il.

SERMON XIII

Je le tiens, je ne le laisserai pas aller. Cantiq. III, 4.

1. Il faut encore nous arrêter à l'explication de ce texte : *Je le tiens, je ne le laisserai point aller*. Faut-il donc tant de zèle et de soin pour retenir l'Epoux quand on l'a saisi? S'il est vraiment l'Epoux il usera envers celle qui l'aime des procédés dont il est lui-même l'objet. Comment ne s'attache-t-il pas de lui-même à vous, et ne s'y enchaîne-t-il pas gratuitement? Le zèle impatient des amants les porte, malgré les refus qu'ils reçoivent, à des instances importunes: ils mettent de côté toute honte. Vous dites maintenant, *Je ne le laisserai point aller;* on dirait qu'il veut s'en aller, si on ne le retient avec de pressantes instances. S'il aime, comment peut-il vouloir s'éloigner, ou se laisser arracher? Peut-être êtes-vous en proie aux soupçons nés de l'amour, et votre vif désir de le retenir vous inspire-t-il la crainte superflue de le perdre. Cependant la crainte est fondée quand le succès est exposé; elle s'explique au milieu des périls. Mais vous devez redouter bien davantage votre légèreté personnelle. L'Epoux est Dieu, il ne change pas, tandis que votre mobilité innée est toujours voisine d'une chute. Mais les oscillations d'une âme inconstante menacent de vous emporter facilement, si vous ne vous attachez solidement à lui.

2. Mais rapportons ces paroles à l'Eglise primitive. Elles semblent être les siennes, lorsque par une vue prophétique, elle défend les droits de la foi et de la charité contre les attaques des persécutions. Combien de tentatives ont eu pour but de rompre ou d'altérer le mariage spirituel de Jésus-Christ et de l'Eglise! Considérez les débuts de l'Eglise encore faible, alors que nouvelle épouse elle cherchait les embrassements du Christ. O Dieu! à quelles fureurs, à quelles perfidies n'a-t-elle pas été en butte! Il fallait en effet

[1] Isaïe IX, 6. — [2] Deutér. XXXIII, 12 — [3] Id. ibid.

qu'il y eût des hérésies et des persécutions pour l'attacher au Bien-aimé avec une ténacité proportionnée la violence qui tentait de l'arracher à sa foi et à sa confession. *Qui donc*, a-t-on dit en son nom, *qui donc nous séparera de la charité de Jésus-Christ*[1] ? Rien ne put alors ni corrompre la vérité de la foi, ni entraver la libre confession de Jésus-Christ. *A cause de Sion, je ne me tairai pas, et à cause de Jérusalem, je ne me reposerai pas*[2]. Aux Apôtres battus de verges dans la synagogue, on ordonne de se taire. A cause de Sion ils refusent de garder le silence, et à cause de cette Jérusalem charnelle, ils ne restent point en repos[3]. Elle était bien charnelle, en effet, cette synagogue qui, après avoir éteint en elle l'esprit vivifiant, voulait aussi le ravir à l'Eglise. Elle refusa de reconnaître le Christ, et fut livrée au sens réprouvé. Elle rejeta la pierre choisie et solide : elle garda la loi et méconnut Jésus-Christ; elle prit la clef de la science, et, sans y entrer, elle empêchait les autres d'y pénétrer. Pourquoi nous fermer la porte à nous à qui Jésus-Christ a ouvert? La clef de la maison de David est sur son épaule[4], cette clef qui ouvre et personne ne ferme, qui ferme et personne n'ouvre. Il a ouvert aux Gentils et fermé aux Juifs. La cécité a frappé une partie d'Israël, jusqu'à ce que la plénitude des nations fût entrée dans l'Eglise. La Judée est aveugle, et elle n'a pas su trouver d'ouverture à travers le voile de la lettre. La Synagogue prêche le voile, et réprouve la vérité : elle ne sait ni offrir ni diviser comme il convient. Elle diviserait bien si elle distinguait la rigueur de la lettre de son interprétation, et si elle assignait des temps différents à l'ancienneté de l'une et à la nouveauté de l'autre : car il y a temps pour couper et temps pour coudre[5]. L'observation de la lettre a été prescrite, mais elle était une figure. L'Eglise divise ces deux choses et elle coupe ce qui avait été comme cousu ; et si la synagogue connaît encore la lettre en son sens charnel, elle ignore celui qu'elle a tenu comme enveloppé et elle le laisse échapper quand il lui est révélé.

3. L'Eglise dit : *Je le tiens, je ne le laisserai point aller*. La synagogue la repousse et l'insulte ; mais l'Eglise ne redoute pas ces injures, elle ne tremble pas devant la face de l'ennemi ni du persécuteur. Le serviteur méchant dit en son cœur : *Mon maître tarde bien à venir*[6]. Aussi se met-il à frapper les enfants du Seigneur, qui le connaissent et qui annoncent son arrivée ; mais eux, à cause de Sion, ne se taisent pas, et ils ne restent pas inactifs à cause de Jérusalem. On peut frapper leurs corps, on ne peut expulser Jésus-Christ de leur cœur. La flagellation ne fait qu'y attacher plus solidement encore l'amour de Jésus-Christ. Ils sont battus dans les synagogues, jetés dans les prisons, traînés devant les tribunaux; mais tous ces traitements leur deviennent un sujet de joie, parce qu'ils ont été trouvés dignes d'endurer l'outrage pour leur maître. *Je le tiens, je ne le laisserai pas aller*. L'Eglise l'a tenu parce qu'elle n'a pas craint. Elle n'a pas tremblé, quand la terre s'agitait, quand les puissants du monde remplissaient son cœur d'amertume. Un lien indissoluble l'attachait à son Epoux, le lien de la charité qu'on ne rompt pas, parce que la charité ne meurt pas. L'Epouse est restée confiante, parce qu'elle était attachée par l'amour. Or, celui qui est uni à Dieu, est avec lui un même esprit[1], et là où est l'esprit du Seigneur est aussi la liberté[2]. Aussi l'Eglise a-t-elle agi avec liberté, et gardé sa foi inébranlable. La foi semblait alors folie; la professer paraissait un acte honteux. Que dis-je, honteux ? C'était une démarche périlleuse. Et cependant l'Eglise n'a pas craint ceux qui ont la puissance de tuer le corps. Elle avait devant elle l'esprit de vie, le Christ, le Seigneur[3]. Aussi la séparait-on plutôt de la chair que de l'amour du Christ. Elle ne gardait rien d'elle-même pour garder Jésus-Christ. C'est pour cela qu'elle dit : *Je le tiens, je ne le laisserai pas aller*. Oui, au milieu de tant de perversité et de persécution elle l'a fidèlement tenu, à l'époque même où notre foi était encore toute jeune.

4. *Jusqu'à ce que je l'introduise en la maison de ma mère*. Déjà notre foi est introduite en lieu sûr. Personne ne l'attaque publiquement : ses persécuteurs sont devenus ses disciples. Ceux qui la voulaient pervertir, la défendent. Elle est passée du champ de la lutte dans nos demeures, de la mer au port. La fureur des princes contre elle s'est transformée en faveur, et les subtiles arguties des hérétiques se sont tues devant la vérité de l'enseignement catholique. Notre foi, notre Christ sont soustraits aux contradictions des peuples. Jésus-Christ est devenu le chef des nations ; il a cessé d'être un signe de contradiction. Après tant de luttes sanglantes de nos martyrs pour la foi, après tant de vio-

[1] Rom. VIII, 35. — [2] Isaïe LXII, 1. — [3] Act. V, 40, 42. [4] Isaïe XXII, 22. — [5] Eccle. III, 7. — [6] Math. XXIV, 48, 49.

[1] I Cor. VI, 17. — [2] II Cor. III, 17. — [3] Thren. IV. 20.

lences terrassées, tant de fourberies hérétiques réfutées, quand la croix n'est plus un scandale, mais une joie, que le monde n'est plus un théâtre d'ignominie, mais que la grâce y triomphe; après tant de périls traversés, ne vous semble-t-il pas que l'Eglise ait introduit son Epoux d'une arène orageuse et militante dans l'asile de la paix et du repos?

5. A ses débuts l'Eglise naissante avait besoin d'attention pour empêcher que le Bien-aimé si longuement attendu et à peine saisi, ne lui fût arraché. Aujourd'hui, le voilà introduit par la foi en lieu sûr, et comme dans la chambre nuptiale; lui sera-t-il permis de s'abandonner à la négligence et à l'incurie? Trouvera-t-elle dans le calme des périls qu'elle n'a pas rencontrés dans la tempête? Or, n'est-on pas en péril quand on meurt? Et sans les œuvres la foi est morte[1]. L'Apôtre recommande la foi, mais la foi *qui opère par la charité*[2]. Là où il y a œuvres d'amour, ou amour des œuvres, là est la vie de la foi. Mais s'il y a vérité dans la foi, liberté dans la confession, et que la vie qui vient de l'amour soit absente, ce n'est plus là ce triple lien qu'on ne peut rompre. Celui-ci se brise aisément. C'est une liberté imaginaire, celle qui ne prend pas naissance dans la racine de la charité; et une telle confession est moins une liberté qu'une licence. Elle est précaire; elle ne s'appartient pas; elle dépend de la faveur des princes, elle ne procède pas de la chaleur de la foi. C'est la ferveur de la charité qui donne vie à la foi. Et quand il la faut professer en face du danger elle languit, elle hésite, si elle ne tient pas sa liberté du bienfait de la charité. Or, la confession d'un mort est inutile, puisque le mort n'est plus. Donc, sans la charité, la foi est morte, et sa confession vaine. L'Apôtre dit : *Que le Christ habite par la foi en nos cœurs*[3]. Est-ce par une foi morte? Si la vérité est au-dedans, et la vie au-dehors, Jésus-Christ est divisé; puisqu'il est lui vérité et vie. Vous n'avez donc pas totalement introduit le Bien-aimé quand la moitié de lui-même est encore dehors. Et s'il n'était pas même aimé de vous? Or, comment le serait-il, si la charité n'est pas unie à la foi[4]? Le Christ ressuscité des morts ne meurt plus; il ne meurt plus lui-même; mais prenez garde qu'il ne meure pour vous ou plutôt que vous ne soyez mort à ses yeux; et qu'elle affection peut-on avoir d'un mort ou pour un mort? Comment parler de Bien-aimé quand il n'y a pas d'amour? Si le Christ habite par la foi en votre cœur, et s'il est hors du cœur par la charité, je crains bien, hélas! ce qui est trop vrai, qu'il ne soit qu'à moitié en vous, ou plutôt qu'il n'y soit mort. *Je vis,* dit saint Paul, *non plus moi : c'est Jésus-Christ qui vit en moi*[1].

[1] Jacq. II, 20. — [2] Galat. V, 6. — [3] Ephés. III, 17. — [4] Rom. VI, 9.

6. Vous pouvez aussi employer cette parole, si vous êtes capable de dire avec l'Apôtre : *La charité de Dieu est répandue en nos cœurs, par l'esprit qui nous a été donné*[2]. Mais cette vie dans les uns est laborieuse, dans les autres libre, et pleines de délices spirituelles. Si vous êtes encore tout entier sous l'empire de la chair, si l'entrée de votre cœur est ouverte et familière au prince des ténèbres, si vous avez prostitué votre âme à des amants impurs, quel rapport peut donc s'établir en vous entre le Christ et Bélial? Quelle société entre la lumière et les ténèbres? Mais si, par amour du Christ, vous déclarez la guerre aux vices, et à leur principe, vous tenez votre Bien-aimé, sans que votre trésor soit pourtant en sûreté. vous restez exposé aux troubles et vous ne jouissez pas encore de la tranquillité de la chambre nuptiale. La foi est au port, mais il faut fendre les vagues emportées de l'habitude mauvaise, les flots des tentations; ou bien il faut fuir ces périls. Au milieu de ces épreuves, tenez le Bien-aimé; empêchez-le de s'enfuir jusqu'à ce que vous l'introduisiez dans la maison de votre mère et dans la chambre de celle qui vous a donné le jour. Tenez-le avec labeur; si vous étiez moins attentif et vigilant, il vous échapperait. Vous l'avez déjà par la foi et votre profession; ayez-le aussi par vos mœurs et votre vie. Vous n'avez plus à redouter de luttes pour votre foi; toute la chaleur du combat spirituel se concentre sur la bonté et la sainteté de la vie. Voici des jours périlleux, où les hommes s'aiment eux-mêmes, cupides, superbes; où ils enfantent et propagent le mal[3]. A la naissance de la foi chrétienne, éclata une violente persécution contre ce nom; aujourd'hui ce sont les mœurs qui sont corrompues, et qui répandent partout leur corruption. Les mauvais exemples gâtent les bonnes mœurs. O bon Jésus, attirez-nous à l'odeur de vos parfums, de peur que l'odeur funeste de ces fanges n'affadisse en nous le sel de la sagesse! *Que votre parole,* dit saint Paul, *soit toujours relevée par le sel de la grâce*[4]. Est-ce la parole seulement? n'est-ce pas aussi la vue, l'ouïe, la marche, tout l'extérieur enfin qui doit être pénétré de

[1] Galat. II, 20. — [2] Rom. V, 5. — [3] II Tim. III, 1, 5. — [4] Coloss. IV, 6.

la vertu de ce sel? *Plaisez à tous, en tout comme moi* [1]. Si les princes de l'Eglise sont affadis, que deviendront les peuples?

7. Et nous, mes frères, qui avons embrassé la profession religieuse, nous devons être le sel de la terre. Si en nous aussi ce sel s'est affadi, qui lui rendra sa saveur? Le prêtre est devenu comme le peuple; le peuple à son tour imite la licence du prêtre. Les moines ressemblent aux mondains, et les mondains avec autant d'adresse que de vérité s'autorisent de notre exemple pour s'excuser. Pasteurs et peuples, religieux et séculiers se soutiennent et s'animent mutuellement au vice. Tous les celliers sont remplis et débordent de cette triste abondance fruit d'une vie honteuse ou tiède. Hélas! avec quelle avidité nous aspirons nous-mêmes cet air fatal et corrupteur! C'est une peste qui entre en nous par nos fenêtres. Bon Jésus! quand donc viendra le jour (s'il arrive jamais), où la pureté des mœurs égalera celle de la foi, et où nous serons en paix avec la vertu aussi bien qu'avec la vérité? Quand pourrons-nous vous embrasser tout entier et à notre gré, dans la chambre paisible de la contemplation? Ils sont rares dans l'Eglise ceux qui sont parvenus à cet état, et cependant ils disent, comme s'ils n'y étaient arrivés qu'en partie : *Je le tiens, je ne le laisserai pas aller, jusqu'à ce que je l'introduise dans la maison de ma mère et la chambre de celle qui m'a donné la vie.* Telle n'est pas la physionomie de l'Eglise entière; mais une grande partie peut répéter : *Je le tiens, et je ne le laisserai point aller, que je ne l'introduise en la maison de ma mère, dans la chambre de celle qui m'a donné la vie.* La foi est générale, les œuvres de charité le sont moins. Et cette distinction n'est pas seulement visible dans l'ensemble des croyants; ne la retrouvons-nous pas en nous? Eh! qui de nous donc est aussi pur, aussi intègre en ses affections qu'en ses croyances? Ah! je le proclame grand celui qui, ferme dans sa foi, n'est jamais troublé par aucune passion. Celui-là, je le déclare, a pénétré jusqu'au secret de la chambre; et heureuse chambre que la tranquillité du cœur. Dans les autres chrétiens la sagesse est laborieuse; mais dans l'âme humble, tranquille, l'esprit du Seigneur se repose, et son séjour est la paix. Que notre entretien s'arrête, ou plutôt que notre esprit se repose en ce sanctuaire intime, afin que les fruits de notre expérience enrichissent l'entretien suivant, avec la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui vit et règne dans l'unité du Père et de l'Esprit-Saint, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON XIV

Je vous en conjure, filles de Jérusalem, par les chèvres et les cerfs de nos champs, ne troublez pas, n'éveillez pas ma bien-aimée qu'elle ne le veuille elle-même. Cantiq. ch. III, 4.

1. Il est évident qu'elle s'est endormie celle qui est l'objet de cette adjuration. Comment ne dormirait-elle pas, quand, avec le Bien-aimé, elle est entrée dans la chambre de sa mère, dans le lieu des délices? Elle dort quand l'approche du Bien-aimé la plonge dans l'extase. *Je vous en conjure, ne la réveillez pas.* Heureuse Epouse! elle peut garder son Bien-aimé, et elle n'est pas contrainte à le voir s'éloigner. Gardez ce que vous avez; gardez soigneusement la parole de vie; repassez ce volume vivant, que Jésus a lui-même ouvert, ou plutôt qui est Jésus. Plongez-vous en lui; enveloppez-vous du linceul qui a entouré le Sauveur. Car il s'est revêtu de la lumière ainsi que d'un vêtement. Revêtez-vous du Bien-aimé, de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Taillez-vous un mémorial dans cette pierre, un monument tout neuf où personne n'a été placé. Jésus-Christ est la pierre. On peut toujours découvrir en lui de nouvelles choses. On peut y atteindre des pro-

[1] I Cor. x, 32, 33.

fondeurs inconnues. Que de retraites en lui ! Que d'innombrables trésors de sagesse ! Cet agneau n'a pas qu'une toison seulement, on peut le tondre toujours. Et quelles excellentes toisons que les sens mystiques, et les affections saintes ! Jésus-Christ est riche en ces matières : on ne saurait le dépouiller totalement. *Je me réjouirai en vos paroles*, est-il dit, *comme celui qui trouve d'innombrables dépouilles* [1]. Revêtez-vous de ces dépouilles ; enveloppez-vous de ces toisons afin qu'elles réchauffent vos flancs [2] : car sa parole est comme un feu [3]. Prenez-y votre repos et que votre sommeil y soit doux, selon l'xepression de Salomon [4]. L'Epoux prolonge et protège ce sommeil de sa bien-aimée ; il défend de l'éveiller. *Je vous en conjure*, dit-il, *par les chèvres et les cerfs de nos champs*. Voilà une adjuration d'un genre nouveau, et dont le mystère doit être aussi merveilleux que la forme.

2. Je cherche le symbolisme de ces animaux ; et je vois désignées ici, la liberté de l'esprit, son agilité, cette légèreté qui l'emportent comme par bonds et par sauts, vers les hauteurs. Ne vous paraissent-ils pas ressembler aux chèvres et aux cerfs, ceux qui, tout en habitant un corps, se sont soustraits à toutes les incommodités de la chair, qu'une sorte de légèreté spirituelle empêche d'en sentir le poids, et qui, grâce au bienfait de l'esprit, semblent étrangers à cette masse de matière ? Ils marchent en esprit, ils n'ont plus le sentiment des désirs charnels, ou s'il leur en reste quelqu'un, c'est un sentiment languissant, mourant, qui n'est plus qu'un souffle. A ces âmes l'Apôtre dit : *Vous n'êtes plus dans la chair, mais dans l'esprit* [5]. Et encore : *Si nous avons connu Jésus-Christ selon la chair, nous ne le connaissons plus ainsi* [6]. L'homme est devenu tout spirituel, et s'est élevé aux célestes sollicitudes ; il est monté sur les hauteurs. Aussi l'Eglise se dit-elle : *Mon Bien-aimé est devenu semblable à la biche, et au faon sur les montagnes de Béthel* [7]. C'est à ces montagnes que vous invite celui qui dit : *Si vous êtes ressuscité avec le Christ* [8], etc. Paul veut que vous soyez comme une chèvre spirituelle, lui qui vous attire vers les montagnes, et qui met en vous l'image de ce faon. *Comme nous avons porté l'image de l'homme terrestre*, dit-il encore, *portons celle de l'homme céleste* [9]. C'est un vaillant cerf aussi que saint Paul, car il dit : *Notre conversation est aux cieux* [1]. Oh ! l'excellent cerf qui tient de l'esprit de Dieu sa vigueur et son agilité. Car l'esprit de Dieu est subtil, il meut tout. Oh ! les cerfs véritables que l'esprit de Dieu prépare, à qui il révèle les profondeurs des mystères, ces profondeurs qui cachent le faon béni ! Oh ! la vraie chèvre qui, à tout ce qu'on lui propose ou impose peut dire dans l'infatigable élan de sa dévotion : *Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt* [2], et qui oubliant ce qui est derrière elle, s'élance toujours en avant !

3. Voilà des choses qui s'adressent à tous. Ecoutez maintenant des enseignements qui conviennent à chacun, pour établir une distinction entre les animaux ici nommés, et ne pas les confondre. Dans les cerfs, voyez la longueur de la vie, dans les chèvres la pénétration du regard. Un instinct naturel chez les cerfs, dit-on, les fait se défendre de la vieillesse, et reprendre la vigueur de la jeunesse, ranimer une vie prête à finir. Le Christ est moins un cerf qu'un faon : il pour partage une éternelle jeunesse, en lui rien de vieux, rien qui ait besoin d'être renouvelé. Il est aussi, comme la chèvre, doué d'une vue perçante. Personne en effet ne connaît le Père, sinon le Fils et celui à qui le Fils le daigne révéler [3]. Tout est sans voile à ces yeux. On doit aussi voir des chèvres spirituelles en ceux qui ont les yeux ouverts à la connaissance de Dieu, qui devenus spirituels jugent et pénètrent tout, et contemplent à face découverte la majesté de Dieu. Ils sont cerfs en ce qu'ils se transforment à l'image de Dieu, allant de clarté en clarté, comme guidés par l'esprit du Seigneur ; qui dépouillant le vieil homme, se revêtent du nouveau créé dans la justice et la sainteté. Si leur piété languit et vieillit, ils en raniment la ferveur, et par des réparations fréquentes ils épargnent à la persévérance les fatigues de l'ennui : *Ceux qui se confient au Seigneur*, dit Isaïe, *changeront leur force*, non en perdant l'ancienne, mais en y ajoutant une nouvelle. Ils changeront leur force par des additions constantes. *Ils courront sans se fatiguer, ils marcheront sans défaillir* [4]. Ce changement est donc un progrès continuel, parfait, infatigable. Quelle précieuse force que celle qui permet des courses pénibles, et ne s'épuise pas. Elle est supérieure encore quand elle ne sent même pas le travail, et qu'elle franchit les difficultés, et déploie comme en une plaine l'agilité de ses pieds,

[1] Ps. CXVIII, 162. — [2] Job. XXXI, 20. — [3] Ps. CXVIII, 140. — [4] Prov. III, 24. — [5] Rom. VIII, 9. — [6] II Cor. V, 16. — [7] Cantiq. II, 9, 17. — [8] Coloss. III, 1. — [9] I Cor. XV, 49.

[1] Philipp. III, 20. — [2] Ps. LVI, 8. — [3] Math. XI, 27. — [4] Isaïe XL, 31.

selon ce qui est écrit : *Le courrier léger parcourt la route avec rapidité*[1].

4. Si l'Epoux parle ici des cerfs des champs, c'est que pour eux toutes les aspérités et les difficultés sont aisées et douces; elles sont sous leurs pieds, comme une plaine unie. La voix du Seigneur, la voix de l'inspiration intime se répand doucement au cœur; et c'est elle qui enfante ces cerfs, et met à nu les mystères cachés. Car les choses voilées, et comme enveloppées de difficultés les plus épineuses, sont sans voiles pour ceux à qui Dieu donne des pieds agiles comme les pieds du cerf, que les injures n'arrêtent pas, qui se complaisent dans les tribulations, qui savent recevoir un mauvais traitement, qui n'y font pas attention, dans l'ardeur des désirs qui les emportent vers des régions plus élevées et plus profondes. Temps misérables que les nôtres ! Loin de suivre cette marche, nous prenons en mauvaise part les meilleurs procédés, nous y voyons des injures. Nous rencontrons presque partout des obstacles, nous nous heurtons contre les endroits unis, *et nos pas glissent jusque sur les places*[2], ainsi que le dit Jérémie. Nous nous plaignons de trouver tout embarrassé, car la route des paresseux est comme une haie d'épines[3]. Nous sommes contents d'avoir l'occasion de nous plaindre; nous sommes toujours prêts à soupçonner; le bruit d'une feuille qui s'envole nous effarouche[4], et nous dépensons notre activité et nos paroles à nous créer des inquiétudes. Voilà pourquoi nous troublons trop souvent le repos des hommes spirituels, nous interrompons leurs loisirs, nous entravons le sommeil d'une âme appliquée à des pensées pus hautes, et nous l'arrachons aux heureux embrassements de l'Epoux.

5. Ces importunités que la perversité cherche, ou que la faiblesse produit, l'Epoux les écarte de son Epouse, quand il invite les filles de Jérusalem à je ne sais quelle légèreté spirituelle. En effet, quand il les adjure par les chèvres et les cerfs, il les provoque à imiter les hommes spirituels et à ne point importuner sa bien-aimée. *Je vous en conjure, ne réveillez pas ma bien-aimée, qu'elle ne le veuille.* Il vous est utile qu'elle s'éveille; mais attendez qu'elle le veuille. Il faut attendre la volonté de celle qui est chargée de vous. Elle voudra quand l'esprit lui apprendra à vouloir. L'onction de l'esprit l'instruira. En s'attachant au Bien-aimé elle a hérité de son esprit. Aussi peut-elle dire : *L'esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a pénétrée de son onction : il m'a envoyée évangéliser*[1]. Elle vous évangélisera donc au temps marqué par l'esprit. En attendant laissez-la boire ce qu'elle versera abondamment en vous. La grâce de la contemplation loin d'amoindrir la compassion, l'accroît, et ces transports de l'esprit inspirent la modération et les ménagements pour les faibles. Pendant le sommeil d'Adam une vile côte s'amollit et devient le sexe le plus faible ; elle tire du flanc de l'homme la société conjugale ; ou plutôt Adam lui-même est changé en la femme sa compagne, et il passe en elle par une sorte de transformation. Aussi à son réveil il jeta le premier cri d'amour en se reconnaissant en sa compagne : *Voilà l'os de mes os, et la chair de ma chair*[2]. Et Paul ne vous paraît-il pas abaisser la dignité de l'homme jusqu'à la faiblesse féminine quand il se dit faible avec les faibles[3]? Eve est une sorte d'Adam spirituel, quand la fermeté apostolique compâtit à ses inférieurs et que la sublimité de la vertu et de la science se proportionne à la capacité des infirmes. Si pour Dieu il est emporté comme hors de lui-même, pour le prochain il est sobre[4]. L'extase enivrée de l'esprit est un sommeil utile ; elle n'enseigne pas l'orgueil, mais plutôt la modestie. *Je vous en conjure, filles de Jérusalem, ne réveillez pas la bien-aimée, qu'elle ne le veuille.* Si l'esprit de Dieu l'a emportée loin d'elle-même, elle redeviendra sobre : si elle dort elle se réveillera, et elle vous communiquera avec mesure le vin qu'elle a trouvé. Elle sait le moment de partager les dépouilles à ses servantes, et de donner la nourriture à sa maison. Serait-elle sans pitié pour les filles nées de son sein, celle qui n'oublie pas ses servantes ? Cependant les bonnes filles s'estiment des servantes; elles n'usent pas de leur liberté naturelle, quand elles songent qu'elles ont été délivrées par l'esprit de liberté : car elle sont vraiment libres celles que la vérité affranchit ; aussi ignorent-elles toute autre liberté que celle qu'elles tiennent de leur adoption. Et plus l'adoption est gratuite, plus le dévouement est profond. Elles sont donc à la fois filles et servantes; car plus il y a de condescendance dans l'adoption, plus juste est la dévotion dans la dépendance.

6. *Ne la réveillez pas qu'elle ne le veuille.* Oui, elle sait l'heure de partager les dépouilles à ses servantes, et de donner des aliments à ses domestiques. Ne craignez pas

[1] Jérem. II, 24. — [2] Thren. IV, 18. — [3] Prov. XV, 19. — [4] Lévit. XXVI, 36.

[1] Isaïe LXI, 1. — [2] Gen. II, 21, 23. — [3] I Cor. 13, 22. [4] — II Cor. V, 13.

d'elle ce qu'on lit: *La fille de mon peuple est cruelle comme l'autruche du désert*[1]. L'auteur a des espèces d'ailes, et cependant elle ne vole pas; elle ne sait pas s'élever dans l'extase de l'esprit. C'est pourquoi elle n'a aucun souci de son espèce; elle abandonne ses œufs à terre. Elle oublie qu'un pied peut les écraser ou une bête les briser. L'autruche ne sait pas s'élever jusqu'au sommeil de la contemplation; aussi est-elle sans compassion. Le sommeil spirituel de la mère est le profit de ses filles; et la prolongation de ce sommeil procure plus vite leur avancement. Aussi l'Epoux dit-il: *Je vous en conjure, ne réveillez pas la bien-aimée qu'elle ne le veuille.* Adjuration bienveillante qui épargne la mère, et qui se propose le progrès de ses filles. Car plus la mère considère et médite à loisir, plus elle revoit ses filles avec utilité pour elles. Plus son vol est élevé, plus son retour est humble, et sa condescendance fructueuse. Pourquoi voulez-vous donc régler le temps mis par l'Epoux à la libre disposition de l'Epouse? *Ne l'éveillez pas, qu'elle ne le veuille.* Et elle le voudra quand la vision du Bien-aimé aura disparu à ses yeux. Car sa présence disparaît vite. *Je suis à mon Bien-aimé, et son cœur se tourne vers moi*[2]. Pourquoi essayez-vous d'interrompre, avant l'heure, un aussi saint commerce? Quel heureux entretien! Mais que la durée en est courte! Laissez-lui donc sa brièveté; pourquoi l'abréger encore? N'ôtez rien à des instants si rapides. Que l'Epouse jouisse librement d'une heure si fugitive. Vous voulez réveiller et rappeler à vous celle que Jésus a élevée si haut et dont il a absorbé l'attention? Car si elle dort, son cœur veille dans le Christ. Pierre et ses compagnons furent pris sur la montagne d'un sommeil profond et à leur réveil ils virent la majesté de Jésus. Fortuné sommeil qui enchaînait en eux le sens humain. En eux était appesanti et réprimé ce qui était d'eux, afin que, devenus comme aveugles et insensibles aux choses du monde, ils ne s'éveillassent que sous l'action de l'Esprit-Saint, et pour connaître les choses de Dieu. *A leur réveil, ils virent la majesté*[3]. C'est bien veiller que de voir de tels spectacles, d'apercevoir la gloire du Fils unique du Père, que d'entendre des paroles qu'il n'est pas permis à l'homme de redire. On ne peut la raconter cette vision à celui en qui le Fils de Dieu n'est pas encore ressuscité. *Prenez garde de redire cette vision à personne avant que le Fils de l'homme ne soit ressuscité d'entre les morts*[1]. Cette vision ne peut être redite à celui à qui Jésus-Christ n'est pas ressuscité. Il avait été dit quelque chose d'analogue à Marie: *Ne me touchez pas: car je ne suis pas encore remonté à mon Père*[2]. On ne peut la redire à celui qui n'a pas été ravi au paradis, au lieu des délices, à ce lieu dont parlait Pierre: *On est bien ici*[3]. Et il est bien réveillé celui qui, avec Paul, est ravi en ce paradis[4], qui monte, avec Pierre, sur la montagne, qui peut veiller une heure avec Jésus-Christ, que l'homme ne touche pas pour que le Christ l'excite et le réveille. Il a touché Pierre qui s'est réveillé et a vu sa Majesté. Et pour l'Epouse voyez en quel état elle s'éveille des embrassements de l'Epoux: *Quelle est celle-ci qui s'élève comme une colonne de fumée*[5] ?

7. Mais rappelons ici notre discours qui tend aussi à s'élever, et réservons ce texte pour le début d'un autre entretien; réservons-le à celui qui a dit de lui-même: *Je suis le principe, moi qui vous parle*[6]. Puisse-t-il être le principe et de nos paroles et de nos sentiments, afin que ce que nous disons de lui nous soit dit d'abord par lui. Parlez, Seigneur, parlez-moi, et parlez pour moi. Reprenez à ma place, non les filles de Jérusalem, mais celles de Babylone; commandez à la fille des Chaldéens de rester assise et de se taire. Bon Dieu, qu'il y a aujourd'hui de ces filles de Babylone qui ignorent les cantiques de Sion, et qui nous obligent à suspendre nos harpes! Combien de fils d'Edom qui nous épuisent et nous privent de joies spirituelles! Vous défendez aux filles de Jérusalem d'importuner la bien-aimée. O Dieu! que ne me préservez-vous aussi des filles de Babylone? Les importunités de la méchanceté sont bien plus dures que celles de l'amour. Mais je ne sais par quelle fatalité aujourd'hui les amants eux-mêmes sont devenus méchants. Que de perversités l'âme a méditées dans le lieu saint! Je voudrais dire l'ennemi; mais j'ai dit ce qui est plus désolant, les amis sont devenus ennemis: amis par la profession, ennemis par les sentiments: amis en apparence, mais sans réalité. Absalon était ami de David, puisqu'il était son fils: et quels crimes le scélérat n'a-t-il pas médités contre ce saint, le fils contre son père, Absalon contre David! Absalon signifie la paix du père. C'est un beau nom; mais celui qui le portait en a

[1] Thren. IV, 3. — [2] Cantiq. VII, 10. — [3] Luc IX, 32.

[1] Math. XVII, 9. — [2] Jean XX, 17. — [3] Math. XVIII, 4. [4] II Cor. XII, 4. — [5] Cantiq. III, — [6] Jean VIII, 25.

répudié le sens. Il a ambitionné le trône de son père, et en a souillé le lit par l'inceste. David a pourtant eu un bonheur, celui de ne rencontrer qu'un persécuteur parmi tant de fils. Aujourd'hui, parmi les maîtres, quel est donc celui qui ne rencontre que les embûches d'un seul Absalon? Et ne sont-ce pas autant d'Absalon ceux qui, au dire de l'Ecriture, *prêchent la paix et déchirent à belles dents*[1] ? Ils jalousent la place de leur père, ils souillent sa couche, en corrompant leurs frères par des murmures pervers : ils bouleversent les cœurs innocents où reposait doucement l'esprit du père. Il imite Absalon, celui qui cherche à être maître sans avoir les mœurs convenables à cette position, qui prêche la paix et qui déchire. Et c'est une morsure cruelle que cette vie indigne, c'est une mauvaise nourriture de laquelle il est dit : *Le mal est doux à sa bouche, et il le cache sous sa langue*[2]; il le cache jusqu'au moment où il puisse vomir le poison qu'il a amassé. Quel mal l'ami n'a pas fait dans le lieu saint ! Ce qu'il ne voit pas il le soupçonne. *Ils ont placé leurs étendards en signe de trophées, et ils n'ont pas su ce qu'ils faisaient*[3]. Ils mettent ce qu'ils ne trouvent pas : ce qu'ils exposent ensuite d'une façon très-grave. *Leurs étendards :* ce sont eux, quand ils mesurent les autres à leur méchanceté. *Des étendards,* des signes; comme si le Psalmiste disait : des signes seulement, sans vérité, des signes non pas certains, mais de simples soupçons. *Et ils n'ont pas su ce qu'ils faisaient*, car ils s'appuient sur des conjectures et non sur la connaissance. *L'ennemi fait le mal dans le saint.* En quel saint? Dans le saint des saints, dans le saint qui a dit : *Celui qui vous méprise me méprise*[4]. C'est une témérité, selon l'Apôtre, de juger le serviteur d'autrui [5]. Et vous qui jugez votre maître, qui êtes-vous? Car juger le pouvoir c'est juger l'ordre de Dieu.

8. Enfin, Dieu fait entendre cette plainte : *Ils m'ont ravi mon jugement.* Enfants des hommes, jusques à quand aimerez-vous la vanité, et chercherez-vous le mensonge? Vous aimez la vanité de la prélature, et c'est pourquoi vous cherchez dans vos prélats le mensonge d'un mauvais soupçon. Car, vains sont les fils des hommes, trompeuses sont leurs balances[1], mensongers sont leurs jugements. Plût au Ciel que je fusse indifférent à leurs appréciations, préoccupé uniquement de l'attente du jour éternel ! *Quand le temps sera venu,* est-il écrit, *je jugerai les justices*[2]. Le juste juge lui-même déclare qu'il attend le moment de juger les justices; et vous, avant le temps, vous osez juger? Le Père a donné au Fils tout jugement; et vous exercez un droit que vous n'avez pas reçu, et vous l'exercez contre le Père? Et contre le Père de qui toute paternité émane au miel et sur la terre? Une génération de vipères dévore sa mère, et d'une dent empoisonnée ronge la vie du docteur. Non, ce ne sont pas là des filles de Jérusalem, des filles de paix; ce sont des filles de Babylone. Quand les reprendrez-vous en disant : filles de Babylone ne pleurez pas sur moi; pleurez sur vous-mêmes? Car les outrages faits à ceux qui tiennent votre place retombent sur vous, et les murmures dont ils sont l'objet remontent jusqu'à Dieu. Ne vous livrez donc pas à des murmures qui nuisent aux autres sans vous profiter. Et vous, Seigneur, fermez la bouche qui profère l'injustice, mais non les lèvres qui vous chantent. Et pourquoi donc m'arrêter plus longtemps à ces plaintes? Je n'ai pas ici pour but de pleurer sur nous, mais de célébrer les louanges d'autrui. C'est assez déplorer notre condition. Quittons les lamentations pour les chants; il nous en donne et la pensée et le loisir, et il y ouvre nos lèvres, le Christ Jésus qui défend contre les importuns le sommeil de son épouse, et qui règne avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Michée III, 5. — [2] Job. XX, 12. — [3] Ps. LXXIII, 3, 5. — [4] Luc. X, 16. — [5] Rom. XIV, 4.

[1] Ps. LXI, 10. — [2] Ps. LXXIV, 3.

SERMON XV

Quelle est celle-ci qui s'élève à travers le désert comme la fumée des parfums ?
Cantiq. III, 6.

1. Voyez, mes frères, combien la tranquillité de l'esprit est efficace pour accroître en nous la grâce ; et quels fruits la bien-aimée recueille du repos intérieur de Jésus-Christ. Voyez, dis-je, en quel état elle sort des embrassements de l'Epoux. Ou plutôt ne me le demandez pas : interrogez sur ce point ses compagnes. Est-ce que pour elles aussi l'Epouse ne sort pas du sein de l'Epoux toute renouvelée, et avec une physionomie inaccoutumée ? Et c'est ce renouvellement qui excite leur admiration. *Quelle est celle-ci qui monte?* Voyez ses progrès. Précédemment elle interpellait les gardes; elle leur demandait s'ils avaient vu le Bien-aimé. Ici elle s'élance, frappant d'étonnement ces mêmes gardes, et sous des traits nouveaux. Et comment ne sortirait-elle pas toute renouvelée des embrassements de l'Epoux ? Il dit de lui-même : *Voici que je renouvelle toutes choses*[1]. Il renouvelle donc même ce qui est nouveau. C'est un creuset : approchez-en l'or : s'il est pur il le rend plus pur encore : et le métal sortant de la fournaise jette un éclat plus vif. Le Christ n'est-il pas un creuset ardent ? *Votre parole est de feu*[2], dit David. Jetée dans ce creuset, et soumise à son action, une créature n'en peut sortir que nouvelle en Jésus-Christ. Ainsi, pendant qu'il priait lui-même son visage fut transformé[3]. Et quand vous priez, il vous apparaît à vous-même tout autre. En lui-même il est un, il ne change pas : et cependant il renouvelle toute choses. La figure de Jésus-Christ fut changée pendant le prière : il a voulu vous montrer ainsi la vertu de la prière sur l'âme, et vous prouver qu'elle vous change jusqu'au plus intime de votre être, qu'elle fait de vous des hommes nouveaux, que l'oraison transforme. *Pour nous,* dit l'Apôtre, *contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, nous sommes transformés à son image, allant de clarté en clarté, comme par l'esprit du Seigneur*[1].

2. Peut-être l'Epouse elle-même est-elle sortie du sanctuaire de la contemplation, toute revêtue de l'image de l'Epoux qu'elle contemplait. Mais elle en est sortie du moins toute renouvelée, ce que prouve l'admiration de ses compagnes : *Quelle est celle-ci qui s'élève ?* C'est-à-dire, elle n'est plus la même qu'hier, qu'auparavant. Elle ne parcourt plus la cité, ni les rues, ni les places; elle ne passe plus à travers les gardes. Au lieu d'errer, elle monte par une route directe. Quel est donc ce soudain changement survenu en elle ? *Quelle est celle-ci qui s'élève.* et s'élève *à travers le désert?* A ses yeux, ce monde à travers lequel elle monte est un vrai désert aride et stérile. Et comment l'odeur de ce désert est-elle devenue pour nous comme le parfum qui s'échappe d'un champ de blé mûr, béni de Dieu ? Combien sont attirés par le parfum de ce désert, et sont si bien retenus par lui qu'on ne peut plus les en arracher ? Ce parfum est une odeur de mort pour la mort. Ce que vous appelez richesse n'est que misère. C'est la *terre de la soif*, *l'image de la mort,* comme dit le Prophète Jérémie. *La terre de la soif;* car elle irrite les passions mondaines plus qu'elle ne les rassasie. Ce que le monde estime plénitude est stérilité : les fruits qui y croissent passent vite, et cette rapidité y retrace partout l'image de la mort. Or, comment croyez-vous respirer l'odeur de la vie où vous ne rencontrez que l'image de la mort ? La fécondité seule de Jésus-Christ exhale un parfum de vie. Il est le champ rempli, ce champ fertile, ce champ que Dieu

[1] Apoc. XXI, 5. — [2] Ps. CXVIII, 140. — [3] Luc IV, 29.

[1] II Cor. III, 18. — [2] Jérem. II, 6.

le Père a béni. L'Epouse ne connaît pas d'autre champ; en-dehors de lui elle ne voit qu'un désert aride, qu'une terre dévorée par le sel.

3. *Quelle est celle-ci qui s'élève à travers le désert?* Votre cœur sera un bon désert, s'il n'a été ni déchiré par le soc de l'ennemi ni arrosé de ses pluies, ni engraissé de sa rosée : si l'ivraie semée par lui n'y étale pas sa luxuriante moisson, si elle n'y repousse pas comme en un sol fécond. Que votre cœur soit stérile sous ce rapport, qu'il ne produise pas, qu'il ne produise pas même pareille semence; *Mon âme est devant vous comme une terre sans eau*[1]. Fortuné désert qu'une âme pareille : désert enviable qu'une chair intègre, sans tache, que les concupiscences impures n'ont pas traversée, et qui ignore les semences des voluptés sensuelles. *Celui qui sème dans la chair, de la chair recueillera la corruption*[2]. Le beau désert qu'un sein virginal. Tel fut le sein de la Vierge bienheureuse et choisie, dont aucun sentiment impur ne blessa jamais l'intégrité Sa chair fut une terre déserte, non foulée, non arrosée, ou le Christ est apparu. Cependant, elle ne fut pas absolument déserte puisqu'elle a enfanté Jésus-Christ : elle a été arrosée, mais du fleuve des vertus. Aussi est-elle appelée le puits des eaux vives, qui s'échappent avec impétuosité du Liban : car sa candeur virginale répand sur nous des grâces spirituelles. Son chaste sein est encore un jardin fermé, dont les feux des désirs charnels n'ont jamais altéré la clôture : arrosé par de telles eaux, ce jardin a donné son fruit en son temps. Et voulez-vous savoir quel fruit cette terre déserte a produit? Osée vous l'enseigne : *Le Seigneur amènera du désert un souffle brûlant, qui desséchera les sources de la mort*[3]. Et quel autre que Jésus-Christ a séché ces sources de mort, lui qui nous a donné le désert d'un sein virginal? Le Prophète a raison de dire un souffle, car devant nous est l'Esprit, le Christ, le Seigneur[4]. Il est aussi appelé *le second Adam devenu Esprit vivifiant*[5]. Sous l'action de ce souffle volent ces nuées apostoliques admirées par Isaïe[6]. Et qu'y a-t-il de surprenant qu'il soit appelé un souffle, puisqu'on lit de lui qu'il est une nuée? *Le Seigneur montera sur une nuée légère*[7]. Et ici la légèreté n'est ni l'instabilité ni la mobilité : entendez par là une aptitude spirituelle, une âme que le poids du corps n'appesantit pas que les sens n'ont pas alourdie sous la multiplicité de leurs soucis, et cependant cette âme pensait à tout. Ne vous apparaissent-ils pas comme des souffles sacrés, tous ceux qui, soulevés de terre par cette légèreté spirituelle, mènent une vie céleste? mais il mérite plus spécialement ce nom, celui qui marche sur l'aile de tous les vents, et qui dépasse infiniment la portée de tous les esprits. Le Prophète a donc raison de le nommer un vent, un vent brûlant, dont le souffle dissipe le froid du péché, et change notre captivité comme un torrent séché par les feux du midi. Ils sentaient en eux la chaleur de ce souffle, les disciples qui s'écriaient : *Notre cœur n'était-il pas tout ardent en nous pendant qu'il nous parlait*[1]? Et je ne sais si on le sent nulle part mieux que dans le désert d'une pureté parfaite. C'est là qu'il souffle plus volontiers, qu'il consume sous les ardeurs de la charité une âme au corps chaste, qu'il la fond en désirs spirituels, qu'il la vaporise, si j'ose dire, et qu'il la porte vers le Ciel comme la fumée de l'encens.

4. *Quelle est celle-ci qui monte à travers le désert comme la fumée de l'encens!* Heureux désert qu'une chair desséchée et épuisée par la vertu de la chasteté : elle n'exhale plus aucun nuage des délectations impures; elle entretient, elle nourrit le feu allumé par le souffle de Dieu, au lieu de l'éteindre. Ce feu trouve-t-il une âme pleine de ces aromates, il l'enflamme, la transforme, et la porte en haut comme la fumée de l'encens. Comme une *branche flexible*, dit le texte; parce que la discipline qui règle les pensées de l'âme la concentre au dehors, au dedans et la dirige des régions inférieures vers des régions plus hautes : *Comme une branche flexible* : parce que tout ensemble, elle se replie sur elle-même, et s'élève au-dessus d'elle-même. Mais pourquoi est-elle comparée à une branche de fumée? Est-ce pour indiquer que cette grâce de suavité n'est ni durable, ni solide, que cette élévation de l'âme n'est pas constante, mais se dissipe comme la fumée? La vapeur de la fumée des parfums brûlés est agréable et très-déliée. Mais pour cette colonne mince et délicate, je redoute le souffle de l'air; je crains qu'elle ne cède à la tempête des soucis de la vie, aux vents de la tentation. Et les exemples n'autorisent que

[1] Ps. CXLII, 6. — [2] Galat. VI, 8. — [3] Osée XIII, 15. — [4] Thren. IV, 20. — [5] I Cor. VX, 45. — [6] Isaïe LX, 8. — [7] Id. XIX, 1.

[1] Luc XXIV, 32.

trop bien mes appréhensions. Combien nous en avons vus s'élever ! et nous avons pleuré leur chute aussi inattendue que leur ascension avait été rapide. Ils prennent leur vol dans l'oraison ; ils s'appliquent à la prière ; ils sont riches de grâces ; les douceurs de la dévotion les remplissent; ils versent des flots de larmes, et la plus légère occasion d'impatience jette la tristesse parmi ces délices spirituelles, et en tarit la source. Fumée donc que cette vertu si vite évanouie; vraie branche de fumée que cette ascension de l'âme, qui fléchit sous sa propre mobilité ou qui cède au premier obstacle. Pourtant je n'oserais pas, quand il s'agit de l'Epouse, interpréter cette fumée en un sens défavorable, et si vous voulez contester à tout prix, je ne puis vous accorder ici qu'un défaut, celui qui est recommandé par le Psalmiste : *Mes yeux se sont affaiblis par l'attention à votre parole ; mon âme est tombée en défaillance dans l'attente de votre secours*[1].

5. Mon Dieu, plaise au ciel que mes yeux aussi s'affaiblissent et défaillent ainsi ! Plaise au ciel que mon âme succombe, se fonde de cette manière, et qu'échauffée par votre parole et par ses ardeurs, elle voie son esprit épais et lourd prendre des habitudes intellectuelles plus délicates ! Que tout ce qu'il y a en elle de conceptions matérielles, de désirs grossiers, disparaisse sous l'action de la grâce, et qu'ainsi diminuée, amoindrie, affinée, elle échappe à sa pesanteur pour devenir cette légère colonne de fumée ! Que sa vertu devienne légère comme cette fumée, au lieu de se dissiper comme elle, et qu'elle n'ait pas à dire : *Mes jours se sont dissipés comme la fumée*[2], car autre chose est s'amoindrir comme la fumée de façon à cesser d'être; autre chose s'amoindrir par l'esprit, s'atténuer de façon à devenir tout spirituel. Le Prophète avait éprouvé une heureuse défaillance quand il disait : *Mon âme soupire et défaille dans les parvis du Seigneur*[3]. Et comment n'éprouverait-il pas cette défaillance celui que le Christ enflamme? C'est un feu, ainsi qu'il est écrit, *et un feu qui consume*[4]. Celui qui s'approche de moi, dit-il, s'approche du feu. Ah ! qui me donnera d'attacher ce feu en mon sein, afin qu'il embrase mon cœur, le change, et me réduise au néant? Oui, elle monte vraiment comme la fumée de l'encens, l'Epouse qui sort des ardeurs de la chambre du Christ, et des embrassements du Verbe qui est un feu. Votre flamme, ô Christ, a coutume de répandre de suaves parfums, et elle produit une fumée aromatique. *Comme la fumée qui monte des aromates*. J'ai lu qu'il sortait aussi de la fumée de la bouche de Léviathan[1], et du puits de l'abîme[2]. Mais en ces endroits on ne parle ni de fumée légère, ni d'aromates : rien de droit rien de doux; horreur profonde, désordre absolu. C'est la fumée de l'erreur qui monte du puits de l'abîme. De cette fumée les impies ont dit : *La respiration est en nos narines comme une fumée, et l'âme est comme une étincelle qui met notre cœur en mouvement*[3]. O bon Jésus, que le souffle de mes narines vienne de votre feu ! et que de votre foyer jaillisse l'étincelle qui fera battre mon cœur, et le transformera ! Votre feu consume : s'il trouve des vices il les dévore, et s'ils s'évaporent dans la fumée de la confession. Mais ce n'est pas là le feu qui monte des aromates. *Dieu touche les montagnes, et elles fument*[4]. Quel feu utile que celui qui dissout l'enflure des cœurs, et qui en les touchant abaisse et dissipe l'orgueil terrestre dans les fumées de la pénitence ! Mais autre est le parfum, autre la grâce de la fumée répandue par les aromates des vertus. Ce feu, ce feu apporté à la terre par le Seigneur, et qu'il y veut voir brûler[5], ne consume pas seulement les vices; il change les vertus en affections d'une agréable suavité. Les aromates, s'ils restent entiers, ont une odeur excellente ; mais ils en exhalent une autre bien plus forte quand ce feu les a consumés.

6. Sentant ce parfum dans l'Epouse, les amis de l'Epoux s'extasient et s'écrient : *Quelle est celle-ci qui s'élève à travers le désert comme la fumée de la myrrhe, comme la fumée de l'encens, qui s'exale de toutes sortes de poudres aromatiques?* Dans la myrrhe vous trouvez désignée la vertu de continence, dans l'encens l'amour de la prière, et dans les poudres, parmi les autres qualités, l'humilité d'un cœur contrit. Myrrhe salutaire qui réprime la pétulance de la chair, et ne la laisse point s'épancher en mouvements sensuels, qui la contraint à n'être plus charnelle Mais la myrrhe de notre continence paraît matérielle, grossière trop voisine encore de la chair. C'est à ce feu céleste, à la ferveur du divin amour, à la foudre. Cette myrrhe est excellente quand elle contient nos appétits sur des pentes défendues : mais elle a plus de suavité et de grâce encore, quand elle perd, sous l'action de la charité, toute

[1] Ps. cxviii, 82, 81. — [2] Ps. ci, 4. — [3] Ibid. lxxxiii, 3. — [4] Hébr. xii, 8, 29.

[1] Job. xli, 11. — [2] Apoc, ix, 2. — [3] Sagesse ii, 2. — [4] Ps. ciii, 32. — [5] Luc. xii, 49.

affection charnelle. Et l'encens, que son odeur est faible tant que ses grains restent entiers ! à peine les met-on sur le feu et commencent-ils à se dissoudre, qu'ils répandent une fumée embaumée. N'est-ce pas ainsi que la prière vous semble pesante, lourde, si la vertu et le feu de la parole intiment ne l'embrasent? Dans l'encens je trouve la matière de la prière, et dans la fumée la grâce. *Que ma prière,* disait David, *s'élève comme l'encens*[1]. La prière qui n'est pas embrasée ne monte pas tout droit vers Dieu. Sortie d'un cœur froid, elle retombe tout d'un coup; son vol ne peut être long parce qu'il n'est pas rapide. Elle est violentée, elle ne s'appartient pas, pas plus du reste que la prière ardente. L'une malgré ses efforts est repoussée, l'autre est ravie plus haut. La première lutte et retombe; la seconde monte toujours: l'une a une marche pénible et violente; l'autre vole au gré de sa volonté: l'une est à peine présentée, l'autre ne rencontre aucun obstacle. Celle-ci est libre et joyeuse, celle-là laborieuse et triste. L'une est bonne, et l'autre parfaite. Enfin il y a une prière intermédiaire entre la froide et la fervente, qui dépasse la première, sans s'élever jusqu'à la seconde. Et si je puis ainsi parler, la première est contrainte, la seconde est dirigée, la troisième ravie. L'une a soif, l'autre est sobre, la dernière est enivrée. C'est elle qui est transportée en Dieu; *aussi s'élève-t-elle comme la fumée des aromates, de l'encens et de toutes les poudres au parfum agréable.*

7. Par ces poudres, l'Écriture exprime admirablement la vertu d'humilité; car cette vertu, malgré de grands mérites, ne sait ni s'enfler, ni concevoir d'elle-même une haute idée. Elle s'estime peu, elle amoindrit ses avantages et elle en réduit la solidité à un peu de poussière. Après l'éloge de la prière, vient bien celui de l'humilité ainsi figurée. Car la prière de celui qui s'humilie pénètre les cieux[2]. Bien plus, sans la grâce de l'humilité, toute prière, si ardente qu'elle soit, est comme émoussée. La myrrhe d'une chasteté orgueilleuse n'exhale qu'une odeur désagréable, et elle réprime mal les mouvements charnels, la myrrhe d'une continence qui laisse l'esprit livré aux fumées de la superbe. C'est quand ils sont broyés que la plupart des parfums se réduisent en poudre. Quelle chose excellente que la contrition, puisque Dieu ne dédaigne pas un cœur contrit et humilié[3] ! Elle ne laisse rien, jusque dans les vertus, qui n'ait été examiné, abaissé, humilié : elle juge jusqu'aux justices mêmes, et elle reprend non-seulement le péché, mais la justice et le jugement. Or, reprendre n'est-ce pas en quelque sorte broyer? La justice jugée n'est-elle pas humiliée? *Vous m'avez humilié dans votre vérité*[1], est-il dit. Ce langage ne convient pas à tout le monde. Les faibles sont humiliés dans leur vanité; les parfaits dans la vérité de Dieu. La vanité ne peut juger la vérité; c'est à la vérité de juger la vanité, et de se juger elle-même. L'esprit juge tout. Ce qu'une appréciation humaine trouvait solide et pur, au tribunal de l'esprit de la vérité, baisse et s'amoindrit: sous la force de l'esprit les parfums des vertus sont broyés et la justice se trouve jugée. *Dans le tourbillon il m'écrasera,* disait Job : dans le tourbillon de son esprit, de son esprit véhément, dans ce tourbillon qui emporte mon esprit. *Dans ce tourbillon il m'écrasera, et multipliera mes blessures*[2]. Avant la venue de ce puissant esprit ma justice semblait entière : il la juge, il la broie, il la perce, il met en pièces les mérites sur lesquels ma présomption s'appuyait, et il me montre la faiblesse et les blessures d'une vertu simplement humaine.

8. Oh! si j'avais le bonheur d'être ainsi broyé, et réduit en poudre de saintes affections et de pieuses méditations ! O bon Jésus, si le tourbillon de votre esprit soufflait sur mon âme une pareille poussière enlevée des places de la céleste Jérusalem, afin qu'elle m'échauffe, que je m'étende sur cette poudre, que j'y dorme, et qu'elle soit pour moi une poudre odoriférante ! Heureux qui demeure en cette poussière, et en qui descendent les douces pensées qu'elle inspire ! *Réveillez-vous,* dit le Prophète, *et louez, vous qui habitez dans la poussière*[3]. L'Epouse, réveillée de son heureux sommeil, s'élève comme la fumée des parfums échappée de toutes sortes de poudres embaumées. *De toute sorte,* dit le texte. La vérité vous apprend à ramener toutes vos bonnes œuvres à la poussière, à la stérilité. *Lorsque vous aurez tout fait, dites: Nous sommes des serviteurs inutiles; nous n'avons fait que notre devoir*[4]. Heureux qui amasse cette poussière: qui fait ce qui lui est prescrit, et regarde cela comme rien; qui, après avoir rassemblé toutes les bonnes œuvres, les brise par l'humilité. Paul énumère aux Corinthiens les innombrables aromates de ses œuvres. *J'ai été en de fréquents voya-*

[1] Ps. CXL, 2. — [2] Eccli. XXXV, 21. — [3] Ps. L, 19.

[1] Ps. CXVIII, 75. — [2] Job. IX, 17. — [3] Isaïe XXVI, 19. — [4] Luc XVII, 10.

ges : *j'ai rencontré périls sur les fleuves, périls au milieu des voleurs, périls dans ma race, périls du côté des Gentils, périls sur mer, périls à la ville, périls dans la solitude, périls au milieu des faux frères*[1]. Et ensuite ? Il avait la *sollicitude quotidienne* de toutes les églises. *Qui est faible sans que je sois faible*, ajoutait-il, *qui est scandalisé sans que je brûle?* Dans cette énumération l'Apôtre ne vous semble-t-il pas avoir rassemblé la poudre de toutes les bonnes œuvres ? Voulez-vous l'entendre vous exposer des vertus plus sublimes encore ? Suivez-le dans ses visions et ses révélations, dans son ravissement au ciel et au troisième ciel, dans cette heureuse ignorance qui ne sait si c'est dans son corps ou sans son corps qu'il a éprouvé cette extase, étant déjà fumée et non plus poussière. Mais pour qu'à cette fumée de la contemplation spirituelle ne se mêle pas la fumée de la jactance, écoutez la suite : *De peur que la grandeur de mes révélations ne s'enflât, il m'a été donné un aiguillon charnel*[2]. Paul est percé d'un aiguillon qui l'empêche de s'élever. Et vous qui écoutez ces choses, vous n'en voulez pas? Comment au milieu des grâces et des dons qui vous sont départis cessez-vous de vous anéantir, ou ne vous laissez-vous pas anéantir et broyer ? L'aiguillon est dur : mais ses coups rendent les progrès humbles. C'est l'aiguillon de la chair qui est importun et non celui de la charité. La souffrance est amère et la discussion sévère : mais toutes les deux mêlent à nos vertus l'humilité.

9. Mais toutes ces choses sortent avec plus de douceur et d'efficacité du foyer ardent de l'amour. Cette flamme ne réduit pas seulement les vertus, elle les transforme, elle en change l'espèce, et de spirituelles qu'elles sont déjà, les rend plus spirituelles encore. La myrrhe de la continence, l'encens de la prière, l'humble conscience de nos vertus présentent un aspect nouveau, une apparence plus agréable en sortant de ce laboratoire. Si la trituration est une bonne chose, la crémation est meilleure encore. La poudre aromatique est suave ; mais sa fumée l'emporte en douceur. Car la fumée représente je ne sais quoi de doux, de spirituel que la poudre ne figure pas aussi bien. Sous l'action d'une parole de feu, au milieu des embrassements de l'Epoux, le parfum de simple poudre qu'il est, se fond et s'évapore en une légère fumée ; la poudre des vertus unies à l'humilité, exhale une fumée de gloire. Et où monte-t-elle, dans sa légère ascension ? où va celle qui monte ainsi ? qu'il est donc riche en délices le lieu réservé à de telles ascensions ? C'est peut-être le lit du Bien-aimé, car il doit être le but suprême des aspirations de l'Epouse. Et cela est. Aussi est-il dit ensuite : *Voici le lit de Salomon : soixante des plus vaillants d'Israël l'environnent.* C'est une marche naturelle pour l'Epouse d'aller du lit au lit, de son lit, de la chambre de sa mère, au lit de son Salomon. Et il y a ici autant de variété que d'ordre : aux délices se mêle la force, et Salomon entoure sa couche d'une garde puissante. Mais arrêtons cet entretien : nous consacrerons un nouveau discours à un nouveau verset, avec l'aide de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON XVI

Soixante forts entourent le lit de Salomon. Cantiq. III, 7.

1. Avec quelle légèreté l'Epouse s'élève ! on la dirait sans corps, et affranchie de la corruption de la chair. Et quel corps pourrait être comparé à la fumée ? Quelle corruption pourrait-elle avoir quand, au lieu d'une odeur charnelle, elle n'exhale que les senteurs des aromates? Oui, elle monte avec élégance, et digne tout-à-fait du lit de Salo-

[1] II Cor. XI, 26, 28, 29. — [2] II Cor. XII, 1, 7.

mon. Je lis qu'Esther se baigna, et s'oignit de parfums, pour attirer ainsi les embrassements d'un roi [1]. Ici l'Epouse ne recourt pas aux parfums pour plaire à son Epoux : elle est comme fondue et transformée elle-même en parfum. Tous ne comprennent pas cette parole; tous ne sauraient jouir de ces délices. Si tous en jouissaient, tous en seraient privés; et c'est une belle variété et une pieuse charité, que l'un jouisse, et l'autre protége la jouissance. Si les uns ont des loisirs doux et charmants, c'est que d'autres exercent une vigilance sérieuse. Aussi *soixante vaillants d'Israël entourent le lit de Salomon*. Notre Salomon ne veut pas qu'on vienne troubler les délices de sa couche, qu'on en diminue les douces affections, ni même qu'on l'essaie. Il aime la paix, lui surnommé le Pacifique. Et quel est notre Salomon, sinon Jésus-Christ? Il est notre paix; il réunit ce qui est divisé [2]. Par son sang il a pacifié, non-seulement la terre mais le ciel [3]. Le châtiment destiné à nous procurer la paix est tombé sur lui [4]. Il a enduré la peine que nous méritons afin de répandre sur nous la paix de sa justice. Il a été châtié, nous avons été pardonnés. Votre punition ne pouvait jamais vous procurer la paix. Une victime impure, loin de purifier ceux qui étaient souillés, était impuissante à se purifier elle-même. La peine planait donc sur nous, mais une peine incapable de produire la paix. Contre nous avait été portée une sentence de mort et de malheur : mais l'injustice n'était pas effacée. Vous étiez lié par une condamnation juridique; mais vous n'étiez pas dégagé des chaînes du péché. Le châtiment était là; la paix n'y était pas. O discipline pesante, ô joug douloureux placé sur les fils d'Adam ! Vous écrasez sans protéger; vous punissez sans purifier; vous consumez sans réconcilier : vous consumez la substance de la chair et non la faute qui la souille. Entre la paix et vous qu'y a-t-il de commun? Quand procurerez-vous cette paix, vous que le péché enlace? Quand conférerez-vous la grâce, vous qui n'ôtez pas le mal? La paix et la justice se sont embrassées [5]. Le châtiment destiné à nous apporter la paix est tombé sur celui qui nous a apporté les doux fruits de la justice. Notre Salomon mérite seul le nom de Pacifique, parce que c'est avec lui que la justice s'est levée sur nous, ainsi que l'abondance de la paix [6]. Oui, paix vraiment abondante qui non-seulement a suffi à effacer les fautes passées, mais qui s'étend à tous les siècles, Elle abondera, elle durera autant que la lune; aussi longtemps que les labeurs de notre mortalité, autant que nos misères et nos défauts. Paix vraiment riche, bien supérieure à la mesure du mérite. Elle n'a pas trouvé de mérite en nous : elle nous en a donné. Comment ne serait-elle pas abondante, puisqu'après nous avoir remis nos offenses, elle nous a rendu la grâce première? Dans l'antique paradis, l'homme jouissait de la paix et il ne pouvait sortir malgré lui de ce séjour. Mais il n'avait pas la puissance d'y rentrer à son gré. La grâce lui donnait bien la puissance de n'en pas sortir; elle ne lui donnait pas celle d'y revenir à sa volonté. Aujourd'hui la grâce de Jésus-Christ contient une grâce plus riche, qui nous est offerte après des chutes réitérées; au lieu de repousser le repentir, elle le provoque. Oui, c'est une paix réellement abondante; aucune injure ne la fatigue; elle est plus disposée au pardon qu'à la vengeance. Commencée par la rémission des péchés, cette paix va jusqu'à nous faire participer à la nature divine; car celui qui est uni à Dieu est un même esprit avec lui [1].

2. Quelle richesse de pardon ! Il ne nous donne pas simplement la paix avec Dieu; il nous unit à lui. Bienheureux rapprochement qui a abattu le mur qui nous divisait ! Mais les confins par lesquels nous touchons à Dieu ne sont pas encore complétement assurés. Notre ennemi essaie d'y pénétrer, et d'y répandre le trouble. En Jésus-Christ, nous avons la paix avec Dieu le Père; mais nous ne sommes pas en paix avec l'ennemi commum. La paix ne sera donc complète et absolue qu'après la destruction de notre suprême ennemi, la mort. En attendant, à défaut de paix, nous avons contre lui une protection. Jésus-Christ sera notre paix, quand l'Assyrien viendra en notre terre et foulera nos frontières. Cet Assyrien peut bien infester nos frontières spirituelles les plus voisines, mais non les plus éloignées; il peut les fouler, il ne saurait y rester. Car Jésus-Christ sera notre paix lorsque l'Assyrien aura foulé aux pieds nos frontières; or, nous avons deux sortes de frontières; nous confinons à Dieu, et nous confinons au monde : nous touchons à l'esprit et à la chair. S'il est dit à quelques-uns : *Vous n'êtes pas dans la chair, vous êtes dans l'esprit*, ils touchent pourtant à la chair, soit par la natnre de leur substance matérielle,

[1] Esth. II. — [2] Ephés. II, 14. — [3] Coloss. I, 20. — [4] Isaïe LIII, 3. — [5] Ps. LXXXIV, 11. — [6] Ibid. LXXI, 7.

[1] I Cor. VI, 17. — [2] Rom. VIII, 9.

soit par les soins qu'elle exige d'eux. L'ennemi, se servant donc de notre chair comme d'un camp, profite du voisinage pour troubler les régions de l'esprit, et du point où il s'est fortifié il dresse ses embûches. Mais, Jésus-Christ sera notre paix, lorsque l'Assyrien foulera nos confins. Notre Salomon, notre Pacifique, qui nous donne paix sur paix, paix avec le Père, paix avec l'ennemi, assurera aussi la paix à nos frontières [1]. O frontière et frontière, que vous différez l'une de l'autre ! De quelles joies tu abondes, toi, et toi de quels scandales tu es menacée par ton voisinage ! O frontière et frontière ! De quelle félicité tu es entourée, toi, et toi avec quelle peine on te protége ! De part et d'autre, Jésus-Christ est la ligne intermédiaire : d'un côté il sépare, de l'autre il unit; d'une part il commence, et de l'autre il consomme. Car la Sagesse atteint avec force d'une extrémité à l'autre, et dispose tout avec douceur sur cette dernière [2], et cette extrémité c'est le lit. Aussi est-il dit de la femme forte : *Elle est si précieuse qu'il la faut aller chercher aux extrémités du monde* [3]. *Elle est précieuse :* c'est pourquoi il se dépense lui-même, il se donne tout entier pour rassasier ses désirs. Et qu'est-ce autre chose que les embrassements et le lit de l'Epoux? Le terme extrême est celui au-delà duquel les désirs ne peuvent aller, et au-delà duquel nos facultés ne peuvent rien saisir. La fin pour vous, c'est quand vous vous perdez, vous vous épuisez, vous commencez à être un autre, que vous êtes tout en Jésus-Christ, et Jésus-Christ tout en vous. O paix véritable et pleine, qui bannira tous les scandales du royaume de Dieu, et où la crainte n'assiégera plus nos frontières; qui effacera même toute distinction de frontières, où il n'en restera qu'une indiquée plus haut ! Une frontière qui nous unira à Dieu et nous rendra conformes à lui : où nous jouirons des joies du lit, sans avoir besoin de manier le glaive.

3. Présentement, pour jouir paisiblement des moindres joies de ce lit, il faut une garde forte. C'est pourquoi *soixante des plus vaillants d'Israël entourent le lit de Salomon.* Et dans l'Evangile vous lisez : *Lorsque le fort armé garde sa maison, tout ce qu'il possède est en paix* [4]. Il y a dans le premier texte une garde plus nombreuse, parce que la grâce du lit est plus riche que la grâce de la demeure, et qu'on a plus de sollicitude pour une épouse que pour une propriété

[1] Ps. CXLVII, 14. — [2] Sagesse VIII, 1. — [3] Prov. XXXI 10. — [4] Luc XI, 21.

ordinaire. J'ai lu qu'à la porte du Paradis un ange avait été placé en sentinelle avec un glaive de feu à la main [1]. Le lit de notre Salomon n'est-il pas un Paradis? *Notre lit est couvert de fleurs* [2]. Lui est la fleur des champs, l'arbre de vie. Un pareil lit est vraiment un Paradis de délices. Et voyez-vous comment ces délices abondantes sont entourées d'une garde sévère ? Car, soixante des plus forts d'Israël entourent le lit de Salomon. Je ne m'arrête pas actuellement à la raison de ce nombre, qui me paraît désigner ceux qui l'emportent par la justice de leurs œuvres et la connaissance de la loi. Ils comptent parmi les forts d'Israël, ceux qui sont fermes dans la foi, et dont la vie est virile : qui peuvent tout, mais en Jésus-Christ leur soutien. C'est une mauvaise force de s'élever contre la science de Dieu, d'être contre elle roide et inflexible, d'avoir la dureté de la pierre, et un cœur de bronze, en sorte que la souffrance même ne vous rende pas intelligent; tels sont ceux à qui saint Paul a dit : *Sommes-nous donc jaloux du Seigneur et plus forts que lui* [3]. Non, il n'est pas du nombre des vaillants d'Israël celui à qui une blessure n'arrache aucune plainte, qui est insensible aux coups qui l'atteignent, qui reste stupide sous tous les aiguillons du glaive à deux tranchants de la parole qui pénètre jusqu'au fond de l'âme, et qui se fait même gloire de regimber contre eux. Telle ne fut pas Marie dont ce glaive a percé l'âme si tendre. Ah ! que la puissance de cette parole me domine; que son efficacité agisse sur moi ; qu'il pénètre mon âme, ce glaive, afin qu'à son tour elle se transforme en une épée destinée à combattre contre la malignité des puissances spirituelles !

4. Pourquoi vous engagez-vous en des entreprises difficiles, vous qui n'êtes plus du nombre de ces forts ? Pourquoi essayez-vous de faire sentinelle, vous qui ne savez pas secouer votre inertie ? Pourquoi entourer le lit quand vous n'avez pas même de glaive? Ou si vous avez le glaive de la parole, il est au fourreau, il n'est pas sur vos lèvres. Vous ne portez pas dans votre bouche ce glaive tournoyant du Verbe divin. La parole est vivante : l'esprit est de feu : et je ne sais comment il arrive que, contrairement à sa nature, ce glaive sommeille en vos mains; il est inutile et émoussé, lui plus tranchant et plus acéré que toutes les armes : sur vos

[1] Gen. III, 24. — [2] Cantiq. I, 15. — [3] I Cor. X, 22.

lèvres, il a perdu sa rapidité, son agilité : votre main ne le manie pas en tous sens, selon la diversité des circonstances ; il se prête si bien pourtant à toutes les phases du combat spirituel. Pourquoi donc vous charger d'un office où vous n'entendez rien ? *Tous tiennent le glaive et ils sont très-instruits dans l'art de la guerre*[1]. C'est sans motif que vous portez le glaive, puisque vous n'avez pas l'habileté nécessaire à son usage : ou si vous savez combattre, c'est plutôt pour les intérêts du monde que pour ceux de Jésus-Christ ; vous connaissez mieux les lois du siècle que celles de l'Eglise, et vous êtes plus versé dans les luttes de la terre que dans celles de l'esprit. Le Prince de l'Eglise veut un homme initié aux choses ecclésiastiques, et capable de rendre raison de notre foi et de notre espérance[2]. Sans l'habitude et sans l'expérience de ces matières, comment pouvez-vous donc vous glorifier de votre connaissance du droit public ? Sur les lèvres d'un clerc et d'un moine, la science sacrée sied bien plus que la science séculière ? Pourquoi voulez-vous parler à Jérusalem la langue de l'Egypte ? Ce n'est pas l'avis d'Isaïe *Il y aura*, dit-il, *dans la terre d'Egypte cinq villes parlant la langue de Chanaan*[3] : ne pouvant parler l'hébreu, ils useront de la langue qui s'en rapproche le plus : et incapables d'user de l'idiome sacré, ils emploieront celui qui offre plus d'affinité avec lui, Pourquoi vouloir parler à demi la langue d'Azoth, quand vous devez parler comme les Juifs ? C'est ce que vous trouvez dans Esdras[4]. Parlez la langue non des hommes, mais des anges, et vous êtes l'ange de Dieu, vous qui exercez le ministère de la parole sacrée. *La bouche du prêtre sera gardienne de la science* ; *on demandera la loi à ses lèvres, car il est l'ange du Dieu des armées*[5].

5. Parlez d'une façon tout à fait évangélique, vous l'homme de l'Evangile : que vos discours respirent la loi, les Prophètes et les Apôtres : aiguisez votre langue à leurs paroles ; empruntez-leur les armes de Dieu, ces armes puissantes pour renverser les remparts ennemis, et réduire toute intelligence qui s'élève contre la science divine[6]. Qu'en votre main flamboie le glaive de l'esprit, et qu'il vous aide en toute occasion. Soyez prêt à parler quand s'offre quelque rencontre subite : ayez sur vos lèvres, et non pas seulement dans vos papiers, une parole forte et efficace. Car, *ce sont les lèvres*, et non les feuilles *du prêtre qui gardent la science*. Portez votre trésor avec vous. Que ce glaive de la parole soit pendu à vos flancs au lieu d'être serré dans l'ombre : ayez-le là tout prêt : ceignez-le sur votre cuisse, afin d'être fort et prompt à exhorter avec une saine doctrine, et à réfuter les contradicteurs. Ne dissimulez pas ce glaive, cédant aux timidités d'une prudence toute charnelle. *Chacun d'eux a l'épée au côté :* à l'un est donnée la parole de science, à l'autre la parole de sagesse, et chaque docteur tient de l'esprit une grâce particulière [1]. *Chacun d'eux a l'épée au côté*[2], afin que là où se rencontre la tentation, la parole soit plus forte, et l'admonition plus fréqueute : *chacun d'eux a l'épée au côté*, pour se reprendre d'abord le premier, se garder, se juger. Paul vous apprend aussi à avoir l'épée au côté : *Considérez-vous vous-même*, dit-il, *de peur d'être tenté à votre tour. Chacun a l'épée au côté, à cause des terreurs de la nuit*, à cause des chutes subites des accidents imprévus. C'est une terreur nocturne que l'Apôtre vous insinue en disant *: Si un homme est tombé par surprise en quelque faute*[3]. Nocturne signifie ce qui est prévu, soudain, et aussi ce qui est insidieux. Aussi l'Apôtre ajoute-t-il : *Afin que nous ne soyons pas circonvenus par Satan, car nous n'ignorons pas ses piéges*[4]. Ailleurs Paul redoute encore ces terreurs nocturnes : *Je crains que comme le serpent a séduit Eve, ainsi vos sentiments ne se corrompent et ne perdent la simplicité qui est en Jésus-Christ*[5]. Heureuse simplicité, qui, vous unissant à Jésus-Christ, vous communique son esprit. La simplicité, c'est l'unité. La simplicité c'est que vous ne viviez plus, mais que Jésus-Christ vive en vous, c'est que la sagesse de Dieu vous absorbe, que la joie spirituelle pénètre et se cache au fond de vos entrailles ; et où se trouve une pareille simplicité, sinon dans le lit ?

6. *Chacun d'eux a son épée au côté sur sa cuisse* non *pour la cuisse*, *mais à cause des terreurs nocturnes* ; peut-être parce que ces vaillants n'on pas à lutter contre la chair et le sang signifiés par la cuisse, mais contre les dominateurs de ce monde et de ces ténèbres[6]. Aussi est-il dit *à cause des terreurs nocturnes*, à cause des esprits du mal. Que vous avez en partage une lutte plus heureuse, vous qui êtes dans le lit de Salomon ! Vous n'avez plus à combattre contre les perfidies de la chair

[1] Cantiq. III, 8. — [2] I Pierre III, 15. — [3] Isaïe XIX, 18 — [4] II Esdr. XIII, 14. — [5] Malach. II, 7. — [6] II Cor. X, 4, 5.

[1] Cor. XII, 7, 10. — [2] Cantiq. III, 8. — [3] Galat. VI, 1. — [4] II Cor. II, 11. — [5] Id. XI, 3. — [6] Ephés. VI, 12.

ni de l'esprit, mais avec la joie spirituelle, avec Salomon, si bien appelé Pacifique. Aussi luttez-vous pacifiquement avec lui. Salomon porte le nom de Pacifique, et il personnifie la sagesse. *Aimez la sagesse,* dit-il, *et elle vous embrassera.* Un embrassement est une sorte de lutte. Embrassez-la, afin qu'elle vous embrasse vous-même. *Vous serez glorifié par elle, quand vous l'aurez embrassée,* comme il est dit au livre des Proverbes [1]. Embrassez la parole, et usez d'elle non comme dans la guerre, mais comme dans le lit; on n'y tire pas l'épée, on s'y embrasse. Laissez la force, usez de la parole au-dedans de vous non comme d'un glaive, mais comme d'un Epoux afin d'y trouver la joie. Jouissez de la vérité, au lieu de lutter contre les erreurs et les vices: laissez à d'autres cette fonction et cet office. Pourquoi combattre, quand il s'agit d'aimer? L'Epouse ne s'inquiète guère de disputes et de luttes ; elle cherche le calme et les embrassements. Que d'autres entourent le lit : pour vous jouissez-y des caresses qu'on y trouve.

7. Mais pourquoi ne nous dit-on rien de l'appareil de cet lit ? Pourquoi se borne-t-on à mentionner brièvement ses délices ? Peut-être est-ce là une chose ineffable dont il n'est pas permis à l'homme de parler. Celui qui en a l'expérience comprend ; et même avec cette expérience, il ne peut se rappeler fidèlement les délices écoulées. L'Ecriture a dit ce qu'elle a pu. Elle a parlé du lit et du lit de Salomon. C'est assez, mais pour qui a goûté ces félicités. Je lis aussi *le Trône* de Salomon [2] et *sa litière* [3], deux choses environnée du noble appareil et de la pompe qui conviennent aux plaisirs d'un roi. Est-ce à dire que le lit ait été négligé ? Non : mais l'écrivain s'adressait à l'Epouse et il lui suffisait d'indiquer le lit. Car elle, dans le lit n'aime qu'une chose, c'est que c'est un lit et qu'elle y peut à loisir embrasser Salomon. Vous trouverez un grand et multiple mystère dans les lits dont il est parlé au texte sacré : aucun pourtant n'est comparable à celui de Salomon. Il y a le lit que Job s'est dressé dans les ténèbres [4] ; le lit arrosé des larmes de David [5] ; le lit sur lequel l'infirme est étendu [6]; le lit où le mort se dresse et ressuscite [7] ; ainsi encore le lit d'Elisée et celui d'Elie. Tous les deux ont ressuscité le fils de cette femme qui leur donnait l'hospitalité [8].

[1] Prov. IV. 5, 8. — [2] III Rois x, 18, 20 — [3] Cantiq. III, 9. — [4] Job. XVII, 13. — [5] Ps. VI, 7. — [6] Math. VIII, 6. — [7] Marc v, 40. — [8] IV. Rois IV, 32, 37, et III Rois XVII, 17, 23.

L'un s'est étendu, l'autre s'est courbé sur le mort ; et tous les deux figurent Jésus-Christ. Jésus-Christ s'est anéanti pour revêtir la forme d'un esclave, et l'étendue de son éternité il l'a réduite à la brièveté d'une nature passagère. Le sein de cette mère pouvait presser le cadavre de son fils, mais non lui rendre la vie. Car la lettre tue ; c'est l'esprit qui vivifie. Mais le véritable Elie a porté ce mort en sa chambre, il l'a élevé jusqu'à l'intelligence des choses spirituelles. Le sein de la lettre était glacé, et l'intelligence qu'on en avait était incapable de communiquer un peu de chaleur vitale. Le bon lit que celui d'Elie qui ranima un cadavre. Le juste vit de la foi [1]. Elie mesure ce mort à trois reprises différentes, pour donner la connaissance de la Trinité et communiquer la foi dans la mesure voulue. La loi pleure l'extinction du sens littéral et charnel : Jésus-Christ a supprimé ce sens pour lui substituer le sens spirituel. Il a rendu à la lettre un sens nouveau digne de cet Elie qui restaure et renouvelle toutes choses. Et Paul se dit mort à la loi pour vivre en Jésus-Christ [2]. C'est aussi un bien pour vous de mourir non-seulement à la loi ancienne, mais au vieil homme afin qu'il vous rende la vie en son lit, celui qui a porté nos péchés en son corps pour que morts aux péchés nous vivions à la justice [3]. Ce que vous semez ne revit qu'à la condition de mourir d'abord. En ce ressuscité nous sommes tous compris, et c'est pourquoi cette résurrection est commune à tous. Mais dans le lit de Salomon il y a une grâce spéciale, prérogative, réservée à l'Epouse.

8. Et maintenant encore si notre mère qui vous donne une hospitalité quelconque je veux parler de cette maison), voit mourir quelqu'un de ses fils, ô bon Jésus, ressuscitez-le. Et il est mort celui qui succombe soit à l'ennui, soit au desespoir, qui est dénué de devotion et de ferveur : qui sans abandonner les préceptes de la loi, et tout en restant dans les limites de la règle, n'a que des sentiments froids et languissants, et ne trouve dans les œuvres saintes aucune suavité. La sévère physionomie de notre ordre le décourage. Il faut, pour le ranimer, le doux sein d'une mère, qui empêche la tristesse de l'abattre. Son bien demande qu'on ne l'éloigne pas de ce sein maternel, autrement le véritable Elie ne le prendrait plus en sa chambre. Quand Jésus-Christ opère une résurrection, il accorde toujours ce miracle

[1] Hébr. x, 20. — [2] Galat. II, 19, 20. — [3] I Pierre II, 24.

aux larmes des femmes. Ainsi a-t-il rendu un fils aux larmes de la veuve[1], un frère à celles de deux saintes femmes[2], et une jeune fille à ses parents en pleurs[3]. Prenez aussi, ô bon Jésus, prenez notre mort du sein de sa mère. Cette observance régulière et extérieure ne conduit pas à la perfection. Placez-le dans le doux lit d'une meilleure espérance, qui l'approche de Dieu. Qu'il fasse l'expérience de ce qu'il attend et qu'il apprenne que le Seigneur est bon pour ceux qui espèrent en lui, pour l'âme qui le cherche[4]. Une heure seulement de cette expérience suffit à répandre la joie sur de longues fatigues. Alors la mère retrouve celui qu'elle avait perdu en perdant son affection et dont elle pleurait la piété éteinte. Il nous revient tout nouveau quand vous l'avez revêtu de vous-même. C'est pourquoi vous le couvrez de votre personne, pour voiler ce qu'il y a de vil en lui et revêtir sa nudité. Saint usage de ce lit qui, en un instant, nous rend pour l'avenir la vivacité de la vie. Plus grande est la grâce du lit de Salomon, où l'Epouse quittant une mère charnelle, se lie par une alliance éternelle à son Bien-aimé, et n'est plus avec lui qu'un esprit.

9. Heureux lit, qui ne connaît d'autre langueur que celle de l'amour. Lit où réside la joie et non l'infirmité; qu'on n'arrose point de larmes, qui n'est pas dressé dans les ténèbres, qui n'a rien de triste, d'obscur; où il n'y a que lumière et joie; il n'a pas besoin de ces tapis d'Egypte dont la femme étrangère pare le sien dans les Proverbes[1]. Le lit de Salomon n'admet pas d'ornements étrangers; on n'y voit aucun parfum, aucune mondanité; des plaisirs chastes, la solide vérité en sont toute la parure. Les lits des saints présentent des mystères variés: celui de Salomon les dépasse tous, et celui de l'Epouse ne peut même lui être comparé. Elle n'y a pas trouvé le Bien-aimé qu'elle cherchait; aussi elle s'est levée, elle a parcouru la ville jusqu'à ce qu'elle l'ait découvert. Hâtez-vous, ma fille, hâtez-vous, vierge sacrée, d'entrer dans ce repos. Ne craignez pas les glaives qui l'entourent. Ces glaives, ces glaives de la parole sont tirés contre les surprises nocturnes, contre les plaisirs charnels, contre les lâches timidités du cœur. Tout cela est pour les autres; pour vous, ils vous portent une douce blessure, celle de la charité qui vous laisse ignorer les terreurs et le froid dont elles glacent: par elle vos affections s'embrasent; vous êtes consacré tout entière à l'amour, et vous vous préparez à monter sur le lit de l'Epoux, sur le trône de la charité, sur la couche du vrai Salomon de Jésus-Christ, qui vit et règne dans tous les siècles. Ainsi-soit-il.

SERMON XVII

Salomon s'est fait une litière de bois de Liban. Cantiq. III, 9.

1. Vierges sacrées, épouses du Christ, vous avez dans l'entretien d'hier ouï parler du lit de votre Salomon; et aujourd'hui vous désirez qu'on vous parle de sa litière. Vous voulez toutes appliquer à l'amour les paroles de ce cantique, et l'interpréter dans le sens de vos délices. Mais croyez-vous ce chant écrit uniquement pour vous? Vous ne trouvez de goût qu'aux discours affectueux et qui respirent le doux parfum de la charité. Eh bien! vous trouvez ici encore les caresses de l'amour: ce langage tout divin relatif à la litière se rapporte encore à vous. Le Bien-aimé ne veut laisser à vos excuses aucun prétexte. Douces sont les joies du lit qui vous ont été promises, mais vous pouvez conserver quelque soupçon sur la difficulté d'y arriver. Aussi voilà qu'on vous décrit en

[1] Luc VII, 12, 15. — [2] Jean XI, 11, 14. — [3] Luc VIII, 49, 55. — [4] Thren. III, 25.

[1] Prov. VII, 16.

sa belle variété le véhicule qui doit vous porter jusqu'à ce lit. Voilà que l'Epoux vous ménage des jouissances jusque sur la route. Cette litière est agréable par sa matière, elle l'est plus encore par son auteur. Car Salomon a lui-même fait et disposé cette litière. *Le roi Salomon s'est fait une litière de bois du Liban : il y a mis des colonnes d'argent, et le reposoir en est d'or.* Ecoutez, ma fille, en quel somptueux appareil on vous porte au lit du repos. L'Epoux veut même vous ménager un appui et il est d'or, de cet or peut-être dont il est dit : *Sa tête est d'or choisi*[1]. Le reposoir sert à beaucoup d'usages; cependant il est moins utile que le lit. En ce reposoir l'espérance fatiguée rencontre un agréable soutien; elle trouve sa joie dans le lit. Ici l'Epouse jouit de l'objet de ses désirs, là ses désirs sont seulement nourris. Quelle pompe trouverez-vous donc à votre arrivée, si de tels ornements accompagnent votre voyage? Pourquoi en accumuler ici tous les détails, bois de cèdre, bois du Liban, colonnes d'argent? Entendre ces choses les recommande assez : et la beauté matérielle destinée à figurer des choses spirituelles tend ici à nous indiquer une beauté intelligible, et à désigner tout ce qui porte l'âme sainte. Les détails du texte ne permettent pas de donner à tout ceci un sens purement matériel. Car comment l'or matériel serait-il couvert par la charité? Tout ici est spirituel, parce que spirituel est l'amour à qui est disposée une si pompeuse litière.

2. A propos de cette litière, je pourrais nous appliquer ces choses et d'autres encore. Mais que ces courtes réflexions suffisent pour satisfaire ou plutôt pour éveiller votre avidité. Eh quoi? voudriez-vous vous appliquer exclusivement ce cantique? Permettez aussi aux jeunes filles de s'en nourrir : laissez-les en détourner quelques mots à leurs propres besoins. Jésus-Christ se doit aux sages et aux insensés. Vous ne perdez rien parce qu'il abonde dans le sens des autres. Contentez-vous du lit : laissez la litière aux âmes moins élevées. Le premier est une faveur plus rare; l'autre est une grâce plus commune. Jésus-Christ est renfermé dans le lit; il entre dans la litière. Il a pour vous des attentions plus délicates et plus tendres : mais il n'oublie pas les autres qui n'ont pas encore atteint votre mesure. Vous pouvez aussi profiter de cette litière et vous excuser à votre tour si vous apportez jusquà nous l'Epoux que vous tenez renfermé; si vous procurez la paix si vous annoncez les biens, si vous proclamez au-dehors les joies que vous contemplez en vous. N'étaient-ils pas des litières ceux à propos desquels l'Eglise chante : *Portant la paix, et illuminant la patrie*[1]? Mais que nul n'assume sur lui la charge de la prédication, qu'il n'en usurpe l'honneur qu'après y avoir été appelé de Dieu[2]. Laissez, laissez à celui qui a fait de vous un flambeau, le soin de vous placer en haut. Elevez-vous à l'aide de la main qui vous a allumé. Personne ne se constitue litière : c'est Salomon en personne qui s'en est fait une de bois du Liban. On est litière quand on porte Jésus-Christ, non-seulement sur ses lèvres, mais en son corps. *Glorifiez et portez le Christ en votre corps*[3], dit saint Paul. Il veut que vous portiez le Christ, que vous le portiez glorieusement, et non avec ennui, murmure, indignation, ou avec une résolution incertaine; il veut qu'on le porte, et non pas qu'on le traîne. Car à qui le traîne, Jésus est pesant : la chasteté est pesante, pesante l'humilité; lourde l'obéissance, et la pauvreté méprisable. Vivre ainsi, c'est le porter honteusement. La foi vous est une charge énorme, et la piété un écrasant fardeau. Vous n'avez pas le droit de dire : *Mon Bien-aimé est pour moi un bouquet de myrrhe*[4]. Eh quoi? C'est donc une vile herbe pour vous que la foi qui vous fait crier, murmurer, gémir, comme un chariot chargé de foin! Ah! le Christ est plus que cela; c'est une fleur, c'est un fruit, c'est un arbre de vie, un arbre qui donne du fruit en son temps; et vous refusez d'attendre? Heureux ceux qui s'en nourrissent au temps voulu[5]. La patience est nécessaire afin d'obtenir les promesses[6]. Portez donc patiemment le fardeau, surtout le fardeau de la piété. Car la piété a déjà une partie des promesses qui lui ont été faites, selon qu'il est écrit[7].

3. Donc, portez l'image de celui qui vient du Ciel, et portez-la noblement. Car son fardeau est léger. Ne soyez pas un honteux obstacle; soyez un glorieux véhicule, pareil à celui de Salomon. Saint Paul y distingue d'une façon merveilleuse la variété des vertus, en excluant tout d'abord tout vain orgueil. *Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu? Mais si vous l'avez reçu, pourquoi vous glorifier comme si vous ne l'aviez pas reçu*[8]*?* Si vous êtes une litière, c'est lui qui vous a

[1] Cantiq. v, 11.

[1] Office des Apôtres. — [2] Hébr. v, 4. — [3] I Cor vi 20. — [4] Cant. i, 12. — [5] Eccle. x, 17. — [6] Hébr. x, 36. — [7] I. Tim. iv, 8. — [8] I Cor. iv, 7.

fait. *Le roi Salomon s'est fait une litière avec des bois du Liban.* Et ces bois qui les a faits? N'est-ce pas encore lui, lui qui a planté les cèdres du Liban? Si vous êtes un cèdre élevé sur les cimes du Liban, ne vous enorgueillissez pas : craignez d'être arraché par votre superbe, du lieu où vous avez été mis par élection. Car vous ne vous êtes pas choisi pour ce ministère ; c'est lui qui vous a élu, à lui vous devez ce ministère et la grâce de le bien remplir, il vous a donné la puissance et la dignité. Reconnaissez qui vous a planté ; loin de vous la racine de l'orgueil ; craignez que la main du tentateur ne vous renverse, que ne monte jusqu'à vous pour vous couper la hache de l'ennemi, dont le rasoir n'a pas même touché la tête des saints. Il brûle, cet ennemi, de ravir à son profit la litière de Dieu, et de couper pour lui les cèdres du Liban. Dans Ezéchiel, il dit avec orgueil : *Je me suis assis sur le trône de Dieu*[1]. Prenez garde : fiers de siéger sur la chaire de justice, vous pourriez devenir une chaire de pestilence, une litière qui promène le scandale, et par vous, des exemples ou des discours mauvais pourraient s'étendre comme un chancre pour la perte de beaucoup. Soyez la litière de Dieu, portez en vous son image, et que par vous il étende le parfum de sa connaissance. Tel était Paul à qui le Seigneur lui-même rend ce témoignage : *Celui-là sera un vase d'élection destiné à porter mon nom.* Celui qui vous a choisi a fait de vous une litière.

4. *Le roi Salomon s'est fait une litière de bois du Liban.* Ce bois est un bois de cèdre : sa nature et son nom nous annoncent je ne sais quoi de grand. Liban veut dire candeur : ses bois sont incorruptibles. Et comme leur essence exclut toute pourriture, aussi répand-elle une odeur très-suave. Paul était un vrai Liban, lui qui servait Dieu, comme il le dit, avec une conscience pure[3]? Et quoi de plus candide qu'une conscience pure? Quoi de plus incorruptible que celui qu'aucune créature n'a pu séparer de la charité de Dieu? Ces vertus passagères, qui ne durent qu'une heure, à mes yeux, sont moins des arbres que des plantes éphémères. Mais en Paul il y avait l'incorruptibilité d'une charité infatigable. Aussi il a combattu le bon combat, achevé sa course, attendant désormais la couronne de justice[4], couronne formées des gerbes recueillies par lui, et dont il respirait de près le parfum. Et lui aussi répandait un

[1] Ezéch. x, 17. — [2] Act. ix, 15. — [3] II Tim. i, 3. — [4] Id. iv, 7, 8.

doux parfum, une odeur de vie, le parfum de la connaissance de Dieu[1]. Une bonne renommée est une excellente odeur, et une bonne conscience est aussi un doux parfum. L'une se fait sentir aux autres : l'autre s'embaume elle-même. Et c'est la gloire des saints que le témoignage d'une bonne conscience[2]. Car les fruits de la béatitude future ont déjà commencé à se faire sentir à nous dans une bonne vie. C'est avec raison que la bonne odeur est jointe à l'incorruptibilité : au contraire la pourriture exhale une odeur repoussante : celui qui sème dans la chair recueillera de cette chair la corruption, et de la corruption s'exhale une triste odeur, comme une douce s'échappe de l'intégrité.

5. Il était naturel de faire ici mention de l'intégrité, puisque la candeur virginale semble exprimée par les bois du Liban. La continence virginale exhale un doux parfum, et son usage est perpétuel. En effet, la servitude du mariage finira, les désolations du veuvage auront un terme ; mais la liberté virginale, mais sa grâce ne finiront pas : ceux qui ne se marient pas, qu'on ne marie pas, ressemblent déjà aux anges du Ciel[3]. On voit dans l'Ecriture la virginité comparée au Liban : *Comme le bois du Liban non incisé, j'ai répandu mon odeur, et mon parfum est comme le baume pur et sans mélange*[4]. Oui, c'est le Liban qu'un sein immaculé, sans souillure, chaste, et que rien d'humain n'a touché. Il a produit son parfum sans incision, puisqu'il garde son intégrité, et que rien n'a brisé les sceaux de ce sanctuaire. C'est le Liban par sa pureté, et par son intégrité, c'est le cèdre du Liban exempt d'incision. Le cœur virginal n'est pas entamé parce qu'il n'est pas divisé, et voulez-vous la preuve qu'il n'est pas partagé? *La femme mariée songe aux choses du monde, comment elle plaira à son époux, et elle est partagée :* partagée entre Dieu et son mari, et peut-être ce partage n'est-il pas égal, et est-il tout au profit du mari. *Mais celle qui n'est pas mariée et qui reste vierge, ne pense qu'au Seigneur, et au moyen d'être agréable à Dieu*[5]. *Comme le bois du Liban non incisé, j'ai embaumé ma demeure.* Ces paroles conviennent tout spécialement à la mère du Seigneur. Elle est le vrai Liban, le vrai cèdre que rien n'a blessé. Pour vous, vierges sacrées, elle a embaumé sa maison, maison céleste, habitation angélique, quand elle vous a transmis les exemples de sa vie virgi-

[1] II Cor. ii, 14, 16. — [2] Id. i, 12. — [3] Math. xxii, 30. — [4] Eccli. xxiv, 21. — [5] I Cor. vii, 34.

nale, et qu'elle vous a inspiré l'amour d'une éternelle pureté : et elle exprime bien la grâce de sa demeure en disant qu'elle l'a embaumée de douces vapeurs. Quoi de plus semblable à une vapeur qu'une demeure virginale? La vie n'y a plus rien de charnel, ni de mondain : tout y est céleste, spirituel, pareil à une légère vapeur, mais à quelle vapeur? *Mon parfum est comme un baume sans mélange*, comme un baume sans mélange, sans corruption, que rien n'a altéré. Il est des mélanges qui sont de fausse imitations du baume ; il en est d'autres qui, sans ressembler au baume, en ont les douces émanations. Il y a donc, pour ainsi parler, un baume vrai et pur, un baume qui sans être pur est vrai, et un baume qui n'est ni vrai ni pur. Le premier est dans les âmes parfaites : le dernier dans les âmes déçues : le second dans ceux qui sans être trompés, sont privés dans leur vertu d'une certaine grâce. C'est donc justement que celle qui seule était pleine de grâce, compare son parfum à un baume sans mélange.

6. Si vous exhalez le parfum de la virginité, celui de la prière assidue, du jeûne et de l'abstinence, votre parfum est bon et semblable au baume, mais si vous êtes encore malade d'impatience, si on trouve en vous le vain babil, la légèreté, la passion de la volonté propre, la tristesse, le dégoût, ou quelque autre chose semblable, votre parfum est mélangé, et vous n'exhalez pas un baume tout à fait pur. Car l'alliage d'une mixture étrangère atteint toute la masse du baume. On pardonne à celui qui s'empresse de faire disparaître l'odeur moins bonne qu'il peut répandre. *Car nous péchons tous en mille points*, dit l'Apôtre[1]. Une chute subite, mais immédiatement réparée, ne laisse aucune odeur; il en est autrement s'il s'agit d'un vice auquel on est sujet. Un mélange dangereux et détestable c'est quand un vice prend les dehors de la vertu, que l'ange de Satan se transfigure en ange de lumière[2], et nous donne du poison à respirer en guise de baume. Satan est un parfumeur : n'allez pas acheter chez lui : c'est moins un fabricant qu'un corrupteur de parfums. Et comme il est écrit : *Il fait bouillir la mer ainsi qu'une chaudière, et la rend semblable à des onguents qui s'élèvent sous l'ardeur du feu*[3]. La mort est dans cette chaudière. Jérémie l'a vue, cette chaudière tout enflammée et venant de l'aquilon[4]. Quel fabricant de parfum, qui d'une chaudière de mort semble tirer des senteurs de vie, qui paraît faire bouillonner du côté du midi cette chaudière qui amène de l'aquilon tant de maux ! Il est fils de prophète ou même prophète, celui qui devine que la mort est renfermée dans cet appareil, et que ces vapeurs viennent de l'aquilon. Ce sont des vapeurs de soufre vomies par la chaudière embrasée de votre chair : et vous croyez y respirer l'odeur du baume ! Si vous ne savez discerner le baume pur du baume mélangé, adressez-vous aux prophètes, aux apôtres fils des prophètes; ils vous donneront le secret de ces mixtures qui jettent la mort dans la chaudière. Ainsi Paul osait dire : *Nous n'ignorons pas ses ruses*[1]. Vos mains ne suffisent pas à préparer un baume pur; les saints vous enseigneront l'art des mélanges. Nicodème apporta un mélange de myrrhe et d'aloès du poids d'environ cent livres[2], et les Maries achetèrent des aromates[3]. Mais Marie la mère du Seigneur exhale les parfums plutôt qu'elle ne les prépare, elle qui a enfanté le Christ oint de huile de joie. *Mon parfum est comme un baume sans mélange*.

7. Ignorez-vous l'art des mélanges? adressez-vous aux docteurs de l'Eglise, colonnes et soutiens de la vérité, colonnes d'argent de la litière du Seigneur, dispensateurs de la parole sainte ; vous apprendrez d'eux à penser aux choses de Dieu, et à vous rendre agréable à Jésus-Christ. Alors vous aurez aussi en vous des colonnes d'argent, si vous vous appuyez sur la science des deux Testaments. C'est pourquoi après les bois du Liban, la parole sacrée mentionne les colonnes d'argent, afin que vous portiez le mystère de la foi en une conscience pure. Ce mystère de la foi c'est une parole d'argent : méditez-la en vous appuyant sur les préceptes de l'Evangile et des Apôtres, conservez-la et repassez-la en votre cœur : ne la laissez pas s'oblitérer en vous dans l'inertie et l'immobilité : gardez cet argent de la parole divine et préservez-le de la rouille de l'oubli.

8. Mais il nous est impossible de donner place à ces colonnes dans le discours d'aujourd'hui. Les bois du Liban ont absorbé toute notre attention, et nous nous sommes arrêtés à leurs parfums plus longuement que je ne pensais : j'ai cédé au charme du sujet. Seigneur, je vous recommande ce Liban, ce précieux Liban, ce chœur de vierges, cette réunion de pieuses femmes. Défendez-le

[1] Jacques III, 2. — [2] II Cor. XI, 14. — [3] Job XLI, 22. — [4] Jérem. I, 13.

[1] II Cor. II, 11. — [2] Jean. XIX, 39. — [3] Marc XVI, 1.

contre la hache qui abat, préservez-le de toute atteinte; qu'il conserve son intégrité, et la candeur de sa chasteté, puisque Liban veut dire candeur; qu'il garde la pureté de l'âme, et que toutes ici soient saintes d'esprit et de corps. Gardez ce Liban, dont les bois sont par vous destinés à servir de matériaux à votre litière. Loin de lui cette menace du Prophète : *Ouvre tes portes, ô Liban, le feu va dévorer tes cèdres* [1]. Que ces portes fermées à tous ne s'ouvrent que pour vous. Soyez-en la clef et la clôture; mettez-y, et plusieurs fois, votre sceau, et qu'ils ne souffre d'autre clef ni d'autre sceau que vous, Jésus-Christ, qui êtes le Dieu béni dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON XVIII

Le Roi Salomon s'est fait une litière de bois du Liban. Cantiq. III, 9.

1. Les bois du Liban ont été pour vous le symbole de la chasteté du corps, et de l'éclat de la pureté. La chasteté est bonne ; mais ce qui ne vient pas de la foi est péché [1]. *C'est par la foi, dit l'Ecriture, que Dieu purifie les cœurs* [2]. La seule continence charnelle n'est pas la chasteté qui consiste bien plus dans la pureté du cœur. *Vous êtes déjà purs*, disait Jésus-Christ, *purs à cause de la parole que je vous ai adressée* [3]. Heureuse parole de la foi qui purifie; et c'est pourquoi dans l'ornementation de la litière, après le bois du Liban, viennent les colonnes d'argent, et l'âme virginale est invitée à la méditation de la sainte parole, de cette parole chaste, comparée à un argent de choix [4]. Dans le cœur des vierges des colonnes sont dressées, quand elles s'appuient sur la connaissance exacte de l'Ecriture sainte, et sur son souvenir fréquent. Vous êtes un vrai Liban, si vous avez le cœur pur, pur de toute pensée honteuse, ou contraire à la foi. C'est une grande corruption de l'esprit, que l'altération de la foi. Que si votre foi est saine vous avez déjà une colonne. Ne vous en contentez pas: ajoutez-en une autre à celle-là. Méditez nuit et jour la loi du Seigneur. Regardez comme une infidélité et une sorte de fornication que votre esprit s'éloigne en quoi que ce soit de la foi. Ainsi la connaissance et le souvenir de la loi, une croyance orthodoxe et la mémoire de ses enseignements sont autant de belles colonnes. Vous êtes une colonne si vous êtes ferme dans la foi, et vous êtes une colonne d'argent si vous êtes dressée à faire un saint usage de la parole divine. *La parole du Seigneur est droite, et toutes ses œuvres montrent sa fidélité* [2]. La foi et la parole de foi sont donc de solides colonnes : que cette parole soit près de vous, dans votre cœur, bien près, toujours là. Que votre parole jaillisse de l'abondance du cœur. *Sept fois le jour*, dit le Prophète, *j'ai célébré vos louanges* [3]. Et vous, vierges sacrées, célébrez aussi sept fois ses louanges, dans les heures solennelles; mais de plus, qu'une hymne éternelle s'échappe du fond de vos cœurs.

2. Que vos langues soient d'argent, et elles le sont si, dans le texte sacré que vous chantez, vous entendez le Christ. Qu'on ne vous mette pas dans la bouche une masse de plomb. Une bouche de plomb est celle qui ne dit rien d'élevé, de pénétrant, de surnaturel; elle est sans énergie, sans vertu; elle ne parle que de choses basses, peut-être même coupables. Car l'iniquité est assise sur un talent de plomb [4]. Ce ne sont pas des talents de ce genre que l'homme de l'Evangile partant pour un voyage, distribua à ses serviteurs [5]. Ne trafiquez pas d'eux, et qu'on n'en trouve pas dans vos trésors. Soyez attentifs à l'avertissement de saint Paul : qu'aucune parole mauvaise ne sorte de votre bouche, mais que vos discours tournent à

[1] Rom. XIV, 23. — [2] Act. XV, 9. — [3] Jean XV, 3. — [4] Ps. XI, 7.

[1] Zachar. XI, 1. — [2] Ps. XXXII, 4. — [3] Ibid. CXVIII, 164. — [4] Zach. V, 7, 8. — [5] Math. XXV, 14, 15.

l'édification de la foi [1]; à son édification, et non à son renversement. Elle est de fer la bouche qui renverse la foi, qui détruit la vie sainte, qui est un instrument de guerre, un foyer de disputes, et qui n'exhale que murmures et amertumes. Daniel nous décrit un monstre semblable armé de dents et d'ongles de fer, qui broie tout et dévore tout [2]. Que parmi les brebis, parmi les amies du Seigneur, il ne se rencontre jamais une bête pareille! Que dans ce virginal troupeau il n'y ait aucune virulence, aucune violence; et que le sifflement du serpent ne retentisse pas dans ce paradis. Des paroles méchantes ne vont pas à une bouche virginale. Et quoi! vous offrez aux baisers de l'Epoux des lèvres souillées par des discours coupables? Ah! il est l'éclat de l'éternelle lumière, et rien de souillé ne peut l'atteindre. Souvenez-vous donc que votre bouche est consacrée aux baisers et aux oracles célestes. C'est un sacrilége qu'elle profère autre chose que des paroles douces, divines, et tirées des pages sacrées. *Sonnez de la trompette au premier jour du mois, au grand jour de votre grande solennité* [3]. Tout jour pour vous doit être solennel. Pour vous c'est toujours le premier du mois, toujours le sabbat; que votre bouche donc soit une trompette harmonieuse, une trompette d'argent; une trompette qui ne sonne pas la discorde mais la joie, mais la solennité, mais les cantiques spirituels.

3. Je ne sais comment est venue cette digression qui, de colonnes d'argent, nous a amenés à parler de trompettes : à moins de dire que celui qui a une pareille bouche est une excellente colonne dans la maison de Dieu, une colonne sur laquelle s'appuient ceux qui sont fatigués. Vous lisez dans Isaïe : *Le Seigneur m'a donné une langue instruite, afin que je sache soutenir par la parole celui qui est tombé* [4]. C'est une douce langue que celle du Seigneur Jésus; il annonce la paix, il prêche le bonheur. La langue pacifique est un arbre de vie [5], la colonne, l'appui de la vérité. Vous qui êtes vierges, portez donc l'image de votre Epoux, ayez aussi une langue instruite, une langue douce, qui ne sème point l'erreur, qui ne se dépense pas dans l'inutilité : que ses paroles soient pleines de justice, de consolation; qu'elle soit une colonne, un soutient pour édifier la foi, soit en vous, soit dans les autres. Que la parole de foi soit près de vous, sur vos lèvres, et dans votre cœur [6],

[1] Ephés. IV, 29. — [2] Dan. VII, 7. — [3] Ps. LXXX, 4. — [4] Isaïe L, 4. — [5] Prov. VX, 4. — [6] Rom. X, 8.

Voulez-vous voir une colonne d'argent? *La loi de Dieu est en son cœur*, est-il dit : c'est l'argent. *Et ces pieds ne chancelleront pas* [1]; c'est la colonne, vraie colonne qui ne peut être renversée. *Les cieux sont affermis par la parole du Seigneur*, dit le Psalmiste [2]. Que cette parole affermisse aussi le cœur d'une vierge, afin qu'il devienne un ciel, le trône de Dieu, un reposoir d'or. Par l'argent entendez la raison et la science de la foi : par l'or, l'éclat de l'intelligence et de la vérité. Ce reposoir d'or est placé sur ces colonnes. *Si vous ne croyez pas, vous ne comprendrez pas* [3]. La connaissance de la foi sert de degré à la pureté de l'intelligence. C'est sur ce fondement que repose la grâce de la contemplation. En méditant fidèlement la parole de Dieu et en vous élevant vers l'espérance par la patience et la consolation puisées dans les Ecritures, vous vous montrez une colonne. Vous devenez un reposoir d'or, quand la vérité commence à briller à vos regards toute nue et dégagée de l'enveloppe de la parole.

4. Mais considérez plus attentivement encore l'ordre et le progrès qui mène ici des bois du Liban aux colonnes d'argent et au reposoir d'or. Le Liban c'est la pureté du cœur : l'argent c'est la connaissance de la loi de Dieu, et l'or représente les mystères sacrés exposés dans toute leur splendeur par le ministère de la parole. D'abord vous purifiez l'œil de l'âme : puis vous regardez de loin et enfin vous apercevez. Ou si vous l'aimez mieux, vous êtes purifié, vous méditez, vous contemplez. *La confession et la bonté sont devant lui* [4]. Le Liban, c'est la beauté, l'argent la confession, l'or la vue de la divine présence. Que grande est la grâce de cette confession et de cette louange, puisqu'elle est mise devant Dieu! Voulez-vous trouver la même distinction ailleurs, dans le Psautier? *O Dieu créez en moi un cœur pur, et renouvelez en mes entrailles un esprit droit. Ne me rejetez pas loin de votre face* [5]. Vous voyez l'abîme appeler l'abîme, et les divers passages de l'Ecriture s'harmoniser entre eux. Rattachez la première idée du texte à la candeur du Liban; car bienheureux les cœurs purs, ils verront Dieu [6]. La seconde aux colonnes d'argent : car la parole de Dieu est pleine de rectitude. La troisième au reposoir d'or, où le Seigneur laisse voir son visage dégagé de tout voile. Dans l'or éclate

[1] Ps. XXXVI, 31. — [2] Ibid. XXXII, 6. — [3] Isaïe VII, 9, selon les Sept. — [4] Ps. XCV, 6. — [5] Ibid. L, 12, 13. — [6] Math. V, 8.

la majesté royale; c'est pourquoi le Psalmiste demande un esprit purifié, éclairé et, pour ainsi dire, poli. Il est purifié au Liban, instruit dans l'argent, poli dans l'or. En effet, dans la contemplation, l'âme purifiée est comme polie et affinée, et elle reçoit les reflets de l'intime lumière. Suivez donc la marche de ces progrès, vous qui aspirez à la grâce de la contemplation. Ne souffrez en vous rien d'impur, rien de contraire à la foi; vous pourrez alors recevoir les rayons de la pure vérité. Commencez par vous purifier, puis exercez-vous, enfin contemplez. Dégagez-vous de la loi de la chair, exercez-vous dans celle de la foi; regardez et contemplez dans la loi de la liberté parfaite, la loi spirituelle, car là où réside l'esprit du Seigneur, là est aussi la liberté[1]. C'est la loi que ne recouvre plus le voile de la lettre, et où il ne reste de place ni pour l'erreur, ni pour l'ignorance, ni pour la figure. L'erreur, quand elle existe, est un guide séducteur. L'ignorance ne conduit pas; quant à la figure, encore qu'elle guide, elle ne mène pas au but. Mais ici, qui peut errer? C'est un reposoir, c'est la paix, c'est le terme de tous les désirs. Qui peut ignorer? C'est un or étincelant de flots de lumière. Quelle figure reste-t-il? C'est la fin de tous les vœux, c'est la claire vérité qui n'admet plus ni ombre, ni images. Ici, rien de faux, rien de caché, rien de figuré : c'est de l'or, et un or qui brille. C'est un lieu de repos, et il charme; c'est un doux foyer, mais le temps y fuit rapide. Et cet éclat est comparable à l'éclair; il ne dure qu'un instant, un clin d'œil; c'est la trompette suprême. Le son de cette trompette retentit, quand la vérité se montre non plus dans les pages du livre sacré, mais par sa propre présence, quand l'homme est instruit par Dieu même, quand, après la parole des Apôtres et des Prophètes, le Fils de Dieu le Père, le Verbe se fait entendre lui-même. Cette trompette n'a pas de sons incertains : elle ne retentit qne pour les solennités pompeuses, et au lever d'une lumière nouvelle.

5. Faites-nous entendre aussi, Seigneur Jésus, la trompette des grandes solennités, Et c'est un jour solennel que celui où la majesté divine se manifeste. Je dis un jour, et ce n'est qu'une heure, mais une heure insigne et vraiment solennelle. Que votre cœur nous ménage quelques heures de ce jour éternel. Vous produirez de suite ce jour, en y versant la parole de votre lumière, vous qui êtes le jour sans fin. Répandez sur nous de telles clartés. Il brille comme l'éclair celui que vous entourez de lumière. Vous le rendez semblable à vous en l'irradiant de vos clartés. *Nous lui deviendrons semblables lorsqu'il nous apparaîtra*[1]. Les montagnes que vous touchez de ce rayon ne fument pas; elles étincellent. Ils deviennent tout d'or ceux sur lesquels brille votre or. Votre tête qui est d'or choisi ne trouve pas un reposoir d'or; elle change en cette matière celui où elle s'incline, Ce n'est plus le lieu de dire avec l'Evangile: *Le fils de l'homme n'a point où reposer sa tête*[2]. Voyez-vous, Seigneur Jésus, combien de reposoirs vous avez ici? Votre front majestueux ne se repose nulle part plus volontiers que sur le sein d'or de la virginité. Regardez ces poitrines virginales, ces cœurs qui sont à vous : vous y reposez souvent, à l'heure de midi, dans une clarté sereine. Ici les renards n'ont pas de tanières, ni les oiseaux du ciel de nids. Ce reposoir est trop solide pour que la ruse du renard s'y creuse un asile. L'hérésie ne peut dresser ses piéges dans les clartés de la pure vérité. Ce séjour est trop élevé pour que le renard trompeur ou l'oiseau superbe en approchent. Ces choses sont cachées aux habiles et aux prudents : elles sont révélées aux petits, qui aiment les humbles degrés, les degrés de pourpre, et qui marchent sur les vestiges de la passion du Christ. Montée vraiment de pourpre, que Jésus-Christ a marquée de son sang et que la foi en sa passion a colorée.

6. Mais il faut voir comment et de quelle harmonieuse façon les colonnes d'argent se marient avec ces degrés de pourpre. Ces colonnes marquent les sentiments de foi, ces degrés les sentiments d'humilité. Les premières indiquent la méditation, les secondes l'imitation. Car le royaume de Dieu n'est pas seulement dans les paroles, il est dans la vertu. Et que direz-vous ici, vous qui voyez un esclavage dans l'humiliation? Ce que la pourpre royale annoblit ne peut être servile; et la pourpre est un ornement royal. Si vous dédaignez, si vous redoutez ces degrés, considérez qu'ils sont de pourpre. Embrasser pour Jésus-Christ l'humilité, devient une dignité souveraine. Pour vous, Epouse du Christ, posez un pied candide sur ces degrés de pourpre; c'est une noble route que celle où votre bien-aimé vous a pré-

[1] II Cor. III, 17.

[1] I Jean III, 2. — [2] Luc IX, 58.

cédée. Ah! qu'ils sont beaux ces degrés, que de son pied sacré Jésus-Christ a le premier tracés à ces pieds qu'aucune poussière n'a souillés, à ces pieds de neige, et sur lesquels il a laissé l'empreinte de son sang. Suivez avec ardeur ces traces : ôtez de vos pieds une chaussure charnelle. Sainte est la montée que vous vous disposez à gravir. Posez un pied nu et agile sur ces degrés. Cette pourpre n'est pas tirée d'un coquillage : c'est le sang du Christ. Mettez-y donc volontiers le pied, et votre pied se teindra du sang de Jésus. Loin de vous le pied de l'orgueil, si vous suivez cette humble montée marquée des vestiges sanglants de l'Epoux. Ah! mettez-y non-seulement le pied, mais la main, afin de monter tout empourprée, toute royale, tout ennoblie par la passion du Christ. Si vous souffrez avec lui, vous partagerez son trône. Ne vous croyez pas illustrée par la noblesse du siècle. Vous vous abaissez au contraire en y songeant, en prétendant vous faire auprès de l'Epoux un titre de votre naissance, en vous préférant à autrui à cause d'un faste mondain, ou en croyant tirer de là quelque privilége. Infidèle à l'humilité de vos résolutions, vous abdiquez la gloire qui vient de Jésus-Christ, en cherchant aileurs, dans une généalogie humaine, un autre titre de noblesse. Que cette pourpre soit tout votre faste, toute votre élévation, toute votre gloire ; enorgueillissez-vous uniquement de la croix de votre maître. Ces degrés de pourpre vous conduiront au reposoir d'or ; car aux âmes humbles et paisibles est due la grâce de la contemplation ; on la cache aux habiles et aux sages, tandis qu'elle est révélée aux petits. Cette pourpre est une marque insigne d'amour que le Bien-aimé vous a donnée. Oui la passion et la mort de Jésus-Christ sont des gages immenses de sa charité. Personne ne peut montrer une plus grande affection que de donner sa vie pour ses amis [1]. Voilà ce que Jésus-Christ a fait, et votre passion, votre abaissement ne sont qu'un juste retour payé à ces témoignages d'amour. Rappelez-vous ce que Jésus-Christ a enduré pour vous, à quel point il vous a aimée, lui qui s'est abaissé si profondément pour vous. Aimez donc, aimez celui qui vous a aimée le premier et d'un amour si vif. Les temps où nous vivons ne réclament pas l'effusion de votre sang. Répandez votre âme, épanchez votre cœur comme l'eau. Car à quoi vous servirait donc de livrer votre corps aux flammes, si vous n'avez pas la charité [2] ? La charité est placée en dernier lieu comme la conclusion finale de toutes les grâces; et le milieu du lit de Salomon est orné, est-il dit, de la charité, en faveur des filles de Jérusalem.

SERMON XIX

Il en a couvert le milieu de charité à cause des filles de Jérusalem. Cantiq. III, 10.

1. Vous voulez entendre quelque chose de nouveau, et je n'ai rien de nouveau à vous dire, sinon que je souhaite que l'amour vous renouvelle. Je vous donne ce commandement nouveau. Rien n'est plus connu, et rien n'est plus nouveau. Du reste, sur ce point vous n'êtes ni novices, ni inexpérimentées, puisque votre office spécial est d'être vouées à l'amour. S'il est dit de la litière de Salomon que le milieu en est revêtu de charité, cette parole s'adresse à vous. Par une sorte de privilége, elle vous a confié ce ministère de la charité. Filles de Jérusalem, enviez les dons les plus exquis, mais par dessus tout l'amour. Il l'emporte sur toutes les grâces ; et dans la description de cette litière, la charité vient après tout le reste, comme l'ornement et la conclusion

[1] Jean XV, 13. — [2] I Cor. XIII, 3.

de toutes les faveurs célestes. On y trouve une longue énumération de grâces, dont la charité est le comble. Elle en est à la fois le comble et le fondement. *Soyez*, dit l'Apôtre, *enracinés et fondés dans la charité*[1]. Elle est au commencement, elle est à la fin, elle est au cœur; elle commence, elle finit, et elle est inséparable des autres faveurs : aussi est-elle placée au milieu comme un ornement, et comme le complément de la litière. Et la couleur de pourpre, et l'éclat de l'or seraient obscurs sans le revêtement de la charité. Quelle n'est pas sa grâce, puisqu'elle orne l'or même de la contemplation ! Elle est le centre et comme la moëlle des autres grâces. Aucune vertu n'est si intime, aucune ne pénètre et ne remplit autant les cœurs, jusqu'en leurs plus secrets replis. L'amour s'infiltre dans toutes les fibres, il coule jusque dans les veines les plus insaisissables. L'auteur sacré a donc raison de le placer au milieu de la litière, puisqu'il est si intime. La charité est la plénitude de la loi, et la loi est inutile si elle est destituée de la charité, qui en est la vie, ainsi que de toutes les vertus. Les autres vertus ont chacune leur rang ; celle-ci est commune à tous les degrés. Que vous soyez emporté par les extases de l'esprit, ou que vous restiez dans le calme, toujours la charité est nécessaire et douce. Les fonctions des autres vertus varient, et alternent entre elles : les droits de la charité sont de toutes les rencontres. Si notre esprit est emporté par l'extase, c'est pour Dieu ; si nous sommes sobres, la charité de Jésus-Christ nous presse[2]. Et vers quel but nous pousse-t-elle ? vers elle-même. Les autres ont des emplois variés : le vôtre c'est l'amour. L'amour est un provocateur impitoyable, et il exerce sur ceux qui le souffrent une douce tyrannie. L'amour se pousse lui-même en des progrès toujours nouveaux.

2. Filles de Jérusalem, ambitionnez les grâces les plus élevées, et surtout l'amour. Que ce désir vous presse sans cesse; que ce commandement vous soit toujours nouveau, et il l'est en effet, si pour votre cœur le doux Jésus ne perd jamais ses charmes. Puisse votre affection pour lui être toujours nouvelle, et ne rien perdre de son attrait ! Quant à lui, il est toujours nouveau en vous, sans être pour cela un Dieu étranger ; toujours nouveau, puisque vous soupirez sans cesse après lui, et que votre unique vœu est qu'il vous plaise chaque jour davantage. Qu'il est donc grand le charme de celui qui ne peut jamais plaire assez ! Et vous-mêmes vous n'avez pas de plus sûr moyen de lui être agréables que de mettre en lui vos complaisances. C'est le cœur qu'il veut; il ne cherche pas d'autre objet. Le cœur suffit seul, à la condition pourtant d'être donné tout entier. C'est assez relativement à vos forces : c'est peu relativement aux mérites de Jésus-Christ. Si vous vous comparez à vous-mêmes, et si vous vous mesurez à votre mesure, c'est assez; pourvu que vous ne vous réserviez rien de vous. Mais mesurez-vous à sa mesure, mettez-vous en balance avec lui, comment pouvez-vous tenir devant lui ? Votre amour est-il inférieur à vos forces, il est injuste ; et il est petit si seulement il les égale. Et quoi ? essaierez-vous d'inutiles efforts pour les dépasser ? Pourquoi pas ? L'amour ne cherche pas une excuse dans l'impossibilité. Pour lui, il n'y a pas de devoirs qui excèdent sa puissance, quand il ne s'est pas attiédi. Comment serait-il ménager quand il s'agit de ses intérêts, lui si fidèle à soigner les intérêts d'autrui ? Et comment se dévouerait-il à ses fonctions, s'il n'avait d'abord soin de lui-même? Ce que l'amour répand avec plus de joie et d'abondance, c'est lui-même. Et quelle abondance plus riche que celle qui ne s'amoindrit pas en se donnant? L'amour bouillonne, ne peut se contenir, il déborde, il cherche l'immensité, puisqu'il ne sait pas mettre de borne à son affection. C'est une huile qui ne s'arrête que quand les vaisseaux manquent[1], et même alors, il ne sait pas se maîtriser. L'amour est un vin nouveau que la jeune ardeur emporte; il monte, il s'échappe malgré les obstacles qu'on lui oppose, et il s'échauffe, il fermente avec une énergie toujours plus grande. Au lieu d'alléguer l'impossibilité, il s'en plaint : rien ne suffit à l'amour de ce qui est moins que lui. Il ne peut se rassasier, et pourtant il ne peut se nourrir que de lui-même : il est à lui-même son aliment. L'amour ne veut qu'aimer. Et qu'est-ce que l'homme donnera en échange de l'amour ? Que donnera-t-il, ou que recevra-t-il ? Aucune dépense n'est plus agréable que celle de l'amour : aucun sentiment plus doux que celui-là. Doux sont ses désirs, doux son exercice, douces ses délices, douces aussi ses plaintes. Oui, l'amour est vraiment doux, il l'est seul; et tout amour possède cette douceur ; mais aucun n'est comparable à celui de Jésus-

[1] Ephés. III, 17. — [2] II Cor. V, 13, 14.

[1] IV Rois IV, 6.

Christ. Sa beauté surpasse toute beauté. *J'ai aimé la sagesse plus que toute beauté*[1], est-il écrit. Et comment ne serait-il pas beau celui qui est la splendeur de l'éternelle lumière? *Jonathas, mon frère, que tu es aimable et beau*[2]! Je voulais dire Jésus, mais l'habitude a mis sur mes lèvres le nom de Jonathas : douce erreur qui exprime pourtant la grâce. Erreur dans le nom, mais j'ai conservé la propriété exprimée par le sens de ce nom. Jonathas veut dire don de la colombe, et désigne l'enfant plein de grâce et de vérité qui nous a été donné. Que je dise Jonathas ou Jésus, j'entends toujours Jésus. Que vous êtes aimable, Jonathas mon frère, que vous êtes beau! Vous m'accusez de présomption, parce que je l'appelle mon frère. Ces paroles expriment moins la témérité qui est en moi que la charité qui est en lui. Je serais coupable de présomption, s'il n'avait lui-même encouragé ma hardiesse. Mais il a lui-même pris les dehors de cette parenté, et il en a montré l'affection : *Il ne rougit pas de nous appeler ses frères* [3], dit l'Apôtre. S'il n'en rougit pas, pourquoi ne diriez-vous pas avec confiance : mon frere Jonathas, ou tout autre nom qui indique des liens domestiques. Jésus, mon frère, vous êtes aimable et beau; votre amabilité surpasse celle des femmes. Vos sentiments pour Jésus-Christ sont bien ardents, femmes pieuses qui m'écoutez; mais il est bien plus aimable encore qu'il n'est aimé de vous.

3. Ambitionnez donc les grâces privilégiées, et surtout l'amour. Après avoir énuméré les bois du Liban, les colonnes d'argent, le reposoir d'or, les degrés de pourpre, l'écrivain sacre couronne sa description par la charité. Pourquoi non? *J'ai encore*, dit saint Paul, *à vous montrer une voie plus élevée*. Ce sont choses excellentes que ces colonnes d'argent, et grande est la sagesse de la parole sacrée. Mais, *quand je parlerais le langage des anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis qu'un airain retentissant*, qui produit un son vide et stérile, sans le sentiment de la charité. Grande est la gloire du reposoir d'or qui représente de sublimes mystères. Mais, *quand je connaîtrais tous les mystères et toute la science, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien*. Vous montez les degrés de pourpre, et vous vous réjouissez de posséder les insignes de la passion du Christ. Mais *je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité, rien ne me sert*, poursuit l'Apôtre. *La charité ne s'enfle pas, elle n'est pas ambiteuse, elle ne cherche pas ses intérêts* [1]. Elle aime à partager, et elle met tous ses biens en commun. Il a orné le milieu de la litière de charité. *Elle ne s'enfle pas, elle n'est pas ambitieuse*. Le bien de la charité ne lui appartient pas exclusivement : le possède-t-elle, elle l'aime ; si elle ne l'a pas, elle le désire. Elle ne cherche ni à éclipser les autres, ni à posséder exclusivement ce bien. Beaucoup connaissent la faiblesse de leurs mérites : c'est pourquoi ils ne s'enorgueillissent pas, ils ne s'enflent pas, mais peut-être ont-ils une ambition. Ils n'ont pas sujet de s'enfler ; mais ils souhaitent assez vivement d'avoir ce qu'ils n'ont pas. Ils aiment leur excellence personnelle, soit en désirant ce qu'ils n'ont pas, soit en se consumant du regret de n'y pouvoir atteindre. Mais la charité ne marche pas avec cette amère envie : elle ne cherche pas son intérêt propre : comment pourrait-elle donc blesser ceux d'autrui ?

4. Pourquoi votre jalousie veut-elle corrompre le bien qui est dans les autres ? Ajouterez-vous à votre trésor ce que vous ôterez à celui du prochain? Oui, si vous lui ravissiez une fortune matérielle. Mais ce n'est pas dans les cloîtres qu'il faut redouter ce genre de rapacité. L'envie est un larcin d'une nature plus raffinée. Eh quoi! ménager l'argent du prochain et lui ravir sa bonne renommée ne vous paraît pas un vol? Vous ne désirez pas ses possessions, et vous déchirez sa réputation. Que gagnez-vous donc à déprécier ainsi les autres? Ce travers vous grandit-il? Peut-être que l'évidence de la vertu de votre frère brise en votre bouche les dents qui allaient la mettre en pièces, et rend leurs coups impuissants. Vous n'osez critiquer et vous ne pouvez louer. Se taire ainsi sur les qualités du prochain, n'est-ce pas encore les lui ravir? N'y a-t-il pas un vol à refuser à un bien manifeste un témoignage qui lui est dû? Vous n'altérez pas, à l'aide d'un mensonge, la gloire de votre frère ; mais vous l'étouffez dans le silence. Voulez-vous une preuve que dans l'appréciation seule il peut y avoir vol? *Il n'a pas pensé que ce fût une usurpation de se faire égal à Dieu* [2]. Une âme jalouse n'admet pas une appréciation bienveillante des qualités d'autrui. Elle refuse de comprendre qu'un autre puisse faire bien ; et si elle n'ose pas toujours dire ce qu'elle pense en elle-même,

Sagesse VII,10.— [2] II Rois 21, 26 —3 Hébr.XI, 11.

[1] I Cor. XII, XIII, 5. — Philipp. II, 6.

elle voile et atténue les mérites d'autrui. Pourquoi ? Parce que la jalousie, éternellement préoccupée de sa propre excellence, refoule dans l'ombre toute autre supériorité. *Mais la charité ne pense pas le mal, elle ne se réjouit pas de l'injustice,* ou pour ainsi dire, de l'inégalité : *elle met sa joie dans la vérité* [1]. Rien de personnel ne l'occupe : son bonheur est le bien général : elle ne cherche pas ses intérêts, mais ceux de Jésus-Christ. C'est la gloire de Notre-Seigneur qu'elle aime et souhaite en tout. Car Jésus-Christ est à tous, puisqu'il est médiateur [2]; par conséquent tout ce qui n'est pas commun, tout ce qui se fait une place à soi ne vient pas de Jésus-Christ. Pourquoi voulez-vous, par jalousie, faire de Jésus-Christ un bien individuel ? C'est rendre avare la grâce de l'Esprit-Saint que d'en réduire les bienfaits à vous exclusivement. Laissez-la croître, déborder, se répandre sur toute chair, et remplir le monde entier. Ne prétendez pas emprisonner dans l'étroit espace d'un cœur une bonté commune à tous les cœurs. Dieu est riche envers tous [3] : et vous tentez d'amoindrir l'affluence de la grâce, et de réduire presque à rien son immensité ? Jésus-Christ dédaigne les bornes avares d'une âme envieuse. Sa bonté ne se laisse pas enchaîner par votre jalousie : elle coule, et verse son huile non pour vous seul, mais dans tous les vases voisins d'elle. Faites que ces vases soient aussi les vôtres, et ils le seront si vous vous réjouissez du bien commun : sinon vous laissez échapper de votre âme l'huile qu'elle renferme, et le Christ médiateur ne laisse pas de se donner aux autres ; c'est pourquoi il veut que tout ce qui est à lui soit à tout le monde. *On connaîtra que vous êtes mes disciples*, dit-il, *si vous vous aimez les uns les autres* [4].

5. Voyez-vous comme la Charité est la marque d'un disciple du Christ et le signe spécial de sa doctrine ? C'est pour cela qu'elle est ici placée en dernier lieu, comme l'ornement des autres grâces. *Le milieu de la litière est couvert de charité.* O qu'il est doux ce lit de la charité ! L'amour du prochain est exempt de jalousie ; l'amour de Jésus-Christ est exempt de crainte. La charité ne redoute pas le châtiment : c'est là le partage de la crainte, que la charité ne connaît pas ; au contraire la charité parfaite la bannit [5]. Et que pourrait-elle craindre ? Les fautes du passé ? Mais la charité couvre la multitude des péchés [1]. L'abattement de sa propre conscience ? Mais l'amour est fort comme la mort, et la charité dissipe cette double crainte. Parfaite, la charité ne craindra même pas d'endurer pour Jésus-Christ des souffrances temporelles ; et parvenue à sa pleine consommation, elle ne succombera même pas devant des épreuves éternelles. Une fois qu'elle a goûté à la connaissance d'une si vive douceur, elle ne sait plus s'en rassasier. Si la Charité aime, ce n'est pas pour ne pas mourir ; elle préfère la perte éternelle à la privation de l'éternel amour. Car, quand l'homme donnerait tout ce qu'il a pour l'amour, la charité le dédaignerait comme si rien n'avait été donné [2]. Oui, il est doux ce lit qui fournit, jusque parmi les injures, un repos aussi sage que saint. O bon Jésus ! accordez-moi de me souvenir de vous sur ce lit, et de m'y occuper de vous dès l'aurore. Doux souvenir amené par l'amour ; suave méditation suggérée par la Charité. Car toute pensée qui a Jésus-Christ pour objet, ne peut manquer d'être agréable. L'amour du prochain est plein de compassion, et il est moins doux, parce qu'il gémit avec ceux qui gémissent. Mais comment compâtir à Jésus-Christ ? S'il a été crucifié dans l'infirmité, il vit par la vertu de Dieu, et il donne plutôt sujet de nous réjouir avec lui ; il est tout désirable, tout environné, tout rempli de charité. Que verrez-vous en lui qui ne retrace sa charité et n'appelle la nôtre ? Tout y charme, tout y excite l'amour ; il ne laisse plus de place à aucun sentiment pénible. Il veut être aimé tout entier, lui qui le mérite tout entier. O Vierge, oubliez les tourments à la vue des charmes qu'offre votre époux ! La crainte est superflue, devant des marques si éclatantes d'amour. La charité dédaigne l'alliage de la crainte, elle qu'on ne peut ni contraindre, ni arrêter.

6. C'est pourquoi la charité parfaite bannit la crainte, comme inutile et superflue ; mais non pas cette crainte chaste qui est éternelle [3]. Car il est une crainte écartée par la charité, et une autre inspirée par la vérité, et il en est une enfin mise en nous par charité et la vérité tout ensemble. La première est prudente ; la seconde chaste, mais elle ne subsiste pas toujours ; et la troisième chaste et stable en même temps. La première redoute le châtiment, la seconde l'offense, et la troisième est un respect plein de liberté et de sécurité. L'une redoute bien

[1] I Cor. XIII, 5, 6. — [2] I Tim. II, 5. — [3] Rom. X, 12. — [4] Jean XIII, 35. — [5] I Jean IV, 18.

[1] I Pierre IV, 8. — [2] Cantiq. VIII, 6, 7. — [3] Ps. XVIII, 10.

le péché, mais à cause de la peine qui le suit; et l'autre redoute l'offense, mais uniquement pour l'offense. On fait injure à la justice quand on ne se conserve dans la grâce que par peur du châtiment. La grâce mérite bien par elle-même notre zèle et notre amour. C'est cette crainte que la parfaite charité chasse du cœur. Et comment sera-t-elle parfaite si on a besoin de l'aiguillon de la crainte pour pratiquer la justice? La charité parfaite possède l'âme tout entière, et exige qu'on rapporte à elle tous les devoirs de justice. La crainte est froide, lente en sa marche; pourvu qu'elle échappe au châtiment, c'est assez pour elle. L'amour ignore l'ennui, il brûle, et toujours il marche en avant; la crainte est moins active, et n'accepte les devoirs de la justice que par nécessité. Dans tous ses actes l'amour parfait n'a d'autre but que la seule justice: la crainte n'a aucun droit sur lui. Pourquoi en serait-il autrement? La justice n'a-t-elle pas assez de titres à devenir l'unique but de nos bonnes œuvres? Le Christ s'est fait notre justice. Eh quoi! Jésus-Christ n'a-t-il pas assez de qualités pour nous plaire? Pour y réussir aurait-il donc besoin d'autres secours? Si en lui obéissant on se propose autre chose que lui, l'aimera-t-on d'un amour parfait? Je vous aimerai, bon Jésus; je vous aimerai, vous ma vertu, que je ne puis aimer ni gratuitement, ni suffisamment. Soyez le but complet de toutes mes pensées; qu'aucune idée, qu'aucune affection étrangère ne vienne les distraire, ni les détourner de ce but. Mes sentiments sont déjà si faibles, même lorsqu'ils vous appartiennent uniquement. Comment amoindrir ce qui, en son entier, est déjà si mesquin? O Dieu bon! que mes désirs m'emportent donc vers vous. Attirez-moi en vous, afin que je n'aie plus besoin des impulsions de la crainte, mais qu'un amour parfait l'éloigne de mon cœur.

7. Mais quoi? ne faut-il plus redouter les peines éternelles? Certes il faut les craindre, il faut les éviter. Car personne ne hait sa propre chair[1]; mais un ardent amour pour Jésus-Christ n'a pas besoin d'être mu par la crainte pour embrasser la justice. Un pareil amour n'appréhende rien tant que l'offense, mais pour l'offense seule, et non pour la peine. Encore ce sentiment n'a-t-il d'autre durée que celle des choses humaines, de leur incertitude, et de la durée de cette vie où on ne peut jamais nous louer sûrement. Mais aette existence, quand nous serons au sein de la vérité, cette crainte cessera; elle fera place à la troisième crainte, qui, succédant à ses devancières, ne finira pas, car elle est immortelle. La première crainte appréhende donc de payer la peine de sa témérité; la seconde redoute de pécher par faiblesse; la troisième est sans objet. Car que peut craindre la félicité complète, et la charité consommée? Cette crainte naît du sol même de la charité. Je n'ose pas dire qu'elle soit la charité; je n'ose pas non plus le nier. L'âme qui est insensible à la crainte à quoi tend-elle, sinon à être toute amour? Et comment ne le serait-elle pas quand la crainte a disparu? Une crainte sans objet mérite-t-elle encore ce nom? Une crainte si pleine de sécurité, je l'appellerais volontiers l'amour, si dans l'amour, Dieu ne nous aimait lui-même, et si dans cette grande majesté la crainte avait encore accès. Mais en nous comment cette crainte serait-elle séparée de l'amour? Et craindre, qu'est-ce autre chose ici sinon ne pas s'élever contre le Dieu de majesté? Qu'est-ce que cette crainte sinon une soumission volontaire, une obéissance sans contrainte, un respect spontané? Y a-t-il crainte quand on ne craint pas d'offenser, et quand il ne manque que la seule possibilité de le faire? Mais d'un autre côté n'est-ce pas une vraie crainte, celle qui n'ose pas offenser Dieu? Ainsi la crainte ne paraît pas, parce qu'on ne redoute ni péché, ni péril; et elle est réelle parce qu'on ne cède à aucune présomption audacieuse, ou téméraire. Qu'est-ce qu'une telle crainte, sinon un humble respect devenu en quelque sorte nécessaire et qui cependant n'a rien de forcé? Car obéir est une nécessité de notre condition, nécessité étrangère à la liberté de l'amour. Qu'est-ce que cette crainte, sinon plutôt l'absence de la témérité et de la négligence, qu'une contrainte de la nécessité? Voyez-vous à quel point elle approche de la charité? C'est presque ce sentiment, pas tout à fait pourtant. Elle s'en sépare par la cause; elle y touche par le sentiment qui l'inspire. Et quelle est cette cause, demandez-vous? C'est la nécessité pour l'être inférieur de se soumettre à toutes les volontés d'une si haute majesté. Nécessité bien juste; mais la charité ne considère pas cette cause; entraînée par l'admiration pour la majesté divine, elle oublie sa condition dépendante. Préoccupée d'une cause plus élevée, la charité ignore la raison qui justifie cette crainte.

8. La crainte et l'amour unis par une

[1] Ephés. v, 39.

communauté d'empressement et d'affection n'ont donc pas les mêmes causes. La première crainte redoute la peine, l'autre la privation, la troisième ne redoute ni l'une ni l'autre. La charité parfaite chasse la première, supporte pour un instant la seconde, et s'unit indivisiblement la troisième. Filles de Jérusalem, que cette dernière vous anime. Redoutez la crainte que la charité expulse : *Il a orné de charité le milieu de la litière*. Ici par milieu l'écrivain sacré veut désigner le tout. Que la charité orne donc aussi le milieu de votre cœur, qu'elle le couvre comme d'un vêtement. Car c'est un vêtement, un ornement nuptial. Si on l'exige du convive admis aux noces, à plus forte raison de l'Epouse même. La charité demande à occuper, à remplir seule tous les replis de votre cœur. N'ayez donc en vous aucune affection étrangère à ce sentiment ou qui en soit indigne. Le lit doux et délicat de la charité ne souffre pas même d'être attristé par une crainte importuue, *A cause des filles de Jérusalem*. Cela est juste : car une paix profonde est réservée à ceux qui aiment votre loi[1]. Si quelqu'un se glorifie de la grâce qui lui est accordée, qui a, plus que vous, ce droit? Si tous les dons spirituels renferment de grandes richesses, la charité en renferme davantage : non-seulement elle surpasse tous les dons, mais elle les embrasse. Elle est douce et riche. Et comme dit le Psaume : *Au milieu de l'héritage des vertus*[2], et dans la communion des grâces spirituelles, on repose sur le lit de la charité. La charité est la médiatrice de toutes les vertus ; elle les surpasse en excellence et les comble. Filles de Jérusalem, ambitionnez donc les dons privilégiés, mais surtout la charité, et l'abondance de la charité ; soyez toutes pénétrées de l'amour de cette vertu. Car il est tout aimable, notre bien-aimé Jésus-Christ, qui vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON XX

Sortez et voyez le roi Salomon sous le diadème dont sa mère l'a couronné.
Cantiq. ch. III, 11.

1. Vous avez compris où appelait les filles de Sion l'invitation qui leur est adressée ; mais de quel endroit doivent-elles sortir ? Vous ne le savez pas encore. Est-ce de Sion? la lettre ne le dit pas. C'est en Sion que le Dieu des dieux se fait voir[1]. Ce n'est donc pas à sortir de Sion que sont invitées ces filles appelées à voir Dieu. Mais peut-être est-ce moins à cette vue de Dieu qu'à celle de Salomon sous le diadème dont l'a couronné sa mère, qu'on les invite. En ce sens on s'explique aisément que Dieu exhorte les filles de Sion à sortir de Sion. Mais ce roi n'est-il pas né en Sion? Si donc on les appelle hors de Sion ce n'est que pour aller à Sion même, de la Sion d'en haut à celle d'en bas. Il n'est pas digne, il ne sied pas que les filles de Sion en sortent, surtout pour voir le roi qui habite Sion même et qui a pris naissance en cette cité[3]. Il me souvient qu'un homme éclairé et disert commentant ce passage a dit : « Elles sont donc mal placées, ces filles à qui on ordonne de sortir. » L'à-propos lui avait dicté ce langage, qu'il adaptait à l'utilité de ses auditeurs. Mais, à mon avis, elles sont au contraire heureusement placées, ces filles à qui s'adresse l'exhortation contenue dans le texte que j'explique. Et où sont-elles donc si bien? où? Dans ce reposoir d'or, objet de notre entretien d'hier : lieu riche en délices et qui recèle des joies trop vives pour la capacité du genre humain. Ces délices s'épuisent par leur excès même, et le cœur succombe sous les flots dont elles l'inondent.

[1] Ps. LXXXIII, 8.

[1] Ps. CXVIII, 165. — [2] Ibid. LXVII, 14. — [3] Ibid. LXXXVI, 5, 14.

Une pareille joie a ses intermittences, et cet excès ne saurait être éternel. Intermittences fortunées cependant qui ne séparent pas de l'Epoux. Tant qu'on habite cette chair, il est impossible de posséder le reposoir d'or. Voilà pourquoi les filles de Sion reçoivent l'ordre de sortir, à la condition toutefois de ne pas s'éloigner.

2. *Sortez, et voyez le roi Salomon sous le diadème dont l'a couronné sa mère.* On leur défend de s'éloigner du Christ, soit dans l'enivrement, soit dans la sobriété de l'âme. Une bonne sobriété c'est la simplicité de foi que l'œil puisse porter, et qui le ranime. Heureux celui qui en descendant arrive à ce degré, ou qui part de là pour s'élever. C'est pour les âmes qui montent un premier point qui leur permet d'observer. Il est permis d'ambitionner la spéculation; mais la science est nécessaire. Vos désirs et vos efforts tendent vers ce reposoir d'or, vrai séjour de la contemplation. Je loue vos élans; mais attendez que je règle votre marche et que je dirige vos pas. C'est ici un point sublime, une région placée bien au-dessus des vapeurs que la terre exhale. Et vous, prétendez vous y élancer sans préparation? Ainsi qu'il est écrit, aidez-vous de vos mains pour vous habituer à demeurer dans la royale demeure de Salomon[1]. Rampez, jusqu'à ce qu'une force supérieure vous ravisse. Ce ne sont pas des bonds, *mais des ascensions*, qu'au dire du Psalmiste, *le juste dispose en son cœur.* Viendra l'heure où cette ascension se transformera en bonds ou plutôt en assomption. Et ces ascensions que sont-elles, sinon certaines purifications de l'âme? Aussi s'accomplissent-elles *dans la vallée des larmes*[2], car on efface ses péchés en les pleurant. Heureux celui qui a assez lavé le lit de son cœur, qui a pleuré suffisamment, dont la tristesse est finie, à qui parle l'inspiration divine pour l'appeler hors de la vallée des larmes; qui n'est pas troublé par la colère du juge, et qui peut d'un tranquille regard contempler le roi Salomon au jour des joies de son cœur!

3. *Sortez, filles de Sion, et contemplez le roi Salomon.* Pour être digne de cette joyeuse vision, il faut s'être astreint à la loi de la pénitence, enchaîné sous la contrainte de la discipline, et s'être refusé toute consolation. Voulez-vous comprendre les avantages de ce régime? *C'est un jardin fermé, une fontaine scellée*[3]. *Levez-vous, hâtez-vous, ô mon amie,*

[1] Prov. xxx, 28. — [2] Ps. LXXXIII, 6, 7. — [3] Cant. IV. 2.

et venez[1]. Voyez-vous comment l'Epoux invite, et appelle d'un nom affectueux l'âme qui sait s'enfermer elle-même? Si vous êtes enfermées, ne sortez pas, que le Christ ne vous y invite. Dina est sorti d'elle-même, sans guide, pour voir non le roi Salomon, mais les femmes du pays; et vous savez ce qu'elle a trouvé[2]. Ne sortez donc pas, sinon sur l'invitation de l'Epoux, ou des amis de l'Epoux. Lazare est sorti lorsque le Seigneur l'appelait à la vie[3]. Noé est sorti de l'arche qui l'avait conservé au milieu des flots, mais seulement lorsque Dieu lui en eut ouvert la porte[4]. Abraham est sorti de son pays, pour aller contempler la terre qui lui était promise; mais il ne l'a fait qu'à l'appel d'en haut[5]. Et vous aussi, filles de Sion, invitées à la grâce d'une plus haute vision, sortez. Il est enfermé, et il l'est misérablement, celui qui ne s'efforce, ni ne mérite de sortir pour atteindre à cette vision bienheureuse. Etre enfermé, c'est la condition de l'esclave: sortir c'est la liberté. *Lorsque vous serez convertis au Seigneur, on vous ôtera le voile,* le voile de l'ignorance et de l'abaissement: *Car le Seigneur est l'esprit, et où est le Seigneur est aussi la liberté.* Et une liberté plus large se rencontre aussi avec une plus large effusion de l'esprit: tandis que celui qui est enfermé et enveloppé n'a guère la liberté de respirer.

4. Sortez donc, filles de Sion, afin de pouvoir dire avec saint Paul: *Nous contemplons sans voile la gloire de Dieu, et nous sommes transformés à son image*[6]. La vision de Dieu doit toujours être accueillie avec amour. Et elle est vraiment efficace et vive votre vision, ô Jésus, puisqu'elle attire les cœurs de ceux qui en jouissent. Moïse n'a-t-il pas éprouvé la douce violence de son désir d'aller contempler la grande vision[7]? Et voulez-vous voir l'efficacité de cette vision? *Quand j'aurai été élevé de terre j'attirerai tout à moi*[8]? Que sera-ce donc quand vous aurez été humilié jusqu'à terre? N'attirez-vous pas à vous tous les cœurs? Pour moi, ô bon Jésus, je n'attends pas la gloire de votre résurrection, et ce n'est pas à la puissance qui vous fait remonter au Ciel, que je réserve mon admiration: mais les voix angéliques qui retentissent dès votre annonciation ou votre nativité, frappent mes oreilles; des bruits inaccoutumés me jettent dans l'étonnement, et je suis ravi de cette lumière inusitée qui se lève au

[1] Cantiq. II, 10. — [2] Gen. XXXIV, 1. — [3] Jean XI, 43, 44. — [4] Gen. VIII, 16. — [5] Id. XII, 1. — [6] II Cor. III, 16. 18. — [7] Exode III, 3. — [8] Jean XII, 32.

sein des ténèbres. La vision nue qui ne se transforme pas au gré de la dignité des affections, est réputée ignorance et cécité. Voulez-vous voir une vision fructueuse? *Les îles ont vu : elles ont tremblé: les extrémités de la terre ont été dans la stupeur, et, se sont approchées.* Ainsi parle Isaïe. Voilà les fruits engendrés par la vision de Dieu : la crainte, l'étonnement, l'amour. *Ils ont vu, ils ont craint, ils ont été frappés de stupeur : ils se sont approchés. Ils vous ont vu,* c'est l'intelligence ; *ils ont tremblé,* c'est le respect; *ils se sont rapprochés,* c'est la conformité. La vision saisit, la crainte réprime, la stupeur tient en suspens, l'approche entraîne et unit. Ceux-là, en effet, s'approchent, que l'émulation enflamme. La crainte abaisse l'esprit qui contemple, la stupeur le jette dans une sorte de folie, l'amour l'attache. Elle est inutile et indigne d'un pareil nom, la vision qui n'est pas marquée de ces caractères. Voit-il vraiment, celui à qui la connaissance d'un mystère n'inspire ni crainte, ni saisissement, ni ardeur? La crainte donne à l'esprit de la sobriété : le saisissement le ravit : et en s'approchant, il s'unit. Telles sont les vertus dont se compose la grâce de la contemplation, qui renferme surtout l'étonnement et l'amour. Car la stupeur et l'admiration emportent l'âme hors d'elle-même : et c'est par l'amour qu'elle approche de Dieu. La vertu de la contemplation se mesure moins à son objet qu'à son mode. Toutefois, il faut considérer ces deux choses, la nature des choses à contempler, et le degré des affections. Mieux vaut ressentir des affections plus vives en des objets inférieurs, que des affections plus vives en des matières plus hautes. Cette vision, cachée aux sages et aux prudents, est révélée aux petits[1]. Aussi le Prophète dit-il : *Les extrémités de la terre ont été dans la stupeur, et elles se sont approchées.*

5. Ce que les âmes humbles sont capables d'atteindre, produit habituellement des affections plus vives, et inspire l'admiration et l'amour. *Lorsque j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi.* O bon Jésus, tout ce qui est en vous a le secret d'attirer, et sollicite l'amour de ceux qui y pensent. Mais toutes les âmes ne sont pas capables de s'élever indistinctement à la hauteur de ces choses. Les sublimes sont réservées aux sublimes, et les humbles sont pour les humbles. Quelle humilité plus grande que d'être élevé en croix? Et c'est d'elle que Jésus dit : *Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi.* Cette humilité est douée d'une grande puissance d'attraction. Peut-il en être autrement? Quel est celui que cette seule pensée ne plongerait pas dans la stupeur et l'extase, et dont cette foi n'absorberait pas les affections en les exaltant, et en les réduisant à l'impuissance? C'est ici un objet aussi aisé à contempler que riche en grâces. La simplicité de cette croyance ne demande pas beaucoup d'intelligence ; mais elle est un puissant mobile d'admiration et d'amour. C'est un lieu accessible, mais d'où naissent de très-doux transports. Ne dédaignez donc pas ce lieu de contemplation, il est facile d'y penser et fort riche en gloire. *Pour moi,* dit saint Paul, *à Dieu ne plaise que je me glorifie, sinon en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ*[1] ! Et pour tout dire, la croix est une couronne de gloire, un diadème royal. C'est sur la croix que Jésus-Christ a triomphé, dépouillé les principautés et les puissances, et expulsé le prince de ce monde. Glorieuse vision que celle de son triomphe.

6. *Sortez, filles de Sion, et voyez le roi Salomon sous le diadème dont sa mère l'a couronné.* Voyez triompher sur la croix cette chair qu'il a empruntée à la race humaine. Heureuse chair que le Christ a prise non pour s'en faire une prison, mais une couronne, qui lui a été un ornement et non un fardeau ! Nous tous, nous sommes ensevelis dans la chair, comme en un cachot, et nous y sommes enchaînés et asservis à la loi du péché. *Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort? La grâce de Dieu par Jésus-Christ*[2]. *Car, Dieu en envoyant son fils dans la ressemblance de la chair de péché, a condamné le péché dans la chair par le péché même*[3]. La chair vraie prise par Jésus-Christ, et affranchie du poids de la chair, nous a valu à tous la palme victorieuse conquise sur le péché. Oui, c'est vraiment un diadème ce corps immaculé, ce corps de triomphe, ce corps d'honneur et de gloire : ce corps dont le sang efface la cédule du péché, et trace, dans la justice et la sainteté, notre contrat nuptial. Ce fut en effet un jour de noces que celui où répudiant les rites antiques, Jésus-Christ a institué les sacrements de son Église, et où en signe de son indissoluble mariage et de son union avec nous, il laissa couler de ses

[1] Math. XI, 25.

[1] Galat. VI, 14. — [2] Rom. VII, 24 25. — [3] Id. VIII, 3.

flancs un mélange de sang et d'eau. Ce jour-là il a répudié la synagogue, il a quitté une épouse odieuse pour une autre, objet de son amour. Il a délaissé l'ancienne pour la nouvelle, pour l'Epouse glorieuse, sans ache, sans ride, sans souillure[1]. Cette absence de ride est un signe de nouveauté. Le Christ a dégagé des rides de la lettre les nouveautés qui s'y cachaient. Filles de Sion et de la synagogue, pourquoi voulez-vous reprendre ces rides effacées par Jésus-Christ? Pourquoi vous glorifier encore des formalités anciennes devant les institutions nouvelles? Sortez, filles de Sion, sortez des cavernes de la lettre, de l'intelligence étroite et basse. Sortez, voyez le roi Salomon sous le diadème dont sa mère l'a couronné. C'est une couronne pour nous, que l'incarnation qui vous semble un abaissement. Et voyez comment déjà il a béni la couronne de l'année de sa bonté, et comment les champs sont remplis de richesse[2]. Voyez la couronne et voyez la richesse, la couronne de victoire et la richesse des vertus. D'où cela vient-il? Le grain de froment est tombé en terre, il y est mort. La victoire qui triomphe du monde c'est notre foi[3]. Et la multitude des croyants est la couronne et la parure du Christ. *Vous serez*, dit le Prophète, *une couronne de gloire, et un diadème royal dans la main de votre Dieu*. Croyez-vous que ceci s'adresse à vous? Le nom de Dieu n'est-il pas blasphémé par vous? Sortez, filles de Sion, et voyez combien Dieu est glorieux en ses saints. Peut-être cette vision éveillera-t-elle en vous l'émulation, et vous fera-t-elle quitter votre isolement pour les rangs pressés de l'Eglise. Si vous avez été condamnée à la solitude, *désormais, on ne vous appellera plus délaissée, et votre terre ne s'appellera plus une région désolée*[4].

7. Mais cessons d'adresser la parole à ceux qui sont en dehors. Prenons plutôt plaisir à contempler la belle fécondité du désert, et comment dans l'Eglise les croyants forment la couronne de Jésus-Christ. *Quelle est notre espérance, et notre couronne de gloire? N'est-ce pas vous qui l'êtes devant Dieu*[5]. Si Paul parle ainsi, à plus forte raison Jésus-Christ. *Je vis*, dit le Seigneur, *et vous serez vêtu de tous ceux-ci comme d'un ornement*[6]. Vous remarquerez comment l'Ecriture déclare que les phalanges des croyants sont, dans l'Eglise, l'ornement du Christ. Pourquoi ne lui seraient-elles pas aussi une couronne? Mais la couronne a sur les autres ornements une dignité spéciale et plus éclatante: elle appartient à la tête: et les autres ornements ne parent que le corps. La considération de temps ajoute encore à cette distinction de la couronne. Son usage est réservé aux jours solennels. Mais je vois votre attention éclater avec votre joie. Déjà vous vous appliquez ce texte. Déjà, dans la prérogative de la couronne, vous reconnaissez votre privilége à vous qui faites profession d'une vie plus pure, que les exercices de la vie religieuse ont façonnés, dont l'ardeur est infatigable, et que réjouit l'espérance du repos. Le diadème désigne bien les âmes moins préoccupées de la lutte que des joies du triomphe, qui n'ont plus à combattre la chair et le sang, et qui au lieu de surveiller la tête du serpent ornent celle du Christ. Vous êtes la couronne du Christ et sa joie: persévérez donc dans votre condition, mes bien-aimés: demeurez dans le Seigneur, ou plutôt emparez-vous de lui. En un lieu sublime, n'apportez pas de vils matériaux. Considérez votre vocation; voyez pour quel emploi vous avez été choisis. Gardez-vous bien de mêler de l'herbe, du bois, de la paille, dans le diadème du Seigneur. N'y mettez non plus rien qui mérite ou redoute le feu. Les épines sont consumées par les flammes. Ne portez pas envie aux méchants; ne jalousez pas ceux qui ont placé une couronne d'épines sur la tête de notre roi. Un pareil diadème n'est pas un honneur, c'est une horreur. Jésus-Christ redoute plus les mœurs âpres et dures, les paroles piquantes, que la pointe des épines, surtout en ceux qui sont appelés à la simplicité du silence, aux soins de la charité, au calme du repos, à l'école de l'humilité, au vœu de l'obéissance, au lien de la charité. Mais triste lien que celui qui lie les cœurs et les mains dans le but de déchirer le prochain, et de faire dire avec les Juifs: *Faisons disparaître le juste; il nous est inutile, et il est l'ennemi de nos œuvres*[1]. Pour vous, cherchez sans cesse la paix, et cherchez-la dans le bien.

8. Enfin, la forme de la couronne présente une sorte d'image de l'unité. Il ne faut pas seulement en apprécier la matière: sa forme offre aussi de belles significations. Les extrémités de la couronne adhèrent et se ferment en cercle: la couronne est élevée. Voulez-vous voir aussi l'adhérence mutuelle? *Les croyants*, est-il dit, *n'avaient qu'un cœur et*

[1] Ephés. v, 27. — [2] Ps. LIV, 12. — [3] I Jean v, 4. — [4] Isaïe LXII, 3, 4. — [5] I Thess. II, 19. — [6] Isaïe XLIX, 18.

[1] Sagesse XI, 12.

qu'une âme[1]. Et quel est le terme de cette unité ? L'espérance qui a pour objet les biens célestes. Voilà donc l'adhérence dans l'unité et l'élévation dans l'espérance. L'Apôtre dit aussi : *Prenez le casque du salut*[2]. Cette mention du casque vient bien ici, puisque le casque se rapproche de la couronne. Tous les deux recouvrent la tête, le casque pour la protéger, la couronne pour l'orner. On peut donc trouver dans tous les deux une image de l'espérance. *Car nous sommes sauvés par l'espérance*[3]. Mais c'est assez parler de la forme de la couronne. Que vous dirai-je de sa matière? Vous savez comme moi qu'une place sublime repousse une matière fragile et obscure, qu'elle veut de l'or et des pierres précieuses. Dans l'Apocalypse vous trouvez des couronnes d'or. Cette matière est toujours de prix, qu'elle soit de l'or pur ou un mélange d'or et de pierreries; mais voici quelque chose de plus riche encore indiqué dans ce texte, où l'or est écarté, et où il est dit : *Vous avez placé sur sa tête une couronne de pierres précieuses*[4]. Et voici enfin une matière supérieure à toutes les autres : *Un grand prodige apparut dans le Ciel: une femme revêtue du soleil, et sur sa tête une couronne de douze étoiles*[5]. Ce nombre et cette matière indiquent le chœur des Apôtres. Car ceux *qui enseignent aux autres la sagesse brilleront comme des étoiles dans toute la durée de l'éternité*[6]. Une couronne de frères environna Jésus, selon ce qui est écrit[7]. Et dans l'Apocalypse, la tête de l'Epoux porte plusieurs diadèmes[8], selon la diversité des grâces et des rangs; elle porte surtout celui dont il a été couronné au jour de ses noces, au jour où, dans la personne de ses disciples, il a épousé l'Eglise. Il l'a épousée dans la foi, et en mettant dans leurs cœurs, pour arrhes et pour gages, les prémices de l'esprit. La participation de l'esprit s'appelle du nom de noces, puisque l'âme attachée à Dieu n'est plus avec lui qu'un esprit[9]. Voilà l'homme qui abandonnant son père et sa mère, s'est attaché à sa femme, et ils sont deux en une seule chair[10]. O heureux commerce ! Vous ne faites plus qu'une chair avec votre épouse : et elle n'a plus avec son époux qu'un seul esprit !

9. Ame fidèle, quelle joie il vous fallait concevoir d'un pareil mariage ! Quels transports il devait vous inspirer ! Quel jour de fête pour vous ! Prenez, prenez vos vêtements de gloire, ô cité sainte[1], épouse de l'Agneau. Tressaillez d'allégresse, ô Sion unie au Christ. Pourriez-vous ne pas vous réjouir, quand il est lui-même dans la joie ? *L'Epoux mettra sa joie dans l'Epouse, et Dieu mettra la sienne en vous*[2]. Mais quelle joie? *Au jour de ses noces*, est-il dit, *au jour de la joie de son cœur*. On nous donne à entendre qu'il ne s'agit pas ici d'une émotion légère, puisqu'il est question d'une joie du cœur : Et que parlé-je de joie? Ce sont des délices. *Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes*[3]. O bon Jésus, que ces joies vous coûtent cher ! Vous les avez acquises au prix des souffrances de votre chair: ce qui fait que l'Ecriture parle seulement d'une joie du cœur. Vous faites injure à l'Epoux, si vous n'applaudissez pas de cœur à sa joie, si vous ne lui apportez pas vos félicitations et vos sympathies. C'est dedain, c'est mépris de ne pas partager les joies d'un homme, et cela au jour ds ses noces. Quelle beauté attirera donc vos affections si vous êtes insensibles aux charmes du plus beau des enfants des hommes? Réjouissez-vous donc dans le Seigneur et que votre âme tressaille en votre époux, en votre Dieu. S'il n'était pas Dieu, mais un pur homme, quelles séductions n'aurait pas un tel homme si riche de grâces? Etudiez-le dès le premier moment de sa conception, vous le verrez étinceler, en sa nature humaine, de la singularité et de l'excellence de ses vertus : c'est un homme innocent, immaculé, séparé des pécheurs : je pourrais ajouter qu'il est plus grand que les cieux[4], qu'il sait compâtir à nos infirmités, et qu'il a été éprouvé comme nous en tout, à l'exception du péché[5]. La grâce est répandue sur ses lèvres, la miséricorde en ses entrailles, la puissance est en ses mains. Sa vie est d'une perfection sans exemple, sa parole simple, ses réponses sont pleines de prudence : ses discours respirent la vie. Qu'ajouterai-je? Il a été conçu par la foi; il est né d'une vierge; il a triomphé de la mort; il règne dans la gloire.

10. Je tais le nombre des croyants, et les mérites des peuples qu'il s'est unis dans la foi et la charité, en envoyant ici-bas son esprit. Mystère de bonté, principe énergique d'amour que Jésus-Christ manifeste dans la chair où il a souffert : justifié en esprit, apparaissant aux anges, prêché aux gentils, cru dans le monde, élevé dans la gloire[6]. Ah ! qui

[1] Act. IV, 32. — [2] Ephés. VI, 17. — [3] Rom. VIII, 24. — [4] Ps. XX, 4. — [5] Apoc. IV, 4. — [6] Dan. XII, 3. — [7] Luc XXIV, 36. — [8] Apoc. XIX, 12. — [9] I Cor. VI, 17. — [10] Eph. V, 31.

[1] Isaïe LII, 1. — [2] Id. LII, 6. — [3] Prov. VIII, 31. — [4] Hébr. VII, 26. — [5] Id. IV, 15. — [6] I Tim. III, 16.

me donnera de parcourtr souvent ces lignes de la figure du Christ, et à chacune de ses œuvres et de ses vertus de m'écrier : *Seigneur, qui est semblable à vous*[1]? Qui me donnera que ces discours soient gravés en mon cœur, avec un stylet énergique, en traits ineffaçables? Votre doigt, Seigneur, est un stylet puissant, ce doigt qui écrivait à terre des paroles mystérieuses, ce doigt dont les calomniateurs ne purent endurer la vertu[2]. Inclinez-vous, mon Dieu, et gravez en mon cœur les tables de votre loi. Ce cœur est de pierre, mais le dur rocher oublie sa nature sous l'impression de votre doigt; il cède aisément à vos coups. Mais nous avons parlé longuement de la joie que l'Epouse devait ressentir au jour de ses noces, et au jour de la joie du cœur de son bien-aimé. Ce jour en effet, porte avec lui de grands motifs de joie, et d'une joie supérieure à la capacité des affections humaines. Il ne faut pas introduire ici une joie étrangère : à chaque jour suffit la sienne. Vous êtes bon, Seigneur, et vous répandez sur nous votre esprit, un esprit plein de suavité. Vous avez, pour les âmes humaines que vous vous unissez, un amour d'époux; leur conversion est votre joie. Il est dur, le cœur qui se ravit à lui-même ce sujet de joie, qui en diminue les occasions, et les motifs. Quelle impudence, quelle ingratitude en moi, de ne pas aimer un pareil Epoux si pur, si compatissant, si libre et pourtant esclave de sa bonté! Je vous aimerai, doux Seigneur, sinon pour moi, du moins pour vous, afin de satisfaire votre désir, de vous procurer des causes de félicité, preuves de joie, au jour de vos noces, au jour de la joie de votre cœur.

SERMON XXI

Sortez et voyez le roi Salomon, etc. Cant. ch. III, 11.

1. Et moi aussi, j'ose vous inviter à la joie de cette vision, filles de la céleste Sion, de la Jérusalem d'en haut, vous filles de la véritable Sion qui contemplez toujours la face du Père. Vous, dis-je, habitée par des anges innombrables, je vous invite, je vous appelle. *Sortez et voyez* : sortez du secret de la vision intime, du sein de l'inaccessible lumière. La terre vous offre un spectacle nouveau : car le Seigneur a fait quelque chose de nouveau sur la terre. Je vous appelle de l'éternité au temps. Invitation surprenante : mais je ne sais pourquoi les choses éternelles toujours nouvelles et merveilleuses par elles-mêmes, brillent plus nouvelles et plus merveilleuses encore, grâce au prodige inouï arrivé sur la terre. O l'heureuse nouveauté réalisée dans le temps et ici-bas, et qui rend l'antique et éternelle nouveauté plus neuve encore aux yeux des anges! *Le Seigneur fera sur la terre un prodige nouveau* : *une femme environnera un homme*[1]. Quel homme? *Voilà l'homme*, est-il dit, *Orient est son nom*[1]. L'Orient, la splendeur de l'éternelle lumière, est enfermé dans le sein virginal d'une femme, et revêtu de chair. Voilà cette nouveauté qui se refuserait à toute croyance, si la foi n'en était autorisée déjà par des prodiges inouïs. Et même, parmi tant de témoignages manifestes de prophéties et de miracles, quelques esprits ont été saisis d'un tel étonnement, que refusant leur foi à une chose si nouvelle, ils ne se sont point rendus à l'évidence de ces signes prodigieux. Mais pourquoi vous inviter à sortir, vous qui devancez et instruisez les Apôtres mêmes? Partout vous êtes empressés à écouter les admirateurs et les messagers de cette nouveauté. Un ange annonce à Marie la conception de Jésus-Christ[2]. Un ange apporte aux bergers la nouvelle de sa naissance. Et même c'est aux anges et non aux seuls pasteurs qu'il paraît l'avoir annoncée. Un l'annonce, les autres y applaudissent. *Avec l'ange*,

[1] Jérém. XXXI, 22.

[1] Zachar. VI, 12. — [2] Luc I, 26, 38.

est-il dit, *parut la multitude de l'armée céleste qui louait, et disait : Gloire à Dieu au plus haut des cieux*[1]. L'un annonce ce que les autres savaient bien. Et cependant ils écoutent comme une chose nouvelle et récente ce qu'ils ne pouvaient ignorer. O bienheureuse nouveauté, qui réjouit l'oreille des anges! Si j'ose le dire, c'est pour eux un bonheur d'entendre et d'apprendre d'une autre bouche, ce que dès le commencement la Vérité leur a elle-même enseigné. Piété humble et infatigable et envers Dieu, et envers eux-mêmes!

2. Il y a ici quelque chose que nous devons et observer et suivre. Qu'est-ce donc? A l'exemple des anges, prêtons une oreille humble et attentive aux discours des autres, même sur les points que nous n'ignorons pas. Celui qui est de Dieu ne peut être un étranger pour nous, à moins que nous ne nous regardions nous-mêmes comme étrangers à Dieu. Fût-il étranger, le sujet divin qu'il traite lui donne de l'autorité. Trouver fastidieux ce qui nous est connu, c'est ou curiosité, ou obstination. Les esprits angéliques, à qui le mystère de l'incarnation a été révélé dès le commencement, ne cessent pas de l'admirer, même dans sa manifestation nouvelle. Et cette connaissance ancienne qu'ils en ont puise une joie toujours nouvelle, non-seulement dans une vue, mais dans une audition nouvelle de ce mystère. Jésus-Christ est sorti à la fin des temps : et ils sortent aussi. Sa sortie date des jours de l'Eternité [2]. Mais à la fin des temps il est sorti du sein de la femme qui l'enfermait. C'est pourquoi les filles de la céleste Jérusalem sortent, pour admirer dans leur accomplissement les merveilles qu'elles avaient toujours admirées dans l'attente. Il y a un ange à son annonciation[3], un ange à sa naissance[4], un ange à son baptême [5]. Un ange lui est apparu dans sa prière[6], un ange a été le témoin de sa résurrection [7]; un ange était présent à son ascension[8]. Quelle doit être l'affection de ces messagers empressés, de ces infatigables admirateurs! Ils passent à travers tous les degrés de ces mystères, immolant une hostie d'admiration, une hostie à la voix puissante. Ils chantent, ils adressent une hymne au Seigneur. Voilà leur vénération extérieure sans parler de celle qui est intérieure. Et si le Seigneur a réalisé sur la terre une merveille inouïe, le parfum en a rempli les cieux. Une femme environne un homme, comme une couronne environne la tête qu'elle ceint. La tête de l'Eglise c'est Jésus-Christ [1]. Il est plein de gloire dans l'éternelle splendeur qui l'environne, comme figure de la substance de son Père : mais en voilant son éclat sous les ombres de notr nature, et en l'obscurcissant, il plaît davantage, non-seulement aux yeux incapables de supporter autrement sa lumière, mais encore à ceux qui sont inondés du pur éclat de sa splendeur.

3. Je parle ainsi parce que la bonté qui l'a porté à s'incarner a ajouté comme un certain lustre à sa majesté. Et comment donc une sublimité abaissée, une immensité anéantie, la divinité incarnée ne plairait-elle pas davantage? Quoi de plus beau que cette variété? Et que parlé-je de variété? Il y a plutôt ici un contraste, dont la contemplation est d'autant plus saisissante, que les oppositions s'y marient au lieu de s'y heurter. En elle-même la simplicité divine est admirable. Mais la composition (si j'ose ainsi parler) qui se rencontre dans ce mystère est d'autant plus admirable qu'elle est plus nouvelle. Je ne suis pas capable de m'extasier suffisamment devant l'art de ce mélange : les anges eux-mêmes ne le pourraient ; et pourtant ils ont, pour le faire, plus de raison que nous, eux à qui la simplicité de la nature divine est mieux connue. Elle est d'une incomparable simplicité, ce qui doit rendre ce mélange plus surprenant pour eux. Et quel mélange donc, quand chaque nature garde son intégrité? L'une ne se transforme pas en l'autre; de ces deux il ne s'en forme pas non plus une troisième et nouvelle. Ce qui est nouveau, c'est que ces deux natures s'unissent en une seule personne. La contemplation de chacune est comme le cellier au vin. Les esprits angéliques ont été introduits dans le cellier tout plein du nectar de la majesté éternelle, ou plutôt ils y sont placés dès leur origine. Et voilà qu'à la fin des temps l'autre cellier devenu le nôtre ici-bas, nous offre un vin nouveau. O celliers bien remplis, abondants et débordant de l'un dans l'autre! Sortez, filles de Sion, du cellier au vin pur. Venez boire ce vin doux mêlé par la sagesse dans une coupe nouvelle. O calice enivrant! que vous êtes beau, votre éclat enivre. La liqueur éternelle versée dans ce calice nouveau se boit avec un amour plus vif, quoique dans une lumière plus tempérée ; c'est

[1] Luc II, 9, 14. — [2] Mich. v, 2. — [3] Luc I, 26, 38. — [4] Id. II, 9, 14. — [5] Id. III, 21. — [6] Id. XXII, 43. — [7] Id. XXIV, 4. — [8] Act. I, 10.

[1] Ephés. v, 23.

pourquoi l'amour doit être intempérant. Comment en effet contenir son amour, quand l'infinie majesté s'est ainsi proportionnée à notre capacité? O calice qui enivre non-seulement le cœur des hommes mais celui des anges, et qui, par ce mélange nouveau, détourne de la contemplation de la divinité pure! Sortez, filles de Sion, quittez cette riche profusion de vin pur, pour cette coupe mêlée. Sortez et goûtez combien le Seigneur est doux. Là, on a sous les yeux la nature simple de la divine suavité; ici on trouve l'usage et les preuves de cette suavité. Là on l'aperçoit en elle-même, ici dans ses effets. Dans ce dernier état d'ailleurs, tout est merveilleux; et je ne sais ce que je dois admirer davantage de l'union de deux natures en une seule personne, ou de la cause de cette union. Pourquoi nous étonner de rencontrer trois personnes dans l'unité de l'essence divine? Admirez plutôt en une seule personne plusieurs natures gardant leur intégrité. Qu'y a-t-il ici qui n'offre à la contemplation un doux objet, et ne touche vivement.

4. La cause de cette union portera l'admiration à son comble. Cette cause ne manque ni de suite rationnelle, ni de salutaire efficacité, ni de compassion gratuite. Voulez-vous entendre la suite ? *Comme tous meurent en Adam, ainsi en Jésus-Christ tous seront vivifiés*[1] *: comme par la désobéissance d'un seul, beaucoup sont devenus pécheurs, ainsi par l'obéissonce d'un seul , beaucoup deviendront justes*[2]. Quoi de plus logique? Mais l'efficacité éclate encore davantage du côté de la justice : car *là où le péché a abondé la grâce a surabondé*[3]. Avec le péché, il y a eu séduction et tromperie : aussi ne semble-t-il pas absolument volontaire. Mais dans la grâce, il n'y a rien que d'arrêté et de voulu. Comment donc le bien volontaire serait-il plus efficace qu'un mal partiellement contraint? La grâce d'ailleurs est habile et puissante. Et je ne sais ce que je dois le plus admirer, ou l'artifice qui a combiné ce mystère, ou la force de salut qui en découle. Tout y est plein de grâce, et la volonté et l'événement, ajoutez même une troisième chose, le mode et le plan. Rien de plus affectueux que cette volonté. Quel plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis? Et c'est ce que Jésus-Christ a fait pour ses ennemis. Et ils étaient à la fois ennemis et amis, puisqu'ils étaient aimés de Dieu avant la création du monde. Quoi de plus riche que l'issue de cet événement? Une large effusion de l'esprit sur toute chair le montre assez. L'effusion du sang du Christ nous a obtenu cette effusion spirituelle. Après nous avoir lavés de son sang, pouvait-il ne pas nous inonder de son Esprit-Saint? Il a donc commencé par nous purifier, avant de préparer des sujets sur lesquels l'esprit se répandrait. Est-il rien de plus logique que cet ordre de choses? Je suis embarrassé dans l'étude de cette matière, et je ne sais quel point choisir ici de préférence, la piété, la prudence, le succès. Tout cela s'offre simultanément à notre contemplation, et si l'esprit penche vers un côté, il se sent tiré vers l'autre. Toutes ces idées me flattent et me touchent d'affections diverses. Je me sens embrasé, étonné, heureux. Heureux de l'utilité, étonné de la prudence, embrasé par l'amour et la bonté qui m'ont été prodigués.

5. Mais pourquoi ces divisions? Toutes ces choses se confondent, et s'entre-mêlent souvent. Car, et le mode, et l'utilité, et l'affection, ou si vous l'aimez mieux, la prudence, le profit et la bonté, ces trois choses, dis-je, considérées soit ensemble, soit séparément, attirent mon cœur, le retiennent et le jettent dans l'admiration et l'extase. C'est de la variété de ces vertus que la foi de notre mère l'Eglise a tressé son diadème. Elles marquent ici le nombre, le poids et la mesure. Dans l'ordre et la suite du mystère on trouve le nombre et le mode harmonieux. Le poids c'est la force de l'affection. Et il est puissant ce poids de la grâce qui, du Ciel, attire sur la terre l'immensité de la divine majesté. Cette immensité à laquelle rien de créé n'est comparable, s'est réduite à une mesure, et à une mesure qui l'amenât jusqu'à nous : elle ne s'est pas librement dilatée comme si elle refusait de venir à nous : mais c'est avec mesure qu'elle distille sur nous les dons de l'esprit. Je prends ici la mesure pour l'effet des dons. Car Dieu nous dispense son esprit avec mesure. Avec mesure contre une autre mesure : en une mesure de grâce contre la mesure de l'injustice. Car la grâce a abondé ainsi que le péché. N'y a-t-il pas ici mesure contre mesure? Oui assurément et au-delà, puisque la grâce a surabondé. Est-ce seulement au-delà de la mesure du péché ? Non, mais aussi au-delà de celle de la grâce. La grâce abonde, et contre et par-dessus la mesure de l'injustice, et au-delà de celle de la grâce, mais pas contre elle. Car là où l'une

[1] I Cor. IV, 22. — [2] Rom. V, 19, 20.

abonde, l'autre le fait aussi nécessairement, et il faut qu'il soit donné plus abondamment à celui qui a davantage. C'est ici une mesure bonne, pleine, entassée, foulée, débordante. Il y a superfluité, quand on a non-seulement le nécessaire, mais encore ce qui sert au plaisir. Parmi les dons du Saint-Esprit, les uns sont utiles, les autres instruisent, les autres charment, guérissent, ornent, réjouissent. Comment ne déborderaient pas des dons si abondants? Mais c'est assez sur le nombre, la mesure et le poids du diadème que la mère du roi Salomon lui a préparé. Elle lui communique comme une guirlande glorieuse, en unissant, et ce qu'il a pris de nous, et ce qu'il nous a donné. Vous voyez maintenant de quelles prérogatives de grâces ce diadème est formé. Mais quel rapport entre les grâces et le diadème? *Elle mettra,* disent les Proverbes, *elle mettra sur votre tête un accroissement de grâces*[1]. Le père donne, la mère couronne. Elle couronne parce qu'elle croit, elle environne, elle couronne. L'Eglise, ô bon Jésus, se pare de vous, se revêt de vous, elle se chausse, et se couronne de vous. La chaussure désigne la perfection, comme la couronne. Merveilleux changement qui, secouant la poussière attachée à elle, transforme une chaussure en couronne !

6. *Au jour des noces et de la joie.* Voyez l'ordre : le même jour est celui des noces et celui du couronnement. Si vous savez cela, vous êtes bien heureux de l'imiter. Vous changez l'ordre si vous prétendez être uni avant d'être couronné, et si vous voulez être enchaîné à Jésus-Christ dans la joie et le repos, avant de vaincre avec lui. C'est anticiper d'une façon déréglée, que d'aspirer au lit avant le triomphe, et à la félicité avant le travail. Le même jour est assigné à ces trois choses, au diadème, aux noces, à la joie du cœur. Et quel est le cœur de notre Salomon? *Vous êtes le corps de Jésus-Christ et des membres d'un membre*[1]. Heureux le membre dépendant de ce chef; mais celui qui en est le cœur occupe une place plus noble. Et n'est-il pas cœur, celui qui est réchauffé dans le sein des secrets de Dieu, à la chaleur vitale de son amour, au milieu des saintes méditations? Car du cœur viennent les pensées et non les opérations[2]. Il est donc vraiment cœur, celui qui est placé au milieu des pensées spirituelles, dans l'abondance des grâces au sein de la vérité et de la sagesse, dont Salomon est le type. Et la même Eglise ou la même âme est à la fois couronne, cœur, épouse : couronne sur la tête du Christ, épouse tirée de son côté, cœur dans son sein : couronne en haut, épouse auprès, cœur dans son intimité. Toutes ces places ne sont-elles pas excellentes et joyeuses? Sortez donc, filles de Sion, et voyez, devenez l'affection de ce cœur, ayez la grâce de l'Epouse, et la beauté du diadème. Ne mettez pas votre gloire dans un vain nom. Soyez vraiment ce que vous passez pour être, les filles de la contemplation. Que la réalité autorise le nom. C'est là le jour des fiançailles, digne de recevoir Dieu, et qui aboutit à un plus joyeux, celui des noces : de ces noces qui ne connaissent ni libelle de répudiation, ni divorce; l'Epoux ne s'éloigne jamais ni pour un long voyage, ni pour un court; il est toujours en sa maison cet époux, et c'est Jésus-Christ qui vit et règne avec Dieu le Père et l'Esprit-Saint, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Prov. IV, 9.

[1] I Cor. XII, 27. — [2] Math. XV, 19.

SERMON XXII

Que vous êtes belle, mon amie, que vous êtes belle! vos yeux sont des yeux de colombe sans ce qui est caché au dedans. Cantiq. IV 1.

1. L'Epoux ne craint pas que ces louanges enorgueillissent celle dont il loue si vivement la beauté, ou compromettent son humilité. Souvent un grand désir de plaire cache la crainte de déplaire: et une dévotion trop empressée diminue ou ôte la sécurité de la conscience. Quoi de surprenant si l'Epoux loue la beauté de l'Epouse, et par de douces paroles calme les émotions que la crainte avait éveillées en elle? Une âme humaine appelée à épouser notre Salomon pourrait-elle ne pas redouter sa propre laideur? On le lui a représenté le front orné du diadème, au jour de ses fiançailles et de la joie de son cœur, dans l'abîme de la gloire, et dans une pompe inusitée: elle pourrait appréhender de se voir repoussée, si elle ne considérait que sa difformité et son abjection. Il fallait donc qu'elle reprit sa sécurité et sa confiance, et que la joie répandue en son cœur colorât son visage d'un vif incarnat. La paix de l'âme ajoute beaucoup à la beauté de la vie et des œuvres. C'est pourquoi l'Epoux s'adresse à son amie en ces termes: *Que vous êtes belle, ô mon amie!* On a entendu précédemment un langage analogue: *Voilà que vous êtes belle, mon amie, voilà que vous êtes belle*[1] : ces deux textes sont à peu près identiques. Dans les deux on vante la beauté de l'Epouse, et cet éloge réitéré est une confirmation de ses qualités. Cependant, à mon sens, il y a ici une différence. En disant: *Voilà que vous êtes belle*, l'Epoux parle uniquement de sa beauté; mais il indique une beauté extrême en s'écriant: *que vous êtes belle! amie, que vous êtes belle!* Dans le premier cas, c'est une simple attestation de la beauté qu'il trouve dans l'Epouse; dans l'autre, c'est une admiration pour la grandeur de cette beauté: là c'est un témoignage rendu à la beauté de l'Epouse, ici c'est un plaisir causé par cette beauté; l'Epoux se prononce avec plus d'affection et d'admiration, et son langage traduit bien l'émotion de son cœur: *Que vous êtes belle, ô mon amie, que vous êtes belle!* Dans la suite du Cantique, il a fallu adresser à l'Epouse des éloges plus parfaits: voilà pour distinguer des paroles qui paraissent se ressembler tout à fait. Les interprétations relatives à la beauté de l'Epouse ont été données en leur lieu avec soin et étendue. Et je me garderai bien de toucher, même du bout du doigt, à un sujet déjà traité dans les homélies d'un homme en qui je ne sais ce qu'il faut le plus admirer, l'érudition ou l'éloquence[1].

2. Il est à remarquer, qu'après un éloge général de la beauté de l'Epouse, ayant à faire d'elle un portrait détaillé, l'Epoux commence par les yeux. Et c'est avec sagesse, car si l'œil est simple, tout le corps sera éclairé[2]. Aussi compare-t-il ces yeux à des yeux de colombe, afin de nous apprendre que son amie est, selon la doctrine évangélique, simple comme une colombe. L'œil de l'intention, s'il est simple, éclaire tout le corps de l'action, et fait briller devant Dieu des œuvres qui d'elles-mêmes pouvaient briller devant les hommes. Car une bonne œuvre a un éclat extérieur; mais l'âme qui n'a pas une volonté droite, c'est comme un œil aveugle en un corps illuminé. Dans leur genre, les œuvres sont quelquefois bonnes et utiles au prochain: mais leur bonté ne profite pas à celui qui les fait, quand en agissant il n'a pas un œil simple. Elles sont ténébreuses, parce qu'elles manquent de la lumière de l'intention droite. C'est donc un bonheur que cet œil simple, exempt de

[1] Cantiq. I, 14.

[1] Saint Bernard. *Serm. sur le Cantiq.* serm. XL. — [2] Math. XI, 13, 14. — [3] Id. X, 16.

ténèbres, et qui rend lumineux tout l'ensemble de la vie. Ou cet œil est totalement ténébreux, ou il est complétement lumineux, ou il est à la fois l'un et l'autre : il est totalement ténébreux quand, dans une action mauvaise, il se propose le mal même : il est totalement lucide quand, dans une action bonne, il se propose exclusivement le bien. Mais si, dans une bonne œuvre, l'intention se dirige non-seulement sur le bien, mais sur un autre but : ou si, dans un acte mauvais, on aime, par erreur, un bien qu'on y croyait, l'œil est en partie obscur, et perd sa pureté parfaite. Mais qu'arrive-t-il si, sous prétexte de bien, on a en vue, non pas le bien lui-même, mais uniquement un autre but? L'œil sera-t-il ténébreux tout à fait ou en partie? A mon avis, il l'est plutôt totalement; car encore qu'il y ait lumière dans l'acte, on n'en voit aucune dans l'intention. Or, comment l'intention serait-elle bonne, elle qui n'a pas le bien en vue? Comment serait-elle simple, si elle se cache elle-même sous le voile du bien? On loue donc deux choses dans les yeux de l'Epouse, la simplicité et la spiritualité : c'est pourquoi on les assimile à ceux des colombes. L'Epoux a donc raison de louer d'abord dans son épouse la lumière, pour montrer quelle ressemblance elle a avec lui, qui est appelé la lumière du monde[1], en qui il n'y a point de ténèbres[2]. Dans l'ordre des six jours, la lumière a été créée la première[3]; et dans la peinture de l'Epouse, on remarque d'abord l'éclat de ses yeux.

3. *Vos yeux sont des yeux de colombe.* Quelle est votre présomption de prétendre à l'amitié de l'Epouse, vous qui ne savez pas avoir de tels yeux? Si bonnes que soient vos œuvres, si votre cœur est impur, c'est en vain que vous vous piquez de beauté. Comment seriez-vous aimée de Jésus-Christ, vous qui n'êtes pas belle? Comment ne seriez-vous pas plutôt une ennemie, vous qui faites le mal dans le lieu saint? C'est la conduite de celui qui glisse le mal dans le bien, soit le sien, soit celui d'autrui : dans le vôtre, en n'ayant pas en vue le bien même; dans celui d'autrui, lorsque vous y soupçonnez du mal. L'intention mauvaise, ou l'interprétation défavorable, sont toutes les deux malignité : de part et d'autre il y a fiel, fausseté ; rien par conséquent de commun avec la nature de la colombe : ils ont des yeux de colombe, ceux qui ne veulent pas être trompés, et qui ne savent pas tromper. Ignorez-vous que votre Epoux est vérité? Comment vous dira-t-il : *Ma colombe, ma bien-aimée*[1]? Vous manquez de simplicité, et la simplicité est amie de la vérité. Aussi converse-t-elle avec les simples[2]. Il célèbre la simplicité de sont amante en disant : *Vos yeux sont des yeux de colombe.* Quel bien excellent que cette simplicité du regard, qui exclut la dissimulation, et l'empêche d'être obscur pour voir la vérité. C'est un oiseau bien rare aujourd'hui sur cette terre ; si on la rencontre encore, elle est bien cachée, retirée dans les creux du rocher, dans les aspérités des cavernes, et au bord des eaux. Comment s'est donc obscurci et caché cet œil de colombe? Qui donc n'aime aujourd'hui les finesses du monde, ne met sa joie à les posséder, ou du moins à passer pour les avoir? Qui ne rougit d'avoir des yeux de colombe, et ne met son orgueil à en avoir de milan? Voulez-vous être appelée l'amie du Christ? qu'il n'y ait rien de commun entre vous et cette prudence de la chair, ennemie de Dieu[3]. Ne travaillez-vous pas à effacer cette opposition et à marier en vous les deux prudences de l'esprit et de la chair ? Un peu de levain corrompt toute la pâte[4]. Et s'il y a beaucoup de levain et peu de pâte? Quelle alliance possible entre la loi de la concupiscence et la loi de charité? Celle-ci ne peut s'unir à l'autre, parce qu'elle ne peut lui être assujettie[5]. Car la prudence de la chair ou est en lutte avec la loi divine, et elle est son ennemie; ou elle succombe, et alors elle n'existe plus; ou elle résiste, ou elle disparaît totalement. Elle peut être supprimée au point de n'être plus; mais on ne saurait la comprimer, de façon à la mettre dans une sorte d'équilibre avec la loi de Dieu. Vous souhaitez donc d'avoir une bouche et un cœur exercés dans ce genre de prudence incapable d'être associée ou assujettie à la loi de Dieu. La prudence de l'esprit est la vie et la paix : et elle est la vie parce qu'elle sert et à la vie actuelle et à la vie future. Pour la prudence charnelle, elle s'exerce exclusivement dans cette vie ; elle n'aura plus de place après, puisqu'aux enfers il n'y a ni richesse, ni rien qui puisse servir d'aliment à la concupiscence ; on n'y rencontre que le châtiment. L'une de ces vies est la lutte, l'autre la paix. Oui la paix, puisque cette vie cesserait d'être si on n'y goûtait la paix. Telle est la prudence que

[1] Jean VIII, 12. — [2] I Jean I, 5. — [3] Gen. I, 1, 3.

[1] Cantiq. II, 13, 14. — [2] Prov. III, 32. — [3] Rom. VIII, 7. — [4] I Cor. V, 6. — [5] Rom. VIII, 7.

Jésus-Christ rapporte à la beauté de son épouse. La description qu'on fait de ses yeux indique en elle la simplicité et la spiritualité, parce que l'Esprit-Saint est d'ordinaire figuré par la colombe. Cette simplicité n'est pas vide : elle cache des grâces nombreuses.

4. *Vos yeux sont des yeux de colombe, sans ce qui est caché au dedans.* Evidemment il s'agit ici de quelque grande merveille, qu'on ne devait ou ne pouvait expliquer plus clairement, ni représenter d'une façon figurée, comme les autres faveurs, et qu'on laisse soupçonner ou conjecturer de ceux qui ont peut-être expérimenté quelque chose d'analogue. *Sans ce qui est caché au dedans*; comme si au dedans il n'y avait pas d'autres grâces ou des dons de l'esprit. Comment toute la gloire de la fille du Roi vient-elle du dedans[1]? C'est que ces yeux de colombe sont au dedans, puisque la simplicité de la foi purifie et illumine les yeux du cœur, en ces régions où se cache avec ces yeux l'homme du cœur[2]. Mais encore que cette gloire vienne du dedans, il en est cependant une autre plus intérieure relativement à celle-là; et comme dans l'homme extérieur, il y a dans cet autre homme du dedans, des choses plus intimes les unes que les autres, cachées à des profondeurs plus grandes, et connues du Bien-aimé seul : car peut-être y en a-t-il de cachées, même pour l'Epouse, et n'a-t-elle pas pleine conscience des dons qui lui sont conférés. Qu'importe que la sublimité soit cachée, pourvu que l'humilité soit sauve. Votre secret est à vous bon Jésus, il est à vous et vous trouvez vos délices dans les trésors cachés en votre Epouse. Pourquoi ne nous communiquez-vous pas un peu de ces secrets, et ne nous montrez-vous pas, ne fût-ce qu'en figure, cette beauté voilée qui vous charme? Vous aiguillonnez nos désirs en parlant de trésors ainsi cachés; vous irritez notre curiosité en couvrant de silence un si grand mystère. Plus vous vous taisez, plus vous nous attirez. Quelle est donc grande cette multitude de douceur que vous jugez devoir couvrir, et que vous ne révélez pas! Quel qu'en soit l'objet, il est caché au-dedans, mais de sa retraite il laisse échapper un suave parfum. Et je ne sais comment cela se fait, mais en conjecturant qu'il y a là quelque chose d'admirablement doux, je sens déjà cette merveilleuse douceur. L'amour apprécie déjà ce que l'intelligence ne peut sonder. Ce bien est au pouvoir de l'Epouse, et scellé en ses trésors; il est réservé à l'Epoux d'y pénétrer, et de mettre au jour les secrets de cette gloire cachée.

5. Je veux dire par là qu'il n'est pas facile d'apprécier sur des indices la vertu de chacun. Souvent sous des signes et des dehors modestes se cachent de merveilleux secrets. Nous devons donc louer les vertus visibles, mais en ajoutant : *Sans préjudice de ce qui est caché au-dedans.* Voyez par exemple cette simplicité de colombe, sujet de notre entretien, et louée dans l'Epouse : qu'elle est agréable, douce et charmante. Elle renferme en elle-même des trésors cachés d'un prix encore supérieur; elle y garde, si j'ose dire, un miel plus suave. Quel est donc ce secret, direz-vous? Je l'ai déjà dit, et s'il faut le redire, je n'en sais rien. Je pourrais vous exhorter à cette pieuse simplicité, et vous recommander l'imitation d'une vertu qui renferme un si doux et si profond mystère, et peut-être le communique. Mais si j'entreprenais de développer ceci, peut-être arriverais-je, par l'expérience ou la conjecture, à quelque point caché et intime; mais serait-ce celui que l'Epoux rappelle dans l'éloge de la bien-aimée? J'aurais beau pénétrer en ces profondeurs, il y resterait toujours quelque chose d'obscur. Ce secret est enseveli sous d'épaisses ombres; il se rit de nos plumes et de nos recherches. Je respecterai donc le silence qui couvre ce haut mystère. Car bien qu'il ne soit pas donné de définir ce qu'il est, il nous reste pourtant à croire qu'il y a là quelque chose de singulièrement agréable et doux pour l'Epoux. Nos investigations ne nous apprendront jamais ce que c'est; mais on peut estimer que c'est quelque chose de grand, précisément parce qu'il n'a pas été permis d'en prononcer le nom.

6. Cependant je dois vous dire quelque chose, et ne pas me taire complétement; vos instances me le défendent : apprenez donc ce qu'on peut dire ici de vrai, à mon avis du moins; vous jugerez si mon langage s'accommode au texte qui nous occupe. Les vertus, par leur nature, sont placées dans le cœur, mais l'exercice de quelques-unes est extérieure; d'autres, au contraire, déploient leur puissance à l'intérieur. L'une évite les séductions de la chair; l'autre recherche les retraites où se cachent les délices spirituelles. Celle-ci fuit les occasions qui sollicitent, ou réprime les affections désordonnées, et elle souffre d'un exercice qui, pour être nécessaire

[1] Ps. XLIV, 14. — [2] Rom. VIII, 7.

n'en est pas moins laborieux; celle-là trouve sa joie en des matières dont l'honnêteté égale le charme. L'une porte un regard simple, un regard de colombe, sur les beautés extérieures, les hait ou les dédaigne; l'autre plonge avec curiosité dans les beautés célestes, et cette vue embrase ses désirs. Nous pouvons donc établir cette distinction et dire que parmi les vertus, les unes sont extérieures, les autres intérieures, les autres intimes. Les unes s'éloignent des choses charnelles, les autres s'appliquent aux choses spirituelles ; les autres goûtent déjà certaines prémices. Les premières s'abstiennent des attraits du monde qu'elles refoulent; les secondes se disposent aux biens spirituels, objet de leurs aspirations; les dernières usent déjà de l'objet de leurs vœux. O Dieu! quelle lumière! quelles délices en ces retraites intimes! Puissé-je m'y cacher, afin de pouvoir m'écrier avec le Psaume : *Cette nuit devient toute lumineuse pour m'éclairer en mes délices* [1]*!*

7. J'ai donc touché à quelque mystère caché en ce degré suprême . c'est celui-ci ou quelque autre pareil que l'Epoux a voulu indiquer. Je veux désormais respecter ces mystères; car il n'est pas permis à une parole audacieuse d'en sonder les secrets; il est interdit à des langues moins saintes de découvrir les beautés enveloppées dans le Saint des Saints, de toucher à cette manne cachée, contenue dans une urne d'or, et renfermée dans l'arche. Ce seul nom de manne indique du reste quelque chose de mystérieux, et sur lequel on peut plutôt demander : Qu'est-ce donc ? que de dire précisément ce que c'est. Et à quoi mieux qu'à la manne comparer la chose cachée qui nous occupe? La manne est un aliment doux et céleste, mais vous la voyez cachée dans une urne, au fond de l'arche, et dans le Saint des Saints, afin d'en éloigner tout œil curieux et indiscret, tout œil qui n'a pas la simplicité de la colombe, et que ne dirigent ni une foi pieuse, ni une intention pure. Mais nous vous en prions, mes frères, embrassez la sainte simplicité, le calme de l'âme, les méditations pures, les prières librement épanchées; car c'est dans de tels vases, si j'ose ainsi parler, c'est dans l'arche de la sainte méditation, dans l'urne intérieure de la prière qu'est déposée notre divine réfection, cette portion de gloire de laquelle il est dit : *Je serai rassasié lorsque votre gloire m'apparaîtra*[1]. Que sa plénitude nous procure la vie éternelle par Jésus-Christ à qui soit honneur et gloire pendant tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Ps. CXXXVIII, 11.

[1] Ps. XVI, 15.

SERMON XXIII

Vos cheveux sont comme des troupeaux de chèvres qui sont montés sur la montagne de Galaad. Vos dents sont comme des troupeaux de brebis tondues, etc.
Cantiq. ch. IV, 1, 2.

1. C'est à l'Eglise, comme vous le savez, que s'adressent ces paroles gracieuses, et dans l'entretien précédent nous avons traité de ses yeux spirituels. Mais parce qu'ils sont tels, ne sont-ils pas rares! Voyez comme son corps tout entier, devant et derrière, est couvert d'yeux. Les Prophètes sont ses yeux, les Apôtres ses yeux, eux qui prédisent l'avenir, ou prêchent ce qui est arrivé. Ses yeux sont les interprètes et les docteurs des deux peuples; grâce à leur ministère nous voyons et nous discernons nettement tout ce qui regarde l'âme, tout ce qui contribue à son bien ou tout ce qui le menace. Mais je ne sais si tous ceux qui font office d'yeux en tiennent vraiment lieu. Ces guides aveugles

non-seulement d'aveugles, mais, ce qui est plus indigne, de gens qui voient, ne semblent-ils pas ressembler à des yeux, sans en posséder la vertu ? Encore s'ils n'étaient privés que de la faculté de voir le bien, et si leur cécité relativement aux intérêts de tous ne s'alliait pas à une clairvoyance très-pénétrante de leurs intérêts personnels. Mais ils sont à la fois aveugles et adroits : insensibles aux avantages de l'Eglise, et très-fins en ce qui concerne leurs avantages propres. Est-ce un œil de colombe, cet œil qui ne sert pas à la colombe, qui ne voit pas, ni ne prévoit pas pour elle; qui, au lieu de la guider, détourne l'Eglise de sa route, et, autant qu'il est en son pouvoir, la précipite à sa ruine par des exemples pervers? De ces guides l'Apôtre dit : *Tous cherchent leurs intérêts, personne ceux de Jésus-Christ* [1]. Ils ont une fonction et ne la remplissent pas. D'un autre côté, il en est qui, sans être régulièrement promus à cette fonction d'yeux, l'usurpent par présomption; et ils forment une foule pressée. Quel est aujourd'hui, parmi les disciples, celui qui ne soumette pas à son jugement les actes des supérieurs, et ne les reprenne, corrige et châtie, comme du haut d'un tribunal? Ils ne sont plus les yeux des membres, mais en quelque sorte ceux des yeux même : c'est comme si dans le corps de la colombe les plumes et les ailes prétendaient diriger les yeux. Mais je ne dois pas trop m'étendre sur ce sujet, pour n'avoir pas l'air de vous attaquer. Soyez contents de votre lot : tout dans le corps de la colombe a son office, et sa gloire, plus abondante même pour les portions les plus cachées. Les cheveux de l'Epouse ont aussi leur dignité. Si les yeux désignent les supérieurs, par les cheveux que faut-il entendre, sinon les disciples? Et les bons disciples se montrent flexibles et maniables sous la main du Maître, comme les cheveux sous le souffle de l'air; dégrossis et amincis par la discipline spirituelle, ils sont presque sans corps, sans chair, insensibles aux injures, et ne sentent presque pas les coups de l'instrument qui les taille; dans la souffrance une seule chose les contriste, c'est d'être séparés de la tête à laquelle ils sont attachés. Morts en tout le reste, ils ne gardent de sensibilité que par le point qui les unit au chef d'où ils sortent. Voisins de la cervelle, siége de la sagesse, dit-on, ils semblent s'efforcer d'y pénétrer jusqu'à la région la plus intime; et pour eux c'est être arrachés et déracinés, que d'être appelés par une occasion quelconque aux soucis extérieurs. Pour ceux qui s'échappent de ce point sans douleur, comment les y croire nés ou enracinés?

[1] Philipp. 21.

2. Que les cheveux de l'Epouse montent au lieu de tomber. C'est ce que dit la suite du texte : *Vos cheveux sont semblables à des troupeaux de chèvres, qui montent sur le mont de Galaad.* Comme un troupeau de chèvres, parce que nourris et élevés sur les hauteurs, et montant toujours à la façon des chèvres, ils ne s'enorgueillissent pas, mais gardent le sentiment de leur faiblesse charnelle. L'orgueil descend, l'humilité monte. Ils sont comme des chèvres, parce qu'ils cherchent sans cesse les hauteurs, sans perdre de vue leur infirmité. Et c'est avec raison qu'ils montent sur les monts de Galaad, et seulement sur lui, puisque Galaad signifie monceau. Et qu'est-ce donc sinon Jésus-Christ, sur qui sont amoncelés tous les témoignages des Prophètes, et à qui Jean, à qui le Père, à qui ses œuvres ont rendu témoignage? Cette montagne est la tête de l'Eglise. Ne tombez pas de cette cîme, si vous êtes cheveu. Pourquoi nous menacer de vous séparer, et de vous arracher de la masse des cheveux? Votre chute rendra-t-elle chauve le front de l'Eglise? L'Eglise ignore cette infirmité. Tous ses cheveux sont comptés. A la synagogue le Prophète a adressé cette menace : *A la place de vos cheveux frisés, vous aurez la calvitie* [1]. Les cheveux de l'Eglise sont frisés, se rapprochant sans cesse de la tête, s'enroulant sans cesse autour d'elle en boucles amies qui semblent vouloir pénétrer jusqu'aux intimes secrets du chef. C'est pourquoi ils ne tombent pas, ils montent sur le mont Galaad, amoncelant pour les imiter les exemples de Jésus-Christ. Plût à Dieu que toutes mes œuvres devinssent des témoignages de ma foi en Jésus-Christ, et qu'en s'entassant par un progrès continuel elles formassent un monceau ! Hélas ! que j'ai peu de pierres réunies pour être témoignage. Et je crains bien d'en avoir trop entassé en sens contraire. Car ce n'est pas amonceler des preuves contre la foi que de vivre de façon à paraître appartenir à une croyance différente du Christianisme? Et combien nous en voyons dont on a trop le droit de dire : Ils ne se conduisent point comme des gens qui s'estiment rachetés par le sang du Christ, qui espèrent une autre vie, qui craignent un ju-

[1] Isaïe III, 24.

gement futur, qui reconnaissent comme venus du ciel les préceptes de l'Evangile! Je souhaite qu'on rencontre en moi peu de témoignages de cette nature; j'aimerais mieux qu'on n'en trouvât pas du tout, dans la crainte qu'un peu de levain ne vienne gâter le monceau de mes bonnes œuvres.

3. Et vous, mes frères (laissez-moi me glorifier des vertus communes, moi qui ne suis guère autorisé à le faire par mes qualités propres), si vous considérez la suite de votre vie, et le cours de l'observance régulière, à laquelle vous êtes soumis, il n'est pas petit le monceau de bons témoignages que vous élevez à votre profit. Si, à commencer par ces vigiles nocturnes, sorte de prémices offertes par votre cœur, et dans lesquelles vous répandez votre âme en présence de Dieu; si, dis-je, vous voulez bien parcourir les divers détails de votre vie religieuse, qu'y trouverez-vous qui ne respire la discipline, la foi, la mortification, qui n'élève l'esprit, ou ne le maintienne dans l'élévation? Durant la psalmodie, quelle contrainte imposée au corps, et chez quelques-uns, quelle violence faite à l'esprit qui ne peut presque pas se distraire du sens des paroles! Car ou on le tient séverement attaché au sens des choses chantées, ou on ne lui permet que des pensées analogues, jamais d'étrangères. Lui arrive-t-il de se distraire (l'esprit est si fugitif!) avec quelle promptitude il est châtié, et comme on lui fait payer avec usure le temps perdu! Les intervalles mêmes qui séparent les heures nocturnes chantées en commun ne sont pas livrés à l'oisiveté. O Dieu, ces heures de la nuit ne méritent pas ce nom, tant une vive lumière en éclaire les délices! Elles sont remplies par des prières privées, mais qui ne sollicitent rien de privé. On y baisse la voix, mais le cœur n'en est que plus ardent, et ces oraisons silencieuses ont une vertu puissante. Souvent même la ferveur coupe la voix, et une prière sortie d'un cœur pur et rempli n'a plus besoin pour s'exprimer de sons ni de paroles. L'amour, qui seul retentit aux oreilles de Dieu, dédaigne ces accents matériels, qui, en animant les débuts de la prière, l'entravent quand elle est parfaite. Et après? aux heures du matin, les religieux recommencent leurs oraisons, se confessent, et dans un aveu modeste mais exact, se purifient des plus petites fautes. Du reste, ils n'estiment pas petit d'offenser Jésus-Christ, ne fût-ce que par un léger souvenir. La malice de l'ennemi leur a-t-elle envoyé quelque suggestion mauvaise, ils se l'attribuent, injustes appréciateurs sur ce point, puisqu'ils regardent comme une faute personnelle, la provocation et les vaines attaques d'une fraude étrangère. Que dirai-je du travail quotidien qui, en fatiguant le corps, lui ménage une alimentation sobre? Ils ne mangent pas seuls le travail de leurs mains, mais ils partagent leur nécessaire avec les pauvres; peu leur importe de souffrir si d'autres sont dans l'abondance. Ils donnent à certains intervalles du repos à leurs corps, dont la fatigue n'arrête pas les élans de cœur. Des larmes silencieuses coulent avec abondance, les gémissements sortent des poitrines, les soupirs éclatent, en sorte que ceux qui sont tout près peuvent réchauffer à ces étincelles voisines la froideur qu'ils ressentiraient. Ils ne songent ni au lendemain, ni même au jour présent. Ils se déchargent de toute sollicitude sur leur supérieur; ils ne cherchent d'autre salaire que le royaume de Dieu. J'allais oublier que chaque jour, dans le chapitre, les religieux se présentent à l'examen de l'abbé, comme au tribunal de Jésus-Christ. Là, chacun est son premier accusateur, et se hâte de prévenir ceux qui le chargeraient. Quel silence continuel! quelle gravité de maintien! Et ce silence et cette gravité embellissent toute leur vie, et y répandent un air touchant de sainteté. Leur sommeil même rend témoignage à leur vertu; car leur cœur ne cesse de confesser Jésus-Christ, pendant que le corps est enseveli dans le sommeil. Est-il possible en effet, que, durant le repos, les images de leur vie quotidienne ne reviennent pas s'offrir à leur esprit, et n'y veillent pas?

4. Ne trouvez-vous pas une masse énorme de témoignages dans tous ces exercices pratiqués non d'une façon confuse, mais avec ordre, suite, et chacun en son temps? Tous ces témoignages ne sont-ils pas dignes de foi? Car la sainteté convient à la maison de Dieu. Plaise à Dieu que mon cœur jette de fortes racines dans ce monceau! Une vie où il y a tant de bien ne saurait être stérile. C'est un endroit élevé, fécond, comme celui dont parle le Prophète: *Mon bien-aimé avait une vigne sur un lieu élevé, gras et fécond*[1]. Ce qui est une preuve solide de la fertilité d'un sol, c'est l'abondance des fruits: et, au contraire, la fertilité du sol accuse l'arbre qui reste sans fruits. N'est-ce pas un mauvais arbre celui qui, occupant une bonne terre, ne donne pas de fruits dignes de cette

[1] Isaïe v, 1.

provenance, et qui n'offre même pas de fleurs riches au moins d'espérance? Peut-être ce figuier stérile que le Seigneur ordonna de couper[1], trouva-t-il sa condamnation dans la fertilité des vignes voisines. C'est une iniquité d'être comme planté au sein d'une vie sainte, et de n'y rien essayer de saint, d'apporter des raisons réfutées par les exemples qui nous entourent, et de descendre là où les autres montent. Bornez-vous au moins à descendre pour votre propre compte. Pourquoi voulez-vous détruire ce monceau de bonnes œuvres que les autres gravissent avec empressement, changer les observances régulières dont vous accusez et le nombre et la rigueur? Ne soyez pas un obstacle à ceux qui font le bien : si vous le pouvez, montez vous-même. Et apprenez qu'elle cîme les saints ont gravie. *Ils ont éprouvé les outrages, les coups, les chaînes et les cachots : ils ont été lapidés, sciés, tourmentés, tués par le glaive : ils ont erré çà et là sous des peaux de brebis et de chèvres, dans le besoin, l'angoisse et l'affliction; ils ont erré dans les déserts, les montagnes, les antres et les cavernes de la terre. Or, tous ont obtenu un bon témoignage de leur foi*[2]. Voyez-vous à quelles épreuves, et à quel contrôle leur foi a été soumise? Demande-t-on ou attend-on de vous rien de pareil? Et cependant, ces témoignages moins éclatants que vous donnez, sont d'autant plus croyables et plus probants, qu'ils sont volontaires et non contraints. Que la volonté soit donc volonté, qu'elle repose sur le droit de la liberté primitive; qu'elle se montre libre pour persévérer, et non pour s'éloigner. Qu'elle reconnaisse la dette de la nécessité, sans en sentir le joug. Qu'elle soit libre dans le bien, dont elle est déjà en possession, et libre pour le bien auquel elle doit tendre; mais qu'elle ne se croie nulle licence de revenir en arrière.

4. Quelle montagne de témoignages Paul a gravie! Ecoutez : *L'Esprit-Saint rend lui-même témoignage à notre esprit, que nous sommes les enfants de Dieu*[3]. Quel monceau dans ce seul témoignage! Mais n'a-t-il pas aussi rendu une attestation extérieure? *Dieu lui a rendu témoignage par des miracles et des prodiges, par différents effets de sa puissance et par les dons de l'Esprit-Saint, qu'il a distribués à sa volonté*[4]. Et cependant, placé à la cîme de ces vertus et de ces grâces, *je ne crois pas encore être arrivé au but*, dit-il, *j'oublie ce qui est derrière moi pour tendre en avant*[1]. Et nous, *ayant sur nos têtes une nuée si imposante de témoins, déchargeons-nous de tout poids et du péché qui nous enveloppe, et courons par la patience au combat qui nous est proposé : contemplant l'auteur et le consommateur de la foi, Jésus qui, malgré la joie qui lui était proposée, a souffert la croix, méprisant la honte, et qui est maintenant assis à la droite de Dieu. Pensez donc à celui qui a supporté une telle contradiction de la part des pécheurs, afin de ne point vous lasser. Car vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang*[2]. Les témoignages de ceux qui ont versé leur sang pour la foi du Christ sont des témoignages privilégiés : c'est le martyre. Voyez le premier martyr saint Etienne; de quel monceau de pierres il s'est élevé à Jésus-Christ, que suivent toutes les âmes justes! *Comme un troupeau de chèvres qui montent sur la montagne de Galaad.* Ils portaient le trésor de la foi en des vases fragiles, mais leur sublimité venait de la vertu de Dieu. Aussi, on dit qu'ils montent, parce que les horribles tortures, loin de les briser, leur ont plutôt donné la force de rendre un énergique témoignage, Quel est donc le courage de ces religieux incapables d'endurer, de la part des supérieurs, un seul reproche, léger et ami? Un mot un peu austère fait évanouir toute la force de leurs bonnes résolutions? Soutenus de tant d'appuis, leurs témoignages tiennent à peine; et ceux des martyrs, malgré tant de supplices, éclataient de toute part. Et ces supplices innombrables ne formaient-ils pas en effet une masse énorme de témoignages? Immolés tout le jour, considérés comme des brebis destinées aux sacrifices, ils triomphèrent et ils montèrent au Galaad, à la cîme du martyre. Les saints combattaient pour la conservation de leur foi, et non de leur vie, pour la garde de cette foi qui est la vie du juste. Aussi sont-ils vainqueurs en tout, puisque leur cause est sauvée. Et comment ne triompheraient-ils pas, puisqu'en persistant dans leur confession, ils sont entrés dans l'éternité, et qu'en persuadant leurs persécuteurs, ils les ont enfantés à la vérité? Et encore qu'on les ait regardés comme des brebis vouées à la mort, ils ont, d'une dent innocente, arraché du cœur de leurs ennemis la racine de l'infidélité, et les ont placés au cœur vivant de l'Eglise.

[1] Luc xiii, 7. — [2] Hébr. xi, 37, 39. — [3] Rom. viii, 16 — [4] Hébr. ii, 4.

[1] Philipp. iii, 13. — [2] Hébr. xii, 1, 4.

6. N'est-ce pas ce que veut dire l'auteur sacré en ajoutant : *Vos dents sont comme un troupeau de brebis tondues?* Vous connaissez ces brebis capables d'être tondues, sans que leurs dents puissent être pour cela brisées. On peut les tuer, mais non les abattre. Elles ont, au contraire, vaincu leurs bourreaux, les ont amollis par une doctrine invincible, les ont comme broyés sous leurs dents, et les ont fait entrer dans l'unité des fidèles. A Pierre il fut dit : *Tue et mange*[1], et les dents de Moïse ne branlèrent jamais[2]. Leurs dents sont des armes, des flèches : armes spirituelles, puissantes, pour abattre les forteresses élevées contre Dieu. Ne sont-ce pas en effet des dents, ceux dont l'Apôtre dit : *Si un fidèle ou un ignorant entre, il est convaincu par tous, jugé par tous: les secrets de son cœur sont dévoilés, de sorte que, tombant la face en terre, il déclarera que Dieu est vraiment en vous*[3]*?* Ah ! mes frères, ne redoutez pas la morsure de ces dents, vraies dents de brebis et non de chiens. Ce qu'on loue dans le chien, ce n'est pas qu'il mord, c'est qu'il aboie. *Chiens muets*, dit Isaïe, *incapables d'aboyer : chiens sans pudeur, qui ne se rassasient jamais*[4]. Comme si le Prophète leur reprochait de renoncer à l'office de chiens, pour devenir chiens sous un autre rapport : de ne pouvoir aboyer, et de déchirer toujours. Tels sont ceux qui se mordent les uns les autres, qui se dévorent et sont dévorés. Encore s'ils se bornaient à se mordre et déchirer entre eux, et n'essayaient pas de briser les dents des brebis? Les docteurs et les chefs de l'Eglise à leur tour ne sont-ils pas des dents? Leurs répliques pleines de bonté, semblables à autant de morsures, mettent la conviction dans le cœur de leurs subordonnés, les jugent, les mettent au jour, et les ramènent doucement à un meilleur état. Mais si vous êtes dur, incapable de vous laisser amollir, ne leur répondez-vous pas en mordant? N'est-ce pas les mordre, que de les déchirer en secret, ou de les contredire publiquement? Pourquoi opposer dent à dent, une dent méchante à une dent inoffensive? Vous pouvez bien mordre, mais non dévorer. Ces dents-là sont fermes, solides ; ils ne redoutent pas la distraction ; ils se souviennent qu'avec le Prophète, ils habitent au milieu des scorpions et des incrédules[5] ; qu'ils ont été envoyés comme des brebis au milieu des loups[6], afin de les changer en brebis, par des exhortations raisonnables et patientes. Ces brebis sont bien nommées *brebis tondues*, car on ne doit pas fuir les morsures de ceux qui présentent à leurs inférieurs de saints exemples, comme autant de toisons.

7. Cependant, les dents ne servent pas uniquement à mordre et à broyer les erreurs; elles ont un autre usage plus spécial, chez ceux qui sont capables de manger le pain de la céleste nourriture, de discerner et de juger les sens cachés de la doctrine sublime, qui ne demandent plus seulement du lait, mais un aliment solide qu'ils sont aptes à broyer et à réduire, afin de le mettre à la portée de ces âmes impuissantes par elles-mêmes de le digérer, puisqu'elles ne savaient encore qu'user de lait. Ils jouent en effet le rôle d'un instrument qui broie les aliments, ceux dont l'esprit est exercé à distinguer le bien du mal, et même le bien du bien, qui ne jugent pas seulement entre la nuit et le jour, mais qui jugent le jour même. Ils sortent *vraiment du lavoir*, puisqu'ils sont appliqués à purifier leur cœur, car la science divine est promise aux cœurs purs. Voyez quelle doit être la sainteté inattaquable de ceux qui ont pour mission de reprendre et de corriger les autres: quelles doivent être la pureté et l'innocence de ceux qui doivent dispenser le pain de la parole sacrée, en redire les significations profondes, pénétrer jusqu'au fond et au-delà des entrailles de la sagesse.

8. *Vos dents sont comme un troupeau de brebis tondues*. Pourquoi donc comme un troupeau? Sans doute parce qu'au lieu de se heurter et de se combattre, les dents de l'Eglise s'accordent dans la simplicité et l'unité des mêmes sentiments, *comme un troupeau de brebis tondues qui sortent du lavoir*. En dépouillant le vieil homme, en se débarrassant d'un fardeau superflu, en se purifiant, on monte avec plus de légèreté dans les hauteurs. La vieille laine devient un poids pour les brebis, quand la nouvelle toison se met à pousser, après l'hiver, la pluie et la mauvaise saison. Sentez-vous donc le besoin de vous envelopper encore dans la toison vieille et superflue des choses légères et vaines, l'hiver et les froidures de l'âme durent encore pour vous. Ceux qui sortent du lavoir tondus et dépouillés, sont ceux qui ne gardent rien de leurs anciens fardeaux, ni de leurs souillures passées. Remarquez qu'il ne vous suffit pas d'être tondus, déchargés, lavés et renouvelés, si vous ne montez,

[1] Act. x, 13. — [2] Deutér. xxxiv, 7. — [3] I Cor. xiv, 24, 25. — [4] Isaïe lvi, 10, 11. — [5] Ézéchiel ii, 6. — [6] Math. x, 6.

si vous ne marchez en esprit, vous qui êtes renouvelés par l'esprit. *Si nous vivons par l'esprit*, dit l'Apôtre, *marchons aussi selon l'esprit*[1]. Si donc vous prétendez monter, sortez sans cesse du lavoir, toujours nouveaux et toujours purs. Baignez chaque nuit votre lit de vos larmes. Ou si le péché, au lieu de vous envelopper comme une nuit, passe au-dessus de vous comme une nuit, lavez-vous cependant chaque nuit, et effacez en vous, par vos pleurs, jusqu'aux vestiges des moindres fautes. Cette vallée de larmes est un lavoir. Pourquoi donc réservez-vous au lavoir du siècle futur ces souillures amoncelées et ces péchés ? Savez-vous si, au lieu d'un lavoir, vous ne rencontrerez pas un brasier ? Car ces fautes faciles à purifier aujourd'hui, sont purifiées là, plutôt dans un esprit de rigueur et de justice que de miséricorde. Et heureux celui qui, sortant de cette vie, non comme de la fange, mais comme d'un lavoir, n'a plus rien à purifier, parce qu'il est entièrement pur ! Il méritera de manger avec des dents blanches, c'est-à-dire avec une âme intelligente, le pain des anges; non plus ce pain de douleur, mais ce pain qui réjouit le cœur de l'homme, et que désignait le Prophète quand il s'écriait : *Je serai rassasié quand votre gloire m'apparaîtra*[1]. Si cette gloire nourrit déjà avant de se montrer, en se révélant elle rassasie. Et qu'est-ce que la pleine révélation de cette gloire, sinon la vraie sagesse ? Elle nous invite à nous nourrir d'elle ; et nous la mangeons quand nous la méditons, quand un cœur pur y puise ses délices, et son aliment intarissable. Ayons donc les sens de notre âme purifiés et exercés non plus seulement à distinguer le bien et le mal, mais à percevoir un si grand bien. Faisons souvent présentement ce qui sera ailleurs notre éternelle occupation, et exerçons-nous d'avance à ce qui deviendra notre tâche incessante. Regardons aujourd'hui comme notre suprême affaire, ce qui sera un jour notre unique affaire, car la contemplation de la sagesse est l'éternel aliment de l'âme. L'âme n'a pas de plus doux travail que de ruminer, si j'ose dire, ce pain vivant qui a dit au Père : *La vie éternelle consiste à vous connaître, vous le Dieu véritable, et Jésus-Christ que vous avez envoyé*[2], et qui vit et règne dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON XXIV

Toutes portent un double fruit, et il n'y a pas de stérile parmi elles. Vos lèvres sont comme une bandelette d'écarlate. Cantiq. IV, 3.

1. Vous avez entendu, dans le discours précédent, l'éloge des dents de l'Epouse : éloge bien mérité : car les dents sont une partie importante de la beauté, quand elles sont blanches et bien rangées. Ce qui plaît encore en elles, avec leur belle disposition, c'est leur utilité. Car, comment saint Jean eût-il dévoré ce livre qui lui est présenté dans l'Apocalypse, s'il n'avait eu des dents aptes à ce travail[2]? Ce livre présenté dans son entier, semblait un aliment bien dur. Il fallait donc des dents pour en réduire la grandeur, en amollir la dureté, et le rendre plus aisé à absorber. Quelle dent excellente, qu'une intelligence exercée aux choses spirituelles, qui juge tout, discute tout, qui scrute et s'assimile les profondeurs divines; qui s'approprie la moëlle de ce livre et se nourrit de ce qu'il y a de plus intime dans la sagesse. *L'insensé*, est-il écrit, *se croise les mains, et mange ses entrailles*[3]. Nourriture sanglante et charnelle, aliment qui périt et qui tue. Qu'il est bien plus doux et plus salutaire de manger les entraillles de la sagesse, et les

[1] Galat. v, 25. — [2] Apoc. x, 9, 10.

[1] Ps. xvi, 15. — [2] Jean xvii, 3 — [3] Eccle. iv 5.

secrets de la parole sacrée! Mais on n'y touche qu'avec des dents purifiées et blanches, parce qu'elle est l'éclat de la lumière éternelle, et que les dents de l'Epoux sont proclamées plus blanches que le lait. Aussi loue-t-il dans l'Epouse cette ressemblance avec lui : *Vos dents sont comme un troupeau de brebis tondues qui montent d'un lavoir.* Il faut avoir un cœur non-seulement purifié, mais libre, si on veut l'appliquer à l'étude de la divine parole.

2. *Toutes portent un double fruit, et il n'y en a pas de stériles parmi elles.* C'est stérilité que de ne porter qu'un fruit unique. Etes-vous parvenu à entendre les Ecritures, vous avez déjà produit là un premier fruit. C'est un progrès, et un grand, mais il est insuffisant pour arriver au sentiment des choses divines, si l'affection ne répond pas à l'intelligence. Stérile est l'intelligence qui n'a pas pour sœur la dévotion. Partout se trouve répandue dans le champ des Ecritures la semence qui vous aidera à porter ce double fruit. Là tout est non-seulement profond, mais suave. La parole du Seigneur est lumière et feu; et elle est stérile en vous, quand elle n'y produit pas ce double résultat. Si vous voyez par l'esprit, mais que votre cœur reste glacé, l'ardeur enflammée de la parole de Dieu ne semble-t-elle pas frappée d'impuissance? Si le feu a la propriété d'éclairer, il possède de plus encore celle d'embraser. *La parole qui sortira de ma bouche,* dit le Seigneur, *ne reviendra pas à moi inutile : elle agira, et elle éteindra le but pour lequel je l'ai adressée*[1]. Quel est ce but? l'Evangile vous l'apprend : *Je suis venu apporter le feu sur la terre, et que veux-je, sinon qu'il s'allume*[2]? Cette parole est une semence, et comme on le lit dans Job : *Par elle la lumière et la chaleur se répandent sur la terre*[3]. Mais je ne sais comment il se fait que la lumière a eu une germination plus abondante, et que les hommes l'ont préférée à la chaleur; peut-être aiment-ils mieux la lumière parce qu'ils ne s'attachent guère à ce qui est sans éclat. Un feu qui ne brûle pas n'a-t-il pas, à vos yeux, perdu et désappris sa nature? Quand vous entendez un homme se glorifier et dire : Ce langage tiré de l'Ecriture ne m'édifie pas, n'est-ce pas comme s'il disait : Cette parole de feu a perdu pour moi sa vertu; elle ne m'échauffe pas, elle ne m'enflamme pas; elle n'exerce pas sur moi sa puissance innée? Il n'accuse la parole de stérilité, et autant que cela dépend d'elle, elle croît et fructifie. Pourquoi vous vanter, mon frère, que la parole sacrée ne vous édifie pas? Le terrain sur lequel elle tombe n'est peut-être ni nettoyé, ni remué; la semence ne saurait donc ni y prendre, ni y germer, ni y croître. Heureux le cœur où l'amour du monde a séché, et perdu sa force; le feu de la parole sainte y fait mieux sentir sa vertu. Il brille, il brûle. Qu'il ait en vous cette double propriété, et puissiez-vous produire ce double fruit! Il est stérile le sein qui ne les porte pas. En Jésus-Christ, ni la circoncision, ni l'incirconcision ne servent de rien, mais la foi qui agit par la charité[1]. C'est un fruit excellent que la charité, car elle est rangée parmi les fruits du Saint-Esprit. Et la double charité est comme un double fruit. *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit. C'est là le premier objet et le plus grand commandement. Le second lui est semblable. Vous aimerez votre prochain comme vous-même.* L'un est le premier commandement, l'autre est le second, et tous deux sont très-grands puisqu'ils se ressemblent. Voilà deux fruits excellents et qui suffisent, *car sur eux reposent la loi et les prophètes*[2]. *La fin du précepte c'est la charité*[3], appelée en un autre endroit *le lien de la perfection*[4].

3. Aussi venait naturellement ici cette bandelette de pourpre, dont l'Epoux emprunte la comparaison pour louer les lèvres de son Epouse. *Vos lèvres sont comme une bandelette de pourpre.* Elles lient, et elles brillent en effet, ces lèvres qui parlent de ces fruits. La charité reçue dans le cœur, comme un feu ardent imprime aux lèvres qui le répandent, la couleur de la pourpre. La chaleur tombée du ciel dans une âme donne à la bouche ce coloris. Pourquoi compare-t-on les lèvres de l'Epouse à la pourpre, sinon pour indiquer qu'elles sont enflammées, car la pourpre a l'éclat et la teinte du feu? Ces lèvres n'ont plus besoin d'être purifiées aux charbons de l'autel, ni touchées par un feu extérieur. Une flamme intérieure les embrase, et elles répandent au dehors ce feu descendu du ciel dans les entrailles. Elles propagent la science du salut, la loi divine dont le Seigneur est venu embraser la terre. Oui elles sont bien toutes empourprées ces lèvres qui communiquent le feu non pas à la terre, seulement, mais jusqu'au ciel. Elles échauffent le Dieu du ciel même.

[1] Isaïe LV, 11. — [2] Luc XII, 49. — [3] Job XXXVIII, 24.

[1] Galat, V, 6. — [2] Math. XXII, 37, 40. — [3] I Tim. I, 5. [4] Coloss. III, 14.

Aussi l'Epoux loue-t-il ces lèvres de pourpre parce qu'elles sont telles pour lui, parce qu'elles lui semblent ardentes, parce qu'il en sent le feu, et qu'elles enflamment encore l'amour mutuel. Chose merveilleuse ! Dieu est lui-même un feu, et cependant il s'enflamme à nos étincelles. Et pourquoi pas? Le Verbe de Dieu est aussi un glaive[1], et pourtant il est blessé. *Vous avez blessé mon cœur, ma sœur et mon Epouse, vous l'avez blessé avec un de vos yeux*[2]. Ainsi il est feu et pourtant il est enflammé. Il est blessé d'un regard, il est embrasé par une lèvre, et même lié. C'est pourquoi les lèvres de l'Epouse sont comparées à une bandelette. Mais la charité est une blessure, une bandelette, une pourpre. Voyez-vous combien elle est pénétrante, tenace, et ardente? Employez ces lèvres dans la prière ; enchaînez en votre cœur votre bien-aimé avec ce lien solide, serrez-le, et pénétrez-le du feu de vos affections. Qu'il soit doux de vous entendre dire : Votre parole est brûlante, et votre Epoux en fait l'objet de votre bouche, car vos lèvres sont belles comme une bandelette de pourpre. L'éloge des lèvres indique en effet le désir d'un baiser. Il souhaite d'imprimer ses lèvres sur les vôtres, afin que pour lui et pour vous il n'y ait qu'une bouche et qu'une lèvre, et qu'ensuite il puisse vous dire : Voici la bouche de ma bouche, et les lèvres de mes lèvres. La grâce répandue sur ses lèvres se communique aux vôtres, et leur pourpre devient la vôtre. Souvenez-vous cependant que je ne parle pas ici de lèvres charnelles, mais spirituelles, intérieures. C'est d'elles que l'Apôtre a dit : *Chantant des hymnes et des psaumes dans vos cœurs à Dieu*[3]. Si vous êtes l'Epouse de Jésus-Christ, vos lèvres doivent être fermées et enflammées pour adresser des supplications au Bien-aimé, pour s'entretenir avec lui, pour chanter sa gloire et dire avec le Prophète : *Mes lèvres tressailleront quand je célébrerai vos louanges*. Que dans ces saints entretiens il n'y ait sur vos lèvres rien de vague, et les voilà pareils à cette bandelette ; rien de froid, et les voilà de pourpre. O bon Jésus, qui me donnera ces lèvres pour conférer avec vous, ces lèvres promptes, libres, enflammées, joyeuses, qui ne chantent que vous et pour vous? Puissent-elles être toujours embrasées des pieux sentiments d'une méditation continuelle, pour offrir ainsi l'image d'une bandelette de pourpre!

[1] Ephés. VI, 17. — [2] Cantiq. IV, 9. — [3] Ephés. V, 19 — [4] Ps. LXX, 23.

4. Ce sont de telles lèvres que l'Epoux loue en son Epouse, telles, non-seulement dans la prière, mais dans l'exhortation où elle déploie sa force et la pureté de sa doctrine. Les lèvres, en effet, qui s'astreignent à ce langage répandent vraiment la science du salut, en employant une parole douce et fervente pour éveiller les cœurs des auditeurs : et elles sont de pourpre parce qu'elles enflamment. Mais si elles enseignent et exhortent tout à la fois, si leur doctrine est saine et en harmonie avec les règles de la foi, elles sont comme une bandelette, et elles propagent une science non-seulement salutaire, mais inattaquable. Car quoi de plus adhérent, de plus tenace, de mieux enlacé par un nœud vigoureux que la raison et la foi? C'est là l'enseignement par lequel saint Paul façonnait son disciple quand il disait : *Appliquez-vous à l'exhortation et à la doctrine*[1]. Dans les entretiens ordinaires, où on ne traite pas des mystères de la foi, vos lèvres sont encore bien comparées à la bandelette de pourpre, si votre discours est renfermé dans une juste mesure, s'il est sobre, et porte la rougeur si agréable de la retenue, s'il parle souvent et volontiers de la croix du Christ. O bienheureuses ces lèvres vraiment dignes des paroles et du baiser du Christ ! ces lèvres pures et brûlantes, pures dans la foi, brûlantes d'amour. Ce feu vient du cœur et du ciel; il ne jaillit pas d'en bas.

5. Car il y a aussi un feu qui sort de l'enfer. Saint Jacques dit : *La langue, petit membre, enflamme tout le cours de notre vie, enflammée elle-même par la géhenne*[2]. Comment une langue embrasée d'un feu si fatal peut-elle en communiquer un salutaire ? Notre corruption native se précipite aisément vers le mal, et par sa propre mobilité court déjà à l'abîme. Est-il nécessaire d'enflammer encore cette roue, qu'on ne peut arrêter, mais qui d'elle-même est emportée vers le péché ? On l'a bien dit : *Le cœur de l'homme, dès l'enfance, est enclin au vice*[3]. Il ne sait pas résister à l'impulsion première qu'il subit; et vous vous servez d'une langue dépravée pour le pousser encore, et accroître le feu qui l'embrase? La langue dépravée cherche des occasions de colère et d'emportement; elle forge des injures fausses, elle exagère les véritables au lieu de les dissimuler; elle tourne les services en offenses, et pour ébranler le cœur elle y jette les étincelles de sa parole empoisonnée. Langue funeste! pour-

[1] I Tim., IV, 13.— [2] Jacq. III, 5, 6. — [3] Gen. VIII, 21.

quoi mettre ces feux dans votre cœur! N'est-ce pas assez déjà de sa propre flamme, des ardeurs de la concupiscence charnelle, de sa légèreté innée ? Tout cela ne suffit-il pas à emporter votre cœur pareil à une roue rapide? Votre naissance a mis en vous ces feux que la grâce amortit en vous régénérant. N'ajoutez pas du feu à du feu, et n'accroissez pas les ardeurs de la concupiscence. Ces flammes que vous vomissez, vous les empruntez à l'enfer. Elles en viennent, et elles y conduisent. *La langue*, dit l'Apôtre, *est enflammée par la géhenne*. Elle est bien teinte d'une pourpre mauvaise ; mais la bandelette manque. Elle ne lie pas, elle dissipe. Elle répand une flamme désolante, qui divise ce qui est uni, en semant comme des étincelles de paroles de discorde ; oui, une pareille flamme vient de l'enfer. Car celle qui vient d'en haut est pudique, pacifique, amie du bien, et elle améliore les cœurs. En effet la parole douce multiplie les amis, et apaise les ennemis. C'est une flamme qui en éteint une autre : une flamme supérieure et céleste qui étouffe une flamme inférieure et infernale, quand un mot sage et doux vient surmonter et amolir une parole méchante et dure. Anssi est-il dit : *Vos lèvres sont comme une bandelette de pourpre, et douce est votre parole*. A l'Epouse, en effet, ne conviennent que des paroles douces, affectueuses, qui, comme des bandelettes légères et délicates, enchaînent l'Epoux et l'enlacent des liens de la charité. Heureuse l'âme qui sait tresser ces rets, y retenir Jésus, s'attacher le Verbe du Père par l'amour, l'enfermer par ses paroles, le charmer par ses entretiens amoureux en sorte que sa parole soit douce à celui qui possède les paroles de la vie éternelle, qui est le Verbe éternel, vivant avec le Père et le Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON XXV

Vos joues ressemblent à un fragment de grenade. Cantiq. ch. IV, 3.

1. Quelle est donc, selon vous, la douceur des joues de l'Epouse, puisqu'on peut les manger et qu'elles ont la grâce d'un fruit salutaire ? Vous verrez en effet régner sur les joues de certaines personnes une telle douceur, que leur aspect récrée les regards, et nourrit le cœur de la grâce intérieure que la physionomie révèle. La douceur du visage est l'interprète des sentiments de l'âme ; la physionomie en est l'expression. Il était donc naturel de parler des joues après les dents blanches et les lèvres de pourpre. Les joues sont voisines des lèvres, et pendant leur silence, elles redisent par une sorte de langage visible les secrets du cœur. Elles remplacent les accents de la voix : elles supléent la bouche, ou lui donnent un charme de plus. Si doux et si chaleureux que soit un discours la hardiesse ou la légèreté du visage lui enlèvent sa grâce ou son autorité. C'est pourquoi l'auteur sacré traite ici des joues de l'Epouse, parce que leur modestie et leur sérieux ajoutent un charme de plus à la pourpre des lèvres. Et il semble indiquer en elle une certaine maturité en les comparant à un fruit. Dans les fruits la maturité est toujours désirable. Précédemment l'Epoux, décrivant encore les joues de l'Epouse les comparait à la tourterelle, pour faire entendre qu'en elle il n'y a rien de lascif, de léger, de hardi ; mais que l'ardeur de ses désirs y répand une douce gravité. Les affections inquiètes ôtent à la physionomie tout air frivole, et les méditations de l'amour éloignent des joues toute légèreté. La tourterelle est un oiseau toujours inquiet et toujours gémissant. Aussi saint Paul veut-il qu'une vierge soit pleine de sollicitude *pour plaire à Dieu* [1], et qu'elle dise sans cesse : *Mon âme a soif du Dieu qui est la fontaine*

[1] I Cor., VII, 32.

de vie : quand viendrai-je et paraîtrai-je devant la face du Seigneur[1]. N'est-ce pas ici un gémissement? Et il est doux le gémissement né de l'amour. Pourraient-elles n'être pas empreintes de gravité et de sérieux ces joues qui réflètent les sentiments d'un cœur gémissant ? Et ici il y a plus que des gémissements, il y a une nourriture. *Vous nous nourrirez du pain des larmes*[2], est-il dit. Actuellement les joues de l'Epouse sont comparéee à une pomme de grenade, parce qu'un cœur affectueux et aimant, en répendant la maturité sur les traits, nourrit ceux qui les contemplent. Car la grâce qui reluit dans l'âme semble reposer les regards ; en impressionnant doucement le prochain, elle lui communique doucement ces propres émotions. Il m'est impossible de ne pas ressentir une sensation délicieuse, quand je me représente une pareille physionomie ; et des joues où l'amour se peint produisent quand j'y pense, un sentiment analogue. A plus forte raison si je les vois, la vue étant de nature à impressionner plus que la pensée. Belles sont donc ces joues où brille tant de grâce, et que rélève une si agréable humilité : là, nul orgueil, nulle dureté. Elles sont comme brisées par la discipline et toutes empreintes de modestie et de simplicité.

2. *Comme un fragment de grenade, ainsi sont vos joues.* N'a-t-il pas eu les siennes brisées, celui qui les a abandonnées aux coups, aux mauvais traitements, et aux crachats[3] ? Précieuse brisure qui a laissé paraître leur vertu intérieure, et échapper la grâce enfermée sous l'écorce de la chair. Elle semble comme broyée, cette haute majesté qui s'anéantit sous les injures de la Passion. Mais quelle richesse de salut est sortie pour nous de ces fragments ! Et vous, si vous accomplissez en votre chair, ce qui manque à la Passion de Jésus-Christ[4], si vous portez les stigmates du Christ dans votre corps[5], le Christ vous dit alors : *Vos joues sont comme une moitié de grenade.* Sont-elles broyées, crucifiées, domptées, et soumises par la discipline, ne sont-elles pas alors comme des fragments d'un excellent fruit? Dans la suite du Cantique, il est dit à l'Epoux que *ses joues sont de petits parterres de plantes aromatiques*[6], parce qu'elles ont été sillonnées, cultivées et disposées à recevoir ces herbes aromatiques. C'est de la sorte qu'ici il compare les joues de l'Epouse à un fragment de grenade. Heureux fractionnement qui, au lieu de livrer passage à la mort, laisse paraître un fruit spirituel. Heureuses aussi les joues que l'humilité a si bien broyées, que les fruits qui y sont cachés, loin de perdre leur grâce, la répandent au dehors. Des grenades, par la couleur rouge de leur écorce, expriment la pudeur d'un visage modeste. Or, la pudeur est une parure convenable Pour l'Epouse du Christ. Comme une aurore, la pudeur colore les principes de tous les actes, et elle ajoute aux autres vertus le charme d'une modestie virginale ; au lieu de vanter effrontément ses œuvres, elle n'en parle qu'avec réserve, et elle les indique à peine, quand la nécessité l'exige. O bon Jésus! qu'elle réserve en vos discours! que vous avez été sobre à vous louer, vous qui pouviez le faire, sans exposer votre humilité, ni blesser la vérité! Parlait-il de choses qui le touchaient, il taisait le nom. Il était libre pourtant de s'étendre, mais à l'exemple de l'Epouse, il s'enveloppait de modestie et de pudeur. Je ne parle pas seulement de cette pudeur qui colore le visage, mais de celle qui embellit tout l'ensemble de la vie. Car il y a les joues de la vie, comme il y a celles du corps ; et leur plus belle couleur est l'humilité qui recouvre toutes les œuvres, et qui cache plus de vertus dans le cœur qu'elle n'en laisse paraître au dehors. Ici encore l'Epoux peut dire : *Vos joues sont comme un fragment de grenade; sans parler de ce qui est caché au-dedans.* Joues pleines de beauté, qui n'offrent rien de faux, mais qui cachent beaucoup de merveilles : si elles n'ont rien de factice, elles n'étalent pas non plus au-dehors tout ce qu'elles recouvrent et leur aspect ne promet pas tout ce que donne leur vertu.

3. Ceci peut encore s'appliquer à ces joues intérieures de l'âme à la conscience, où l'œil de l'homme ne pénètre pas, mais où Dieu voit. La conscience de chacun a sa physionomie propre. Et les joues en sont empourprées des couleurs de l'humilité, si cette conscience, au lieu d'exalter ses œuvres et d'exagérer ses mérites, les estime faibles, et rougit de leur infériorité. Et qui donc se glorifiera de posséder un cœur chaste et pur[1]? S'il a reçu du Ciel ce don, comment s'en glorifierait-il, comme s'il ne l'avait pas reçu ? D'ailleurs qui comprend les dons qu'il a reçus? Si on ne comprend pas ses péchés, encore moins les dons, dont on a été comblé ? Ces dons viennent d'en-haut et du

[1] Ps. XLI, 3. — [2] Ibid. LXXIX. 6. — [3] Isaïe L, 6. — [4] Coloss. I. 24. — [5] Galat. VI, 17. — [6] Cantiq. V, 13.

[1] Prov. XX. 9.

Père des lumières. Or, il n'y a que l'Esprit de Dieu qui connaisse les choses de Dieu. C'est pourquoi si Dieu, par son esprit, révèle ces choses à une âme, c'est moins elle-même; que l'Esprit de Dieu en elle qui les connaît. *Pour nous*, dit saint Paul, *nous avons reçu l'esprit qui est de Dieu, afin que nous sachions les dons que Dieu nous a faits*[1]. Mais est-ce tous les dons? Ou si saint Paul a pu les connaître tous, a-t-il pu en avoir une connaissance parfaite? Je crois qu'il n'en a pas connu un seul pleinement. Non pas même un, malgré les leçons de l'épreuve. C'est utilement que la conscience est en partie cachée à elle-même, et que l'âme avide de perfection ignore ses propres progrès. Ce ne sont pas des fruits entiers de vertus, mais seulement des fragments, que l'écrivain sacré nous montre sur les joues de l'Epouse. Ce qui est sur les joues est en évidence. Si quelqu'un trouve en soi la grâce de quelque vertu, l'y trouve-t-il dans sa force, sa constance et sa persévérance? *Aucun de mes os, qui sont votre œuvre et qui sont cachés, ne se dérobe à vos regards*[2], dit le Psalmiste. Caché pour moi, il ne l'est pas pour vous, car votre esprit sonde tout, même ce qu'il y a en moi de plus obscur. O Jésus! puisse-t-il y avoir en moi beaucoup de secrets de cette nature, connus de vous et déposés dans vos trésors. Déposés dans ma connaissance, ils seraient en péril : aussi je les confie plus sûrement à votre science, ou plutôt, ce n'est pas moi qui vous les confie, c'est vous qui ne me les remettez pas. Et vous conservez sûrement en vous ce qui est votre œuvre cachée. La perfection de l'Epouse elle-même ne paraît pas et ne se rencontre pas tout entière sur ses joues.

4. *Ainsi sont vos joues, sans ce qui est caché au-dedans.* Il est des secrets qui viendront au jour en temps opportun, et que le visage laissera paraître. En attendant, ils sont cachés ainsi qu'en une semence; le temps leur donnera toute leur beauté. Aujourd'hui vous êtes épouse, mais on ne voit pas encore toute la destinée qui vous est réservée. Qui me sera semblable, quand j'apparaîtrai dans tout mon éclat? Presentement, vous n'avez qu'une ressemblance commencée, parce que vous n'avez qu'une science partielle. Vous voyez déjà ma gloire face à face, mais vous vous transformez encore, allant de clarté en clarté[3], et cette transformation prouve que vous n'êtes pas encore arrivée à l'image parfaite. La transformation est un progrès, ce n'est pas la perfection. Vos yeux ne voient pas la perfection : les miens l'aperçoivent : et en moi, vous êtes telle que vous serez. Déjà vous êtes inscrite au livre de vie, et j'ai peint votre portrait en mes mains. Votre visage est sans cesse devant moi, il y brille, bien qu'en vous il soit encore voilé. Déjà j'ai trouvé en vous la drachme de mon image, mais couverte de rouille et sans éclat. Déjà la foi rougit vos joues et y répand l'incarnat de la vie : mais l'objet de la foi reste obscur. Aussi *vos joues sont-elles comme un fragment de grenade, sans parler de ce qu'elles cachent.* La vue de votre foi m'est agréable: mais ce qu'il y a de caché en vous vous recommande bien plus à mes yeux. La vertu de patience est visible, c'est un charme sur vos joues; mais je vous estime bien davantage pour la gloire qui la doit suivre. En effet, mes frères, il n'y a aucun rapport, je ne dis pas entre les souffrances, mais entre la passion pratiquée dans cette vie, et la gloire future qui s'élèvera en nous[1]. Déjà il en a été jeté en nous des semences, qu'une sourde élaboration conduit à leur parfaite maturité, et à la substance d'un fruit parfait. Cette substance est actuellement cachée en nous par une grâce séminale. *Ma substance est au fond de la terre*[2]. Voyez-vous où elle est cachée, au dire de David? *Dans le fond de la terre.* C'est un bonheur que ce ne soit pas dans les parties infimes de la terre. Car, je distingue dans la terre une région supérieure, une région inférieure, et une région infime. La région supérieure, c'est la nature du corps de l'homme; la partie inférieure, c'est la corruption de la nature; et la partie infime, c'est l'iniquité, c'est le péché issu de la corruption, et qui ajoute à la corruption. David ne dit pas que sa substance est cachée dans cette dernière région : car la grâce spirituelle (et c'est la noble substance du Prophète) n'a aucun commerce avec le péché. Il la place dans *la partie inférieure de la terre. Ma substance;* dans un but médicinal, la grâce de l'esprit reste cachée dans l'infirmité de la chair : comme un levain qui opère et guérit, jusqu'à ce que la vie absorbe enfin la mortalité. La pâte, en effet, ne doit pas corrompre le levain, c'est plutôt le levain qui lui doit communiquer sa saveur.

5. Mais dans un autre endroit, le Prophète dit : *Ma substance est devant vous*[3]. Sa sub-

[1] I Cor. II, 17. — [2] Ps. CXXXVIII, 15. — [3] II Cor. III, 18.

[1] Rom. VIII, 18. — [2] Ps. CXXXVIII, 15. — [3] Id. XXXVIII, 8.

stance est donc à la fois et dans la région inférieure de la terre et devant Dieu. La voilà cachée en des lieux bien éloignés l'un de l'autre, au Ciel et dans la terre, dans l'éternité et dans l'infirmité, ici par l'opération de la grâce, là par la prudence. Elle est puissante la grâce qui fait progresser nos vertus, en nous inspirant le goût de la perfection, et qui nous dévoile les mystères cachés depuis l'origine du monde, cachés au monde, et cachés en Dieu, où notre vie elle-même est cachée avec le Christ. Elle est vraiment immense, Seigneur, votre douceur que vous avez cachée à ceux qui vous craignent, mais non à vos amis. Aussi, cette douceur n'a-t-elle pas été peut-être dérobée à l'Epouse. Ces secrets sont aussi à elle, puisqu'il est dit : *Ainsi sont vos joues, sans parler de ce qui s'y cache*. C'est pourquoi cette parole n'est pas seulement pour elle, mais pour ceux qui l'entourent, plus encore pour ceux qui sont loin d'elle, et qui lui résistent : pour ceux qni se soustraient à sa vie sainte, ou que la jalousie porte à la déchirer. Les uns estiment la vie retirée, la vie des saints, stérile et sans honneur. Les autres sans la croire vide, en considèrent la suite avec effroi : pour la fin et l'issue, ils n'osent pas lui refuser l'honneur. La religion, aux yeux de ceux-ci, est vaine, aux yeux de ceux-là amère. Les uns ne la respectent pas, les autres craignent de l'embrasser. Aussi l'Epoux fait-il une allusion délicate aux secrets de l'Epouse, dans le but de toucher indirectement les uns, d'attirer les autres, en parlant ainsi à mots voilés des délices intimes de l'Epouse : *Ainsi sont vos joues, sans ce qu'elles recouvrent*. Il semble dire : si les autres savaient, ô Epouse, de quels trésors cachés votre sein est rempli, ils sacrifieraient tout pour les conquérir. Ils perdraient avec joie leurs biens; ils endureraient avec bonheur tous les genres de souffrance, pour mériter de participer à ces douceurs cachées. Mais leurs yeux ne connaissent pas les compensations réservées aux âmes saintes. Ils sont consolants pourtant les retours qui charment de longues douleurs : et elles ne sont pas médiocres ces délices qui s'étendent jusque dans l'avenir. Pourquoi craignez-vous de trouver la pauvreté chez l'Epouse? Ses trésors renferment des délices et en abondance. Oui, l'abondance règne dans vos tours, ô Epouse! Et *votre cou est semblable à la tour de David*: si vos délices sont chachées, votre vertu se montre. Pourrait-elle n'être pas visible, quand on la compare à une tour? Mais renvoyons ce sujet au discours de demain. Et au sujet de cette tour, nous dirons ce que nous inspirera le vrai David, son architecte et son défenseur, Jésus-Christ qui vit et règne dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON XXVI

Votre cou est semblable à la tour de David qui est bâtie avec des boulevards. Mille boucliers y sont suspendus, etc. Cantiq. ch. IV, 4.

1. L'Epoux tient à l'Epouse, et à son sujet, un langage plus énergique. Précédemment ce n'était que délicatesse, quand il disait : *Votre cou est comme un collier*[1]. Vous trouvez dans le psaume quelque chose d'analogue : *Le Seigneur s'est revêtu de beauté, il s'est enveloppé de force*[2]. Excellents vêtements dont l'un est un ornement et l'autre une armure. Il a mis en premier lieu ce qui semble mieux convenir à l'Epouse : maintenant il va décrire sa force. La vertu de force dans l'Epouse est d'autant plus précieuse qu'elle est plus rare : en effet, *qui trouvera une femme forte*[1]*?* Et si quelqu'un la peut rencontrer, vous cependant, ô bon Jésus, vous la trouvez moins que vous ne la rendez

[1] Cantiq. I, 9. — [2] Ps. XCII, 1.

[1] Prov. XXXI, 10.

telle, par les prévenances de votre grâce. Cette tour ne s'édifie pas elle-même. Elle est l'œuvre de celui sans qui sont vains tous les travaux des architectes. Et voyez quelle force il veut nous montrer en elle puisqu'il la compare à la Tour de David. *Comme la Tour de David, tel est votre cou.* Par ce cou n'entendez ni l'inflexibilité ni la dureté. Ces choses loin de mériter des louanges n'attirent qu'une sentence de malédiction. *Maudite soit leur fureur, parce qu'elle est obstinée, et maudite leur obstination, parce qu'elle est dure* [1]. *Ta tête est un nerf de fer* [2]. Tout ceci est une condamnation et non un éloge. Cette roideur obstinée prétend imiter faussement la liberté que je trouve dans ces paroles: *Votre cou ressemble à la Tour de David.* Tête libre en effet, tête qui ignore toute condition servile, aussi droite, aussi bien défendue que la tour de David. Je ne crois pas ce cou asservi à aucun joug abject. Un joug pesant charge tous les fils d'Adam, dès leur naissance [3]; mais l'Epouse ne semble pas être une fille d'Adam. Depuis longtemps elle a échangé pour la nouveauté de la régénération son ancienne naissance; elle ne connaît plus le vieil Adam depuis qu'elle est passée au Christ; attachée à lui elle ne fait plus qu'un esprit avec lui. Elle est donc libre, car là où règne l'esprit de Dieu règne la liberté, cette liberté par laquelle Jésus-Christ nous a affranchis, liberté donnée et non pas innée. Car les fils d'Adam dès leur apparition dans cette vie sont assujettis à un joug pesant. Oui pesant; il avait, durant dix-huit ans, tenu courbée cette femme de l'Evangile, et il l'empêchait de regarder le ciel [4]; à l'encontre de celle qui porte comme une tour son cou vers le ciel.

2. Lourd est en effet le joug que le genre humain tout entier ne pouvait secouer dans cette femme courbée. Incapable de le déposer, il ajoutait sans cesse péché sur péché; il accumulait infirmité sur infirmité; il était fécond mais d'une fécondité malheureuse. Voulez-vous apprendre comment il entassait joug sur joug? Ecoutez à l'aide de quelle excuse un des invités du festin évangélique s'en tient éloigné : *J'ai acheté cinq jougs de bœufs* [5]. Ame stupide! tête faible! cou rompu à l'esclavage! Tu portes un joug que tu tiens de la naissance; et tu t'en donnes de nouveaux! Ah! tu n'as pas besoin d'acheter ce que tu trouves gratuitement en toi. Tu te fatigues à acquérir des jougs, quand tu ne peux soustraire ta tête à celui qui t'accable. *J'ai acheté*, dit-il, *cinq jougs* (paires) *de bœufs*, et te voilà impuissant à secouer ce joug si lourd qui courbe tous les fronts. Et tu n'as pas la rançon nécessaire à ta délivrance. Ne sais-tu pas quel pesant fardeau t'accable? Le sang du Christ seul peut t'en délivrer. Quoi tu as de quoi acheter; et tu n'as pas de quoi te racheter! Malheureuses richesses! Tu es assez fortuné, non pour adoucir mais pour multiplier les chaînes et les entraves de ton cou, Contente-toi donc du joug cruel dont tu portes le poids. Ce joug, si tu l'ignores, est une sorte de nécessité qui t'entraîne au péché, et une impossibilité d'en sortir. Ce joug c'est la difficulté au bien, c'est l'amour du mal. Ce joug, c'est l'iniquité dont tu es coupable, et qui te voue au supplice; c'est la faiblesse qui te sollicite au vice. Ce sont là des choses originelles, puisées à la source d'une race viciée; et tu y ajoutes des charges volontaires! Pendant que la curiosité de tes cinq sens te conduit à considérer des beautés extérieures, tu allumes en toi la flamme intérieure de la concupiscence que le sang de Jésus-Christ peut seul éteindre. Seule, la concupiscence a déjà assez d'ardeur; mais les aliments qu'on lui fournit du dehors achèvent de déchaîner ses fureurs. Nous sommes exposés à deux maux, la corruption de la nature, et cette curiosité qui lui cherche au-dehors des excitations. Notre misère est doublée par nos penchants propres et par les impulsions de l'ennemi. Elle l'est encore par la flamme de la concupiscence et le souffle incendiaire qui l'active.

3. *J'ai acheté cinq jougs de bœufs.* Oui de *bœufs*, car le travail de la curiosité fatigue les âmes grossières. Vous souhaitez un joug: ne cherchez pas; prenez sur vous le joug de Jésus-Christ, joug gratuit, agréable et non écrasant. *Mon joug est doux*, dit-il, *et mon fardeau léger* [1]. Ce n'est pas un joug de bœufs, car c'est un joug raisonnable; au lieu de fatiguer il repose. Et voyez en quel sens il appelle ce joug léger. Le joug pesant, c'est le joug mentionné plus haut, et qui charge les fils d'Adam depuis leur naissance jusqu'à leur mort. De quelle mort, croyez-vous? de la mort de celui dont il est dit : *Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu* [2]. Heureuse mort qui met au tombeau notre antique naissance, pour nous en donner une nouvelle, qui absorbe la servi-

[1] Gen. XLIX, 7. — [2] Isaïe XLVIII, 1. — [3] Eccli. XL, 1. — [4] Luc XIII, 11. — [5] Ibid. XIV, 14,

[1] Math. XI, 30. — [2] Coloss. III, 3.

tude et engendre la liberté; car ils sont libres les enfants qui doivent la vie à cette naissance. Heureuse aussi cette mort qui nous dépouille du vieil Adam et brise le joug accablant que nous tenons de lui. En sortant de la vie charnelle, on rompt en effet le joug qui nous tenait captifs; désormais il ne pèse plus, il tombe dissous par l'huile, dès que nous avons commencé à porter un autre nom, et que pour nous a été invoqué le nom du second Adam, ce nom répandu comme l'huile [1]. Et voulez-vous voir ce joug à la fois se rompre et tomber en dissolution? *Il vous pardonne toutes vos iniquités, il guérit toutes vos infirmités* [2]. Le péché est remis tout entier. Voilà le joug brisé; de plus l'infirmité est guérie. Voilà le joug dissous. Ce qui se dissout font lentement, et ne se décompose pas subitement. Les résolutions de la volonté peuvent être retranchées et comme rompues; mais une passion invétérée se désapprend bien plus qu'elle ne se retranche. Et quand l'impossibilité du salut est ôtée par la grâce, alors le joug qui nous tenait captifs est brisé. Mais reste la difficulté du bien; difficulté guérie doucement, et alors le joug est comme dissous. *Il pourrira*, dit le Prophète [3]; et encore que cette dissolution ne se fasse pas tout d'un coup, on nous donne à entendre que ce lien finira par être consommé par la pourriture. Est-ce que dissolution n'est pas synonyme de corruption? Or, comment ne serait-il pas libre, celui dont le joug ou se rompt subitement ou se consomme lentement? Or, un joug, un lien corrompus semblent hors d'usage. Ils ne pèsent plus, ils n'enlacent plus de leur étreinte. Bienheureux donc celui dont les liens se dissolvent de façon à ne plus servir! celui dont les chaînes tombent sous des flots d'huile!

4. Mais vous me direz : Vous aviez commencé à parler du cou de l'Epouse : pourquoi vous arrêter si longuement au joug? Entre ces deux choses qu'y a-t-il de commun? Plût à Dieu qu'elles fussent étrangères l'une à l'autre? Mais hélas! le joug n'est-il pas destiné au cou? Non pas à celui de l'Epouse dont les chaînes sont rompues, et qui ne connaît plus de joug. *Votre cou est comme la tour de David*. Ceci nous montre la très-large liberté dont jouit l'Epouse, liberté affranchie de tout assujettissement, mais qui n'est pas seule, car elle est mêlée de force. Dans une tour on ne trouve pas seulement l'élévation, mais aussi le rempart puissant qu'elle oppose à l'ennemi. La liberté vous est rendue, mais la sécurité ne vous est pas encore permise. Si le filet qui vous tenait captif est brisé, l'ennemi rêve de vous enlacer par un autre moyen. Il a perdu ses droits il n'a pas perdu l'espérance de vous ressaisir, ni l'obstination à vous attaquer. Vous êtes devenu libre: mais il vous reste le souci de protéger votre liberté. Ah! ce cou livré aux baisers de l'Epoux, n'allez pas l'exposer, ne fût-ce qu'un instant, à un joug indigne. Le père du prodigue accouru au-devant de son fils tomba sur son cou. Doux fardeau, joug suave; cependant il n'a mérité ni de le porter, ni de le sentir, qu'après être entré en lui-meme, avoir brisé les liens de son esclavage, pour retourner à son père [1]. Votre tête est redressée : soyez fort comme la tour de David; afin de pouvoir dire : *C'est à vous que je réserverai ma force* [2]. Car David, Salomon, c'est Jésus-Christ, c'est la vertu, et la sagesse de Dieu. Vous êtes sa tour si vous avez pour lui des sentiments élevés et énergiques. Mais la sublimité de cette tour vient de Dieu, et non de vous. Il ressemble, à une tour, mais à une tour dirigée contre David, celui qui, enflé d'idées charnelles, se dresse contre la science de Dieu. C'est un cou élevé; mais la Sagesse se plaît à abaisser les têtes superbes et hautaines, et à exalter les humbles. C'est même l'humilité qui procure les moyens nécessaires à l'édification de la tour évangélique. Ne craignez pas que ces moyens manquent à l'Epouse; elle peut puiser des ressources abondantes dans le trésor de son Epoux. *Apprenez de moi*, a-t-il dit, *que je suis doux et humble de cœur* [3]. Vous ne comprenez pas encore comment l'humilité fournit les moyens d'édifier la tour? *Celui qui s'abaisse sera élevé* [4]. Il y avait, en un verset précédent une juste allusion à l'humilité, dans la mention qu'on y faisait des vertus cachées de l'Epouse. C'est en effet un bel acte d'humilité que de cacher ces mérites et de se dérober ainsi aux éloges. Mais après l'humilité vient l'élévation. Une tour assise sur des fondements profonds ne peut rester longtemps cachée.

5. *Votre cou ressemble à la tour de David*. Voyez le privilége de l'Epouse. L'apôtre saint Pierre nous exhorte *à devenir des maisons spirituelles* [5]. Et l'Epouse n'est pas seulement une maison, elle est une tour. Saint Paul souhaite nous voir *édifiés sur Jésus-Christ, et devenus l'habitation de Dieu* [6]. L'Epouse ne

[1] Cantiq. I, 2. — [2] Ps. CII, 3. — [3] Isaïe X, 27.

[1] Luc XV, 20. — [2] Ps. LVIII, 10. — [3] Math. XI, 29. — [4] Luc XIV, 11. — [5] I Pierre II, 5. — [6] Ephés. II, 22

se contente pas de si peu. Elle ajoute à sa construction des défenses qui rendent sa demeure et plus haute et plus sûre. C'est peut-être là une de ces tours dont il est dit : *Que la paix soit dans ta force, et que l'abondance remplisse tes tours.* Il convient en effet qu'elle y règne. Car c'est une extrémité doublement dure que d'être assiégé au dehors, et affamé au dedans. Qu'importe que toutes les issues de la tour soient closes et défendues, si la famine, impitoyable ennemie, jette partout le deuil dans son enceinte. Or, cetté fatale famine, c'est l'ennui. Les portes sont fermées, les issues extérieures fortifiées, si la mort n'entre plus par l'ouverture de vos sens, et si leur liberté indisciplinée ne laisse plus arriver à vous du dehors des influences qui attisent vos passions. Vous rejettez l'avarice, vous fermez l'oreille à la voix du sang, vous fermez les yeux pour ne plus voir le mal; vous voilà bien clos, vous habitez les hauteurs, vous résidez à la cîme assurée des rochers. Mais est-ce assez? A quoi servent ces hauteurs si bien fortifiées, si la famine, la cruelle famine de l'ennui désole votre intérieur? Vous êtes placé sur le roc inaccessible; mais vous y manquez de pain; vous n'y avez pas d'eau. L'abri que vous offrent ces lieux n'est bon qu'à la condition que vous y puissiez vivre. Ces rochers et la défense que vous y trouvez sont inutiles si de leur dureté on ne peut tirer ni lait ni miel. Or, la rigueur des observances religieuses, le roc de la discipline laissent souvent échapper de larges ruisseaux d'huile, et la sévérité de notre ordre procure à l'âme les douceurs de la dévotion. Ne lisez-vous pas en effet dans le Psalmiste : *Que la paix soit dans ta force et l'abondance dans tes tours, ô Jérusalem!* mais *une abondance* réservée *à ceux qui t'aiment*[1]. Celui qui ne l'aime pas, encore qu'il soit dans ses murs, reste affamé. Mais comment la faim se ferait-elle sentir dans cette tour spirituelle, dans cette tour de David, dans ce cou de l'Epouse, qui constamment uni au chef y puise la vie et s'en remplit; dans ce cou, canal où circule sans cesse le Verbe sacré, à travers lequel court le souffle qui l'exprime, qui exhale l'abondance de la suavité, et ces paroles excellentes sorties d'un cœur libre? Le cou est une sorte de lien, de ciment entre le cœur et la bouche, le corps et la tête qu'il unit ensemble. Le cou est une chaîne et c'est une route. Quelle chaîne, sinon la charité qui rattache le corps à la tête, l'Eglise au Christ? Et quelle est la route de l'esprit, sinon la charité encore; Voilà cette route excellente entre toutes; par elle l'esprit passe et revient pour remonter à son principe. Il retourne à son point de départ. Sur la charité reposent la loi et les Prophètes.

6. C'est pourquoi *mille boucliers sont suspendus à cette tour*. La parole de Dieu est un bouclier, et les créneaux de la tour se rapportent aussi à cette parole. Plus loin, l'écrivain sacré dit : *Si c'est un mur, bâtissons dessus des créneaux d'argent*[1]. Les créneaux sont construits avec les mêmes matériaux que la tour, ils font corps avec elle. Et voyez comment la charité porte aussi des moyens de défense qui ne font qu'un avec elle. La charité est inséparable d'une certaine sollicitude, d'une certaine prudence, de la vigilance et des précautions qui écartent les assauts et les machinations hostiles. Les créneaux ont une partie fermée, destinée à couvrir les assiégés, et une partie ouverte, à travers laquelle on surveille les piéges dressés par les assiégeants. Ici on observe, là on s'abrite. L'édifice de la charité est muni de ces créneaux, puisqu'elle est à la fois forte et prudente. Elle est à elle-même comme un puissant rempart. Oui, c'est une tour solide que l'amour. Il sait discerner les occasions qui tentent, les fuir quand il le faut et résister vaillamment quand la fuite est impossible. Si forte qu'elle semble par elle-même, la charité ne refuse pas les secours étrangers. Défendue par ses créneaux, elle accepte encore l'aide du bouclier, et quel bouclier excellent que l'ordre dans la vie, que la loi que les hommes nous imposent! Si cette loi n'est pas nécessaire à la charité, elle ne lui est cependant ni superflue, ni onéreuse. La charité est spirituelle : elle n'a pas besoin de loi, mais elle ne la dédaigne pas : elle en fait un bon emploi : la loi la protége sans l'opprimer. C'est encore un excellent bouclier que la méditation de la parole sainte : car il est écrit que *la parole de Dieu, purifiée comme par le feu, est un bouclier à ceux qui espèrent en lui*[2].

7. La charité ne se contente pas des méditations spirituelles qu'elle enfante. Elle est elle-même la loi du Seigneur, et elle médite les paroles de cette loi. C'est là qu'elle emprunte des preuves pour se défendre et s'en couvrir comme de nombreux boucliers. Elle a au dedans d'elle-même le témoignage du

[1] Ps. CXXI, 7, 6.

[1] Cantiq. VIII, 9 — [2] Prov. XXX, 5.

Saint-Esprit, et cependant elle demande aux saintes lettres des armes pour se défendre. Et elle est puissante la protection que suggère l'expérience de la charité, ou que donne la connaissance familière de la parole sainte. Saint Paul, dans une de ses épîtres, vous dépeint quelques-uns des créneaux de la charité : *La charité*, dit-il, *est patiente, elle est bienveillante*. Lisez tout ce passage relatif à la charité. De chaque grâce que l'Apôtre énumère, ne vous semble-t-il pas voir se dresser autant de créneaux? *Elle n'est pas jalouse, elle n'est pas méchante, elle ne s'enfle pas, elle n'est pas ambitieuse, elle ne cherche pas ses intérêts, elle ne se réjouit pas de l'iniquité, elle met, au contraire, sa joie dans la vérité*, etc., *elle est immortelle* [1]. Voyez combien d'ouvrages de défense l'environnent? Toutes ces propriété ne sont-elles pas comme consubstantielles à la charité, et ne sortent-elles pas du même principe? Et cependant, ces sentiments que la charité engendre naturellement, la doctrine les dirige, la discipline les règle, et l'exercice les élève. Le bien originel, que la charité met en nous, doit sa préservation ou ses progrès à cet ordre prescrit par l'expérience. C'est pourquoi la charité ne se contente pas de l'inspiration intérieure : elle suspend de toute part autour d'elle, comme autant de boucliers, les préceptes de la parole divine, que la mémoire lui rappelle. Jetez les yeux sur l'Epoux lui-même, médiateur entre Dieu et les hommes, lui qui est comme le cou qui rattache le corps à la tête, tour puissante opposée à l'ennemi : jetez, dis-je, les yeux sur cet Epoux si bien pourvu d'armes, et voyez comme il emprunte à l'Ecriture les boucliers de la vérité, comme il recourt à l'autorité des livres sacrés, pour repousser ainsi les embûches et les habiletés perfides d'un interprète pervers.

8. Etes-vous à votre tour médiateur entre les hommes et Dieu? Etes-vous le cou qui unit la tête et le corps, portez aussi mille boucliers, les boucliers variés de la parole sainte. Ayez sous la main cette autorité sacrée, qu'elle vous prête son aide en toute rencontre; qu'elle ne suffise pas seulement à vos besoins; qu'elle pourvoie encore abondamment à ceux des autres. Soyez prêt à rendre raison à qui vous interroge de votre foi et de votre espérance [2]. Or, il semble vous demander raison de votre foi, celui qui s'efforce de l'attaquer en vous suggérant des idées qui la combattent. Votre cou porte donc un bouclier excellent, si vous êtes couvert de l'armure de la foi, de la vérité, de la bonne volonté, de la parole sainte. Mais si vous êtes porté par la charité à des hauteurs sublimes; si vous ressemblez à une tour; si la grâce de la contemplation vous a transformé en ce cou qui, excédant le reste du corps, s'agence à la tête du Seigneur; si vous êtes caché dans le secret de sa face, dans le sanctuaire de l'Epoux, dans la chambre nuptiale de la vérité, n'êtes-vous pas alors protégé par le plus merveilleux bouclier? En est-il un qui nous couvre mieux que ces embrassements de l'Epoux? C'est un bouclier de feu, aussi il éteint les traits enflammés de l'enfer; le feu éteint le feu. Le bouclier de la foi lui-même éteint déjà ces traits : n'est-on pas mieux abrité encore par le bouclier de la charité, quand on se cache dans les ardeurs mêmes de cette foi? Or, la méditation de la vérité brûle, et elle éteint, avant qu'elles n'atteignent l'âme, les suggestions de l'ennemi et leurs dangereuses flammes. Placée entre les embrassements de l'Epoux et les soins de la charité, l'Epouse ne peut guère recevoir d'autres traits. Oui, ce bouclier protège le cou de l'Epouse, puisque la charité seule ressent la grâce de cet ardent baiser, puisqu'elle connaît seule ces excès. En unissant l'âme à Dieu, elle la fait, au moins pour un instant, vivre du même esprit. Heureux cou qui garde ainsi la brûlante parole de Dieu, heureux cou où je vois gratuitement suspendus dans ces embrassements, le Verbe, du Père, la vérité, la vertu! Ne vous paraît-il pas merveilleusement armé, celui qui est couronné et ainsi entouré de toute part de boucliers? A ce clou léger on trouve suspendues des armes de tout genre : et ces armes pendent vraiment au cou de la charité, puisqu'ele est l'onction qui nous enseigne et nous suggère toutes choses : c'est en elle que toutes les grâces sont conférées; elles se rapportent toutes à elles; elles sont pesées et appréciées sur sa mesure. *Mille boucliers sont suspendus, armure des braves*. Armure véritable dont saint Paul parle aux Ephésiens [1]. Armure des forts, c'est-à-dire de ceux qui aiment, car *l'amour est fort comme la mort* [2]. Eh! quoi? Il n'y a donc à ce cou que des armes pour les forts, et point de mamelles pour les enfants? La charité qui s'élève comme une tour ne sait-elle pas condescen

[1] I Cor. XIII, 48. — [2] I Pierre III, 15.

[1] Ephés. VI, 13, 18. — [2] Cantique VIII, 6.

dre à la faiblesse? *Si nous sommes emportés comme hors de nous-mêmes, c'est pour Dieu: si nous sommes plus retenus, c'est pour vous*[1].

9. Vous avez vu l'Epouse dans ses pieux emportements : voulez-vous la voir dans sa retenue et ses condescendances ? *Vos mamelles sont comme deux petits chevreuils jumeaux.* L'Epouse est une tour solide ; elle se munit de tous côtés par la règle mise dans sa vie ; elle s'entoure de boucliers sans nombre, empruntés à la doctrine des Ecritures, et les extases de la contemplation la portent à des hauteurs sublimes. Sa vertu est forte, sa doctrine exacte, ses transports tout célestes ; toutefois son vol sublime sait aussi s'abaisser ; l'abondance de sa doctrine se restreindre en des limites plus étroites ; sa dureté s'amollit et se fond en un lait plein de douceur ; l'armure qu'elle réserve aux forts se convertit en mamelles pour les faibles. La charité de Jésus-Christ la presse sans cesse ; elle l'emporte en haut vers lui ; elle la tire en bas pour lui, sans l'y retenir toutefois, car elle revient bientôt aux délices de l'extase. Aussi est-il dit : *Vos mamelles sont comme deux petits chevreuils jumeaux :* elle a les yeux toujours dirigés vers les montagnes couvertes de pâturages ; les aliments bien connus d'elle, et qu'elle trouve en ces lieux, l'y ramènent ; elle s'élance d'un bond léger parmi les lis de l'Epoux, elle s'y rassasie d'une nourriture délicate que lui offrent les plantes célestes, et elle rapporte ensuite à ses enfants un sein chargé de lait. Quand, à vos prières, Dieu m'accordera du loisir et du temps, je ne vous refuserai pas l'office de ma bouche, si Jésus-Christ qui vit et règne avec Dieu le Père et l'Esprit-Saint, dans les siècles des siècles, me donne des paroles pour louer, comme il nous en donne le désir. Ainsi soit-il.

SERMON XXVII

Vos deux mamelles sont comme deux petits chevreuils jumeaux qui paissent au milieu des lis, en attendant le jour. Cantiq, IV, 5, 6.

1. Vous voyez ici, mes frères, les mamelles de l'Epouse louées à leur tour. Ce mot est souvent employé dans d'autres endroits de l'Ecriture, mais particulièrement dans ce Cantique. Ainsi les mamelles sont préférées au vin[2], comparées à une grappe de raisin[3], assimilées à une tour[4] ; et maintenant les voilà *comme de petits chevreuils jumeaux.* Vous voyez comme l'écrivain sacré les célèbre en mille façons. Si l'Epouse est mère, elle doit avoir des mamelles. Saint Paul se connaissait ces mamelles quand il disait : *Nous nous sommes faits petits au milieu de vous, comme la nourrice qui prend soin de ses enfants*[5]. Ne vous paraît-il pas devenu semblable à un jeune chevreuil, celui qui s'est fait ainsi petit ? Mais comment prenait-il soin de ses enfants, s'il n'avait pas de mamelles ? Les deux fils de l'Eglise ressemblent à deux chevreuils : l'un vient de la circoncision, l'autre de la gentilité. Voyez Paul leur présenter les mamelles à tous les deux. *Je me suis fait Juif avec les Juifs,* dit-il, *et avec ceux qui sont sans loi, j'ai vécu comme si j'eusse été sans loi. Je me suis fait tout à tous pour les gagner tous*[1]. N'était-ce pas mettre ses mamelles à la portée de ces chevreuils, que de se faire ainsi tout à tous ? Et il se faisait tout à tous, non par une dissimulation habile, mais par une affectueuse compassion, et une condescendance habituelle. Il se conformait aux dispositions des Juifs et des gentils, tantôt en s'abstenant avec eux des choses licites, tantôt en s'y prêtant, évitant de les choquer quand il le pouvait, sans blesser la foi. Il s'est fait tout à tous, en tolérant au

[1] II Cor. v, 13, 14. — [2] Cantiq I, 1. — [3] Id. VII, 7. — [4] Id. VIII, 10. — [5] I Thess. II, 7.

[1] I Cor. IX, 20, 22.

commencement chez les Juifs des rites permis, en évitant d'irriter les gentils. Il s'est fait tout à tous en proportionnant l'enseignement des mystères et sa morale à la capacité de ses auditeurs, sous ce double rapport. La compassion a bien des mamelles, mais elles sont intérieures, c'est la condescendance qui les rend accessibles. L'une nous prend en pitié, l'autre guérit. Eh ! à quoi me sert donc une compassion qui ne sait point venir en aide à ma faiblesse, à mon enfance? Une affectueuse pitié vous porte à épouser ma cause : inutile pitié, si vous ne me procurez pas aussi les soins que vous me devez. Deux choses sont donc ici nécessaires : la compassion et un certain mélange de discipline et de doctrine. La compassion vous inspire l'amour : et le mélange dont je parle vous incline utilement vers vos enfants pour les allaiter. Sous ce double rapport, les saints docteurs se sont toujours mis à la portée de leurs auditeurs, et par la tendresse du cœur, et par des services effectifs.

2. Ces idées devraient être familières à ceux qui sont chargés d'adresser la parole à leurs frères réunis. Ils cherchent à dire des choses plutôt elevées qu'appropriées à ceux qui les écoutent; ils se font admirer des intelligences faibles, sans travailler à les sauver. Ils ont honte d'un enseignement simple et accessible à tous ; ils craignent de passer pour n'en pas savoir plus long. Ils rougissent d'avoir des mamelles, de les mettre à nu et d'en allaiter les enfants. Pourquoi donc? Etes-vous assis dans la chaire, au milieu de vos frères, pour étaler votre science, ou pour nourrir de lait la tendre enfance de ceux qui vous sont confiés? Votre discours est un tissu de subtilités : vos auditeurs admirent votre talent; ils vantent votre éloquence, cela est bien sans doute, à condition pourtant que la grâce les ébranle, et que vos accents éclairent leur esprit et touchent leurs cœurs. Sinon pourquoi remplir vos discours de considérations incapables d'instruire ou d'émouvoir, et que les auditeurs n'entendent pas? Votre éloquence doit consister à bien développer le sujet que vous avez choisi, à tout y rattacher, à tout ramener au but que vous vous proposez. Traitez avec dignité la matière la plus simple : relevez par la noblesse du langage les choses en apparence les plus basses, les idées estimées les plus vulgaires; mettez-les ainsi en honneur, vous avez donné la preuve la plus évidente de votre talent. Soyez moins préoccupé de ce qui sied à un esprit cultivé, que de ce qui convient à votre auditoire, et doit l'instruire. Et quel profit retirera-t-il de vos considérations sublimes, admirables, dans lesquelles vous vous surpasserez peut-être, mais qui aussi dépasseront sa portée? Renoncez à ces hauteurs; daignez condescendre à la faiblesse des petits. Ces sublimités hors de saison ne vous donnent-elles pas l'air d'un homme qui veut imposer silence à tout le monde, et faire dire de lui ce qu'on disait du Sauveur : *Jamais on n'a parlé comme lui*[1]? Vous montez dans la chaire pour édifier les autres, et non pour vous enfler : pour remplir et non pour vous anéantir vous-même, sinon peut-être de la façon dont Jésus-Christ s'est anéanti, quand il a pris la forme d'un esclave, afin de nous nourrir du lait de sa chair et de nous sauver. Imitateur de son maître, saint Paul au lieu de déguiser ses mamelles s'en vante. *Je vous ai donné du lait*, dit-il, *comme à des petits enfants, et non de la viande*[3]. Et encore : *Je n'ai pensé rien savoir au milieu de vous, que Jésus et Jésus crucifié*[4]. Il sait pour qui il dresse la table, et à quelles lèvres il offre ses mamelles. C'est pourquoi ses mamelles ressemblent à deux chevreuils, parce que son langage si plein de doctrine est adouci et mis à la portée de ceux qui ne sont encore que des enfants en Jésus-Christ.

3. Vous savez maintenant quels sont ces chevreuils et pourquoi ils sont deux. Voulez-vous savoir pourquoi ils sont jumeaux? C'est que, dans la foi, point de distinction de Juif et de Grec[5]. Vous n'avez pas de privilèges fondés sur vos mérites; la régénération absout également tous les hommes sans distinction. Tous ont besoin de la gloire de Dieu, étant gratuitement justifiés par sa grâce[6]. La foi ennoblit les deux peuples. Le Juif est d'un autre avis, et dans la clémence commune, il revendique des droits personnels. Ne soyez pas surpris s'il veut être le premier quand il a prétendu être seul. Ne pouvant être fils unique, il entend du moins être le fils aîné. Voyez les reproches faits à Pierre, dans les actes des Apôtres, parce qu'il est entré chez les incirconcis et les a admis aux mystères de la foi[7]. Voyez aussi, dans l'Epître aux Romains, la peine que saint Paul se donne contre les Juifs qui revendiquent des privilèges dans la foi, et qui prétendent établir des degrés entre ceux qu'unit une même foi[7]. Tantôt ils se préten-

[1] Jean VII, 46. — [2] Philippe II, 7. — [3] I Cor. III, 1, 2. [4] I Cor. II, 2. — [5] Rom. X, 12. — [6] Id. III, 23, 24. — [7] Act. XI.

dent seul objet de cette grâce, tantôt ils soutiennent y être au premier rang, ne voulant pas avoir pour égaux ceux qu'ils sont contraints de voir partager avec eux la même faveur. Mais Dieu a admis les Gentils à participer avec Israël à la même alliance, il leur a conféré absolument les mêmes priviléges, en purifiant leurs cœurs par la foi. Aussi sont-ils jumeaux. Car la foi met sur le même rang ceux à qui elle confère une même régénération. Ceux qui n'ont pas consenti à être jumeaux, ont cessé de compter, et ceux qui avaient la première place au festin, n'y ont plus même la dernière. Cette distinction ne s'arrête pas seulement aux Juifs et aux Gentils; elle s'étend à tous les hommes, afin de nous empêcher d'envier à qui que ce soit, ou sa participation à la grâce, ou le bonheur qu'il a de la posséder au même degré que nous. Et qui donc viendra alléguer des mérites, lorsqu'il s'agit d'une concession toute gratuite? Inutile de s'autoriser du passé, quand tout est renouvelé. Et les chevreuils désignent la nouveauté, comme les jumeaux indiquent l'égalité dans la régénération. Ces chevreuils sont bien nommés des faons *de biche*, c'est-à-dire, des fils de l'Eglise, car comme les biches sont douées d'une vue pénétrante, les yeux de l'Eglise sont aussi perçants, puisqu'elle contemple non les choses visibles mais les invisibles.

4. *Vos deux mamelles sont comme deux petits chevreuils jumeaux qui paissent parmi les lis*, si toutefois ils sentent la grâce des lis, s'ils leur trouvent le parfum du lis au lieu d'y trouver une odeur désagréable. Assurément le parfum du lis est agréable : cependant pour les uns le lis sent le lis et pour d'autres l'absinthe. Jésus-Christ est le lis des vallées, lis unique; ses imitateurs étaient aussi des lis. Et entendez le langage d'un de ces lis : *Nous sommes la bonne odeur de Jésus-Christ; odeur de mort pour les uns, et de vie pour les autres*[1]. Vous voyez comment ce lis embaumé de la plénitude de tous les biens, semblait cependant exhaler pour certains hommes une odeur désagréable. Il s'agit ici de ceux qui changent la douceur en amertume et la lumière en ténèbres. Mais celui-là paît vraiment au sein des lis qui jouit de leurs parfums. Des lis, ce sont les exemples de chasteté qui embaument, non-seulement aujourd'hui et de près, mais si loin placés qu'ils soient dans le temps et l'espace. Des lis encore, ce sont les saints discours dans lesquels nous respirons les joies de l'éternelle vie, et nous attirons l'esprit de qui émanent ces parfums. O mes frères! comme vous êtes enveloppés de ces lis! Si telle est la condition de tous les fils de l'Eglise, c'est plus spécialement la vôtre. A chaque instant vous respirez les chastes paroles des Prophètes, des Apôtres, des Evangélistes, comme autant de lis, et les paroles de ces saints personnages ainsi que leur vie sont remplies du plus délicieux arome. Quels lis sont plus suaves, ou en égalent même le parfum! Quelle odeur en Marie, en Jean, en Pierre, et dans tous les autres personnages de l'Evangile, en Jésus surtout, rempli d'un parfum particulier! C'est lui seul qu'on sent dans tous les autres; et de lui émanent les parfums qu'on trouve en eux. Ses paroles répandent dans le monde une odeur nouvelle; elles nous révèlent les mystères de la Trinité, la grâce de la Rédemption, l'abondance des vertus, la gloire de la Résurrection; elles nous exposent l'état que nous réserve la vie éternelle. *Vous avez les paroles de la vie éternelle*, disait saint Pierre : *A qui donc irions-nous*[1] *?* Inondés de sa douce odeur tenons le même langage. En vous, ô bon Jésus! embaume la divinité du Père qui est en vous, et la grâce du Saint-Esprit qui vous a couvert de son onction. En vous, ce qui embaume encore c'est la virginité de votre Mère, l'intégrité de votre chair, remède de nos langueurs. Toutes ces choses exhalent en vous un parfum qui nous est destiné : à quel autre donc irions-nous ou par l'amour ou par le souvenir? Elle fait injure à de tels lis, toute odeur étrangère qui vient s'y mêler, qui en altère le parfum, qui gâte le cœur, le tourne vers le monde, et l'attire vers la fange. Oui c'est un crime, que les vices aient plus de charmes pour vous que les lis. En vérité il est bien difficile, celui qui ne trouve aucun plaisir à se nourrir de lait et au sein des lis Car tout lait ne convient pas aux enfants. Ne trouvez-vous pas du lait dans tout enseignement, toute affection pieuse doucement descendue dans l'âme? Tout ce qu'on suce facilement et avec douceur semble du lait.

5. Les mamelles de l'Epouse étaient remplis de ce lait, ce qui les rend semblables *à des chevreuils*; on y trouve les consolations toujours nouvelles et renaissantes de la parole, et une riche et énergique doctrine. Elles ne vieillissent pas, aussi sont-elles meilleures

[1] II Cor. II, 15, 16.

[1] Jean, VI, 69.

que le vin[1], et semblables au vin nouveau. *Vos mamelles*, est-il dit, *sont des grappes de raisin*[2], elles n'ont pas la dureté du vin déjà fait, elles ont la douceur de la liqueur récemment exprimée du pressoir. Les autres mamelles nourrissent: celle-ci enivrent. Oui elles sont justement comparées à deux chevreuils. L'âge ne les a pas amollies. Noble ornement de la poitrine de l'Epouse que ces mamelles toute jeunes, robustes et intactes encore dans l'Egypte de ce siècle. Aussi dit-elle : *Mon sein est une tour*[3]. Ce sein est inexpugnable, et gonflé par le lait qui le remplit, il se dresse comme une tour ; ô les bonnes mamelles, si bien tendues, si pleines de piété ; mamelles jumelles aussi, puisque la piété a des consolations pour la vie présente et pour la vie future. *Réjouissez-vous d'une grande joie*, est-il dit, *afin que vous suciez et que vous puisiez de ses mamelles le lait de ses consolations, et que vous trouviez d'abondantes délices dans la gloire*[4]. Voyez-vous où mène l'usage du lait? *Afin que vous trouviez d'abondantes délices dans la gloire.* Ne sont-ce pas les mamelles de l'Epoux qui tiennent en réserve ces délices de la gloire, elles qui comme des chevreuils s'alimentent au milieu des lis, en attendant que le jour se lève et que les ombres baissent? Qu'il est doux de sucer ces mamelles, que le ciel remplit, parce qu'elles demandent leur nourriture aux lis? Le parfum des lis est déjà un aliment, une nourriture. L'odeur en effet est une espèce de fruit: *Pareille à la vigne j'ai poussé des fleurs d'une agréable odeur*[5]. Vous le voyez, la Sagesse estime que son parfum est un fruit. C'est ici une nourriture toute spirituelle, impalpable, que la dent ne touche pas, qu'on mange sans effort, que l'esprit s'assimile, qui descend sur le champ dans le cœur et qui enfle les mamelles. Pourquoi donc ces mamelles *exaltent-elles les plus suaves parfums*[6]? C'est qu'on sent en elles le souffle émané des lis même, en attendant le lever du jour, et le déclin des ombres.

6. Il est doux en effet d'attendre au milieu des lis l'apparition de l'aurore; peut-être que le jour est voisin de ces fleurs sur lesquelles il répand son souffle et ses rosées. l'Epoux se nourrit parmi elles, lui le lis des vallons, et la lumière du jour. Il est doux de l'attendre en se nourrissant avec lui, d'attendre parmi les lis l'éclat du matin. Ce matin c'est le temps dont il est dit : *Je serai rassasié quand votre gloire m'apparaîtra*[7].

[1] Cant. I, 1. — [2] Ib. VII, 7. — [3] Ib. VIII, 10. — [4] Isaïe LXVI, 10, 11. — [5] Eccli. XXIV, 23. — [6] Cant. I, 2. — [7] Ps. XVI,

Alors soufflera le vrai jour, le jour sans fin, quand les ombres à travers lesquelles nous voyons la vérité s'enfuiront. Ici-bas il y a des ombres infinies, l'ombre qui trompe, l'ombre qui rafraîchit, l'ombre qui est une figure. Le serpent dort sous la première, l'Epouse repose sous la seconde, et l'Epoux se cache sous la dernière. De la première il est dit: *Il dort à l'ombre*[1]; de la seconde : *Je me suis assise à l'ombre de celui que j'aime*[2], et de la troisième : *La sagesse est cachée dans ce mystère*[3]. Toutes ces ombres disparaîtront au souffle du jour, ombre de la fraude, ombre de la foi, ombre du mystère. Il n'y en aura plus alors, parce que la vérité apparaîtra sans voile. Alors s'abaisseront les ombres si hautes aujourd'hui. Et voulez-vous connaître leur hauteur? *Son ombre a couvert les montagnes*[4]. Paul était une haute montagne : il se dit pourtant couvert de cette ombre, puisqu'il ne voit la vérité qu'en un miroir et en figure[5]. Haute montagne facilement ravie au ciel pourtant. Heureux ravissement, mille fois plus heureux que cet autre, qui, à la voix des Apôtres, emporte dans les flots cette montagne dont parle l'Evangile. Il a été ravi, parce que la divine sagesse a transformé son intelligence. Aussi est-il emporté jusqu'au troisième ciel, au ciel de l'intelligence pure, d'où sont bannies ombres et figures. Les ombres sont plus bas repliées en quelque sorte pour celui qui est ravi au paradis. Il y a ravissement au ciel, et ravissement au paradis. Le ciel c'est le lieu de la sérénité, le paradis est le séjour des voluptés. Saint Paul est ravi à la fois dans ces deux endroits, puisque la contemplation qui ne jouit que d'un seul est incomplète. Mais l'Epouse qui se nourrit au sein des lis en attendant le lever du jour, semble placée dans un paradis de délices et de voluptés. Tant que le jour ne paraît pas, la nuit règne, mais une nuit qui a je ne sais quoi du jour. *La nuit qui enveloppe mes délices est toute lumineuse*[6], est-il dit ; car les délices tiennent lieu de lumière. Quel lieu favorable à la contemplation que celui où le simple regard de la foi inspire des affections suaves et célestes, et respire la grâce de l'éternelle lumière! Ce ne sont pas là ces délices que Job rappelle quand il dit de la Sagesse *qu'on ne la rencontre pas dans la terre de ceux qui mènent une vie douce*[7]. Il y a de la sagesse dans ces délices. Pourrait-il en être autre-

[1] Job XL, 16. — [2] Cantiq. II, 3. — [3] I Cor. II, 7. — [4] Ps. LXXIX, 11. — [5] I Cor. XIII, 12. — [6] Ps. CXXXVIII, 11. 15. — [7] Job XXVIII, 13.

ment quand la vérité crue, sans être encore comprise, est déjà si douce? L'expérience des délices spirituelles nous apprend assez combien il faut désirer ce qu'elles nous réservent, et dédaigner ce qui leur est un obstacle.

7. Ici trois choses à observer; le temps, l'acte, le lieu. Le temps: c'est à savoir la nuit, heure de repos et de loisir. L'acte: il consiste à se nourrir. Le lieu: il est plein d'agrément; puisqu'il est au sein des lis. Certes elle doit rapporter à ces enfants un sein gonflé de lait, celle qui se nourrit ainsi, et qui, dans les méditations de la foi, puise librement des aliments aussi doux qu'abondants. Salomon dans toute sa gloire a-t-il jamais été vêtu comme l'Epouse qui se repaît parmi les lis? Pourrait-elle n'être pas glorieusement parée quand les lis l'entourent? Si l'ombre lui cache la beauté de son Epoux, elle sent cependant l'odeur, le parfum de ses vêtements; elle y respire en quelque sorte la renommée de sa sagesse, en attendant que les ombres disparaissent, et que luise le jour, le jour éternel. Tant que le jour et la nuit se succéderont alternativement, les ombres ne seront pas définitivement dissipées. Où fuiront-elles? Devant le Père de la lumière en qui il n'y a ni changement, ni ombre, ni vicissitude[1]. Toute vicissitude est une sorte d'ombre, et la succession d'une chose à une autre nous cache et nous dérobe pour ainsi dire ce qui précède. Ces paroles *jusqu'à ce que le jour se lève et que les ombres s'abaissent*, signifient donc : Jusqu'à ce que se lève le jour, le plein et éternel midi qui anéantira les ombres. *Ils paissent, en attendant que le jour vienne et que les ombres se retirent;* c'est-à-dire, ils goûtent le charme et le parfum de la sagesse, jusqu'à ce que la candeur de l'éternelle lumière luise à leurs yeux. Car deux choses recommandent les lis, la blancheur et le parfum. Le parfum n'est autre chose que la grâce de la foi, et la blancheur qu'est-ce sinon sa gloire et sa beauté? La nuit, on sent bien le parfum, mais on ne voit la blancheur qu'au jour; car cette blancheur c'est le jour lui-même, sans aucune ombre. Quand ce jour se lèvera, alors les mamelles seront inutiles. Car toutes les âmes seront enseignées par ce jour. Mais en attendant, les mamelles de l'Epouse sont comme ces chevreuils qui paissent parmi les lis, jusqu'à ce que se lève le jour par excellence, le Christ-Jésus.

SERMON XXVIII

J'irai à la montagne de la myrrhe et à la colline de l'encens. (Cantiq. IV, 6.)

1. *Vos mamelles ressemblent à deux petits chevreuils jumeaux.* Que l'Epouse est donc agréable! elle est petite, c'est une jeune fille, et elle a des mamelles. Car l'auteur sacré en la comparant aux petits chevreuils, indique bien qu'elle est toute jeune. Elle est donc tout ensemble et mère et petite, elle nourrit les autres et elle a besoin d'être nourrie. On peut ressembler à Paul; mais tant qu'on reste dans la chair on garde quelque chose de l'enfance. Riche pour autrui on ne croit pas néanmoins avoir touché le but où l'on vise. On voit mais à travers un miroir, une énigme : on est enfant, on est comme le chevreuil qui paît à l'ombre en attendant le jour; à l'ombre, mais au milieu des lis. Malheureux celui qui, placé au sein de ces fleurs, parmi les lis d'une sainte assemblée embaumée de mille vertus, ne sent rien de ces parfums. Mais il est bon, il partage le privilége de l'Epouse, celui dans le cœur duquel naissent ces lis, symboles des vertus, qui se nourrit au milieu d'eux, y répare ses forces et qui reste avide de ces aliments; car bienheureux ceux qui ont faim et soif des lis de la justice, de la chasteté, des lis de toutes les grâces. Si c'est déjà un bonheur d'être ainsi affamé, c'en est un plus grand d'apaiser cette

[1] Jacq. I, 17.

faim. Etre affamé de vertus, c'est se nourrir: ici l'avidité a ses délices. L'odeur nourrit mais ne rassasie pas encore. *Je serai rassasié quand votre gloire m'apparaîtra*[1]. La gloire de ces vertus reste cachée. Vous n'en puisez que le parfum. La forme se dérobe à nous. Nous n'entendons qu'un écho. Echo, fumée, odeur, faible nourriture, douce pourtant, bien que légère. Et nous voilà rassasiés, riches déjà, contents du seul parfum des vertus. Je ne sais toutefois si nous l'avons ce parfum, quand nous ne sommes pas entraînés par le désir de la perfection. L'odeur des lis est suave; mais le comble de la grâce ne se trouve que dans la vue de leur beauté. Oui ce parfum est doux, mais sa suavité est faible si elle n'est qu'une odeur. *Ils paissent parmi les lis :* c'est-à-dire au milieu et non sur les lis même; ils en sentent le voisinage sans jouir de leur substance. Le parfum n'exprime qu'un faible usage des vertus; on n'y puise pas encore une réfection abondante, solide, et, si j'ose dire, riche en corpulence. Se nourrir n'est pas réparer totalement ses forces; aussi le texte porte-t-il, *qui paissent au sein des lis en attendant le jour*, et non qui se rassasient. Il est toutefois délicieux d'attendre la lumière en pareil lieu. Et voyez quels sont les lis où l'Epouse cherche sa nourriture. Ce ne sont pas des fleurs éphémères, sujettes à se flétrir; elles sont comme embaumées d'une myrrhe incorruptible; la myrrhe désigne en effet l'incorruptibilité.

2. Après les lis la myrrhe; rien de mieux; les lis de l'Epouse tirent un nouveau charme de la durée que leur donne l'incorruptibilité. *J'irai à la montagne de la myrrhe.* Eh quoi! ô bon Jésus! votre Epouse, votre bien-aimée attend, et vous vous éloignez d'elle? Elle se nourrit, elle attend au milieu des lis, et vous allez à la montagne de la myrrhe? Pourquoi n'allez-vous pas aussi à ces lis, où votre Epouse séjourne jusqu'au lever du jour? Serait-ce donc que ces lis ne sont guère éloignés de la montagne de la myrrhe, qu'ils y croissent? Il en est ainsi; les lis ne croissent nulle part mieux que sur cette montagne; nulle part ils ne se conservent plus intacts. Sur la montagne de la myrrhe il n'y a point place pour la corruption. Toutes les affections charnelles y meurent, et les lis de la chasteté, de la grâce, y poussent dans toute leur fraîcheur et y fleurissent toujours. Vous voyez donc que l'Epouse est bien à sa place et dans les lis et sur la montagne de la myrrhe. Ce discours vous a déjà montré la convenance d'une de ces places; vous pouvez trouver vous-même la convenance de l'autre Car comment l'Epoux pourrait-il jamais dire qu'il va chercher un autre lieu que celui où il sait qu'il trouvera sa bien-aimée? Si elle l'attend avidement, l'ardeur le pousse vers elle. *J'irai pour moi*, dit-il. Quoi! Il n'y va pas pour son Epouse? Ou bien s'il y va pour lui, n'est-ce pas parce qu'il va vers elle? *J'irai donc pour moi*, dit-il. J'irai pour moi, et non pour elle seule. Elle n'est pas seule à trouver dans mon arrivée un sujet de joie; elle m'inspire aussi à moi de l'ardeur. C'est un plaisir, c'est un bonheur pour moi d'aller à elle. J'irai donc pour moi; aller ainsi m'est un profit, et une source d'émotions délicieuses : j'irai donc pour moi, Déjà il m'arrive de la montagne de la myrrhe un suave parfum qui m'attire, J'irai donc, car mes délices sont d'habiter avec mon Epouse. Eh quoi! bon Jésus, vous trouverez ainsi du charme dans les entretiens de votre Epouse? C'est pourquoi vous allez à elle pour vous : vous n'êtes pas comme les amants dédaignés qui s'éloignent quand on les repousse; vous restez à la porte? Vous restez et vous frappez; vous endurez d'injurieux refus et vous restez toujours, pourvu qu'enfin on vous ouvre. Epouse, ô Epouse! inondez donc votre couche de myrrhe et d'aloës. Le Christ court à l'odeur de vos parfums. Inondez votre lit de la myrrhe dont parle saint Paul: *Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec le Christ*[1]. Ah! de cette myrrhe aspergez, arrosez, couvrez votre lit, ou mieux encore, soyez vous-même une montagne de myrrhe. Car la grâce est plus abondante dans les lieux où naît la myrrhe que dans ceux où on se borne à la répandre. Placez votre lit sur cette montagne, pour vous, ou plutôt pour votre Epoux, dans l'abondance de la myrrhe, là où cette plante aromatique croît au lieu d'y être simplement apportée.

3. En beaucoup d'endroits de l'Ecriture l'usage de la myrrhe a un sens mystérieux. C'est avec de la myrrhe que les Mages viennent à Jésus-Christ[2]. *Nicodème, à son tour, apporte une composition de myrrhe et d'aloës d'environ cent livres*[3]. C'est beaucoup, mais qu'est-ce que cela comparé à une montagne? Nicodème apporta cette charge; il ne la tira pas de lui-même; il se borne à l'apporter sans qu'elle lui coûte aucune souffrance. As-

[1] Ps. XVI, 15.

[1] Coloss. III, 3. — [2] Math. II, 11. — [3] Jean XIX, 39.

surément la myrrhe offerte et la myrrhe personnelle sont bonnes toutes les deux, mais que celle-ci est préférable! La première est apportée à Jésus-Christ; il va lui-même à l'autre, puisqu'il va à la montagne de la myrrhe. Il est en effet une montagne de myrrhe, celui qui porte en lui-même la mort de Jésus-Christ, qui la porte non partiellement mais dans tout son être; en qui on trouve non pas une simple aspersion de myrrhe, mais une myrrhe abondante, continuelle, amoncelée, toujours fraîche et toujours nouvelle. Oui il est une montagne de myrrhe, celui dont le cœur produit plutôt qu'il ne porte la mortification de Jésus-Christ, l'incorruptibilité l'image de la résurrection future. Tel n'est pas le cœur en qui on ne rencontre aucun signe sérieux, saillant, durable, de l'incorruptibilité à venir. Heureuse la montagne couverte partout des germes de cette myrrhe, et qui n'offre aucune place nue, stérile, qui produit en abondance cette plante fortunée! Peut-elle n'être pas heureuse, quand elle attire le Christ par l'odeur de ses aromates! Ce parfum ne remplit pas seulement la maison du lépreux[1], mais aussi le palais du ciel. Parfum cher à Jésus-Christ, et qui le charme, jusque parmi les délices de la divinité. Ses plus vives délices en effet sont de résider sur la montagne de la myrrhe; ce qui lui fait dire: *J'irai à la montagne de la myrrhe*.

4. Bienheureuse cette montagne à laquelle vous allez et venez, bon Jésus, que vous parcourez, que vous habitez jusqu'à la fin, que vous habitez seul, que vous occupez tout entière. Venez et commencez à la posséder. Que personne ne vous suscite de difficultés et n'ose vous dire: Prétendez-vous donc habiter seul cette montagne? C'est une montagne riche, grasse, abondante en onguents qui l'inondent. On ne peut les épuiser, car la myrrhe qui les donne couvre la montagne. Les onguents sont donc intarissables; par conséquent, celui qui va à cette montagne n'en manquera jamais, pas plus que celui qui monte au Liban ne manquera de parfums. L'encens ne fait jamais défaut au Liban. Le Liban désigne en effet l'encens. Bon Jésus, venez à ces collines, afin que votre présence fasse couler l'encens. Quelle fumée embaumée monte de ces collines, quand votre feu ou plutôt votre personne les embrase! Votre feu trouve sur ces collines, une matière abondante, un aliment considérable. Ces parfums ne se consument pas sur le champ, et la fumée de cet encens ne s'évanouit pas facilement. Une si grande quantité d'encens fournie par ces collines ne tient ni dans le creux de la main, ni dans un encensoir, ni dans une cassolette. Elle est inépuisable, par conséquent elle échappe à toute mesure. Oui, il est une colline d'encens, celui qui prie sans cesse, sans relâche; dont la prière est chaude, énergique, pareille à la fournaise d'où sortent des torrents d'épaisse fumée, qui roule vers le Ciel des vœux ardents et de brillants désirs. Venez, venez, ô Jésus, à ces collines où croît l'encens. Les montagnes que vous touchez laissent échapper les riches parfums de la prière. En est-il ainsi de nos prières, mes frères? Ah! que notre encens est vite consumé! A peine jeté sur le feu il s'éteint. Pourquoi cela? Parce que nous n'en avons fait qu'une maigre provision.

5. Dans ces collines chargées d'encens, je trouve un symbole des anges et des hommes qui les imitent, et dont la prière s'élève constamment en présence de Dieu, comme un parfum: dont le cœur exhale les plus suaves senteurs de la dévotion, et accumule des nuées d'affections célestes. Heureux le prêtre qui offre de tels parfums, et qu'enveloppe et recouvre la vapeur d'un nuage si suave. Vous trouvez dans l'Apocalypse *des coupes remplies de parfums, qui sont des prières des saints*[1]. Quel rapport entre les collines d'encens et des coupes? Quelle coupe est capable de contenir une montagne d'encens? Une coupe pleine de parfums est sans doute chose précieuse. Il y a plus ici. *La fumée des parfums monta de la main de l'Ange devant Dieu*[2]. Mais quelle main donc suffit à soulever ainsi une colline tout entière? Quelle main, sinon la vôtre, ô bon Jésus! Cette main qui pèse les montagnes, et qui porte la terre, qui pondère les montagnes et équilibre les collines. Oui, toutes ces montagnes, Seigneur, sont dans votre main, ou, pour mieux dire, elles sont dans votre sein. N'est-ce pas vers ce sein, en effet, que se dirigent les prières des saints, et n'arrivent-elles pas jusqu'à vous? Là est leur vie, là le but qu'ils cherchent. Ils sont en vous, vous êtes en eux. C'est pourquoi vous dites: *J'irai à la colline de l'encens*. Venez donc, Seigneur Jésus, venez: ne tardez pas; venez et ne passez pas par dessus ces collines. Mais que sera-ce si ces collines à leur tour s'élancent vers vous? Les montagnes de myrrhe,

[1] Math. xxvi, 6, 7.

[1] Apoc. v, 8. — [2] Apoc. viii, 4.

ces collines d'encens deviennent en effet mobiles à votre arrivée. Elles fondent, elles coulent, elles fument, elles s'élèvent de votre main en vapeurs aromatiques devant Dieu. Allez donc, allez à elles : tout y est encens, tout y est brûlant. Cet encens vous est donné : venez donc le brûler en votre présence.

5. *J'irai à la montagne de la myrrhe, et à la colline de l'encens. Venez du Liban, venez.* On a expliqué pourquoi l'Epoux va à la montagne. Pourquoi, sinon pour qu'il appelle, entre et dise : venez ? Qu'il est bon, qu'il est doux d'habiter sur ces collines visitées sans cesse par le Verbe de Dieu ; d'où il appelle l'Epouse et l'invite à venir recevoir la couronne. *Venez*, dit-il, *venez du Liban, et vous serez couronnée.* Liban veut dire blancheur. Comment ne serait-il pas blanc sous la neige du Ciel ? Or, il est écrit *qu'une neige éternelle cache le lion*[1]. Cette neige descend du Ciel, pénètre la terre, l'inonde et la fertilise. Heureuses les montagnes sur lesquelles cette neige descend ; heureuses les collines qu'elle couvre ! *C'est ainsi*, dit le Seigneur, *que la parole sortie de mes lèvres ne reviendra pas sans fruit vers moi*[2]. Or, vous semble-t-elle revenir stérile, la parole qui va aux montagnes de la myrrhe, aux collines de l'encens, qui tombe sur ces hauteurs et les couvre ? Non, elle ne reste pas impuissante. C'est pourquoi l'Epoux appelle l'Epouse et lui dit : *Venez du Liban, venez.* Est-ce sans mystère qu'il nomme le liban après les montagnes où croît la myrrhe, et les collines de l'encens ? Est-il rien qui donne à l'âme plus de pureté et d'éclat que la prière ? La myrrhe commence par la mortifier, puis l'encens la purifie. La prière ne peut monter pure d'un cœur que s'il n'est d'abord débarrassé des exhalaisons malsaines des passions et de la chair. L'action de la myrrhe resserre l'âme, la ramène à l'unité : l'encens lui imprime une direction, la dilate, l'épanouit et la porte à remplir de ses parfums les régions du Ciel. Là elle se baigne librement dans l'atmosphère de la vérité ; elle s'en imprègne : et ce cœur d'abord rétréci et concentré sur lui-même, sous l'action de la prière, se transforme, se volatise, se perd dans les hauteurs où il plane.

7. La prière est tout ensemble myrrhe et encens. Elle recueille l'âme qui se livre à cet exercice, et la condense en elle-même ; puis elle la dilate et la répand en Dieu. Quoi de plus semblable à la myrrhe, que cette transfusion en l'union divine ? Et quoi de mieux semblable à l'encens, que cette diffusion d'affections divines qui s'épanchent d'un cœur. Oui, elle est vraiment toute belle, elle est sans tache, l'âme embrasée des ardeurs de la prière, et sur laquelle la candeur de l'éternelle lumière a versé un reflet de son éclat. *Vous êtes toute belle, ma bien-aimée, et il n'y a pas de tache en vous. Vous êtes toute belle*, surtout à cette heure, à l'heure de la prière et de l'encens. *Vous êtes toute belle, mon amie, vous êtes toute belle*, parce que vous avez toute mon affection, et que vous brûlez exclusivement de mon amour. *Vous êtes toute belle*, exempte de tache et d'un éclat que rien n'altère. *Venez du Liban, venez du Liban, venez du Liban. venez du Liban*, parce que vous êtes sans tache : *venez du Liban*, parce que vous êtes toute belle : *venez du Liban*, parce que vous êtes parfaitement purifiée. *Venez du Liban*, parce que vous êtes tout illuminée, exempte de peché, étincelante de grâce : *Venez et vous serez couronnée.* Heureux celui qui, du Liban des pures affections, de la colline de l'encens, des richesses d'une prière fervente, est ainsi appelé à la couronne. Oui, heureuse l'âme qui, à l'heure de l'encens, monte vers le Père, et qui, sans intervalle, passe du Liban à la couronne, à cette couronne de gloire, qu'au sortir de ce monde, elle recevra d'un juge plein de justice, de son doux époux, Jésus-Christ qui vit et règne avec Dieu le Père, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Jérém. XVIII, 24. — [2] Isaïe LV, 11.

SERMON XXIX

Vous êtes toute belle, ma bien-aimée. Cantiq. IV, 7.

1. *Vous êtes toute belle, ma bien-aimée, et il n'y a pas de tache en vous : Venez du Liban, ô mon épouse, venez du Liban et recevez la couronne.* Qui me donnera d'achever ce voyage de trois jours, si j'ose ainsi parler, et de parcourir d'un pied infatigable la belle et paisible route qui mène du Liban au Liban, du Liban à un royaume ! Car l'Epouse invitée à venir recevoir la couronne, semble également appelée au partage d'un trône. Voilà un terme bien doux à un voyage, qui a lui-même sa douceur. Oui, ce voyage est plein de charme, puisqu'il ne s'éloigne pas du Liban. Ce n'est pas ici la voie large, suivie par la foule : l'impur n'y peut mettre le pied. Cela ne dépend ni de celui qui court, ni de celui qui veut, mais de Dieu qui fait miséricorde [1], je me trompe, de Dieu qui désire. Est-ce qu'un triple appel n'indique pas en effet des vœux et des désirs ardents ? Il n'y a qu'un amour véhément qui puisse appeler ainsi à plusieurs reprises. Pacourez par la pensée tout ce qui précède dans ce Cantique, vous ne trouverez nulle part l'Epouse appelée aussi fréquemment ni sa beauté louée avec cette insistance. L'Epoux l'appelle par trois fois, et proclame sa beauté absolue. Vous lisez bien précédemment : *Vous êtes belle ma bien-aimée, oui, vous êtes belle* [2]. Et ailleurs encore : *O que vous êtes belle, ma bien-aimée, que vous êtes donc belle* [3]. Mais, ici dans ce troisième passage, il la dit toute belle. Dans ces textes, ou il montre qu'elle est belle, ou il admire sa beauté ; mais il ne déclare pas, comme en cet endroit que cette beauté est complète : *Vous êtes toute belle, ma bien-aimée.* Peut-il en être autrement, quand elle tient à la beauté et à la beauté absolue par des liens si intimes, et que l'éclat de la lumière éternelle rejaillit sur elle ? Oui, elle est toute belle, d'une beauté transcendante, puisque la beauté même de Dieu s'est transfusée en elle avec toute ses richesses. Cette beauté plus élevée que les astres s'est reposée sur l'Epouse. *La beauté*, est-il dit, *réside sur les nuées du Ciel.* Tant que l'Epouse est une nuée du Ciel, nuée lumineuse et légère voisine du soleil, qu'elle le reçoit, la splendeur de cet astre la remplit seule de ses rayons, et lui communique sa beauté.

2. Et l'Epouse est une nuée, quand elle acquiert la légèreté de l'amour spirituel et la lumière de l'intelligence. L'âme toute spirituelle demeure-t-elle comme suspendue dans les hauteurs, par l'oraison et la contemplation, à la façon d'une nuée légère et lumineuse, elle est alors toute belle, parce qu'elle est sous tout rapport aimée de l'Epoux : elle est sans tache, parce qu'elle est toute pénétrée des feux de la charité : en ce moment l'Epoux se donne une épouse glorieuse, exempte de souillures et de rides, purifiée moins dans son sang que dans sa lumière pourrait-elle n'être pas toute belle, quand elle porte imprimée en elle la divine beauté ? A quelle cause oser assigner ce caractère, sinon à celle qui se trouve dans ces moments de beauté parfaite, plus encore enivrée des ardeurs de l'amour que revêtue de la beauté de l'Epoux ? Dans les autres moments elle est réputée sans tache, parce qu'on ne lui impute aucune faute. Mais, si dans celui-ci, elle est proclamée sans tache, ce n'est plus indulgence, c'est amour, c'est désir, c'est dévotion. Et qu'elle place reste-t-il donc au pardon, au milieu de ces vœux embrasés de la charité ? L'amour n'a pas besoin d'indulgence : là où il règne seul, la grâce règne aussi exclusivement : voyez donc maintenant le péché banni, et la grâce, la grâce seule célébrée. *Vous êtes toute belle, ma bien-aimée, et il n'y a pas de tache en vous.* Ce n'est pas ici une flatterie indulgente : ce

[1] Rom. IX, 16. — [2] Cantiq. I, 4. — [3] Id. IV, 1.

sont les accents de l'affection, de l'amour et de l'admiration. Charmé par la beauté de l'Epouse il souhaite sa présence. *Venez du Liban : Venez du Liban, et vous serez couronnée.* Cette invitation réitérée trahit l'affection et montre les désirs de l'Epoux.

3. Que d'autres sondent les mystères de ce triple appel, e en assignent les degrés : c'est assez pour moi d'admirer l'affection de la divine majesté envers l'âme humaine. Cette tâche me suffit et j'y succombe même. Puissé-je être uniquement occupé à contempler, dans le ravissement, l'étendue de la grâce qui nous est concédée, tout en mêlant les désirs à l'admiration, et en lui donnant la charité pour sœur ! Car l'affection mérite l'affection, et un abîme en appelle un autre où retentit la voix des cataractes[1] : heureuses cataractes, ô Jésus, celles qui distillent votre amour et le répandent dans les cœurs ! L'amour n'est pas muet : il parle, car *ce qui contient tout sait parler*[2]. Ceci est dit du Saint-Esprit, et vous savez l'affinité ou plutôt, l'identité de la charité et du Saint-Esprit. La charité renferme aussi tout puisqu'elle est la plénitude de la loi[3]. L'esprit dit des choses mystérieuses[4], et aussi ces choses affectueuses. Il rend témoignage à notre esprit[5], il peut donc aussi lui faire entendre un langage flatteur. Sa voix, c'est le sentiment de l'amour, ce sont les désirs de nos cœurs. L'expérience personnelle que nous avons de la grâce, est ce qui parle, invite et dit : *Venez du Liban.* Si cet appel est repété trois fois, c'est peut-être parce qu'un triple lien est plus difficile à rompre. Et quel lien tenace que l'amour ! L'amour est une attraction affectueuse, et, pour lui, attirer c'est parler. Rien n'est plus résistant, rien n'attire mieux que le lien de l'amour. Entendez la loi divine nous montrer elle-même le triple nœud de ce lien. *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur de toute votre âme, et de tout votre esprit*[6]. Comme si elle disait : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, par une résolution du cœur, par une affection vitale de l'âme, par une entière et raisonnable disposition de l'esprit, afin que l'amour soit en vous tout à la fois une résolution, un penchant une lumière. C'est assurément une chose louable que la pieuse direction du cœur vers Dieu; mais à quoi sert-elle si elle est nonchalante, morte, sans énergie, sans âme ? Ce qu'il faut, c'est une intention pure qui trouve la chaleur et la force dans un sentiment fervent et doux. Ce sentiment qui est comme l'âme d'une sainte résolution, est formé par une méditation discrète, ranimée par une oraison fréquente. Ce triple lien ainsi formé, est-il un titre plus fondé à la couronne qui nous est réservée ? Est-il rien qui nous touche plus vivement ? Cette triple dilection n'est-elle pas, dites-moi, l'invitation qui semble nous redire à trois fois : venez ?

4. Dieu semble encore nous inviter, quand il nous inspire une audace fondée sur nos mérites, et une avidité qui a sa source dans l'expérience. *Venez*, dit-il, *et vous serez couronnée.* Au livre de l'Apocalypse vous trouverez des âmes qui viennent de ce Liban : *Ceux qui sont couverts de blancs vêtements, qui sont-ils et d'où viennent-ils ? Ce sont ceux qui viennent d'une grande tribulation, et qui ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'agneau*[1]. *Ils ont blanchi leurs robes dans le sang de l'agneau* ; c'est en prenant sa foi pour règle de leur croyance, c'est en réglant leur vie sur la sienne, c'est en suivant dans les tribulations cet agneau qui n'ouvre pas la bouche quand ont le traîne à la boucherie, et qui se tait devant celui qui le tond[2] : en attendant sans tristesse ni précipitation, le jugement de Dieu[3] et la fin du combat qui leur prépare la couronne, car il n'y aura de couronnés que ceux qui auront vaillamment combattu[4]. Et parce que le combat est la condition de la couronne, l'Epoux n'invite ainsi l'Epouse que pour exprimer la cause qui la lui méritera : *Venez du haut d'Amana, du sommet de Sanir, des retraites des lions et des tanières des léopards.* Ces noms et ces genres d'animaux laissent entendre je ne sais quoi d'âpre, de sauvage et de faux. S'il est dit que l'Epouse vient de là pour être couronnée, c'est qu'ayant vaincu tous ces obstacles, elle y puise la matière d'un triomphe. Ainsi il est couronné par sa patience dans la tribulation, celui qui vient d'une grande épreuve avec la douceur et la mansuétude de l'agneau, couvert du vêtement neuf de la charité, que l'impatience et le murmure n'ont assombri d'aucune tache. Voilà ceux qui viennent du Liban, qui accourent des sommets d'Amana et de Sanir, des antres des lions et des léopards, pour ceindre la couronne. On est couronné en effet par les épreuves même qu'on a subies. N'est-ce pas là cueillir des raisins aux épines et des figues aux ronces ? *Les tribulations si*

[1] Ps. XLI, 8. — [2] Sagesse I, 7.— [3] Rom. XIII, 10. — [4] I Cor. XIV, 2. — [5] Rom. VIII, 16. — [6] Math. XXII, 37.

[1] Apoc. VII, 13, 14. — Isaïe LIII, 7. — [3] Id. XLII, 4. Math. XII, 20.— [4] II Tim. II, 15.

courtes et si légères du présent produisent en nous le poids éternel d'une sublime et incomparable gloire[1]. Les souffrances de cette vie, encore qu'elles ne puissent être comparées à la glorieuse couronne que l'avenir nous réserve, contribuent cependant à nous la préparer. On accumule la matière de cette couronne, quand parmi les mérites les plus purs, on est brisé par des souffrances de toute sorte, et le nœud qui rattache ensemble les diverses parties de cette couronne, c'est la pureté de vie unie à l'humble acceptation de la douleur. Le poids de la douleur est lourd ; peut-être est-il, pour cette raison, désigné par des noms de montagnes. Masse énorme ; mais la foi qui ne se laisse pas abattre s'élève plus haut ; elle foule aux pieds les sommets de ces montagnes. Elle frappe le chef de la famille de l'impie. C'est donc justement que sa tête, triomphante d'une autre tête, est couronnée, puisqu'elle écrase la tentation à son début, et qu'elle ne cède pas à la violence des tribulations. En tout, la tête est ce qui vient en premier lieu ou ce qui domine. Par ce mot de tête employé ici, entendez donc le commencement ou le comble des choses dont ces montagnes sont la figure. Il est couronné des sommets d'Amana, des cîmes d'Hermon et de Sanir, celui qui sait triompher des injustices les plus criantes, et des tribulations amoncelées contre l'humble science de Jésus-Christ. Mais le poids de ces masses est léger : elles s'enflent un moment et disparaissent.

5. S'il y a là une montagne, n'avez-vous pas lu que les montagnes coulent et fondent, et que les rochers se déplacent[2] ? Et voyez comment ces montagnes se déplacent et s'en vont. Elles sont déplacées parce qu'elles sont changées. Ils sont déplacés, transportés ailleurs ceux à qui l'Apôtre a dit : *Voilà ce que vous avez été autrefois ; mais vous êtes lavés, sanctifiés, justifiés*[3], par cette purification et cette ablution qu'opère la parole de Dieu. Le léopard a perdu la variété de ses couleurs : il est sans tache, d'une seule couleur ; il n'a plus qu'une foi et qu'une ligne de conduite. L'hérétique, avec la variation de ses dogmes est une sorte de léopard : l'homme sans cesse différend de lui-même, mobile, inconstant variable, est aussi un léopard. Car le léopard, si j'ose dire, veut et ne veut pas. Appliquez cela à la conversion des gentils, et vous comprendrez bientôt comment ceux qui se sont convertis à Dieu semblent avoir trouvé dans l'unité de foi et d'espérance l'uniformité de couleur. Ils ont ainsi dépouillé avec la variété la férocité ; ils ont quitté les antres des lions ; ils ont déserté les lits impudiques pour des lits arrosés d'aromates, pour des jardins embaumés ; ils ont échangé des couches honteuses et dignes de la bête pour des fleurs. En effet, le lit de l'Epoux et de l'Epouse est tout fleuri. C'est à contre-cœur que l'Epouse paraît quitter le Liban, et passer de la Judée chez les gentils; il faut bien qu'elle ait de la peine à s'éloigner, puisqu'on l'appelle tant de fois. Elle ne veut pas abandonner le Liban pour les montagnes d'Amana et les cîmes de Sanir et d'Hermon. Mais son passage transforme ces montagnes stériles et sauvages en Liban.

6. Mais considérez les noms de ces montagnes. *Amana* signifie peuple vain ou étroit, *Sanir* peuple hérissé, et *Hermon* anathème. Quoi de plus vain que ce peuple, dont les docteurs mêmes se sont évanouis dans leurs pensées ? Ils ont prétendu être sages ; ils sont tombés dans la folie. Quoi de plus étroit que ceux que leur désespoir a précipités dans l'impureté ? Il est étroit le cœur qui borne ses désirs aux jouissances présentes, sans étendre ses espérances jusqu'aux choses éternelles. Quoi de plus hérissé, de moins ordonné que ceux dont l'Apôtre dit qu'ils sont *sans affection, implacables*[1], *et qu'ils vivent dans la malignité et l'envie*[2] ? Ne sont-ce pas là autant de Sanir? Par Hermon, il faut entendre ceux qui sont étrangers aux sentiments de Jésus-Christ, sans espérance dans la promesse, qui ne comptent pas parmi les concitoyens des saints, les habitants de la maison de Dieu, mais sont plutôt sans Dieu en ce monde. Gentils ! voilà ce que vous fûtes jadis ; mais vous êtes purifiés, sanctifiés, justifiés au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ : aussi vous êtes la couronne de l'Epouse, votre changement est sa gloire O l'heureux changement qui convertit Sanir en Liban ! Et le Liban à son tour, le premier Liban juif, semble transformé en Sanir et en Hermon : c'est pourquoi venez du Liban, et voyez combien d'autres Libans s'élèvent pour vous à la place de cette petite et étroite montagne. Levez les yeux autour de vous et voyez : toutes les montagnes de ce monde vont se changer pour vous en Liban. Il est triste assurément d'assister à la ruine et à la désolation de son peuple : mais cette tristesse est largement compensée par

[1] II Cor. IV, 17. — [2] Job. XIV, 18. — [3] I Cor VI, 11.

[1] II Tim. III, 3. — [2] Tite III, 3.

les riches résultats qui rachètent le malheur d'un peuple. Donc ne tardez pas : venez d'un Liban qui cesse d'être un Liban ; venez ; et que la foi et la conversion des Gentils vous soient une couronne. Au lieu d'entendre ceci des montagnes de la Judée et des Gentils, préférez-vous ne l'entendre que de l'Eglise? On peut encore donner de ceci une interprétation acceptable. Vous trouverez en effet dans l'Eglise, et le Liban, et Amana, et Sanir, et Hermon, avec les hauteurs habitées par les léopards et les lions.

7. Ah! dans ce Liban qui est à nous, dans cette assemblée de religieux que leur profession et leur vie embellissent et parent, dans ce Liban, dis-je, puissé-je ne voir jamais les cîmes d'Amana, ni les hauteurs de Sanir et d'Hermon! Rencontrez-vous dans l'assemblée des saints une âme fière et éprise d'idées charnelles, livrée à la vanité et à la jactance, enflée et turbulente extérieurement et intérieurement, agitée par l'oisiveté (l'oisiveté, mère de l'ennui), que voyez-vous dans cette âme, sinon les hauteurs d'Amana mariées au Liban? Rien de plus vain que l'oisiveté, de plus cruel que l'ennui, de plus troublé que l'orgueil. Amana signifie un peuple vain et troublé : c'est pour cela qu'on va d'Amana à Sanir, à ce qui est hérissé, couvert de poils. A côté de l'ennui l'enflure : avec le trouble point de douceur, d'ordre, de règle, tout est hérissé. Un homme, dans cet état, est sans affection, dur, implacable ; c'est un ennemi, un cœur aliéné, chargé d'anathème ; c'est le sens du mot Hermon. Ah! celui-là n'est pas de la maison de Dieu, ce n'est ni un citoyen, ni un voyageur, ni un hôte : aussi pour lui point de grâce, nulle dévotion. L'Epoux ne vient pas à lui pour le visiter au passage, ni comme un hôte qui séjourne. En lui habitent plutôt des léopards, des démons de toute espèce, avec leurs ruses infinies ; les lions y ont leurs tanières. Ils n'y passent pas seulement ; ils possèdent ce cœur et y prennent leur gîte. Cependant, ne désespérons pas de ces âmes. Un grand nombre d'entre elles sont prédestinées à la parure de l'Epouse. C'est pour cela qu'il est dit : *Venez des sommets d'Amana et des cîmes de Sanir, vous serez couronnée. Venez du Liban, venez.* Il faut bien qu'elle vienne avec lenteur du Liban pour qu'on lui adresse tant d'appels. Toutefois, cette lenteur n'est pas de l'obstination, mais de la prudence. Qui donc délaisse en effet volontiers la sérénité de la contemplation et la région paisible du calme intérieur et de la pureté? Qui n'éprouve de la peine à sortir, ne fût-ce que pour un moment, du séjour des délices? Peut-être le bien qu'on espère faire aux disciples flatte, mais le travail fatigue. Le bien à réaliser est enviable, mais les chutes sont à craindre. Or, je tiens pour suspects des profits dont l'issue est incertaine, qui exposent le salut à un péril prochain, et qui ravissent certainement la suavité intérieure. Ne soyez pas surpris des lenteurs de l'Epouse : n'est-il pas pénible de quitter le Liban, et ne doit-on pas redouter d'aborder ces montagnes sauvages infestées de bêtes féroces? Peut-être les lenteurs de l'Epouse sont-elles la censure de nos empressements. Avec une promptitude excessive et sans prévoyance, sans essai de nos forces, nous nous précipitons dans les labeurs de la prélature, au sein des embarras et des difficultés, dans les occasions de chute. Nous n'attendons pas qu'on nous appelle, même une fois ; nous nous emparons des honneurs : nous prévenons les appels ou nous avons l'adresse de nous les ménager. Il ne faut pas porter dans une si grande charge cette présomption aveugle, ni la redouter non plus avec obstination.

8. Confiance, si Jésus-Christ commande, si l'Epoux appelle et promet des succès abondants, comme ici : *Venez des sommets d'Amana, de Sanir et d'Hermon, des antres des léopards et de la retraite des lions, venez et vous serez couronnée.* Le changement des mœurs barbares en ceux qui lui sont soumis ; les retraites impures transformées en lits embaumés de fleurs et d'honnêteté, et en jardins parfumés, en retraites où les pleurs ont remplacé les frémissements, et la componction du cœur, l'agitation des pensées : ces taches de toute sorte enlevées, et auxquelles succède la simplicité toute nue, les mœurs transformées par son ministère, voilà la couronne de l'Epouse. Et elle est vraiment couronnée de toutes ces choses, lorsqu'elle trouve un ornement dans une conduite qui jadis était son épouvante, et quand la charité unit et rattache des cœurs jadis divisés par la férocité des sentiments. Cette union est chère à l'Epoux : peut-être est-ce pour cela qu'il se dit ensuite *blessé par un des yeux de l'Epouse et par un des cheveux de son cou.* Mais renvoyons à un autre temps l'explication de ce texte. Bornons-nous à dire en finissant : si le zèle des progrès du prochain vous porte à désirer un poste plus élevé, je ne vous blâme ni ne vous loue. Je me contente de vous adresser cette exhortation : qui

que vous soyez, imitez et la lenteur et la candeur de l'Epouse, qui ne se contente pas d'être appelée une fois, et qui n'est digne des appels de l'Epoux qu'à la condition de venir du Liban d'une conscience pure et sans tache : car c'est du Liban seul que la bien-aimée est appelée à la couronne par le Christ Jésus, son époux, qui est le Dieu béni dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON XXX

Vous avez blessé mon cœur, ô ma sœur, mon épouse ; vous avez blessé mon cœur par un de vos yeux. Cantiq. IV, 9.

1. Cœur dur, et d'une dureté perverse, celui que ne blessent pas ces paroles ! Cœur stupide, celui qui reste insensible à ces accents, et qui n'est pas saisi d'une si grande condescendance ! Que dis-je, condescendance ? Ah ! ici il y a plus. Ce serait déjà beaucoup, ce serait une grande et merveilleuse chose qu'une majesté si haute daignât honorer la faiblesse humaine des noms de sœur et d'épouse. Mais ici ce n'est plus de la condescendance, c'est du dévouement. En voulez-vous la preuve ? *Vous avez blessè mon cœur, ô ma sœur, vous l'avez blessé,* dit-il. La blessure du cœur, c'est la vivacité de l'amour. O le cœur véritablement doux, que notre affection porte à nous payer de retour. C'est une parente, c'est un échange : la parenté est désignée par les noms de sœur et d'épouse; l'échange par la blessure. Les liens qui unissent à une sœur sont forts, plus forts ceux qui unissent à une épouse : les premiers sont des nœuds de parenté, les seconds des nœuds d'affection. Le premier nom indique qu'ils ont la même origine, l'autre qu'ils ne font qu'un. Elle est sœur, parce qu'elle partage sa nature : mais elle est épouse, parce qu'elle ne constitue avec lui qu'une personne. Ils expriment bien la parenté, ces noms qui rappellent la nature ou la grâce. O de quel amour doit brûler celle qui se sait rattachée au Christ par de telles affinités ! Si vif que soit son amour, ce n'est plus de l'amour, c'est l'acquittement d'une dette. Car Dieu nous a aimés le premier[1]. Et notre amour pour lui, si ardent soit-il, n'est que la reconnaissance du sien : il est dû et non plus gratuit, et il ne saurait jamais égaler celui qui nous a été témoigné. Et comment, je vous prie, pourrait mériter et obliger celui qui est dans l'impuissance de s'acquitter ? O Epouse, vous ne sauriez payer l'Epoux d'un vrai retour. Il ne cesse cependant d'ajouter de nouvelles preuves d'amour à celles qu'il vous a déjà données. Vous n'avez pas encore payé ses faveurs passées, et il se regarde comme l'obligé. L'amour que vous lui rendez, à ses yeux est moins une dette qu'une grâce. Il semble s'estimer provoqué à l'amour en avouant que son cœur est blessé.

2. Quel est ce miracle, mes frères ? N'estimez-vous pas bienheureuse l'âme dont la pieuse affection pénètre et transperce le cœur de Jésus-Christ ? Qu'il est vif, efficace, violent même, l'amour qui mérite et excite, ô Jésus, votre affection. Grande et puissante est la force de la charité qui monte et pénètre jusqu'au cœur de Dieu, comme une flèche qui le blesse. Est-il surprenant que le royaume de Dieu souffre violence[2] ? Le Seigneur lui-même reçoit une blessure de l'amour. Mais voyez quels sont les traits qui le blessent. *Vous avez,* dit-il, *blessé mon cœur par un de vos yeux, et par un des cheveux de votre cou.* N'épargnez pas, ô Epouse, n'épargnez pas ces traits à votre Epoux : cou-

[1] I Jean IV, 10. — [2] Math. XI, 12.

rage, ne vous bornez pas à l'atteindre une fois, multipliez les coups. Quel bonheur pour vous, si vos flèches le couvrent, si votre amour lui livre des assauts réitérés, si votre œil est constamment fixé sur le Christ. Heureuse blessure d'où sort la vertu. Une femme toucha jadis la frange de la robe de Jésus-Christ; elle en sentit sortir une vertu[1]. A plus forte raison, si on touche son cœur, si on le blesse, en sentira-t-on la grâce couler. Cette blessure n'est pas insensible : lancez donc vers elle les traits d'un regard pur : voyez en elle un but à ces flèches qu'il reçoit volontiers, puisqu'il en lance de pareilles. Il a regardé Pierre, il a brisé son cœur, il lui a inspiré des sentiments de repentir[2]. Les larmes sont la marque d'un cœur blessé, et Jésus-Christ blesse d'un regard clément le cœur en qui il excite quelque amour pour la vertu. Ah ! qu'il me couvre de ces blessures, des pieds à la tête, qu'il n'y laisse aucune place saine. Quelle triste santé que la nôtre, si nous ne portons en nous aucune de ces blessures que fait le doux regard de Jésus ! Un regard en appelle un autre : essayez donc de le blesser du vôtre. Que vos yeux soient sans cesse levés vers le Seigneur, afin qu'il se prenne dans vos signes d'affection, et qu'il s'enlace dans vos cheveux.

3. Cependant l'Epoux ne dit pas dans vos yeux, dans vos cheveux ; il parle au singulier : *Vous avez blessé mon cœur, ma sœur, mon épouse, vous avez blessé mon cœur par un de vos yeux, par un des cheveux de votre cou.* Si vous avez plusieurs yeux, fermez les autres, et servez-vous uniquement de celui avec lequel vous avez l'habitude de regarder le bien-aimé, le seul qui vous donne de la puissance. Ceux qui veulent considérer un objet d'une façon plus directe, ferment un œil et fixent l'autre, le tiennent ferme et droit, afin de mieux saisir l'objet. Votre œil est un s'il est pur; il est un s'il n'erre pas sur plusieurs objets; il est un s'il est (pour parler de la sorte) simplifié, condensé, dirigé vers un but unique, au lieu de se répandre, de se diviser, de s'éparpiller sur plusieurs. Votre œil est un si vous portez votre regard vers ce but unique. Enfin, si votre œil est animé par l'amour, il est un. *J'ai sollicité du Seigneur une grâce unique*, dit le Psalmiste : *c'est d'habiter dans sa maison, durant de longs jours, afin d'en contempler les joies*[3]. Il est un cet œil qui ne demande, qui ne voit qu'une chose. *Et par un des cheveux de votre cou.* Les cheveux ne doivent pas flotter au hasard et sans règle : éparse et vagabonde, la chevelure se répand sur les yeux. Il ne sied pas que l'œil soit discipliné et la chevelure en désordre. L'œil se trouve offensé par des cheveux qui flottent jusque sur lui. Si l'œil désigne l'intention, que marquent les cheveux, sinon la pensée? Voulez-vous avoir l'unité dans tout cela, ne posséder qu'un cheveu et qu'un œil, une intention et une pensée ? Que votre volonté soit attachée à la loi du Seigneur, méditez-la nuit et jour, et cette volonté uniforme c'est l'œil unique, et cette méditation c'est le cheveu unique. Autrement, si votre intention n'est pas simple et constamment dirigée vers Dieu, si vos pensées flottent sans règle, ces fluctuations indisciplinées de l'esprit, les images étrangères qui le remplissent, troublent l'attention de l'œil, divisent la simplicité de l'intention, et dissipent le cœur. Que la pensée réponde à la pureté de l'intention, qu'elle soit une, comme l'autre est uniforme. Car un vrai cheveu est celui qui, au lieu de se répandre en désordre, est recueilli dans l'unité, qui adhère au cou, à ce cou dont il est dit : *Votre cou est un cou de colombe* : *mille boucliers y sont suspendus*[1].

4. Par ce cou entendez la sainte Ecriture, canal qui nous amène les paroles messagères de la volonté divine. Le cheveu du cou, c'est la pensée méditant assidûment la loi de Dieu. Si ce cheveu est appelé *un cheveu du cou*, c'est que vos pensées, vos idées, vos conceptions, loin de se substituer à la parole sacrée, doivent lui être subordonnées et émaner d'elle. Que si vos cheveux sont divisés en désordre, et comme arrachés, bien qu'ils tiennent au cou, ils cessent de plaire à l'Epoux et de blesser son cœur : ils n'éveillent plus son affection ; ils ne méritent plus la grâce. Il exige donc qu'ils soient unis, adhérents au cou, et qu'ils aient tout ensemble de l'ordre et de l'autorité. Qu'importe que vos pensées aient pour objet la loi divine, si elles-mêmes elles sont sans règle ? Et elles sont sans règle, quand elles sont sans ordre, et errent à l'aventure. *Par un cheveu de votre cou.* Ce cou, c'est l'autorité de la parole sacrée qui doit donner leur forme à vos idées : l'ordre réside dans l'unité. L'ordre vrai, c'est que vos pensées recueillies en elles-mêmes se portent sur un seul objet, vers cet unique bien qu'on ne peut nous ravir. Ou encore si l'Epoux dit : *Vous m'avez blessé par un che-*

[1] Luc VIII, 43, 46.— [2] Id. XXII, 61, 62.— [3] Ps. XXVI, 4.

[1] Cant. IV, 4.

veu de votre cou, c'est pour montrer que le visage de l'Epouse est libre et à découvert, car les cheveux sont un voile. Il veut donc en son Epouse un visage dégagé et sans entrave, qui lui permette de considérer la gloire divine, et de diriger sans obstacle vers elle l'œil de la contemplation : c'est la raison qui lui fait louer ces cheveux convenablement agencés et ramenés du visage sur le cou.

5. Mais pourquoi appliquer ce texte exclusivement à l'âme? Etendons-le à l'état de l'Eglise. Ce qui appartient à tous est plus agréable. Rien ne plaît mieux à l'Epoux que la communauté, que l'unité des croyants, que le corps de l'Eglise. Dans l'éloge qu'il fait de l'Epouse, il a accumulé les qualités dont il se montre charmé; mais jamais il n'a exprimé sa joie et son amour comme il le fait ici, en mentionnant cette unité d'œil et de cheveu. Comment sa joie ne serait-elle pas au comble, quand il voit observé le plus grand des commandements? *Je vous donne un commandement nouveau*, dit-il, *c'est que vous vous aimiez les uns les autres*. Les yeux de l'Eglise sont les docteurs : les toucher, c'est toucher Dieu même à la prunelle de l'œil. Les cheveux sont les peuples croyants. L'Epoux aime l'unité ici et là. *La marque à laquelle on vous reconnaîtra pour mes disciples, c'est si vous vous aimez mutuellement* [1]. L'accord de deux ou trois personnes rend leurs prières puissantes [2] : à plus forte raison l'accord de l'Eglise entière en Jésus Christ. L'unité qui pénètre le cœur même du Seigneur pourrait-elle n'obtenir pas? *Vous avez blessé mon cœur, ma sœur, mon épouse, vous avez blessé mon cœur par un de vos yeux, par un cheveu de votre cou.* Dans toute la parure d'une femme, est-il rien qui éveille et touche plus un amant qu'une chevelure habilement disposée? Mais pourquoi combler de nos éloges les cheveux de l'Epouse si pompeusement ornés et si richement rassemblés? Nous avons bien plus sujet de pleurer que d'applaudir.

6. Nous voyons aujourd'hui les cheveux de l'Epouse dans un lamentable désordre, divisés, arrachés et les peuples qui appartiennent à l'Eglise combattre entre eux pour l'Eglise même. Vous voyez ce spectacle, ô bon Jésus! Ces scissions ne vous touchent-elles pas? Ces blessures profondes de votre épouse ne vous blessent-elles pas? Si l'unité vous porte une blessure heureuse, ces dissidences doivent vous blesser de compassion. L'ordre, l'unité vous touchent : soyez aussi touché de cette rupture de tant d'éléments jadis unis. Vos cheveux sont divisés, séparés les uns des autres, ou plutôt ils s'élèvent l'un contre l'autre. Ils se vantent d'appartenir tous au cou de l'Epouse, et fiers de leur privilége, ils s'efforcent de séparer d'eux leurs voisins. *Dieu connaît ceux qui lui appartiennent : que quiconque invoque le nom du Seigneur s'éloigne de l'iniquité* [1]. Mais, munie du double *sceau* dont parle saint Paul, l'Epouse reste immobile au milieu des mains impies qui la déchirent et la mettent en pièces. Les rois et les princes de la terre se sont ligués contre le Seigneur, contre son Christ [2], et aussi contre son épouse. Mais l'Epouse connaît son époux, et ne s'attache pas à d'autre. Elle ne s'ignore pas, elle n'ignore pas à qui elle est unie : voilà pourquoi elle refuse de sortir et de suivre les troupeaux de ses compagnons. Ils ont été ses compagnons, ils ne le sont plus. Ils sont sortis de nos rangs, mais ils ne sont pas de nous. Compagnons? ils ne sont pas amis. Or, l'ami de l'Epoux se tient debout, et écoute, et la voix de l'Epoux le remplit de joie [3]. Quant à ces gens-ci, ils n'écoutent pas, ils ne se réjouissent pas à la voix de l'Epoux, mais plutôt à la voix de l'empereur romain : à moins de dire (ce qui est plus vrai) que c'est moins la joie que la crainte qui les saisit au rugissement de ce lion. Mais Dieu connaît ceux qui sont à lui; il ne connaît pas ceux qui sont à l'empereur. Aussi les frémissements de Léon [4] ne les émeuvent guère; ils restent inébranlables sous le sceau de la divine connaissance.

7. Car, quel sceau excellent que la connaissance que Dieu a de nous, cette connaissance conforme au projet qu'il a formé de nous appeler à la sainteté : sceau ferme et solide, car pour lui rien ne périt. Au contraire, cette connaissance engendre les élus, elle les prédestine, elle marque les âmes que Dieu se réserve. Le double sceau, c'est d'une part le plan divin, et de l'autre la volonté humaine, la providence de Dieu et l'activité de l'homme : c'est au sujet de cette activité que l'Apôtre ajoute : *Que quiconque nomme le nom du Seigneur, s'éloigne de l'iniquité.* Voyez les deux parties de ce sceau : l'une c'est la grâce seule, l'autre la grâce et la liberté : l'une le plan de Dieu, l'autre le secours qui en aide l'exécution. Cette seconde partie dirige la faiblesse de notre libre ar-

[1] Jean XIII, 34, 35. — [2] Math. XVIII, 20.

[1] II Tim. II, 19. — [2] Ps. II, 2. — [3] Jean III, 29. — [4] Allusion à l'antipape Pierre de Léon.

bitre : car la première le dispose en nous prédestinant. Dans la première, Dieu, par la prévision, connaît ceux qui sont à lui : dans la seconde, il se révèle à nous. L'une est la cause, l'autre l'effet. L'un de ces sceaux est immobile, l'autre probable : l'un est le sceau, l'autre le signe. Ici la racine, là le fruit, et c'est à ces fruits que vous connaîtrez ceux qui nomment le nom du Seigneur. Car, c'est dans son bon vouloir qu'il connaît ceux qui sont à lui, et qu'il les établit, afin de porter du fruit en abondance. C'est pour cela qu'il dit : *Que quiconque prononce le nom du Seigneur s'éloigne de l'iniquité*, et que celui qui prétend lui appartenir ne déserte pas l'unité. Et ceux qu'a formés la connaissance, ceux qu'elle a affermis ne sauraient la déserter ; un cheveu ne tombera pas de la tête de l'Eglise. Car ses cheveux sont tous comptés, et marqués du sceau de la prédestination. Cette connaissance est sans repentir, ce qui rend inébranlable le fondement posé par Dieu, et empreint de son sceau, à savoir le secours qui nous aide à exécuter la volonté de Dieu et les efforts de notre liberté. Les cheveux liés sous ce sceau, nul ne parviendra à les enlever du front de l'Epouse. Ils sont dans votre main, Seigneur, ces cheveux, et personne ne vous les ravira. Tenez bien, bon Jésus, ceux que vous tenez, et rassemblez ceux que vous connaissez. Et que celui qui sait vous appartenir, qui dit, je suis à Dieu, qui prononce votre nom, s'éloigne du mal, s'approche de l'unité de l'Eglise, de l'unité de la tête et du corps, c'est-à-dire, qu'il soit un cheveu du cou, un cheveu un.

8. Rien ne blesse le cœur de l'Epoux, rien ne le pénètre comme l'unité de l'Epouse, surtout quand elle se trouve conservée et affermie au milieu des assauts les plus hostiles. Les évêques fidèles abandonnent leurs siéges et fuient de ville en ville devant la persécution. Les gens pieux, les clercs, les moines accablés d'insultes et d'outrages, acceptent avec joie la perte de leurs biens, sachant bien qu'une meilleure espérance les attend dans l'unité de la charité fraternelle et ecclésiastique. Quand l'homme, en effet, donnerait tout ce qu'il possède pour la charité, il croirait encore n'avoir rien donné [1]. Quelques-uns rachètent à l'aide de présents la liberté de la communion de l'Eglise. Heureux achat, mais vente honteuse ! Pourquoi vendez-vous donc ce que vous condamnez ? Si vous voyez des schismatiques dans ceux

[1] Cantiq. VIII, 7.

qui sont séparés de vous, vous ne devriez pas, même pour de l'argent, leur laisser la licence de suivre l'erreur. Il y a là schisme, selon vous : pourquoi vendre la liberté d'y vivre ? Et si l'unité ecclésiastique est vraiment de votre côté, pourquoi essayer de la scinder ? Vous occupez le siége de Pierre, en vertu d'une succession régulière : exécutez donc les sentences de Pierre contre ceux en qui vous trouvez le schisme. *Que ton argent périsse avec toi*, disait Pierre à Simon [1]. Et aujourd'hui vous dites : *Que ton argent soit pour moi ;* mais que ton âme périsse ! et n'est-ce pas la mort que d'être séparé de l'unité du corps ? *Ni à moi, ni à toi ; qu'on le partage* [2], disait cette femme. C'est ainsi que vous prenez l'argent, ne pouvant avoir les âmes. Prenez ce que vous avez à prendre. Gardez les présents, et laissez les âmes à l'Eglise. C'est le seul bien qu'elle revendique. Qu'ils vous abandonnent leurs biens temporels, pour ne pas dissiper auprès de vous ceux de l'âme, car ne pas amasser avec l'Eglise c'est dissiper. Jésus-Christ l'a déclaré : *Qui n'amasse pas avec moi dissipe.* Réunir est une sorte d'unité, comme dissiper une sorte de séparation. L'Eglise sait bien dire avec son Epoux : *Qui n'est pas moi, est contre moi* [3]. Point de milieu : ou vous amassez avec elle, ou vous dissipez ; vous êtes avec elle ou contre elle. Mais vous vous plaisez, dit-on, à répéter : Si vous ne voulez pas dissiper avec moi, au moins n'amassez pas avec eux. Si vous n'êtes pas avec moi, au moins ne soyez pas contre moi. Il me suffit que vous ne vous rangiez ni de notre côté, ni de celui de nos adversaires [4].

9. Mais tel n'est pas notre Jésus qui a dit : *Etes-vous des nôtres, ou êtes-vous un ennemi* [5], sans laisser de milieu. Eh ! quoi ! Seigneur Jésus, n'y a-t-il plus de résine en Galaad ? D'où vient donc que les blessures de votre Epouse n'ont pas été guéries [6] ? On ne les a point pansées, soignées, ointes d'huiles ni bandées [7]. N'avez-vous pas assez abreuvé votre amie du vin de la douleur ? Ah ! quand la ranimerez-vous de vos onguents sacrés ? Les parfums du pécheur ne l'inonderont pas. Ses adversaires, en effet, se vantent aussi d'avoir de l'huile. N'est-ce pas de l'huile

[1] Act. VIII, 20. — [2] III Rois III, 26. — [3] Math. XII, 30. — [4] Ce n° 8 semble une allusion à Alexandre III, à qui l'empereur Frédéric opposa l'antipape Victor. C'est le dernier que l'auteur, à la fin du sermon, souhaite voir détruit ; on y lisait jadis *ultorem* (vengeur), et non *victorem* (Victor), véritable version du ms. de Clairvaux. — [5] Jos. V, 13. — [6] Jérém. VIII, 22. — [7] Isaïe I, 6.

qu'ils vendent, en effet, quand ils flattent, promettent des honneurs et offrent des présents? Cette huile ne fait qu'élargir la plaie au lieu de la guérir. Leur huile ressemble à leur vin. Il faut mettre dans la même balance leurs paroles et leurs coups. Mon âme repousse les consolations de leurs mamelles : car ils ont fait comme les bêtes farouches, ils ont découvert leurs mamelles pour allaiter leurs petits[1], mais non les enfants de l'Eglise. L'Eglise, elle, a ses mamelles, c'est pour cela qu'on lit ensuite dans son éloge : *Que vos mamelles sont belles, ma sœur, mon épouse!* Seigneur Jésus, rappelez vos fils qui s'égarent, rappelez-les à ce doux lait, afin que les petits enfants, encore à la mamelle, célèbrent vos louanges, quand vous anéantirez votre ennemi vainqueur. Hâtez-vous, que la justice triomphe enfin, et que ceux qui invoquent votre nom habitent dans l'unité, car c'est à cette unité que vous promettez la bénédiction et la vie. Ainsi soit-il

SERMON XXXI

Que vos mamelles sont belles, ma sœur, mon épouse! Elles sont plus agréables que le vin Cantiq. IV, 10.

1. Il nous faut maintenant toucher doucement les mamelles de l'Epouse, déjà pressées plus haut en plus d'un endroit. Je doute qu'on en ait exprimé tout le lait qu'elles contiennent; peut-être qu'en les touchant encore, elles nous verseront un lait nouveau. Qui ne recourrait avidement et avec espérance à ce sein si soigneusement loué par l'Epoux? Ce sont là les mamelles dont saint Pierre nous exhorte à désirer le lait, comme des nouveau-nés[2]. L'éloge que nous venons de lire n'équivaut-il pas à une recommandation? *Que vos mamelles sont belles! ô ma sœur, mon épouse!* Cet éloge n'est pas formulé d'une manière simple : la façon dont il est formulé prouve l'admiration et le ravissement qui remplissent le panégyriste. Quelle est donc la raison de l'ordre qu'on trouve ici? Pourquoi l'Epoux, après les yeux et les cheveux, en vient-il aux mamelles? Et pourquoi, après avoir loué là l'unité, rappelle-t-il ici la pluralité? A mon avis, le texte précédent semble insinuer l'extase qui emporte l'esprit et les pensées vers Dieu, et celui-ci, la sobriété et la modération dont il faut user envers les petits. D'un côté, c'est l'unique nécessaire; de l'autre, c'est la sollicitude, c'est la doctrine qu'il faut distribuer. Là l'exubérance d'un brûlant amour condensé et fixé sur un but unique blesse le cœur même du bien-aimé. Ici une doctrine tempérée, une parole sobre offre aux petits un lait qui les rassasie. Vous voyez que dans cet éloge de l'Epouse il n'y a pas de milieu : à l'exemple de Paul, elle est transportée en Dieu, où elle condescend à nos besoins. *Car la charité nous presse*[1], est-il dit. Vers quel but donc? Est-ce vers l'extase? Non, mais vers la condescendance. L'une de ces choses est l'objet de ses vœux enflammés; elle se prête à l'autre pour nous obliger; c'est exhaler un doux parfum que de puiser d'un côté pour s'épuiser de l'autre. L'Epouse puise dans l'extase les eaux que sa bonté répand ensuite en nous; elle nous enivre après s'être elle-même enivrée. Heureuse succession d'exercices, si c'est une succession!

2. C'est votre ordre, Seigneur, qui fait ainsi se succéder l'une à l'autre la contemplation et la consolation. Qu'il est heureux, celui dont toute la vie se passe, soit à porter au Christ d'amoureuses blessures, soit à offrir à des inférieurs un sein riche de tendresse! Pour moi, quand je me sens enivré de l'abondance de la maison de Dieu (si toutefois cette grâce m'est quelquefois accor-

[1] Thren. IV, 5. — [2] I Pierre II, 2.

[1] II Cor. V, 13, 14.

dée), je parais avoir les mamelles tendues : mais bientôt des affaires et des soucis de tout genre m'assiégent, et mon sein d'abord chargé du lait de la science et de la grâce se dessèche et s'épuise. Heureux ceux à qui de saints loisirs permettent de pénétrer, si j'ose dire, jusqu'au sanctuaire, au cœur même de la sagesse, et d'en revenir les mamelles remplies des joies dont elle est la source ! L'Epouse sait se ménager ces alternatives. C'est pourquoi, dans son éloge, après l'extase de la contemplation, il est immédiatement question des mamelles de la consolation et de la doctrine : *Que vos mamelles sont belles !* Son œil est pur pour l'Epoux, et ses mamelles belles pour les enfants de l'Epoux. C'est pour cela qu'il est parlé de l'œil au singulier et au pluriel des mamelles qui ont besoin d'être adaptées aux divers états de ceux qui les sucent. Voyez comment Paul s'est fait Juif avec les Juifs, sans loi en quelque sorte avec ceux qui n'étaient pas sous la loi, faible avec les faibles[1]. Se modifier ainsi, n'est-ce pas présenter à ses disciples autant de mamelles différentes? Ces tempéraments divers quel but avaient-ils, sinon d'insinuer doucement sa doctrine à la façon d'un lait dans les esprits délicats de ses auditeurs ? Il semble avoir autant de mamelles qu'il emploie de manières ingénieuses de se proportionner à la capacité des faibles. Je me suis fait, dit-il, *petit au milieu des petits, comme la nourrice qui caresse son enfant*[2].

3. Et si vous le voulez, je vous dirai quelles sont ces deux mamelles de la bonté maternelle ; saint Paul les indique lui-même dans ces paroles : *La piété est utile à tout ; elle a les consolations de la vie présente et celles de la vie future*[3]. Il doit avoir pour ses inférieurs ces deux mamelles, celui qui, dans l'Eglise, remplit la fonction de docteur et de père ; il doit en être muni à droite et à gauche, afin d'abreuver de lait ceux qui lui sont confiés, et de les rassasier de ses consolations. L'une est à droite, l'autre est à gauche : à gauche les secours matériels, à droite les consolations spirituelles. Vous exercez un ministère de miséricorde ; faites-le avec simplicité[4]. Celui qui, selon le langage du prince des Apôtres, veille sur le troupeau confié à sa garde, non par force, mais spontanément[5], présente la mamelle gauche, et dans Isaïe, il est promis à l'Eglise qu'elle sera allaitée à la mamelle des rois[6]. *A la mamelle*, et non aux mamelles, parce que c'es aux rois de procurer surtout à l'Eglise les biens temporels ; c'est là pour elle le côté gauche où sont les richesses et la gloire[1]. Voici maintenant saint Paul qui nous offre la mamelle droite : *Consolez les cœurs abattus*[2]; *consolez-celui qui est dans cet état, pour l'empêcher de tomber dans l'abîme du désespoir*[3]; et encore : *Vous qui êtes spirituels, instruisez cet homme avec douceur*[4]. Il en est, si j'ose ainsi dire, qui n'ont d'office que la mamelle gauche, comme les rois et princes dont nous avons parlé plus haut. Et d'autres, en vertu même de leurs fonctions, doivent présenter la droite, comme les prêtres du Seigneur, les docteurs dont les lèvres gardent la science, et à qui on demande la loi[5]. Ceux-là moissonnent des biens charnels auprès des peuples, dans le cœur desquels ils sèment des biens spirituels : mais ceux qui renoncent à toute propriété, disent adieu aux choses temporelles, qui se donnent, eux et ce qu'ils ont, à un monastère, qui passent sous la juridiction d'un abbé, sans s'inquiéter désormais d'eux-mêmes ; ceux-là qu'on les allaite aux deux mamelles de la consolation. A leurs supérieurs, il les faut toutes les deux, sous peine de n'offrir qu'un sein mutilé et difforme. Quant à ceux qui n'en ont aucune, leur position dans l'Eglise est leur damnation ; c'est un péril pour les autres, puisque la langue du nourrisson s'attachera à son palais, parce que le sein de la mère est desséché. Ah ! ceux-là ne méritent pas l'éloge adressé à l'Epouse : *Que vos mamelles sont belles, ma sœur, mon épouse !* Toutes les mamelles n'ont pas cette beauté, remarquez-le. *La louange est mal placée sur les lèvres du pécheur*[6]. *Mon fils*, dit le Sage, *si les pécheurs s'efforcent de t'attirer par leurs caresses, ne les écoute pas*[7]. Ainsi, l'écrivain sacré, non-seulement refuse la beauté à certaines mamelles, mais il les tient pour suspectes. S'il célèbre celles de l'Epouse, c'est pour que vous sachiez bien quelles sont celles où vous pouvez appliquer une lèvre confiante.

4. *Que vos mamelles sont belles ! Elles sont plus agréables que le vin.* Deux choses sont ici l'objet des éloges de l'Epouse : la beauté de ces mamelles et leur vertu. Cette beauté convient à l'amant, cette vertu à celui que ce sein doit allaiter. Et qu'importe, en effet, à ce dernier, que les mamelles soient

[1] I Cor. IX, 20, 22. — [2] I Thess. II, 7. — [3] I Tim. IV, 8. — [4] Rom. XII, 8. — [5] I Pierre V, 2. — [6] Isaïe LX, 16.

[1] Prov. III, 16. — [2] I Thess. V, 14. — [3] II Cor. II, 7. — [4] Galat. VI, 1. — [5] Malach. II, 7. — [6] Eccli. XV, 9. — [7] Prov. I, 10.

belles, pourvu que ce soit des mamelles, et qu'elles regorgent du lait salutaire? Si l'Epoux mentionne cette beauté, c'est pour lui; s'il parle de ce lit, c'est pour ses enfants. A moins que vous n'ayez une explication préférable, rapportez cette beauté à la beauté de la conversion, et appliquez à la doctrine et à l'enseignement le reste de l'éloge qui est ici fait des mamelles. On suce plus doucement en effet cette doctrine, quand la vie du maître ajoute au charme de sa parole. Et si vous voulez que je tire de ce sein une leçon toute spirituelle, je vous renvoie aux soins que se donnent ici les femmes jalouses des agréments et de la beauté, et qui possèdent l'art de les relever. Quelle attention pour empêcher leur sein de se développer à l'excès, ou de flotter d'une façon répugnante, ou d'envahir la poitrine! Appelant l'art à remédier à la nature, elles en compriment, sous les liens et les bandelettes, les excès ou la flaccidité. Pour être belles, les mamelles doivent être d'une élévation et d'un relief médiocres, n'être ni trop fortes, ni aplaties au niveau du reste de la poitrine, être contenues sans être déprimées, refoulées doucement sans flotter cependant en une liberté excessive. Que l'orateur appelé à faire entendre des paroles bonnes, des paroles spirituelles (consolantes), suive l'exemple des femmes, et qu'il imite leur zèle et leur adresse. Que son discours soit châtié, qu'il ne flotte pas sans règle et à l'aventure. Qu'il n'envahisse pas seulement le cœur et le sanctuaire de l'âme, qu'il en soit l'ornement: qu'on n'y trouve pas plus de matière que de grâce, plus de chair que de lait. Que sa parole soit pure, prudente, adaptée aux circonstances, et que la piété en couronnant ces qualités en complète la beauté. Qu'elle n'ait pas plus de figure que de force, et qu'elle ne laisse pas s'échapper inutilement le lait qu'elle renferme. Les mamelles doivent sortir de la poitrine, y adhérer, sans toutefois se confondre avec elle. Que la bouche parle de l'abondance du cœur, sans cependant en épuiser au dehors la plénitude. Les mamelles ont aussi besoin d'être contenues pour ne pas prendre un volume extrême. Vous verrez des gens que leur ardeur immodérée à chercher des paroles consolantes rend frivoles: ils veulent égayer des auditeurs fatigués d'un long silence, en proie à l'ennui et à la tristesse, et leur langue intempérante, après des choses utiles, débite des bouffonneries: avant ou après une poignée de froment, ils sèment à profusion l'ivraie. Ils disent des choses agréables, *ils emploient en risée le pain*[1] de la doctrine, comme il est écrit; mais après la risée plus de pain, plus de parole salutaire. Il ne faut pas altérer ainsi la parole de Dieu[2], ni la corrompre en y introduisant des éléments étrangers. Laissez-lui ses deux mamelles, les mamelles des deux Testaments. Qu'elles soient attachées à votre pensée, à votre cœur: puisez à cette source le lait des consolations: qu'elles vous suggèrent ce que suceront les autres. Que ces paroles sortent du fond de votre cœur, afin que votre langage, exempt d'affectation, jaillisse de l'âme, conformément à ce mot du poëte: *Tu veux que je pleure: commence par pleurer toi-même*[3]. Que les sentiments qui vous font ressentir les peines ou les joies de vos frères prennent leur source en vous, mais qu'ils s'épanchent au dehors pour le profit de vos auditeurs, par les paroles de l'Ecriture, comme par des mamelles. Que votre langage soit réservé et sérieux: soyez calme, ne vous emportez pas. Car ce qui contribue à la beauté des mamelles, c'est leur élévation et leur gonflement, gonflement modéré toutefois, qui leur donne une autorité suffisante, exempte d'austérité

5. Voilà pourquoi il est dit qu'elles sont *meilleures que le vin:* car, voici la suite de l'éloge que l'Epoux en fait: *Vos mamelles sont préférables au vin.* La grâce, la consolation, sont en effet meilleures que le vin de l'austérité et de la rigueur, elles sont plus efficaces, plus propres à transformer les cœurs tristes et aigris, et à ranimer les âmes faibles et délicates. Elles touchent mieux, elles ont une action plus suave. En effet, une parole douce apaise les ennemis et multiplie les amis[4]. Douce est la parole de l'Evangile, dure celle de la loi. Voyez comment la parole douce a changé les cœurs indociles de la gentilité, et communiqué aux ondes amères et salées de l'océan la saveur du lait. *Ils suceront comme le lait les flots de la mer*[5], est-il écrit. Ceci est dit des Apôtres, sous l'emblême de Zabulon et d'Issachar. Aujourd'hui, quelle est l'onde qui coule amère et troublée? Ne désespérez pas: présentez vos mamelles: faites-en couler du lait, et peut-être bientôt cette onde deviendra elle-même ce lait. Qui sait? Une goutte suffira pour transformer la masse entière. Car *le Seigneur donnera la puissance à ceux qui évangélisent avec force.* La sévérité de la loi est stérile et infirme: elle trace des préceptes

[1] Eccle. x, 19. — [2] II Cor. IV, 2. — [3] Horace. Art. poét. 102, 103. — [4] Eccle. VI, 5. — [5] Deutér. XXXIII, 19.

que la grâce n'accompagne pas, elle punit sans pardonner jamais : elle est sans mamelles : elle les figure sans les offrir en réalité. Rappelez-vous que vous êtes un ministre de l'Evangile et non de la loi, un ministre de Jésus qui, dans sa passion, a repoussé le vinaigre, et, dans la Cène, l'aigreur du vin vieilli. Novatien n'a pas la mamelle du pardon, ni Pélage celle de la grâce. Celui-ci vante les avantages de la nature tombée et corrompue, et soutient qu'elle suffit à nous justifier : celui-là ôte à Dieu sa bonté innée en refusant la pénitence aux pécheurs. Celui-ci détourne de la prière : celui-là repousse le repentir. Le premier nous tend la coupe de la vétusté ; le second celle de la dureté. La doctrine de l'un n'a pas la nouveauté, celle de l'autre n'a pas la douceur du lait. *Vous avez préparé au pauvre un mêts plein de douceur* [1], dit le Psalmiste. Pélage est riche, il n'a pas besoin, lui, de cette douceur : elle lui est naturelle, inutile de la lui préparer. Pélage dit : Moi, je n'ai pas de besoin ; Novatien dit : Je ne pardonne pas, moi. L'un est riche, et l'autre dur à l'excès. Ah! préparez, Seigneur, préparez dans votre douceur un aliment à votre pauvre. Préparez le et disposez-le sans cesse cet aliment, mais toujours dans votre douceur. Quelle abondante douceur on exprime de vos mamelles! Combien de fois, après de lourdes chutes, je m'en suis approché et je les ai pressées! Quelle richesse de lait j'en ai tirée, vous le savez, vous, mon Dieu! La grâce a surabondé là où avait abondé le péché [2]. C'était déjà une fortune pour moi que le pardon. Vous y avez ajouté la grâce dans une large mesure. J'ai pressé une de vos mamelles, elles ont coulé toutes les deux à flots. C'est pourquoi votre épouse, abreuvée du lait de la grâce, et rassasiée aux mamelles de la consolation, a appris à présenter à son tour la mamelle plutôt que du vin. Car son sein est préférable à cette liqueur. Le vin s'aigrit avec le temps : tandis que les mamelles ne versent qu'une liqueur toujours nouvelle et douce. *La crainte est bannie et la charité ne périt pas* [3]. Voilà ce commandement nouveau, dont la douceur est toujours vive. L'amour ne peut exister sans douceur.

6. *Vos mamelles sont donc meilleures que le vin.* Le vin n'est pas mauvais, mais les mamelles sont bien meilleures, et pourtant elles n'excluent pas le mélange du vin. Plus loin et bientôt en effet nous lirons : *J'ai bu du vin mêlé à mon lait* [1]. Mieux vaut pourtant boire ce lait seul et sans mélange, car le vin c'est la crainte, tandis que la douce consolation se rencontre dans les mamelles de la compassion et de la grâce. Encore que le vin soit pris d'ordinaire en bonne part, dans ce passage où il est comparé aux mamelles, il semble avoir le sens de dureté. Les mamelles de l'Epouse sont meilleures que le vin ; parce que la compassion douce et fraternelle vaut mieux qu'une indignation dure et farouche. Saint Paul flétrit, comme n'ayant pas de mamelles, ceux qu'il dit *dénués d'affection* [2]. Le cœur de l'Epouse intimement uni à l'Epoux ne saurait être ainsi déshérité de tendresse. Il lui est une montagne riche, grasse, fertile, féconde. Et l'Epouse ne tirerait pas de lait de ces plantureux pâturages où elle aime à séjourner? Pour nous, si nous ne pouvons résider habituellement sur cette montagne, allons-y fréquemment du moins, montons sur ses flancs, enivrons-nous à ces mamelles. L'Ecriture dit en effet : *Que ses mamelles vous enivrent en tout temps : et que son amour soit toujours votre joie* [3]. Voyez le sens que prennent ici ces mamelles : l'auteur sacré y voit les charmes et l'ivresse de l'amour.

7. Mais quelle nécessité de nous arrêter si longuement à la raison de ces mamelles? Cherchons-y plutôt l'ivresse. Elles sont meilleures que le vin, parce que la miséricorde est préférable à toutes les vies [4]. Les affections de l'amour valent mieux que l'affliction de la chair, et le breuvage qui verse un lait nouveau et spirituel, que le vin de la componction. Ici tout ce qu'on rencontre, tout ce qu'on goûte est dur ; on combat, on détruit le vieil homme. Là c'est une vie nouvelle; nous y puisons les caresses des divines faveurs, faveurs douces comme le lait, au sein desquelles nous avons un refuge. Le vin est bon, mais les mamelles sont plus suaves, car l'odeur de vos parfums l'emporte sur tous les aromates. Mais, je le vois, votre attention se ranime. Les parfums de l'Epouse ont excité votre avidité, et une faim indiscrète vous porte à vouloir les ajouter aujourd'hui à ces mamelles. Trève jusqu'au matin ; contentez-vous aujourd'hui d'avoir puisé au sein de l'Epouse ; demain nous aborderons ces parfums, et nos vœux qui les appellent seront comblés par celui qui célèbre ces mamelles et les parfums de l'Epouse, qui les donne, par Jésus-Christ, qui vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Ps. LXVII, 12, 11. — [2] Rom. V, 20. — [3] I Cor. III, 8.

[1] Cant. V, 1. — [2] Rom. I, 31. — [3] Prov. V, 19. — [4] Ps. LXII, 4.

SERMON XXXII

Vos mamelles sont plus agréables que le vin, et l'odeur de vos parfums passe toute les senteurs. Cantiq. IV, 10.

1. Je n'ai, mes frères, qu'un peu d'huile et de parfum, et vous apportez pour les recevoir tant de vaisseaux et des vaisseaux si vides ! Si je les appelle vides ce n'est pas une injure. Car je n'entends pas qu'ils ne renferment rien; j'entends au contraire que leur capacité est grande, car vous apportez ici des cœurs aussi avides que vos esprits sont intelligents. Qui pourra remplir ces vases? Vous regardez les parfums qui sont au pouvoir de l'Epouse et l'abondance d'aromates dont elle dispose, comme s'il ne fallait pas aussi tenir compte de l'instrument destiné à les amener jusqu'à vous. La matière est riche; songez néanmoins à ce que peut le ministre chargé de vous la présenter. Que votre volonté soit faite ! Je n'alléguerai pas ma pauvreté; vous m'accuseriez de manquer à mes engagements. Le peu d'huile que j'ai je le verserai dans de grands vases, et fasse le ciel que quelque Elisée commande, et que sa vertu rende mes efforts fructueux[1] ! Mais quoi? N'y-a-t-il pas ici beaucoup d'Elisées, beaucoup de Prophètes, ou certainement de fils de Prophètes? Et ils ordonnent tous, et encore que leurs mérites seraient moindres que ceux de l'antique Elisée, leur nombre pourrait y suppléer; je vais donc verser ce qu'il me reste de parfums. Déjà au commencement de ce livre, il vous en souvient, il en a été répandu dans une large mesure : mais peut-être reste-t-il de leur lie au fond du vase qui les contenait. Ne vais-je pas la vider totalement? N'attendez pas cela de moi : je ne pousse pas la témérité jusque là. L'Epouse possède une très-riche provision de parfums On ne peut guère dire ici : puisez, enlevez jusqu'au fond. Ah ! si je pouvais m'enfoncer dans cette lie et ne pas seulement baigner mes pieds dans l'huile, comme il est écrit d'Aser[1]. Mes frères, si nous ne méritons pas d'être plongés, avec saint Jean, dans une cuve d'huile, dans la plénitude des parfums, si nous ne méritons pas une onction si abondante, désespérons-nous d'être au moins touchés de ces parfums, et d'en sentir l'odeur? Car il n'y a que l'odeur qui soit ici recommandée. *L'odeur de vos parfums passe toutes les senteurs.* Les mamelles vous aident à grandir, les parfums vous empêchent de défaillir. *Vos mamelles sont meilleures que le vin, et l'odeur de vos parfums passe toutes les senteurs.* Et pour relier le texte d'aujourd'hui avec celui d'hier, disons que les mamelles sont pour les faibles, les parfums pour les forts.

2. Comparons ensemble ces trois choses, le vin, les mamelles, les parfums. Le vin c'est le dépouillement du vieil homme, les mamelles sont la création de l'homme nouveau, les parfums sont l'image d'une certaine délectation. Le vin enivre les sens, les assoupit et les plonge dans la torpeur. Les mamelles alimentent le nouveau-né. Les adultes mettent leurs délices à s'entourer de parfums. Ainsi le vin est la mort du vieil homme, le lait est la nourriture de l'homme nouveau, et les parfums remplissent d'une joie ineffable l'homme qui approche de la perfection. N'est-ce pas une marche naturelle d'aller de la nourriture au plaisir, et de s'élever du lait de l'enfance aux charmes des parfums? Aussi depuis le début de ce cantique rencontrez-vous toujours ces deux choses inséparablement unies, les parfums et les mamelles. Et il faut bien qu'il y ait là une grâce considérable, puisque l'Epoux, non content d'en parler une fois, y revient si souvent dans l'éloge de sa bien-aimée. Il faut bien qu'il trouve un charme puissant dans

[1] IV Rois IV, 1, 7.

[1] Deutér. XXXIII, 24.

ces louanges que ses lèvres redisent constamment. Il y a une part pour vous dans cet éloge réitéré ; il contient une invitation qui vous est destinée. Courez, vous aussi, à l'odeur de ces parfums ; ou plutôt ayez soin que ces parfums exhalent en vous leur arôme, afin que vous soyez dignes qu'on dise de vous *Que l'odeur de vos parfums passe toutes les senteurs*. Qu'on ne le dise pas seulement une fois, mais que les lèvres du Bien-aimé vous réitèrent cet éloge. Que vos parfums soient frais et nouveaux ; qu'ils ne se dessèchent, ni ne s'épuisent. Le nom de l'Epoux est bien un parfum répandu. Qu'il se répande jusqu'à vous, mais non hors de vous. Vous commencez, comme l'Epoux, par des parfums, c'est bien ; mais il faut aussi finir par eux. Autrement saint Paul vous crie *qu'après avoir commencé par l'esprit vous finissez par la chair*[1]. Onction excellente que celle de l'esprit. Oignez-vous donc de façon que votre chair se transforme sous l'action de l'huile. Que la chair ne dénature pas ou n'épuise pas l'huile. Que l'huile, que les parfums ne quittent pas votre tête; qu'ils la baignent au contraire et descendent jusqu'à vos pieds; car en Jésus-Christ les deux extrémités sont plutôt inondées de parfums que touchées d'une simple onction. Que l'huile pénètre jusqu'au fond de vous-même, que vos affections en soient imbibées, afin que sous cette influence tout sentiment charnel disparaisse de votre cœur. Un jour aussi la chair recevra l'influence de cette huile. Jésus-Christ a été oint et inondé de cette huile de joie dans une mesure extraordinaire[2]. Aussi a-t-il pu dire seul, avant le temps de la résurrection : *Ma chair a été toute changée à cause de l'huile*[3]. Et c'est avec justice qu'une chair exempte des misères charnelles a devancé l'heure de la transfiguration générale. Heure enviable ! doux parfum, où et par lequel la chair affranchie s'élèvera à l'incorruptibilité ! car jusque-là pourquoi ne descendrait-elle pas dans la corruption.

3. Hier, vous avez vu, mes frères, vous avez contemplé d'un œil mouillé de larmes cette chair misérablement transformée, et descendant de la corruptibilité à la corruption : elle y descendait lentement il est vrai, et sans atteindre à une corruption complète. La corruption semblait vouloir s'emparer comme d'un héritage du corps qu'elle avait envahi, et afin qu'il ne cessât pas d'être la proie de la corruption, elle ne lui permettait pas de tomber dans une dissolution totale. Elle contenait ses forces, ne voulant pas consumer vite cette substance, afin de pouvoir ainsi l'infecter plus longtemps. En effet, le corps une fois réduit en poudre, quel empire la corruption garde-t-elle sur lui ? *Toute chair ressemble à l'herbe, et sa gloire passe comme celle de la plante. L'herbe flétrie, la fleur sèche*[1]. Par ces paroles le Prophète veut exprimer la rapide décadence qui atteignant une chair florissante, pleine de vie, tout embellie des plus riantes couleurs, la flétrit sans la corrompre encore. Par cette comparaison prise de l'herbe, il montre la rapidité du changement opéré en elle, sans exprimer l'horreur d'une lente et fétide décomposition. Vous verriez dans ce cadavre les os naguère revêtus de chair, ou mis à nu, ou moins recouverts que souillés d'une enveloppe fangeuse. La corruption avançant à travers ce corps malheureux et allant à son but fortement et tristement, y mettait tout en pièces. Je pourrais dire, moi aussi : la corruption mettait l'ordre dans la chair de notre défunt, car tout ce renversement contribuait au plan divin. Triste changement mais ordre merveilleux ! Il a plu à Dieu que l'éclat de notre chair n'aboutît à la poussière qu'en traversant la corruption. Que la mort sévisse escortée de la corruption contre la chair humaine : qu'elle la ravage de tout son pouvoir, qu'elle la réduise en fange, puis en cendres. Là s'arrête sa puissance ; elle ne va pas plus loin. Elle ne saurait consumer totalement la substance de cette chair, l'anéantir, ni en être éternellement maîtresse. La chair ne se relèvera pas jusqu'à ce que le ciel soit lui-même consumé[2] ; elle se relèvera pourtant. Car alors le Seigneur répandra son esprit sur toute chair[3] ; la chair des saints se transformera sous l'action de l'huile, parce que l'Esprit du Seigneur l'aura couverte de son onction. Nous ressusciterons tous, sans être pourtant transformés tous[4].

4. Merveilleuse vertu de ce parfum qui mettra en pièces le joug d'une si vieille corruption, et qui ramènera les jours de la jeunesse pour la chair consumée dans les supplices, et des jours d'une éternelle jeunesse ! Elle est efficace, l'onction qui guérit un mal invétéré et qui fait succéder une santé inaltérable à une corruption séculaire. Cette onction est la propriété de l'Eglise; c'est pour cela que les fils de l'Eglise se nomment chrétiens, du nom de son Epoux le Christ qui signifie

[1] Galat. III, 3. — [2] Ps. XLIV, 8. — [3] Ps. CVIII, 24.

[1] Isaïe XL, 6, 7. — [2] Job. XIV, 12. — [3] Joël II, 28. — [4] I Cor. XV, 5.

oint. Nous avons déjà reçu cette onction au baptême, Mais comme alors elle a opéré en vous pour votre sanctification, à la fin des temps elle opérera de nouveau pour votre glorieuse transformation, quand votre chair se modifiera sous l'action de l'huile. Qui sait si la liberté laissée jusque là au mal n'a pas pour but de montrer l'énergie du remède par la violence même de la maladie ? On a donc raison de louer l'odeur de ce parfum, puisque déjà nous odorons sa grâce, bien que de loin seulement. Est-il donc pour calmer les tristesses de l'âme un antidote qui ait l'efficacité de cette forte espérance de la résurrection future, et de cette transformation bienheureuse ? Les doctrines païennes n'ont pas cette fois dans la résurrection, et la tradition judaïque ne l'enseigne pas avec cette précision. Les Gentils ne croient pas ce dogme : les juifs ont une idée moins complète et moins pure de la gloire toute spirituelle de cette résurrection, et de la ressemblance que nous y aurons avec les anges. Les Gentils ne respirent pas l'odeur de ce parfum : les Juifs en ont un autre tout différent, un parfum frelaté. Dans l'Eglise seule on trouve cette odeur vraie et pure qui passe toutes les senteurs.

5. Excellents parfums que l'impassibilité et la patience. La première soustraira à toute atteinte la chair ressuscitée ; la seconde maintient l'âme pieuse invulnérable au milieu des provocations et des injures. Grâce à la première nous gardons un droit paisible et inébranable sur notre chair, et sur notre âme grâce à l'autre, car il est dit : *C'est par la patience que vous posséderez vos âmes* [1], Et la patience qu'est-ce autre chose sinon comme l'odeur de l'impassibilité future ? L'impassibilité nous affranchit de tous les maux ; et la patience, comme un onguent lénitif, nous rend insensibles aux coups qu'on nous porte. Quel onguent efficace et utile qui au milieu des souffrances de la chair préserve l'âme de toute attaque, et l'empêche de céder à la fatigue, à la défaillance, à la peine ! Je proclame donc l'utilité de cet onguent ! vous n'en cherchez peut-être, vous, que le plaisir. Eh bien ! sous ce rapport encore je ne vous ferai pas défaut, et je vais vous montrer une action meilleure encore. *Mes frères, mettez votre joie dans les afflictions qui vous arrivent* [2]. Ne vous paraît-il pas inondé d'un parfum plus excellent, celui qui sait se réjouir dans l'adversité au lieu de se borner à n'y pas sentir trop de tristesse ? ce qui chasse la douleur est moins que ce qui apporte la joie. L'Epouse du Christ a reçu l'ordre non-seulement de supporter mais d'aimer ses ennemis. *Aimez*, est-il dit, *aimez vos ennemis* [1]. Ses parfums sont donc précieux puisque dans la tristesse ils exhalent la joie, et qu'ils inspirent l'amour des ennemis ; or, l'amour l'emporte sur tous les sacrifices et les holocaustes. C'est pour cela que l'odeur de vos parfums passe toutes les senteurs. Bon est assurément l'aromate de la prière, l'encens de l'oraison. Mais écoutez ce que l'Evangile préfère : *Si en offrant votre présent à l'autel, vous venez à vous souvenir que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre présent et allez d'abord vous réconcilier avec votre frère* [2]. Vous remarquez bien que l'Evangile préfère le parfum de la réconciliation à celui de la prière. Qu'est-ce que la réconciliation sinon la conciliation renouvelée des cœurs divisés ? Et relativement à la conciliation et à la charité fraternelle, le Psalmiste vous dit : *Qu'il est bon, qu'il est doux d'habiter ensemble comme des frères* [3] ! Voilà cette voie plus excellente dont parle saint Paul, ce don supérieur à tous les dons [4], c'est-à-dire à tous les aromates. Ce parfum descend de la tête sur la barbe, et jusque sur les franges du vêtement [5]. Le Christ en effet notre chef nous a aimés le premier, afin que nous l'aimions à notre tour.

6. Voilà pourquoi l'Epouse dit qu'elle court à l'odeur de l'onction, c'est-à-dire, qu'elle rivalise d'amour avec Jésus-Christ. Elle ne dit pas *à l'odeur* du parfum *mais des parfums* : car l'amour est double. Il y a un amour qui nous fait aimer Dieu qui nous a aimés le premier ; et un autre amour par lequel nous nous aimons mutuellement comme lui-même nous a chéris. Nous tenons de lui l'exemple et la grâce de ce double amour. Il nous montre la route de la charité, il nous communique la vertu d'y marcher. C'est pour cela qu'il est écrié : *Nous courons à l'odeur de vos parfums* [6]. La charité suave lien, amour du Père et du Fils, leur baiser mutuel par l'Esprit-Saint, ne nous remplit-elle pas d'une odeur délicieuse, nous invitant à les imiter et être un comme eux sont un ? Heureux celui qui marche et court à l'odeur de cette charité, de cette suavité ; de cette onction ! Le Saint-Esprit oint en quelque

[1] Luc XXI, 19. — [2] Jacq. I, 2.

[1] Luc VI, 35. — [2] Math. V, 23, 24. — [3] Ps. CXXXII, 1 — [4] I Cor. XII, 31, et XIII. — [5] Ps. CXXXII, 2. — [6] Cantiq. I, 3.

sorte les deux personnes divines qu'il rattache par une affection si douce. Imitons cette onction, et courons à son odeur. La charité fraternelle, est rivale de cette divine et essentielle charité, elle en est l'image ; c'est comme l'ombre de ce parfum, de cette douceur, de ce mutuel amour. *Qu'il est bon, qu'il est agréable d'habiter ensemble comme des frères! C'est le parfum sur la tête, qui descend ensuite*, etc [1]. Ah ! que de notre tête qui est là-haut descende sur nous une ombre de ce parfum, afin qu'à notre tour nous méritions qu'on nous dise : *L'odeur de vos parfums passe toutes les senteurs*. Pacourez par la pensée les autres vertus, songez à leur emploi, à leurs œuvres. Elles n'ont rien qui égale la charité pure émanée du cœur. Quelle odeur exhalent les jeûnes, les aumônes, si la charité en est absente ? La chasteté elle-même, la patience dans les souffrances, si la charité ne les embaume, quel parfum ont-elles donc? *Ah!* dit saint Paul, *j'aurais beau livrer mon corps aux flammes*, et me fondre comme l'encens dans le feu, si je n'ai pas la charité *tout cela ne me sert de rien*[2]. Une offrande que la grâce n'inspire pas ne saurait recevoir un agréable accueil. La charité est une racine dont les autres vertus jaillissent comme des rameaux; il faut donc qu'elles participent à sa séve. A quoi sert-il à la branche d'être sur un bon olivier, si on n'y sent pas la grâce et la fécondité de la racine ? Ainsi les vertus et les œuvres restent inutiles si elles n'exhalent pas l'amour et la dilection.

7. Cette Marie dont le nom figurait tout à l'heure dans l'Evangile, quel autre parfum répandait-elle que celui de l'amour? *Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé*[3]. Puissante odeur de ce parfum ! Sa grâce a complétement détruit l'infection d'une corruption envieillie, et rempli la maison de l'Eglise d'une agréable senteur. Pendant que le Roi prenait son repos Marie a brisé le vase qui contenait le parfum précieux et le lui a versé sur la tête[4]. Et ce nard a donné et donne encore son parfum, il le donnera jusqu'à la fin des siècles. Sur l'autel de son cœur elle brûle au Christ un délicieux encens; ce cœur est un parfum fondu et liquéfié par le feu de l'amour. Et quand le Seigneur est enseveli, voyez avec quel empressement et quel soin Marie visite sa tombe. Elle va, elle vient, elle voit les anges, elle invite les Apôtres, et elle reste quand ils s'éloignent. Mon cœur est ardent, dit-elle : je veux voir mon Dieu, je le cherche et ne le trouve pas. Ces recherches anxieuses ne vous paraissent-elles pas respirer le parfum d'un amour exquis? Ces paroles quand on les chante en mémoire d'elle, n'enflamment-elles pas encore ceux qui les répètent? Jésus lui-même, objet de ses désirs, respire l'arome de ce parfum, et semble courir à elle à l'odeur d'une si véhémente affection. Pourquoi ne courrait-il pas volontiers vers des parfums qui ont avec les siens tant d'analogie ? Il se hâte vers elle, dès le matin si j'ose dire, et se levant le premier jour de la semaine, il apparaît d'abord à Marie[1], il l'oint de l'huile de la joie dans une mesure exceptionnelle, en lui montrant qu'il est glorieusement ressuscité. Il change ses aromates en parfums et transforme ses désirs en bonheur.

8. Il me paraît offrir des aromates celui qui prie et qui désire, mais il se trouve inondé de parfums quand il jouit librement de l'objet de son amour, et goûte les joies de sa présence. Prier et désirer le Seigneur c'est un bien; mais l'aimer, le tenir, en jouir, est mille fois préférable. Et si je puis parler ainsi, il est bon de mendier quand on n'a rien; mais manger est meilleur encore. Si vous pouvez aimer l'Epoux absent, à plus forte raison le pouvez-vous quand il est présent, qu'il se donne à vous, et qu'une douce expérience fournit des aliments à votre amour. L'âme en effet reçoit une onction plus spirituelle et plus riche, quand elle se trouve étroitement unie à celui qui a été oint de la vertu du Saint-Esprit. Elle plaît au Bien-aimé, elle exhale un parfum plus suave, quand elle est comme fondue en lui, quand attachée à l'Epoux elle est imprégnée du parfum de l'union, de ce parfum qui de l'Epoux se transfuse dans l'Epouse. Quelle est donc douce l'odeur exhalée par cette cohabitation; *c'est le parfum qui inonde la tête et qui descend*, etc. *Aussi l'odeur de ses parfums passe-t-il toutes les senteurs*. Et encore que l'Epouse ait d'autres parfums, ils n'égalent pas celui qui descend en elle, à cette heure surtout où elle est intimement unie à son bien-aimé, où elle repose sur son sein et dans le sanctuaire de son cœur. C'est en effet quand le Roi repose ainsi que le nard de l'Epouse répand son odeur; odeur supérieure à celle de tous les aromates, odeur de l'Epoux, ou plutôt odeur qui est l'Epoux lui-

[1] Ps. cxxxii, 1, 2. — [2] I Cor. xiii, 3. — [3] Luc vii, 35, 47.
[4] Marc xiv, 3.

[1] Marc xiv, 1, 9.

même. Il est en effet le parfum de sa bien-aimée, car il se plaît en elle, et en elle il exhale ses senteurs. Plaise à Dieu que ce parfum ne quitte pas notre tête, et que sa fumée s'élève de nos cœurs dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

SERMON XXXIII

L'odeur de vos parfums passe toutes les senteurs. Cantiq. IV, 10.

1. Ce jour destiné à solenniser l'anniversaire de la résurrection du Seigneur m'oblige à vous entretenir encore de parfums. Aujourd'hui des femmes pieuses viennent à sa tombe avec des aromates[1] : Nicodème y vient portant un mélange de myrrhe et d'aloès d'environ cent livres[2], et Marie Madeleine l'oint pour lui rendre par avance les devoirs de la sépulture[3]. Que de matières dans ces parfums! Qui les expliquera? Qui saura bien les distinguer, et préciser les propriétés de chacun? Cette tâche conviendrait à l'expérience plutôt qu'à la conjecture. Il n'est pas facile en effet de traiter de ces parfums, si on n'a pas été instruit par l'onction même. Aujourd'hui le Seigneur a été oint de l'huile de joie avec plus d'abondance que tous ceux qui ont reçu la même grâce, car d'autres l'ont reçue. Mais l'a-t-il reçue, celui qui ne partage pas sa joie, ses transports, son heureuse résurrection? L'occasion est vraiment opportune pour vous entretenir de ces parfums, plus opportune encore pour les exhaler soi-même. Vous exigez de moi un discours, et j'attends de vous l'odeur de ces parfums. Comment pouvez-vous, avec les saintes femmes, visiter le tombeau de Jésus-Christ, si vous n'y offrez aucun parfum spirituel? La chair du Christ a été aujourd'hui glorieusement transfigurée sous l'action de l'huile. N'est-il pas convenable que nos cœurs soient à leur tour changés et transformés en huile spirituelle, en huile de contentement et de joie? Je me proposais de traiter des parfums, et voilà notre entretien arrêté à l'huile. Qu'ont de commun l'huile et les parfums? Ces choses se ressemblent beaucoup, sinon absolument. Car l'huile adoucit bien qu'elle n'embaume pas; pour être sans odeur, elle ne vous couvre pas moins d'une excellente onction. Et ici l'Epoux, dans les parfums de l'Epouse, recommande moins l'onction que l'odeur. *L'odeur de vos parfums passe toutes les senteurs.*

2. Toute âme n'est pas riche en parfums odoriférants, comme cette femme du livre des Rois qui disait au Prophète : *Je n'ai chez moi qu'un peu d'huile pour m'en oindre*[1]. Elle n'a pas de parfums composés d'essences aromatiques, elle n'a que de l'huile et en petite quantité. Marie-Madeleine qui n'appartenait pas à la loi, mais à l'Evangile, répand aux pieds de Jésus-Christ une onction faite d'un nard précieux, non pas une mince onction, mais une onction qui pèse une livre[2]. Et Simon reçoit du Seigneur une réprimande, pour avoir négligé d'oindre la tête du Christ, quand Marie inondait ses pieds de parfums[3]. Voyez-vous ici les parfums et les odeurs préférés à l'huile? C'est qu'outre la propriété qu'ils ont aussi d'oindre, ils ont de plus le bénéfice d'une odeur spirituelle. L'onction est restreinte : l'odeur se communique. Et celui qui est seul à s'oindre n'est pas seul cependant à respirer l'émanation. L'onction est donc pour vous, et l'odeur est pour vous et pour d'autres. Et c'est à la fois recevoir l'onction et en exhaler le parfum que d'aimer le bien devant Dieu, et de le réaliser devant les hommes. *Réjouissez-vous*, dit saint Paul, *je vous le répète, réjouissez-vous : et que votre modestie soit connue de tous les hommes*[4]. Rapportez la joie aux parfums et la connaissance de la modestie à son

[1] Marc XVI, 1. — [2] Jean XIX, 39. — [3] Marc XIV, 8.

[1] IV Rois IV, 2. — [2] Jean XII, 3. — [3] Luc VII, 46. — [4] Philipp. IV, 5.

odeur. Entendez saint Paul lui-même rattacher ensemble l'odeur de la connaissance. *Dieu*, dit-il, *manifeste par nous en tout lieu l'odeur de sa connaissance*[1]. Un excellent parfum et une odeur exquise, c'est donc la joie spirituelle dans le Seigneur, c'est une modeste attitude, c'est la joie et la connaissance. Il reçoit une heureuse onction, celui à qui Dieu plait dans la joie intime de sa conscience, qui met en lui ses délices, et il répand une odeur agréable celui qui, avec saint Paul, plaît à tout le monde en toutes choses[2], mais ne plaît qu'en Dieu, et dont la tenue modeste, l'action discrète, la parole éclairée, exhalent les parfums de la joie intérieure et de la grâce. Il reçoit une heureuse onction, celui qui se glorifie en Dieu; il répand une suave odeur, celui par qui Dieu se trouve glorifié devant les hommes. Et nous goûtons même délicieusement le parfum que nous répandons, quand nous nous réjouissons de voir Dieu glorifié par notre ministère, au lieu de nous complaire seulement dans les éloges qui s'adressent à nous.

3. *L'odeur de vos parfums passe toutes les senteurs*. Voulez-vous que j'établisse la différence des parfums et des aromates? Le texte du Cantique semble lui-même les distinguer en donnant aux parfums la préférence, sans réprouver toutefois les aromates. Autant qu'il est possible d'établir des nuances dans des choses si voisines, les parfums sont les dons de la grâce conférés par l'Esprit-Saint, et les aromates sont les services qu'on rend avec dévouement. Ce qui plaît dans les œuvres et les services, c'est une honnêteté naturelle; dans les parfums, c'est la grâce du Saint-Esprit. Le Seigneur Jésus, vous le lisez, a été oint par la vertu du Saint-Esprit: il convenait que l'Epouse reçût la même onction et de la même source. Les aromates des vertus sont excellents, et par eux-mêmes exhalent déjà une douce odeur; mais ils sont mille fois plus embaumés, quand l'onction de l'esprit leur communique sa suave odeur. Les œuvres et les vertus peuvent nous être communes avec ceux du dehors: il n'en est pas ainsi des parfums. Agréables par eux-mêmes, ils plaisent davantage quand ils procèdent du Saint-Esprit. Comment ceux qui voient de bonnes œuvres glorifient-ils Dieu, sinon parce qu'ils comprennent que ces œuvres viennent de Dieu et vont à lui? Le bien qui est en moi, quand je le rapporte à la grâce du Christ, quand c'est son onction qu'on relève en moi, quand l'Esprit-Saint y verse ses parfums, a bien plus de prix à mes yeux que si on n'y voit que la puissance naturelle de mon libre arbitre, ou le fruit de mes efforts personnels: sans l'onction de l'esprit la nature perd sa liberté [1], la vertu sa vérité, les œuvres leur mérite. Car, sans la grâce du Saint-Esprit et la foi en Jésus-Christ, la volonté est impuissante, la vertu n'est qu'une ombre, et les œuvres n'obtiennent pas l'éternelle récompense. C'est pour cela *que l'odeur de vos parfums passe tous les aromates*. En effet, quels que soient ces aromates, ils n'exhalent d'odeur vrai que lorsque la grâce spirituelle y mêle ses parfums.

4. Voulez-vous que je vous présente un autre parfum dont l'odeur passe tous les aromates des dons faits à l'Eglise? Quelle odeur, dans l'Eglise, surpasse en suavité celle de la miséricorde et du pardon? Combien ont couru, attirés par ce parfum qui les a incorporés, agglutinés au Christ! Odeur puissante qui, en un instant, dissipe l'infection de l'antique corruption, et d'un péché que le temps semblait rendre incurrable. Cette femme, cette pécheresse, Marie, qu'elle odeur fétide elle répandait dans la cité, quand elle vint se jeter aux pieds de Jésus, dans la maison de Siméon le Lépreux! Elle choquait Simon lui-même qui ne put endurer sa présence. Encore une fois, quelle odeur fétide elle exhalait en approchant de Jésus! Et voilà que le monde entier est présentement rempli du parfum de sa pénitence, de son amour, et de la grâce qu'elle a remportée. Cette grâce ne se fait pas attendre; dans le festin même, durant lequel cette femme arrosa les pieds du Christ, les essuya, et les oignit, elle fut à son tour lavée, nettoyée et ointe, et le témoignage même de Jésus-Christ l'a placée avant le Pharisien [2]. La clémence de Jésus-Christ n'est ni avare, ni lente: elle dépasse la mesure du péché, elle s'exerce sur le champ. Et faut-il s'étonner si l'indulgence de Dieu va au-devant du repentir de Marie, quand sa patience l'amène à la pénitenee? Cette femme surprise en adultère et abandonnée au milieu de ses accusateurs, voyez comme elle est embaumée de la clémence du Sauveur, elle naguère imprégnée des senteurs repoussantes du crime [3]? Parcourez l'Evangile: partout vous y trouverez Jésus prompt au pardon, et riche

[1] II Cor. II, 14. — [2] I Cor. X, 33.

[1] Voir serm. XXXIX, n[os] 3 et 4. — [2] Luc VII, 37, 50. — [3] Jean VIII, 3, 11.

en miséricorde. Voici un mort de quatre jours : le bruit divulgué de son crime répand l'infection : Jésus l'appelle, il le tire du tombeau d'une habitude dépravée, il le délie, il verse sur lui le parfum de la rémission, et soudain l'odeur de cette corruption déjà vieillie disparaît. Car, qui viendra parler encore de fautes que le Seigneur n'impute plus ? Qui retiendra des pechés qu'il a remis lui-même ? Une odeur malsaine détruite par lui n'existe plus. *Seigneur*, dit Marthe, *il sent mauvais, car il y a quatre jours qu'il est mort*. Vous vous trompez, Marthe, il met plus en fuite ces odeurs infectes qu'il ne les fuit. Il a donné l'exemple à son Eglise, afin que nous nous traitions mutuellement comme il nous a traités : il lui a laissé ces parfums.

5. Combien, dans leur désespoir, se seraient livrés à l'impureté, à l'avarice, et plongés dans le gouffre de tous les vices, si l'odeur de ce remède ne les avait retenus ! Je serais en proie au trouble, si je ne connaissais les miséricordes du Seigneur[2], ces miséricordes qui résident dans sa tête, et dans son corps qui est l'Eglise. Elle a reçu du Seigneur ce qu'elle transmet à ses fils : elle a reçu la miséricorde en don, elle l'a reçue en précepte, afin d'être l'instrument de ses bontés. Transmettre la miséricorde, c'est bien, mais il est mieux encore de la ressentir. Qu'elle s'épanche de votre cœur, quand vous la devez exercer. Exprimez en vous les sentiments de Jésus-Christ, dont vous tenez la place, et remplissez l'office. Vous êtes le ministre de celui qui est riche en miséricorde. Ne soyez dur pour personne. Dispeusez, au temps voulu, à vos convertis ce parfum avec mesure. Si vous êtes infidèle envers autruit, qui vous donnera ce qui est à vous ? Que votre cœur soit plein de miséricorde, car le pardon qui passe par vous, vient de Dieu. Celui qui porte une conscience blessée, un mal secret en son âme, se confiera en vous s'il sent d'avance l'odeur de ce parfum. *Si vous compreniez ceci : Je veux la miséricorde et non le sacrifice : jamais vous n'auriez condamné des innocents*[3]. Ce n'est pas ainsi que vous agissez, vous, Seigneur : loin de condamner les innocents, vous ne condamnez pas même les coupables : vous les rendez meilleurs. *Le juste, par sa miséricorde, me redressera : mais l'huile du pécheur n'oindra pas ma tête*[4]. Le Psalmiste distingue ici entre huile et huile, entre l'huile de la flatterie et l'huile de la miséricorde. La première caresse, la seconde guérit. Ne trouvez-vous pas supérieur à tous les aromates, un parfum qui efface si aisément tous les crimes ? Ce jeune prodigue, rentré en lui-même, sentit de loin en son père une riche provision de ce parfum, et la clémence de ce père vint l'embanmer jusqu'au milieu de l'ignoble troupeau qu'il conduisait. Il se mit à courir vers son père, attiré par l'odeur de ces parfums. Voyez la facilité, voyez l'abondance de la grâce de Jésus-Christ : il faut qu'il se réjouisse et qu'il prenne place à table avec un fils repentant[1] : il séjourne chez Zachée, et du Publicain il se fait un disciple[2] : et il est assis en un banquet avec Lazare tiré de la tombe[3] : il ne sait pas mêler de reproches à ses pardons, ni user d'une demi-clémence : il admet dans sa familiarité ceux qu'il a couverts de son indulgence.

6. Excellent est donc le parfum de la miséricorde qui remet les péchés, prévient les mérites, les accompagne et les porte à leur comble : il surpasse en senteur tous les aromates, parce que l'Eglise repose plus encore sur la miséricorde des saints que sur leurs mérites. Enfin, le parfum de la rémission est le dernier des sacrements. Ce parfum est commun, est avantageux aux pécheurs et aux justes. Il en est d'autres, en effet, spécialement réservés aux saints, et qui ne conviennent qu'à eux. Il y en a qui guérissent : d'autres qui pansent, d'autres qui sanctifient, d'autres qui charment. Les premiers expulsent la maladie, les seconds rendent l'activité a ceux qui ont recouvré la santé, les troisièmes confèrent la sainteté pour certains ministères, comme par exemple, l'onction royale ou sacerdotale. Les derniers ne sont pas destinés au travail, mais au repos ; ils servent non pas au gouvernement, mais à l'amour à la gloire, aux délices, aux relations de l'Epoux et de l'Epouse. Il est bon de rester ainsi au sein des parfums, mais comme déjà on a suffisamment parlé de leurs distinctions[4], énumérons rapidement les diverses manières de les employer. On touche les uns ; on prend les autres par aspersion, les autres par onction, enfin on répand les autres. Relisez le Pentateuque, feuilletez l'Evangile : et faites une application morale de ces divers emplois des parfums, quand on les applique corporellement et extérieure-

[1] Jean XI, 39, 44. — [2] Répons du 1er Dimanche de carême, selon le Brév. romaim. — [3] Math. XI, 7. — [4] Ps. CXL, 5.

[1] Luc XV, 11, 32. — [2] Id. XIX, 2, 10.— [3] Jean XII, 1, 2. — [4] Sermon X de saint Bernard sur le Cantiq.

ment. Je ne m'occupe plus maintenant de leur nature, mais de la mesure dans laquelle on doit s'en servir. Les uns les emploient une fois, d'autres souvent, d'autres toujours. Ici l'abondance est chose assez avantageuse, pourvu que la grâce l'accompagne ; on rencontre dans les parfums de l'Epouse les deux conditions d'abondance et de suavité, et leur odeur passe toutes les senteurs des aromates.

7. Nous avons appliqué à l'Eglise en général l'éloge contenu dans le texte, objet de ce commentaire : appliquons-le maintenant à une personne en particulier, à une personne que son amour, sa familiarité avec Jésus-Christ, rende digne du titre d'épouse, et dans laquelle les parfums, non-seulement de la nécessité, mais de la dignité, mais de la volupté, exhalent leurs douces et riches émanations. Ah ! la main de Dieu ne l'a pas seulement touchée ou ointe partiellement, il l'a inondée, il l'a plongée dans les délices de l'Epoux. Il possède en effet, cet époux, des cellules qui regorgent de ces parfums, trésors vraiment royaux. Mais il est naturel d'admettre que les meilleurs de ces parfums sont réservés à la Reine. Toutefois on ne dit rien de leur vertu : on se borne à vanter leur odeur. L'Epoux ne précise pas leur vertu ; il se contente de rappeler seulement leurs délices, ces délices qui donnent à la charité de plus vives ardeurs. L'onction répandue à la surface du corps n'est sensible qu'au toucher. Mais le parfum échappe au toucher, et n'est saisissable qu'à l'odorat. La liqueur du parfum glisse doucement et descend ; l'odeur, au contraire, s'élève facilement, s'insinue dans le cerveau, et, en occupant le siége même des sens, y répand le bien-être. L'odeur d'un parfum est donc plus subtile, plus délicate que la liqueur qui le compose. Dans cet éloge de l'Epouse, il fallait mentionner les parfums les plus délicats, les mieux en harmonie avec les joies spirituelles, les moins épais. Les femmes ordinaires ont besoin d'huile et de parfums pour adoucir ou transformer les dispositions de leur chair. Pour celle dont il est ici question, ce n'est pas d'une façon matérielle, mais toute spirituellé, qu'elle abonde en délices, ainsi qu'il sied à l'Epouse. *L'odeur de vos parfums passe toutes les senteurs des aromates.* Si l'odeur seule est ici rappelée, ce n'est pas qu'elle agisse seule : l'onction opère aussi. *Ceux qui sont au Christ,* dit l'Apôtre, *ont crucifié leur chair avec ses vices et ses concupiscences*[1]. Ce crucifiement ne semble pas nécessaire avec l'onction. L'une mortifie, l'autre transforme. Le crucifiement, c'est la douleur ; l'onction, c'est la douceur. L'onction est suave, efficace cependant, puisque sans lésion, avec l'huile du contentement et de la joie, elle préserve la chair de la corruption, qu'elle enlève, et ne cause aucune douleur. Des parfums devancent la Passion du Seigneur Jésus, et des parfums la suivent, afin de vous apprendre à endormir, sous l'effusion de parfums abondants, les souffrances charnelles, si vous en éprouvez. Jésus-Christ a été oint deux fois, afin d'être insensible à l'injure de la croix, et d'obtenir le renouvellement opéré en lui par la résurrection : et pour nous recommander ainsi par ce mystère, la grâce de l'oction spirituelle. Merveilleux parfum, puisque la liqueur transforme la chair et que son odeur ranime l'esprit.

8. Résumons sommairement ces choses. L'onction c'est la joie de l'âme, son parfum c'est la prière ; l'onction c'est la joie spirituelle, l'odeur, c'est la révélation au dehors, par la réputation, de ce qu'on porte dans l'esprit : l'onction c'est la délectation intérieure ; l'odeur c'est un désir qui s'échappe doucement de nous, désir fondé sur l'expérience des joies spirituelles. C'est pourquoi il est dit : *L'odeur de vos parfums passe toutes les senteurs des aromates.* L'encens de la prière, les désirs les plus véhéments sont dépassés par cet autre désir engendré par les joies spirituelles, et par cette concupiscence qui s'exhale de l'onction du Saint-Esprit, à la façon du plus exquis des parfums. Heureux désir qui a la vertu d'une prière, sans avoir rien de pénible. C'est à l'Epouse qu'est attribué ce parfum privilégié et l'odeur qu'il répand. Etonnez-vous donc si celle qui a reçu une onction spéciale exhale une odeur plus excellente, et si elle souhaite plus ardemment ce qu'elle goûte plus doucement. Car il est bien juste qu'elle demande davantage quand elle touche de plus près à l'Epoux. Unie à l'Epoux elle n'a plus d'autre esprit que le sien. Voilà pourquoi on ne sent plus en elle que l'esprit qui l'a remplie de son onction, et qui y prie par d'ineffables affections. Aussi l'odeur de ses parfums passe-t-elle toutes les senteurs des aromates. Et vous trouvez dans l'Apocalypse *des coupes pleines de parfums qui sont les prières des Saints*[1]. Les aromates, comme l'Exode nous l'apprend, sont consacrés à deux usages : ils servent aux onctions et aux crémations[2].

[1] Galat. v, 24.

[1] Apoc. v. 8.— [2] Exode xxv, et 30.

9. Ne trouvez-vous pas ces deux choses rassemblées dans l'éloge de l'Epoux? Ses parfums servent à l'onction et ils répandent leur odeur, puisque cette odeur passe toutes les senteurs aromatiques. L'onction, on l'a dit, c'est la réception des dons du ciel; l'odeur c'est l'action de grâces, c'est le désir des biens éternels, c'est un sentiment d'humilité au milieu des faveurs sublimes. En effet la prière de celui qui s'humilie pénètre les nuées du ciel [1]. Voyez-vous monter l'odeur d'une prière humble? Le Pharisien est monté au temple afin d'y prier, mais l'odeur de sa prière n'est pas montée comme lui. Les dons qu'il tient de la grâce, il les repasse en son cœur; il les compte comme des parfums. *Je ne suis pas*, dit-il, *comme le reste des hommes, voleurs, injustes, adultères*. Entendez-vous de quels parfums exceptionnels il s'estime couvert? Il met sa gloire dans la confusion des autres, gloire d'ailleurs peu considérable mais grande à ses yeux. Pour lui elle a un parfum supérieur non pas à tous les aromates, mais au soufre des autres. Vous avez ouï à qui il se préfère : écoutez maintenant quelle grâce le Pharisien trouve en ces parfums objet de son orgueil. *Je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que je possède, et si j'ai fait tort à quelqu'un je lui rends quatre fois autant* [2]. Tous ces dons ne sont que les éléments de la loi : il n'y a ici rien de la doctrine évangélique. Il ne jeûne pas sans cesse, il ne renonce pas à ses possessions de façon à n'avoir plus à donner ni prémices, ni dîmes. S'il rend au quadruple ce qu'il a pris, il ne se laisse pas dépouiller, il n'abandonne pas le tout à qui lui prend la partie, il ne dit pas qu'il accepte l'injustice. Pharisien! tu t'enfles ainsi pour des œuvres infirmes après tout. Pharisien! tu ne pries pas, tu insultes le publicain placé à tes côtés. Tu te rends un témoignage personnel, mais ce témoignage n'est rien. Dans ta prière deux choses exhalent une odeur choquante, l'orgueil et la tiédeur. L'orgueil : tu outrages le Publicain; la tiédeur, tu ne demandes rien. Une prière pleine du vent de la superbe pourrait-elle n'être pas tiède? Pharisien! au lieu de prier, tu t'élèves. Tu te décernes un témoignage qui, émanant de toi, n'est pas vrai. Quand il a rapport à tes œuvres il est faible, et faux quand il touche à ta supériorité. Ecoute le témoignage de la Vérité : *En vérité, en vérité, je vous le dis, celui-ci descendit dans sa maison, justifié et non pas l'autre* [1]. Car ce n'est pas celui qui se recommande lui-même qui est approuvé de Dieu, mais celui que Dieu recommande lui-même [2]. Aussi heureuse l'âme à qui la Vérité même décerne cet éloge : *L'odeur de vos parfums passe toutes les senteurs des aromates.* Un éclatant témoignage a été rendu au Publicain : mais mille fois plus éclatant est celui que reçoit l'âme objet de ces louanges. *Le Publicain descendit dans sa maison justifié par le Pharisien*, c'est-à-dire par un homme orgueilleux, injuste; et l'odeur de ses parfums passe tous les aromates. Ce magnifique éloge, l'Epouse ne le reçoit pas d'une bouche humaine, mais de celui qui sonde les cœurs, et qui par la foi et la charité réside et opère dans le sien. Elle ne se recommande pas, elle n'attaque pas le prochain. Car *ses lèvres sont un rayon de miel* [3]. C'est le texte qui suit. Nous ne pouvons l'exposer aujourd'hui. L'explication qui vous en sera donnée demain apportera à vos oreilles avides plaisir et joie en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Qu'il daigne vous faire cette grâce, lui qui vit et règne dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

Eccli. xxxv, 21 — [2] Luc xviii, 10, 14.

[1] Luc xviii, 10, 14. — [2] II Cor. x, 18. — [3] Cantiq. iv, 1.

SERMON XXXIV

Vos lèvres, ô mon Epouse, sont un rayon de miel, etc. Cantiq. IV, 11.

1. *Vos lèvres, mon Epouse, sont un rayon de miel. Le miel et le lait coulent sous votre langue et l'odeur de vos habits est comme l'odeur de l'encens.* Qu'il est donc doux ce langage que l'Epoux tient ici à l'Epouse! Mais vous me demandez comment il se rattache à ce qui précède. Sachez une fois pour toutes qu'un éloge est dispensé d'enchaînement et de suite. Il s'inquiète peu de l'ordre logique. Il prend des licences et marche au hasard. La raison qui dicte les louanges change-t-elle, on ne peut plus exiger d'ordre; il ne faut pourtant pas le dédaigner s'il est possible d'en avoir un. L'Epoux, après avoir célébré les parfums de l'Epouse, vante aussitôt la grâce de ses lèvres. Car que savez-vous? C'est peut-être la vertu de ses parfums qui a répandu cette grâce sur ses lèvres? Ouvrez l'Evangile, vous y trouverez sur l'Epoux un langage analogue. *L'esprit du Seigneur*, dit Jésus-Christ, *est sur moi*, *il m'a rempli de son onction, il m'a envoyé porter l'Evangile aux pauvres*[1]. Il fallait que l'Epouse fût assimilée à l'Epoux, et qu'elle aussi reçût l'onction de l'Esprit pour exercer le ministère évangélique. Car l'esprit oint une âme pour une fonction, et lui donne de la remplir efficacement. De lui viennent ces deux choses, le degré de ministère, et la grâce de l'exercer. Otez la grâce, le ministère est inutile, et sans le ministère l'usage de la grâce est présomptueux. *Comment prêcheront-ils, s'ils ne sont envoyés*[2]*?* Et comment seront-ils envoyés s'ils n'ont reçu l'onction? Il est écrit: *L'esprit du Seigneur m'a rempli de son onction; il m'a envoyé évangéliser les pauvres.* L'Esprit nous prépare à un office, l'Esprit nous ouvre la bouche et la façonne. C'est pour cela que l'éloge de l'Epouse commence par ses parfums et aboutit à la douceur de ses lèvres, car encore que son langage soit doux, ce n'est pas elle qui parle, mais l'esprit de son Epoux qui parle en elle. Ecoutez donc la promesse faite par Jésus à sa première Epouse, à ses Apôtres qui ont reçu les prémices de l'Esprit: *Je vous donnerai*, dit-il, *une bouche, une sagesse, à laquelle tous vos ennemis ne sauront résister*[1]. Merveilleuse puissance de la parole divine! Elle terrasse ses adversaires, et elle attire ceux qui ne lui sont pas contraires. Voilà son éloge. Ce qu'il s'agit d'expliquer présentement se rapporte plutôt aux séductions de l'Epouse, qu'à l'efficacité de ses censures. *Vos lèvres sont un rayon de miel.* Un langage doux lui est familier, il lui est naturel. Si parfois elle fait entendre des reproches sévères, c'est comme malgré elle; elle obéit à une nécessité extérieure, à la force plutôt qu'à ses sentiments personnels. La douceur est le cachet de sa parole: et les duretés qui sortent de sa bouche ont plutôt leur source dans la corruption des auditeurs que dans ses dispositions personnelles. C'est donc une qualité propre et familière de l'Epouse qui dicte à l'Epoux cet éloge: *Vos lèvres sont comme un rayon de miel.*

2. Mais puisque vous voyez la suite du texte, voulez-vous savoir ce que cet éloge renferme? Il embrasse trois choses: douceur, plénitude, réserve. Douceur dans le genre, plénitude dans l'abondance, réserve dans l'effusion. Et que dis-je? C'est une distillation goutte à goutte plutôt qu'une effusion. *Vos lèvres sont comme un rayon qui distille le miel.* Mais pourquoi s'arrêter longuement à chacun de ces points? Vous savez qu'un rayon ne répand que douceur, et qu'il ne la répand que de sa plénitude, sans épancher cette plénitude tout entière. C'est pourquoi ses lèvres sont *un rayon qui distille,* et non un rayon qui répand *le miel.*

[1] Isaïe LXI, 1; Luc IV, 18. — [2] Rom. X, 15.

[1] Luc XXI, 15.

Sur les lèvres de l'Epouse donc on trouve douceur seule, douceur pleine, douceur sobre. On la possède pleinement, sans qu'elle s'épanche tout entière, mais seulement selon la capacité des auditeurs. Voulez-vous un témoignage de l'Epouse relatif à ses lèvres? *Que vos paroles sont douces à mes lèvres!* dit le Psalmiste, *elles sont à ma bouche meilleures qu'un rayon de miel*[1]. Oui douces sont les lèvres de l'Epouse à travers lesquelles Dieu nous distille goutte à goutte sa parole, et cette douceur est celle même des paroles divines. Elle ne parle pas en son nom propre, elle n'est que l'écho du Seigneur, et c'est pour cela que la grâce est répandue sur ses lèvres. Et apprenez, en partie du moins, quel miel distille le rayon de la parole sacrée et la mesure selon laquelle Dieu le dispense à chaque vase. Il remet, il permet, il promet, il envoie. Il remet les péchés, il permet les faiblesses, il promet des biens éternels et il nous envoie d'avance les prémices de ces biens. Il parle sagesse aux parfaits, non pas sagesse mondaine, mais cette sagesse divine cachée dans le mystère, et, au milieu des âmes moins avancées dans la spiritualité, il croit ne savoir autre chose que Jésus et Jésus crucifié. Il exhorte à la perfection, sans y contraindre; il console au contraire les cœurs timides, soutient les faibles, et s'il reprend les âmes inquiètes, sa correction reste toujours empreinte d'une maternelle douceur. Il est compatissant pour le pécheur, indulgent pour le converti ; il ne fixe pas à ses bontés un chiffre, une limite infranchissables, puisqu'il a été prescrit de pardonner au repentir et à l'aveu septante fois sept fois par jour[2].

3. Quelles douceurs innombrables sur les lèvres de l'Epouse! Toutes les fois que vous vous laissez glisser dans le mal, si vous vous convertissez, elle répand en vous le bien et elle ne se lasse pas de pardonner. Semblable aux anges, au lieu d'insulter le pécheur, elle se réjouit de sa pénitence[3]. Il est donc bon de prêter l'oreille aux paroles sorties de ses lèvres. Car Dieu lui-même écoute ses prières, il excite, il provoque votre amour, afin de montrer le sien. O Epouse, parlez, car votre Epoux aime à vous entendre vous entretenir soit de lui, soit avec lui. Mais quand l'Epouse s'adresse à l'Epoux en personne, ses lèvres ont des accents plus doux, et un langage tout autre. Alors les lèvres de son cœur distillent vraiment le lait des divines délices : ou plutôt elles ne les distillent pas, elles les font couler à flots, car à cette heure l'âme tout entière se fond en affections plus suaves que le miel. Heureuse alternative, quand du cœur de l'Epouse des ruisseaux de miel coulent sur l'Epoux, et de l'Epoux refluent vers l'Epouse! Ces fleuves de miel en effet remontent à leur source pour en jaillir de nouveau. Délicieux rayons qui s'épanchent des lèvres de l'Epoux et de l'Epouse, courent de l'un à l'autre et versent en eux les suavités de l'amour! L'Epoux, du haut du ciel, donne la grâce : l'Epouse, de la terre où elle est, fait monter vers lui l'action de grâces. Jésus a engendré lui-même dans l'âme bien-aimée les gouttes de cette suave rosée. Ces douces gouttes de rosée sont les sentiments d'amour divin que l'Epouse laisse échapper de son cœur en présence de celui qu'elle chérit, devant son Dieu. Voilà pourquoi ses lèvres sont un rayon de miel, parce que douces sont en effet les émotions d'un cœur ainsi embrasé; mais elles passent vite à cause de ce délicieux ravissement qui emporte l'âme dans l'extase et les interrompt brusquement.

4. *Vos lèvres sont un rayon de miel.* J'estime parfaitement purifiées des lèvres où Jésus prétend recueillir la douceur du miel. Les lèvres d'Isaïe sont purifiées avec un charbon de l'autel[1]. Dieu, dit un autre, a avancé la main et m'a touché la bouche[2]. Pour l'Epouse, ce qu'elle désire ce n'est pas le contact d'un doigt, c'est celui d'une bouche. *Qu'il me baise,* dit-elle, *d'un baiser de la bouche*[3]. Les lèvres appellent les lèvres. Les lèvres de l'Epouse ne peuvent exprimer ces douceurs que sous la pression de celles de l'Epoux. Or, n'est-ce pas la suavité qu'il a trouvée sur les lèvres de l'Epouse qu'il redit dans ce cri : *Vos lèvres sont un rayon de miel?* Il a trouvé là deux choses, le baiser de la charité, et l'oracle de la vérité. *Vos lèvres sont un rayon de miel* : *le miel et le lait coulent sous votre langue.* Ce dernier trait se rapporte plus particulièrement à la grâce du langage. Les lèvres en effet servent aussi à baiser : mais l'emploi exclusif de la langue c'est la parole. La douceur ne réside pas uniquement sur la langue de l'Epouse : *Sous cette langue, il y a du miel, il y a du lait.* Fausse douceur que celle que la langue exprime, sans la ressentir. Douceur bien courte qui n'est que sur la langue, sans qu'il s'en cache un peu dessous. La douceur n'est donc

[1] Ps. cxviii, 103 — [2] Math. xviii, 22. — [3] Luc xv, 10.

[1] Isaïe xi, 6, 7. — [2] Jérém. i, 9. — [3] Cantiq. i, 1.

ni uniquement, ni tout entière sur cette langue, comme l'atteste celui qui sait ces choses : *Le miel et le lait coulent sous votre langue*. Aussi produit-elle une parole excellente, parole qui a les propriétés réunies du lait et du miel, à cause de la majesté de la divinité et du mystère de l'Incarnation. Cette langue de l'Epouse, ses lèvres sont un canal d'argent à travers lequel la source de son cœur laisse couler des ruisseaux de lait et de miel, doux l'un et l'autre, mais d'une douceur distincte. Le lait est la nourriture des petits enfants, au dire de saint Paul[1]. Et le même apôtre prêche aux parfaits la sagesse divine, douce comme le miel.

5. D'autres n'ont sous la langue que du miel, pas de lait; d'autres ont du lait et point de miel. Ces deux choses se rencontrent sous la langue de l'Epouse. Le miel n'y coule pas, elle le distille plutôt goutte à goutte. Elle ne prodigue pas en toute rencontre, ni au hasard les mystères sublimes et profonds, les secrets de Dieu ; elle ne présente pas le lait à toutes les lèvres. *Le miel et le lait sont sous sa langue*, est-il dit. Sa parole, qui n'est jamais vide de douceur intérieure, n'épuise cependant jamais ce trésor intime. Et il est bien facile d'avoir un langage suave quand on a sous la langue le lait et le miel. Langue bienheureuse : elle distille le miel comme un rayon : et comme des mamelles, elle est gonflée du lait destiné aux petits enfants. Loin de ces lèvres les cris, l'amertume, le blasphème, conformément aux exhortations de l'Apôtre[2]. Ce n'est pas cette langue dont parle le Psalmiste, et sous laquelle on trouve *labeur et douleur*[3]. *Sous cette langue coulent le lait et le miel. Les lèvres de la courtisane sont aussi un rayon de miel : ses paroles sont plus suaves que l'huile.* Mais elle n'a pas le miel et le lait sous la langue, ni à une extrémité, ni à l'autre. *La fin en est amère, amère comme l'absinthe, perçante comme un glaive à deux tranchants*[4]. Il est dit encore dans les Proverbes, à propos de la femme forte : *La force et la beauté la revêtent : elle sourira à son dernier jour*[5]. Ce sourire spirituel et bienheureux, il est dès aujourd'hui sur ses lèvres, et la douceur semble se cacher sous sa langue ; mais au dernier jour ce miel et ce lait présentement cachés jailliront en une joie complète. La langue alors ne tiendra plus sous le sceau du silence cette joie qui, longtemps comprimée, éclatera et couronnera sa bouche d'un beau sourire, la bouche de la femme *qui a pour vêtement la force et la beauté*. Vous le voyez, il ne faut pas trouver nue celle qui compte qu'un jour on lui rendra les joies qui lui ont été promises.

6. Qui sait ? Ce sont là peut-être les vêtements dont il est dit de suite dans ce même passage : *L'odeur de vos habits est comme l'odeur de l'encens*. Et le Psalmiste : *J'ai couvert mon âme du jeûne*[1]. *J'humilierai mon âme dans le jeûne, et je répandrai ma prière dans le secret de mon sein*[2]. Excellent vêtement que le jeûne dans le secret duquel s'abrite la prière. C'est un habit qui a un sein. *Ma prière s'épanchera en mon sein.* A bien voir, vous trouvez ici deux choses, un vêtement de force dans le jeûne, et dans la prière le parfum de l'encens. *Ma prière se répandra en mon sein.* Pourquoi *dans le sein ?* Le Psalmiste nous fait peut-être entendre ici la faiblesse d'une prière tiède, sans force, qui s'évanouit en naissant, et il dit qu'elle se répand dans le sein parce qu'elle meurt dans sa source même. Mais si elle périt ainsi, comment peut-elle revenir et se retourner sur elle-même ? Elle semble bien plutôt se répandre ainsi dans le sein d'où elle est partie, quand elle obtient promptement son effet, encore qu'il soit incomplet. Car la prière humble et fervente a toujours un résultat, ne fût-il que partiel. Une prière vive et dévote est bien douce, et en s'élevant devant Dieu comme l'encens, elle aspire la première la suavité de son parfum. Et n'est-ce pas un heureux vêtement que la vapeur de cette nuée légère qui s'offre elle-même et qui enveloppe l'âme ? Oui, bienheureux. Mais continuons et voyons dans ces habits les actes extérieurs.

7. Les bonnes œuvres, en effet, sont un vêtement qui couvre notre difformité primitive, et l'empêche de nous être imputée à crime : elles nous confèrent aussi un charme, une beauté, qui sont nos titres à la grâce. Elles nous couvrent et nous parent tout ensemble. Qu'elles nous parent, c'est évident : mais la parure de tout le monde n'exhale pas l'arome de l'encens, elle n'est pas une prière. Si les actes d'un homme, si sa patience s'étalent en public, s'ils sentent l'ostentation et la vanité, plus que les instances de la prière, que le désir de plaire à Dieu et d'obtenir ses faveurs, de pareils habits peuvent-ils répandre l'odeur de l'encens ? Mais au contraire, celui qui n'agit qu'en vue de plaire à Dieu dont il jalouse

[1] I Cor. III, 1, 2. — [2] Ephés. IV, 31. — [3] Ps. IX, 7. — [4] Prov. V, 3, 4. — [5] Id. XXXI, 25.

[1] Ps. LXVIII, 11. — [2] Ps. XXXIV, 13.

l'approbation, et de mériter ses bienfaits, porte dans ses vêtements l'odeur de l'encens. L'encens d'ordinaire ne s'offre qu'à Dieu, et on ne le doit offrir qu'à lui. Les vêtements de l'Epouse en ont le parfum, quand toutes nos actions publiques ou secrètes n'ont d'autre but que d'apaiser le Ciel. L'huile contenue dans les vaisseaux, et cette odeur des vêtements, cette odeur d'encens, sont une même chose. Que demande donc à Dieu, sinon les joies spirituelles, les délices éternelles, celui qui repousse avec horreur tout autre genre de plaisirs? *Mon âme a soif de vous*, s'écrie le Psalmiste, *et ma chair est dévorée des mêmes ardeurs*[1]. Vous voyez dans ces paroles comment le vêtement de la chair prie aussi en quelqne sorte, quand on le dit altéré de Dieu. Sous les coups d'une discipline volontaire, cette chair ne travaille-t-elle pas à fléchir Dieu et à le rendre propice? N'y a-t-il pas des supplications dans ce qu'elle endure pour lui? L'aumône donnée au pauvre est une prière : pourquoi les jouissances charnelles, soumises à une répression discrète, n'auraient-elles par la même efficacité? Cette répression est l'expression des vœux du cœur, la traduction d'un désir qui appelle d'autres plaisirs. La prière fervente se replie sur le cœur d'où elle s'exhale et s'y concentre. L'encens contenu dans le vêtement de l'abstinence extérieure répand un suave parfum. Et quel bon vêtement, quand l'âme au lieu d'être revêtue de chair est plutôt enveloppée dans le jeûne et l'abstinence des plaisirs charnels? C'en est un autre encore que la continence virginale : elle répand une douce senteur, celle de l'encens, douce tant pour celui qu'elle aime, que pour elle qui aime. Toute offrande faite par l'amour charme nécessairement l'âme même qui la fait, et qui goûte la douceur de ce sacrifice. Cette douceur émane d'elle et demeure L'Epouse a tout ensemble un rayon de miel sur les lèvres, du miel sous la langue, et dans ses vêtements l'odeur de l'encens. Toutes ces choses, si agréables à sentir, si douces à goûter, sont près d'elle. *Les paroles de ma bouche vous agréeront*, dit David, *ainsi que la méditation secrète de mon cœur toujours en votre présence*[2]. Vous avez ici ces deux choses : et pour que la grâce soit à son comble, sous le nom de vêtements, on mentionne en troisième lieu la qualité des œuvres. Les lèvres distillent la parole ; sous la langue coule le miel des pieuses méditations, et les habits richement ornés respirent l'odeur de l'encens.

[1] Ps. LXXII, 2. — [2] Ps. XVIII, 15.

8. Que manque-t-il donc, je vous prie, à la gloire d'une âme en qui ces trois choses, la bouche, le cœur, l'action, plaisent à Dieu ? Ce nombre comprend tout, mais dans un ordre inverse. Car il faut commencer par les œuvres et non par les discours. Les œuvres et les prières du Centurion Corneille furent d'abord exaucées : puis les cœurs furent purifiés par la foi, et enfin lui et les siens reçurent l'Esprit-Saint, et ils parlèrent diverses langues[1]. Les Apôtres eux-mêmes, après l'Ascension, persévérèrent tous ensemble dans la prière : les jours de leur attente finis, ils furent remplis de l'Esprit-Saint, puis ils partirent pour prêcher partout l'Evangile. Après avoir épanché leur cœur dans la prière, ils sont pénétrés de l'infusion de l'Esprit-Saint, et ils versent ainsi en d'autres cœurs la grâce qui les remplit. L'attente, le désir, les tournent vers Dieu : puis Dieu se tourne vers eux, et enfin, une fois convertis, ils façonnent, ils affermissent leurs frères. Mais que vous considériez ici, dans les Apôtres, la sainteté de leur vie, la visite du ciel, ou le ministère de la parole, tout cela leur est un vêtement qui les enveloppe et les pare. Quelle nudité , quelle souillure du passé pourrait rester en des hommes ainsi couverts de la splendeur de la parole et de la vertu ? Mais si leurs vêtements sont beaux, ils ne sont pas moins riches. Que sentent-ils? Quel parfum laissent-ils échapper? N'est-ce pas l'odeur de l'encens ? Ils partagent avec leurs frères l'argent du Seigneur, ils n'en gardent rien, ils n'en retiennent rien par fraude. Ils secouent de leurs mains jusqu'aux présents de la louange ; ils rapportent tout à Dieu. Ces cieux parés d'une brillante lumière, racontent la gloire de Dieu, et non leur gloire. Saint Paul vous a, de ses paroles, tissé une sorte de vêtements subtils et solides, et dans la mesure de vos forces, il vous revêt de lumière et d'intelligence, sans recourir pourtant aux persuasions de la sagesse humaine ; il se contente de la doctrine qu'il tient de l'Esprit[2]. Aussi, les habits qu'il porte ou dont il vous recouvre n'exhalent-ils que l'encens. Un langage recherché, élégant, ne respire que vanité et gloriole. Et ceux qui, renonçant aux grâces de la parole, affectent de chercher des sujets délicats, dangereux et pleins de subtilité, en s'épuisant à poursuivre une vaine faveur , tombent

[1] Act. X. — [2] I Cor. II, 13.

quelquefois dans le blasphème. Ces vêtements-là n'ont pas l'odeur de l'encens. L'Epoux paraît n'excepter ici aucun des habits de l'Epouse, puisqu'il dit d'une façon indéfinie : *L'odeur de vos vêtements est comme l'odeur de l'encens.* Quel bonheur pour moi si, parmi mes habits, un ou deux étaient parfaitement imprégnés de ce parfum, sans qu'aucune autre odeur vînt l'altérer! Car les avoir imprégnés de ces émanations, c'est un privilége dont est exclue toute âme qui n'a pas encore mérité que l'Epoux Notre-Seigneur Jésus-Christ l'admette au nombre des épouses.

SERMON XXXV

Vous êtes un jardin, ma sœur, mon épouse. Cantiq. IV, 12.

1. *Vous êtes un jardin fermé, ma sœur, mon épouse : Vous êtes un jardin fermé, une fontaine scellée.* Aux paroles de ce panégyriste, jugez de son amour. Il semble transporté, puisqu'il ne se contente pas d'un eloge unique. Eloge déjà bien grand, si l'Epoux, simplement et sans redite, se bornait à énumérer les qualités de celle à qui il s'adresse : mais voilà qu'il use envers elle de formes caressantes d'une tendresse exquise, sur lesquelles il insiste et revient. Pourquoi donc ne se complairait-il pas dans les qualités supérieures d'une créature à laquelle il a fait la faveur de s'unir ? N'est-il pas juste que l'Epouse elle-même, par ces qualités, s'efforce de plaire à celui qui l'a choisie? Il la choisit, il la rend ce qu'elle est, il plante lui-même, et pour lui-même, ce paradis de délices, lui qui lui donne ses perfections et il la compare à un jardin enchanteur. Isaac s'écrie : *L'odeur de mon fils est comme l'odeur d'un champ riche que le Seigneur a béni*[1]. Ce n'est pas à un champ, mais à un jardin que l'Epouse est assimilée, à un jardin planté de fleurs spirituelles, et plus fécond en aromates. Dans ce jardin, bon Jésus, vous descendez volontiers au milieu des parfums, vous y venez prendre votre repos, le cultiver, le garder. *Vous êtes un jardin fermé, ma sœur, mon épouse*, oui *un jardin fermé.* Par ce jardin, entendez, mes frères, des délices spirituelles, et par la clôture du jardin la discipline qui le garde. Qui ressemble mieux à un jardin qu'une âme embaumée d'affections spirituelles, comme un jardin l'est de fleurs aromatiques? Quelle douce retraite, quelle délicieuse solitude dans le cœur de l'Epouse, dans ce cœur si fourni de fleurs, qu'on le peut comparer à un jardin! Là ne germe aucune racine amère capable d'en amoindrir le charme. Toute plante que mon Père céleste n'y a pas mise, en est écartée. C'est lui, du reste, qui a planté ce jardin de volupté, et qui seul le cultive et le garde. Il le travaille de deux façons; il plante, il arrache. Il plante, afin qu'il ne s'y trouve que des semences véritables; il arrache, afin que les herbes malsaines ne l'envahissent pas. A quoi serviraient en effet des plantations excellentes, si en négligeant de les émonder, on les condamnait à la stérilité? Sans la vigilance la culture ne peut rien; deux conditions, du reste, qu'on trouve dans l'âme assimilée à un jardin et à un jardin fermé.

2. *Vous êtes un jardin fermé, ma sœur, mon épouse.* Adam garda mal le jardin où Dieu l'avait placé, et ne sut pas empêcher l'astucieux serpent de s'y glisser. Ce jardin était rempli d'arbres matériels : mais, à mon sens, le cœur d'Adam en enfermait un autre bien plus excellent. L'irruption du démon dans le premier était sans danger, s'il n'eût aussi pénétré dans l'autre. Mais le serpent s'y introduisit, et son poison se fit sentir sur le champ. En effet, le serpent mordra celui qui brise la haie[1]. La haie, c'est la garde qui sépare le champ cultivé de ce qui ne l'est pas, et le conserve intact. Entourez donc

[1] Gen. XXVII, 27.

[1] Eccle. X, 8.

votre jardin de cette haie, car si on l'enlève, le mur sera renversé et le jardin ravagé et foulé aux pieds. L'antique jardin fut ouvert à l'ennemi; aussi bientôt l'homme s'en vit tristement exilé. L'homme rentre difficilement dans un séjour, d'où l'imprudence l'a si aisément exclu. Il mange son pain à la sueur de son front, lui qui, dans le Paradis, cueillait à son gré les fruits de l'arbre de vie. Ici du pain, là les fruits de la vie. Dans le Paradis, Dieu avait multiplié les arbres qui charmaient l'œil et fournissaient un doux aliment. Adam est chassé de ce séjour, il est condamné à travailler la terre, et la terre, non pas Dieu même, ne produit sous ses sueurs que des épines et des ronces. Le paradis donne gratuitement ses fruits : et c'est à peine si la terre en donne quelques uns au travail. Révolution malheureuse! Mais c'est avec justice, Seigneur, que vous condamnez à périr ceux qui prostituent loin de vous leurs cœurs[1]. Oui, il est juste le châtiment infligé à ceux qui sacrifient à leurs passions des liens si chers. Ils ne méritent plus ces doux noms de *sœur, d'épouse, de jardin, de jardin fermé*, où n'entre que le Bien-aimé. Que la porte de votre jardin, toujours close, ne s'ouvre donc que pour le Prince! Que rien n'abatte cette porte, ni la hache, ni la scie. Qu'il n'ait, ce jardin, qu'une entrée unique, confiée à la garde d'un chérubin. Qu'on n'y reçoive rien qui n'ait été sondé par un glaive de feu, rien que la parole de Dieu repousse, rien que la charité n'approuve, rien qui ne réponde et la plénitude de la loi et à sa perfection. Le chérubin est la plénitude de la science, et la charité est la plénitude de la loi; elle renferme tous les préceptes. Qu'elle soit pour vous une clôture de feu, qui consume instantanément tout ce qui essaierait indignement de la franchir. La garde de l'âme ne vous semble-t-elle pas bien confiée à la charité, elle qui enchaîne toutes les affections de l'Epouse, les condense, les pousse sans cesse en avant vers ce terme où ses délices seront d'être avec le Fils de Dieu? La charité est un mur puissant : l'avant mur, c'est la discipline régulière. La première met au cœur les saintes pensées et les douces affections; la seconde écarte et repousse les occasions de chute. Celle-ci nous ménage le loisir de vaquer aux offices de l'amour dont celle-là jouit librement. L'une est un mur agréable, qui vous renferme au sein des célestes délices, l'autre un mur nécessaire qui proscrit les jouissances mondaines. Si vous souhaitez de faire de votre cœur un jardin de délices à Jésus-Christ, acceptez sans peine la clôture de cet avant-mur. Celui qui murmure contre cette défense veut perdre les délices qu'il a, s'il en a toutefois. On n'est un jardin qu'à la condition d'être clos.

3. *Un jardin fermé, une fontaine scellée. Vos rejetons ressemblent à un verger de grenadiers, avec les fruits de tous les arbres.* Trois choses embrassent l'éloge de ce jardin, il est clos, il est arrosé, il est embaumé. La première le met en sûreté, la seconde lui donne la fertilité : et la troisième a rapport aux germes que ce jardin produit, et à son agrément. Etant si bien préservé, si riche, si utile, comment ne ferait-il pas nos délices? Il n'est pas seulement utile, puisqu'il abonde en parfums. Qui de nous oserait s'attribuer ces éloges, et prendre pour lui ce gracieux langage? Nous souhaitons la fraîcheur et les parfums de ce jardin : plût au Ciel que nous consentissions à être clos et scellés comme il l'est! Il ne pousse les rejetons qui le remplissent que parce qu'il est clos, et arrosé par une source scellée. Que votre fontaine soit donc aussi scellée, qu'elle n'aille pas se dessécher en prodiguant ses eaux; qu'elle soit scellée, afin de vous ménager les moyens d'arroser. Répandez vos eaux sur vos places; possédez-les seul, et que les étrangers n'y aient point part[1]. Oui, faites les couler sur les places, mais des places à vous, afin qu'elles donnent accroissement à vos arbres aromatiques, et qu'ils grandissent comme ces arbres plantés au bord des eaux. Comment ne serait-elle pas scellée, la fontaine dont les eaux découlent de cette source de vie scellée par Dieu le Père? *Si quelqu'un boit de cette eau que je lui donne, elle deviendra en lui une source qui jaillira jusqu'à la vie éternelle*[2]. Dans cette fontaine que l'écrivain sacré dit scellée, voyez une doctrine cachée, spirituelle, spéciale, distincte de toute doctrine séculière, une doctrine, une dévotion marquée d'un privilége de douceur, singulière, qui coule avec une inépuisable abondance. C'est elle qui produit tous les germes joyeux des vertus. Elle fait épanouir les œuvres fortes, comme la moelle verse la vie dans nos os. En effet, la joie qui dilate le cœur vient de cette dévotion singulière et insigne envers Dieu, source scellée

[1] Ps. LXXII, 27.

[1] Prov. V, 16, 17. — [2] Jean IV, 13, 14.

réservée à cette fonction et qui arrose le cœur de l'Epouse, comme un jardin dont l'Epoux fait ses délices. Scellez-la donc, afin d'échapper à ce malheur dont parle l'Ecriture : *Votre source est troublée sous les pieds, elle est corrompue*[1]. Votre Bien-aimé ne sait pas s'abreuver à une source ouverte à tous. *Votre lumière est scellée sur nous, Seigneur*, dit le Psalmiste ; *vous avez donné la joie à mon cœur*[2]. La joie ici, c'est l'âme arrosée. Le jardin tressaillera sous les gouttes échappées de cette fontaine, et poussera ses germes[3]. Ne lisez-vous pas dans la Genèse *qu'une fontaine montait de la terre et en arrosait toute la superficie*[4]? La terre alors donnant encore des fruits, elle ne connaissait point les ronces ni les épines. Ah! qui donnera à mon humble jardin cette eau, et amènera cette source scellée dans mes parterres? Qui me donnera que ce jardin tout entier soit inondé de ruisseaux de joie et de lumière, et qu'aucune place n'y reste aride ou attristée par l'indévotion? Agir dans la tristesse, c'est la stérilité, c'est être sevré de la rosée de la joie spirituelle. Ce qui naît d'une âme ainsi disposée est comme une racine qui sort d'un sol altéré : comme une racine, et non comme une tige ou un fruit : comme une racine, c'est-à-dire rien ou presque rien.

4. S'il est ici parlé de fontaine, c'est pour vous faire entendre que des germes joyeux s'échappent de ce jardin bien arrosé. Il y a des jardins où les eaux ne font que passer, où elles sont amenées du dehors, où elles ne restent pas comme sur un sol à qui elles appartiennent. Le bon jardin est celui où la source prend naissance, où elle est fixée, scellée. *Une fontaine scellée*, c'est-à-dire qu'on voit sourdre sans cesse de ce sol, sans qu'on puisse la détruire. *C'est une fontaine* : elle coule abondamment : *une fontaine scellée*, elle ne tarit pas. Ou bien encore on la désigne ainsi, parce que si d'autres ont leurs fontaines différentes, celle-ci est la propriété de la sœur, de l'épouse, marquée d'une prérogative spéciale. La sagesse est une merveilleuse fontaine, mais elle est encore scellée pour nous ; ses eaux ont un goût délicieux, mais nous ne les voyons pas encore parfaitement. Elle est pour nous enfermée sous le sceau des figures. Dans l'Apocalypse, on voit un livre tenu par celui qui siége sur le trône, et le livre est fermé de sept sceaux[5]. Fontaine et livre, ces deux emblêmes se rapportent à l'intelligence de

[1] Prov. xxv, 26. — [2] Ps. iv, 7. — [3] Ps. lxiv, 11. — Gen. ii, 6. — [5] Apoc. v, 1.

la sagesse : de part et d'autre, elle est enveloppée de figures et d'images : elle est scellée : elle nous est offerte sous certains signes qui la dérobent : et comme vous voyez dans l'Apocalypse le livre scellé ouvert à plusieurs reprises, ainsi, dans ce passage du Cantique, vous trouvez des jets qui partent de la fontaine scellée. *Vos rejetons ressemblent à un verger de grenadiers, avec les fruits de tous les arbres*. Si elle est scellée, cette fontaine, elle n'est pas desséchée, puisqu'elle produit de si beaux rejetons. Oui, la source de la sagesse est scellée, mais vous la connaîtrez aux émanations qui en sortent. *Dans la maison de David*, est-il écrit, *il y aura une source ouverte, destinée à purifier les péchés et les souillures*[1]. Ici la source est ouverte, là elle est scellée : l'une lave, l'autre arrose : la première efface les péchés, la seconde engendre des délices : celle-ci est le lot réservé de l'Epouse, et des jets de verdure en sortent celle-là est accessible à tout le monde, et elle remet les crimes. Dans le Psaume pour l'Octave, voyez le Prophète commencer par purifier sa couche et l'arroser ensuite[2]. En effet, il ne suffit pas d'être débarrassé de toute souillure, il faut à la pureté joindre la fécondité.

5. *Vos rejetons ressemblent à un verger de grenadiers*. Oui, bon Jésus, il en est ainsi. Ces rejetons, ces émissions, sont l'action intérieure que vous exercez en nous par vos bons anges. L'Epouse ne pourrait pousser au dehors ces rejetons délicieux, si vous n'aviez versé en son cœur les délectations de l'eau vive. *Seigneur, la lumière de votre visage est scellée sur nous : et vous avez donné la joie à mon cœur*[3]. Ce sceau mis sur nous, c'est l'impression d'en-haut en nous. Celui en qui la divine lumière imprime son image sent l'abondance de la joie spirituelle s'exprimer et couler de son cœur. Voilà pourquoi de glorieux rejetons s'échappent de la fille du Roi. *Vos rejetons ressemblent à un jardin*. Quelles délices abondantes en richesses que celles qui forment un jardin! Voilà donc ici deux jardins, l'un fermé, l'autre libre. Le premier consiste dans les chastes sentiments : l'autre dans les œuvres de la piété. L'un est intérieur, l'autre naît du précédent et en est la preuve. Tout dans l'Epouse est rempli de délices, sa conscience, sa vie. Ses pensées sont utiles, elle les exécute avec douceur. Aussi trouvez-vous comme un jardin dans ses intimes dispositions, et dans

[1] Zachar. xiii, 1. — [2] Ps. vi, 7. — [3] Ps. iv, 7.

ses œuvres extérieures : ces choses prises isolément plaisent par l'honnêteté qui y brille; prises dans leur ensemble, par la suite qu'on y trouve, et par leur douce harmonie. L'Epouse porte dans toutes ses actions la modestie et le calme, et rien ne trouble la sérénité de sa virginale pudeur. Aussi l'Epoux, énumérant les propriétés de ce jardin, commence-t-il par la retenue figurée par les grenades, dont la couleur est en effet l'emblême de la pudeur. *Vos rejetons ressemblent à un verger de grenadiers.*

6. On peut aussi voir dans ces grenades la patience des martyrs teints de la pourpre de leur propre sang. La patience est la compagne de la pureté, et on les trouve associées dans cet éloge de la sagesse: *La sagesse qui vient d'en-haut est premièrement pudique, ensuite pacifique*[1]. La pudeur sait se tenir modeste et digne : la patience supporte avec longanimité l'immodestie d'autrui. L'une domine ses mouvements personnels, l'autre maîtrise les impétuosités étrangères. La première est beauté, la seconde force. Aussi il est dit: *La force et la beauté la revêtent*[2]. *Elle est d'abord pudique, puis pacifique,* et plus loin l'auteur ajoute: *Pleine de bonnes œuvres.* C'est un bien en effet que d'endurer la persécution, mais pour les fruits de la justice. C'est pourquoi les rejetons de l'Epouse sont comme un verger de grenadiers, avec les fruits de tous les arbres. La pureté est bonne, mais à condition de n'être pas oisive, affectée, feinte, de porter des fruits dans la patience. L'une dispose tout avec douceur, l'autre protége avec force : l'une est modeste, l'autre pleine de longanimité. Aussi, à ces deux vertus, le texte sacré joint *les fruits des arbres*, consommation et fin des œuvres.

7. Il nous aurait déjà fallu passer à l'explication de ces arbres aromatiques, à ces essences délicates, à ces senteurs de troène et de nard : mais les parfums des grenadiers nous attirent encore et nous retiennent malgré notre désir de voler à d'autres objets. C'est à nous que s'adresse cette image prise des grenadiers, à nous que la règle rassemble et réunit dans un même Ordre, comme les grains de la grenade sous une seule écorce. Ah! puissions-nous imiter ces grains, être unis ensemble par les liens du cœur, vrais liens de notre Ordre ! Au premier aspect, les grains de ce fruit semblent se confondre ; ce qui les distingue, c'est leur nombre plutôt que leur figure. Tirons de là une leçon: distincts par le nombre, soyons confondus par l'affection. Ces grains divers ne luttent pas ensemble, ne murmurent pas contre l'écorce, n'essayent pas de la rompre. Ils restent paisiblement enfermés dans leurs divers compartiments, et ils semblent dire : *Qu'il est bon, qu'il est doux d'habiter ensemble comme des frères*[1] ! Mes frères, dans notre Ordre, comme sur l'écorce du grenadier, la Passion du Christ que nous imitons ne projette-t-elle pas sa pourpre? Ils sont les grains de cette grenade, ceux qui trouvent naturel d'être contenus sous l'enveloppe de la discipline régulière, et pour qui cette condition est moins une pression qu'une protection. Loin de vous l'amour de toute propriété, de tout pouvoir personnel, et vous voilà un de ces grains. Que d'autres, par notre exemple, apprennent la douceur et les jouissances qu'on trouve à habiter ainsi ensemble dans des liens communs, et sous une même écorce! Que la charité nous unisse, et que l'écorce nous protége ! Dans toute communauté bien réglée, voyez autant de grenades nées sous la vertu des eaux du baptême. *Les croyants,* lisons-nous, *n'avaient qu'un cœur et qu'une âme*[2]. De ces grains sont issues les grenades de tant de congrégations, vivant dans l'ordre et l'union: ces premières communautés étaient gouvernées par un amour instinctif, plus que par une institution régulière. A leurs yeux, habiter ainsi ensemble n'était pas seulement utile et bon, c'était un bonheur: c'était le parfum descendu sur la barbe d'Aaron, sur la frange du vêtement[3], et découlant du chef, de Jésus-Christ, qui vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Jacq. III, 17. — [2] Prov. XXXI, 25.

[1] Ps. CXXXII, 1. — [2] Act. IV, 32. — [3] Ps. CXXXII, 1, 2.

SERMON XXXVI

Vos rejetons ressemblent à un verger de grenadiers etc. Cantiq. IV, 13.

1. *Vos rejetons ressemblent à un verger de grenadiers avec les fruits de tous les arbres de troène et de nard. C'est comme le nard et le safran, la cannelle, et le cinnamome avec toute sorte d'arbres du Liban, la myrrhe et l'aloès, et des parfums exquis.* Commençons par le troëne : c'est là que nous avons terminé l'entretien qui précède. On trouve ici énumérés sept arbres aromatiques qui jaillissent, dit le texte, de la fontaine scellée. Et ces paroles semblent bien aussi les paroles d'un livre scellé. Oui, elles sont scellées, fermées pour nous. O bon Jésus ! Pourquoi nous présenter l'éloge de votre Epouse, si vous ne daignez aussi nous en dévoiler le sens? Vous tenez la clef de ce jardin ferme : vous avez scellé cette source, rompez-en les sceaux, les sept sceaux. Personne ne connaît les secrets de l'Epouse, ni les merveilles qu'elle cache en son cœur, personne excepté celui à qui vous les dévoilez. Ah! puissions-nous avoir la puissance de contempler sans voile la gloire intérieure de l'Epouse cachée sous ce nombre, et sous ces noms! Ici en effet, autant que nous pouvons voir à l'aide de Dieu, le nombre sept indique ou la spiritualité ou l'universalité des grâces. On trouve très-fréquemment dans les saintes lettres ce nombre sept employé pour exprimer les dons parfaits qui viennent d'en haut. Il y a des grâces diverses, des fonctions diverses, et des opérations diverses; mais c'est le même esprit qui partage ces choses à son gré[1]. Il distribue ces dons aux autres âmes: il les rassemble dans l'Epouse et les lui confère toutes. Lorsqu'il s'agit d'elle ce n'est plus une division analogue à celle dont Dieu use envers les autres âmes. A ces âmes il divise, et il donne. A l'Epouse il donne tout sans partager, à moins que vous n'entendiez par partage que Dieu lui confère par une prérogative exclusive, soit une plus large mesure de grâces ordinaires, soit des faveurs spéciales et réservées. L'écrivain sacré eût pu énumérer d'autres arbres aromatiques ; mais sept suffisent, pour signifier la spiritualité ou l'universalité dont j'ai parlé plus haut.

2. Examinons maintenant les noms de ces arbres et leur nature : il est doux de s'arrêter à leur ombre, et leurs fruits charment le palais. Leur ombre c'est ce qu'ils figurent, leurs fruits sont la vérité. Ce fruit des idées pourrait-il donc manquer de douceur, quand le feuillage des mots est déjà si agréable? Vous savez en effet quelle joie affectueuse vous inspire l'audition fréquente de si douces paroles. Elles pouvaient suffire à toucher le cœur; mais l'intelligence est plus exigeante. Il faut donc céder à ses désirs, et elle veut se nourrir de la vérité cachée sous ces mots. Il est doux assurément d'entendre cette énumération, *De troène et de nard, de nard et de safran, de cannelle et de cinnamôme, de myrrhe et d'aloès.* Mais l'intelligence en est bien plus douce encore. Les arbres ici énumérés offrent des agréments matériels considérables; que les avantages spirituels dont ils sont l'emblême sont bien plus considérables! *Vos rejetons,* est-il dit, *sont un jardin de grenadiers*, un jardin où on trouve aussi le *troène et le nard.* Il est naturel après les fatigues de la patience après la retenue et la pudeur, de recourir aux parfums, et à des parfums royaux. En effet avec la graine du troène on fabrique d'ordinaire un parfum royal. Et parce que nous avons trouvé dans les grenades le symbole de l'union des cœurs sous une même règle, il est juste de voir dans ces noms et ces parfums royaux une sorte d'excellence et de sublimité. *Celui qui s'abaisse,* dit l'Evangile, *sera élevé*[1]. Et dans la patience et l'u-

[1] I Cor. XII, 4, 11.

[1] Luc XIV, 11.

tion que rencontrez-vous, sinon l'humilité ? L'humilité ne s'enfle pas contre l'injure, elle ne s'élève pas au-dessus de ses égaux. La grenade figure donc l'humilité, et le troène la sublimité : la première c'est le travail, et le second les délices. On fait cuire, dit-on, dans l'huile la graine du troène, pour en tirer un onguent. Les autres sèment dans les larmes, mais l'Epouse dans l'huile. Nos semences ce sont nos œuvres. Si elles sont faites avec joie, elles sont comme cuites dans l'huile. Ce n'est pas assez de les tremper dans l'huile, il faut qu'elles y soient cuites, confites, et comme transformées en huile même. Le corps qui cuit dans l'huile bouillante est tout saturé de ce liquide. La graine du troène et l'huile sont donc cuits et fondus en un parfum. Merveilleuse fusion du travail et de la joie! fusion d'autant plus admirable que dans le travail on ne sent plus la peine mais la joie seule. Car l'œuvre baignée dans l'huile de la joie se transforme en joie. L'œuvre, si j'ose dire, oublie son caractère d'œuvre, sous l'onction de l'amour. Et la joie intérieure à son tour trouve un accroissement dans l'œuvre même. Ainsi l'Epouse mêle la graine à l'huile et l'huile à la graine quand elle travaille avec joie, et qu'elle puise dans ce travail un bonheur plus grand.

3. Ce parfum est un parfum royal. Jésus s'en oint volontiers, car Dieu aime celui qui donne joyeusement [1]. Encore que Dieu le Père l'ait oint de la vertu du Saint-Esprit, et qu'il ait été inondé de l'huile de joie dans une mesure exceptionnelle, il veut cependant être oint par ses frères et il aspire après le parfum de notre dévotion. Ah! qui me donnera assez d'huile pour que tous les fruits de mes œuvres puissent y être cuits, et que mon cœur tout entier y soit baigné ? L'Evangéliste saint Jean, type de la vie contemplative et figure de l'Epouse, fut plongé dans une cuve d'huile bouillante [2]. Ah! si j'avais assez d'huile et d'huile bouillante pour m'y plonger tout entier, et m'en remplir! Qui me donnera assez d'huile, assez de graines de troène pour préparer ce parfum? Cette préparation avec l'huile n'admet pas toute sortes de graines, ni toute espèce de fruits. Toutes les œuvres ne s'allient pas à la joie de la contemplation; celles qui nécessitent une sollicitude extérieure vont mal avec l'usage de la contemplation, et ne se fondent guère de façon à ne former qu'un parfum. Quels fruits cette préparation admet-elle donc ? Ceux que l'Apôtre énumère : *Les fruits de l'Esprit sont la joie, la paix, la patience, la longanimité, la foi, la mansuétude, la modestie, la continence et la chasteté* [1]. Ces fruits s'arrangent avec l'huile de la contemplation, et se fusionnent parfaitement avec elle. Mais la semence qui surtout convient à cette préparation c'est celle de laquelle nous lisons : *La semence est la parole de Dieu* [2]. La graine de troène a du reste de l'analogie avec la manne qui figurait, nous le savons, la parole de Dieu. La manne et la graine de troène sont blanches, semblables à la semence de coriandre. *La loi du Seigneur est sans tache* [3]. Elle ne veut pas être discutée par la sagesse mondaine, ni fondée sur ses assertions; l'huile de l'Esprit suffit à en tirer le sens spirituel, et à en exprimer l'onction du Saint-Esprit. La méditation de cette loi et la joie qui découle de la contemplation se mêlent facilement, quand le goût de la parole sainte s'allie à l'huile de la grâce dans la contemplation. Et ce goût se trouvant épuré, sous l'action de la grâce de cette mixtion découle facilement l'intelligence spirituelle et l'onction qui enseigne tout. Remarquez que l'Epoux ne parle pas simplement *de troène*, mais *de troène avec le nard*. Notre-Seigneur avoue avoir été oint de nard en figure de sa sépulture [4]. Que devez-vous donc entendre par le nard, sinon le repos de l'âme? Il est joint ici au troène parce que l'exercice de la contemplation requiert le calme de l'âme.

4. *Le troène avec le nard, le nard et le safran*. Mélange parfait. Le safran est une fleur dont la couleur imite l'or; c'est la couleur resplendissante de la sagesse. Le troène désigne donc la recherche de la sagesse, le nard la vocation à la sagesse, et le safran sa vue. Le safran est bien placé au milieu de ces plantes, car il est nécessaire à cette recherche et à cette vue. Pour se livrer aux investigations que la vérité exige il faut une âme paisible, ainsi que pour la voir quand on l'a trouvée. Voyez donc dans le troène le zèle, dans le nard le loisir, et dans le safran le fruit de ces deux choses. O Epouse! ne dites plus, non, ne dites plus : *Je suis noire* : ne dites plus que vous êtes toute décolorée [5]. Car, au témoignage même de l'Epoux, vous resplendissez de tout l'or du safran qui s'échappe de vous. Il brille vraiment de cet éclat celui que la fatuité ne ternit pas, sur qui l'ennui et l'abattement ne projettent pas leur sombre reflet, mais qu'environnent la

[1] II Cor. IX, 7. — [2] S. Jérôme *de Scrip. Eccle.*

[1] Galat. V, 22, 23. — [2] Luc. VIII, 11. — [3] Ps. XVIII, 8. — [4] Math. XXVI, 3, 8. — [5] Cant. I, 5.

splendeur de la sagesse et les rayons d'or de la charité.

5. Si nous voulons appliquer ceci à la personne du Christ, voici une interprétation bien naturelle. Qui jamais fut mieux imprégné de l'huile de la grâce? Il est aussi désigné par la manne; il est une sorte de troène. Pressé sous la croix de sa passion, il verse à flots les sacrements du salut et les parfums onctueux de la grâce. Il souffre dans le troène, il est enseveli dans le nard et il ressuscite dans le safran. C'était une fleur nouvelle et brillante, quand sa chair a refleuri par la résurrection. Et peut-être que la cannelle symbolise son ascension. Cet arbre s'élève très-haut. Et avec lui l'Epouse souffre aussi dans le troène, est ensevelie dans le nard et ressuscite dans le safran. Que lui reste-t-il à faire sinon de s'élever avec lui dans la cannelle? Elle a partagé la résurrection de son Epoux, elle doit chercher les choses d'en haut, là où cet Epoux siége à la droite de Dieu[1]. *La cannelle et le cinnamome.* La cannelle monte : le cinnamome dépasse à peine la terre. Par l'une l'Epouse contemple les hauteurs; par l'autre elle reste modeste. La cannelle c'est l'élévation, le cinnamome la condescendance. La cannelle c'est l'Epouse emportée en Dieu par l'extase, le cinnamome c'est l'Epouse se mettant à notre portée, et pourtant tout ce qu'elle nous offre reste spirituel. Quand on broie le cinnamome il s'en exhale un souffle sensible. Le broyer, c'est l'ouvrir, c'est l'exposer. Ainsi Jésus ayant pris le pain le rompit et le distribua[2]. Le docteur qui se met à la portée de ceux qu'il prétend instruire se brise aussi pour ainsi dire lorsqu'il leur ouvre son intelligence, qu'il tire du fond de ses entrailles les secrets célestes qu'il y cache, lorsqu'il exhale de sa mémoire la suave abondance qui la remplit. C'est ainsi que le cinnamome broyé laisse échapper un souffle sensible. Pourquoi un souffle, et pourquoi un souffle sensible? Un souffle; car le langage du docteur est spiritueI: sensible parce qu'il enseigne publiquement. Passer d'idées sublimes à de vains discours, à des badinages, ce n'est pas une condescendance, mais une chute. C'est un langage ouvert, accessible, mais qui n'exhale pas un souffle plein de suavité. La cannelle croît parmi les eaux. C'est ainsi que du milieu des larmes de la prière vous montez vers le ciel. Belle ascension; mais voyez comme en descendant on ressemble au cinnamome. Un motif raisonnable vous rappelle-t-il de ces hauteurs, soyez comme cette plaine. Que vos entretiens, que votre conversation respirent la grâce. Si vous devez quelquefois renoncer à votre volonté, sacrifier vos idées, que votre volonté s'incline et se brise devant celle de votre supérieur : point de murmure, point de plainte. Soyez cinnamome; exhalez un souffle de grâce, et non une injurieuse réplique. Le cinnamome brisé laisse échapper un souffle sensible, parce que la vertu d'humilité grandit et s'atteste dans l'infirmité, qui l'éprouve et la brise. C'est une spiration visible : une spiration, parce que le cœur garde sa tranquillité; visible parce qu'elle reluit sur le visage.

6. A ces arbres l'auteur sacré ajoute tous les arbres du Liban. Observez qu'il n'est parlé ici que d'arbres du Liban et aucun n'est oublié. *Avec tous les arbres du Liban*, est-il dit. Les arbres du Liban sont incorruptibles, ce sont des cèdres; ils sont purs, parce qu'ils viennent du Liban. Les bois de l'Eglise seuls portent le mystère de la foi dans une conscience pure; ils possèdent dans la continence une sorte d'incorruptibilité. Ce sont les seuls bois qui aient de la pureté et de la durée. Quel bois excellent qu'un fils de l'Eglise en qui se rencontrent et s'allient la force de la discipline, et la beauté de la foi! *La force et la beauté sont son vêtement*[1]. Les jours où nous vivons ont vu pousser des arbres que le Père céleste n'a pas plantés, et qui n'ont pas grandi sur notre Liban. Ils semblent promettre la force dans les œuvres, l'insensibilité aux injures, la patience dans la pauvreté. On dirait des cèdres, mais ils ne viennent pas du Liban; esprit et conscience tout est souillé en eux, car rien n'est pur pour les infidèles[2]. Cette force qui se montre et qu'on dirait verdoyante dans leur conversation, dans leur confession est gâtée. Ce qui est éclat d'un côté est pourriture infecte de l'autre. Les actions étalent la piété : mais interrogez, allez au fond, infidélité. On leur croirait la force du rocher; on dirait que leur chair est de bronze. Il est vrai qu'ils ne dégénèrent guère de leur père dont Job a dit: *Son cœur est dur comme la pierre, dur commo l'enclume du forgeron*[3]. Mauvaise force qui tourne contre la foi, au lieu de la servir. Le Tout-Puissant n'a pas amolli ce cœur, il ne l'a ni amolli, ni purifié, ni blanchi par la foi; aussi ce ne sont pas là des

[1] Coloss. III, 1, 2. — [2] Marc. XIV, 22.

[1] Prov. XXXI, 25. — [2] Tite I, 5. — [3] Job XLI, 15.

arbres du Liban. Tout ce qui ne vient pas de la foi est péché[1]. A plus forte raison ce qui est contraire à la foi. Non, ce ne sont pas des bois du Liban, puisqu'une foi pure ne les arrose pas. Elles sont stériles les vertus que la foi ne féconde pas; mais la foi, à son tour, sans vertus, est morte. Aucune corruption n'en souille la beauté. Dans les arbres de l'Eglise ces deux choses se rencontrent, la forme de la foi et la force des œuvres. Voilà les cèdres plantés sur notre Liban. Là, et là seulement on trouve la pureté des convictions et la persévérance constante et incorruptible de la vertu.

7. *Ici croissent la myrrhe et l'aloès avec tous les parfums exquis.* Ces plantes, même celles qui sont corruptibles par elles-mêmes, préservent, on le sait, les bois de la corruption. Pourquoi mentionnerait-on ces parfums après les bois du Liban s'il n'y avait pas de différence entre eux? Encore qu'ils se ressemblent, ils sont distincts. Les arbres du Liban possèdent en eux la propriété d'être incorruptibles; mais la myrrhe et l'aloès communiquent cette propriété aux corps qui ne l'ont pas. Les uns sont incorruptibles par essence, les autres transmettent cette vertu. Arbre excellent vraiment planté dans le jardin du Seigneur, sur cette fertile montagne du Liban, celui qui sait contenir ses passions, et préserver par la myrrhe de sa parole ses frères de tout désordre! Son corps est de cèdre, et ses lèvres distillent la myrrhe. *La myrrhe et l'aloès avec tous les parfums exquis.* Nous pouvons encore appliquer ceci aux quatre vertus cardinales, et voir dans le cèdre la force, dans le Liban la foi, qui façonne la prudence; dans la myrrhe la tempérance, la continence et la justice, et dans l'aloès la pureté. La gomme qui découle de ce dernier arbre purge l'estomac. La myrrhe c'est notre extérieur réglé, l'aloès c'est notre intérieur sincère et exempt d'hypocrisie. Voilà donc dans les arbres quatre choses bien marquées : premièrement la constance; ne croyez pas pour un temps seulement, vous éloignant ensuite: secondement la prudence; que votre soumission soit raisonnable. Ainsi quand vous serez animé d'un zèle selon la science, la myrrhe de la mortification charnelle suivra. En quatrième lieu l'aloès : c'est l'offrande du cœur, c'est l'holocauste qui le consume, afin d'unir la mortification charnelle dans la myrrhe et dans l'aloès une conscience purifiée des œuvres de mort, et de rendre au Dieu vivant, non un culte servil, esclave des regards humains, mais sincère et exclusivement inspiré de la pensée de Dieu. N'est-elle pas véritablement heureuse celle à qui s'adressent tant d'éloges flatteurs? La voilà payée avec usure pour avoir produit tant de présents chers à l'Epoux. Car il met sa gloire en tout cela, et il applaudit aux offrandes de son Epouse, Jésus-Christ qui vit et règne dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Rom. XIV, 23.

SERMON XXXVII

C'est la fontaine des jardins, c'est le puits des eaux vives. Cantiq. IV, 15.

1. *C'est la fontaine des jardins, le puits des eaux vives qui coulent du Liban avec impétuosité.* Au commencement de ce chapitre, l'Epouse est une *fontaine :* et maintenant, à la fin, le Bien-aimé lui donne encore ce nom. Elle commence par la fécondité, et elle se multiplie en une vieillesse féconde : la fin répond au commencement. Si ses rejetons sont nombreux ils ne l'épuisent pas. Ni le temps ne la dessèche, ni les émanations ne la tarissent. Au commencement de ce chapitre elle est appelée *une fontaine scellée* [1]. Ici on laisse entendre qu'elle n'est pas tarie. Nous apprenons d'un côté la nature de ses épanchements, et de l'autre leur infatigable vertu. Des ruisseaux innombrables de

[1] Cant. IV, 12.

grâces s'échappent de cette fontaine, et la fontaine demeure. Elle ne se sépare pas de la source où elle prend naissance. C'est pour cela qu'ici et là elle est appelée fontaine; mais voyez où coulent ses eaux. Où donc sinon dans les jardins? Car c'est une fontaine des jardins, au doux courant, qui ne sort pas de ces lieux, qui les arrose sans les laver, dont le but n'est pas de purifier mais de fertiliser. Qu'une fontaine lave, c'est un utile emploi, mais qu'elle fertilise, c'est un meilleur usage. Dans le premier cas elle emporte des souillures, dans le second elle porte, comme sous d'heureuses alluvions, des accroissements de grâce. D'un côté, elle purifie les semences, de l'autre elle les réjouit; là elle est ouverte pour régénérer le pécheur et ses fanges; ici elle est scellée pour les délices de l'Epouse. *Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, et il n'est pas de tache en vous*[1]. Aussi est-elle une fontaine des jardins, une fontaine de délices.

2. En effet le nombre des jardins est proportionné à la variété et à la multiplicité des délices célestes. Dans l'un les roses étalent leur pourpre, dans l'autre les lis étincellent de blancheur et les violettes montrent leur incarnat. Il y a autant de jardins que de plants de vertus. Là où on ne voit qu'une fleur, peut-on trouver un jardin? Ainsi la chasteté seule, la justice seule ne sauraient constituer ou former un jardin. Salomon s'était fait des jardins et des vergers, où il avait planté des arbres de toute sorte. J'y avais mis, dit-il, non pas un arbre, mais *des arbres*, et non pas des arbres d'une seule espèce, mais de *toute sorte*. *Je me suis construit*, ajoute-il, *des piscines destinées à arroser les plants des jeunes arbres*[2]. Certes il était riche en délices celui qui, au lieu de quelques arbres rares et que leur petit nombre ne permettait pas de décrire, possédait des forêts entières. Dans le jardin de la sagesse rien n'est stérile, tout pousse. C'est ainsi que l'Epouse de son côté a plusieurs jardins, richement fournis en tout genre de vertus; dans la suite du Cantique en effet l'Epoux la félicite en lui disant : *O vous qui habitez au milieu des jardins, les amis vous écoutent : faites-moi entendre votre voix*[3]. Et ces félicitations sont méritées. Car celle qui habite les jardins, et qui parle du fond de ces jardins, peut-elle faire entendre autre chose que de doux accents? Sa voix ne retentit pas au-dehors, ni au-delà du jardin. C'est pourquoi celui qui y demeure avec elle est son ami. Il est d'ailleurs plutôt le jardin qu'habitant du jardin. Elle est le jardin, il est la fontaine qui arrose des flots de sa doctrine les parterres de l'Epouse. Epouse fortunée qui n'a que des jardins à arroser!

3. Dans cette assemblée nombreuse ne se trouve-t-il pas autant de jardins qu'il y a de cœurs? Leur union en fait un seul jardin, et pourtant ils en forment plusieurs par la différence des grâces qu'ils reçoivent. Plaise à Dieu qu'en ces jardins il ne germe aucune racine d'amertume, il ne pousse aucun bois inutile, rien enfin qui dépare le parterre de l'Epouse. Ici point de potager, parce que les herbes passent trop vite[1], et puis il est écrit que *les légumes sont la nourriture des infirmes*[2]. Or, vous n'êtes pas malades et cette nourriture ne vous sied pas. Votre faiblesse est plus forte que le monde. La faiblesse des mondains se repose dans les choses permises : la vôtre tend à la perfection. Leur faiblesse est d'user de concessions : la vôtre de ne pas atteindre jusqu'à la perfection. Être infirme pour vous, qu'est-ce sinon n'être pas parfait, et n'être pas encore parvenu au sommet du bien? Et votre force en quoi consiste-t-elle, sinon à tendre énergiquement vers ce but? C'est pourquoi notre faiblesse est plus forte que la force des séculiers : et si je puis parler de la sorte, l'imperfection d'un moine est préférable à la vertu d'un séculier. Les œuvres réputées chez nous infirmité, quelle estime ne mériteraient-elles pas si on les rencontrait chez les mondains? Les parfaits ont une alimentation solide : cependant tous ceux qui sont ici imparfaits dédaignent de manger des légumes. Ce qui est permis aux faibles mondains, ne l'est pas aux moines imparfaits qui n'exigent pas ces concessions Chez vous la profession est parfaite, encore que la réalité reste au-dessous de cette hauteur. Les plants sont des plants choisis, encore que leur développement soit faible. Il faut les arroser pour qu'ils grandissent, mais les arroser avec des eaux spirituelles. Paul sait bien de quelles eaux arroser chaque jardin. Aux gens mariés il accorde l'usage des droits de leur état[3], il console les cœurs abattus, il soutient les infirmes[4]; aux âmes charnelles encore il donne du lait à boire[5] : il parle perfection aux âmes avancées dans la spiritualité, qui savent tout juger; il leur prêche la sagesse, non pas celle du monde,

[1] Cantiq. VII. — [2] Eccle. II, 5, 6. — [3] Cant. VIII, 13.

[1] Ps. XXXVI, 2. — [2] Rom. XIV, 2. — [3] I Cor. VII, 5, 6. — [4] I Thess. V, 14. — [5] I Cor. III, 2.

mais celle qui vient de Dieu, la sagesse cachée dans le mystère. Un autre parle-t-il des beautés de la maison de Dieu, de sa glorieuse demeure, des joies que l'Epoux trouve dans l'Epouse et de celles qu'elle goûte à son tour dans le Seigneur, qu'il n'aille pas répandre ces eaux sur le jardin aux légumes. Car l'homme animal ne connaît rien aux inspirations de l'esprit de Dieu[1]. Celui qui apporte soit des enseignements spirituels, soit des préceptes pratiques de la même nature, ne vous semble-t-il pas une fontaine aux eaux pures qui coule en des jardins embaumés? Oui une fontaine pure : la perfection des auditeurs qui l'écoutent en ces jardins lui permet de traiter uniquement de la sainteté de la vie spirituelle, et d'abreuver ces habitants du paradis aux sources même du paradis.

4. Conformément à ce sens voyez dans le jardin les auditeurs, et dans la fontaine les docteurs. Mais s'ils sont une fontaine, comment sont-ils un puits? Car vous savez la différence qui existe entre ces fontaines bien connues et les puits. On creuse un puits: une fontaine coule d'elle-même. L'eau est cachée au fond du puits; dans la source elle se présente et s'offre comme d'elle-même. La différence entre ces deux choses est donc trop grande pour qu'on les confonde. La fontaine ne saurait donc revendiquer les propriétés du puits, ni le puits les propriétés de la fontaine: ils ont chacun dans leur nature même des bornes qui les enferment. Les choses corporelles et terrestres sont restreintes; les richesses de l'ordre spirituel sont abondantes. Appliquons ce texte à l'ordre spirituel; nous pourrons y trouver tout ensemble une fontaine et un puits, qui se communiquent mutuellement leurs propriétés. Réunissons donc si vous le voulez ces propriétés, et montrons-les rassemblées dans chacun de ces objets. Par la fontaine entendons le côté populaire de la doctrine, par le puits ce qu'elle a d'intime : par la fontaine son abondance, et par le puits ses mystères. Le vrai docteur en effet tire abondamment du trésor caché de sa sagesse, ainsi que d'un puits profond, des choses nouvelles et anciennes. C'est un puits, car les choses de Dieu, personne ne les sait que l'Esprit de Dieu. L'Esprit sonde tout, jusqu'aux profondeurs divines[2]. Puis comme une fontaine il communique ces vérités et en arrose les jardins des vertus. Vous avez donc dans le puits le côté caché de la doctrine, et son abondance dans la fontaine : ici sa profusion, là la profondeur des idées qu'elle enferme. Le puits est profond : mais on y puise sans appareil : car c'est aussi une fontaine qui s'épanche et coule. Que celui qui a soif vienne, et boive aux eaux de l'Epouse, aux eaux de Bersabée, afin de donner naissance au nouveau Salomon. Bersabée en effet s'interprète *septième puits*, le puits du repos, le puits de la sagesse. Car la sagesse, à celui qui parcourt l'échelle des dons spirituels, s'offre la septième.

5. Comme il y a le puits de la sagesse nous rencontrons dans l'Ecriture la fontaine de la sagesse[1]. Peut-être est-ce pour en exprimer les deux modes, l'investigation et l'inspiration. Les eaux d'une fontaine s'épanchent toutes seules : mais pour avoir un puits il faut percer la terre, en briser la résistance afin d'arriver jusqu'à l'eau vive. Deux choses sont ici nécessaires, s'appellent et s'entr'aident: l'industrie personnelle exige le concours de la grâce, et la grâce demande des efforts personnels. Vain est le travail de celui qui creuse le puits si la source ne donne gratuitement ses eaux. Et vous perdez votre peine à creuser un puits, à préparer un réservoir, s'il est négligé, plein d'immondices; les eaux n'y descendront pas et ne viendront pas du Liban y déverser leur cours. Les eaux du Liban ne se rassemblent qu'en un puits pur et nettoyé; et les eaux dont le cours est impétueux demandent un puits large et capable de les recevoir. Or, vous élargirez la capacité de votre cœur si vous le débarrassez des préoccupations terrestres, si vous y donnez place à la joie spirituelle, si vous ouvrez vos lèvres pour aspirer l'esprit, et faire couler en votre sein des flots d'eau vive. C'est dans ce but *qu'au jour de votre naissance des ouvertures ont été pratiquées en vous*, ainsi qu'il est écrit du prince de Tyr[2]. La capacité de l'intelligence naturelle que vous avez reçue en naissant, et qui vous distingue de la bête, est en vous comme un vaste réceptable destiné à embrasser et à contenir les eaux de la vision et de la vie. Nous lisons en effet qu'il y a le puits de celui qui voit et qui vit[3]. Si après le péché, il semble obstrué par les vices, soit innés, soit contractés, que la foi l'ouvre de nouveau, que l'espérance le creuse plus avant et que l'amour l'élargisse. Ne permettez pas à l'oisiveté de laisser envahir ce puits par des fanges honteuses. Les

[1] I Cor. VI, 7, 13, 14. — [2] I Cor. II, 11, 10.

[1] Eccli. I, 5. — [2] Ezéch. XXVIII, 13. — [3] Gen. XVI, 14.

joies qui sont une fête pour l'âme demandent un cœur dégagé d'inquiétudes et de soucis et la vision de Dieu réclame une âme libre. Ne voyez-vous pas un puits profond en celui en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu ? Nierez-vous que Marie n'ait été aussi un puits aux eaux limpides, elle qui conservait tout ce qu'on disait de Jésus-Christ, et repassait ses paroles en son cœur[1]? Soyez aussi un puits, dans la mesure de vos forces, un puits profond et large,

6. Isaac après avoir abandonné le puits de la Calomnie, le puits des Inimitiés, en creusa deux autres, le puits de la Largeur et celui de la Satiété[2]. Au premier il commença à ne plus lutter avec les vices, et au second à goûter les fruits de la vertu. Il refusa d'avoir un puits commun avec les Philistins, nom qui signifie *qui tombent sous la boisson.* Il leur abandonna les puits de la Calomnie et des Inimitiés, Ils tombent en effet ceux qui boivent au puits de l'erreur et du schisme. Les auteurs de ces erreurs et de ces schismes creusent le puits, leurs auditeurs y boivent ; ainsi Arius, Donat ont percé des puits. L'un a calomnié la foi ; l'autre a brisé les nœuds de la charité. L'un a introduit dans l'égalité de la Trinité des degrés hérétiques : la présomption de l'autre a mis en lambeaux l'unité de l'Eglise. Dathan et Abiron ont creusé contre Moïse les puits de la calomnie; ils y sont tombés les premiers et la terre les a engloutis tout vivants[3]. Le breuvage qu'ils avaient pris dans leurs fouilles les a renversés et leur catastrophe est devenue l'interprétation en acte du mot Philistin. Heureux puits au contraire celui dont les eaux quand nous les buvons nous aident relever la tête, au lieu de nous renverser ! C'est creuser une fosse que d'essayer de pénétrer avec la seule intelligence naturelle la résistance des Ecritures ; et on partage violemment le jardin de l'Eglise en produisant des dohmes inconnus et d'obscurs mystères. Mais celui dont les machinations subtiles et trompeuses perforent le sol résistant de la charité fraternelle, pour en laisser couler les eaux de la discorde qui s'enferme dans le puits des complots, non pour en sortir, mais pour entrer plus avant et aller jusqu'au fond du schisme et en ouvrir l'abîme, celui-là est le puits des Philistins; n'ayez rien de commun avec lui. Ces eaux-là montent d'abord avec lenteur et secrètement ; elles sortent des entrailles d'un esprit terrestre et brutal, jusqu'à ce qu'enfin elles se répandent avec violence ; mais elles ne viennent pas du Liban. Ce ne sont pas des eaux sûres, des eaux vives. La discorde est impuissante à s'accorder avec elle-même, et une paix éternelle ne saurait régner entre les pères du schisme. Le schisme est infidèle à lui-même, il se dissout bientôt en dissolvant le ciment de la charité. Si donc on vous invite à venir chercher de l'eau à ces puits, ah ! fermez plutôt, bouchez les puits des Philistins ; desséchez ces eaux pestilentielles ; abandonnez-les à l'ennemi ; ce sont des puits d'inimitié.

7. Cherchez plutôt les puits des célestes délices, des eaux fidèles, des eaux vives qui coulent avec impétuosité du Liban. Soyez la fleur du jardin, et du jardin fermé pour échapper aux ravages ; et vous verrez comment le Seigneur creusera pour vous des sources et fera couler des torrents. Vivez dans le jardin ; soyez transformé en puits, et des eaux vives couleront de vos entrailles. Et que sont donc ces eaux vives, sinon des eaux qui jamais ne s'épuisent ? Eaux merveilleuses qui éteignent à jamais l'ardeur des désirs. Les charmes du monde offrent une apparence trompeuse de bonheur ; ils apaisent pour un moment la concupiscence charnelle ; mais une heure tarit ces eaux, dont le cours n'est pas éternel : elle s'écoulent comme un torrent ou on n'a pas d'eaux vives. Isaac ayant creusé au fond d'un autre torrent y trouva des eaux vives[1]. Car il y a un torrent qui paraît doux, mais qui n'est ni salubre, ni durable : tel sont ces flots du plaisir mondain dont nous venons de parler, Et il est un torrent salubre mais passager ; toutefois en y creusant on rencontre des eaux vives. *Nous avons,* dit saint Pierre, *la parole plus ferme des prophètes à laquelle vous faites bien d'être attentifs, comme à une lampe qui luit dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour brille, et que l'étoile du matin s'élève en vos cœurs*[2]. Voilà une lampe qui ne s'éteindra pas dans la nuit ; son usage est nécessaire. Mais quand luira le jour éternel, alors la lampe de l'enseignement prophétique s'éteindra et le torrent de la parole écrite se desséchera. Les prophéties finiront, les langues aussi, la science sera détruite ; comparées aux révélations que l'avenir nous réserve, les Ecritures ne sembleront plus qu'un torrent troublé qui ne nous instruit qu'en énigmes et en images. Tandis que les eaux

[1] Luc II, 19, 51. — [2] Gen. XXVI, 20, 21, 22, 23. — [3] Nombres XVI, 1, 33.

[1] Gen. XXVI, 19. — [2] II Pierre I, 19.

de la vision immédiate[1] sont des eaux vraies, pures, intarissables. Elles ne vous manqueront plus : vous ne leur manquerez pas. Le torrent de cette mortalité une fois écoulé, avec lui disparaîtront les mystères et les voiles qui les recouvrent. La vérité sereine, dégagée de toute ombre, en vue de laquelle vous aviez fouillé ce torrent, se lèvera radieuse. Ici on voit dans un miroir; là c'est la vue directe. Cependant cette vision envahit quelquefois un lieu qui n'est pas le sien, et ici-bas, dans notre pèlerinage, elle s'offre riante aux âmes voyageuses encore et les invite à la patrie. C'est un rayon joyeux mais furtif de l'éternelle lumière, c'est un ruisseau du fleuve éternel. Ce rayon ne brille, ce ruisseau ne jaillit que dans les jardins et dans des jardins pleins d'aromates. O profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu, que vous ressemblez bien à un puits ! Vous épuiser est impossible ; vous versez à flots des eaux vives, salutaires et abondantes.

8. Ah ! qui donnera ces eaux à mon petit jardin? qui ouvrira à mon cœur ce puits de délices ? *Seigneur, purifiez-moi de mes fautes cachées, et épargnez à votre serviteur les fautes d'autrui*[2]. Transformez-moi en Liban: *Lavez-moi, et je deviendrai pur, et plus blanc que la neige*[3]. *Purifiez-moi de mon plus grand péché; alors les paroles de ma bouche vous seront agréables aussi bien que la méditation de mon cœur recueilli en votre présence*[4]. Faites de moi un Liban, afin que je répande sans cesse devant vous ces eaux. *Mes paroles vous seront agréables*. Qu'est-ce à dire ? Toutes les deux plairont et plairont à deux personnes : à vous et à moi. Et qu'est-ce à dire toutes les deux ? Les paroles de louange et la méditation de mon cœur. Voilà ces eaux vives, toujours agréables et qui coulent toujours ; mais elles descendent exclusivement du Liban, et elles en descendent avec impétuosité et non avec lenteur; quelle impétuosité en effet dans les sentiments de l'amour ! Ils sont doux aussi; et ils pénètrent aisément dans l'âme. Ils sont impétueux parce qu'ils agissent efficacement sur le cœur, et l'épuisent suavement; ils sont impétueux et rien ne peut résister à leur véhémence : *Un cours impétueux les amène du Liban*. L'auteur sacré par ce mot de Liban indique la cause qui rend ces eaux abondantes. La pureté est le principe d'une grande joie; elle verse à flots les eaux salutaires de la sagesse : sorties de la blancheur elles la communiquent en une mesure plus large. Réunissez, amoncelez ces délices. Voyez et considérez et le puits, et le Liban, et cette impétuosité, et ces eaux vives. Vous trouverez là, si vous observez bien, que ces eaux sont limpides, secrètes, rapides et intarissables. Le puits désigne le secret, le Liban la pureté. Tout autre sentiment s'épuise par une impétuosité qui ne diminue pas ces eaux. Le Liban c'est la foi qui purifie les cœurs. De ce Liban coulent les eaux vives d'une intelligence sereine, car si vous ne croyez pas vous ne comprendrez pas[1]. Et heureuse l'intelligence dont l'objet durera durant les siècles. Elle est vraiment vivante; car la vie éternelle consiste à connaître un seul Dieu véritable, et Jésus-Christ son envoyé[2]. Jésus-Christ lui-même est le Liban qui verse avec impétuosité les joies les plus vives dans le cœur de sa bien-aimée. Il est tout ensemble et le Liban et le ruisseau, puisqu'il est le reflet de l'éternelle lumière, et son émanation la plus pure. Un puits délicieux c'est l'amour de l'Epouse dans lequel les rayons de l'éternelle lumière se réunissent et se rassemblent comme des ruisselets venus du Liban, pour arroser les fleurs et les jardins de l'Epoux. Magnifique Liban où la blancheur éclate de toute part ; courants impétueux que nul obstacle ne peut arrêter.

9. Enfin les eaux coulent avec impétuosité pour celui que la persécution, la faim, le danger, la nudité, le glaive ne peuvent séparer de la charité divine. Devant la foi des peuples on a posé tant d'obstacles, tant de tourments et pourtant les eaux continuent à couler du Liban. Les peuples sont des eaux[3]. Les obstacles qu'on oppose à la marche de ces eaux sont grands ; leur cours est plus fort. Plus vous faites d'efforts pour les arrêter, plus leur violence croît et grandit. Elles s'accumulent devant l'obstacle, qui leur vient en aide et elles se répandent avec plus d'abondance. Les obstacles tournent au profit d'un amour pur, et la vertu trouve dans les injustices qui l'assaillent une occasion de progrès. Quand je me tairais, ces choses ne sont-elles pas capables de frapper les consciences de ceux dont l'amour coule en des lieux et à des heures incertains; qui aiment pour un temps, et puis s'éloignent au moment de la tribulation ? Que dis-je de la tribulation? Il n'est pas besoin d'une tentation violente, il

[1] I Cor. XIII, 8, 12. — [2] Ps. XVIII, 13, 14. — [3] Ps. L, 9. — [4] Ps. XVIII, 14, 15.

[1] Isaïe VII, 9, selon les Sept. — [2] Jean XVII, 3. — [3] Apoc. XVII, 17, 15.

leur suffit du faible obstacle d'une épreuve légère et douteuse, et les voilà arrêtés ; ils changent de résolution, et un courant irrévocable les emporte vers le monde. Criez-leur avec le Prophète : *Arrêtez*, *arrêtez* [1] : ils ne reviennent pas. Rien ne réussit à les rappeler, ni la persuasion, ni le doux empire d'un maître, ni le malheur presque toujours sur leur chemin. Ils s'écoulent, ils se précipitent, ils passent, ils boivent au torrent de la volupté qui, au lieu de les aider à relever la tête, la leur brisera contre le sol. Bienheureux donc ceux qui sont immaculés dans leurs voies, qui suivent la route de la charité, qui marchent avec impétuosité sous le souffle impétueux de l'esprit, sans revenir en arrière, et qu'aucun obstacle ne sépare de la charité de Dieu, qui est en Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui vit et règne durant les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON XXXVIII

Levez-vous, aquilon ; venez, vents du midi, soufflez sur mon jardin. Cantiq. IV, 6.

1. Les affections douces et saintes de l'Epouse sont des aromates, car elle est un jardin. Sous le souffle du midi, ces aromates se fondent et deviennent les délices de l'Epoux : mais bientôt l'inclémence de l'aquilon arrête cette effusion. L'aquilon est un vent froid qui congèle les aromates. Ah! combien de temps encore, mon Dieu, l'aquilon de l'adversité passera-t-il sur nos régions, et fatiguera-t-il nos jardins ? Combien de temps ses rigueurs arrêteront-elles nos aromates ? Epargnez, Seigneur, épargnez à votre épouse un souffle si cruel. Il y a bien longtemps qu'il nous enveloppe, nous presse, et pèse sur nous de toute sa violence. L'adversité nous assiége de toutes parts. Dites-lui, mon Dieu, dites-lui de s'éloigner et de nous laisser respirer. La pauvreté de l'infortune est stérile et amène de grands malheurs. La faiblesse est facile à blesser, et l'abîme du malheur et appelle un autre au bruit de vos cataractes [2]. Vous appelez secrètement contre nous l'adversité : vous semblez dire à l'aquilon : lève-toi, souffle sur eux, et sois leur maître. *La fumée*, dit Isaïe, *viendra de l'aquilon* [3]. Nous sommes menacés, moins par la fumée que par les flammes de cette chaudière ardente, que le Prophète a aperçue du côté de l'aquilon. Oui, Seigneur, il en est ainsi. Vous levez sur moi une main cruelle, et vous amoindrissez le cours de votre miséricorde : c'est pourquoi mon cœur bouillonne, et un feu s'embrase en mes méditations. Feu incommode et pénible que celui de la sollicitude et de l'anxiété : ses ardeurs, loin de fondre les aromates, dessèchent ceux que vous laissez couler, surtout quand l'adversité semble en multiplier les rencontres.

2. Seigneur, ma douleur est sans cesse sous vos yeux, et vous connaissez mes gémissements. Vous savez aussi la raison de mes sollicitudes ou plutôt de mon chagrin, puisque mes sollicitudes ont commencé à dégénérer en chagrins. Là où ne brille pas l'occasion d'un conseil, où ne s'offre pas l'ombre d'une espérance heureuse, là est aussi le chagrin. Nombreux sont mes gémissements, et mon cœur est plongé dans la tristesse. Les petits demandent du pain, et il n'y a personne pour le leur rompre [1]. Il manque enfin pour le rompre, non pas ce pain de la parole, mais cet aliment quotidien du corps. Mon âme ne peut pourtant se remplir de la riche substance de ce pain céleste tant que le manque de ce pain quotidien nous condamne à maigrir sous le chagrin. Les gémissements que m'arrache cette détresse me font oublier de prendre ce pain céleste. C'est un dur aquilon que l'adversité extérieure : les anxiétés du cœur sont plus

[1] Nahum. II, 8. — [2] Ps. XLI, 8. — [3] Isaïe XIV, 31

[1] Thren. IV,

dures encore. Vous ne ressentez qu'un de ces souffles, vous mes frères : moi je les ressens tous les deux. J'endure en vous vos peines communes, et j'ai de plus à supporter des épreuves domestiques dont vous êtes l'objet. De là des accidents fâcheux : de là des procès. Les uns murmurent sourdement : les autres m'attaquent publiquement : ce qu'il n'est pas en notre pouvoir d'empêcher, ils s'en font une arme contre moi. Ceux-ci m'irritent, ceux-là me raillent et trouvent dans mes revers la preuve de ma folie. Ils s'attribuent leurs succès, ils les rapportent à leur sagesse ou à leur mérite, sans y voir un présent de Dieu. *La tente du brigand*, s'écrie Job, *est pleine de butin, ils provoquent avec audace le Dieu qui remplit leurs mains*[1]. Quelques-uns sont à la fois brigands et provocateurs : ce sont ceux qui ravissent le bien de Dieu en se l'attribuant, et qui voient dans les grâces du Ciel un fruit de leur industrie. Pourquoi vous approprier les bienfaits qui vous sont dispensés d'en-haut ? Parce que l'œil de la divine clémence est bon pour vous, faut-il que le vôtre soit mauvais ? Pourquoi les faveurs célestes vous portent-elles plutôt au péché qu'à la reconnaissance ?

3. Vous voyez, Seigneur, de combien de côtés les souffles de l'aquilon nous assaillent : de toutes parts fondent sur nos têtes les incommodités, les murmures, les injures. Le cœur partagé entre tous ces sujets de douleurs, et resserré, ne sait plus recevoir les doux souffles du midi. Levez-vous, mon Dieu : ne permettez pas à l'acquilon de triompher : c'est bien assez qu'il ait si longtemps régné et déployé ses rigueurs : commandez-lui de s'éloigner et de céder la place au vent du midi. Déjà depuis longtemps une chaudière allumée vient du côté de l'aquilon[2] : mais vous mon Dieu, envoyez-nous les souffles du midi qui rafraîchissent le milieu de cette fournaise. Je n'ose pas solliciter la durée continue de ce vent; il me suffit qu'il vienne de temps en temps tempérer la malignité de l'aquilon. Vous étendez (comme on le lit dans le livre de Job), vous étendez l'aquilon sur le vide[3], et non sur le jardin. Le jardin de l'Epouse n'est pas vide, puisque nous avons vu plus haut l'énumération des essences aromatiques qui le remplissent. Et comment pourront couler les doux aromates de la méditation, si le cœur n'est pas affranchi de tout chagrin, si l'adversité le contriste, si l'aquilon le resserre ? Ah ! Seigneur, montrez-vous jaloux, jaloux de votre épouse : commandez à l'aquilon de s'éloigner et de partager au moins le temps avec le vent du midi. De cette manière, la joie de mon âme égalera les douleurs qu'elle a ressenties. Vous voyez, mes frères, comment le vent du nord enfante à sa mesure celui du midi, et peut-être le second surabondera-t-il là où le premier a abondé. L'autan répandra à son tour d'heureux souffles qui répareront les ravages causés par l'aquilon. Que l'aquilon se lève donc, qu'il exerce toutes ses fureurs, qu'il frémisse, pourvu qu'il prête une occasion et une force aux souffles du midi. Ne vous semblent-ils pas avoir enduré les violences de l'aquilon, ceux à qui saint Paul parle ainsi dans sa lettre aux Hébreux : *Vous avez soutenu un grand combat et de grandes souffrances : d'une part les opprobres et les tribulations, auxquelles vous fûtes en butte, vous ont donnés en spectacle : de l'autre vous êtes devenus les compagnons de ceux qui ont été ainsi traités. Vous avez compâti à ceux qui étaient dans les chaînes.* Mais quoi ! parmi ces coups de l'aquilon l'autan n'a-t-il pas son tour ? Il l'a. Ecoutez la suite du texte : *Vous avez enduré joyeusement la perte de vos biens, sachant qu'il vous restait des espérances meilleures et une richesse plus durable*[1]. Et quoi ! quand les Apôtres *sortaient pleins de joie du Sanhédrin, parce qu'ils avaient été trouvés dignes de souffrir des outrages pour le nom de Jésus*[2], ne vous semble-t-il pas aussi que le souffle du midi venait calmer pour eux les rigueurs de l'aquilon ? Considérez combien fut triste ce sabbat où Jésus-Christ fut mis au tombeau. Est-ce qu'alors le cœur des Apôtres ne se trouva pas comme glacé et roidi par l'infidélité et la timidité ? Jésus ressuscite, voilà le doux autan qui souffle sur le jardin. Durant les quarante jours suivants, des preuves nombreuses affermissent et accroissent la foi des Apôtres à la résurrection, et leur communique ici une liberté confiante. Le jour même de la Pentecôte, quand un vent violent descendit sur le cénacle où les Apôtres étaient réunis, la glace de leur cœur se fondit, comme un terrain glacé sous le souffle du midi, et dès lors coulèrent les aromates de la parole et des vertus.

4. Mais l'aquilon cessa-t-il donc de faire sentir ses rigueurs ? N'en déchaîna-t-il pas avec plus de violence l'ouragan des persécu-

[1] Job xii, 6. — [2] Jérém. i, 13. — [3] Job xxvi, 7.

[1] Hébr. x, 32, 34. — [2] Act. v, 41.

tions et les tempêtes de l'hérésie? L'aquilon jaloux n'opposa-t-il pas ses tentations aux douces bouffées de la grâce? Comme s'il était seul, il s'efforce de verser sur le jardin les sévérités de son souffle pour arrêter l'effusion des aromates : ils n'en coulent qu'avec plus d'abondance. Tantôt stimulée, tantôt pacifiée par ces alternatives de prospérité et de revers, l'Epouse du Christ, l'Eglise, ne cesse de produire les aromates des vertus. La persécution fait briller son courage, la paix accroît le nombre de ses enfants. La persécution est l'épreuve des forts, la paix ranime les faibles. Mais pourquoi rappeler ici l'Eglise des premiers âges, quand aujourd'hui encore le jardin de l'Epouse supporte fréquemment, bien qu'avec moins de violence, les assauts de l'aquilon? L'aquilon et l'autan passent tour à tour sur lui. De nos jours, un souffle violent a agité l'Eglise, et ce souffle est venu de l'aquilon. Là en effet naît le schisme : il vient de cette région, elle est son séjour : il y règne seul. Dites-lui, Seigneur, de s'éloigner. Appelez le vent du midi : dites-lui : *Viens, souffle sur mon jardin, et que ses aromates coulent.* Je ne parle pas ici de l'autan d'une félicité et d'une sécurité toutes mondaines : trop souvent il condense et dessèche les aromates : mais appelez le souffle de votre grâce. Et, s'il le faut, sur ce jardin stérile déchaînez l'aquilon, non de l'obstination, mais de l'épreuve, afin que cette épreuve instruise l'âme et la dresse à l'obéissance. Oui, flagellez votre jardin sous les rigueurs de l'aquilon : tirez-le ainsi de sa torpeur, afin qu'il se prête plus avidement aux douces émanations du midi. L'aquilon et l'autan soufflent ainsi tour à tour sur le jardin, non-seulement à des époques, mais sur des points différents : ils se font sentir tantôt ici, tantôt là, quelquefois simultanément, quelquefois séparément, mais l'aquilon au dedans, et l'autan au dehors, le premier violent, le second doux et caressant. Ah! que l'aquilon se déchaîne et mette le tumulte à l'entrée du jardin : mais qu'il en respecte l'enceinte, qu'il n'y pénètre pas, qu'il ne vienne pas troubler la joie intime dont Jésus-Christ est la source. Mon Dieu, quand donc ce souffle glacial finira-t-il tout à fait? Quand serons-nous enfin pour jamais préservés du froid qu'il répand? Votre cité est située, votre jardin planté du côté de l'aquilon. Ce vent, dans les Ecritures, s'appelle le vent du côté droit. C'est pourquoi Job exhale sur lui-même cette plainte : *A droite, de l'Orient les calamités se sont dressées contre moi*[1]. Il a raison de dire venu du côté droit un vent qui n'a pu avoir pour lui rien de sinistre : au contraire, il a ajouté à la gloire de l'homme juste, dont sa vertu a éclaté dans l'épreuve et grandi sous les coups. Mais le voisinage l'a amené sur votre jardin situé du côté de l'aquilon. Mettez-nous-le à droite, Seigneur, et ménagez-lui les souffles du midi. L'aquilon nous sert, il accroît notre amour pour vous, jusque sous le souffle de l'autan. Ne soyons pas effrayés des assauts que nous livre le vent de la tribulation, soit que Dieu l'envoie, soit que seulement il le laisse libre. Son règne sera court, il disparaîtra bientôt devant celui de la consolation. Là où a abondé l'affliction a aussi abondé la grâce.

5. Mais pourquoi, mes frères, disserter ici devant vous de la tribulation extérieure? Vous êtes en but à un autre aquilon. Dieu vous préserve de celui-ci, et laisse d'autres âmes exposées aux assauts réitérés des agitations du monde et de la tribulation. Vous n'avez guère d'épreuves extérieures, puisque vous n'en trouvez pas ici l'occasion : toutefois vous n'êtes pas cependant absolument exempts de soucis. Libres au dehors, vous sentez en vous-mêmes l'ennui et ses tristesses. Dieu vous ménage extérieurement, mais vous n'échappez pas à l'aquilon, puisque vous êtes à vous-même un sujet de déplaisir. Vos joies se sont transformées en dégoût, et la tristesse a ôté à votre physionomie sa gaieté. Heureux qui ne connaît pas ce changement! Mais cet heureux quel est-il? Qui donc n'est jamais la proie de l'ennui, ni de la mélancolie? Nous naviguions heureusement, et voilà que soudain notre barque s'engage dans les bas-fonds, et au vent favorable qui nous poussait succède la tempête. Nous voilà troublés, souvent même sans motif. Point de raison, et la colère menace. L'homme s'irrite contre l'irritation déraisonnable qu'il éprouve, et il ignore ce qui a pu soulever en lui le mouvement qu'il déteste. Ce vent violent souffle où il veut : vous ne savez d'où il vient, peut-être même ignorez-vous où il va. Savez-vous davantage quelle en sera l'issue? De soi une telle affection aboutit au mal, mais souvent elle finit par un bon résultat. Elle n'atteint pas le but qu'elle se proposait; mais Dieu tire de la tentation un avantage quand il veut; il amène l'aquilon, et lui dit à son gré : *Lève-toi.* Si ses importunités vous arrachent des plaintes, sachez puiser

[1] Job xxx, 12.

dans cet enseignement des souvenirs et des avertissements ; des souvenirs : songez au voisinage de l'aquilon : des avertissements : fuyez ses rigueurs. Tant que vous restez placé du côté de l'aquilon, vous ne pouvez en fuir le voisinage : mais il vous est possible de vous soustraire à sa violence. Il est près de nous, tant que nous sommes ici, mais il n'est pas toujours violent. Mais après avoir tourné par l'aquilon, nous revenons doucement par le midi, et lors même que nous ne sentons pas son impulsion, redoutons toujours son approche.

6. Cependant, quand échapperez-vous aux tourbillons qu'il soulève, si le doux autan ne répond pas à l'appel qu'on lui fait, si vous n'êtes pas libre de déployer à son souffle des ailes assez fortes pour essayer de voler au Ciel ! Si l'aquilon tente de se lever de nouveau, de glacer vos ailes naissantes et novices, il entravera votre vol et l'effusion des aromates. Il les entrave sans les empêcher pourtant tout à fait. En effet, un ennui violent et l'amertume du cœur exercent les vertus, mais ne les renversent pas. C'est un tourbillon qui gène les saintes résolutions sans les détruire pourtant. Il resserre la joie, sans ôter la constance. Le cœur est affecté par le chagrin sans en être abattu. Triste, il lutte contre la tristesse. Une vertu ainsi impressionnée n'est pas moins forte, pour être moins heureuse. Et qu'a-t-elle de commun avec le vice contre lequel elle lutte, et à qui elle fait la guerre ? Des dégoûts avec lesquels elle n'a pas contracté alliance, ne sont pas les siens. Elle souffre leur importunité, elle ne les traite pas avec indulgence. Enfin tout cela n'est pas l'œuvre du cœur, mais plutôt de l'aquilon, près de la région duquel il est contraint d'habiter. Aussi il le déteste, car il sent les coups que cet adversaire porte à sa vertu. Quiconque a le sentiment de ceci, sait avec quel ennui l'âme endure ce dégoût de la vertu, comment elle le prend en dégoût, avec quelle amertume elle lutte contre cette amertume, contre cette amertume violente qui se glisse involontairement dans la monotonie des exercices réguliers. Le cœur tourne ses vœux vers le midi : et l'aquilon l'assaille et fond en lui malgré lui. Ah ! il est dur de supporter ce froid glacial, mais on ne s'y soustrait pas comme on veut. Le cœur souffre et des ennuis de la discipline et de l'aversion pour cet ennui. C'est une égale fatigue de ne trouver aucune douceur dans le choix qu'on a fait, et de sentir vivement ce que l'on hait, et il est pénible de soutenir la discipline et de repousser la paresse.

7. Bon Jésus ! comment pouvez-vous soumettre votre épouse bien-aimée à une si cruelle épreuve ! Elle est condamnée malgré elle à l'oisiveté, et elle s'en punit comme d'une faute volontaire. La douleur est de ne pouvoir, au gré de ses vœux, jouir de vous son unique bien. Elle s'impute ce qu'elle endure forcément. Elle est aiguillonnée par l'aquilon, mais d'un aiguillon qui la pousse à la prière. Corrigée ainsi, elle recourt aux supplications, elle qui s'était disposée à recevoir les caresses de l'Epoux. Bon Jésus ! adoucissez-lui ces jours mauvais. Si vous ne l'aidez, son âme restera dans cette région de l'aquilon. Et qui, excepté vous mon Dieu, vous qui venez du midi, peut se dresser contre l'aquilon ? Il y a des aromates choisis dans un saint propos, une conscience pure : mais ces aromates ne coulent pas pour celui qui ne jouit pas des délices de ce bien. Venez, bon Jésus, venez : soufflez sur votre jardin, et que vos aromates coulent comme un torrent glacé fondu par les chaudes émanations du midi. L'Epouse est le jardin, soyez-lui le vent du midi. Grâce à vos effusions, son âme ressemblera à un frais jardin : ses aromates ne tariront pas sous votre souffle, ô Dieu qui vivez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON XXXIX

Levez-vous, aquilon: venez autan: soufflez sur mon jardin, et faites couler ses aromates. Cantiq. IV, 16.

1. O bon Jésus, faites vous-même ce que vous ordonnez : envoyez du Ciel le souffle du midi dans votre jardin, dans l'âme de votre épouse. Que sa douce haleine y dissipe l'ennui et bannisse de son cœur la tristesse. Car ces deux sentiments sont vicieux et sentent l'aquilon : tous deux enchaînent l'âme et empêchent les joies pures d'y verser leurs flots. Et la crainte? sa froide rigueur n'a-t-elle pas aussi pour effet de contracter le cœur ? Ah ! Seigneur, préservez votre épouse de ce qui lui est étranger. Et qu'y a-t-il de plus étranger pour elle que cette crainte où aucune charité ne se mêle, puisque l'Epouse est tout amour ? La crainte est servile : l'Epouse est libre. Dans l'entretien d'hier vous avez vu un homme qui marchait d'un pas hésitant, afin de s'initier aux pratiques de l'ordre. Avec quelle lenteur et quelles oscillations il s'est laissé revêtir des marques de la vie régulière ! Et vous savez quels larges flots d'aumône sa main versait déjà, alors qu'il n'était encore que séculier. Pourquoi ? C'est que sous ce rapport l'aquilon de la crainte avait saisi son âme. Le vent du midi l'avait bien touché de son haleine, mais sans l'en pénétrer : et ce souffle en avait fait couler les aromates. Mais cette précieuse et aromatique liqueur du renoncement, après de nombreux efforts, put difficilement être exprimée de son cœur. Il ressemblait à ce jeune homme qui se glorifiait devant le Seigneur d'observer la loi, à qui Jésus-Christ proposa la perfection évangélique avec ses contraintes et qui s'en alla tout triste [1]. Avec cette différence pourtant que le jeune homme s'éloigna, tandis que celui dont je parle, malgré sa tristesse, embrassa la vie parfaite. Voyez l'aquilon de la crainte souffler sous la loi : aussi n'y vit-on guère couler d'aromates de prix. C'est pourquoi le jour de la Pentecôte, quand un vent violent souffla du midi, tant de milliers d'hommes furent conquis à la vie spirituelle par la vérité et la parole [1]. Dès lors le souci de leurs intérêts personnels cessa de glacer leurs cœurs.

2. Délivrés de cet aquilon assez dur, les cœurs s'écoulent largement dans la contemplation et la charité de Dieu. *Vous n'avez pas reçu de nouveau*, est-il dit, *l'esprit de servitude dans la crainte*, *mais l'esprit d'adoption des enfants qui nous permet de nous écrier : Père, Père* [2]. Le premier esprit était un souffle de l'aquilon, celui-ci est un souffle du midi : le premier est pénible, l'autre agréable. Aussi, au premier, comme à un corps lourd et pesant, on dit : *Lève-toi :* l'autre, doux et délicieux, est invité à venir se répandre sur le jardin de l'Epoux. L'un porte avec lui la peine, l'autre des joies abondantes. L'un est menaçant, l'autre est tout chargé de caresses et de délices. *Je prierai mon Père,* dit Jésus-Christ, *et il vous donnera un autre Paraclet* [3] : c'est là inviter le vent du midi à venir et à souffler sur le jardin. *Soufflez sur mon jardin, afin que les aromates coulent.* Certains fruits ne répandent leur suc qu'à la condition d'être pressés et comprimés. Mais les fruits de ce jardin, si délicatement dépeint, n'ont pas besoin de cette pression : ils s'ouvrent d'eux-mêmes au seul souffle du midi. Considérez la sagesse du monde : ne vous paraît-elle pas violemment exprimée et élaborée par un long exercice et une longue étude ? Tandis que dans nos auteurs de philosophie, la sagesse jaillit profonde, puissante et rapide. Voulez-vous une preuve de sa rapidité ? *Quand vous serez traduits devant les princes et les magistrats ne songez pas d'avance à*

[1] Math. XIX, 16, 22.

[1] Act. II. — [2] Rom. VIII, 15. — [3] Jean XIV, 16.

vos réponses : elles vous seront données sur-le-champ. Voulez-vous voir maintenant sa force ? *Je vous donnerai une bouche et une sagesse à laquelle ne pourront résister vos adversaires* [1]. Comment tout cela coulerait-il avec tant de promptitude et de sévérité, sinon sous le souffle du midi? Vous savez donc d'où viennent les aromates si riches et si opportuns de la vérité.

3. La charité elle-même n'a-t-elle pas été répandue dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné [2]? Il y a un grand nombre d'aromates qui émanent du Saint-Esprit: de lui seul viennent la joie, la paix, la patience, la longanimité, la bonté, la bénignité, la foi, la mansuétude, la modestie, la continence, la chasteté [3]. Ils viennent de lui, c'est peu dire ; ils s'en échappent à flots, ils coulent à flots, voilà leur abondance ; ils coulent au souffle du midi, voilà l'absence de coaction. La charité ne saurait être contrainte : elle s'épanche gratuitement : ce n'est pas la nécessité, c'est la volonté qui l'entraîne, mais toujours avec le souffle du midi. Et à quoi servirait donc le libre arbitre sans l'action de la grâce ? Car encore que là où il y a volonté il y ait liberté, cette liberté ne s'étend pas néanmoins à tout, et la volonté n'est pas toujours libre dans le choix ou dans l'exécution. Il y a toujours liberté dans le choix, mais pas toujours à choisir : choisir en effet emporte l'idée de liberté. Mais il est des choses que cette liberté ne peut choisir par elle-même. La volonté s'appartient ; elle est libre dès qu'elle apparaît. Disparaît-elle, au contraire, l'âme n'est plus libre dans les actes qui exigent le concours de la volonté. Elle n'est pas davantage maîtresse de l'intensité ou de la bonté de son vouloir. Mais après la chute, autant qu'il dépend du libre arbitre, l'âme veut toujours librement ce qu'elle veut : toutefois, elle n'est pas libre de vouloir tout ce qu'il lui faudrait vouloir. Car il est une liberté inséparable de la volonté, et sans laquelle la volonté n'existe pas ; et il en est une autre que la volonté n'accompagne pas toujours : l'une consiste à vouloir, et l'autre dans la faculté de vouloir. L'une est elle-même et l'autre y tend. L'une est en notre pouvoir, l'autre suppose l'effort. La vue est la vertu de voir dont l'œil est doué, et c'est aussi la façon dont il est affecté dans la vision. Ainsi, dans l'âme, on appelle intellect et la puissance naturelle de comprendre, et l'exercice de cette puissance. Même distinction dans le libre arbitre : le même terme exprime et l'aptitude et l'exercice de cette aptitude. La liberté s'y rencontre, et dans l'aptitude à se décider et dans la décision même, et quand cette décision est mauvaise, la liberté est toujours esclave. Elle est esclave, parce qu'elle est infirme, tant pour le bien que contre le mal. La volonté mauvaise est libre en tant que volonté, et esclave en tant que mauvaise. Car qui commet le péché est asservi au péché [1]. Le péché, en effet, s'empare-t-il d'un cœur, il le lie et l'enchaîne, et sa contrainte le captive.

4. Mais vous, Seigneur, changez notre captivité, comme un torrent sous le souffle du midi [2]. Envoyez votre esprit, et notre ancienne liberté sera renouvelée, renouvelée, dis-je, et non créée de nouveau. Elle est altérée, mais non détruite. Elle subsiste, mais impuissante à se mouvoir vers le but pour lequel elle nous a été donnée : elle vit, mais elle est faible. Ainsi, dans la frénésie, la raison naturelle subsiste substantiellement, encore que son action soit nulle en des sujets atteints de cette affection. Guérissez cette maladie, la raison n'est pas rendue, mais elle se réveille du sommeil où elle était plongée. C'est de la sorte que la liberté crée avec l'homme n'est ni totalement, ni partiellement détruite ; elle est seulement enchaînée par le péché. Elle reste ce qu'elle a été faite, mais autrement affectée. Et si je puis parler ainsi, il y a une liberté de condition, une liberté de disposition et une liberté d'affection. La première vient de la nature, et elle est toujours bonne ; mais les autres ont besoin d'être guéries : la seconde pour tendre au bien, et la troisième pour y persévérer. La première consiste dans une aptitude naturelle, la seconde dans l'habitude d'une âme bien ou mal constituée, et la troisième dans l'usage. C'est pourquoi, si l'aptitude naturelle n'est aidée de la grâce, ni l'habitude, ni l'acte de la volonté n'arriveront à la vertu. Le libre arbitre est sans force ; aussi vient-il à succomber, que le midi envoie ses souffles, et soudain les aromates couleront. Pour avoir cette liberté généreuse et vraiment libre qui mène au bien et qui le produit, il faut avoir été affranchi par le Saint-Esprit. C'est pourquoi, Seigneur, envoyez votre esprit, qui nous donne, dans la grâce, le pouvoir et le vouloir, lui qui, en créant la nature humaine, lui a conféré la double puissance du bien ou du mal. Plus haut, nous avons énuméré trois

[1] Math. x, 18, 19. : Luc xxi, 14, 15. — [2] Rom. v, 5. — [3] Galat. v, 22, 22.

[1] Jean viii, 34. — [2] Ps. cxxv, 4.

volontés. La troisième possède le vouloir, la seconde en est maîtresse : la première n'est que la faculté naturelle qui engendre les deux autres. Appelons donc la première faculté, la seconde puissance, la troisième volonté. Posséder la faculté naturelle de produire un effet n'est pas identique à l'effet même. Il y a bien des choses auxquelles nous avons une aptitude naturelle, et pourtant nous ne pouvons les produire aussitôt, quand en nous la faculté innée est entravée par l'infirmité, ou privée d'exercice et d'adresse. Souvent, par exemple, l'œil ne sait pas voir sur le champ, encore qu'il ait la propriété naturelle de voir ; cette propriété est habituelle en lui, elle n'y est pas en exercice. Il a la puissance d'apercevoir les choses, cette puissance n'est pas actuelle. Ainsi, la liberté naturelle de la volonté subsiste en nous, mais entravée par le péché, ce qui l'empêche de posséder cette troisième liberté qui est dans le bien, et la seconde qui tend au bien. La première subsiste modifiée, mais non diminuée : des autres, on ne peut pas dire qu'elles subsistent. Car après le péché, nous ne restons plus libres de vouloir le bien, et nous ne gardons plus la liberté qui consiste dans la bonne volonté. Mais cette dernière nous est inspirée par la grâce qui répare la seconde : la première est une création naturelle.

5. Ceci soit dit de la liberté par laquelle nous voulons le bien, puisqu'elle vient de la grâce. Mais il y a néanmoins une autre liberté due à la grâce, et par laquelle nous ne voulons plus seulement le bien, mais nous voulons affectueusement le bien lui-même. L'une de ces libertés est toujours dans la volonté ; on n'en peut dire autant de l'autre. En effet, nous voulons toujours librement, pas toujours affectueusement. L'affection n'appartient pas à la liberté. Cependant, la liberté de bonne volonté n'est pas entière, si elle n'est pas affectueuse : mais, dès que souffle le vent du midi, aussitôt coulent les parfums des affections. Il n'est pas besoin de les presser pour les exprimer : elles s'épanchent librement. Souvent l'ennui et la tristesse accompagnent une volonté sainte ; mais les affections douces ne cheminent pas avec elle. Elles ont une odeur d'aromates : elles flattent le toucher : on les sent doucement, leur souvenir est suave : elles coulent et s'épanchent aussi doucement. Affections intimes, inspirations extérieures sont égalememt un parfum d'aromates. Tout cela peut éveiller les aspirations du libre arbitre, mais ces faveurs ne sont pas en son pouvoir. De même que les affections mauvaises surgissent souvent malgré la volonté, ainsi les bonnes, quand elles se produisent, accompagnent la volonté, sans venir pourtant d'elle. La volonté est libre sans ces affections qui sont un exercice pour sa liberté. Elles rendent la volonté plus libre, mais ne proviennent pas d'elle. Elles coulent sous le souffle du midi. Doux souffles, souffles dignes d'exciter nos désirs, votre haleine change la physionomie triste et glacée de l'hiver : vous amenez dans nos jardins le doux et riant renouveau du printemps, avec la fécondité de l'automne ! Car ces aromates qui coulent indiquent la maturité des fruits. Quel agrément et quel bonheur d'attendre dans ces jardins embaumés le doux souffle qui rafraîchit et développe les fruits de l'esprit, qui verse à profusion les aromates, et répand partout les fleurs ! Envoyez-nous, Seigneur, cet esprit destiné à changer, après les horreurs de l'hiver, la face de notre jardin, et à transformer en joie notre deuil. Ou si l'aquilon a quelque bonne signification, invitez-le avec le vent du midi. Que l'aquilon resserre, que l'autan fonde. Que l'un resserre ou comprime les instincts qui nous portent au plaisir, et que sous l'action de l'autre notre cœur se fonde en joies abondantes. Que l'un nous donne la continence et que l'autre dilate notre conscience. Que l'un nous retienne, que l'autre nous remplisse. *Je suis devenu*, s'écrie le Prophète, *comme l'outre qu'on expose à la gelée, et je n'ai pas oublié vos préceptes*[1]. L'excellente outre que celle que le froid resserre, et qui est toute remplie. Au-dehors, la continence refroidit, au-dedans la justice remplit. Et les deux vents indiqués plus haut soufflent heureusement, quand en nous l'extérieur se glace sous le froid de la continence, et que l'intérieur est arrosé de joies abondantes.

6. Et afin d'appliquer aussi à votre intérieur l'action de l'auster, *soufflez*, est-il dit. Celui qui souffle ici fait entrer son souffle jusqu'en nos entrailles : rien n'est impénétrable pour lui : c'est un souffle subtil, aigu, mobile, qui souffle partout sans enfler. La science enfle[2], la charité nous pénètre. Elle est plus intérieure que la science, elle atteint jusqu'au plus intime de nous-mêmes. L'Esprit-Saint, cet esprit qui scrute jusqu'aux profondeurs divines, nous pénètre jusqu'à la dernière fibre. Et quand il nous a

[1] Ps. CXVIII, 83. — [2] I Cor. VIII, 1.

ainsi pénétrés de son souffle, coulent les aromates utiles des sciences, les méditations, les oraisons, les soupirs, les gémissements, les pieux colloques. Tout cela coule comme des aromates qui naissent de la charité. En effet tout ce qui procède de ce sentiment est embaumé et plein de grâce. Tout est précieux et abondant : tout cela est aromatique, fluide. Ce qui vient de la plénitude de la charité est plein. Ces aromates sont pleins, ils ne sont pas exprimés, ils ne connaissent pas la violence du pressoir. Vous ne voyez pas en effet qu'il soit question de pressoir dans ce jardin : le vent du midi en fait l'office. Les parfums, sous son souffle, coulent mieux que si on les foulait. Ils s'épanchent d'eux-mêmes, nous l'avons dit, ils ne sont pas arrachés par la crainte, mais fondus sous l'action de l'esprit. Il en est qui, dans l'aquilon et l'autan, voient les adversités et les prospérités de cette vie. En effet, l'Eglise de Dieu, en butte à cette double persécution, est toujours riche en aromates de saintes affections et de pieuse renommée. Elle s'abandonne aux vents de la tentation : abondance et disette, elle sait tout endurer. Cette pensée demanderait de longs développements que je ne puis qu'effleurer à la fin d'un discours. L'entretien suivant roulera sur les invitations mutuelles de l'Epoux et de l'Epouse, si toutefois Jésus-Christ, qui vit et règne, daigne nous accorder cette grâce.

SERMON XL[1]

Que mon bien-aimé vienne en son jardin afin d'y manger ses fruits. Je suis venu dans mon jardin, ma sœur, mon Epouse. J'ai recueilli ma myrrhe etc. Cantiq. v, 1.

1. Mes frères, quel contraste entre ma vie et les vœux exprimées ici ! Dieu le sait, je désire, mais je n'ose. Pourquoi? Je n'ai ni ce jardin, dont Jésus-Christ nous fait la peinture, ni ces fruits dont il aime à se nourrir, ni ces parfums, ni cette source fraîche, ni ce puits profond aux eaux vives; mon jardin est plutôt envahi et hérissé d'épines et de ronces. Non, ô mon Jésus, non, je n'ose pas vous inviter à entrer en un pareil endroit, sinon peut-être pour arracher, extirper, nettoyer, et planter ensuite; et ainsi vous pourrez à l'époque voulue vous nourrir des fruits que votre main aura cultivés. Heureuse l'âme digne de vous inviter à cueillir chez elle des fruits déjà mûrs, des fruits faits et sans aigreur ! Encore si dans nos fruits vous n'accusiez que l'aigreur; plût au ciel qu'ils ne fussent que mûrs incomplètement, sans être mauvais ! Souvent en effet, des fruits excellents de leur nature, doivent à leur âge un goût déplaisant, et l'absence de maturité leur donne une saveur désagréable. Heureux le jardin dont les fruits bons déjà par leur nature sont mûrs à point ! L'Épouse sait bien que ses fruits ont ces deux qualités, et elle invite l'Epoux à s'en nourrir. *Que mon bien-aimé vienne en son jardin, afin d'y manger de ses fruits.* Voyez quelle lenteur, quelle modestie, et après combien d'éloges elle fait cette invitation ! L'Epouse n'ose inviter ainsi son bien-aimé ni aspirer à ces délices qu'elle n'ait entendu tracer d'elle un portrait délicat. Et croyez-vous donc que Jésus accorde les charmes de sa visite et de sa présence à ceux qui, privés des qualités indiquées plus haut, ne méritent pas les éloges que nous venons d'entendre? C'est de votre part présomption d'inviter Jésus avant d'être apte à l'exercice de la contemplation. Quoi ! Vous l'appelez à partager avec vous les délices dont il est le principe, et vous croupissez encore peut-être dans les fanges du péché? Quoi ! les broussailles déshonorent votre jardin et le condamnent à la stérilité, et vous invitez Jésus à y descendre ! Appelez-le, j'y

(1) Prononcé le jour de Saint-Laurent, comme il résulte du contexte.

consens, mais pour qu'il en arrache ce que votre main a planté. Invitez-le afin qu'il nettoie d'abord et plante ensuite. Ce sont là deux tâches laborieuses; mais Jésus viendra cueillir avec joie des fruits parvenus à leur maturité.

2. *Que mon bien-aimé vienne.* L'Epouse ne se borne pas à prodiguer ses caresses et ses éloges à l'époux present; tout absent qu'il est, elle l'appelle de ses brûlants désirs. L'amour faux, l'amour simulé oublie l'objet absent, et ne le flatte que quand il le possède. Telle n'est pas la conduite de l'Epouse : elle soupire après l'Epoux éloigné et se réjouit de sa présence, *Que mon bien-aimé*, dit-elle, *vienne en son jardin.* Pourquoi appelle-t-il le vent du midi ? Qu'il vienne lui-même ; il me suffit. Il est pour moi le souffle du midi, il est mes aromates, il est mon amour. Dieu en effet vient du midi, et le soufle du midi l'accompagne. Il est plein de grâce et de vérité. Oui il est vraiment pour moi le souffle du midi; sa lumière m'éclaire, sa suavité me pénètre. Mon vent du midi à moi c'est mon Christ : il souffle sur mon jardin, il se nourrit de mes fruits. *Que mon bien-aimé vienne en son jardin afin de manger de ses fruits.* Le temps de la taille est passé; les fleurs ont donné des fruits formés dans leur sein : l'hiver a fui, le printemps est passé, l'été lui-même incline vers l'automne qui amène avec lui la maturité. *Que mon bien-aimé vienne donc en son jardin afin d'y manger de ses fruits.* Voici la plénitude des temps; que *mon bien-aimé vienne donc en son jardin.* Nos fruits sont mûrs, qu'il en mange. Un jour il désire des premiers fruits du figuier. Ce n'était pas cependant la saison; il s'approche d'un figuier placé près de son chemin, il en soulève les feuilles; il n'y trouve pas de fruits[1]. Avant l'époque où on mange ces figues, avant la saison même où elles sont formées, il vient à cet arbre, il y vient affamé, et le matin. Je suis aussi un figuier qui porte dès la première enfance ces fruits du matin, fruits qui sont des prémices, fruits de grâce virginale. Et ce figuier n'était pas planté au bord du chemin mais dans un jardin clos, entouré de la muraille de la discipline, et de l'épaisse haie de la vigilance. Beau figuier, figuier fécond entre tous. Le Seigneur Jésus s'est fréquemment détourné de sa route pour le visiter, et peut-être disait-il alors : *Je me suis assis à l'ombre de celui que mes désirs appelaient, et son fruit est doux à mes lèvres*[2].

[1] Marc XI, 13. — [2] Cantiq. II, 3.

3. Mais que n'a-t-il conservé les fruits qu'il a produits ! Pourquoi une main malhonnête l'a-t-elle ravagé ? Hélas ! il a donné ses meilleurs fruits qui ne renaîtront pas. D'autres leur ont succédé; après la continence virginale, la pénitence amère. Que le premier fruit était pour le bien-aimé et pour vous un aliment supérieur en douceur à ce dernier ! Malheur à vous âme misérable ! Quand viendra votre bien-aimé, quels seront ses sentiments, son visage et ses traits ? Où vous réfugier dans votre honte d'avoir perdu les fruits de la pureté ? Où, je vous le demande ? A son approche, quand il soulèvera vos feuilles, sans y trouver les fruits auxquels il était habitué, il rougira lui-même de votre confusion. Rappelez-vous les termes de votre vœu virginal, et de votre consécration. Songez que sous vos feuilles manque le fruit qui devait être le vôtre, fruit d'intégrité, fruit de virginité. Voilà les fruits que vous aviez solennellement promis : ils ont disparu. Consécration et corruption, quel contraste ! La virginité perdue se pardonne; on ne la rend pas. On a dit de vous des choses glorieuses, ô cité de Dieu; mais quelles ignominies se sont accomplies en vous ! Reconnaissez dans la confusion et les pleurs votre triste situation. Qui donnera de l'eau à ma tête, et à mes yeux une source de larmes, et je pleurerai la chute, non pas d'une âme vulgaire, mais d'une âme placée au premier rang dans la troupe des vierges. Qui, dis-je, me donnera une source de larmes? La victime de cette chute se fond elle-même en larmes ; des ruisseaux coulent de ses yeux et inondent son visage. De profonds soupirs, des gémissements pénibles, trahissent en elle ce qu'était la confusion, compagne nécessaire d'une faute. J'ai vu sur son visage infortuné des traits abattus, des joues fatiguées, sa voix était entrecoupée de sanglots. Elle n'a pas su se préserver de la chute ; elle ne peut retenir ses larmes; faites ce que vous faites, faites de dignes fruits de pénitence. Que la douleur vous régénère ; que le chagrin vous consume, et dites avec le Prophète : *N'essayez pas de me consoler; je verserai des larmes amères*[1]. J'unirai mes larmes aux vôtres ; peut-être que votre bien-aimé pleurera aussi avec vous ; lui qui a pleuré sur Lazare[2], peut-être même pleure-t-il plus vivement que vous, parce que son amour est plus vif. Sa miséricorde est immense et c'est pourquoi, dit le Prophète, *nous n'avons*

[1] Isaïe XXII, 4. — [2] Jean XI, 35.

pas péri[1]. Si vous avez été épargné, c'est que Dieu est votre conseiller et votre consolateur et qu'il a converti votre âme. Comment en effet (si je puis rendre ce qu'il est si difficile de comprendre?) comment ne serait-il pas touché, mais d'une façon différente, de votre douleur, puisque moi-même quand je la considère, je sens mon cœur ému? Si vous faites de dignes fruits de pénitence, le bien-aimé reviendra en son jardin, car il aime aussi les fruits de la pénitence. C'est un plus grand bonheur toutefois d'avoir su garder intacts les fruits de l'innocence. Oui c'est un bonheur de lui offrir d'abord ces fruits parvenus à maturité et de n'en connaître jamais d'autres.

4. Ça été le bonheur de l'Epouse; aussi dit-elle : *Que mon bien-aimé vienne en son jardin, et y mange ses fruits. Venez dans mon jardin, ô ma sœur, ô mon épouse.* Le Seigneur Jésus est un amant plein d'ardeur. Sur une seule invitation il accourt au jardin de son épouse. Il semble même devancer tout appel; il le prévient en disant lui-même : *Venez.* Prenez ce mot dans le sens impératif, et vous trouverez une liaison toute naturelle dans cet appel : *Venez.* Jésus récompense vite et largement, et sans délai il répond à l'invitation de l'Epouse par une autre invitation : *Venez dans mon jardin, mon Epouse. J'ai moissonné ma myrrhe et mes aromates.* Il serait dur le cœur insensible à ces invitations successives, mutuelles et si douces. Quoi de plus suave que cette réciprocité? Quoi de plus agréable que ce commerce? Qu'il est admirable! Le Fils bien-aimé du Père, la gloire du ciel, les délices des anges, se laisse inviter à visiter nos humbles jardins, et daigne ensuite nous appeler à visiter les siens. Notre jardin mérite même plutôt d'être appelé le sien. Car l'Epouse ne dit pas : *Que le bien-aimé vienne en mon jardin,* mais *en son jardin.* Et en effet, c'est bien *le sien,* puisqu'il nous l'a donné, il lui appartient, il lui est consacré. *Que le bien-aimé vienne. Venez ma sœur, mon Epouse.* Grande douceur, et juste distinction. L'Epouse désire, l'Epoux commande. Elle dit : *qu'il vienne,* et lui : *Venez. Je me tiens à la porte,* dit-il, *et je frappe : Si quelqu'un m'ouvre j'entrerai, et je mangerai avec lui, et lui avec moi*[2]. O Seigneur Jésus, vous n'avez pas besoin de rester à la porte de votre épouse. Ses vœux vous appellent. Rendez-lui la pareille; invitez-la à votre tour. Vous êtes assis à sa table; voyez quels mêts elle vous a servis; et sachez que vous devez lui en offrir de pareils. De pareils, dis-je; ils lui suffiront. Et voici ce que je veux dire : Elle se donne à vous tout entière; donnez-vous tout à elle; et vous donnerez-vous tout entier, si au don total qu'elle vous fait d'elle-même, vous ne répondez que par la moitié de vous-même? Une partie de vous-même c'est plus que ce tout qu'elle vous offre. Ce tout est une portion de votre grâce, et c'est pour cela que son jardin est le vôtre et que le vôtre est le sien.

5. *Venez en mon jardin.* Pour moi, mes frères, dans ce jardin de l'Epoux, je vois ce paradis riche, élégant et glorieux de vertus du Christ, que selon sa double nature il a, ou éternellement possédées, ou reçues dans le temps. En ce sens donc, par ce jardin de l'Epouse entendez l'état d'une âme, ou l'état de l'Eglise, les vertus, les affections dont l'Epoux les enrichit. Dans l'un de ces jardins, on considère les biens du corps, dans l'autre les biens qui appartiennent au chef. Double considération dont la beauté est un aliment pour le cœur. Plus la gloire de Jésus-Christ est supérieure aux vertus de l'âme, ou de l'Eglise, plus l'entrée dans ce jardin offre de délices. L'action se rapporte plus spécialement à l'un de ces jardins, la contemplation à l'autre. Encore que l'Epouse trouve sa joie dans l'un, elle y rencontre le travail, et ce n'est qu'à la sueur de son front qu'elle goûte les fruits qu'il produit; introduite dans l'autre, elle n'y sentira que délices. Elle garde le sien, elle n'a l'autre qu'en perspective. Il faut qu'elle passe du premier au second, de l'action à la contemplation. Ou, si nous admettons la contemplation dans le jardin de l'Epouse, c'est une contemplation qui ressemble à l'action. Et c'est la multiplicité qui par un ordre avantageux nous amène à cette myrrhe. Car l'abondance des vertus seule nous permet d'entrer dans le jardin du bien-aimé. *Dans votre abondance,* a dit Job, *vous entrerez au sépulcre*[1]. Il y a ici un mot qui sonne mieux : *dans le jardin.* Le sépulcre désigne le repos, l'affranchissement des soucis; le jardin exprime la considération, un festin. Nous nous reposons dans le tombeau, nous jouissons dans le jardin. Et si, comme il est écrit, l'abondance seule nous introduit dans le tombeau, elle peut seule aussi nous conduire au jardin. C'est pour cela que l'Epoux invite

[1] Thren. III, 22. — [2] Apoc. III, 20.

[1] Job V, 26.

l'Epouse à quitter un jardin pour entrer dans un autre : *Venez dans mon jardin, ma sœur, mon épouse*. Entrez, ô Epouse, entrez dans la contemplation des vertus de votre bien-aimé, entrez dans ses délices; ne songez plus qu'à sa justice. Là Dieu, votre Dieu vous donnera des leçons pleines de charmes, et sa main vous guidera en des routes merveilleuses. Il vous nourrira des fruits de vie et d'intelligence. Il a moissonné pour vous la myrrhe et les aromates.

6. *J'ai moissonné*, dit-il, *ma myrrhe et mes aromates*. Il a en effet moissonné l'immortalité et l'incorruptibilité après la mort. La myrrhe a la propriété de conserver les corps. *Ma myrrhe ;* oui, c'est la sienne, il l'a reçue le premier, et il peut seul la communiquer. Jésus-Christ est sorti le premier du tombeau, après lui viendront ses disciples. Par lui la résurrection des morts; ressuscité le premier il est affranchi de la mort. Myrrhe excellente, supérieure à celle qu'on emploie ordinairement pour préserver de la putréfaction une chair que la vie a quittée ; car elle empêche la chair rendue à la vie de retourner à la corruption. Il y avait encore une myrrhe exquise dans cette chasteté virginale préservée de toute sensation voluptueuse, et de tout foyer impur ; en Jésus-Christ il n'y a eu ni mouvement désordonné à réprimer, ni foyer corrompu à comprimer. L'onction de la myrrhe, de sa myrrhe, l'a défendu de ces misères. La myrrhe des autres a pour efficacité, et la continence a pour résultat de préserver de la corruption ; celle-ci a garanti la chair du Seigneur de la corruptibilté même. La myrrhe chez les autres suit la corruption des instincts charnels ; en Jésus-Christ elle les a prévenus ; en nous elle les chasse ; en lui elle leur a fermé tout accès. En Jésus-Christ il n'y a eu ni principe de corruption, ni corruption : en sa mère le principe s'est rencontré mais sans effet ; en nous tous on trouve et le principe et la corruption. Notre myrrhe réprime les soulèvements de la concupiscence charnelle que Marie n'a pas connus ; quant à la myrrhe de Jésus elle n'a rencontré en lui ni la cause, ni l'origine de ces révoltes. Nous avons tous reçu de sa plénitude, et pris notre myrrhe dans cette myrrhe. La myrrhe de notre chasteté est un don de Jésus-Christ et une imitation de la sienne ; aussi en recueillant en nous la myrrhe c'est la sienne qu'il recueille. Plût à Dieu qu'il en trouvât beaucoup en moi plutôt que d'en recueillir pour moi ! *La myrrhe, avec mes aromates* ; c'est-à-dire l'abstention du mal avec l'amour du bien, la répression de la chair et la dévotion du cœur ; soit que nous entendions encore ici l'usage modéré de ce qui est permis ou la patience à supporter les injures. A la myrrhe se marient bien les aromates de ces deux vertus. La grâce, en effet, consiste à faire le bien et cependant à souffrir, à nous affliger au dehors, et à trouver dans ces afflictions mêmes des sentiments doux et suaves. Jésus-Christ a moisssonné une myrrhe abondante, il a recueilli de riches aromates dans le champ du martyr saint Laurent dont nous célébrons présentement la fête : la myrrhe et les aromates de la confession. Exposé au sein des flammes, Laurent y a confessé Jésus-Christ; il a livré son corps à des feux dévorants ; il a distribué ses biens aux pauvres. Sa chair a été consumée pour le Christ, tandis que son cœur brûlait pour lui ; aussi du gril il est appelé au jardin. Et pendant qu'il était sur ce gril il n'était pas loin du jardin. Aujourd'hui il est dans le jardin sans y être pourtant tout entier. Sa chair est encore retenue par la corruption ; elle n'a pas refleuri; elle refleurira quand notre corps humilié rayonnera des clartés du corps de Jésus. Alors Laurent moissonnera la myrrhe de l'immortalité que Jésus a moissonnée le premier ; il cueillera toute sorte de glorieux aromates. Alors Jésus-Christ l'invitera véritablement et lui dira : *Venez dans mon jardin, ma sœur, mon épouse*. Alors il aura droit de se glorifier d'avoir cueilli à pleines mains la myrrhe et les aromates. Alors il trouvera le fruit de sa souffrance et de ses prières désignées par les aromates. En effet Jésus-Christ offrit jadis avec larmes et grands cris des prières et des supplications ; et il a été exaucé par son humble respect, et il est devenu pour tous ceux qui lui obéissent la cause du salut éternel [1]. *Je veux*, dit-il, *que là où je suis soit aussi mon serviteur* [2]. Et où donc, sinon en son jardin ? C'est ce qui arrivera à la résurrection générale et c'est ce qui a lieu présentement dans la contemplation.

7. Nous semblons en effet entrer dans son jardin quand nous considérons avec d'affectueux désirs ce que nous serons un jour par lui, et ce qu'il est devenu lui-même en ressuscitant pour nous, et pour nous être un modèle. Que dis-je en ressuscitant ? Mais toute sa vie avant sa résurrection nous offre déjà la grâce d'un beau jardin qu'il a d'abord planté pour y moissonner ensuite. Car la résurrection est le temps de la maturité et de

[1] Hébr. v, 7, 9. — [2] Jean vii, 26.

la récolte, où chacun recueillera le fruit de ses labeurs. Jésus-Christ en nous appelant en son jardin, en ajoutant qu'il a recueilli sa myrrhe et ses aromates, nous exhorte à contempler la gloire de sa résurrection qui doit se réaliser en nous par lui, ou qui est déjà réalisée en lui pour nous. N'est-ce pas déjà un don, un délicieux progrès d'entrer ainsi dans le jardin de Jésus-Christ, parmi les plantations du Seigneur, et d'y aller déjà du regard de vertu en vertu? Je dis du regard, car je n'ose pas dire qu'on avance réellement! Eh! qui se flatterait donc d'un progrès vrai et sérieux dans les vertus? Toutefois cette vue est déjà agréable et utile. Jamais en effet l'orgueil du cœur humain n'est mieux réprimé que par l'humiliation que cette vue inspire; jamais sa faim n'est mieux apaisée que par la contemplation des objets qu'elle offre, ni sa lâcheté plus vivement excitée que par l'émulation qu'elle fait naître. La comparaison humilie, l'imitation exerce, la considération charme. La première réprime, la seconde provoque, la troisième nourrit. L'immensité écrase, la gloire provoque, la vérité repaît.

8. Un peu plus loin en effet, le bien-aimé lui-même, l'Epoux invite ses amis, ceux qui lui sont très-chers, à manger, à boire, à s'enivrer; et pour éveiller davantage l'avidité de leurs désirs, il leur présente la caressante perspective de son propre festin : *J'ai mangé le rayon avec mon miel.* Bon Jésus, tout est à vous, et le miel que vous donnez et le miel que vous êtes. Mais ici ce miel qui est vous se présente plus promptement à notre intelligence. Pourquoi ne dites-vous pas votre rayon comme vous dites votre miel? Pourquoi user maintenant de cette distinction? Le rayon est à vous aussi bien que le miel. Les deux natures vous appartiennent. Mais la nature divine est plus spécialement la vôtre, elle est comme naturellement la vôtre, tandis que la nature humaine ne vous est pas en quelque sorte naturelle; vous l'avez prise, et par cette condescendance vous vous l'êtes rendue naturelle. *J'ai mangé le rayon avec mon miel.* Avant sa conception dans le sein de la sainte Vierge, la divinité non incarnée était comme du miel seul, sans rayon. Puis, le miel s'est placé dans le rayon; Dieu s'est uni à l'homme; et aujourd'hui le rayon dans le miel, c'est l'homme revêtu de la divinité. *Si nous avons connu le Christ selon la chair, nous ne le connaissons plus ainsi*, a dit l'Apôtre[1]. De même que Dieu était jadis caché dans la chair, aujourd'hui, au contraire, la chair est cachée en Dieu; et encore que cette chair soit glorifiée et spiritualisée, soustraite à toute infirmité, cependant elle est en quelque sorte cachée, puisqu'en Jésus-Christ c'est surtout le Dieu qui est l'objet de notre attention et de notre adoration. Le rayon de la chair est pour ainsi dire caché dans le miel de la divinité, quand il absorbe notre admiration et notre foi par la vénération que nous inspire la manifestation de sa majesté. Déjà donc, après sa glorieuse résurrection, Jésus-Christ mange son rayon avec son miel, et débarrassé des infirmités corporelles, dans la substance même de la chair qu'il a prise, il jouit d'une félicité divine qui pour lui seul est une félicité native. *J'ai mangé le rayon avec mon miel; j'ai bu mon vin avec mon lait.* Ici vous dites également mon miel et mon vin. A vous appartiennent en effet les droits des deux natures, droits propres à toutes deux, et qui n'en blessent aucune; et comme il boit un vin nouveau, il boit aussi un lait nouveau. *Avec mon lait*, est-il dit; c'est-à-dire avec le lait de votre nouveauté et non de notre infirmité.

9. Courez, ô Epouse, hâtez-vous d'aller à ce doux banquet où on trouve et le vin de l'Epoux, et le lait, et un rayon non pas vide et pauvre mais rempli de miel. *Vous avez trouvé du miel, mangez-en ce qui vous suffit;* car, pour vous, vous ne suffisez pas à tout manger. Jésus ne mange pas, lui, avec mesure, il mange tout, parce qu'il suffit à tout. A vous, il est dit : *Ne sondez pas la majesté; sa gloire vous écraserait*[1]; tandis que Jésus sonde même les profondeurs de Dieu. Personne ne connaît le Père excepté le Fils, et celui à qui le Fils daigne révéler cette connaissance[2]. Il mange tout le rayon, et il en donne à qui il veut et autant qu'il veut. Il vous promet une part dans cet aliment, et il se glorifie de l'avoir totalement absorbé. Si on vous nourrit de fiel, si on abreuve de vinaigre votre soif, souvenez-vous que Jésus-Christ a souffert toutes ces choses. Il a goûté sur la croix le fiel, sans le boire pourtant[3], pour nous marquer que l'amertume passe vite. Mais il boit le vin avec son lait. Il ne se trouble plus au tombeau de Lazare : il n'est plus triste jusqu'à en mourir : il n'est plus abreuvé dans sa mort même de vinaigre et de fiel. Le passé n'est plus : tout est renouvelé. Trouble, tristesse, ennui, toutes ces infirmités passagèrement et momentanément

[1] II Cor. v, 16.

[1] Prov. xxv, 16, 27.— [2] Math. xi, 27.— [3] Math. xxvii, 34.

empruntées au vieil homme se sont transformées en un lait doux et nouveau. Le bon vin que celui qui fait oublier au cœur les souffrances passées! mais dans la chair ressuscitée il s'abreuve d'affections nouvelles, pures, douces comme le lait : le passé ne laisse aucune trace pénible, aucune douleur ni dans l'âme, ni dans la chair ; le vinaigre mêlé de fiel que l'homme a goûté sans le boire se transforme en vin et en miel savoureux. Ame fidèle, élevée à la dignité d'Epouse, tel est, croyez-le, tel est le changement qui vous attend. L'Epoux proclame l'accomplissement en lui de ces merveilles, afin de vous apprendre à l'espérer pour vous-même : il veut manger et boire avec vous : *je ne boirai plus*, dit-il, *de ce fruit de la vigne jusqu'à ce que je le boive renouvelé avec vous en mon royaume*[1]. Voilà ce qu'il prétend vous signifier en vous invitant à venir en son jardin, en ce jardin de délices, ce paradis de volupté, à goûter ces fruits mûrs, fruits déjà cueillis par lui et que vous devez cueillir à votre tour. Alors vous boirez le vin avec le lait, pour oublier vos angoisses passées, et goûter la douceur de la nouvelle résurrection, grâce à Notre-Seigneur qui vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi-soit-il.

SERMON XL

J'ai recueilli ma myrrhe et mes senteurs, etc. Cantiq. v, 1.

1. *J'ai recueilli ma myrrhe et mes senteurs, j'ai mangé le rayon avec mon miel, j'ai bu mon vin avec mon lait. Venez dans mon jardin, ma sœur, mon épouse.* Mes frères, considérez cet appel comme se rapportant à la fin du monde; alors l'Eglise, ayant accompli son œuvre mystérieuse, est invitée à régner : alors Dieu enverra des moissonneurs, ses anges, vers les moissons blanchies et prêtes à la faucille. O temps fortunés de l'Eglise primitive ! Qu'il était riche son champ et quels fruits il donnait ! Quelle quantité de myrrhe dans les martyrs ! Que d'abeilles fabriquaient les rayons d'une doctrine mystérieuse et parfaite ! Au berceau même de la foi, quand on jetait seulement les semences de la parole, vous auriez cru être déjà au temps de la moisson, et voir la plaine blanchir pour la faux. Bon Jésus ! pourquoi tardez-vous ? Pourquoi n'invitez-vous pas l'Epouse à descendre au jardin ? N'avez-vous pas le droit de dire déjà : *J'ai recueilli ma myrrhe et mes senteurs, j'ai mangé mon rayon de miel; j'ai bu mon vin avec mon lait* ? Où sont maintenant les martyrs, les docteurs, les âmes ferventes, désignés par la myrrhe, le rayon de miel, le vin, et les cœurs simples dans le mal que figure la douceur du lait? Le champ de votre Eglise ne semble-t-il pas dépouillé de ces gloires ? Vous avez multiplié le peuple sans accroître la joie[2]. Les fruits des croyants sont nombreux, mais plus nombreux que leurs aromates. Ces premières années de l'Eglise ont été un riche automne : nous voilà dans les horreurs de l'hiver. Après la fécondité la stérilité, après les épis florissants et joyeux, se dressent les épis vides et rongés par la rouille. Pourquoi ne dites-vous pas aujourd'hui, ô bon Jésus : *Venez dans mon jardin, ma sœur, mon épouse ?* Qu'attendez-vous ? Pourquoi ces lenteurs ? Est-ce afin qu'à cet hiver succède l'automne? Alors on se réjouira devant vous comme on le fait au temps de la moisson. Alors vous bénirez la couronne de l'année de votre miséricorde, vos champs seront remplis de fécondité, et notre désert deviendra fertile[3] : l'ardeur de la dernière persécution achèvera de blanchir nos moissons. Et une vieillesse non épuisée et stérile, mais vigoureuse, multipliera des âmes patientes chargées d'un message[4] : patientes par leur martyre, chargées d'annoncer la parole divine. Dans les âmes patientes, vous

[1] Math. xxvi, 29. — [2] Isaie ix, 3. — [3] Ps. lxiv, 12, 13.
[4] Ps. xci, 15, 16.

récolterez la myrrhe, et dans ces messages, vous mangerez le rayon de miel. Alors vous abreuverez vos élus du vin de la componction, vin mêlé du lait de la consolation. Car si le Seignenr n'avait abrégé ces jours, personne n'aurait été sauvé.

2. Présentement encore, le Seigneur moissonne une myrrhe moins abondante que la précédente, mais considérable cependant, la myrrhe de l'affliction volontaire. Il mange le rayon avec le miel ; il exprime la douceur des sens spirituels, et nous permet de nous délecter dans les figures qui les renferment. Il boit le lait avec le vin, parce qu'il tempère et adoucit pour nous les idées sublimes, les hautes contemplations de la foi par la simplicité des mœurs. Il aime la ferveur du zèle, pourvu qu'il n'exclue pas les tendres soins pour les faibles. Tout cela fait, le temps des martyrs passé, les docteurs, ces rayons qui renferment la sagesse cachée dans le mystère, ayant accompli leur ministère, et exprimé sous la pression de l'hérésie le miel de la doctrine ; tout le monde, enfants nourris de lait, âmes ferventes enivrées du vin de la grâce, et oublieuses du passé, ayant atteint le nombre et l'époque marqués, tout cela achevé (car la loi n'a pas un côté ni un point qui puissent passer inutiles[1]), l'Eglise des saints tressaillera à ces doux accents : *J'ai recueilli ma myrrhe et mes senteurs* : *j'ai mangé un rayon de miel : j'ai bu mon vin et mon lait. J'ai recueilli, j'ai mangé, j'ai bu.* Toutes ces expressions sont au temps passé; elles indiquent quelque chose de complet : c'est comme si l'Epoux disait : c'est fini. *Venez dans mon jardin, ma sœur, mon épouse. J'ai recueilli ma myrrhe et mes aromates.* Dans ce jardin où l'ortie ne vient pas attrister la grâce des lis, où la pointe des épines ne blesse pas la beauté de la rose, où il n'y a plus d'arbre interdit. *Venez dans mon jardin, ma sœur, mon épouse. J'ai recueilli ma myrrhe avec mes senteurs.* Entendez bien : il ne moissonne que ce qui est à lui, qu'il a semé lui-même. Le serviteur méchant et paresseux rejetait malignement sur son maître sa nonchalance : *Je sais que vous êtes dur ; vous prenez où vous n'avez rien mis; vous récoltez où vous n'avez pas semé*[2]. Oui, serviteur vraiment paresseux en qui le maître n'a rien trouvé à recueillir, et vraiment méchant, qui voit de la dureté dans les soins diligents de ce maître, qui garde un dépôt sans le faire fructifier, et se forme, de son supérieur, des idées injurieuses. Le Seigneur Jésus ne moissonne que ce qu'il a semé, que ce qui lui appartient. Quant à l'ivraie répandue sur le bon grain par l'homme ennemi, Jésus ne la recueille pas : il enverra ses anges la récolter et en faire des bottes destinées au feu[1]. Il commence donc par débarrasser son royaume des scandales, son champ de l'ivraie, son jardin de toute semence inutile, pour n'y moissonner et recueillir que son bien.

3. Si Jésus paraissait aujourd'hui, si l'Ange poussait son cri, si la trompette suprême retentissait terrible, si le jugement arrivait, si le feu brillait devant ses pas, si le ciel et la terre étaient convoqués au discernement de son peuple[2], si ces événements vous surprenaient, que penseriez-vous de vos mérites? Où devriez-vous être rangés, à votre avis? Parmi les saints rassemblés autour de Dieu, ou parmi ceux qu'il réunira comme une botte vouée aux flammes du lac? Parmi l'ivraie ou parmi les aromates? Eh! quoi, hésitez-vous à vous prononcer sur vous-mêmes? Qui osera se vanter d'avoir un champ exempt d'ivraie? Heureux qui n'en a qu'un peu, sans l'avoir cultivée, entretenue, et dans le champ duquel elle a crû furtivement au sein des aromates, qui l'arrache aussitôt qu'il l'aperçoit! Malheur à moi Seigneur, à moi rempli d'imperfections, si vous êtes sévère, exigeant, si vous prenez ce que vous n'avez pas mis, si vous recueillez ce que vous n'avez pas semé! Malheur à moi encore si vous récoltez tout ce que vous avez semé, sans rémission et sans indulgence! Car hélas! toute la semence jetée par vous en moi n'y a pas cru. Ah! puissiez-vous agréer un bouquet de ma myrrhe et le placer sur votre cœur! Plaise au Ciel qu'une légère vapeur de mes aromates monte jusqu'à vous? Car, quand vous offrirai-je jamais un rayon de miel, une méditation assidue de votre loi, une intelligence pure et pleine des mystères spirituels, cette sagesse suave comme le miel que Paul prêche aux parfaits? Car, comme le miel est enfermé dans les cellules du rayon, ainsi la sagesse céleste est cachée dans les figures, en sorte que la vérité figurée relève ces emblêmes, et qu'elle emprunte une grâce de plus à ces cellules du sein desquelles elle est exprimée. Ah! quand pourrai-je mêler dans mon cœur comme en une coupe le lait et le miel? Rare mélange d'unir

[1] Math. v, 18. — [2] Ib. xxv, 24.

[1] Math. xiii, 24, 30, 37, 42. — [2] Ps. xliv, 3, 4. — [3] I Cor ii, 6.

ensemble des transports qui vous enlèvent jusqu'à Dieu, la sobriété et la retenue; de posséder une science élevée et de se mettre à la portée des humbles, d'être petit et enivré cependant aux sources les plus pures de l'intelligence.

4. Quel grand, quel beau, quel riche rayon de miel a été servi ces jours-ci à la table céleste! Je veux parler du seigneur abbé de Rieval[1], dont on nous annonce la mort pendant que nous expliquons ce passage. Sa disparition semble rendre notre jardin triste et nu; mais elle porte à Dieu un magnifique bouquet de myrrhe. Nos ruches n'ont plus de rayon pareil. On voyait en effet en Aelred ces deux choses, le rayon de miel et la gerbe de myrrhe. Fut-il jamais vie plus pure, doctrine plus large? Pouvait-on unir à des infirmités plus grandes une vigueur d'esprit plus haute ? Sa parole était une cire qui versait une lumière de miel. Si son corps était languissant, son cœur languissait bien davantage de l'amour des choses du Ciel. Sa chair toute parfumée de myrrhe, son âme toute chargée d'aromates, consumées par un feu continuel, offraient à Dien l'encens d'un infatigable amour. Si ses membres étaient arides et desséchés, son âme était comme engraissée : aussi sa bouche ne cessera-t-elle de louer Dieu dans ses joyenx transports, et ses lèvres sont un rayon qui distille le miel, car il semblait n'avoir plus que des lèvres; la modestie de son visage, et l'attitude tranquille de toute sa personne révélaient la sérénité de son cœur. Doué d'un sens profond, il ne se hâtait pas de prendre la parole. Il interrogeait modestement, répondait plus modestement encore; il souffrait l'importunité, sans être jamais lui-même importun pour personne. A une intelligence pénétrante, à une sage lenteur, il ajoutait une patience merveilleuse. Souvent, il m'en souvient, quand on l'interrompait au milieu de son discours, il s'arrêtait jusqu'à ce que l'interrupteur eût fini, et quand ce torrent impétueux avait fini de couler, Aelred reprenait son discours aussi paisiblement qu'il avait écouté, sachant ainsi parler et se taire à propos. Il était prompt à écouter, lent à parler, mais non pas lent à la colère[1]. Comment dire cela de lui ? Disons plutôt qu'il ne savait pas s'irriter.

5. Ah! c'était bien un rayon de miel formé de cellules riches et pleines; ses actes, ses paroles, ses gestes répandaient au dehors le miel et la douceur dont il était tout rempli. Qu'il est heureux ! Jésus a trouvé en lui un rayon entier à manger, un rayon succulent et non desséché. Considérez la nature d'un rayon; il ressemble à une tête couverte d'un casque, à cause de la forme du vaisseau où il naît. Puis il est suspendu aux rayons plus élevés, il en sort. Au dire de Paul, le casque c'est l'espérance de la vie éternelle[2]. C'est en effet dans l'espérance des biens d'en haut que nos intentions et nos actes doivent prendre leur source; y rester attachés, y tendre, s'armer d'elle contre les tentations. Voici un homme à qui l'espoir des biens du Ciel donne sans cesse, jusque dans l'adversité, cette joie de l'esprit plus douce que le miel; qu'est-ce que cet homme ? C'est un rayon dont toutes les cellules regorgent de miel. En voici un autre intelligent, réglé dans sa vie et sa conduite : mais tout cela n'offre que des cellules vides, vides du miel de l'espérance céleste : cet homme n'est qu'un rayon desséché. Son malheur est plus grand, il est double s'il est livré au désordre et à la dissipation et à l'indévotion qui le dessèche. Cependant, autre chose est de ne garder qu'un simulacre de menteuse vertu, ou de retenir un fonds d'intégrité qui permette d'espérer l'effusion de la grâce, qui présente au don de la douceur spirituelle un réceptable convenable, qui ménage des cellules propres à recevoir le miel d'en haut.

6. Pour notre rayon dont nous parlons ici, il était entier, il surabondait d'une liqueur intérieure. Il était plein de cellules, il distillait la douceur de toutes parts, et, ouvrier assidu, il façonnait les rayons de la divine parole. Ils subsistent encore, ces rayons, dans leur intégrité, et charment tous les jours mille lèvres. Il n'affectait pas dans ses discours une subtilité qui procure aux auditeurs plus de contention de tête que d'instruction. Il s'appliquait à prêcher la science morale, et il la cachait dans les cellules d'un langage soigné. Il était versé dans la langue mystique, et il la parlait aux parfaits. Pour le salut et la consolation des petits, il avait une doctrine toute de lait, à laquelle il mêlait cependant souvent, et à la dérobée, le vin

(1) Riéval ou Ridal, abbaye cistercienne, fille de Clairvaux, fondée dans le comté d'York, (Angleterre), en 1131. Elle eut pour premier abbé Wilhelme; le second fut Aelred disciple de saint Bernard, homme éminent par ses vertus et ses écrits. — On trouvera plus loin un sermon de lui pour l'Avent. — Il mourut à l'âge de 50 ans en 1166, sous le règne de Henri II. (V. Migne *Dict. des abbayes.*)

[1] Jacq. I, 19. — [2] I Thess. V, 8.

d'une parole qui verse la joie et l'ivresse. Oui son lait avait la vertu du vin. La simplicité de son enseignement, le lait de sa parole d'ordinaire emportaient insensiblement l'âme de l'auditeur dans l'ivresse de l'extase. Aussi celui qui goûtait ce breuvage avait-il le droit de dire : *J'ai bu du vin avec mon lait*. Il savait faire avec mesure ce mélange, et unir ces deux liqueurs. Il choisissait une matière propre à édifier, mais vous sentiez dans son accent la véhémence de la grâce qui le transportait. Il était aisé de le comprendre, mais quelle énergie de sentiment !

7. Pleurons la perte d'un si grand homme; mais glorifions-nous d'avoir envoyé au jardin du ciel un pareil faisceau de myrrhe cueilli dans le nôtre. Il y est un ornement après nous avoir été ici-bas un secours. Si nos ruches semblent vides, notre jardin dépouillé, Aelred nous a cependant laissé de nombreuses gerbes dont la puissance de Dieu saura multiplier la vertu. C'est ce qu'il fait dans toute l'Eglise, jusqu'à ce que des évolutions continuelles achèvent d'en compléter les rangs divers, et qu'il dise à son épouse consommée enfin en perfection: *Viens dans mon jardin, ma sœur, mon épouse : j'ai recueilli ma myrrhe et mes senteurs : j'ai mangé mon rayon de miel avec mon lait : j'ai bu mon vin avec mon lait : mangez, mes amis, et buvez : enivrez-vous, mes bien-aimés*. C'est ici l'espérance que réalisera pleinement l'introduction de l'Eglise en masse dans la joie du Seigneur, après la résurrection. Nous croyons cependant que tous les jours les concitoyens des Anges sont admis au festin de la félicité : c'est ce qui a lieu quand une âme sainte (celle dont j'ai parlé plus haut, ou une autre même inférieure en perfection et en grâce), est transportée dans les délices du paradis, dans ces jardins couverts d'une éternelle verdure, dans le tabernacle admirable, dans la maison de Dieu.

8. Nourrissez-vous, mes frères, de ces pensées et de ce souvenir, et épanchez vos cœurs en vous-mêmes. Ce souvenir est un feu, il fera fondre votre âme en joies et en désirs, quand à votre tour vous entrerez dans ce merveilleux tabernacle, au milieu des chants d'allégresse et des cris qui accompagnent le festin[1]. Doux accents que ceux de l'ami assis à ce festin, et du maître qui nous y invite. Car ceci est une invitation: *Mangez, mes amis, et buvez, enivrez-vous, mes bien-aimés*. Il dit *mes amis et mes bien-aimés*. Ce sont là des noms affectueux, caressants, caresses qui ne sentent pas l'adulation, mais qui sont pleines d'obligeance et d'amour. Et ces caresses du Seigneur ont la vertu d'enivrer; elles charment les cœurs auxquels elles s'adressent. Toutefois, il y a entre elles une différence : et ces mots, *mes bien-aimés*, sont plus gracieux que ces autres, *mes amis*. *Vous êtes mes amis*, dit le Seigneur aux Apôtres, *si vous faites ce que je vous ai prescrit. Je ne vous appellerai pas des serviteurs*, ajoute-t-il, *mais des amis, parce que tout ce que j'ai appris de mon Père je vous l'ai révélé*[1]. Remarquez ici une nuance. Dans ces deux textes, les apôtres reçoivent le nom d'amis, mais d'une manière différente; d'un côté parce qu'ils agissent, de l'autre parce qu'ils savent; là à cause de leur service, et ici à cause du mystère; ils mangent d'une part, ils boivent de l'autre. De part et d'autre, ce sont *des amis*, mais non *des bien-aimés*. Chez les bien-aimés, l'ivresse devient une habitude. Cette appellation nous insinue et nous marque une sorte de surabondance, de plénitude, de charité. Le bien-aimé, le très-cher, est celui en qui la charité déborde, qui en est imbibé, saturé, en qui la liqueur de l'amour a pénétré jusqu'à la moëlle des os qu'elle arrose. Et ce n'est pas parce qu'il est très-cher qu'il est enivré, encore qu'il soit très-cher à Dieu, à raison de cette ivresse Qu'est-ce qu'être enivré, sinon être rempli des délices de la parfaite charité ? Ou peut-être veut-on encore exprimer ceci : les très-chers possèdent la perfection de l'amour, et les enivrés la perfection des délices. *Mangez, mes amis, buvez : et enivrez-vous, mes bien-aimés. Les amis* sont ceux qui agissent ou qui écoutent : *les bien-aimés*, ceux qui s'attachent. Les amis agissent pour Jésus-Christ, et l'écoutent lui-même. Les bien-aimés sont enivrés par lui. Les amis sont ceux à qui il a fait connaître ce qu'il a appris de son Père; et les bien-aimés, ceux en qui il a répandu la pleine connaissance de ce Père. Là des enseignements nombreux, ici un objet unique d'affection. Les bien-aimés ne sont pas tiraillés par les œuvres ou la doctrine. Pour eux, diffusion de l'amour, perfection d'amour. Les amis se conforment à la volonté de Dieu : les bien-aimés s'enivrent et se plongent dans les voluptés de l'amour divin.

9. *Mangez, mes amis*. On ne dit plus : *Les pauvres mangeront et seront rassasiés*[2], mais

[1] Ps. XLI, 5.

[1] Jean. XV, 14, 15. — [2] Ps. XXI, 27.

mangez mes amis, et enivrez-vous. Comment appeler pauvres ceux qui s'enivrent de l'abondance de la maison du Seigneur ? Comment trouver l'indigence au sein de ces richesses? *Mangez, mes amis, buvez : enivrez-vous, mes bien-aimés.* Vous êtes mes amis et mes bien-aimés : mes amis, à cause de l'affection qui relie les hommes ensemble; mes bien-aimés, à cause de l'amour que l'Epoux a pour son épouse. *Enivrez-vous, mes bien-aimés.* Je vous ai introduits dans le cellier au vin, afin de régler l'amour en vous, et l'amour n'est bien réglé que lorsque votre cœur est enivré de la plus véhémente charité, et que ce sentiment y domine tous les autres. L'ordre véritable, c'est que la charité domine. C'est elle qui fait les bien-aimés. Nous méritons ce nom, quand en nous rien n'est vide de cette charité, rien n'y est préoccupé d'une autre idée. L'ordre parfait, c'est de s'élever du rang des âmes simplement aimées au rang des âmes bien-aimées; c'est d'atteindre au comble de l'amour. *Mangez, mes amis, et buvez : enivrez-vous, mes bien-aimés.* Là, tous sont amis et tous bien-aimés. Tous boivent, tous sont enivrés. Dans cette vallée de larmes il n'en est pas ainsi : hélas ! non. Il y a beaucoup d'amis et peu de bien-aimés. Beaucoup boivent sans toujours arriver à l'ivresse, et reviennent même de l'ivresse à la tempérance. Après un transport passager, ils retombent bientôt dans leur sobriété habituelle. Ils secouent un sommeil rapide, et s'éveillent après un court assoupissement. Aussi, le texte qui suit ajoute-t-il : *Je dors et mon cœur veille.* Cependant, cette veille ne semble pas succéder au sommeil, mais l'accompagner. Puissions-nous apporter à ce texte et aux explications qu'il exige, moi la vigilance de l'intelligence, vous celle des oreilles ! Que le Seigneur Jésus, qui vit et règne, comme Dieu, dans les siècles des siècles, nous accorde cette grâce ! Ainsi soit-il.

SERMON XLII

Je dors, et mon cœur veille. J'entends mon bien-aimé qui frappe: Ouvrez-moi ma sœur etc. Ma tête est chargée de rosée Cantiq. v, 2.

1. *Je dors et mon cœur veille.* Comment cette réponse se rattache-t-elle au texte que nous avons expliqué hier ? Hier c'était une invitation générale : la réponse actuelle est particulière. Là un grand nombre de personnes étaient invitées : ici une seule répond. Là il est dit : *Enivrez-vous, mes bien-aimés:* ici la bien-aimée, l'Epouse allègue son sommeil. *Je dors.* Qu'y a-t-il de surprenant à ce qu'une invitation commune reçoive une réponse individuelle ? Les bien-aimés sont nombreux, mais ils n'ont qu'un cœur et qu'une âme. *Ma colombe est seule*[1], dit l'Epoux. L'amour unit, et il enivre. Voyez-vous la raison de cette unique réponse de tous ces cœurs remplis du vin généreux de la charité ? Oui, la vertu de l'amour est vraiment forte, elle enivre, elle ôte le sens. Et voulez-vous apprendre comment la charité aliène l'esprit qu'elle enivre ? *Je dors*, dit l'Epouse, comme si elle disait au bien-aimé ; vous m'appelez à l'ivresse; mais j'y suis livrée tout entière. *Je dors et mon cœur veille.* Les autres intérêts me trouvent endormie : je ne m'en occupe pas. Ce qui fait que mon cœur est plus libre de se donner tout entier à la poursuite de cette ivresse, et d'en boire le vin. Ordre admirable. L'ivresse produit le sommeil, et le sommeil la veille. L'Epoux dit : *Mes amis enivrez-vous*, et l'Epouse, *Je dors.* Le sommeil de l'âme, c'est l'extase, c'est l'affranchissement des affections charnelles, et même des sens corporels. Jamais l'amour spirituel n'est plus vif, ni plus vigilant que durant le som-

[1] Cantiq. vi, 8.

meil profond des passions grossières et animales. Le sommeil et l'ivresse sont l'un et l'autre une sorte d'aliénation. Et en cela ces deux choses ont ceci de commun, qu'elles ravissent l'âme à elle-même, et ne lui permettent plus de s'appartenir. Elles lui ôtent son état premier, et la remplissent de sentiments nouveaux. *Je dors et mon cœur veille.* D'autres dorment leur sommeil, et mettent leur repos dans la satisfaction de leur volonté propre, et dans le plaisir. A toutes ces choses, j'oppose l'insensibilité du sommeil, et mon cœur ne veille que pour vous. D'autres dorment et n'entendent pas retentir votre colère[1], Seigneur : moi je dors sous le poids de l'ivresse. Elle est terrible votre colère, quand elle se tait pour abandonner l'homme à sa somnolence : comme aussi la colère qui éclate est un signe d'abandon. Il dort insensible à cette colère, celui qui profite du silence de Dieu pour se livrer à une sécurité épaisse, sans songer que cette patience qui dissimule doit repousser un jour le cœur impénitent. La longanimité d'un Dieu qui nous souffre, au lieu de nous frapper, est puissante sur les cœurs qui ont conservé quelque pudeur, et cette même tolérance divine qui jette l'inquiétude dans les âmes honnêtes, ne fait qu'endurcir celles qui sont dans la sécurité.

2. *Je dors et mon cœur veille.* Si je dors ce n'est pas que Dieu m'ait sévèrement reprise : mais je suis enivrée de ce vin que vous invitez vos amis à boire. Votre ivresse m'enlève au monde pour me livrer à vous : elle m'assoupit et m'excite : elle me fait oublier les choses du siècle, sans me permettre de vous oublier vous-même. *Je dors :* dormez avec moi, selon cette parole que vous avez dite par la bouche de Salomon : *Si deux personnes dorment ensemble, elles se réchaufferont mutuellement*[2]. De cette manière, la présence de mon bien-aimé accroissant la force de mon amour, mon cœur deviendra plus vigilant. Mon cœur veille, quand votre amour y est plus vivace. *Je dors et mon cœur veille.* Je dors à cause du repos de mon ami : je veille, quand il m'est ravi. Dans le doux sommeil de mon repos, la sollicitude qui me porte à veiller sur vous me plonge dans un sommeil plus vigilant encore : doux sommeil et doux songe, qui nous fait tout ignorer, et ne savoir que vous : qui nous permet d'être occupé de vous, et de vous voir, comme cela nous est donné ici-bas, en songe, dans l'ombre, en image. Heureuse ivresse, qui nous facilite cette occupation, et nous permet cette vision ! Cette vision ressemble au songe, en ce qu'elle n'est le résultat ni de la volonté de l'homme, ni de son industrie, ni de nos recherches, mais d'une visite d'en haut. Paul semble dormir quand il meurt au monde : il paraît veiller quand il vit avec le Christ. Ah ! mes frères, puisse mon âme s'endormir de ce sommeil, et mes veilles ressembler à celle-ci ! Qu'elles soient continuelles et ininterrompues ! Présentement, au contraire, je veille et mon cœur dort : mon esprit dort, ma chair veille : et si ma chair dort, mon esprit ne veille pas pour cela aussitôt. Et si un peu de repos est accordé à mon âme, elle n'est pas encore absorbée ni ravie par cette glorieuse ivresse. Elle dort aux tentations, sans être cependant encore réveillée par ces enivrantes caresses. On a beau les goûter souvent, leur nouveauté toujours renaissante ranime l'âme qu'elles enivrent.

3. On a raison de dire que ceux-là veillent, qui ne digèrent jamais ce vin enivrant, qui sont toujours remplis de l'abondance des plaisirs éternels. Vous trouvez dans Daniel des gens qui veillent ainsi[1]. Oui, ils veillent, car en eux rien n'appelle le sommeil : tout y veille pour Dieu. Oui, ils veillent, car leurs veilles sont ininterrompues. En eux point d'affections animales qu'il faille assoupir pour laisser au cœur toute sa vigilance. Il y a certaines veilles pleines de sollicitudes, qui font dire à saint Pierre : *Soyez sobres et veillez, car votre adversaire, le démon, semblable au lion rugissant, tourne autour de vous, cherchant une proie à dévorer*[2]. Et saint Paul à son tour dit : *Veillez, restez fermes dans la foi*[3]. Toutefois, ce ne sont pas des veilles exemptes de sollicitude, que celles qui accablent les docteurs de l'Eglise, pareils à ces bergers de l'Evangile, qui gardaient leurs troupeaux la nuit dans les champs de Bethléem[4]. Ces veilles ont leur tourment, à cause des menaces du mal contre lesquelles il faut se précautionner. Les veilles de l'Epouse endormie n'ont pas à se garder de ces assauts : elles sont riches, le bien y abonde. L'âme inoccupée en effet est tenue en éveil par la violence des désirs qui ne sont pas comblés. Il y a une sorte de veille, soit dans le désir d'une présence qu'on appelle, soit dans le bonheur que sa réalité procure. Oui, on trouve d'heureuses veilles, une dévotion vivante et éveillée, soit dans la libre jouissance de la présence du bien-aimé, soit dans

[1] Ps. LXXV, 7. — [2] Eccle. IV, 11.

[1] Dan. IV, 10. — [2] I Pierre V, 8. — [3] I Cor. XVI, 13. [4] Luc II, 8.

les vœux qu'inspire son absence. L'Epouse ne veille et ne trouve de force que dans ses inquiétudes, et qu'autant que son cœur est endormi relativement aux idées et aux désirs mondains. Ce qui lui fait dire : *Je dors, et mon cœur veille*. Et on lit dans Job que *c'est dans une vision nocturne, quana le sommeil envahit les hommes, qu'ils dorment sur leurs couches, que Dieu ouvre les oreilles*[1], qu'il parle et qu'il frappe. Aussi est-il dit ensuite :

4. *Voici la voix du bien-aimé qui frappe : il me dit : ouvrez-moi*. L'Epouse a raison de veiller, puisqu'elle ignore l'heure de l'arrivée de son bien-aimé. Les veilles de l'Epouse sont presque continuelles, ainsi que les appels de l'Epoux. *Mon cœur veille*, dit-elle, et elle ajoute aussitôt : *Mon bien-aimé frappe et dit : ouvrez-moi*. Mon cœur veille, et mon bien-aimé ne dort guère. Sa voix frappe et dit : *Ouvrez*. Mon cœur veille, il vole à sa rencontre, et j'entends sa voix : *C'est la voix du bien-aimé*. Elle m'est connue et chère : les autres voix me trouvent sourde, celle-ci m'éveille : à peine frappe-t-elle mes oreilles, que je tressaille de bonheur. Ah ! bien des voix retentissent autour de moi, et murmurent de fausses caresses : ce n'est pas la voix de mon bien-aimé. Mes frères, l'Epouse est douée d'une grande prudence, d'une grande discrétion, puisqu'elle sait discerner ainsi entre les ruses du démon et les véritables caresses de l'Epoux. *C'est la voix de mon bien-aimé qui frappe*. Quelle voix donc ressemble à celle de Jésus ? Celle des philosophes ? Celle des hérétiques ? Celle de la loi ? Celle des prophètes ? Sa voix est puissante et elle a convaincu de folie toute la sagesse mondaine[2]. La loi et les prophètes n'ont amené personne à la perfection, tandis que la parole de Jésus embrasse la perfection même, elle en contient les règles, et elle y porte le cœur. *C'est la voix du bien-aimé qui frappe*. Elle frappe, elle pénètre avec l'efficacité d'un glaive à double tranchant : elle glisse doucement dans l'âme, elle lui persuade sans effort ce qu'aucune doctrine n'a su obtenir d'elle. Ce n'est pas une parole élevée; mais quels mystères sublimes elle cache ! Conscience humble, mœurs réglées, obéissance et soumission, pureté de la chair, mépris du monde, désir des biens éternels, connaissance de Dieu, quelle école, quelle autorité ont jamais enseigné des leçons si hautes, ou su en persuader la pratique ? La parole de Jésus nous a appris à espérer la grâce de la résurrection, l'impassibilité des corps ressuscités, l'éternelle vie, la vue de la majesté divine, et à soupirer après ces biens. *Dieu est connu en Judée, et son nom est grand en Israël*[1]. Est-il un nom si grand, si bien exprimé, si fortement imprimé dans les cœurs, répandu si loin ? *Son nom est grand en Israël :* non pas toutefois aussi grand qu'il l'est aujourd'hui, soit par l'évidence de la doctrine, soit par l'ardeur de la piété qu'il inspire, soit par le nombre des croyants. *Autrefois Dieu parlait à nos pères par l'organe des Prophètes : en ces derniers jours, il nous a parlé en son fils*[2]. Aussi quelle voix forte et puissante que la voix du bien-aimé ? Et cependant elle n'a rien fait sur les oreilles juives. La gentilité l'a entendue et a fait cet aveu : *C'est la voix du bien-aimé qui frappe*. Oui, je le reconnais, les deux choses sont du bien-aimé; la voix et la manière de frapper, la parole et sa vertu. C'est par ces deux choses qu'il me plaît, me charme et me touche, par la voix et les coups qu'il fait retentir à la porte, et, si j'ose dire, par son chant et par l'instrument dont il l'accompagne. Il frappe avec justesse, il met en mouvement cet instrument, celui qui sait marier en une heureuse harmonie la parole et les œuvres. L'instrument c'est Jésus. Approchez, touchez, frappez ses œuvres, ses paroles, sa vie. Toutes les cordes en sont tendues et sonores, et elles rendent sous les doigts une suave mélodie. Jésus se frappe lui-même. *Personne ne m'ôte la vie*, dit-il, *je la quitte et je la reprends, à mon gré. J'ai la puissance de la quitter, et aussi celle de la reprendre*[3]. Voyez quel son rend cette vie quittée, reprise, et ce double pouvoir, ainsi que la cause qui le porte à frapper ainsi. Ne frappe-t-elle pas, elle, surtout à notre cœur pour l'exciter, afin qu'à notre tour, transformés en lyre, nous nous efforcions de rendre des accents en harmonie avec les siens ?

5. *C'est la voix de mon bien-aimé qui frappe*. Elle a raison de dire *de mon bien-aimé*, car s'il parle et s'il frappe, c'est uniquement par amour et par grâce. *Ouvrez-moi : ma tête est pleine de rosée, et mes cheveux sont inondés de l'humidité de la nuit*. La charité se refroidit déjà en Judée, et, selon l'Ecriture, elle émigre chez les Gentils[4]. La parole du salut lui a été adressée d'abord, mais elle l'a repoussée, se jugeant indigne de la vie éternelle. Elle m'a fermé la porte : ouvrez-moi, vous, *parce que ma tête est pleine de*

[1] Job xxxiii, 15, 16. — [2] I Cor. i, 20.

[1] Ps. lxxv, 2. — [2] Hébr. i, 2. — [3] Jean x, 18, 18. — [4] Actes xiii, 4, 6.

rosée, et mes cheveux sont baignés de l'humidité de la nuit. La tête du Christ c'est Dieu. Les Juifs se glorifient en Dieu le Père, ils se vantent de le connaître, et ils repoussent le Fils, et le blasphèment : ouvrez-moi, vous. *Ma tête est couverte de rosée.* Ah ! il ne désire pas de pareils disciples ; il les a en dégoût, loin de les appeler de ses vœux ; il en est plein. Sa tête est pleine de rosée, parce qu'ils sont légers d'intelligence, le poids de la raison leur manque : ils n'ont aucune preuve à l'appui de ce qu'ils avancent ; ils sont légers en raison, lourds en obstination, impuissants et tenaces comme la rosée et ses gouttes. *Et mes cheveux sont baignés par l'humidité de la nuit,* qui est glacée et obscure. Il y a une rosée qui n'est pas celle des nuits. Votre rosée, dit Isaïe à Dieu, *est une rosée de lumière*[1]. *Et mes cheveux sont imprégnés de l'humidité de la nuit.* Ils sont restés attachés aux figures, ils connaissent la lettre, et ils ignorent le sens spirituel. Les Juifs se glorifient de la connaissance de l'unité divine, de l'observance figurative de la loi ; ils nient le mystère de la Trinité, et la vérité cachée sous les figures ; ils se vantent de signes inutiles et morts. Ils me molestent, ils oppriment mes disciples, qui sont comme l'ornement et la parure de ma tête : voilà pourquoi je les fuis. Ouvrez-moi donc.

6. Certains hérétiques s'efforcent de supprimer la divinité de Jésus-Christ, qu'ils ne veulent point recevoir de la foi et que leur raison ne peut saisir. Armés d'arguties chicanières et décousues, sorte de gouttelettes de rosée, ils altèrent les preuves délicates, harmonieuses, fondées sur l'autorité divine, ils les souillent, ils les abîment, comme on ferait d'une chevelure. Parce qu'ils croient connaître Dieu et pénétrer au fond des choses spirituelles, ils se rendent comparables à une rosée et à une humidité nocturne placées sur la tête et les cheveux même du Seigneur ; ce qui vous aide à entendre qu'ils ne sont rien que des gouttelettes imperceptibles, passagères, détachées. Si vous en trouvez un qui ait une foi saine, qui l'unit à la tête, s'il y communique superficiellement par les sacrements, s'il semble vivre par l'esprit, cette foi est glacée cependant par la mauvaise conscience, obscurcie par l'hypocrisie, fluide parce qu'elle disparaît bien vite. Car la joie de l'hypocrite ne dure qu'un instant[2]. Aux yeux de Jésus-Christ cet homme est dehors : Jésus-Christ le fuit comme un fardeau. Ces gens-là ne marchent pas, ils volent, ils aspirent à l'élévation, aux hautes cîmes, et grâce à leur orgueil ils flottent au hasard dans les airs. Ils marchent dans les ténèbres au gré de leur ambition. Ils cherchent dans la religion un profit, ils font semblant de posséder une doctrine toute spirituelle, une parole fluide comme la rosée, de connaître les mystères cachés, secrets, et si j'ose dire, nocturnes de la divine sagesse, et d'être parvenus au comble et à la cîme de la sainteté ; mais en réalité ils sont plus jaloux de s'élever au sommet du Christ que d'entrer dans ses profondeurs.

7. C'est fatigué de ces importuns, c'est pour les fuir que Jésus-Christ dit : *Ouvrez-moi, ma sœur.* Vous qui êtes recueillie, qui au lieu d'errer au dehors, qui ne voltigez pas dans les airs, moins jalouse de vous élever au dehors que de vous tenir au dedans, ouvrez-moi. *Ouvrez-moi, ouvrez-moi.* Que cherchez-vous sinon moi seul ? Vous m'appartenez tout entière, et à mille titres divers. Ecoutez ces titres : *Ma sœur, ma parente, ma colombe, ma toute belle. Ma sœur,* j'ai pris sa chair ; *ma parente,* la nouvelle Eve a été créée du second Adam, tirée de son côté pendant son sommeil sur la croix, de façon qu'ils ne sont plus deux, mais une chair. Là c'est une parenté naturelle, ici une union personnelle. Là c'est une sœur, ici c'est une épouse. *Ma colombe* par la grâce ; *ma toute belle,* par la rémission des péchés et la discipline. *Elle est sœur* par la chair, *Epouse* dans les sacrements, simple par l'esprit, *immaculée* par la sainteté, et dans tout cela elle est *mienne.* Ouvrez-moi, faites ce que vous faites, ouvrez-moi, Je suis en vous, mais ouvrez-moi en ceux pour qui je suis encore dehors. Ouvrez-leur, invitez-les, introduisez-les dans mon tabernacle admirable. Frappez enfin pour qu'on vous ouvre *une porte vaste et visible*[1], comme dit saint Paul, afin que la persuasion de vos lèvres vous fraie un chemin dans leurs cœurs. Pénétrez jusqu'à eux afin de les introduire ensuite en vous. Allez à eux, afin d'amener à vous les cœurs qui restent tout glacés dehors. Compensez en les introduisant ainsi les pertes que vous cause votre sortie. Pourquoi dire ? *J'ai quitté ma tunique ; comment la reprendrai-je ?* Pourquoi dire ? *J'ai lavé mes pieds : comment les salir encore ?* Vous vous êtes dépouillée de votre tunique, de la tunique des soucis charnels, tunique gênante, et peut-

[1] Isaïe XXVI, 19. — [2] Job XX, 5.

[1] I Cor. XVI, 9.

être souillée. Prenez la mienne. Le zèle de ma maison vous dévore. Prenez donc, *prenez le manteau du zèle*[1], comme dit Isaïe. Pressez, reprenez, prêchez, suppliez à temps et à contretemps [2]. Suivre cette voie ce n'est pas se salir les pieds. S'y attache-t-il un peu de poussière, secouez-la. Ce n'est pas aux pieds souillés, c'est aux pieds éclatants que s'adresse cet éloge d'Isaïe : *Qu'ils sont beaux sur les montagnes les pieds de ceux qui annoncent la paix et le bonheur* [3]*!* Ne tardez pas. Que mes exemples vous touchent. Que ma main vous touche, si ma parole vous laisse insensible. Je suis plein de zèle ; ayez aussi du zèle pour ma cause. Quittez les douceurs du repos ; occupez-vous un peu de mes intérêts. Tout soldat de Dieu doit, quand il en reçoit l'ordre, s'immiscer en ses affaires. J'étais riche, et je me suis fait pauvre pour tous; égal à Dieu, je me suis anéanti jusqu'à prendre la forme d'un esclave. Je suis mort pour tous les hommes, afin que ceux qui vivent ne vivent plus que pour moi.

8. L'Epouse ayant considéré tout cela dans son bien-aimé, et excitée à l'émulation par ces exemples, s'écrie : *Mon bien-aimé a passé la main par l'ouverture, et à ce contact mes entrailles ont frémi.* C'est par l'étroite ouverture de le pauvreté, de la persécution et de la mort qu'il a introduit jusqu'à nous les exemples de ses œuvres. Voilà ce qui me touche et m'émeut. Car ce frémissement des entrailles indique les émotions du cœur. Et écoutez l'effet de cette émotion. Car la suite porte : *Je me suis levée pour ouvrir à mon bien-aimé.* Ecoutez, et entendez, vous qui recherchez avec trop d'empressement, avec audace les honneurs de l'Eglise. Car l'Epouse à laquelle s'adressent les caresses de ce Cantique n'avance qu'avec lenteur et hésitation, même quand elle s'est entendu saluer des noms de sœur, d'amie, de colombe, et de toute belle. Méritez-vous ces titres? Si vous les méritez craignez de les perdre; s'ils vous manquent craignez de ne les recevoir jamais. Songez après combien d'invitations et de recommandations l'Epouse dit : *Je me suis levée pour ouvrir au bien-aimé.* Inutile de vous lever avant qu'on ne vous appelle, vous qui mangez le pain des saintes délices, et buvez le vin dont il est dit plus haut : *Mangez, mes amis, et buvez : enivrez-vous, ô vous les objets de mes tendresses.* Il est inutile en effet, il est dangereux même de vous lever avant cette invitation, quand vous goûtez un doux sommeil; attendez qu'on vous dise : *Ouvrez-moi.* Ayez l'âme inaccessible aux voix de l'ambition, de l'avarice, de l'inquiétude, de l'orgueil ; résistez à leurs fallacieuses caresses. Ignorez toutes ces voies; ne leur permettez pas de vous persuader une œuvre bonne d'ailleurs ; ne vous levez qu'à la voix de votre bien-aimé qui vit et règne, etc.

SERMON XLIII

Ouvrez-moi, ma sœur, ma bien-aimée, etc. Ma tête est pleine de la rosée de la nuit. J'ai quitté ma tunique : comment la reprendrais-je? Mon bien-aimé a passé ses doigts par l'ouverture de la serrure, etc. Cantiq. v, 2, 4.

1. Dans le discours précédent nous avons interprété ce passage de la manière suivante : Jésus implore les consolations de son Epouse contre les chagrins que lui causent ceux qui essaient d'altérer la pureté de notre foi par l'alliage corrompu d'une doctrine humaine et perfide, de l'imprégner de la rosée nocturne de leurs subtilités, rosée distillée doucement et secrètement par le prince des ténèbres, le roi de l'air qui nous entoure. Dans un autre endroit de l'Ecriture, il se plaint aussi que les eaux ont débordé au

[1] Isaïe LIX, 17. — [2] II Tim. IV, 2. — [3] Isaïe LII, 7.

dessus de sa tête[1]. Hier donc nous vous avons présenté le Seigneur Jésus fuyant les contradictions; aujourd'hui nous le verrons apporter la joie. Hier il mendiait des consolations; aujourd'hui il en donne; hier il était chargé d'injures, aujourd'hui il l'est de grâces. La première interpellation ne regardait que quelques âmes rares; celle-ci a trait à un plus grand nombre. Toutes ne sont pas aptes à l'œuvre de la prédication ou déléguées pour cet emploi. Tout le monde en effet n'est ni capable, ni chargé de repousser les atteintes portées à la foi. Toutes les âmes ne sauraient être épouses et mères; toutes peuvent être sœurs et épouses Toutes ne sauraient souffrir les douleurs de l'enfantement; toutes doivent accepter les baisers de la grâce. Selon l'interprétation d'hier cette rosée de la nuit était importune; aujourd'hui elle est agréable. Là Jésus parlait pour exhaler les plaintes; ici sa voix n'a que des caresses. Là il fuyait des ennemis; ici il se hâte vers son Epouse.

2. *Ouvrez-moi, ma sœur, ma bien-aimée.* Remarquez que la discipline veille ici et empêche cette porte de s'ouvrir indistinctement à tout le monde. Qui donc prétendra entrer à son gré là où Jésus ne pénètre qu'après avoir appelé, et quand sa voix a été entendue et reconnue? Heureux serais-je si on pouvait dire aussi de mon âme : cette porte est close et aucune affection déréglée ne peut s'y glisser à la dérobée. Elle est ouverte au prince seul, si je mets une garde à l'entrée, de façon à n'y admettre que ce prince lorsqu'il se présente. Ouvrez-moi la porte de la justice; quand je l'aurai franchie, je vivrai avec vous, j'y mangerai, j'y boirai, je m'y enivrerai et je vous enivrerai à votre tour des gouttes qui tombent de mon front. Je ne viens pas stérile, mais doucement imprégné des rosées de la grâce. Ouvrez-moi, déjà je suis au fond de vous-même; mais ouvrez-moi pour que je pénètre plus avant; ouvrez-moi. Je viens à vous d'une façon nouvelle, et tout inondé d'une affection récente. Ma parole coulera en vous comme la rosée, quand je verserai en votre cœur les secrets de ma divinité. Ma tête est chargée de rosée et la contemplation de ma nature divine enfante des idées sublimes et fécondes. Pourquoi vous arrêter uniquement aux mystères de mon humanité? Pourquoi rester si longtemps à mes pieds? Levez-vous, montez jusqu'à ma tête : ouvrez-lui. Oui, ouvrez-moi là, parce que *ma tête est pleine de rosée.* L'humanité prépare la grâce; la divinité la confère; l'humanité l'obtient, la divinité l'accorde; l'humanité a versé du sang; la divinité répand l'amour. Ma tête est remplie de rosée, elle est la rosée même; elle se glisse dans l'âme, et en arrose la moëlle. J'ai pénétré jusqu'à un certain point; ouvrez-moi afin que je pénètre jusqu'au fond, que la douce connaissance de ma divinité s'y insinue, et remplisse tout ce qui est en vous. Ouvrez-moi, afin que cette délicate rosée tombe sur la terre de votre cœur et l'enivre. Et en vérité, mes frères, il en est ainsi. Plus la matière qu'on médite est glorieuse, plus la méditation en est riche en grâces. Plus haute est son excellence, plus elle exige de respect, plus elle répand de grâces. Ce qu'elle s'arroge en vertu de son mérite naturel, elle le communique dans le charme qu'elle procure. Ce qui la rend plus agréable à tous c'est son utilité universelle. Une matière particulière a sa façon spéciale d'être envisagée. Elle n'est pas la propriété de tout le monde, parce qu'elle n'est pas à la portée de tous les esprits. Il n'est donné qu'à un esprit recueilli et attentif de l'étudier, encore n'est-ce pas à son gré, mais lorsqu'il veut et dit : *Ouvrez-moi. Ouvrez-moi,* qu'est-ce-à-dire? Sinon par une caresse éveiller le cœur, exciter les désirs, afin que l'esprit frappé en partie de l'éclat d'une si grande lumière, mérite par une pureté plus parfaite d'en avoir une vue plus complète. Ainsi la lumière semble dire à l'œil : ouvrez-moi. La faible perception qu'on en a rend avide de la voir dans une plus large mesure.

3. *Ouvrez-moi, ma sœur.* Quoi ! bon Jésus, vous demandez qu'on vous ouvre! Et vous avez la clef de David; vous ouvrez et personne ne ferme[1]. Pour vous, apparaître c'est ouvrir. Apparaissez donc, et personne ne vous refusera l'entrée. L'âme sur laquelle commence à briller un faible rayon de votre Majesté se sent aussitôt tournée et ravie vers vous. L'éclat de cette Majesté ne permet pas qu'on lui ferme. En pénétrant un cœur, vous vous l'ouvrez; et vous le tenez ouvert tant que vous ne vous dérobez pas à lui. Peut-être que ces deux choses sont nécessaires; et l'ouverture de l'Epoux et celle de l'Epouse se touchent. L'Epoux ouvre quand il apparaît, et l'Epouse en se préparant et en se disposant à un si doux commerce. *Ma tête est pleine de rosée et mes cheveux en sont*

[1] Thren. III, 54.

[1] Apoc. III, 7.

tout mouillés. Sa tête est pleine de rosée et ceux qui adhèrent à ce chef en sont humectés. Dieu est riche de délices en lui-même, il l'est dans les saints qui naissent de lui par la grâce, et qui restent en lui comme autant de cheveux distincts. Il est beau de contempler l'essence divine ou les grâces qui en émanent. Il y a en effet diversité de grâces[1], comme il y a distinction entre les anneaux d'une chevelure. Les attributs invisibles de Dieu semblent présenter entre eux une sorte de distinction, mais c'est uniquement pour se proportionner à la mesure de notre capacité. Cette distinction est dans les signes et les mots, et ces attributs qui en Dieu se confondent, dans l'idée que nous en avons, sont marqués des caractères de la pluralité et de la variété. Quelques-uns sont relatifs à sa grandeur exclusivement; ne voyez en eux qu'une boucle. D'autres se rapportent à sa seule puissance; c'est une autre boucle. Il en faut dire autant des attributs relatifs à la sagesse, à la bonté, à la prédestination, à la providence, à la grâce, à l'indulgence, au conseil, aux pensées de Dieu : quand ils représentent la même idée et se réfèrent à la même notion, n'en formez qu'une boucle; mais ont-ils trait à une autre idée, c'est une boucle différente. *Les perfections invisibles de Dieu,* dit l'Apôtre, *rendues compréhensibles depuis la création du monde par les choses créées, sont devenues visibles ainsi que sa puissance éternelle et sa divinité*[2]. Il parle des attributs au pluriel, de la divinité au singulier. Celle-ci est la tête, les attributs en sont comme les cheveux. La divinité par elle-même est une et simple; mais selon la manière dont elle affecte les êtres inférieurs, et l'impression qu'elle y produit, elle est susceptible de nombre et de pluralité. C'est pourquoi les noms qui expriment l'essence divine peuvent s'employer l'un pour l'autre; il n'en est pas de même pour ceux qui rendent les attributs. L'essence de Dieu est la science, et réciproquement, à cause de l'identité de substance. Cependant s'il est vrai que Dieu connaît une chose, il ne s'en suit pas qu'il soit cette chose. Ainsi encore la puissance et la volonté de Dieu ne sont qu'une seule et même substance, sans que leurs effets aient avec elle une relation nécessaire. Car ces noms lorsqu'ils expriment un effet produit dans l'ordre des choses créées emportent avec eux l'idée de nombre inséparable de ces choses, et ne s'enchaînent plus forcément. Merveilleuse identité et merveilleuse diversité : Inexplicables toutes les deux, toutes les deux ravissantes et renfermant les motifs les plus cachés et les plus efficaces de dévotion et de respect.

4. Approchez, ô Epouse, de cette tête du bien-aimé, approchez de ses cheveux; pressez ces boucles ruisselantes de rosée; vous en exprimerez la plus douce liqueur. Elles sont pleines de la rosée de la nuit, rosée cachée, et qui rafraîchit avec une douceur bien connue. Un jour viendra où ces gouttes fréquemment exprimées formeront un fleuve impétueux ; fleuve béni qui rafraîchit le cœur consumé par l'amour. Soit que vous voyiez dans cette tête et ces cheveux les idées indiquées plus haut, soit que par la tête vous entendiez cette connaissance de la divinité que nous aurons quand nous la contemplerons face à face, et par les cheveux cette connaissance incomplète, énigmatique et voilée d'ici-bas, toutes les deux vous offriront une rosée abondante qui vous rafraîchira. Mais si la rosée est assignée simplement à la tête, et si les gouttes (les gouttes de la rosée de la nuit, ajoute l'auteur), sont attribuées aux boucles de la chevelure, c'est peut-être que la vision énigmatique et voilée a quelque analogie avec la nuit, qu'elle est moins brillante, et moins pénétrante que l'autre. O âme sainte! imitez l'Epoux : que votre tête et vos cheveux soient imprégnés de la rosée de la dévotion, votre tête de la rosée de l'intention, vos cheveux de celle de la pensée. A l'exemple des cheveux mouillés, qu'elles soient serrées, étendues, onctueuses; comprimées sous la sévérité de la discipline, étendues par la constance et la persévérance, pénétrées de l'onction de la joie spirituelle; qu'elles ne soient même pas effleurées de la rosée ténébreuse et froide de la malice et du péché que le prince de l'air répand en secret et sans bruit. Défiez-vous de ses piéges; il prétend posséder, lui aussi, cette rosée céleste de votre Epoux, mais il ment. Fermez-lui la porte, et s'il ose vous dire : ouvrez-moi, ma sœur, répondez-lui que vous n'avez avec lui aucune parenté. L'âme qui lui est unie ne saurait être sans tache. C'est une mauvaise parenté que celle qui communique la contagion. Le Christ appelle-t-il une âme sa sœur, il la déclare immédiatement sans tache. Ecoutez quand vous pourrez dire : *C'est la voix de mon bien-aimé qui frappe*. L'ennemi est timide dans ses premières visites; il craint que sa façon de tenter ne le trahisse, et au lieu de frapper il caresse. Votre bien-aimé

[1] I Cor. xii, 4. — [2] Rom. i, 20.

au contraire, jaloux de se faire connaître, frappe hardiment : *Ouvrez-moi,* dit-il, *parce que ma tête est couverte de rosée, et mes cheveux sont tout humides des gouttes de la nuit,* comme s'il disait : ouvrez-moi, parce que je viens tout chargé de la grâce : ouvrez-moi, et préparez-vous à une si glorieuse présence.

5. Et l'Epouse répond : *J'ai quitté ma tunique : puis-je la reprendre ? J'ai lavé mes pieds, comment les salirais-je de nouveau ?* Vous dites, ouvrez-moi : j'ai ouvert, me voici prête ; mais j'ai horreur de me replonger dans le trouble des soucis domestiques. Je ne veux pas reprendre la tunique dont je me suis dépouillée. Comment la reprendre ? Comment ? Je ne le puis en aucune façon. C'est avec peine que j'entends cette parole qui m'appelle à la reprendre. J'ai quitté la laine pour un vêtement plus léger. Je sais combien est laborieuse la part de Marthe, de quelle pesante robe elle est recouverte, et comment son ministère actif l'oblige à souiller les pieds de ses affections et les pas de ses œuvres. Je ne puis descendre de l'attitude de Marie aux fonctions de Marthe. J'ai choisi la meilleure part celle qui consiste à ouvrir, et disposer mon cœur a la venue du bien-aimé. Il n'a guère rencontré de peines dans le rôle de Marthe celui qui, après l'avoir quitté se hâte d'y revenir. Dégagée du monde et de la matière, débarrassée de tout voile, libre, et prête à contempler face à face la gloire du bien-aimé, je me lèverai pour lui ouvrir. La route où je marche est belle ; un pied souillé n'y peut entrer, on n'y peut rencontrer de fange. Route courte, car le bien-aimé se tient à la porte, il appelle, il frappe, impatient de tout retard. Il frappe à la porte, il en examine les abords ; j'ai beau me hâter, son amour plus ardent me devance.

6. *Il a introduit sa main par l'ouverture ; à son contact mes entrailles ont frémi.* Pour quoi l'Epouse après avoir fermé la porte de sa chambre n'a-t-elle pas aussi fermé cette ouverture, pour se dérober à toute surprise ? Si attentive dans tout le reste, pourquoi se montre-t-elle négligente ici ? Ne connaissait-elle pas en elle cette ouverture ? Car qui peut connaître toutes les ouvertures qui sont en lui, toutes les entrées, toutes les inclinations ? Qui, sinon celui qui, comme on le lit dans Ezéchiel, a préparé des ouvertures dans la pierre précieuse [1]. Il se ménage des entrées où il veut, parce que où il veut il introduit sa main par une voie sûre, par la vertu de l'inspiration secrète. *Par l'ouverture,* est-il dit, c'est-à-dire par une entrée convenable, secrète, étroite. Car elle est étroite l'entrée où Jésus-Christ met seulement la main, si on la compare à celle par laquelle il demandait qu'on lui ouvrît la porte. Les entrailles de l'Epouse ne se seraient pas émues, elles ne se lèverait pas, elle n'ouvrirait pas à son bien-aimé, si lui le premier n'eût introduit la main cachée de son inspiration. Occulte est la raison de la première vocation, cachée en est la cause ; c'est une ouverture étroite. Mais elle se dilate quand l'âme apporte sa coopération aux avances de l'Epoux, unit ses efforts aux siens, se lève et ouvre. La première main est celle de Dieu seul ; la seconde est tout à la fois celle de Dieu et de l'homme. Et encore qu'elle soit plus spécialement celle de Dieu par la grâce qu'il donne, l'homme est cependant seul à recueillir le mérite. Elle est étroite, conçue comme à travers une ouverture, la connaissance de Dieu puisée dans la contemplation de ses œuvres ; c'est le contact de sa main, ce n'est pas la vision de son visage. Remarquez un triple mode de contemplation dont les objets sont, la tête, les cheveux, la main. La tête c'est sa nature, les cheveux sa figure, la main son action. De ce dernier mode le Psalmiste a dit : *Vous m'avez réjoui, Seigneur, par vos œuvres. Les ouvrages de vos mains me jettent dans les transports* [1]. Nous pouvons aussi donner à ces choses les noms d'essence, de signes, d'œuvres. Par une certaine ressemblance, les signes révèlent la connaissance de cette divine nature, et les œuvres la prouvent. Les signes, pour ainsi parler, l'expriment et les œuvres l'autorisent. Ce dernier mode de contemplation est celui des simples, le second celui des esprits cultivés, le troisième celui des âmes parfaitement pures. Cependant, comme nous l'avons déjà dit, l'introduction de la main par l'ouverture signifie l'action cachée et secrète de l'inspiration qui est l'œuvre de la vertu divine quand elle nous touche.

7. Il y a encore à remarquer ici trois choses dans l'Epouse. Quelles sont-elles ? Premièrement elle est émue, secondement elle se lève, troisièmement elle ouvre. La première chose se fait en elle, mais ne vient pas d'elle ; les deux autres se font en elle mais par elle. Elle est l'objet de la prévenance divine, puis elle la seconde de ses

[1] Ezéch. XXVIII, 13.

[1] Ps. XCI, 5.

efforts, et elle saisit enfin le but. Dans son émotion nulle activité, pure passivité. Quand elle se lève et ouvre, elle paie de sa personne. Elle frémit quand elle sent doucement le mouvement secret de l'inspiration sainte; elle se lève quand elle y donne son consentement, et la suit; elle ouvre quand son cœur se donne tout entier à l'œuvre qui lui est proposée et s'en rend capable. Cependant plus l'âme s'ouvre à ces relations, plus la vivacité et la force de ces affections la consument. *Je me suis souvenu de Dieu,* dit le Prophète, *et j'ai été inondé de délices, et j'ai été exercé et mon esprit a défailli*[1]. Rapportez le souvenir aux entrailles, les délices au frémissement et l'exercice à l'action de se lever. En effet, en disant mon esprit a défailli, le Psalmiste a en vue ce qui suit dans le texte : *J'ai tiré le verrou à mon bien-aimé, mais il avait passé outre.* Il passe, et s'éloigne quand vous défaillez dans l'impuissance de le supporter. Quand vos émotions sont trop fortes alors il s'envole. Et plus vous goûtez avec transports les embrassements du bien-aimé, vous consumant en efforts pour l'absorber et le dévorer tout entier, plus rapide disparaît la présence de votre bien-aimé.

8. Mais revenons à la suite de la lettre : *Je me suis levée pour ouvrir à mon bien-aimé. Mes mains ont distillé la myrrhe; mes doigts étaient pleins d'une myrrhe de choix.* Pourquoi avant de parler de la porte l'Epouse parle-t-elle de ses mains? Est-ce pour vous apprendre avec quelles mains il faut ouvrir au bien-aimé, quels mérites et quelles œuvres préparent à la contemplation de la Vérité? Les mains pleines de myrrhe sont celles qui mortifient la chair, qui en répriment les excès, et les instincts voluptueux afin que les charmes dont le Verbe est la source pénètrent plus avant. Ne devez-vous pas voir autant de gouttes de myrrhe dans ces œuvres de la vie régulière dont la succession est pour l'âme une onction, et pour la chair un assujettissement salutaire? Les veilles, les jeûnes, un régime sobre et sévère, un habit austère, un pain noir, les flagellations volontaires, le chant nocturne des psaumes, l'oraison silencieuse, ces deux exercices inspirés d'une ferveur d'autant plus vive dans le dernier, qu'un exercice corporel comporte une moindre action de l'esprit, toutes ces choses enfin ne distillent-elles pas en nous une myrrhe par leur succession continuelle? Oui, toutes ces choses sont justement comparées à la myrrhe parce qu'elles font sentir à la chair une amertume qui la réprime et répandent dans l'âme le parfum de la dévotion. Et afin de vous laisser entendre qu'il y a ici discrétion et soumission raisonnable : *Mes doigts,* dit l'Epouse, *étaient pleins d'une myrrhe exquise.* Les mains ce sont les œuvres, les doigts sont la discrétion. La myrrhe désigne autant l'action de la chair que l'épanouissement embaumé du cœur. Cette myrrhe est exquise, car il en est une qui est réprouvée. Voyez certains hommes dont le caractère est resté enfant; leurs doigts prodiguent des signes défendus; leur main légère sème de tous côtés les indices d'un cœur emporté et pervers. Vous ne contesterez pas, j'espère, que ces gens répandent par leur conduite indisciplinée une myrrhe réprouvée. N'est-ce pas une myrrhe que cette licence qui jette le trouble dans les habitudes réglées des frères, et qui doit attirer plus tard sur elle-même la tristesse de la confusion et du repentir? Mais une myrrhe exquise est celle qui trouve son éloge et ses preuves dans la fidélité aux exercices de la règle. Les observances régulières et les épreuves qu'un ennemi nous ménage sont précieuses quand la vertu de patience restant entière ne se laisse ni altérer, ni corrompre par les excès de l'amertume. Rappelez-vous l'époque où l'Eglise, toute jeune encore, frappa aux oreilles des Gentils, afin d'ouvrir dans leur cœur une porte et d'y ménager une entrée au Christ son bien-aimé. Quelles luttes elle a endurées! Que de martyrs elle a perdus! A quels longs supplices elle a été livrée! Ah! ses doigts alors étaient vraiment pleins d'une myrrhe exquise quand son courage au sein des combats était glorieusement attesté par les souffrances de tout genre.

9. Efforcez-vous, mes frères, d'ouvrir au Verbe avec des mains semblables, et de donner ainsi accès en vous aux douceurs de la contemplation. C'est par les mérites des bonnes actions surtout que vous ouvrirez à Jésus-Christ le sanctuaire de votre cœur. Voyez donc si la myrrhe de votre travail et de vos fatigues est éprouvée par l'expérience, comme l'or par le feu. *Mes doigts,* dit l'Epouse, *sont remplis d'une myrrhe exquise.* Ici sont indiquées la finesse de la discrétion et la richesse de l'onction. L'Epouse parle de ses doigts, et elle les dit remplis. Ils distillent, et ils sont pleins; ils donnent successivement sans s'épuiser. Aux jeûnes succèdent les repas, le repos au travail, le sommeil

[1] Ps. LXXXVI, 4.

aux veilles, et cette succession réconforte loin d'épuiser. *Mes doigts sont pleins d'une myrrhe exquise.* Aspirez-vous après les délices de la contemplation, voulez-vous jouir à loisir des embrassements de l'Epoux, et le tenir enfermé seul dans le secret de votre cœur? N'allez pas lui ouvrir avec des mains vides et stériles. L'action doit précéder la contemplation. Plus vous aurez mortifié les affections grossières avec la myrrhe de la continence et de l'austérité, plus vous aurez ménagé au bien-aimé une large porte. L'Epouse dit ensuite : *J'ai tiré le verrou à mon aimé.* Obligés de fermer cet entretien, nous ne pouvons pas entrer dans l'explication de ce texte. Remettons-la à un autre discours, sollicitant et attendant la grâce de celui qui tient la clef de David sans laquelle personne n'ouvre, de Jésus-Christ, qui vit et règne dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON XLIV

J'ai tiré le verrou, et j'ai ouvert la porte à mon bien-aimé : Mais il s'était retiré et avait passé outre, mon âme s'est fondue à la voix. Cantiq. v, 6.

1. Nous traiterons aujourd'hui, mes frères, de l'ouverture de la porte : car le discours d'hier sur l'opération qui est un acheminement à l'ouverture, a été le dernier article de notre traité. Assurément, c'est chose excellente que l'opération qui porte avec elle l'espérance et l'éclat de l'immortalité, et qui ne sème pas dans la chair de peur d'y recueillir la corruption. Ah! puissé-je dire aussi avec vérité que la myrrhe est toujours en mes mains! *Si quelqu'un*, dit Jésus, *fait la volonté de mon Père, il connaîtra ma doctrine*[1]. Voilà comment un acte de piété ouvre l'entrée de la vérité. Bons sont certainement les actes empreints de retenue et de modération, et remplis d'une pieuse onction. C'est à bon droit qu'il faut des mains ointes de parfums pour ouvrir au Christ, dont le nom signifie onction. Peut-être même ne sait-il entrer que par une porte ointe aussi. C'est pour cela que dans le temple, les petites ouvertures, qui menaient au saint des saints[2], étaient en bois d'olivier. C'est le bois, en effet, qui fournit la liqueur qui sert de matière aux onctions. C'étaient des ouvertures petites : l'entrée par laquelle pénètre l'huile est étroite. Mais l'onction de la grâce vous fait pénétrer sans difficulté dans les mystères qui requièrent une intelligence subtile. L'entrée cessera d'être laborieuse, si vous consentez à vous servir de l'huile de la dévotion et de la charité comme d'une porte. Et je crois tout à fait convenable le témoignage rendu au temple : *Le temple du Seigneur est saint, et ce temple c'est vous*[1]. Ayez donc dans votre temple des ouvertures qui permettent au Souverain Pontife d'entrer seul, jusqu'au sanctuaire intime de votre cœur. Fermez la porte, poussez le verrou, si ce n'est lorsque votre bien-aimé frappe et demande à entrer. S'il n'y a pas de porte à votre cœur, il restera ouvert à tous les passants. Si la parole est fermée, mais sans l'être au verrou, elle cédera aisément au premier effort, parce que la clôture n'offrira aucune résistance. Ayez donc à la fois la porte de la précaution, et le verrou de la constance. Regardez autour de vous avec attention, résistez constamment. Que l'oubli, que l'ignorance ne glissent pas en vous, que le mal n'y fasse pas irruption. Et si vous préférez cette distinction, voyez dans la préméditation pleine de sollicitude la porte, et dans la prière le verrou. Fortifiée par ces barrières, votre porte n'a rien à redouter de l'ennemi. *Il a affermi les serrures de vos portes*[2], dit le Psalmiste. Dans ces serrures et ces portes, ne trouvez-vous pas l'ouverture

[1] Jean VII, 17. — [2] III Rois VI, 31.

[1] I Cor. III, 17. — [2] Ps. CXLVII, 13.

et le verrou de plus haut? Ces deux choses sont nécessaires, mais seulement contre les embûches de l'ennemi. Entendez-vous la voix du bien-aimé, sa manière de frapper, sentez-vous sa main légère à travers l'ouverture, ôtez le verrou, ouvrez la porte ; enlevez toutes les barrières : s'il se peut, enlevez même la muraille, afin que votre bien-aimé se donne librement à vous. Que votre sollicitude, à l'encontre des assauts des démons, soit transformée en sécurité par la présence de l'Epoux; que vos précautions, pour repousser l'ennemi, fassent place à la pleine jouissance du bien-aimé. Il sait bien avoir ouvert la porte, celui qui a dit : *Mon cœur est prêt, mon Dieu! mon cœur est prêt*[1].

2. Mais quel besoin peut avoir d'une porte le Jésus qui a dit dans l'Evangile : *Je suis la porte?* Chose merveilleuse! Il est la porte, et il y frappe. Il veut entrer, *celui qui sauvera quiconque sera entré par lui, et lui fera trouver d'abondants pâturages*[2] : mais grande est la différence de ces portes. On trouve une porte dans les preuves tirées de la nature, une porte dans les sacrements de l'Eglise, et une porte dans les expériences de la grâce. Dans la première, sous la direction de la raison naturelle, la sagesse se révèle à nous par ses œuvres et nous initie à la vérité : nous y puisons la connaissance de la divinité, sans nous élever cependant jusqu'à la distinction des personnes qui sont dans la divinité. Non, à cette porte, on ne connaît point encore cette distinction des personnes : la grâce n'y est pas conférée non plus. Aussi ne faut-il pas trop s'y arrêter pour y frapper longtemps. La seconde, en nous initiant aux sacrements salutaires, nous introduit dans l'unité de l'Eglise, dans la communion des saints. Cependant, certaines personnes, tout en pénétrant par cette entrée, semblent rester encore dehors jusqu'à ce qu'elles arrivent à la troisième. Cette dernière porte est, selon notre interprétation, la charité qui nous amène jusqu'au bien-aimé et nous permet de le contempler et d'en jouir. Cette porte mystérieuse et intime n'est pas ouverte à tous : elle est réservée à l'Epouse. Vous voyez dans Ezéchiel[3] un grand nombre de portes très-différentes les unes des autres, qu'il serait long d'énumérer ici. Que vous entriez jusqu'au bien-aimé, ou qu'il vienne lui-même à vous, il n'y a pas là, je crois, grande différence, sinon que vous semblez entrer jusqu'à lui, lorsque vous le prévenez et le priez le premier, et que lui vient à vous, quand il vous devance, frappe à votre cœur, y descend à l'improviste, vous touche et vous émeut de sa douceur inespérée, et au moment où vous n'y songiez pas.

3. Ah! quand il frappe ainsi à votre porte ne tardez pas : levez-vous vite de peur qu'il ne s'éloigne. Car vous lisez dans ce passage : *J'ai ouvert à mon bien-aimé le verrou de ma porte; mais il était parti et avait passé outre.* Pourquoi vous en aller, ô bon Jésus? Pourquoi vous éloigner et tromper les désirs de votre bien-aimée? Vous lui inspirez vous-même ces désirs, et vous lui dérobez la joie de les sentir comblés. Mais en vous dérobant ainsi à ses vœux, ne voudriez-vous pas peut-être rendre ses désirs plus avides et plus ardents? Oui, oui, il en est ainsi. Ces stratagèmes de l'amour enflamment davantage, et, en le trompant, elles le portent au comble. Ces apparitions du Seigneur ressuscité, qu'elles étaient courtes, subites, rapides. A peine s'était-il fait reconnaître de quelques disciples, que déjà il avait disparu. Il ne se laisse pas toucher. Ailleurs, il entre les portes fermées, sans avoir besoin qu'on lui ouvre. La porte qu'on lui ouvre est celle qui est fermée à toutes les autres affaires. On croit le tenir, et il vous dérobe sa douce présence; il vient et il s'en va, comme à la dérobée. En effet, la joie de la contemplation n'est qu'un point. Elle fuit avec une vitesse extrême, et elle dépasse dans sa hauteur toute la puissance des forces de l'homme. Il nous est impossible, dans cette chair, de la suivre d'un pas égal jusqu'aux régions où elle monte. Ecoutez Salomon : *J'ai dit : je deviendrai sage, et la sagesse s'est éloignée de moi, plus encore qu'elle ne l'était auparavant*[1]. La perception nous enseigne mieux encore que la privation la hauteur de sa majesté. Précisément parce qu'elle est puissante, elle passe rapidement : *L'Epoux,* dit l'Epouse, *s'était retiré, il avait passé outre.* Quoi donc, ô bon Jésus, vous êtes venu à votre épouse, pour vous en éloigner si vite? *Il s'était retiré, il avait passé outre.* Qu'est-ce à dire *qu'il avait passé outre?* Il m'avait dépassée, il avait dépassé mes forces : il m'avait laissée en arrière. Il m'avait dépassée, comme incapable de le porter, de vivre sous ce poids. La parole de Dieu est un glaive[2], Jésus est un glaive qui transperce l'âme rapidement et sans difficulté. L'âme

[1] Ps. CVII. 2. — [2] Jean X, 19. — [3] Ezech: XI, et XLI.

[1] Eccle. VII, 24, 25. — [2] Ephés. VI, 7.

incapable d'endurer sa véhémence se fond en elle-même et cesse pour ainsi dire d'être. Ce glaive est de feu, C'est pourquoi l'âme embrasée par lui fond comme la cire devant le feu. *Mon âme* est-il dit, *s'est fondue à la voix de mon bien-aimé*. Vous voyez comment son Verbe enflammé a fait fondre cette âme.

4. *J'ai tiré le verrou et j'ai ouvert la porte à mon bien-aimé*; *mais il s'était retiré, et il avait passé outre*. Ainsi, dans la manifestation de la Résurrection de Notre-Seigneur faite aux deux disciples qui allaient à Emmaüs, à peine eurent-ils reconnu Jésus, qu'à l'heure même où leurs yeux s'ouvraient, il s'évanouit et disparut, passant pour ainsi dire à travers leurs cœurs, comme ils l'avouent: *Notre cœur n'était-il pas tout ardent en nous, pendant qu'il nous parlait*[1], etc.? Il était ardent durant l'entretien, mais dans l'apparition il se fondit sous la force de la vision perdant sa fermeté et sa constance. Car qu'est-ce à dire que Jésus s'est évanoui, sinon que ses disciples se sont trouvés incapables de soutenir la gloire de cette apparition? Il descend en sa bien-aimée comme un fleuve de paix, mais il passe comme un torrent de gloire, comme un torrent de feu qui dissout l'âme en l'inondant, en la ranimant, et en la traversant. Heure douce que celle où l'âme toute liquéfiée se mêle à ce torrent embrasé. En ce moment qu'elle est subtile, légère, mobile! Plus de tiédeur, plus de dureté, plus de roideur. Elle est toute chaude, et si j'ose dire, toute liquide. Chaleur et fusion sont deux choses qui se tiennent, et c'est en ces deux choses que consiste, tout l'effet de la contemplation. Ce qui est liquide est plus promptement accessible à la chaleur, et d'un autre côté la chaleur reçue dans une substance liquide la rend plus liquide encore. Chaud et liquide signifient en d'autes termes embrasé et pur. Le cœur est chaud parce qu'il aime: il est pur et liquide parce qu'il reproduit en lui-même comme une image de l'objet aimé. Il est chaud parce qu'il brûle, liquide (parce qu'il voit. Chaud parce qu'il est enflammé, liquide parce qu'il se modèle sur l'image de l'objet qu'il aime. Parce qu'il est liquide, il n'a rien d'impur, rien de lâche: il voit, il suit aisément. Mais sa liquidité est moins riche, quand il manque de chaleur. Oui, il est vraiment liquide et en fusion le cœur qui réfléchit en lui le pur éclat de l'objet aimé, qui marche, qui court et s'épanche après le bien-aimé qui vient de disparaître. *Il avait passé outre*, mais après m'avoir traversée. Passage rapide, mais non sans violence qui laisse l'âme toute fondue, épanchée, et essayant d'arriver jusqu'au lieu où est passé le bien-aimé, sans oser présumer de sa présence. Je me suis fondue à la voix joyeuse de mon bien-aimé. *Mon âme s'est fondue*; qu'est-ce à dire? C'est-à-dire qu'elle a acquis accroissement, rapidité, éclat. Elle s'est élevée au-dessus d'elle-même. Elle court vers son bien-aimé, et elle est toute resplendissante de son éclat. Elle croit en vertu, elle court pas ses désirs, elle resplendit de l'éclat de la vérité: la voici large, rapide, brillante.

5. Peut-être est-ce à cette fusion qu'elle doit la myrrhe que ses mains distillent, et la liquéfaction de son âme. Pourquoi omettre une troisième chose, spécifiée dans ce Cantique? Voici en effet l'ordre qu'on y trouve. *Les entrailles de l'Epouse s'émeuvent, ses mains distillent la myrrhe, son âme s'est fondue*. Une lecture même rapide de ces textes y constate sans peine un certain progrès ordonné; toutefois, il n'est pas facile d'assigner la raison de la distinction graduelle qu'on y lit. Tous expriment un état, mais plus accusé dans le second que dans le premier, et dans le troisième que dans le second. Distiller c'est plus qu'être ému; se fondre c'est plus que distiller. La présence de l'Epoux produit tous ces effets dans l'Epouse, elle émeut ses entrailles, il fait distiller ses mains, et fondre son âme. Tout cela s'opère au contact de sa main, et au son de sa voix, et pour ainsi dire à son passage. Il touche l'Epouse, et elle frémit: les mains de l'Epouse distillent la myrrhe, parce qu'il l'étreint, qu'il passe en elle avec la véhémence de cet esprit dont vous entendez la voix, sans savoir d'où il vient, ni où il va. C'est pour cela que l'âme de l'Epouse, s'est fondue à la voix de l'Epoux. La voix est plus subtile que la main, elle émeut plus vivement, elle passe plus vite. La parole de Jésus contient une doctrine plus élevée et plus sublime que les exemples et les œuvres n'en sauraient laisser voir. La parole divine qu'il a versée en ses disciples dépasse toute majesté, et la gloire future qui doit un jour se révéler en nous est supérieure à toute expérience. Essayez-vous d'ouvrir l'entrée de votre esprit, pour comprendre et saisir ces choses, elles se dérobent à vous et passent: c'est pourquoi vous aussi passez et recourez à l'affection d'un cœur qui se fond d'amour. A cette parole du bien-aimé, dites: *Votre*

[1] Luc xxiv, 13, 32.

science est élevée d'une manière merveilleuse: elle est si grande que je ne puis y atteindre[1]. Mon âme s'est fondue dans l'impuissance où elle est de l'embrasser; une vive et violente douceur ne lui permet pas de vivre et de rester dans l'admiration. Telles sont les raisons qui arrachent à l'Epouse ce cri : *Mon âme s'est fondue à la voix de mon bien-aimé.*

6. Mais ne pensez-vous pas, (permettez-moi cette observation qui semble en dehors de mon sujet, et souffrez cette exhortation surabondante,) ne pensez-vous pas que ce discours atteint directement la dureté de certains hommes dont les entrailles glacées par le froid d'une excessive rigidité ne distillent jamais une goutte de miséricorde? Jamais ils ne sont émus de la moindre compassion pour les pénitents. Ils ne sentent pas le doux contact de la main miséricordieuse de Jésus; sa parole ne peut les embraser. Ils ne l'entendent pas frapper à leur porte dans la personne du repentir. Ah! je crains que Jésus ne s'éloigne d'eux, qu'il ne passe outre, de sorte qu'ils ne le trouvent pas, quand ils le cherchent, et qu'ils ne crient vers lui sans qu'il les exauce. Pourquoi votre cœur est-il si dur à l'égard de vos fils, comme s'ils n'étaient pas à vous? Ah! vous auriez droit de les regarder d'un œil si cruel, et de passer auprès d'eux, avec ce dédain superbe, s'ils étaient seulement vos fils et s'ils n'étaient pas aussi ceux de votre Seigneur. Ah! quelle ne serait pas votre dureté à donner de votre fonds, quand vous dispensez d'un cœur si avare le bien de Dieu et cela à ses propres enfants! *Il a divisé sa fortune, et l'a distribuée aux pauvres*[2], dit le Psalmiste. Mais vous, peut-être ne connaissez-vous pas les pauvres. Et si Dieu vous disait: vos yeux n'ont donc pas vu ce qu'il y avait d'imparfait dans mes œuvres? Les parfaits seuls sont inscrits dans votre livre[3], et vous n'avez eu aucun souci de les conduire à ce but. Quel mauvais médecin que celui qui est inutile aux malades, et qui est bon tout au plus à blesser les gens sains! Si vous ne voulez pas chercher ceux qui s'égarent, allez du moins au devant de ceux qui reviennent. Ouvrez la porte de la miséricorde, et si ce n'est pour le pénitent, au moins pour le Christ, accueillez au moins Jésus-Christ dans le pénitent. Que votre âme se fonde sous la rosée de la miséricorde, et qu'elle s'embrase à la voix de Jésus-Christ qui appelle et qui frappe. La voix du repentir, la voix du pauvre c'est la voix de Jésus. Aussi quand vous entendez cette voix, que votre âme se fonde donc dans la clémence et l'amour, afin qu'avec l'Epouse, vous puissiez dire aussi : *Mon âme s'est fondue à la voix de mon bien-aimé.* Ecoutez et rappelez-vous le langage que Jésus a tenu à Marie-Madeleine, à la femme surprise en adultère, à la Samaritaine, à la Chananéenne, à Zachée, à Pierre, au centurion. A ces accents de sa bonté et de sa clémence, quel cœur ne serait amolli, quelles entrailles ne seraient remuées! Ah! ces souffles du midi si puissants seraient capables de fondre dans les poitrines les plus dures des glaces séculaires. Je me sens tout inondé des flots de l'huile de la miséricorde; mon cœur aussi se fond en amour, toutes les fois que je songe aux œuvres, aux paroles, aux préceptes de votre miséricorde. Oui votre parole est de feu, et votre serviteur la chérit[1]. Il la chérit parce qu'il en a besoin. Voilà pourquoi mon âme l'aime, et se fond de joie dès que vous lui parlez.

7. Il faut que tout saint ressente cette fusion. Car pour la fusion dont il a été question plus haut, elle est réservée aux parfaits, et encore ne l'éprouvent-ils qu'à certains moments privilégiés. Je ne dois pas taire ici par un silence infructueux une pensée qui m'est suggérée; j'achèverai donc d'exposer brièvement ce qu'il y a d'intelligible dans cette liquéfaction. Voyez une matière qui entre en fusion; dure et immobile d'abord elle commence à se mouvoir; elle sort d'elle-même, elle se quitte, sa masse première se fond, s'affaisse, s'évanouit; elle suit docilement la main qui la fait descendre, ou elle prend elle-même cette direction dévançant souvent les efforts qui la guident. Les corps liquéfiés sont très-aisément et spontanément ductiles. Vous comprenez déjà, je pense, que cette grande aptitude des corps liquéfiés à obéir est l'emblème de la docilité des affections d'une âme humble. Cette humilité n'est pas le résultat de la crainte; c'est le fruit produit par la chaleur de l'amour. La crainte brise l'âme avec violence, l'amour l'amollit et la rendant tendre et flexible, la façonne à son gré. L'humilité qui découle de la charité n'a rien de pénible; elle descend d'elle-même, et repose tranquille à la dernière place. Vous avez déjà dans la liquéfaction la peinture abrégée de cette humilité généreuse et de l'obéissance. Voulez-vous des témoignages à l'appui de ceci: *Le Seigneur m'a ouvert l'oreille*, afin que

[1] Ps. CXXXVIII, 6. — [2] Ps. CXI, 9. — Ps. CXVIII, 16.

[1] Ps. CXVIII, 140.

je l'écoute comme un maître. Vous avez entendu le Seigneur parler; écoutez maintenant le disciple dont le cœur se fond d'amour: *Pour moi*, dit il, *je ne résiste pas, et je n'ai pas reculé*. Vous le voyez suivre: écoutez-le maintenant descendre jusqu'au rang le plus humble. *J'ai livré mon corps aux coups, et mes joues a ceux qui les mettaient en pièces; je n'ai pas détourné ma figure des insultes et des crachats*[1]. Cet homme ne descend-il pas aux choses âpres et abjectes, sans résister, docile, attendri et flexible sous les feux de la parole? Le cœur donc que met en fusion l'amour de cette humilité et de cette obéissance, au lieu de rester immobile et roide comme une masse enflée et glacée, peut à bon droit s'approprier glorieusement cette parole: *Mon âme s'est fondue à la voix de mon bien-aimé*. Merveilleuse force de la parole, dont la puissance est de feu! Elle enflamme le cœur, et change les entrailles; sa présence anéantit l'âme à l'égard de son Dieu; il la fait se fondre et défaillir, de sorte que l'âme n'est plus avec elle-même, mais peut dire avec la suite du texte: *Je suis toujours avec vous*[1]. C'est pourquoi elle n'est plus, ni en elle-même, ni avec elle-même, mais avec son Dieu. Elle lui obéit constamment; elle le suit autant que cela lui est donné, sans l'atteindre toujours au gré de ses vœux, ni de cette façon excellente qui sied aux relations de l'Epouse avec son Epoux. Car voici la suite: *Je l'ai cherché et je ne l'ai pas trouvé; je l'ai appelé et il ne m'a pas répondu*. Mais ce texte demande à être traité en un autre temps, et veut être discuté à loisir. Il nous suffit d'avoir exposé non pas selon la magnificence du sujet, mais selon nos forces, comment l'âme de l'Epouse se fond à la voix de son bien-aimé, de Jésus-Christ, qui vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SERMON XLV

Je l'ai cherché: je ne l'ai pas trouvé: je l'ai appelé et il ne m'a pas repondu: Les gardes de la ville m'ont rencontrée, ils m'ont frappée et blessée: ils m'ont enlevé mon manteau, etc. Cantiq. ch. v, III, 6, 7.

1. Votre bien-aimé, quand il vous a quitté, ne revient pas au gré de vos désirs; cette épreuve rend l'amour intelligent, et accroît son ardeur. Tantôt il visite l'âme qu'il aime et tantôt son absence lui devient un supplice. Ces situations différentes ravissent le cœur et les désirs de l'Epouse et la raniment. A la voix du bien-aimé votre âme s'est fondue; ainsi fondue elle tombe en défaillance, elle ne peut supporter les assauts de l'amour; puis votre bien-aimé s'éloigne. Votre défaillance est sa fuite. En sa présence, sous l'influence de sa parole, votre cœur se fond, défaille, expire; son absence vous permet de respirer, elle répare vos forces que sa présence épuisait. Ces alternatives tempèrent la violence des jouissances dont vous êtes incapable de porter la continuité. Et que dis-je, la continuité? Le commencement ne suffit-il pas seul à vous épuiser? A peine, en effet, le bien-aimé a-t-il parlé que votre âme s'est fondue. Et l'Epouse dit ensuite: *Vos yeux m'ont fait prendre la fuite*[1]. Comment donc ont-ils mis le bien-aimé en fuite, sinon parce que l'excès de l'amour qu'il inspire les a couverts de langueur? Vous ignorez la mesure: c'est pourquoi votre bien-aimé use à votre égard de moderation et vous dispense sa presence avec mesure, et en temps opportun. Aussi vous cherchez et vous ne trouvez pas; vous appelez et il ne répond pas. Considérez, mes frères, la véhémence et la force de l'amour. Il ne peut souffrir l'absence du bien-aimé et cependant sa présence

[1] Isaïe L, 5, 6.

[1] Ps. LXXII, 21, 22. — [1] Cantiq. VI, 4.

l'épuise. D'un côté il souffre de l'ardeur de ses désirs, de l'autre, quand ils sont comblés, ils le jettent en défaillance. Heureux amour qui, tour à tour et par des alternatives constantes, se fond dans le bien-aimé, ou soupire après lui et le cherche! *Je l'ai cherché et je ne l'ai pas trouvé; je l'ai appelé, il ne m'a pas répondu.* Ailleurs on trouve la même idée ainsi exprimée : *Les méchants me chercheront et ne me trouveront pas: ils m'appelleront et je ne les exaucerai pas*[1]. Quelle est donc cette situation commune aux bons et aux méchants? O bon Jésus! pourquoi vous soustraire indifféremment aux uns et aux autres? Mais non ce n'est pas indifféremment, c'est différemment qu'il faut dire. Il est écrit des méchants: *Ils me chercheront et ne me trouveront pas.* Tandis que l'Epouse, loin de désespérer de trouver l'Epoux, se borne à déclarer qu'elle ne l'a pas rencontré: *Je l'ai cherché et je ne l'ai pas trouvé. Je l'ai appelé, il ne m'a pas répondu.*

2. Combien de fois j'ai cherché le Seigneur Jésus, dans la méditation et la prière; mais ma méditation était sans douceur, et ma prière dénuée d'onction. C'est pourquoi je ne l'ai pas trouvé; il ne m'a pas répondu. Je n'ai trouvé ni lui, ni les biens qui viennent de lui. Mais rien n'égale la douceur de sa réponse. Ah! puisse-t-il me répondre souvent, soit quand je lis, soit quand je prie! Oui, Seigneur Jésus, répondez-moi, révélez-moi l'énormité de mes fautes, de mes péchés, montrez-moi mes désordres et mes crimes. Cachez-moi un peu votre visage[2], afin que ma corruption m'apparaisse pour mon bien, soit dans ma méditation, soit dans la lecture des Saintes Ecritures. Car les gardiens de la cité, les saints docteurs me rencontrent quand je retrouve ma vie dans leurs écrits. Ils me trouvent quand ils tracent la peinture de mes mœurs et de mes vices; ils me frappent quand ils me discutent; ils me blessent quand ils me reprennent. Les écrivains sacrés, comme les gardes de la cité sainte de Jérusalem, de l'Eglise, étudient les âmes avec la diversité de leurs affections, et découvrent les passions de chacune, ses vertus, la maladie qui la travaille. Pas une pensée ne leur échappe. En les lisant, je me vois rencontré et saisi. Ils me frappent des traits de leurs exhortations; ils me blessent quand ils me prouvent que les parties que je croyais saines en moi sant blessées. Ils ôtent de mes yeux le voile de dissimulation, d'ignorance ou d'oubli qui les couvre, ils me dépouillent du manteau d'une fausse gloire. Ils m'enlèvent le vêtement du mensonge, et l'ornement de l'orgueil. Oui, ils me dépouillent du manteau d'une gloire faussement usurpée en mettant à nu les infirmités de la conscience. C'est donc un avantage pour moi d'être ainsi rencontré par ces gardes, encore que je n'arrive pas à rencontrer, selon mes désirs, le bien-aimé que je cherche. Si je ne trouve aucun sujet de gloire, aucun objet qui m'apporte le repos, je sens mon cœur embrasé d'amour pour le bien-aimé.

3. *Filles de Jérusalem, dites à mon bien-aimé que je languis d'amour.* Je n'ose l'approcher personnellement. Je n'ai pas la hardiesse de prendre cette familiarité; et Jésus ne se met pas encore ainsi à ma discrétion. Voilà pourquoi, filles de Jésusalem, je viens à vous, je vous circonviens, je vous recommande ma cause, je vous confie mes intérêts. Parlez au bien-aimé; dissimuler est chez lui une sorte d'ignorance. Que les gardes dépouillent, que les filles partent, que les docteurs exhortent, que les filles supplient. *Filles de Jérusalem, dites à mon bien-aimé que je languis d'amour.* Portez-lui ce message : insistez; insister c'est le fléchir. Déjà je suis nue, dépouillée de moi-même, prête à me revêtir du bien-aimé. Une âme dépouillée, débarrassée de toute occupation, languit d'amour : *Dites à mon bien-aimé que je languis d'amour.* Mes frères, si la réprimande faite par celui qui enseigne semble s'adresser spécialement à vous, atteindre directement vos mœurs, mettre à nu les plaies de votre âme, enlever à votre conscience ou voilée, ou aveuglée le manteau qui la couvre, voyez ici un motif d'amour et non de haine. Pourquoi trouver une injure personnelle dans une leçon qui s'adresse à tout le monde? Peut-être ce qu'on dit s'applique à vous; cependant votre nom n'est pas prononcé. Qu'une correction générale excite en vous la langueur de l'amour plutôt que la passion et le murmure. Et si vous ne ressentez pas encore la langueur inspirée par le désir de ce doux amour, il est bon qu'en attendant vous languissiez de la honte et du regret de vos fautes, et que votre chair soit percée par la terreur du jugement. Retournez-vous sur votre couche douloureuse, sous l'aiguillon de l'épine qui vous blesse. Confessez votre crime, laissez enlever le manteau dont vous recouvrez vos injustices. Ne vous obstinez pas à vous abriter sous celui de l'hypocrisie. Jésus ne se tournera point vers vous, avant

[1] Prov. I, 28. — [2] Job XIII, 22, 24.

que ne soit enlevé ce voile de dissimulation et de fausseté dont vous environnent la confusion et la crainte de déplaire. La confusion a couvert la face de votre conscience; ôtez ce voile, et recourez à l'aveu, car le Seigneur aussi s'est revêtu de confession, non de la sienne mais de la vôtre. Il voit un ornement dans ce manteau, et ce manteau il vous l'emprunte. Livrez-le lui; c'est un gage d'amour, un signe de réconciliation. Vous commencerez à languir d'amour quand vous aurez ressenti la langueur de la pénitence. Alors les filles de Jérusalem se mettront en devoir de vous recommander au bien-aimé. Alors les esprits célestes et les âmes spirituelles lui annonceront avec transport que vous languissez d'amour.

4. Mais nous appliquons trop longuement à l'état de pénitence ce passage dont toute la physionomie semble respirer des idées plus parfaites et conformes à la grâce que mérite la condition d'Epouse. *Je l'ai cherché*, dit-elle, *et je ne l'ai pas trouvé; je l'ai appelé, il ne m'a pas répondu; les gardiens de la ville m'ont rencontrée*. C'est en méditant qu'elle cherche, et c'est par la prière qu'elle appelle. Elle est trouvée quand elle écoute les docteurs, alors aussi elle est frappée, blessée, dépouillée, et pour comble, voilà que la recommandation des filles de Jérusalem, des âmes fidèles, lui vient en aide. Remarquez ici en elle ou autour d'elle ces quatre choses: recherches, vœux, préceptes et prières. Les recherches de la méditation, les vœux du désir, les préceptes des docteurs, les prières des saints. Les préceptes des docteurs et leurs exhortations ne sont-ils pas fréquemment et utilement sentis par ceux qu'une investigation inquiète ou une prière sincère pouvait fatiguer? Les vœux tièdes ne sont-ils pas stimulés par la parole? Et enfin la ferveur des sentiments puise à ces foyers un accroissement d'ardeur. *Les gardiens de la ville m'ont trouvée*. Les maîtres sages et prudents ont une façon de dire vague, qui a les allures de la chasse; ils adaptent leurs discours aux divers états des âmes; ils cherchent à atteindre celui-ci, à stimuler celui-là, à émouvoir cet autre, de façon que leurs auditeurs puissent se glorifier et dire : *Les gardes de la cité m'ont trouvée; ils m'ont frappée, ils m'ont blessée*. Plus un cœur est parfait, plus facilement il est blessé, et une âme tendre sent plus vite l'aiguillon de la parole. Heureuse l'âme à laquelle arrivent les traits sublimes de l'exhortation et que ces traits trouvent apte à leurs blessures! Ce qui arrive quand ils ne reviennent pas en arrière, repoussés par la dureté des auditeurs ou leur inintelligence. Qu'on se garde de les lancer partout au hasard, ou dans la foule, mais là seulement où on croit trouver des cœurs préparés à leurs coups, et que ne dépasse pas une si excellente doctrine. Ces traits sont des foudres qui frappent les sommets élevés sans atteindre les lieux bas. Ils trouvent les hauteurs et ne tombent que sur elles.

5. C'est pourquoi l'Epouse dit : *Les gardes de la cité m'ont trouvée, ils m'ont battue, blessée et dépouillée de mon manteau*. Ils ont ôté ce manteau, dont pour son châtiment, fut revêtu Adam dépouillé de la splendeur de sa première simplicité; ôté ces voiles, ces images qui l'embarrassaient au-dedans, ce manteau de figures qui couvrait la vérité qu'ils lui ont substituée. Dévoilée, mise à nu, la vérité toute simple engendre la ferveur de l'amour. Aussi, *filles de Jérusalem, dites à mon bien-aimé que je languis d'amour*. Tant que la vérité qu'on voit ne plaît pas, elle ne ravit pas les cœurs, elle ne les enflamme pas. On a beau croire la saisir du regard de l'intelligence, on a un voile; l'œil est couvert et gêné; on porte un manteau. Mais enlevez ce voile, la vérité reluit, scintille, et allume l'amour. Alors celui qui éprouve ce sentiment a droit d'inviter les autres à le féliciter et de dire : *Annoncez à mon bien-aimé que je languis d'amour*. Voyez la Judée : tant que la vérité restait couverte des enveloppes de la loi, tant qu'elle portait elle-même un voile qui l'aveuglait, la crainte la glaçait; son cœur endurci et insensible à toute douceur ne pouvait être blessé des traits de l'amour. Mais quand elle quitta ce voile en se convertissant au Seigneur, et que son manteau lui fut ôté, alors elle s'appropria ce glorieux aveu : *Filles de Jérusalem, dites à mon bien-aimé que je languis d'amour*. Fière de cette douceur nouvelle et insolite qu'elle commençait de goûter, elle invite les filles de Jérusalem à rendre grâces, et par son exemple elle sollicite ses compatriotes à l'imiter. Et écoutez la réponse provoquée par ses sollicitations: *Quel est ton bien-aimé? Nous le chercherons avec toi*. Vous voyez les âmes qui ont sa foi et sa doctrine déférer à ses vœux. Dis-nous qui est ton bien-aimé, et nous le chercherons ensemble. Associe-nous à la grâce excellente que tu as reçue, afin que notre ardeur à chercher nous jette aussi dans les langueurs de l'amour. Mais bornons-nous à effleurer ce point dans une interprétation rapide.

6. Revenons à l'idée qui a été pour nous l'occasion de tomber sur ce passage, quand nous avons exposé l'utilité du manteau enlevé ; cette occasion c'est le mot de l'Epouse : *Ils m'ont ôté mon manteau.* Insistons un instant sur ce passage ; déployons ce manteau : ce n'est pas ce manteau simple dont les âmes saintes sont elle-mêmes enveloppées. Il est double, triple peut-être ou quadruple. Combien d'espèces de manteaux nous vous avons présentées ! N'y en a-t-il pas un lourd et pesant dans le soin des âmes et dans la sollicitude nécessaire à leur direction ? J'en puis dire les inconvénients. Je sais ce que c'est que d'être serré dans les plis de ce vêtement : je sais quelle terre aride m'est échue en partage, quel figuier stérile est devenu mon lot. Voilà déjà bien des années que je viens, que j'attends, y cherchant du fruit que je ne trouve pas. Que de fois cet arbre a déjoué mes espérances, trompé mes efforts, et frustré mon attente ! J'ai bien sujet de dire que ce manteau est lourd, d'autant plus lourd qu'il est moins utile. Car le poids de la sollicitude est allégé par la richesse de ses résultats. Quel malheur pour moi que les gardiens de la cité aient cru trouver en ma personne un titre à cette charge ! Ils m'ont frappé, blessé, ôté mon manteau, et après m'avoir couvert de coups, ils m'ont laissé à demi-mort. Ils m'ont enlevé mon manteau, manteau de simplicité, de lumière, de joie, mon vêtement d'ardent amour. Que de fois je me suis enveloppé tout entier dans ses plis, et doucement abrité sous sa pourpre ! Mais aujourd'hui me voilà condamné à occuper tout le jour mon esprit de ces choses qui n'étaient que fange aux yeux de saint Paul. On m'a ôté ce doux, ce glorieux manteau, pour me revêtir du poids de celui-ci. Ah ! quand m'en débarrasseront-ils ? Quand le rejetterai-je loin de moi, si toutefois il m'est permis de le rejeter ? Quel heureux jour, celui où, délivré de ce vêtement, de ses entraves, je pourrai, d'un cœur libre, vous inviter à me féliciter, ô filles de Jérusalem ! Et vous qui n'avez jamais senti la misère que je déplore ici, vous rendrez grâces pour la langueur de l'amour renouvelée en vous. Malheureux est celui qui, dépouillé de ce manteau, se consume dans la tristesse et l'ennui, au lieu de languir d'amour. L'Epouse ainsi dépouillée, ou des offices qui exercent sa sollicitude, ou de leur exercice, au lieu des langueurs de l'ennui, n'éprouve que celles de l'amour. Voilà pourquoi elle conjure ses compagnes de partager sa joie, et de rendre grâces à son bien-aimé.

7. La primitive Eglise, ayant cherché le Christ en Judée, y fut repoussée ; elle n'y trouva pas ce qu'elle cherchait, Jésus, et alors elle passa chez les Gentils. Elle se mit à chercher parmi eux, à appeler : dans la masse elle ne trouva pas, et elle n'en reçut qu'une réponse de mort. Comme les princes du monde, ces gardiens de la cité ont, dans les premiers siècles, blessé, dépossédé de leurs biens, déchiré dans leur corps et dépouillé nos martyrs du manteau de leur chair ! Mais ces flots et ces abîmes de tourments n'ont point éteint leur charité qui éprouva, au contraire, des langueurs plus vives. Il est doux, à l'occasion du texte qui nous occupe, de nous rappeler ici l'infatigable amour des martyrs, parmi des tortures et des morts de toute sorte, et de les voir tempérer leurs souffrances corporelles par les souffrances intérieures de l'amour. Si vous leur appliquez ce passage, ce n'est plus la plainte, c'est la gloire qu'exprime ce cri : *Les gardiens des murailles m'ont frappée, blessée : ils m'ont pris mon manteau.* C'est ainsi que nous devons souffrir, que les gardiens des murailles nous dépouillent aussi quelquefois du manteau, soit d'une sollicitude pénible, soit d'une fonction périlleuse qui nous serre dans ses plis. Elie jeta son manteau au moment de son ravissement [1] : Joseph s'enfuit quand on le saisit par le sien [2] : et l'Epouse s'en laissa dépouiller. Ravi jusqu'à la contemplation de la face de Dieu, Elie secoua le voile des énigmes et des images. Joseph se déroba aux ornements du monde, comme à un pesant fardeau, parce qu'il y sentait un foyer mauvais. Dégagée de toute sollicitude, l'Epouse cherche avec plus de liberté la faveur de son bien-aimé. Les images sont une sorte de voiles qui embarrassent l'intelligence et l'empêchent de voir la vérité toute pure. Le cœur trouve dans des honneurs et des dignités un manteau qui entrave sa marche vers les choses divines. Les inquiétudes de la vie jettent sur l'âme un nuage qui en assombrit les joies : l'imagination l'obscurcit, les honneurs la tentent. Dans les premières ténèbres, dans les secondes séductions, dans les derniers travaux. Dans les unes obscurité, dans les autres cupidité, dans les autres soucis. *Les gardiens des murailles m'ont ôté mon manteau.* Les bons gardiens ! Ils savent quelle âme débarrasser et décharger des soucis de

[1] IV Rois II, 13. — [2] Gen. XXXIX, 2.

la vie, et des obstacles qu'ils engendrent, afin de lui laisser la facilité de chercher son bien-aimé, et de goûter les charmes de sa société. Le bien-aimé se dérobe fréquemment aux recherches qui, pour l'atteindre, supposent un cœur libre. Ces gardiens intelligents savent donc à qui épargner les charges, les peines et les difficultés de la vie active, qui pousser à la rencontre et dans les bras du Verbe, à qui enlever par la persuasion le poids d'un lourd manteau. *Je me suis depouillée de ma tunique*[1], dit l'Epouse.

8. Mais ce langage elle le tenait plûs haut : présentement elle dit : *Ils m'ont ôté mon manteau*. Elle se montre d'une simplicité entière et chaste, et elle porte dans les choses de l'amour une libre affection. *Ils m'ont pris mon manteau*, semblant me dire : pourquoi cours-tu à la recherche de ton bien-aimé avec une âme en proie aux soucis? Pourquoi t'envelopper de ces inquiétudes? Si tu ne peux quitter absolument ton office, pourquoi du moins n'en pas quitter un moment les sollicitudes? Ce n'est pas que nous blâmions ton emploi : mais nous voudrions te voir soustraite aux embarras dont il t'accable. N'essaie pas de couvrir du pretexte de la nécessité l'excès des richesses? Pourquoi permettre aux choses de la terre d'étouffer ton heureux naturel? Pourquoi porter envie à ceux qui, dans leurs honneurs, ressemblent à la brute, n'aspirent qu'après la terre, ne vivent que d'elle, la ruminant, si j'ose dire, dans leur pensée, la dévorant par leur affection, et qui, malgré leur apparente élévation, se roulent dans la fange? Ah! ne jalousez pas ces ardents; ne rivalisez pas avec ceux qui tombent dans ce désordre. Et n'y a-t-il pas une grande iniquité en même temps qu'une grande inconséquence à dépenser tant d'ardeur à des biens qui passent, et à se montrer si indifférent à des biens éternels? D'ailleurs, combien ne sont pas même toujours occupés de leurs affaires? Combien, sous prétexte d'une surveillance nécessaire, se dispensent du travail des mains, de la méditation et de l'étude de la vérité? Ils consacrent plus de temps à l'agitation qu'au repos, à de vains badinages qu'aux conférences sur l'Ecriture sainte, à l'oisiveté qu'au travail? Ils s'en vont à travers les ateliers et les cellules des frères, promener leur paresse, leur curiosité, et leurs bavardages. Ah! ne sois jalouse, ni de gens ainsi affairés, ni de gens ainsi oisifs. Les loisirs qu'on t'offre ou qu'on te prépare, consacre-les tout entiers à l'amour, à la méditation de la sagesse, à la poursuite ou à la jouissance de ton bien-aimé. C'est par ces exhortations ou d'autres analogues, que les gardes de la muraille m'ont ôté mon manteau. Ces gardes sont ceux dont Isaïe a dit : *Sur tes murs, Jérusalem, j'ai établi des gardes, des sentinelles qui ne se tairont ni jour, ni nuit*[1]. Mais c'est à nous de nous taire : suspendons cet entretien, pour nous acquitter de la dette de la prière et des louanges divines : que notre bouche garde le silence, et que notre cœur loue à jamais le Seigneur Jésus, le Roi, l'Epoux céleste, dans les siècles qui ne finissent pas. Ainsi soit-il.

SERMON XLVI

Je vous en prie, filles de Jérusalem, si vous trouvez mon bien-aimé, dites-lui que je languis d'amour. Cantiq. v, 8.

1. Il y a ici un ordre naturel. Après l'exhortation des docteurs, l'Epouse semble solliciter les suffrages et les prières de ses compagnes, et au lieu de le faire simplement, elle emploie l'adjuration : *Je vous en prie, filles de Jérusalem, si vous trouvez mon*

[1] Cantiq. v, 3.

[1] Isaïe LXXII, 6.

bien-aimé, dites-lui que je languis d'amour. L'adjuration témoigne de la véhémence de la prière. Les vœux pleins d'anxiété ne se contentent pas de leurs mérites : c'est la raison qui les porte à solliciter les suffrages d'une prière étrangère. L'humilité, quand elle est parfaite, met dans les prières d'autrui plus de confiance que dans les siennes. *Je vous en conjure, filles de Jérusalem, si vous trouvez mon bien-aimé, dites-lui que je languis d'amour*. La condition exprimée ici n'est pas un doute, mais un tempérament dans la prière : *Si vous le trouvez*, c'est-à-dire, lorsque vous le trouverez : si j'emploie la forme conditionnelle, ce n'est pas que je doute que vous trouviez l'Epoux; ce langage m'est dicté par la réserve. Cette forme, en effet, emporte une modération et une retenue que n'aurait pas ce langage direct : lorsque vous aurez trouvé le bien-aimé. L'Epouse ne craint pas que ses compagnes voient une injure dans cette prière suspensive. Elle connaît la réserve des filles de Jérusalem, leur esprit d'humilité, et elle sait qu'une définition précise blesserait plus la délicatesse de leur pudeur, que cette condition suspensive. *Si vous le trouvez* : je dis, *si vous le trouvez* : je ne dis pas quand vous l'aurez trouvé. Je dis une chose, j'en sous-entends une autre. Ce doute ne procède pas de mes sentiments, il a pour but de ménager les vôtres, ainsi que l'humble estime que vous avez pour vous-mêmes : *Si vous le trouvez*, c'est-à-dire, quand vous l'avez trouvé, souvenez-vous de moi lorsqu'il vous comblera de ses bienfaits : souvenez-vous de moi, et parlez de moi à mon bien-aimé. Il ne faut pas s'arrêter longtemps à disserter sur ce passage, mes frères, je vous renvoie à vous-mêmes.

2. Rappelez-vous comment, avec quelle humble affection, avec quelles instances, vous mendiez les uns auprès des autres les consolations de la prière. Certes, vous n'auriez pas tous la hardiesse de demander qu'on dise de votre part à Jésus-Christ que vous languissez d'amour. Vous avez hélas! trop à gémir sur une autre langueur, pour vous glorifier de celle-ci. Vous auriez droit de vous glorifier que cela ne serait pas expédient; la vaine gloire pourrait anéantir votre gloire. Il est cependant certains religieux qui essaieraient inutilement de cacher la langueur du divin amour que trahissent et leur vie et leurs paroles. Les lèvres d'un amant sont impuissantes à taire toujours les vœux que forme son cœur. Heureusement et pour la consolation des autres, l'esprit qui remplit ce cœur en tire, à son insu, une parole révélatrice, et épanche au dehors la grâce qui l'inonde. Ici, ce n'est pas l'Epouse qui parle; l'Esprit-Saint parle en elle. Ces soupirs dans les conférences pieuses, ces sanglots échappés du fond de l'âme, ces gémissements fréquents ne sont-ils pas en effet comme des éructations de l'esprit, et de la grâce reçue? N'est-ce pas par ces indices que se trahit la langueur de l'amour? Cette langueur n'est pas plus cachée que le gémissement. Elle se trahit elle-même en produisant ces signes. Et ces signes, à leur tour, quelle impression produisent-ils sur ceux qui les voient? Ils excitent l'admiration, et ceux qui les saisissent se sentent pénétrés des mêmes sentiments. A défaut de la parole, la sainteté d'une vie pieuse exhale une prière. Elle demande à être louée, en se révélant par certains indices. En effet, quand je découvre en un religieux cet amour tout céleste, ne dois-je pas me regarder comme invité à rendre pour lui de vives actions de grâces? Relèverais-je par de pieuses prières une langueur que révèlent de profonds gémissements? Que je suis dur de ne pas entretenir en mes frères, par d'instantes prières, une passion si sainte et si divine, de ne pas la recommander par mes supplications, et d'omettre si je le puis, d'en entretenir le bien-aimé! Mais, est-ce là votre conduite à vous, plus heureux de compter les vices de votre frère que de remarquer ses vertus, de censurer ses défauts que de relever les faveurs dont il est l'objet? Si vous ne sentez pas que cette adjuration s'adresse à vous et vous invite à l'éloge, vous êtes une fille de Babylone et non de Jérusalem. Fille misérable, qui vous rendra ce qui vous est dû, car on vous le rendra? Désapprenez donc à être fille de Babylone, quittez ces habitudes barbares : cessez d'observer plus soigneusement les défauts des saints que leurs progrès. Contentez-vous de la malice qui suggère ces calculs. Au moins, ne publiez pas vos observations, et ne les communiquez pas à vos compagnons. Les compagnons de l'Epoux ne vous écoutent plus si vous outragez l'Epouse. L'Epoux lui-même écoute avec peine les injures faites à sa bien-aimée. Tout ce que vous pouvez dire est dit à lui, son oreille jalouse entend tout[1]. C'est une témérité de condamner la bien-aimée devant son bien-aimé : il aime mieux qu'on lui apporte d'elle d'heureuses nouvelles, et il se complaît en son éloge.

[1] Sagesse I, 10.

3. C'est ce que l'Epouse sait bien, aussi dit-elle : *Je vous en conjure, filles de Jérusalem, si vous trouvez mon bien-aimé, annoncez-lui que je languis d'amour. Annoncez-lui.* L'annonce tient lieu de prière. Voyez comment les hommes demandent. Rappeler à un cœur compâtissant la misère d'une personne, n'est-ce pas le solliciter ? Oui, il y a une prière efficace, à suggérer modestement, à exposer les souffrances d'un opprimé, son infortune, et l'insolence de ses ennemis. Glisser tout cela à l'oreille d'un homme puissant, qu'est-ce, sinon le porter par une prière discrète à secourir ce malheureux ? En combien de passages des Psaumes ne trouvez-vous pas ce genre de prière ? Dans l'Evangile, Marie dit à Jésus : *Ils n'ont pas de vin* [1]. Elle ne prie pas le Seigneur : elle ne commande pas à son Fils : elle se contente de lui faire remarquer que le vin manque. C'est ainsi qu'il faut agir avec les âmes bienfaisantes et portées à la libéralité. Il n'en faut pas arracher une faveur avec violence : il suffit de leur ménager l'occasion de l'accorder. Recommander l'Epouse à l'Epoux, énumérer ses qualités, n'est-ce pas enflammer ses désirs, et les aiguillonner ? *Annoncez à mon bien-aimé.* Lui annoncer cela, c'est le provoquer aux représailles, et à ranimer celle qui languit d'amour. C'est lui qui met en nos cœurs la consolation ; mais il attend que nos prières l'y poussent. Ce qu'il fait, il le fera plus vite si nous frappons à sa porte, peut-être même y mettra-t-il plus de magnificence. Ces délais me tourmentent, mais ils produisent le comble de la consolation. Multiplions nos prières, et l'Epouse nous versera, en une plus riche mesure, les consolations que nous attendons. *Annoncez à mon bien-aimé que je languis d'amour.* Portez-lui ce message, vous qui avez auprès de lui un plus libre accès, vous qui avez éprouvé la puissance qu'exerce sur un amant cette langueur, et qui savez que l'amour est fort comme la mort, et que la jalousie est dure comme l'enfer. *Je vous en supplie, dites à mon bien-aimé que je languis d'amour.* Dites-lui cela, et il vous écoutera, et il comblera mes vœux. *Dites-lui que je languis d'amour.* Ce n'est pas l'amour, mais l'amant qui languit. Là où règne l'amour, se rencontre aussi la langueur, si l'objet de l'amour est absent. Qu'est-ce que cette langueur, sinon une certaine affection qui consume l'amant, privé de ce qu'il aime ?

[1] Jean II, 3.

4. Un amour véhément affecte tout ensemble le corps et l'esprit de celui qui le ressent. Il éteint la lubricité du premier, il modère la joie du second. Il calme les mouvements de la chair ; il jette sur la sérénité de l'esprit un sentiment de tristesse motivée par l'absence de l'objet aimé. La chair languit, parce que ses mouvements deviennent plus faibles, et moins énergiques ; l'âme languit consumée par l'ardeur de ses désirs. La langueur de la chair, ce sont ses mouvements ou éteints ou imperceptibles, et la langueur de l'âme résulte de la violence de ses mouvements. Le corps n'est-il pas abattu quand l'esprit en détache son amour pour le porter sur un autre objet ? Les mouvements de la chair deviennent insensibles quand on a peine à porter les émotions trop vives de l'esprit. Et il arrive en effet qu'on est incapable de les endurer quand les ardeurs de l'amour épuisent les forces de l'esprit. Le cœur humain est-il donc assez puissant pour soutenir les assauts amoureux que lui livre l'Epoux ? L'esprit comme fondu dans ces exercices auxquels il est soumis se fuit lui-même et ne saurait endurer la violence de l'amour. Aussi quand les matières qui l'alimentaient sont consumées et épuisées, le feu lui-même languit. Et notre Dieu est un feu qui consume [1]. Il sent la force de ce langage, celui que fait languir un ardent amour, qui met ses délices à penser à Dieu, que cette pensée travaille et jette en défaillance. O puissante passion de la charité ! on n'en porte le poids que si elle est tempérée. Oui, elle est puissante puisque l'esprit dont elle s'empare n'est plus maître de lui-même. Une fois allumée en un cœur, elle va à son but avec force ; elle fait ce pourquoi elle est venue, elle marche, elle grandit et ne tombe qu'après avoir épuisé l'âme. La langueur corporelle n'a pas toujours la même énergie : il est des heures où elle est plus violente ; ainsi en est-il de l'amour ; bien que ses désirs incessants aient le bien-aimé pour but, il est des moments où ils éclatent avec plus d'ardeur, particulièrement durant la prière. Alors l'amant languit ; un souffle véhément a passé en lui, et ce souffle est déjà loin. C'est alors qu'il peut dire : *Filles de Jérusalem, dites a mon bien-aimé que je me fonds en amour.* Jusque-là c'était de la langueur ; après la langueur s'est changée en une sorte de liquéfaction. C'est pourquoi lorsque vous priez, ne laissez pas votre âme

[1] Deutér. IV, 24.

flotter au hasard ou se répandre sur des objets étrangers; afin qu'une fois atteinte de cette heureuse passion, elle s'en imprégne, s'en pénètre, que cette passion couve en elle et la consume. Elle n'aura pas de repos en effet, qu'elle n'ait pénétré cette âme et épuisé la force de l'homme. Aussi Daniel, un homme de désirs, fut si frappé de langueur par une vision céleste, qu'il demeura sans forces [1]. Cette passion violente passée, l'Epouse revient à une langueur plus tolérable et en quelque sorte plus humaine, langueur continuelle parce quelle est moins vive. Si elle ne va pas jusqu'à la défaillance, elle laisse cependant l'Epouse se consumer dans l'amour du bien-aimé absent. Langueur salutaire qui se communique aux affections charnelles, et en affaiblit les mouvements. Car que les instincts de la chair révoltés se trouvent réprimés par d'autres élans plus énergiques, ou que languissants, mourants, ils n'envoient au cœur que des pulsations presque insensibles, ce sont là deux états bien différents.

5. Je ressens encore d'autres langueurs importunes, toutes utiles néanmoins : langueur de crainte, langueur d'ennui, langueur de tristesse. Et comment ne serais-je pas consumé de crainte et de chagrin au souvenir des crimes de ma vie passée? de crainte en songeant à la facilité des chutes, dans une vie qu'il faut passer parmi les piéges, aux ennuis d'une existence qui fuit comme un songe? La vie de l'homme n'est que vanité [2] en effet. Ah! Seigneur, plût au ciel que quelques-unes des filles de Jérusalem vous disent mes langueurs, si toutefois j'en éprouve qui méritent de vous être racontées! Car il en est trop en moi qui appellent le remède. Que je serais heureux si quelque centurion céleste vous disait : *Seigneur, mon serviteur est gisant frappé de paralysie dans ma maison et il souffre beaucoup*, et si vous répondiez : *J'irai et je le guérirai*. Dites seulement un mot, mon Dieu, et je suis guéri. Vous êtes présent par la parole, car vous êtes le Verbe. Il y a une grande puissance de guérison dans le Verbe, dans ce Verbe qui est vous-même, Seigneur, et dans celui qui émane de vous par l'organe de vos disciples. C'est ce qu'a bien compris le centurion quand il s'écriait: *Seigneur, dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri* [1]. Mais vide est toute parole qui enseigne, si vous, Seigneur, ne parlez au dedans. Dites une parole, et ma langueur sera guérie. Peut-être aussi votre voix engendrera-t-elle en moi une autre langueur qui me donnera la hardiesse de dire: *Filles de Jérusalem, dites à mon bien-aimé que je languis d'amour*. Bonnes sont ces deux langueurs, soit celle qui est véhémente, soit celle qui est continue et tempérée; avec cette différence que la première n'est pas continue parce qu'elle revient fréquemment sur elle-même, grandit incapable de contenir l'ardeur de ses désirs, et de se maîtriser. Elle ne change que pour défaillir de nouveau. Si vous aimez pour une heure et que vous cessiez d'aimer l'heure d'après, ce n'est pas là de l'amour. Si vous aimez sans que l'amour du bien-aimé absent vous consume, ce n'est pas là de la langueur. Pour que l'amour soit langueur il faut qu'il ait ces deux caractères continuité, défaillance. *Dites à mon bien-aimé que je languis d'amour*. Les malades souhaitent qu'on redise leurs langueurs au médecin, et ceux qui aiment, qu'on rapporte celles qu'ils éprouvent à leur ami : les premiers afin d'être guéris, les seconds pour être consolés. Ambitionnez, mes frères, cette langueur préférable à toutes les autres. Si l'Epoux en s'éloignant l'excite en nous, notre cœur se trouve doucement réjoui par la présence du Seigneur Jésus, Epoux de l'Eglise et de l'âme sainte, qui vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Dan., 1, 11. — Ps. XXXVIII, 7. 6.

[1] Math. VII, 6, 8.

SERMON XLVII

Quel est ton bien-aimé? Cantiq. v, 9.

1. *Quel est ton bien-aimé, ô la plus belle des femmes? Quel est ton bien-aimé, puisque tu nous adjures de la sorte*[1]*?* Ces vives interrogations semblent le fruit d'une vive affection. Je crois qu'en s'entretenant avec l'Epouse, toute languissante d'amour, les filles de Jérusalem ont senti naître en elles ou y grandir une langueur pareille. Aussi s'écrient-elles : *Où est parti ton bien-aimé? nous le chercherons avec toi.* Comme si elles disaient: Nous le chercherons avec toi, mais nous le chercherons aussi pour nous, jalouses d'en jouir avec toi. Elles ne disent pas : nous allons le chercher pour toi, mais *avec toi,* elles souhaitent de partager cette bienheureuse trouvaille. Profonde humilité et dans l'Epouse et dans les filles de Jérusalem. La première demande qu'on la recommande à l'Epoux, les autres qu'on les renseigne au sujet de l'Epoux ; ce qu'elles font non pas simplement, mais en employant l'une l'adjuration, et les autres la répétition, et ces deux formes de langage attestent une prière ardente. *Quel est ton Epoux?* demandent les filles de Jérusalem, *quel est ton Epoux? ô la plus belle des femmes. Quel est ton Epoux, puisque tu nous as adjurées de la sorte?* — Et cette adjuration est utile à raison des sentiments qui les animent. On retire un grand profit d'une conversation sainte. Le Verbe, la parole, engendre la langueur produite par l'amour, et guérit celle qui vient de la faiblesse. Le centurion connaissait bien la vertu médicale de la parole, aussi disait-il : *Dites seulement une parole*[2].

2. C'est un bien que la parole soit proférée ; c'en est un aussi qu'elle soit écrite, car la parole s'enfuit sans retour si on ne l'enchaîne par l'écriture. L'écriture rend la parole stable et visible ; on peut à son gré la redemander à la page qui la porte. Le livre est un excellent dépositaire qui rend intégralement ce qu'on lui a confié. On y prend, on y lit, on s'y arrête autant qu'on le veut. L'écriture réveille la mémoire ; c'est le signe représentatif de la parole. Vous lui confiez sûrement les remèdes de la parole, elle les conserve dans toute leur force. Si la parole prononcée possède la vertu de guérir, pourquoi ne l'aurait-elle pas aussi quand elle est écrite? S'il y a guérison quand vous parlez , pourquoi en serait-il autrement quand vous lisez? Que ma langueur ne soit pas guérie de cette façon. C'est-à-dire : que le premier qui entend la parole en recueille le fruit, sans qu'il en arrive rien à ceux qui le suivront ou qui sont loin; qu'elle s'éteigne là où elle a commencé de retentir ; que tous les avantages qui en résultent soient épuisés par les oreilles qui l'ont d'abord saisie, et qu'elle soit désormais ensevelie dans un éternel silence. Qu'elle ne tombe pas de nouveau dans la bonne terre pour y fructifier. Que le premier malade qui aura pris ce remède guérisse, mais qu'après lui personne n'en sente plus la vertu. Un infirme qui descendait dans les eaux remuées de la piscine antique se trouvait guéri ; mais cette unité figurait la charité et non la singularité. Après une première guérison il n'est pas dit de cette piscine : détruisez-la, détruisez-la jusqu'en ses fondements; qu'il ne reste pas trace de cette eau salutaire. Ce mouvement efficace imprimé à l'eau, c'est la discussion, c'est l'examen de la page sacrée. Oui, on l'agite d'une façon profitable, lorsque par une prudente étude on avance dans l'intelligence spirituelle ; elle est utilement remuée quand l'auditeur profite des discussions qu'il entend. La parole est aussi bien une nourriture qu'un remède. Et com

[1] Cantiq. v, 17. — [2] Math. viii, 8.

ment dites-vous : que la nourriture que vous cherchez passe, et ne subsiste pas? Toutefois cette liberté ne doit pas être accordée indistinctement à tout le monde; le mouvement communiqué à l'eau de la piscine ne guérissait que quand il lui était imprimé par un ange descendu du ciel[1] : c'est cet ange dont les lèvres gardent la science, et à qui il en faut demander la connaissance. Il est très-utile, avouons-le, de composer un discours salutaire, mais quand on le fait avec permission, ou qu'on exige de vous ce travail. Ne blâmons donc pas la prudence de nos devanciers; pour être extrême elle est profitable; elle nous impose à tous silence. Elle a craint qu'une licence accordée utilement à quelques-uns ne devînt pour les autres l'occasion d'une téméraire présomption, et qu'écrasé sous le poids d'une occupation qu'on ne lui imposait pas, un religieux ne vînt à négliger des obligations impérieuses.

3. Mais revenons à notre sujet: les filles de Jérusalem se sont trouvées vivement excitées et animées par les entretiens de l'Epouse. Et comment n'auraient-elles pas été portées à la questionner sur la beauté de celui dont l'amour, elles le voient, fait tomber l'Epouse en langueur, et presque en défaillance? Cette langueur causée par l'amour qu'elles observent dans l'Epouse, leur a suggéré cette curiosité qui dicte leur question. En voyant dans l'Epouse cet amour véhément, elles pensent que les causes et les aliments d'un pareil sentiment sont dans l'Epoux. Elles lui demandent donc d'un ton affectueux quelle est la beauté de cet Epoux, car elles ne peuvent que le supposer merveilleusement beau, et la beauté de l'Epouse elle-même devient une preuve de celle de l'Epoux. *Quel est donc ton bien aimé, ô la plus belle des femmes?* La plus belle des femmes, c'est l'Eglise, qui est la beauté de chaque âme isolée. Elle est très-belle, parce qu'en elle on rencontre toute beauté, et qu'elle est exempte de difformité. Les âmes ne sauraient être laides en tant qu'elles sont de l'Eglise. Si quelqu'une semble difforme, si un de ses membres est momentanément atteint de souillure, on ne lui impute pas une tache qui est passagère. Et peut-être est-elle plus belle quand elle est purifiée de cette tache, qu'elle n'était difforme après l'avoir reçue. Oui, elle est justement appelée *très-belle*, puisqu'elle possède toute beauté, et qu'elle est exempte de toute flétrissure. Mais un grand nombre d'âmes fidèles et spirituelles sont également très-belles, en ce que leur vie toute sainte les préserve de toute souillure, ou qu'elles s'en purifient par un aveu scrupuleux et sincère. Elle est très-belle non pas parce qu'elle excelle sur toutes les autres, mais parce qu'elle ne commet pas d'excès, et il n'y a pour ainsi dire pas d'excès quand on revient vite sur ses pas. Elle est donc très-belle, soit qu'elle revête la beauté de la confession, soit que la lumière l'enveloppe comme un vêtement. Elle est très-belle, soit parce qu'elle est la lumière même, soit parce qu'elle en est revêtue; elle est revêtue de lumière par la confession, et elle est la lumière même par sa vie.

4. *Quel est donc ton bien-aimé issu du bien-aimé, ô la plus belle des femmes?* Cette répétition n'est pas sans affection, ni sans mystère. Si l'auteur sacré eût dit : quel est ton bien-aimé issu de la bien-aimée, tout le monde eût vu là une double allusion à la génération paternelle et à la génération maternelle de Jésus-Christ. Dans toutes les deux il est admirable, il excite nos sentiments, mais il est bien plus merveilleux dans les deux réunies. Chacune des deux natures lui est commune, soit avec son Père, soit avec sa mère. Mais l'union de ces deux natures n'appartient qu'à lui seul. C'est en ces deux natures que se trouve ce qui le distingue proprement, car son être résulte de ces deux choses. Il est composé de deux natures: il est formé de leur rapprochement, et il subsiste en chacune isolément. Mais c'est de leur assemblage, et non de chacune en particulier que résulte cette intégrité qui lui est propre et qui le distingue à la fois de son Père et de sa Mère. Car ce n'est pas l'une ou l'autre de ces natures, c'est leur union qui le sépare de tous les deux, et de quiconque n'est pas lui. Chacune de ces natures prise isolément, et non leur assemblage, constitue son essence naturelle *secundum quid*. Il est Dieu simplement et par lui-même, comme le Père; il est homme simplement et par lui-même, comme sa Mère. Il n'est pas Dieu partiellement ni *secundum quid*; il n'est pas homme non plus partiellement, ni *sous un certain rapport*. C'est pourquoi il est appelé tout entier Dieu, et tout entier homme, non d'une totalité produite, mais d'une totalité réelle. Ce n'est pas non plus qu'il soit Dieu ou qu'il soit homme dans toutes les parties de son être, mais c'est qu'il n'est ni Dieu ni homme partiellement. Ainsi, dire qu'il est tout Dieu et tout homme, c'est exclure plutôt que renfermer l'idée de parties, puisque l'on fait ressortir la simplicité

[1] Jean v, 2, 4.

d'essence dans l'une et l'autre nature. Est-ce à dire que chaque essence soit simple? Loin de là ; c'est lui qui est simplement l'une et l'autre. C'est pourquoi on a pu dire qu'il est apparu sous les dehors de l'homme[1]. Car s'il est vrai que l'humanité n'est pas consubstantielle à la divinité, cependant admise qu'elle est dans la personne de Jésus, elle devient comme un vêtement qui l'enveloppe et le recouvre. De la nature humaine à la nature divine, il n'y a point de lien consubstantiel; ce rapport n'a lieu qu'avec la personne même de Jésus, en qui tous les caractères de l'humaine nature existent naturellement. Ainsi l'homme, par là même qu'il est naturellement tel, est de sa nature et vrai homme et vraiment homme; vrai homme par la vérité de l'âme et de la chair humaine; vraiment homme, puisqu'il est vraiment composé et d'âme humaine et de chair, tout ensemble composé d'éléments vrais et vraiment composé; c'est-à-dire, que comprenant en lui les vrais éléments de l'humanité, et les comprenant véritablement, il fait plus encore; c'est d'eux-mêmes, en vérité, qu'il tire son être. Oui, éléments naturels, mais aussi naturellement possedés par lui. Comme il est naturellement Dieu, naturellement aussi il est homme, loin de ne l'être qu'en apparence. Donc, s'il est juste de dire que Jésus existe dans la vérité de la nature divine, pareillement on doit croire qu'il existe dans la vérité de la nature humaine, reunissant en lui naturellement l'une et l'autre nature.

5. C'est pourquoi les filles de Jérusalem demandent distinctement quel il est selon ses deux générations, et désirent d'être éclairées sur sa nature. *Quel est ton bien-aimé, issu du bien-aimé ? Quel est ton bien-aimé ?* Dans sa naissance divine, il est le bien-aimé, issu du bien-aimé, et, dans sa naissance humaine, il est devenu le bien-aimé, issu de la bien-aimée, avec cette différence qu'il est moins le bien-aimé par sa mère, qu'elle n'est devenue par lui la bien-aimée. Tout ce que le bien-aimé a, il le tient du bien-aimé. il ne tient pas tout de la bien-aimée : tout ce qu'elle possède, elle l'a plutôt reçu de lui. Aussi, à leur première question, *quel est ton bien-aimé, issu du bien-aimé,* les filles de Jérusalem n'ajoutent pas : quel est ton bien-aimé, issu de la bien-aimée : elles se bornent à répéter : *Quel est ton bien-aimé ?* Ce que leurs désirs avaient d'excessif et de supérieur à leur capacité, elles le corrigent incontinent, en revenant à une question plus modeste et plus conforme aux forces de l'humanité. Nous pouvons cependant trouver ici un double sens : ou l'interrogation des filles de Jérusalem est répétée à cause des deux natures qui sont en Jésus-Christ : ou la première étant trop élevée est réduite à la seconde, comme si elles disaient: *Quel est ton bien-aimé, issu du bien-aimé, ô la plus belle des femmes ?* La vérité de cette foi que vous avez dans la génération du bien-aimé, sortant du bien-aimé, vous donne une beauté qui fait que vous effacez toutes les sectes. Elle vous purifie, elle vous communique un charme séduisant, cette foi qui vous porte à soutenir que votre bien-aimé est égal à cet autre bien-aimé qui l'engendre. Il est tel que celui dont il vient. Merveilleuse égalité, et merveilleuse qualité ! Cette égalité équivaut à l'identité, et cette qualité à la substantialité. S'il y avait deux natures, l'une et l'autre souveraines, l'une dans le Père, l'autre dans le Fils, il y aurait égalité sans identité : mais la nature divine exclut toute autre nature qui lui soit égale. Il y a en l'un et l'autre une qualité numérique et une qualité substantielle, ou plutôt une qualité substance : c'est pourquoi pour le Fils, être tel que le Père c'est être ce que le Père est. Tel qu'est le Père, tel est le Fils : et cette qualité est l'un et l'autre, elle leur est consubstantielle, et n'est avec eux qu'une substance. Ce n'est pas une substance qui se borne à conférer l'être : elle est elle-même subsistante, vivante, puissante, intelligente.

6. Tel proclamez-vous votre bien-aimé, issu du bien-aimé, tel le définissez-vous. Expliquez-nous, s'il est possible, la raison de cette foi, et c'est assez pour nous. Montrez-nous le Père, c'est tout notre désir. Comment saurions-nous quel est votre bien-aimé, issu du bien-aimé, si vous ne prenez soin de nous enseigner d'abord quel est cet autre bien-aimé, d'où il vient ? Mais c'est ici un sujet qui ne convient pas à ce temps, et qui excède notre capacité : il suffit de croire qu'il est tel que le Père. Encore que nous ne puissions comprendre quelle est cette qualité, enseignez-nous quel il est selon l'humanité, qui fait de lui le bien-aimé, issu de la bien-aimée. Oui, enseignez-nous, dites-nous quel est votre bien-aimé. Entendre une seconde fois ce qui a déjà été dit de lui, est pour nous un bonheur. Répétez-nous donc ce qu'il faut croire, ou ce qu'on peut comprendre touchant votre bien-aimé. Ces deux choses nous enchantent. Ce qu'elles ont d'incompréhensible nous saisit cependant. Nous

[1] Philipp. II, 7.

voilà prises d'un élan d'admiration et d'amour à vous voir vous-même saisie, transportée, brûlante. O quel est donc votre bien-aimé ! Qu'il est aimable ! puisque grandit sans cesse en vous l'amour de celui qui est toujours pour vous le bien-aimé, issu du bien-aimé, ou plutôt le plus aimé, issu du très-aimé. L'aimer vous rend belle, le goûter excite votre avidité, l'avidité vous jette dans l'anxiété. Il n'y a en effet qu'un sentiment plein d'anxiété et de désirs qui vous inspire ces adjurations que vous nous adressez. *Quel est ton bien-aimé, issu du bien-aimé, puisque vous nous avez interpellées ainsi?* Ah ! qu'il est beau l'Epoux qui ne souffre aucune tache en vous, et qui vous rend la plus belle des femmes! Qu'il est aimable! Qu'il est gracieux, celui dont vous ne pouvez rester séparée une heure seulement, et à cause duquel vous nous interrogez ainsi !

7. Filles de Jérusalem, filles de cette Jérusalem terrestre, pourquoi donc je vous prie, n'adressez-vous pas à l'Eglise ces interrogations redoublées? Pourquoi refusez-vous d'apprendre cette double nativité du Christ en qui vous refusez de croire? Quoi ! vous ne sentez pas que c'est vous que l'Eglise adjure, en vous opposant et des témoignages empruntés à vos écritures, qui appuient sa foi, et les grâces spirituelles conférées par la foi, et les souffrances que les martyrs ont endurées pour cette même foi ? Que ne vous sentez-vous encore interpellées par l'Eglise, dans les cérémonies si expressives dont elle use, dans les idées profondes qu'elle expose dans les hautes récompenses qu'elle attend, et dans les vœux si sévères par lesquels elle se lie ? Oui cette discipline sévère, cette doctrine sublime, ces rites instructifs, ces vertus éminentes étaient bien propres à éveiller votre zèle, à provoquer votre affection et à exciter puissamment votre émulation. Mais un temps viendra (il n'est pas venu) où vous vous convertirez au Seigneur, alors le voile de l'ignorance et de la dissimulation tombera de vos yeux. Alors devenues sensibles, ayant reçu l'esprit du Seigneur, vous sentirez la vertu de ces adjurations : alors prises d'une sainte curiosité vous redirez avidement ces interrogations : *Quel est ton bien-aimé, issu du bien-aimé, ô la plus belle des femmes? Quel est ton bien-aimé, puisque tu nous as ainsi interpellées ?* Mes frères, le temps des Juifs n'est pas venu, mais le nôtre l'est. Quittons donc les discours frivoles et trompeurs, pour redire dans nos assemblées ces cris d'admiration, et ces questions.

8. Ah ! puissiez-vous être de ces filles qui désirent entendre ces enseignements ! Que je sois moi-même l'Epouse à laquelle vous puissiez adresser ces questions ! Heureuse mère celle qui mérite qu'on lui dise : *O la plus belle des femmes?* Oui heureuse si elle conserve cette beauté dans son intégrité ! *Ses Nazaréens,* est-il dit, *sont plus blancs que la neige* ; *plus éclatants que le lait, plus rouges que l'ivoire antique, plus beaux que le saphir. Leur visage est plus noir que le charbon.* Eloge magnifique, mais quel triste changement ! La blancheur de la neige et celle du lait, la teinte de l'ivoire, la pureté et l'éclat du saphir sont défigurés sous la sombre couleur du charbon. *Leur visage est devenu noir comme le charbon; on ne les a pas reconnus dans les places.* On ne les a plus reconnus pour des Nazaréens. Laissons les autres. Considérez les religieux de notre Ordre : comme leur nom excitait jadis l'admiration de toute la terre ! Au commencement, quand on les voyait à peine sur les places publiques, leur sainteté les faisait reconnaître aussitôt. Mais aujourd'hui à peine une nuance dans la religion, une légère différence dans la conduite les distinguent de la foule. Aussi ne les a-t-on plus reconnus sur les places pour des Nazaréens. L'habitude de ces plaées change l'aspect des Nazaréens et leur donne une physionomie différente. *L'or de choix s'est trouvé changé : et les pierres du sanctuaire ont eté dispersées aux carrefours des rues*[1] : voilà pourquoi *on ne les a pas reconnues sur les places.* On n'a retrouvé en elles ni leur blancheur native, ni leur éclat, ni leur beauté. Car quelle que soit la signification de toutes ces choses, elles sont destinées à désigner une grande beauté. C'est pourquoi *ils n'ont pas été reconnus sur les places.* Ce sont là les couleurs des Nazaréens, ainsi que celles de l'Epouse et de l'Epoux. L'Epouse en effet en cet endroit parle et dit : *mon bien-aimé est blanc et rouge.* Tel est notre Nazaréen à qui on assimile et la couleur des Nazaréens et celle de l'Epouse. Car elle aussi est Nazaréenne, vouée et fiancée à Jésus de Nazareth. En la trouvant telle, louons sa beauté et prenons conseil de son expérience. *Quel est ton bien-aimé issu du bien-aimé, ô la plus belle des femmes? Suel est ton bien-aimé, puisque tu nous as interpellées de la sorte?* Mais déjà elle se met à redire les louanges de son bien-aimé, du Seigneur Jésus qui vit et règne dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Thren. IV, 7, 8, 1.

SERMON XLVIII

Mon bien-aimé est blanc et vermeil, etc. Cantiq. v, 8.

1. *Mon bien-aimé est blanc et vermeil, choisi entre mille.* L'Epouse afin d'instruire ses filles se relâche pour un temps, mais pour un temps bien court, de son zèle à chercher son bien-aimé. Elle quitte le plaisir pour le devoir, et cependant c'est encore l'amour qui lui inspire ces éloges adressés à l'Epoux. Ce panégyrique de l'Epoux est un bonheur pour les lèvres de l'Epouse. Pieuse Mère et Epouse prudente elle forme ses filles, et elle exalte son Epoux; oui elle est prudente et sage, elle qui trouve si aisément dans son cœur l'éloge de son Epoux. Il faut qu'elle ait soigneusement noté et médité ce qu'elle exprime si vite. Chacune de ces qualités si profondément fixées en sa mémoire excite son amour. Le coloris, la tête, les cheveux, les yeux, les joues, les lèvres, les mains, le ventre, les cuisses, le pied, la gorge de l'Epoux, tous ces détails sont décrits d'une façon figurée dans l'éloge qu'elle en fait. Et enfin pour se résumer brièvement et conclure, l'Epouse s'écrie : *Il est tout entier digne d'éveiller les désirs,* et afin de nous enseigner que tous ces détails sont autant d'aliments à son amour, elle ajoute : *Tel est mon bien-aimé; et il est mon ami.* En tout cela voyez la science de l'Epouse, voyez sa dévotion, sa diligence soit à chercher le bien-aimé, soit à instruire ses filles, soit à repasser les louanges de son Epoux. Elle apostrophe avec instance; elle répond avec à propos ; elle emploie d'élégantes figures : elle divise avec soin ; elle presse, elle creuse son sujet, et je ne sais si elle s'exprime suffisamment. Mais je sais qu'elle conclut d'une façon affectueuse : *Tel est mon bien-aimé, et il est mon ami.* Si le cercle de ces éloges est large, grand est aussi l'amour qui les dicte.

2. Mais reprenons en détail chacun des objets sur lesquels ils roulent. *Mon bien-aimé est blanc et rouge, et choisi entre mille.* Mélange unique de couleurs, qu'une opération divine a réunies dans la seule personne du Seigneur Jésus, non pas de façon à faire de lui une seule nature, mais à subsister ensemble en un seul Christ, Epoux gracieux, Epoux plein d'amabilités, en qui la génération brille d'une blancheur éclatante, et la génération humaine est rouge ! Il est en effet la candeur de l'éternelle lumière[1]. Et s'il n'est issu ni du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, il est né cependant du sang de sa Mère, et on ne peut trouver en lui l'ombre de cette rougeur dont Isaïe dit : *Vos péchés seraient rouges comme le vermillon, ils deviendront blancs comme la blanche laine*[2]. Entre la blancheur de la laine et le rouge du vermillon il n'y a pas de rapport : ces couleurs s'excluent. Il est un autre rouge marié avec la blancheur sur le vêtement de Jésus. *Pourquoi,* dit Isaïe, *pourquoi votre vêtement est-il rouge*[3] *?* Le vêtement du Seigneur Jésus, la nature de sa virginale génération, blanche par la pureté et l'innocence de la sainteté, dans le cœur des croyants étincelle de la souffrance volontairement soufferte par Jésus-Christ. Quelle rougeur ! elle a la propriété de blanchir. *Ils ont lavé,* est-il dit, *leurs robes et les ont rendues blanches dans le sang de l'agneau*[4].

3. Ce rouge trouve la blancheur dans mon Jésus, mais ne l'y produit pas; il la produit en nous sans l'y trouver. Ce sang tombant sur la couleur de notre naissance et de notre iniquité personnelle en change le rouge en blancheur; la foi purifie nos cœurs, car nous sommes justifiés par la foi dans le sang de Jésus-Christ. Et il est vraiment rouge en vous ce sang versé pour vous, s'il allume dans votre cœur le feu d'un amour réciproque. Il est rouge en vous : dans ce sang versé pour vous, voyez reluire la charité infinie de Dieu. Jésus en effet a tellement aimé son Epouse qu'il l'a purifiée dans son propre sang. Cette charité est de feu, c'est elle qui fait que pour

[1] Sagesse VII, 26. — [2] Isaïe I, 18. — [3] Id. LXIII, 2. — [4] Apoc. VII, 14.

moi Jésus est rouge. En lui, pour moi éclatent et la blancheur de la vérité et la pourpre de la charité. *Mon bien-aimé est blanc et rouge*, pourquoi ne serait-il pas blanc? Dieu est lumière et il n'y a pas de ténèbres en lui. Pourquoi ne serait-il pas rouge? Dieu est un feu et Jésus-Christ est venu apporter aussi le feu sur la terre. Vous donne-t-il la lumière de l'intelligence, il est blanc pour vous; mais s'il n'allume pas l'amour dans votre cœur, vous ne sentez pas la rougeur. Considéré en lui-même, il possède ces deux couleurs; mais il ne les a pour vous que lorsque vous en ressentez l'effet en vous. Si vous êtes épouse, travaillez à obtenir de votre époux le mélange de ces deux couleurs, afin d'être aussi blanche et rouge, c'est-à-dire sincère et ardente, car il possède la vertu d'apaiser aussi bien que d'embraser. S'approcher de lui c'est s'approcher du feu.

FIN DES SERMONS DE L'ABBÉ GILLEBERT SUR LE CANTIQUE.

Comme Saint Bernard, Gillebert a été empêché par la mort d'achever son travail.

TRAITÉS ASCÉTIQUES

DE GILLEBERT.

PREMIER TRAITÉ

SUR LA CONTEMPLATION DES CHOSES CÉLESTES

ADRESSÉ A UN CERTAIN RELIGIEUX[1] SON AMI.

---

1. T'ai-je adressé un écrit suffisamment étendu? Ai-je mis dans celui-ci la longueur qui manquait aux précédents? peut-être que je pèche encore cette fois par excès, et tu vas maintenant accuser ma prolixité après avoir naguère accusé ma brièveté. Si j'en crois ta plainte, mon cher R., mes lettres ne sont pas courtes seulement, c'est un canevas à peine ébauché et coupé sur le métier. Et tu serais bienheureux, ajoutes-tu, si la rareté des lettres de ton ami trouvait une compensation dans leur étendue. Je songeais à tes occupations, et je voulais t'épargner une lecture fastidieuse, et toi tu me rassurais sur tout cela. Pour moi, je l'avoue, je ne trouve rien de plus doux, rien de plus suave que ce commerce, pourvu que je m'entretienne de celui qui est l'objet de mon affection, que l'accent de mes lèvres soit l'écho de celui qui met la sérénité en mon cœur, et qu'il forme lui-même en mon âme les sentiments que ma plume formule au dehors. Tu lis en effet : *Si quelqu'un parle, que ce soit comme des paroles de Dieu*[1], des paroles données par Dieu, et qui remontent jusqu'à lui. Il est à la fois la grâce, la cause et la riche matière de nos discours. Qui la développera? qui pourra redire ses bienfaits et ses jugements? (je ne parle pas de son essence). Ici aucune parole ne peut excéder; aucune même n'est assez abondante. *Exaltez le Seigneur autant que vous le pouvez,* dit l'Ecriture, *car il est au dessus de vos louanges*[1]. Oui, riche matière et douce tâche. En effet, quelle occupation plus agréable, puisqu'elle est l'image de la félicité angélique, et de la vie que l'éternité nous réserve! *C'est un bonheur de célébrer les louanges du Seigneur*, s'écrie le Prophète, *et de célébrer le nom du Très-Haut : vous m'avez rempli de joie à la vue de vos créations, et le spectacle de vos œuvres m'a transporté*[2]. Mon Dieu, si votre magnificence nous charme et nous enivre à ce point, que fera donc votre essence? Si vous nous causez une telle joie, quand nous ne vous saisissons encore qu'en vos œuvres, que serez-vous donc pour nous, quand nous vous goûterons directement vous-même?

2. Heureux ceux qui peuvent avoir l'avant-goût de ces félicités, et considérer à loisir combien le Seigneur est doux! Pour moi, hélas! je n'ai guère ce loisir; mon cœur distrait, rongé par de cuisants soucis, n'apporte à ce pieux spectacle que la moitié de lui-

[1] Peut-être Roger à qui est aussi adressé le traité VI[e]. — [1] I Pierre IV, 11.

[1] Eccli. XLIII, 33. — [2] Ps. XCI, 2, 5.

même ; je ne puis répéter avec le Prophète : *Je suis tous les jours en sentinelle devant Dieu; j'y fais la garde le long des nuits*[1]. Pour le Prophète les heures ne coulaient pas stériles; il ne marchait pas au hasard, à la merci du temps; il en était maître, il le consacrait à se garder, ou le dépensait à contempler Dieu. La première de ces opérations était plus salutaire, et la seconde plus douce; aussi, remarquez-le, l'une est ast assimilée à la nuit et l'autre au jonr. Car que dit l'Apôtre : *Pour nous, contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, nous sommes transformés à la même image de clarté en clarté, comme par l'esprit du Seigneur*[2]. Se garder immaculé, fuir toute conformité avec le siècle, c'est chose excellente : mais il est bien plus parfait de se réformer en vue du siècle futur, et de se transformer de clarté en clarté. S'appliquer à ce travail, c'est être debout en sentinelle de Dieu, c'est y être durant le jour. *Je m'y tiens tout le jour*, dit le Prophète. Eh quoi? saint Prophète, vos genoux ne sont pas fatigués d'une pareille attitude longtemps prolongée? Le jeûne ne les épuise pas? Ah! ce n'est pas un jeûne, c'est un suave festin qu'une pareille sentinelle. A celui qui habite les hauteurs on dispense du pain, et on lui réserve des eaux fidèles.

3. Qui me donnera donc les ailes de la colombe pour voler vers ce poste si sûr et si fécond, où l'on rencontre et le repos et la réfection? Rarement je suis monté jusque-là, si même je l'ai fait. Encore ai-je été arrêté immédiatement, et emporté comme l'ombre qui décline, en attendant qu'une commotion nouvelle me fît subitement bondir comme la sauterelle. Commotion heureuse de laquelle il est dit dans le Psaume : *Seigneur faites-moi connaître ma fin et le nombre de mes jours*[3]. C'est pour cela que ce Psaume est intitulé *pour Idithun*, c'est-à-dire pour celui qui franchit. Il avait par la pensée bondi par dessus tout ce qui est passager jusqu'à ce qui est et demeure, jusqu'au nombre sans nombre, jusqu'à la fin sans fin, fin qui bannit toute souffrance sans mettre de terme à la félicité. Car le Christ est à la fin de la loi, il est destiné à justifier tout croyant[4], et il est aussi la fin de la foi et il procure la félicité à quiconque le voit. Il est en effet la Sagesse qui atteint fortement d'une extrémité à l'autre, et qui dispose tout avec suavité[5]. D'une extrémité à l'autre . il va de la foi à l'espérance, comme chemin; et il dispose tout, comme vie. *Je suis*, dit-il, *la voie, la vérité et la vie*[1], la voie qui conduit, la vérité qui enseigne, la vie qui adoucit. Car la vie éternelle consiste à vous connaître, vous le Dieu véritable[2]. C'est une connaissance pleine de douceur. *Vous me remplirez de joie en me montrant votre visage : d'ineffables délices sont éternellement à votre droite*[3]. Parvenus à cette extrémité, nous nous reposerons au sein d'un ordre délicieux, quand Dieu sera lui-même tout en tous; les restes du vieil homme auront disparu; la mortalité sera absorbée par la vie, l'infirmité par la force, la cécité par la vérité, et la concupiscence charnelle disparaîtra sous l'abondance de l'esprit.

4. Durant la vie tous ces éléments sont en lutte; et il nous faut livrer d'énergiques combats pour arriver au bonheur du repos, et pour que cette lutte se change en paix, selon ce qui est écrit : *Pour moi, je dormirai en paix, et je goûterai en lui le repos*[4]. O paix véritable et pleine! Paix d'autant plus véritable qu'elle est moins variable, et d'autant plus pleine qu'elle est plus durable. *En lui* exclut la diversité, et *la paix* exclut l'adversité. *Les élus*, dit Isaïe, *ne travailleront plus en vain et ils n'engendreront plus dans le trouble*[5]. Comme s'il disait : ils ne travailleront pas sans fruit; ils ne travailleront pas en vue de fruits. Ici-bas point de fruit sans labeur, et que de labeurs sans résultats! Vous cultiverez la terre et elle vous refusera ses fruits[6]. Aujourd'hui nous sommes dans les douleurs de l'enfantement, et nous gémissons; plus tard nous nous réjouirons du produit de cet enfantement. Une femme oublie ses tortures, quand elle a mis un enfant au monde[7] : elle a donné le jour à un fils qui est l'image et la gloire de Dieu. Mais quand cela arrivera-t-il? quand s'accomplira cet oracle des saints livres : *Nous le savons, quand il nous apparaîtra, nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est*[8]? Cette vision, toute créature l'appelle de ses gémissements et de ses soupirs[9]. Et c'est la Sagesse qui nous prépare doucement à la divine ressemblance. Objet ici-bas d'innombrables épreuves, nous trouverons ailleurs un repos absolu[10]. Alors plus de succession de temps, plus de perfection graduelle, plus d'ascension de vertu en vertu, ni de clarté en clarté; tout d'un coup et pour jamais nous serons établis dans la vertu et la

[1] Isaïe XXI, 8. — [2] II Cor. 10. — [3] Ps. XXXVIII, 5, 1. — [4] Rom. X, 4. — [5] Sagesse VIII, 1.

[1] Jean XIV, 6. — [2] Id. XVII, 3 Ps. XV, 11. — [4] Ps. IV, 9 — [5] Isaïe LXV, 23. — [6] Gen. IV, 12. — [7] Jean XVI, 21. — [8] I Jean III 2. — [9] Rom. VIII, 22. — [10] Sagesse III, 5.

vérités totales. N'est-ce pas ce que dit Isaïe : *Elle a enfanté avant d'être au travail ; elle a mis au monde un enfant mâle avant le temps de l'enfantement*[1] ? Et quelle est donc celle qui enfante si vite et sans fatigue? C'est la Sagesse dont nous parlons, la Sagesse qui dit : *Je suis la mère du bel amour et de l'innocence*[2]. Elle nous enfantera pleinement ainsi quand, sans aucune difficulté, nous contemplerons la vérité dans l'éternité, et nous serons plongés dans la charité. *Mes petits enfants que j'enfante de nouveau, jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous*[3], dit saint Paul. Donc l'Apôtre enfante présentement et Dieu enfantera alors. *Eh quoi ! moi qui donne aux autres la fécondité, je n'enfanterai pas? Moi qui communique la vertu d'engendrer, je serai stérile, dit le Seigneur*[4] ? Ou plutôt nous serons tous enseignés par Dieu et semblables à lui.

5. Cette conformité née de la vision divine opère en nous une mâle renovation, puisque l'homme est l'image et la gloire de Dieu. Anssi l'homme ne doit-il pas se voiler le visage[5], afin de montrer aujourd'hui dans l'attitude de son corps ce qu'il sera plus tard en esprit, quand il contemplera sans voile la gloire de Dieu; et qu'il se transformera sur l'image divine, sans phases progressives, comme sans danger de défaillance. Et c'est ce qu'exprime cette forme admirative : *Qui donc a jamais ouï rien de pareil ? Qui a vu rien de semblable ? La terre produit-elle son fruit en un seul jour ? Tout un peuple est-il engendré d'un seul coup ? Et cependant Sion n'a-t-elle pas été en travail et n'a-t-elle pas enfanté des fils*[6]? Sion, en effet, désignée par le mot de *sentinelle*, enfante vraiment en un jour, dans ce jour qui, passé seul dans le palais du Seigneur, vaut mieux que mille sous la tente des pécheurs. C'est de ce jour que le Prophète dit ailleurs : *Notre jour devant le Seigneur sera un ; plus d'alternative de jour et de nuit. Et au temps du soir il y aura lumière. Votre soleil n'aura plus de coucher, ni votre lune de déclin ; mais le Seigneur deviendra lui-même votre éternelle lumière*[7]. Voilà le jour connu de Dieu, jour qui est Dieu même. *Personne ne connaît le Père sinon le Fils, et celui à qui il daigne révéler cette connaissance*[8]. Sa révélation nous changera en jours ; nous lui serons semblables quand il nous apparaîtra. *Les jours ont leur formation, tous sans exception*[9] : les jours de ceux à qui il est dit : *Vous êtes la lumière du monde. Vous avez aujourd'hui la parole des prophètes, à laquelle vous faites bien d'être attentifs comme à une lampe, jusqu'à ce que le jour luise*[1]. Mais quand l'astre du jour paraît on serre la lampe. Les prophéties finiront, l'enseignement apostolique, et ses sens incomplets disparaîtront. *Car nous ne connaissons qu'en partie. Or, ce qu'il y a de partiel en notre science disparaîtra devant la perfection*[2]. Ce qui faisait dire à Philippe : *Seigneur montrez-nous notre Père et c'est assez pour nous*[3]. *Vous, et votre Père. Vous* pour montrer, et pour nous montrer uniquement *le Père et cela nous suffit.*

6. Vos perfections invisibles, votre puissance éternelle, votre divinité[4], sont devenues intelligibles, et sasissables à l'aide de vos œuvres extérieures; mais vous voir, sans intermédiaire, ou vous voir d'une façon médiate, sont deux conditions bien différentes. Pourquoi m'allumez vous une lampe ? Pour que je voie le soleil? Une lampe est bonne, mais pour un œil infirme ; des mamelles sont utiles, mais à ceux qui sont encore enfants en Jésus-Christ : j'estime un miroir, je prefère un baiser. Baisez-moi donc d'un baiser de votre bouche, de votre bouche, dis-je, et non de votre œuvre. La bouche est intérieure, l'œuvre est extérieure. Oh ? s'écrie l'Epouse, *qui me donnera de vous rencontrer dehors vous, mon frère : suçant les mamelles de ma mère afin que je vous donne un baiser*[5] ? De celui que l'Epouse désire embrasser après l'avoir rencontré dehors, elle dit aussi qu'il suçait le sein, faisant ainsi allusion aux abaissements de l'Incarnation. Mais d'une autre manière, bien que dans l'union personnelle, par les vestiges qu'elle laisse de son action, la Sagesse, créatrice brille au dehors ; elle charme au dehors, et bien que douces, les délices qu'elle apporte sont insuffisantes ; faites que nos vœux soient comblés : montrez-vous vous-même. Je vous cherche avec ardeur au dehors. mais que je suis lent à vous trouver ! Avec quelle peine je vous retiens! vous fuyez et vous échappez à mes poursuites; mes vœux seuls vous embrassent. Heureux baisers, mais donnés à une image, à une ombre, ils raniment pour un moment, ils ne suffisent pas ; rassasiez mes désirs. Baisez-moi d'un baiser de votre bouche, d'un baiser du Verbe, et non de la chair ; de la vérité et non de l'image ; d'un baiser volontairement

[1] Isaïe LXVI, 7. — [2] Eccli. XXIV, 24. — [3] Galat. IV, 19. — [4] Isaïe LXVI, 8. — [5] I Cor. XI, 7. — [6] Isaïe LXVI, 8. — [7] Isaïe LX, 19, 20. — [8] Math. XI, 27. — [9] Ps. CXXXVIII, 16.

[1] II Pierre I, 19. — [2] I Cor. XIII, 9, 10. — [3] Jean XIV, 8. — [4] Rom. I, 20. — [5] Cantiq. VIII. 1.

accordé et non arraché par la violence; du baiser de votre manifestation destiné à me rendre semblable à vous, afin que d'accord avec vous, uni à vous, je ne fasse avec vous qu'un esprit. Car celui qui s'attache au Seigneur est un même esprit avec lui[1]. Cette fusion, œuvre de l'amour et de l'union, est justement désignée par le mot de baiser. Et si je vous défère le soin de donner vous-même ce baiser, si je vous en attribue le droit, c'est qu'ici tout est votre ouvrage, mon travail personnel n'y peut rien. Ce baiser est un acte d'indulgence de votre part, c'est votre manifestation; mes soins et mes investigations ne sauraient me l'apporter.

7. C'est pourquoi je dis : manifestez-vous à moi, montrez-vous sans intermédiaire, tel que vous êtes ; cette vue me suffit. Car je serai rassasié quand votre gloire m'apparaîtra[2], quand vous m'aurez rempli de ce vin, de ce vin nouveau, que vous buvez vous-même et que vous servez à vos élus dans votre royaume. Je le veux pur, et sans mélange, pur et sans lait; car le lait est le breuvage des enfants, et l'enfance alors aura cessé. Les mamelles sont préférables au vin, mais pas à ce vin qui est au contraire mille fois préférable aux mamelles. Il enivre, ce qu'elles ne font pas ; il remplit l'âme de sentiments nouveaux pour elle et qu'elle ne connaissait pas. En suçant les mamelles on les dessèche; mais ce vin coule plus abondant à mesure qu'on y boit l'ivresse. Non, je n'en veux pas tempérer l'ardeur en y mêlant la fraîcheur du lait; je l'attends pur, je l'attends intarissable. Et c'est ce que nous lisons en effet: *Ils seront enivrés de l'abondance de votre demeure, car en vous est la source de la vie, et c'est dans votre lumière que nous verrons la lumière*[3]. Ivresse inusitée, produite non par une liqueur, mais par la lumière, par la sincérité et non par une boisson. Envoyez donc votre lumière et votre vérité; donnez-nous votre plénitude, et non pas seulement un gage qui retarde votre présence, qui tempère la grâce et atténue la lumière; que la lumière réalise les promesses de l'ombre. C'est dans l'ombre que se rencontre ce qui fait dire au Prophète : *O Dieu, aucun œil n'a vu ce que vous avez préparé à ceux qui ont mis en vous leur attente*[4]. Les filles de Salphaad, dans les Nombres, n'ont pas d'héritage, et réclament celui de leur Père[5]. Salphaad veut dire ombres. Salphaad, l'ombre en effet ne pouvait engendrer des hommes image et gloire de Dieu. En effet, cela est impossible tant que nous vivons sous le régime de la foi, et ne se réalisera qu'à l'heure où nous verrons Dieu et où nous lui serons semblables. C'est pourquoi nous, pèlerins en ce corps, loin de Dieu, nous demandons avec les filles de Salphaad; mais nous ne savons pas demander comme il faut[1]; nous demandons l'héritage paternel : *Car le Seigneur est la portion de mon héritage*[2]. Nous demandons avec l'Apôtre : *Montrez-nous notre Père, cette vue nous suffit*[3]. Je ne veux rien de plus, rien de moins : voilà la limite de mes désirs et la fin de mes vœux. Et quelle est cette fin? celle dont parle l'Apôtre : *La fin c'est la vie éternelle*[4]. Et quelle est cette vie éternelle? Celle dont parle Jésus-Christ : *La vie éternelle consiste à vous connaître, vous le Dieu véritable, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ*[5].

8. C'est vers cette fin, conclusion suprême, que volait, emporté par ses désirs, celui qui dit dans le Psaume : *Faites-moi connaître, Seigneur, ma fin :* fin du bien, et fin du mal, du mal qui n'existe plus, du bien parvenu à sa consommation. Fin véritable, fin pure, pleine, perpétuelle : pure de tout mal, pleine de tout bien, et sous ce double rapport définitive : elle apporte des affections parfaites, elle suffit pleinement, et sous ce double aspect elle est sans défaut. Aussi le Psalmiste ajoute-t-il : *Faites-moi connaître le nombre de mes jours, ce nombre qui est*[6]. Ce sont des jours simultanés, sans succession; leur nombre n'est susceptible ni de diminution, ni de changement. Aussi est-il dit, *qui est.* Et comment mon jour aurait-il une fin, si mon soleil n'a pas de coucher? *Votre soleil ne se couchera pas*, est-il dit, *et votre lune ne diminuera plus*[7]. Je suis lune, il est soleil. Et la lune sera soustraite à toute diminution, parce qu'elle ne sera plus emportée par aucun mouvement loin de ce soleil éternel et partout présent. Donc par une disposition toute nouvelle, pour ces jours il n'y aura plus de terme; il y aura toujours nombre. Là règnera pour nous l'éternelle durée sans que nous rencontrions toutefois cette absolue simplicité conforme à l'unité divine. Car tous les autres êtres bien qu'immortels, ne sont pas simples. Pour eux être c'est être ceci ou cela; et exister n'est pas leur essence. Car dans la création spirituelle les êtres qui n'ont pas de fin n'en ont pas à raison de la pro-

[1] I Cor. VI, 17. — [2] Ps. XVI, 15. — [3] Ps. XXXV, 9, 10. — [4] Isaïe LXIV, 4. — [5] Nombres XXVII, 1, 6.

[1] Rom. VIII, 26. — [2] Ps. XV, 5. — [3] Jean XIV, 8. — [4] Rom. VI, 22. — [5] Jean XVII, 3. — [6] Ps. XXXVIII, 5. — [7] Isaïe LX, 20.

priété qu'ils ont de durer toujours, et ils sont déterminés mutuellement et définis par la différence de leurs natures et de leurs affections. *Dans la maison de mon Père il y a plusieurs demeures*[1], demeures lumineuses, puisque Dieu lui-même habite une lumière inaccessible[2], de sorte que ce qui s'appelle ici un nombre de jours, est désigné là par une multitude de demeures; ce n'est pas que chacun ait exclusivement la sienne; il en est qui en comptent beaucoup, selon cette parole: *Et toi reçois autorité sur dix villes*[3]. Une étoile en effet diffère en clarté d'une autre étoile[4]. Les âmes qui auront d'abord possédé des vertus nombreuses verront se multiplier leurs clartés, selon la promesse du Prophète: *Le Seigneur remplira ton âme de splendeurs*[5]. Heureuse âme qui resplendira ainsi non d'un rayon unique, mais de rayons nombreux, de ces splendeurs dont il est dit: *Le principe est avec vous dans le jour de votre puissance, au milieu des splendeurs des saints*[6]. Quelles splendeurs sereines que ces jours, que cette puissance de clarté!

9. Qui me donnera qu'un rayon de cette splendeur trine éclaire mon esprit, afin que ce bienheureux nombre soit la plénitude, le complément, et le terme de mes jours? Qui me donnera, dis-je, que mes jours s'étendent dans la mesure de l'éternité, qu'ils brillent de la splendeur de la vérité, et qu'ils soient embrasés de l'esprit de charité? Dans la condition primitive du monde, les retours successifs du soir et du matin produisaient la pluralité des jours. Là, il n'y en aura qu'un jour continu, éternel midi. Ici-bas, pour parler de la sorte, une nuit malheureuse sépare le matin du soir. Mais là un splendide midi réunira ces deux termes, selon ce mot du Prophète: *Au temps du soir la lumière régnera*[7], puisqu'il n'y aura plus ni mutations, ni successions de temps. Mais quand cela sera-t-il? Quand donc, ô bon Jésus, vous montrerez-vous à nous tel que vous êtes au milieu de ce midi? En vous nous verrons le Père, et nous serons satisfaits. O jours lents à venir! O cœurs lents aussi! lents à voir, car vous êtes prompts à croire!

10. Seigneur, rapprochez-vous de nous, afin que nous puissions dire: *Le voici! il vient, il bondit sur les montagnes, il franchit les collines*[1]. Oui approchez, venez au devant de notre lenteur. J'ai lu comment deux de vos disciples cheminant vers Emmaüs, vous vous êtes approché d'eux; vous leur avez reproché la lenteur de votre foi: vous leur avez interprété l'Ecriture en vous en appliquant les prophéties. Au dehors vous vous montriez à eux, et en même temps vous leur ouvriez le cœur, et bientôt vous disparûtes; c'était peut-être parce que vous ne vous montriez pas à eux en plein midi, mais vers le soir, au déclin du jour. Du reste dans toute cette apparition de la bienheureuse résurrection, je ne me souviens pas d'avoir vu qu'il soit parlé du midi; on y dit bien que le jour commençait à poindre, ou qu'il touchait à sa fin; ce qui nous donne à entendre qu'ici-bas la lumière de la vérité se voile des obscurités de l'ignorance. Il faut en même temps voir ici une distinction qui a son prix. Jésus-Christ s'est montré le matin aux pieuses femmes dont le zèle le cherchait en son tombeau[2], et le soir du premier jour de la semaine, aux disciples rassemblés dans le cénacle. Puissiez-vous, Seigneur! nous apparaître aussi soit dans ce matin, soit dans ce soir, qu'éclipse le radieux midi. Mais c'est dans ce midi que nous goûterons le repos de la patrie. En attendant, pendant que nous sommes sur le chemin, nous vous en supplions, Seigneur, ranimez-nous, au sein des ombres, d'un rayon du soir. Mais nous finissons notre entretien avec le jour, sans vous exclure pourtant de nos pensées; ou plutôt terminant en vous, commençant par vous, puissions-nous vous rendre grâces dans les clartés du matin, en exhalant ce cri du Cantique: *Je me suis reposé à l'ombre de celui que j'avais désiré*[3].

[1] Jean XIV, 2. I Tim. VI, 16. — [3] Luc XIX, 17. — [4] I Cor. XV, 41. — [5] Isaïe LVIII, 11. — [6] Ps. CXIX 3. — [7] Isaïe LXX, 19.

[1] Cantiq. II, 8. — [2] Luc XXIV; Marc XVI et Jean XX.— [3] Cantiq. II, 3.

TRAITÉ II

***Chercher Jésus-Christ :** de la contemplation des bienheureux et de celle des âmes voyageuses.*

1. Notre bien-aimé s'est dérobé un instant au milieu des ombres de la nuit : où donc le chercher ? Et quel est-il ? C'est celui qui a dit : *Je suis la fleur des champs*[1]. Si donc nous le cherchons, sortons dans les champs, ou plutôt entrons dans le jardin, puisqu'il *est descendu en son jardin, à la plate bande de baume*[2]. C'est dans un jardin que Marie l'a cherché et trouvé[3]. Elle l'a cherché en pleurant : cherchons-le en le louant, douce occupation payée d'une plus douce récompense. Quelle récompense ? Celle dont il est dit dans le psaume : *Le sacrifice de louange m'honorera : et c'est la voie par laquelle je lui montrerai le salut de Dieu*[4]. Jésus doit donc se montrer à ceux qui le louent. Cherchons-le, la louange aux lèvres, mais cherchons dans le jardin : il y a été trahi, il y a souffert, il y est apparu. C'est ce que l'auteur sacré a bien vu et c'est ce qui lui fait dire : *O vous qui habitez dans les jardins, les amis écoutent, faites-moi entendre votre voix*[5]. Les amis sont Pierre et Jean : les amis sont les disciples à qui il a été dit : *Vous êtes mes amis*[6]. Faites-moi entendre ce que je dois leur annoncer. Ils sont dans les champs, je suis dans le jardin ; ils mettent une main visible à des œuvres énergiques, moi je suis tout entier à de douces occupations. Heureuse la femme qui a mérité de vous entendre, plus heureuse celle qui vous a vu : car si votre voix est douce, votre visage est beau. Mais très-heureuse celle vers laquelle Jésus avait étendu la main, si elle l'eût touché, tenu, gardé ! Présentement on lui dit : *Né me touchez pas*[7]. Ce qu'une n'a pu, plusieurs l'ont fait, celles à qui il dit dans l'Evangile : *Je vous salue. Et elles s'approchèrent, et embrassèrent ses pieds*[8]. Ce que ne peut l'isolement, la communauté l'obtient. Cherchons donc tous ensemble et nous chercherons utilement. Enfin les femmes qui l'ont trouvé étaient venues avec des parfums. Et quel excellent parfum que celui dont il est dit : *Ah ! qu'il est bon, qu'il est doux d'habiter fraternellement ensemble ! Il y a là une douceur égale à celle des parfums qui inondent la tête*[1].

2. Mais peut-être au lieu de se laisser trouver s'est-il offert de lui-même à ces pieuses femmes. *Elles lui prirent les pieds*, est-il dit, sans pourtant les couvrir de parfums, car elles avaient trouvé vivant celui qu'elles cherchaient parmi les morts. Elles venaient pour oindre le Christ, pour oindre celui qui déjà était embaumé, et lui, à son tour, venait à elles tout chargé de l'odeur vivifiante d'aromates immortels. Avant sa passion il consentit à recevoir une onction, et il le permit en vue de sa sépulture : après sa résurrection il n'avait plus besoin de parfums. Alors en effet il possédait les riches parfums de l'immortalité, et du pouvoir royal et suprême. Il le déclare lui-même : *Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre*[2]. Et l'Apôtre dit à son tour : *Dieu lui a donné un nom au dessus de tout nom*[3]. C'est pour cela qu'il est dit : *votre nom est une huile répandue*[4]. Et il nous invite lui-même à ses aromates : *Je suis venu en mon jardin, ma sœur, mon épouse : j'ai moissonné ma myrrhe avec mes aromates*[5]. Ce que j'ai semé vient de vous, mais ce que j'ai moissonné vient de moi, c'est pour moi, ou plutôt pour vous ; en réalité c'est pour moi, et pour vous en espérance. C'est pourquoi je vous invite : *Venez dans mon jardin, ma sœur, mon épouse*. Noms agréables, noms pleins de douceur qui expriment un lien résultant de la nature ou de la grâce. Associé à votre nature, je vous donne ma

[1] Cantiq. II, 1. — [2] Id VI, 1. — [3] Jean XX, 1, 16.— [4] Ps. XLIX, 23. — [5] Cantique VIII, 13. — [6] Jean XV, 14. — Jean XX, 17. — Math. XXVIII, 9.

[1] Ps. CXXXII, 1, 2. — [2] Math. XVVIII, 18. — [3] Philippe II, 9. — [4] Cant. I, 2. — [5] Ibid. V, 1.

grâce en échange. C'est pourquoi je vous appelle ma sœur, ma sœur dans la chair; et mon épouse, mon épouse dans le Saint-Esprit: sœur dans la chair, où j'ai pris l'humanité entière, Epouse selon l'esprit qui a versé en vous la charité. Venez donc, ma sœur, mon épouse, venez vous qui avez reçu un pareil gage, venez, assurée de la plénitude. *J'ai moissonné ma myrrhe avec mes aromates*, une myrrhe destinée à ma sœur, des aromates pour mon épouse : de la myrrhe pour la chair, des aromates pour l'esprit; la myrrhe de l'incorruption, les aromates de la vérité. Vous connaîtrez la vérité, mais quand l'onction dont je suis la source vous l'aura enseignée. Vous venez avec des parfums : j'en ai d'autres que vous ne connaissez pas, parfums nouveaux, ou plutôt anciens déjà : car j'ai amoncelé dans mes trésors les parfums anciens et nouveaux. Déjà en effet la résurrection future est commencée dans ma personne, et la gloire de cette antique et éternelle clarté persévère, puisque mon Père m'a glorifié de la gloire que j'avais en lui avant même la création du monde.

3. Oui! Seigneur, ces parfums sont des parfums exquis, et déjà leur odeur est arrivée jusqu'à votre Epouse. Aussi dit-elle : *L'odeur de mon bien-aimé est l'odeur d'un champ plein de froment*[1]. Vous la précédez, elle vous suit : elle dit en effet : *attirez-moi* après vous : *nous courrons à l'odeur de vos parfums*[2]. Epoque bienheureuse où on dira de nous : *qui sont ceux-ci qui volent comme des nuées*[3] ? Aujourd'hui si l'esprit est prompt, la chair est plus lente, et la faiblesse de nos forces ne répond pas à l'ardeur de nos désirs. Aussi est-il dit : *Attirez-moi après vous, nous courrons à l'odeur de vos parfums.* Courir est bon : mais être tiré vaut mieux. Attendez l'âme lente en sa marche, tirez la bonne volonté. Je courrai avec plus de dévotion si vous courez avec moi : courons ensemble, vous au milieu des parfums, et moi à leur odeur. Heureuse l'âme qui, après ses fatigues, goûte désormais la joie au sein des parfums, et en qui s'épanche l'onction de la connaissance et de l'amour! Ou pour mieux dire, elle est emportée et absorbée par le torrent de la volupté et l'immensité des douceurs célestes. Ah! il est bien caché celui qui est là caché, enseveli avec Jésus-Christ, en Jésus-Christ : il est *ce sépulcre* dont on lit *qu'il est glorieux*[4] : oui glorieux, puisque *sa place est au sein de la paix, et son séjour en Sion*[1]. Ceux qui résident là vous contemplent de haut. Pour nous, nous ne voyons guères qu'en un miroir, dans le miroir des créatures, et dans les symboles des Ecritures. Nous sommes plongés dans les figures et les ombres; les autres résident au sein de la vérité pure. Ils la contemplent à loisir, ils écoutent, et la voix de l'Epoux les ravit de joie, sa vue les transporte : car sa voix est douce et sa figure ravissante. Aussi les cœurs qui ont participé à l'onction éprouvent-ils un désir continuel, une ardeur infatigable pour des accents et un spectacle si suaves, et votre nom est une huile répandue en eux. Oui, une huile; car votre nom, votre connaissance c'est une lumière, une joie répandue dans l'âme et qui l'inonde; elle ne croit plus, elle voit. Là il n'y a plus un cœur et un cœur ; tous les cœurs n'en font qu'un. Quel bonheur, quelle joie d'habiter ainsi ensemble, et ensemble en pareil lieu ! car là le Seigneur parle et s'épanche : il parle ouvertement, il s'épanche avec une magnifique abondance; il répand ses plus riches bénédictions, il verse la vie et la vie éternelle.

4. Malheur à moi qui n'épanche pas pleinement au dehors ce que je puis recueillir! Malheur à l'aridité de mes paroles, ou plutôt à celle de mon cœur! Mes paroles ne répondent pas à mes affections, ou mes affections à ma foi, et elle est insuffisante la foi qui ne nourrit pas pleinement. *Nous serons rassasiés*, est-il dit, *quand votre gloire nous apparaîtra*[2]. Quand la réalité se montrera, la faim disparaîtra, la faim indigente, et non la faim remplie, la faim affamée et non la faim satisfaite. Heureuse réfection qui exclut le dégoût et aiguise le désir! Heureuse avidité qui n'est pas le produit de la satiété! *Ceux qui me mangent auront encore faim*[3], est-il écrit. Et se nourrir qu'est-ce sinon contempler? *Que les justes goûtent les délices d'un festin sous les yeux de Dieu*[4], c'est-à-dire en voyant Dieu. Mais qu'est-ce qu'avoir faim, sinon chercher Dieu et le chercher toujours? *Cherchez le Seigneur et soyez fortifiés; cherchez toujours son visage*[5]! Cherchez toujours son visage, vous qui voyez face à face. Pour nous qui vivons dans un corps, comment le pouvons-nous voir sinon par derrière? *Attirez-nous après vous.* Attirez-nous de cette vue à la vue directe de votre visage, de la foi à la vision, du parfum à l'onction, car nous marchons

[1] Gen. XXVII, 27. — [2] Cant. I, 3. — [3] Isaïe LX, 8. — [4] Isaïe XI, 10.

[1] Ps. LXXXV, 3. — [2] Ps. XVI, 15. — [3] Eccli. XXIV, 29. — [4] Ps. LXXVII, 4. — [5] Ps. CIV, 4.

guidés par la foi et nous courons à l'odeur de vos parfums. Bienheureux ceux qui ayant ainsi couru ont atteint le but, qui n'ont plus besoin de courir, qui sont en possession de la vérité, qui n'oscillent plus, qui sont inondés de tous les parfums de l'immortalité, et qui ruissellent de la myrrhe de l'immutabilité ! Là ils vous louent avec une plénitude proportionnée à leur liberté. *Vous connaîtrez la vérité*, est-il dit, *et la vérité vous délivrera*[1]. La vanité fuira donc devant l'éclat de la vérité : car la créature est asservie malgré elle à la vanité[2], et ce joug pesant se dissout sous l'action de l'huile[3], sous l'abondance de l'onction. On versera en effet, dans votre sein, une mesure large, entassée, une mesure qui débordera[4]. Vous nous la donnerez, Seigneur, et vous vous donnerez vous-même à nous, car vous êtes mon partage. Mais comment vous donnez-vous donc avec mesure, vous si grand, vous l'immensité même ? Proportionnez-vous l'huile à l'étroite capacité du vase ? Alors pourquoi parlez-vous d'une mesure qui déborde ? Est-ce parce que vous versez plus que nous ne saurions contenir ? En effet nous avons beau nous étendre et nous dilater pous vous embrasser, nous n'y réussissons pas. Dieu a la puissance d'excéder dans ses œuvres l'étendue de nos prières, l'étendue même de notre intelligence. A plus forte raison son être incréé excède-t-il la mesure de nos désirs et les limites de notre intelligence. *Voici*, dit le Prophète, *voici que j'épanche sur eux un fleuve de paix, un torrent de gloire qui les inondera*[5]. L'homme pourra-t-il donc absorber ce fleuve dont les flots impétueux réjouissent la cité de Dieu, boire le Jourdain et engloutir ses eaux ? Non ! non, Seigneur, nous ne sommes pas à l'étroit en vous : vous donnez avec abondance, et vos dons ne sont pas le partage exclusif d'un petit nombre, ils ne sont pas petits non plus : ils ne viennent pas d'un cœur ménager et parcimonieux. Vous prévenez les mérites, vous excédez les vœux. Non, en vous nous ne sommes pas à l'étroit : nos cœurs seuls sont resserrés. Ah ! mes frères, puisque nous avons de telles promesses, dilatons-nous donc, dilatons-nous pour souhaiter, dilatons-nous pour obtenir.

5. Et vous, Seigneur, sous la paisible et douce effusion de vos grâces (qui m'aident à courir dans la voie de vos commandements quand elles m'ont dilaté le cœur[1]) vous qui étendez le ciel comme les peaux d'une tente, étendez aussi la peau vieillie de mon âme contractée par son inertie : effacez-en les rides et les plis, dilatez-en la capacité ; que je vous désire et que je vous saisisse sans mesure, et puisse cette sainte passion accroître ma capacité ! Ainsi mon cœur volera vers les biens que la foi me découvre, et dont l'expérience, si faible soit-elle, aura éveillé en lui le goût. Ma brûlante ardeur n'aura plus à attendre les impulsions de la raison. Ainsi au milieu des tentations, la fermeté résolue et constante en nos saintes résolutions aura moins à souffrir : elle trouvera un soutien dans la prochaine réalisation de ses désirs et de ses pieuses espérances. Mais arrêtons-nous et respirons un instant ; accordons à un esprit fatigué un repos qui lui permettra de se relever bientôt avec plus d'énergie.

[1] Jean VIII, 32. — [2] Rom. VIII, 20. — [3] Isaïe X, 27. — [4] Luc VI, 38. — [5] Isaïe LXVI, 12.

[1] Ps. CXVIII, 32.

TRAITÉ III

Différences des joies de la route et de celles de la patrie.

1. Il est juste qu'après le repos de la nuit nous commencions la journée en nous présentant devant vous, Seigneur. Faut-il seulement nous présenter devant vous ou vous suivre? Ah! bienheureux celui qui vous rencontre dès l'aurore debout à sa porte, afin de pouvoir à son tour se tenir en votre présence, et s'y tenir jusqu'au soir! Car si vous veniez à vous dérober d'un vol subit il serait réduit à chercher au hasard au milieu des ombres. Vous aimez en effet à vous cacher dans les ténèbres[1]. Vous êtes à la fois lumière et obscurité, puisque vous habitez une lumière inaccessible[2]. Vous êtes ténèbres pour nous à qui vous restez insaisissable, mais insaisissable à l'œil et non à la voix, puisque la prière monte jusqu'aux régions où la raison n'arrive pas. *Mes cris*, dit le Prophète, *sont arrivés en sa présence et à ses oreilles*[3]. Que nos cris arrivent donc jusqu'à vous, afin qu'à votre tour vous paraissiez devant nous, pour nous accorder au moins de vous voir, si nous ne pouvons vous saisir. *Revenez, revenez, afin que nous vous voyions*[4], en attendant que nous vous puissions tenir enfin. *Revenez, pareil à la chèvre ou au faon de biche, sur les montagnes des aromates*[5]. *Soyez semblable à la chèvre*, laissez-vous voir et fuyez; montrez-vous et disparaissez; soyez présent à l'œil, et dérobez-vous aux mains. Il est dit en effet à cette femme: *Ne me touchez pas*[6], ne vous confiez pas à l'expérience des mains. Voici donc, mon Dieu, que je m'abstiens de porter la main vers vous, j'y dirige mon œil. *Dès le matin je me présenterai devant vous et je verrai*[7]. Malheur à moi si on m'adresse ces paroles: *Détournez vos yeux de moi, car vos yeux m'ont mis en fuite*[8]. Ou peut-être en fuyant nos regards allumez-vous les désirs, afin qu'on vous cherche avec plus d'ardeur, en vous aimant davantage. Votre fuite n'a d'autre résultat que de solliciter l'avidité de nos poursuites.

2. Ah! qui me donnera les pieds agiles du cerf, afin que je puisse suivre rapidement ce faon, oublier les soucis domestiques, et me plonger dans une céleste solitude! Quel bonheur d'être débarrassé du fardeau de soi-même, et d'acquérir peu à peu la légèreté des biches! C'est ce qui fait dire au Prophète: *Seigneur, je n'ai eu aucune peine à vous suivre*. Vous avez raison, Prophète béni, oui, vous avez raison. Mais vous ne dites pas assez. L'absence de peine ne suffit pas; il faut la joie. Aussi un autre développe ce que votre langage a d'incomplet. *Qu'ils chantent dans les voies du Seigneur, car la gloire de Dieu est grande*[1]. Et encore: *Je chantais vos lois dans le lieu de mon pèlerinage*[2]. Tout cela se passe au-dedans; c'est dans le cœur que s'élèvent ces chants, c'est dans le cœur que l'on court ainsi. *Il a disposé des ascensions en son cœur dans cette vallée de larmes*[3]. Mais quelle est donc la raison de cette ascension accompagnée de larmes, et de ce pèlerinage au milieu des cantiques, puisque dans la patrie il n'est point de lamentations, ni de joie sur une terre d'exil? *Comment chanterons-nous les cantiques du Seigneur sur la terre étrangère*[4]*?* Mais peut-être ou plutôt assurément ceux qui restent assis aux bords du fleuve de Babylone versent des larmes, et ceux-là se réjouissent qui s'en éloignent. S'élever dans la vallée des larmes c'est en sortir, et encore que l'on quitte la région des larmes on le fait sans pleurer, car il est plus doux de résider sur la montagne des joies que dans la vallée de douleur. Ou plutôt les larmes que l'on verse n'ont d'autres motifs que la lenteur d'une ascension qui nous tient trop éloignés du but. En effet, les ascensions que le juste prépare en son cœur ne se trou-

[1] Ps. XVII, 12. — [2] I Tim. VI, 16. — [3] Ps. XVII, 7. — [4] Cantiq. VI, 12. — [5] Id. II, 17, et VIII, 14. — [6] Jean XX, 17. — [7] Ps. V, 5. — [8] Cantiq. VI, 4.

[1] Ps. CXXXVII, 5. — [2] Id. CXVIII, 54. — [3] Ps. [illegible], 6, 7. — [4] Ps. CXXXVI, 4.

vent pas réalisées immédiatement; ce n'est qu'après la bénédiction donnée par le législateur *que les saints iront de vertu en vertu, jusqu'à voir le Dieu des Dieux en Sion*[1]. Le juste avance, il se hâte dans la joie de son cœur vers la récompense, comme celui qui aborde, aux doux sons de la flûte, la montagne du Seigneur, cette montagne dont le Prophète a dit : *Et le Seigneur fera sur cette montagne un festin abondant, un festin de vendange, un festin de viandes succulentes, un festin où sera servi un vin pur*[2]. Présentement la joie de cette ascension est tempérée, imparfaite, mêlée de larmes ; *la main du Seigneur tient un calice plein d'un vin mélangé*[3]. Il est mélangé pour l'âme voyageuse, pur pour celle qui touche au terme de sa route, et la lie est réservée à la nonchalance. La Sagesse a mêlé sa coupe ici où elle clarifiera le vin d'une nouvelle vendange. Là les bienheureux esprits n'ont qu'une occupation, un éternel jubilé dans la joie qu'ils goûtent avec Dieu, et dans les louanges qu'ils lui décernent : car dans le séjour qu'ils habitent *on ne rencontre qu'actions de grâces, et cris de louanges*[4].

3. Réjouis-toi, Jérusalem, éclate en accents de louanges ; célèbre la majesté divine, remercie la divine munificence. Ces vœux, tu les acquittes toujours et on les exige toujours. Tu les acquittes avec promptitude et on les exige pieusement; et ces exigences mêmes constituent la félicité. La perception désirée de la bienheureuse vérité se recommande elle-même, et la sérénité inspirée à nos sens y verse la joie avec la lumière : *La lumière s'est levée sur le juste, et la joie sur les cœurs droits. Justes, réjouissez-vous dans le Seigneur*. Et que rendront-ils au Seigneur en retour de cette joie ? *Célébrez par vos louanges la lumière de sa sainteté*[5]. La joie naît donc de la lumière, et la joie enfante la louange : oui, en grandissant elle éclate en louanges ; des cœurs inondés des clartés de la vérité débordent malgré eux en une heureuse ivresse; ils sont impuissants à retenir les chants que leur inspirent les douceurs qui les transportent. La suavité en effet provoque les désirs, l'abondance apporte la satisfaction, et l'éternité rend cette satisfaction éternelle. Voici en effet le témoignage que se rend la suavité, la fécondité, l'éternité : *Celui qui boira de l'eau que je donne, la sentira se transformer en lui en une source qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle*[6].

[1] Ps. LXXXIII, 8. — [2] Isaïe XXV, 6. — [3] Ps. LXXIV, 9. — [4] Isaïe LI, 3. — [5] Ps. XCVI, 11, 12. — [6] Jean III, 4.

4. O esprits, ô âmes des justes que vous êtes heureux ! O Eglise des premiers nés inscrits aux cieux ! Oui, vous êtes vraiment les premiers-nés, vous qui avez goûté les prémices des bénédictions futures ! *Mangez mes amis, et buvez, enivrez-vous, mes bien-aimés*[1]. Buvez à votre citerne : que les eaux de votre puits montent et débordent ; que les eaux de vos délices affluent et ruissellent dans les places de votre cœur. Que les étrangers n'y aient aucune part; que tous les gens de votre maison n'y soient pas même admis. Car nous sommes les concitoyens des saints et les serviteurs de Dieu. Citoyens enrôlés mais pas encore admis ; citoyens joyeux mais pèlerins, errant ici-bas au hasard, puisque nos iniquités, semblables à un vent d'orage, nous ont emportés[2]. Pour vous, vous voilà assis dans les charmes de la paix, dans les tabernacles de la confiance, dans le repos de l'opulence[3]. Ah ! malheur aux habitants de la terre, où la paix est rare, la sécurité absente, ou un travail incessant n'enfante que la pauvreté. La vie de l'homme en effet est un combat[4] ; la chair oppose ses désirs à ceux de l'esprit, notre adversaire tourne autour de nous comme un lion qui cherche à dévorer sa proie[5]. C'est à la sueur de notre visage que nous mangeons notre pain, et la terre de notre cœur ne paie nos efforts que d'épines et de ronces. Aussi, dispersés, déchirés, le cœur desséché, nous avons plutôt sujet de gémir que de nous réjouir avec sécurité en Dieu ; seulement l'espérance jugeant de la fin par les prémices que nous goûtons, du pressoir des tribulations exprime l'huile de la consolation qui réjouit nos visages, qui inonde nos têtes, qui nous permet de nous glorifier dans la souffrance, avec l'Apôtre, et de nous complaire avec lui dans les humiliations, *sachant que la tribulation opère la patience, la patience l'épreuve, et l'épreuve l'espérance*[6]. Or, l'espérance qu'est-ce, sinon un avant-goût des joies de la gloire à venir ? *Nous sommes sauvés par l'espérance*[7], dit saint Paul, *nous nous réjouissons par l'espérance*[8]. Une foi pieuse sait en effet devancer la lenteur des temps, et ressentir comme présents les objets dont une confiance inébranlable lui trace l'image : mais une pareille espérance est le fruit d'une conscience pure, et non de la présomption.

5. Lavez-vous, et soyez purs ; plongez-vous dans les eaux ou dans les flammes ;

[1] Cant. v, 1. — [2] Isaïe LXIV, 6. — [3] Id. XXXII, 18. — [4] Job VII, 1. — [5] I Pierre V, 8. — [6] Rom. V, 3, 4. — [7] Id. VIII, 24. — [8] Id. XII, 12.

que le double creuset de la pénitence et de la souffrance vous ayant dégagés de tout élément étranger, le ciel abaisse sur vous ses regards, qu'il y verse la fraîche rosée de ses joies, et que vous puissiez vous glorifier et vous écrier avec bonheur : *Vos consolations ont apporté à mon âme une félicité proportionnee à la multitude de mes douleurs*[1]. Purifiez-vous et réjouissez-vous; purifiez-vous souvent pour vous réjouir avec une ferveur plus vive. Faites fréquemment ce qu'il vous est impossible de faire toujours. Malheureuses collines de Gelboé, vouées à une sécheresse éternelle, vous n'êtes pas inondées de cette pluie volontaire, et sur vos sommets ne descendent pas les gouttes de la rosée matinale : aussi vous n'êtes pas les champs des prémices, et on ne peut attendre non plus de vous les fruits du soir. Ah! Seigneur, plût au ciel que ma tête fût chargée de cette rosée, et que ma chevelure fût inondée des gouttes de la nuit! Et ne vivons-nous pas dans la nuit, en attendant que le jour paraisse et que les ombres s'inclinent? L'objet de notre attente est dans les splendeurs du midi; on n'y redoute pas les ombres, on ne le désire plus goutte à goutte. Ici-bas ce n'est plus la gouttelette échappée du seau de Jacob; mais alors son germe plongera dans les eaux profondes. Temps fortunés où la terre entière sera arrosée d'en haut, et ne connaîtra plus l'aridité stérile; oui elle sera arrosée et d'en haut et d'en bas, elle le sera de toute part quand ma chair et mon cœur tressailliront au sein du Dieu vivant. Quelle fontaine délicieuse jaillira alors et purifiera notre cœur! fontaine bien supérieure à la première puisqu'elle sera intarissable. Les élus puiseront l'ivresse dans les délices de votre maison, et vous les abreuverez au torrent de vos voluptés, car en vous est la source de la vie, et c'est dans votre lumière que nous verrons la lumière[2]. Heureuse source qui laisse échapper de pareils ruisseaux, le plaisir, la fécondité, la vie, la vérité.

6. De ces hauteurs laissez tomber ici quelques gouttes de rosée; sur ceux qui vous connaissent étendez votre miséricorde puisque vous ne vous communiquez pas encore tout entier. Déployez votre miséricorde, épanchez votre grâce, répandez en nos entrailles votre esprit, l'Esprit principal qui nous réforme, nous redresse, nous fortifie, nous apporte la joie et la lumière. Car les justices du Seigneur sont la droiture même, elles réjouissent le cœur; les préceptes de Dieu sont une lumière qui illumine les yeux[1], autant du moins que nous pouvons ici-bas recevoir de lumière et de joie. Un jour nous goûterons en votre présence la plénitude de la joie, la joie du moissonneur, la joie du vainqueur qui partage les dépouilles qu'il a conquises[2]. Là notre joie sera celle de la possession; ici nous n'éprouvons encore que celle qui se propose, qui espère, et qui poursuit. Au ciel, plénitude des biens dont cette vie ne nous offre qu'une part. Ce qui tombe d'en haut sur nous n'est qu'une goutte, ce n'est pas un fleuve; c'est une étincelle, ce n'est pas le foyer. Hélas! que cette étincelle est prompte à s'évanouir, et que cette goutte s'évapore rapidement! Souvenez-vous de nous, Seigneur, avec cette bienveillance dont vous entourez votre peuple; visitez-nous de votre salutaire assistance, jetez sur nous un regard de bonté; afin que nous nous réjouissions de la joie qui est le partage de votre peuple, et que vous soyez loué dans votre héritage[3]. Oui, visitez-nous pour voir, nous réjouir, louer; visitez-nous dans le salut et la lumière, dans la joie et la louange. Toutes ces faibles gouttes sont bonnes bien que rares, et légères comme la rosée. Cieux, versez votre rosée; montagnes éternelles, distillez sur nous la douceur[4]. Les gouttes de cette rosée feront tressaillir de joie les germes de la terre.

7. Et vous, mon Dieu, soyez-nous une rosée afin que nous germions comme le lis. Une fois partie, votre parole ne revient jamais inutile; elle atteint heureusement le but. Sous son action le sapin remplacera l'humble lavande, et le myrte croîtra au lieu de l'ortie. Elle relève les cœurs abattus et les porte dans les hauteurs, elle calme et adoucit le feu des sens; elle place les désespérés dans une région et une vie célestes; elle apaise les âmes irritées, et use envers les douces de merveilleux ménagements. Délicieuse visite : mais c'est une nuée du matin, c'est une rosée fugitive[5]. En effet la rosée du matin est bien la juste image de la contemplation de l'âme enfermée dans le corps, et des extases qu'elle éprouve. Elle y rencontre je ne sais quel froid de la nuit causé par la froideur de ses sentiments, je ne sais quelle obscurité qui tient aux obscurités de l'intelligence. Mais si c'est une rosée matinale, pourquoi est-elle fugitive? Passe-t-elle

[1] Ps. xcIII, 19. — [2] Ps. xxxv, 9, 10.

[1] Ps. xvIII, 19. — [2] Isaïe. — [3] Ps. cv, 4, 5. — [4] Isaïe LV, 11, 13. — [5] Osée vi, 4.

loin de nous, ou passe-t-elle pour pénétrer en nous ? La parole de Dieu est vivante, efficace, plus perçante qu'un glaive à deux tranchants ; il ne coupe pas seulement la peau ; il entre, il atteint jusqu'aux moëlles, il arrose jusqu'aux os ; car il est plus onctueux que l'huile, et en même temps c'est un trait acéré. Eh quoi ? quand le cœur de l'homme se déploierait comme le ciel, se roulera-t-il comme un livre, et se fondra-t-il en fumée? Que chacun donne ici une explication conforme à son expérience intime. Dans l'âme parfaite cette parole entre et la pénètre ; pour celle qui n'est encore que sur la route du progrès, cette parole la traverse et s'envole. Elle nous dépasse afin de nous attirer, et en fuyant elle semble nous dire : *Passez jusqu'à moi, ô vous qui me désirez* [1]. Peut-être, Seigneur, nous éloignons-nous de vous plus souvent que vous de nous ; puisque vous allumez votre lampe, vous balayez votre maison, vous nous scrutez comme parle le Prophète [2], vous cherchez nos souillures cachées, vous sondez nos âmes plongées en des occupations et des pensées vaines, frivoles, molles ou dissipantes, partagées entre le monde et Dieu, que dis-je ? portées plutôt vers le siècle, sinon par leurs désirs, du moins par leurs habitudes, car les soucis qui ont un but utile nous assiégent avec violence, et l'inutilité nous envahit encore quand la nécessité nous presse moins vivement. Nous fuyons le doux silence des bois, pour les fleuves bruyants de Babylone. Mais notre entretien avec vous, cet entretien dont vous êtes l'objet s'est prolongé ; nous y avons puisé un suave aliment, comme des petits chiens nourris des miettes tombées de votre table. Si votre passage rapide procure de si doux effets, que produira donc votre demeure? Mais hélas ! nous sommes indignes d'un bien si doux. *Ah ! Seigneur, restez avec nous, la nuit avance et le jour fuit* [1]. Oui, il fuit avec vous. Mes frères, que vos instantes prières lui fassent violence. Ces deux disciples qui allaient à Emmaüs surent le contraindre quand il faisait semblant de passer outre. Comment la vérité pouvait-elle donc user de fiction ? Jésus-Christ fit semblant d'aller plus loin, contraint à faire auprès d'eux séjour, mais non à fixer sa demeure, puisqu'il disparut pendant le repas. Cette fiction ne fut qu'une occasion de rester avec eux. Il feint de partir, en modérant la joie spirituelle, mais il reste secrètement dans le cœur où il assure le règne de la justice, et accroît l'humilité.

TRAITÉ IV

Des entretiens et de la méditation qui ont les choses divines pour objet.

1. Tu as ce que tu m'as demandé, et tu l'as même avec intérêt ; intérêt qui me profite et que j'estime un gain pour moi. Je ne puis en effet que gagner à m'entretenir avec toi et l'occasion qui m'en donne la facilité m'est une bonne fortune. Peut-être me reproches-tu d'user ici du mot d'entretien, et d'outrager ainsi la grandeur des idées qui nous occupent, comme si nous avions l'habitude de traiter des sujets peu sérieux. Mais n'est-ce donc pas s'entretenir que de parler de ce que nous ne voyons pas et d'affirmer ce que nos oreilles ne saisissent pas? O Dieu, s'écrie le Prophète, *l'œil n'a pas vu ce que vous préparez à ceux qui vous attendent* [2], à ceux qui espèrent, qui attendent, mais qui ne voient pas encore. Car espère-t-on ce que l'on voit [3] ? Si les objets que nous voyons ne nous apparaissent qu'à travers un miroir, en énigme, à plus forte raison ceux dont nous parlons ; puisque la parole la plus éloquente est incapable d'expliquer les secrets des choses. Selon moi, et à mon sens, toutes les paraboles et les figures employées pour rendre la vérité

[1] Eccli. XXIV, 26. — [2] Sophon. I, 2.

[1] Luc XXIV, 28, 29. — [2] Isaïe LXIV, 4. — [3] Rom. VIII, 24.

que nous attendons ne sont que fables, comparées à elle. Il est vrai, les choses créées sont agréables à l'œil, marquées d'un cachet d'unité, leur usage est utile, et leurs propriétés efficaces : mais en face de cette immense, simple, éternelle unité de l'essence divine, de la beauté de sa sagesse, du poids de son amour, de l'étendue de sa puissance, que sont-elles? Elle est celui qui est[1], sa sagesse ne se compte pas[2], la plénitude de sa charité se dérobe à toute science. Et qui donc racontera les puissances du Seigneur? Les expressions et les images que le langage emprunte même pour essayer d'en donner une idée en diffèrent totalement par leur nature et n'ont avec ces grandes choses aucun rapport. Non! on ne leur saurait comparer ni l'or de l'Ethiopie, ni les couleurs les plus éclatantes[3]. Et pourtant ce qui, à nos yeux, est supérieur à toute beauté, se trouve dépeint et coloré par l'or, la pourpre, les fleurs, les fruits, par la beauté des objets créés : de sorte que si le fond intime de cette beauté supérieure nous échappe absolument, les couleurs et les figures qui l'enveloppent en laissent échapper un rayon à travers leurs ombres. Ombres salutaires et qui procurent un instant de fraîcheur : ce qui fait dire à l'Epouse : *Je me suis assise à l'ombre de celui que j'avais désiré, et son fruit est doux à mes lèvres*[4].

2. Qu'il lui serait bien plus agréable et plus doux de se reposer non plus à l'ombre, mais par delà, en vous ô bon Jésus! et de jouir enfin du terme de ses désirs! Présentement elle repose à l'ombre, et elle y répare ses forces qu'elle perd bientôt hélas! En effet, nous connaissons en partie : et ce qu'il y a de partiel dans nos connaissances disparaîtra sous le règne de la perfection[5]. L'ombre, en effet, c'est l'appui de la faiblesse, c'est le soutien de la langueur. En effet, il est dit ensuite : *Soutenez-moi de fleurs, entourez-moi de fruits, car je languis d'amour*[6]. Bienheureux celui en qui le saint amour est une langueur, et non une passion! Il en est en effet qui guérissent vite de la blessure que la charité leur a faite; ils ressemblent au lierre de Jonas qui sèche aussi vite qu'il a verdi[7]. La passion est un désir rapide, la langueur un mouvement durable. Cœur malsain, ou plutôt cœur insensé celui qui ne sait pas être blessé de cette blessure! *La charité m'a blessée*[8], dit l'Epouse. La charité va plus

[1] Exode III, 14. — [2] Ps. CXLVI, 5. — [3] Job. XXVIII, 19. — [4] Cantiq. II, 3. — [5] I Cor. XIII, 9, 10. — [6] Cantiq. II, 5. — [7] Jonas IV, 6, 7. — [8] Cantiq. V selon les Sept.

loin, elle tue, car *l'amour est fort comme la mort*[1]. Et l'Apôtre s'écrie : *Vous êtes morts et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ*[2]. La vie est cachée et les désirs s'allument; la vérité gît inconnue et la vertu languit : l'anxiété brûlante du désir trouve un rafraîchissement dans les ombres des figures, et est soutenue par les fleurs printanières. Ces figures sont déjà belles; elles reposent le cœur fatigué, et le raniment de ces caresses aimées de l'enfance, afin que des joies habituelles et sensibles nous donnent l'expérience des joies inusitées. *Vos places, Jérusalem, sont couvertes d'or pur*[3]. *Je rangerai vos pierres, et je poserai vos fondements sur les saphirs*[4]. *Je changerai votre désert en délices et vos solitudes en un jardin aimé du Seigneur*[5], et mille autres passages où les Prophètes et les Apôtres ont en vue la Jérusalem céleste. Dans la description de ses portes, de ses places, de ses murs, des métaux qui y brillent, des pierres et des bois qui entrent dans sa construction, de ses fontaines, de ses fleuves, quel charme pénétrant! Avec quel plaisir on l'écoute malgré ce qu'elle a d'obscur. Les comparaisons laissent en effet aux conjectures et aux soupçons un vaste champ. Jonas éprouva une vive joie sous l'ombre de son lierre, mais le lierre sécha et la figure disparut. Aussi, le tissu de nos discours est-il formé de paroles figurées, j'oserai les appeler une sorte d'affabulation, non pas à raison de l'éternelle vérité cachée au dedans, mais à cause de la vanité de l'enveloppe qui la recouvre et qui disparaîtra. Vous lisez en effet dans l'Evangile, au sujet de ces deux disciples qui allaient à Emmaüs, *qu'ils s'entretenaient et se plaignaient entre eux*; ils se plaignaient parce qu'ils ne tenaient pas Jésus-Christ; ils chancelaient, leur foi n'étaient pas parfaitement assise. C'est pourquoi il est dit d'eux qu'ils se plaignaient, qu'ils conféraient ensemble, qu'ils marchaient en s'entretenant : et cependant, comme ils s'entretenaient ainsi, Jésus en personne s'approcha et fit route avec eux[6].

3. Evoquez un doux souvenir; combien de fois en nous notre cœur brûlait pour Jésus quand sur la route nous parlions de lui! Et ce que nous disions de lui il nous l'avait dit le premier. Ah! Puissé-je plus souvent faire de lui l'objet total de mes recherches, de mes entretiens et de mes colloques, avec toi surtout! Puissé-je me taire et t'écouter! Tes discours sont condensés et ils rendent cepen-

[1] Cant. VIII, 6. — [2] Coloss. III, 3 — [3] Tob. XIII, 22. — [4] Isaïe LIV. 4. — [5] Id. LI, 3. — [6] Luc XXIV, 15.

dant suffisamment tes idées; tes paroles sont peu nombreuses, mais riches de sens; tu me sembles les peser toutes, et aucune ne tombe à l'aventure de tes lèvres qui *sont vraiment un rayon qui distille le miel.* En effet tout ce que tu dis est proféré avec lenteur, délibération, tout est pesé de façon que tout cela est plutôt distillé qu'il ne coule. Tout y est élaboré, subtil, quintessencié : tout coule goutte à goutte, suavement, du fond intime des choses. Oui c'est un rayon de miel C'est bien ce que signifie la suite du texte : *Le miel et le lait sont sous ta langue*[1]. *Sous la langue*, est-il dit, et non sur la langue. En effet ce qui est caché dessous est plus grand que ce qui brille dessus. Qu'est-ce donc si lait et miel sont aussi sur la langue ? *Le miel et le lait sont sous votre langue.* Ils ne sont pas seulement ni entièrement dans ta parole; mais comme tu n'as aucune dissimulation sur les lèvres, tu caches en ton cœur de riches trésors. Sur ta langue sont les choses que tu dévoiles, sous ta langue ce que tu suggères en secret, et au-dessus de ta langue les matières dont l'exposition défie ton éloquence et que le silence seul peut rendre.

4. Souvent, si j'ai bonne mémoire, au début d'un discours, tes paroles se pressaient, puis attentif, étonné d'une lumière ou d'une joie qui jaillissaient en ton cœur, tu t'interrompais et tes phrases finissaient en soupirs. Car si la langue suffit à rendre l'évidence, au-dedans de nous-mêmes le saisissement, l'amour, l'admiration qu'inspire le rayonnement de la lumière d'en haut, attirent, ravissent et absorbent le cœur qui se trahissait par les paroles. Une nuée l'entoure comme Moïse[2], et l'enveloppe : et les ténèbres lui sont un sanctuaire qui, le tenant appliqué au monde intérieur, le rend muet pour le monde extérieur. Le miel est donc sous ta langue, la douceur est en ta voix, non comme choses inférieures, mais intérieures : ou plutôt tout cela réside au fond de ton âme, quand incapable encore de maîtriser la douceur qu'elle goûte, elle est impuissante à expliquer pleinement les joies qui la remplissent ou à en endurer l'expérience : elle s'y livre tout entière, sans toutefois les posséder dans leur totalité. *Mes yeux*, dit le Psalmiste, *mes yeux ont défailli dans votre parole,* non-seulement à votre parole, mais aussi *après elle ;* après votre parole en la désirant : à votre parole en la recevant : après votre parole, en tant qu'elle est brûlante : à votre parole, parce qu'elle est fortement brûlante[1]; *Aussi mon âme s'est fondue à la voix du bien-aimé. Je l'ai cherché*[2]. Mon âme s'est fondue incapable de contenir ce qu'elle a entendu, devenue plus avide par les doux accents qui ont frappé son oreille, et ne cessant d'aspirer après eux. Aussi l'Epouse ajoute-t-elle : *Je l'ai cherché.* L'oreille qui ne se rassasie pas d'entendre, ne suffit cependant pas à entendre.

5. Donc, *Mes yeux ont langui après votre parole*, et *mon âme s'est fondue* dans le mépris d'elle-même, et dans les efforts, la contemplation, l'admiration, l'amour et la poursuite du bien-aimé, incapable de tendre vers lui dans la mesure de ses désirs, ou de le retenir toujours après l'avoir saisi. Comment la parole ne manquerait-elle pas quand la méditation absorbe tout sentiment intérieur ? De même qu'un corps solide et massif est plus rebelle à l'action du feu, tandis que des matières légères et sèches s'allument, s'embrasent et se consument plus vite; ainsi les méditations spirituelles et subtiles se prêtent plus vite aux douces violences de l'amour, sans les supporter longtemps. *Votre esprit*, dit le Prophète, *vous dévorera comme le feu*[3]. Selon moi, la méditation est la matière, et l'amour est le feu. *Un feu s'allumera dans ma méditation.* Ce feu est-il trop ardent, il attire, il absorbe et il consume toute l'énergie de l'âme, la méditation se transforme en affection : la raison qui a pour but de sonder les secrets, et de juger l'incertain n'est plus maîtresse d'elle-même : et sous la violence de l'amour elle perd la force de réviser et de passer en revue ses pieuses connaissances. *Je me suis tu*, dit le Prophète, *j'ai gardé le silence pour ne pas dire même de bonnes choses et ma douleur s'est renouvelée, et mon cœur s'est échauffé au-dedans de moi*[4]. Je me suis tu, j'ai souffert, je me suis échauffé : je me suis échauffé en goûtant au bien intérieur, j'ai souffert de son imperfection, et voilà la raison de mon silence. Divisé et absorbé par ce double sentiment, j'ai gardé le silence, même sur le bien ; sur quels biens ? Peut-être sur ceux qui ont fait dire au Prophète : *Je crois voir un jour les biens du Seigneur dans la terre des vivants*[5].

6. J'ai donc eu raison de me taire sur les choses qui ne sont pas encore visibles. En effet le Prophète poursuit : *Seigneur,*

[1] Cantiq. IV, 11. — [2] Exode XXIV, 15

[1] Ps. CXVIII, 123, 140. — [2] Cant. V, 6. — [3] Isaïe XXXIII, 11. — [4] Ps. XXXVIII, 3, 4. — [5] Ps. XXVI, 13.

Faites-moi connaître ma fin, et le nombre de mes jours, afin que je sache ce qui me manque. Qu'est-ce donc qui lui manque ? et que possède-t-il ? Ecoutez ce qu'il ajoute : *Mon être devant vous est comme un néant. L'homme n'est que vanité*[1]. Que peut-il donc avoir, puisque tout ce qu'il possède est ou néant, ou vanité ? Eh ! quoi ! la foi elle-même et les vertus seraient vaines ? Et cette vie intérieure appelée du nom de mort est-elle aussi traitée de vanité ? *Vous êtes morts et votre vie est cachée avec le Christ*[2]. Si elle aussi est vanité, parce qu'elle n'est qu'une vie imparfaite destinée à disparaître dans ce qu'elle a de partiel[3], (en effet, le juste vit de la foi, et la fin, objet de ses désirs, n'est pas dans la foi) la foi s'éclipsera. Mais la justice, fille de la foi, aura-t-elle le même sort ? Alors, comment se fait-il que la charité qui constitue seule la vraie justice, soit immortelle ? Mais, si nous appelons vaines toutes les choses présentes, quand elles ne se rapportent pas au bien futur, ou quand on les compare à lui, tout est donc vanité en ce sens que l'usage en est peu utile, qu'elles passent vite, ou qu'elles ne sont rien, si on les envisage au point de vue de l'éternité.

7. Si la nécessité est vanité, qu'est-ce donc que la superfluité ? Si ce qui présentement est vérité est vain, que dire de la vanité même ? *Tout homme vivant est vanité*, et non-seulement vanité, mais adversité, car *c'est en vain qu'il s'agite.* Vaines sont ses joies et vaines ses agitations : oui, ici et là, vanité, soit à cause de l'inutilité des raisons qui le meuvent, soit à cause de la courte durée de ses émotions. Et aujourd'hui, au milieu de ces maux si frivoles *quelle est mon attente ? N'est-ce pas le Seigneur ? Ma substance est en votre pouvoir*[4]. Ma substance *qui devant vous est un néant :* mais ma substance est substance en vous. *Faites-moi connaître, Seigneur, ma fin, afin que je sache ce qui me manque.* Mes défaillances personnelles me révèlent assez la vanité de l'homme : qu'elle me soit aussi révélée par le goût même du bien. Ah ! Seigneur, quand donc mes désirs seront-ils comblés du bien de votre maison ? C'est quand, remplis de votre vérité, nous ne garderons ni goût, ni odeur de la vanité. Ainsi lisons-nous de Moab *que son goût lui est toujours demeuré et que son odeur ne s'est point changée*[5]. Alors nous ne garderons plus le silence sur ces biens, mais nous en serons remplis comme des magasins non plus vides, mais riches, mais combles, comme des celliers qui débordent de toute part.

8. J'ai donc épanché en toi quelque chose de mon indigence. Plût au Ciel que de ta plénitude distillât sur moi la rosée du Ciel, ou la bénédiction de l'abîme, abîme qui ne laisse pas encore échapper dans toute sa splendeur la gloire future qui un jour se révélera en nous ! Aujourd'hui elle est bien en nous, mais cachée, latente et à l'état de germe ; elle est, si j'ose dire, ensevelie dans les filons de la foi, et gardée derrière les portes des affections charnelles et des images corporelles. Ainsi l'Océan fut enfermé et emprisonné au jour où il s'échappait du sein maternel. Et quel heureux Océan celui dont il est dit : *La terre sera remplie de la science du Seigneur, qui l'inondera comme les flots de la mer*[1] ! Océan magnifique, mais que lourde est la barrière qui le retient ! La désobéissance du premier Adam a été comme l'obstacle qui en a arrêté les eaux et qui a retenu dans l'injustice cette mer prête à se répandre. Le premier homme nous en a séparés par la porte du péché : le second Adam a enlevé cet obstacle, il est devenu pour nous une porte qui sauve ceux qui y passent et les introduit au sein des pâturages[2]. L'injustice est détruite, mais reste une autre porte bien pesante encore, les misères de la vie présente. Oui, c'est une porte ténébreuse, que les pensées et les images pénibles qui nous obsèdent, la sollicitude des choses nécessaires au soutien de l'existence. Y appliquer son esprit, c'est creuser la terre, c'est y percer une citerne, un puits incapable de garder l'eau. Et cependant quelles luttes, quelles rixes, quelles attaques de la part des Philistins pour les puits, pour les eaux, je ne dis pas d'un plaisir passager, mais d'une éphémère nécessité ! Heureux celui qui, avec le Patriarche Jacob, abandonne ces puits, et les luttes et les inimitiés dont ils sont l'occasion, pour creuser dans le torrent, et y découvrir une source d'eau vive[3], si toutefois il ne l'arrête pas en [illegible]posant les portes indiquées plus haut. Tu sais franchir ces portes, j'en ai la conviction, et tu es habitué à pénétrer au fond du sanctuaire qu'elles cachent. Ne reste donc pas à l'entrée, ne te borne pas à regarder par les fenêtres, ni à écouter par les ouvertures. Je me hâte moi-même de fermer la bouche, et, comme dit le proverbe, de te passer la flûte, pendant que je reprends haleine.

[1] Ps. XXXVIII, 3, 4. — [2] Coloss. III, 3. — [3] I Cor. XIII, 10. — [4] Ps. XXXVIII, 18. — [5] Jérém. XLVIII, 11.

[1] Isaïe XI, 9. — [2] Jean X, 9. — [3] Gen. XXVI, 14, 22.

TRAITÉ V

L'auteur entreprend d'expliquer ce passage de l'Apôtre: Tout don excellent et parfait, etc. Mais la partie la plus importante de cette lettre ou de ce traité manque.

1. Tu exiges avec instance de moi l'exécution d'une promesse imprudente que je t'ai faite sans songer à la difficulté de la matière que je m'engageais à traiter. Deux choses aggravent encore ma situation : j'ai tenu trop peu de compte du temps et de la comparaison à laquelle je m'exposais. Si d'autres causes m'ont ravi mon temps, je ne puis me dissimuler qu'aux yeux de ceux qui, sur cette matière, me confronteront avec d'autres, je semble avoir affronté bien légèrement cette comparaison. A toi maintenant de m'obtenir le premier ce que tu attends de moi : que tes prières m'attirent donc des lumières qui rejailliront sur toi. *Toute grâce excellente et tout don parfait vient d'en haut, et descend du Père des lumières* [1]. Eh ! quoi ? ce qui n'est ni parfait, ni excellent ne vient donc pas de cette source ? D'où viennent donc ces choses si elles ne descendent pas de là ? Qu'avez-vous que vous ne l'ayez reçu ? Les choses excellentes ne viennent pas seules de Dieu : les biens inférieurs n'ont pas une source différente, puisque *tout*, dit l'Apôtre, *émane de lui* [2]. A moins de dire que ces paroles ne renferment aucune exclusion, puisque si tout vient de Dieu tout est excellent et parfait. En ce sens, ces mots *excellent, parfait* n'établiraient pas une distinction entre des choses plus ou moins bonnes : ils ne seraient que l'expression du bien. Et comment tout bien n'est-il pas *excellent* et *parfait*, puisqu'il *vient d'en haut? D'en haut*, qu'est-ce à dire ? *Il descend du Père des lumières*. Peut-on comprendre l'imperfection dans le Père des lumières ? A moins de soutenir que *tout don excellent* et *parfait* descend de cette source sans y résider. Mais comment descendrait et se séparerait du Père des lumières ce qui ne serait pas en lui ? Car descendre n'exprime pas ici un déplacement local, mais insinue plutôt un amoindrissement de vertu.

2. Le Seigneur lui-même semble distinguer entre ce qui est parfait et ce qui l'est moins : *Faites ceci*, dit-il, *et vous vivrez* [1]. Mais *si vous voulez être parfait, allez, vendez tous vos biens, donnez-les aux pauvres, puis venez et suivez-moi* [2]. Et l'Apôtre écrit à son tour : *Chacun a reçu de Dieu un don spécial, l'un d'une façon et l'autre d'une autre* [3], et ailleurs : *Je vous ai traités comme des enfants dans le Christ, et je vous ai donné, non des viandes, mais du lait* [4]. *Pour la sagesse nous ne la parlons qu'au milieu des parfaits* [5]. Comment l'Apôtre peut-il donc dire, en établissant une distinction, que tout don parfait vient d'en haut, quand tout don n'est pas parfait, et quand tout don descend nécessairement du Ciel ? Ou si toute grâce est excellente et si tout don est parfait parce qu'il émane d'en haut, pourquoi ne pas voir une même chose dans la faveur et le don ? Car tout ce qui réside dans le Père des lumières est simple, uniforme et exclut la multiplicité. Mais si ce qui est excellent et parfait dans le Père des lumières devient moins bon et moins parfait en descendant en nous; nous assujettissons l'immuable à la loi des changements ; s'amoindrir en effet c'est en quelque sorte changer. Comment donc ce qui subsiste en soi peut-il descendre de soi-même ? Mais, encore une fois, comment ce qui n'est pas en Dieu peut-il en descendre ? Ou s'il en descend, comment n'est-il pas parfait ? Et puisque j'invoque sur ce point l'autorité des Ecritures, il y a des dons plus parfaits, et d'autres moins parfaits; pourquoi dire d'un don si excellent et si élevé qu'il descend d'en haut quand on devrait en dire

[1] Jacq. I, 17. — [2] Rom. XI, 36.

[1] Luc X, 28. — [2] Math. XIX, 21. — [3] I Cor. VII, 7. — [4] Id. III, 1, 2. — [5] Id. II, 6.

autant de tous les dons? Et puis, encore, pourquoi ces mots de *grâce* et de *don excellent* et *parfait?* Sont-ce là seulement des formes de langage destinées à exprimer les choses et à les relever?

3. Les termes même de ce passage soulèvent déjà ces difficultés : mais revenons à la suite du texte : prions Dieu de daigner nous en dévoiler les obscurités, et de nous accorder de parler dignement de ses propres dons. *Tout don excellent*, etc. D'abord il me semble qu'il y a une distinction à établir entre *une chose donnée* et *un don*. *Une chose donnée* est ce que vous n'avez pas de vous-même : *Un don* c'est ce que vous ne tenez pas de votre mérite. *Une chose donnée* est ce que vous recevez : *le don* c'est le principe de votre mérite. Vous avez l'une pour en user, vous possédez l'autre pour en tirer du fruit.

Le reste manque dans le manuscrit.

TRAITÉ VI

A un ami, sur les mystères de la Rédemption humaine.

1. Ta lettre est assez courte, mais j'aime à la croire dictée par le cœur. Les remercîments qu'elle contient m'ont fait plus de plaisir que les éloges dont tu me combles, et la droiture exige d'un homme qu'il rougisse de compliments qu'il sait bien n'avoir pas mérités. A vrai dire, ton amitié t'a égaré sur mon compte : et si tu avais été moins affectueux pour moi tu aurais été aussi moins crédule : mais tu as cru facilement ce que tu te plais à voir favorablement accueilli. Toutefois trois choses reluisent pour moi dans tes courtes pages : je voudrais bien posséder largement la première ; je souhaiterais que la seconde reçût, en ce qui me concerne, quelque tempérament, et que la troisième détournât de moi sans pourtant diminuer en toi. Ces trois choses sont l'affection, la foi et le zèle: l'affection que tu m'as vouée, l'opinion favorable que tu as de moi et ton zèle pieux pour la divine parole. L'affection, je l'accepte ; je dois modérer cette opinion bienveillante, et j'anime ton zèle. Aime-moi librement : mets des bornes à la faveur dont tu m'entoures, et que ton zèle s'adresse à un autre. Tu ne trouveras guère chez moi ce que tu y supposes. Peut-être, à mon langage, tu me croiras barbare quand mon silence m'a fait passer à tes yeux pour philosophe.

2. Je loue certainement ton ardeur à t'instruire, mais je décline l'honneur de te servir de maître. *Je ne suis pas médecin* et *il n'y a pas de pain chez moi*[1]. Je ne puis guérir le malade ni soulager l'indigent ; mais tu n'es ni malade, ni indigent pour demander à mon habileté de te rendre la santé ou à mon pain de rassasier ta faim. Du reste, tu ne demandes rien de pareil ; tu veux plutôt je ne sais quelles gouttes subtiles, suaves, délicates et douces de sagesse. Suis-je donc à tes yeux une de ces montagnes qui distillent la douceur, une montagne riche et grasse? Si j'étais seulement une colline! Car les *collines laisseront couler le miel.* Si l'expression de couler insinue ici l'abondance, le mot de lait ôte à cette abondance quelque chose de sa grâce, car le lait est l'aliment des petits enfants. Au contraire, ce mot distiller semble tout d'abord peu expressif, mais sa douceur indéterminée présente un aliment immense. En effet, ce qui coule indéfiniment n'est-il pas infini et n'est-il pas d'autant plus supérieur à toute douceur déterminée que les propriétés en sont moins déterminées? *Les montagnes distilleront la douceur,* est-il dit, et *les collines laisserout échapper le lait à flots*[2]. Le lait est bien doux, mais il n'est pas

[1] Isaïe III, 7. — [2] Joël III, 18.

la douceur. Quant à la douceur, elle est douce, et elle est la douceur; elle communique cette qualité à tous les êtres qui la possèdent, soit différemment selon les genres, soit à des degrés divers, car les choses douces, par leur participation à la douceur, ne le sont plus cependant si on les compare à elle. Aussi la douceur, dont il est ici question, n'est plus telle ou telle douceur en particulier, c'est la douceur absolue, de sorte que l'immensité de la réalité dépend du mode d'expression. Le Prophète entend ici quelque chose d'infini et d'intime sans pouvoir expliquer sa pensée : *O Dieu ! l'œil n'a point vu ce que vous préparez à ceux qui vous attendent* [1].

3. Cet océan de la majesté divine, océan immense, est trop vaste pour tenir dans les proportions étroites du cœur humain, et c'est à peine si de maigres infiltrations en laissent pénétrer jusqu'à nous quelques gouttes. Et comment la parole pourrait-elle embrasser ce que la pensée peut à peine atteindre ? Si en quelques âmes l'esprit, comme nous le lisons, sonde les profondeurs de Dieu, il ne les pénètre pas. Nous n'avons ni le temps, ni le génie nécessaires pour descendre jusque-là, pour plonger la tête dans cet abîme de secrète lumière; pour l'en retirer toute chargée de gouttes non de rosée mais de lumière (et c'est ici, au dire du Prophète, une rosée lumineuse) [2], et pour vous en asperger doucement. Telles sont les gouttes que tu me demandes, gouttes petites si on considère leur grosseur, mais excellentes si on en considère la qualité. Et tu as raison, car partout dans les Ecritures tu vois la délicatesse préférée à l'abondance, les gouttes aux flots, la petitesse à la grosseur. Ainsi la loi qui règle les sacrifices prescrit de répandre le sang des animaux, et de laisser couler lentement celui des oiseaux. L'autel placé hors du sanctuaire et sa base en sont inondés: mais l'autel intérieur, la partie placée en dedans du voile, n'en sont qu'effleurés ou aspergés sept fois [3]. Nous lisons que la manne n'offrait que des grains imperceptibles [4]; l'encens est pulvérisé : de sorte que tout ce que vous voyez dans l'Ecriture, réduit à des formes tenues et imperceptibles, a un sens spirituel et mystique.

4. Tels sont donc les objets vers lesquels te pousse une sorte de soif, soif excellente : mais plût au Ciel, comme on le lit encore, que celui qui a soif, fût entraîné par celui qui est enivré [1], par cet enivré qui est plein de grâce et de vérité, et de la plénitude duquel nous avons tous reçu [2]; qui est tout à la fois enivrant et enivré, qui boit et qui est la coupe, le vin et le vase qui le contient, vin pur et mêlé, car dans cette coupe la sagesse a mêlé son vin [3]. Coupe enivrante que tu es belle ! Tu étincelles des rayons de la vérité, tu verses l'ivresse de la volupté. En lui, en effet, sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu [4]. Merveilleux mélange de la grâce et de la vérité, de la science et de la sagesse, de l'humanité et de la divinité. Ce qui appartient à la divinité est pur : là point de parties, point de matière, ni de forme : point de simultanéité, ni de succession; séparation totale de ce qui est en nous, ou de ce qui est de nous, sous le rapport du nom ou des notions. En Dieu tous les attributs ne constituent qu'une simplicité essentielle et indivisible. Tout cela est en soi pur, sans mélange, mais se trouve mêlé à l'humanité dans l'unité personnelle, par le mystère de l'Incarnation. Considérez comment en Jésus-Christ il y a unité de personne et trinité d'essence : au dehors un corps, une âme au-dedans, et au plus intime Dieu. En lui l'éternité commence, l'immensité grandit, la sagesse ignore, la richesse est indigente, et la parole est réduite au silence : *Il ne criera pas*, est-il dit, et *sa voix ne retentira pas au dehors* [5].

5. Pourquoi lisons-nous donc, ô Bon Jésus : *La sagesse crie au dehors et sa voix retentit sur les places* [6] ? N'êtes-vous pas la sagesse sortie des lèvres du Très-Haut ? Quoi elle crie et vous ne criez pas ? On n'entend pas votre voix, et la sienne remplit les places ? Et n'êtes-vous pas cette sagesse dont l'Apôtre a dit : *Le Christ a été fait par Dieu notre sagesse* [7] ? C'est relativement à nous qu'il est ainsi fait sagesse, car pour lui il est la sagesse innée : où plutôt c'est nous qui avons été faits sagesse en lui, puisque dans le Christ Jésus nous avons été créés dans la piété aussi bien que dans les bonnes œuvres, ou pour mieux dire, nous avons été créés en lui et lui en nous. *Mes petits enfants que j'enfante de nouveau jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous* [8]. Il est formé en nous quant à la vie, et quant à la vérité. *Je vis, non je ne vis plus, c'est Jésus-Christ qui vit en moi* [9]. L'Apôtre ne pouvait-il pas dire avec la même vérité : je suis sage, je me trompe, c'est le

[1] Isaïe LXIV, 4. — [2] Isaïe XXVI, 19. — [3] Lévit. IV, et XVI. — [4] Exode XVI.

[1] Deutér. XXIX, 19. — [2] Jean I, 14, 16. — [3] Prov. IX, 2. — [4] Coloss. II, 3. — [5] Isaïe XLII, 2. — [6] Prov. I, 20. — [7] I Cor. I, 30. — [8] Galat. IV, 19. — [9] Id. II, 20.

Christ qui est sage en moi ? Il est tout pour moi, rédemption, sainteté, sagesse. Il n'y a en moi, Seigneur, d'autre sagesse que vous; et en moi vous ne goûtez que vous, si, toutefois, je sais moi-même goûter en vous les biens d'en haut. La prétendue gloire de ceux qui ne goûtent que les choses terrestres tourne en confusion, et le Prophète a eu raison de dire : *Que celui qui se glorifie soit fier de vous connaître* [1]. Donc, comme vous êtes la Sagesse venue de Dieu, la Sagesse qui est Dieu, Sagesse en vous, et Sagesse en nous, la Sagesse objective et la Sagesse subjective, la Sagesse intérieure et la Sagesse extérieure, qui opère au dedans, qui inspire au dehors, qui se manifeste dans ses œuvres, et qui se fraye un chemin dans les cœurs, pourquoi donc la Sagesse crie-t-elle au dehors, et vous ne criez-vous pas ? Quoi ! votre voix ne retentit pas extrêmement, et elle élève la sienne sur les places ? Ou bien criez-vous pour les esprits légers qui ne vous entendent pas encore pleinement? Vous criez au dehors en tant que vous vous révélez à nous par des signes, et vous ne criez pas en tant que vous nous cachez votre vérité essentielle. Vous criez au dehors en nous montrant vos bienfaits, vous vous taisez en nous cachant votre essence. Heureuse l'oreille capable de saisir un si léger murmure ! Murmure vivant, caché, fermé : son retentissement en nous est à peine perceptible et ressemble plus au silence qu'au bruit.

6. L'essence de cette majesté est merveilleuse, elle est intime et trop délicate pour être accessible à la grossièreté de notre cœur, et de tout cœur créé. Aussi semble-t-elle s'épaissir et prendre corps dans la multiplicité des emblêmes, et un mélange d'actes et d'œuvres la met à notre portée. Elle est recouverte du vêtement de l'Incarnation qui nous la rend saisissable, et nous permet d'en avoir un souvenir plus fréquent, de la tenir plus, longtemps, et de nous en occuper avec plus de dévotion. Tout ce qui a trait à Jésus, à bien l'étudier, semble subtil et de difficile accès, mais est utile à qui observe bien : il y a là charme pour les lèvres, fécondité d'œuvres, et douceurs pour la méditation, encore que l'imitation en soit dure. Mais cette difficulté extérieure est adoucie par la rosée de la grâce qui inonde le cœur, de façon qu'ici la sévértté est suave, l'amertune agréable, l'aridité pleine d'onction ; brûlée sur le gril de la croix, l'âme se trouve inondée de l'huile de la bonne espérance, selon ce qui est écrit : *Nous goûtons la joie de l'espérance, et nous supportons la tribulation avec patience* [1], et ce qui est dit encore au Cantique, *J'ai bu mon vin avec mon lait* [2], quand les mamelles de l'Epouse sont assimilées à des grappes de raisins [3]. Riche grappe écrasée sous le pressoir de la croix, afin que son jus aigre et amer se transformât en une boisson douce comme le lait, et que les blessures de Jésus devinssent des mamelles nourricières. Pour la contemplation elles sont des mamelles, et un vin pour la vie; suaves à la méditation elles sont amères à l'imitation. A ces mamelles nous trouvons un avant-goût des félicités que l'avenir nous réserve ; à ces grappes nous puisons une ivresse qui assoupit en nous les mouvements charnels. Les premières nous associent à la vie de Jésus-Christ, les secondes nous ensevelissent avec lui dans la mort. Les plaies du Christ nous sont mamelles quand les mérites de sa passion et les dons de sa grâce nous inspirent l'espérance des biens éternels ; elles nous sont grappes quand l'ardeur d'imiter sa passion nous porte à soustraire notre âme aux sens et à la chair. Dans les mamelles nous commençons à nous réformer sur le modèle que nous réaliserons un jour ; dans les grappes, nous nous transformons lentement, nous nous dépouillons de notre état présent jusqu'à ce que nous reproduisions le type sur lequel nous avons été créés : quand en effet il nous apparaîtra, nous lui serons semblables [4].

7. Aujourd'hui, en effet, notre connaissance de Dieu est imparfaite. Donc, en attendant qu'il nous révèle dans sa plénitude la connaissance que sa bonté nous a dérobée, repassons pieusement en nous ou les biens qu'il nous a conférés, ou les souffrances qu'il a endurées, et contemplons, non-seulement les joies du Seigneur, mais aussi ses tribulations. Une heure viendra où la joie seule brillera et où la mort sera absorbée et vaincue. Et c'est ce qui est dit ensuite : *Je monterai sur le palmier et j'en cueillerai les fruits.* On monte en effet sur le palmier quand l'ennemi suprême et dernier, la mort, est détruite. Le palmier sert à tresser des couronnes aux vainqueurs. *Votre taille* ressemble au palmier [5]. C'est par la foi que nous restons debout, c'est par la voix que nous triomphons; puisqu'elle est la victoire qui met le monde à nos pieds [6]. Heureuse vision

[1] Jérém. IX, 24.

[1] Rom. XI, 12. — [2] Cantiq. V, 1. — [3] Id. VII, 7. 8. — [4] I Jean III, 2. — [5] Cant. VII, 8, 7. — [6] I Jean V, 4.

qui triomphe du monde, préférable à celle qui triomphe de la mort. Par la foi nous sommes vainqueurs du monde, et par elle aussi nous le sommes de la mort. *Vous avez*, dit l'Apôtre, *vous avez pour fruit votre sanctification, et pour terme la vie éternelle* [1], et la vie éternelle c'est connaître le vrai Dieu [2]. La fin c'est donc la connaissance, la foi n'est que le commencement. Nous partons de la foi pour monter jusqu'au terme. Nous nous tenons dans la foi droits, fermes, inflexibles aux caresses de ce monde, insensibles à ses menaces. Nous montons à la fin, débarrassés du poids de la corruption, n'ayant plus besoin du monde, délivrés de ses supplices.

8. N'omettons pas ici une distinction : Jésus-Christ est d'abord comparé au palmier, et en second lieu c'est un palmier; ce n'est plus une simple ressemblance c'est l'union. En effet celui qui est uni à Dieu est avec lui un même esprit [3], et il est tout entier esprit, couvert, inondé d'une lumière et d'une joie spirituelles, se dépouillant de lui-même pour embrasser Dieu seul. Il se perd non plus seulement d'une façon médicinale, comme dans ce texte : *Celui qui perdra son âme à cause de moi la trouvera* [4]; mais d'une façon plus heureuse, sans être tiré hors de soi ou au-dessous par une vaine curiosité, sans être condamné par une sollicitude nécessaire à des occupations extérieures, sans que davantage le contentement personnel le replie sur lui-même. L'âme alors attentive aux choses divines et absorbée en elles, jouit du calme de la plus parfaite sécurité, la sérénité l'inonde de ses clartés, et la suavité

[1] Rom. vi, 21. — [2] Jean xvii, 3. — [3] I Cor. vi, 17. — [4] Math. x, 38.

l'enivre; sécurité exempte de périls, sérénité sans nuages, suavité accompagnée d'ineffables délices.

9. Mais tout cela est le partage des âmes qui, sevrées du lait, se repaissent au sein de la gloire. Cet état excède nos forces, nous n'y pouvons atteindre. C'est pourquoi exclus de ce banquet, revenons aux mamelles ; quittons le festin de la contemplation pour les mamelles de la consolation, pour le sein, et pour les grappes de la vigne. Laissons cette simplicité pure et substantielle, pour ce breuvage pur que la Sagesse nous a préparé dans cette coupe qui renferme la plénitude de la divinité. D'elle il est dit encore : *Votre ombilic est une coupe bien tournée, et toujours pleine* [1]. Que l'ombilic de ton âme soit donc semblable à cette belle coupe; que le fer de la correction et de la discipline l'atténue, l'amincisse, l'affine et le creuse, afin que tu puisses recevoir en toi une liqueur abondante, et qu'on puisse t'appliquer ces mots : *Ton ventre est une coupe faite au tour, une coupe toujours remplie*. Il est dit aussi à la femme impudique : *Ton ombilic n'a pas été coupé au jour de ta naissance* [2]. Combien aujourd'hui, au jour de leur naissance, au début de leur conversion, subissent cette opération, puis en font disparaître la trace ! Ils commencent par l'esprit, ils finissent par la chair. Ah ! que ton ombilic ne soit pas seulement coupé, mais retranché, mais nivelé ; arrière toute corruption, que dis-je ! tout ce qui est corporel. Que ta coupe ne retienne que les breuvages de l'esprit, qu'elle te soit ce puits des eaux vives, qui te dispense de puiser désormais à ma source.

[1] Cantiq. vii, 2. — [2] Ezéch. xvi, 4.

TRAITÉ VII

A L'ABBÉ ROGER.

Deux parties dans ce traité. Dans la première, l'auteur reprend les ambitieux et les présomptueux; dans la seconde, il relève en Roger les qualités propres à la prélature et l'exhorte à la persévérance.

PREMIÈRE PARTIE.

1. Tu me demandes, mon cher Roger, de te persuader de rester à ton poste : tu veux que mes exhortations atténuent la crainte que t'inspire un pouvoir plein de périls. C'est me commander de jeter de l'huile sur le feu, c'est vouloir qu'à ton occasion, j'excite du souffle de mes paroles les passions déjà si ardentes de tant de gens. D'un souffle, que dis-je? *Ici l'haleine*, comme il est dit, *suffit à embraser ces charbons*[1]. Pour plaider cette cause, prends le premier venu, tu le trouveras éloquent et persuasif. Il nous est facile, en effet, de persuader une chose à laquelle tous les cœurs à peu près sont violemment enclins : mais quand il nous faudra les rappeler au devoir, la tâche deviendra laborieuse, et nos discours se perdront dans le vide. C'est précisément le rôle que le Prophète se reproche d'avoir rempli : *Dites-nous des choses agréables, voyez pour nous des erreurs, ne nous tenez pas le langage de la vérité*[2]. Cause fortunée qui se plaide elle-même et qui n'a pas besoin d'art pour attirer et charmer les cœurs. Du reste, ici la persuasion est superflue et n'a d'autre effet que de changer la cupidité en crime, d'ôter la dernière barrière, celle de la pudeur, qui semble seule retenir l'ambition, et contenir dans l'outre du cœur les mouvements de l'âme semblables à ceux de la mer. Céder à tes désirs, c'est ménager à la passion non pas une ouverture étroite mais une porte, c'est souffler sur la fournaise embrasée. L'arbrisseau de l'ambition pousse assez déjà de lui-même

2. C'est là cette racine d'amertume qui en germant devient un obstacle, qui souille tant de cœurs, et qu'on ne peut plus extirper. Pourquoi demandes-tu qu'on l'arrose? Plante vivace, elle repousse sous les doigts qui l'arrachent, et tu veux que mes exhortations lui servent comme de culture? En toi cette racine meurt, mais elle croît de toutes parts autour de toi, et la parole d'exhortation que je t'adresse et qui te profitera deviendra peut-être fatale à d'autres. Cette herbe est partout. comme les tamarins au désert, et je ne sais si elle est nulle part plus vigoureuse que dans la région aride de la soif. Voyez ces hommes dont la peau est desséchée, dont les traits sont amaigris par le jeûne, dont les mains laborieuses sont couvertes de callosités, qui vivent loin du monde dans la solitude, sous la bure, le sac et le cilice; voyez, dis-je, ces enfants du désert ne portent-ils pas dans leurs cœurs des germes, hélas trop nombreux, d'ambition? Eh quoi! sous les heureux ombrages du paradis où l'homme ne pouvait encore cacher le péché dans les replis de ses vêtements, sur ce sol excellent on vit bien surgir cette plante malfaisante! Et pourtant Dieu n'avait rien créé que de bon.

3. Mais pourquoi parler ici du paradis? La solitude même des cieux, ces montagnes angéliques que la vie terrestre, que le commerce des hommes n'avaient pas effleurés,

[1] Job. XLI, 12. — [2] Isaïe XXX, 10.

n'ont-elles pas aussi produit, en partie du moins, avec trop de fécondité ces germes funestes? C'est ce qu'atteste la chute de ces esprits qui rêvaient l'élévation. Ecoutez leur prince: *Plus haut que les astres je placerai mon trône ; je monterai au-delà des nuées, et je serai pareil au Très-Haut*[1]. Ainsi parlaient ses désirs au défaut de ses lèvres : il ne se borne pas à dire, au milieu des nuées, au milieu des astres, non, mais *au-dessus des astres*, *et par-delà les nuées*. Lui créé au milieu des astres du matin, lui un des fils de Dieu, non content du sort commun, a voulu avoir seul pour héritage le sanctuaire de Dieu, et trôner, *sur la montagne du Testament*, comme si cet honneur était à lui de droit. Un héritage en effet est conféré par le testament et par le droit du père qui le fait. *Je prendrai place sur la montagne du Testament.* Témérité criminelle à quels excès tu t'emportes ! Pourquoi usurpes-tu le droit du Fils unique? Le Fils, l'Unique est l'image du Dieu invisible, la splendeur de sa gloire, la figure de sa substance, et tu oses dire : *Je serai semblable au Très-Haut :* Tu lui seras semblable? tu ne l'es donc pas encore ; mais le Fils unique est toujours semblable à son Père, il lui est égal. Cette ressemblance il la tient de sa naissance et non de l'adoption ; ce n'est pas la grâce ; mais la nature qui lui confère des droits sur la puissance paternelle. La ferme, l'immobile, l'éternel Testament de l'essence divine c'est l'unité indivisible ; et tu prétends t'asseoir sur la montagne du Testament? *Je monterai au-dessus des astres*, dis-tu, *par-delà les nuées*. C'est déjà bien assez d'audace de ne pas se contenter du sort commun. Tu pourrais arrêter là ton orgueil, et restreindre là ton ascension. *Je serai semblable au Très-Haut.* Tu dépasses les nuées et tu te compares au Très-Haut ? Tu te préfères à tous les êtres créés avec toi et tu te mets en ligne avec le Créateur ? Tu sors de l'ordre, tu usurpes un rang qui n'est pas à toi ; c'est pourquoi tu vas déchoir de ton propre rang et de la place qui t'avait été assignée ; *ton orgueil est ravalé au niveau des enfers*[2]. Le Seigneur t'avait pris comme une vigne de choix, comme un plant véritable[3]. Mais à peine planté tu es devenu sauvage, et avant la moisson tu n'as donné que des fleurs ; oui des fleurs qui n'ont fait que passer avant la vendange, des fleurs qui n'ont porté aucun fruit, et ainsi que le Prophète l'ajoute: *Ta perfection a germé trop précoce*[4]. Aussi a-t-on coupé tes rameaux, rameaux stériles, infructueux, tombés sous la faux de la sentence divine. Tu as mérité l'insulte du Prophète, et *pareil à la souche inutile*[1], tu as été rejeté du lieu de ton repos et de ta gloire, et condamné à habiter au milieu des ruses et de la douleur. L'orgueil pouvait bien pousser des rejetons dans le paradis, mais des rejetons destinés à périr bientôt. Car toute plantation qui n'est pas l'œuvre du Père céleste est condamnée à être déracinée[2]. Tu as voulu te planter en un lieu qui n'est pas le tien ; c'est pourquoi, herbe bâtarde, tu n'as point poussé de racines profondes. Personne en effet n'a le droit d'usurper les honneurs ; il faut ici l'appel de Dieu. En envahissant une gloire indue, tu as perdu celle que Dieu t'avait donnée.

4. Hélas ! que je suis malheureux ! Pour moi point de lieu à l'abri de cette production, point d'endroit qui en soit exempt. Cette racine, racine de cupidité, croit à peu près partout, elle couvre la terre, et on dirait qu'en souvenir de sa première origine, elle aime, surtout à se montrer en ceux qui portent l'image de l'homme céleste. Seigneur, quand extirperez-vous cette plante infidèle, ce germe étranger? Quand s'accomplira enfin cette parole du Prophète : *La vigne de Sabama est ravagée. Les princes des nations en ont coupé les branches*[3] *?* *Sabama* signifie qui élève sa hauteur. Et qu'est-ce qu'élever sa hauteur sinon exalter ses mérites? *Je ne suis pas comme le reste des hommes*[4], disait le Pharisien. Le Christ nous a donné d'autres enseignements : *Quand vous aurez fait tout ce que vous devez, dites : nous sommes des serviteurs inutiles*[5]. Il m'a appris à ne pas exalter la hauteur de mes vertus et de mes œuvres, mais au contraire à l'atténuer. Il m'a donné cette leçon après l'avoir pratiquée, selon ce qui est écrit : *Jésus a commencé par faire et par enseigner*[6]. En effet étant l'égal de Dieu, il s'est anéanti lui-même, et il est devenu semblable au reste des hommes. Quoi ! il a abaissé sa grandeur, et tu élèves la tienne ! Qu'est-ce que cette vigne de Sabama, sinon l'énivrement de l'âme plaçant son sentiment au-dessus du sentiment de Dieu, ce qui fait dire à l'Apôtre : *Ayez en vous les sentiments du Christ-Jésus*[7] etc., et encore : *N'aspirez pas à l'élévation, mais inclinez-vous plutôt vers ce qui est humble*[8]. Ecoutez le langage adressé à

[1] Isaïe xiv, 11, 15. — [2] Id. v, et Jérém. ii, 21. — [3] Isaïe xviii, 5.

[1] Isaïe xiv, 19. — [2] Math. 15, 13. — [3] Isaïe xvi, 8. — [4] Luc vxiii, 11. — [5] Id. vxii, 10. — [6] Act. i, 1. — [7] Philipp. ii, 6, 7, 5. — [8] Rom. xii, 16.

l'âme éprise de l'élévation, qui s'enfle et puis s'évanouit en ses pensées : *Je visiterai*, dit le Seigneur, *l'insolente fierté du cœur du roi d'Assur, et l'orgueil de ses yeux altiers, car il a dit : C'est par la force de mon bras que j'ai fait ces prodiges : c'est ma sagesse qui m'en a donné l'intelligence*[1]. Et ailleurs : *N'est-ce pas là cette grande Babylone que j'ai bâtie*[2] ?

5. Vous avez entendu l'esprit, l'esprit superbe s'exalter ; vous avez compris quelle est cette vigne de Sabama, dont la ruine est si désirable et qui devrait rester sans culture. Ecoutez maintenant l'Apôtre : écoutez le maître et le docteur des nations : *Car les princes des nations en ont coupé les branches*. Entendez-le faire lui-même cette opération. *Ne vous enorgueillissez pas tremblez*[3] ; *défendez aux riches de ce siècle de se laisser aller à l'orgueil*[4]. Ils ont coupé les branches ; ils n'ont pu couper la racine ; ils ont retranché ce qui paraissait ; ils ont été impuissants contre ce qui était caché. La racine c'est la cupidité, les branches sont les honneurs et l'élévation ; oui, la concupiscence voilà la racine ; les soins, les soucis sont comme des rameaux. Remarquez l'exactitude de ce langage. Nous rêvons la félicité dans l'élévation, et le Prophète y voit des verges. En effet elle flagelle, elle écorche l'âme, si j'ose dire, elle blesse un cœur tendrement attaché à Jésus-Christ. Malheureux celui qui s'est assez endurci dans les choses extérieures pour ne plus sentir que les honneurs sont plutôt un malheur qu'une félicité ! *Ils m'ont battu de verges et je n'ai rien senti*[5]. *La vigne de Sabama est devenue déserte*. Elle a été abandonnée par nos pères, plus habiles à cultiver la piété que la terre, plus appliqués à la religion qu'aux intérêts terrestres. O temps ! ô mœurs ! aujourd'hui tous les hommes à peu près nourrissent en eux les sentiments du monde, il se réjouissent d'avoir l'esprit du monde, la sagesse du monde, folie devant Dieu, qui ne sait, disons mieux, qui ne peut rester soumise à la loi de Dieu. En effet la cupidité ne peut obéir à la charité, elle ne sait pas porter les fardeaux d'autrui, mais plutôt mettre les siens sur des épaules étrangères. Ceux qui lui obéissent, créanciers impitoyables, se montrent débiteurs avares, de façon qu'en eux Saül naît bien de Cis. Car Cis signifie dur, et Saül demande ; ce que veut dire qu'on rencontre chez eux l'avidité fille de l'avarice, et la dureté produite par la sordide économie. Dur aquilon qui gèle les eaux ; doux souffle du midi dont les suaves haleines font couler les aromates de la miséricorde et de la charité. Cis, père impitoyable ; mais qu'il est doux celui dont Jésus-Christ a dit : *Afin que vous soyez le fils de votre Père qui fait lever son soleil sur les bons et les méchants*[1].

6. Quelle différence d'appréciation dans les achats et les transactions qui ont pour objet non des œuvres mais des marchandises ! Avec quelle adresse ils tirent de leur sac doubles poids ! On les dirait nés et façonnés non plus à la vie religieuse, mais pour le trafic ; quel goût et quelle intelligence du négoce ; et quel faible et maigre sentiment des choses du Christ ! Ce qui fait dire au Prophète : *A qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé. Il s'élèvera devant Dieu comme un arbrisseau et comme un rejeton qui sort d'une terre desséchée*[2]. En eux rien de fort, ni d'élevé ; tout est infirme, bas ; ils ne dépassent guère la racine de la simple foi et n'atteignent jamais aux hauteurs de la sagesse divine. Saint Paul dit : *Fructifiez en toutes sortes de bonnes œuvres, et croissez dans la science de Dieu*[3]. Ceux dont nous parlons au contraire, peu contents d'être ignorants pour leur propre compte méprisent la science des autres ; appréciateurs jaloux ils ne voient que folie dans le goût de la sagesse ; ils traitent de sottise ou de jactance la sobre élévation des idées, ils travaillent uniquement à chercher la nourriture qui passe, et dédaignent celle qui subsiste éternellement. Reviennent-ils quelquefois des champs à la maison, ils s'indignent des chœurs et des symphonies qui y retentissent, et ils murmurent des joies de leur plus jeune frère[4]. Et quel excellent frère que celui dont l'Apôtre dit : *Revêtez l'homme nouveau qui a été créé selon Dieu*[5] ; et encore : *Si quelqu'un est en Jésus-Christ, il est une créature nouvelle ; les choses anciennes ont passé ; tout est devenu nouveau*[6]. Que le frère aîné est mal avisé ! il connaît le travail et ignore la joie. On a bien raison de l'appeler le plus vieux ; il s'attache obstinément au passé, il ne s'occupe que du vieil homme, il ne songe qu'à la chair, à ses désirs sinon à ses délices ; au désir de posséder beaucoup, s'il n'a pas toujours la pensée d'user mal de ces biens. *Ceux qui veulent devenir riches* (l'Apôtre ne dit pas voluptueux), *tombent en mille désirs*

[1] Isaïe x, 12, 13. — [2] Dan. iv, 27. — [3] Rom. xi, 20.— [4] I Tim. vi, 17. — [5] Prov. xxiii, 35.

[1] Math. v, 45. — [2] Isaïe liii, 1, 2. — [3] Coloss. i, 10. — [4] Luc xv, 25, 32.— [5] Ephés. iv, 24. — [6] II Cor. v, 17.

inutiles et funestes[1]. Et un désir est inutile, il est fatal quand, jusque dans le nécessaire, on se préoccupe du superflu. Soif mauvaise que la soif d'avoir. C'est là ce sol aride d'où la racine de la foi et de la piété ne sort que faible et délicate, et avec peine. Et elle est condamnée à languir au milieu de la luxuriante végétation les désirs mondains, et du libre épanouissement des plantes inutiles. Heureux celui qui sait retrancher tout cela de son cœur, qui néglige en lui-même la vigne de Sabama, cette vigne qui élève en haut ses rameaux, et qui se tourne, se convertit vers les honneurs de la prélature. Car *Sabama* veut dire encore conversion. En effet, ceux qui ont commencé à se convertir, pareils aux rameaux les plus élevés, sont agités par le souffle de l'ambition. Cette plante pousse d'elle-même à profusion : elle croît spontanément où elle n'a pas été semée, et elle renaît sous le fer qui la coupe : aussi ne la cultivez pas, arrachez ; et au lieu de l'entourer de soins, extirpez-la.

7. Mais c'est assez pour établir que, par égard pour d'autres, je dois me refuser à l'exhortation que tu me demandes. Toutefois, après avoir dit un mot de l'ambition, il convient que je ne passe pas la présomption sous silence. Nous avons refuté, en partie du moins, ceux que la passion pousse à s'élever : réfutons ou plutôt avertissons aussi ceux qui se glorifient d'avoir pour chaînes les besoins de leurs frères : ils trouvent pourtant, et avec raison, leurs fonctions lourdes, et le repos leur sourit. Cependant une crainte vaine insolente et superbe leur fait appréhender que ces fonctions, s'ils y renoncent, ne trouvent pas des mains aptes à les exercer. Ils sont ages et prudents à leurs propres yeux : ils poussent encore la vanité plus loin et comme Elie ils s'imaginent être restés seuls ici-bas.[2] Ils se croient des Moïse, et supérieurs même à Moïse puisqu'il dit : *Seigneur, envoyez-en un autre*[3], tandis que ceux dont je parle s'écrient : Seigneur, vous ne pouvez pas en envoyer d'autre que moi. *Un homme prendra son frère*, dit Isaïe, *son frère né dans la maison de son père*, et lui dira : *Tu as un vêtement, sois notre prince*. Et que répond celui-là ? *Je ne suis pas médecin, et dans ma maison il n'y a ni pain, ni vêtement. Ne faites pas de moi un prince*[1]. Comme s'il disait : Ce n'est pas assez d'un vêtement : il m'en faudrait beaucoup pour en donner aux autres. Ce n'est pas assez pour exercer le pouvoir d'avoir le vêtement de la discipline, l'habit d'une observance extérieure, les dehors d'un homme vertueux, dans mes actes et ma conduite : non, ce n'est pas assez pour moi ; encore moins pour les autres. Les qualités qu'on relève en moi sont peu de chose : on doit en attendre de plus hautes. C'est peu que je me porte bien, si je n'ai pas la force de guérir les autres : c'est pourquoi le Prophète dit : *Ne me placez pas à votre tête : je ne suis pas médecin : dans ma maison il n'y a ni pain, ni vêtements : je ne suis pas médecin :* et notre homme soutient qu'il est seul médecin. Partout où il jette les yeux il ne rencontre qu'impéritie, impureté, ou ruse ou lâcheté ; il est seul prudent, et fidèle serviteur : aussi sa pensée dit-elle : ne prenez pas d'autre chef que moi ; on pourrait vous donner un enfant, et des efféminés vous gouverneraient. Ces gens-là n'ont pas besoin de l'exhortation à laquelle tu m'invites. Car s'ils ne placent pas leur félicité dans la possession du premier rang, ils demandent pourtant leur consolation au bénéfices de leurs travaux, l'amour du repos et de la paix leur inspire répugnance pour le travail même, et d'autre part, les fruits abondants de leurs œuvres les transportent de joie. J'arrête ici l'élan de mon discours : car tu es toi-même attiré par d'autres préoccupations, ou plutôt peut-être, comme d'habitude, tu es distrait par des soucis sans nombre.

[1] I Tim. VI. 9. — [2] Rois XVIII, 22, et XIX, 10. — [3] Exode IV, 13.

[1] Isaïe III, 6, 7.

SECONDE PARTIE DU TRAITÉ VII.

Eloge de Roger et des qualités qui le rendent apte à la prélature. Exhortation à la persévérance, précédée de l'exposition des difficultés et des charges attachées à l'exercice de l'autorité.

1. **Dans le discours** précédent nous nous sommes attachés à réprimer la présomption et l'ambition : celui-ci aura pour but d'animer la timidité hésitante. Bon Dieu ! quelle différence entre ce premier et ce second discours ! quel tourbillon d'embarras séculiers est venu m'arracher la plume, et emporter ma main et mon cœur loin de mon sujet ! me voilà en pleine mer, où la tempête risque de me submerger. Bon Jésus ! quand m'arracherez-vous aux fureurs de l'orage, ou quand sauverez-vous au moins mon cœur de l'abattement ? La tempête croît et grandit et mon courage est si faible : je ne puis, au souffle de mes méditations, apaiser les assauts de l'ouragan ni la fureur de la tempête. Dans la coupe de mon cœur il m'est impossible de mêler la joie spirituelle aux discussions de la chicane. *Le lit est si étroit,* pour parler comme le Prophète, *que si deux personnes s'y mettent l'une tombera,* et la couverture est si *courte qu'elle n'en peut couvrir deux*[1]. Le saint Patriarche Jacob recevait tour à tour les caresses de ses deux épouses, et ne pouvant les posséder toutes les deux ensemble il passait aisément de la couche de Lia au lit de Rachel : il se fût estimé heureux d'être tout entier et exclusivement à Rachel. Des ennuis répétés et fréquents devraient avoir endurci notre cœur et le rendre insensible à l'adversité. Et en réalité il s'endurcit souvent et les assauts de l'épreuve finissent par le rendre insensible. Que de fois je me suis cru assez fort pour braver les orages du monde ! Je ne voulais plus m'y dérober, ni comme il est écrit, me mettre à couvert du vent ou chercher un abri contre la tempête[2]. Mais que mon âme s'attarde dans les doux embrassements de Rachel, je retombe dans ma sensibilité habituelle, je ne sais plus endurer la tribulation, je ne vois plus rien de mieux à faire que de quitter une humble place, de me soustraire à l'épreuve, et d'entrer dans les cavernes du rocher pour y échapper à la terreur.

2. Mais malheur surtout à celles qui enfantent et qui nourrissent durant ces jours ! Ah ! bienheureuses les mamelles qui n'ont pas allaité : car avoir besoin de lait encore c'est être enfant, et n'opposer à la pauvreté ou à la perte de ses biens qu'un cœur sans énergie. Tels sont ceux qui sont obligés à contester, à consulter, à flatter les supérieurs, à repousser les ravisseurs, à réfuter les attaques, à acheter les juges, à se conformer à ce siècle après avoir avec Paul vécu d'une vie céleste. Il fut un temps où nous avions l'habitude de sucer le lait des nations, et de boire à la mamelle des Rois : mais voilà qu'on nous réclame ce que nous avons sucé peut-être avec une trop vive ardeur. En pressant violemment un sein desséché, avec le lait des sujets temporels on tire le sang, non pas le sang matériel, mais le sang de l'âme ; ce sang vital et intérieur contenu en des veines spirituelles et dont le Prophète a dit : *ô mon âme, bénis le Seigneur,* et *que tout ce qui est en moi bénisse son saint nom*[1]. Ce sang, dis-je, on le boit, on l'absorbe avec trop de violence. Hélas ! comme les choses changent ! dans la guerre nous sommes en paix, et dans la paix nous avons la guerre. La paix nous apporte l'amertume la plus cruelle, pour nous surtout, enchaînés aux affaires du monde, que les fonctions de la supériorité pareilles à l'Egyptienne tiennent par le manteau, qui sommes condamnés par la nécessité à nous occuper des autres, qui vivons encore d'une façon animale, à qui

[1] Isaie xxviii, 20. — [2] Isaïe xxxii, 2.

l'Apôtre dit : *Que toute âme soit soumise aux puissances*[1]. *Mais celui qui est spirituel juge tout et n'est jugé par personne*[2].

3. Mais où en veux-je donc venir ? Mon but est-il de te porter à laisser aux mains de l'Egyptienne le manteau de ta charge, à l'abandonner, et à fuir avec Joseph devant une situation périlleuse[3], où à le déposer avec David comme trop lourd[4] ? David, en effet, pour danser plus librement devant l'arche, se dépouilla de son manteau. Le corps en a déjà bien assez de sa paresse, et sa pesanteur suffit à l'accabler. Est-ce que je veux te voir te dépouiller aussi du voile de tes fonctions ? Mon but est tout différent. J'ai entrepris de te persuader de ne pas quitter la charge pastorale dans laquelle tu es régulièrement entré, et que tu remplis utilement : comme tu l'as prise un peu malgré toi, tu te complais dans l'idée d'y renoncer, soit à raison de ses périls, soit pour goûter le repos. Il était à craindre qu'avec de telles dispositions ton cœur incertain et flottant ne laissât la négligence se glisser dans ton administration. Mais comment essayer de te persuader un parti que je me suis presque dissuadé moi-même d'embrasser, mais pour des motifs bien différents ? Ouvrier malhabile je ne puis que suer en une matière si difficile : pour toi tu vois tout sourire à tes vœux et répondre à tes désirs.

4. Tu ne saurais dissimuler ce que proclame l'évidence. Si tu juges des choses par l'aspect extérieur, tout est grand, tout est sûr : rien ne te manque : aucune épreuve ne trouble ton repos. Tu habites un lieu retiré, bien planté, bien arrosé, fertile : autour de toi, une vallée ombragée de forêts retentit au printemps du doux chant des oiseaux : il y a là de quoi ranimer un cœur glacé, dissiper l'ennui, et attendrir la dureté d'une âme sans dévotion. Vous trouvez dans ces agréments ou une peinture de la félicité future, ou un débris quelconque de cette félicité première que l'homme innocent rencontra aux jours de son intégrité dans les délices du Paradis. Tu me diras qu'un pareil séjour n'est d'aucun mérite. J'en conviens : tous ces agréments ne sont que des moyens : mais s'ils ne procurent aucun mérite ils servent à procurer le repos. Et d'accord avec les anciens qui nous ont transmis l'expérience de ce genre de vie avec une autorité consacrée par les années et une pureté plus grande, nous ne verrons pas des instruments de vertu dans ce qui, pour eux, était un obstacle à la perfection. Doués d'une âme plus vigoureuse, ils ont trouvé des inconvénients dans les lieux fertiles et agréables : voyons-y un adoucissement pour le faible et pour celui qui ne peut dire encore : *Mon âme a refusé toute consolation : je me suis souvenu de Dieu* et *j'ai goûté des délices dans ce souvenir*[1]. *Je puis tout dans le Christ qui me fortifie*[2]. Nos anciens pères ont cherché des lieux sauvages et arides pour avoir occasion de pratiquer la pénitence, et affranchir leur esprit de toute sollicitude. Ils se sont livrés au travail corporel afin d'avoir la liberté du cœur, d'éviter la légèreté qui porte à courir, ainsi que la passion mauvaise d'amasser. Leur vie coulait plutôt dans le travail manuel que dans la culture des champs. Leur pauvreté (pour ne pas dire leur dénûment) trouvait une compensation dans le repos qu'ils goûtaient, ils se contentaient de peu, soit pour affliger leur chair, soit pour ranimer leur cœur. Quelles inquiétudes en effet et quels soucis malheureux quand il faut prévoir beaucoup et longtemps à l'avance ! Ils ont obéi à leur temps, obéissons au nôtre. Notre époque, ère de décadence, a amené d'autres mœurs. Aujourd'hui il faut pourvoir largement aux besoins de ceux qui vivent ici, et flatter la curiosité de ceux qui y viennent. Par ces derniers je n'entends pas les séculiers : ai-je donc à les juger ? Mais pourquoi parler de ceux qui font un Dieu de leur ventre[3] ? Ceux même qui font profession d'abstinence, qui la prêchent, les premiers même de l'Ordre, qu'ils sont difficiles dans les autres maisons ! Il leur faut des mets recherchés et préparés avec art : ils froncent le sourcil, ils prennent des airs dégoûtés, ils détournent les yeux, si on leur sert un plat moins choisi et moins bien apprêté.

5. Mais puisque c'est là le résultat de la malice de ce temps, ta main suffit à pourvoir tout ensemble au luxe et aux besoins : aux nécessités des pauvres et à la vanité des riches. Et puis tu as avec toi des officiers si diligents, si industrieux, si remplis de sollicitude, et surtout, ce qui est la première qualité, si fidèles. A peine as-tu besoin de t'occuper en gros du soin de l'administration matérielle. Tu ne sors presque jamais du tabernacle du Seigneur : dans les conciles, les assemblées, les chapitres, ces places où sont dispersées les pierres du sanctuaire, on te voit rarement, si même on te voit : preuve

[1] Rom. XIII, 1. — [2] I Cor. II, 15. — [3] Gen. XXXIX, 12. — [4] II Rois VI, 14, 20.

[1] Ps. LXXVI, 3, 4. — [2] Philipp. IV, 13. — [3] Id. IV, 13.

évidente que tu n'aimes pas l'agitation, et que tu ne cherches pas les motifs de te répandre au dehors. Ni ta main, ni ton œil, ni ton pied ne sont pour toi une occasion de scandale : sinon il faudrait, malgré la douleur d'une telle opération, séparer le membre de la tête plutôt que la tête du corps. Tu n'as pas, sous ce rapport, sujet d'abandonner tes fonctions. Peut-être te fais-je injure, et j'apporte de trop molles consolations indignes d'une âme éclairée et exercée. Mais si tu es en butte à la pauvreté, aux injures, aux calomnies, à la gêne privée ou commune, accrue encore par les torts que tu as subis : si à tes côtés même tu rencontres le péril dans de faux frères ; devras-tu succomber, toi homme énergique et fidèle, quitter la place, et contre l'avis de saint Paul, déserter l'assemblée[1] ? Non, résiste, tiens bon et que ton courage soit à la hauteur du danger. D'ailleurs tu as vécu à peu près sous tous ces régimes ; après avoir couru en des routes âpres, te laisseras-tu cheoir sur une route unie ? Tu as appris à supporter la faim : et tu ne sauras pas porter l'abondance ? Après avoir enduré la détresse avec saint Paul, tu serais incapable de te rassasier avec lui[2] ? Tu as donné, du reste, les preuves d'un cœur façonné à ces alternatives : et la route que tu avais prise t'a vu marcher d'un pas constant et ininterrompu. Pour moi, laissant de côté ces considérations trop élevées, j'ai voulu suivre une route plus humble, et te rappeler les motifs propres à dissiper tes inquiétudes, ayant appris que dans ta plus grande pauvreté tu avais gardé ton calme, et demandé appui à tes mains, à ta foi plutôt qu'à une honteuse mendicité, ou à de vils négoces.

6. Mais, après m'être étendu sur la facilité de ton gouvernement, je ne dois pas omettre l'habileté que tu y as déployée. Dirai-je habileté ou grâce ? Je dirai l'un et l'autre. Les matériaux les plus convenables restent inutiles dans les mains d'un ouvrier incapable : et l'habileté à son tour est dangereuse ou impuissante sans la direction de la grâce. Si le Seigneur ne bâtit la maison, vain est le travail de ceux qui l'édifient[3]. Tu dissimuleras peut-être les grâces que tu as reçues : mais ce que l'humilité dissimule, l'utilité le proclame. Pourquoi énumérer ici les propriétés, l'argent, les vases, les vêtements, les maisons, les hommes, enfin tout ce qui est né, tout ce qui s'est accrû sous ta main, soit en ce qui touche les biens extérieurs, soit en ce qui concerne la religion, depuis que Dieu t'a attaché à la culture de sa terre, et chargé de broyer à sa suite le sol de ses vallées ? Quelle moisson d'âmes pieuses ! Comme elles sont riches en froment ces vallées, de ce froment dont il est dit : *Qu'a-t-il de bon, qu'a-t-il de beau, sinon le froment des élus et le vin qui fait germer les Vierges*[1] ? Tu ne peux administrer sans la grâce ce qui, par toi, a grandi ainsi en gloire. Des merveilles se sont réalisées en ta cité, mais par ta main. Parce qu'elle avait été délaissée et méprisée, qu'on n'y passait plus, la voilà devenue l'orgueil des siècles, après avoir subi, sans aucune consolation, les coups de la pauvreté et de la tempête. Comme tes pierres sont maintenant disposées avec ordre ! comme tu es assise sur des fondements de saphir ? Si ta base est de saphir, quel sera ton couronnement ? Tu as des saphirs pour fondements : fondement respire l'humilité, saphir la pureté : l'humilité de la conscience, et la pureté de la science : l'humilité de la vie, la pureté de la contemplation. Tu as des saphirs pour fondements : c'est pourquoi il est dit : *Tes Nazaréens sont plus blancs que la neige, plus purs que le lait, plus rouges que l'ivoire antique, et plus beaux que les saphirs*[2]. Contrits d'abord, puis nourris, puis fortifiés, en quatrième lieu purifiés. Ils sont pénitents, ils deviennent innocents, ils aiment, et enfin ils contemplent. Mortification, vie, ardeur, illumination, telles sont les phases successives qu'ils suivent, et tout cela parce que vos fondements sont de saphirs. Tu remplis même l'office de fondement par ton exemple et ta prévoyance : tu es un saphir par la parole et la sagesse. Ta voix est suave, ton visage est beau, la voix de ta parole et le visage de ton exemple, la voix de ta prédication et le visage de ta vie ; aussi les jeunes filles te chérissent. Si tu t'éloignes, à quel autre pourront-elles dire : Montrez-nous votre visage et que votre voix retentisse à nos oreilles ? Quel autre pourra leur offrir ses exemples pour appui, et ses leçons pour étude ? Qui saura, avec ton autorité, leur parler, les instruire et leur donner une idée de notre Ordre ? Qui pourra poser un fondement semblable à celui qu'a posé l'abbé Roger ? Tes fils sont comme de jeunes plants : tes filles sont ajustées et parées comme des temples : tes celliers sont pleins : tes brebis sont fécondes, et elles sont nom-

[1] Hébr. x, 25. — [2] Philipp. iv, 12. — [3] Ps. cxxvi, 1.

[1] Zachar. ix, 17. — [2] Thren. iv, 7.

breuses : comment ne pas appeler heureux et saint un homme qui possède ces biens ? Le Seigneur n'est-il pas le Dieu de celui qui compte tant de richesses [1] ?

7. Voilà des preuves manifestes que Dieu t'a choisi pour le ministère que tu exerces, et ne t'a pas repoussé. Elles sont bien faites pour te décider à rester au poste que tu occupes si utilement. Et quand tu as, pour te consoler, la conscience d'œuvres si excellentes, pourquoi donc aurais-tu besoin de mes exhortations ? Tes vertus domestiques te sont un encouragement suffisant à garder tes fonctions et à ne pas les céder à d'autres : tu en trouves un autre encore dans ton activité personnelle et dans la négligence d'autrui, dans tes succès, ainsi que dans le mauvais successeur que tu pourrais avoir. Je connais ton cœur, tes goûts, tes mœurs, tes qualités naturelles ou acquises : je sais avec quelle facilité tu te débarrasserais de ce fardeau, si tu trouvais des épaules capables d'en porter le poids. La raison et l'amour se combattent en toi : la raison de l'utilité et l'amour de l'humilité. Tu t'estimerais heureux d'être tout à toi et tout à Dieu : mais tu trembles à la pensée de laisser ta place vide. Oui, vide ; car qui la remplira ? Qui nous donnera un autre Jacob, qui après avoir passé le Jourdain le bâton à la main, revient aujourd'hui à la tête d'une troupe nombreuse [2] ? Qui nous donnera, dis-je, un homme capable de se partager entre Lia et Rachel, de compenser la laideur de l'une par sa fécondité, et de voiler la stérilité de l'autre sous la grâce et la beauté ? Non, tu n'as pas ton pareil : personne ne sait associer la contemplation et l'action ; goûter les loisirs de la sagesse sans négliger les affaires et les précautions qu'elles exigent ; louer Lia sans condamner Rachel, ou au moins sans la mépriser, trouver l'une féconde et l'autre sans laideur ; endurer jour et nuit la chaleur et le froid, attentif à garder son troupeau, bien plus attentif encore à compenser les dommages qu'il peut subir, au prix de tes larmes, de tes jeûnes, de ta compassion, de tes prières et de tes exhortations. A ton retour tu ignores les idoles de l'avarice : si elles sont dans ton cortége elles n'ont pas ton culte, et pour faire partie de ton bagage, elles n'obtiennent pas tes hommages. La piété te guide et non l'argent : tu n'es pas de ceux pour qui *tout cède à la fortune* [3]. *Et l'avarice est une véritable idolâtrie* [4]. Tu ne la connais pas dans tes occupations extérieures ; dans la contemplation des idées éternelles, tu ne portes pas les images corporelles : tes intentions comme tes vues sont partout pures et sages : tu rencontreras et en grand nombre, des âmes tendrement éprises de Dieu, d'une noble physionomie, pures et belles comme Rachel, dans leur vie et leurs pensées : mais leurs résolutions sont faibles, féminines encore et elles ont besoin d'être dirigées par un autre Jacob. Rachel, en effet, ne consultant pas Jacob sur sa conduite, déroba les idoles de Laban, son père [1]. Oui, elle prit les idoles de Laban, elle prit certains simulacres d'honnêteté mondaine, de faveur et de blancheur mondaines. Laban signifie, en effet, blancheur.

8. Ne te semblent-ils pas avoir dérobé en route les idoles de Laban, et les simulacres de la vanité séculière, ceux qui ajoutent à la religion je ne sais quelles élégantes superfluités ; qui adoucissent les règles de l'antique observance à l'aide de dispenses nouvelles et mettent de l'eau dans leur vin ; qui transforment la vigne laborieuse des Pères en jardin plein de légumes, et à la sévérité monastique, substituent de mondaines délices ? S'il est dit de certaines gens *que leur ventre est leur dieu* [2], on peut dire également qu'il en est aussi qui érigent leur vanité en divinité ; et ainsi de chaque espèce de blancheur ou de plaisirs séculiers. Que je crains qu'au retour de la Mésopotamie de Syrie, nous ne rapportions avec nous de ces idoles en grand nombre, non pas secrètement, mais d'une façon ostensible, non plus à l'insu, mais du consentement de Jacob. Rachel, après avoir dérobé quelques-unes des idoles de son père, les couvrit soigneusement ; sur les objets auxquels l'attachait une affection molle encore et féminine, elle jeta le voile et l'excuse de la faiblesse. Mais les idoles adorées par Laban et cachées par Rachel, Jacob les ignora [3]. Ce que Laban honorait, ce que Rachel aimait, Jacob l'abhorrait parce-qu'il le connaissait. Aussi, ce que le premier entourait d'un culte public, fut-il caché par la seconde, pour un temps, pendant le péril, et enterré à jamais par le troisième. *Il cacha*, est-il dit *et enfouit en terre ces dieux étrangers sous un térébinthe* [4] ; sous l'arbre de la Foi on enterre le souvenir et la pompe de l'ambition et de ses vanités mondaines.

9. Aussi, à l'âme fidèle, après la tentation,

[1] Ps. CXLIII, 12, 15. — [2] Gen. XXXII, 10. — [3] Eccle. X, 19. — [4] Coloss. III, 5.

[1] Gen. XXXI, 19. — [2] Philipp. III, 19. — [3] Gen. XXXI, 34, 32. — [4] Id. XXXV, 4.

une promesse est faite : *Elle sera comme le térébinthe et comme le chêne qui étend au loin ses branches* [1]. *Sous un térébinthe qui est derrière la ville de Sichem* [2]. Sichem signifie épaules. Heureuses épaules, desquelles on lit : *L'extrémité de leur dos a le fauve éclat de l'or* [3]. Noble épaule, ainsi que celle de Jésus-Christ *sur laquelle il porte le signe de sa puissance* [4]. C'est derrière cette Sichem qu'est placé le térébinthe ; il est planté dans la Passion et la Foi de Jésus-Christ. Heureux celui qui à l'aide de cet arbre triomphe des principautés et des puissances, et qui enterre sous ses racines tous les simulacres de la vanité ; simulacres vides et menteurs [5]. Aussi, est-ce justement que la pompe mondaine est comparée à des simulacres. Mais il ne faut pas ici une âme infirme, frêle, une âme de femme ; il y faut un lutteur qui renverse tous les obstacles. C'est l'œuvre de Jacob et non de Rachel ; si les Rachel sont nombreuses, les Jacob le sont moins. Oui, il est rare, celui qui sait supplanter Esaü, tromper Laban, et enfouir ses dieux, les enfouir, dis-je, ensevelir le vieil homme, l'image du monde, la conformité avec ce siècle, pour se renouveler en la piété, sur le modèle de la mort de Jésus-Christ, et participer à sa résurrection. En effet, on condamne, on détruit, on enterre les idoles de Laban, quand on cache, si on l'a portée, l'image du vieil homme, de l'homme terrestre, pour y substituer l'image de l'homme nouveau et céleste, et l'élever comme un térébinthe.

10. Si je fais toutes ces distinctions, c'est pour empêcher l'homme de s'abaisser sous l'autorité de la femme, l'âme forte de se livrer à l'oisiveté pour laisser l'âme fragile se livrer aux labeurs du négoce, et Jacob de s'effacer, et Rachel prendre sa place. Cette nouvelle génération issue de Laban et que notre siècle a vue naître, génération soignée, élégante, blanche, n'imite guère la modestie de Rachel. Rachel a couvert sa mondaine vanité du voile de la faiblesse ; et ceux auxquels je fais allusion donnent à leur mondanité et à leur luxe les couleurs du savoir-vivre ; au lieu de rejeter le vieux levain ils l'étalent en des repas recherchés, en un grand luxe de table. Je serais long si je voulais énumérer ici toutes les formes que revêt leur orgueil, et dresser le catalogue de leurs vanités. Fanfarons dans leur attitude, goujats et gourmands à table, ils se croient des Caton dans les chapitres, des Cicéron en éloquence et des Virgile en poésie ; et au fond, leurs entretiens trahissent des mimes plutôt que des moines. Leurs joyeux propos sont pleins de sel, mais pas de celui dont l'Apôtre a dit : *Que votre discours soit toujours assaisonné du sel de la grâce* [1] ; mais bien plutôt de celui qui a fait dire au Seigneur : *Si le sel s'affaiblit, qui lui rendra sa saveur* [2] ?

11. Voilà des gens pour lesquels tu dois garder ton poste, au lieu de le quitter : garde-le aussi pour ceux qui ont conservé quelques vestiges de ce qu'on appelle l'antique rusticité ; craignons en rejetant le sel resté bon, d'en prendre un qui soit affadi et de vérifier ce mot du Prophète : *La maison sera brisée par la sécheresse : des femmes viendront et l'instruiront* [3]. Je pourrais t'appliquer en détail toutes les qualités du Patriarche, et pousser plus loin ton éloge en t'appliquant même le nom de Jacob. Je te ménage, en célébrant un ami avec un accent trop solennel, je pourrais avoir l'air de le maudire. Et, pour toi, ou je te connais mal, ou en repassant ces vertus en ton esprit tu ne te les appliques pas. Assez donc et sur la facilité de ton gouvernement, et sur la richesse des grâces que tu reçois, et sur la rareté des hommes capables de te remplacer. Et si j'ajoute que tu peux remplir sagement tes fonctions qu'en réalité, tu t'en acquittes mieux que personne aujourd'hui ? Donc, plus d'obstacle pour toi, à moins que tu n'attendes d'un poste plus modeste des grâces et des mérites plus riches ; pour toi et non pour les autres ; pour toi et non pour l'Église de Jésus-Christ, et par conséquent, pas même pour toi, puisque Jésus-Christ ne saurait rencontrer en toi seul une compensation aux pertes qu'il éprouve dans le plus grand nombre. Mais si tu le veux bien, réservons cela pour un autre moment ; nous avons enseveli notre bien-aimée ; cessons nos discours, et chantons des psaumes.

[1] Isaie VI, 13. — [2] Gen. XXXV, 4. — [3] Ps. LXVII, 14. — [4] Isaie IX, 6. — [5] Id. XLI, 29.

[1] Coloss. IV, 6. — [2] Math. V, 13. — [3] Isaie XXVII, 11.

SERMON

SUR LA SEMENCE DU VERBE DE DIEU

1. J'userai, en m'adressant à vous, des paroles de l'Apôtre que vous venez d'entendre : *Vous supportez un insensé, vous qui êtes pleins de sagesse* [1]. Que ces paroles soient un reproche dans la bouche de saint Paul ; sur mes lèvres, et adressées à vous, elles sont un éloge. Je loue votre avidité, je loue aussi votre humilité, puisque vous souhaitez ardemment d'entendre la parole divine, et que vous daignez la recevoir respectueusement d'une bouche si indigne de vous la dispenser. Et comme dit encore l'Ecriture, tout enivrés que vous soyez, vous accueillez celui que la soif dévore [2]. C'est pourquoi j'ai dit : *Vous supportez un insensé, vous qui êtes pleins de sagesse* : ou pour mieux dire, au lieu de m'endurer seulement, vous m'arrachez la parole sainte. C'est de vous que j'ai reçu et l'ordre de parler et la matière de mon discours, comme si je pouvais trouver des eaux vives dans toute sorte de terrain et semer sur toutes les eaux, comme si les paroles jaillissaient en moi au gré de vos désirs. Plût à Dieu que mes impressions fussent conformes à votre foi ; que tous mes membres se changeassent en langues, et qu'avec le Prophète il me fût possible de dire : *Tous mes os crieront : Seigneur, qui est semblable à vous* [3] *?*

2. Je m'efforcerai de me conformer aux circonstances, et j'ouvrirai la bouche. De votre côté, ayez soin que la parole du Seigneur ne revienne pas vide vers moi, ou plutôt vers lui. Et ce malheur n'arrivera pas, si elle ne tombe ni le long du chemin, ni sur le roc, ni au milieu des épines [1]. Gardez-vous donc de ces trois choses, les chemins, les pierres, les épines. La cause du premier empêchement c'est l'adresse de l'ennemi, la cause du second est la duplicité de notre cœur, celle du troisième la multiplicité des soucis. Dans le premier nous nous gardons sans prudence ; dans le second nous cultivons sans courage ; dans le troisième nous portons trop de soins aux affaires d'autrui. Dans le premier molle résistance, dans le second abandon de nos résolutions, dans le troisième application trop vive à des objets inutiles. Dans l'un de ces obstacles nos pensées sont sans énergie, elles sont mobiles dans l'autre, importunes dans le dernier, ou pour mieux dire dans celui-ci elles sont tout ensemble et molles et mobiles et importunes : molles pour le plaisir, mobiles dans les richesses, biens éphémères, importunes à raison des inquiétudes et des sollicitudes dont nos cupidités sont la source. En effet, quelle anxiété douloureuse et cruelle dans le soin des choses qui passent et les passions qui en sont l'objet ! Il est malaisé de les acquérir, elles fuient rapidement, et le fruit qu'on en recueille est vain pour ne pas dire honteux.

[1] II Cor. xi, 19. — [2] Deutér. xxix, 19. — [3] Ps. xxxiv, 10.

[1] Math. xiii, 3, 8, 18, 23.



LETTRES

DE GILLEBERT

LETTRES DE GILLEBERT

LETTRE PREMIÈRE

AU FRÈRE RICHARD.

Eloge de Richard, blessé d'une correction, paraît-il, ou de je ne sais quelle parole dure, mais apaisé ensuite.

1. Vous usez, mon cher Richard, d'un proverbe aussi vrai qu'ancien : *Sur toute chose consultez un ami; commencez par vous consulter vous-même. N'allez pas*, dit le Prophète, *vous confier à un ami, et n'ayez pas confiance dans un chef. Fermez vos lèvres à l'épouse qui dort sur votre sein*[1]. Les amitiés feintes rendent suspectes les véritables, et la rareté de cette vertu inspire des doutes sur sa réalité. Heureux celui qui évite ici les écueils, qui, en nouant des relations avec prudence, évite toutefois de porter cette prudence à l'excès ! Sans doute, il est inutile de semer dans le sable ; mais c'est un malheur de ne pas semer du tout, parce qu'on se préoccupe trop du vent et des nuées. Nous portons à l'excès la sollicitude pour de vils biens, et nous laissons inutiles les possessions précieuses, l'amitié. Un ami tombe : trouve-t-on une main qui le relève ? Et tout le monde s'empresse de relever sa maison écroulée. Si je dis tout cela, c'est pour exalter l'amitié que j'ai trouvée en vous, par sa rareté même ; c'est afin que la négligence de la foule donne à votre mérite, sous ce rapport, un plus vif éclat.

2. En parcourant votre lettre, je me suis rappelé ce mot d'un philosophe : après une mauvaise moisson, il faut semer[2]. Vous me paraissez si avide des douces relations de l'amitié, qu'après un naufrage tout récent, vous songez à vous remettre en mer. Vous avez raison : peut-être qu'une heure de félicité vous dédommagera de longs ennuis. Et pour emprunter notre philosophie à nous, je trouve en vous ce que dit l'Apôtre : *la charité couvre la multitude des péchés*[1]. Vous mettez tant de réserve à reprendre un ami, que vous semblez plutôt lui offrir son pardon que lui chercher querelle. A ce que la réprimande a de corrosif, à l'amertume vous mêlez tant d'affection que je me sens légèrement frotté de ce sel indispensable dans les sacrifices qu'on offre à Dieu[2]. Vous avez volé vers moi comme un séraphin embrasé ; et c'est avec un charbon pris à l'autel que vous purifiez les souillures de mes lèvres[3]. Plus ma faute me paraît grave, plus douce m'est la correction. Je vous trouve vraiment tout autre que je ne vous avais cru. Vous m'avez enfin donné une idée de votre prudence, puisque c'est à la prudence qu'on reconnaît le sage[4]. Oui, j'admire et je vénère votre prudence. Vous dissimulez l'injure, vous rendez vos bonnes grâces à un provocateur, vous calmez un cœur irritant, vous le récompensez sans aucun titre ou plutôt malgré ses mauvais procédés. Vos présents me sont

Michée VII, 5. — [2] Sénèque, lettre à Luc.

[1] I Pierre IV, 8. — [2] Lévit. II, 13. — [3] Isaïe VI, 6, 7 — [4] Prov. XIX, 11.

agréables, et à cause de celui qui les dispense, et à raison de leur usage. Ils me rappellent votre souvenir et ils me servent de leçon. Les présents du sage sont éloquents; car pourquoi vous appuyer sur moi comme sur un bâton, sinon afin de me rendre droit et ferme, et pour que je ne ressemble pas à ce roseau flexible et fragile, selon ce mot du Prophète : *L'Egypte est un roseau brisé: qui s'appuie sur elle, s'y percera la main*[1]. Tel m'avez-vous trouvé, et vos mains risquaient bien de s'ensanglanter au contact de mes brisures ; mais elles se sont fermées, elles ont sû repousser les aiguillons qu'elles rencontraient. Mains bénies, incapables, dans leur délicatesse d'achever le roseau à demi-rompu, d'éteindre la mèche encore fumante. *Ceux qui travaillent le lin, seront dans la confusion*[2], dit le Prophète. C'est pourquoi me voilà couvert de confusion, moi qui ai voulu mêler dans un même tissu la laine de votre simplicité et le lin de ma dissimulation. C'est peut-être pour me la reprocher, que vous m'avez envoyé deux calices. *Un poids et un poids, une mesure et une mesure sont une abomination devant Dieu*[3]. *Malheur à celui qui, donnant à boire à son ami, lui verse du fiel et l'enivre, afin de voir sa nudité*; *il sera couvert d'ignominie au lieu de gloire*[4].

3. A quoi bon tout cela, mon frère, sinon à louer votre douceur et à condamner mon injustice? Mais comme il serait trop long d'entrer dans les détails, j'abrége et je me résume. J'ai tenu un langage insensé, j'ai parlé comme une femme sans raison. Je reconnais ma faute, pardonnez-moi. Vous ne refuserez pas à la prière un pardon que vous offrez gratuitement. Je pourrais apporter excuses, atténuer mon crime, en rejeter le poids sur d'autres, retourner sur la tête de qui m'a frappé le fer qui m'a blessé ; je ne le fais pas. Je préfère recourir à la prière et aux supplications. Je ne veux pas en raccommodant ce qui est déchiré, déchirer encore ce qui est réparé, ni, pour couvrir mon flanc, blesser celui d'autrui. Il est cependant un point que je ne puis taire. Votre maison n'a pas ses diverses parties bien jointes, ni solidement adhérentes les unes aux autres. Elles laissent passer trop facilement à travers leurs interstices l'esprit, non de paix, mais de dissension[1]. Du reste, si j'ai usé de délai, si j'ai refusé longtemps ce que j'exécute tardivement, si je vous ai dit que vous me seriez à charge, voici ma réponse catégorique : dans nos discours, nous cherchons souvent à sonder la pensée d'autrui plus qu'à dévoiler la nôtre. Mais je vous parlerai sans déguisement et à cœur ouvert : j'ai souhaité, je souhaite encore votre présence. Mais j'ai attendu un moment plus opportun, comptant trouver une consolation dans l'analogie de vos idées et de vos goûts avec les miens. Ah ! puissé-je donc vous posséder éternellement et non pour un moment seulement ! Puissions-nous demeurer à jamais ensemble, au lieu de nous voir en passant ! Adieu !

LETTRE II

A UN CERTAIN ADAM.

Il l'exhorte à se souvenir de ses résolutions et à embrasser la vie religieuse.

1. O mon Adam ! si tu savais combien je t'aime dans le cœur de Jésus-Christ ! Ma parole est impuissante à le redire. Depuis longtemps je nourrissais un désir qu'une sorte de désespoir tenait enchaîné. Mais aujourd'hui ce désir a grandi et s'est fortifié : je

[1] IV Rois xviii, 21, et Isaïe xxvi, 6. — [2] Isaïe xix, 9. — [3] Prov. xx. 23. — [4] Habac. ii, 15, 16.

[1] Job. xli, 6, 7.

brûle de te voir converti, tes paroles m'ont donné de l'espérance, espérance faible encore, je le dis sans vouloir t'offenser; car je crains que ces paroles ne soient dues qu'à une émotion passagère. Mais quel que soit le motif qui les a arrachées à tes lèvres, qu'elles soient le résultat d'un sentiment subit et rapide, ou le fruit d'une lente délibération, je ne puis que bien espérer de toi, instruit par un exemple domestique. Ah! plût au ciel que nos exemples fussent capables de t'émouvoir et de t'attendrir, et qu'après avoir commencé le dernier, tu prisses les ailes de la colombe pour me devancer heureusement dans le lieu du repos! Quel vaste champ tu ouvrirais à l'émulation! Tu deviendrais le modèle des autres; et pour parler ici de nous, tu nous ouvrirais une large entrée sur la route de la vertu! Je crois entendre résonner pour toi ce chant sacré : *Attirez-nous après vous, nous courrons à l'odeur de vos parfums*[1].

2. Heureux, deux fois heureux, si tu ménages dans ta conversation une occasion de salut pour tes frères! si tu attires à la vie, à la vérité, ceux qui courent après toi, dirai-je dans la route de la vanité? Mais je crains de contrister ton cœur faible encore et à peine né à l'amour du Christ. Je ne prétends pas diminuer ici le mérite de l'érudition, d'une mémoire richement fournie de doctrines libérales, d'une intelligence pénétrante, toutes choses qui constituent la science. Assurément, ces connaissances sont bonnes, mais à la condition qu'on en use bien, qu'elles soient un pas, un degré ou on ne s'arrête pas, mais dont on se sert pour monter à une sphère plus haute et plus sainte, et pour pénétrer jusque dans les arcanes intimes de la sagesse, dans ce doux sanctuaire, dans cette lumière inaccessible où Dieu même habite. Voilà l'art des arts, la loi, la forme, la raison, la règle, le type universel, uniforme, invariable de tous les arts, nous ne pouvons le dépasser, et nous ne devons pas rester en deçà. Comparée à ce type, toute sagesse quelle qu'elle soit, si grande qu'elle soit, est vaine si elle ne l'égale pas, et criminelle si elle n'y tend pas, si elle s'empare de notre attention, jusqu'à absorber notre affection, si l'esprit vient se heurter contre ce but et s'y reposer, s'il trouve un obstacle qui l'empêche de pénétrer plus avant, et si, repu de vanité, rassassié par des mêts en peinture, il ne sait plus désirer, ni goûter combien le Seigneur est doux. Et qu'est-ce donc que Dieu, sinon la suavité même? Quoi! te voilà charmé, ton cœur est séduit par cette connaissance si petite après tout, si ambiguë des choses naturelles et rationnelles, où on n'arrive que par de longs circuits et des routes âpres et tortueuses! Qu'est-ce donc que cette sagesse créatrice qui a tout créé et dont la lumière nous aide à tout connaître? L'atteindre, la saisir, n'est-ce pas le sort le plus digne d'envie? Et ne versera-t-elle pas les plus suaves douceurs dans nos sens apaisés, et les émotions uniques dont elle est la source n'attireront-elles pas vers elles nos insatiables désirs? Elle dit en effet : *Ceux qui me mangent auront encore faim, car mon esprit est plus doux que le miel*[1].

3. Et tu as, ô mon ami, pour recueillir ce miel, d'amples réceptacles. Je veux parler de ton génie vif et exercé, de tes connaissances nombreuses et subtiles. Je ne les regarde pourtant que comme des cellules capables de contenir de riches rayons, mais vides encore. Approche donc et laisse tes réceptacles se remplir; qu'ils soient bien fournis, qu'ils débordent et se répandent sur nous, et nous aurons sujet de t'appliquer cet éloge du cantique : *Tes lèvres sont un rayon qui distille le miel*[2]. O si un jour je t'entends dispenser l'instruction dans la Maison de Dieu, exposer le sens mystérieux des Saints Livres, saisir d'abord, puis épancher sur nous quelque chose de la majesté de l'Etre divin, de son éternité, de son immensité, de sa simplicité; de cet Etre en qui rien n'est petit, parce qu'il est simple; rien n'est multiple, parce qu'il est immense et absolument infini, exempt de succession temporelle, de matière et d'étendue; mais dont l'essence est la force et la puissance! Il est tout'entier partout, et il est tout entier en lui-même; car il n'est aucun objet où l'on trouve dépensée ou exprimée toute sa vertu, sa vérité, sa volonté. Nos disputes peuvent bien établir en lui des degrés, des distinctions nominales, mais cet Etre est unique et indivisible. Tout ici inspire l'admiration, tout est digne de vénération, tout charme l'investigation; et comme il est écrit : *L'œil ne se rassasie pas de voir, ni l'oreille d'entendre*[3]. Qu'il me serait doux de t'entendre traiter ce sujet, de te voir plonger dans les profondeurs immenses de cet océan pour le scruter d'abord et puis pour inonder de la suave rosée de cette vitale sagesse les âmes incapables de puiser elles-

[1] Cant. VII, 1, 3.

[1] Eccli. XXIV, 29, 27. — [2] Cantiq. IV, 11. — [3] Eccle. I, 8.

mêmes à ces sources abondantes; commencer par te tourner vers ces bienfaits divins pour les mettre ensuite en lumière, déployer avec profusion et mettre à la portée de tous, tes sentiments sur l'indulgence, la grâce, la gloire, tout ce que le Seigneur nous a donné, rendu, ajouté, tout ce qu'il nous a conféré, tout ce qu'il a endure pour nous; nous redire enfin les souffrances du Christ, puis ses gloires, sa patience dans les tribulations, les récompenses qui nous attendent, les éléments de la Foi, la règle des mœurs, les divers degrés de notre transformation et de nos progrès! Riche matière, sujet capable d'éveiller les désirs. Est-il un thême plus fécond, où puisse se déployer avec plus de fruits un esprit ardent ou éclairé?

4. Si je te tiens ce langage, c'est afin que tu n'ailles pas demander une excuse à l'étude d'une littérature vide; chercher l'ombre et te priver de la lumière; rompu aux arguties d'Aristote, ne va pas accuser notre silence et notre simplicité. C'est une occasion qui nous permet de contempler sans voile la gloire du Seigneur, et de nous transformer à son image de clarté en clarté, sous l'action de l'Esprit divin[1]. Estimeras-tu donc oiseux et impuissant, un repos qui a un pareil résultat? qui nous communique et nous permet d'exercer l'art d'avancer en droite ligne vers Dieu, de nous changer et transformer en des hommes nouveaux, d'établir en nous le nouvel Adam, de nous élever jusqu'aux sentiments de Jésus-Christ, en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse de Dieu[2]? Ici nous rencontrons d'inépuisables et éclatants filons, si toutefois nous préférons creuser profondément le sol au lieu de mendier.

5. Je ne passe pas présentement en revue les bienfaits que tu as reçus du Ciel, les grâces de Dieu, ni ton ingratitude; que dis-je? l'indigne récompense dont tu as payé des faveurs excellentes. Je laisse ces funestes attraits du monde qui nous emportent loin de Dieu; je ne dis rien des souffrances salutaires de cette vie ni des châtiments à venir. Je ne te remets pas sous les yeux la gloire qui t'est offerte. Sans assigner à tes espérances un terme trop lointain, je me borne à te peindre les récompenses actuelles et non celles que l'avenir te réserve; je parle uniquement des prémices et non de la plénitude. Je suis incapable de traiter ce sujet, et la majesté d'une si vaste matière sied mal à l'infirmité de mes lèvres. Consens à en faire l'expérience et tu sauras que la loi de Dieu mérite que nous la célébrions de nos chants, même en ce lieu de pèlerinage[1], et que les moissons que nous recueillerons à la fin de cette vie se sèment dans les joies de celles-ci. Ne diffère donc pas ton bonheur d'une année encore. Ne résiste pas aux avances de la grâce. Malheur à moi, si après l'avoir trouvée près de toi, je t'en fermais l'accès. Marche d'un pied agile et infatigable et obéis à ses suaves appels. Tu m'as ordonné de t'adresser ce message : puisse-t-il te trouver là où je t'ai laissé, à la porte, au seuil du monde et sur le point de le quitter! Si tu crois avoir besoin de moi, je t'appartiens tout entier, parce que je te dois tout; j'attends ta présence plutôt qu'une lettre de ta main. Adieu!

[1] II Cor. III, 18. — [2] Coloss. II, 3.

[1] Ps. CXVIII, 54.

LETTRE III

AU FRÈRE GUILLAUME

Il le détourne d'un dangereux voyage à la cour : il lui recommande un autre voyage spirituel.

AU CHER FRÈRE GUILLAUME, FRÈRE G. SALUT DANS LE SEIGNEUR.

1. L'arrivée de notre frère R., si vivement désiré, nous a causé une vive joie, accrue encore par les bonnes nouvelles qu'il nous a données de votre santé. En nous apportant vos salutations, il demande en échange les suffrages de nos prières. Puisse ma main s'acquitter de cette mission avec une abondance inaccoutumée et une plénitude proportionnée à la réserve avec laquelle tu es résolu de me traiter sous les autres rapports ! Je t'ai entendu, en effet, et souvent, et avec instance, me presser de prier pour toi, et m'assurer que, pour tout le reste, tu me laisserais tranquille. Excellente disposition, mon frère, et bien digne d'un homme de vertu. Est-il donc une faveur qu'il faille solliciter plus volontiers, et qu'il convienne mieux à un moine de réclamer ? Ah ! rougis de l'impudence de certains religieux : ils doivent tout attendre de leur supérieur, du moins tout ce qui leur est nécessaire : et ils s'en vont mendier partout des fourrures délicates et fines, des habits somptueux, des manteaux venus de l'étranger, des parfums, mille autres choses dont l'énumération serait longue, faites pour flatter l'œil ou le palais, pour caresser les sens et servir d'instruments à la vanité. Et des gens qui devraient se modérer dans l'usage des choses permises, vous les verrez esclaves effrontés de la superbe. Tu es exempt de cette tâche ; et ce que tu m'as si souvent répété le prouve, et écarte de toi une lèpre trop répandue. Je suis ici dur et inhumain, moi beau dans tout le reste. Sous ce rapport, comme on dit, mon visage est plus noir que le charbon, en ce sens que je ne consens à accorder que ce que j'ai coutume de demander moi-même. Qu'on dise ce qu'on voudra : que les importuns m'accusent d'avarice, et que leur mollesse crie après ma dureté. Oui, je me suis fait un visage qui a la dureté du rocher ; leur marteau s'y brisera, et j'espère bien n'être pas confondu. Que je me sois montré moins facile, tenace même : je consens à ce que cette tache me décolore, pourvu que les chiens, ces petits chiens tendres et délicats, ne mangent pas le pain des enfants, que les haillons destinés à couvrir les pauvres du Christ ne servent pas de parure superflue aux étrangers, que je ne laisse pas crier les entrailles affamées d'un frère pour acquérir un faux renom et de vaines faveurs.

2. Mais c'est assez parler de moi : revenons à toi, afin de t'indiquer l'objet que tu dois nous demander. Tu as réclamé des prières, j'y veux ajouter une exhortation, car j'ai pour toi un zèle que Dieu m'inspire. Je crains que tes sentiments ne perdent de leur simplicité chrétienne, qu'on ne prie vainement pour toi qui te précipites à ta perte, que tu n'appelles inutilement ta délivrance puisque tu cours te jeter à dessein dans le piége. Tu vas, me dit-on, partir pour la cour, pour un lieu où tu soupçonnes bien que des obstacles t'attendent. Tu vas renouer tes vieilles relations avec le Duc, réveiller des désirs morts ou plutôt endormis, et comme il est dit de l'autruche, déployer, à l'occasion, dans l'espace tes ailes longtemps repliées[1]. Mais la cigogne

[1] Job. XXXIX, 18.

et l'hirondelle savent aussi discerner la saison de leur passage [1]; c'est quand le vent souffle plus doux et plus tiède. Je te dis tout haut ce que d'autres en disent peut-être en secret. Tu pars pour la cour, et j'ignore si tu y es appelé. Qu'y feras-tu? Y traiteras-tu avec le Duc des intérêts de ton âme, ou puiseras-tu dans ses entretiens de quoi refroidir les ardeurs de ton cœur? Oui peut-être, mais ce sera ce froid dont il est écrit: *La charité d'un grand nombre se glacera* [2]. Entends ici les reproches du Prophète: *Que ferai-je pour toi? ô Ephraïm. Que ferai-je pour toi, ô Juda? Votre justice ressemble à ces nuées du matin, à cette rosée qui passe au lever du jour* [3]. Nuées du matin, nuées d'un moment: après avoir commencé par l'esprit, on finit par la chair. L'Epoux, dans le Cantique, se plaint d'avoir enduré bien des cœurs pareils: *Ma tête est pleine de rosée et mes cheveux sont trempés de l'humidité de la nuit* [4]. Quand la sublimité de leur vie les a élevés presque jusqu'à la tête de Dieu, ils s'attachent à ses cheveux; une application trop grande aux choses extérieures, des objets étrangers à la vie spirituelle les frappent d'insensibilité; ils ne savent plus goûter les choses de Dieu. Dans ces cœurs, l'Epoux ne trouve pas a reposer la tête; aussi, va-t-il demander à l'âme intérieure de lui ouvrir.

3. Ah! si tu pouvais rester aussi renfermé, donner une prompte hospitalité en ton cœur à Jésus-Christ quand il frappera à ta porte, et pouvoir te féliciter et dire: *Mon secret est à moi; mon secret est à moi!* En échange tu meriterais ce doux éloge: *Ma sœur, mon épouse, est un jardin fermé, une fontaine scellee* [6], du sceau de la lumière et de la joie du cœur, du sceau de l'Esprit aux sept dons, que peut seul rompre celui qui entre seul par la porte Orientale, fermée aux autres, selon ce mot du Prophète: *Les étrangers ne passeront plus à travers Jérusalem* [7]. Enfermé dans ce Paradis délicieux, ou plutôt semblable, toi-même, à un champ abondamment arrosé, à la fontaine des jardins dont les eaux ne tarissent pas, tu resteras sourd à la voix des étrangers. Si l'ambition mondaine te tourmente, si l'occasion de monter aux dignités t'appelle, si tu entends les invitations de cette douce peste, et si elle fait luire devant toi l'espérance des honneurs, tu répondras de suite avec les paroles de l'Epouse: *J'ai quitté ma tunique: comment la reprendre? J'ai lavé mes pieds: puis-je les souiller encore* [1]?

4. Tu devines certainement, frère, ce que je te dis ici à demi-mot et en termes voilés, car je sais bien que je m'adresse à un homme intelligent: oui tu devines ce que je veux te suggérer. Je veux te détourner de ce dangereux voyage, et avec la faux de mes avertissements t'ôter les occasions d'une chute rapide: je veux, selon le précepte du Prophète, aplanir sous tes pas une route où tu risques de tomber, et en ôter les pierres d'achoppement [2]. Je suis plein de sollicitude pour toi, et j'ai aussi une grande confiance en toi. J'aimerais mieux voir interrompre pour un temps nos vieilles relations que de taire ce que je crois intéresser ton salut, perdre ton amitié que de laisser en péril ton humilité tendre et délicate encore. Tu courais, tu volais: crains que le prestige de la bagatelle n'obscurcisse ce qu'il y a de bien en toi [3], crains que si ta conscience reste intacte, ta réputation ne soit compromise. Tu courais, dis-je: mais où vas-tu maintenant? Tu courais, tu avançais dans la carrière, mais si tu n'en touches pas le but? Tu vas fuir bientôt; et tu veux perdre un temps considérable, pour encourir le reproche de l'Apôtre: *Tu as souffert tant de peine sans raison, si toutefois c'est sans raison* [4]?

5. Ah! que ne suis-je près de toi, pour te conduire par la main, avec Abraham, dans la terre de Chanaan, c'est-à-dire du mouvement. *Car ceux qui se confient dans le Seigneur trouveront des forces nouvelles* [5]. Heureux changement dont parle le même Prophète: *Il y aura dans la terre d'Egypte cinq villes qui parleront la langue de Chanaan: Une seule s'appellera la cité du soleil* [6]. Oui, heureux changement qui mène des ténèbres de l'Egypte à la lumière, et de la demeure de Pharaon à la cité du soleil de justice! Métamorphose merveilleuse qui transforme l'obscurité en lumière, et la pluralité en unité. Car la pluralité renferme le trouble, et il n'y a qu'une seule chose de nécessaire [7]. Heureux changement où les yeux malades de Lia, et les sollicitudes de Marthe deviennent les clartés de Rachel, et la tranquillité de Marie. Car voilà ce que signifient ces villes d'Egypte, c'est-à-dire des ténèbres devenues la cité du soleil, et le nombre cinq remplacé par l'unité. Il se savait bien chargé celui qui dit dans le Psaume:

[1] Jérem. VIII, 7. — [2] Math. XXIV, 12. — [3] Osée VI, 4. — [4] Cantiq. V, 2. — [5] Isaïe XXIV, 46. — [6] Cantiq. IV, 12. — [7] Ezéch. XLIV.

[1] Cantiq. V, 3. — [2] Isaïe LXII, 10. — [3] Sagesse IV, 12. — [4] Galat. III, 4. — [5] Isaïe XL, 4. — [6] Ib. XIX, 18. — [7] Luc X, 41, 42.

ô mon âme, bénis le Seigneur ! et n'oublie pas ses bienfaits. Il t'a pardonné toutes tes iniquités, il a guéri tes faiblesses, il a arraché ton âme de la mort, et il te couronne de miséricorde et de bonté [1]. Il parle ici la langue de Chanaan, celui qui retrace tant de changements accomplis en lui-même, qui nous y montre la miséricorde succédant à l'iniquité, la guérison à la maladie, l'éternité à la mort, qui rend à chaque pas des actions de grâce à l'auteur de tous ces biens, et qui, par les marques de ces progrès divers comme par une langue qui exprime le changement, répète avec le Psalmiste : *J'ai commencé. Et ce changement est l'œuvre de la droite du Très-Haut* [2]. De la semence jetée par les Prophètes moissonnons des fruits apostoliques : Paul nous déclare nettement ce qu'Isaïe renferme : *Vous avez été jadis ténèbres*, dit-il, *vous voilà lumière dans le Seigneur*. On nous a parlé de changement ; l'Apôtre nous avertit du terme où il doit aboutir : *Marchez*, dit-il, *comme des fils de la lumière* [3]. Celui qui marche durant le jour ne choppe pas. Que ta lumière aille en croissant jusqu'au plein jour ; et quand tu seras parvenu à la perfection, crois commencer seulement. Ecoute comme Paul courait et croissait, et allait, non-seulement des ténèbres à la lumière, mais de lumières en lumières : Pour nous, dit-il, *contemplant sans voile la gloire du Seigneur, nous sommes transformés à son image de clarté en clarté* [4].

6. S'il t'arrive de voir des gens qui ont renoncé au monde, y prospérer ensuite, que tes pieds ne chancellent pas : laisse-les trébucher comme des aveugles en plein midi, et écrie-toi : Mon Dieu, j'ai été bien heureux de vous suivre, car *ceux qui espèrent dans le Seigneur trouveront des forces nouvelles : ils voleront sans effort, ils marcheront sans défaillir jamais* [5]. Je serais long, si j'essayais de te conduire à travers les divers renouvellements que les vertus opèrent en nous, comme à travers autant de stations dans la terre de Chanaan. Et en premier lieu, le pieux imitateur du Patriarche doit venir à Sichem [1], y abaisser, y humilier ses épaules (Sichem signifie épaules) sous le fardeau si léger du Christ. Car *c'est un bonheur pour l'homme de porter le joug du Seigneur dès l'adolescence. Il présentera la joue à la main qui le frappe et il sera rassasié d'opprobres* [2]. Remarque dans cette expression, *il sera rassasié*, non pas une patience légère, des lèvres qui effleurent seulement la coupe, et qui rejettent une liqueur amère ; vois-y une soif insatiable de souffrance. De là, après d'heureuses afflictions, et des contradictions salutaires, franchissant Gérara, et renversant le mur des vieilles inimitiés, sortie des trous, et des cavernes du rocher, répondant d'un vol libre aux appels de l'Epoux, que cette âme arrive aux torrents de Bersabé. Oui qu'elle monte de Sichem, à savoir de l'humiliation et de la prière, à Bersabé, au puits des sept brebis, ou plutôt de toutes les grâces, car Dieu donne sa grâce aux humbles [3]. Et parce que, sous un autre rapport, ce puits est aussi appelé puits de la satiété [4], selon cette invitation : *Venez à moi vous tous qui êtes chargés et je vous soulagerai* [5] ; après l'affliction l'âme se hâte vers la réfection, et la suave liqueur qu'elle a goûtée, excitant en elle une faim plus vive, qu'elle apprenne, par son expérience, la vérité de cet éloge de la sagesse : *Ceux qui se nourrissent de moi auront encore faim* [6]. Mais je dois me taire, car mon trop long verbiage doit te sembler fastidieux. Adieu ; cherche-moi, s'il te plaît, le commentaire de saint Jérôme sur Isaïe, et tiens-le tout prêt quand je le ferai prendre.

[1] Ps. CII, 2, 4. — [2] Id. LXXVI, 11. — [3] Eph. V, 8. — II Cor. III, 18. — [5] Isaïe XL, 31.

[1] Gen. XII, 6. — [2] Thren. III, 27, 30. — [3] Jacq. IV, 6. — [4] Gen. XXI et XXVI. — [5] Math. XI, 28. — [6] Eccli. XXIV, 29.

LETTRE IV

A UN AMI

Il lui dit brièvement l'impossibilité où il est de répondre à ses demandes.

Soit dit sans vous blesser, vous insistez trop et je m'obstine. L'importunité extrême de ceux qui cherchent à se faire de toi un intercesseur, diminue même en quelque sorte les obligations que je te dois. Je suis surpris qu'ils n'aient pas aussi déchaîné sur nous le Seigneur des fontaines afin de m'accabler encore sous une nuée d'intercesseurs. Cependant voici ma réponse en quelques mots : c'est par le silence, plutôt que par des paroles, que j'ai voulu te refuser ce que tu me demandes. J'ai usé de la réserve qui m'est habituelle dans les choses que je suis résolu à ne pas faire. Toutefois, je diffère ma réponse plutôt que de la donner définitive, jusqu'à ce que nous puissions nous entretenir un instant ensemble. Adieu.



AVERTISSEMENT DE MABILLON

SUR LA LETTRE SUIVANTE

1. On a émis des doutes sur l'auteur de la lettre suivante. Mais il est constant qu'il faut l'attribuer à Guillaume ou Willelme, abbé du monastère de Saint-Thierry, auprès de Reims.

2. Les doutes se trouvent formulés dans un vieux manuscrit appartenant au docte et lettré Léonore Foy, chanoine de Beauvais, manuscrit qui date d'environ quatre cents ans et dans lequel cette lettre est ainsi intitulée : *Lettre aux Chartreux : bien qu'elle porte le nom de Guillaume, plusieurs l'attribuent pourtant à saint Bernard.* En effet, ont loué cette lettre comme étant de saint Bernard : Jean Gerson, chancelier de Paris, au sermon de la Cène du Seigneur ; et à la même époque, Jean de Raguse, cité par Henri Canisius, au tome III, Antiq. lect., pag. 240, et d'autres après eux. Ce sentiment était appuyé par un grand nombre de manuscrits. On ne trouve cependant aucun extrait de cette lettre dans le *Bernardinum* ou livre des Fleurs de saint Bernard.

3. Les doutes touchant l'auteur de cet opuscule proviennent surtout de la faute des copistes qui ont estropié le nom de Guillaume, l'auteur véritable, placé en tête de la lettre, ou qui l'ont même complétement omis, ainsi qu'une grande partie de la préface dans laquelle l'auteur fait un catalogue d'ouvrages qui sont tous certainement de l'abbé Guillaume. Le premier qui ait rétabli dans son intégrité cette préface sur les anciens manuscrits, et qui l'ait restituée à son véritable auteur, est le religieux et pieux Bertrand Tissier, au tome IV de la Bibliothèque cistercienne. Outre les manuscrits de Signy, Charlieu, Longpont et Foucarmont, loués par lui et qui attribuent cette lettre à Guillaume, nous en avons trouvé d'autres qui attestent la même chose ; ce sont ceux de Saint-Germer, maintenant à la Bibliothèque royale, de de Thou, actuellement à la Bibliothèque Colbert, et de Ratisbonne de Saint-Emmeran. Dans tous ces manuscrits, voici comment cet opuscule est intitulé : *Aux seigneurs et frères, H. Prieur,* etc. *W. souhaite le doux repos.* On voit ici que le nom de Willelme est indiqué seulement par les premières lettres, comme celui du prieur Haimon, qui gouvernait alors la chartreuse du Mont-Dieu. Or, cette chartreuse est située dans le diocèse de Reims, près de Mouzon, elle a été fondée par Odon, abbé de Saint-Remi en 1136; Geffroi en fut le premier prieur et Haimon lui succéda en 1144 ; Haimon fut à son tour remplacé par Gervais, dont il est fait mention sans qu'il soit nommé cependant, dans la 290ᵉ lettre de saint Bernard; il eut pour successeur Simon, comme je l'ai appris du vénérable père Ganeron. Du reste, cette lettre fut écrite dès les commencements de la Chartreuse du Mont-Dieu, comme le laisse assez entendre le mot de *nouveaux*, donné à ses premiers habitants, au nº 3.

4. Guillaume a-t-il écrit cette lettre étant encore abbé ou après être devenu moine à Signy ? Ce point n'est pas éclairci. Ce qui autoriserait le dernier sentiment, c'est qu'il était déjà avancé en âge quand il a écrit cet opuscule ; et que cette lettre, sous le nom de « Traité de la Vie Solitaire, par Guillaume de Clairvaux », a été louée, il y a quatre cents ans, par un chanoine régulier de Saint-Sauveur à Bologne, comme on le voit au livre premier des Sermons aux ermites, ch. XXIII. Nous avons parlé de cet auteur dans notre Voyage en Italie, p. 197.

5. Ceci réfute la conjecture, d'ailleurs impossible, du docte traducteur de cette lettre, qui a cru pouvoir l'attribuer à Pierre de Celles. Car outre que le nom de Guillaume, placé en tête de cet écrit, l'énumération des

ouvrages de Guillaume, contenue dans la préface et la différence de style, sont des preuves du contraire, l'auteur lui-même, dans cette préface, se dit vieux et mourant, ce qui convient à l'abbé Guillaume et non à Pierre de Celles, vigoureux encore du temps du prieur Haimon, à qui la lettre est adressée : il avait à peine trente ans, comme il serait aisé de le prouver au besoin.

6. Il n'est donc plus douteux qu'il ne faille restituer cette lettre à l'abbé Guillaume, comme à son véritable auteur. En effet, dans le vieux manuscrit de Saint-Thierry, près Reims, elle se trouve la première dans l'énumération des ouvrages de Guillaume, — voir Marlot, t. II. De la métropole de Reims, p. 287, où on lit : R. P. Guillaume, abbé de Saint-Thierry, a composé beaucoup d'opuscules pieux qu'il a adressés aux frères du Mont-Dieu, comme la Vie Solitaire, le Miroir et l'Enigme de la Foi, de la Contemplation divine, de la dignité, de l'amour, etc.

7. Enfin, dans un court abrégé de sa vie que nous avons tiré d'un vieux parchemin du couvent de Reuil, cette lettre est attribuée, avec d'autres écrits, au même auteur. Je vais citer un extrait de ce parchemin : « Il a laissé, de son talent et de ses travaux, des monuments respectables. Je me bornerai à citer ceux que j'ai vus et lus. Il a commencé une Vie de saint Bernard qui est restée inachevée et dont il n'a terminé qu'un livre, le premier qui est fort étendu. Il a donné un livre contre maître Pierre Abeilard qui avait inséré dans ses écrits certaines propositions contraires à la Foi ; livre d'un style élégant, d'une doctrine orthodoxe et d'une grande force de logique. Il composa encore d'autres opuscules intitulés, l'un, Enigme de la Foi, l'autre, Miroir de la Foi, dans lesquels il expose brièvement et nettement ce qu'il faut croire. Il a composé aussi une Exposition morale du Cantique des Cantiques, et il en parle dans la Vie de saint Bernard. On a encore de lui, un livre sur la nature et la dignité de l'amour que nous appelons Anti-Nason, à raison du sujet même. Il y apprend au philosophe par quels degrés et de quelles manières on avance dans l'amour de Dieu. Il adressa un opuscule aux frères de la Chartreuse du Mont-Dieu, et encore qu'il leur parle plus spécialement, ce travail est utile à toutes les âmes jalouses d'arriver à la perfection religieuse. Il a également une courte compilation sur la physique, c'est-à-dire sur la nature du corps et de l'âme. Comme le fruit principal de l'étude est de se connaître soi-même, selon ce mot descendu du Ciel : *Connais-toi toi-même :* l'auteur de cet écrit s'y propose de former les lecteurs simples à une connaissance au moins élémentaire d'eux-mêmes. On a encore de lui un autre opuscule sur la contemplation de Dieu, dans lequel, pour édifier sans doute ses lecteurs, il parle en ces termes de sa propre contemplation : « Et souvent, Seigneur, pendant que j'espère après « vous les yeux comme fermés, vous mettez « dans la bouche de mon cœur un mêts dont « il ne m'est pas permis de connaître la nature, etc. »

8. Je cite toujours le vieux parchemin en question ; on y lit, au commencement, que Guillaume, né d'une famille distinguée de Liége, eut un frère nommé Simon, avec lequel il alla à Reims, où il a prit l'habit religieux dans l'abbaye de Saint-Nicaise, alors en possession d'une grande réputation. Plus tard, Simon devint abbé de Saint-Nicolas-du-Bois, et après avoir gouverné ses frères longtemps et religieusement, il mourut dans cette maison plein de jours et de vertus. Mais maître Guillaume fut élu abbé de Saint-Thierry, lieu qui domine la ville de Reims. Ce fut en 1120, et seize ans après, il se fit moine à Signy, de l'ordre de Cîteaux, comme on peut le voir dans des notes plus étendues sur la 85e lettre de saint Bernard.

9. De tout ceci il résulte que, non-seulement la lettre aux frères du Mont-Dieu, mais les traités de la Contemplation divine, de la Nature et de la dignité de l'Amour, qu'on avait supposés être de saint Bernard, sont bien de Guillaume. C'est pourquoi nous avons cru devoir les lui restituer, et les placer dans cette édition à la suite de ladite lettre. Les autres opuscules de Guillaume, indiqués plus haut, se trouvent au t. IV de la Bibliothèque cistercienne.

Voici maintenant la lettre aux frères du Mont-Dieu, parfaite peinture de la vie monastique, au jugement de ceux qui excellent dans ce genre de vie. Cependant, Gerson, dans son sermon sur la Cène, prévient le lecteur que sur cette matière, à savoir sur l'union des âmes parfaites avec Dieu, il lise avec précaution le second livre de la lettre de saint Bernard aux frères du Mont-Dieu, n° 62. Ceci fait voir que cette lettre a été quelquefois en deux livres.

AVERTISSEMENT DE DOM MASSUET

SUR LA LETTRE SUIVANTE

Où il établit qu'elle est de Guiges ou Wigon, 5e prieur de la Grande Chartreuse.

1. On a émis des doutes sur l'auteur de la lettre suivante. Les uns l'ont attribuée à saint Bernard et l'ont louée comme étant son œuvre ; ainsi, Jean Gerson, chancelier de Paris, au sermon de la Cène, Jean de Raguse (dans Henri Canisius, tom. III Antiq. lect., p. 240), et un auteur beaucoup plus ancien qui a écrit l'éloge des chartreux il y a plus de quatre cents ans, dont l'ouvrage manuscrit est à la Chartreuse du Mont-Dieu. Beaucoup de manuscrits appuient ce sentiment, comme celui de saint Arnoult de Metz et un autre du Mont-Dieu, dans lequel on a effacé le nom de l'auteur pour y substituer celui de saint Bernard. L'occasion de cette erreur a été l'ignorance des copistes qui, voyant ce traité joint, sans nom d'auteur, aux ouvrages authentiques de saint Bernard, l'ont cru de lui, y ont mis témérairement son nom, et ont ainsi trompé les autres. Mais l'erreur a été découverte, soit à la différence de style, soit parce qu'aucun extrait de ce traité ne se trouve dans le *Bernardinum* ou livre des Fleurs tirées de de saint Bernard, soit enfin à l'aide d'autres preuves, et alors on s'est à peu près accordé à lui donner pour auteur Willelme ou Guillaume, abbé de Saint-Thierry, près Reims, et plus tard moine de Signy. Toutefois, un savant traducteur de cette lettre a été d'un avis différent et il a cru pouvoir l'attribuer à Pierre de Celles, en dépit du style et des manuscrits.

2. Pourtant, un homme d'illustre mémoire, Mabillon, s'est cru ici autorisé à douter, sur la foi d'un vieux manuscrit, appartenant au célèbre Léonore Foy, chanoine de Beauvais, manuscrit qui date d'environ quatre cents ans et ainsi intitulé : *Ici commence la lettre aux chartreux, qui porte le nom de Guillaume et que beaucoup attribuent cependant à saint Bernard.* Vient ensuite une préface publiée pour la première fois dans son intégrité d'après les vieux manuscrits, par le pieux et docte Bertrand Tissier au t. IV de la Bibliothèque cistercienne. Dans cette préface, l'auteur trace un catalogue de ses ouvrages qu'on sait être tous de l'abbé Guillaume. Cette lettre désignée sous le titre de : la Vie solitaire, par Guillaume de Clairvaux, a été aussi citée il y a quatre cents ans par un chanoine régulier de Saint-Sauveur de Bologne, au liv. Ier, chap. XXIII des Sermons aux ermites. Sur cet auteur, voyez Mabillon, Voyage en Italie, p. 297. Ce sentiment a paru ensuite avoir pour lui tous les anciens manuscrits, soit ceux qui portent en tête de la lettre le nom de l'auteur ainsi écourté, W., comme les manuscrits de Saint-Germer, aujourd'hui à la Bibliothèque royale, celui de de Thou, à la Bibliothèque de Colbert, celui de Saint-Emmeran de Ratisbonne, dans lesquels la lettre porte cet intitulé : *Aux seigneurs et freres. H. prieur, etc. W. souhaite le doux repos.*; soit ceux où le nom de l'auteur figure en entier, comme les manuscrits de Signy, Charlieu, Long-Pont, Foucart Mont, et d'autres cités par Tissier, soit enfin ceux d'où ce nom a été totalement retranché.

3. Mais quand Mabillon a adopté ce sentiment, il n'avait pas vu le manuscrit de Pontigny; c'est de tous, le plus ancien, celui dont l'autorité est la plus grande. Il est d'une élégante écriture et date de 1156. En parcourant la bibliothèque de ce monastère, pour revoir et augmenter la nouvelle édition de la Gaule chrétienne qui est sous presse, un investigateur zélé du passé, notre dom. Edmond Martène, a eu la bonne fortune de

découvrir ce manuscrit qui porte en plusieurs endroits et en toutes lettres le nom de Guiges, prieur de la Chartreuse. En effet, au commencement de cette lettre ou de ce traité, on lit : «Ici commence la préface du livre de Guiges, prieur de la Chartreuse, à H., prieur du Mont-Dieu. Aux seigneurs et frères, H., prieur, et H. Guiges souhaite un doux repos. » Puis après la préface : « Ici commence le livre du même Guiges. » Et à la fin : « Fin du 3e et dernier livre de Guiges. » La même main a indiqué l'année où ce manuscrit fut copié, ce fut en 1156. Mais personne ne croira que quelques années après la publication de la lettre aux frères du Mont-Dieu, quand moins de temps encore s'était écoulé après la mort de Guiges et de Guillaume, on ait pu se tromper si grossièrement sur le nom de l'auteur, et attribuer à l'un la production de l'autre, et cela dans le monastère où était vivant le souvenir de Guillaume qui avait embrassé la règle de Citeaux dans une maison presque voisine, et où on conservait aussi le souvenir de ses ouvrages authentiques, dont les cisterciens n'auraient pas voulu laisser attribuer la gloire à un étranger.

4. Un autre manuscrit parfaitement d'accord avec celui de Pontigny, est conservé à Charlieu de l'ordre de Cîteaux. Il est à peu près de la même antiquité, le caractère permet de lui donner environ cinq cents ans d'existence. Nous en devons la connaissance aux soins infatigables de D. Martène. La main jalouse et maladroite d'un faux savant de fraîche date a essayé d'en effacer le nom de Guiges pour l'attribuer à saint Bernard. Elle n'y a pas réussi et le nom subsiste entier et visible encore. Voici en effet le titre de l'ouvrage : « Commencement du prélude sur le livre de Guiges prieur de la Chartreuse à H. prieur du Mont-Dieu. Aux seigneurs et frères H. prieur et H. Guiges, souhaite un doux repos. » Viennent ensuite trois livres, comme dans le manuscrit de Pontigny. Après le premier on lit : fin du premier livre : commencement du second. Après le second il y avait une rature au carmin, aujourd'hui totalement effacée, et à sa place une main très-récente a écrit : Fin de l'opuscule aux frères du Mont-Dieu. Commencement du traité d'Anselme, archevêque, sur la Vraie Béatitude.

5. L'autorité de ces deux manuscrits semble devoir trancher tout différend relatif à l'auteur de la lettre ou traité de la Vie Solitaire, adressé aux frères du Mont-Dieu, et personne désormais, à mon avis du moins, ne voudra ravir à Guiges l'honneur d'avoir écrit ce remarquable ouvrage. Cette gloire lui est conservée par la plupart des manuscrits qui désignent Guigues par la première lettre de son nom. Ainsi, par exemple W. Ceux qui connaissent les habitudes du onzième siècle savent en effet combien était commun le changement de Gu en W, et réciproquement, en sorte qu'on écrivait indifféremment Willelmus pour Guillelmus, Wido (Gui) pour Guido, Wigo pour Guigo et réciproquement. De là il est résulté qu'ayant trouvé dans le même manuscrit la lettre aux frères du Mont-Dieu rangée parmi les œuvres de l'abbé Willelme, avec l'indication des premières lettres de son nom, quelques lecteurs trompés par la ressemblance de ces lettres initiales, l'ont crue l'œuvre de Willelme même, l'ont louée comme étant de lui, et ont contribué à en induire d'autres en erreur.

6. Pourtant cette lettre renfermait certaines choses qui bien examinées ne pouvaient se rapporter qu'à Guigue ou Wigo prieur de la Chartreuse, et pas à Guillaume, moine d'un autre institut. Au début de l'ouvrage, dans le prélude, l'auteur écrit que depuis qu'il a quitté les chartreux qui habitaient le Mont-Dieu il a toujours gardé une vive sollicitude pour son frère Etienne, et pour ses jeunes compagnons, pour les novices qui venaient se présenter à cette nouvelle maison. Mais il est incertain que Guillaume ait jamais vu les nouveaux habitants du Mont-Dieu, puisqu'un peu après la fondation de l'abbaye de Signy il s'y est retiré en 1134, comme on le trouvera au tome VIe des Annales de l'Ordre de Saint-Benoît. Or, c'est en cette même année que furent jetés les fondements de la Chartreuse du Mont-Dieu, sous l'inspiration d'Odon abbé de Saint-Remi de Reims. Car bien que deux ans auparavant, à l'instigation d'Hugues évêque de Grenoble, Odon eût formé le projet de bâtir une maison de chartreux dans son diocèse, il ne put l'exécuter avant 1134, où revenu du concile de Pise il conduisit lui-même une colonie de solitaires tirée de la grande Chartreuse au Mont-Dieu alors appelé Mont-Boson, sur les frontières du pays de Reims, à deux lieues de la ville de Mouzon, auprès de la rivière de Bar, et lui accorda un fonds de terre et des revenus suffisants pour l'érection d'un monastère. Je ne fais qu'effleurer cette matière qui sera développée plus longuement dans le volume des Annales indiqué plus haut. Toutefois ceci prouve assez que Guil-

laume a pu à peine voir, avant sa retraite, les premiers habitants du Mont-Dieu qui n'y étaient peut-être pas même encore arrivés. Ajoutons qu'occupé tout entier du projet de se retirer, et en proie à des tentations accablantes, comme le rapporte l'auteur de sa vie, il a dû concentrer ses soins sur un objet unique et s'occuper à peine d'autre chose. Mais une fois qu'il eut fait profession à Signy nous ne lisons nulle part qu'il en soit sorti pour visiter les chartreux du Mont-Dieu.

7. Mais si nous attribuons cette lettre à Guiges, prieur de la Grande-Chartreuse, plus de difficulté, et tout s'arrange parfaitement. C'est un bon maître qui, éloigné de ses disciples et plein de sollicitude pour leur salut, se décide à leur consacrer son travail de tous les jours, afin d'alléger pour eux, par ses exhortations et ses avis, les ennuis de la solitude, d'affermir les plus jeunes dans leurs résolutions, ou de leur inspirer pour leur profession un amour plus vif. C'est dans ce but qu'il traite de la sublimité de cette profession, qu'il explique les vertus propres aux chartreux, et, donne aux novices les conseils qui leur conviennent. Il leur enseigne la façon de vivre dans leur cellule, et la manière de s'appliquer à de saintes lectures, à la prière, aux exercices corporels, comment il faut manger, dormir, travailler des mains, etc. C'est ainsi qu'on trouve sous sa plume le langage d'un chartreux écrivant à des religieux du même ordre. S'il emploie souvent le pluriel, c'est pour montrer qu'il est assujetti aux mêmes lois. Que notre travail et notre repos, dit-il, au ch. VIII du livre Ier, tendent sans cesse à ce que nous ne soyions jamais oisifs, afin qu'en nous s'accomplisse parfaitement ce que dit l'Apôtre, etc. Et au ch. X, parlant des obligations et des devoirs des solitaires dans leur cellule, il dit: «Le Prophète continuant à nous montrer les louanges de Dieu dans les veilles auxqnelles nous nous livrons, en nous levant au milieu de la nuit pour bénir le nom de Dieu, *J'ai cherché le Seigneur*, dit-il, au jour de mon affliction, j'ai élevé les mains vers lui, du sein de la nuit et je n'ai pas été déçu [1]. C'est particulièrement dans ces heures que nous devons nous mettre en présence de Dieu..., etc.» Au chapitre suivant traitant de la manière de prendre ses repas : Pour ce qui est des assaisonnements, dit-il, il suffit que les mêts que nous prenons soient mangeables, sans qu'ils flattent le goût par leur saveur agréable.» Et au ch. XIII, employant les paroles de l'Apôtre pour exhorter les solitaires à manger leur pain en travaillant en silence [1], il ajoute : Conformément à la peine infligée à Adam, nous ne pouvons manger notre pain sinon à la sueur de notre front; du moins mangeons-le dans la douleur de notre cœur, dans les larmes de la douleur, si nous ne pouvons le faire à la sueur de notre travail. Suppléons à ce qui manque de ce côté à notre profession, par la piété et la dévotion d'un cœur humble.» Rien de plus clair que ces paroles : *notre profession;* elles désignent évidemment les chartreux, dont les pères, ces antiques ermites de la Thébaïde, comme il l'explique au commencement du chapitre, travaillaient de leurs mains et nourrissaient les pauvres du fruit de leur travail. Or il donne ce nom de Pères non aux Benoît, aux Bernard, aux Basile ou autres fondateurs de la vie monastique, mais à ceux qui « en » Egypte et dans la Thébaïde, très-ardents » zélateurs de ce genre de vie, ensevelir » dans la solitude... s'y bâtissaient des cellules, ou ils s'abritaient contre l'orage et » la pluie, jouissant des délices de la frugalité erémitique, et enrichissant les autres » de leur pauvreté.» Voici bien un ermite qui parle à d'autres ermites, un imitateur de ses aïeux cachés jadis dans les déserts et les misérables cabanes de l'Egypte et de la Thébaïde : Guige, le chartreux, et nullement l'abbé Guillaume, à qui tout cela ne convient pas.

8. Si après cela on conservait encore un doute à ce sujet, il devrait disparaître devant ce qu'écrit l'auteur de cet ouvrage au ch. XII. Ayant appris que les nouveaux Chartreux de Mont-Dieu apportaient dans la construction de leurs cellules une somptuosité inconvenante et contraire aux lois de leur institut, il fait tout pour les détourner de leur projet et les ramener à l'antique simplicité et pauvreté de leurs pères. «Voilà, dit» il, qu'on élève des cellules somptueuses » avec l'argent d'autrui et avec une pompe » que la pudeur repousse. On rejette la » sainte simplicité et rusticité. Nous nous » créons des habitations élégantes comme » plus religieuses; en quoi nous mettons » tant de compassion pour le côté animal de » la vie que nous sommes devenus presque » tout matériels. Ce modèle de pauvreté que » nos pères nous ont légué en héritage, » cette belle et sainte simplicité, véritable

[1] Ps. LXXVI 3.

[1] II Thess. III,

» ornement de la maison de Dieu, nous l'é- » loignons de nous et de nos cellules, et » nous demandons aux mains d'ouvriers » choisis des cellules moins érémitiques » qu'aromatiques ; chacune coûte cent sous » d'or, et les aumônes des pauvres servent à » satisfaire la concupiscence de nos yeux. » Ah ! Seigdeur, bannissez cet opprobre loin » de vos serviteurs ! etc. » Dans ces paroles, tout le monde ne reconnaîtra ni Guillaume, ni Bernard, ni un moine menant la vie commune, genre de vie qui, au lieu de cellule particulière ou isolée, n'admettait qu'un dortoir commun, mais un ermite chartreux, Père général de chartreux, qui déplore de voir ses fils oublieux de la simplicité de leurs devanciers se bâtir des cellules trop somptueuses, contrairement aux règles de l'institut qui prescrivaient d'humbles cabanes. Aussi ajoute-t-il : « Je vous en » conjure, dans le pèlerinage de ce siècle, » dans notre milice sur terre, au lieu de » nous construire des maisons, dressons- » nous des tentes... N'est-il pas facile à un » solitaire, ne suffit-il pas à la nature, n'est- » il pas utile à la conscience de se dresser » une cellule avec du bois, de l'enduire d'ar- » gil, de se couvrir n'importe comment, et » de se procurer une habitation ? Que faut-il » chercher de plus ? Je vous en prie donc, » que ces cellules trop élégantes restent » comme elles sont, mais que le nombre » n'en augmente pas, et qu'on les réserve » aux frères malades ou faibles jusqu'à ce » qu'ils soient rétablis... Qu'elles restent » comme un exemple qui apprenne à nos » descendants qu'ayant eu de belles cellules, » vous les avez dédaignées. » De quel droit, je vous prie, Guillaume eût-il ainsi parlé à des étrangers dont le soin ne le regardait pas ? Pourquoi se serait-il ainsi entremis dans une question relative à la discipline des Chartreux ? Pourquoi ces efforts pour la réforme de leurs mœurs, puisqu'ils n'étaient pas ses sujets ? Ils étaient gouvernés par leurs supérieurs propres à qui il appartenait de corriger les infractions aux règles de l'Ordre. Enfin, l'auteur conclut en rappelant à ses religieux les exemples de leurs pères communs, c'est-à-dire des anciens ermites. Pour vous qui êtes « spirituels, qui, » comme les Hébreux, passez, sans avoir ici- » bas de cité permanente, et marchez à la » recherche de la cité à venir, bâtissez-vous » des cabanes comme vous avez commencé » à le faire ; car vos pères habitaient des ca- » banes. » Quels pères ? « Nos pères, ajoute- » t-il, en Egypte et dans la Thébaïde, très- » ardents zélateurs de cette très-sainte vie, » vivant dans la solitude, se construisaient » des cellules dans lesquelles ils s'abritaient » contre l'orage et la pluie ; ils y goûtaient » les délices de la frugalité érémitique, et » leur pauvreté devenait la richesse de beau- » coup[1], » Dans ces paroles, l'auteur trahit assez l'institut auquel il appartient, institut tout à fait différent de celui de Guillaume, qui ne menait pas la vie érémitique, et n'habitait pas de cellule séparée.

9. Ce qui vient d'être dit suffit pour rendre à Guiges, prieur de la Chartreuse, la lettre aux frères du Mont-Dieu, et restituer à son auteur un bel ouvrage, dont la gloire lui avait été ravie par la maladresse des copistes. Cependant on pourrait élever ici, avec quelque ressemblance, trois objections que nous allons brièvement résoudre ; elles pourraient tromper des esprits inattentifs. La première, qui est la principale, est prise de la préface que Bertrand Tissier a publiée, pour la première fois dans son intégrité (il le croit du moins) au tome IV de sa Bibliothèque cistercienne, et dans laquelle l'auteur enumère les autres ouvrages publiés par lui, et qui sont certainement de l'abbé Guillaume. S'il était constant que cette préface, telle que Tissier l'a donnée, est bien tout entière du même auteur, il serait difficile de résoudre cette difficulté. Mais ce point est loin d'être décidé ; il est plutôt évident que la partie ajoutée par Tissier à cettre préface n'est qu'un lambeau étranger qu'y a cousu une bévue des copistes. En effet, ayant trouvé, comme nous l'avons dit, la lettre aux frères du Mont-Dieu transcrite dans le même manuscrit que les œuvres authentiques de l'abbé Guillaume, ils ont cru tous ces ouvrages du même auteur, et ils ont mis imprudemment en tête une préface commune, amalgame malheureux, et de la préface de Guiges, et de celle que Guillaume avait destinée à figurer au commencement de ses élucubrations. Et la cause de cette méprise, c'est que, dans sa préface, Guiges écrit qu'il a cru devoir dédier à ses frères ce qu'il a fait pour consoler les religieux dont la conscience scrupuleuse était troublée de pensées qui semblaient offenser la foi : comme si ce travail constituait un ouvrage différent de la lettre. Les détails dans lesquels l'auteur entre avec tant de soin, au deuxième livre, sur l'âme, ses facultés, ses actes, etc.,

[1] Liv. I, ch. XIII, n° 33.

paraissent pourtant bien propres à calmer les scrupules de ces frères inexpérimentés. Mais les copistes ont vu là, et à tort, les opuscules composés par Guillaume, l'un, sous le titre de *Miroir de la Foi*, l'autre, sous celui d'*Enigme de la Foi*, et les préfaces de ces deux opuscules, ils les ont cousues maladroitement, avec les paroles de Guiges qu'ils ont altérées ; ce n'est pas une conjecture de notre part. La vérité de cette assertion est établie par tous les exemplaires soit manuscrits, soit édités, et dans lesquels manque le fragment que nous donnons ici :

« Cet opuscule est divisé en deux livres : Au premier, parce qu'il est facile à entendre, j'ai donné le titre de *Miroir de la Foi :* l'autre contenant en résumé les raisons et la règle de la foi, selon les paroles et le sens des pères catholiques, est un peu plus obscur; — je l'ai intitulé *Enigme de la Foi*. Dans ce travail, j'ai songé à fuir l'oisiveté ennemie de l'âme: (car la vieillesse et les infirmités m'interdisent le travail commun : ce n'est pas que je sois un soldat émérite ; je suis, au contraire, un serviteur lâche et paresseux). Je n'ai pas eu pour but d'instruire les autres, cette tâche ne sied guère aux lèvres d'un pécheur ; elle n'appartient qu'à ceux dont la vie confirme ce que leur parole plante. Le premier de ces opuscules montre le but, le second apprend au lecteur inexpérimenté avec quelle précaution il y faut marcher. C'est l'ordre tracé par le Seigneur lui-même à ses disciples : *Vous savez où je vais, et vous connaissez la route* [1]. Ce qui fait dire au Prophète : *Les riches du salut sont la sagesse et la science* [2]. Et dans le psaume, il est dit premièrement *que le jour parle au jour,* ensuite que la *nuit révèle la science à la nuit* [3]. J'ai encore composé d'autres opuscules : deux traités, le premier sur la contemplation divine , le second sur la nature et la dignité de l'amour; un petit livre sur le sacrement de l'autel ; des méditations utiles pour former à l'oraison les esprits novices: un autre sur le Cantique des Cantiques jusqu'à cet endroit : *Après les avoir un peu dépassés, j'ai trouvé celui que mon cœur aime.* J'ai aussi écrit contre Pierre Abailard qui m'a empêché d'achever l'ouvrage indiqué ci-dessus. Je n'ai pas cru devoir me livrer paisiblement chez moi à ce doux travail, quand lui, l'épée à la main, ravageait sans pitié les frontières de notre foi. Ce que j'ai écrit contre lui, je l'ai puisé aux sources des pères, comme dans le commentaire sur l'épître aux Romains, et dans les autres ouvrages dont je parlerai plus bas, où il n'y a rien ou presque rien de Moi. Mieux vaut donc supprimer ici mon nom, laisser la composition parmi les anonymes, que d'avoir l'air de réunir des productions dont je ne suis pas l'auteur. J'ai tiré des livres de S. Ambroise, tout ce qu'il a dit sur le Cantique des Cantiques, ouvrage remarquable et célèbre. J'ai fait aussi des extraits de S. Grégoire, mais plus étendus que ceux de Bède ; car Bède, vous le savez, a placé ces extraits à la fin de ses œuvres. Les sentences sur la foi que j'ai tirées surtout des livres de S. Augustin, si vous voulez les transcrire, sont fortes et d'un grand poids, et s'harmonisent bien avec l'opuscule que j'ai intitulé: *Enigme de la Foi.* Il y a encore de moi un autre opuscule sur la nature de l'âme, sous ce nom, Jean à Théophile. Afin d'y traiter de l'homme tout entier (et c'était presque une nécessité), j'ai mis au commencement un mot sur la nature du corps, c'est-à-dire, sur la médecine corporelle ; mais je l'ai emprunté aux livres de ceux que veillent au soin des âmes. Lisez donc tout cela , sinon le commencement, au moins la fin. Car si ces écrits tombent aux mains de ces gens qui, ne faisant rien, déchirent les œuvres d'autrui, je crains bien, en ma qualité de vieillard fatigué, comme il est dit d'Isaac [1], fatigué, non des jambes, mais d'esprit, je crains, dis-je, de n'en pas sortir sans blessure. D'ailleurs, si on trouve mes écrits inutiles, que le jugement ou plutôt le conseil de mes amis les condamne aux flammes vengeresses, plutôt que de voir la jalousie et la détraction se déchaîner contre eux. Dieu nous a appelés à la paix; il faut faire le bien, non-seulement devant lui , mais devant les hommes, afin d'avoir, s'il est possible, la paix avec tout le monde [2]. C'est à quoi l'Apôtre nous exhorte, pour éviter de mettre une pierre d'achoppement sous les pieds d'un frère [3]. Du reste , celui qui ne lira avec un sentiment fraternel, s'il ne trouve en mes œuvres rien qui le console ou l'édifie, n'y rencontrera aucune présomption qui le scandalise ou le blesse. Laissons de côté l'édification. Un ami excusera même sous ce rapport mon insuffisance, et il ne verra pas de mauvais œil ma simplicité, surtout pour la raison que j'ai indiquée plus haut. Je suis étranger à l'éloquence : l'âge et les infirmi-

[1] Jean XIV, 4. — [2] Isaïe XXXIII, 6. — [3] Ps. I, 8, 3.

[1] Gen. XXVII, 17, 18. — [2] Rom. XII, 17, 18. — [3] Id. XIV.

tés ont brisé mes forces; et c'est dans ce travail que j'ai pu trouver un asile contre l'oisiveté, qui, au dire de l'Ecriture, *donne à l'homme tant de mauvaises leçons*[1]. »

Or, ce passage manque dans toutes les éditions antérieures à Tissier; il manque dans les manuscrits les plus anciens, et presque contemporains de l'auteur, ceux de Pontigny, Charlieu, S. Arnould de Metz, dans l'ancienne traduction française de cet ouvrage, faite il y a 400 ans, et conservée jusqu'à ce jour à la Chartreuse de Mont-Dieu : il manque, en un mot, dans presque tous les manuscrits, à l'exception d'un seul, celui de Signy, dont s'est surtout servi Tissier. Nous n'en connaissons pas d'autre où on le trouve. Mais, jusque dans le manuscrit de Signy, que D. Martène a examiné, avec le soin qui lui est habituel, l'addition faite par un savantasse de fraîche date se trahit elle-même. Elle n'est ni de la même main, ni de la même date que le reste du manuscrit. L'écriture en est postérieure de cent ans; le papier est plus court, il n'a pas la même forme. Tout cela est évidemment le fait visible d'un faux érudit plus moderne, qui a voulu attribuer à Guillaume une lettre que ce manuscrit ne lui attribuait qu'obscurément ou ne permettait pas du tout de lui attribuer. En effet, le manuscrit porte en tête : « Ce volume renferme quelques opus-» cules de D. Willelme, abbé de Saint-Thierry, » ensuite moine de Signy. » Puis, en tête de la lettre aux frères de Mont-Dieu, ce titre : Aux seigneurs et frères H., prieur, etc. W. souhaite un doux repos. Et à la fin du second livre : Ici finit l'opuscule de Dom. W. aux frères de Mont-Dieu. Vient ensuite un opuscule qui commence ainsi : « Il faut » noter qu'il y a deux béatitudes, etc. » C'est le troisième livre de Guiges aux frères de Mont-Dieu, bien que sur la marge du manuscrit une main plus récente ait écrit : « Sermon de D. Anselme. » Vous voyez ici le nom de l'auteur abrégé, et indique seulement par les premières lettres. Il n'en es pas de même de celui de Guillaume, placé en toutes lettres en tête des opuscules suivants : « Livre de Willelme, moine de Signy, intitulé : *Miroir de la Foi*. Extrait des méditations de D. Willelme. Livre de D. Willelme, intitulé : *Enigme de la Foi :* Exposition de D. Willelme sur le Cantique. » Ces exemples établissent clairement ce que nous avons dit, à savoir que l'abréviation du nom de Wigon et sa lettre mêlée aux œuvres de Guillaume ont été l'obstacle où s'est heurtée l'irréflexion des copistes.

10. Il ne faut pas omettre ici que dans un exemplaire de Charlieu, qui date d'environ cinq cents ans, différent de celui dont on a parlé plus haut, on rencontre la lettre aux frères du Mont-Dieu, sous le nom de S. Bernard, mais sans aucune préface. Le livre troisième, écrit de la même main, est attribué à l'archevêque Anselme. Or, la préface, avec son addition, telle que l'a éditée Tissier, et après lui, Mabillon, est placée après la lettre avec ce titre : Prologue des livres suivants de D. Willelme, adressé aux frères du Mont-Dieu : aux seigneurs et frères H, prieur, et H., frère W. Suivent deux livres de l'abbé Guillaume, le *Miroir de la Foi* et l'*Enigme de la Foi*. Le copiste a si bien vu que toute cette préface, éditée par Tissier, n'allait ni à la lettre, ni au but de l'auteur, que l'ayant trouvée tout entière dans le manuscrit qu'il transcrivait, et n'en pouvant distinguer la partie authentique de la partie supposée, par un excès contraire, a préféré la mettre en tête des ouvrages de Guillaume avec lesquels elle s'arrageait en partie.

11. On pourrait encore objecter le manuscrit de Saint-Thierry, près de Reims, qu'a vu Marlot, où sont énumérés les ouvrages de l'abbé Guillaume, et, parmi ces ouvrages, les opuscules sur la vie solitaire, adressés par lui aux frères du Mont-Dieu. Mais il est récent, et le caractère de l'écriture, au jugement de Martène, ne permet guères de le faire remontrer au-delà de trois cents ans. Il n'a pas l'autorité des manuscrits de Pontigny, de Charlieu, bien plus anciens. Il faut porter le même jugement sur la vie du même Guillaume dans le manuscrit de Reuil, qui lui attribue la lettre aux frères de Mont-Dieu : cette vie n'est pas d'un contemporain, elle est d'un écrivain bien postérieur.

12. Enfin, la troisième difficulté vient de la liste des prieurs de Mont-Dieu, dressée par le vénérable P. François Gagneron, moine de cette Chartreuse. Il indique comme premier prieur, Geoffroi qui aurait eu pour successeur Haimon, à qui la lettre est adressée : à Haimon, aurait succédé Gervais, etc. Or, Guige, étant mort en 1137, n'a pu écrire cette lettre à Haimon, qui n'est devenu prieur qu'en 1144. Mais cette difficulté, si c'en est une, existe aussi si on suit l'opinion qui attribue la lettre à Guillaume. En effet, de la lecture du ch. XII du livre Ier, il résulte net-

[1] Eccli. XXXIII, 29.

e ment que cette lettre a été écrite aux commencents de la Chartreuse de Mont-Dieu, alors que ces Chartreux, oubliant les exemples qu'ils avaient trouvés à la grande Chartreuse (l'auteur fait une allusion évidente), se bâtissaient des cellules d'une somptuosité contraire à la simplicité érémitique. Elle fut donc écrite environ vers 1135, et certainement avant 1137, date d'un acte d'Odon abbé de Saint-Remi, dans lequel il ne dit pas seulement qu'il a fondé et doté la Chartreuse de Mont-Dieu, mais qu'il a construit un couvent dans le lieu appelé Mont-Dieu. « Ledit couvent et tout ce que notre Eglise possède autour, nous l'avons donné avec joie et affranchi de tout sens et redevance. » Le couvent était donc déjà bâti et achevé avec des cellules suffisantes pour le nombre des moines. Cependant, en cette année, Haimon n'était pas encore prieur, s'il faut en croire la liste de Gagneron. Gagneron place le commencement de ce priorat en 1144, sans apporter de preuve à l'appui de son sentiment, et il ne reste à la Chartreuse de Mont-Dieu aucun monument qui puisse l'appuyer; c'est l'aveu des Chartreux eux-mêmes interrogés par D. Martène. Dans le nécrologe de cette maison, qui date à peu près de cent ans, Geoffroi est appelé premier prieur. Mais, outre que l'autorité d'une pièce si récente est de peu de valeur, Geoffroi a pu n'exercer ses fonctions que quelques mois, et lui mort, Haimon lui être immédiatement substitué. Le manuscrit de Pontigny qui date de 1156, c'est-à-dire, de quelques années après la mort de Guiges, et qui porte en tête les noms de Guiges et d'Haimon, doit l'emporter sur le sentiment de Gagneron qu'il n'a appuyé d'aucune preuve.

13. Que la lettre aux frères de Mont-Dieu reste donc l'œuvre de Guiges, cinquième prieur de la grande Chartreuse. Or, comme elle a été écrite pendant la construction de la Chartreuse de Mont-Dieu, ainsi que nous l'avons dit, et avant la mort de Guiges arrivée en 1137, elle a dû être composée vers 1135 ou l'année suivante. Nous la publions ici telle qu'on la trouve dans les manuscrits, divisée en trois livres, revue et corrigée surtout d'après le manuscrit de Pontigny. Le livre troisième n'a pas encore été publié, bien qu'on le trouve aussi dans l'exemplaire de Signy. Mais après l'addition faite à la préface et où tout le monde a lu que l'opuscule se divise en deux livres, trompé par ces paroles, le manuscrit de Signy a cru que l'opuscule de Guiges était renfermé dans ces deux livres; c'est pour cela qu'à la fin du livre second on lit, écrit d'une autre main et d'une autre encre, dans l'espace étroit qui sépare le livre deuxième du troisième : « fin de l'opuscule de D. W. aux frères de Mont-Dieu » et à la marge du troisième livre : « Sermon de D. Anselme: » et pourtant ce livre ne respire ni le génie, ni le style d'Anselme, et personne ne l'a jamais rangé parmi ses écrits. Il est résulté de là que les manuscrits pris sur celui de Signy ont omis le troisième livre comme étant d'un autre auteur. Cependant, il est évident pour tout homme réfléchi, soit par les manuscrits cités plus haut, soit par la lecture du livre, par ses analogies avec ce qui précède, par la suite du contexte, qu'il est du même auteur.

14 Bien que cette lettre soit regardée comme un parfait modèle de la vie monastique par ceux qui excellent dans ce genre de vie, Jean Gerson, dans son sermon sur la cène du Seigneur, avertit pourtant le lecteur que sur cette matière, à savoir sur l'union des parfaits avec Dieu, il lise avec précaution saint Bernard dans sa lettre aux frères du Mont-Dieu, au livre second (ch. III, n° 16): où vous voyez qu'alors cette lettre était déjà partagée en deux livres au moins.

LETTRE OU TRAITÉ DE GUIGES

CINQUIÈME PRIEUR DE LA GRANDE CHARTREUSE

AUX FRÈRES DU MONT-DIEU

PRÉFACE

A MES TRÈS-CHERS FRÈRES ET SEIGNEURS HAIMON PRIEUR ET AUTRES RELIGIEUX GUIGES SOUHAITE LE DOUX REPOS DE LA SOLITUDE.

1. Je blesse peut-être la pudeur et la bienléance en osant vous parler, ô mes très-chers frères en Jésus-Christ, mais je ne puis me taire, Dieu le sait. Pardonnez-moi : c'est sa charité qui dilate mon cœur. Ouvrez aussi le vôtre pour m'y recevoir, car je suis totalement à vous en celui dans les entrailles duquel nous nous aimons mutuellement. Aussi, depuis que je vous ai quittés, j'ai voulu consacrer le fruit de mes modestes travaux non pas à vous, mais à mon frère Etienne et aux jeunes religieux ses compagnons, et aux novices qui viennent à vous, et qui n'ont d'autre maître que Dieu seul. Qu'ils aient cet écrit, qu'ils le lisent ; peut-être y trouveront-ils de quoi édifier leur solitude et soutenir leurs résolutions. Je vous offre tout ce que je puis, ma bonne volonté, et je vous la redemande avec tous ses fruits. David plut à Dieu en dansant devant l'arche [1], moins pour sa danse même que pour son zèle, et la femme qui oignit les pieds du Seigneur fut louée de Jésus-Christ, non pour cette onction, mais pour son amour [2] : elle fut justifiée pour avoir fait ce qu'elle pouvait.

[1] II Rois VI, 14, 23. — [2] Luc VII, 37, 48.

2. J'ai cru aussi devoir vous dédier un autre opuscule que j'ai été obligé de composer pour consoler et affermir la foi de certains religieux dans une occasion plus pénible que dangereuse pour eux ; leur tristesse d'ordinaire m'est une joie si je puis les voir plongés dans l'affliction. Car la grandeur non seulement de leur foi, mais de leur charité, leur inspire une si vive aversion pour tout ce qui semble contraire à la foi, que la moindre tentation ou la moindre pensée de cette nature soulevée en eux par l'esprit de blasphème ou par la sensibilité charnelle les alarme, et ils se croient coupables pour avoir écouté ou simplement souffert ces choses : ils gémissent, ils pleurent, comme s'ils étaient réprouvés dans leur foi. Sortis des ténèbres du siècle pour entrer dans les exercices d'une vie plus pure ils éprouvent les impressions de ceux qui après une longue obscurité aperçoivent tout à coup le soleil. Et comme les yeux de ces derniers sont blessés par les flots de lumière qui les inondent subitement, ainsi les rayons de la foi éblouissent si bien les premiers qu'ils sont incapables de supporter les rayons d'une lumière nouvelle pour eux, jusqu'à ce que l'habitude la leur fasse aimer.

LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER

Il félicite les Chartreux d'avoir renouvelé la ferveur des anciens religieux.

1. Mon âme, sois remplie de la joie du Saint-Esprit : Va avec un visage, avec un cœur riant, avec une affection parfaite ; va à la rencontre de mes très-chers frères du Mont-Dieu. Dans les ténèbres de l'Occident, et les froidures de la France, ils font revivre la lumière de l'Orient et l'ancienne ferveur dont les déserts de l'Egypte furent jadis le théâtre ; ils y offrent le modèle de la vie solitaire, et l'image d'une existence toute céleste. Eh quoi ! Ne faut-il pas se réjouir dans le Seigneur? Ce que la perfection chrétienne a de plus beau, ce qui paraît toucher au ciel même, ce qui était mort est ressuscité ; ce qui était perdu est retrouvé. Nos oreilles avaient ouï ce qu'elles ne croyaient pas ; nos yeux avaient lu dans des livres, et nous admirions, sans les comprendre, les antiques gloires de la vie solitaire, et les prodiges de la grâce en elle ; et tout à coup nous l'avons rencontrée, cette gloire, dans les forêts, sur la montagne de Dieu, montagne grasse et féconde, où le désert étale ses beautés et sa fécondité, où les collines sont parées de joie. Là, en effet, et par vous, elle s'offre à tous les hommes ; elle s'y montre présentement en vous ; inconnue jusqu'à cette heure, elle se manifeste enfin dans des âmes simples ; la voilà établie en vous par celui qui se servit jadis de quelques hommes obscurs pour se soumettre le monde à l'étonnement du monde lui-même. Car bien que le fils de Dieu ait jadis opéré sur la terre des prodiges éclatants et évidemment divins, cependant le plus surprenant et le plus illustre de ces prodiges c'est, je l'ai dit, qu'il ait dompté l'univers entier avec quelques hommes simples, et abaissé de la sorte toutes les hauteurs de la sagesse mondaine. Et c'est ce qu'il a commencé d'opérer en vous : *Il en est ainsi, ô Père ! parce que telle est votre volonté. Vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents de ce monde, et vous les avez révélées aux petits*[1]. *Ne craignez donc pas, petit troupeau,* dit le Seigneur, mais ayez plutôt confiance ; car *il a plu à Dieu le Père de vous donner un royaume*[2].

2. Considérez donc, mes frères, votre vocation. Où sont parmi vous les sages, les savants, les prudents du siècle[3] ? S'il en est de sages parmi vous, Dieu les a amenés là par des hommes simples, comme jadis il s'est assujetti par des pécheurs les rois et les philosophes. Laissez donc, laissez les sages de ce siècle, ces sages tout enflés de l'esprit mondain, qui ne rêvent que les grandeurs et ne goûtent que la terre et la fange, laissez-les se damner sagement. Mais pour vous, fous pour la gloire de Dieu, de cette folie divine, plus sages que les hommes, pendant que se prépare la fosse destinée au pécheur, continuez, comme vous avez commencé, à progresser dans cette honorable science qui enseigne à monter au ciel. Déjà votre simplicité a provoqué l'imitation. Votre pauvreté extrême et cependant si satisfaite confond la cupidité de plusieurs. Votre retraite inspire à bien des cœurs l'horreur de ce qui apporte ou paraît apporter le trouble aux hommes : si donc il y a quelque consolation en Jésus-Christ, quelque douceur dans la charité, quelque société dans l'esprit, s'il y a des entrailles de miséricorde, comblez ma joie, la mienne, celle de tous ceux qui aiment Dieu ; que vos soins persévérants restaurent l'ornement, la sainte nouveauté de cette robe enrichie de l'or de la divine sagesse qui revêt la reine debout à la droite de l'Epoux, pour la gloire de Dieu, l'accroissement de votre récompense et la joie de tous les gens de bien.

3. J'appelle nouveauté votre genre de vie, à cause des langues méchantes (que Dieu daigne vous soustraire à leur atteinte en vous cachant dans le secret de sa face !) et de ces impies qui ne pouvant obscurcir l'éclat trop visible de la lumière de la vérité, cher-

[1] Math. XI, 26, 25. — [2] Luc XII, 32. — [3] I Cor. I, 26, 20

chent des prétextes pour lui reprocher sa nouveauté, parce qu'ils sont vieux et que leur esprit vieilli est incapable de songer à rien de nouveau : vieilles outres qui ne sauraient, sans se rompre, tenir un vin nouveau. Mais cette nouveauté n'est pas une vanité nouvelle : c'est l'antique religion, c'est la piété parfaite fondée en Jésus-Christ, c'est l'antique héritage de l'Eglise déjà montré dès le temps des Prophètes, et renouvelé et comme incarné en Jean-Baptiste, après le lever du soleil de la grâce, pratiqué par Jésus-Christ lui-même, et en sa présence ardemment souhaité par ses disciples. Quelques-uns d'entre eux l'ayant accompagné sur la sainte montagne de la transfiguration où ils virent sa gloire, Pierre fut tout hors de lui-même, ne sachant ce qu'il disait, puisqu'à la vue de la divine majesté il prétendait s'approprier un bien commun à tous. Mais d'un autre côté il savait fort bien ce qu'il disait, et il avait l'esprit présent quand, après avoir une fois goûté la douceur de Dieu, il crut qu'il y aurait bonheur pour lui à rester là, et souhaita cette vie qui se trouve dans la compagnie de Dieu et des citoyens du ciel qu'il avait vus avec lui. *Seigneur,* s'écria-t-il, *il fait bon de demeurer ici. Si vous le voulez, dressons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, et l'autre pour Elie*[1]. Si sa demande eût été entendue, il en eût, sans doute, ensuite dressé trois autres, une pour lui, une pour Jacques et une pour Jean.

4. Mais après la passion du Seigneur, quand le souvenir de son sang était encore tout chaud dans le cœur des fidèles, les déserts se sont remplis de gens qui avaient choisi cette vie solitaire, embrassé la pauvreté d'esprit, et qui, rivalisant de zèle, demandaient aux exercices spirituels et à la contemplation divine un repos fécond en vertus. Tels furent les Paul, les Macaire, les Antoine, les Arsène et tant d'autres qui ont tenu le premier rang dans cette république, hommes illustres dans la cité de Dieu, qui ont remporté des triomphes éclatants sur le monde, sur le prince du monde, sur leur propre corps, qui ont vaillamment gardé leur âme et servi leur Dieu. Silence donc à ceux qui, jugeant la lumière du sein de leurs ténèbres, vous accusent de leur malice, d'innover, quand on aurait le droit de les accuser à leur tour et de leur reprocher leur vieillesse et leur vanité. Mais, comme Jésus-Christ, vous aurez toujours des panégyristes et des censeurs. Laissez les panégyristes : contentez-vous d'aimer en eux le bien qu'ils aiment en vous. Pour les détracteurs faites comme si vous ne les voyiez pas et priez pour eux. Oubliez ce qui est derrière vous, méprisez les pierres de scandale placées à droite et à gauche de votre chemin, et avancez toujours. A répondre en détail à ceux qui vous louent, à contester avec ceux qui vous poursuivent de leurs blasphèmes, vous perdrez votre temps, perte considérable dans la carrière que vous avez embrassée. Amuser celui qui se hâte de monter au ciel, encore qu'on ne le retienne pas tout-à-fait, c'est lui causer cependant un notable dommage.

[1] Math. XVII, 4.

CHAPITRE II.

Que leur profession est sublime et difficile.

5. Donc, point de négligence, point de délai : il vous reste bien du chemin à faire. Votre profession est sublime. Elle passe les cieux, elle égale les anges, elle ressemble à la pureté de ces esprits. Vous n'avez pas seulement promis à Dieu la sainteté, mais la perfection et le comble de la sainteté. Votre profession vous défend de languir dans les préceptes communs à tous, de considérer uniquement ce que Dieu prescrit ; vous devez chercher ce qu'il désire, ce qu'il veut, ce qui lui plaît davantage, ce qui est parfait à ses yeux[1]. Aux autres de servir Dieu, à vous de lui être pleinement unis. Aux autres de croire en lui, de le connaître, de l'aimer, de le vénérer : à vous de le goûter, de le comprendre, de le voir, d'en jouir. C'est là une grande affaire, une difficile affaire. Mais Dieu est tout-puissant, il est bon. Sa miséricorde vous promet de belles récompenses, il sera fidèle à ses promesses et il vous viendra constamment en aide. Votre amour pour lui vous a engagés à de grandes choses ; pleins de foi et de confiance en sa grâce, vous avez tenté une œuvre supérieure à vos forces, sa grâce vous a inspiré cette volonté, ce désir : après avoir mis en vous ces dispositions, elle les rendra fécondes. Car lorsque l'homme fait ce qu'il peut, malgré les calomnies élevées contre lui par le calomniateur, Dieu en sa miséricorde rend justice à son pauvre serviteur : ce pauvre a fait ce qu'il pouvait.

6. Cependant, mes frères, loin de votre

[1] Rom. XII, 2.

conscience, loin de votre petitesse et de votre bassesse, loin de vos lèvres l'orgueil et l'enflure. L'orgueil est mortel, et il est facile à l'homme placé en un lieu élevé, s'il se regarde, d'être ébloui et d'exposer sa vie. Donnez un autre nom à votre profession, un autre titre à votre ordre. Croyez et dites plutôt que vous êtes des bêtes farouches qu'on a enfermées en des cages pour les dompter, car il fallait pour y réussir des procédés extraordinaires. Estimez bien au-dessus de vous la vertu et admirez la gloire de ceux qui se servant de leurs deux mains, à l'exemple du vaillant Aod juge d'Israël [1], se plaisent à se retirer, quand ils le peuvent, dans la solitude, à y vaquer à la contemplation de la vérité, objet de leur amour, et qui ensuite, quand la nécessité les appelle ou que le devoir les presse, sortent de la retraite, et se prêtent, sans se donner, au service de la charité. Serviteurs de Dieu, gardez-vous de condamner ceux que vous ne voulez pas imiter. Faites dans votre infirmité ce que faisait dans une santé parfaite celui qui disait : *Jésus-Christ est venu sauver les pécheurs, et je suis le premier parmi eux* [2]. Saint Paul ne tenait pas ce langage par une précipitation téméraire, mais par un sentiment vrai. En effet, celui qui s'examine sérieusement et se connaît tel qu'il est ne suppose jamais que les péchés d'autrui égalent ses propres péchés, puisqu'il ne les connaît pas comme il connaît les siens. N'allez donc pas vous imaginer que le soleil qui luit pour tout le monde ne luit qu'en votre cellule, que le temps n'est beau qu'au lieu où vous êtes, ni que la grâce de Dieu ne produit ses effets qu'en vous. Dieu n'est-il le Dieu que des solitaires? Il est le Dieu de tous. Sa miséricorde s'étend à tous; il ne hait rien de ce qu'il a créé [3]. J'aime mieux que vous pensiez qu'il fait beau partout où vous n'êtes pas, et que vous conceviez plus mauvaise opinion de vous que des autres.

CHAPITRE III

Pratiquer la vertu avec ardeur pour laisser un modèle à leurs successeurs.

7. Travaillez plutôt à votre salut avec crainte et tremblement. Considérez non pas ce que sont les autres, mais ce que doivent être et ceux qui vivent présentement parmi vous, et ceux qui embrasseront après vous l'institut dont vous faites profession. Car la suite de votre ordre dans cette région se réglera plus tard par votre exemple et votre autorité. Vos successeurs vous appelleront leurs fondateurs et leurs pères, et suivront respectueusement vos traces. Ce que vous aurez statué, ce que votre exemple et votre pratique auront érigé en coutumes, ils le garderont sans y rien changer. Vous serez pour eux ce que sont pour vous les lois immuables de la verité souveraine et éternelle qu'il est utile à tout le monde d'étudier et de connaître, mais que personne ne doit juger. Et Dieu soit loué! il ne sera ni indigne de vous, ni inutile à vos successeurs que vous gardiez courageusement et qu'ils imitent fidèlement ce que vous avez commencé de pratiquer. Car, sans blesser la sainteté de la grande Chartreuse, ni le respect si louable qu'on lui porte, il y a bien des choses nécessaires dans ces froids horribles et éternels des Alpes, qui ne le sont plus à ceux qui veulent mener dans ce pays une vie austère et volontairement pauvre.

8. Vous comprenez ce que je dis, car Dieu vous en donnera l'intelligence. Au milieu de vous par l'esprit, bien qu'absent de corps, je me réjouis en voyant l'ordre qui règne parmi vous, l'ardeur de votre dévotion, la paix profonde que vous goûtez, votre simplicité, fruit de la grâce, le soin rigoureux avec lequel vous observez vos règles, la sainte douceur que vous trouvez dans votre charité mutuelle, la piété parfaite qui brille dans votre vie. Le souvenir du Mont-Dieu me transporte, et dans l'espérance d'y voir la vertu croître chaque jour, j'adore les prémices du Saint-Esprit et les gages que la grâce vous promet. Ce nom même de Mont-Dieu est déjà de bon augure, et comme le psalmiste le dit de la montagne du Seigneur, on y trouvera *la race de ceux qui cherchent Dieu, qui cherchent la face du Dieu de Jacob, la race de ceux qui ont les mains et le cœur purs et qui n'ont point reçu leur âme en vain* [1]. Votre profession en effet est de chercher le Dieu de Jacob, non à la façon ordinaire des hommes, mais de chercher la face de Dieu que vit Jacob lorsqu'il dit : *J'ai vu Dieu face à face, et mon âme a été sauvée* [2]. Chercher la face de Dieu c'est chercher à le connaître face à face, à la manière dont l'a vu Jacob et qui a fait dire à l'Apôtre : *Alors je le connaîtrai comme on me connaît. Aujourd'hui*

[1] Juges III, 15. — [2] I Tim. I, 15. — [3] Sagesse XI, 25.

[1] Ps. XXIII, 6, 4. — [2] Gen. XXXII, 30.

nous le voyons comme dans un miroir, dans une image obscure; mais alors nous le verrons face à face[1]; *nous le verrons comme il est*[2]. *La piété*, qui, au dire de Job, *est le culte qu'on doit à Dieu*[3] nous apprend à chercher sans cesse en cette vie la face de Dieu par l'innocence de nos mains et la pureté de notre cœur. Celui qui n'a pas cette piété *a reçu son âme en vain*; c'est-à-dire qu'il vit inutilement ou ne vit pas du tout, puisqu'il ne mène pas la vie pour laquelle une âme lui a été donnée.

CHAPITRE IV

Quelle est la véritable piété: quelle solitude ou réclusion convient à des religieux.

9. Cette piété est un souvenir continuel de Dieu, une application constante de l'esprit à le connaître, une ardeur infatigable à se porter vers lui par l'amour, de façon qu'il n'y ait pas un jour, pas une heure où le serviteur de Dieu ne soit occupé ou de ses exercices ordinaires, ou du désir de progresser, ou de la douceur qu'on puise dans l'expérience des choses célestes, ou des délices qu'on goûte à jouir de Dieu. C'est à cette piété que l'Apôtre exhorte son disciple bien-aimé quand il lui dit: *Exerce-toi à la piété, car l'exercice corporel est d'une utilité médiocre, mais la piété sert à tout, puisqu'elle a les promesses de la vie présente et de la vie future*[4]. Votre habit promet, et votre profession requiert en tout et par dessus tout non-seulement l'image de la piété mais la réalité. Car *il en est*, comme le dit encore le même Apôtre, *qui ont bien l'apparence de la piété, mais ils en rejettent l'esprit*[5]. Celui de vous qui n'a pas en lui-même cette piété ne la montre point dans ses œuvres, ne la pratique pas dans sa cellule. Il n'est pas solitaire, il est simplement seul, et sa cellule lui est plutôt une prison qu'une cellule. Non il n'est pas seul, puisque Dieu n'est pas avec lui, et il est captif puisqu'il n'est pas libre en Dieu. Solitude et réclusion sont des noms de misère. La cellule ne doit pas être une réclusion forcée, mais une demeure de paix, une porte volontairement close, une retraite enfin et non un cachot.

10. Celui qui a Dieu avec lui n'est jamais moins seul que lorsqu'il est seul. Car alors il jouit librement de sa joie, il s'appartient vraiment, il peut jouir de Dieu en lui-même, et de lui-même en Dieu. Alors à la lumière de la vérité et dans la splendeur d'un cœur pur, la conscience se voit clairement et la mémoire touchée de Dieu s'épanche sans obstacle en elle-même : l'esprit est inondé de lumières, le cœur jouit de son véritable bien, ou déplore les misères et les défaillances de sa nature. C'est pour cette raison que, selon votre institut, habitant plutôt le ciel que vos cellules, vous vous êtes séparés entièrement du monde pour vous enfermer avec Dieu. La cellule et le ciel se touchent et comme ces noms se ressemblent, leur signification se rapproche. Ciel et cellule son dérivés de céler; ce qui est célé et caché au ciel l'est aussi dans la cellule; et ce qui se fait là se fait également ici. On y est occupé de Dieu, on y jouit de lui, et lorsque ces exercices s'accomplissent saintement et fidèlement dans la cellule, j'ose dire que les anges la prennent pour le ciel et s'y plaisent autant. En effet si on mène dans cette cellule une vie toute céleste, elle devient un ciel non-seulement par une ressemblance symbolique mais aussi par la piété qui y règne et par les œuvres dont elle est le théâtre; et soit que l'âme s'élève sur les ailes de la prière, soit qu'elle sorte du corps par la mort, elle trouve courte et facile la route qui mène de la cellule au ciel. On monte souvent de la cellule au ciel; mais on descend rarement de la cellule en enfer, *à moins qu'on n'y descende tout vivant*, comme le dit le psalmiste[1], afin de n'y pas descendre après la mort. Or les habitants de la cellule y descendent souvent de cette façon. Comme ils se plaisent à goûter dans une contemplation continuelle les joies du ciel, afin d'en concevoir un désir plus ardent, ils considèrent aussi souvent les douleurs de l'enfer afin de les redouter et de les fuir, et la seule imprécation qu'ils font à leurs ennemis, *c'est qu'ils descendent aussi tous aux enfers*. Mais il est rare, si même il arrive, qu'un homme en mourant descende de la cellule en enfer, parce qu'il est presque impossible qu'on y persévère jusqu'à la mort, sans être prédestiné au ciel.

11. Car la cellule forme peu à peu, elle nourrit, elle développe les enfants de la grâce, elle les conduit au comble de la perfection, et les rend dignes des entretiens de Dieu, tandis qu'elle rejette et chasse loin d'elle les enfants bâtards et supposés. C'est pourquoi

[1] I Cor. XIII, 12. — [2] I Jean III, 2. — [3] Job XXVIII, 28. Selon les Sept. — [4] I Tim. IV, 7, 8. — [5] II Tim. III, 5.

[1] Ps. LIV, 16.

Dieu a dit à Moïse : *Ote tes souliers, car le lieu où tu es est une terre sainte*[1]. Un lieu saint, une terre sainte ne saurait souffrir longtemps des affections mortes et corrompues, un homme dont le cœur ne bat plus. Et la cellule est une terre sainte, un lieu saint où le Seigneur et son serviteur s'entretiennent souvent ensemble, comme un ami avec son ami. Là une âme fidèle s'unit fréquemment au Verbe de Dieu. Les choses du ciel s'allient à celles de la terre : le divin et l'humain s'y marient ensemble. Comme le temple est la demeure de Dieu, la cellule est le sanctuaire du serviteur de Dieu. Les affaires du ciel se traitent à la fois et dans le temple et dans la cellule, et plus souvent dans cette dernière. Dans le temple, les mystères de la piété chrétienne sont dispensés sensiblement et par intervalles, sous des figures visibles. Mais, dans la cellule, le fruit même des mystères de la foi se rend constamment présent avec la même vérité et de la même manière qu'au ciel, bien que dans une splendeur moins pure, et avec une sûreté moins durable. C'est pourquoi, comme je l'ai dit, la cellule repousse, comme un fruit bâtard, celui qui n'est pas de ses enfants : elle le vomit comme viande malsaine et indigeste, la terre qui produit la piété ne le saurait souffrir longtemps dans ses entrailles. Le pied du superbe vient aussitôt, la main du pécheur le renverse; chassé de là, incapable de rester ferme, il s'enfuit comme un autre Caïn devant la face du Seigneur, misérable, nu, tremblant, exposé aux vices et aux démons et le premier qui le rencontre le jette à terre et tue son âme. S'il résiste quelque temps, moins par constance dans sa vertu que par opiniâtreté dans sa misère, la cellule lui devient une prison, un tombeau où il est englouti tout vivant. Mais le méchant ainsi frappé de Dieu rend le sage plus sage encore[2], et le juste se lave les mains dans le sang du pécheur[3]. Je vous répète donc la parole du Prophète : *Israël si tu te convertis, tourne ton cœur vers moi*[4], c'est-à-dire élève-toi au faîte de la perfection. Car il n'est donné à personne de rester longtemps dans le même état. Il faut qu'un serviteur de Dieu avance ou recule, qu'il monte ou qu'il descende. Vous devez tous tendre à la perfection, encore que ce ne soit pas au même genre de perfection. Si vous commencez, commencez parfaitement. Si vous progressez, faites-le aussi parfaitement.

[1] Exode III, 5. — [2] Prov. XIX, 25. — [3] Ps. LVII. 11. — [4] Jérém. IV. 1.

Avez-vous déjà atteint un degré de la perfection, mesurez-vous avec vous-même, et répétez avec l'Apôtre : *Je ne prétends pas avoir encore atteint le but où je tends, ni être arrivé à la perfection : j'y travaille : j'essaie d'y parvenir, j'oublie ce qui est derrière moi, j'avance, et je m'efforce d'acquérir la récompense de la vocation céleste dans le Christ Jésus*[1]. Puis il ajoute : *Soyons tous dans ces sentiments, nous qui sommes parfaits.* Ce langage de l'Apôtre nous apprend que la perfection du juste dans cette vie consiste à oublier complétement ce qui est derrière lui, et à tendre parfaitement vers ce qui est devant lui, et cette perfection sera au comble quand enfin nous aurons pleinement saisi la récompense divine.

CHAPITRE V

Triple état de la vie religieuse, état animal, état raisonnable, état spirituel : ou le commencement, le progrès, la perfection.

12. Comme une étoile diffère d'une autre étoile, ainsi un solitaire diffère d'un autre en sainteté de vie. Les uns commencent, les autres sont plus avancés, les autres sont parfaits. On peut appeler animal l'état de ceux qui commencent, raisonnable l'état de ceux qui avancent, et spirituel celui des parfaits. Il faut pardonner aux premiers ce qu'on ne pardonne pas aux seconds, de même qu'il faut avoir pour les seconds une indulgence qu'on n'aura pas pour les derniers qui doivent être parfaits, dont toutes les actions doivent appeler l'éloge et l'imitation plutôt que la censure. Aussi l'état religieux se composant de ces trois classes de personnes qu'on reconnaît à la diversité de leurs affections, comme elles sont distinguées par leurs noms, les enfants de Dieu doivent considérer sans cesse et attentivement ce qui leur manque, d'où ils viennent, où ils sont parvenus, où en est leur progrès quotidien et quel témoignage leur rend à chaque instant leur conscience. Je mets dans l'état animal ceux qui ne peuvent être ni guidés par la raison, ni altérés par l'amour, et qui néanmoins, émus par l'autorité, ou touchés par l'instruction, ou animés par l'exemple, approuvent le bien où ils le trou veut, et comme des aveugles qu'on mène par la main, suivent, c'est-à-dire imitent les au-

[1] Philipp. III, 12, 15.

tres. L'état raisonnable comprend ceux qui, à la lumière de leur raison, et par une science naturelle, discernent le bien et le désirent, mais sans en avoir encore l'amour. Les parfaits sont ceux qui mus par l'esprit de Dieu, reçoivent avec plus d'abondance la communication de ses lumières. Parce qu'ils ont le goût du bien qu'ils aiment, on les appelle sages ; et parce que l'esprit saint les remplit et les attire, comme autrefois Gédéon, on les appelle encore spirituels. Le premier état s'occupe du corps, le second de l'âme, le troisième ne se repose qu'en Dieu. Il y a une certaine manière d'avancer dans chacun de ces états, et une certaine mesure de perfection qui leur est propre. Le commencement du bien dans l'état animal, c'est l'obéissance parfaite ; le progrès, c'est de dompter son corps et de le captiver sous le joug de l'esprit ; la perfection c'est une longue pratique du bien, c'est l'habitude transformée en plaisir. Dans l'état raisonnable, le commencement c'est l'intelligence de ce que la doctrine de la foi nous propose ; le progrès consiste à trouver soi-même des choses semblables à celles qui nous sont proposées : la perfection, c'est le raisonnement de l'esprit devenu un sentiment du cœur. L'homme spirituel commence quand l'homme raisonnable finit. Il progresse lorsqu'il contemple sans voile la gloire de Dieu et il est parfait, lorsque passant de clarté en clarté sous l'action de l'esprit de Dieu, il est transformé à l'image de Dieu même.

13. Parlons d'abord de l'état animal, le premier de tous. C'est une vie livrée aux sens ; ce qui arrive, quand l'âme, sortant d'elle-même par l'affection aux jouissances corporelles, se nourrit du plaisir qu'elle y goûte, et repaît sa sensualité ; ou bien elle rentre en elle-même, et n'y pouvant ramener avec elle les objets corporels auxquels elle tient par l'amour ou l'habitude, puisque de sa nature elle est spirituelle, elle y rapporte du moins, l'image de ces objets qu'elle caresse et dont elle s'entretient. Elle s'y accoutume, elle s'imagine qu'il n'y a rien qui ne ressemble à ce qu'elle a laissé au dehors, ou à ce qu'elle se représente en elle-même, et elle met ainsi sa félicité à vivre des plaisirs du corps. Se sépare-t-elle de ces objets, elle ne saurait se former une idée qu'à l'aide d'images corporelles. Si elle essaie de s'élever à la méditation des choses célestes et divines, elle ne sait guères les concevoir que d'une façon corporelle. Cet état animal devient une folie ; l'âme se sépare de Dieu, s'attache uniquement à elle-même et s'abrutit au point de ne pouvoir ni vouloir accepter la direction de la raison. L'homme emporté hors de lui-même par l'orgueil ne connaît plus que la prudence de la chair, il se croit sage quand il n'est qu'un insencé selon cette parole de l'Apôtre : *Ils se disent sages et ils sont fous*[1]. Mais la conversion de l'âme à Dieu change l'état animal en une sainte simplicité, en une volonté immuable ; tel fut Job, de qui il est dit que *c'était un homme simple, droit et craignant Dieu*[2]. La simplicité consiste proprement dans une volonté parfaitement convertie à Dieu et qui ne demande au Seigneur qu'une seule chose, uui la cherche sans cesse et qui n'ambitionne rien des biens finis du monde. Ou bien la simplicité est une humilité véritable dans la conduite qui aime mieux posséder réellement la vertu qu'en avoir la réputation, et qui consent à passer pour folle dans l'estime des hommes pourvu qu'elle soit sage aux yeux de Dieu. Ou bien encore la simplicité n'est que la volonté qui se tourne vers Dieu seul, mais que la raison n'a pas encore tournée en amour, c'est-à-dire en volonté parfaite, et qui n'est pas encore assez éclairée pour être charité. c'est à dire un amour plein de douceur.

14. La simplicité donc qui contient en soi un commencement de création divine, c'est-à dire une volonté simple et bonne, matière informe encore de l'homme juste et bon, au début de la conversion, présente cette matière à son auteur pour qu'il lui donne sa forme. Avec cette bonne volonté, elle a déjà la crainte de Dieu, commencement de la sagesse, elle sent que cette volonté ne peut se former elle-même et que rien n'est plus utile à un fou que d'être au service d'un sage. En se soumettant à un homme par amour pour Dieu, elle lui confie sa bonne volonté afin qu'il la façonne selon les sentiments et l'esprit d'humilité, et la crainte de Dieu commence déjà à produire, dans un homme ainsi disposé, la plénitude des vertus. La justice lui inspire de la déférence envers un plus parfait, la prudence, la défiance en lui-même ; la tempérance lui fait éviter tout discernement et la force le soumet tout entier à l'obéissance ; au lieu d'examiner ce qu'on lui commande, il l'exécute. C'est là cette femme à laquelle Dieu a prescrit *de se tourner vers son mari*[3]. Ce mari, c'est la raison, c'est l'esprit, le nôtre ou celui d'un autre. L'homme simple et droit, obéit exactement à ce mari ;

[1] Rom I, 22. — [2] Job, I. 1. — [3] Ger. III, 16.

souvent même il est plus parfait et plus sage de se soumettre à l'esprit d'un autre qu'à son esprit propre. Ainsi le précepte de Dieu et l'ordre de la nature demandent que la femme se tourne vers son mari, que l'animalité soit assujettie à l'esprit qui est en elle ou à un homme spirituel ; l'obéissance parfaite constitue ces relations prescrite ici par la loi. Or, la parfaite obéissance, surtout en celui qui commence, ne sait pas discerner ; elle n'examine jamais ce qu'on lui commande, ni pourquoi on le lui commande. Elle borne ses efforts à exécuter humblement et fidèlement les injonctions du supérieur. Car l'arbre de la science du bien et du mal qui est dans le Paradis, le discernement, n'appartient, dans la vie religieuse, qu'au père spirituel qui juge tout sans être jugé par personne. A lui d'examiner, aux autres d'obéir. Adam, pour son malheur, a goûté au fruit défendu à la suggestion de celui qui lui a dit : *Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de manger de ce fruit*? Voilà le discernement dans cette demande du pourquoi du précepte. Et le serpent ajoute : *C'est qu'il sait que si vous en mangez, vos yeux s'ouvriront et que vous serez comme des dieux*[1]. Ainsi, selon le démon, tout le but de la défense est d'empêcher nos premiers parents de devenir des dieux. Adam discerna donc, il mangea du fruit, il désobéit et fut expulsé du Paradis. Il est également impossible qu'un homme encore animal, qui prétend discerner aussi, qu'un novice qui fait le prudent, qu'un fou qui vise à la sagesse, puisse rester longtemps dans sa cellule et persévérer dans la vie religieuse. Qu'il soit fou pour devenir sage, que chez lui le discernement se borne à n'en pas avoir, et que toute sagesse soit de n'en avoir aucune.

CHAPITRE VI

Dieu a donné à l'homme une intelligence capable d'entendre les sciences et les arts : bon et mauvais usage qu'on en fait.

15. Mais aux confins de la partie animale et de la raison, Dieu a placé l'intelligence et le génie naturel, et dans cette puissance naturelle il a conféré à l'homme l'empire sur tous les ouvrages de ses mains; il a mis à ses pieds tout le monde visible, montrant ainsi à l'animal superbe la perte qu'il a faite de sa dignité naturelle et de la ressemblance divine, en aidant l'homme simple et humble à recouvrer cette dignité et à garder cette ressemblance. C'est par cette faculté que nous connaissons de Dieu ce qu'on en connaît naturellement[1]. C'est elle qui nous montre le Créateur dans la création, elle qui connaît la justice de Dieu, et nous apprend que ceux qui font bien méritent la vie éternelle, et que ceux qui font mal sont dignes de mort. Les créatures qui d'elles-mêmes servent l'homme et se prêtent à ses besoins, elle les contraint encore à de vaines nécessités nées du péché ; elle les plie à ses caprices et à ses passions. Par elle, les bons et les méchants ont fait et font encore tous les jours tant de choses nécessaires à la vie, utiles à la vertu et au vice et belles dans leur genre. Par elle enfin on a trouvé mille découvertes nouvelles dans les lettres, les métiers, les constructions. De là sont nées tant d'études, de professions, d'habiletés ; les sciences, les arts, l'éloquence, cette variété infinie de fonctions et d'offices, ces ressources innombrables dont les sages du monde, aussi bien que les enfants de Dieu, dans leur simplicité usent également pour les exigences et l'utilité de la vie. Les premiers en abusent pour contenter leur curiosité, leur plaisir, leur orgueil ; les seconds ne s'en servent que pour la nécessité ; ils mettent ailleurs leur bonheur. Aussi, les uns étant esclaves de leurs sens et de leur corps, récoltent les fruits de la chair, la fornication, l'impureté, l'orgueil, l'impudicité, les haines, les querelles, les jalousies, les inimitiés, l'envie, l'intempérance, l'ivresse et les autres vices qui écartent du royaume de Dieu ceux qui s'y livrent, tandis que les autres recueillent les fruits de l'esprit à savoir : la charité, la joie, la paix, la patience, la bénignité, la longanimité, la bonté, la douceur, la foi, la modestie, la continence, la chasteté[2] et la piété qui a les promesses de la vie présente et celles de la vie future[3].

16. Lorsque ces deux sortes de personnes agissent, les hommes voient des actions toutes semblables, mais Dieu sait discerner les volontés et les intentions. Et lorsque ces personnes rentrent en elles-mêmes, chacune trouve que sa conscience la nourrit des fruits de ses désirs. Cependant elles ne rentrent pas en elles-mêmes avec les mêmes dispositions, car pour rentrer avec plaisir en soi-même après l'action, il faut en être sorti

¹ Gen. III, 16.

¹ Rom., I, 19. — ² Galat. V, 19, 22. — ³ I Tim. IV, 8

avec une intention pure. Rentrer en soi sans avoir surmonté la concupiscence, c'est trouver qu'elle nous cause ou des jouissances vives, ou des remords cruels, et c'est le principe de pensées bien différentes. Mais celui qui a vaincu la concupiscence, sans avoir encore l'esprit plein d'une autre concupiscence plus grande, celle du bien véritable, ou d'un plaisir plus vif, souffre les images des choses qu'il a faites, vues, ou entendues, avec une complaisance qui lui est odieuse. C'est pourquoi dans les deux cas ses reins sont remplis d'illusions, la lumière de ses yeux lui fait défaut, lorsqu'il veut penser aux choses divines ou spirituelles; et en luttant ainsi contre ses désirs, il est en butte aux peines et aux difficultés, parce qu'il ne peut encore remporter sur ses affections une victoire parfaite. Mais celui qui aspire après la liberté est incapable de se débarrasser de l'obsession des imaginations engendrées par les affections, images ou dangereuses ou oiseuses qui embarrassent l'esprit. De là durant la psalmodie, la prière ou les autres exercices spirituels, ces imaginations qui troublent malgré lui le serviteur de Dieu, ces fantômes, ces pensées qui l'assiégent malgré ses résistances, qui se posent sur lui, volent autour de lui comme des oiseaux impurs, et enlèvent de ses mains le pieux sacrifice qu'il offre à Dieu, ou qui le souillent et le corrompent jusqu'à lui faire verser des larmes. Aussi l'âme endure une malheureuse et triste division, puisque d'un côté l'esprit et la raison s'efforcent de maintenir dans le cœur des intentions fermes, dans le corps une obéissance prompte, tandis que la partie animale prévient le sentiment et l'intelligence, de sorte que l'âme reste la plupart du temps stérile. De là dans les esprits faibles qui n'ont pas encore mortifié en eux les affections charnelles et mondaines, des curiosités dangereuses. De là, pour se désennuyer de la solitude et du silence, cette avidité de consolations déréglées et contraires à une profession sainte. En dehors de la route royale des obligations communes, la volonté propre poursuit des sentiers dérobés : elle prend en dégoût les choses ordinaires : il lui faut du nouveau; ces nouveautés apaisant un moment l'inquiétude, et les démangeaisons d'un esprit malade, l'échauffent et l'enflamment, et ne font qu'accroître ses ardeurs et le prurit qui le torture. De là aussi ces changements journaliers d'occupations, de travaux, d'exercices, de lectures destinées moins à édifier qu'à tromper l'ennui et la lenteur du temps. Et quand le solitaire dégoûté de ses occupations anciennes et habituelles n'en pourra plus trouver de nouvelles, il ne lui restera plus qu'à haïr sa cellule et à la déserter au plus vite.

17. C'est pourquoi l'homme pieux et simple récemment entré dans la vie religieuse et solitaire, qui n'a encore ni la raison pour le guider, ni l'affection pour l'attirer, ni la discrétion pour le régler, mais que de fortes inclinations attachent à lui-même, doit se laisser manier, conformément à la loi de Dieu, par une main étrangère, façonner en toute patience, tourner sur la roue de l'obéissance, cuire au feu de l'épreuve, assujettir à la volonté et au gré de l'ouvrier chargé du soin de le former. Car, quels que soient son habileté, ses talents, la supériorité de son intelligence, tout cela sert d'instrument autant au vice qu'à la vertu. Qu'il ne trouve donc pas mauvais qu'on lui apprenne à faire un bon emploi d'une chose dont il pourrait mal user : c'est là l'œuvre de la vertu. Que l'esprit l'aide à assouplir le corps, la science à former la nature, l'intelligence à rendre le cœur docile au lieu de l'enfler. Car esprit, science, intelligence sont des dons gratuits. Il n'en est pas de même de la vertu. On ne peut l'apprendre que par l'humilité, la chercher que par le travail, la posséder qu'avec amour. Elle mérite bien qu'on fasse tout cela pour elle, et la connaître : sa recherche et sa possession sont à ce prix.

CHAPITRE VII

Premières leçons qu'il faut donner au religieux novice ou au solitaire ignorant.

18. A l'habitant novice du désert, il faut d'abord apprendre, selon le précepte de l'Apôtre, *à offrir son corps à Dieu, comme une hostie vivante, sainte, agréable, comme une victime raisonnable*. Le même Apôtre, pour modérer dans le novice cette ferveur de l'homme animal étranger encore aux choses de Dieu, et les recherches envieuses et inquiètes sur des objets spirituels et divins, ajoute : *En vertu de la grâce qui m'a été donnée, je dis à tous ceux qui sont parmi vous de n'être pas plus sages qu'il ne faut, mais de l'être avec sobriété*[1]. Et parce que la science de l'homme animal se concentre exclusivement, ou à peu près, autour du corps

[1] Rom. XII 1, 3.

et se borne à régler en lui l'extérieur, il faut aussi lui apprendre à mortifier raisonnablement ce corps, ses membres terrestres, à exercer un jugement juste, raisonnable et discret entre l'esprit et le corps éternellement divisés par des affections contraires, sans porter dans ce jugement aucune acception de personne. Il faut lui apprendre à traiter son corps comme un malade confié à ses soins aux désirs duquel il refuserait des choses nuisibles et à qui il ferait prendre malgré ses répugnances ce qui peut lui être utile. Qu'il traite ce corps comme n'étant pas à lui, mais à celui qui nous a achetés chèrement afin que nous le glorifiions dans ce corps[1]. Qu'on l'avertisse encore d'éviter d'encourir ce reproche que Dieu par l'organe du prophète adresse à son peuple coupable : *Vous m'avez rejeté loin de vous*[2]. Que les intérêts et les avantages de cette vie ne le portent jamais à délaisser la fidélité à sa règle, ni la dignité de sa nature par un vil amour ou une basse complaisance pour son corps. C'est pourquoi il faut traiter ce corps rudement pour l'empêcher de tomber dans la révolte et l'insolence, avec assez de modération néanmoins pour qu'il ne nous refuse pas ses services, puisqu'il a été mis au service de l'esprit. Il ne faut pas le traiter comme le but de notre vie, mais comme une chose sans laquelle on ne peut vivre. Car nous ne sommes pas les maîtres de briser à notre gré l'alliance qui nous unit à lui. Attendons patiemment que la providence les sépare, et en attendant observons fidèlement cette alliance.

19. Vivons donc et arrangeons-nous avec lui comme avec un compagnon dont nous serons bientôt séparés, de façon pourtant que, si nous restons longtemps ensemble, il ne soit pas assez affaibli pour nous contraindre à le quitter avant le temps marqué. Sur ce point, un novice serait exposé à bien des scrupules et à des erreurs dangereuses, si la loi de l'obéissance et de la solitude ne lui donnait dès le début des préceptes, ne lui traçait des règles relatives à la nourriture et au vêtement, au travail et au repos, au silence et à la solitude, et à tout ce qui concerne la vie extérieure, ne rendait ce frère soumis, patient, tranquille, et ne lui assurait sa sécurité. Grâce à ces règles, tout est si bien réglé, le superflu si bien retranché, le nécessaire si bien ramené dans les limites d'une sobriété convenable à tous, que les désirs des forts sont satisfaits sans que les faibles soient effrayés ; la quantité des choses dont on accorde l'usage ne blesse point la conscience de celui qui les reçoit avec gratitude, et les retranchements ne tentent en aucune façon le serviteur de Dieu qui sait gouverner son corps et qui est dressé à se contenter du nécessaire. En tout cela, selon le mot de Salomon, *celui qui marche simplement marche sûrement, mais le cœur dur tombera dans le mal*[1]. Car bien qu'on ait pourvu au nécessaire sans qu'il y ait sujet de se plaindre et qu'on ait retranché le superflu, s'il faut néanmoins ajouter ou ôter quelque chose en général ou en particulier, ceci est laissé à la volonté du prieur, sans aucun danger ou scrupule pour les subordonnés qui obéissent.

20. Il faut donc apprendre au nouvel ermite à dompter, par une pénitence continuelle de ses péchés passés, les passions de sa chair, conformément à la règle commune, à tout mépriser et à se mépriser lui-même. Qu'il se prémunisse constamment contre les tentations qui assaillent un novice, puisque les vices attaquent sans relâche le serviteur de Dieu, qui sert Dieu pour lui-même, lui proposent le plaisir comme récompense; puisque le diable le fatigue de ses suggestions, la chair de ses sollicitations, et que le monde offre à ses désirs des objets nouveaux. Notre Dieu nous éprouve pour voir si nous l'aimons oui ou non. Ce n'est pas qu'il ignore nos dispositions, mais il veut que cette épreuve nous les révèle mieux à nous-mêmes. Il est aisé de vaincre ces tentations; la raison surmonte sans peine celles qui sont suspectes ou qui sont mauvaises au premier aspect. Mais celles qui se déguisent sous les dehors du bien sont plus difficiles à discerner et il est plus dangereux de les accueillir. De même qu'il est très-difficile de garder la mesure dans ce que l'on croit bien, ainsi n'est-il pas toujours sûr de désirer toute sorte de bien.

CHAPITRE VIII

Un religieux et surtout un solitaire doit fuir l'oisiveté: occupations qui lui conviennent.

21. Or la source de toutes les tentations, de toutes les pensées mauvaises ou inutiles, c'est l'oisiveté ; cette lâcheté, cette paresse, est le fléau de l'esprit. Qu'un serviteur de

[1] Cor. vi, 26. — [2] I Rois x, 19.

[1] Prov. x. 9.

Dieu ne soit jamais oisif, bien qu'il ne soit occupé que de Dieu seul. Car il ne faut pas donner le nom suspect, vain et lâche d'oisiveté, à une occupation si vraie, si sainte et si grave. Non, il n'y a pas d'oisiveté à s'occuper exclusivement de Dieu, c'est plutôt là l'affaire des affaires. Et qui ne s'y livre pas avec fidélité et ferveur dans sa cellule, quoi qu'il fasse, si le service de Dieu n'est pas sa seule fin, est oisif jusque dans l'action. Il est ridicule de chercher des occupations oiseuses pour fuir l'oisiveté. Et ce qui n'est utile ni en soi, ni dans son but, n'est qu'oisiveté. Mais il ne faut pas seulement viser à passer le jour avec quelque satisfaction, ou sans grand dégoût de la solitude : il faut que le cœur garde un fruit de cette journée pour s'en nourrir, se fortifier, et accroître son trésor. Que le bon solitaire n'estime pas avoir bien vécu le jour où il ne se souvient pas d'avoir rien fait des choses qui l'ont amené au désert.

22. Vous me demandez peut-être ce que vous ferez et à quoi vous vous occuperez? Premièrement, outre le sacrifice des prières quotidiennes et la lecture, donnez une partie du jour à l'examen de la conscience, à la correction et au règlement de vos mœurs. Puis livrez-vous à quelque travail manuel, travail ordonné moins parce qu'il charme l'esprit et l'applique, que parce qu'il conserve aux exercices spirituels tout leur charme. L'esprit s'y relâche sans s'y dissiper ni s'affaiblir, et lorsqu'il devra se recueillir, il saura s'abstraire de ces occupations, sans résistance de la volonté, sans garder aucune trace de plaisir, sans aucun trouble d'imagination, car l'homme n'a pas été fait pour la femme, mais la femme pour l'homme [1]. Les exercices spirituels ne sont pas subordonnés aux corporels, mais ceux-ci le sont aux premiers. Et comme Dieu, après avoir créé l'homme, lui donna une aide tirée de sa substance, ainsi tous les exercices corporels étant nécessaires pour aider l'esprit, ne lui conviennent cependant pas tous également, mais ceux-là seulement qui paraissent avoir plus de rapport et d'affinité avec lui, comme de méditer un sujet édifiant qui mérite d'être écrit, ou d'écrire quelque chose qui mérite d'être lu. Quant aux travaux faits hors de la cellule, ils dissipent l'esprit comme ils distraient les sens, à moins que la fatigue du travail des champs n'humilie le cœur en abattant le corps. Souvent l'extrême lassitude qu'il apporte imprime à l'âme un mouvement de dévotion plus vive. C'est ce qui arrive dans les jeûnes et les veilles et dans tous les exercices pénibles pour le corps.

23. Néanmoins un esprit sérieux et prudent se prête à toute sorte de travail, et loin de s'y dissiper il s'y recueille davantage; moins préoccupé de ce qu'il fait que du but pour lequel il agit, il a constamment devant les yeux la fin suprême de toutes choses. Appuyé sur ce fondement solide il s'applique au travail manuel avec un redoublement de soin et de ferveur; soumettant pleinement ainsi le corps à l'esprit. Les sens se trouvent pliés au joug de la bonne volonté ; le poids du travail les empêche de s'emporter, et courbés sous la direction de l'esprit ils apprennent à le suivre, soit en partageant son travail, soit en attendant la consolation et le repos. Car la nature jetée dans le désordre par le péché et déchue de la condition heureuse de sa création, quand elle revient à Dieu recouvre promptement, dans la mesure de la crainte et de l'amour qu'elle a pour lui, tout ce qu'elle avait perdu en s'éloignant : et quand l'esprit commence à rétablir en lui-même la ressemblance divine, la chair elle-même reflorissant sous l'action de la volonté travaille aussi à se rendre conforme à l'esprit renouvelé. Alors contre ses propres sentiments elle trouve son plaisir dans tout ce qui plaît à l'esprit. Puis au lieu des défaillances multiples qui sont en elle la punition du péché, elle a soif de Dieu, et dans son ardeur elle s'efforce même de devancer son guide. Aussi nous ne perdons pas nos plaisirs, nous en changeons : nous quittons ceux du corps pour ceux de l'esprit, nous échangeons les jouissances sensuelles pour les jouissances de la conscience. Du pain bis, de l'eau claire, des herbages et des légumes ne sont pas des mêts bien délicieux. Mais pour un cœur qui aime Jésus-Christ, et qui aspire après les jouissances intérieures, satisfaire ainsi un estomac discipliné à ce régime, c'est un bonheur. Combien de pauvres n'ayant que cela, ou n'en ayant même qu'une partie, s'en contentent ! Il serait facile, il serait doux, avec l'amour divin pour assaisonnement, de se borner à ne prendre que le stricte nécessaire, si notre folie nous le permettait : guérissez cette folie, la nature se plaît à ce qui peut satisfaire à ses exigences. Il en est de même du travail. Un paysan a le corps robuste et les bras vigoureux, parce que l'exercice lui procure ces avantages. Laissez-le oisif, il les perd. Sa

[1] Cor. xi, 9.

volonté le fait travailler, le travail l'exerce, et l'exercice lui donne des forces pour toute sorte de travail.

24. Mai revenons à notre sujet. Le but de notre travail et de notre repos, c'est que jamais nous ne soyons oisifs, et que toute notre occupation soit d'accomplir parfaitement en nous ce que l'Apôtre dit aux âmes charnelles et qui débutent dans la vie spirituelle : *Pour parler d'une façon humaine et m'accommoder à l'infirmité de votre chair, je vous déclare que comme vous avez amis vos membres au service de l'impureté et de l'injustice, vous devez les consacrer maintenant au service de la justice afin de vous sanctifier*[1]. Qu'il écoute ce langage, l'homme animal, esclave volontaire de son corps, qui a déjà commencé de soumettre la chair à l'esprit, qui se met en mesure de comprendre les choses de Dieu, et de s'affranchir par la foi de la tyrannie, des habitudes mauvaises : qu'il oppose nécessité à nécessité, habitude à habitude, affection à affection, jusqu'à ce qu'il mérite de recevoir la plénitude des délices véritables qui détruisent en lui le sentiment des faux plaisirs, et que, selon le conseil de l'Apôtre, il éprouve autant de joie dans la privation des satisfactions mondaines et charnelles, qu'il en avait à les goûter ; qu'il soit aussi content de mettre ses membres au service de la justice et de la sainteté, que de les asservir à l'impureté et à l'iniquité. Telle est la perfection de l'homme animal dans son état, c'est-à-dire du novice qui débute. Quand il aura franchi ce degré animal ou humain, si au lieu de regarder en arrière, il marche fidèlement en avant, il atteindra bientôt cet état divin, ou il commencera à comprendre comme il est compris, et à connaître comme il est connu. Mais ce n'est pas ici l'œuvre du premier moment de la conversion, l'œuvre d'un jour; c'est le fruit d'un long temps, d'un grand travail, de sueurs abondantes, et subordonné à la grâce que Dieu versera dans sa miséricorde, et à l'ardeur que l'homme mettra à vouloir et à courir.

CHAPITRE IX

On recommande la stabilité dans la cellule :

25. Mais la source de tous ces biens se trouve dans la cellule et dans la persévérance à y demeurer. Quiconque y vivra content de sa pauvreté sera riche, et quiconque possède en soi la bonne volonté, possède aussi tout ce qu'il faut pour bien vivre. Toutefois qu'on ne se fie pas toujours à la bonne volonté : qu'on lui mette le frein, qu'on la dirige surtout chez les commençants. Que la règle de la sainte obéissance gouverne la bonne volonté, que celle-ci gouverne le corps, qu'elle lui apprenne à rester en place, à supporter la cellule, à rester avec lui-même. Dans un novice c'est le commencement d'une bonne disposition, et la preuve assurée qu'on en peut bien espérer. Impossible à un homme de tenir son esprit attaché à un seul objet, s'il ne sait d'abord fixer son corps en un même lieu. Celui qui, pour guérir son esprit inquiet, change sans cesse de résidence, ressemble à un homme qui fuit son ombre. En se fuyant lui-même il se porte avec soi. Il change de place sans changer d'esprit. Partout il se trouve le même, ou plutôt la mobilité ne fait qu'aggraver son état; ainsi on blesse un malade en le remuant pour le transporter. Qu'il se reconnaisse donc malade, et cherche soigneusement les causes de son mal. S'il reste en repos, la continuation des remèdes l'aura bientôt rétabli, et délivré des distractions qui l'obsédaient ou des tentations dont il était captif, il s'appartiendra tout entier en s'unissant à Dieu. La nature qui n'est pas souillée, mais qui est imparfaite, a besoin de grands soins. Qu'elle séjourne donc à l'infirmerie (c'est ainsi que les médecins appellent l'endroit destiné aux infirmités), qu'elle n'en sorte pas, et qu'elle persiste à user de remèdes jusqu'à parfait rétablissement.

26. O âme malade et languissante, votre infirmerie c'est votre cellule, et le remède dont vous avez commencé d'user, c'est l'obéissance, la véritable obéissance. Mais sachez que le changement fréquent de remèdes jette le désordre dans la nature et tue le malade. Le voyageur qui se dirige vers un but, s'il tient toujours le même chemin, finit par arriver au terme de sa course et de ses fatigues. Mais s'il en prend plusieurs, il s'égare, il se condamne à une fatigue interminable, parce qu'il s'égare à l'infini. Ne changez donc point de remèdes; ne passez pas de l'un à l'autre : servez-vous de celui de l'obéissance, jusqu'à votre complète guérison, et une fois guéri, n'ayez pas l'ingratitude de l'abandonner, bien qu'il vous soit permis d'en user désormais d'une autre façon. Etes-vous jaloux d'arriver à la santé, gardez-vous de rien

[1] Rom. VI, 19.

faire sans l'avis du médecin : il faut y recourir nécessairement et lui découvrir sans honte vos blessures, si vous voulez qu'il vous assiste. Rougissez, soit, mais découvrez-lui tout, ne cachez rien. Car il en est qui, dans l'aveu de leurs fautes, semblent raconter une histoire : ils énumèrent, sans ressentir de confusion, les maladies de leur âme, sans repentir ni douleur : tandis que celui qui en est touché ne peut retenir ses gémissements. Si le mal fait des progrès, si le malade est frappé d'insensibilité, il n'y a presque plus d'espoir, puisqu'il s'éloigne d'autant plus de la santé qu'il paraît en être plus voisin. Pour vous ménager, le médecin veut-il appliquer à vos plaies des onguents, des emplâtres, et des moyens trop doux, faites un effort sur vous-mêmes, et jaloux de guérir, cherchez des remèdes plus prompts et plus énergiques, demandez le fer et la cautérisation. Vous aurez toujours un médecin auprès de vous et à votre disposition.

27. Car de peur que la solitude ne vous effraie, et afin que vous trouviez plus de sûreté à habiter votre cellule, trois gardiens vous ont été donnés, Dieu, la conscience, et votre père spirituel. A Dieu vous êtes redevable de la piété qui vous emploie tout entier à son service ; respect à votre conscience, ayez honte de pécher devant elle; obéissance à votre Pere spirituel, et recourez à lui en toute occasion. Je veux, pour vous enchaîner encore d'avantage, vous donner un quatrième gardien, et vous procurer un maître qui vous guidera durant votre enfance, et jusqu'à ce que vous sachiez vous tenir mieux en présence de Dieu. Choisissez-vous donc, c'est mon conseil, un homme dont l'exemple soit profondément imprimé dans votre cœur, et dont la vie vous inspire tant de respect qu'elle vous serve de règle et de frein, de sorte que vous imaginant l'avoir constamment devant vous, il corrige dans l'affection d'une charité mutuelle tout ce qui, en vous, mérite d'être corrigé, sans que votre solitude perde rien de son repos. Que cet homme vous soit présent quand vous le voudrez, et même souvent quand vous ne le voudrez pas. Songez aux réprimandes qu'il pourrait vous adresser, à sa sainte sévérité, aux consolations qu'il pourrait vous donner, à sa bonté, sa douceur, sa sincérité, à l'exemple de sa sainte vie. En songeant qu'il lit dans toutes vos pensées, vous les corrigerez comme si, en réalité, il les voyait et les censurait. Ainsi, selon le précepte de l'Apôtre, *gardez-vous vous-même*, avec sollicitude, et pour avoir l'œil sur vous, détournez-le de tout autre objet Quel excellent instrument que l'œil, s'il se voyait, comme il voit tout le reste ! Mais cet avantage étant réservé à l'œil de l'esprit, s'il vient à se négliger comme celui du corps et à s'arrêter aux choses extérieures, il ne pourra plus se recueillir à son gré. Occupez vous donc de vous-même ; vous êtes à vous-même une ample matière de sollicitude. Eloignez même de vos yeux matériels les objets que vous aviez coutume de voir, et de vos yeux intérieurs les objets qui excitaient votre amour, car rien ne se rallume plus vite que l'amour, surtout dans les âmes tendres encore, et qui ne sont qu'au début de la vie spirituelle.

CHAPITRE X

Devoirs et exercices du solitaire.

28. Osez aussi quelquefois vous élever jusqu'à la plus haute sagesse, aspirer aux grâces de choix, et devenir un modèle capable d'édifier. Vous avez deux cellules, l'une extérieure, l'autre intérieure. L'extérieure est la maison où votre âme habite avec votre corps : l'intérieure est votre conscience où doit habiter, avec votre esprit, Dieu qui vous est plus intime que tout ce qui est en vous. La porte qui ferme votre clôture extérieure est l'image de la porte de la circonspection intérieure. Comme la clôture extérieure empêche les sens de se répandre au dehors, que vos sens intérieurs soient constamment recueillis en eux-mêmes. Aimez la cellule extérieure, aimez l'intérieure et ayez pour chacune le culte que vous lui devez. Demeurez dans la cellule intérieure, non pour cacher plus secrètement vos fautes, mais pour y vivre plus sûrement. Car vous ne savez pas, solitaire novice, ce que vous devez à votre cellule, si vous ne considérez que, non-seulement elle vous guérit de vos vices personnels, mais qu'elle vous préserve d'avoir à lutter avec ceux d'autrui. Et vous ne savez pas non plus quel honneur vous devez à votre conscience, si vous ne goûtez dans la cellule la grâce du Saint-Esprit et les douceurs de la consolation intérieure. Rendez donc à ces deux cellules l'honneur qu'elles méritent, et reprenez-y la primauté qui vous appartient. Apprenez-y à vous gouverner vous-même selon les lois de votre institut, à régler votre vie et vos mœurs, à vous juger, à vous accuser vous-même devant

vous-même, à vous condamner souvent, et à vous punir sans miséricorde. Que, dans ce jugement, la justice même siége comme juge, et que votre conscience soit tout ensemble l'accusateur et le coupable. Personne ne vous aime plus qu'elle ; personne ne vous jugera avec plus d'équité.

29. Le matin demandez-vous compte de la facon dont vous avez passé la nuit, et tracez-vous la manière de passer le jour. Le soir demandez-vous compte du jour écoulé et préparez-vous à bien passer la nuit. En sachant vous astreindre à ces pratiques vous n'aurez jamais le temps de vous émanciper. Distribuez vos exercices aux heures qui leur conviennent, conformément à votre règle. Que les exercices spirituels aient leurs temps, et les exercices corporels leurs moments. Et que dans tout cela l'esprit rende si bien à Dieu, et le corps à l'esprit, ce qu'ils leur doivent, que s'il se rencontre des interruptions, des imperfections, vous ne manquiez pas de punir et de compenser cette faute, dans le temps, le lieu, et de la manière voulue. Dans cette répartition des heures, outre celles dont le Prophète a dit : *Je vous ai loué sept fois le jour*[1], il faut offrir, avec un soin particulier, le sacrifice du matin, celui du soir, et celui de la nuit. Car le Prophète a dit avec raison à Dieu : *Je me présenterai devant vous le matin, et je considérerai*[2] ; alors, en effet, les soins extérieurs n'ont pas encore envahi l'esprit ; et c'est pourquoi il ajoute : *Que ma prière monte vers vous comme l'encens, et que mes mains élevées vers vous soient le sacrifice du soir*[3] ; parce qu'alors l'esprit s'est débarrassé de ces empêchements. Et le Prophète continuant à nous montrer dans ses velles, durant lesquelles nous nous levons pour bénir Dieu, l'ordre qu'il convient de suivre pour le louer, s'écrie : *Au jour de mes tribulations j'ai cherché le Seigneur, j'ai tendu les mains vers lui, et je n'ai point été déçu*[4]. C'est, en effet, à ces heures, surtout, qu'il convient de nous mettre en présence de Dieu, pour lui parler face à face, contempler la lumière de son visage, invoquer son nom à la vue des sujets d'affliction et de douleur qui sont en nous, purifier notre cœur, jusqu'à ce qu'il s'enflamme, nous plonger dans le souvenir de son infinie bonté, jusqu'à ce que sa douceur se fasse sentir à notre cœur. Mais alors, surtout, nous devons pratiquer ce que dit l'Apôtre : *J'aime mieux ne dire dans l'Eglise que cinq paroles que j'entende, que d'en prononcer dix mille qui me soient inintelligibles :* et il ajoute : *Je chanterai d'esprit, et je chanterai de cœur : je prierai d'esprit, je prierai de cœur*[1]. C'est alors, en effet, qu'il faut recueillir de grands fruits de la prière, et par le mouvement du Saint-Esprit, et par notre propre connaissance, afin que, remplis des bénédictions de Dieu, nous allions prendre le repos de la nuit, ou que, nous levant pour chanter les louanges divines, toute la suite des actions qui occuperont notre journée, en reçoive une force et une vigueur qui les vivifie. C'est pour cela qu'il n'est pas expédient de réciter avant matines une multitude de psaumes qui lassent, affaiblissent ou éteignent la dévotion de l'esprit. Mais s'il se porte avec sagesse aux exercices de la piété, il n'y a plus qu'à l'exciter et à le diriger vers Dieu où ses mouvements le poussent, jusqu'à ce que le cœur se dilate et commence à courir jusqu'à la fin de l'office divin, pour modérer et régler ensuite sa ferveur, à moins que la négligence ne l'interrompe, ou qu'un malheur volontaire ne l'abandonne totalement.

30. De plus, quiconque est animé des sentiments de Jésus-Christ sait combien il importe à la piété chrétienne, combien il convient et il est utile au serviteur de Dieu, racheté par le sang du Christ, de considérer, au moins un instant chaque jour, les biens qu'il tient de la Passion et de la Rédemption, afin d'en goûter les doux fruits dans sa conscience, et d'en conserver en lui-même le fidèle souvenir. C'est là manger spirituellement le corps de Jésus-Christ et boire son sang, en mémoire de lui, ainsi qu'il l'a prescrit à tous les croyants : *faites ceci en mémoire de moi*[2]. Outre le péché qu'on commet en désobéissant ici, quelle impiété à l'homme d'oublier une si grande bonté de Dieu, puisque c'est un crime d'oublier un ami qui, en nous quittant, nous a laissé un souvenir de lui ! Le mystère de cette sainte et vénérable commémoration ne se peut célébrer, qu'à sa manière, en son lieu, et uniquement par ceux qui en ont reçu le soin. Mais il n'est pas un endroit dans l'empire du Seigneur où l'effet et le fruit de ce mystère ne puissent être recueillis, touchés, reçus de la façon que je viens de dire, c'est-à-dire, avec piété par tous ceux à qui il a été dit : *Vous êtes une race choisie, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple chèrement acquis, afin que vous annonciez les vertus de celui qui, du*

[1] Ps. CXVIII, 164. — [2] Id. V, 5. — [3] Id. CXLII, 2. — [4] Id. LXXVI, 8.

[1] Cor. XIV, 19, 15. — [2] Luc XXII, 19.

milieu des ténèbres, vous a appelé à son admirable lumière [1]. Car, comme celui qui est bien préparé reçoit le sacrement et la vie qu'il confère, ainsi celui qui s'en approche indignement y puise la condamnation et la mort. Quant à l'effet du sacrement, on ne le recueille qu'à la condition d'en être digne et d'y apporter les dispositions convenables. Le sacrement, séparé de son effet, donne la mort. Mais l'effet du sacrement, sans le sacrement, confère à qui le reçoit la vie éternelle. Or, si vous le voulez, et si vous le voulez vraiment, à toutes les heures tant du jour que de la nuit, vous pouvez goûter ce fruit, même dans votre cellule. Que le souvenir de celui qui a souffert pour vous, vous touche et vous émeuve d'un sentiment de foi et de piété, vous mangerez ainsi son corps, vous boirez son sang. Tant que vous demeurerez en lui par amour, et par des actes de sainteté et de justice, vous appartiendrez à son corps, vous serez l'un de ses membres.

31. Il faut encore, à cetaines heures s'adonner à une lecture déterminée. Car, lire au hasard et toute sorte de livres, ce n'est pas s'édifier ; c'est, au contraire, rendre son âme inconstante, et ces lectures qui n'ont produit sur le cœur qu'une impression légère, sortent de la mémoire aussi aisément qu'elles y sont entrées. Il faut s'attacher à certains auteurs et se les rendre familiers. Lisons, en effet, les Ecritures avec l'esprit qui les a inspirées; c'est ainsi seulement qu'on peut les entendre. Vous ne pénétrerez jamais le sens de saint Paul que vous ne le lisiez avec une volonté droite, que vous ne le méditiez assidûment que vous ne vous remplissiez de son esprit. Jamais vous ne comprendrez David, si l'expérience n'a imprimé en vous les sentiments même dont ses psaumes sont l'expression. Ainsi en est-il de tous les autres livres. Enfin lorsqu'il s'agit de l'Ecriture, entre la véritable étude et la simple lecture il y a autant de différence qu'entre l'amitié et les relations qu'on a avec un étranger, qu'entre l'affection qui unit deux cœurs et la salutation échangée par hasard. Il faut aussi que cette lecture quotidienne laisse dans la mémoire qui est comme l'estomac de l'âme, quelque aliment qui soit fidèlement élaboré, que la pensée rumine souvent, qui soutienne nos résolutions, qui réalise nos saints désirs, qui occupe assez notre esprit pour lui ôter l'idée de se distraire par des pensées étrangères. Il faut puiser dans la lecture des affections pieuses, interrompre la lecture par la prière, et que cette interruption soit moins pour l'âme un obstacle que la source d'une pureté plus grande qui la conduise plus avant dans l'intelligence de ce qu'elle lit. La lecture agit selon la disposition de celui qui s'y livre. S'il y cherche Dieu, tout ce qu'il lit tourne à son avantage, captive ses pensées et les soumet au joug de Jésus-Christ; s'égare-t-il en d'autres idées, il emporte tout avec lui, et il ne trouve dans l'Ecriture rien de si saint, de si pieux, que la vaine gloire, des interprétations fausses et dépravées ne mettent au service de la malice ou de la vanité. Quand vous lisez l'Ecriture, commencez par la crainte du Seigneur; c'est sur ce premier fondement que doit s'élever et se régler l'intelligence de tout ce que vous lisez.

CHAPITRE XI

Mesure à apporter dans les exercices corporels, ainsi que dans la nourriture et le sommeil.

32. Mais que le solitaire ne donne jamais aux exercices du corps un temps qui l'éloigne trop des exercices de l'esprit ou les lui interdise absolument ; qu'il s'habitue à y revenir sans peine, qu'il se prête aux premiers et reste attaché aux seconds. Car, je l'ai dit plus haut, l'homme n'est pas pour la femme mais la femme pour l'homme [1]. Les exercices spirituels ne sont pas pour les corporels, mais les corporels pour les spirituels. J'appelle ici exercices corporels ceux qui se font avec les mains et qui occupent le corps. Car il est d'autres exercices corporels qui contraignent le corps à la fatigue, comme les veilles, les jeûnes et autres semblables, et qui au lieu d'être un obstable aux exercices de l'esprit, lui viennent plutôt en aide, si on s'y livre avec discrétion. Mais si on les fait si indiscrètement qu'ils entravent les exercices spirituels en affaiblissant l'esprit ou le corps, une telle conduite ôte au corps le mérite d'une bonne œuvre, à l'esprit un bon mouvement, ravit au prochain un bon exemple, et à Dieu l'honneur qui lui est dû : qui agit de la sorte est sacrilége et répond devant Dieu de toutes ces conséquences. Cependant

[1] Pierre II, 9.

[1] Cor. XI, 9.

selon le sens de l'Apôtre, j'estime conforme à l'infirmité humaine, c'est-à-dire juste et raisonnable, que celui qui s'est autrefois tourmenté dans les vanités du siècle jusqu'à s'y fatiguer la tête éprouve les mêmes peines dans le service de Dieu, et que l'estomac jadis rempli jusqu'au vomissement ait faim jusqu'à crier. Mais la modération est nécessaire en toutes choses. S'il faut quelquefois affliger le corps, il ne faut pas le ruiner, car les exercices corporels n'ont qu'une utilité relative, tandis que la piété sert à tout [1]. Qu'on ait donc de la chair un soin médiocre, sans écouter ni suivre les mouvements de la concupiscence, un soin réglé et subordonné à la conduite de l'esprit, en sorte que sous le rapport du mode, de la qualité, et de la qualité tout soit digne d'un serviteur de Dieu. Nous devons honorer davantage en nous ce qui semble moins honnête, parce que ce qui de soi est honnête n'a pas besoin de tant d'attention [2]. Je vais plus loin : notre vie fût-elle cachée aux yeux des hommes, rendons-la sainte et pure devant Dieu, réglons si bien notre conduite que pour être renfermée dans les murs d'une cellule, elle ne soit pas moins un sujet de joie pour les anges : *Que toutes choses parmi vous*, dit l'Apôtre, *soient conformes à l'honnêteté*. L'honnêteté plaît à Dieu ; elle est aimée des saints anges. Aussi l'Apôtre prescrit-il aux femmes de se voiler à cause des anges. Comme ils sont jour et nuit avec vous dans vos cellules, qu'ils vous gardent, qu'ils reçoivent une joie particulière de vos exercices, qu'ils vous aident, ils sont heureux que toutes vos actions soient réglées par l'honnêteté quand même personne ne les voit.

33. Soit donc que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez autre chose, faites tout en Dieu, pieusement et religieusement. Vous mangez : que votre sobriété orne votre table déjà si frugale. Vous mangez : ne soyez pas tout entier à cette action, mais pendant que votre corps prend sa nourriture, que votre esprit prenne aussi la sienne : qu'au souvenir des douceurs infinies du Seigneur il rumine quelque passage des Ecritures, soit en le méditant, soit en le repassant simplement en sa mémoire. Il ne faut pas non plus satisfaire à la nécessité charnellement, à la façon des séculiers, mais comme il sied à un moine, à un serviteur de Dieu. Car même au point de vue de la santé physique, les aliments se digèrent d'autant mieux qu'ils sont pris avec plus d'honnêteté. Réglez donc en vous et la manière de manger, et le temps, et la qualité et la quantité des viandes ; bannissez tous les assaisonnements recherchés et superflus. Il faut ici régler la manière, afin que celui qui mange ne répande pas son âme sur tous les mêts ; le temps, pour ne pas manger avant l'heure ; la qualité, pour user des mêts communs, à moins qu'une nécessité visible ne nous oblige à en prendre d'autres. Pour les assaisonnements, contentez-vous, je vous prie, que les mêts soient mangeables, sans vouloir qu'ils excitent le goût et flattent le palais. C'est bien assez à la concupiscence de la malice qui lui est propre ; et puisqu'il est difficile ou même impossible de satisfaire à la nécessité, fin pour laquelle on mange, sans qu'elle ne goûte au moins quelque plaisir au passage, si ceux qui sont obligés à une guerre éternelle contre elle l'invitent, voilà deux ennemis contre un, et la tempérance est bien exposée.

34. Je dirai du sommeil ce que j'ai dit de la nourriture. Serviteur de Dieu, gardez-vous autant que vous le pourrez de dormir tout entier ; évitez que votre sommeil au lieu d'être le repos d'un homme fatigué, ne devienne le tombeau d'un mort, qu'il n'éteigne en vous l'esprit, au lieu de le réparer. Le sommeil est une chose suspecte ; sous beaucoup de rapports il ressemble à l'ivresse. Car à l'exception des vices auxquels l'homme ne peut alors résister, puisque la raison partage l'assoupissement des sens, en ce qui concerne l'obligation d'avancer toujours, ils n'est pas de temps plus complètement perdu que celui du sommeil. Lorsque vous irez prendre votre repos, ayez donc toujours dans l'esprit quelque bonne pensée sur laquelle vous vous endormiez paisiblement et qui puisse quelquefois vous causer un songe agréable ; qu'elle s'offre à vous à votre réveil et vous rende la ferveur de la veille. Ainsi la nuit aura pour vous les clartés du jour, et la lumière vous inondera de délices [1]. Vous vous endormirez paisiblement, vous reposerez doucement, vous vous réveillerez facilement ; vous vous lèverez agile et prêt à retourner à des occupations que vous n'aurez quittées qu'à demi. Car une nourriture sobre, un esprit sobre produisent un sommeil tranquille et modéré. Un sommeil charnel, brutal, un sommeil de Léthé, comme on dit, doit être en horreur au serviteur de Dieu. Mais dans

[1] Tim. IV, 8. — [2] I Cor. XII, 23. 2 . — [3] I Cor. XII, 23, 24.

[1] Ps. CXXXVIII, 12, 11.

le sommeil qui permet après un repos convenable de rappeler aisément les sens de l'esprit et du corps, de les réveiller, comme des serviteurs du Père de famille, pour les renvoyer aux œuvres nécessaires à l'âme, il ne faut pas le mépriser, pourvu qu'on le prenne au temps et de la manière voulus. Ainsi l'âme prudente et fidèle à Dieu doit se gouverner dans sa cellule et sa conscience, comme un père de famille plein de sagesse le fait dans sa maison. Qu'elle n'ait pas chez elle une femme querelleuse [1], comme parle Salomon, c'est-à-dire une chair rebelle, mais une chair sobre, réglée, dressée à l'obéissance, prête au travail, disposée à tout, à la faim comme au rassasiement, à l'abondance comme à la pénurie. Que les sens extérieurs soient ses serviteurs et non ses guides; et les sens intérieurs sobres et actifs. Qu'elle règle et gouverne si bien la maison ou la famille de ses pensées, que disant à l'une : va là, elle y aille ; et à l'autre : viens ici, elle y vienne ; et que si elle dit à son corps devenu serviteur : fais ceci, il le fasse sans la contredire. Celui qui règle ainsi sa conscience peut vivre seul, et être laissé dans sa cellule sans autre direction que la sienne. Mais cet état est celui des âmes parfaites ou qui commencent à le devenir. Nous avons cependant voulu le présenter aux âmes novices, afin qu'elles sachent ce qui leur manque, et vers quel point elles doivent porter leurs efforts et leurs désirs.

CHAPITRE XII.

Quels sont ceux qui sont aptes à habiter une cellule : on blâme les constructions somptueuses.

35. Mais il faut savoir ceci : en traitant ici du sentiment des hommes charnels et animaux ou de la sagesse de spirituels, c'est le même homme que nous décrivons en qui ces trois états se peuvent rencontrer en divers temps, selon qu'il avance plus ou moins, qu'il se perfectionne, croît en charité, en saints désirs; et nous décrivons tout ensemble ces trois classes d'hommes, qui selon les diverses conditions de ces trois états, servent Dieu dans la cellule après avoir fait profession de la vie religieuse, encore qu'il semble que la dignité de la cellule, le secret d'une pieuse solitude, le titre de solitaire ne puissent convenir qu'aux parfaits, à ceux *Qui se nourrissent*, dit l'Apôtre, *de viandes solides, et qu'une longue habitude a exercés à discerner le bien du mal* [1]. Si l'homme déjà arrivé à l'état raisonnable, et qui est le plus près du sage semble pouvoir, à la rigueur, être toléré dans cette condition, du moins l'homme animal, incapable de reconnaître les choses de Dieu, paraîtrait en devoir être banni. Mais voici saint Pierre qui nous dit, en parlant de quelques-uns : *S'ils ont reçu le Saint-Esprit comme nous, qui étais-je donc pour résister à Dieu* [2]*?* Or, la volonté bonne, c'est le Saint-Esprit. Et on ne peut, sans scrupule, empêcher un homme d'embrasser une profession élevée, quand la bonne volonté rend témoignage que le Saint-Esprit est en lui et le pousse. Deux sortes de personnes doivent habiter les cellules : les simples, lorsque dans une humble ferveur d'esprit et de volonté, ils travaillent à acquérir la prudence religieuse ; et les prudents qui poursuivent avec ardeur la simplicité religieuse et sainte. Mais que le fol orgueil ou la folie orgueilleuse soient toujours bannis de la tente des justes. Or, l'orgueil est toujours accompagné de sottise, quoique toute sottise ne soit pas accompagnée d'orgueil. La sottise sans orgueil est souvent simplicité ; si elle est ignorante elle peut être instruite, ou du moins se laisser gouverner. Or la vie religieuse est la ville de refuge de la simplicité, à moins qu'elle refuse de s'humilier, ou qu'elle porte la grossièreté jusqu'à rejeter toute direction. Néanmoins il ne faut pas abandonner la bonne volonté, si grossière qu'elle soit, mais la former adroitement à une vie laborieuse et active. Pour la volonté orgueilleuse, quelque sage qu'elle se croie, il faut la congédier et la laisser à elle-même. Car si on reçoit un homme orgueilleux, dès le premier jour de son arrivée, il se met à dicter des lois aux autres, et, au contraire, l'insensé sera incapable de comprendre celles qu'on lui donne. Que l'on examine donc sérieusement le sujet qu'on admet à la vie solitaire. Car, demeurant seul c'est n'avoir d'autre compagnie que soi-même, et si on est mauvais, on ne sera jamais en sûreté; puisqu'on aura un méchant homme pour compagnie; et nous n'avons pas de pire ennemi que nous-même. Aussi les insensés dont la folie est arrivée à son comble, ou ceux qu'une cause quelconque prive de leur raison, sont-ils d'ordinaire gardés par les autres ; on ne les abandonne

[1] Prov. XXI, 19.

[1] Hebr. V, 14. — [2] Act. XI, 17.

pas à eux-mêmes dans la crainte qu'ils n'usent mal de leur solitude. Qu'on reçoive donc les hommes animaux et pauvres d'esprit, et qu'on leur permette d'habiter nos cellules ; mais de façon à les rendre raisonnables et spirituels, et sans permettre que ceux qui le sont déjà retournent en arrière et reviennent à la vie animale. Qu'on les accueille avec une bienveillante charité, qu'on les supporte avec patience, mais qu'on ne porte pas la compassion jusqu'à leur ressembler; et en cherchant l'avancement des autres, ne vous relâchez en rien de l'austérité qui convient à votre genre de vie.

36. C'est ainsi que s'est introduite la coutume de bâtir avec l'argent d'autrui des cellules somptueuses et d'une élégance que la pudeur permet à peine ; aussi nous avons déserté cette sainte simplicité, cette rusticité créée par le Très-Haut[1], comme parle Salomon, et nous nous sommes forgé certaines bienséances religieuses. Sous ce rapport, on a porté la condescendance pour les exigences de la vie animale jusqu'à se plier soi-même à ce genre de vie. Eloignant de nous et de nos cellules le modèle de pauvreté que nos pères nous avaient laissé en héritage, ainsi que la sainte simplicité véritable ornement de la Maison de Dieu, nous cherchons des ouvriers habiles qui nous élèvent des cellules qui sont plutôt des lieux d'agrément que des abris destinés à des solitaires ; chacune coûte une grosse somme, et les aumônes des pauvres servent à exciter la concupiscence de nos yeux. Eloignez, Seigneur, éloignez cet opprobre des cellules de ceux qui font profession de suivre votre pauvreté. Pourquoi ne mettons-nous pas à cette dépense une faible somme? n'y mettons même rien du tout. Pourquoi les fils de la grâce ne se bâtissent-ils pas eux-mêmes leur demeure sans rien dépenser? Que fut-il répondu à Moïse, lorsqu'il élevait le tabernacle? *Aie soin*, lui dit Dieu, *de tout faire selon le modèle qui t'a été montré sur la montagne*[2]. Ils ne convient pas aux gens du siècle de construire le tabernacle au Dieu qui réside au milieu des hommes. Que ceux-là le bâtissent, à qui dans l'éminence et l'élévation de leur pensée a été montré le beau modèle de la Maison de Dieu. Qu'ils bâtissent, ceux à qui la sollicitude des choses du dedans inspire le mépris de tout ce qui est extérieur. A eux de se tracer un modèle de pauvreté, un plan de sainte simplicité, de se remettre sous les yeux la modestie de leurs pères. Leur négligence réussira mieux dans ce travail que l'art de tous les architectes.

37. C'est pourquoi je vous en supplie, dans le pèlerinage de ce siècle, dans les luttes de cette vie, bâtissons-nous non des demeures stables, mais des tentes que nous quitterons bientôt, puisque bientôt nous serons rappelés de ce monde, nous retournerons dans notre patrie, dans notre cité, dans la maison de notre éternité. Nous sommes campés ici-bas, nous combattons dans une région étrangère, nous travaillons sur le fonds d'autrui. Tout ce qui est naturel et facile. Or, n'est-il pas facile à un solitaire, ne suffit-il pas à la nature, n'est-il pas utile à la conscience de se fabriquer soi-même une cellule de branches entrelacées, de la revêtir de terre, de la couvrir et de s'y loger très-décemment? Que faut-il de plus? Croyez-moi, mes frères (et Dieu veuille que vous n'en fassiez pas l'expérience !) croyez-moi, toutes ces splendeurs, toutes ces élégances mondaines énervent l'énergie des résolutions, et efféminent une âme virile. Et encore que l'usage de ces choses diminue le plaisir qu'elles procurent, qu'il y ait des religieux qui en usent comme n'en usant pas, il est cependant bien plus aisé de vaincre et de déraciner ces sortes d'affections par le mépris. Il est aussi très-avantageux au règlement de notre intérieur que les objets qui nous environnent soient conformes aux dispositions de notre cœur, et répondent à notre profession. Un état de vie pauvre sert aux uns, à réprimer la concupiscence, et inspire aux autres l'amour de la pauvreté. Aussi, un entourage négligé et inculte, sied-il mieux à l'homme occupé à régler son intérieur. L'esprit incapable de rester éternellement recueilli en lui-même, le cœur souvent préoccupé par des objets étrangers ont plus de force pour rappeler toutes leurs puissances, quand les choses extérieures elles-mêmes conspirent à ce but. Je vous en prie donc, que ces cellules trop belles restent comme elles sont, mais qu'on n'en augmente pas le nombre. Qu'elles servent d'infirmeries aux frères encore faibles et esclaves de leur sens, jusqu'à ce qu'ils se fortifient, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'ils commencent à désirer, non pas une infirmerie de malades, mais la tente du soldat, dans les camps de Dieu. Qu'elles subsistent pour être à ceux qui viendront après nous, une preuve que vous avez eu ces cellules et que vous les avez méprisées.

[1] Eccli. VII, 16. — [2] Exode XXXV, 40.

CHAPITRE XIII

L'auteur allègue l'exemple des anciens moines et ermites, et même celui des apôtres et des premiers fidèles, pour exhorter à la modestie, à la fuite de l'oisiveté, et à l'amour de la pauvreté.

38. Mais vous qui êtes spirituels, semblables aux Hébreux, qui passez avec eux, qui n'avez point ici-bas de demeure permanente, vous qui êtes à la recherche de la cité de l'avenir, bâtissez-vous seulement des cabanes comme vous avez commencé à le faire. C'est ainsi que nos pères ont habité, quand ils vivaient dans la terre promise comme dans une terre étrangère, attendant avec les héritiers de la même promesse, une cité établie sur un fondement véritable, dont Dieu est l'architecte et le constructeur. N'ayant pas encore recueilli l'effet de ces promesses, ils les considéraieut et les saluaient de loin, et confessaient qu'ils n'étaient ici-bas que des étrangers et des pèlerins. Ceux qui tiennent ce langage attestent qu'ils cherchent une patrie meilleure, une patrie céleste[1]. C'est pourquoi nos pères de la Thébaïde et de l'Egypte, zélateurs très-ardents de eette vie très-sainte, qui habitaient les solitudes, dans l'affliction, la détresse et la pauvreté, eux dont le monde n'était pas digne, se construisaient eux-mêmes des cellules pour se mettre seulement à couvert, pour s'abriter contre le vent et la pluie, et là ils jouissaient abondamment des délices de la sobriété érémitique, et malgré leur pauvrete ils enrichissaient un grand nombre de personnes. Quel nom leur donnerai-je? Je ne sais. Hommes célestes ou anges terrestres, qui vivaient sur la terre, mais conversaient avec le ciel. Ils travaillaient des mains, et de leur travail ils nourrissaient les pauvres. Pauvres eux-mêmes, du fond des déserts les plus sauvages, ils alimentaient dans les villes des prisons entières. Ils secouraient les malades et tous ceux qui étaient dans le besoin, vivant de leur travail, et habitant des cellules qui étaient l'œuvre de leurs mains.

39. A cela, que dirons-nous, nous qui n'avons pas seulement l'esprit animal, mais qui ressemblons aux bêtes attachées à la terre; nous qui sommes collés à la terre et aux sens, nous qui suivons les inclinations de notre chair et qui dépendons de l'assistance d'autrui? Il est vrai qu'en ce point, nous avons pour nous consoler celui qui étant riche s'est rendu pauvre pour nous[1], et qui après nous avoir recommandé la pauvreté volontaire a daigné nous en laisser le modèle dans sa personne. Car afin que les pauvres évangéliques sachent ce qu'ils ont à faire, il a voulu lui-même être nourri par les fidèles; quelquefois même il a reçu des infidèles les choses nécessaires à la vie, mais dans le but de les rendre fidèles. Aussi, le livre des Actes et saint Paul dans ses Epitres nous montrent avec quel soin et quelle charité les Apôtres, dans la primitive Église, faisaient soutenir par les fidèles ces saints pauvres qui avaient été dépouillés de leurs biens pour Jésus-Christ, ou qui les avaient abandonnés et vendus, selon le conseil de la perfection évangélique, et les avaient mis dans la communauté des fidèles devenus leurs frères. Bien qu'on accorde plus librement le pouvoir de vivre de l'Evangile à ceux qui annoncent l'Evangile, Jésus-Christ l'ayant ainsi ordonné, néanmoins l'autorité des Apôtres nous fait voir qu'on ne les refuse pas à ceux qui vivent selon l'Evangile; comme à ces pauvres qui étaient alors à Jérusalem, qui sont appelés pauvres saints parce qu'ils avaient embrassé une vie commune et sainte, et s'étaient de la sorte constitués pauvres volontaires[2]. Si l'Apôtre dit en termes si énergiques: que celui qui refuse de travailler ne mange pas, il laisse voir aussitôt à qui il s'adresse, quand il ajoute : *Nous avons ouï dire qu'il en est parmi vous quelques-uns qui ne peuvent vivre en repos, qui ne font rien, et qui se mêlent de tout. Nous leur déclarons et nous les supplions en Jésus-Christ Notre Seigneur, qu'ils aient à travailler en silence pour manger leur pain. Leur pain,* c'est-à-dire, celui qu'ils auront acheté par leur travail. Et pour ne pas paraître abandonner totalement, et exposer à la misère ces hommes inquiets, curieux et oisifs, sur qui le nom de Dieu avait été invoqué, il poursuit : *Pour vous, mes frères, ne vous lassez pas de faire du bien en Notre Seigneur Jésus-Christ*[3], comme s'il disait : Si ces gens persévèrent dans leur malice et leur négligence, continuez à les assister et que votre charité ne se fatigue pas.

40. Puisque l'Apôtre après avoir déclaré précédemment et en termes si sévères, que ceux qui refusent de travailler ne doivent

[1] Hébr. XI, 9, 10, 13, 14, 16.

[1] II Cor. VIII, 9. — [2] Luc XVIII, 22 : Actes II, 44, 45 IV, 33, 34 : Rom. XV, 1 : I Cor. IX, et II Cor. VIII. — [3] II Thess. III, 10, 13.

pas manger, s'est montré plus doux envers ceux qui consentent à travailler, quoiqu'ils ne travaillent pas en effet, nous pouvons dire, en suivant le texte, et sans nous écarter de la vérité, qu'il ne tient cet austère langage qu'à ceux qui refusent de travailler, bien qu'ils le puissent, et qu'il use de cette indulgence envers ceux qui veulent travailler, sans le pouvoir. Mais en déclarant même à ces derniers et en les conjurant en Notre Seigneur Jésus-Christ, d'avoir à manger leur pain en silence, il semble qu'ils mangent un pain qui n'est pas à eux, s'ils ne l'achètent en travaillant autant qu'ils le peuvent, au jugement de Dieu et de leur conscience. Pardonnez, Seigneur, pardonnez! nous cherchons des excuses, de vains prétextes; mais on ne peut se soustraire aux rayons de votre vérité; elle illumine ceux qui se tournent vers vous, et elle foudroie ceux qui s'en éloignent. Rien en nous ne vous est caché, vous avez fait ce qu'il y a en nous de plus intime. Mais nous cherchons à nous cacher ces choses. A peine se rencontre-t-il parmi ceux qui vous servent quelqu'un qui veuille faire l'expérience de sa force, de ce qu'il réaliserait aisément selon la chair et le siècle, soit sous l'impulsion de la crainte, soit sous les entraînements de la passion. Mais si nous trouvons des hommes ignorants, ne permettez pas qu'en voulant vous tromper aussi, nous nous trompions nous-mêmes. Nous ne travaillons pas ou parce que nous ne pouvons pas, ou parce que nous nous imaginons ne le pouvoir, nous étant réduits à cette impuissance par l'habitude du repos et de la mollesse.

41. Adorons donc sans cesse Votre Majesté, prosternons-nous à vos pieds, Seigneur, pleurons devant vous qui nous avez faits, et qui pour nos péchés visibles, et par un de vos secrets jugements, nous avez réduits à cet état que notre impuissance ici vient de notre volonté lâche; oui, c'est parce que nous n'avons pas voulu quand nous pouvions que nous ne pouvons plus présentement que nous voulons. Mangeons, selon la peine infligée à Adam, mangeons notre pain, sinon à la sueur de notre front, du moins dans la douleur de notre cœur; mangeons-le dans les larmes, si nous ne pouvons le faire dans la sueur et les fatigues. Comblons cette lacune de notre profession par la piété et la dévotion d'une conscience humble. Que nos larmes soient notre pain et le jour et la nuit, pendant qu'on dit à notre âme : Où est ton Dieu? pendant que nous cheminons loin du Seigneur et de la lumière de son visage. Il est vrai, une seule chose nous était nécessaire. Mais si sans nous fixer sur un objet unique, nous ne nous exerçons pas sur plusieurs, à quel rang serons-nous comptés? Ah! plût au ciel que ce fût à celui dont l'Apôtre dit : *La Foi sera imputée à justice, selon le dessein de la grâce de Dieu, à celui qui n'a git point, mais qui croit en celui qui justifie l'impie*[1] Plût au Ciel que ce fût avec la pécheresse à qui beaucoup de péchés ont été pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé[2]. Heureuse l'âme qui mérite d'être justifiée devant Dieu par le jugement de ceux qui aiment le nom du Seigneur, de sorte qu'oubliant toute justice de ses propres œuvres, et toute confiance en ses propres mérites, elle soit exclusivement justifiée par la vivacité de son amour. Car, lorsqu'on vous aime, Seigneur, votre amour est pour la conscience qui le possède une assez grande récompense, que suivra la vie éternelle. Ainsi, mes frères, je vous en prie, ne nous excusons point, mais accusons-nous et confessons notre faiblesse. Nous sommes environnés de l'éclat d'un vain renom, nous jouons devant les hommes un rôle faux, celui d'une perfection imaginaire; reconnaissons devant Dieu la pauvreté de notre conscience; restons dans la vérité et la vérité nous délivrera.

CHAPITRE XIV

Comment le novice doit apprendre à approcher de Dieu par l'amour et la prière.

42. Après cela il faut enseigner à l'homme animal qui commence, et au nouveau disciple de Jésus-Christ, à s'approcher de lui. C'est ce que nous recommande le Prophète: *Approchez-vous de Dieu et il approchera de vous*[3]. Car il ne faut pas seulement produire et former l'homme; il faut encore lui donner la vie. Ainsi Dieu commença par créer l'homme; ensuite il répandit sur son visage un souffle de vie, et l'homme fut fait âme vivante[4]. La formation de l'homme est l'instruction qui règle ses mœurs; l'amour de Dieu est sa vie. La foi le conçoit, l'espérance le met au monde; il se forme et se vivifie lui-même. Car l'amour de Dieu, ou le Dieu amour, qui est l'Esprit-Saint, s'infusant dans l'amour de l'homme, s'en empare et l'attire, et Dieu s'aimant lui-même dans l'homme,

[1] Rom. IV, 5. — [2] Luc. VII, 8, 47. — [3] Jacq. IV, 8. — [4] Gen. II, 7.

s'identifie et son esprit et son amour. Car, comme le corps ne peut vivre que par l'esprit, ainsi le cœur de l'homme, ce qu'on appelle l'amour, ne vit, c'est-à-dire n'aime Dieu que par l'Esprit-Saint. L'amour de Dieu, engendré dans l'homme par la grâce, est allaité par la lecture, nourri par les méditations, soutenu et éclairé par la prière. Mais quand l'homme est encore dans l'état animal, disciple novice de Jésus-Christ, pour exciter son cœur il est plus expédient et plus sûr de lui proposer à lire et à méditer la vie extérieure du Rédempteur. Il y trouve des exemples d'humilité, et des motifs qui enflamment son amour et sa piété. Il faut lui choisir dans l'Ecriture et les traités des saints Pères les choses les plus morales et les plus accessibles, et lui donner à lire les actes et les souffrances des saints. Dans ces récits tout est facile pour l'esprit : il y trouve toujours quelque chose qui l'excite à l'amour de Dieu et au mépris de lui-même. Pour les autres histoires elles plaisent quand on les lit, mais elles n'édifient point ; elles gâtent plutôt l'esprit : elle sont cause que, dans la prière et la méditation, la mémoire nous apporte sans cesse des souvenirs ou inutiles ou dangereux. Car, d'ordinaire, notre méditation est conforme à notre lecture. Quant à la lecture des écrits difficiles à entendre, elle fatigue les esprits faibles encore au lieu de les reposer : elle abat la vigueur de l'âme, elle appesantit le sens et hébète l'esprit.

43. Il faut aussi enseigner au novice à élever son cœur dans l'oraison, à prier d'une façon spirituelle, à s'abstraire, en pensant à Dieu, des images matérielles et grossières ; à s'appliquer avec un cœur pur à la contemplation de celui à qui il offre le sacrifice de sa prière, à se considérer lui-même, lui qui offre, et à comprendre ce qu'il offre. Car son affection pour celui à qui s'adresse cette offrande est proportionnée à la connaissance et à l'intelligence qu'il en a ; l'amour même lui tient lieu d'intelligence. Aussi, plus est vif son amour pour Dieu, plus il a le sentiment de ce qu'il offre, plus il comprend si cette offrande est digne de lui, et plus il y trouve de joie. Il est plus utile et plus sûr, je l'ai déjà dit, de présenter à ce solitaire pour occuper sa prière et ses méditations, l'humanité de Notre Seigneur, sa naissance, sa passion, sa résurrection, afin qu'un esprit faible encore, qui ne sait se représenter que des corps et des images corporelles, trouve un objet qui le touche, qui l'attache et nourrisse sa piété. Car, en celui qui médite, se vérifie cette parole de Job : *Que l'homme contemple sa beauté et ne pèche pas*[1] ; c'est-à-dire que, lorsqu'arrêtant sa pensée sur Jésus-Christ pour le contempler, il se représente Dieu sous les traits de l'homme, il ne s'éloigne pas de la vérité ; et qu'en même temps, la foi lui enseignant à ne pas séparer Dieu de l'homme, il apprenne à concevoir Dieu dans l'homme. C'est en cela que les pauvres d'esprit, et les enfants de Dieu, dans leur simplicité, conçoivent un amour d'autant plus sensible qu'il s'adapte mieux à la nature humaine. La foi se transformant ensuite en amour, ils embrassent en leurs cœurs, avec les bras de la charité, le Christ Jésus, homme parfait à cause de la nature humaine qu'il a prise, et Dieu parfait à cause de la personne divine qui l'a prise ; ils commencent à ne plus le connaître selon la chair, bien qu'ils soient encore incapables de le connaître selon la divinité. Et en le sanctifiant dans leurs cœurs, ils aiment à lui offrir leurs vœux que leurs lèvres expriment, leurs prières, leurs demandes, leurs actions de grâces, suivant le temps et les occasions.

44. Car il y a des prières courtes et simples formées par la volonté ou la nécessité de celui qui prie dans les diverses rencontres de la vie. Il en est de plus longues, de raisonnables, comme lorsque nous sollicitons, nous cherchons, nous frappons pour trouver la vérité, jusqu'à ce que nous ayons reçu, trouvé, et qu'on nous ait ouvert. Il en est d'autres ardentes, spirituelles, fécondes qui consistent dans l'affection d'un cœur qui jouit, et dans la joie de la grâce qui l'illumine. Ce sont là *ces supplications, ces prières, ces demandes, ces actions de grâces*[2], que l'Apôtre énumère dans un autre ordre. Car la demande que nous avons placée en premier lieu regarde les biens temporels, et les choses nécessaires à la vie : Dieu approuve ici la bonne intention de celui qui demande ; mais il fait ce qu'il juge meilleur et accorde volontiers ce qu'on lui demande sagement : le Psalmiste parle de cette espèce de prière lorsqu'il dit : *Ils me demandent dans leurs prières les choses qui leur plaisent*[3]. On la trouve jusque chez les impies, parce que c'est une disposition générale, mais propre, surtout, aux enfants du siècle, de désirer la tranquillité, la paix, la santé du corps, une température favorable, et tout ce qui touche aux besoins de la vie, à ses nécessités, et même au plaisir qui abuse de tout cela.

[1] Job v, 24. — [2] I Tim. II, 1. — [3] Ps. CXL 5.

Ceux qui demandent ces biens avec foi, bien qu'ils ne les sollicitent que par la nécessité seule, soumettent toujours en cela leur volonté à celle de Dieu. Pour la supplication, elle consiste dans les instances anxieuses que l'âme porte dans ses exerctces spirituels, dans ces exercices où celui qui donne la connaissance donne aussi la douleur [1], jusqu'à ce que la grâce vienne nous secourir. La prière n'est autre chose que l'affection de l'âme unie à Dieu, un entretien familier et pieux avec lui, un repos de l'âme éclairée de ses lumières, et où elle jouit de lui autant que le permet sa condition. L'action de grâces est l'application continuelle et infatigable de la volonté à Dieu, dans l'intelligence et la connaissance de sa grâce, bien que l'action extérieure ou l'affection intérieure soient ou nulles ou languissantes. C'est d'elle que l'Apôtre a dit : *J'ai la volonté de faire le bien, mais je ne puis la réaliser* [2]. Il semble dire que la volonté est toujours en lui, mais qu'elle est quelquefois abattue et impuissante : je cherche à faire le bien et je n'y réussis pas. Voilà la charité qui ne meurt pas. Elle est cette prière continuelle, ou cette action de grâces dont l'Apôtre a dit : *Priez sans interruption et rendez grâces sans cesse* [3]. C'est une bonne disposition de l'âme, d'un cœur bien réglé, et comme la ressemblance des enfants de Dieu avec leur Père, qui fait que sans cesse ils prient pour tous les hommes, rendent grâces en toute rencontre : c'est un va-et-vient de leur cœur à Dieu, qu'ils prient et remercient toutes les fois que leur piété en trouve l'occasion, soit dans son indigence personnelle, soit dans la consolation qu'il goûte, soit dans la compassion qu'il ressent des maux du prochain, soit dans la joie qu'il éprouve du bonheur arrivé à ses frères. Une âme ainsi disposée est constamment en action de grâces, parce qu'elle est toujours dans la joie du Saint-Esprit.

45. Et ainsi, dans nos demandes, il faut prier avec foi et piété, sans s'y arrêter toutefois avec obstination : parce que sous le rapport temporel nous ne savons pas ce qui nous est nécessaire; notre Père céleste seul le sait. Mais il faut persévérer dans les supplications, pourvu que ce soit avec humilité et patience, parce qu'elles ne produisent leur effet et leur fruit que par la patience. Car il arrive quelquefois que la grâce ne descend pas; le Ciel semble d'airain sur la prière, et la terre de fer. Et la dureté du cœur humain, laissé à lui-même, ne méritant pas d'être exaucée au gré de ses vœux, l'âme avide de l'objet qu'elle sollicite croit qu'on lui refuse la faveur qu'on diffère de lui accorder. En voyant Dieu la délaisser et la dédaigner comme impure, ainsi qu'il traita jadis la Chananéenne [1], elle s'imagine qu'il lui impute ou lui reproche ses péchés passés. Mais d'autres fois elle obtient sans peine l'objet de sa demande, elle reçoit en demandant, elle trouve aussitôt qu'elle cherche, et à peine frappe-t-elle que la porte lui est ouverte : et le travail de la supplication mérite de goûter enfin les consolations et les suavités de la prière.

46. Quelquefois aussi ce n'est pas l'âme qui trouve ce mouvement pur, cette sainte douceur de la raison ; elle en est plutôt trouvée. La grâce prévient ses demandes, ses recherches, et n'attend pas qu'elle frappe à la porte du Ciel : elle arrive à son insu : de sorte que l'esclave est admis à la table des enfants, lorsque l'âme imparfaite et novice encore se trouve élevée à un degré d'oraison qui est le privilége ordinaire des parfaits, et la récompense de leur mérite et de leur sainteté. Ce qui arrive afin que la négligence sache, pour sa condamnation, l'importance de ce qu'elle néglige : ou afin que l'émulation de la charité la porte à aimer celui qui vient de lui-même s'offrir à elle. Hélas ! en ceci beaucoup se trompent. Nourris du pain des enfants ils s'imaginent être de ce nombre, et rencontrant leur ruine là où ils devaient trouver leur avancement, ils s'enorgueillissent des grâces que Dieu leur accorde : ils se croient quelque chose quand ils ne sont rien, et les faveurs du Ciel, destinées à les rendre meilleurs, ne servent qu'à les endurcir. Ils deviennent comme ceux dont parle le Psalmiste quand il dit : *Les ennemis du Seigneur lui ont menti, et leur temps viendra dans l'Eternité. Il les a nourris de la moëlle et de la fleur de froment, et il les a saturés du miel échappé de la pierre* [2]. Dieu le Père nourrit quelquefois les esclaves de la plus pure et de la plus précieuse substance de sa grâce, afin qu'ils aspirent à devenir ses enfants. Mais eux abusent de cette grâce et deviennent ses ennemis. Ils abusent même des Ecritures par leurs péchés et leurs passions, lorsqu'y retournant après la prière, ils se disent en eux-mêmes comme la femme de Manué : *Si le Seigneur avait voulu nous donner la mort, il n'aurait pas reçu le sacrifice de nos mains* [3].

[1] Eccl. I, 18. — [2] Rom. VIII, 18. — [3] Thess. V, 17, 18.

[1] Math. XV, 22, 22, 28. — [2] Ps. LXXX, 16, 17. — [3] Jug. XIII, 23.

LIVRE SECOND

CHAPITRE PREMIER

Combien la cellule est utile aux novices et aux parfaits.

1. Que vos tabernacles sont aimés, ô Dieu des vertus! le passereau y trouve une demeure, et la tourterelle un nid pour y déposer ses petits[1]. Le passereau est un oiseau naturellement vicieux, changeant, léger, importun, criard, libidineux. La tourterelle, au contraire, se plaît à gémir et à demeurer dans l'ombre et la solitude, elle est le modèle de la simplicité, et l'exemple de la chasteté. Aussi dans les tabernacles le passereau trouve un lieu de repos et de sécurité, et la tourterelle un nid pour ses petits. Que nous représentent donc ces deux oiseaux? Le premier nous marque le sang naturellement chaud et l'esprit bouillant de la jeunesse, cet âge plein de périls, et sa curiosité toujours inquiète, et le second, la maturité de l'homme parfait, un esprit sérieux, chaste, sobre, que les choses extérieures ennuient, un esprit recueilli en lui-même. Le premier retiré dans les tabernacles du Dieu des vertus, soumis à la discipline de la cellule, y trouve un repos qui l'abrite contre le vice, une station solide, une demeure sûre, et le second rencontre dans le secret de la solitude l'asile encore plus intime de la conscience, où il dépose et nourrit les fruits de ses saintes affections et les sentiments qu'il a puisés dans la contemplation. Le passereau solitaire sur le haut du toit, élevé dans les hauteurs de la contemplation, aime à fouler aux pieds la demeure terrestre où réside la vie charnelle. La tourterelle abrite sa fécondité dans les lieux bas et se réjouit dans les fruits de l'humilité. Car les parfaits, les spirituels, désignés par la tourterelle, arrivés par la soumission et l'obéissance à la force et à la solidité de la vertu, s'abaissent et se réduisent à l'état de commençants; et les mêmes degrés, qui les conduisent au-dessous de ce qu'ils sont, les font monter au-dessus d'eux-mêmes; en s'humiliant de la sorte ils progressent, et les fruits de solitude, les extases sublimes et fréquentes de la contemplation ne les autorisent pas, croient-ils, à négliger la soumission volontaire, les exercices de la vie commune, ni les douceurs de la charité fraternelle.

2. C'est pourquoi l'homme spirituel, qui fait de son corps un usage tout spirituel, mérite la soumission comme naturelle de sa chair, ce que l'homme animal n'obtient que par la force, et l'homme raisonnable par une longue habitude. Là où l'homme raisonnable ne se fait obéir que par nécessité, l'homme spirituel rencontre une soumission affectueuse. Les vertus du premier sont laborieuses et difficiles; celles du second sont devenues des habitudes. Mais ces passereaux de Dieu qui s'efforcent de voler vers les hauteurs de la perfection, non par un présomptueux orgueil, mais par un pieux amour, élevés dans la pauvreté d'esprit, ne sont point repoussés comme des superbes, mais accueillis à cause de leur dévotion; ils méritent quelquefois de goûter les biens dont jouissent les spirituels, et ils s'efforcent sans cesse d'imiter la vie active de ceux dont ils envient les consolations et la contemplation. Ainsi marchant d'un même esprit, bien que d'un pas inégal, les uns et les autres profitent également, les spirituels en s'abaissant, et les novices en s'élevant. Tels sont les saints commerces de la solitude bien réglée; tels sont les goûts vénérables, l'oisiveté active, le repos animé, la charité bien ordonnée, les entretiens mutuels qui ne rompent pas le silence, une absence qui permet mieux que la présence de jouir les uns des autres, et de s'aider à avancer dans la perfection, de voir dans ses frères ce qu'on y doit imiter, et en soi ce qu'il faut déplorer. Pour moi je puis dire, avec Jérémie, *Que je suis un homme*

[1] Ps. LXXXIII, 2, 4.

qui vois ma pauvreté[1] ; et quand je songe aux richesses des autres je rougis, je soupire, parce que j'aimerais mieux ressentir en moi ce que j'estime en eux. Car de ces deux maux, ne pas voir ce qu'on aime, ou le voir sans en jouir, on supporte plus facilement le premier. Il est vrai de dire cependant qu'il n'en est pas ainsi des biens du Seigneur; les voir c'est les aimer, et les aimer c'est en jouir. Efforçons-nous donc de les voir, afin que les voyant nous les connaissions, et que l'amour nous en donne la jouissance. Seigneur, vous savez que c'est là mon désir, et mes gémissements ne vous sont pas cachés.

CHAPITRE II

Du second état de la vie religieuse, l'état raisonnable.

3. De l'état animal nous élevant à l'état raisonnable (et puissions-nous nous élever ainsi par la vie aussi bien que par le développement de ce traité!) nous devons savoir premièrement que la Sagesse, comme nous le lisons dans le livre de ce nom, *devance ceux qui la désirent, va à leur rencontre, et se montre joyeusement à eux sur leurs chemins*[2], et cela aussi bien dans le progrès que dans la méditation et la discussion : *et elle atteint partout à cause de sa pureté*[3]. Dieu, en effet, aide de son regard celui qui le considère, et la beauté du souverain bien émeut, stimule et attire celui qui la contemple. La raison en s'élevant monte jusqu'à l'amour, et la grâce condescend à l'amour et à ses désirs. Souvent les deux éléments qui forment ces états, la raison et l'amour, se confondent ainsi que leur résultat, la science et la sagesse. Dès lors, impossible de traiter ou de penser isolément des choses qui se confondent, qui appartiennent à une même opération et à une même vertu, et dans l'intelligence qui les conçoit et dans la joie qui les goûte. Bien qu'on doive les distinguer, cependant à l'occasion, il faut les concevoir ensemble et simultanément. Si, comme on l'a dit plus haut[4], dans le progrès de la religion, l'état animal veille sur la composition du corps et de l'homme extérieur pour les façonner à la vertu; ainsi l'état raisonnable doit agir de même relativement à l'esprit, soit pour le développer, au besoin, soit pour le cultiver et le régler : voyons donc avant tout qu'est-ce que l'esprit que la raison rend raisonnable : qu'est-ce que la raison qui, en communiquant la raison à un animal mortel, en fait un homme. Parlons d'abord de l'âme.

4. L'âme est une chose incorporelle, capable de raison et destinée à vivifier le corps. Elle constitue l'homme animal, charnel, attaché au corps et aux sens. Quand la raison se développe en elle, elle n'est plus seulement une capacité, elle est reine, elle cesse de se nommer d'un nom féminin, elle devient l'esprit raisonnable aussi, apte à régir le corps et à se posséder lui-même. Tant qu'elle est âme elle se laisse vite efféminer par ce qui est charnel; mais une fois qu'elle est esprit, elle n'a plus que des idées viriles et spirituelles. Car l'esprit donné à l'homme avec l'appétit du bien délicat et d'une nature puissante, et en qui la sagesse créatrice nous a dotés d'un instrument supérieur à tout art, l'esprit plus lumineux, plus pénétrant que toute lumière physique, puisqu'il reproduit l'image du Créateur lui-même et qu'il est capable de raison; cet esprit, par le vice de son origine charnelle, est devenu esclave du péché, il est captif sous la loi du péché qui réside en nos membres. Toutefois, il n'a pas totalement perdu son libre arbitre, à savoir le jugement de la raison qui apprécie et discerne, encore qu'il ait perdu sa liberté de volonté et d'action (A). Cette captivité du libre arbitre chez l'homme est devenue le châtiment de sa faute et le signe de la perte de sa dignité naturelle. Mais même avant la conversion et la délivrance de la volonté, l'homme, malgré les égarements de cette faculté, ne peut perdre tout à fait son libre arbitre. Quand il en abuse, quand il préfère le mal au bien, il reste encore, nous l'avons dit, meilleur et plus grand que toute créature purement corporelle, et en lui-même et par les dons qu'il tient de la vérité créatrice. Mais la volonté est délivrée quand la charité est produite en nous, et répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit[1]. Alors règne vraiment la raison, c'est-à-dire un état

[1] Thren. III, 1. — [2] Sagesse VI, 4. — [3] Id. VII, 24. — [4] Voir plus haut liv. I, nos 14-19.

[1] Rom. 55.

(A) Ainsi tous les mss. Quand on dit que notre volonté a perdu sa liberté de choix et d'action on ne veut pas désigner la liberté de nature qui *n'est jamais totalement admissible*, mais la liberté de la grâce qui nous est rendue *quand la liberté affranchie par la grâce libératrice, l'esprit commence à être guidé par la raison libre*, etc.

de l'esprit d'accord en tout avec la vérité. Car dès que la volonté est affranchie par la grâce libératrice, et que l'esprit commence à obéir à la raison libre, il s'appartient, il use librement de lui-même, il devient âme, âme bonne et vertueuse : âme en tant qu'animant et perfectionnant l'animal dont il fait partie, en le complétant par la libre raison. Il est bon en tant qu'aimant son bien qui le rend bon, et sans lequel il ne peut être ni âme, ni bon. Mais l'âme devient bonne et raisonnable en aimant le Seigneur son Dieu de tout son cœur, de tout son être, de tout son esprit, de toutes ses forces, et ne s'aimant elle-même qu'en Dieu, et aimant le prochain comme elle-même. Elle devient bonne en craignant Dieu, en observant ses commandements, ce qui est tout l'homme[1]. La raison est ainsi définie, ou décrite, selon qu'on en donne une définition ou une peinture : La vue de l'âme qui aperçoit le vrai directement, sans l'intermédiaire du corps; ou la contemplation même du vrai, ou la vérité contemplée, ou la vie rationnelle, ou la soumission raisonnable, qui nous rend conformes à la vérité contemplée. Quant au raisonnement, c'est la recherche du vrai, c'est le mouvement de l'œil de l'esprit à travers les objets à voir. Le raisonnement cherche, la raison trouve. Ce regard porté sur un objet, le voit-il, c'est la science : est-il dans l'impuissance de voir, c'est l'ignorance. Voilà donc la raison, l'instrument à l'aide duquel elle opère, et son opération même. Elle aime à s'exercer constamment sur ce qui est utile, honnête, l'exercice la perfectionne, tandis que l'oisiveté la flétrit et la consume.

5. Or, pour l'homme point d'exercice ni plus digne, ni plus utile que celui de la faculté la plus élevée de son être, et qui constitue sa supériorité et sur les animaux et sur lui-même, je veux dire de son âme. L'esprit, l'âme à qui appartient le gouvernement du reste de l'homme, ne saurait chercher rien de plus digne, ni découvrir rien de plus doux que l'unique objet seul supérieur à l'âme humaine, Dieu. Il n'est pas loin de nous, puisque nous avons en lui la vie, le mouvement de l'être[2]. Et il n'en est pas de Dieu comme de l'atmosphère qui nous environne : en lui nous vivons par la foi, nous nous mouvons par l'espérance, nous nous fixons par l'amour. C'est par lui, et c'est pour lui que l'âme raisonnable a été créée, pour tendre vers lui et y trouver sa félicité. L'âme devenue bonne par ce bien est façonnée à son image et à sa ressemblance, afin que durant sa vie présente elle s'approche le plus possible, par la ressemblance, de celui dont elle s'éloigne par le dissemblance, de devenir sainte comme lui, pour partager dans une autre vie sa félicité. La seule grandeur, le seul bien en effet c'est qu'une âme grande et bonne admire et cherche ce qui est au-dessus d'elle, et souhaite, image dévouée, s'unir à son type. Or, l'âme est l'image de Dieu. Et parce qu'elle est l'image de Dieu elle comprend qu'elle peut et doit s'unir à l'être dont elle est l'image. C'est pourquoi tout en gouvernant sur la terre le corps qui lui est confié par la meilleure partie d'elle-même, je veux dire, la mémoire, l'intelligence et l'amour, elle se plaît à vivre là d'où elle a reçu, elle le sait, ce qu'elle est et ce qu'elle a, où elle doit demeurer un jour et pour jamais, où elle espère trouver dans la pleine vision de Dieu une entière ressemblance avec lui, autant toutefois que pareille espérance est permise à l'homme, s'il a soin de régler sa vie sur une si haute espérance. Tel est le but où l'âme tend, c'est à cette fin qu'elle est subordonnée, et si elle demeure avec les hommes c'est plutôt pour les remplir d'une vie divine, qui les porte à chercher et trouver les choses de Dieu, que pour leur communiquer cette vie mortelle et toute humaine. Car de même que l'attitude naturelle du corps animé par elle l'élève vers le ciel, et qu'il domine par la place qu'il occupe et par sa dignité tous les lieux et tous les corps; ainsi l'élément spirituel qui est en l'homme aime à s'élever sans cesse vers ce qu'il y a de plus haut dans l'ordre des esprits, c'est-à-dire, vers Dieu, vers les choses divines, non à l'aide d'une sagesse superbe, mais d'un amour pieux, et d'une vie sobre, juste et pieuse aussi ; et plus ce but est élevé, plus l'âme a besoin pour y parvenir, d'une application énergique, d'une étude et d'efforts non pas superficiels, mais profonds qui la pénètrent et la perfectionnent.

6. Cette étude, pour s'aider quelquefois des lettres et de leur usage, n'est pas littéraire; chez elle point d'arguties, de disputes, de vains bavardages; tout y est spirituel, pacifique, humble. Encore qu'on s'y exerce extérieurement, elle a pour principal théâtre l'âme où l'homme se renouvelle chaque jour, sur le modèle de cet homme nouveau créé selon Dieu, dans la sainteté et la justice. C'est

[1] Eccle. XXII, 13. — Act. XVII, 27, 28.

là que l'esprit, là que l'intellect devient bon en ceux qui se conduisent de la sorte, quand, conformément à la règle donnée par l'Apôtre, *nous nous montrons en tout des ministres de Dieu, dans la patience, les tribulations, les nécessités, les angoises, le travail, les veilles, dans le cachot* de la cellule, *par le jeûne, la chasteté, la science, la longanimité, la douceur, l'Esprit saint, la charité vraie, par la parole de vérité et la force de Dieu; avec les armes de la justice, dans la prospérité ou les revers, dans la gloire ou l'ignominie dans la bonne ou mauvaise réputation, dans la bonne renommée ou l'infamie, comme des séducteurs ou des amis de la vérité, connus ou inconnus, comme des gens qui meurent, et nous vivons, comme châtiés et non mis à mort, comme tristes, mais toujours joyeux, comme pauvres, mais enrichissant les autres, comme n'ayant rien et possédant tout*[1]; dans le travail *et les soucis, dans la faim et dans la soif, dans le froid et la nudité*[2]. Voilà l'étude sacrée, tels sont les exercices apostoliques où l'âme se discute elle-même, se trouve, se corrige, se dégage de toute souillure charnelle ou spirituelle, et accomplit dans la crainte l'œuvre de sa sanctification. Cette étude aime le silence, appelle le calme du cœur dans le travail du corps, le détachement de l'esprit et la paix dans les épreuves extérieures, la bonne conscience dans une parfaite pureté de cœur et de corps. Voilà ce qui façonne l'âme, parce que ces choses ont la puissance de la façonner. Quant à ces études frivoles, verbeuses, contentieuses, curieuses, ambitieuses, elles dissipent, elles corrompent l'âme la plus sainte et la plus parfaite. Pour celles-ci elles cherchent moins les fleurs des vertus que leurs racines; elles en cherchent plutôt la réalité que l'éclat; elles sont plus jalouses d'enfanter ces vertus que de les produire au dehors.

7. Elles redoutent plus les appétits vicieux qui naissent en elles-mêmes que l'assaut des passions extérieures; elles appréhendent plus la contagion que le mal. Car, de même qu'à force de travail et d'efforts persévérants les vertus se transforment en affection et en bonté, ainsi les vices les plus légers d'abord, si on les néglige, si on les laisse à leur libre développement, envahissent l'âme et lui deviennent comme naturels. Mais aucun vice n'est naturel, tandis que toute vertu est naturelle à l'homme. Cependant l'habitude résultant soit d'une volonté corrompue, soit d'une négligence invétérée, trop souvent fait que des défauts qu'on n'a pas surveillés se convertissent en une seconde nature, puisque l'habitude, comme les philosophes le répètent, est une seconde nature. Cependant un cœur vicié par le mal, avant de s'endurcir, peut être amolli par la méchanceté même : et quand il est endurci il n'en faut pas désespérer. C'est en effet la malédiction portée contre Adam, que dans la terre de notre labeur, dans le champ de notre cœur et de notre corps, les herbes inutiles ou nuisibles croissent partout spontanément, tandis que les plantes utiles, nécessaires ou bienfaisantes n'y poussent que sous l'action d'un travail énergique. Cependant la vertu, parce qu'elle est naturelle, en venant dans l'âme et en y venant avec peine, y est à sa place, elle s'y complaît, elle s'harmonise avec la nature, et la plus chère récompense est la conscience qu'elle a d'elle-même en Dieu. Quant au vice il n'est, croit-on, que la privation de la vertu ; et parfois le sentiment de ses ravages et de son énormité est si vif qu'il accable et écrase ; sa laideur est telle qu'elle souille et dégrade ; et l'attachement, résultat de l'habitude, est si violent, que la nature en secoue difficilement les liens. En vain on tarit les ruisseaux du vice, si on n'en ferme pas la source. Par exemple, une volonté lâche enfante la légèreté de l'esprit, mère de l'inconstance et du caractère et de la conduite, de la vaine joie poussée jusqu'à la révolte de la chair, de la vaine tristesse poussée jusqu'à la maladie, et mille autres oublis ou violations de nos résolutions, suites du vice de la légèreté. Ainsi encore l'orgueil habituel de la volonté produit l'enflure de l'esprit associée souvent à une profonde indigence de cœur. De cette source découlent la vaine gloire, la confiance en soi-même, l'oubli de Dieu, la jactance, la désobéissance, le mépris, la présomption et les autres fléaux de l'âme, produits ordinaires de l'enflure et de la superbe. De cette façon, tous les genres de vices tirent leur origine de quelque affection de la volonté mauvaise ou d'une mauvaise habitude : plus cette habitude est vieille dans l'âme, plus elle y tient fortement, plus elle exige d'énergie dans les remèdes, plus elle demande de vigilance et de soin. Car cette peste du vice atteint le solitaire jusqu'au fond des déserts. Si une vertu solide et fortement enracinée n'abandonne pas son possesseur et le suit jusque dans la foule, le vice devenu habitude ne quitte même pas son esclave au fond des solitudes. Si des efforts

[1] II Cor. vi, 4, 10. — [2] Id. xxvii.

obstinés et prudents n'ont pas battu l'habitude en brèche, vous pouvez bien l'atténuer, vous aurez de la peine à la vaincre. L'âme a beau chercher le calme et s'enfoncer dans la solitude, l'habitude ne lui laisse ni retraite, ni silence. Et plus elle obéit à l'habitude et à la volonté viciée, plus grandit en elle la perversité et la révolte moins de la malice spirituelle que d'un assemblage complexe d'obstacles dressés par la nécessité, et qu'il faut en quelque sorte briser à coups redoublés.

8. Mais revenons à l'éloge de la vertu. Qu'est-ce que la vertu? La fille de la raison ou plutôt de la grâce. Car elle est une force daturelle : mais si cette force est vertu elle le doit à la grâce. C'est une force émanée du jugement de la raison et de sou approbation; elle devient vertu par l'appétit de la volonté éclairée. Car a vertu est le consentement volontaire au bien : c'est une certaine égalité dans la vie, en tout conforme à la raison. La vertu c'est l'usage de la volonté libre guidée par le jugement de la raison. L'humilité est une vertu; la patience est une vertu; l'obéissrnce est une vertu. Des vertus encore sont la prudence, la tempérance, la force la justice et bien d'autres; dans chacune de ces choses la vertu, on l'a déjà dit, n'est que l'exercice de la volonté libre dirigée par le jugement de la raison. Car la volonté bonne est dans l'âme la source de tous les biens, et la mère de toutes les vertus. Ainsi encore, mais dans un sens opposé, la volonté mauvaise est le principe de tous les maux et de tous les vices. C'est pourquoi l'homme qui veut garder son âme doit soigneusement garder sa volonté, afin de bien comprendre et de bien discerner quel est ou quel doit être le but total de son voloir, comme l'amour de Dieu; ou le but subordonné à celui-là, comme l'amour du prochain. Pour que dans le premier amour l'indiscrétion soit toujours sûre, il faut que éans le second l'affection soit prudemment réglée par l'obéissance. Dans l'amour de Dieu en effet point d'autre règle, ni d'autre meture que celle-ci : Dieu nous a aimé jusqu'à l'excès : à notre tour aimons-le s'il se peut, infiniment, à l'exemple de cet homme fortuné dont les désirs ont pour constant objet les préceptes divins [1].

9. Mais si l'affection et la piété ne doivent avoir ni borne ni limite, l'action doit avoir des règles et un but bien détermnés. Ici la volonté pourrait excéder et errer; il faut donc que la vérité la garde par l'organe de l'obéissance. Rien ne contribue mieux au bien de l'homme qui monte vers Dieu que la volonté et la vérité. Ce sont là ces deux choses dont le Seigneur a dit : *Si elles s'accordent, tout ce qu'elles demanderont, Dieu le Père de leur accordera* [1]. Parfaitement unies, ces deux choses renferment la plénitude des vertus, sans mélange de vice. Elles sont toutes puissantes, même dans une âme languissante; elles possèdent tout même dans l'âme qui n'a rien; elles donnent, elles prêtent, elles échangent, elles servent les intérêts de l'homme qui se repose en elles. La gloire et les richesses habitent dans sa conscience, elles sont les fruits de sa volonté. Elles ne se bornent pas à le protéger extérieurement, à la façon d'un bouclier matériel; l'égide de la vérité divine le couvre de toutes parts. La bonne volonté répand en son cœur une paix et une joie constantes; et dans les actes extérieurs, la vérité le rend sérieux et grave, calme et tranquille. Aussi cet homme supérieur aux choses humaines, habite-t-il toujours une région sereine et pure comme l'atmosphère respirée par ces hommes qui, dit-on, habitent le globe de la lune.

10. La volonté est un appétit naturel de l'âme qui la porte tantôt vers Dieu et vers ce qu'il y a d'intérieur en elle, tantôt vers le corps et les choses extérieures et corporelles. Quand elle monte, comme le feu vers sa place, lorsqu'elle s'unit à la vérité, et est poussée plus haut encore, elle est l'amour. Quand elle est mue et attirée par la grâce elle est la dilection; quand elle saisit un objet, qu'elle le tient, qu'elle en jouit, elle est la charité, l'unité d'esprit, elle est Dieu, puisque Dieu est charité [2]. L'homme en ces choses arrive-t-il à la consommation, il ne fait que commencer [3], car on ne saurait ici-bas rencontrer la perfection sous ce rapport. Mais l'âme se laisse-t-elle entraîner vers la chair, c'est la concupiscence de la chair; cède-t-elle à la curiosité du siècle, c'est la concupiscence des yeux; glisse-t-elle vers l'ambition de la gloire et des honneurs, c'est l'orgueil de la vie. Cependant, tant qu'en tout cela elle n'obéit qu'à l'utilité où à la nécessité naturelles, elle cède à la nature, à son penchant. Mais dès qu'elle se met en quête du superflu ou du nuisible, elle vicie sa nature ou elle se vicie elle-même. Prenons ici en vous et pour vous un exemple. Quand, en ce qui concerne le corps, la volonté, dans les choses nécessaires, arrête le premier appétit, c'est l'appétit

[1] Ps. cxi, 1.

[1] Math. xviii, 19. — [2] I Jean iv, 16. — [3] Eccli. viii, 6

naturel de l'âme. Mais l'appétit va-t-il plus loin, il trahit et révèle plutôt un vice de la volonté que la volonté même, l'avarice, la cupidité ou quelque mouvement analogue. Car ici la volonté est bientôt satisfaite, tandis que le vice ne l'est jamais.

11. Dans les choses spirituelles, dans les relations avec Dieu, la volonté est louable de vouloir tout ce qu'elle peut; veut-elle ce qu'elle ne peut pas, ou le veut-elle au-delà de ses forces, il la faut diriger, comme il convient de l'exciter et de la presser si elle ne veut pas tout ce qu'elle peut. Souvent en effet, à défaut de frein, elle s'emporte et se précipite. Souvent aussi, si on ne l'éveille pas, elle s'endort, elle s'attarde, elle oublie son but, elle s'en éloigne aisément et s'arrête aux plaisirs qu'elle rencontre. Il en est ici comme du corps qui ne se voit pas lui-même et qu'un œil étranger sait apprécier plus exactement que notre œil; un autre, dont la volonté est moins fervente, est souvent meilleur juge de nos actions; c'est que fréquemment aussi la négligence ou l'amour-propre nous égarent quand il s'agit de nous. Une excellente gardienne de la volonté est donc l'obéissance, qu'elle soit d'obligation ou de conseil, qu'elle soit l'œuvre de la soumission ou de la charité seule. Souvent, selon l'Apôtre saint Pierre, les fils de l'obéissance purifient mieux et plus doucement leurs âmes dans une soumission toute d'amour envers leurs égaux ou même leurs inférieurs, qu'en se soumettant par nécessité à leurs supérieurs[1]. Dans le premier cas, en effet, c'est la charité seule qui ordonne, conseille ou obéit; dans le second cas, c'est une autorité impérieuse et une nécessité timide qui redoute le châtiment ou qui en menace. Souvent l'obéissance de l'une mérite une gloire plus grande; et la désobéissance de l'autre est exposée à un châtiment plus grave. Donc, l'homme qui tient son cœur élevé pour diriger ses actes extérieurs, les modérer, les composer, a besoin, on le voit, de garder sa volonté, et cette vigilance est plus indispensable encore à son intérieur. Car dans une âme fréquemment occupée de la pensée de Dieu et d'elle-même, la volonté est le principe de toute pensée, et nécessairement toute la suite de la pensée répond à la volonté qui en est le principe.

12. Trois choses, en effet, produisent la pensée; la volonté, la mémoire et l'intelligence; la volonté oblige la mémoire à lui fournir des matériaux, elle contraint aussi l'intelligence à donner une forme à ces matériaux; elle associe l'intellect à la mémoire pour façonner la pensée, comme elle associe à l'intellect la force intime du principe pensant pour engendrer l'idée. La volonté rassemblant css trois facultés par un acte de coaction et les associant à son gré, la pensée (cogitatio) semble avoir pris son nom de cette coaction (à cogendo.) Ainsi se forment toutes nos pensées, les unes, bonnes, saintes et dignes de Dieu, les autres mauvaises et perverses qui nous séparent de Dieu; les une oiseuses et vaines desquelles Dieu s'éloigne. C'est pour cela qu'il est dit: *Que les pensées coupables séparent de Dieu*, et *que le Saint-Esprit s'éloigne des pensées sans intelligence*[1]. Sur ces paroles il faut remarquer qu'il est impossible de penser si on est tout à fait dénué d'intelligence, et que toute pensée implique l'intelligence. Mais autre est l'intelligence qui procède de la force de la raison naturelle, autre l'intelligence qui vient de la vertu de l'âme raisonnable. L'intelligence est la même qui appliquée soit au bien, soit au mal, possède une énergie natuaelle. Mais elle est autre, selon qu'elle est laissée à elle-même ou que la grâce l'illumine. Dans le premier état elle ne se refuse pas aux choses sérieuses ou frivoles du siècle; dans l'autre, elle ne se prête qu'à des objets dignes et semblables à elle-même. D'un côté, elle opère souvent, comme laissée à elle-même, viciée dans sa raison, corrompue dans sa volonté, enlaçant des pensées perverses, dont l'effet est d'éloigner de Dieu; d'un autre côté, éclairée d'une lumière constante, et attachée à la vertu elle produit la piété qui unit Dieu le cœur qu'elle remplit de sa pensée.

13. Les pensées dont il est question en second lieu, les pensées sans intelligence, sont ces pensées vaines, oiseuses, qui ne s'appliquent à aucune de ces intelligences, par l'intention de celui qui les a, pensées qui ne tuent pas immédiatement, mais qui corrompent lentement et pas degrés. qui peadent le temps, entravent des occupations nécessaires et souillent l'esprit; ce sont moins des pensées que des simulocres formés de souvenirs vrais ou imaginaires, ou ces souvenirs mêmes qui jaillissent spontanément et en foule de ia mémoire. La volonté y est plutôt passive qu'active, puisqu'il n'y a pas d'intention dans celui qui pense; les

[1] I Pierre I, 22, 5, 2, 3.

[1] Sagesse, I, 3, 5.

images sorties de la mémoire se présentent à l'intelligence pour lui demander une forme, sans que l'intelligence en ait souci; c'est plutôt un sommeil que l'acte de la pensée. Toutefois, encore que celui qui est occupé de ces idées ne souhaite pas repousser l'Esprit-Saint, il arrive par sa coupable négligence que l'esprit de discipline s'éloigne de ces pensées indisciplinées. Si ces pensées supposent une certaine force occulte de la raison, elles ne sont pas l'œuvre de la raison, l'intelligence ne subit pas leur attrait, puisqu'elle ne leur donne aucun assentiment. Mais quand on pense sérieusement à des choses sérieuses, la volonté, par le libre arbitre, évoque du fond de la mémoire tout ce dont elle a besoin, elle adjoint à la mémoire l'intelligence qui donne aux idées leur forme, et l'objet ainsi formé, l'intelligence le présente à la fine pointe de l'esprit et ainsi s'accomplit l'œuvre de la pensée.

CHAPITRE III

L'auteur explique le troisième état de la vie religieuse, à savoir l'état spirituel.

14. Mais quand la pensée touche à Dieu ou à ce qui conduit à Dieu, et que la volonté se change en amour, sur-le-champ, par la route de l'amour se répand l'Esprit-Saint, l'Esprit de vie; il vivifie tout, aidant soit dans la prière, soit dans la méditation soit dans la la prière, soit dans la méditation soit dans la composition, la faiblesse du penseur. Et aussitôt la mémoire devient sagesse, quand les biens de Dieu ont pour lui un goût suave, et que l'idée qu'on s'en fait est offerte à l'intellect pour qu'il la transforme en affection. L'intelligence à son tour devient une contemplation aimante qui, transformant la pensée en certaines expériences de suavité spirituelle ou divine, en affecte, pénètre la partie la plus intime de l'esprit; et alors c'est la félicité de la jouissance. Et alors on a de Dieu une idée juste, du moins à la manière humaine, si toutefois il y a pensée, quand l'esprit n'exerce ou ne subit aucune contrainte, quand le cœur tressaille seulement d'allégresse au souvenir des suavités influies de Dieu; et il a un sentiment vrai de la bonté divine celui qui cherche le Seigneur dans la simplicité de son cœur. Mais cette manière de concevoir Dieu n'est pas un acte de la volonté, c'est un don de la grâce, de l'Esprit-Saint qui souffle où il veut, quand il veut, comme il veut et sur qui il veut. Toutefois l'homme est maître d'y préparer son cœur en débarrassant sa volonté des affections déréglées, sa raison et son intellect des sollicitudes, sa mémoire des occupations oiseuses, difficiles, quelquefois même des occupations nécessaires. Alors, au jour béni de Dieu, à l'heure de son bon plaisir, à la voix de l'esprit d'en haut, les facultés génératrices de la pensée s'uniront librement pour concourir au bien, elles se fusionneront pour la joie de l'esprit; la volonté apportera l'affection pure, la mémoire des éléments irréprochables, et l'intellect, la suavité de l'expérience.

15. Ainsi la volonté négligée produit des pensées oiseuses et indignes de Dieu; corrompue elle enfante des idées perverses qui séparent du Seigneur, et droite, elle en produit de nécessaires à l'usage de cette vie; pure elle en engendre dont l'efficacité nous procure les fruits du Saint-Esprit et nous fait jouir de Dieu. Or, les fruits de l'Esprit sont, au dire de l'Apôtre: *la charité, la paix, la joie, la patience, la longanimité, la bonté, la bénignité, la mansuétude, la foi, la modestie, la continence, la chasteté*[1]. Et dans toute espèce de pensée, tout ce qui s'offre à l'esprit s'assimile à l'intention de la volonté, sous l'action de la miséricorde et du jugement de Dieu, de façon que l'âme juste devient plus juste, et que l'âme souillée s'enfonce plus avant en ses fanges[2]? C'est pourquoi l'homme qui veut aimer Dieu, ou qui l'aime déjà, doit toujours consulter son cœur, examiner sa conscience, chercher l'objet total de ses volontés et leur motif, les volontés opposées ou les haines de l'esprit, et les luttes qu'opposent les désirs de la chair. Quant aux pensées qui vont et viennent au dehors de l'âme, aux volitions qui voltigent autour d'elle et par lesquelles tantôt elle veut, tantôt ne veut pas, il ne faut pas les ranger parmi les volontés, mais presque parmi les vaines pensées. Si parfois elles causent à l'âme une impression de plaisir, bientôt l'âme maîtresse d'elle-même s'en débarrasse. Quant aux points sur lesquels la volonté est entière, qu'elle considère quel est cet objet, puis à quel degré elle le veut, et enfin comment elle le veut; Si l'âme ne veut que Dieu, qu'elle examine à quel point, de quelle manière elle le veut; est-ce jusqu'au mépris d'elle-même, de tout ce qui est, et de tout ce qui peut exister? est-elle guidée ici non-seulement par le jugement de la raison, mais par l'affection du cœur, de sorte que la volonté soit plus que

[1] Galat. v, 22, 23. — [2] Apoc. xxii, 11.

volonté, et devienne amour, dilection, charité, unité d'esprit? Car c'est ainsi qu'il faut aimer Dieu. La grande volonté qui porte vers Dieu est l'amour. C'est la dilection, c'est l'adhésion et l'union, c'est la charité et la jouissance. Mais l'unité d'esprit qui rattache à Dieu l'homme au cœur élevé est la perfection d'une volonté qui tend vers Dieu, qui ne se borne pas à vouloir ce que Dieu veut, qui n'a pas seulement une affection quelconque pour lui, mais qui lui porte une affection si parfaite, qu'il lui est impossible de ne pas vouloir ce que Dieu veut. Mais vouloir ce que Dieu veut, c'est déjà ressembler à Dieu; ne pouvoir vouloir que ce que Dieu peut lui-même, c'est être déjà ce que Dieu est, puisqu'en lui l'être et la volonté sont identiques. Aussi, est-il dit avec vérité, *Que nous le verrons tel qu'il est, quand nous lui serons semblables*[1] : c'est-à-dire que nous serons ce qu'il est lui-même. Ceux, en effet, qui ont reçu la puissance de devenir enfants de Dieu, ont reçu le pouvoir, non pas de devenir Dieu, mais d'être ce que Dieu est, saints aujourd'hui et bienheureux plus tard, ce que Dieu est. Et ils ne sont saints, et ils ne deviendront bienheureux que par Dieu, leur sainteté et leur plénitude.

16. Ressembler à Dieu, c'est la perfection de l'homme. Refuser d'être parfait est donc une faute. Aussi est-ce en vue de cette perfection qu'il faut nourrir sa volonté, préparer son amour, contraindre l'activité pour l'empêcher de se disperser sur des objets étrangers garder son amour pour le soustraire à toute souillure. Nous n'avons été créés, nous ne vivons que pour être semblables à Dieu, à l'image duquel nous avons été faits. Or, il est une ressemblance avec Dieu qu'on ne dépouille qu'avec la vie, et qu'à tout homme le créateur a laissée comme témoignage d'une ressemblance meilleure et plus haute, présentement perdue ; qu'on a bon gré, mal gré, qu'on soit capable de penser ou assez abruti pour en avoir perdu la notion; et la voici : Comme Dieu est partout, et partout tout entier en sa créature, ainsi toute âme vivante est partout et toute entière dans son corps. Et de même encore que Dieu, constamment semblable à lui-même, opère dans ses créatures des effets différents de lui-même, ainsi l'âme de l'homme, bien qu'animant tout le corps d'une même vie, opère cependant d'une façon opposée dans les sens du corps ou dans les pensées du cœur. Cette ressemblance de Dieu dans l'homme, quant à son mérite, n'est devant Dieu d'aucune valeur, puisqu'elle appartient à la nature de l'homme, et n'est le fruit ni de sa volonté, ni de son travail. Mais il en est une autre qui rapproche davantage de Dieu, parce qu'elle est volontaire : elle consiste dans la vertu. Par elle, l'âme semble aspirer à reproduire dans la grandeur de la vertu la grandeur du bien souverain, et à *imiter* par la constante persévérance l'immutabilité même de l'éternité. Plus haut que cette ressemblance il en est une autre encore. Déjà nous en avons dit quelque chose ; elle est si intime qu'elle ne se nomme plus ressemblance, mais unité d'esprit ; elle a lieu quand l'homme est uni à Dieu, et est un même esprit avec lui, non plus seulement par l'unité de volonté, mais par une unité plus expresse, celle de vertu qui (nous l'avons déjà dit) lui ôte le pouvoir de vouloir autre chose. Si cette ressemblance porte le nom d'unité d'esprit, ce n'est pas seulement parce que l'Esprit-Saint la produit, et la met dans l'esprit de l'homme ; c'est qu'elle est l'Esprit-Saint lui-même, le Dieu-Charité, lui l'amour du Père et du Fils, l'unité, la suavité, le bien, le baiser, l'embrassement, et tout ce qui peut être commun à ces deux personnes dans cette souveraine unité de la vérité et dans la suprême vérité de l'unité; ainsi en est-il, dans une certaine mesure, des relations de l'homme à Dieu ; l'Esprit-Saint y remplit la même fonction qu'au sein de l'unité substantielle entre le Fils et le Père, entre le Père et le Fils. D'un côté, dans l'embrassement et le baiser qui unit le Père et le Fils, il se trouve être comme l'heureuse conscience de leur union; de l'autre, par un mode ineffable, supérieure à l'intelligence, l'homme, sans être Dieu, mérite de faire partie de Dieu, et il devient, par grâce, ce que Dieu est par sa nature.

17. C'est pourquoi, dans l'énumération des exercices spirituels, l'Apôtre a prudemment intercalé l'Esprit-Saint, disant : *Dans la chasteté, la science, la longanimité, la suavité, le Saint-Esprit, dans une charité non feinte, dans la parole de vérité, dans la vertu de Dieu*[1]. Voyez comme il place l'Esprit-Saint, ainsi que le cœur au milieu du corps, faisant tout, ordonnant tout, répandant partout la vie. C'est l'artiste tout-puissant, créant dans l'homme la bonne volonté qui le porte vers Dieu, rendant Dieu propice à l'homme,

[1] I Jean, III, 2.

[1] II Cor. VI, 6, 7.

formant les affections, donnant la vertu, aidant l'opération, agissant en tout avec force, et disposant tout avec douceur. C'est lui qui vivifie l'esprit de l'homme, et qui en constitue l'unité, comme il vivifie et unifie le corps. Que les hommes nous enseignent à chercher Dieu, les anges à l'adorer; l'Esprit-Saint seul nous enseigne à le trouver, à l'avoir, à en jouir. Car il est, et la sollicitude de qui cherche bien, et la piété de qui adore en esprit et en vérité, et la sagesse de celui qui trouve, et l'amour de celui qui a, et la joie de celui qui jouit. Cependant, tout ce qui est accordé ici-bas aux fidèles relativement à la vision et à la connaissance de Dieu, n'est qu'énigme et miroir : tout cela est aussi éloigné de la connaissance et de la vision future que la foi est distante de la vérité, ou le temps de l'éternité, à moins que ne se réalise enfin ce qui en est dit au livre de Job : *Il cache la lumière en ses mains, puis lui ordonne de briller de nouveau : à son sujet il annonce au bien-aimé qu'elle est sa possession et qu'il y peut parvenir* [1].

18. En effet, à l'élu, au bien-aimé de Dieu se montre de temps en temps un reflet du visage divin : ainsi, un flambeau qu'on tient caché à la main est découvert ou recouvert au gré de celui qui le porte : cette lumière on ne la saisit qu'en courant, un instant ; et sa vue embrase l'âme du désir de posséder pleinement la lumière éternelle, et l'hritage de la parfaite vision; et afin que l'âme voie ce qui lui manque, un trait de sa grâce touche le cœur, le ravit, l'emporte au sein de ce jour qui arrache aux bruits du monde et plonge dans les joies du silence; un moment, dans une mesure faible, sans doute, cette lumière se dévoile à l'âme telle qu'elle est, quelquefois même elle la transforme et lui communique sa propre ressemblance autant que celle-ci, du moins, est capable de la recevoir. Ayant ainsi appris la différence de ce qui est pur d'avec ce qui est impur, l'âme rendue à elle-même redescend de ces hauteurs pour acquérir la pureté qui la prépare à cette version et la rende apte à cette ressemblance, de façon qu'admise de nouveau en cette région sublime, elle apporte plus de pureté à cette vision, et plus de fermeté à sa jouissance. La mesure de l'imperfection humaine n'est, en effet, nulle part plus visible que dans les lumières du visage de Dieu, et dans le miroir de la vision céleste. Au sein de ce jour, l'âme sentant de plus en plus ce qui lui manque, s'amende sans cesse et s'efforce d'acquérir avec Dieu une ressemblance qui efface toute dissemblance, par la ressemblance elle approche de celui dont l'éloignait la dissemblance, et c'est ainsi qu'une ressemblance plus vive accompagne une vision plus pénétrante. Il est impossible, en effet, de voir le bien souverain sans l'aimer, et de ne pas l'aimer dans la mesure où on le voit, jusqu'à ce que cet amour ait quelque ressemblance avec cet autre amour qui a porté Dieu à se rapprocher de l'homme en s'humiliant jusqu'à prendre notre condition , pour communiquer à l'homme sa propre ressemblance en l'élevant jusqu'à une glorieuse participation de sa divinité. Et alors, il est doux à l'homme de s'humilier avec cette majesté souveraine, de partager la pauvreté du Fils de Dieu, de se rendre semblable à la divine sagesse, d'avoir en lui-même les sentiments de Jésus-Christ Notre-Seigneur.

19. Et c'est unir la sagesse à la piété, l'amour à la crainte, la joie à une religieuse terreur que de méditer et de comprendre un Dieu humilié, jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, pour élever l'homme jusqu'à la ressemblance divine. De là, jaillit ce fleuve impétueux qui réjouit la cité de Dieu, et le souvenir des douceurs infinies du Seigneur s'alimente de la pensée et de l'intelligence des biens qu'il nous prodigue. Si l'homme est facilement porté à l'amour de Dieu par la pensée ou la contemplation de ses amabilités qui projettent d'elles-mêmes leur éclat dans le cœur qui les contemple comme sa puissance, ses vertus, sa gloire, sa bonté, sa béatitude, ce qui, surtout, entraîne l'amour vers un si aimable objet, c'est qu'il est lui-même tout ce qui constitue son amabilité, puisqu'il est tout ce qu'il est, si toutefois, on peut parler de tout, là où il n'y a pas de partie. Un cœur pieux s'attache avec tant d'ardeur à ce bien par amour du bien même qu'il ne s'en sépare plus, et qu'il devient avec lui une même chose, ou un même esprit. Parvenue à cette perfection, le voile seul de cette mortalité le sépare du Saint des Saints, et de cette béatitude souveraine et supracéleste. Mais comme il en jouit en lui-même par la foi et l'espérance en celui qu'il aime, il attend plus patiemment la fin de cette vie.

20. Et voilà le but, la fin, le prix des luttes du solitaire, la récompense de ses labeurs, et la consolation de ses douleurs. C'est la perfection de l'homme, et sa véri-

[1] Job XXXVI, 32, 33.

table sagesse qui embrasse et comprend toutes les vertus, non ramassées deçà et delà, mais innées en elle, à la ressemblance de Dieu qui est lui-même tout ce qu'il est. Et comme Dieu est ce qu'il est, ainsi, relativement au bien de la vertu, la volonté habituellement bonne est si bien affermie, enracinée si avant dans une âme bonne elle-même que l'ardente adhésion qui l'attache au bien immuable, semble la soustraire à tout changement. Car, quand l'homme devient l'objet de cette assomption qui l'emporte jusqu'au Seigneur, jusqu'au Saint d'Israël notre Roi, l'âme sage et pieuse, assistée des lumières et de la grâce dans la contemplation du bien souverain, y aperçoit aussi les règles de la vérité immuable, autant, du moins, qu'elle mérite d'atteindre jusque-là par l'intelligenee de l'amour; et d'après ces règles, elle se trace à elle-même un mode de vie toute céleste, un idéal de sainteté. Elle contemple la vérité souveraine, et tout ce qui, par elle, est vrai; le bien souverain et tout ce qui, par lui, est bon, l'éternité souveraine, et tout ce qui en dérive. Elle se modèle sur cette vérité, sur cette charité, sur cette éternité, elle s'ordonne d'après elles, elle y subordonne ses jugements, elle aspire vers elles de tous ses désirs, elle y attache son amour; et toutefois, ces aspirations, cette conformité, cette concordance n'excluent ni le jugement qui discerne, ni le raisonnement et son examen, ni la raison et ses appréciations. De là, s'engendrent et sortent les saintes vertus; l'image de Dieu est rétablie dans l'homme, et avec elle s'y trouve restaurée cette vie de Dieu dont quelques hommes sont si éloignés, selon la plainte qu'en fait l'Apôtre [1]. La vertu rassemble toutes ses énergies, et elle est accompagnée de ces deux éléments qui constituent la perfection des deux vies active et contemplative, dont il est dit au livre de Job (selon d'anciens interprètes) : *La piété c'est la sagesse et s'abstenir du mal, voilà la science* [2]. Oui la piété est sagesse, c'est le culte de Dieu, l'amour par lequel nous désirons le voir, et qui nous inspire pour lui foi et espérance quand nous le voyons en énigme et comme par reflet; de là nous nous élevons jusqu'à sa vue manifeste. S'abstenir du mal c'est la science des choses temporelles au sein desquelles nous sommes; et nous nous y abstenons du mal dans la mesure où nous nous appliquons au bien.

[1] Ephés. IV, 18. — [2] Job XXVIII. 22, selon les sept.

21. A cette science et à cette abstinence se rattache premièrement l'exercice de toutes les vertus : puis la connaissance de tous les arts de cette vie. L'un de ces points, l'étude de la vertu, semble se relier surtout aux choses d'en haut qui supposent la vertu et exalent le parfum d'une sagesse supérieure. L'autre relatif aux exercices corporels, s'il n'est rattaché par la religion à la foi, glisse dans la vanité des choses inférieurs. Comme ici la science est une réalité saisie par la raison ou par les sens du corps, et confiée à la mémoire : si la réalité est bien examinée, ce que nos sens perçoivent appartient vraiment à la science. Mais ce que dans ces objets la raison saisit directement consititue le point de rencontre de la science et de la sagesse. Tout ce qu'on apprend par d'autres voies, à savoir par les sens, n'est pour l'esprit qu'une notion étrangère et adventice : tandis que les idées formées dans l'esprit, soit par l'énergie même de la raison, soit par l'intelligence naturelle des lois immuables de l'immuable vérité (qui laisse aux plus impies une certaine rectitude de jugement), ces idées, dis-je, sont tellement inhérentes à la raison qu'elles sont la raison même. L'enseignement extérieur ne lui apporte pas cette science. La voix d'autrui ou la sienne ne sont que des excitants sous l'action desquels l'âme comprend que ces vérités constituent son propre fonds. Ce qui est surtout vrai de la notion de Dieu donnée par la révélation naturelle à l'homme, et même à l'impie. Vient ensuite l'amour naturel de la vertu qui a permis à un poëte païen de s'écrier : *Si les bons ont horreur du mal c'est par amour de la vertu* [1]. Les recherches du raisonnement conduisent ensuite au discernement des choses rationnelles; mais la partie infime de la science, c'est l'expérience grossière des choses sensibles qui se fait par les cinq sens corporels, la concupiscence, l'expérience charnelle soit des yeux, soit de l'orgueil de cette vie.

22. Quand donc la raison devenue conforme à la sagesse règle la conscience, et ordonne la vie, elle s'approprie dans un ordre inférieur les services de la science et les ressources de la nature, et emploie les raisonnements et les procédés rationnels à établir l'ordre dans la vie, et la conscience ainsi formée à acquérir les vertus. De cette façon poussée d'en bas, aidée d'en haut, allant vers le bien et par le jugement de la raison, et

[1] Horac. Epit. liv. I, é . XVI. 52.

par l'acquiescement de la volonté, et par l'affection du cœur et par l'efficacité des œuvres l'âme vole s'épanouir dans la liberté et l'unité de l'esprit, de manière, on l'a déjà dit, que l'homme fidèle ne fasse plus avec Dieu qu'un esprit. Voilà cette vie de Dieu, dont il vient d'être question, vie qui est moins un progrès de la raison que l'amour de la perfection dans la sagesse. C'est parce que le sage goûte ces choses qu'il est sage, et c'est parce qu'il n'est avec Dieu qu'un seul esprit qu'il est spirituel. Telle est la perfection de l'homme en cette vie.

23. Celui qui jusqu'ici a été solitaire ou seul devient un, et la solitude du corps se change pour lui en unité de l'esprit. En lui se réalise ce que le Seigneur a demandé pour ses disciples dans ces paroles résumé de toute perfection : *Mon Père, je veux que comme vous et moi nous sommes un, ainsi ils soient un en nous*[1]. Car cette unité de l'homme avec Dieu ou cette ressemblance avec lui, autant elle approche de lui, autant elle assimile à l'âme la partie inférieure de l'homme et porte vers Dieu ce qu'il y a d'infime en lui : l'esprit, la vie et le corps ordonnés à leur façon, mis à leur place, estimés selon leur mérite, sont conçus d'après leurs propriétés : l'homme commence par se bien connaître lui-même, et s'élevant et progressant par cette connaissance, il monte jusqu'à la connaissance de Dieu. Dès que l'affection de l'âme en progrès commence à se soulever et à aspirer vers ce but, dans cette pensée de la ressemblance il faut se préserver de l'erreur de la dissemblance : ce qui veut dire : en comparant les choses spirituelles aux spirituelles et les divines aux divines. N'allons pas nous en faire une idée différente de la réalité. Que l'âme donc, en songeant à la ressemblance qui la rapproche de Dieu, commence par écarter de l'idée qu'elle a d'elle-même, toute pensée corporelle : quant à l'idée qu'elle a de Dieu qu'elle ne le conçoive ni comme un être corporel enfermé dans un lieu, ni comme un esprit sujet au changement. Car les êtres spirituels diffèrent autant de l'état et de la nature du corps qu'ils sont éloignés de toute circonscription locale. Mais pour les choses divines elles sont aussi supérieures à tout ce qui est corporel ou spirituel, qu'étrangère à toute loi de lieu ou de temps, à tout soupçon de mutabilité, elles subsistent immuables et éternelles dans la béatitude de l'immutabilité et de l'éternité. Si l'âme discerne les choses corporelles à l'aide des sens du corps, elle ne peut juger des choses rationnelles ou spirituelles que par elle-même. Quant aux divines, que l'intelligence ne les cherche qu'en Dieu et les attende uniquement de lui. Il est vrai, sur certaines questions relatives à Dieu, l'homme doué de raison a la puissance et le droit de penser, et de chercher une solution, comme par exemple, en ce qui regarde la douceur de sa bonté, la puissance de sa vertu, et sur d'autres attributs analogues. Mais quant à son essence l'homme est totalement incapable de la concevoir, et il ne saurait s'élever à ces hauteurs que dans la mesure où l'esprit illuminé par l'amour y peut atteindre.

24. Il faut cependant croire Dieu, et avec l'aide de l'Esprit-Saint il faut se le représenter comme la vie éternelle, comme l'être vivant et vivifiant, qui crée dans son immutabilité le muable ; intelligent, formant toute intelligence et tout être qui en possède ; comme la sagesse qui se communique à tout être sage ; comme la vérité absolue, toujours subsistante, sans déclin, qui rend vrai ce qui est vrai, et qui, de toute éternité renferme les raisons de tout ce qui existe dans le temps. La vie est son essence, sa nature. Il est à lui-même sa vie, et cette vie c'est la divinité, c'est l'éternité, la grandeur la bonté, la force subsistante, en elle-même dépassant tout lieu par sa nature qui ne connaît pas de lieu, et par son éternité, tout temps que peuvent embrasser la raison ou l'imagination. La vérité excellente de cette vie échappe à tout mode de sentir. On y atteint cependant plus sûrement par un cœur humble, éclairé des lumières de l'amour, que par tous les efforts de la raison, mais Dieu reste supérieur à l'idée qu'on en a, comme cette idée est elle-même supérieure à son expression. C'est la souveraine essence d'où tout être tire son origine : essence souveraine, qui ne suppose aucune autre substance, principe causal de tout, en qui notre être ne meurt pas, notre intelligence n'erre pas, notre amour ne pèche pas ; objet éternel de nos recherches, avec quelle douceur on le trouve ! et le bonheur qu'on goûte à le rencontrer rend les recherches plus diligentes et plus actives.

25. Voulez-vous donc voir cet être ineffable, dont la vue est elle-même nécessairement ineffable ? purifiez votre cœur ; ni l'âme endormie dans les images matérielles, ni l'âme attentive aux beautés corporelles, ni

[1] Jean XVII, 11-21.

les recherches de la raison ne sauraient atteindre à cette vue : l'humble amour d'un cœur pur est seul capable d'y parvenir. C'est là cette face de Dieu qu'on ne peut voir et vivre : c'est là cette beauté dont la contemplation fait soupirer quiconque ambitionne d'aimer le Seigneur son Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de tout son esprit et de toutes ses forces ; il ne cesse même d'y exciter son prochain, s'il aime comme soi-même. Admise, ne fut-ce qu'un moment, à cette vision l'âme distingue à la lumière même de la vérité, sans aucun doute, la grâce qui l'a prévenue, et repoussée de ce spectacle, elle comprend par la cécité qui la frappe qu'elle est trop impure pour jouir de tant de pureté. Si elle aime, il lui est doux de pleurer, et ce n'est pas sans de nombreux gémissements qu'elle est contrainte de rentrer en sa conscience. Certes nous sommes incapables de nous faire de Dieu une idée adéquate : mais il nous pardonne celui que nous aimons, et dont nous ne saurons jamais, nous le confessons, ni parler, ni penser dignement ; et pourtant son amour, ou l'amour de son amour, nous provoquent ou nous attirent à faire de lui l'objet de nos pensées et de nos discours. A celui qui porte Dieu en sa pensée, de s'humilier en tout, et de glorifier en lui-même le Seigneur son Dieu : de s'estimer vil, quand il contemple Dieu ; par amour du Créateur de se soumettre à toute créature humaine, et de faire de son corps une hostie vivante, sainte, agréable à Dieu, une hostie raisonnable. Mais surtout n'être pas trop sage, l'être avec sobriété, et selon la mesure de foi dispensée par Dieu[1], ne pas mettre sa vertu à être loué des hommes, la cacher à l'ombre de la cellule, l'ensevelir dans sa conscience, afin de porter toujours au front de sa conscience et au frontispice de la cellule cette devise : *Mon secret est à moi, mon secret est à moi*[2].

LIVRE TROISIÈME

CHAPITRE PREMIER.

Rien ne surpasse la félicité d'en haut.

1. Notons qu'il y a deux béatitudes et deux misères : la première de ces béatitudes est celle qu'Adam posséda et perdit au paradis terrestre, la seconde celle qu'ont au ciel les saints anges que Dieu y a admis. Une de ces misères est celle qu'à tout moment nous endurons ici bas ; l'autre se rencontre dans le cachot de l'enfer, elle est après la mort, le partage des hommes perdus. La béatitude d'Adam au paradis fut temporelle : la seconde est céleste et c'est elle que l'éternité nous destine. Les misères ou tribulations que nous endurons présentement ont une fin : celles de l'enfer n'en ont pas ; on leur donne encore le nom de seconde mort.

2. La béatitude promise aux saints est si grande, si admirable que l'œil n'a rien vu, l'oreille rien entendu, le cœur rien senti de pareil. Mais si sa grandeur nous empêche de la voir, considérons ce qui dans la vie présente nous charme naturellement, ce qui nous serait bon, honnête ; nous trouverons là quelque chose qui donnera une lumière plus vive, et une saveur plus agréable à cette merveille que l'œil n'a pas vue, ni l'oreille entendue. La promesse faite aux élus est exprimée en termes bien courts : elle est si voilée, si couverte, si distante de nos faibles esprits ! Efforçons-nous de dire quelque chose d'une grâce si excellente, et pour plus de clarté, divisons-la en plusieurs parties. En effet donnez donc une grosse pomme à manger à un enfant : sa bouche délicate et petite ne lui permettra pas d'y mordre : mais coupez-la en morceaux l'enfant s'en nourrira. Ce fruit dont il ne pouvait connaître d'abord la saveur, parce qu'il était entier, divisé et coupé devient mangeable. Réservant donc cette invisible promesse de Dieu, pour notre arrivée au séjour où nous le verrons tel qu'il est, examinons attentivement ce qui convient à nos corps

[1] Rom. XII, 1, 3. — [2] Isaïe XXIV, 16.

et à nos âmes, ce qu'ils peuvent souhaiter et goûter librement et sans péché, assurés que nul honneur, nul bien, ne manque à ceux qui sont entrés dans cette félicité.

CHAPITRE II

Enumération et explication des qualités des corps des bienheureux.

3. Sept choses semblent s'adapter à nos corps, leur convenir, et suffire à leur béatitude et à leur commodité, à savoir la beauté, la rapidité, la force, la liberté, la santé, le plaisir, la durée. Si dans ces choses il en est que les saints fuient plus qu'ils ne les désirent, comme la beauté, et le plaisir, ce n'est pas, sachons-le, que ces choses ne soient pas bonnes par elles-mêmes : c'est pour qu'elles ne soient pas une occasion de chute. En effet s'ils savaient qu'en s'attachant à ces avantages ils n'y trouvent pas un obstacle au bien, ils ne déplaisent pas à Dieu, ils ne consentiraient jamais à s'en priver. Ils y puiseront en effet plus tard une grande jouissance quand ils n'y redouteront plus l'offense de Dieu. Mais ce qui semble convenir surtout aux âmes saintes c'est la sagesse, l'amitié, la concorde, la puissance, l'honneur, la sécurité, la joie. Il n'est pas douteux que que les élus de Dieu ne les rencontrent dans ce fortuné royaume, puisqu'en eux habite, puisque règne sur eux celui de qui tout bien dérive, celui qui est puissant, glorieux et ineffable.

4. Mais revenons à notre sujet, et disons un mot de chacune des idées énoncées plus haut. Vous parlez de beauté : écoutez ce qui en est écrit : *les justes brilleront comme le soleil*[1], *et le soleil jettera un éclat sept fois aussi grand que celui de sept jours*[2]. Si donc nos corps doivent briller de l'éclat du soleil, celui qui aura la splendeur multipliée de sept jours possèdera incontestablement cette glorieuse beauté. Ecoutez encore ceci : *Nous attendons*, dit l'Apôtre, *un sauveur, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui doit réformer notre humble corps sur son corps glorieux*[3]. Quand le Seigneur fut transfiguré sur la montagne en présence de ses disciples, son visage resplendit comme le soleil, et séduit par cette radieuse beauté, le bienheureux Pierre s'écria : *Seigneur qu'il est bon d'être ici*[1] ! L'ange assis près du sépulcre de Jésus-Christ apparut aussi resplendissant comme l'éclair[2]. Si donc l'éclat d'un ange seul fut si éblouissant, quelle magnique et glorieuse beauté dans cette foule innombrable de saints associés aux clartés du corps de notre Seigneur ! David avait en vue cette félicité si belle et si vive quand il disait : *Je n'ai demandé à Dieu qu'une faveur, et je la lui demanderai encore : c'est d'habiter dans sa maison tous les jours de ma vie*[3]. Les livres sacrés sont pleins de textes relatifs à cette beauté qui est en vérité une grande béatitude.

5. L'agilité accompagne cette beauté. Ils la posséderont ceux qui seront avec Dieu, ils la posséderont égale à celle des rayons du soleil, égale a celle dont l'œil humain est doué. A peine le soleil a-t-il paru à l'Orient qu'il lance ses rayons jusqu'en Occident : de même l'œil, aussitôt que s'ouvre la paupière, atteint au loin le ciel ou tout autre objet, pourvu qu'aucun obstacle ne l'arrête ; ainsi nos corps spiritualisés, et soustraits, à la façon des anges, aux lois de la pesanteur et de la gravité, voleront aisément au gré de nos désirs. A la résurrection des corps, toutes les parties qui composent l'homme se réuniront de façon que si sa main, son pied, ou tout autre membre enseveli en Orient ou dévoré par des bêtes, que si le reste du corps gît en Occident ou au Septentrion, ou est dispersé sur des points distants l'un de l'autre, ce corps tout entier rassemblera ses divers éléments aussi rapidement que l'œil s'ouvre ou se ferme. De Babylone en Judée il y a bien loin : et pourtant en un moment l'ange a transporté Habacuc de Judée en Babylonie, et l'a placé au-dessus de la caverne aux lions, de façon que le prophète a donné son dîner à Daniel. Après quoi Habacuc s'est trouvé reporté chez lui[4]. Certes, il a bien eu le droit de s'émerveiller d'avoir été transporté si loin, en se retrouvant si vite en son pays. C'est pourquoi quiconque possédera une pareille agilité possédera un grand don et une grande félicité.

6. Et pourtant si heureux soit-il, il ne se contentera pas de cette seule félicité. L'agilité sera suivie de la force que chacun des bienheureux aura dans un degré où personne ne l'a présentement, en une mesure proportionnée au choix de celui qui la possédera. S'il lui plaît de mouvoir la terre avec

[1] Math. XIII, 43. — [2] Isaïe XXX, 26. — [3] Philipp. III, 20, 21.

[1] Math. XVII, 2, 4. — [2] Id. XXVIII, 3. — [3] Ps. XXVI, 4. — [4] Dan. XIV, 32, 38

un doigt, il le pourra facilement. Le démon, l'ennemi de Dieu en vertu de l'énergie de sa nature, trouble l'air, soulève les vents et les tempêtes, ébranle quelquefois la terre, et produit mille prodiges analogues. De là vient qu'il est appelé le fort armé[1] ; et Dieu ne donnerait pas à ses élus ou une force égale, ou même une puissance supérieure? Ah ! loin de nous, loin d'une tête saine, une telle idée, puisque Dieu *fera la volonté de ceux qui le craignent*[2], puisque rien ne leur manquera, comme il est dit d'ailleurs[3]. Mais si rien ne leur manque, la force ne leur manquera pas, ils l'auront et dans une large mesure.

7. Mais parce que force, agilité, beauté ne sont guères appréciées par qui n'est pas libre, ne doutons pas que la multitude des bienheureux ne jouissent de la liberté. Point de muraille, point de feu, point d'eau, aucun obstacle enfin qui les empêche d'aller et de venir à leur gré. Le Seigneur est librement sorti de sa tombe fermée, il a dépouillé librement l'Enfer, il a librement pénétré jusqu'à ses disciples à travers les portes fermées du cénacle ; c'est avec la même liberté que les saints de Dieu, s'ils le veulent, entreront dans l'enfer et passeront à travers le feu et la poix ardente et y séjourneront à leur gré sans blessure; au sein de ces flammes infernales les péchés seuls brûleront : et comme cette sainte société sera affranchie de toute souillure du péché, elle marchera invulnérable à travers le chaud et le froid, ces tourments infinis, ces étangs et leur noire vapeur. Redisons-le : les saints seront maîtres de considérer à leur gré ces mêmes lieux, et à la confusion des réprouvés, ils jouiront d'une liberté proportionnée à leurs désirs.

8. Cette bienheureuse liberté, et cette libre béatitude seront acccompagnées d'une santé délicieuse. Oui santé pleine, puisque Dieu essuiera toutes les larmes des yeux de ses Saints : pour eux plus de deuil, de cri, de douleur : tout cela aura disparu avec le passé[4]. A bien voir les choses, jamais nous n'avons dans cette vie de santé parfaite. Nous souffrons dans toutes les parties de nos membres, si on vient à nous toucher trop durement ; et la blessure que nous éprouvons nous arrache des plaintes soudaines ; pourquoi cela, sinon parce que nous sommes toujours faibles et infirmes? Les élus de Dieu seront soustraits à toute lésion ! ni le fer, ni le feu, ni l'eau, aucun mal enfin ne leur causera de douleur; aucun souvenir pénible ne viendra les troubler ; leur joie sera si abondante que le passé ne saurait jeter aucun trouble dans leurs âmes. S'il est dit : *Les justes se dresseront énergiquement contre ceux qui les ont tourmentés*[1], ils ne prendront pas cette attitude pour venger leurs injures, mais plutôt en vue de la justice divine dans laquelle ils seront alors affermis. Car, cette justice de Dieu, comme elle sera pour les bons un appui doux et ferme, deviendra pour les méchants une tristesse amère, une source de confusion. Désirez-vous donc plaire à Dieu, remettez-lui le soin de venger vos injures, puisqu'il a dit lui-même : *A moi la vengeance : je paierai*[2]. Si vous commencez à vous venger vous-même, Dieu ne se chargera plus de venger une injure que vous aurez présomptueusement entrepris de châtier. Le Seigneur vous dira: Au lieu de m'attendre tu as préféré te faire justice : ne me demandes plus vengeance. Mais si vous suivez son conseil et si vous suspendez votre vengeance, vous serez heureux : pour vous plus d'offense, plus d'indigence, plus de faiblesse : mais félicité saine et santé très-heureuse.

9. Tous ces dons sont excellents sans doute : mais ils sont infructueux si on ne les goûte : le goût les rend incomparables. Il y aura donc nécessairement un plaisir qui inspirera ce goût aux bienheureux, de façon qu'ils comprennent, qu'ils sentent et qu'ils aiment la douceur des tabernacles du Seigneur, et combien un jour coulé sous les parvis de Jérusalem l'emporte sur mille autres jours. Les élus éprouveront donc un amour infini, qui les ennivrera tous de l'immensité de ses délices. C'est pourquoi le Prophète s'écrie : *Ils seront enivrés de l'abondance de votre maison : vous les abreuverez au torrent de vos plaisirs, puisqu'en vous est la source de la vie*[3]. Merveilleuse ivresse, merveilleuse abondance, merveilleuse demeure. En effet, comme un torrent précipite ses flots, ainsi Dieu nous remplira de l'admirable douceur de sa maison. Et parce que nous ne pouvons trouver d'exemple convenable d'une si grande douceur, d'une pareille suavité, ou d'une semblable bonté, considérons l'amère douleur des réprouvés opposée aux délices réservées aux justes et aux bienheureux. Si

[1] Luc XI. 21. — [2] Ps. CXLIV, 19. — [3] Ps. XXII, 1. — [4] Apoc. XXI, 4.

[1] Sagesse V, 1. — [2] Deuté. XXXII, 35 . et Math. XII, 19. — [3] Ps. XXXV, 9, 10.

on me perçait avec un fer chaud la prunelle d'un œil, j'éprouverais une douleur cruelle: et si on faisait subir à l'autre œil la même torture, ma douleur deviendrait plus affreuse encore. Mais qu'on tourmente tous mes membres à la fois, et que la même douleur m'atteigne dans toutes les parties de mon être, quel serait mon état, je vous prie? De pareilles souffrances ne sauraient-elles pas capables de me rendre fou, et de bouleverser mon esprit? Au milieu de ces flammes qui m'envelopperaient et me dévoreraient, de quoi mon âme aurait-elle souvenir? Ainsi, bien que d'une façon différente, nous serons remplis de délices à la vue de Dieu, rassasiés de l'abondance de sa maison, enivrés au torrent des douceurs et des voluptés qui découlent de Dieu même. Les jouissances temporelles, les voloptés passagères n'affectent guères qu'une partie du corps: celles-là, comme le feu de l'Enfer, se feront sentir dans toutes les parties du corps et de l'âme. Le corps tout entier, pris d'une sainte gourmandise, se délectera dans ces chastes délices : si les méchants, en effet, doivent souffrir dans toutes les parties de leur être pour avoir refusé de bien faire, avec combien plus de justice les bons jouiront-ils dans toutes les facultés de leur âme et de leur corps pour avoir fait le bien!

10. Les Saints posséderont donc cette bienheureuse volupté qui constitue véritablement une grande et délicieuse béatitude: mais l'avoir, avec les autres priviléges énoncés précédemment, ne suffit pas, si on ne peut garder sans altération tous ces biens. Vienne donc la durée sans bornes, puisque les justes vivront à jamais [1]. Cette durée n'a pas de fin, parce que la béatitude, la beauté, l'agilité, la force, la liberté, la santé, et le plaisir ne finiront pas. Qui les aura, pourra chanter d'un accent joyeux : *Jérusalem, loue le Seigneur; loue ton Dieu, Sion: Parce qu'il a consolidé les clôtures de tes portes, et il a béni les fils qui habitent tes murs* [2]. De quels transports sera ému celui qui sera béni d'une telle bénédiction!

CHAPITRE III

Explication des qualités des âmes bienheureuses.

11. Après avoir rapidement énuméré les parties de la béatitude qui concernent le corps, examinons, avec l'aide de Dieu, celles que nous avons dit convenir à l'âme. La première de toutes est la sagesse. Les bienheureux posséderont pleinement, et ils sauront tout ce qu'ils voudront savoir ; le passé, le présent, l'avenir, et leur connaissance embrassera toutes les œuvres du Créateur susceptibles d'être connues : personne n'aura plus besoin de questionner, de demander le nom de son aïeul, la souche d'où il provient, qui est celui-ci, ou celui-là. Les élus connaîtront aussi toutes les langues, tous les arts, ils se verront aussi mutuellement. Ce que j'ai fait, ce que je fais dans la vie présente, tous le verront clairement, et si j'ai le bonheur d'habiter ce séjour, je verrai à mon tour ce que les autres ont fait : et nul n'aura à rougir de cette vue, s'il a, ici-bas, satisfait à Dieu par la pénitence. Afin donc de vous rendre agréables à votre créateur, et pour vous et pour ceux qui seront avec vous, vous aurez constamment sous les yeux l'abîme de misère dont Dieu nous a tirés, non pour trouver là un sujet de confusion, mais plutôt pour vous glorifier et vous réjouir davantage : la joie, fruit de cette mutuelle connaissance, sera proportionnée au degré même de cette connaissance. Nous savons tous que l'Apôtre saint Pierre a renié son Dieu, que Marie-Madeleine a été pécheresse, et ils n'ignorent pas que nous savons tout cela. Ils n'en rougissent cependant pas plus que l'homme aujourd'hui très-sain ne rougirait d'avoir été autrefois grièvement blessé dans un combat. Pourquoi cela mes frères? Parce qu'ils se sont repentis de leurs fautes, parce qu'ils en ont obtenu le pardon. C'est de la sorte que, si nous obtenons à notre tour le pardon de nos offenses, nous n'en rougirons plus. Si aujourd'hui on venait nous reprocher les actes de notre enfance, on nous surprendrait: puisque le temps et l'âge de l'enfance sont écoulés : enfants nous avions les goûts de l'enfance, nous en avions les idées, et la conduite : hommes, nous nous sommes dégagés de tout ce qui tient au premier âge [1]. Dans cette autre vie donc pas de honte quand l'un verra ce que l'autre a fait ; Dieu nous a donné de parvenir au Ciel, après satisfaction. Car ce que Dieu a purifié, nul ne le jugera : les élus, au contraire, trouveront là un éternel sujet de louanges et pour eux et pour leurs compagnons. Si l'ange trouvait dans vos

[1] Sages. v, 16. — Ps. CXLVII, 12, 13.

[1] Cor. XIII, 2.

péchés un motif de vous estimer indignes de sa société, vous auriez une réponse raisonnable à lui faire. S'il s'indignait et vous disait: Quoi ! vous un homme, une poussière, un peu de cendre, vous vous êtes enflé, vous avez dédaigné les préceptes de Dieu, et pourri dans le crime ! de quel droit, à quel titre voulez-vous donc devenir l'égal de ceux que vous voyez vivre soumis à leur Créateur ? Vous répondriez : si je suis cendre et poussière, il n'est pas surprenant que le vent de la tentation m'ait soulevé et renversé: mais à peine ai-je connu mon Créateur, que j'ai corrigé par la pénitence le mal que j'avais commis : pour l'expier, j'ai fait mes délices de la tribulation, du jeûne, des veilles, des flagellations, des opprobres. Qui de vous a jamais rien enduré de pareil ? Vous n'avez pas péché ; mais c'est un privilége que vous tenez de Dieu. Du reste, celui dont la grâce vous a préservés des atteintes du mal, m'a, par son sang, racheté de ses souillures, et il a daigné devenir homme pour m'associer à son trône. Sa mort étant donc la cause suffisante de mon salut, chacun de vous doit justement se réjouir de me voir participer à votre félicité.

12. Dans cette société sainte régnera aussi une amitié parfaite et indissoluble. Car chacun en particulier, et tous ensemble aimeront incomparablement plus Dieu qu'eux-mêmes, et chacun aimera les autres comme lui-même. Si quelqu'un vient dire qu'il prétend avoir pour son père ou pour ses parents plus d'affection, qu'il discute son sentiment. Ce père que vous chérissez d'une affection ardente et vraie, vous souhaitez que tout le monde le chérisse et d'une tendresse égale à celle dont vous l'entourez. S'agit-il de mon ami, j'ai les mêmes sentiments, le même désir, la même volonté ; tout le monde est dans les mêmes dispositions relativement à ses amis. C'est pourquoi, afin que le saint amour soit parfait et que toutes les volontés soient ici satisfaites, vous aimerez nécessairement tous les autres comme vous-même, afin que les autres, à leur tour, vous aiment comme eux-mêmes. Ce résultat obtenu, l'amitié sera grande et parfaite, puisque dans chaque cœur en particulier, et dans tous les cœurs réunis régnera une affection, fruit d'un parfait amour.

13. Heureuse amitié qui réunit dans la gloire éternelle les cœurs de tant de bienheureux ! De cette source naîtra l'aimable concorde qui sera inviolable comme celle qui unit les membres du corps. Nos membres, en effet, s'entendent si bien, qu'ils refusent d'agir l'un sans l'autre. Prenons pour exemple nos yeux. Que l'un veuille regarder en haut ou en bas, à droite ou à gauche, il n'a pas besoin d'avertir l'autre de regarder du même côté, puisque naturellement celui-ci suit la même direction ; encore une fois, il règne entre eux une concorde si grande que ce que veut l'un, l'autre le veut aussi. Les autres membres sont également bien unis : les mains travaillent pour les pieds et pour tout le corps; l'œil voit pour les mains et pour le corps tout entier, le pied marche pour l'œil et pour le corps, et il lui arrive de marcher sans chaussures : jamais, encore que souvent les épines le déchirent, jamais il ne refuse de le faire : la main, fût-elle blessée, ne refuse jamais ses services. S'il arrive que la main transperce le pied avec un instrument aigu, le pied n'en ressent contre elle aucune colère. Les membres sont unis entre eux par une si affectueuse concorde que rien ne saurait la troubler : tout ce qu'on fait à l'un agrée à tous comme si cela s'adressait à tous. Ils sont tous au service de la tête, et dans les dangers ils s'exposent pour elle : preuve manifeste qu'ils aiment la tête plus qu'eux. Ainsi, dans la céleste patrie, vous aimerez Dieu d'une façon ineffable : et à vos volontés s'associeront toutes les volontés y compris celle de Dieu. Car de même que vous n'êtes pas en opposition avec le vouloir divin, ce vouloir de son côté sera en complète harmonie avec le vôtre : la tête ne peut être en effet en lutte avec le corps.

14. Mais on me dira peut-être : Si Dieu, si tous les élus doivent avoir la même volonté que moi, quand je serai parmi eux, je veux y être des premiers : à quoi je réponds : Dans la gloire vous serez parmi les plus grands ; mais celui qui sera là ne pourra vouloir être personnellement un des plus grands, à moins qu'il ne veuille renoncer à son être, ce qui est impossible. Il ne pourra vouloir égaler les plus élevés en gloire, s'il leur est inférieur en mérites, puisque ce serait briser la beauté et l'harmonie de ce corps : ce qui ne saurait nullement s'accorder avec l'amour et le charme de cette harmonie. Dans le corps humain la main n'usurpe pas l'office du pied : l'œil ne demande pas à être le nez, ni l'ouïe l'odorat, ni le doigt auriculaire, le doigt du milieu ou le pouce : ainsi, dans le bel agencement de la cité de Dieu, personne ne voudra échanger sa place pour un état plus élevé. Chacun aimera sa part et elle lui suffira. Si, en effet,

le juste placé au sein de cette béatitude souhaitait d'avoir plus qu'il n'a reçu, il deviendrait par là même malheureux, puisqu'il n'aurait pas encore ce qu'il désirerait. Car n'avoir pas ce qu'on désire honnêtement, c'est être malheureux aux yeux de la raison: le malheur est la privation forcée d'un avantage. Mais au Ciel point de malheur : concorde unie à tous les biens rassemblés. C'est pourquoi vous serez tout-puissant dans votre volonté, quand vous serez en tout d'accord avec le Tout-Puissant.

15. La puissance des bienheureux sera proportionnée à leurs désirs; tout ce qu'il leur plaira de commander, soit au ciel, soit sur la terre, soit sur la mer, soit au fond des enfers, s'exécutera sans contradiction et sans délai; ce que je dis là vous étonne peut-être; mais considérez bien où nous serons alors placés,ou de quel chef nous serons membres; songez que rien ne manquera à ceux qui aiment Dieu, et mon assertion cessera de vous surprendre. Cette puissance sera le partage des saints de Dieu qui posséderont vraiment tout avec le Fils de Dieu. Aussi, seront-ils tout puissants dans leur volonté, et leur puissance sera éternelle; et ils y puiseront un bonheur infini. De grands honneurs environneront les bienheureux : Car vos amis, ô mon Dieu! sont honorés à l'excès [1].

16. Telle sera la grandeur de ces honneurs que l'esprit humain ne les peut entendre. Supposons, par exemple, un serviteur honoré par son maître. Certes, si un Empereur, si un Roi trouvait un esclave languissant, l'arrachait à sa langueur, le comblait d'honneurs, l'affranchissait, et le mettait au rang de ses soldats, cet esclave devrait beaucoup à son maître et s'attacherait à lui. Et si le prince le plaçait au premier rang, l'élevait à la dignité royale, quelle joie pour cet homme, je vous prie! et de quel juste amour il brûlerait pour ce maître! Par égard pour ce maître, cet esclave deviendrait l'objet des attentions universelles; tout le monde s'empresserait à le servir pour ne pas encourir la disgrâce du maître qui le comble de distinctions. Mais que ce maître pousse l'affection jusqu'à adopter cet esclave, à en faire son fils, son héritier; les transports de cet homme ne connaîtront certainement plus de bornes. Cet exemple peut nous aider à apprécier ce qu'a de merveilleux l'honneur donné dans la vie éternelle par l'Auteur même de la vie et le Créatenr des hommes; il ne se bornera pas à faire vivre dans une paix éternelle ceux qui l'auront servi, à les appeler ses amis et à les traiter comme tels, mais il en fera des Dieux, des fils de Dieu, des héritiers de Dieu, des cohéritiers du Christ, des citoyens de la céleste patrie, selon ce qui est écrit : *Je l'ai dit : vous êtes tous des Dieux, et les fils du Très-Haut* [1]. Dieu dans sa bonté n'excepte aucun juste de cette élévation divine. Mais essayons de voir dans un exemple comment l'homme peut être déifié par la participation à la divinité. Supposons un feu dans lequel on place des matières de diverse nature; elles sont toutes embrasées, mais l'une l'est plus, l'autre moins; et cependant chacune, en gardant sa nature, prend, selon la manière de parler, le nom de feu, parce qu'elle est comme changée en feu; ainsi, bien que d'une façon plus haute, tous les bienheureux sont déifiés par leur participation à la divinité; et encore qu'ils soient déifiés les uns plus, les autres moins, tous pourtant seront désignés du nom de Dieux. Quels hommages recevra donc de tout être créé, celui que le Dieu de la création estimera son ami, appellera son frère, et tiendra pour fils? La création tout entière s'inclinera devant lui, honneur magnifique, honneur incomparable!

17. Ces dons de Dieu sont déjà assez grands et assez glorieux: et ils ne dureraient qu'une année, ils finiraient avec le temps, qu'ils seraient déjà pour vous un grand bonheur : ne les estimeriez-vous pas précieux déjà? Certes, oui, mais il faut que les bienheureux soient assurés de garder à jamais ce qu'ils ont; et ils le seront, puisqu'ils ne connaîtront plus le deuil ni la doulenr. Jamais je ne pourrai perdre une félicité si admirable, si je ne le veux, à moins que Dieu ne veuille lui-même me la ravir, ou qu'un plus fort que lui ne me l'enlève en envahissant son trône. Mais je suis assuré qu'une fois en possession de ce bonheur je ne voudrai plus le perdre; et je suis aussi certain, d'un autre côté, que Dieu en qui il n'y a pas même l'ombre de changement ne m'enlèvera jamais la félicité qu'il m'aura donnée. Je suis certain enfin qu'il ne rencontrera pas de plus fort que lui. C'est pourquoi, les choses étant ainsi, une parfaite sécurité m'attend au Ciel, je n'en saurais douter.

18. Nous posséderons donc la joie à son plus haut degré, une joie inappréciable à

[1] Ps. CXXXVIII, 17.

[1] Ps. LXXXI, 6.

raison de toutes ces considérations, une joie supérieure à tous les sentiments. Qui peut en effet, mesurer la félicité que chacun trouvera en soi, quand enfin il possédera une beauté, une agilité, une force, une liberté, une santé, un plaisir, une durée, une sagesse, une amitié, une concorde, une puissance, des honneurs, une sécurié semblables ? Nul ne peut rendre ce qu'est ou ce que sera cette félicité, puisque personne n'a rien éprouvé de pareil dans cette vie. Mais, ô vous qui êtes destiné à arriver à ce terme, si le Tout-Puissant accordait ce même bonheur à quelqu'un de vos amis, que penseriez-vous ? Ne seriez-vous pas bien joyeux ? et s'il l'accordait à deux, à trois, à un plus grand nombre de personnes que vous aimeriez comme vous-même, que diriez-vous ? Vous éprouveriez un grand bonheur, un bonheur au-dessus de toute expression. C'est ce qui aura lieu ; puisque à nos vrais amis, à nos parents, à tous ceux que nous aimerons, nous que la divine miséricorde admettra dans ce séjour, Dieu accordera cette même joie, en sorte que nous serons heureux de sa grandeur, heureux en nous-mêmes, heureux en nos proches. Cette félicité, en effet, est assez grande pour embrasser tous les cœurs ; elle débordera en tous, elle les entourera tous, elle les enveloppera tous et de toute part. Comme les poissons trouvent partout l'Occéan autour d'eux, ainsi les saints de Dieu rencontreront de toute part cette magnifique suavité de joie, de laquelle il est dit au bon serviteur : *Entre dans la joie de ton maître*[1].

19. Ces quatorze éléments de la béatitude des saints rapidement envisagés, on demandera peut-être la raison ou l'utilité de tant de beauté, d'agilité, etc., quand il suffirait de vivre heureux, et d'avoir les choses indispensables à la vie. Mais il faut savoir que Dieu ne manque de rien, et comme il est richement pourvu de tous les biens, ses amis, ses ministres le seront aussi ; si l'un d'eux se sentait impuissant n'importe sous quel rapport, il goûterait une félicité inférieure à celle qui le remplira quand il connaîtra la toute-puissance de sa volonté. Par conséqnent, afin que notre joie soit entière, rien ne manquera à ceux qui craignent le Seigneur, disons mieux à ceux qui l'aiment.

[1] Math. xxv, 21, 23.

CHAPITRE IV.

Misère souveraine des damnés.

20. Si la félicité des amis de Dieu est si grande, quel sort est donc réservé à ses ennemis? Ah ! que le sort des impies sera différent[1]. Tandis que les saints resplendiront de beauté, les damnés, je crois, seront laids et défigurés, et la résurrection ne les transformera pas ; et comme les bons, au jour de la révélation du Seigneur, seront glorifiés, eux seront précipités dans l'opprobre de la damnation éternelle. Les bienheureux, les saints voleront rapides au gré de leur volonté ; tandis que les méchants infortunés resteront accablés sous la pesanteur de leurs corps, et tandis que les premiers possèderont une force puissante, les seconds seront condamnés à la plus grande faiblesse. Les justes auront la liberté d'aller partout à leur volonté ; les pécheurs enchaînés par d'éternelles barrières seront réduits à l'impuissance de marcher. Les élus de Dieu jouiront d'une santé immortelle ; les damnés subiront la torture d'une langueur sans fin. Les bons seront rassasiés des voluptés de la maison de Dieu ; et les méchants ne verront jamais la fin de leurs maux. Les justes seront doués d'une sagesse extrême ; les malheureux pécheurs trouveront la confusion dans leur folie. Les amis de Dieu seront unis par une amitié puissante et ses ennemis divisés par une profonde inimitié. Les bienheureux vivront unis au sein d'une paix éternelle ; les malheureux damnés seront en proie à des dissensions sans terme. Les justes auront le royal pouvoir de commander ; les injustes seront privés de la possibilité même de se mouvoir. Les saints de Dieu se verront élevés à des honneurs sublimes ; une honte épouvantable couvrira les damnés. Les bons seront assurés que leur félicité ne finira pas ; les méchants se sentiront torturés par la crainte d'un mal sans fin. Tristesse et désolation aux contempteurs du Seigneur Jésus-Christ ; joie, transports à ceux qui l'ont aimé et qui l'aiment lui à qui soit honneur, gloire et empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Ps. I, 4.

AVERTISSEMENT

SUR LES TRAITÉS SUIVANTS

1. Comme la lettre aux frères du Mont-Dieu, les traités de la contemplation divine, de la nature et de la dignité de l'amour, avaient été attribués à saint Bernard. On a cru devoir restituer le premier à Guiges, et les autres à Guillaume, abbé de Saint-Thierry (près Reims), puis de Signy, et les insérer dans cette édition. Car, sans compter que dans la plupart des meilleurs manuscrits, ces traités portent le nom de Guillaume, Guillaume, lui-même, se les attribue dans un court prologue qu'il a mis en tête de ses œuvres, qui est rapporté par Tissier et qu'on a eu tort de joindre à la lettre de Guiges, comme nous l'avons montré. Dans un abrégé de sa vie que j'ai tiré d'un parchemin du monastère de Reuil, ces mêmes traités sont avec d'autres attribués à Guillaume. Je veux rapporter ici les paroles mêmes de ce parchemin. « Il a laissé de son génie et de son goût des monuments parmi lesquels j'indiquerai seulement ceux que j'ai jugés dignes d'être remarqués et lus. Il entreprit une Vie de saint Bernard qu'il ne put achever, à l'exception d'un livre, le premier, qui est fini et assez long. Contre maître Abélard qui avait glissé dans ses ouvrages des idées malsonnantes aux oreilles de la foi, il écrivit un livre élégant de style, orthodoxe d'idées, et nerveux de raison. Il écrivit encore des opuscules intitulés : *l'Enigme de la foi*, et *le Miroir de la foi*, où il montre avec brièveté et clarté ce qu'il faut croire. Il composa une *Exposition morale sur le Cantique des Cantiques* qu'il mentionne dans la Vie de saint Bernard. Il y a encore de lui un ouvrage sur la nature et la dignité de l'amour, ouvrage que le sujet nous permettrait d'intuler Anti-Ovide. Là, en effet, il apprend au sage par quels degrés et de quelle manière il doit progresser dans l'amour de Dieu.... Il a fait aussi une courte compilation sur la physique, à savoir sur la nature du corps et de l'âme, et parce que le premier fruit de l'étude est de se connaître soi-même, selon cet adage venu du Ciel : *Connais-toi toi-même*, il s'est proposé d'amener le lecteur à une science initiale de lui-même. On a de Guillaume un opuscule intitulé : *de la Contemplation de Dieu*, où, pour édifier sans doute le lecteur, il parle en ces termes de sa propre contemplation : Et parfois, Seigneur, quand je soupire vers vous, les yeux fermés, vous mettez dans la bouche de mon cœur, ce dont je ne puis connaître la nature, et je sens une saveur si fortifiante, que je ne demanderais plus rien si elle restait en moi. Il composa un traité assez étendu intitulé : *Oraison et méditation* ; le sujet n'en est pas unique, il roule sur différentes matières, et presque toujours en s'adressant à Dieu, il discute les divers états de sa propre conscience. Dans ce livre se montre surtout, je ne dis pas seulement l'amour, mais l'amour de Guillaume pour Dieu. Et à mon avis, celui qui lira cet opuscule avec piété et attention, si religieux, si avancé soit-il, ne manquera pas de faire des progrès dans la crainte de Dieu et dans la connaissance et le mépris de lui-même. Je ne doute pas que Guillaume n'ait composé d'autres ouvrages encore, mais à l'exception de ceux-ci, je n'ai pu rien retrouver. »

2. Jusqu'ici je cite le parchemin de Reuil, dont le commencement atteste que Guillaume, né à Liége, d'une famille distinguée, eut un frère appelé Simon, avec lequel il partit pour Reims, où il prit l'habit dans l'abbaye de Saint-Nicaise, alors renommée pour sa piété. Plus tard Simon devint abbé de S. Nicolas-aux-Bois, où il mourut doucement et heureusement, plein de jours et consommé en vertus, après avoir longtemps et religieusement gouverné ses frères. Pour Guillaume il fut élu abbé de Saint-Thierry, lieu qui domine la ville de Reims ; cette

élection eut lieu en 1120. Quatorze ans après il se fit moine à Signy, abbaye de l'ordre de Citeaux, ainsi qu'il a été dit aux notes sur la 85e lettre de saint Bernard.

3. De tout ceci il résulte que les traités de la contemplation divine et de la nature et dignité de l'amour, attribués à tort à saint Bernard, sont l'œuvre de Guillaume. Il importait donc de les lui restituer et de les éditer ainsi. Les autres opuscules de Guillaume, indiqués plus haut, se trouvent au tome IVe de la Bibliothèque cistercienne.

GUILLAUME

ABBÉ DE SAINT-THIERRY, PUIS MOINE DE SIGNY

TRAITÉ

DE LA CONTEMPLATION DIVINE[A]

PRÉLUDE.

1. Plongé dans un océan de misère, à demi pourri, dans le limon fangeux où je suis enfoncé et où mes pieds ne trouvent pas de fond, de l'abîme de mes douleurs je crie vers vous, Seigneur, Seigneur, entendez ma voix. C'est pour venger votre image et votre ressemblance que vous m'aviez imprimées en me créant, et que j'ai négligées, perdues, que vous m'avez laissé défigurer par la misère qui est aujourd'hui mon malheur; c'est en expiation de ma faute que le poids de mes iniquités me tient si bas dans la boue du péché. Vous avez mis sur moi la main de votre jugement juste et caché ; elle pèse sur moi et m'empêche de me relever. Dans cet abîme, dans cette fange, dans ce limon, pas un point d'appui qui m'aide à en sortir, où je puisse me prendre pour me tirer de là. Cet enfer n'a pas de fond, il n'offre que les insondables profondeurs du désespoir. La nature corrompue ne m'offre que des fanges où j'enfonce; rien ne m'y relève; au contraire, tout y est lien, entrave. Le limon de cet abîme, l'amour de la chair, qui tend toujours à descendre dans l'insatiable abîme par un juste jugement, me tient comme cloué.

2. Mais, ô mon Dieu ! un abîme en appelle un autre; l'abîme de ma profonde misère appelle l'abîme de votre infinie miséricorde. Je cherche où m'appuyer, où me tenir, car, je ne trouve que vous d'assuré, de solide, puisque vous subsistez par vous-même, et que tous les êtres n'ont d'existence que par vous. Je trouve, que dis-je? ah! si je vous avais trouvais que je serais solide ! Je cherche où trouver celui que mon cœur aime. Je parcours les rues de cette grande cité, de ce siècle. Ils vivent pour eux-mêmes, ceux qui, au dire de l'Apôtre, *sont étrangers à la vie de Dieu*[1]. Je parcours les places, les larges places du monde, et tout ce qui est en moi, hors de moi, à grands cris, c'est-à-dire par de lumineuses raisons, me rappelle au dedans de moi-même et m'atteste, d'après vous, que le royaume de Dieu est en moi, afin que je vous trouve dans le lit de mon cœur, vous que je ne rencontre pas au dehors. Me voilà donc au dedans de moi-même ; facultés intimes de mon être, dites,

[1] Eph. IV, 18.

(A) Certains mss. portent : *Livre des soliloques de saint Bernard.*

avez-vous vu celui que mon cœur aime? Et ma mémoire me répondra : il est en moi. Où donc? Car tu es un océan immense, qui renferme des monstres sans nombre; des petits et des grands [1]. Ne cherchez pas Dieu avec les reptiles, même chez l'homme. Où donc? Dans l'amour. Là est sa demeure, son sanctuaire. L'amour est un sentiment naturel en vous. Si celui que vous cherchez est en votre amour, il est en vous ; s'il n'est pas là, vous ne l'avez pas. Mais celui que vous cherchez, vous ne le chercheriez pas si vous ne l'aimiez pas. Vous possédez donc celui que vous cherchez, il est chez vous. Mais vous n'en jouissez qu'à une condition ; c'est que je vous sois totalement présente.

3. Gardez-vous donc de me diviser et de m'éparpiller sur des objets étrangers ; recueillez-moi en vous et en Dieu, et vous pourrez jouir largement de lui, repasser en vous le souvenir de ses douceurs, et vous livrer aux transports inspirés par sa justice. Ou plutôt, ô ma mémoire ! ô mes affections ! entrons tout entière en Dieu, et par le souvenir, l'intelligence, la vue, jouissons du souverain bien, et de tous les autres biens dont il est la source. Il est en moi ; je le trouve dans mon amour; je l'aime, j'en ai la conscience et la certitude, et je veux, et je souhaite l'aimer avec plus d'ardeur et de perfection encore. Ah ! portons-nous vers lui de toute l'énergie de nos embrassements, couvrons-le de nos baisers. Etre aimable, redoutable, adorable, doux et tendre, infiniment miséricordieux, daignez m'honorer du baiser de votre charité, vous qui avez daigné unir votre nature à ma nature. Nos embrassements vous cherchent, quand nos affections et nos œuvres s'efforcent de tendre vers vous, pour jouir de vous. Nous vous baisons quand nous vous offrons le pur amour d'un cœur pur ; et à votre tour, vous nous embrassez quand vous daignez nous visiter et nous consoler. Votre baiser, c'est la révélation, c'est l'infusion de votre grâce. Que la main gauche de votre consolation ne nous manque même pas; qu'elle soutienne ma tête et me prête son appui. Mais que votre droite spirituelle, avec ses consolations spirituelles et éternelles, m'embrasse tout entier et me plonge dans la jouissance. Et que dans l'embrassement de votre charité, dans les baisers de votre douceur mon âme s'endorme et repose en paix ; puisque vous, Seigneur, vous m'avez établi au sein de l'Espérance [1].

[1] Ps. CIII, 25. — [1] Ps. IV, 9, 10.

CHAPITRE PREMIER

L'âme qui aime Dieu demande à être élevée après avoir été purifiée des affections et des vices de la terre.

1. *Venez, montons à la montagne du Seigneur et à la maison du Dieu de Jacob, et il nous enseignera ses voies* [2]. Intentions, pensées, volitions, affections, tout ce qui est en moi, venez, montons à la montagne, au lieu où Dieu voit, ou se laisse voir. Soins, sollicitudes, anxiétés, labeurs, peines, servitudes, attendez-moi ici avec l'âme, avec ce corps ; attendez qu'avec mon fils, c'est-à-dire la raison avec l'intelligence, nous allions adorer; nous reviendrons ensuite [3]. Oui, nous reviendrons, et bien vite, hélas ! L'amour de la vérité nous sépare de vous, mais le véritable amour de nos frères ne nous permet pas de vous abdiquer totalement. Mais bien que les nécessités que vous nous imposez nous arrachent à ces douceurs, nous ne devons pas pour vous, nous en sevrer absolument. *Seigneur, Dieu des vertus, changez-nous, montrez-nous votre visage et nous serons sauvés* [2]. Mais hélas, hélas ! mon Dieu quelle prétention hâtive, téméraire, déréglée, présomptueuse, contraire à la règle tracée par votre parole vraie et sage, d'aspirer à voir Dieu avec un cœur impur ! O bonté souveraine ! ô bien suprême! vie des cœurs, lumière des yeux intérieurs, ah ! Seigneur, dans votre bienveillance, ayez pitié! car ma purification, ma confiance, ma justice, c'est la contemplation de votre bonté. Donc, ô Dieu ! vous qui dites à mon âme dans un langage connu de vous : *Je suis ton salut* [3], Maître, Maître suprême, unique Docteur, capable de m'enseigner ce que je désire voir, à votre aveugle, à votre mendiant,

[2] Isaïe II, 3. — [3] Gen. XXII, 5. — [2] Ps. LXXIX, 20. — [3] Ps. XXXIV, 3.

dites : *Que veux-tu que je te fasse* [1] ? Et vous savez, vous qui me donnez cette grâce, comment mon cœur, s'élançant des retraites où il se cache, rejetant loin de lui toutes les grandeurs de ce monde, ses beautés, ses douceurs, tout ce qui peut tenter, tout ca qui tente d'ordinaire la concupiscence de le chair ou des yeux, ou l'ambition de l'esprit, vous crie : *Mon visage vous a cherché* [2] *: je chercherai votre visage. Ah! ne le détournez pas de moi; non, n'allez pas dans votre colère vous détourner de votre serviteur* [3].

2. Je suis imprudent, je suis méchant, ô mon antique et infatigable appui ! Mais voyez, j'agis ainsi par amour pour vous. [Quand en effet, par un don de votre grâce, mon cœur cesse de se tourner vers les choses charnelles, que vous placez derrière moi et le monde et tout ce qui est du monde; pourquoi, je vous prie, quand je vous cherche de tout mon cœur, et que je me flatte d'avoir rencontré votre visage seul objet de mes désirs, pourquoi tout à coup m'en trouvé-je séparé ? Pourquoi me le dérobez-vous ? me regardez-vous comme votre ennemi ? Voulez-vous me consumer dans les péchés de mon adolescence? ne suis-je pas converti et revenu vers vous ? Restez-vous éloigné de moi ? Si je ne suis pas converti, Dieu des vertus changez-moi : si vous me tournez le dos, Dieu des vertus, retournez-vous. Vous avez dit *Israël, si tu reviens, convertis-toi à moi* [4] et encore : *convertissez-vous à moi et moi je me convertirai à vous* [5]. Vous savez que votre grâce a un asile dans mon pauvre cœur : mon cœur est prêt, mon Dieu, oui il est prêt. Ordonnez ce qu'il vous plaira ; donnez-moi l'intelligence de vos préceptes; donnez-moi le pouvoir, après m'avoir donné le vouloir, et en moi il arrivera de moi tout ce que vous voulez. Dieu des vertus, convertissez-vous, montrez-moi votre visage et nous serons sauvés] (A).

3. Mais en moi, au fond de mon esprit et de mon âme, répond la voix puissante de votre témoignage, voix qui ébranle les profondeurs de mon être : mes yeux intérieurs sont éblouis de l'éclat de votre vérité qui m'assure que l'homme vivant ici bas ne saurait vous voir. Jusqu'ici tout entier dans le péché je n'ai pu mourir à moi-même et vivre pour vous; mais pourtant, d'après vos préceptes, et par votre grâce, me voilà debout sur le roc de ma foi, de la foi chrétienne, dans un lieu qui vraiment vous appartient, et où, selon mes forces, j'endure patiemment, je baise, j'embrasse votre main qui me couvre et me protége : et quelquefois dans ma contemplation, avide de considérer ne fût-ce que par derrière celui qui me voit, j'admire en le parcourant le sentier de la vie humaine du Christ, votre fils. Mais si je veux approcher de lui, et avec l'hémorrhoïsse dérober dans l'attouchement salutaire de la frange de sa robe la santé de mon âme infirme et misérable [1] ; ou, si comme Thomas, cet homme de désirs, je veux le voir et le toucher tout entier ; ou même allant plus loin, approcher de la plaie sacrée de son côté, ouverture pratiquée dans les flancs de l'arche, n'y pas mettre seulement le doigt, ou la main, mais entrer tout entier dans le cœur même de Jésus, le saint des saints, l'arche du testament, l'urne d'or, l'âme de notre humanité contenant la manne de la divinité : hélas ! on me crie : *Ne me touchez pas* [2] ; on me dit comme dans l'Apocalyse, *hors d'ici les chiens* [3] ; et ainsi repoussé, chassé par le fouet vengeur de ma conscience, je suis réduit à expier ma méchanceté et ma présomption. Je regagne mon rocher, ce rocher refuge des hérissons [4], couvert des épines du péché, et je baise, et j'embrasse de nouveau votre main protectrice ; le peu que j'ai vu et senti embrasse mes désirs ; je brûle d'impatience, j'aspire après l'heure où vous ôterez de moi cette main qui me couvre, ou vous répandrez la grâce illuminante, pour qu'enfin, selon la réponse de votre vérité, mort à moi-même et vivant en vous, je commence à voir votre face à découvert, et à puiser dans cette vision la ressemblance avec vous.

4. O visage, visage, bienheureux visage, celui qui en vous voyant mérite de vous ressembler, celui-là dresse en son cœur une tente au Dieu de Jacob, il fait tout selon le modèle qui lui est présenté sur la montagne, et il peut chanter à bon droit : *Mon cœur vous a parlé ; mon visage vous a cherché ; je chercherai Seigneur, votre visage* [5]. C'est pourquoi, je l'ai dit, examinant à l'aide de votre grâce tous les recoins de ma concience, ses frontières, je n'ai qu'un désir

[1] Luc XVIII., 41.— [2] Ps. XVI, 8, 9. — [3] Ps. XXVI, 9. — [4] Jérém. IV, 1. — [5] Zach. I, 3.

(A) Le passage enfermé entre crochets ne se trouve pas dans l'édition de la bibliothèque des pères de Citeaux.

[1] Math. IX, 20, 25, 27. — [2] Jean XX, 25, 17. — [3] Apoc. XXII, 15. — [4] Ps. CIII, 118. — [5] Ps. XXVI, 8.

unique, celui de vous voir, afin que ce monde qui est moi-même voie aussi le salut de son Dieu, afin que j'aime, après l'avoir vu, celui dont l'amour est la véritable vie. Car dans la langueur où mes désirs me jettent, je me dis : qui aime ce qu'il ne voit pas? Comment trouver aimable ce qui n'est visible en aucune façon ? Mais à mes désirs qui vous cherchent, viennent s'offrir toutes vos amabilités : elles affluent et du ciel et de la terre, et de la création tout entière : elles viennent au-devant de moi, et me remplissent, ô Seigneur adorable et aimable en toutes choses. Et plus elles vous montrent clairement et manifestement aimable, plus ardents sont les désirs qu'elles m'inspirent pour vous. Mais hélas ! ils n'aboutissent pas encore à la pleine suavité, aux délices de la jouissance. En activant la douloureuse énergie de mes affections, ils ne m'apportent que le tourment de l'absence tourment mêlé pourtant de quelquedouceur. Car de même que toutes mes offrandes ne sauraient parfaitement vous plaire si elles ne sont accompagnées de l'offrande de moi-même, ainsi la vue de vos biens me ranime et me charme, mais sans vous, elle est incapable de me rassasier.

CHAPITRE II

L'âme qui soupire après Dieu gémit accablée sous le poids du corps.

5. Voilà l'exercice assidu de mon âme : c'est ainsi que je scrute sans cesse mon cœur : vos biens, vos amabilités sont comme des pieds et des mains à l'aide desquels je m'efforce de tendre vers vous, vers vous, amour suprême, bien souverain. Mais plus j'y tends fortement, plus lourdement je retombe sur la, terre, sur moi-même, au-dessus de moi-même. Ainsi en m'étudiant, en m'examinant, en me jugeant je me suis devenu à moi-même une laborieuse et fastidieuse question. Cependant, Seigneur, je suis assuré par votre grâce, d'avoir et de toute mon âme, et de tout mon cœur, le désir de vous désirer, et l'amour de votre amour. C'est par votre aide que je suis arrivé à désirer de vous désirer, et à aimer à vous aimer : mais en aimant cela je ne sais qu'aimer. Car aimer l'amour, désirer le désir, qu'est-ce donc ? Nous aimons par l'amour ce que nous aimons et nous désirons par le désir ce que nous désirons. Mais peut-être quand j'aime l'amour, n'aimé-je pas l'amour dont j'aime ce que je veux aimer, et tout ce que j'aime. C'est moi que j'aime, moi aimant, quand dans le Seigneur est loué et aimé de moi mon âme, que certainement je détesterais, je haïrais si je la rencontrais ailleurs qu'en Dieu et en son amour. Et que dirons-nous du désir? Si je dis; je désire désirer, je trouve déjà le désir en moi ; mais est-ce le désir de désirer après vous, comme si j'en éprouvais le sentiment, ou le désir de le ressentir plus grand et plus vif?

6. Puisque mes yeux intérieurs sont ainsi défaillants, obcurcis, aveugles, je vous prie de les ouvrir au plus vite, non pas comme vous ouvrîtes les yeux charnels d'Adam [1] pour lui montrer sa confusion, mais pour que je voie votre gloire, ô mon Dieu : afin qu'oubliant ma petitesse et ma pauvreté, je me relève tout entier pour me précipiter dans les embrassements de votre amour, que je voie celui que je dois aimer, et qu'après l'avoir vu je l'aime ; que mourant à moi-même je commence à vivre en vous, que je me trouve bien en vous, moi qui suis si mal en moi. Car la grâce de votre sagesse, Seigneur, ou la sagesse de votre grâce a ses compensations. Et ni les arguments de la raison, ni les discussions ne sauraient mener là, je veux dire au torrent de vos voluptés, à la pleine joie de votre amour : celui qui a reçu ce don, en cherchant bien, en frappant assidûment s'y trouve soudain. Mais, ô mon Dieu, si parfois, et que cela est rare ! j'éprouve un peu de ces joies, je m'écrie : *Seigneur il nous est bon d'être ici* : *dressons-y trois tentes* [2], une à la foi, l'autre à l'espérance, et l'autre à l'amour. Ne sais-je pas ce que je dis par ces mots : *Il est bon pour nous d'être ici* ? Mais soudain je tombe à terre comme mort, je regarde et je ne vois plus rien : je me retrouve où j'étais d'abord, dans la douleur du cœur et l'affliction de l'esprit. *Jusques à quand, mon Dieu ? jusques à quand ? Combien de temps encore tiendrai-je conseil en moi, et nourrirai-je la douleur le long du jour* [3] ? Jusques à quand votre esprit restera-t-il pas dans les hommes charnels [4] ? Il va, il vient, il souffle, où il veut [5]. Mais quand le Seigneur transformera la captivité de Sion nous serons consolés. La joie alors remplira notre bouche et notre langue exhalera nos transports [6]. Jusque là que je suis malheureux ! mon exil se pro-

[1] Gen. III, 7. — [2] Math. XVII, 4. — [3] Ps. XII, 1, 2. — [4] Gen. VI, 3. — [5] Jean III, 8. — [6] Ps. CXXVI 1, 2.

longe : j'habite parmi les habitants de Cédar, et mon âme est bien étrangère au milieu d'eux[1]. Mais j'entends au fond de mon cœur un reproche : la vérité de vos consolations me parle, ainsi que la consolation de votre vérité.

CHAPITRE VII

Y a-t-il inégalité dans l'amour des bienheureux, et comment?

7. Il y a un amour de désir, et un amour de possession. L'amour de désir mérite quelquefois la vision, la vision la possession, et la possession la perfection de l'amour. Je remercie votre grâce à vous qui daignez parler au cœur de votre serviteur, et répondre un peu à ces questions inquiètes. Je reçois, je saisis avec transport ces arrhes de votre esprit, et sur la foi de ces arrhes, j'attends joyeusement vos promesses. Je désire vous aimer, et j'aime à vous désirer, et je cours de façon à saisir celui qui m'a déjà saisi, afin de vous aimer enfin parfaitement, vous qui le premier nous avez aimés, ô Seigneur aimable et digne d'amour. Mais se rencontrera-t-elle un jour ou quelque part, cette perfection dans votre amour avec cette consommation de la béatitude dans cet amour, de façon qu'altérée du Dieu la source vivante, l'ame soit si bien satisfaite et rassasiée qu'elle dise : c'est assez? Je serais bien étonné qu'une âme quelle qu'elle soit, et si haute qu'elle soit, suffît à ce bonheur et dît : C'est assez; mais notre insuffisance à goûter ce bonheur étant supposée, comment en atteindre la perfection? Donc la perfection n'est nulle part : on ne la rencontre jamais. Mais les injustes, mon Dieu, posséderont-ils votre royaume? Et injuste quiconque vous aime et ne vous désire pas, quiconque ne comprend pas qu'il est obligé à vous aimer autant qu'il est possible à un être raisonnable de le faire. Il est certain d'ailleurs que ces bienheureux séraphins que le voisinage de votre présence et l'éclat de votre vue rend tout ardents, (c'est le sens de leur nom) vous aiment plus que celui qui est le moins grand dans le royaume des cieux; (remarquez que je ne l'appelle pas le plus petit dans ce royaume, car il y tient sa place). Celui-là, dis-je, désire vous aimer autant que vous pouvez ou devez être aimé par quelqu'un, et c'est peut-être l'idée exprimée dans ce texte où il est dit *que les anges désirent attacher leurs regards sur vous*[1]. Ce bienheureux moins grand, quel qu'il soit, souhaite donc vous aimer autant que le fait celui qui vous aime plus que lui, non dans un sentiment de rivalité jalouse mais par une imitation pieuse et dévote. Que son amour vienne à grandir, plus le regard de celui qui est sa lumière entre doucement en lui, plus doucement aussi il comprend, et sent, s'il n'est ni ingrat et injuste, qu'on peut vous aimer davantage encore, et que lui votre débiteur peut vous aimer davantage, même dans la mesure de l'amour des Chérubins et des Séraphins. Mais désirer ce qu'on ne peut atteindre est un état malheureux, et le malheur est banni du royaume de la béatitude. Par conséquent quiconque forme un désir possède l'objet de ce désir.

8. A cela que dirons-nous? que dirons-nous, encore une fois? Parlez, je vous en prie, Seigneur, votre serviteur écoute. Est-ce que de tous les grands et petits qui sont dans le royaume de Dieu, chacun n'aime pas à son rang, ne désire pas aimer? L'amour de l'unité admet-il au milieu d'eux la diversité? Celui-là n'aime-t-il pas plus ardemment qui a reçu cette grâce? le moindre en amour n'aime-t-il pas sans jalousie le bien partout où il le voit? n'aime-t-il pas ce qu'il désire pour lui-même? possède-t-il l'amour si grand soit-il qu'il trouve dans celui qui l'aime et qu'il aime lui-même? car c'est l'amour qu'on aime, l'amour qui par son affluence et sa nature même remplit d'une grâce égale, bien qu'en une inégale mesure, ceux qui aiment, et ceux qui partagent ce sentiment, ceux qui se réjouissent et ceux qui s'associent à cette émotion : plus il se répand largement aux cœurs des amants, plus il leur donne de capacité pour le contenir, engendrant une satiété sans dégoût : satiété qui accroît le désir, au lieu de le diminuer, et qui écarte totalement le tourment de l'inquiétude. Car c'est l'amour, on l'a dit, qui est aimé, et le torrent de plaisirs qu'il verse éloigne de l'amant la souffrance du dégoût dans la satiété, toute inquiétude dans le désir, toute jalousie dans le zèle : il illumine les âmes, comme dit l'Apôtre, et les *conduit de clarté en clarté*[2], afin qu'elles voient la lumière dans la lumière, et conçoivent l'amour dans l'amour même. C'est ici la source de vie, qui toujours coule sans jamais tarri.

[1] Ps. CXIX, 5, 6.

[1] I Pierre I, 12. — [2] II Cor. III, 18.

Telle est la gloire, telles sont les richesses qui remplissent la maison de votre bienheureux amant, car le désir et l'amour rencontrent sans peine leur objet ; aussi celui qui désire aime-t-il à désirer toujours, et celui qui aime sans cesse désire aimer, et à ce désir, à cet amour vous fournissez si richement leur objet, Seigneur, que le désir ignore l'inquiétude, comme la satisfaction le dégoût. N'est-ce pas là, je vous prie, mon Dieu, cette vie éternelle qui inspire au prophète ce chant : *Voyez si je marche dans la route de l'iniquité, et conduisez-moi dans la voie éternelle* [1]. Voilà l'amour, et la perfection : marcher de la sorte c'est arriver. Aussi, saint Paul votre apôtre, immédiatement après avoir dit : *Ce n'est pas que j'aie reçu ou atteint la perfection: je marche afin de saisir celui qui m'a déjà saisi, Jésus-Christ : j'oublie le passé et je n'ai qu'une pensée je tends en avant, vers le prix qui m'est destiné, le prix de la vocation supérieure et divine, en Jésus-Christ*, ajoute : *Donc nous tous qui sommes parfaits, soyons dans ces sentiments* [2].

CHAPITRE IV

Il faut aimer Dieu pour lui-même, et tout le reste pour Dieu.

9. L'amour dont vous entourez ceux qui vous aiment, dans votre bonté pour vos créatures, consiste, Créateur aimable, à leur inspirer et le désir de vous aimer et l'affection qu'ils vous portent. Car, quand vous nous aimez, vous n'êtes ni modifié relativement à nous, ni affecté par nous : le sentiment que vous éprouvez, c'est votre essence, qui n'est pas modifiable ; or, votre essence, c'est la bonté, bonté en vous, pour vous, et bonté pour toute créature en vous. Quant à nous, nous sommes modifiés par vous, pour vous et en vous, quand nous vous aimons, nous qui avons la malheureuse possibilité d'être sans vous aimer, d'être et d'être mal. Quant à vous, qui êtes éternellement le même, vous ne recevez de notre amour pour vous aucune addition à votre être, comme vous ne perdez rien si nous vous quittons. Si vous nous aimez, ce n'est que pour vous, puisque la règle rigoureuse de la souveraine justice nous défend de rien aimer en dehors de vous. Et il est certainement possible à l'amour d'un cœur qui aime Dieu, avec l'aide d'une grande grâce, il lui est possible de n'aimer ni lui-même ni vous pour lui-même, mais d'arriver à n'avoir dans ces deux sentiments d'autre motif que vous : aussi se trouve-t-il renouvelé sur le type même d'après lequel vous l'avez créé, vous qui, par la vérité de votre nature si parfaite et par la nature de votre vérité, ne sauriez-vous aimer qu'en vue de vous-même et ne pouvez aimer ni l'ange ni l'homme que pour vous.

10. Heureuse, mille fois heureuse l'âme qui mérite d'éprouver pour Dieu et sous l'action même de Dieu un sentiment tel que, par l'unité de l'esprit en Dieu, elle n'aime que Dieu, et non son intérêt privé, et ne s'aime elle-même qu'en Dieu : que Dieu aime en elle ou y approuve ce que Dieu doit aimer ou approuver, c'est à savoir lui-même, ou plutôt ce qui seul doit être aimé, et par le Dieu créateur et par une créature de Dieu ! Le nom d'amour ou le sentiment qu'il exprime n'appartiennent et ne sont dus qu'à vous seul, ô amour vrai, ô aimable Seigneur ! Et voici la volonté de votre Fils en nous, voici sa prière pour nous à vous son Père : *Je veux que, comme vous et moi, nous sommes un, ils soient aussi un en nous* [1]. C'est ici la fin, la consommation, la perfection ; c'est la paix, la joie du Seigneur, la joie dans l'Esprit-Saint, le silence au ciel. Ici-bas, l'amour goûte bien quelquefois le silence d'une paix fortunée dans le cœur, dans l'âme du juste, siége de la sagesse : mais cette paix ne dure guère qu'une heure ou une demi-heure, et sa pensée vous compose de ses restes une longue fête. Mais dans la vie bienheureuse, dans la vie éternelle de laquelle il est dit : *Entre dans la joie de ton maître* [2], nous goûterons cette joie éternelle et parfaite et avec une félicité d'autant plus vive, que tous les obstacles qui la ralentissent seront écartés, que l'éternité de son amour sera absolue, sa perfection sans péril, et le bonheur qui en découle incorruptible.

CHAPITRE V

Ne rien aimer au-dessus de Dieu, au delà de qui on ne peut rien désirer.

11. O amour, venez en nous, possédez-nous. Ah ! périssent en nous et devant vous tous les noms honteux dont la concupiscence de la chair et des yeux, l'orgueil de la vie ont déshonoré ce sentiment, dont ils ne sont que des pousses bâtardes ; ce sentiment, qui en nous s'appelle amour, et qui trop souvent

[1] Ps. CXXXVIII, 24. — [2] Philippe III, 12, 15.

[1] Jean XVII, 11, 21. — [2] Matth. XXV, 21, 23.

est corrompu par les maladies de l'âme créée par vous et pour vous ! Faite uniquement pour vous, notre affection rebelle à la loi naturelle, est contrainte de s'appeler gourmandise, luxure, avarice, et d'autres noms analogues, elle qui, pure et fidèle à sa nature, s'adresse exclusivement à vous, Seigneur, à qui seul l'amour est dû. En effet, selon le langage d'un de vos serviteurs, l'amour de l'ame raisonnable est un mouvement, ou un arrêt paisible, ou une fin au-delà desquels la volonté ne désire rien ou ne juge devoir rien désirer. Mais au-delà de vous, ou plus haut que vous, cherche-t-on un objet préférable ; c'est chercher le néant, puisque rien n'est meilleur, n'est plus doux que vous. C'est donc en vain qu'on s'éloigne de vous, de vous seul, objet vraiment digne d'affection. C'est en vain que le cœur se prostitue à des affections étrangères, décorées, je l'ai dit, d'autres noms. L'amour, je le répète, et il faut le redire, n'a d'autre but que vous, Seigneur, puisqu'en vous seulement se rencontre tout ce qui est vraiment, puisque vous êtes le seul port assuré et tranquille. Craindre Dieu de la chaste crainte de l'amour et observer ses commandements, c'est là tout l'homme.

CHAPITRE VI

Dieu nous a aimés le premier par son Fils, il nous provoque à l'aimer.

12. Loin donc de moi toute injustice ; que je vous aime, vous, mon maître et mon Dieu de tout mon cœur, de toute mon âme et de toutes mes forces : point de rivalité. Qu'avec vous je n'aime rien que je n'aime pas pour vous, ô amour uniquement vrai, ô mon maître véritable ? Mais quand j'aime quelque objet pour vous, ce n'est pas cet objet que j'aime, c'est vous, motif et but de mon affection. Vous êtes notre seul Seigneur ; vous seul pouvez régner sur nous, et nous sauver : à nous de vous servir et d'être ainsi sauvés par vous. Et en quoi consistent et le salut qui vient de vous, et la bénédiction que vous répandez sur votre peuple, sinon à vous aimer et à être aimés de vous, grâce dont vous êtes la source ? C'est pour cela que vous avez voulu que le Fils de votre droite, que l'homme, affermi par vous, fût appelé Jésus, à savoir Sauveur : *Car c'est lui qui sauvera son peu-» ple du péché* [1]. En dehors de lui, pas de salut [1]. Il nous a appris à vous aimer, quand il nous à aimés le premier jusqu'à la mort de la croix, nous a purifiés en nous aimant, en nous relevant, afin qu'à notre tour, nous aimions Celui qui a commencé par nous témoigner une tendresse infinie. Chez les enfants des hommes, la justice se formule ainsi : Aime-moi, que je t'aime. Rares sont ceux qui peuvent dire : Je t'aime pour que tu m'aimes. Et c'est ce que vous avez fait ; car, comme le crie et le proclame le disciple de la dilection : *Vous nous avez aimés le premier* [2]. Et c'est bien la vérité. Vous nous avez aimés le premier pour acheter notre amour, non que vous en ayez besoin, mais parce que vous nous avez faits pour cela, et que nous ne pouvions exister qu'en vous aimant. C'est pourquoi, après avoir mille fois et en mille façons jadis parlé de nos pères par l'organe des Prophètes, Dieu, en ces jours, nous a parlé par son Fils [3], par son Verbe, par ce Verbe dans lequel les cieux ont été affermis et au souffle duquel ils doivent toute leur vertu. Et parler dans votre fils, pour vous, ça été placer votre tente dans le soleil, dans la lumière.

13. A quel degré, de quelle façon vous nous aimez, vous qui n'avez pas épargné votre propre Fils, mais l'avez livré pour nous tous [4] ! Et le Fils à son tour, comme il nous a aimés et s'est livré pour nous [5]. Voilà ce Verbe parti de vous et qui vient à nous, cette parole toute puissante qui, au milieu du silence universel, quand les ténèbres enveloppaient le monde, est descendue de votre trône royal, dur adversaire de nos erreurs, et doux panégyriste de l'amour [6]. Tout ce que le Verbe a fait, tout ce qu'il a dit sur terre, jusqu'aux opprobres qu'il a endurés, jusqu'aux crachats, aux soufflets, jusqu'à la croix, jusqu'au sépulcre, n'a été que votre parole, parole qui nous était destinée, parole dont votre Fils était l'organe, qui nous provoquait par votre amour et suscitait notre amour pour vous. Car vous saviez, ô Dieu créateur des âmes, que l'amour du cœur humain ne peut être contraint, et qu'il faut l'éveiller en lui ; vous saviez que la coaction exclut la liberté, et que l'absence de la liberté est l'absence de la justice. Mais vous, ô Dieu juste, vous vouliez nous sauver, vous qui ne sauvez, qui ne perdez jamais que justement ; vous qui instruisez notre cause avec

[1] Matth. I, 21.

[1] Act. IV, 12. — [2] I Jean IV, 19. — [3] Hébr. I, 1, 2. — [4] Rom. VIII, 32. — [5] Galat. II, 20. — [6] Sagesse XVIII, 14, 16.

équité, montant sur votre trône et jugeant la justice, mais la justice que vous avez faite [1], afin de réduire toutes les bouches au silence, afin que le monde entier soit soumis à Dieu [2], quand vous avez pitié de qui vous prenez en pitié et que vous vous montrez miséricordieux envers ceux sur lesquels il vous plaît d'exercer votre indulgence [3]. Vous avez donc voulu que vous nous aimassions, nous, incapable de mériter le salut sans cet amour, nous, impuissants à vous aimer si cet amour ne procédait de vous. Donc, Seigneur, comme le dit l'Apôtre, votre ami spécial, et comme nous l'avons dit nous-mêmes, vous nous avez aimés le premier et vous êtes le premier à aimer tous ceux qui vous aiment.

CHAPITRE VII

De quel amour Dieu nous aime.

14. Nous, Seigneur, nous vous aimons d'un amour mis par vous en nos cœurs; mais vous, source de toutes les bonnes affections dont l'âme est le siége, est-ce d'un amour accidentel et survenu que vous aimez ceux que vous aimez? Etes-vous affecté en quelque façon et en quelque chose, vous, principe de tous les hommes et de toutes les choses? Non. Une pareille idée est absurde, contraire à la foi et à l'idée que nous devons concevoir du Créateur. Comment donc nous aimez-nous si vous ne nous aimez pas d'amour? Mais votre amour, c'est votre bonté, ô souverain bien, ô être souverainement bon c'est l'Esprit-Saint qui procède du Père et du Fils et qui, au commencement de la création, plane sur les eaux [4], c'est-à-dire sur les cœurs flottants des enfants des hommes, s'offrant à tous, attirant tout à lui par ses inspirations et ses aspirations, écartant le mal, ménageant le bien, unissant Dieu à nous et nous à Dieu. C'est ainsi, en effet, que votre Saint-Esprit, appelé l'amour du Père et du Fils, leur unité, leur volonté, qui, par sa grâce, habite en nous et qui nous fait sentir le prix de la charité divine, qui, par elle, nous rend Dieu favorable, nous unit à lui par la bonne volonté qui nous est inspirée. La véhémence de cette bonne volonté en nous s'appelle l'amour par lequel nous aimons ce que nous devons aimer, c'est-à-dire vous, car l'amour n'est pas autre chose qu'une volonté véhémente et bien ordonnée. Vous vous aimez donc, ô Dieu aimable, quand en vous, du Père et du Fils, procède l'Esprit-Saint, amour du Père pour le Fils et du Fils pour le Père; et cet amour est si grand qu'il produit l'unité, et cette unité est si grande qu'il y a consubstantialité ou identité de substance du Père et du Fils. Vous vous aimez aussi en nous envoyant l'Esprit de votre Fils en nos cœurs, Esprit qui, par la douceur de l'amour et la véhémence de la bonne volonté qui nous est inspirée par vous, pousse en nous ce cri: *O Père* [1]! Et vous nous rendez vos amis, ou plutôt vous vous aimez vous-même en nous, et après avoir espéré, car nous connaissions votre nom, Seigneur, et nous mettions notre gloire en vous; après avoir aimé en vous le nom, du Seigneur, et sous les inspirations de votre grâce, par votre esprit d'adoption, assurés que tout ce qui est à votre Père est à nous, nous osons vous appeler, en vertu de notre adoption par la grâce, du nom même que vous donne votre Fils unique par nature.

15. Mais parce que tout cela vient de vous, pour qui aimer, c'est faire du bien, de qui descend tout don excellent et parfait, ô Père suprême des lumières [2]! vous vous aimez vous-même en nous, et nous en vous, quand nous vous aimons par vous, et nous vous sommes unis autant que nous méritons de vous aimer, et nous participons (on l'a dit déjà) à cette prière du Christ votre Fils: *Je veux que, comme vous et moi nous sommes un, ils soient un en nous* [3]. Car nous sommes votre race, Seigneur, *la race de Dieu*, comme le dit votre Apôtre, transportant une pensée païenne d'un vase souillé en un vase excellent. Oui, nous *sommes la race de Dieu même* [4], des Dieux, des fils du Très-Haut. Une sorte de parenté spirituelle nous permet de revendiquer une grande affinité avec vous, puisque, par l'Esprit d'adoption, votre Fils ne dédaigne pas de prendre notre nom, et que, formés par de salutaires préceptes, façonnés à une école divine, nous osons dire avec lui et par lui: *Notre Père, qui êtes aux cieux* [5]. Vous nous aimez donc en tant que vous nous inspirez de l'amour pour vous et nous vous aimons en tant que nous recevons de vous votre Esprit, qui est votre amour, et qui pénètre et possède les plus intimes replis de nos cœurs, les convertit à la vérité pure, à la vértiable pureté, à une entière adhésion à

[1] Ps, IX. 5. — [2] Rom. III, 19. — [3] Id. IX, 12. — [4] Gen. X, 2.

[1] Galat. IV, 6. — [2] Jacq. I, 17. — [3] Jean XVII, 11, 2.1 — [4] Act. XVII, 29. — [5] Math. VI, 9.

votre amour: de là naît une union si grande, une telle adhésion, une jouissance si vive de votre douceur, que votre Fils, Notre-Seigneur, l'a qualifiée d'unité par ces paroles : *Qu'ils soient un en nous;* et il y a là une dignité, une gloire telle qu'il poursuit et ajoute : *Comme vous et moi, nous sommes un.* O joie ! ô gloire ! ô richesses ! ô orgueil ! car la sagesse a son genre d'orgueil, puisqu'elle dit : *Avec moi sont les richesses, et la gloire, et l'opulence superbe, et la justice*[1].

CHAPITRE VIII

Par l'amour nous ne faisons qu'un avec Dieu.

16. Mais quelle chose étrange ! Etre uni à Dieu par l'amour, et ne l'être pas par la béatitude! Car ceux-là sont vraiment exclusivement, uniquement, parfaitement bienheureux, qui vous aiment véritablement et parfaitement. *Bienheureux*, ont-ils dit, *le peuple qui possède ces biens.* Mensonge ! *Il n'y a d'heureux que celui dont le Seigneur est le Dieu*[2]. Car qu'est-ce qu'être heureux, sinon ne vouloir que le bien, et posséder tout ce qu'on veut ? Or vous vouloir, vous vouloir fortement, et c'est là vous aimer, vous aimer exclusivement, vous qui dédaignez d'être aimé avec un objet soit charnel, soit spirituel, soit terrestre, soit céleste, aimé en dehors de vous, c'est ne vouloir que le bien, et c'est avoir tout ce qu'on veut: car une âme vous possède dans la mesure qu'elle vous aime. Donc unis à Dieu par l'amour et la béatitude, nous comprenons que *sauver est le rôle exclusif de Dieu, et que sa bénédiction est sur son peuple*[3]. Aussi, ô Père! prières, vœux, sacrifices, tout ce qui est à nous, nous vous offrons tout cela assidûment par Notre-Seigneur Jésus-Christ votre Fils : comprenant et croyant que c'est de vous, par vous et pour vous que nous tenons en lui tout ce qu'il y a de bien en nous, puisque c'est de vous que nous tenons l'existence.

17. Toutes ces choses, à l'aide du Saint-Esprit qui réside en nous, nous les croyons et entendons autant qu'il est permis de les entendre. Cet Esprit, comme il a été dit, en affermissant et en s'unissant notre esprit, verse en nous son souffle quand il le veut, comme il veut, et autant qu'il le veut. Nous sommes son ouvrage. Créés dans les œuvres saintes, il est notre sanctification, notre justification, notre amour. Oui, il est lui-même notre amour par lequel nous atteignons jusqu'à vous. Nous vous embrassons ; car, ô Majesté inaccessible, vous semblez saisissable pour l'âme qui vous aime. Encore que nulles facultés, aucun esprit ne vous saisissent, l'amour réussit à vous saisir tout entier, malgré votre grandeur, quand il vous aime tout entier, aussi grand que vous êtes, si pourtant il y a totalité là où il n'y a pas particularité, s'il y a quantité, là où il n'y a pas de fraction. et s'il y a possibilité d'embrasser l'Etre où tout cela ne se rencontre pas. Mais quand nous aimons, notre esprit se trouve affecté par votre Saint-Esprit, qui habite en nous et à qui nous devons la charité de Dieu répandue en nos cœurs. Et quand votre amour, l'amour du Père pour le Fils, l'amour du Fils pour le Père, l'Esprit-Saint qui réside en nous est pour vous ce qu'il est, c'est-à-dire quand il est l'amour qui change la captivité, le secret qui transforme en lui-même et sanctifie toutes les affections de notre âme ; nous vous aimons ou vous vous aimez en nous, nous d'affection, vous d'effet. Vous nous unissez en vous par votre unité, à savoir par votre Esprit-Saint que vous nous avez donné, d'où résulte ceci : pour le Père connaître le Fils, c'est être ce qu'il est ; pour le Fils connaître le Père, c'est être ce qu'est le Père, selon ce que dit l'Évangile : *Personne ne connaît le Père sinon le Fils, et personne ne connaît le Fils sinon le Père*[1].

27. Pour le Saint-Esprit, également connaître et embrasser le Père et le Fils, c'est partager leur essence. Ainsi pour nous, créés à votre image dont Adam nous a dépouillés et que le Christ rétablit chaque jour en nous : pour nous qui aimons Dieu, l'aimer, le craindre, observer ses commandements, c'est être et n'avoir avec lui qu'un esprit ; car craindre Dieu et observer ses commandements, c'est tout l'homme[2]. Etre adorable, redoutable et digne de nos bénédictions, donnez-nous cet esprit. *Envoyez votre esprti et tout sera créé, et vous renouvellerez la face de la terre*[3]. Car ce n'est pas le déluge ni les flots débordés, ce n'est pas le trouble, la confusion d'affections si nombreuses, si diverses qui approche de Dieu. Il a assez duré, Seigneur, ce cataclysme, châtiment des fils d'Adam. Amenez votre esprit sur la terre : que la mer fuie avec les amertumes de l'antique condamnation ; que la terre paraisse.

[1] Prov. VIII, 18. — [2] Ps. CXLIII, 15. — [3] Ps. III, 9.

[1] Math. XI, 27. — [2] Eccl. XII, 13. — [3] Ps. CIII, 30.

la terre altérée de la source de vie. Vienne la colombe, l'Esprit-Saint, après l'expulsion de l'oiseau sinistre qui s'abat sur les cadavres ; vienne la colombe, dis-je, avec le rameau d'olivier, rameau qui alimente et éclaire, annonce la paix[1]. Que votre sainteté nous sanctifie, que votre unité nous unisse, afin que le nom de la charité nous rattache, comme par un lien de parenté, à Dieu qui est charité, et que nous soyons unis à lui par la vertu de ce nom.

18. Mais il importe, Seigneur, comment on vous aime. Beaucoup, en effet, selon l'expression d'un homme éclairé, par vous aiment la lumière de la vérité, mais n'aiment pas ses reproches[2]. Beaucoup honorent d'affection la justice dont ils sont éloignés en réalité : ils l'approuvent, ils l'aiment en elle-même, sans la pratiquer dans leur conduite. Ceux-là vous aiment-ils vraiment, ô Dieu véritable justice? Vous aiment-ils vraiment ? Les philosophes mondains l'ont autrefois cultivée et de cœur et d'effet au point qu'ils disaient d'eux-mêmes : *C'est par amour de la vertu que les gens de bien ont le mal en horreur*[3] ; mais ils sont convaincus de n'avoir pas aimé la justice, ceux qui n'ont pas eu d'amour pour vous, pour vous source et principe de justice, pour vous vers qui elle remonte, pour vous sans qui toute vertu humaine n'est qu'un linge souillé, ils n'avaient pas la foi qui opère par la charité, encore qu'ils eussent un certain amour affecté, et une certaine honnêteté dans les œuvres ; mais comme ces qualités ne découlaient pas de la source, et ne tendaient pas à la fin de la véritable justice, ils erraient d'une façon d'autant plus désespérée qu'ils déployaient plus d'ardeur à courir hors du chemin. Et le chemin, ô Père, c'est votre Christ qui a dit : *Je suis la voie, la vérité et la vie*[4].

CHAPITRE IX

L'Amour consiste dans l'observation des préceptes.

19. Votre vérité donc, ou la vie vers laquelle on va, la voie qui y conduit nous décrit la forme simple et vraie de la divine et véritable philosophie, en disant à ses disciples : *Comme mon Père m'a aimé, je vous ai aimés moi-même. Si vous gardez mes préceptes, vous demeurerez dans mon amour, comme moi j'ai gardé les ordres de mon Père, et je demeure dans son amour*[1]. Voilà le bien-aimé du bien-aimé comme on lit dans le psaume[2]. Avec le Père, il aime le Fils, et le Fils demeure dans l'amour du Père jusqu'à la pleine observation de ses commandements, et le bien-aimé du bien-aimé, c'est encore le disciple chéri qui aime le Christ son maître jusqu'à l'observation de tous ses préceptes, qui, fallût-il mourir, ne perd pas cette volonté, et qui sous l'illumination de la vérité et de l'amour sait bien user de toutes choses, qu'elles servent au bien, qu'elles portent au mal ou qu'elles soient indifférentes, ce qui est le propre de la vertu de charité. Car la vertu, nous l'avons déjà dit, est le bon usage de la liberté. Mais l'acte vertueux est le bon usage de ces choses dont il nous serait possible même de mal user. Aussi, pour ne pas mutiler la charité, on nous ordonne d'aimer le prochain selon la pure loi de la charité ; afin que comme Dieu s'aime lui-même exclusivement en nous, comme nous déclarons n'aimer que Dieu, ainsi nous commencions aussi à aimer comme nous-mêmes, le prochain en qui nous n'aimons que Dieu, ainsi qu'en nous-mêmes.

20. Mais pourquoi Seigneur, tant de paroles? ma pauvre âme est nue, froide, grelottante, elle désire se réchauffer au foyer de votre amour. C'est pourquoi, dépourvu de vêtements, je rassemble et je couds comme je puis ces lambeaux tels quels pour en couvrir ma nudité. Ce n'est pas deux arbres, comme cette femme si sage de Sarepta, c'est deux pauvres rameaux tirés de mon désert, de la spacieuse vanité de mon cœur que je réunis, afin d'entrer dans le tabernacle de ma maison, d'y préparer une poignée de farine, une fiole d'huile, de manger, de mourir[3], non pas de mourir, mais de vivre pour raconter les œuvres du Seigneur[4]. Debout dans ma demeure solitaire comme l'onagre, habitant une terre aride et brûlée, j'attire en moi le vent de l'amour[5], et j'ouvre vers vous mes lèvres, mon Dieu ! et j'appelle en moi votre souffle. Et de temps en temps, quand les yeux fermés je suis là haletant après vous, vous déposez dans la bouche de mon cœur un mêts dont je ne puis connaître la nature ; j'en sens bien la saveur : elle est si douce, si suave, si forti-

[1] Gen. VIII. — [2] S. August. confess. l. V, ch. XXIII, n° 4. — [3] Horace Épît. l. I, ép. XVI, 52. — [4] Jean XIV, 6.

[1] Jean XV, 9, 10. — [2] Ps. LXVII, 13. — [3] III Rois XVII, 10, 16. — [4] Ps. CXVII, 17. — [5] Jérém. II, 24.

flante que si je l'avais toujours, je n'aurais plus rien à demander. Mais je la reçois sans que mes yeux l'aperçoivent, que mon âme la sente, que mon esprit en ait l'intelligence, vous ne le permettez pas. Après l'avoir reçue je veux la garder, ruminer, en apprécier le goût; mais elle passe. Quelle qu'elle soit, je l'absorbe dans l'espérance de la vie éternelle ; mais en ruminant longtemps la vertu de son opération, je souhaitais infuser dans les veines et les moelles de mon âme une sorte de suc vital qui me dégoûtât de toutes les autres affections et ne me laissât que le sentiment de cette nourriture ; mais hélas ! elle passe trop vite ! et lorsque pour la chercher, la recevoir ou la goûter, je m'applique à m'en retracer une ombre et à en graver profondément les traits dans une mémoire fidèle, ou à prêter à ses défaillances le secours de ma plume, la réalité, l'expérience m'obligent à comprendre le sens de ce mot de votre Evangile relatif au Saint-Esprit : *Vous ne savez ni d'où il vient, ni où il va.* Et quand j'ai tenté de me figurer ces opérations sous les traits d'une image qui me soit un mémorial et comme une sorte de retraite où je puisse à mon gré me retrouver moi-même, autant de fois que je le voudrai ; *l'Esprit souffle où il veut*[1], me crie le Seigneur. Et sentant en moi qu'il souffle, non quand je le veux mais quand il le veut, je trouve ces images mortes et insipides. C'est uniquement vers vous, je le comprends, qu'il me faut lever les yeux, vers vous, source de toute vie, afin de voir la lumière dans votre seule lumière. Mes yeux sont donc dirigés vers vous ; qu'ils y restent ; que les progrès de mon âme n'aient d'autres principes ni d'autre terme que vous. Et quand ma faible vertu fléchira, que ses défaillances mêmes aspirent après vous. En attendant, combien dureront les délais dont vous usez envers moi ? Jusques à quand repousserez-vous mon âme misérable, inquiète et avide de vous ? Cachez-moi, je vous prie, cachez-moi dans le secret de votre face, dérobez-moi au tumulte du monde, abritez-moi dans votre tabernacle, contre les langues méchantes[2]. Mais déjà l'âme me rappelle et les serviteurs s'agitent.

[1] Jean III, 8. — [2] Ps. XXX, 21.

CHAPITRE X

Profession d'amour et hommage envers Dieu.

22. Maintenant donc, mon Dieu, avec une fois entière, je vous honore comme le principe unique, la sagesse absolue qui fait que toute âme sage est sage ; comme le bien essentiel qui rend bienheureux tout ce qui est bienheureux. Je vous adore comme le Dieu unique, je vous vénère, je vous bénis, je vous aime ou je désire vous aimer de tout mon cœur, de tout mon esprit, de toutes mes forces. Tout ange ou tout bon esprit qui vous aime, m'aime aussi, je le sais et aime quiconque l'aime en vous, quiconque demeure en vous et peut sentir les prières ou les affections humaines, je le sais maintenant, et c'est en vous, à mon tour, que je me réjouis de sa gloire. Quiconque trouve en vous son bien m'aime en vous, et ne saurait m'envier la participation qui m'associe à vous. L'esprit apostat est seul capable de faire sa joie de notre misère et de trouver son bonheur dans notre perte ; déchu du bien général, et de la béatitude véritable, il n'est plus soumis à la vérité, il jouit en égoïste de son bien personnel, et il hait le bien de tous. O vous donc, Dieu le Père, le Créateur à qui nous devons la vie ; ô vous, sagesse du Père, qui nous avez réformés et aidés à vivre sagement ; ô vous, Esprit saint, objet de notre amour et source de nos affections, en qui nous puisons une vie heureuse, en attendant une autre parfaitement heureuse : Trinité, une en substance, Dieu un, de qui nous tenons l'être, par qui et en qui nous sommes, dont le péché nous a éloignés, dont nous avons perdu la ressemblance, qui n'avez pas voulu nous laisser périr ; principe vers lequel nous remontons, modèle que nous suivons, grâce qui nous réconcilie, nous vous adorons, nous vous bénissons. A vous la gloire dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

TRAITÉ

DE LA NATURE & DE LA DIGNITÉ DE L'AMOUR

PAR LE MÊME

GUILLAUME DE SAINT-THIERRY

CHAPITRE PREMIER

L'amour est naturel à l'homme ; il est dégénéré, corrompu par le vice de la chair.

1. L'art des arts c'est l'amour : la nature s'en est réservé l'enseignement, ainsi que Dieu auteur de la nature. En effet, l'amour mis en nous par le Créateur et dont d'adultères affections ont altéré la pureté, cet amour, dis-je, s'enseigne lui-même, et ses disciples ne sont que les disciples de Dieu [1]. L'amour dans l'âme est une force qui, par son poids, la porte vers sa place et sa fin. Car toute créature soit spirituelle, soit corporelle, a un lieu qui l'attire naturellement, et elle a un poids qui l'entraîne. Un poids, comme l'a dit un vrai philosophe, n'entraîne pas toujours en bas : le feu monte, l'eau descend, et ainsi des autres corps. L'homme aussi obéit à cette loi de la pesanteur, qui porte naturellement son esprit en haut, son corps en bas, chacune de ces parties en son lieu, ou vers sa fin. Et quel est le lieu du corps ? *Tu es terre*, est-il dit, *et tu retourneras en terre* [2]. Mais de l'esprit, il est dit au livre de la Sagesse : *Il retournera à Celui qui l'a créé* [3]. Voyez l'homme ainsi dissous emporté de tout son poids en son lieu. Dans l'ordre juste et naturel, l'esprit remonte vers Dieu qui l'a créé, et le corps rentre dans la terre, non-seulement dans la terre, mais dans les éléments dont il avait été tiré et façonné. En lui, en effet, il y a de la terre, de l'eau et de l'air : la dissolution d'un composé naturel étant naturelle, chacune des fractions de ce composé retourne par son propre poids aux éléments d'où elles sont sorties, et la dissolution est parfaite, quand toutes ces fractions seront rentrées en leur lieu. Faut-il dire ici corruption, putréfaction, ou, selon l'expression employée précédemment, résolution? à vous de décider. Aucun des éléments ne sort des sentiers de la nature ; seule, l'âme misérable, l'esprit dégénéré de lui-même, corrompu par le péché, ne sait plus ou n'apprend que difficilement à remonter à son principe, vers lequel pourtant la nature le pousse. Il est bien constamment poussé par son propre poids : il désire la félicité, il rêve le bonheur, il ne cherche que lui. Or heureux celui qui a le Seigneur pour Dieu, heureux celui-là, pas d'autre [1]. Mais en cherchant la félicité, dans une région et sur une route où elle n'est pas, l'âme s'éloigne de sa naturelle direction. Et c'est pourquoi, ayant perdu sa lumière naturelle, elle a besoin d'un homme qui l'instruise et l'éclaire sur la félicité qu'on demande naturellement à l'amour, en lui montrant le lieu, le mode, la région, la route pour la trouver.

2. L'amour donc, on l'a dit, a été naturellement mis dans l'âme humaine par l'auteur même de la nature ; mais l'âme ayant perdu

[1] Jean VI, 45. — [2] Gen. III, 19. — [3] Eccles. XII, 7.

[1] Ps. CXLIII, 15.

la loi de Dieu, a besoin d'être enseignée par un homme: cet enseignement n'a pas précisément pour but de lui apprendre ce qu'elle ne sait pas; mais de la purifier, de la faire avancer, de l'affermir et de lui révéler les voies de la purification, du progrès et de la force. L'amour charnel et honteux a eu jadis ses maîtres, et sa fangeuse école : maîtres si habiles, si forts dans la corruption dont ils étaient atteints et qu'ils propageaient, que les partisans et les amis de ces fanges obligeaient le Docteur dans l'art d'aimer à corriger les chants impurs et à en neutraliser les effets, à indiquer les remèdes de la passion après en avoir retracé les feux; ce Docteur, qui avait dépensé tout son génie à allumer cet incendie, soit en lui cherchant des matériaux dans le passé, soit en imaginant lui-même des excitations nouvelles[1]. Et ce n'était pas l'amour charnel avec ses ardeurs qu'enseignait ce maître dont les leçons et la personne respiraient un feu que la raison ne venait pas modérer; assujettissant la vivacité naturelle de la passion à une discipline si j'ose dire indisciplinée, il la dressait au libertinage, et appelant à son aide des excitations superflues, il les portait jusqu'au paroxisme, à la rage de la volupté. Car dans ces hommes perdus et dépravés, les débordements de la concupiscence et du vice avaient détruit l'ordre naturel. L'ordre naturel, en effet, voulait qu'en eux l'esprit, par son poids, par son amour, s'élevât vers le Dieu qui l'a créé; mais abaissé par les séductions de la chair, l'esprit chez eux n'a pas compris, il est devenu pareil à la brute[2]. Ils ont grossi le nombre de ceux dont on pourrait dire : *Mon esprit ne restera plus dans ces hommes, ils sont chair*[3], et au nom desquels le Psalmiste s'est écrié : *Mon cœur en moi s'est fondu comme la cire liquéfiée*[4]. Le cœur est placé dans une étroite partie du corps; il est là comme un intermédiaire entre la région la plus élevée des sens, et la région inférieure; il semble chargé de gouverner et de diriger et l'humble empire placé au-dessous de lui, et la région des pensées et des actes. Mais sous l'influence de la concupiscence charnelle et de ses feux il s'amollit, il se fond, il descend dans le ventre et jusqu'au milieu du ventre; il ne goûte plus que les plaisirs du ventre, et descendant toujours, et s'enfonçant plus avant, il confond tout, il gâte tout, il dénature tout, et convertit le sentiment si naturel de l'amour en un bestial appétit : non-seulement il déshonore ses sens, il se rue en d'ignominieuses passions, mais il oublie son antique noblesse à ce point que lui, créé exclusivement pour Dieu, n'est plus par sa corruption et ses corrupteurs regardé que comme le repaire naturel de la luxure et la sentine de tous les vices. Infortunés, malgré les protestations de la nature, ils se sont avilis jusqu'à métamorphoser le lieu de leur âme, la propriété de Dieu, interdite à toute créature, en un séjour de Satan, séjour immonde et souillé de mille infamies.

[1] Ovide. — [2] Ps. XLVIII, 13, 21. — [3] Gen. VI, 3. — [4] Ps. XXI, 15.

CHAPITRE II

Origine et progrès de l'amour.

3. Ayant donc à parler de l'amour, dans la mesure où me le permettra celui-là même dont l'amour inspire mes efforts, commençons par redire sa naissance, puis suivons-le dans ses progrès et ses périodes diverses, jusqu'à sa féconde vieillesse exempte des douleurs de la sénilité, et pleine des richesses de la miséricorde. De même, en effet, que selon le progrès ou les décadences de l'âge l'enfant devient jeune homme, le jeune homme homme, ou l'homme vieillard; ainsi, à considérer le progrès des vertus, la volonté grandit et devient amour, l'amour charité, et la charité sagesse. Et à propos de l'amour dont il est ici question, il faut savoir son origine, sa noble généalogie, la famille d'où il sort. Premièrement le lieu de sa naissance c'est Dieu : c'est là qu'il est né, qu'il a été nourri, qu'il a grandi: il est le citoyen de cette région; il y est un indigène et non un étranger. Dieu seul en effet donne l'amour qui ne subsiste qu'en lui, puisqu'il n'est dû qu'à lui et qu'en vue de lui. S'agit-il donc de sa naissance, la voici : quand le Dieu-Trinité créa l'homme à son image, il mit en lui une ressemblance, éclatant reflet de cette Trinité créatrice : par cette image, le nouvel habitant du monde, en vertu de la loi naturelle qui attire les semblables, pouvait, *s'il le* voulait, s'attacher indissolublement à son principe, à savoir à son créateur, de façon que la multiplicité des créatures, leurs variétés, leurs attraits, les distractions et les séductions qu'elles engendrent ne séparassent pas de l'Unité de la Trinité suprême et créatrice cette trinité inférieure. Sur la face de l'homme Dieu répandit un souffle de vie, une force spirituelle, c'est-à-dire intellectuelle (c'est le sens du mot *souffle*, spiration), et une force animale (c'est le sens du mot

vie :) et cette infusion fut une création : dans la partie supérieure comme en une citadelle de cet être, il mit une force de souvenir qui permît à l'homme de se rappeler sans cesse la puissance et la bonté du Créateur : puis, aussitôt, sans aucun délai, la mémoire engendra la raison : la mémoire et la raison unies engendrèrent la volonté. Car la mémoire sait et indique le but où il faut tendre; la raison nous dit qu'il y faut tendre et la volonté y tend : et ces trois choses semblent ne faire qu'un, bien que formant trois énergies. Ainsi, dans la Trinité souveraine il y a une substance et trois personnes; et comme en elle le Père est le principe générateur, le Fils est engendré, et le Saint-Esprit procède de tous les deux, de la mémoire naît la raison, et de la mémoire et de la raison réunies procède la volonté. Afin donc que l'âme raisonnable créée en l'homme s'attachât à Dieu, le Père revendique la mémoire, et le Fils la raison, et l'Esprit qui procède d'eux réclame la volonté qui procède elle-même des deux autres facultés.

4. Voilà donc l'origine de la volonté, sa naissance, son adoption, sa dignité, sa noblesse. Quand sous les prévenances et avec la coopération de la grâce elle se met à s'attacher volontairement au Saint-Esprit même, amour et volonté du Père et du Fils, elle commence aussi à s'attacher spontanément au bien, et à vouloir fortement ce que Dieu veut, ce que la mémoire et la raison lui suggèrent, et cette volonté énergique c'est l'amour, et l'amour n'est pas autre chose que la volonté énergique du bien. Par elle-même la volonté est une simple affection tellement inhérente à l'âme raisonnable qu'elle la rend capable et de bien et de mal : de bien, quand la grâce lui prête secours; de mal, quand elle défaille, laissée à elle-même. En effet, dans la crainte que de la part de Dieu il ne manquât quelque chose à l'âme humaine, elle a reçu le don d'une volonté libre sous un double rapport; seconde-t-elle la grâce qui lui vient en aide, elle progresse dans la vertu; elle en prend le nom, elle devient l'amour. Laissée à elle-même, prétend-elle jouir d elle-même, elle se manque, elle le sent; et elle a en partage tous les noms des vices qu'elle a réellement : cupidité, avarice, luxure, etc. etc.

5. A son point de départ la volonté, libre, est comme placée à l'angle de la lettre de Pythagore[1]. Si, selon la dignité de sa nature elle s'élève à l'amour, selon l'ordre naturel de ses vertus elle progresse, elle va, nous l'avons dit, de l'amour à la charité, et de la charité à la sagesse. Au contraire, sans ordre en elle-même, mais par une juste disposition de Dieu, entraînée à sa ruine, enveloppée de ténèbres et de confusion, elle s'ensevelit dans l'enfer des vices si la grâce ne lui vient promptement en aide. Si quittant la route de l'enfer elle se remet en marche à la suite de la grâce, son guide et son soutien, et grandit ainsi en amour, pleine alors des forces de la jeunesse, de l'esprit de crainte qui lui inspirait la peur enfantine du châtiment, elle s'élève à l'esprit de piété, elle y goûte une grâce nouvelle pour elle, elle commence à aimer Dieu, à l'honorer, et il est dit que *la piété c'est le culte de Dieu*[1]. Que cette jeunesse déploie donc sa force, son énergie, non pas d'âge, mais de vertu, sans perdre pourtant les ardeurs de la jeunesse que la raison lui défend de corrompre. Si on trouve la folie dans les corrupteurs de ces dons, dans ces hommes dont l'esprit est comme l'esprit des bêtes ou des brutes, *dont la chair*, au dire d'un prophète, *est comme la chair des ânes*[2], à plus forte raison ceux qui sont dans la vérité de l'amour, qu'il embrase de ses feux spirituels, doivent-ils, dans cette ferveur de la jeunesse spirituelle, éprouver aussi à leur façon une sorte de folie. N'est-ce donc pas un outrage à la nature que ses corrupteurs réussissent mieux à la tourner au mal que ses amis véritables au bien.

CHAPITRE III

D'une sainte folie de l'amour requise dans l'homme vraiment religieux.

6. Ecoutez-la cette sainte folie : l'Apôtre s'écrie : *Si nous sommes dans les transports, c'est pour Dieu ; si nous sommes sobres, c'est pour vous*[3]. Voulez-vous une autre folie ? *Si vous leur pardonnez leur péché*, dit Moïse, *pardonnez: sinon effacez-moi du livre où vous m'avez inscrit*[4]. En voulez-vous une troisième ? *Je souhaitais*, dit saint Paul, *d'être anathème et séparé du Christ pour mes frères*[5]. Et n'y a-t-il pas une folie ... dans cette disposition d'une âme ... par le cœur à ce qui est en réalité impossible, et qui consent à être séparée de Jésus-Christ? Telle fut encore l'ivresse des

[1] Y.

[1] Job XXVIII, 28. Selon les sept. — [2] Ezéch. XXIII, 20.— [3] II Cor. V, 13.— [4] Exode XXXII, 31, 32.— [5] Rom. IX, 3.

apôtres à l'arrivée du Saint-Esprit, et la folie de Paul quand Festus lui disait : *Tu es fou, Paul*[1]. Est-il donc étonnant qu'on traite de la sorte un homme qui, au péril de sa vie, essaie de convertir au Christ des juges qui l'accusent précisément de croire au Christ? Cette folie n'avait pas sa cause dans la littérature de l'apôtre, ainsi que le disait un roi qui savait bien la vérité tout en la dissimulant; elle avait pour principe l'ivresse du Saint-Esprit; elle le poussait à désirer rendre ses juges absolument semblables à lui. Et pour ne pas citer d'autres exemples, quelle folie et plus forte et plus étrange qu'un homme avide de quitter le monde et brûlant de s'unir à Jésus-Christ, consente pour Jésus-Christ même, par obéissance et charité, à rester dans le monde, et se replonge dans la fange à l'heure même où il vole vers le ciel? C'est là ce jeune Benjamin qui, dans son exaltation[2], n'a plus le sentiment ni de son intérêt ni de lui-même, et ne connaît plus que celui qui est l'objet de ses transports. C'est aussi la folie qui possédait les martyrs souriant aux tortures. Pourquoi ne redirais-je pas ici le cri que les fureurs de la luxure arrachaient à un poète lascif: « Une folie est bien permise[3]? »

7. Il nous est donc aussi permis de nous livrer à une ferveur juvénile, et de lâcher les rênes aux élans de la piété. Sans doute, cet état ne connaît pas, ne doit pas connaître de frein, et pourtant il souffre celui de la raison. Cette ferveur des novices ne s'apprend ni dans nos vues personnelles toujours si complaisantes pour nous, ni dans cette facilité à user envers soi-même d'adoucissements acceptables cependant, quand c'est un autre qui nous les accorde. Partant de nous pour s'exercer sur nous, la censure doit être rigide, et la sévérité inflexible. Mais si un père, un frère dans leur charité ou leur piété nous dirigent ou nous conseillent, que notre humilité soit douce et soumise en tous points. Otez l'une ou l'autre de ces conditions, et alors votre attachement, votre tiédeur me font désespérer de votre persévérance dans la carrière, ou votre témérité trembler pour votre ruine. C'est pourquoi toute la discrétion d'un novice doit consister à devenir en tout insensé pour Jésus-Christ, et à dépendre de la volonté d'autrui, surtout s'il rencontre un supérieur qui tient certainement de Dieu la science qu'il enseigne. Ses progrès et son obéissance ne l'autoriseront toutefois pas à prendre la liberté de juger, surtout si évidemment on ne lui commande rien de contraire à la loi de Dieu, à moins qu'une longue et patiente expérience ne lui ait donné l'intelligence de ces matières. Qu'il travaille surtout à s'exercer à l'obéissance de laquelle il est écrit : *Purifiez vos cœurs dans une obéissance de charité*[1]. Telle est la volonté de Dieu, volonté agréable et parfaite.

8. Pour obtenir et conserver ces dispositions, il faut appeler continuellement à son aide une prière attentive et persévérante; une prière assez confiante pour tout espérer, assez fervente pour sembler contraindre Dieu, assez affectueuse pour sentir qu'elle obtient dans sa prière même tout ce qu'elle demande; assez humble pour souhaiter toujours que la volonté de Dieu s'accomplisse préférablement à la sienne. Que l'âme s'efforce aussi d'avoir, qu'elle cherche les vertus suivantes : Pureté du cœur et de corps, silence ou prudence dans les paroles, modestie des regards, retenue des oreilles, marche calme et douce, régime et sommeil sobres qui facilite les bonnes œuvres au lieu de leur être un obstacle; point de rire bruyant, indice de la légèreté du cœur; douceur et grâce dans le sourire; méditations spirituelles et assidues, lectures utiles et non curieuses; soumission envers les supérieurs, respect pour les anciens, affection pour les jeunes gens; nulle passion de dominer, amour de la sujétion: désir d'être utile à tous ceux avec qui on vit; point de gravité excessive, point de légèreté: sur le front sérénité, au cœur douceur pour tous, bienveillance dans l'action. C'est aussi le lieu et le temps de retrancher les plaisirs, d'extirper tous les vices, de briser la volonté, de couper et d'abattre non pas les volontés, mais leurs simulacres, rameaux sauvages et spontanés, afin d'accroître dans la volonté vraie et naturelle l'espérance du progrès. Car la concupiscence charnelle, la concupiscence des yeux, l'ambition du siècle[2] sont moins des volontés que des appétits.

CHAPITRE IV

Du goût et des efforts pour progresser dans l'amour ou en atteindre la perfection.

9. Que celui qui aime davantage coure

[1] Act. XXVI, 24. — [2] Ps. LXVII, 28. — [3] Virg. Egl. III, 36.

[1] I Pierre I, 22. — [2] I Jean II, 16.

donc plus vite : c'est ici qu'il faut travailler et agir : travail qui demande des sueurs, action qui exige des efforts, surtout parce que l'amour encore aveugle accomplit son œuvre sans savoir ni d'où il vient ni où il va ; il fait de ses affections le même usage que l'aveugle de ses mains : l'aveugle se sert de ses mains sans les voir, ni elles ni leur ouvrage. Supposons donc un homme clairvoyant qui dresserait un aveugle à un travail quelconque ; il l'attire pour l'instruire, il l'oblige à se baisser, à se lever ; il lui donne l'attitude nécessaire, mais il l'initie plutôt à certains exercices qu'à l'art de réaliser l'ouvrage entrepris. Ainsi, par tout ce qui vient d'être dit, l'amour aveugle est bien façonné extérieurement à une certaine honnêteté de mœurs et de vie ; mais quand le fonds de l'homme intérieur, amolli par un long usage de la discipline, pourra recevoir enfin et pleinement l'empreinte et la forme voulues, alors il produira des fruits pacifiques de salut ; il recueillera non plus en apparence mais en réalité le profit de ces exercices et d'autres semblables. En effet, toutes les prescriptions dont nous avons enuméré l'observance ne sont pas encore dans l'affection, elles ne sont qu'en désir, dans l'enseignement de la raison, et c'est d'elles que le Prophète chante avec humilité : *J'ai désiré de désirer vos commandements*[1]. Cependant comme je l'ai dit de l'aveugle, si l'œil ne voit pas, la main est active ; que l'homme avide de faire de grands progrès soit fidèle dans les plus petites choses ; qu'il déploie sa bonne volonté dans l'exercice des facultes qu'il tient de la libéralité de Dieu, de son corps, par exemple : qu'il fasse ce que dit l'Apôtre : *Je parle d'une façon humaine à cause de la faiblesse de votre chair. Comme donc vous avez fait servir vos membres à l'impureté et a l'iniquité pour l'iniquité, ainsi maintenant faites servir vos membres à la justice pour votre sanctification*[2]. Comme s'il disait : quand l'amour sera transformé en charité, quand l'âme aura acquis sa parfaite pureté, alors je vous dirai ou je vous indiquerai quelque chose de bien différent, de divin. En attendant, recevez ce que je vous offre d'humain. A l'époque de vos vieilles negligences et de vos péchés passés, vous vous étiez affranchis de la justice ; vous n'aviez rien de commun avec elle, vous aviez mis tous vos membres au service du péché et du mal : aujourd'hui consacrez-les

[1] Ps. CXVIII, 20. — [2] Rom. VI, 19.

à la justice et à la sainteté. Fidèle sur ce point, l'âme commencera à éprouver en elle-même ce mot de David : *En votre nom je lèverai mes mains. Que mon âme soit remplie et comme rassasiée et engraissée*[1]. En effet, si par l'esprit elle mortifie les actes de la chair[2], si elle glorifie Dieu par ses œuvres, remplie dès lors, rassasiée, engraissée par l'Esprit-Saint, cette âme commence à se renouveler interieurement et à revêtir l'homme nouveau créé selon Dieu dans la justice et la sainteté de la vérité[3].

10. Dès lors les choses changent pour elle de face : ces dons choisis qu'elle avait jusque-là laborieusement cherchés se montrent plus familièrement à elle ; le corps humilié sous de pieuses disciplines contracte la sainte habitude de se mettre au service de l'esprit ; la physionomie de l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour et s'illumine dans la contemplation des biens de Dieu. Des apparitions fréquentes et subites de saintes splendeurs raniment l'âme fatiguée par de longs désirs et l'illuminent : car la sagesse accourant joyeuse à notre rencontre sur les chemins, comme Job le dit, *cache sa lumière en ses mains, et lui commande ensuite de paraître de nouveau : elle fait connaître à celui qu'elle aime que la lumière est son partage et qu'il pourra s'élever jusqu'à elle*[4]. Dès ce moment l'âme, longtemps agitée, éprouve certaines émotions aussi douces qu'inaccoutumées dont la présence est pour elle un suave repos ; lui sont-elles ôtées, elle souffre et aspire après leur retour. Pareille à une personne élevée aux champs et habituée à une alimentation rustique, à peine commence-t-elle à goûter sur le seuil de la cour royale les affections dont on vient de parler, que ignominieusement et violemment repoussée, elle a peine à se résigner à rentrer en sa pauvre demeure ; elle revient à la porte du palais, importune, fatigante, inquiète comme une pauvresse, une mendiante ; elle espère, elle soupire, elle regarde si on ne lui donne rien et si on ne lui ouvre pas ; et souvent ses instances importunes franchissent et surmontent si bien tous les obstacles, que l'impudente emportée par ses désirs s'élance jusqu'au foyer de la sagesse, jusqu'à sa table, et au risque de se voir écartée de nouveau, elle s'y assied et s'entend dire : *Mangez, amis ; mes bien-aimés, enivrez-vous*[5]. De là naît aussitôt l'amour de la sainte pauvreté, le goût de

[1] Ps. LXII, 5, 6. — [2] Rom. VIII, 13. — [3] Ephés. IV, 23, 24. — [4] Job XXXVI, 32, 33. — [5] Cantique V, 1.

l'obscurité, l'horreur des mondaines distractions, l'habitude de la prière et de la psalmodie.

CHAPITRE V

Dangers et dommages de la grâce négligée; éloge de la charité véritable.

11. Mais ici se rencontre un grand obstacle, celui des tentations qui, si on ne le combat, entrave la marche jusque-là prospère et heureuse de bien des gens, ou qui leur fait rebrousser chemin, quelquefois jusque dans les lâchetés de la tiédeur. Les secours que la bonté d'un père leur a ménagés pour les empêcher de défaillir sur la route leur paraissent suffire : ils fixent comme terme de leurs progrès le point même où ce progrès s'arrête; et ainsi ils commencent à baisser là où ils cessent d'avancer. Ils vont plus loin; ils foulent aux pieds la grâce de Dieu, ils s'en servent pour se forger contre elle une vaine confiance; et soit de bouche, soit dans leurs cœurs, ils se vantent de n'être pas délaissés de Dieu; ils mangent, ils boivent leur jugement aussi souvent qu'ils reçoivent la grâce de la visite et des consolations célestes, et leur présomption s'appuie ainsi non sur l'exécution des volontés du Seigneur, mais sur celle de leurs volontés propres. *Les ennemis du Seigneur*, dit le psalmiste, *lui ont menti, leur temps s'étendra dans tous les siècles; et il les a nourris de la plus riche substance du froment, il les a rassasiés du miel du rocher*[1]. Voyez, ils sont nourris, et ce sont des ennemis; ils ont été rassasiés, et ils ont menti. Dieu leur a prodigué non-seulement le froment, mais ce qu'il a de plus riche : ce n'est pas la pierre, mais le miel de la pierre, à savoir la grâce divine et cachée des sacrements dont ont été rassasiés ceux qui sont convaincus ici d'hostilité : sans cette hostilité ils n'auraient pu être si vite rassasiés; car celui qui est rassasié ne demande pas plus qu'il ne reçoit; il est rempli, ce qu'il a lui suffit. Et ainsi, comme dit l'Apôtre, *après la première illumination, après avoir goûté le don céleste, participé à l'Esprit-Saint, goûté également la bonne parole de Dieu et les vertus du siècle à venir*, pécher volontairement, pécher après avoir connu la vérité, c'est crucifier de nouveau en soi le fils de Dieu, le fouler aux pieds, souiller le sang de l'alliance, source de sanctification, et outrager l'esprit de grâce. Et crucifier en soi le Fils de Dieu, qu'est-ce sinon faire le mal pour obtenir un bon résultat, pécher avec confiance et mettre sur la croix de Jésus-Christ ses offenses? Oh! si ceux qui tiennent une pareille conduite entendaient la suite du texte : *Une terre qui boit la pluie venant souvent sur elle et qui produit une herbe utile à ceux qui la cultivent est bénie de Dieu; mais quand elle produit des épines et des ronces, elle est abandonnée et bien près de la malédiction, on finit par y mettre le feu.* Mais revenons à de meilleures idées, comme dit le même Apôtre, *à des pensées plus salutaires*[1].

Déjà donc la jeune âme qui laisse présager de si bonnes espérances et dont Dieu réjouit la jeunesse, commence à grandir vers la perfection, à la mesure de l'âge de la plénitude de Jésus-Christ[2]. Déjà en effet l'amour se fortifie en elle, s'illumine, se transforme en un sentiment et en un nom d'une plus grande vertu et d'une dignité plus haute; car l'amour illuminé c'est la charité. Oui l'amour venu de Dieu, qui a Dieu pour objet et qui vit en lui, c'est la charité. Mais *la charité c'est Dieu*, comme dit saint Jean[3] : si cet éloge est court, il renferme tout. Tout ce qu'on peut dire de Dieu peut se dire également de la charité, à la condition pourtant de considérer ici la nature du don et celle du donateur, et d'entendre que dans le donateur la charité est un nom de substance et un nom de qualité dans le don : que c'est par emphase que le don de la charité est appelé Dieu, en ce que plus que toutes les vertus la charité unit et s'assimile à Dieu. Que dirons-nous de cette vertu? Sa renommée seule est parvenue jusqu'à nous : nous ne la connaissons pas elle-même, nous ne l'avons pas vue. Mais l'Apôtre la connaît, lui qui, la proclamant une route plus sublime que les autres, la célèbre avec effusion et s'écrie : *Je vais vous montrer une voie plus excellente encore : quand je parlerais le langage des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je suis un airain sonnant et une cymbale retentissante. Et quand j'aurais le don de prophétie, que je connaîtrais tous les mystères et toute la science, quand j'aurais de la foi jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Et si je distribue aux pauvres tous mes biens, si*

[1] Ps. LXXX, 16, 17.

[1] Hébr. 6, 4-9, 10, 26-29. — [2] Ephès. IV, 13. — [3] I Jean IV, 16.

je livre mon corps aux flammes sans avoir la charité, cela ne me sert de rien. La charité est patiente, elle est douce : la charité n'est pas envieuse, elle n'agit pas insolemment, elle ne s'enfle point, elle ne s'irrite point, elle n'est point ambitieuse, elle ne cherche point son propre intérêt, elle ne pense pas le mal. Elle ne se réjouit point de l'iniquité ; mais elle met sa joie dans la vérité ; elle souffre tout, elle croit tout, elle espère tout, elle endure tout. La charité ne finira jamais, pas même lorsque les prophéties s'anéantiront, que les langues cesseront et que la science sera détruite. Maintenant demeurent la foi, l'espérance, la charité ; mais la plus grande de ces vertus c'est la charité[1]. Voilà le joug suave du Seigneur, son fardeau léger, ce fardeau qui porte celui qui le porte et le rend léger ; ce léger fardeau de l'Evangile, suave à ceux à qui le Seigneur lui-même dit : *Je ne vous appellerai plus des esclaves, mais des amis*[2]. Celui qui, en effet, était d'abord incapable de porter les préceptes de la loi, a trouvé les préceptes de l'Evangile allégés par la coopération de la grâce. Celui qui d'abord était incapable de remplir ce commandement : *Tu ne tueras point*[3], a trouvé légère l'obligation *d'immoler son âme pour ses frères*, et ainsi des autres commandements. On met une lourde charge sur un cheval qui l'épouvante ; alors on fait avancer un chariot aux roues agiles, c'est l'Evangile qui court à travers le monde en tirant, sans travail et doublé, le fardeau d'abord estimé trop pesant. Ainsi l'oiseau nu, encore sans plumes et sans ailes, était impuissant à se porter ; mais avec le poids surajouté de ces plumes et de ces ailes, il vole rapidement. Ainsi encore, le pain dur qui seul ne pouvait passer, lorsqu'on y adjoint du lait ou un autre liquide glisse aisément à travers le gosier.

13. L'amour a donc débuté par des efforts et par une affection dont la charité est le terme. Et la main de la charité opère avec une légèreté d'autant plus grande qu'elle est aidée par l'œil illuminé. D'abord nous opérons par la main, puis la main purifie l'œil, ce qui fait dire à David : *Vos préceptes m'ont donné l'intelligence*[4]. L'âme commence par avoir l'intelligence de ses œuvres, par discerner ses affections ; puis les vertus la pénètrent si bien que de même qu'en Dieu l'être et la bonté se confondent, ainsi pour un cœur juste et saint, exister c'est vivre dans la sainteté, la justice, la piété : dans la sainteté relativement à elle-même, dans la justice relativement à tous les hommes, dans la piété relativement à Dieu. Par l'accroissement de la grâce, le sentiment de la justice affecte si bien l'âme juste, que désormais, en aucune partie d'elle-même, pensées, affections, actions, elle ne sait plus, elle ne peut plus qu'être juste ; son être tout entier est pénétré et rempli de cette idée de justice. C'est pourquoi l'Apôtre dit : *La charité ne meurt pas*. Nos affections ou nos œuvres chancellent quelquefois ; elles dévient, tant que cette vie condamne la charité à ne voir que partiellement, en un miroir, en énigme ; mais le sentiment de la charité subsiste entier, ferme dans toute son énergie.

[1] I Cor. XII, 31. XIII. — [2] Jean XV, 15. — [3] I Jean III, 16. — [4] Ps. CXVIII, 104.

CHAPITRE VI

L'Amour survit dans l'homme même quand il est, comme malgré lui, asservi à la loi de la chair et du péché.

14. Autre, en effet, est un sentiment, autre une affection. Le sentiment est une puissance générale et perpétuelle, une vertu ferme et stable qui possède l'âme que la grâce lui a soumise, tandis que les affections varient avec la diversité du temps et des choses. A cause du vice originel, l'infirmité de la chair choppe souvent, tombe souvent, se blesse quelquefois grièvement ; sous le coup de cette blessure, l'âme gémit intérieurement : elle est plutôt passive qu'active dans ces rencontres extérieures et fâcheuses ; pourtant elle ne perd pas la charité ; c'est plutôt la charité qui lui arrache ces gémissements et ces cris : *Malheureux homme que je suis ! Qui me délivrera de ce corps de mort ?* Et l'Apôtre ajoute : *Par l'esprit j'obéis à la loi de Dieu ; et par la chair, je suis l'esclave de la loi du péché.* Et encore : *Ce n'est pas moi qui fais cela, c'est le péché qui habite en moi*[1]. Aussi tout homme qui, pour employer le langage de saint Jean, est né de Dieu, ne pèche pas : et ne pèche pas, selon la raison de l'homme intérieur ; il ne pèche pas en ce sens qu'il hait le péché qui donne la mort au lieu de l'approuver, le germe de la naissance spirituelle qui la fait naître de Dieu le conservant intérieurement. Que si pourtant et parfois il est blessé, assailli par le péché, la racine de la charité profonde en lui l'empêche de périr. Au contraire, il se relève et se redresse avec plus de

[1] Rom. VII, 24, 25, 17.

force et de vigueur dans l'espoir de fruits excellents. C'est ce que dit saint Jean : *Quiconque est né de Dieu ne fait pas le péché, car la semence de Dieu demeure en lui, et il ne peut pécher parce qu'il est né de Dieu*[1]. Remarquez ici la force des mots : *Il ne fait pas le péché*. En effet, celui qui est né de Dieu le souffre plus qu'il ne le commet. *Et il ne peut pécher*, c'est-à-dire persévérer dans le péché, puisqu'à la loi divine qui déjà régit son esprit, il se hâte de soumettre aussi sa chair qui, sous l'influence d'une tentation et du péché, semblait esclave de la loi du péché. Pierre en péchant ne perdit pas la charité (A). Il a plutôt péché contre la vérité que contre la charité, en déclarant par un mensonge des lèvres qu'il n'appartenait pas à celui à qui son cœur était tout entier. Aussi la vérité de la charité lava-t-elle sur le champ dans les larmes une fausse négation[2]. Ainsi encore David, en péchant, ne perdit pas la charité[3]; il est plus juste de dire qu'en lui la charité fut frappée de stupeur à la violence du coup porté par la tentation. Non, la charité ne fut pas détruite en lui : elle y sommeilla, elle se réveilla à la voix énergique du Prophète, et éclata soudain dans cette confession, fruit d'une charité très-ardente : *J'ai péché contre le Seigneur*, et aussitôt il mérita de s'entendre dire : *Le Seigneur vous a déchargé de votre péché, vous ne mourrez pas*[1].

15. Ajoutons ceci à l'éloge de la charité : il y a de l'amour dans la foi et dans l'espérance. La charité subsiste en elle-même et par elle-même. Il peut arriver aussi que la foi et l'espérance existent sans charité; mais que la charité ne renferme pas la foi et l'espérance, c'est impossible. Car la foi établit la réalité de ce que nous aimons, et l'espérance nous le promet. Celui donc qui aime dans la foi et l'espérance aime, comme il est possible d'aimer, ce qu'on se borne à croire et à espérer. La charité possède l'objet de la foi et de l'espérance ; elle le tient, elle l'embrasse. L'amour de foi et d'espérance aspire donc à voir Dieu, parce qu'il aime ; la charité aime parce qu'elle voit. Elle est elle-même l'œil à l'aide duquel Dieu devient visible. L'âme, en effet, a ses sens ; elle a une vue, un œil qui perçoit Dieu. Comme le corps a ses cinq sens à l'aide desquels il est uni à l'âme, par l'intermédiaire de la vie, l'âme a aussi cinq sens qui l'unissent à Dieu par l'intermédiaire de la charité. Ce qui fait dire à l'Apôtre : *Ne vous conformez pas a ce siecle, mais renouvelez-vous dans la nouveauté de vos sens afin d'éprouver quelle est la volonté de Dieu, volonté bonne, agréable, parfaite*[2]. Nous avons ici la preuve que les sens du corps nous précipitent dans une sorte de sénilité et nous rendent mondains; tandis qu'à l'aide du sens de l'esprit nous nous renouvelons dans la connaissance de Dieu, dans une vie nouvelle, selon la volonté et le bon plaisir de Dieu. Il y a cinq sens du corps, sens animaux ou corporels eux-mêmes, à l'aide desquels l'âme communique la sensibilité à son organisme (je commence par ce qu'il y a ici d'intérieur) : le toucher, le goût, l'odorat, l'ouïe, la vue. De même il y a cinq sens spirituels à l'aide desquels la charité vivifie l'âme ; ce sont l'amour de la chair et des parents, l'amour social, l'amour naturel, l'amour spirituel, l'amour de Dieu. Par les cinq sens du corps et l'intermédiaire de la vie, le corps est uni à l'âme; par les cinq sens spirituels et l'intermédiaire de la charité, l'âme se trouve unie à Dieu.

[1] I Jean III, 9. — [2] Math. XXVI, 69-75. — [3] II Rois XI.

(A). Ce que l'auteur dit ici du péché de saint Pierre, saint Thomas se l'est déjà objecté (II II, q. XXIV, art. 12) en citant ce passage comme s'il était de saint Bernard ; preuve que ce n'est pas d'aujourd'hui que ce traité est attribué à notre saint docteur. Il répond que la charité se perd de deux façons : 1° *directement* par un mépris actuel, saint Pierre ne l'a pas perdue en ce sens ; 2° *indirectement*, quand on fait quelque chose de contraire à la charité sous l'impression de la concupiscence ou de la crainte. C'est ainsi que saint Pierre agissant contre la charité l'a perdue, puis vite recouvrée. Mais cette réponse ne satisfait pas le docteur Duval qui apporte une autre explication sur ce passage. (II II, q. II. De la Charité, art. 7). Il ne s'agirait pas ici de la charité surnaturelle et théologique qui se perd par un péché mortel, mais d'une certaine charité acquise, d'une bienveillance toute humaine de saint Pierre envers Jésus-Christ. Ce sentiment n'a pas été évidemment éteint par le péché, mais seulement assoupi. Il en faut dire autant de David. Avouons pourtant que la solution de saint Thomas est assez conforme à la pensée de l'auteur qui insinue que Pierre en péchant n'a pas perdu la charité, parce que, dit-il, il a plutôt péché contre la vérité que contre la charité. On pourrait dire que le langage ici employé est une figure oratoire en vertu de laquelle ce qu'on recouvre vite n'est pas perdu. Et comme ce même auteur dit que l'homme né de Dieu ne pèche pas, parce qu'il ne persévère pas dans le péché, ainsi a-t-il pu dire que saint Pierre, que David n'ont pas en péchant perdu la charité, en persévérant jusqu'à la fin dans la privation de cette vertu. C'est précisément l'idée de l'abbé Gillebert disant au 47e sermon sur le Cantique des cantiques : « La tache du péché n'est pas imputée... parce qu'elle ne demeure pas. Il semble qu'on n'est pas sorti quand on se hâte de rentrer ! »

[1] II Rois XII, 13. — [2] Rom. XII, 2.

CHAPITRE VII

Les amours sus-énoncés sont comparés aux cinq sens.

16. L'amour des parents est comparable au toucher : c'est un sentiment accessible à tous ; il est saillant, si j'ose dire, palpable. Il s'offre naturellement à tout le monde ; on ne peut guère s'y soustraire pour peu qu'on veuille l'avoir. Le toucher est un sens tout corporel, et qui résulte du contact de corps quelconques, pourvu toutefois qu'un de ces corps ou tous les deux soient vivants, pour qu'il puisse y avoir tact. Tournez votre corps comme il vous plaira, il ne peut exister sans le toucher : ainsi votre âme ne saurait être sans affections. C'est pour cela que dans l'Ecriture ce genre d'amour n'ést guère loué; il est plutôt réprimé puisque le Seigneur dit : *Qui ne hait pas son père et sa mère ne peut être mon disciple*[1].

17. En second lieu l'amour social est comparable au goût : l'amour fraternel, l'amour de la sainte Eglise, de l'église catholique duquel est écrit : *Qu'il est bon, qu'il est doux d'habiter ensemble comme des frères !* Car comme la vie corporelle se gouverne par le goût, *ainsi le Seigneur a-t-il donné à ce sentiment la bénédiction et la vie;* encore que le goût s'exerce corporellement, cependant il engendre en nous la saveur qui affecte l'âme. Ce sens est surtout corporel; pourtant sous un certain rapport il touche à l'âme. Ainsi l'amour social qui résulte du rapprochement corporel sur un même point, de la similitude des professions, de l'analogie des goûts et de mille causes analogues, qui s'alimente de services mutuels, paraît être surtout animal. Et pourtant il est aussi en grande partie spirituel ; car comme la saveur est dans le goût. ainsi un sentiment de fraternelle charité brûle (ou s'exhale) dans un sentiment dont il est écrit : *Ainsi le parfum versé sur la tête descend dans la barbe épaisse d'Aaron ; il découle sur les franges de son vêtement comme la rosée de l'Hermon sur la montagne de Sion*[2].

18. En troisième lieu, à l'odorat on peut comparer l'amour naturel qui forcément, en vertu de la ressemblance et du rapport même de nature, sans aucun espoir de retour, nous porte à aimer tous les hommes ; amour qui, procédant du fond même de notre être pour s'insinuer dans l'âme, ne la laisse étrangère à rien d'humain. Mais ce sens, je parle de l'odorat, semble appartenir plus à l'âme qu'au corps ; car pour le produire en nous, le corps ne fournit guère qu'une légère aspiration opérée par l'organe de ce sens, les narines ; et la sensation, bien que saisie par le corps, n'affecte que l'âme. Ainsi l'amour naturel semble plus spirituel qu'animal ; car si on écarte ici les liens nécessaires d'humanité, on n'a égard dans cet amour ni à la consanguinité, ni à la société, ni à aucune relation de ce genre.

19. En quatrième lieu, à l'ouïe, on compare l'amour spirituel, l'amour des ennemis. L'ouïe, en effet, ne produit aucun effet intérieur dans notre corps ; il n'agit qu'au dehors ; il frappe nos oreilles et il évoque l'âme pour l'inviter à sortir et à écouter. C'est ainsi que l'amour des ennemis n'est suscité en nos cœurs par aucune force naturelle, par aucun lien de parenté, mais par la seule obéissance qui nous est signifiée par l'organe de l'ouïe. C'est pourquoi cet amour est dit spirituel, et aussi parce qu'il imprime en nous l'image du Fils de Dieu et nous élève à la dignité d'enfants de Dieu, puisque le Seigneur a dit : *Faites du bien à ceux qui vous haïssent afin d'être les fils de votre Père qui est dans les cieux*, etc.[1].

20. En cinquième lieu, à la vue on peut comparer l'amour divin. La vue est le principal sens, comme l'amour divin a la première place parmi nos affections. Les autres sens voient, dit-on, par l'organe des yeux, bien que l'œil soit seul à voir. Nous disons : touche et vois ; goûte et vois, et ainsi du reste. Ainsi tous les objets qui sont aimés d'une affection bonne, le sont par l'amour divin ; car il est plus évident que le soleil, qu'on ne doit rien aimer que pour Dieu ; qu'on n'aime pas réellement une chose qui est aimée en vue d'une autre, que celle-ci est plutôt l'objet de l'amour. De là il est dit : *De Dieu toute paternité au ciel et sur la terre prend son nom*[2]*?* La vue est une certaine force de l'âme, force simple, puissante, pure. L'amour divin aussi est puissant, car il opère de grandes choses, mais il est pur ; car, comme on l'a dit, aucune souillure ne s'y rencontre[3]. Dieu dédaigne une affection partagée avec un objet qui n'est pas aimé pour lui. Placée à la partie la plus élevée du corps, à la cîme de

[1] Luc. XIV, 26. — [2] Ps. CXXXII.

[1] Math. V, 44, 45. — [2] Ephès. III, 15. — [3] St August. *Confess.* et alibi.

la tête l'œil, et par l'attitude du corps même, et par sa propre organisation, sa dignité, sa vertu, est supérieur à tous les autres organes des sens, de façon que les sens les plus spirituels sont plus voisins de lui, et que les corporels en sont plus éloignés. Si le plus vulgaire, le plus infime de tous, semble répandu par tout le corps, il réside plus spécialement dans les mains. Ainsi l'intelligence qui est la tête de l'âme et sa partie principale, doit être le siége de l'amour de Dieu, tenir sous son autorité les autres amours, les régler, les éclairer, les réchauffer de sa chaleur et de ses lumières; tenir plus près d'elle les affections plus spirituelles, plus loin les affections plus animales ou charnelles, en nous portant à aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces et notre prochain comme nous-mêmes. La vue, nous l'avons dit, ayant son siége dans le lieu le plus digne du corps, a des aspirations et des efforts supérieurs à l'animalité; elle prétend jusqu'à un certain point imiter la pensée et la mémoire. En un instant elle traverse l'espace, elle parcourt la terre : c'est ainsi que l'amour, illuminé de Dieu, établissant son siége dans l'âme chrétienne, l'élève jusqu'à une certaine ressemblance de la puissance divine. Pour elle toutes les créatures sont petites et chétives, néant, comparées a Dieu; elle se croit en possession de tous les tresors de son Père, tout contribue à son bien[1]. Paul, Céphas, la mort, la vie, tous les êtres enfin lui appartiennent[2], *et le monde entier devient la propriété de l'homme fidèle* (A).

CHAPITRE VIII

La raison et l'amour rendent l'homme indifférent à tout, fort et intrépide dans toutes les difficultés.

21 La vue donc, naturelle lumière de l'âme destinée à voir Dieu, et créée par l'auteur de la nature, c'est la charité. Or, pour cette vue il y a deux yeux dont la direction naturelle cherche sans cesse la lumière qui est Dieu, ce sont l'amour et la raison. Les efforts de l'un restent impuissants sans le concours de l'autre; ils sont très-puissants quand ils sont unis, qu'ils ne font plus qu'un œil, l'œil dont l'Epoux dit dans le cantique: *Vous avez blessé mon cœur, ô mon amie; vous l'avez blessé d'un de vos yeux*[1]. Tous les deux souffrent à leur façon : l'un, la raison, ne peut voir Dieu qu'en ce qu'il n'est pas, tandis que l'amour ne peut se reposer qu'en ce que Dieu est. En effet, avec tous ses efforts, quel est l'objet que la raison soit capable d'appréhender, de trouver et de dire : voilà mon Dieu? Elle ne peut guère découvrir ce que c'est que Dieu qu'en découvrant ce qu'il n'est pas. La raison a ses limites et des sentiers dont elle ne doit pas sortir; mais l'amour avance plus par ses défaillances, et saisit mieux avec son ignorance. La raison paraît donc aller par ce qui n'est pas à ce qui est, et l'amour dédaignant ce qui n'est pas, met sa joie à défaillir en ce qui est. C'est là son point de départ; et naturellement il aspire après son principe. La raison est plus sobre, l'amour plus heureux. Cependant comme ces deux choses se prêtent un mutuel concours, je l'ai dit, que la raison enseigne l'amour et que l'amour illumine la raison, que la raison se transforme en affection, et que l'amour accepte les bornes de l'amour, ces deux éléments ont une grande puissance. Mais cette puissance quelle est-elle? Comme l'âme jalouse de faire ici des progrès ne peut apprendre cet art que de l'expérience, elle ne saurait non plus le communiquer à l'inexpérience; car, ainsi qu'il est dit dans la Sagesse: *L'étranger ne se mêlera pas à sa joie*[2].

22. Dès ce moment donc, l'âme doucement nourrie des suavités et des délices de l'amour et parfois aussi brisée sous une discipline sévèrement paternelle, cette âme, dis-je, l'amour fort comme la mort la perce de son glaive, il en retranche l'attachement au siècle, il l'immole et la tue comme la mort tue le corps; en sorte qu'on peut dire d'elle comme d'Enoch, qu'on ne la trouve plus mêlée à l'activité mondaine, *parce que Dieu l'en a enlevée*[3]. Mais le corps perd totalement sa sensibilité dans la mort, tandis que l'âme y puise pour la sienne le progrès, la vie, l'énergie. Elle marche avec force, constance, prudence en sa route; elle s'engage résolûment dans les voies où jusque-là elle osait à peine, dans son ignorance, ses hésitations

[1] Rom. VIII, 28. — [2] I Cor. III, 22.

(A). Les Septante portent cette maxime (*Prov.* XVII, après le verset 6); elle manque dans l'Hébreu, le Chaldéen et la version latine en voici les termes : *Celui qui est fidèle a le monde pour richesse : celui qui est infidèle n'a pas une obole*. On la retrouve fréquemment chez les SS. Pères; en saint Jérôme, lettre CIII à Paula; en saint Augustin, *Confess.* liv. V, chap. IV, lettre LIV à Macédonius, n° 26. — Cassien l'explique, *Confér.* 24, 26. Saint Bernard s'en est servi dans la *Vie de saint Malachie*, chap. XXVIII, n° 63.

[1] Cantique IV, 9. — [2] Prov. XIV, 10. — [3] Gén. V, 24.

et ses doutes, poser un pied saintement décidé. Car la force de l'homme simple c'est de suivre la route du Seigneur[1]. L'âme meurt donc à l'activité du monde, elle en immole en elle les affections, selon ce mot de saint Paul : *Le monde m'est crucifié et je suis crucifié au monde*[2]. Insoucieux l'un de l'autre, enchaînés à leurs affections propres, ne pouvant, ne voulant pas se rapprocher, Paul et le monde étaient crucifiés l'un pour l'autre. Cependant bien que la vie de l'Apôtre fût tout entière au ciel[3], il ne la refusait pas aux hommes quand elle leur était nécessaire; c'est pourquoi il disait en gémissant : *J'aspire après ma dissolution; je veux être avec le Christ, sort digne d'envie*[4]. Quelle condition enviable, en effet, d'être avec le Christ! Que Jésus-Christ soit avec Paul comme il l'a dit : *Voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles*[5], que Jésus-Christ soit, dis-je, ainsi avec Paul; quelle sécurité pour ce dernier! Mais que Paul soit avec Jésus-Christ, ici par la contemplation, là par sa bienheureuse présence; c'est pour Paul une félicité glorieuse. La charité de Dieu le soulevait donc : mais la charité envers le prochain l'attirait en bas comme un poids suspendu à ses épaules, ce qui lui fait ajouter et dire : *Il m'est nécessaire de demeurer pour vous dans la chair*[6].

23. L'amour de charité indissolublement attaché à Dieu, se réglant sur son visage, pour tout faire et tout disposer extérieurement sur la volonté divine, volonté bonne, sainte et parfaite, et ses inspirations intérieures; cet amour, dis-je, met sa félicité à considérer sans cesse ce visage et à y lire, comme dans le livre de vie, les règles de la vie, de l'intelligence, des principes destinés à illuminer la foi, à fortifier l'espérance, à réveiller la charité. L'Esprit-Saint, en effet, esprit de science, apprend évidemment à l'âme sainte ce qu'elle doit faire et comment elle doit le faire; l'esprit de force lui fournit les forces ou les vertus nécessaires à l'action que l'esprit de conseil dispose. Et quand l'âme est libre de s'unir à Dieu, elle lui devient semblable par la piété, la dévotion, et par l'unité de volonté. Contrainte par la loi enseignée de Dieu de revenir vers les hommes et vers les choses humaines, elle rapporte aux hommes, dans ses paroles et sa conduite, des traits tout réjouis de l'huile de charité, et resplendissants d'une sorte de gloire et de grâce extérieures : sa bonté et sa grâce lui conquièrent et lui obtiennent auprès des hommes un respect qui lui permet de se faire obéir d'eux à son gré. Car bien qu'elle sorte parfois de sa retraite, du fond de la vérité, de la sévérité des jugements de Dieu, pour flétrir les vices et la corruption, et que son visage apparaisse avec deux rayons terribles[1], à peine ceux qu'elle doit corriger l'ont-ils vue tout faire conformément à la loi de la vérité, tout disposer avec poids et mesure[2], ils cèdent à la charité, et cette colère de l'amour c'est la discipline. C'est pour cela que les roues sur lesquelles repose l'esprit de vie tournent toujours vers l'accomplissement de la volonté de Dieu; elles ne reviennent pas pour faire leur volonté propre. On leur ordonne de commander, elles commandent avec sollicitude; de se soumettre, elles se soumettent avec humilité; de se réunir à leurs frères, elles le font dans la charité. Ceux que cet esprit anime sont-ils prélats? ce sont des pères; sont-ils inférieurs? ce sont des enfants dociles. Appelés à vivre de la vie commune, ils se font les serviteurs de tous. Ils sont bons envers tout le monde, ils prêtent doucement leur concours à tout ce qui est bien; ils viennent à vous, la sérénité sur le front; ils habitent gracieusement avec vous, et s'ils s'éloignent, c'est encore en se montrant charitables. Doux, affectueux, obligeants à l'égard de leurs inférieurs, ils portent jusqu'à la soumission l'amour envers leurs pères, et jusqu'à la servitude, la révérence envers leurs anciens. Ils ne sont pas en quête de leurs intérêts, mais plutôt de ceux d'autrui. Dans l'adversité ils s'attribuent souvent la faute des autres. Dans toutes les rencontres, dociles aux injonctions de cette loi souveraine, ils prêtent facilement le service de leur corps et le concours de leur volonté, puisqu'ils trouvent des arrhes, un gage de l'Esprit-Saint dans cette servitude de la créature et des membres destinée à se transformer bientôt en adoption divine et en glorification des fils de Dieu.

CHAPITRE IX

L'auteur représente la vie commune des Religieux comme une école de charité.

24. Mais venons à cette société de l'Esprit dont parle l'Apôtre[3], et à l'éloge de la discipline : à cette heureuse et douce cohabita-

[1] Prov. x, 29.— [2] Galat. vi, 14. — [3] Philippe iii, 20.— Id. i, 22.— [4] Math. xxviii, 20.— [5] Philippe i, 24.

[1] Exode xxxiv, 29, 30.—[2] Sagesse xi, 21.—[3] Philippe ii, 1.

1 on des frères ensemble, au sein de laquelle le Seigneur verse la bénédiction et la vie[1], dont Jésus-Christ a dit : *Ne craignez pas, petit troupeau; il a plu à votre Père de vous donner un royaume*[2]. L'éloge de ce genre de vie remonte aux apôtres mêmes. Instruits par Notre-Seigneur ou par le Saint-Esprit dont la vertu surnaturelle les avait revêtus, ils ont institué un régime qui faisait de la multitude des fidèles un seul cœur, une seule âme, mettait tous les biens en commun, et les rassemblait tous dans l'unanimité du temple[3]. Jaloux d'imiter cette institution apostolique, quelques-uns n'ont ni demeures, ni asiles, ils n'ont que la maison de Dieu, la maison de la prière. Ils font tout au nom de Dieu; ils habitent ensemble sous le même régime; ils vivent sous une même loi; ils n'ont d'autres propriétés que leurs corps; ils ne disposent même pas de leurs volontés. Ils dorment, ils se lèvent, ils prient, ils psalmodient, ils lisent ensemble. Ils ont formé la résolution d'obéir à jamais à leurs supérieurs qui veillent sur eux comme devant rendre compte de leurs âmes, et qui en réalité, leur prêchent ce que Godolias criait autrefois, dit-on, au peuple d'Israël : *Je répondrai pour vous aux Chaldéens qui viennent à vous. Pour vous recueillez blé, vin, huile, et habitez en toute sécurité au sein de vos villes*[4]. Immolant tous les jours pour eux Isaac le rire de leur cœur, le fils de l'Epouse libre, l'enfant de la promesse, ils réservent et conservent Ismaël, le fils de la servitude, quand, en vue de leurs subordonnés, ils négligent les fruits spirituels, et sacrifient à leur service l'amour de leurs progrès personnels; ils leur prêchent un sabbat, un affranchissement perpétuel des soucis mondains, et les débarrassent de toute inquiétude. Et comme leurs besoins sont restreints, peu suffit à leur existence. Leurs vêtements sont grossiers, leur nourriture sobre; leur régime soumis à des lois sévères leur interdit d'avoir au delà des limites du permis, au delà de ce qui suffit à tous, et de souhaiter au delà de ce qu'ils ont le droit d'avoir.

25. Une telle vie n'est-elle pas un paradis, paradis céleste plus encore que terrestre? Mais en ce paradis, c'est aux prélats seuls qu'il est permis de manger assidûment du fruit de la science du bien et du mal, c'est-à-dire d'administrer avec discrétion. Les subordonnés dont le rôle est d'obéir sans juger meurent s'ils y touchent. Tous et en tout temps pratiquent le silence des lèvres et ne se parlent que par l'affection du cœur. Les exhortations réitérées des supérieurs sont de l'huile sur le feu, encore que l'exemple mutuel soit une plus énergique excitation. Ils se préviennent à l'envie d'honneur et d'égards[1], selon ce que dit l'Apôtre, et ils se provoquent mutuellement et s'entr'aident à la charité[2]. Ils se soutiennent. Ils ne souffrent pas au milieu d'eux un solitaire à qui Salomon puisse dire : *Malheur à celui qui est seul*[3]. Et ils estiment solitaire celui qui ne veut pas s'associer par la confession un confident de sa conscience, ou qui, par des idées nouvelles et singulières, met le trouble parmi ses frères. S'il le faut, on permet de s'entretenir doucement des choses nécessaires à l'âme ou au corps; sinon on garde partout un silence mille fois plus doux. La prière inspire tant de goût, on s'y adonne avec une si continuelle dévotion, que tout lieu est propre à cet exercice, parce qu'il est sous la domination divine. La psalmodie est si pieuse, si harmonieuse, si fervente, que leur vie, leurs mœurs, leurs sentiments semblent former une mélodie composée, non pas d'après les règles de la musique, mais d'après celles de la charité qui les rapproche de Dieu. Dans les exercices de la piété commune, dans la grâce répandue sur leurs traits et leur physionomie, dans leur attitude corporelle, ils retrouvent la présence de la divine bonté, et cette vue leur inspire l'un pour l'autre un si vif attachement, qu'à l'exemple des Séraphins ils s'embrasent d'un mutuel amour pour Dieu[4].

26. Voilà l'école spéciale de la charité : c'est là qu'on la cultive, qu'on disserte et qu'on donne sur elle des solutions qui sont moins le fruit des raisonnements que de la raison, de la réalité, de l'expérience. Là le voyageur fatigué assis auprès des bagages qu'il traîne avec lui et qui sont ou ses besoins ou ceux de ses compagnons, ne meurt pas, et n'est forcé ni de rétrograder ni d'avancer. Qu'il se repose, qu'il garde fidèlement ses bagages, et dans le triomphe, il différera peu de celui dont la marche a poussé plus avant[5]. Et n'est-ce pas la place des bagages qu'un lieu où nous sommes réduits à endurer l'oppression, où on nous foule aux pieds, où l'ennemi se fait de nos épaules une enclume, où il blesse nos en-

[1] Ps. cxxxii, 3. — [2] Luc xii, 32. — [3] Act. ii, 44-47. — [4] Jérém. xl, 10.

[1] Rom. xii, 10. — [2] Hébr. x, 24. — [3] Eccle. iv, 10. — [4] Isaïe vi, 3. — [5] I Rois xxx.

fants jusqu'en nos bras? Au dehors combats ; terreurs au dedans, sollicitudes quotidiennes, soucis de toutes les heures. Mais Idithun a encore une course à fournir; il lui reste une longue route pour monter jusqu'à la montagne du Seigneur, jusqu'à la maison du Dieu de Jacob. Cependant avec des bagages, impossible de passer outre : il faut respecter aussi la vieillesse. Et ici commence la vieillesse, la vieillesse qui se compte par le nombre des vertus et non par celui des années; la vieillesse qui respire la maturité de la sagesse, le repos, le calme, juste salaire d'un long service.

27. La sagesse, en entrant dans la route du progrès, ne rejette pas la charité ; elle ne l'abandonne pas, elle la développe. Elle éprouve seulement l'ennui d'en traîner, comme on l'a dit, les bagages ; elle dont les efforts tendent à se préparer à d'autres objets et à se disposer à entrer dans la joie du Seigneur. Elle déteste donc tous ces soucis; et si parfois elle se condamne au travail, elle n'aime guère les sollicitudes qu'il entraîne. Les forces ne lui manquent pas, elle ne fuit que l'obstacle. Dieu donc, à ce degré du progrès, excitant l'âme sainte et la provoquant à entrer au sein de ses joies, *Vous aimerez,* lui dit-il, *le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces, et de tout votre esprit*[1].

CHAPITRE X

Le goût et la saveur des choses divines nous sont infusés par Jésus-Christ.

28. Ici on exige de nous, à l'égard de Dieu, quatre affections : ces paroles, *de tout votre cœur,* revendiquent notre volonté tout entière ; ces autres, *de toute notre âme,* appellent tout notre amour ; ces autres, *de toutes nos forces*, désignent la vertu de charité; et enfin celles-ci, *de tout notre esprit,* expriment la jouissance de la sagesse. La volonté commence par mouvoir l'âme vers Dieu, l'amour l'y pousse, la charité le contemple, et la sagesse en jouit. La sagesse est bien placée dans l'esprit. Comme l'esprit porte ce nom parce qu'il se souvient ou parce qu'il est la faculté éminente de l'âme, on a bien sujet de rattacher à cette puissance toutes les vertus éminentes de l'âme. L'esprit, en effet, est une certaine force de l'âme par laquelle unis à Dieu nous jouissons de lui. Or, cette jouissance consiste dans une certaine saveur divine, ce qui fait que sagesse dérive de saveur ; or cette saveur réside dans un certain goût, que personne ne peut exprimer, sinon celui qui mérite de le sentir : *Goûtez et voyez que le Seigneur est doux*[1]. C'est par le goût, au dire de l'Apôtre, qu'on goûte la parole de Dieu, qu'on goûte aussi les richesses du siècle à venir[2]. Mais de ce goût qui apprécie cette saveur qui est du ressort de la sagesse, il faut nous enquérir plus subtilement. Disons premièrement : Bien que l'âme qui monte n'arrive que par degrés au palais de la sagesse, cependant si la sagesse, (comme elle dit au commencement du livre qui porte son nom), si la sagesse partout et à tous les degrés, le dernier compris, n'avait cherché elle-même ses chercheurs, ne les eût devancés et ne leur eût fait un joyeux accueil[3], ni la volonté ne les eût émus, ni l'amour ne les eût poussés, la contemplation n'eût pas succédé à l'amour, ni la jouissance à la sagesse. C'est pourquoi continuons à parler du goût comme nous avons commencé de le faire.

29. L'Eglise universelle, soit sous l'ancien, soit sous le nouveau Testament, est le corps de Jésus-Christ. Dans la tête de ce corps, c'est-à-dire dans la première portion, la portion la plus ancienne et supérieure, la primitive Église, il y a quatre sens : la vue, l'ouïe, l'odorat, le tact. Les yeux ce sont les anges, à cause de leur pénétrante contemplation ; les patriarches sont les oreilles à raison de la vertu de l'obéissance ; l'odorat, les narines sont les prophètes qui ont eu la connaissance de l'avenir; pour le tact c'est le sens commun. Tous ces sens, avant l'arrivée du médiateur, résidaient dans la tête; ils languissaient dans le reste du corps frappé de mort par l'absence d'un sens, le goût, sans l'aide duquel le corps ne pouvait vivre, ni les sens jouir de toute leur vivacité. En effet, les aliments destinés au corps, présentez-les donc aux autres sens, au corps, auprès, au-dessous, autour: le beau profit si le goût fait défaut ! Versez ces aliments dans les oreilles, introduisez-les dans les narines ou par toute autre partie du corps, ils nuiront plus qu'ils ne seront utiles. Mais le goût est suivi d'une douce saveur dont l'âme a en elle-même le sentiment d'une façon singulière et inaccessible aux autres sens, qui reçoit, discerne et juge tout, et à l'aide de laquelle elle se vivifie et s'affermit elle-même et tous ses sens. Placé donc aux confins de la tête et du corps, dans le

[1] Deuter. VI, 5.

[1] Ps. XXXIII, 9. — [2] Hébr. VI, 5. — [3] Sagesse VI, 17.

gosier qui semble les réunir, le goût désigne celui qui, en prenant notre chair, s'est abaissé au-dessous des anges, de Moïse, d'Elie et des autres patriarches et prophètes. Par la patience et l'humilité qu'il a montrées, il s'est amoindri ; il est en quelque sorte descendu au-dessous de lui-même. Et, tandis que ces saints personnages, par une puissante vertu, prosternaient à terre leurs ennemis et ceux de Dieu, lui donnait à ses disciples cette leçon : *Si on vous frappe sur la joue droite, présentez la gauche*[1].

30. Venu après les patriarches et les prophètes, placé sur les confins de la Loi et de la Grâce, de la tête et du corps, par les mystères de son humanité, de sa passion, de sa résurrection ; tout ce que la loi, les prophètes, les psaumes, les hymnes contenaient de salutaire, d'utile, de vital pour son corps, le Christ-Homme les goûte comme la bouche de ce corps ; il en a l'intelligence qu'il communique. Et par une certaine saveur intérieure de sa divinité, lui, la sagesse de Dieu devenue la nôtre[2], il trouve ces choses sapides et les rend aussi sapides et utiles pour nous. En effet, ayant en lui-même la vie, en s'infusant dans son corps, lui donnant sa forme, il fait de la consommation de ce corps une joie pour lui et une joie pour les anges ; il réjouit également les Patriarches et les Prophètes, en leur révélant la vue de son jour, selon ce qu'il a dit : *Abraham votre Père a tressailli à la pensée de voir mon jour, il l'a vu et il en a été transporté*[3]. Joie et vie communes à tout le corps, de sorte que, vivifiés et confirmés par ces transports de l'esprit, et sous cet attouchement spirituel et universel, nous proclamons hautement *ce que nous avons vu, ce que nous avons ouï, ce que nos mains ont touché, le Verbe de vie*[4]. Aussi dans toutes nos prières ajoutons-nous : *Par Jésus-Christ Notre-Seigneur*. C'est par lui, en effet, comme par notre médiateur, que nous dirigeons vers Dieu le Père nos prières et nos sacrifices ; ou encore parce que tout ce que nous attendons du Père des lumières, les dons excellents et parfaits dont il est la source[5], nous demandons que ces biens nous arrivent non par l'oreille, les narines, mais par lui notre bouche, notre goût, notre sagesse, afin qu'ils soient profitables à qui les reçoit.

31. C'est là ce goût qui crée en nous, par Jésus-Christ, l'esprit d'intelligence, l'intelligence des Écritures et des mystères de Dieu.

[1] Math. v, 39. — [2] I Cor. I, 30. — [3] Jean VIII, 56. — [4] I Jean I, 1. — [5] Jacq. I, 17.

Aussi Jésus-Christ apparaissant à ses disciples après la résurrection, *leur ouvrit l'esprit*, dit l'Evangéliste, *afin qu'ils entendissent les Ecritures*[1]. Quand nous aurons commencé, en effet, non-seulement à pénétrer le sens intérieur des Ecritures, la vertu des mystères et les sacrements divins, mais, si j'ose dire, à les palper, à les saisir de la main de l'expérience (ce qui ne peut se faire que par le sens de la conscience, par la discipline d'une expérience intelligente, disons mieux, d'une expérience qui lit en elle-même et saisit la bonté de Dieu, et l'action exercée dans les fils de la grâce par la grâce elle-même), alors enfin la sagesse produit son effet ; alors son onction révèle à ceux qui en sont dignes la science de toutes choses ; alors elle appose en nous le sceau de la bonté divine et l'imprime sur notre cœur apaisé et attendri ; elle y met la pureté, elle brise la raideur qu'elle y rencontre, jusqu'à ce qu'ayant reçu la joie divine et fortifiée par l'esprit de sagesse, l'âme sainte dans sa félicité s'écrie : *Seigneur, la lumière de votre visage est empreinte sur nous ; vous avez donné la joie à mon cœur*[2]. De là aussi cette parole du Seigneur : *La vie éternelle consiste à vous connaître, vous le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ que vous avez envoyé*[3], heureuse science qui renferme la vie éternelle. Cette vie vient de ce goût, puisque goûter c'est comprendre. C'est rassasié, enivré, fortifié par ce goût, cette saveur, cette sagesse, que le dernier des Apôtres disait : *A moi le plus humble des saints a été donnée la grâce d'annoncer parmi les nations les richesses incompréhensibles du Christ, et d'éclairer tous les hommes touchant la dispensation du mystère caché dès l'origine des siècles en Dieu qui a créé toutes choses, afin que les principautés et les puissances qui sont dans les cieux connussent par l'Eglise la sagesse multiforme de Dieu : selon le décret éternel qu'il a accompli dans le Christ Jésus Notre-Seigneur en qui nous avons un libre accès auprès de Dieu, avec confiance par la foi en lui*[4]. Puis un peu plus loin : *C'est pourquoi je fléchis le genou devant le Père de Notre Seigneur Jésus-Christ de qui toute paternité au Ciel et sur la terre tire son nom, afin qu'il nous donne, selon les richesses de sa gloire, d'être puissamment fortifiés par son esprit dans l'homme intérieur ; que le Christ habite par la foi dans vos cœurs, et qu'enracinés et fondés dans la charité, vous*

[1] Luc XXIV, 45. — [2] Ps. IV, 7. — [3] Jean XVII, 3. — [4] Ephés. III, 8-18.

puissiez comprendre qu'elle est la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur etc.[1]. Essayons s'il nous est possible de pénétrer un peu dans le sens de la sagesse de l'Apôtre.

CHAPITRE XI

Ce que nous devons à Dieu. De la nécessité d'un médiateur.

32. Ces quatre attributs de Dieu exigent de nous deux choses. Il y a en lui puissance, sagesse, charité, vérité ou éternité, ce qui ne fait qu'un, puisque l'existence vraie suppose l'immutabilité. A ces attributs il nous faut repondre de deux façons : A la puissance qui peut nous châtier, à la sagesse à qui rien n'échappe, nous devons une crainte véritable, c'est-à-dire une crainte que n'entravent ni la torpeur de la sécurité, ni la dissimulation. Et il y a dissimulation soit quand nous prêtons au précepte de fausses difficultés, soit quand nous prêtons à Dieu une miséricorde contraire à la raison. A la charité et à la vérité nous devons aussi un amour vrai, un amour que n'embarrassent ni de tièdes affections, ni de scrupuleux soupçons. Car que doit-on à la charité, sinon la charité? Et la vérité dans la charité et la charité dans la vérité écartent tout scrupule et tout soupçon. Mais j'appelle soupçon la crainte que la charité n'aime pas, que la vérité ne trompe, que l'éternité ne fuie. Ce qui fait dire à saint Paul : *Afin que vous puissiez comprendre avec tous les saints quelle est la longueur, la largeur, la hauteur, la profondeur*[2]. La hauteur c'est la puissance, la profondeur c'est la sagesse, la largeur c'est la charité, la longueur c'est l'éternité ou la vérité, c'est la croix de Jésus-Christ. Et ailleurs le même prophète exprimant plus clairement la vertu de la souveraine sagesse en nous: *C'est pourquoi*, dit-il, *moi aussi apprenant votre foi en Dieu, votre amour pour tous les saints, je ne cesse de rendre grâces pour vous, me souvenant de vous dans toutes mes prières, afin que le Dieu de Notre Seigneur Jésus-Christ, le père de la gloire, vous donne l'esprit de sagesse et de révélation pour le connaître; qu'il éclaire les yeux de votre cœur, pour que vous sachiez quelle est l'espérance à laquelle il vous a appelés, quelles sont les richesses de gloire de l'héritage destiné aux saints, quelle est la grandeur suréminente de sa vertu en nous qui croyons, selon l'opération, de la puissance de la vertu qu'il a exercée dans le Christ, le ressuscitant d'entre les morts*[1].

33. Quand donc à la prière de l'Apôtre, et Dieu nous exauçant, l'esprit de sagesse nous est donné, avec la grâce de le connaître, afin que nous en ayons le sentiment et le goût, ou que lui-même soit en nous ce goût; quand nos yeux sont illuminés pour nous montrer le bien, pour nous communiquer l'intelligence de ce bien vers lequel nous attire l'espérance de notre vocation, c'est-à-dire pour comprendre les richesses glorieuses que l'éternité destine aux saints : en tout cela apparaît la bonté ou la bénignité du Dieu qui nous illumine et nous appelle. Mais quand à tout cela s'ajoute la vertu qui nous fait répondre aux appels du ciel, l'expérience même de l'esprit de sagesse nous révèle la nature et la grandeur de sa vérité en nous. Dès lors, l'âme étant ainsi disposée, le palais guéri par le goût de la divine contemplation discerne tout et juge tout. Dans le Christ, auteur de tous les biens, elle goûte, premièrement sa conversion à Dieu, puis la rémission de ses péchés, puis un accroissement multiple de grâce substitué à la colère dont nous étions les fils, et toutes ces faveurs elle les tient uniquement de Notre Seigneur Jésus-Christ. Car il est notre médiateur, notre sagesse, et en lui la folie est plus sage que la sagesse humaine[2].

34. La bonté divine étant si riche et offrant ses trésors à tous, comme il n'y avait personne pour les recevoir, personne qui pût les recevoir, ou enseignât le moyen de le faire, personne qui fût capable de monter à la source de ces biens ou d'y élever les autres, il fallait entre Dieu et nous un médiateur qui, en nous rapprochant de Dieu, rapprochât aussi de nous les biens de Dieu. La Trinité tout entière forma donc ce dessein qui a fait dire au Prophète : *Que votre antique projet se réalise*[3]. Car Dieu voyait bien qu'en l'homme tout était confusion, trouble, instabilité, désordre. Il voyait l'homme parti si loin dans le pays de la dissemblance, qu'il était incapable de savoir ou de pouvoir revenir en arrière. L'ange dans sa présomptueuse usurpation de la divine ressemblance avait dit : *Je placerai mon trône du côté de l'Aquilon, et je serai semblable au Très-Haut*[4]. L'homme prétendit être Dieu à son tour, à la suggestion du serpent qui lui avait dit : *Vous serez comme des dieux*[5]. Eh ! quoi, dit alors Dieu le Père, mon Fils, la splendeur de

[1] Ephès. III, 8-18. — [2] Ibid. III, 18.

[1] Ephès. I, 15-20. — [2] I Cor. I, 25. — [3] Ps. XXXII, selon les Sept. — [4] Isaïe, XIV, 13, 14. — [5] Gén. III, 5.

ma gloire, la figure de ma substance [1], aura dans la ressemblance tant de jaloux, de rivaux et de compagnons ! L'ange et l'homme furent dont jetés à bas. Dieu le fils, image de Dieu, à la vue de l'ange et de l'homme créés sur cette image et qui périssaient pour en avoir conçu un désir désordonné, s'écria : Hélas ! la misère seule est à l'abri de la jalousie ! Venons au secours de celui que nous pouvons aider sans blesser la justice ! Je vais me présenter à lui sous les traits d'un homme méprisé, du dernier des êtres, d'un homme de douleurs, familiarisé avec toutes les infirmités [2], afin qu'il imite avec ardeur en moi l'humilité qui le conduira à la gloire qu'il rêve, et qu'il puisse entendre de mes lèvres ces paroles : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes* [3].

CHAPITRE XII

Plan et marche progressive de la Rédemption humaine.

35. Le Fils de Dieu, si j'ose dire, se met donc en route, il entreprend de reconquérir par l'humilité celui que la superbe avait précipité dans une ruine réparable. Il s'interpose entre Dieu et l'homme, l'homme qui, s'écartant de Dieu, avait été pris et enchaîné par Satan ; et ainsi il joue le rôle et remplit la fonction d'un bon médiateur. Il devient homme : *Une tige est sortie de la racine de Jessé, et une fleur a couronné cette tige, et sur cette fleur s'est reposé l'esprit du Seigneur, esprit de sagesse et d'intelligence, esprit de conseil et de force, esprit de science et de piété, esprit de crainte* [4]. Figurez-vous ici notre vaillant athlète entré dans l'arène de ce monde, oint pour la lutte de l'huile du Saint-Esprit, pour s'élancer en géant dans la route de la carrière humaine [5]. Et notez bien que le Prophète commence par en haut pour descendre ensuite, parce qu'il annonçait la descente du médiateur. Pour nous, dans l'étude que nous entreprenons, avec l'aide de la grâce du Saint-Esprit, du Médiateur, de son œuvre, et de son retour dans les hauteurs, nous commençons par en bas, c'est-à-dire par la crainte ! Le Christ a donc éprouvé de la crainte pour son Père, mais une crainte juste, filiale qui l'a porté à l'honorer en tout, ce qui lui fait dire : *Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père qui est aux cieux* [1] ; et dans le Psaume : *Que mon cœur se réjouisse afin de craindre votre nom* [2], et mille choses analogues. Cette crainte le portait encore à s'abaisser, à s'humilier, à s'oublier et à rendre à son père, restauré et remis à neuf, l'ouvrage que le Père avait fait par lui, mais qui avait péri.

36. De cette façon donc, notre médiateur auprès du Père eut, si j'ose dire, en haut la crainte, et en bas la bonté pour réconcilier avec Dieu l'homme malheureux ; et de part et d'autre la science, puisqu'il connaissait ce qu'il devait à chacun. Mais pour remplir son ministère de médiation, il avait en haut la volonté bienveillante de son Père ; dans l'homme gisant misérablement en bas, il ne trouvait rien. Or, la raison et l'idée même de médiation demandaient ici quelque chose : il exigea donc de lui la foi. Il exigea la foi, sa bonté fit les avances. Exigence puissante. Et il n'était pas difficile à l'homme malheureux de se fier à une bonté qui le prévenait. Mais comme il ne pouvait se confier à celui en qui il n'aurait pas eu d'espérance (et comment se fier à qui ne vous inspire nulle espérance ?), l'homme ajouta l'espérance à la foi, et à l'espérance la crainte sans laquelle l'espérance est impossible, afin de n'être pas délaissé d'un si doux médiateur. Et le médiateur ayant reçu du coupable un gage si puissant de salut, retourne vers son Père quand il monte sur la montagne pour y prier seul, ou lorsque tombé en agonie il prolonge son oraison dans une sueur sanglante. *Père, Père,* s'écriait-il, *glorifiez votre Fils afin que votre Fils vous glorifie à son tour* [3]. Voilà ce que j'offrirai à l'un et à l'autre ; voilà ce que j'ai de vous et ce que je tiens de lui. Je suis médiateur, et tout dans ma médiation paraît concourir au salut de l'homme. L'homme est captif, chargé de chaînes. Le fort l'a lié, et seule l'intervention d'un plus fort peut lui ravir ses armes. Mais étendez votre main du haut des cieux, et j'arracherai l'homme à ses redoutables ennemis. Moi votre vertu, votre force, je le sauverai avec l'esprit de force. Car je sais bien ce que je dois faire. Innocent, je mourrai pour le coupable, et ma bonté aura incomparablement plus de puissance que la malice de l'ennemi, la peine portée par mon innocence que le châtiment infligé à la désobéissance de l'homme.

37. *Et je l'ai glorifié,* dit le Père, *et je le glorifierai* [4]. Il nous faut pour médiateur

[1] Hébr. I, 3. — [2] Isaïe LIII, 3. — [3] Math. XI, 29. — [4] Isaïe XI, 1-3. — [5] Ps. XVIII, 6.

[1] Jean IV, 34. — [2] Ps. LXXXV, 11. — [3] Jean, XVII, 1. — [4] Jean XII, 28.

puissant l'esprit de conseil; car si le prince du monde avait compris, jamais il n'eût crucifié le Seigneur de la gloire[1]. Le Fils de Dieu lui a donc caché absolument la vertu de sa divinité; il ne lui a présenté en sa personne que l'infirmité de la chair; et par la justice de sa vie il a suscité contre lui l'envie de l'enfer; l'infirmité de sa chair laissait espérer au démon la victoire en même temps que sa jalousie s'allumait à la vue des prodiges qui confirmaient la foi en la médiation réconciliatrice du Christ. Trompé lui-même, l'antique trompeur infligea la peine du péché, la mort la plus cruelle à celui qui était innocent de tout péché. Le juste mis injustement à mort pour la justice, obtint justice de l'ennemi, justice pour le trépas auquel on l'avait iniquement condamné. Cette justice, inutile à lui-même puisqu'il était sans péché, il la communiqua à l'homme criminel, et le coupable fut absous par le supplice de l'innocence; il lui mit dans les mains son corps et son sang: mange, lui dit-il, bois, et puise la vie dans cet aliment. Puis le présentant à son Père: mon Père, ajouta-t-il, voici le prix de mon sang. Si vous recherchez le crime de cet homme, voici mon sang donné pour lui. Seigneur mon père, sous l'effusion de votre bonté la terre de mon corps a donné son fruit: bientôt la justice marchera devant vous, et vous poserez vos pieds dans la route qui conduit les hommes au salut[2]. Et pour sauver justement celui dont la perte avait été si juste, vous Seigneur vous avez tenu une conduite très-droite, vous avez exercé la justice et le jugement dans Jacob[3].

CHAPITRE XIII

De la véritable sagesse des amis ou des enfants de Dieu.

38. Rassasié du fruit de cette œuvre, l'homme par la médiation de la divine sagesse n'est pas seulement réconcilié, il est devenu sage. Il goûte en effet ce qu'il mange. Il mange, il boit le corps et le sang de son Rédempteur, manne céleste, pain des anges, pain de sagesse, et en les mangeant il se trouve transformé dans la nature de l'aliment même qu'il prend. Car manger le corps de Jésus-Christ qu'est-ce, sinon devenir ce corps, devenir le temple du Saint-Esprit? Et quand ce temple orné des vertus prescrites aura reçu la dédicace et la consécration voulue, il ne pourra plus recevoir d'autres titres ni d'autre hôte que le Dieu qui l'a créé. Désormais cette âme n'aime plus, ne cherche plus rien de terrestre, rien de matériel, rien de corruptible, depuis qu'elle a délaissé la place réservée aux bagages dont elle use en passant, mais sans y placer ses jouissances. Si elle rencontre la prospérité, elle passe sans s'arrêter; l'adversité ne la trouble pas. Tout ce qu'elle prend est pour elle plein de saveur, et l'amour seul peut saisir la saveur de tout ce qui descend comme une céleste salive de la tête de Jésus-Christ. Tout ce qui touche au corps, soit bien, soit mal, est extérieur et ne peut atteindre jusqu'à celui qui est au dedans. C'est pourquoi l'Apôtre plongé dans les misères et les chaînes du corps, et quant au corps couronné de tribulation et de misère, écrivait à ses disciples: *Je vous enverrai Timothée*, dit-il, *afin que vous connaissiez ce qui est autour de moi*[1]. *Ce qui est autour de moi*, c'est-à-dire dans l'homme extérieur, dans ma tunique de chair, ce qui n'arrive pas jusqu'à moi qui suis au dedans.

39. C'est là cette sagesse dont l'Apôtre dit: *Nous prêchons la sagesse aux parfaits*, et nous en parlons comme des gens qui en ont ouï parler eux-mêmes sans la voir. Ainsi ferions-nous d'une ville que nous n'avons pas vue, mais dont on nous aurait longuement entretenus. Celui qui l'aurait visitée en parlerait différemment. Mais à cette sagesse en est opposée une autre, au nom malheureux, cette sagesse que l'Apôtre appelle *la sagesse des princes de ce monde*[2], qui forme avec elle le contraste du noir au blanc, des ténèbres à la lumière; de l'une il est dit: *La sagesse triomphe de la malice*[3]. La malice est la saveur du mal, et sagesse vient aussi de saveur, quand donc nous avons le goût du mal, que nous y joignons l'adresse ou la volonté de le faire; la sagesse des princes de ce siècle est opposée en tout à la sagesse d'en haut: c'est là cette malice haïe de la sagesse. L'une, en effet, est le goût du bien en lui-même, et l'autre le goût même du mal assistés l'un de la prudence, l'autre de la fourberie.

40. Mais entre elles il est une sagesse intermédiaire, comme il y a une nuance entre le blanc et le noir, et soit qu'elle se rapproche de la sagesse supérieure, soit qu'elle penche vers l'inférieure, dans les deux cas elle se conduit de manière à atteindre le but de l'intention et des désirs de celui qui a

[1] I Cor. II, 8. — [2] Ps. LXXXIV, 13, 14. — [3] Ps. XCVIII, 4.

[1] Philippe II, 23. — [2] Cor. II, 6. — [3] Sagesse VII, 30. — [4] Cor. II, 6-7.

recours à elle. C'est cette sagesse que l'Apôtre appelle *la sagesse mondaine*, et qu'il met *entre la sagesse de Dieu et la sagesse des princes de ce monde*[1]. Elle n'a d'autre but que l'utile et l'honnête, et elle est réglée par une prudence calculée. Elle consiste à peu près tout entière à savoir discerner prudemment, et juger entre l'utile et l'inutile, entre l'honnête et le déshonnête, ne fussent-ils pas d'ailleurs appliqués à la conduite. Cette science enfle, la charité édifie[1] : ou bien on se livre à ces laborieuses études uniquement afin de savoir, ce qui satisfait seulement la curiosité ; ou bien pour paraître savoir, et passer pour savants, ce qui sert uniquement à la vanité. Mais tous ces efforts, toutes ces études n'élèveront jamais qu'à la sphère où la raison est capable de parvenir sans l'amour.

CHAPITRE XIV

Opposition de la vraie et fausse sagesse. Vertu et excellence de la sagesse véritable.

41. Or, cette philosophie se divise en science des choses humaines et des choses divines. Tant qu'elle reste dans l'humain, elle est chez elle ; mais quand elle s'élève au divin, plus elle entreprend de voler haut, plus sa chute est profonde et mieux se réalise en elle ce mot : *En m'élevant vous m'avez brisée*[2]. Parfois les efforts du génie naturel le portent si loin, que selon l'Apôtre, ce qui en Dieu est connu, c'est à savoir ce que la raison est capable d'en comprendre, est connu des sages. Car Dieu le leur a révéle, puisqu'en les créant il leur a donné la faculté de le connaître. Ils s'élèvent de leur éthique à une certaine physique ; ils voient les attributs invisibles de Dieu à travers la création, sa puissance et sa divinité, ce qui les rend inexcusables, puisqu'ils refusent d'aller plus loin, comme ils le pourraient, et de s'élever jusqu'à la vraie théologie. Connaissant Dieu, ils ne le glorifient pas comme Dieu, ils ne le remercient pas ; ils se perdent en leurs pensées et leur cœur insensé est obscurci. Ils se prétendent sages et ils sont fous. Et les philosophes, après avoir sottement perdu la théologie, font aussi du haut de leur physique une chute lamentable ; ils échangent la gloire du Dieu incorruptible pour l'image d'un homme corruptible ou pour celle des oiseaux, des quadrupèdes et des serpents. Aussi ne leur permet-on même plus de rester dans notre éthique. Dieu les

[1] I Cor VIII, 1. — [2] Ps. [illegible], 11.

livre aux désirs de leurs cœurs, à l'impudicité qui les pousse à déshonorer leurs propres corps ; il les livre au sens réprouvé qui leur inspire des actes immondes[1]. Mais toujours la sagesse triomphe de la malice. Familière de Dieu, elle sait avancer toujours, sans défaillance ; elle atteint fortement d'une extrémité à l'autre et dispose tout avec suavité[2]. Elle se conduit avec adresse dans les choses qui touchent à Dieu, avec circonspection dans les questions physiques, avec prudence dans les questions morales.

42. L'âme sage, comme il est écrit plus haut, débarrassée de toute affection étrangère, ne goûtant plus que Dieu, s'est donc dépouillée de l'homme dans l'homme même. Touchée pleinement de Dieu et en tout, comme Dieu, elle voit toutes les créatures au-dessous d'elle ; elle dispose tout, elle ordonne tout dans la lumière et la puissance de la sagesse ; elle use de tout, elle en juge comme lui l'être, la vie par excellence, puisant le jugement et la justice en celui qui est le principe de l'être et de la vie. Car la sagesse de Dieu, comme elle le déclare elle-même, *est la candeur de la lumière éternelle, le miroir sans tache de la majesté de Dieu*[3]; une émanation pure de la clarté du Dieu tout-puissant, une vapeur de sa vertu. C'est pourquoi l'âme sainte portant en elle-même la candeur de l'éternelle lumière et le miroir de la majesté divine, lorsqu'elle se pose en créature, elle exprime, elle offre l'image de la bonté et de la justice de Dieu. Et comme intérieurement elle est, si j'ose dire, vaporisée par la vertu de Dieu, elle répand extérieurement une émanation de la clarté et de la charité de Dieu, ce qui fait dire ailleurs à Salomon : *La sagesse de l'homme reluit sur son visage*[4]. Et ailleurs encore : *Les yeux du sage sont dans sa tête*[5] ; car ils ne se répandent au dehors que de par la vertu naturelle et intérieure du cerveau auquel ils tiennent, et le cerveau c'est la sagesse ; et tout en se répandant ils ne quittent pas la tête. Salomon dit : *La multitude des sages est la santé de la terre*[6]. O heureuses les affaires humaines si partout les fous étaient au service des sages ! Oui heureuses, s'écrie un philosophe[7], si les sages seuls étaient rois, ou si tous les rois étaient philosophes ! Mais comme les sages ont, et avec raison, horreur de commander aux insensés, les insensés de leur côté, ont horreur d'être placés

[1] Rom. I, 19, 28.— [2] Sagesse VIII, 1.— [3] Sagesse VII, 26.— [4] Eccl. VIII, 2. — [5] Id. II, 14. — [6] Sagesse VI, 26. [7] Platon.

sous l'autorité des sages : de là folie totale, confusion totale, perturbation universelle. Les sages se cachent dans l'ombre, et ce sont les enfants qui règnent et gouvernent. On voit princes ceux qui ne font que manger depuis le matin : malheur au pays ainsi gouverné[1] ! Mais revenons à notre sujet.

43. L'âme donc éclairée par l'esprit de sagesse, parce qu'elle aime la justice et hait l'iniquité, parce que Dieu a versé en elle l'onction de joie si riche en Jésus-Christ[2], parce qu'elle est inondée par la grâce, plaît à tous, est aimée de tous, et ses adversaires mêmes à sa vue sont pénétrés de crainte et de respect. Car encore que l'iniquité endurcie ne veuille pas imiter le bien, la nature plus forte qu'elle n'y peut rester insensible. Mais les sages ont entre eux une certaine grâce particulière, un langage angélique à l'aide desquels les cœurs s'entretiennent, et leur physionomie elle-même aide même à communiquer cette grâce spirituelle : langue qui n'est connue que du roi des anges, et des anges mêmes, des fils d'Israël, des citoyens de Jérusalem : ni l'Egyptien, ni le Chaldéen ne l'entendent. Car comme dans la sainteté de vie, dans la glorification de l'homme intérieur, dans la jouissance de la divinité, ces âmes semblent rencontrer dès ici-bas un avant-goût, une imitation de la vie future : ainsi perçoivent-elles également quelque chose de la glorification réservée aux corps qui ne sera parfaite qu'après la mort. A l'exception même de cette grâce dont nous avons parlé, et qui fait qu'habitant ensemble, ils jouissent d'eux-mêmes en Dieu et de Dieu en eux-mêmes, ils se sentent si bien affranchis des contradictions de la chair que cette substance charnelle ne leur est plus qu'un instrument de bonnes œuvres. Si ses misères, ses infirmités les consument, ils ne se fortifient que plus selon l'homme intérieur. Car s'écrie l'Apôtre : *Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort*[3]. Leurs sens eux-mêmes perçoivent déjà, et de près, une grâce spirituelle nouvelle ; leurs yeux sont simples, leurs oreilles tempérantes. Souvent, dans la ferveur de l'oraison, ils respirent je ne sais quel parfum inconnu, ils goûtent une suavité si pénétrante et pourtant inaccessible au sens du goût ; ils se trouvent par leur mutuel contact si embrasés de charité, qu'ils semblent porter en eux-mêmes une sorte de paradis de spirituelle volupté. Leur visage, l'attitude de leur corps, la décence de leur vie, de leur conduite, les pieux services qu'il se prêtent ou qu'ils acceptent, les rapprochent, les unissent si bien, qu'en vérité ils n'ont qu'un cœur et qu'une âme. Ainsi, par la pureté de la conscience, par la grâce de leurs conversations mutuelles ils préludent aujourd'hui à la gloire corporelle dont la vie future leur réserve la plénitude.

[1] Eccle. x, 16. — [2] Ps. xliv, 8. — [3] II Cor. xii, 10.

CHAPITRE XV

De l'heureuse consommation de la sagesse atteignant la fin bienheureuse et le souverain bien.

44. De même que présentement tous les êtres vivants sont pénétrés de la clarté du soleil et semblent se pénétrer mutuellement, de même encore que nous nous voyons mutuellement vivre, sans voir la vie même, principe de notre existence : ainsi dans cette autre vie Dieu sera vu par tous en chacun et par chacun en tous : non que la divinité soit visible à l'œil corporel, mais la glorification des corps, par son charme manifeste, révélera la présence de la divinité. C'est à quoi contribue présentement la vie des sacrements matériels. Comme nous ne comprenons guère que les corps et les choses corporelles, tant que nous habitons cette région des images, les sacrements matériels nous relient à Dieu et nous empêchent de nous en séparer. Aussi le mot religion vient-il du mot relier. Mais l'âme fidèle, instruite à l'aide de ces moyens, finit par n'en plus avoir besoin ; des choses corporelles elle passe aux spirituelles, et des spirituelles au créateur des êtres spirituels et corporels : elle s'affranchit ainsi de tout ce qui l'appesantit. Ayant donc quitté et le corps et tous les soins et obstacles corporels, elle oublie tout excepté Dieu, elle ne voit que Dieu, elle ne pense qu'à elle-même et qu'à lui. *Mon bien-aimé est à moi*, dit-elle, *et moi je suis à lui*[1]. *Qu'y-a-il pour moi au ciel, et de vous qu'ai-je voulu sur la terre ? Ma chair, mon cœur se consument et défaillent, ô Dieu de mon cœur et mon partage durant l'éternité*[2] ! Puis arrive la mort. Car ce passage à la vie, les malheureux infidèles l'appellent mort. Mais pour les fidèles qu'est-ce sinon la Pâque ? Par la mort corporelle on meurt donc parfaitement au monde pour vivre parfaitement à Dieu. On entre dans le tabernacle admirable, on pénètre jusqu'à la maison de Dieu[3], et, après les précédents harmonieux exposés au commencement de ce traité, chacun des éléments de l'homme va par son poids

[1] Cantiq. ii, 16. — [2] Ps. lxxii, 25, 26. — [3] Id. xli, 5.

en son lieu, le corps dans la terre d'où il a été pris et d'où il doit ressusciter glorieux à l'heure marquée, et l'esprit vers le Dieu qui l'a créé.

45. Mais quand ce passage à Dieu se réalise, après la rupture de tous les liens et après tous les obstacles franchis, au sein de la parfaite béatitude et de l'éternel amour, l'âme sainte est pleinement attachée à Dieu, ou plutôt elle lui est déjà vraiment unie sur la terre; elle compte parmi ceux à qui s'adresse cette parole : *Je l'ai dit, vous êtes tous des dieux et les fils du Très-Haut*[1]. Voilà le terme cherché par ceux qui mettent Jérusalem au commencement de leur joie[2], à qui l'onction du Saint-Esprit enseigne toutes choses[3], qui disposent sagement en leurs cœurs des ascensions qui les font monter de vertu en vertu, jusqu'à ce qu'enfin le Dieu des dieux se rende visible en Sion[4] : le Dieu des dieux, la béatitude des bienheureux, la joie de ceux qui sont plongés dans la joie, le bien unique et souverain. A partir du bon vouloir, point de départ de l'ascension, jusqu'au terme de la consommation totale, la sagesse déploie sa force, elle garde l'énergie de celui qui monte pour l'empêcher de défaillir, et elle dispose tout avec suavité[1], toute prospérité et adversité, tournant tout à bien, jusqu'à ce qu'elle ramène l'âme à son principe et la cache dans le secret du visage de Dieu. Mais quiconque monte sagement doit savoir qu'il n'en est pas des degrés de cette ascension comme de ceux d'une échelle, et que chacun des sentiments indiqués précédemment a ses moments où il est nécessaire. Chaque affection, en effet, dans l'ordre d'ascension a son heure, sa place où elle doit, avec le concours des autres, remplir un rôle spécial. Toutes cependant s'aident, se soutiennent, se préviennent, se suivent, et souvent ici encore les premiers sont les derniers et les derniers les premiers.

[1] Ps. LXXXI, 6. — [2] Id. CXXXVI, 6. — [3] I Jean. II, 27. — [4] Ps. LXXXIII, 6, 8.

[1] Sagesse VIII, 1.

COMMENTAIRE ABRÉGÉ

SUR LES DEUX PREMIERS CHAPITRES DU

CANTIQUE DES CANTIQUES

Tiré des Sermons de Saint Bernard où il traite du TRIPLE ÉTAT D'AMOUR.

AVERTISSEMENT

Le travail suivant sur les deux premiers chapitres du Cantique des cantiques, tiré du manuscrit des Dunes, a été publié dans notre édition précédente ; nous l'avions alors mis à la suite des sermons de saint Bernard sur le Cantique, comme en étant une production authentique, et le traité dont parlait Guillaume, abbé de Saint-Thierry, dans le 1er livre de la vie de saint Bernard, chapitre XII, quand il disait : « C'est pourquoi il disserta alors devant moi sur le Cantique des cantiques, tant que ma faiblesse le permit, mais seulement d'une façon morale, laissant de côté les mystères de ce livre, parce que je le voulais ainsi et que je le lui avais demandé ; et chaque jour, pour ne pas perdre ce que j'avais entendu, je le notais par écrit, autant que ma mémoire me le permettait et que Dieu m'en donnait la force.» Ces paroles nous semblèrent alors une allusion à ce travail. Mais ayant examiné la chose avec plus d'attention, nous croyons que ce n'est ici qu'un résumé sommaire des cinquante et un premiers sermons de saint Bernard sur le Cantique, résumé fait par une personne pleine de zèle et de piété. Quant au traité désign par Guillaume, c'est probablement celui que l'on a publié sous son nom dans le IVe volume de la Bibliothèque de Citeaux. Dans la préface de cet ouvrage, il faut remarquer ces paroles : « Nous ne recherchons pas les profonds mystères contenus dans ce livre et relatifs à Jésus-Christ et à l'Eglise, mais nous renfermant en nous-mêmes, nous nous attachons exclusivement au sens moral. » Ces paroles conviennent bien au passage cité plus haut de la vie de saint Bernard, et où Guillaume dit qu'il n'a demandé de saint Bernard qu'une explication morale sur le Cantique laissant de côté les mystères de ce livre. Cette raison nous a décidé à placer le traité suivant dans les mélanges recueillis des œuvres de saint Bernard, après les deux livres précédents de Guillaume, à la suite desquels il se trouve sous le nom de saint Bernard dans le manuscrit des Dunes. Si on veut attribuer à ce Guillaume le travail suivant, nous ne nous y opposons pas, vu surtout que le style se rapproche du style de Guillaume.

1. Il est dans l'âme chrétienne trois différents états de l'amour de Dieu : l'amour sensuel et animal, l'amour raisonnable, l'amour spirituel ou intellectuel. Le Seigneur parle dans l'Evangile de ces trois états : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, et de toutes vos forces*[1]. Le premier est désigné par le *cœur*, c'est-à-dire par une portion de notre faible chair, à cause de sa pieuse affection pour l'humanité du Sauveur; le second est désigné par l'*âme*; il anime et vivifie le premier amour, car il sonde avec une humble piété les mystères de la foi et la vertu des sacrements; le troisième enfin par ces mots : *toutes vos forces*; car, arrivé à ce degré, quel que soit votre avancement, vous pouvez dire : *Et j'ai dit, maintenant je me suis mis à l'œuvre*[2]. Le premier trouve tant de charmes dans la douce contemplation de l'humanité de Jésus-Christ, que Jésus peut lui dire à bon droit : *Il vous est avantageux que je m'en aille*[3]. Le second a le cœur embrasé d'amour, mais ses yeux sont encore fermés, quand Jésus lui parle sur le chemin, et lui découvre le sens des écritures[4]. Le troisième dit avec une pleine confiance : *Si nous avons connu Jésus-Christ selon la chair, nous ne le connaissons plus maintenant de cette sorte*[5]; paroles interdites complètement au premier, et à peine permises au second. Car les sentiments éprouvés par les apôtres à la présence corporelle de leur Maître parmi eux, les premiers les éprouvent par les pieuses imaginations de leur esprit; ils évoquent avec le plus grand charme le souvenir de l'humanité de Jésus-Christ, de ses entretiens et de ses œuvres, de sa passion, de sa résurrection et de son ascension, ainsi que des bienfaits qu'il nous a apportés; ils ressentent l'ardeur de cet amour qui inspirait Pierre et, avec la tendresse et l'amour d'un homme pour l'Homme-Dieu, lui faisait dire à son maître qui lui annonçait à l'avance la longue suite de ses souffrances : *A Dieu ne plaise, Seigneur! ayez compassion de vous-même, cela n'arrivera pas*[6]. Mais le troisième degré est tout entier en dehors de l'homme, au dessus de l'homme; tout entier en Dieu, il aime Dieu pour Dieu, le juste pour le juste, le bien pour le bien, non parce qu'il est le bien relativement à nous, mais parce qu'il est le bien absolu. Il a pour Dieu, pour le bien, pour le juste un tel amour, qu'il aimerait mieux ne pas exister que de ne pas être bon et juste en Dieu. Voilà l'amour fort comme la mort[1]; voilà la force d'en haut qui revêt les apôtres[2]. Car l'âme sainte qui ne forme plus avec Dieu qu'un seul esprit, ne peut pas plus souffrir de s'écarter même faiblement de la voie de la justice que la justice elle-même ne saurait consentir à n'être plus la justice.

2. Mais entre ce degré suprême et l'état inférieur, il y a l'état raisonnable; il règle, il illumine l'inférieur, et touchant parfois au plus élevé par un pieux désir, il rentre bientôt en lui-même, et, comme David, se frappe la poitrine parce qu'il a osé porter la main sur le Christ de Dieu. Car *si une bête touche la montagne, elle est lapidée*[3]. Et quand une voix retentit dans le firmament placé au-dessus de la tête des animaux, ils s'arrêtent, ils n'avancent plus, ils abaissent les ailes de leurs efforts. La discipline raisonnable cesse d'agir, là où tout résulte de l'expérience de l'amour, de l'intelligence et des affections. En effet, cet état est comme un firmament, un ciel qui sert de demeure à Dieu, et ne repose plus sur la raison inférieure. Parfois pourtant il se crée des raisons à lui, et, au moyen de ces raisons, il quitte la face cachée de Dieu, pour redescendre vers ses compagnons qu'il éclaire de la lumière d'en haut. Comme le dit l'Apocalypse : *Le silence se fait dans le ciel pendant près d'une demi-heure*[4]; ainsi réjouit-il ses compagnons par cette consolation momentanée, et semble-t-il leur dire : *Courez aussi pour remporter le prix*[5]. Mais le jour seul dit cette parole au jour. Toutefois ces raisons, au lieu d'être enveloppées des détours de nos raisonnements, sont tirées de la vérité pure et simple, et sont elles-mêmes pures et simples; elles respirent la joie de l'huile de la joie divine, la suavité du miel céleste. Leur connaissance n'enorgueillit point celui qui les a découvertes, elle édifie, au contraire, par une aimable charité; elles sont très-intelligibles pour les pauvres d'esprit, et incompréhensibles pour les hautes intelligences; elles sont si puissantes que l'on peut leur appliquer ce texte : *L'esprit pénètre tout, même les profondeurs de Dieu*[6]; elles sont si solides en elles-mêmes, si complètes, que d'elles il semble dit : *Les jugements de Dieu sont*

[1] Matth. xxii, 37 — [2] Ps. lxxvi, 12. — [3] Jean xvi, 7. — [4] Luc. xxiv, 15-32. — [5] II Cor. v, 16. — [6] Matth. xvi, 22.

[1] Cantiq. viii, 6. — [2] Luc. xxiv, 49. — [3] Hébr. xii, 20. — [4] Apoc. viii, 1. — [5] I Cor. ix, 24. — [6] I Cor. ii, 10.

vrais et justifiés en eux-mêmes[1]. Mais ces trois amours ou états d'amour s'unissent et s'entr'aident et avec une libéralité réciproque et amicale, ils échangent leurs trésors; car l'amour supérieur trouve souvent son plaisir et son charme dans les délices de l'amour inférieur ; l'inférieur ressent et goûte parfois la joie de l'amour supérieur; et l'amour intermédiaire court tour à tour entre l'un et l'autre, et prend sa part des joies de chacun.

3. Mais étudions plus à fond les trésors dont ces amours abondent. Le premier est opposé aux tentations, le second aux hérésies, et le troisième chante : *Ici je dormirai et reposerai en paix*[2]. Dans le premier on trouve la rémission de ses péchés, et la correction de ses vices; dans le second, l'exercice des différentes vertus; dans le troisième, la perfection de ces vertus, et la possession ou la jouissance du souverain bien : dans le premier, l'usage des sacrements ; dans le second, l'usage des mystères; dans le troisième, la possession des sacrements et des mystères. Le premier apparaît avec son humilité dans Marie la pécheresse, avec son amour dans Pierre, avec sa piété et sa douceur dans saint Jean. Le second laisse de côté les intérêts séculiers pour ne s'attacher qu'aux intérêts spirituels, il languit quand l'âme vient à défaillir dans l'attente du secours de Dieu ; il voit, mais non parfaitement, et il languit de l'ardeur et du désir de cette vue parfaite. Le troisième entend des paroles ineffables, le silence, c'est-à dire cette paix de Dieu qui surpasse tout sentiment[3]. Le premier conduisant ses brebis, c'est-à-dire les basses affections de la sensualité, dans les solitudes du désert, à savoir dans les retraites solitaires de la contemplation, et considérant le buisson qui brûlait sans se consumer, c'est-à-dire les mystères de l'Incarnation du Sauveur, entend retentir à ses oreilles cette défense : *N'approche pas d'ici, ôte la chaussure de tes pieds ; le lieu où tu es est une terre sainte*[4]. Le second monte sur la montagne, et il entend le Seigneur lui dire : *Pour toi, demeure ici avec moi, et je t'enseignerai les préceptes et les lois que tu dois imposer aux fils d'Israël*[5]. Là il voit le modèle du tabernacle éternel fait par Dieu et non par l'homme, et il entend le Seigneur lui dire : *Songe à tout faire selon le modèle qui t'a été montré sur la montagne*[6] : Le troisième est enseveli par Dieu sur la montagne, c'est-à-dire qu'il est caché dans les secrets de la présence divine ; et l'homme, c'est-à-dire la sagesse humaine, ignore jusqu'aujourd'hui le lieu de sa sépulture[1]. Le premier entend chaque jour les hommes lui dire : *Où est ton Dieu ?* Le second se souvient et répand son âme au dedans lui-même ; le troisième passe jusqu'au lieu du tabernacle admirable, jusqu'à la maison de Dieu[2]. Le premier obéit à la foi, le second à l'espérance, le troisième à la charité. Et de même que la foi nous engendre à Dieu, que l'espérance nous nourrit, et que la charité consomme notre union avec Dieu ; ainsi le premier état consacre à Dieu en nous l'affection humaine ; le second nous dépouille du vieil homme et de ses actes, pour nous revêtir de l'homme nouveau, créé selon Dieu, dans la justice et la sainteté véritables[3] ; le troisième consomme notre union et nous rend semblables à Dieu par la pureté de notre âme et la sainteté de notre vie. Que les prophéties, que le don des langues, que la foi, que l'espérance et tous les autres dons cessent : la charité ne finira jamais[4]. Parfois pourtant cet état supérieur, comme pour récompenser ceux qui l'enseignent, le protègent et le mettent en pratique, leur inspire un amour divin supérieur à la nature humaine, de sorte que souvent ils s'étonnent de se sentir ravis au-dessus d'eux-mêmes d'une manière surprenante et inconnue ; il les fortifie et les conduit jusqu'à réaliser en eux cette parole du Sauveur : *Mon Père, je veux que comme vous et moi, nous sommes un, ainsi ils soient eux-mêmes un en nous*[5].

4. Selon ces trois états, dans le Cantique des cantiques, tantôt les jeunes filles, tantôt leurs compagnes, tantôt l'époux et l'épouse parlent chacun à sa manière. L'épouse dit donc de l'époux : *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche*[6]. Mais il y a le langage des anges et le langage des hommes. Le langage des hommes est celui dont ils se servent ordinairement ; c'est à l'aide de paraboles que l'Esprit-Saint révèle ses mystères aux hommes dont la faiblesse ne pourrait les comprendre autrement. C'est pourquoi le Seigneur lui-même parlait en paraboles. Et même tout Dieu qu'il était, il s'est fait homme pour tous, afin que les hommes qui ne voyaient pas en lui Dieu fussent amenés

[1] Ps. XVIII, 10. — [2] Ps. IV, 9. — [3] Philipp. IV, 7. — [4] Exode III, 1-5. — [5] Deut. V 31. — [6] Exode XXV, 40.

[1] Deut. XXXIV, 6. — [2] Psaume XLI, 4, 5. — [3] Ephès. IV, 22. 24. — [4] I Cor. XIII, 8. — [5] Jean XVII, 11, 21. — [6] Cantique I, 1.

insensiblement par ce qu'ils voyaient, par son humanité, à voir et à reconnaître Dieu en lui; à élever ainsi jusqu'à lui leur raison et leur intelligence. Voilà pourquoi il ne parlait aux hommes qu'en paraboles, et pourquoi aussi sa vie terrestre tout entière n'était qu'une remarquable parabole; ce que l'on voyait en lui aidait à comprendre et à découvrir les choses qu'on n'y pouvait voir. Dans toute affection charnelle, rien de plus doux, rien ordinairement de plus désiré que l'union de l'épouse avec son époux; et dans l'affection spirituelle, que l'union de l'esprit créé avec l'esprit incréé. Car dans l'une deux chairs n'en font plus qu'une, et dans l'autre, deux esprits ne font plus qu'un seul esprit. C'est pourquoi, empruntant une comparaison aux affections charnelles pour l'appliquer aux affections spirituelles, et des images humaines pour les adopter aux choses divines, on nous représente ici l'époux et l'épouse, Jésus-Christ et l'Eglise, ou toute âme sainte qui a déjà éprouvé les deux premiers degrés de l'amour, qui soupire après le troisième, qui brûle de goûter complètement l'amour et la douceur de son époux. Désireuse qu'elle est des embrassements de son amour, du baiser de sa connaissance : *Qu'il me baise,* dit l'Épouse, *d'un baiser de sa bouche*[1]. Le baiser est un signe de paix. Ainsi, lorsque, comme dit l'Ecriture, *notre péché établit une séparation entre nous et Dieu,* quand nous faisons pénitence de ces péchés, que nous cherchons par là à nous réconcilier, nous semblons chercher le baiser de paix.

5. Car, comme il y a trois états d'amour, il y a pour l'amour trois sortes de baisers. Le baiser d'expiation et de réconciliation, celui du mérite et celui de la contemplation. Le premier se donne aux pieds, le second à la main, le troisième à la bouche. Le premier a lieu quand, sous les cendres de la pénitence, l'âme embrasse les deux pieds du Sauveur, et reçoit, avec la pécheresse de l'Evangile, le pardon de son péché. Les deux pieds du Sauveur sont la miséricorde et la justice. C'est par leur moyen qu'il parcourt le monde entier, qu'il marche sur les flots de la mer; c'est par leur moyen qu'il visite sans cesse les âmes spirituelles, s'élançant comme un géant dans la carrière[2]; si toutefois ces âmes méritent qu'il dise d'elles: *J'habiterai en elles et je m'y promènerai*[3] Il embrasse ces pieds celui qui, s'attachant à eux, célèbre devant Dieu la miséricorde et la justice. Elle s'élève ensuite vers la main pour lui y appliquer le second baiser, l'âme qui, suivant fidèlement le chemin inconnu de la vie, monte de l'humilité de la pénitence vers la main de son bienfaiteur, et le remercie de lui avoir accordé les affections et les bonnes œuvres désignées par la main. Car, dans l'éclat de ses richesses, ce n'est pas sa propre main qu'elle embrasse, *ce qui,* comme le dit Job, *est le comble de l'iniquité* et *une apostasie du Très-Haut*[1]; elle embrasse la main de son bienfaiteur. A sa grâce elle rapporte tout ce qu'elle est; elle le remercie tendrement, ce qui est désigné par le baiser. Le troisième est le baiser contemplatif, c'est-à dire de la contemplation; réjouie par les deux premiers baisers et pleine de confiance, l'âme souhaite une faveur plus insigne encore; elle veut être unie à son époux par la connaissance et l'amour, et entrer, ne fût-ce qu'un peu, dans le secret de ses mystères. C'est là le baiser de la bouche, baiser bien différent des précédents. *Qu'il me donne,* dit-elle, *un baiser de sa bouche.* Quel est ce baiser, quelle est cette bouche, quelles sont les lèvres qui impriment ce baiser, quelles sont celles qui le reçoivent, c'est ce qu'il nous faut étudier.

6. En Dieu l'être ne diffère pas de la sagesse; le Père ne tient pas la sagesse du Fils, autrement il paraîtrait tenir aussi de lui l'être, ce qui serait absurde. Le Père tient donc de lui-même, et l'être et la sagesse; et si le Fils tient du Père l'être, il tient aussi de lui la sagesse. Le Fils tient donc du Père, et l'être et la sagesse; et ils sont ainsi des subsistances indépendantes et complètes, ce que les Grecs appellent des hypostases: la subsistance de l'un ne dépend pas de celle de l'autre; et ils n'ont pas besoin l'un de l'autre pour être ce qu'ils sont; mais ils sont, comme nous l'avons dit, ou d'après les Grecs, des hypostases subsistant complètement par elles-mêmes, ou selon les Latins, des personnes, ce qui veut dire qu'ils existent par eux-mêmes, bien que cette Trinité parfaite ne forme qu'un seul et même Dieu. Mais que personne ne se laisse troubler ni embarrasser par ces noms de substances, de subsistances, de personnes; ces noms, fournis par notre pauvreté, n'expriment pas l'essence de la Divinité; mais par leur imperfection ils rendent témoignage à son incompréhensibilité. Car le mot de subsistance veut exprimer la propriété des personnes, et le mot de

[1] Cantique I, 1. — [2] Psaume XVIII, 6. — [3] II Cor. VI, 16.

[1] Job XXXI, 27, 28.

substance la simplicité et l'unité de cette essence suprême. Il y a une sorte de retour du Père au Fils, du Fils au Père; mais le premier est du Père au Fils, parce que le Fils est engendré du Père, et non le Père du Fils; le premier non dans le temps mais par une certaine relation du Père au Fils. Ce retour s'accomplit dans le baiser et l'embrassement. Le baiser est la connaissance réciproque de l'un et de l'autre, et l'embrassement, l'amour réciproque. Ce qui fait dire au Fils dans l'Evangile: *Personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils; et personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père.* Le baiser, cet embrassement du Père et du Fils, c'est le Saint-Esprit qui procède de l'un et de l'autre, l'amour du Père pour le Fils, du Fils pour le Père; c'est de lui que le Fils ajoute: *Et celui à qui le Fils a voulu se révéler*[1]. Car cette volonté c'est le Saint-Esprit, la volonté du Père et du Fils qui nous révèle l'unité du Père et du Fils, ne faisant avec le Père et le Fils qu'un seul Dieu. Car c'est le propre du Père de révéler le Fils, comme le dit le Fils dans l'Evangile : *Ce n'est ni la chair ni le sang qui t'ont fait cette révélation, mais mon Père qui est dans les cieux*[2]. C'est l'obligation du Fils de glorifier le Père, comme il le dit dans ce passage : *Je glorifie mon Père qui est dans les cieux*[3]. Et le devoir du Saint-Esprit est de les révéler l'un et l'autre, selon ce mot de l'Apôtre : *L'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, son cœur n'a point conçu ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment. Mais pour nous Dieu nous l'a révélé par son esprit*[4]. Celui donc à qui le Fils révèle quelque chose par le Saint-Esprit ne peut pas dire que Dieu le baise avec sa bouche, mais du baiser de sa bouche. Nous ne touchons pas la bouche, c'est le baiser qui nous touche. Le baiser nous touche, quand avec l'amour nous recevons en nous la connaissance. Nous ne touchons pas la bouche, c'est-à-dire cette intelligence réciproque; nous ne touchons pas la bouche parce que, comme le dit l'Evangile : *Personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père, et personne ne connaît le Père si ce n'est le Fils*; mais le baiser nous touche : *Et celui à qui le Fils a voulu le révéler.* Nous ne touchons pas la bouche, parce qu'ici l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu. Le baiser nous touche, parce que Dieu nous a fait ses révélations par l'Esprit-Saint, et il ne révèle que par l'Esprit-Saint. Il est donc lui-même le baiser; c'est lui qui nous touche en se répandant en nous par sa double grâce, à savoir la connaissance et l'amour de la vérité. Ces choses ne sont pas les lèvres de Dieu, mais l'empreinte de ses lèvres; ou même, si l'on peut parler ainsi, de sa lèvre. Car ce qui en nous est double est simple en Dieu, et pour lui, connaître c'est aimer. Mais cette empreinte est dans ce saint baiser mis sur les deux lèvres de l'Epouse, c'est-à-dire sur la volonté et la raison : l'amour sur la volonté, la connaissance sur la raison. Ces deux choses, la connaissance et l'amour, qui, nous l'avons dit, ne sont en Dieu qu'une seule chose, sont exprimées par la belle distinction de la bouche dans ce passage : *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche*; ou bien que le Fils me baise de ce baiser dont il baise sa bouche, c'est-à-dire le Père qui est appelé sa bouche, parce que le Fils est le Verbe du Père. La sagesse dit en effet : *Je suis sorti de la bouche du Très-Haut*[1]. Ou bien que Dieu le Père me baise d'un baiser de sa bouche, c'est-à-dire de son Fils ou de son Verbe (car le Verbe procède de la bouche, et c'est une parole figurée); qu'il répande en moi cette parole par laquelle le Père connaît le Fils, et le Fils connaît le Père. Ou bien que le Père lui-même *me baise d'un baiser de sa bouche;* qu'il envoie en mon cœur l'esprit de son Fils, afin que nous aimions le Fils comme il l'aime lui-même. Mais pourquoi : *qu'il me baise* et non baisez-moi ? C'est que l'Epoux et l'Epouse charnelle se préviennent d'ordinairement d'un mutuel respect. C'est pourquoi cette nouvelle Rébecca, s'avançant au-devant de son nouvel époux, la tête comme couverte du voile de la modestie dit, non d'une façon impérative, mais optative : Plaise à Dieu qu'enfin *il me baise d'un baiser de sa bouche!*

7. Il est encore un autre baiser que Dieu avait promis à son Eglise *en diverses occasions et de diverses manières par les Prophètes, et il nous a parlé dernièrement et de nos jours par son propre Fils*[2]. Car s'il est dit : *Il nous a parlé par son Fils,* voilà le baiser. L'union du Verbe et de son disciple, de la divinité et de l'humanité, est comme le baiser de la charité. Isaïe voyant ceci à l'avance disait : *Un rejeton sortira de la tige de Jessé, une fleur naîtra de sa racine; l'esprit du Seigneur se reposera sur elle, l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil*

[1] Matth. XI, 27. — [2] Matth. XVI, 17. — [3] Jean VIII, 49. — [4] I Cor. II, 9, 10.

[1] Eccli XXIV, 5. — [2] Hébr. I, 1, 2.

et de force, l'esprit de science et de piété, et il l'a remplira de l'esprit de la crainte de Dieu[1]. Voilà les sept dons ou les sept grâces du Saint-Esprit qui ont brillé spécialement dans le Seigneur Jésus, parce que le l'Esprit-Saint s'est reposé sur lui d'une façon toute spéciale. La crainte représente l'humilité ; la piété, la miséricorde ; la science, la connaissance des choses de la terre ; la force, la patience ; le conseil, l'utilité ; l'intelligence, l'union de la divinité ; la sagesse, l'exercice de la puissance. Par les cinq premiers dons le Christ s'est mis à la portée de l'homme en prenant la substance de l'homme ; par les deux derniers, la personne de Jésus-Christ a toujours été unie à la divinité. Comme un bon medecin, il s'est penché vers le malade, il a touché ses blessures avec compassion, il les a examinées avec la science qu'il possédait, il a supporté patiemment la folie du malade ; à chaque maladie il a apposé le remède utile, restant un avec son père et ne pouvant en être séparé, il a vu d'une manière spéciale Dieu dans la vérité même de l'homme, car *personne ne connaît le Père si ce n'est le Fils ;* par cette sagesse du Père qui est lui-même, atteignant fortement toutes choses d'une extrémité à l'autre, il a tout disposé avec douceur et modération. Cette union est donc comme le baiser de la nature humaine et de la nature divine, de l'époux et de l'épouse. C'est le désir de cette union qui fait dire à l'Eglise : *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche !* Il y a encore trois autres baisers dans l'union de l'Epoux avec l'Epouse, à savoir : le baiser de la nature, le baiser de la doctrine, le baiser de la grâce ; mais comme nous nous sommes déjà longuement étendus sur cette matière, nous laissons le reste à la méditation du lecteur.

8. *Parce que vos mamelles sont meilleures que le vin*[2] : il est écrit : *Dieu a exaucé le désir des pauvres ; votre oreille a entendu la préparation de leur cœur*[3]. Comme toujours, le désir précède la confiance, l'époux répond à l'épouse, il inspire la confiance à ses désirs, et donne même un motif de cette confiance: *parce que*, dit-il, *vos mamelles sont meilleures que le vin.* Il me semble voir ici Esther tremblante, s'approcher craintive du trône du roi, osant à peine lever les yeux sur son visage étincelant ; mais le roi étend vers elle son sceptre de clémence et lui dit : *Que voulez-vous, Esther ? qu'elle est votre demande*[4]*?*

Ainsi l'époux dit-il à l'épouse : Pourquoi craindre de me demander ce que vous désirez ? Vous avez déjà reçu de moi bien des faveurs ; elles devraient vous inspirer la confiance d'en solliciter de plus grandes encore. Les bienfaits passés que vous avez reçus vous autorisent à en attendre avec certitude d'autres dans l'avenir. Car, vous qui désirez la contemplation, vous avez déjà reçu de ma bonté la perfection dans la vie active. *Car vos mamelles sont meilleures que le vin.* Comme la grappe de raisin, une fois pressée, donne de suite sa substance, ainsi la sagesse séculière ou le sens charnel de la loi : tandis que plus les mamelles de l'épouse sont pressées, plus elles regorgent. Vos mamelles, par ma grâce, sont meilleures que le vin, c'est-à-dire elles sont plus puissantes que l'amour et que la sagesse du siècle. L'amour mondain, la sagesse mondaine enivrent, mais vos mamelles sont beaucoup plus abondantes pour le bien que ces mamelles-là pour le mal. La simple et suave doctrine chrétienne et apostolique résout tous les arguments soulevés par les dialecticiens. Mais le vin du Saint-Fsprit qui a rempli et enivré les Apôtres, a tellement rempli les bienheureux pauvres d'esprit, les fils de la grâce, les fils du nouveau Testament, qu'il leur a inspiré l'amour de Dieu jusqu'au mépris d'eux-mêmes, et le mépris de toutes choses pour gagner Jésus-Christ. Les mamelles de l'Epouse sont donc meilleures que le vin. Ces deux mamelles de l'épouse sont, l'une celle de la compassion, l'autre celle de la congratulation. De la mamelle de la compassion découle le lait de la consolation ; de celle de la congratulation coule le lait des bons conseils. Ces mamelles, pour être meilleures que le vin, sont parfumées d'odeurs exquises : elles doivent toute leur efficacité à ce parfum supérieur, celui d'une suréminente charité. Les mamelles de l'épouse sont parfumées, c'est-à-dire adoucies sous la main et le toucher de l'époux comme par une sorte d'onction ; elles exhalent les parfums du bon exemple qui se répandent au loin comme une suave odeur, ou qui sont portés jusqu'à l'odorat de l'époux par le sacrifice d'une pieuse intention et d'un saint désir.

9. *Elles exhalent l'odeur des plus suaves parfums*[1]. Il y a trois parfums : celui de la contrition, tiré du souvenir de nos fautes ; celui de la dévotion, tiré du souvenir des bienfaits de Dieu ; celui de la piété, tiré du

[1] Isaïe XI, 1-3. — [2] Cantique I, 1. — [3] Psaume IX, 17. — [4] Esther V, 1-3.

[1] Cantique I, 2.

souvenir des infortunes d'autrui. Du premier on parfume les pieds du Sauveur; du second sa tête; du troisième tout son corps. C'est du premier qu'il est dit : *Marie parfuma les pieds de Jésus et les essuya avec ses cheveux, et la maison tout entière fut remplie de l'odeur de ce parfum*[1]: du second : *Une femme apporta un vase d'albâtre plein d'un parfum d'un grand prix, composé de nard, et elle le répandit sur sa tête pendant qu'il était à table*[2]: du troisième : *Marie Madeleine, Marie mère de Jacques, et Marie Salomé achetèrent des parfums pour embaumer Jésus*[3]. Constatons encore ici cette marche, ce progrès des degrés inférieurs aux degrés supérieurs, que nous avons observée dans les états et les baisers de l'amour. C'est Marie-Madeleine, une pécheresse, qui a parfumé les pieds de Jésus. Son parfum n'était pas d'une qualité médiocre puisqu'il est dit de lui : *Et la maison fut remplie de l'odeur de ce parfum:* ce qui n'a rien d'étonnant, puisqu'au témoignage de la vérité, l'odeur de cette sorte de parfums pénètre même jusque dans les cieux, car *il y a une grande joie parmi les anges de Dieu pour un pécheur qui fait pénitence*[4]. Mais si élevé que semble le prix de ce parfum, si on le compare au parfum de la dévotion tiré du souvenir des bienfaits de Dieu, répandu sur la tête du Seigneur, il ne semble plus que vil et sans valeur. Car s'il est dit du premier : *Vous ne mépriserez pas, Seigneur, un cœur contrit et humilié*[5]. Il est dit du second: *Le sacrifice de louanges m'honorera*[6]. Mais vous en parfumez la tête du Seigneur quand vous rendez grâces à Dieu de ses bienfaits. Car la tête de Jésus-Christ, c'est Dieu. Nous touchons donc la divinité en Jésus-Christ chaque fois que nous nous rappelons ses bienfaits pour les célébrer. Et de même nous pensons moins nécessairement à sa divinité qu'à son humanité quand nous nous rappelons, non plus ses dons, mais nos péchés. Car nous savons qu'en se revêtant de notre chair, il a pris deux pieds, la miséricorde et le jugement, afin que le pécheur incapable d'approcher de la tête, c'est-à-dire de la divinité, pût au moins s'approcher des pieds, c'est-à-dire de l'humanité. Si ce pied, que nous avons appelé la miséricorde, n'avait pas trait à l'homme, l'apôtre saint Paul n'aurait pas dit de Jésus-Christ : *Il lui a donc fallu se rendre en tout semblable à ses frères pour être miséricordieux*[1]. Et si le jugement ne concernait pas aussi l'homme, l'Homme-Dieu lui-même n'aurait pas dit de lui-même: *Et il il lui a donné le pouvoir de juger, parce qu'il est le Fils de l'homme*[2]. Aussi le pécheur, ne craignant plus d'approcher de ces pieds d'un homme qui sait, dit le Prophète, notre misère et en a compassion[3], s'écrie avec confiance: *Maintenant nous approchons avec confiance du trône de sa grâce, car nous n'avons pas un Pontife qui ne sache pas compatir à nos infirmités*[3]. L'âme pécheresse s'approche donc des pieds, et l'âme juste de la tête pour y répandre chacun ses parfums.

10. Mais ce parfum destiné à la tête l'emporte d'autant en valeur sur celui qu'on répand sur les pieds, que les essences qui les composent sont aussi supérieures l'une à l'autre. Les essences du premier se trouvent facilement et sans peine; nous les avons en nous puisque nous sommes pécheurs. Mais pour les éléments du second, nous ne les avons que difficilement : il faut les tirer de très-loin, puisqu'elles nous viennent du jardin de Dieu. En effet, tout bienfait excellent, tout don parfait vient d'en haut et descend du Père des lumières[4]. Et quoi de supérieur à ce parfum dont l'effusion semble avoir excité les murmures des apôtres : *Pourquoi cette perte? on aurait pu le vendre très-cher et en donner le prix aux pauvres!* Maintenant encore, quand nous voyons par hasard un serviteur de Dieu posséder de si grandes grâces, une si grande dévotion, qu'on peut le regarder à bon droit comme parfumant la tête de Jésus-Christ, demeurer sans cesse dans une sainte paix, en de continuelles actions de grâces, dans le charme de la contemplation divine; il se rencontre encore des gens qui crient, c'est une perte, et qui se plaignent justement, à leur avis, de voir se reposer pour lui-même un homme capable d'être utile aux autres. Ce n'est pas qu'ils soient jaloux de sa sainteté, mais ils n'ont en vue que la charité. Du reste, Dieu qui est la charité même épargne le plus souvent une âme de cette sorte qu'il voit charmée par les soins spirituels, surtout s'il reconnaît que, par sa pusillanimité et la faiblesse de son esprit, elle n'est encore qu'une femme, et non un homme parfait. C'est ce qu'il voit, ce qu'il discerne mieux que les hommes dont l'œil s'arrête aux apparences et ne juge que sur les dehors. Se reposer dé-

[1] Luc VII, 37, 38, et Jean XII, 3.— [2] Marc XIV, 3. Matth. XXVI, 7. — [3] Marc XVI, 1.— [4] Luc XV, 10.— [5] Psaume L, 19. — [6] Psaume XLIX, 23.

[1] Hébr. II, 17. — [2] Jean V, 27. — [3] Hébr. IV, 15, 16.— [4] Jacques I, 17.

votement ou s'occuper avec fruit, se soumettre humblement ou commander utilement; se laisser diriger sans plainte ou gouverner sans faute; obéir volontairement ou exercer avec discrétion l'autorité; être bon parmi les bons ou l'être parmi les méchants; surtout rester paisible parmi les enfants de la paix ou se montrer pacifique envers ceux qui détestent la paix, sont, ils l'oublient, choses différentes et d'une facilité inégale. Jésus donc qui connaît ceux qui ne sont pas faits pour les embarras et les charges ecclésiastiques, prend le parti de cette âme délicate que sa faiblesse rend incapable encore de s'occuper des affaires, contre ceux qui, d'un avis différent et entraînés par un zéle bon, mais peu éclairé, accusent son repos d'être infructueux, et il leur répond avec le même amour : *Pourquoi faites-vous de la peine à cette femme*[1] ? Si, avouons-le, ce à quoi vous l'engagez vaut mieux, toutefois ce qu'elle a fait pour moi est bien. Laissez-la donc appliquée au bien qu'elle peut faire puisqu'elle est incapable de mieux; je le sais, elle n'est encore qu'une femme. Quand un jour, changée par la main du Très-Haut, elle aura atteint la virilité (si ce changement peut arriver, je ne peux en ignorer l'époque), comme c'est à mon appel qu'elle aura grandi, c'est aussi sous ma protection qu'elle se conservera; et alors, même ce qu'elle fera de mal étant homme, vaudra mieux que le bien qu'elle faisait n'étant qu'une femme[2]. Mais, je l'espère, même alors elle fera mieux. En attendant, je ne méprise nullement sa bonne action actuelle, et je ne vois pas une perte dans l'effusion de ce parfum qui marque l'amour de cette femme et présage ma sépulture. Ajoutez que l'odeur de ce parfum se répand au loin; que partout où sera prêché l'Evangile on racontera, à la louange de cette femme, l'action qu'elle a faite.

11. Arrivons au troisième parfum. En comparant ensemble les deux premiers, nous avons vu, sans hésiter, que le second était préférable et supérieur au premier. Mais il semble surprenant que nous puissions en trouver un qui mérite d'avoir la préférence sur les deux autres, et permette à l'épouse de se vanter que de son sein s'exhalent les meilleurs parfums. Autrement ils ne seraient pas les meilleurs possibles s'ils ne surpassaient ceux qui sont simplement meilleurs; de même qu'on ne pourrait appeler meilleurs ceux qui ne seraient pas supérieurs aux bons. Or, nous avons trouvé que ce second parfum, répandu sur la tête, est d'une qualité telle qu'on ne peut, je ne dis pas lui préférer, mais lui comparer un trésor, quel qu'il soit. Peut-être en cherchant dans l'Evangile trouverons-nous encore une figure de ce troisième parfum. *Marie-Madeleine*, y est-il dit, *et Marie mère de Jacques, et Marie Salomé achetèrent des parfums pour aller embaumer Jésus*[1]. Voyez-vous dès le début de ce texte combien il faut estimer ce parfum matériel qu'une femme ni deux ne pouvaient suffire à acheter? Une seule a acheté le premier parfum, une seule a acheté le second; mais pour acquérir celui-ci elles sont trois, sans doute afin d'acheter toutes ensemble ce qu'elles ne pouvaient acheter séparément, et pour aller ainsi embaumer Jésus, embaumer non pas les pieds, non pas la tête, mais *pour aller embaumer Jésus*, c'est-à-dire le corps tout entier. Mais remarquez que Jésus semble ne pas avoir voulu que ce parfum fût perdu, puisque n'ayant pas trouvé le corps, ces femmes remportèrent leurs parfums intacts, et elles reçurent l'ordre de consacrer à un vivant ce qu'elles avaient préparé pour un mort. Et c'est ce qu'elles firent quand, apprenant la soudaine et joyeuse nouvelle de la résurrection, elles s'employèrent à chasser la tristesse du cœur des disciples qui étaient, sans aucun doute, les membres de Jésus-Christ et ses membres vivants. Si Jésus, en effet, n'avait aimé ces membres plus que son corps crucifié, il n'aurait pas livré pour eux ce corps à la croix. Evidemment donc ce dernier parfum surpasse les deux autres autant que Jésus préférait à ces deux derniers son corps pour lequel il s'est livré, c'est-à-dire l'Eglise, lui qui a voulu être parfumé des deux premiers et se livrer pour la rédemption de l'autre. Les mamelles de l'épouse exhalent donc l'odeur non-seulement de bons parfums et de parfums meilleurs, mais des plus exquis. Et ces deux mamelles de la compassion et de la congratulation remplies par la piété et la considération des maux d'autrui, donnent en abondance le lait de la consolation et des bons conseils. Guérie par le premier parfum, purifiée par le second, sanctifiée par le troisième, l'Épouse a des mamelles qui exhalent l'odeur de parfums exquis.

12. On peut encore expliquer autrement ces paroles de l'épouse : elle semblerait dire : Il est peut-être présomptueux de demander

[1] Matth. XXVI, 8-10. — [2] Eccli XLII, 14.

[1] Marc XVI, 1.

le baiser de la contemplation; mais la conscience d'une bonne action m'inspire confiance; car *mes mamelles* (elles sont miennes parce que vous me les avez données; elles sont vôtres parce qu'elles sont remplies par vous et sont à votre service), *mes mamelles sont meilleures que le vin.* Ou encore, dans un autre sens, en plaçant ces paroles dans la bouche de ses compagnes, des anges qui exhortent l'épouse, avide de contemplation, à travailler pour la mériter, en lui exposant les avantages qu'elle doit en retirer : ils lui disent donc : A la vérité, le baiser ne vous manquera pas quand vous serez parvenue au terme, mais ne vous laissez pas décourager par les délais; car voici que *vos mamelles* (c'est-à-dire un régime de vie plus doux) *sont meilleures que le vin, et elles exhalent l'odeur des plus suaves parfums.* Nous voyons trois choses dans les mamelles de l'épouse : le toucher, l'odorat et le goût. Le toucher dans la douceur de l'onction; l'odeur dans les émanations du parfum; le goût dans le vin. Le toucher c'est la parole qui s'adresse à ceux qui sont présents; l'odorat c'est l'exemple qui s'adresse aux absents; le goût est pour l'époux, et il représente la bonne intention du cœur.

13. La suite du texte peut se rattacher de deux manières à ces trois sens : *Votre nom est comme l'huile répandue.* Si ces paroles sont de l'époux, il faut comprendre qu'ici l'époux ayant encouragé les désirs de l'épouse après l'avoir félicitée, après lui avoir inspiré confiance, lui a donné un baiser. L'épouse ayant reçu ce baiser et l'huile avec ce baiser, c'est-à-dire ayant puisé dans l'inspiration intérieure une certaine connaissance de l'époux, et avec elle la joie, s'est écriée : *Votre nom est une huile répandue, c'est pour cela que les jeunes filles vous ont aimé*[1]. *Si notre esprit est ravi, c'est pour Dieu*, dit l'Apôtre, *et si nous revenons à la sobriété, c'est pour vous*[2]. *Votre nom est une huile répandue :* voilà le cri d'un cœur ravi en Dieu. *Les jeunes filles vous ont aimé*, c'est l'expression d'un cœur qui se met à la portée du prochain. L'Epouse que l'abondance de l'huile reçue de Dieu avait transportée, est devenue sobre pour les jeunes filles. La charité de l'Epoux la pressait. Au nom de l'Epoux, à la connaissance de celui dont la plénitude nous a tous enrichis, il s'est opéré en elle une telle effusion d'huile, c'est-à-dire de charité, que sous l'impression de cette plénitude l'Epouse a dit pour elle-même : *Votre nom est une huile répandue.* Puis épanchant sa plénitude sur les jeunes filles, elle a ajouté : *Les jeunes filles vous ont aimé.* L'effusion, en effet, dénote l'abondance. L'effusion commencée par la foi et l'espérance n'est parfaite que dans la plénitude de la charité. Ou selon les deux explications qui précèdent, le sens peut être celui-ci : J'ai déclaré, dit l'Epouse, vos mamelles meilleures que le vin, c'est-à-dire remplies par vous et mises à votre service; c'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis, *car votre nom est une huile répandue.* Mais cette grâce n'a pas été inutile en moi; *aussi les jeunes filles vous ont-elles aimé.* Au sens anagogique, l'huile et le nom, la notion et l'amour de Dieu avant de se répandre avec abondance au sein des nations, n'étaient qu'à l'état d'infusion : point d'effusion encore; Dieu n'était connu qu'en Judée. Mais quand l'effusion s'opéra, les jeunes filles, les églises tirées des Gentils cessèrent d'être jeunes filles pour devenir épouses, elles aimèrent. L'âme en effet qui par la foi n'est qu'une faible fille, une suivante, devient épouse le jour où elle commence d'aimer. Donc parce que *Votre nom est une huile répandue, les jeunes filles vous ont aimé.*

14. Au sens moral, quand l'infusion de l'huile, l'infusion de la grâce se fait en nous, sachons la défendre d'une effusion sans règle. Dans cette infusion, en effet, une part est à nous et une autre est au prochain. Ce qui est à nous c'est ce qui est indispensable à notre salut; le reste est destiné au prochain. Répandre au dehors notre bien, c'est un acte insensé qui nous épuise; retenir la part de nos frères, c'est une injustice et une déloyauté. Notre part c'est la foi, l'espérance, la charité. La foi fait les serviteurs, l'espérance les mercenaires, la charité les enfants. La foi fait la servante ou suivante, l'espérance la concubine, la charité l'épouse. La foi dit : c'est ainsi; l'espérance, vous aurez; la charité, rendez gloire à Dieu. La foi est la science du bien et du mal; l'espérance est la confiance d'éviter l'un ou d'acquérir l'autre; et la charité atteint ce but, et alors dans sa sécurité, elle remercie Dieu de son succès. Ces biens étant à nous, ne les répandons pas, ne les sacrifions à personne, veillons plutôt à leur faire opérer en nous leur effet naturel, à savoir notre guérison, notre conservation, notre salut. Notre guérison par le travail corporel, notre conservation par la lecture et la méditation, et notre salut par l'oraison. La lâcheté conspire contre le travail, l'in-

[1] Cantique I, 2. — [2] II Cor. v, 13.

quiétude ou l'oisiveté contre la lecture, et l'extrême sécurité contre l'oraison. Dissiper notre bien c'est un péché, si par exemple nous négligeons le travail par lâcheté, la lecture par inquiétude ou oisiveté, l'oraison dans un sentiment d'extrême sécurité. Mais tout ce qui est en nos mains et n'est pas nécessaire à notre salut appartient aux autres: comme par exemple la parole de science, la grâce de guérison, tout ce qu'on peut avoir enfin sans la charité qui seule nous sauve. Retenir pour soi ces dons c'est, on l'a déjà dit, une injustice. Car, quand des biens demandent à être répandus au dehors, gardons-nous d'apporter à ce soin tiédeur, hésitation, jalousie. Tiédeur, en nous défiant des auditeurs; hésitation, en cédant à une crainte sans raison; envie, en n'aimant pas nos frères. Le premier de ces défauts est contraire à la foi, le second à l'espérance, le troisième à la charité. Et d'un autre côté, dans la diffusion de ces mêmes dons, évitons l'imprudence, la témérité, l'ambition. L'imprudence, en jetant les choses saintes aux chiens; la témérité, en excédant dans la parole les règles de la foi; l'ambition, en cherchant vos intérêts personnels au détriment de ceux de Jésus-Christ. N'agissons pas non plus d'une façon intempestive, présomptueuse, infructueuse. Intempestive, en devançant la mâturité de l'âme et du corps; présomptueuse, en usurpant une mission qui n'est pas la nôtre; infructueuse, en agissant sans le concours de la grâce. Que sous tous ces rapports l'effusion de l'huile infusée en nous soit régulière, elle opère nécessairement ces trois effets: l'huile nourrit, elle luit, elle oint, et la charité, de son côté, se nourrit elle-même; elle brille aux yeux du prochain, elle est pour Dieu une agréable onction.

15. *Attirez-moi après vous, nous courrons à l'odeur de vos parfums.* Descendant des hauteurs de l'extase vers ses jeunes compagnes, l'Epouse ayant reporté sur les jeunes filles les grâces répandues en elle, en s'occupant d'elles, se rappelle le baiser et l'huile de l'époux, et soupirant après l'objet dont le soin du prochain l'avait distraite, elle s'écrie: *Attirez-moi après vous.* Ses transports l'emportent vers Dieu, la sobriété la ramène au prochain. Dans l'extase, elle apprend à quel point elle est aimée de Dieu: dans la modération de ses transports, elle montre en s'intéressant au prochain, l'amour qu'elle a pour Dieu. La charité de la vérité l'attire en haut, et la vérité de la charité l'attire en bas. Quelles que soient les nécessités qui l'enchaînent ici bas, elle est incapable d'oublier cette suavité. Aussi dit-elle: O Epoux, *attirez-moi.* Quatre choses nous distraient de Dieu, la chair avec ses attraits, le démon avec ses ruses, le monde avec ses préoccupations, le prochain et l'affection qu'il nous inspire. L'Epouse séparée violemment de Dieu par tous ces liens réunis ou par quelques-uns, aspire seulement après l'heure où elle se sentira tirée vers Dieu, et elle l'appelle. Or, il y a deux façons d'être tiré, l'une volontaire comme quand on tire un aveugle, un homme fatigué, l'autre contrainte comme quand on conduit quelqu'un au cachot. L'Epouse veut être attirée, puisqu'elle le demande; et si elle le veut, c'est à raison de sa cécité, ou de sa faiblesse, ou pour ces deux raisons ensemble. Elle était fatiguée par le monde ou le démon, et le soin qu'elle avait du prochain troublait la vivacité de son esprit. C'est pour se dérober à tous ces embarras qu'elle veut se sentir tirée vers Dieu, par Dieu et sous la vertu de Dieu. En effet cette vertu seule nous tire de la sorte. C'est ainsi, au dire de l'apôtre, *que nous nous trouvons transformés de clartés en clartés comme par l'esprit du Seigneur* [1]. L'âme élue connait ces deux modes de traction: le premier forcé comme dans ce texte: *j'entourerai ta route d'épines* [2]: l'autre volontaire comme dans ces mots: *attirez-moi après vous.* Ou bien on peut dire encore: parce que les jeunes filles, dressées par moi et mes leçons, vous chérissent et n'ont plus besoin de moi, *attirez-moi après vous:* c'est-à-dire, dégagez-moi de ce corps. Mais les jeunes filles poussent après vous un autre cri: *Nous courrons à l'odeur de vos parfums*: ce qui signifie, nous aussi nous vous suivrons.

16. Ou bien encore: *Attirez-moi* veut dire: rendez-moi toute spirituelle comme vous, à votre exemple, *car le Christ a souffert pour vous, vous laissant l'exemple, afin que vous marchiez sur ses traces* [3]. L'Epoux sorti de sa couche virginale, s'est élancé comme un géant dans la carrière de sa vie humaine, a aplani devant nous le chemin, il nous l'a frayé, et nous a laissé ses vestiges pour nous guider, en même temps que son amour nous attire. C'est pour cela qu'il dit dans l'évangile à Pierre et à André: *Venez à ma suite* [4]. Nous pensons à sa Conception, à sa Nativité; pour nous la concep-

[1] II Cor. III, 18. — [2] Osée. II, 6. — [3] I. Pierre, II, 21. — [4] Math. IV, 19.

tion spirituelle, c'est l'intention d'une volonté droite. Elle se produit dans une âme vierge, puisqu elle ne veut plaire qu'à Dieu. La Nativité du Seigneur, c'est en nous le commencement d'une bonne œuvre, et ainsi du reste. La Circoncision qu'on ne peut s'appliquer à soi-même, c'est le discernement exercé par les maîtres sur les actions de leurs disciples. Dans cette circoncision, Jésus reçoit son nom, puisque l'acte de l'inférieur acquiert, par le jugement du maître, le nom de vertu ou de salut. L'Apparition du Seigneur, c'est l'action obéissant à la volonté divine et non à un mouvement personnel. Mais dans l'apparition, mages et bergers trouvent toujours la Vierge-Mère : c'est que la vraie vertu, chez les sages comme chez ceux qui ne le sont pas, est toujours accompagnée de pudeur. La Purification après quarante jours, c'est le bien pratiqué jusqu'à la fin. L'enfant porté au temple, c'est la présentation de nos bonnes œuvres à Dieu, après la vie. L'enfant est porté par deux sortes de personnes, à savoir des persécuteurs et des hypocrites : mais ceux-ci restent dehors : et les parents, à savoir les auteurs du bien, l'introduisent dans le temple. Le vieillard Siméon, c'est l'ancien des jours, le Dieu tout puissant : l'enfant repose sur les bras du vieillard, et à la main de Dieu seule il appartient de peser les mérites de chacun. La conception doit être pure, la nativite volontaire, la circoncision discrète, l'apparition modeste, la purification continuelle, et l'oblation sainte. Celui donc qui imite fidelement en Dieu ces circonstances. et d'autres semblables court généreusement après lui.

17. Ou bien encore : *Entraînez-moi après vous,* veut dire attirez-moi par votre seul amour. Détournez mes yeux de la vanité : mais je ne veux pas être entraînée seule, car les jeunes filles et moi, nous courrons à l'odeur de vos parfums. Trois choses font courir ; la crainte, le désir, l'amour : la crainte en fuyant ; le désir qui brûle d'acquérir ; l'amour qui nous attache au prochain. Il y a aussi quatre choses qui empêchent de courir ; le froid, la chaleur, la difficulté de la route, la précipitation de la course. Sous d'autres noms, c'est la défiance, la concupiscence, l'impatience des difficultés, l'excès de confiance : ou bien la torpeur de la défiance, les désirs charnels, l'indocilité aux observations, l'impétuosité de la marche ou de l'action. Contre la torpeur il faut un onguent d'une vertu laxative, composé du souvenir des miracles et des témoignages de Jésus-Christ : contre la chaleur, un onguent réfrigérant, composé des divers exemples et avis de Jésus-Christ : contre les ennuis de la route, un onguent qui guérisse, extrait du souvenir des souffrances et des promesses de Jésus-Christ : contre l'impétuosité de la marche, un calmant composé du souvenir de la mansuétude et des miséricordes de Jésus-Christ. Mais tous ces onguents sont sans vertu, si, dans leur préparation, n'entre l'huile de l'époux. C'est après l'odeur de ces parfums que courent les jeunes filles, et leur course ne rencontre pas d'obstacle. L'épouse ne sent pas l'odeur de tous ces parfums, mais elle les touche parce qu'elle les exhale tous, non pour elle, mais pour les autres. Car elle exhale la gloire des miracles de Jésus-Christ, l'exemple de sa vie et l'enseignement de ses discours. Elle porte autour d'elle les stigmates des souffrances de Jésus-Christ ; quant à sa mansuétude et à sa miséricorde, elle les prêche à tous, et les montre à tous les yeux.

18. *Le Roi m'a introduite dans ses celliers.* [1]. A cette promesse des jeunes filles, *nous cour rons à l'odeur de vos parfums*, l'épouse répond : Vous aurez raison de courir, c'est votre devoir. Croyez-en mon expérience, car *le roi m'a introduite dans ses celliers,* et j'en suis sortie rassasiée et satisfaite. *Le roi,* dis-je, qui dirige mes pas dans la vérité, *m'a introduite dans ses celliers,* par un effet de sa générosité ; je n'ai pas eu certes la présomption d'y entrer de moi-même. L'Epoux entendant les vœux de l'Epouse qui lui dit *entraînez-moi après vous*, l'a arrachée pour ainsi dire à la chair, et l'a tirée après lui dans le mystère de sa contemplation, où il lui a dévoilé ses secrets. Après être ainsi sortie d'elle-même pour Dieu, elle s'est modérée de nouveau, elle est revenue vers les jeunes filles. Et au sortir de la vision divine et de ses entretiens avec le ciel, elle leur apparaît admirable et terrible à la fois, portant sur son front les deux rayons de la contemplation, à savoir les rayons de la raison et de l'amour ; *Le roi*, leur dit-elle, *m'a introduite dans ses celliers*. Heureux le pasteur des âmes qui est jugé digne d'être admis dans ce secret, et d'y voir tout ce qu'il désire, tout ce qui est pour lui un objet de doute et d'hésitation, et qui peut agir en tout selon le modèle qui lui a été montré sur la montagne ! *Le roi,* dit-elle, *m'a introduite dans ses celliers*. Bientôt nous parle-

[1] Cantique I, 3.

rons du cellier au vin : c'est alors aussi que nous traiterons des celliers du roi. *Nous tressaillirons et nous nous réjouirons en vous.* Les jeunes filles entendant l'Epouse leur vanter la générosité de l'Epoux, lui répondent comme les fils d'Israël qui n'avaient pas le courage de monter sur la montagne avec Moïse : *Parlez-nous, et que le Seigneur ne nous parle pas* [1]. Jusque là vous nous suffisez, *nous tressaillirons et nous réjouirons en vous,* en vous écoutant et en vous imitant. *Nous tressaillirons,* quand nous nous livrerons aux œuvres corporelles; et *nous nous réjouirons,* quand nous goûterons des plaisirs tout spirituels, *au souvenir de vos mamelles* [2]; jusque là elles nous suffisent. Car le lait des consolations et des bons conseils que nous y avons puisé, excite nos transports et nous nous écrions : *Justes, tressaillez de joie dans le Seigneur, les chants de louanges conviennent à ceux qui ont le cœur droit* [3]. Puis elles poursuivent :

19. *Ceux qui ont le cœur droit vous aiment.* Les uns sont couchés, les autres levés, ceux-ci courbés, ceux-là droits. Ceux qui sont couchés n'ont ni crainte ni amour ; ceux qui sont courbés craignent, mais n'aiment pas : l'amour est l'exclusif partage de ceux qui sont droits. L'épouse prie donc ici pour les jeunes filles, et elle demande à voir droites dans l'amour de l'époux celles qu'elle voit encore courbées par la crainte : c'est comme si elle disait : je les vois courbées, rendez-les droites, car *ceux qui sont droits vous aiment.* Ou bien encore : l'épouse voyant les jeunes filles applaudir à ses paroles, exalte les unes, et craint pour les autres ; elle exalte celles qui tressaillent de joie avec elle, elle craint pour celles qui lui portent envie. C'est comme si elle disait : celles-ci ont le cœur droit, aussi vous aiment-elles ; et si elles m'aiment, elles ne m'aiment qu'en vous. Car je leur ai appris à aimer non pas moi, mais vous. L'épouse, se voyant accablée de leur bienveillance, se tourne vers l'époux et prie pour elles : *Ceux qui ont le cœur droit vous aiment.* Mais que faire des jalouses? Elle se tourne vers elles, et préoccupée des insultes qu'elles lui prodiguaient parfois au sujet de sa conduite première : *Je suis noire,* leur dit-elle, *mais je suis belle, filles de Jérusalem.* Et remarquez ici la marche de la charité. S'agit-il de l'amour de l'époux, elle se fond pour ainsi dire tout entière en lui. Est-il question des jeunes filles, elle est remplie de compassion, pour elles et elle se fait l'une d'entre elles : elle déploie pour ses ennemies tout le zèle de la charité. *Je suis noire, mais je suis belle, filles de Jérusalem.* O filles de Jérusalem ! Filles de la paix, restez en paix avec moi, qui demeure en paix avec vous. Vos paroles sont des reproches et ne respirent guère la compassion. Oui, *je suis noire* à cause de ma vie première, *mais je suis belle* par une confession sincère et une intention droite. Car deux choses rendent noire, et deux rendent belle. Ce qui me rend *noire,* c'est une vie coupable, et une intention perverse : ce qui me rend *belle,* c'est une vie innocente et une intention droite. Ces choses sont à l'âme ce que sont pour le corps une belle couleur et la beauté de la forme. L'épouse qui n'a pas mené une vie pure, ayant confessé ses fautes, et purifié son intention, dit avec confiance : *Je suis noire, mais je suis belle* ; parce que la confession couvre les péchés passés. La confession est la beauté de la mémoire et l'intention droite, c'est l'ordre dans la volonté. La confession sincère commence par couvrir : puis la justice d'une intention droite donne la forme, ce qui fait ajouter à l'épouse :

20. *Je suis comme les tentes de Cédar.* Cédar veut dire *ténèbres.* Je ne suis pas les tentes de Cédar, mais *comme les tentes de Cédar.* Si j'ai été une tente, ou comme une tente de Cédar, c'est-à-dire, une habitation de ténèbres, je n'ai été qu'une tente, et non une demeure fixe. Nous avons été autrefois ténèbres, mais nous sommes maintenant lumière dans le Seigneur. *Comme les peaux de Salomon.* Car je vis, ou plutôt non ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi ; la foi de Jésus-Christ cache ma noirceur passée, et elle est bien nommée peau de Salomon ; car tirée de la mort de Jésus-Christ, et de nature à nous mortifier, si on l'étend sur la tente de Cédar, c'est-à-dire sur une conscience ténébreuse, elle la transforme en une demeure digne du vrai Salomon. Marie, la mère du Seigneur, pouvait dire aux filles de Jérusalem qui étaient dans l'admiration devant elle : Je suis noire par la nature que je tiens d'Adam ; je suis belle par la foi, c'est-à-dire, par la peau de Salomon. Ou bien encore : l'Epouse se voyant méprisée de quelques jeunes filles, à cause de sa retenue qui l'avait portée à se faire toute à toutes pour être utile à toutes elle leur dit : *Je suis noire* par cet abaissement extérieur, mais *belle* par la beauté de mon intention. Car toute la gloire de la fille du roi est à l'intérieur. Je

[1] Exode xx, 19. — [2] Cantique i, 3. — [3] Ps. xxxii, 1.

suis noire à l'extérieur *comme les tentes de Cédar,* mais belle à l'intérieur par la peau de Salomon, non par la mienne. Ou bien encore elle s'adresse aux mêmes jeunes filles qui cette fois se réjouiraient avec elle au lieu de l'insulter, et elle leur dit : Puisque vous vous réjouissez en moi et que vous courez après moi, ne faites pas attention si je suis noire, c'est-à-dire abaissée pour vous. Ou bien, je suis noire dans l'humilité et les mépris du monde, parce que je suis belle aux yeux de l'époux, car *le soleil m'a décolorée.* C'est sur la peau du corps que notre coloris se montre. L'intention de l'Épouse, c'est la peau ; l'action, c'est la couleur. La peau perd donc sa couleur quand le soin du prochain semble par l'action obscurcir l'intention dirigée vers Dieu. *Ne faites donc pas attention,* dit-elle, *si je suis brune; c'est le soleil,* c'est-à-dire l'amour de Dieu, *qui m'a enlevé ma couleur* [1], il m'a noircie en me portant à m'occuper de vous. Mais le coloris enlevé par le soleil revient vite à son état naturel ; ainsi reviendrai-je à ma beauté première. Mais si ma peau a perdu sa couleur, l'intérieur de mes os n'a pas eu ce sort : de ces os du fond desquels monte sans cesse à mon époux ce cri: *Mes os ne vous sont que cachés, ces os que vous avez façonnés dans le secret* [2]: c'est-à-dire, l'amour intérieur du cœur ne souffre en moi, n'y a souffert aucune blessure.

21. *Les fils de ma mère ont combattu contre moi* [3]. Hélas ! quel changement ! Tout-à-l'heure l'Epouse se réjouissait dans la paix secrète de Dieu qui surpasse tout sentiment, et la voici maintenant en butte aux insultes, aux calomnies des hommes. David, voyant en esprit les prélats condamnés à ces vicissitudes, disait : *Ceux qui descendent la mer dans des navires,* c'est-à-dire, qui sont préposés au gouvernement de l'Eglise, *et qui travaillent au milieu des eaux, ont vu les œuvres du Seigneur et les merveilles qu'il accomplit dans la profondeur des abîmes. Il a commandé, et aussitôt il s'est élevé un vent qui a amené la tempête, et les flots de la mer se sont soulevés. Ils montent jusqu'aux cieux, ils descendent jusqu'aux abîmes; à la vue de ces maux, leur âme est tombée en défaillance. Ils ont été troublés et agités, comme un homme ivre, et toute leur sagesse s'est évanouie* [4]. *Les fils de ma mère ont combattu contre moi.* Il n'est pas étonnant que le soleil m'ait enlevé ma couleur, la lutte que je soutiens est si vive ! puisque même les fils de ma mère, les fils de l'Eglise, ont, par leurs mauvaises mœurs, lutté contre moi. Je leur résistais par mes remontrances, mes supplications et mes reproches. *Ils m'ont placée comme gardienne dans leurs vignes* [1], c'est-à-dire ils m'ont confié la garde d'eux-mêmes; les uns, par envie et jalousie, pour aggraver, comme le dit l'Apôtre, mes tribulations [2]; les autres, dans une intention bonne. *La vigne du Dieu des armées, c'est la maison d'Israël* [3]. La vigne, c'est Jésus-Christ; le bourgeon qu'elle a produit, c'est le pécheur converti ; les fruits, ce sont de dignes fruits de pénitence. Tandis que je lutte contre eux, et que je veille pour les garder, tandis qu'avec Jacob, je supporte la chaleur du jour, et le froid glacé de la nuit, il n'est pas étonnant que le soleil m'ait enlevé ma couleur. Mais, établie gardienne de ces vignes, je m'occupe d'autres, *je n'ai pas gardé ma vigne.* Gardez-la, ô vous qui gardez Israël, vous pour qui je l'ai négligée, vous pour qui j'ai perdu mes couleurs. Et afin que je connaisse mes devoirs envers ma vigne, et envers la vigne d'autrui, *indiquez-moi, ô vous, le bien-aimé de mon âme, à midi,* c'est-à-dire, dans l'ardeur de cette méchanceté si grande qui déchaîne contre moi les fils mêmes de ma mère, *indiquez-moi* un lieu où je puisse me reposer, penser à moi-même, et garder le troupeau qui m'a été confié. Et voici le sens de ces paroles. *Indiquez-moi un lieu* où pendant mon repos vous reposiez près de moi, où pendant que je garde mes troupeaux, vous les gardiez avec moi, afin que je ne fasse rien contre moi, rien sans vous, mais tout avec vous, et vous avec moi. Ce que l'Epouse demande donc, c'est de connaître la nature de ses devoirs envers elle-même, de ses devoirs envers les autres, et le temps de les accomplir. Ou bien encore : *Midi* c'est l'ardeur du mal, le démon de midi, l'ange des ténèbres se transformant en ange de lumière. Pour que je ne tombe pas dans ses piéges, *indiquez-moi dans quel lieu vous gardez votre troupeau, où vous vous reposez à l'heure de midi* [4]. Ou bien : Il y a quatre jours, deux bons, et deux mauvais, dont parle le Psalmiste en ces termes : *Le soir, le matin, et à midi, je raconterai et j'annoncerai vos louanges* [5]. Le premier jour commence au matin, et se termine au soir de la nuit et de la mort éternelle, c'est le

Cantique I, 3-5. — [2] Ps. CXXXVIII, 15. — [3] Cantique I, 5. — [4] Ps. CVI, 23-27.

[1] Cantique I, 5. — [2] Philippe I, 17. — [3] Isaïe V, 7. — [4] Cantique I, 6. — [5] Ps. LIV, 18.

mauvais ange. Le second commence au matin de la vie religieuse, et va jusqu'à midi, jusqu'à l'ardeur de la perfection dont il ne s'éloigne pas, c'est le bon ange. Le troisième commence au soir du péché, et va jusqu'à la nuit de l'éternelle perdition, c'est le jour des réprouvés. Le quatrième est le jour de Notre Seigneur Jésus-Christ; il commence la veille du Sabbat au soir, et suit jusqu'au matin du Sabbat; c'est-à-dire qu'il commence au soir de notre péché, et après un temps très-court de crainte représenté par la nuit, il conduit les fils de lumière au matin de l'espérance, et de là au midi de la perfection et de l'amour angélique, sans les laisser s'en écarter. L'épouse prie donc celui que chérit son âme, et non sa chair, celui pour qui elle a une affection toute spirituelle; elle le prie de la placer dans le midi de la perfection angélique, afin que, délivrée des ténèbres de l'ignorance, elle commence à voir sans hésitation. sans doute, ce qui est avantageux à elle-même ou à son troupeau. Incertaine qu'elle serait si elle doit se reposer ou travailler, elle ne veut pas s'exposer à s'égarer à la suite des troupeaux des compagnons de l'époux, c'est-à-dire de ceux qui veulent se rendre égaux à lui, ou qui ne cherchent que leur avantage personnel.

22. *A la suite des troupeaux.* Car quitter la vérité parfaite pour suivre le sentier de l'erreur, ce n'est pas marcher avec les troupeaux vagabonds, mais derrière les troupeaux, puisqu'on se trouve au-dessous d'eux. Notons aussi qu'il y a pour les pasteurs trois manières de garder le troupeau du Seigneur; l'exemple, la parole et la prière. Par l'exemple, ils le défendent contre la concupiscence de la chair; par la parole, contre la concupiscence des yeux; par la prière, contre l'ambition du siècle. *Si vous ne vous connaissez pas, ô vous, la plus belle des femmes.* L'épouse cherchait l'époux à midi, c'est-à-dire, dans la lumière eclatante de la vérité, afin sans doute de ne pas prendre une chose pour une autre: elle cherchait où l'époux reposait à midi, c'est-à-dire, dans laquelle des affections de la perfection de midi il reposait, afin de savoir laquelle de ces perfections elle devait choisir pour que l'époux reposât avec elle, et elle avec l'epoux. Voilà pourquoi l'époux lui répond: O vous que votre beauté distingue entre toutes les femmes, entre Marthe et Marie, car je ne veux pas que dans votre choix vous les sépariez l'une de l'autre, mais que vous les preniez toutes deux ensemble, et que vous mêliez la vie contemplative et la vie active; ô vous, belle entre les femmes, voulez-vous me connaître? N'allez pas vous ignorer vous-même. C'est la réponse de l'oracle d'Apollon à Delphes: « Connaissez-vous vous-même. » Et deux choses font que nous nous ignorons nous-mêmes, la trop grande présomption, ou l'excessive timidité que nous inspire notre humilité. La réponse de l'époux à l'épouse implique ces deux choses, soit qu'il la rappelle de l'orgueil à l'humilité, par l'examen d'elle-même: soit qu'il change sa timidité en confiance, par le souvenir de ses bienfaits passés. Car il y a deux manières de ne pas se connaître, et les voici: se mettre au-dessus ou au-dessous de sa valeur réelle: Ceci est produit par la présomption et la pusillanimité, qui ont pour cause, l'une l'orgueil, l'autre une trop faible expérience de soi-même. L'expérience de soi-même produit l'humilité, et l'humilité la connaissance de soi-même. Réprimant donc la témérité de l'épouse, l'époux lui dit: Vous désirez trop tôt, et avec trop peu de patience le midi de l'angélique béatitude; car il vous faut d'abord beaucoup travailler et souffrir au matin de la vertu. *Si donc vous ne vous connaissez pas, sortez d'auprès de moi,* et du sein d'une bonne conscience, et ne restez pas avec moi, *mais allez à la suite des traces des troupeaux, et menez paître vos chevreaux,* c'est-à-dire les mouvements dépravés de la chair, ou les auditeurs réprouvés qui seront placés à gauche. *Auprès des tentes des pasteurs*[1]: ce qui veut dire, vous avez suivi les enseignements des maîtres réprouvés, non dans l'Eglise, mais dans les tentes de ces hommes qui, dans leurs assemblées, enseignent des doctrines perverses. Mais quand il dit, *sortez,* c'est une permission, ce n'est pas un ordre, ce n'est même pas une permission absolue; l'époux rappelle l'épouse au travail.

23. *Je vous ai comparée, ô ma bien-aimée, à mes cavales qui traînent les chars de Pharaon*[2]. O mon amie, bien que je reprenne votre témérité, et que je vous rappelle au travail, vous n'en êtes pas moins pour cela mon amie. Vous voulez déjà partager mon trône dans mon royaume; je m'indignerais contre votre présomption, mais je pardonne à votre amour. O mon amie, ce n'est pas seulement mon trône que vous devez partager, mais aussi mes combats: car *je vous ai*

[1] Cantique I, 7. — [2] Cantique I, 8.

comparée, ô ma bien-aimée, à mes cavales qui traînent les chars de Pharaon. Vous êtes placée au milieu des chars de Pharaon. Vous n'avez pas seulement à sortir, mais à faire sortir mon peuple de la terre de servitude. Ou bien, pour rassurer sa pusillanimité il lui dit: Vous ne perdrez pas, ô mon amie, à ce que *je vous ai comparée à mes cavales qui traînent le char de Pharaon,* à ce que je vous ai assimilée aux phalanges évangéliques. Car si les anges ont en partage la charité, la chasteté, l'humilité et l'ordre, vous êtes placée au milieu des chars de Pharaon. Tant que nous sommes jetés au milieu des luttes d'ici-bas; que nous avons à lutter non avec la chair et le sang, mais contre les esprits de malice qui peuplent les airs, les deux armées, les chars de Dieu et les chars de Pharaon sont mêlés, comme à la guerre, Les chars de Dieu se comptent par milliers, comme les chars de Pharaon, c'est-à-dire du diable. Nous pouvons décrire avec plus de précision, si nous le voulons, les chars de Dieu et ceux du démon, et montrer plus clairement quels sont ceux qui combattent pour Dieu et ceux qui combattent pour le démon. Le démon a trois chars, sur lesquels il parcourt le monde, l'impureté, l'orgueil et la méchanceté. Le char de l'impureté a deux roues, la gourmandise et la mollesse, et il est traîné par l'emportement de la chair, semblable à un coursier indompté qui a pour cavalier l'amour de soi, pour selle la volupté, pour frein, la disette, pour aiguillon, l'aiguillon même de la passion. Le char de l'orgueil a aussi deux roues, la présomption et la témérité: le coursier qui le traîne est l'amour de la vaine gloire: il a pour cavalier l'amour du monde, pour selle la flatterie, pour frein, l'avarice, pour aiguillon, la jalousie. Le char de la méchanceté a deux roues, la feinte et la dissimulation: le coursier qui le traîne est la malveillance; il a pour cavalier le goût du mal, pour selle la fraude, pour frein, les tergiversations, pour aiguillon, la colère. A ces trois chars, Dieu en oppose trois autres que voici: Le char de la pureté: il a deux roues, la prière et l'exercice corporel: le coursier qui le traîne est la dévotion, et il a pour cavalier et combattant le mépris de soi, pour selle, l'innocence, pour frein, la discipline, pour aiguillon, la crainte de Dieu. Le char de l'innocence: il a deux roues, l'humilité qui refuse d'exercer la supériorité, la douceur qui cherche un rang inférieur; le coursier qui le traîne est l'amour de la paix, son cavalier, le mépris du siècle, la bienveillance, sa selle, le zèle de la vérité son frein, et l'aiguillon qui le presse, l'aiguillon de l'amour de Dieu et du prochain. Le char de la sagesse: il a deux roues, la prudence et la simplicité; le coursier est la force; le cavalier l'amour de Dieu; la selle, la vigilance qui préserve de toute chute; le frein, la modestie; l'aiguillon, le zèle de la justice. Donc, o mon amie, puisque comme Pharaon, vous avez un char, et que je vous ai comparée à ces cavales qui traînent les chars de Pharaon, songez à la victoire, et non au prix de la victoire: ce que vous demandez est excessif et prématuré. Vous ne verrez pas mon visage, vous ne me verrez que par derrière. Car bien que vous ne deviez pas rencontrer présentement ce midi que vous appelez, vous recevrez cependant de moi en attendant mille faveurs, qui vous mériteront de justes louanges.

24. Déjà par un effet de ma grâce, *vos joues ont la beauté d'une tourterelle;* c'est-à-dire, les dons dont je vous ai comblée, sont bien grands, à l'intérieur comme à l'extérieur. Les faveurs que vous avez reçues à l'intérieur apparaissent à l'extérieur, dans l'honnêteté et la maturité de votre conduite, et ce sont là comme les deux joues d'une tourterelle, c est-à-dire de l'âme qui gémit de l'absence de son époux, qui ne goûte aucune consolation, et qui demeure plongée dans une solitude absolue. De même que la rougeur et la pâleur des joues d'un homme révèlent sa nature, de même l'honnêteté et la maturité de la conduite montrent la sincérité d'une âme bien disposée. Ce n'est pas assez dire: *votre cou est comme un riche collier* [1]. Ce qui montre en vous, comme je l'ai dit, et révèle aux yeux des hommes la pureté de votre âme, c'est l'honnêteté et la maturité de votre conduite; mais ce qui la montre à Dieu, c'est la direction de votre intention. Car votre intention qui unit à Jésus-Christ tout le corps de vos œuvres, comme le cou à la tête, ressemble à un collier, quand évidemment pour tous vous servez Dieu et votre prochain. Et voici ce que représente cet ornement du cou. Ce collier, garni d'or à l'extérieur, et d'une pierre précieuse à l'intérieur, marque que votre intention est dirigée par l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Quand l'époux manifeste aux hommes cette disposition, il orne d'un collier le cou de son epouse; que dis-je? il la rend semblable à un riche collier. Quand je

[1] Cantique I, 9.

vous aurai donné tout cela, dit l'époux, j'y ajouterai encore un autre ornement: *Nous vous ferons des chaînes d'or*. Et cela est vrai et c'est ce qui arrive d'ordinaire. Quand l'épouse cherche la gloire en ce siècle, elle ne l'obtient pas; ou si elle l'obtient, elle lui est inutile. Mais qu'elle cherche la gloire en l'époux seul, et alors même à son insu, elle rencontre la gloire, et une gloire utile. Car de même que dans l'ornement du cou la gloire s'est présentée à son exemple, ainsi dans cette autre parure l'or se présente-t-il à sa parole. La gloire doit vous chercher, et non être cherchée par vous. Si vous la cherchez, elle fuit; si vous la fuyez, elle court après vous; si vous la cherchez et que vous la trouviez, elle est nuisible ou inutile.

25. *Nous vous ferons*, est-il dit, *des chaînes d'or émaillées d'argent* [1]. Les chaînes sont un ornement des oreilles que l'époux donne à l'épouse, quand elle écoute docilement ses enseignements. *Emaillées d'argent*, c'est-à-dire distinguées par l'éloquence: *l'un en effet reçoit le don de parler avec sagesse*, ce que représente l'or; *et l'autre le don de parler avec science* [2], ce qui est symbolisé par l'argent. L'époux promet donc à l'épouse de la couvrir de gloire au dedans et au dehors. *Nous vous ferons*, dit-il, *des chaînes*, le Père, l'Esprit-Saint et moi: je vous donnerai la sagesse, le Père vous donnera l'efficacité, l'Esprit-Saint la bonté. Mais nous les ferons de rien, c'est-à-dire sans prendre pour matière aucun mérite précédent: c'est ce que signifie ce mot de *faire*. Voilà pourquoi il est dit aussi: *faisons l'homme* [3]. Ou bien *nous* veut dire, les anges, mes docteurs et moi: moi par mes inspirations, les anges par leurs suggestions, les hommes par leurs leçons. Car Dieu voit l'intention, l'ange l'affection, et l'homme l'action. L'ange ne voit pas l'intention, mais l'affection. Voilà pourquoi le mauvais ange ne voit pas Dieu, parce que Dieu, son affection et sa volonté ne sont qu'une seule chose, car Dieu ne subit pas d'affections. Les suggestions des anges forment leur langage dont l'apôtre dit: *Si je parlais le langage des anges* [4]. Mais il y a des signes spirituels secrets, ignorés de nous, par lesquels ils se parlent et se communiquent leurs volontés entre eux, et les communiquent aussi aux hommes qui mènent une vie angélique. Il comprend donc le langage des anges, celui qui comprend leurs suggestions. Ils parlent le langage des anges ceux qui, comme saint Nicolas et saint Benoît, nous parlent en songes ou d'une autre manière cachée, et suggèrent leurs volontés à des gens endormis ou vivant loin d'eux. Ou *nous vous ferons des chaînes d'or marquetées d'argent*, veut désigner une parole assaisonnée du sel de la grâce.

26. A cette promesse bienveillante de l'époux, l'épouse revient joyeuse vers les jeunes filles. C'est une consolation de la vie humaine de trouver à qui confier son cœur, avec qui partager sa joie, et même ses douleurs. Toutes les fois que l'époux verse l'onction de son huile dans le sein de l'épouse, cette huile déborde jusqu'à se répandre au dehors. Forcée de la répandre ainsi au dehors, et voyant déborder la plénitude de sa charité, l'épouse a recours aux jeunes filles, pour qui elle souhaite les mêmes faveurs que pour elle-même. Heureuse amitié, alliance fortunée, quand celui qui entend dit à l'instant: *Viens*. Revenant donc vers elles, elle leur dit: *Tandis que le roi reposait sur sa couche, le nard dont j'étais parfumée a répandu son odeur* [1]. Ce qui veut dire: Je me croyais vile et méprisable aux yeux de l'époux; je lui demandais de m'accorder les splendeurs du *midi*; j'ai essuyé un refus. Mais c'est le Seigneur qui me juge. Car *tandis que mon roi* et mon seigneur qui, au gré de ses jugements, dispose toutes choses d'après le bon dessein de sa volonté, *reposait* dans le secret de ses jugements, *le nard dont j'étais parfumée*, l'humilité de ma conduite précédente, au milieu des ennuis du monde, *a répandu* en sa présence *son odeur*, un parfum en rapport avec sa suavité. Le nard est une plante humble, chaude et odoriférante qui représente l'humilité, embrasée par la charité, et qui plaît à Dieu par la pureté de ses intentions. Et le *nard dont j'étais parfumée a vraiment répandu son odeur*: *car mon bien-aimé est pour moi comme un bouquet de myrrhe* [2]; c'est-à-dire, l'amour de mon bien-aimé (qui, dans ce siècle de tribulation et d'amertune, me faisait pousser vers lui des gémissements, quand les fils de ma mère combattaient contre moi) est devenu pour moi comme la myrrhe; il est amer il est vrai, mais son parfum m'empêche de me corrompre dans la torpeur de la sécurité et de la négligence. Ce n'est pas un gros faisceau, c'est un *petit bouquet*, parce qu'il ne durera pas longtemps: ou bien s'il est petit pour

[1] Cantique I, 10. — [2] I Cor. XII, 8. — [3] Gen. I, 26. — [4] I Cor. XIII, 1.

[1] Cantique I, 2. — [2] Cantique I, 12.

moi, c'est en comparaison de l'amour de l'époux; ou encore il est petit en comparaison de mes malheurs passés. *Mais que Sion se réjouisse, et que les filles de Juda tressaillent de joie à cause de vos jugements, ô mon Dieu*[1] *:* quelle que soit l'amertune de la myrrhe, quelle que soit la grosseur du bouquet, *il demeurera sur mon sein entre mes mamelles*[2], entre ma prospérité et mon infortune, entre la congratulation et la compassion : il demeurera là et ne quittera jamais cette place. Je ne serai joyeuse ou triste que dans le Seigneur. Mais qu'il me console par le bonheur, ou qu'il m'éprouve par l'adversité, il ne quittera pas mon sein, le milieu de mon cœur : et soit qu'il me faille féliciter les autres de leur bonheur, soit que je doive compatir à leur malheur, je n'agirai jamais que dans le Seigneur.

27. *Mon bien-aimé est pour moi comme une grappe de raisin de Chypre dans les vignes d'Engaddi*[3]. Plus haut, l'épouse se consumait de zèle, parce que ses ennemis avaient oublié les paroles de Dieu, eux qui l'insultaient parce qu'elle était noire, ou qui luttaient contre elle, bien qu'enfants de sa mère, et qui l'avaient établie la gardienne des vignes. Elle avait veillé sur eux, jusqu'à négliger sa propre vigne, elle avait presque désespéré de leur salut, et troublée par les soins, les soucis qu'ils lui donnaient, elle avait appelé le midi où réside l'époux : reprise par lui avec bonté, et rendue à la joie, non par la consolation qu'elle souhaitait, mais par celle qui lui était plus utile, la grâce agissant tout-à-coup là où elle ne l'espérait pas elle a trouvé un fruit, une grappe de raisin de Chypre dans les vignes d'Engaddi; et incapable de contenir sa joie, elle s'écrie : *Mon bien-aimé est pour moi une grappe de raisin de Chypre*. Chypre est l'île des bonnes vignes, elle est célèbre par sa fécondité : Engaddi s'interprète *fontaine du bouc*. Chypre abondante en vin, représente l'Eglise battue de toutes parts par les flots du siècle, et toujours riche de l'abondance des grâces. La fontaine du bouc c'est la fontaine du Baptême, dans laquelle entrent les boucs ; mais d'où ils sortent agneaux tout nouveaux, comme le dit le texte suivant : *Comme un troupeau de brebis tondues, qui remontent du bain, avec chacune deux agneaux*. L'épouse est donc ravie d'avoir trouvé dans les vignes de sa nouvelle conduite le fruit de la perfection qui n'est que Jésus-Christ lui-même. Car, lorsque nos actes ou nos efforts n'ont d'autre mobile que Jésus-Christ, c'est Jésus-Christ qui est notre fruit. Ayant tout-à-coup trouvé ce fruit, l'épouse dans la conscience des peines qu'elle a endurées pour arriver à ce résultat, le réclame pour elle par un pieux transport : *Mon bien-aimé*, dit-elle, *est une grappe de raisin de Chypre dans les vignes d'Engaddi*. Ou bien, pour relier ceci à ce que nous avons dit plus haut : quand l'épouse a mérité d'être parée des mains de l'époux, sur le champ elle se met à raconter, à célébrer les œuvres de celui-ci, en disant : *Tandis que le roi reposait sur sa couche, le nard dont j'étais parfumée a répandu son odeur :* tandis que le roi reposait, c'est-à-dire s'humiliait jusqu'à descendre dans le sein d'une Vierge, le nard dont j'étais parfumée, c'est-à-dire l'humilité de mon Seigneur, a répandu son odeur, alors que, par un excès de charité et d'amour pour nous, il a daigné naître d'une Vierge, et se soumettre à la loi. Puis il a daigné devenir non un faisceau considérable, mais un petit bouquet de myrrhe, en supportant durant trois jours l'amertume de la mort, de la croix et du tombeau ; et bientôt il est apparu dans sa résurrection comme une grappe de raisin dans les vignes d'Engaddi, alors qu'il a distribué aux fidèles les biens spirituels.

28. Poursuivons : *Que vous êtes belle, ô mon amie, que vous êtes belle ! Vos yeux sont comme des yeux de colombe*[1]. L'Epoux voyant la dévotion de l'Epouse qui lui proposait sur son sein un lieu et une demeure immuable, lui dit : *Voici que :* c'est-à-dire, dans l'état où vous mettent votre aveu et la connaissance de vous-même, vous, (ma beauté n'a pas la même origine que la vôtre, je n'ai pas de forme ni d'éclat extérieurs) *vous êtes belle*. Et il répète une seconde fois, *voici que vous êtes belle* : belle à l'intérieur et belle à l'extérieur ; belle dans votre intention et belle dans vos actions. *Mon amie*. Deux choses constituent l'amitié, la conscience qu'on a l'un de l'autre, et la même volonté. Or, l'amitié de l'époux et de l'épouse est produite par une certaine conscience mutuelle; et, par la même volonté : Dieu révèle à l'époux ses biens cachés, et l'épouse lui fait connaître ses maux dans un aveu humble et sincère. *Vous êtes belle*, dis-je, et je ne crains pas que vous cédiez à l'orgueil : car *vos yeux sont comme ceux de la colombe* ; ils sont simples, et ils ne se portent

[1] Psaume XLVII, 12. — [2] Cantique I, 12. — [3] Cantique I, 13.

[1] Cantique I, 14.

ni sur vous ni sur les autres, si ce n'est en Dieu. Or, les deux yeux de l'épouse sont l'œil de la vie mystique et l'œil de la vie active, ou l'œil contemplatif et l'œil moral. Mais nous pouvons étudier mieux encore l'œil. Pour voir bien clair, l'œil a besoin d'un rayon fort et pur qui parte de la pupille; d'un air pur et lucide qui n'en arrête pas le passage; d'un corps sur lequel il se porte; la raison à qui il rapporte la sensation, et la mémoire que doit consulter la raison. Qu'une de ces conditions vienne à manquer, la vue est imparfaite. Ainsi l'amour de Dieu, pour être vrai, veut un cœur pur qui n'aime Dieu que pour Dieu, et qui n'aime quelque chose avec Dieu qu'en Dieu et pour Dieu; de la pureté de vie, d'une conscience qui ne gêne pas l'amour; du discernement de l'esprit qui ne laisse pas s'égarer la pureté de l'âme en contemplation, et qui lui apprenne à voir Dieu sans prendre autre chose pour Dieu; de la raison qui apprécie ce discernement, de la foi que la raison doit consulter dans tous ses jugements, et qui, en la contenant par ses règles et ses bornes, l'empêchera de s'égarer. Voilà l'œil de la colombe.

29. *Que vous êtes beau, ô mon bien-aimé!* Comprenant qu'elle a plu aux yeux de l'époux, l'épouse vise à en être embrassée. Aussi se met-elle à louer la beauté de l'époux pour le provoquer ainsi à l'embrasser. Vous répétez que je suis belle, dit-elle, mais *ô mon bien-aimé*, si je considère le doux spectacle de vos grâces, *vous êtes bien plus beau*, vous de qui procède la beauté; beau dans l'humanité, éclatant dans la divinité. Si vous êtes beau et si je suis belle, si vous êtes mon bien-aimé et si je suis votre bien-aimée, que reste-t-il sinon *le petit lit*. Comme nous l'avons dit du petit bouquet, le petit lit est aussi une expression délicate. Voici *le petit lit* de la conscience, non le mien ou le vôtre, mais le *nôtre*; le mien par la confession, le vôtre par votre grâce et votre lumière; *il est couvert de fleurs*: dans le champ des vertus poussent les fleurs des bonnes pensées. N'allez pas me renvoyer aux soins domestiques, comme vous m'avez renvoyée à la conduite de vos chars, quand j'appelais votre midi: comme vous m'avez reléguée à la garde des troupeaux; car en ce qui touche ce cortége de jeunes filles que vous m'avez confiées, votre grâce et ma sollicitude les ont si bien fortifiées et parées qu'elles n'ont rien à craindre du vent ni de la pluie, pendant que sur *le petit lit* d'une conscience pure, je goûterai la douceur de votre union. Heureuse l'âme qui, sur ce petit lit ne fait plus avec Dieu qu'un seul esprit, qui jouit du baiser de l'intelligence de Dieu, qui, dans l'embrassement de son amour, le presse et en est pressée, et qui ainsi dort et repose en paix entre les bras de Dieu!

30. *Les solives de notre demeure sont de cèdre.* Notre maison est vraiment forte, puisque vous avez prescrit à vos anges de la garder. Le cèdre met par son ombre les serpents en fuite. Les solives de cèdre, ce sont donc les anges qui protégent la maison de Dieu, et dont la puissance chasse les démons, ces brigands qui assaillent cette maison; ils soutiennent les mérites des saints, le toit de leurs prières, et les tiennent fixés avec les clous de la crainte de Dieu. *Les lambris en sont de cyprès*[1] et si la maison est protégée au dehors par le toit, elle est à l'intérieur disposée et parée. Car elle a des lambris qui, pour rendre la maison ou du moins ses ornements durables, sont de cyprès et parfaitement joints. Quand on unit deux lambris, l'un s'ouvre, l'autre se resserre; ils sont tenus l'un par l'autre: ceci représente l'amour qu'on reçoit et celui qu'on donne. Quand il en est ainsi, tout est dans l'ordre; car si tous aiment leurs frères et en sont aimés, l'union est telle qu'on devrait l'appeler plutôt union fraternelle que congrégation. *Je suis la fleur des champs.* L'Epoux entend et approuve le désir de l'Epouse, et pourtant il diffère de l'exécuter pour l'augmenter, il le réprime pour l'accroître. *Je suis la fleur des champs*, c'est-à-dire du monde; car, pareil à la fleur dans les champs, j'ai seule brillé au monde de l'éclat d'une naissance virginale; ce n'est donc pas vous, c'est moi qui couvre de fleurs le petit lit; je suis *le lis*, le modèle de la pureté et de la chasteté, non un lis superbe, mais *le lis des vallées*. Car la chasteté superbe n'est pas la chasteté, c'est une prostitution décorée. *Tel qu'est le lis entre les épines, telle est ma bien-aimée parmi les autres filles*[2]. Salomon a dit: *Si vous avez des filles, ne leur montrez jamais un visage trop gai*[3]. Défiez-vous donc de ces jeunes filles avec lesquelles vous vous croyez en sûreté. Soyez au milieu d'elles, ô ma bien-aimée, comme le lis au milieu des épines; si vous êtes telle au milieu d'elles, alors vous serez ma bien-aimée. Je suis un lis, et vous, vous êtes comme un lis, beau, il est vrai, mais tendre; vos filles sont des épines;

[1] Cantique I, 16. — [2] Cantique II, 1, 2. — [3] Eccli VII, 26.

quelle que soit celle vers laquelle vous vous incliniez, vous serez blessée. Restez donc droite au milieu d'elles, vous montrant à toutes comme leur modèle. L'épouse voyant que l'époux s'humilie, s'humilie elle-même et l'exalte. *Je suis,* dit-elle, *comme un lis,* beau, mais fragile, un lis *au milieu des épines*; mais vous, vous êtes *comme un pommier entre les arbres des forêts*, c'est-à-dire, entre les anges comme *entre les fils*. Vous êtes donc fort, pour soutenir ma faiblesse, beau à voir, pour fortifier ma foi; d'une agréable odeur pour confirmer mon espérance; d'un goût salubre, pour nourrir ma charité.

31. L'époux s'éloigne une seconde fois de l'épouse, il se cache dans le secret du ciel quand elle s'imaginait le tenir dans le lit de la conscience. L'épouse alors retourne selon son usage, vers les jeunes filles, et conservant en son cœur l'énergie du sentiment qui avait dicté son langage à l'époux, elle le compare aux pommiers des forêts. *Je me suis,* dit-elle, *assise à l'ombre de celui que j'avais désiré, et son fruit était bien doux à mes lèvres*[1]. L'ombre entre la divinité du Christ et nous c'est son corps, et l'épouse est assise sous cette ombre quand elle contemple avec modestie et humilité le mystère de l'Incarnation: le fruit est doux à ses lèvres, il n'arrive pas jusqu'en ses entrailles, elle ne se rassasie pas de cette contemplation, selon ce mot de Job: *Vous ne me laissez même pas avaler ma salive*[2]. Qui peut donc se rassasier du mystère de la parole de Dieu? Nous la pouvons goûter; nous en rassasier, jamais. Car ici plus le goût est sain, plus l'appétit est fort. Son fruit est doux à mes lèvres, dit l'épouse, et par la douceur de son exemple il me montre ce qu'il me faut souffrir pour son nom. C'est pourquoi je reviens à vous, je ne vous abandonne pas. *Le roi m'a même introduite dans le cellier au vin* où j'ai appris une science ignorée des sages mondains, la science de gouverner avec charité. L'époux en effet a, si j'ose dire, comme trois trésors où il serre ses richesses: le jardin ou paradis de voluptés, le cellier et la maison ou la chambre. Le jardin renferme des choses agréables et utiles; les agréables restent dans le jardin, les utiles sont portées au cellier, et du cellier on les met à la disposition et au service du roi, dans sa maison ou dans sa chambre. Le jardin renferme le sens historique, le cellier le sens moral, la maison le sens mystique. Le jardin contient les histoires de l'ancien et du nouveau Testament, du siècle présent et du siècle futur, le cellier l'instruction morale du Christ, la maison la gloire de l'éternelle rémunération. Dans le jardin, la création de tout ce qui est; dans le cellier, la réconciliation de tous ceux qui sont sauvés; dans la maison, l'affermissement et la glorification de tous les réconciliés. Le jardin se divise en trois époques, le cellier en trois mérites, la maison en trois récompenses. Trois époques en effet pour un jardin: la plantation, la maturité, la vendange. La plantation, comme il est dit dans la Genèse, les Prophètes et l'ancien Testament, c'est la création du ciel et de la terre, c'est le commencement du monde. Le temps de la maturité, c'est le moment où, dans le Christ et l'Evangile, s'est montré le type de la vie humaine; dès lors on ne dit plus: *Œil pour œil, dent pour dent*[1]; *mais si on vous frappe sur la joue droite, présentez la gauche*[2], et mille autres paroles qui, encore qu'elles doivent être entendues simplement et en quelque sorte historiquement, se rapportent pourtant à la maturité de la vie. Le temps de la récolte c'est le siècle futur, dont nous disons simplement et clairement: Celui qui aura bien fait ira en la vie éternelle; celui qui aura fait le mal descendra dans l'éternelle mort[3]. Dans le jardin on se promène à l'ombre des exemples; mais les fruits du jardin sont transportés au cellier. Dans ce jardin, comme on l'a dit plus haut, sous un pommier, l'épouse était assise quand elle contemplait humblement la suite historique de la vie humaine de Jésus-Christ; mais le fruit de cet arbre n'aurait jamais semblé doux à ses lèvres, si elle ne fût entrée dans le cellier. Aussi ajoute-t-elle immédiatement:

32. *Il m'a introduite dans le cellier au vin*[4]. On l'a dit, les fruits du jardin se transportent dans le cellier: l'agrément reste au jardin; c'est ailleurs qu'il faut chercher l'utilité: voulez-vous la trouver, entrez au cellier. Il a trois mérites, et il renferme comme trois cellules pleines de leçons morales: notre attitude relativement à nos supérieurs: obéissance; notre attitude envers nos égaux, justice ou amitié; notre attitude à l'égard de nos subordonnés, charité. En un mot et pour plus de brièveté, au cellier on apprend à se soumettre, à vivre avec les autres, à commander. La première cellule est pleine de

[1] Cantique II, 3. — [2] Job VII, 19.

[1] Deuter. XIX, 21. — [2] Matth. V, 38, 39. — [3] Matth. XXV, 46; Jean V, 29. — [4] Cantique II, 4.

parfums, la seconde de saveurs, la troisième de grâces. La première est plus profitable par les exemples qu'elle donne, la seconde par les idées morales et mystiques qu'elle développe, et la troisième par les grâces du Saint-Esprit; cette dernière est le vrai cellier au vin. C'est là que boivent les amis, que s'enivrent les bien aimés. Devant Dieu pas d'ordre supérieur à celui des prélats qui, remplis de la sagesse divine dont ils tiennent la place auprès de leurs inférieurs, atteignent fortement de l'extrémité du possible à l'extrémité de l'impossible, et entre ces deux extrêmes, disposent tout avec suavité. Ils sont prêts à devenir, selon le langage de l'Apôtre, anathème pour leurs frères et séparés du Christ[1], mais du Christ en tant que béatitude, et non pas en tant que justice. Jésus-Christ, en effet, est ces deux choses pour nous : béatitude, justice. Et les prélats acquièrent la béatitude d'une façon d'autant plus glorieuse, que pour elle ils refusent de déserter la justice. Ces paroles de l'Apôtre expriment un sentiment et non un fait. L'ivresse qui transporte les bien-aimés quand par amour de Dieu et de leurs frères ils s'arrachent les entrailles, voilà le cellier au vin où l'Epouse a mérité d'être introduite, en apprenant à porter la charité dans l'exercice de l'autorité. Ce cellier touche à la demeure du roi. Souvent de là elle entre dans le palais, elle pénètre jusqu'à la chambre du roi, quand par elle ou par ses subordonnés elle met au service du Dieu son Epoux les biens du jardin ou du cellier qui lui ont été confiés. Prélats ou subordonnés ont également là un accès aisé, pourvu qu'ils soient pénétrés du sentiment de la charité. C'est pourquoi l'Epouse précédemment désireuse d'être attirée, qui entraînait à sa suite les jeunes filles en disant: *Nous courrons à l'odeur de vos parfums*; immédiatement après déclare : *Que le roi l'a introduite dans le cellier au vin*, où elle devait puiser de quoi réparer leurs forces, préserver leur course de toute défaillance, les introduire elles-mêmes graduellement du jardin dans le cellier, du cellier dans la chambre du roi, aujourd'hui par la contemplation et l'amour, plus tard par la béatitude effective. Or, la récompense que nous réserve la maison de Dieu est unique, à moins qu'on ne la divise en trois, pour que nous sachions ce que Dieu est, sa grandeur, la méthode pour le découvrir; ce qu'il est : corps ou esprit? Sa grandeur; Est-il créé ou incréé? Son mode; Comment le trouve-t-on?

33. *Il m'a donc introduite*, dit l'Epouse, *dans le cellier au vin*, dans la plénitude de la charité, et là, pour empêcher l'ivresse versée par l'Esprit-Saint de m'égarer dans mes rapports avec mes inférieurs, *il a réglé en moi la charité*[1]. Il y a deux choses dans la charité : l'affection et l'action. L'affection: *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toutes vos forces*[2], ce qui comprend tous les genres d'affection. L'amour est donc dû principalement à Dieu, secondement au prochain que nous sommes obligés d'aimer en Dieu comme nous-mêmes; nous avant le prochain puisqu'on nous donne la priorité sur lui ; aimons-nous donc d'abord, puis aimons le prochain comme nous. Mais l'amour de Dieu attend de nous un acte purifiant, et si j'ose le dire, purgatif, qui nous dispose à la vision de Dieu, comme veilles, jeûnes, méditations, lectures, repentir; et l'amour du prochain exige aussi des actes, des actes de miséricorde, par exemple, et les autres que nécessite la vie active et sociale. Mais il nous faut préférer en tout mettre l'amour de Dieu avant celui du prochain, ce qui ne suppose pas que les actes qui ont Dieu pour objet doivent toujours passer avant ceux qui concernent le prochain. En nous nous devons souvent préférer un acte de charité corporelle à un acte de charité qui s'adresse à l'âme, et ce dernier acte a un acte de charité de Dieu, à la contemplation; mais c'est quand l'exige la nécessité qui n'a pas de loi. Il y a, en effet, une loi de charité, et il y a une nécessité de charité. La loi de charité ordonne de préférer un acte qui s'adresse à Dieu, à l'acte qui s'adresse à l'âme, et celui qui s'adresse à l'âme à celui qui a le corps pour but. La nécessité de charité demande souvent le contraire. De là ce que bien des gens répètent sans le comprendre : la nécessité n'a pas de loi. Or, voici l'ordre et la règle de la charité : aimer notre corps ou celui d'autrui moins que notre âme ou que l'âme d'autrui ; aimer notre âme ou l'âme des autres plus que notre corps ou que le corps des autres; ne pas aimer notre âme plus que celle d'autrui ; aimer celle-ci comme la nôtre. Voilà pour la charité affective. Quant aux autres actes qui en dérivent, l'ordre est souvent tout différent. Que de fois, en effet, nous l'avons dit, dans les actes, corps est préféré à l'âme, l'âme à Dieu!

[1] Rom. IX, 3.

[1] Cantique II, 4. — [2] Matth. XXII, 37.

Votre frère est aussi méritant, aussi utile que vous; il est avec vous réduit à la nécessité; vous le secourez avant de songer à vous, c'est une charité merveilleuse. Vous songez d'abord à vous, pas de péché. Car ce mot: *Vous aimerez le prochain comme vous-même*[1], vous concède la priorité. Y a-t-il entre vous disparité de mérite, il faut secourir le meilleur. Si nous devons aimer également tous nos frères, nous avons pourtant raison de faire des prières empreintes de plus de familiarité. Ce n'est pas que nous refusions de contribuer au bien de tout le monde; mais nous croyons que nos prières profitent tout particulièrement à ceux qui ont confiance en nous; et nos cœurs alors sont plus touchés. Et c'est ainsi que l'Epoux *a réglé en moi l'amour*.

34. Et puisque la charité du Christ nous pousse vers vous, *entourez-moi des fleurs* de vos affections, *soutenez-moi avec les fruits* des œuvres, *parce que* l'absence de mon époux *me fait languir d'amour*. Il y a un amour pieux, un amour fervent, un amour languissant. Pieux, pour obtenir le pardon des péchés, fervent dans la pratique des œuvres, languissant, quand l'âme défaille en Dieu son salut, c'est-à-dire dans la contemplation. Comme l'Epouse parlait ainsi toute languissante, elle sentit de nouveau la présence de l'Epoux qui, de la main gauche, lui soutenait la tête et de sa main droite l'embrassait. Alors elle respire et s'écrie: Le voici qui revient: *Sa main gauche est sous ma tête, et sa main droite m'embrassera*. L'Epouse, pour se reposer, incline donc sa tête non sur la main gauche, mais sur la droite de l'Epoux, quand elle est émue et touchée des mystères de l'humanité de Jésus-Christ; et la main droite de l'Epoux la tient embrassée quand, les yeux illuminés, elle est toute pénétrée de l'amour et de l'intelligence de la divinité. C'est dans ce pieux embrassement que l'Epouse trouve le repos et le sommeil. De son côté l'Epoux, tout transporté dans cet embrassement de sa charité, adjure les filles de Jérusalem, c'est-à-dire qu'il leur inspire une sorte de vénération pour l'Epouse. Il les adjure par les chèvres et les cerfs des campagnes, quand il leur communique une agilité joyeuse dans les bonnes œuvres. *Je vous en conjure, filles de Jérusalem, par les chèvres, par les cerfs des campagnes, ne troublez pas* de l'importunité de vos besoins, *ne réveillez pas l'Epouse* au bruit de vos misères, *attendez qu'elle le veuille*, ce qui veut dire que, rassasiée de la contemplation de ma grâce elle reviendra spontanément vers vous des élans impétueux de l'amour. L'Epouse, du milieu du sommeil de la consolation et de la contemplation, entendant les paroles de l'Epoux, voyant cette affection gracieuse qui interdit aux jeunes filles de la troubler et de la réveiller, qui les applique à s'exercer aux bonnes œuvres avec l'activité de la biche et du cerf, et leur fait un crime d'interrompre sa paisible contemplation, l'Epouse s'éveille pour louer son Epoux: *C'est*, dit-elle, *la voix de mon bien-aimé*[1]. La voix du bien-aimé, sa volonté, son œuvre, sa force se révèlent dans la conversion des jeunes filles, et sa douceur dans l'amour qu'il me porte. La charité ordonnée en moi y rétablit l'ordre partout, jusque parmi mes péchés. La paix règne dans le lieu de sa résidence; il habite en Sion, quand l'Epouse repose dans les embrassements de l'Epoux, quand il la ranime et la protège, quand les jeunes filles ni ne la troublent, ni ne l'éveillent, mais la réjouissent et la charment plutôt par leurs bonnes œuvres[2].

35. Voilà ce qu'exprimait cette femme qui, après la mort de son mari, son serviteur appelait Elisée à grands cris: c'est l'Epouse qui invoque Dieu le Père par la mort de son fils son Epoux: *Votre serviteur, mon mari, est mort*, disait cette femme, *et le créancier est venu pour prendre mes deux fils et en faire ses esclaves*. Ainsi l'Epouse engendre deux fils, l'un par la parole, l'autre par l'exemple, deux fils qu'elle a ravis au démon. Mais pendant que sur l'ordre de la charité, elle n'était occupée que d'elle et de Dieu, et qu'elle négligeait ses fils et préférait l'action de Dieu sur elle au soin de leur conduite, la faim de la divine parole se fit sentir; les petits demandèrent du pain, et personne ne leur en donnait. Le dur créancier Satan revint non plus pour les perdre, mais comme un créancier qui les redemande pour les asservir. La mère qui ne voulait pas recourir au travail, aux efforts, à l'action extérieure, s'imaginant qu'elle agirait assez par la prière, se mit à crier vers Dieu. Quelle fut la réponse du ciel? *Qu'as-tu dans la maison?* c'est-à-dire dans ta conscience. *Vive le Seigneur*, repondit-elle, *votre servante n'a chez elle qu'un peu d'huile*, c'est-à-dire un peu de dévotion en son cœur, *un peu d'huile pour s'en oindre*. Remarquez ce détail. Elle n'a pas besoin de nourriture, elle désire l'onction. Mais le Prophète, *Va*,

[1] Matth. XXII, 39.

[1] Cantique II, 5-8. — [2] Psaume LXXV, 3.

lui dit-il, *et emprunte des vaisseaux vides en grand nombre*, c'est-à-dire, des cœurs d'auditeurs : remplis ces vases de l'huile de la dévotion dont tu es si bien pourvue; *et quand ils seront pleins*, reviens vers moi. Tu te trompes, tu n'as pas qu'un peu d'huile seulement, toi qui en temps de famine en as assez non-seulement pour vivre, mais pour t'en oindre. A ces paroles l'Epouse rétablit en elle l'ordre dans la charité ; elle obéit, et répandit dans l'âme des auditeurs l'huile du Saint-Esprit. Dieu remplit les vaisseaux vides. Ceci fait, *Va*, dit le Prophète, *vends cette huile* et délivre tes fils des mains *du créancier*, c'est-à-dire, en retour de l'effusion de ta dévotion, attends la récompense de l'éternelle vie. *Toi et tes fils vivez du reste*[1]. Plus tu répandras largement sur les autres cette huile, plus abondamment je l'infuserai moi-même en toi. Mais *vivez*, est-il dit, et non oignez-vous-en. Faites toi et tes fils vos efforts pour vivre. A moi de verser en vous, à l'heure voulue, l'onction des délices spirituelles.

[1] IV Rois 4-7.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

DU QUATRIÈME VOLUME

Sermon pour la fête de saint Martin.

Sermon pour la fête de saint Clément, Pape et martyr.

Sermon pour la vigile de S. André, Apôtre

Pour la fête de saint André.

Pour la dédicace de l'Église.

Sermons de S. Bernard sur divers sujets.

Paraboles vulgairement attribuées à saint Bernard.

Œuvres attribuées à saint Bernard.

Gillebert d'Hollande. — Continuation des Sermons sur le Cantique.

Traités ascétiques de Gillebert.

Lettres de Gillebert.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

Saint-Quentin. — Imprimerie Jules Moureau

